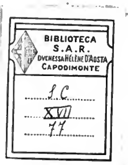
HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES, OU NOUVELLE COLLECTION DE TOUTES LES...




BIBLIOTECA
S.A.R.
DVCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE
1 C
XVII
77


HELENAE · AVGV
STAE · DVCISSAE
EX · LIBRIS





HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

QUI ONT ÉTÉ PUBLIÉES JUSQU'À PRÉSENT DANS LES DIFFÉRENTES LANGUES DE TOUTES LES NATIONS CONNUES:

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile, & de mieux avéré, dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré,

Touchant leur Situation, leur Etendue, leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivières, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Citez & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MOEURS ET LES USAGES DES HABITANS, LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GEOGRAPHIE MODERNE, QUI REPRESENTERA

L'ÉTAT ACTUEL DE TOUTES LES NATIONS:

ENRICHIE DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus autentiques;

DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, HABITS, ANTIQUITEZ, &c.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue sur les Originaux *des* Voyageurs, *& où l'on a non-seulement fait des* Additions *& des* Corrections *très-considérables;*

Mais même ajoûté plusieurs nouvelles Cartes & Figures, qui ont été gravées par & sous la Direction de J. VANDER SCHLEY, Elève distingué du célèbre PICART LE ROMAIN.

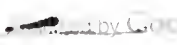
TOME SEIZIÈME.

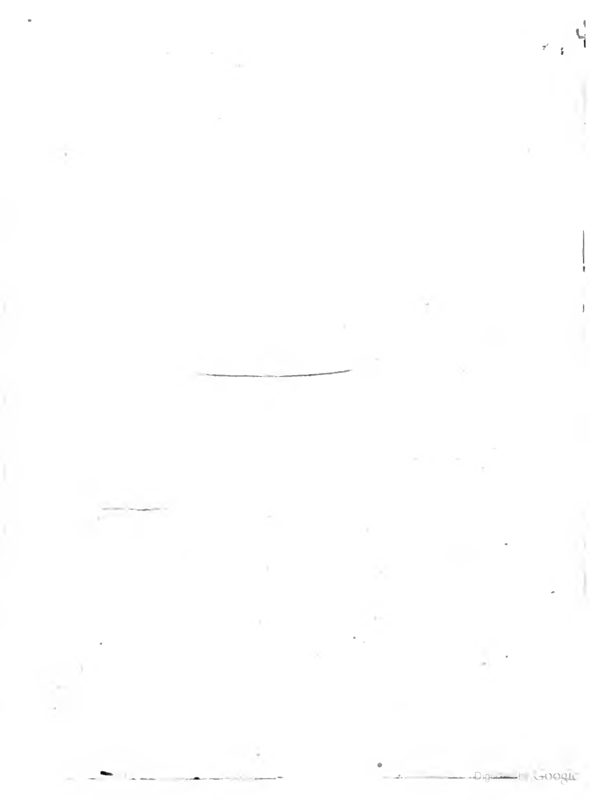
A LA HAYE,

Chez PIERRE DE HONDT,

M. DCC. LVIII.

Avec Privilège de Sa Majesté Impériale & de Nos Seigneurs les Etats de Hollande & de West-Frise.





AVERTISSEMENT
DES
EDITEURS DE HOLLANDE.



CE nouveau Volume offre encore des *Augmentations* considérables, & des *Corrections* importantes à l'Edition de Paris.

I. L'ARTICLE des *Voyages aux Terres Australes*, que celle-ci renferme dans *huit* Feuilles, a été poussé à *vingt-une* dans la nôtre.

1. CES *Additions* remplissent trois grands intervalles, par rapport aux *Voyages*. La première Relation, que Mr. l'Abbé Prevost donne, est celle de *Pelsart*, en 1629; la seconde, de *Tasman*, en 1642, la troisième, de *Dampier*, en 1699, & la quatrième de *Bouvet*, en 1738.

ON trouvera ici, les Relations d'*Americ Vespuce*, de *Gonneville*, de *Savedra*, de *Quiros*, de *Nodal*; enfin, les *Découvertes des Hollandois*, qui toutes précédent celle de Pelsart. A la suite de la Relation de Tasman, nous avons inseré celles de *Vink*, de *Keyts* & de *Vlaming*; &, à Dampier, nous faisons suivre celle de *Roggeveen*, sans compter une Notice abregée de quelques autres Voyages faits en différens tems.

TOUTES ces Relations ne sont pas d'un mérite égal; mais, en matière de Découvertes & de Pays inconnus, les moindres circonstances deviennent précieuses. Il importe, par exemple, qu'on sache, que Vespuce a vû le premier la Terre Australe, & que Gonneville, Capitaine François, est incontestablement en possession de sa découverte. Les efforts de quelques Espagnols, qui suivent, ne les ont porté que jusqu'à la Nouvelle Guinée; cependant il étoit juste de leur en tenir compte, quand ce ne feroit que

pour nous avoir procuré la connoiſſance de pluſieurs Iſles, qu'on rencontre ſur leur route.

Les Relations de Mendoce & de Mindana, qui entrent mieux dans l'objet de l'Ouvrage, ſont d'une tout autre importance, par rapport aux Iſles de Salomon, & aux Marquiſes de Mendoce. Il eſt à regretter qu'on n'ait pas pû ſuppléer les lacunes du ſecond Voyage de Mindana; mais, après les vaines recherches que nous avons faites, à cet égard, juſques dans la Bibliothéque Royale de Madrid, nôtre zèle doit ſe borner à inviter publiquement les Perſonnes, qui peuvent avoir un Exemplaire de cette Relation, en Eſpagnol, de vouloir bien nous mettre en état de la rendre complette.

Le nom de Quiros eſt fameux par la découverte de la Terre, qui le conſerve encore; & la Relation de cet habile Navigateur doit paroitre l'une des plus curieuſes qu'on ait faites de ces Parages. Enfin, celle de Nodal, contient les dernières tentatives d'une Nation, qui va ceder ſes avantages à une Rivale, dont elle ne peut plus arrêter les progrès, & ce récit ſert de tranſition aux Découvertes des Hollandois.

Les Extraits de Vink, de Keyts & de Vlaming, que nous avons traduits, ſans préſenter cette agréable variété d'événemens intéreſſans, qui en diſtingue tant d'autres, ne laiſſent pas que d'avoir leur utilité pour la Géographie de quelques Parties peu connues de la Nouvelle Guinée, & ſur-tout de la Nouvelle Hollande, dont le dernier fixe la découverte à l'année 1616, treize ans avant Pelſart, à qui on l'attribue mal à propos.

L'Expédition de Roggeveen, entrepriſe par ordre de la Compagnie des Indes Occidentales, en 1722, ſi longtems après Quiros & Jacques le Maire, dans le même Canton de la Mer du Sud, ne peut que donner beaucoup de ſatisfaction aux Curieux; Elle les met en état de comparer leurs différens récits, & même de vérifier l'un par l'autre. On en a deux Relations, en François, & en Hollandois, que nous avons pris la peine de collationner exactement. La dernière nous paroit n'avoir été

compo-

composée que sur des rapports faits de vive voix. La première est préferable, quoiqu'elle ne soit pas sans defauts.

2. A la *Description de l'Isle de Timor*, que Mr. Prevost donne, nous ajoûtons celle de plusieurs *Isles Voisines;* de quantité d'autres *Isles du ressort du Gouvernement de Banda;* des *Isles des Papous;* enfin, la *Description Géographique d'une Côte de la Nouvelle Guinée.*

Les deux premières achèvent de faire connoitre ce grand Archipel des Moluques, dont une partie avoit déja été amplement traitée dans un autre Volume (*a*); de sorte qu'en y joignant les Descriptions des Isles Philippines, anciennes & nouvelles, des Marianes, de Celebes & de Borneo, (*b*) on aura un tout, qui ne se trouve nulle part avec la même précision & exactitude.

Ce n'est que depuis une trentaine d'années, que la Terre des Papous a cessé d'être une Presqu'Isle, dans l'idée des Navigateurs, qui n'y ont reconnu successivement qu'un Amas d'Isles; mais les Géographes l'ont conservée Presqu'Isle, & la Carte même des Terres Australes, de Mr. Bellin, qui est à la tête de ce Volume, nous la représente sous cette figure. Les éclaircissemens que nous donnons, sur les Isles des Papous, peuvent tenir lieu de la Carte particulière qu'on en a publiée dans d'autres Recueils (*c*). La sécheresse du dernier Extrait, qui regarde la Nouvelle Guinée, sert à faire prendre une juste idée de ce miserable Pays, auquel bien des gens supposent gratuitement de grandes richesses.

3. Nous terminons nos Additions par des *Observations sur les Glaces des Mers voisines des Poles;* par un *Examen de la Question s'il y a des Géans aux Terres Australes;* & par quelques *Remarques sur la ressemblance des Négres de la Nouvelle Guinée, avec ceux de l'Afrique;* trois articles de controverse, également curieux & intéressans.

C'ÉTOIT

(*a*) Voyez le Tome XI.

(*b*) Au Tome précédent.

(*c*) Elle se trouve dans l'*Histoire des Navigations aux Terres Australes*, d'après certain Recueil Hollandois, de Mr. *Struyck*, à qui les Sciences ont de grandes obligations.

Nous avons eû, ſur Mr. Prevoſt, l'avantage, d'avoir trouvé raſſemblés la plûpart de ces Articles, dans la nouvelle *Hiſtoire des Navigations aux Terres Auſtrales* (*d*); mais ils ſont ici beaucoup plus exacts & dans un meilleur ordre.

II. Il n'eſt pas ſi facile de faire l'analyſe des *Corrections*, que l'Edition de Paris a reçues dans la nôtre. On y a ajoûté au-delà de *cent cinquante* Notes, qui rendent par-tout témoignage à nôtre attention & à nôtre vigilance. Les plus importantes regardent les erreurs de Latitude & de Longitude, dont il y en a de très conſidérables, de *dix*, *vingt*, *trente*, juſqu'à *cent*, *cent dix-ſept*, *cent quatre-vingt*, & même *deux cens cinquante-trois* degrés (*e*). Souvent on y confond la hauteur *Méridionale* & *Septentrionale*, mais preſque toûjours ces lourdes bevûes tirent leur ſource des Relations Originales, principalement de celles de Dampier, que l'on croiroit pouvoir ſuivre ſans defiance.

D'autres erreurs de calcul mettent tantôt *quinze cens mille*, pour 150 mille; *dix-huit cens cinquante mille*, pour 1650; *deux millions*, pour 20 millions; *deux mille*, pour 200 mille (*f*); & parmi les plus groſſières fautes d'impreſſion, on trouve *Profil* pour *Avis*; *Empereur* pour *Ennemi*; *Vaiſſeau* pour *Ruiſſeau*; *Pinta* pour *Piura*; *Matique* pour *Mexique*; *Morges* pour *Courges*, &c. (*g*) ſans compter une infinité de Noms mal ortographiés, qui ont été redreſſés, & des Anachroniſmes, qu'on a corrigés ſur le Texte même.

Il ſuffit de jetter les yeux ſur les Notes, dont on a chargé l'Introduction à ce Volume, pour ſe convaincre de l'importance des Corrections d'une autre eſpèce, qu'on a faites dans le Corps de l'Ouvrage. Il y en a cependant une, qu'on ne ſauroit paſſer ici ſous ſilence; c'eſt la ſuppreſſion d'une *quinzaine* de pages du Voyage de *Gemelli Careri*, qui avoient déja fait un Article de la Deſcription de la Chine (*h*). En échange nous y ajoûtons quelques particularités curieuſes, tirées des Lettres Edifiantes (*i*) &

(*d*) A Paris, chez *Durand*, 1756. deux Vol. *in* 4to.

(*e*) Voyez *pag.* 4. 85. 241. 243. 253. 256. 262. 290. 291. 302. 316 & 454.

(*f*) Pag. 356. 363. & 433.

(*g*) Pag. 82. 203. 246. 256. 281. & 317.

(*h*) Voyez *pag.* 369 & ſuivantes.

(*i*) Pag. 371.

& d'une Relation Latine, que nous avons, en Manuſcrit, entre les mains (*k*).

III. On a étendu de même les Augmentations & Corrections aux *Cartes* & *Figures;* Nous donnons, de ces dernières, *quatorze* nouvelles, dont trois doubles, qui ne ſe trouvent point dans l'Edition de Paris (*l*). On a cru ne pouvoir mieux relever en quelque façon des Relations aſſez ſéches d'elles-mêmes. Les deux Planches, qui repréſentent diverſes Plantes, auroient été abſolument inutiles, ſans les explications que nous y ajoûtons (*m*). On a fait auſſi diverſes additions & corrections à la Carte des Terres Auſtrales.

Les autres Cartes & Figures, qui appartiennent proprement à l'Amerique, ſont anticipées, parcequ'on les a jugées très néceſſaires, ſur-tout les Cartes, pour mettre le Lecteur en état de ſuivre Dampier & Careri dans leurs Courſes. D'ailleurs elles ſont bien dignes de l'accueil du Public, par leur propre mérite.

Qu'il nous ſoit permis de finir cet Avertiſſement par un témoignage, qui, faiſant ſentir l'utilité des bonnes Cartes Géographiques, contient l'éloge de celles qu'on a employées dans nôtre Edition de l'Hiſtoire Générale des Voyages. Une Perſonne reſpectable, & à portée de le ſavoir, nous a informés, qu'on n'en a point trouvé de meilleures, pour l'Expedition ſur le Senegal, qui a ſi bien réuſſi cette année aux Anglois.

(*k*) Pag. 580. On a employé, comme dans les Volumes précédens, les deux [ ] pour diſtinguer nos Additions du Texte, & les Lettres R. d. E. pour nos Notes.

(*l*) Elles ſont diſtinguées par un Aſteriſque dans l'Avis au Relieur ci-deſſous.

(*m*) Voyez *pag.* 87 & 89. *Note* (*r*).

Ce Seizième Volume contient.

	Flor.	Sols.	
63 Feuilles y compris le Titre Rouge, à 1 ſol, *font*	3 -	3 -	0
30 Figures & Cartes Géographiques, à 3 ſols, *font*	4 -	10 -	0
1 Vignette, ...	0 -	2 -	0
	7 -	15 -	0
Et pour le *Grand Papier*, ...	11 -	12 -	0

Selon les Conditions de Souſcription, ceux qui ont ſouſcrit ne payeront:

Pour le *Petit Papier* que	6 -	10 -	0
Pour le *Grand Papier* que	9 -	14 -	0

Moyennant qu'ils retirent ce Volume avant le 1er. Avril 1759.

AVIS

AVIS AU RELIEUR

POUR PLACER LES CARTES ET LES FIGURES DU SEIZIÈME VOLUME.

(*a*) Cette première Figure ſe rapporte à la page 73.
(*b*) La Figure 2 eſt décrite à la page 270.

HISTOIRE



Cérémonie Nuptiale du Japon. || Trouw-Plegtigheeden in Japan.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVme SIÈCLE.

SEIZIÈME PARTIE.

LIVRE CINQUIÈME.

VOYAGES AUX TERRES AUSTRALES OU ANTARCTIQUES.

INTRODUCTION.

Introduction.



Lorsque Magellan eût ouvert un Paſſage, dans la Mer du Sud, par le Détroit qui a rendu ſon nom immortel, on ſe trouvoit aux Côtes du Chili & du Pérou, dont la renommée ſuffiſoit pour occuper entièrement des Voyageurs, plus altérés de richeſſes que de connoiſſances utiles; & l'on s'embarraſſa peu des Pays, qu'on laiſſoit au Midi, c'eſt-à-dire, à la gauche du Détroit. Ces Terres furent regardées d'abord comme un Continent nouveau, peut-être auſſi grand que l'Amérique entière. C'eſt ſur ce fondement qu'on les voit tracées dans une ancienne Carte (a), quoique

(a) Celle de *Plantius.*

INTRODUCTION.

que sans noms, parceque cette Carte est antérieure à ceux qu'elles portent aujourd'hui. Les Navigateurs ont détruit, par degrés, ces conjectures; & l'avenir ne peut nous faire attendre que de leurs recherches, ou du hazard, de plus parfaites lumières sur la situation, l'étendue & les propriétés d'une Région, qui ne cesse pas d'être presqu'inconnuë, depuis plus de deux Siécles qu'on en connoît l'existence. Ce qu'il y a de certain, c'est que tout ce qu'on nomme *Terres Australes* (*b*) est renfermé entre la Mer d'Ethiopie, la Mer du Sud, & l'Océan des Indes.

Ainsi l'on comprend, sous ce nom, non-seulement toutes les Terres, qui sont sous le Pôle & le Cercle Antarctique, mais encore plusieurs autres, qui se trouvent situées du même côté, & qui, étant trop éloignées des autres Parties de la *Terre Ferme*, ne peuvent être placées plus naturellement que sous le Continent Méridional. On compte même, dans ce nombre, la *Terre de Feu*, découverte par Magellan, au Sud-Ouest (*c*), le long du Détroit qui porte son nom. Ce célébre Voyageur n'eut pas d'autre raison pour la nommer Terre de Feu, que parcequ'il en vit sortir beaucoup de fumée pendant le jour, & des flammes pendant la nuit. Jacques le Maire reconnut, un Siécle après, que c'est une véritable Isle, dont les deux endroits les plus remarquables sont le Cap de *Horn*, au Sud, & le Cap *Descado*, ou *Desiré*, à l'Ouest, & sur le Détroit de Magellan (*d*). La *Terre des Etats*, celle de *Maurice*, & les Isles de *Barneveldt*, que le Maire découvrit en même-tems, à l'Ouest, au Sud & à l'Orient du Détroit de son nom; la Terre de *Brouwer*, ainsi nommée du Capitaine Hollandois, qui la découvrit, avec la fausse espérance d'y trouver un nouveau Détroit, au-dessous de celui de le Maire; enfin, les Isles mêmes de *Salomon*, qui furent découvertes par Alvare de Mendoza, à l'Orient de la Nouvelle Guinée, & qui n'ont pas été retrouvées depuis, & plusieurs autres Isles, déja nommées dans la Relation de le Maire, telles que *Horn*, les *Cocos*, les *Traitres*, les *Chiens*, &c., sont ordinairement comprises entre les Terres Australes.

Cependant, il paroît que cette dénomination ne convient proprement qu'à diverses parties d'un Continent Antarctique, que les Navigateurs de l'Europe ont visitées en divers tems; les uns poussés par le hazard des vents & des tempêtes, & d'autres conduits par le dessein de reconnoître le Pays, pour y former des Etablissemens. Les premiers n'ont pas publié de Relations particulières, d'un incident qui n'appartenoit pas au principal objet de leur Voyage, à l'exception de *Pelsart*, Marchand Hollandois, & de *Gonneville*, Capitaine François (*e*). Les autres, en fort petit nombre, ont rendu

(*b*) Les Latins nommoient *Auster*, le vent que nous appellons *Vent du Midi*. De ce mot, ils firent l'Adjectif *Australis*, qui désigne ce qui est vers cette Partie du Monde. Ainsi, l'on a nommé, *Terres Australes*, les Terres peu connues, qui sont vers le Pôle, opposé à celui du Nord. *Antarctique* se dit de même, de ce qui est opposé au Pôle Arctique ou du Nord.

(*c*) Il falloit dire au Sud-Est & au Sud. R. d. E.

(*d*) On prétend cependant que les Espagnols avoient déja passé, du Détroit, par un Canal, dans la haute Mer, au Sud de l'Amerique; ainsi ils devoient avoir reconnu que cette Terre de Feu étoit une Isle. R. d. E.

(*e*) On va donner place ici à la Relation de Pelsart, parcequ'il passe, aux yeux des Hollandois, & même à ceux de Thevenot, qui n'en fait du moins aucune plainte, pour le premier qui ait découvert la Terre Australe,

rendu compte au Public du succès de leur expédition ; mais, ayant été rebutés presque tous par des difficultés insurmontables, ils ne rapportent rien qui puisse passer pour une véritable description ; & dans tous leurs récits, on remarque moins des Observateurs attentifs, que des Navigateurs incertains de leur route, & sans cesse allarmés des dangers de leur situation. C'est néanmoins dans leurs Journaux, que se trouvent les seules lumières qu'on ait eües jusqu'à présent sur une si vaste étendue de Pays ; & cette raison les rend si précieux, qu'elle doit faire pardonner leur sécheresse, & quelquefois leur obscurité. Mais, pour suppléer à ce qui leur manque, il paroit nécessaire de ranger ici les principales Découvertes dans l'ordre des années.

INTRODUCTION.

LA *Terre*, ou l'*Isle de Feu*, en 1520, par le fameux *Magellan*.

LA *Nouvelle Guinée*, en 1527, par Alvare de *Savedra*, Espagnol, qui lui donna ce nom, (*f*) parcequ'elle est presque diamétralement opposée à la Guinée d'Afrique (*g*). Antoine *Urdanetta* la reconnut l'année suivante. Quelques-uns la confondent avec la Terre des *Papous* ; d'autres prennent cette Terre pour sa Partie Occidentale ; & d'autres encore les croyent absolument séparées.

LES Isles de *Salomon*, en 1567, par Alvare de *Mendoza*, Espagnol.

LA *Nouvelle Albion*, par le Chevalier *Drake*, Anglois, en 1579. On n'a pas été plus heureux à la retrouver, que les Isles de Salomon (*h*).

LA Terre Australe, proprement dite, au Midi de l'Ancien Continent, en 1503 (*i*), par *Gonneville*, François ; les Hollandois disent, en 1630, par *Pelsart*.

LA Terre de *Quir*, ou Terre Australe du *Saint Esprit*, située au Sud-Ouest des Isles de Salomon, entre les dix & vingt & un degrés de Latitude Méridionale, en 1606, par Pedro Fernando de *Quir*, Espagnol, qui lui donna son nom (*k*). LA

le, proprement dite. Cependant, il paroit incontestable, par les dattes, que c'est à Gonneville, que cet honneur doit être attribué. On n'a point le Journal de son Voyage ; mais on publia, à Paris, en 1663, une Relation composée sur ses Mémoires, où l'on apprend qu'il avoit amené, avec lui, un des fils du Roi du Pays. L'Auteur de la *Methode*, pour étudier la Géographie, assure que ce Prince Austral, nommé *Essomeric*, s'établit en Normandie, & que ses descendans, qui subsistent encore, ont toujours été reconnus pour Gentilshommes. *Tome III. pag.* 325. On ne parle point du prétendu Voyage de *Jaques Sadeur*, qui n'est qu'un pur Roman. *Voyez* l'Article *Sadeur*, dans le Dictionnaire de Baile.

Nota. On trouvera ci-dessous la Relation du Voyage de Gonneville, qui doit, à juste titre, préceder celle de Pelsart. R. d. E.

(*f*) C'est du moins l'opinion des Historiens Espagnols, comme Herrera & autres ; mais Melchisedec Thevenot rapporte, que le nom de *Nouvelle Guinée* n'a été donné, à la Terre Australe des Papous, que par Jacques le Maire, environ un siècle après la Navigation de Savedra, quoique le Journal du Voyageur Hollandois n'y soit pas favorable, puisqu'il parle de la Nouvelle Guinée longtems avant qu'on en eut la vuë. R. d. E.

(*g*) C'est en quoi il se trompoit fort sans doute R. d. E.

(*h*) On est surpris que Mr Prevost range ici la Nouvelle Albion, qui est la Californie Septentrionale, parmi les Terres Australes. Peut-être a-t-il voulu parler des Isles *Elisabethides*, que Drake decouvrit sous les cinquante-cinq degrés un tiers de Latitude Méridionale. R. d. E.

(*i*) Mr. Prevost, faute d'avoir jetté les yeux sur la Relation, dont nous allons donner l'Extrait, avoit placé ce Voyage, par erreur, sous la datte de 1603. R. d. E.

(*k*) Nous insérerons de même ci-dessous sa Relation, qui est des plus curieuses. R. d. E.

INTRODUCTION.

La Terre, ou l'Isle des *Etats*, celle de *Maurice*, les Isles de *Barneveldt*, & plusieurs autres, en 1616, par Jacques *le Maire* & Guillaume *Schouten*, Hollandois (*l*).

La *Nouvelle Hollande*, au Midi des Moluques, dont elle est séparée par la Mer de *Lantchidol*, sans qu'on sçache encore si c'est une Isle, ou si elle est jointe au Continent, en 1618, par *Zechaen*, Hollandois (*m*). On n'en connoît que les Côtes, à differentes parties desquelles on a donné les noms de *Concorde*, d'*Arnhem*, *Edel*, *Leeuwin*, &c. (*n*).

La Terre de *Nuitz*, entre la Nouvelle Hollande & la Nouvelle Guinée, en 1627, par Pierre *Nuitz*, Hollandois. Il ne paroît point que cette Terre ait été visitée depuis. Mais on publia, en 1718, un Mémoire assez bon, pour prouver qu'étant dans le cinquième Climat, entre les trente & les trente-six degrés de Latitude, elle doit être, comme tous les Pays qui sont dans la même position, une des parties du Monde les plus habitables, les plus riches, & les plus fertiles (*o*).

Les Terres de *Diemen* & de *Tasman* (*p*), en 1642, par Abel Jansen *Tasman*, Hollandois.

La Terre de *Brouwer*, en 1643, par *Brouwer*, Hollandois (*q*).

La *Nouvelle Zélande*, dont la Côte s'étend du Sud au Nord, entre les soixante-quatre & quarante-quatre degrés de Latitude Méridionale (*r*), & que

(*l*) On en a vû la Relation, Tom. XIV. R. d. E.

(*m*) On ne sçait ce que c'est que cette decouverte; mais la première, qui a été faite en 1616, dans ces parages, est celle de la Terre de la *Concorde* (en Hollandois *Eendracht*) nom du Vaisseau que montoit le Capitaine Theodore *Hartog*, natif d'Amsterdam, & non d'*Eendracht*, comme le Collecteur de l'*Histoire des Navigations aux Terres Australes*, le dit abusivement, faute d'avoir entendu la signification de ce mot. R. d. E.

(*n*) Outre la Terre d'*Arnhem*, au Nord, il y a celle de *Diemen*, (autre que le *Diemen* de *Tasman*) & celle de *de Witt*, decouverte en 1628, au Nord de la Concorde; la Terre d'*Edel*, en 1619, & celle de la *Lionne* (ou *Leeuwin*, nom du Vaisseau) en 1622. Ce n'est qu'en 1644., que toute la Region a reçu le nom général de *Nouvelle Hollande*. R. d. E.

(*o*) Mr. l'Abbé Prevost ajoute ici, dans une Note, que ce Mémoire, (Amsterdam chez *Humbert*) „ paroit avoir été composé „ par l'ordre de M. *Law*, pour inspirer le „ goût des nouvelles Colonies ". On ne sait absolument quel rapport pourroit avoir eû le célébre Law, avec le nommé Jean Pierre *Purry*, Suisse, qui étant à Batavia, au service de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, fit, en 1717, la proposition d'un Etablissement dans la Terre de Nuitz, à Mr *Van Swoll*, Gouverneur Général, qui la rejetta, sous prétexte que la Compagnie n'avoit déja que trop de Terres. Purry, de retour en Hollande, l'année suivante, présenta un second Mémoire aux Directeurs de la Compagnie Orientale, & ce sont ces deux pièces qui ont été publiées; mais sa proposition ne fut pas encore goutée. Enfin, il s'addressa aux Directeurs de la Compagnie Occidentale, qui envoyèrent, à son instigation, en 1721, trois Vaisseaux sous le commandement de l'Amiral *Roggeveen*, dont le Voyage n'eut aucun succès. On en donnera la Relation ci-dessous. R. d. E.

(*p*) Tasman n'a donné son nom qu'à une petite Isle de la Terre de Diemen, & à une Baye de la Nouvelle Zélande, qu'il a decouvertes R. d. E.

(*q*) Cette Terre passe aujourd'hui pour imaginaire, au sentiment des plus habiles Navigateurs. Voyez ce qu'en dit Mr. Frezier, Tome XV. pag. 261. R. d. E.

(*r*) Ce Pays fut nommé d'abord la *Terre des Etats* ('t Staaten-Land). Son étenduë du Nord au Sud est entre le 34 & le 43 parallèle, & non, comme dit Mr. Prevost, depuis le 44. jusqu'au 64. degré de Latitude, ce qui seroit presque jusques sous le Cercle Polaire. Il se trompe encore par rapport à l'année de la decouverte, que Tasman a faite en 1642; Au reste, comme on ne connoit, de cette Terre, que la Côte Occidentale, per-

que les uns prennent pour une Isle, d'autres pour le Continent, en 1654, par les Hollandois.

La Terre de *Carpentier*, ou la *Carpentarie*, située entre la Nouvelle Guinée, & la Nouvelle Hollande, en 1662 (*s*), par *Carpentier*, Hollandois.

La Côte opposée à celle de Madagascar, visitée en 1697, par *Vlaming*, Hollandois (*t*).

La *Nouvelle Bretagne*, découverte & nommée par *Dampier*, Anglois, en 1700 (*v*).

Le *Cap de la Circoncision*, découvert & nommé en 1739, par deux Vaisseaux François.

personne n'est plus fondé à la prendre pour une Isle que pour le Continent. R. d. E.

(*s*) Il falloit dire en 1628. R. d. E.

(*t*) Nous en donnerons aussi la Relation. R. d. E.

(*v*) Dampier, qui lui a donné ce nom, a seulement découvert que c'est une Isle; car la Côte Nord-Est étoit connuë depuis longtems. R. d. E.

[*Première Vuë du Monde Austral, par Americ Vespuce, en 1502.*

Americ Vespuce.

Remarque préliminaire.

Si le célèbre *Americ Vespuce*, doit partager, avec *Colomb*, la gloire de la Decouverte du nouveau Monde, qui a reçu son nom, on ne sauroit du moins lui refuser celle d'avoir eu la première vuë d'un autre nouveau Monde Austral, dont, malgré toutes les tentatives des Navigateurs, depuis deux Siècles & demi, on n'a encore que des connoissances fort imparfaites de quelques unes de ses parties.

1501.

Troisième Voyage de Vespuce vers le Pôle Antarctique.

Départ de Lisbonne.

Après avoir fait déja deux Voyages en Amerique, Vespuce, mécontent de la Cour d'Espagne, passa au service de celle de Portugal, où il forma le hardi projet de s'approcher le plus qu'il lui feroit possible du Pôle Antarctique. „ Le Roi Emanuël, dit-il, me combla de caresses, & me „ pria de m'embarquer, avec trois Vaisseaux, qu'il vouloit envoyer vers le „ Sud, à la decouverte de nouvelles Terres. Les prières d'un Roi sont „ des ordres; il n'y eut pas moyen de lui resister. Nous levâmes l'ancre, „ du Port de Lisbonne, le 10 May 1501, avec trois Caravelles, allant „ chercher de nouveaux Mondes, sur l'expérience que j'avois déja, que „ toute cette partie du Globe, au delà de l'Equateur & des Mers Atlanti- „ ques, loin d'être inhabitable, & de ne contenir, comme on le croyoit „ jusqu'alors, après les Anciens, que quelques Isles desertes, contenoit, „ au contraire, d'immenses Continens, aussi fertiles, & aussi peuplés que „ les nôtres; en un mot, un grand Monde inconnu, que je venois de de- „ couvrir ".

Decouverte du Bresil.

Ce fut dans ce troisième Voyage, que Vespuce decouvrit le *Bresil*, d'où, ayant doublé le Cap *St. Augustin*, & couru la Côte l'espace d'environ six cens lieuës, il entra dans un Port, qui est apparemment *Rio de la Plata*, &, resolu de porter ses recherches encore plus loin, il ordonna, à l'Escadre, de s'y pourvoir d'eau & de bois pour six mois, & remit à la voile le 15 Février 1502.

1502.

„ Nous navigeâmes, dit-il, si loin vers le Sud, durant un trajet d'en-

 „ viron

AMERIC VESPUCE. 1502.

„ viron cinq cens lieuës, que le 3 Avril, nous avions le Pôle Antarctique „ à la hauteur de cinquante deux degrés. Ici nous trouvâmes la Mer ter- „ rible. Il fallut amener toutes les voiles. Nous courions avec rapidité „ par un bon vent de Sud Ouest. Les vagues étoient si furieuses, que „ tout l'Equipage se croyoit sans cesse au moment de perir. C'étoit du- „ rant l'hyver de ces climats. Le premier Avril, nous decouvrîmes une „ *Terre Australe*, que nous courûmes l'espace de vingt lieuës. C'étoit tou- „ te Côte franche, sans trouver de Port, & sans appercevoir d'Habitans. „ Le froid y étoit excessif à tel point, que personne n'y pouvoit resister, „ & la brume si obscure, qu'à peine se voyoit on d'un Navire à l'autre. „ Le Capitaine, voyant tout le danger que l'Escadre couroit en ce para- „ ge, resolut de tourner la prouë du côté de l'Equateur. Ce parti fut sa- „ ge; car le vent devint si violent, les deux jours suivans, que, selon „ toute apparence, la Flotte se feroit perduë dans l'obscurité des brumes „ du jour, & des longues nuits (*a*)".

Vuë de la Terre Australe.

On ne peut y aborder.

Situation de cette Terre.

LA Côte Australe, decouverte par Americ Vespuce, se trouve marquée, dans les Cartes, à-peu-près dans l'interfection du cinquante-deuxième paralléle avec le premier Méridien. C'est avoir pénetré bien avant dans la Mer Australe, dès la première tentative. Ce lieu est entre celui où Mr. *Halley*, & celui où le Capitaine *Lozier Bouvet* ont navigé de nôtre tems, sous le même paralléle; le premier plus à l'Ouest, l'autre plus à l'Est. Tous deux ont trouvé la Mer embarrassée de glaces, quoique ce fût au fort de l'été, tandis qu'Americ, au fort de l'hyver, ne fait mention que du froid extrême, sans dire qu'il y ait alors trouvé les Mers glacées.

Quatrième Voyage d'Americ. 1503.

DE retour à Lisbonne, le 7 Septembre, après quinze mois & onze jours de navigation, Americ fut renvoyé, de ce même côté, l'année suivante 1503, avec une belle Flotte de six Vaisseaux, équipée pour Malaca. L'ignorance présomptueuse de l'Amiral fit échouër son Vaisseau, du port de trois cens tonneaux, contre une petite Isle, à quelques degrés au Sud de la Ligne. L'Amiral demanda la Chaloupe d'Americ, avec une partie de ses Matelots, pour travailler à sauver son Navire; le chargeant d'aller reconnoitre, s'il n'y avoit pas, dans l'Isle, quelque Havre où l'on put mettre la Flotte en sureté. Americ ne consentit d'y aller, sans son Esquif, qu'avec une extrême repugnance. Cependant, sur la parole, que lui donna l'Amiral, de le renvoyer aussi-tôt, & de faire suivre toute la Flotte peu après, il vint à l'Isle, où ayant trouvé un bon Port, il attendit l'Escadre pendant huit jours avec la dernière inquiétude. L'Isle, comme il le reconnut ensuite, n'avoit que deux lieuës de long, sur une lieuë de large; ce qui lui parut extraordinaire, à une si grande distance des Continens de tous côtés. Elle étoit pleine de sources, de beaux arbres, d'oiseaux

On l'envoye reconnoitre une Isle deserte.

(*a*) Cet Extrait est tiré des propres Lettres d'Americ Vespuce, écrites, de Lisbonne, à Pierre *Soderini*, Gonfalonier de Florence, sa Patrie. Ces Lettres composent la troisième des quatre Parties, ou quatre *Journées* de ses Decouvertes; Ouvrage qu'il dedia, dit Vossius, *de Histor. lib. III. cap.* 10. à *René*, Roi de Sicile, Duc de Lorraine. L'Original est écrit en Espagnol, traduit en Latin, & imprimé à Bâle, par *Hervage*, traduit en Italien, & imprimé à Venise, chez *Junte* 1550, dans la Collection de *Ramusio*.

seaux de terre & de mer, sans quadrupèdes ni habitans. Le huitième jour, il vit venir à lui un Navire, & dans la crainte de n'être pas apperçu, ayant fait voile pour le joindre, il apprit que le Vaisseau Amiral avoit coulé bas, & que le reste de la Flotte s'étoit éloigné, l'abandonnant dans cette Isle déserte, sans Chaloupe pour aller à terre, & avec la moitié des Matelots nécessaires à la manœuvre. Americ, outré de douleur d'une si odieuse conduite, se pourvût de son mieux, à l'aide de la Chaloupe du second Bâtiment, d'eau, de bois & d'oiseaux, qui n'ayant jamais vû d'hommes se laissoient prendre à la main sans défiance (*b*).

Americ Vespuce. 1503.

Il y est abandonné de la Flotte.

Les deux Vaisseaux firent voile vers la Terre du nouveau Monde, qu'Americ avoit decouverte l'année précedente. Après une navigation d'environ trois cens lieuës, il prit terre dans une Baye des Côtes du Bresil, qu'il nomma *Baye de Tous les Saints*, où il bâtit un Fort, dans lequel il laissa quelques piéces d'Artillerie, & vingt-quatre Portugais, que sa conserve avoit sauvés du naufrage du Vaisseau Amiral, sur le rocher de l'Isle deserte. De-là, se voyant trop foible d'Equipage pour rien entreprendre, il revint à Lisbonne, le 18 Juin 1504, ramenant les deux Vaisseaux, les seuls que l'on aît jamais revûs de toute la Flotte; & ce Voyage, dont on pouvoit se promettre beaucoup, fut sans aucun fruit, pour avoir fait choix d'un Commandant mal habile (*c*).

Americ continuë sa route avec un autre Vaisseau.

Baye de Tous les Saints, où il bâtit un Fort.

1504.

Son retour infructueux en Europe.

(*b*) La situation de cette Isle, quelques degrés au Sud de la Ligne, convient, à tous égards, à celle de l'*Ascension*, dont on attribueroit ainsi à tort la decouverte à *Tristan d'Acugna*, en 1508. La seule chose qui embarrasse, c'est que Vespuce vante ses sources & son eau, tandis qu'elle en est depourvuë, ce qui fait que personne n'a pensé à s'y établir; mais son bon Port, & ses rafraichissemens semblent confirmer que c'est la même Isle, parceque celle de *Ste. Helene*, au seizième degré de Latitude Méridionale, paroit beaucoup trop éloignée, & qu'au lieu d'avancer vers le Sud, il auroit fallu faire route un peu au Nord, pour venir, de cette dernière Isle, à la Baye de Tous les Saints.

(*c*) Ce quatrième Voyage de Vespuce est imprimé, en Italien, à Venise, 1550. En Latin, à Oppenheim, 1619.

Première Decouverte du Monde Austral, par Binot Paulmier de Gonneville, en 1504.

Gonneville.

CE qu'un dessein premédité n'avoit pû exécuter, le simple hazard le fit trouver la même année. Americ n'avoit vû le Monde Austral que de loin; mais *Paulmier* est le premier, qui en ait fait la Decouverte, & le Commerce avec les Naturels du Pays. Les François néanmoins, oubliant, dès le lendemain, ce hazard heureux d'une entreprise si mémorable, en ont, par leur légereté naturelle, perdu tous les avantages; &, non contens de ne pas suivre, avec constance, ce qu'une pareille fortune sembloit leur promettre, ils se sont laissé dérober, par les Espagnols, les Portugais & les Hollandois, tout l'honneur de la première Decouverte.

Première Decouverte du Monde Austral, par les François.

Après que les Portugais se furent ouvert la route fameuse des Indes Orientales, quelques Marchands François, excités par le bruit de leur riche Commerce, équipèrent un Vaisseau, à Honfleur, pour l'envoyer vers ces Contrées. Binot Paulmier de *Gonneville* en eut le commandement. Il mit à la voile au mois de Juin 1503, & doubla le Cap de Bonne Espérance;

Départ d'un Vaisseau de Honfleur. 1503.

Cap de Bonne Espérance.

Gonneville. 1503.

ce; où il fut assailli d'une furieuse tempête, qui lui fit perdre sa route, & l'abandonna au calme ennuyeux d'une Mer inconnuë. Ne sachant alors de quel côté tourner, la vuë de quelques oiseaux, qui venoient du Sud, détermina les François à avancer de ce côté, dans l'espérance d'y trouver une Terre. Bientôt ils découvrirent une grande Contrée, que leur Relation nomme les *Indes Méridionales*, selon l'usage de leur tems, où l'on appliquoit indifféremment le nom d'*Indes* à tous les Pays nouvellement decouverts. Ils mouillérent dans une Riviére, dont l'aspect leur rappella celui de l'*Orne*, qui se jette dans la Mer à trois lieuës au dessous de Caën en Normandie. Leur sejour fut d'environ six mois, qu'ils employèrent à rebâtir leur Vaisseau délabré, & à visiter le Pays, où ils pénétrérent bien deux journées en avant, & encore plus loin des deux côtés du rivage.

Terres Australes.

On y aborde.

Qualités du Pays, & ses Habitans.

Le terroir leur parut fort fertile, quoique sans culture; les Habitans ne vivant guères que de la chasse, de la pêche, & de ce que la Nature leur fournit en abondance, à l'exception de quelques legumes & racines, qu'ils plantent dans leurs enclos. Ennemis du travail, leur panchant decidé les porte à la joye. L'habillement, dont ils se couvrent, répond à la simplicité de leurs mœurs. Les principaux sont vétus d'une espèce de manteaux courts, de nattes fines, de peaux ou de plumes, avec des tabliers de même étoffe, qui ne passent pas le genou aux hommes, mais que les femmes font descendre jusqu'à la moitié de la jambe. Elles vont la tête nuë, & se distinguent encore par leurs colliers d'os & de coquillages, & par leurs cheveux, agréablement liés de petits cordons d'herbe, brillant des plus belles couleurs. ~~Les hommes les~~ laissent pendre dans toute leur longueur, &, au lieu d'ornemens, ils ont l'arc & les fleches, garnies d'os pointus, qu'ils accompagnent d'un épieu de bois très-dur, brûlé & afilé par l'un des bouts. Pour bonnets, ils se servent d'un tour de plumes hautes, de différentes couleurs vives, & bien arrangées. Les jeunes gens & le commun peuple sont presque nuds.

Habillement.

Habitations.

Ces Sauvages habitent dans des hameaux de trente, quarante, cinquante, jusqu'à quatre-vingt cabanes, bâties de pieux fichés en terre à côté l'un de l'autre, & entrelassés d'herbes & de feuilles, dont ils composent aussi leurs toits, où ils pratiquent un trou pour donner issuë à la fumée. Les portes de ces cabanes sont faites de bâtons, proprement liés ensemble, en forme de claye, qu'ils ferment avec des loquets de bois. Leurs lits sont des nattes fines, remplies de feuilles ou de plumes; leurs couvertures aussi de nattes, de peaux ou de plumes, & tous leurs ustenciles de bois, jusqu'à leurs marmites, qu'ils enduisent d'argile en dehors, pour les garantir de la flamme.

Rois du Pays.

Le Pays est médiocrement peuplé, & divisé en plusieurs petits districts, qui sont gouvernés par autant de Rois. On ne les distingue de leurs Sujets, que par le respect infini que ceux-ci leur portent, & par les plumes, dont ils ornent leur tète. Les premiers n'y employent qu'une seule couleur; au lieu que les autres les ont bigarrées; il n'y a que les plus notables d'entr'eux, qui ôsent y mêler quelques plumes de la couleur du Prince. Le verd étoit celle du Roi, dans les Etats duquel les François abordèrent; Ils y furent temoins d'un acte de severité, qui prouve le pouvoir illimité

Exemple d'une Justice sévere.

l'imité de ces Souverains, & donne en même tems une idée de leur Justice. Ce fut le supplice d'un jeune homme de dix-huit à vingt ans qui fut condamné à être précipité dans la Rivière, une pierre au cou, pour avoir frappé sa mère, quoique, loin d'en faire ses plaintes, elle eut meme imploré sa grâce à genoux. Le coupable subit son arrêt, en présence de toute la jeunesse des habitations voisines, que le Roi avoit fait appeller, à cri public, pour y prendre exemple.

GONNEVILLE. 1503.

Arosca, Roi, Ami des François.

Ce Prince se nommoit *Arosca*, & son domaine pouvoit avoir une journée d'étenduë. On y comptoit dix ou douze habitations, dont chacune avoit son Capitaine particulier, qui tous lui étoient soûmis. Le Roi paroissoit âgé d'environ soixante ans. Son maintien étoit grave, son regard plein de bonté, sa taille médiocre, un peu grosse. Sa femme, morte depuis quelque tems, lui avoit laissé six fils tous en vie. Ils venoient souvent voir le Navire avec leur Pére, & cinq ou six autres Rois voisins, ses Alliés, qui faisoient ensemble la guerre à des Peuples plus éloignés dans les terres. Les hostilités se reduisoient à quelques courses de peu de jours, sur leurs ennemis. Pendant le séjour des François, le Roi Arosca, à la tête de cinq ou six cens hommes, fit deux expéditions, dont la dernière eût tout le succès imaginable. Cette victoire fut célébrée, à son retour, par les plus vives réjoüissances. Il auroit fort souhaité que les François eussent voulu l'accompagner, avec leurs armes à feu & quelques pièces d'artillerie; mais ils s'excusérent de prendre part à cette querelle.

Ils s'excusent de l'accompagner à la guerre.

Admiration des Australiens.

Le spectacle d'un Navire Européen, muni de ses canons & de ses agrets, offroit mille objets d'admiration pour ces Peuples; mais rien ne les étonnoit plus que de voir, qu'un mot de lettre, envoyé, du bord, aux gens de l'Equipage, qui se trouvoient à terre, fut capable de les instruire des intentions de leurs Chefs, ne comprenant pas comment ce papier pouvoit parler aux yeux, ce qui augmentoit leur respect pour ces Etrangers. De leur côté, les François sçurent si bien se concilier leur affection, par toutes sortes de bonnes façons, & par de petits présens de peignes, de couteaux, de haches, de miroirs, de grains de verre, & d'autres bagatelles semblables, qu'ils ne manquèrent jamais de vivres, & qu'ils eurent toûjours de la viande, du poisson, des fruits & des racines en abondance. On leur apportoit en même tems diverses productions rares du Pays, dont ils chargèrent près de cent quintaux, dans l'espérance d'y faire un grand profit en Europe.

Civilités reciproques.

1504.

Monument élevé par les François.

Les François, voulant laisser un Monument de leur arrivée dans cette Terre inconnuë, firent une grande croix de bois, haute de trente-cinq pieds, & bien peinte, qu'ils élevèrent sur une éminence près du rivage, avec beaucoup de solemnité, le jour de la Fête de Pâques 1504. La croix fut portée par le Capitaine & les principaux Officiers du Vaisseau, marchant pieds nûs, & assistés du Roi Arosca, de ses Fils, & d'autres Seigneurs du Pays, qu'on avoit invités à cette cérémonie, & qui parurent y prendre beaucoup de plaisir. Après eux venoit l'Equipage, en armes, chantant des hymnes, & suivi d'un Peuple nombreux, qui prêtoit toute son attention à une fête si nouvelle. On la termina par plusieurs salves de mousqueterie & d'artillerie. Le Roi & ses Grands voulurent bien ensuite ac-

Le Roi & son Peuple assistent à cette cérémonie.

GONNEVILLE. 1504.

Préfens qu'on leur fait.

cepter une collation qui leur fut offerte, avec des préfens convenables à leur rang. Les François étendirent ces libéralités jufqu'au Peuple, dont il n'y eut perfonne qui ne reçut quelques bagatelles, de peu de valeur, à la vérité, mais précieufes aux yeux de ces Sauvages. On vouloit par là les engager à bien confervèr la croix, ce qu'on tâchoit de leur faire entendre par des fignes. Sur cette croix étoient gravés, d'un côté, les noms du Pape *Alexandre VI*, de *Louïs XII*, de l'Amiral de France, du Capitaine du Vaiffeau, & ceux de l'Equipage. De l'autre côté, on lifoit un Diftique numeral, qui marquoit l'année de l'érection de la croix, & par qui elle avoit été pofée (*a*).

Les François fe difpofent à partir.

Le Navire ayant été à la fin radoubé, calfeutré & pourvû du mieux qu'il fut poffible, pour le retour, on prit la refolution de remettre à la voile. La coutume étant alors, que ceux qui decouvroient de nouvelles Terres aux Indes, en amenaffent quelques Habitans en Europe, on fit fi bien qu'on engagea le Roi Arofca, à laiffer partir un de fes fils, nommé *Effomeric*, encore jeune, & qui affectionnoit fort les François, fous promeffe qu'on le lui rameneroit, au plus tard, dans vingt Lunes, après lui avoir appris la fcience de l'Artillerie, & à faire des miroirs, des couteaux, des haches, & tout ce qui caufoit tant d'admiration aux Auftraliens. Arofca, acceptant ces offres avec joye, donna, à fon fils, pour compagnie, un Indien, nommé *Namoa*, âgé d'environ quarante ans, & vint, lui & fon Peuple, les conduire au Vaiffeau, avec quantité de vivres, de belles plumes, & d'autres raretés, pour en faire leurs préfens, de fa part, au Roi de France. Après avoir fait jurer le Capitaine qu'il reviendroit dans vingt Lunes, Arofca & les fiens attendirent, fur le rivage, le départ du Navire. Lorsqu'il mit à la voile, tout ce Peuple jetta de grands cris, & faifoit entendre, en croifant les doigts, qu'il conferveroit bien la croix.

Effomeric, fils du Roi Arofca, eft amené en France.

Le Vaiffeau remet à la voile.

Ce fut le 3 Juillet, que les François quittérent cette Terre, & jusqu'au lendemain de la St. Denis, ils n'en revirent point d'autre. Dans ce trajet, ils coururent diverfes fortunes, & furent cruellement tourmentés de fièvres malignes, dont il leur mourut trois hommes de l'Equipage, & l'Indien Namoa, à qui l'on fe fit un fcrupule d'adminiftrer le Batême; mais on en eut enfuite du regret, & Effomeric fe trouvant auffi malade, le reçut, avec le nom du Capitaine, qui fut un de fes Parrains (*b*).

Batême d'Effomeric.

GON-

(*a*) HIC faCra paLMarIUs posUIt
gonIvILLa bInotUs,
GreX, foCIUs, parIterqUe UtraqUe
progenIes.

C'eft à dire; *Binot Paulmier Gonneville & toute la Troupe qui l'accompagne, tant de la race de l'Europe que de celle des Indes, ont ici pofé ce Monument facré.* Les lettres numerales de ce Diftique Latin forment le nombre 1504. L'Auteur fe nommoit *Maitre Nicole le Febvre*, d'Honfleur.

(*b*) Donnons au moins ce dernier article, dans le vieux langage de la Relation originale. „ *Item*, difent qu'ils partirent defdites Indes Méridionales le tiers jour de „ Juillet 1504, ayant couru diverfes fortu„ nes, & bien tourmentés de fiévre maligne, „ dont maints de la navire furent entachés, „ & quatre en trépaffèrent, fçavoir *Jean Bicherel*, du Pont l'Evêque, Chirurgien de la „ navire, *Jean Renoult*, foldat d'Honfleur, „ *Stenot Vennier* de Gonneville fur Hon„ fleur, varlet du Capitaine, & l'Indien „ *Namoa*, & fut mis en doute de le baptifer „ pour éviter la perdition de l'ame: mais „ ledit maitre *Nicole*, difoit que ce feroit „ prophaner le faint baptefme en vain, pour „ ce que ledit *Namoa* ne fçavoit la croyan„ ce de notre mère fainte églife, comme „ doi-

GONNEVILLE, en arrivant à la vuë des Côtes de France, eut le malheur de tomber, près des Isles Gersei, & Guernsay, entre les mains d'un Corsaire Anglois, qui le dépouilla de tout ce qu'il avoit (*c*). Après avoir pris terre, il en rendit sa plainte au siége de l'Amirauté, & sur les requisitions du Procureur du Roi, l'accompagna d'une Relation succinte de ses decouvertes. Cette Déclaration, piece authentique & judiciaire, en datte du 19 Juillet 1505, étoit signée des principaux Officiers du Navire; mais l'original ne s'en trouve plus, quoiqu'il soit constant, dans le Pays, qu'elle ait été deposée à l'Amirauté en Normandie. L'Extrait, qu'on vient d'en donner, est tiré des *Mémoires touchant l'établissement d'une Mission Chrêtienne dans le troisième Monde, ou la Terre Australe;* imprimés à Paris, *Cramoisy* 1663; dediés au Pape Alexandre VII, par un Ecclesiastique originaire de la Terre Australe, qui ne s'est designé lui même, que par les lettres initiales *J. P. D. C. Prêtre Indien, Chanoine de la Cathedrale de S. P. D. L.* Les deux premières lettres signifient *Jean Paulmier*, ses Ancêtres ayant pris le nom de la famille du Sr. de Gonneville. Il y a apparence que les deux autres lettres veulent dire *De Courtbone*, qui, suivant Flacourt, étoit le surnom de son Père & de son Ayeul. Le Bisayeul du Prêtre, étoit cet Australien, nommé *Essomeric*, que Gonneville avoit ramené sur son bord, & qu'il maria, en Normandie, avec une de ses Parentes. Son arrière petit fils, Auteur de ces Mémoires, animé d'un grand zèle pour l'établissement de la foi dans son ancienne patrie, employa toute sa vie à solliciter ceux qui se méloient des Missions étrangères, de l'y renvoyer, & de porter le Ministère de France à degager la parole donnée, à ses Ancêtres, de retourner chez eux avec une nouvelle Flotte. Dès l'âge de dix sept ans, il travailla, sur quelques écrits qui lui restoient, & sur les traditions puisées dans sa propre famille, à reparer la perte des Journaux de Gonneville. Il communiqua ses vuës à Louis *Abelli*, Evêque de Rhodez, à Vincent *de Paul*, Supérieur des Prêtres de la Mission, & à divers autres Missionnaires. On peut conjecturer par-là en quel tems ils ont été redigés. Vincent de Paul devoit les présenter au Pape, s'il n'eut été prévenu par la mort. Ils tombèrent depuis entre les mains de M. *Feret*, Curé de St. Nicolas du Chardonnet à Paris, & de-là en celles du Libraire Cramoisy, qui les a publiés. Il s'en trouve, dans la Bi-

GONNEVILLE.

Pillage du Vaisseau par un Corsaire Anglois.

Déclaration judiciaire de l'Equipage.

Eclaircissemens sur l'Auteur de ces Mémoires, issu d'Essomeric.

„ doivent sçavoir ceux qui reçoivent le baptesme ayant âg· de raison. & en seul creu „ ledit maitre *Nicole*, comme le plus clerc „ de la navire; & pourtant d'empuis en eut „ scrupule, si bien que l'autre jeune Indien „ *Essomericq*, étant ainsi malade sa fois & „ en péril fust de son advis baptisé, & lui „ administra son sacrement, & furent les „ parrains ledit de *Gonneville*, Capitaine, & „ *Antoine Thierry*; & au lieu de marraine „ fust pris *Andrieu de la Mare*, pour tiers „ parrain, & fut nommé *Binot* du nom de „ baptesme d'icelui Capitaine. Ce fust le „ 14e. Septembre que ce fust fait, & semble „ que ledit baptesme servit de medecine à „ l'ame & au corps, pour ce que d'empuis „ le dit Indien fut mieux, se guérit & est „ maintenant en France, &c."

(*c*) C'est ce que porte la Déclaration de Gonneville, qui dit „ qu'ils avoient remerché le dit Pays être fertile, pourveu de „ force bestes, oiseaux, poissons, & autres „ choses singulières inconnuës en Chrêtienté & dont feu M. Nicole le Febvre d'Honfleur qui étoit Volontaire au viage, curieux & personnage de savoir, avoit pourtrayé les façons; ce qui a été perdu avec „ les Journaux du viage, lors du piratement „ de la navire, laquelle perte est à cause „ qu'ici sont maintes choses & bonnes recherches omises".

GONNEVILLE. Bibliotheque de M. *Falconet*, de l'Academie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, un Exemplaire, où l'Epitre dedicatoire au Pape est signée tout au long, *Paulmier*, *Prêtre Indien*, *Chanoine de l'Eglise Cathedrale de Lisieux.* Cet Exemplaire avoit été donné, par l'Auteur même, à M. de *Villermon*, qui a écrit au devant la remarque suivante.

Notes manuscrites tirées d'un Exemplaire de cet Ouvrage.

„ M. l'Abbé Paulmier, Chanoine de Lisieux, Resident du Roi de Dannemarc en France, m'a fait présent, en 1664, de ce Livre, dont il est „ Auteur. Il avoit beaucoup d'érudition, & une grande connoissance des „ affaires étrangères; il avoit voyagé presque par toute l'Europe, & même „ avec commission, comme en Pologne, pour feu M. le Comte de S. Paul. „ Il mourut à Cologne, au dernier Congrès des Plenipotentiaires pour la „ Paix. Il m'a dit deux choses, assez curieuses; la première est un procès, que lui firent des Partisans, qui avoient traité d'un droit sur les E- „ trangers, qu'ils lui vouloient faire payer, comme étant issu d'un Sauva- „ ge de la *Terre Australe*, contre lesquels il plaida si bien sa cause lui mê- „ me, qu'il fut renvoyé absous de la taxe, ayant remontré, entr'autres rai- „ sons, que celui dont il étoit descendu par les femmes (*d*), n'étoit venu en „ France, sur le Navire du Capitaine Gonneville, que sous la promesse, „ que le Capitaine avoit faite à son Père, qui étoit un Roitelet du Pays, „ d'où on l'avoit emmené, de l'y ramener dans un certain tems; ce qui „ n'ayant point été exécuté, il étoit en droit de se plaindre de la mauvaise „ foi dont on avoit usé envers lui, & qui l'exposoit à la persecution des „ Partisans. Il me dit encore, que le Capitaine Gonneville, qui avoit amené, en France, ~~celui dont il étoit descendu~~, voyant que ceux, avec lesquels „ il s'étoit associé pour ses voyages, & qui étoient presque tous ses parens „ & héritiers, ne vouloient pas contribuër à un nouveau fonds pour équi- „ per un Navire, dans le dessein de retourner au même lieu, & de s'y ac- „ quitter de sa parole, tant envers le père qu'envers le fils; il avoit fait ce „ dernier son Legataire universel, par un principe d'équité, pour l'empê- „ cher de tomber dans la misère en ce Pays-ci, ne pouvant le ramener „ dans le sien, où il n'auroit manqué de rien. Le bien, que le Capitaine „ Gonneville lui laissa, servit à le marier richement à une héritière, dont „ M. Paulmier est issu par les femmes. Le Capitaine l'obligea, par son „ Testament, de porter, lui & ses descendans mâles, son nom & ses ar- „ mes. C'est chez M. M. les Evéques d'Heliopolis & de Berite, que j'ai „ vû la première fois M. l'Abbé Paulmier, où nous nous trouvions l'un & „ l'autre ordinairement avec feu M. de *Flacourt*, qui a commandé à Mada- „ gascar (*e*), & M. *Fermanel*, père de celui qui étoit Supérieur du Sémi- „ naire étranger. Là, M. l'Abbé Paulmier faisoit son possible (c'étoit en „ 1653.) pour les persuader, qu'on ne pourroit rien exécuter de plus digne „ de

(*d*) C'est une erreur de mémoire du Sr. de Villermon. Paulmier étoit issu du Sauvage par les males; outre que le procès, qu'on lui faisoit, & le nom qu'il portoit, en font des preuves évidentes, il dit lui même, que le Sauvage étoit son *Bisayeul paternel*; & c'est ce qu'on va voir par sa Genéalogie.

(*e*) Flacourt a donné un Extrait de la Relation de Gonneville, à la fin de son *Histoire de Madagascar*, imprimée en 1661, & ainsi deux ans avant la publication de ces Mémoires. Les deux recits sont parfaitement conformes.

„ de leur zèle, qu'un établissement dans la *Terre Australe*, & nous y ap- porta deux Copies manuscrites de ces Mémoires, afin que chacun de „ nous les pût examiner, & en dire son sentiment. Ils contenoient beau- „ coup d'autres choses, qui ne sont point imprimées ici. Je n'ai guère „ connu de personnes plus instruites que lui, des Navigations de long cours, „ & des Relations, dont il sembloit qu'il avoit fait sa principale étude. Il „ n'avoit pas moins de connoissance des Belles Lettres & de l'Histoire, „ sur-tout de l'Histoire sacrée, & de tout ce qui concernoit sa profession, „ comme la Theologie, le Droit Canon, &c. ".

GONNEVILLE.

A la suite de ceci, M. Falconet a ajouté cette Note.

„ A la fin du second Tome des Voyages de Correal, (*Paris* 1722. *pag.* „ 390), est l'Histoire de Binot Paulmier, dit le Capitaine Gonneville, „ Gentilhomme de Normandie, de la Maison de *Buschet*, qui partit d'Hon- „ fleur en 1503, & amena, des *Terres Australes*, Essomeric, un des fils „ du Roi Arosca, qu'il fit baptiser, en lui donnant son nom & son sur- „ nom. Cet Essomeric a vécu jusqu'en 1583 (*f*), & a laissé postérité sous „ le nom de *Binot*. Un de ses petits fils, *Jean Baptiste* Binot, Président des „ Treforiers de France en Provence, n'a laissé qu'une fille, qui a épousé „ le Marquis de *la Barbent* ". *Voyez le P. Anselme*, Hist. Genealog. Tom. VIII. pag. 300, où on lit ce qui suit. „ Jacques de *Forbin*, Seigneur de „ *la Barbent*, marié le 4 May 1625, à Charlotte Paulmier, fille de Jean „ Baptiste Paulmier, Président des Treforiers généraux de France en Pro- „ vence, & de Marquise d'*Andréa*, dont postérité ". Flacourt ajoute, à Jean Baptiste Binot, un frère, nommé *Olivier* Sr. de *Courthone*, qui eut trois fils, savoir, *Jean*, *Gabriel*, & *Robert* Paulmier, dont les deux derniers moururent jeunes, & l'ainé Ecclesiastique & Chanoine de l'Eglise Cathedrale de Lisieux, est l'Auteur de ces Mémoires. Par sa mort est ainsi éteinte la postérité mâle du Sauvage.

Preuve de la vérité du Voyage de Gonneville aux Terres Australes.

L'EXISTENCE, bien verifiée, de cette famille venuë des Terres Australes, & amenée en France, par le Capitaine Gonneville, est une preuve sans replique de la vérité d'une expédition maritime des plus anciennes, qui assure, à la Nation Françoise, l'honneur de la première decouverte du Monde Austral, qu'on lui a contesté longtems. Les Mémoires de l'Abbé Paulmier, quoiqu'informes, paroissent en effet très fidèles. Il y a lieu de croire néanmoins qu'il a un peu trop flatté son Pays, dans le portrait avantageux qu'il en a fait. Nous ne tirons, de son Ouvrage, que la substance de l'Extrait, qu'il y a inseré, de la Déclaration judiciaire de Gonneville, dans les propres termes où elle étoit conçuë. Il n'a commencé cet Extrait, par un *Item*, qu'à l'endroit où il est question des mœurs du Pays. Sans doute que Gonneville avoit debuté par faire mention de son arrivée, & de la position de la Côte, où il avoit pris terre, qu'il feroit fort important de connoitre aujourd'hui. L'Abbé Paulmier ayant omis de nous en designer la La-

(*f*) On a cru qu'il pouvoit y avoir faute ici dans le chiffre; mais, à supposer quinze ans à Essomeric, qui, suivant la Relation, étoit encore fort jeune, quand il vint en France, il n'auroit eu que quatre vingt quatorze ans; & l'Abbé Paulmier dit, qu'il y avoit vécu assez longtems pour avoir été vû de personnes encore vivantes alors. Flacourt fixe aussi sa mort en 1583.

GONNEVILLE.

Conjectures sur la position de la Terre, qu'il a decouverte.

Latitude & la Longitude, il n'est plus possible de déterminer la juste situation de cette Contrée. On a cru que ce pouvoit être sur la même Côte, où nos Cartes marquent un Cap appellé *Terre de vuë*, ou *Cap des Terres Australes*, à quarante deux degrés de Latitude, & sept de Longitude. Le Capitaine Bouvet, lors de sa Navigation de 1739, supposoit, que le Pays de Gonneville étoit à-peu-près sous ce Méridien, vers le quarante-huitième degré de Latitude; mais le récit de l'Auteur ne favorise guères ces conjectures. La Terre en question doit être plus à l'Est, & moins au Sud. Il y a grande apparence qu'elle est au Midi des petites Moluques (*g*).

(*g*) Les Duval & Nolin, sans avoir fait attention que Gonneville dit lui-même, qu'il ne trouva cette Terre sur la route des Indes, qu'après avoir doublé le Cap de Bonne Espérance, l'ont tracée, dans leurs Cartes, au Sud-Ouest de ce Cap, vers 48 degrés de Latitude, & 20 degrés de Longitude. Ils la nomment *Terre des Perroquets*; on ne sçait pourquoi. Non contens de ceci, ils ont encore tracé une très longue Côte, qui s'étend de-là jusqu'auprès de la Nouvelle Hollande, où Duval a placé les Royaumes imaginaires de *Psittac*, *Beak*, *Lucak* & *Maletur*.

SAVEDRA.

Voyage de Don Alvare de Savedra, en 1526.

Remarque preliminaire.

DANS la nécessité de se décider entre l'ordre des tems & celui des lieux, on croit le premier préferable, parcequ'il a l'avantage de présenter le progrès successif des découvertes, ainsi que l'enchainement des causes, qui ont à l'envi tourné les Nations de l'Europe de ce côté-là, souvent par de tout autres motifs. Une seconde remarque, que nous ferons ici, c'est que parmi les Extraits qui vont suivre, il s'en trouvera quelques-uns, qu'on ne peut ranger que d'une manière fort impropre sous la denomination de Voyages Austraux; mais dès qu'il est question de Terres, ou d'Isles peu connuës, sur cette route, quoique fort éloignées au Nord, nous ne croyons pas devoir negliger des éclaircissemens utiles, pour la simple raison qu'ils ne sont peut-être pas tout à fait à leur place.

1526.

Dès la seconde tentative des Espagnols, pour traverser la grande Mer du Sud, Cortez, Gouverneur du Mexique, confirmé dans le projet, qu'il avoit conçu, d'envoyer à la recherche des Isles des épiceries, par cette route, fit équiper une Escadre de trois Vaisseaux, dont il donna le commandement à Don Alvare de *Savedra*, son Parent. Celui-ci, ayant fait voile du Mexique, le dernier Octobre 1526, fut séparé de ses deux conserves par une tempête; & après une navigation de deux mille lieuës, qu'il estime en faire environ quinze cens en droiture, il découvrit, le jour de l'Epiphanie 1527, un amas d'Isles, qu'il nomma les *Isles des Rois*, à onze degrés de Latitude du Nord (*a*) & cent quatre vingt neuf de Longitude. L'Amiral vint aux Moluques, d'où il remit à la voile, de Tidor, le 3 Juin 1528, pour le retour au Mexique. Après un calme de trente jours, & une navigation de deux cens cinquante lieuës, il mouilla dans un grand Port, à certaines *Isles d'or*, sans les mieux designer; mais il y a beaucoup d'apparence qu'elles sont partie de la Terre des Papous, ou Nouvelle Guinée. C'est le sentiment de Herrera & d'autres Ecrivains Espagnols, qui disent que Savedra, retournant de la recherche des Isles des épiceries, decouvrit, à cent lieuës de l'Isle Gilolo, les Côtes des Terres, habitées par les Peuples Pa-

Départ du Mexique.

1527.

Isles des Rois.

Moluques.

1528.

Isles d'or, ou Nouvelle Guinée.

(*a*) M. de Lisle les place à neuf degrés.

Papous, qu'il nomma *Nouvelle Guinée*, la croyant à l'opposite de la Guinée d'Afrique.

SAVEDRA. 1528.

Les habitans de ces Isles d'or font des nègres à cheveux crêpus; ils vont nuds, portant des armes ferrées, & de bonnes épées. Cent autres lieuës de trajet amenérent Don Alvare en d'autres Isles, dont les habitans étoient aussi des Nègres armés de fléches. Il en prit trois, qu'il emmena, & ayant encore navigé deux cens cinquante lieuës, il trouva des Isles, à un degré de l'Equateur, probablement du côté du Nord, peuplées d'hommes tous blancs; différence qui le surprit fort à si peu de distance. Ceux-ci faisoient des efforts pour monter sur le Navire, & tiroient des pierres avec la fronde. De-là il courut au Nord, & au Nord-Ouest, jusqu'à quatorze degrés, où un vent violent de Nord-Est le repoussa, du côté d'où il venoit, jusqu'aux Isles des Larrons. Le vent ne lui permit pas d'y mouiller. Il passa à la bande du Sud, & fut chassé sur les Côtes de Mindanao.

Insulaires nègres, ou blancs.

Le Vaisseau est repoussé aux Moluques.

L'ANNÉE suivante 1529, il repartit une seconde fois de Tidor, pour retourner au Mexique. Sa route fut la même que dans le premier Voyage. Il revit les Isles, dont il avoit enlevé trois Nègres. L'un d'eux s'étoit fait Chrétien, & avoit de l'intelligence. Alvare l'envoya à ses Compatriotes, le chargeant de leur dire, qu'il ne venoit que dans des vuës paisibles de Commerce. Mais le Sauvage fut tué par les Insulaires, avant que d'avoir mis le pied sur le rivage. L'Amiral leva l'ancre, & courant au Nord-Est, découvrit cinq petites Isles, la plus grande de quatre lieuës de long, les autres d'une lieuë seulement. Les Peuples étoient nuds, noirs & barbus. Ils faisoient voguer des Pirogues mâtées à voiles turques, de feuilles de palmier. Cinq de ces Sauvages s'avancérent vers le Navire en criant d'une voix menaçante. Ils paroissoient demander qu'on amenât les voiles. Un d'eux jetta une pierre contre le Vaisseau, avec tant de roideur, qu'elle fendit une planche du bordage. On fit tirer sur eux un coup de mousquet, qui n'atteignit personne, & ils se sauvérent. Ces Isles sont à sept degrés de l'Equateur, à moitié chemin de Tidor au Mexique, dans la distance d'environ mille lieuës de l'un & de l'autre. Ce sont probablement les *Isles des Barbus*, dans le même Archipel que les Isles des Rois. Quatre-vingt lieuës plus loin, toûjours sur la route du Nord-Est, le Bâtiment mouilla vers des Isles basses, qu'on suppose être à douze degrés de Latitude Septentrionale, & deux cens deux de Longitude, où des gens, qui puisoient de l'eau, leur firent signe avec une bannière. Sept Pirogues vinrent à la prouë du Navire. Vingt Insulaires y montérent, avec une femme, qui avoit l'air d'une Megère. Elle toucha de la main tous les Espagnols les uns aprés les autres. L'Amiral leur fit donner un manteau & un peigne. Il les regala, & leur demanda par signes leur amitié; ce qu'ils parurent bien recevoir; de sorte qu'un Castillan se hazarda d'aller à terre avec eux. Les Chefs le reçurent à la descente; ils le menérent dans leurs maisons, qu'il trouva logeables & couvertes de feuilles de palmier. Ce Peuple est blanc; il se peint le corps & les bras. Les femmes sont jolies, à grands cheveux noirs, & toutes vêtuës de nattes très-fines. Leurs armes sont des bâtons brûlés, leur nourriture

1529.

Départ de Tidor.

Insulaires barbus.

Isles des Barbus.

Isles basses.

Mœurs des habitans.

SAVEDRA. 1529.

riture, du poisson & des noix de cocos. L'Amiral descendit aussi à terre, où les Chefs vinrent le recevoir de même. Un d'eux, voyant un fusil, parut fort curieux de savoir ce que c'étoit. On le lui fit entendre. Il demanda qu'on le tirât; mais, au coup, la troupe tomba par terre à demi-morte d'épouvante, puis s'enfuit, en tremblant, vers un bois de palmiers. Il n'y eut que les Chefs qui restérent, quoique fort effrayés. La maladie de l'Amiral obligea de faire ici quelque séjour, durant lequel les Insulaires apportérent, au Vaisseau, deux mille noix de cocos, & aidèrent, à l'Equipage, à remplir les tonneaux d'eau fraiche. Ils faisoient de fort bonne grace tout ce qu'on leur commandoit. Ces Isles sont à huit degrés de Latitude Septentrionale.

Mort de Savedra.

Retour à Tidor.

QUAND le Vaisseau eut repassé le Tropique, il retrouva les vents contraires, qui le rechassoient de nouveau. L'Amiral mourut sur ces entrefaites; recommandant, à son Equipage, de tâcher de gagner la hauteur de trente degrés (*b*), & alors, si le vent ne changeoit pas, de retourner à Tidor, ce qui fut exécuté.

Autre expédition.

1533.

Isle St. Thomas.

HERRERA, de qui l'on tire cette Relation, parle d'une autre expédition de peu de succès, que Cortez fit faire en 1533, par Diégo *Hurtado*, & Fernand de *Grijalva*, qui découvrirent, à vingt degrés trente minutes de Latitude Septentrionale, une Isle, où, après beaucoup de peine, on mouilla vers la bande du Sud, sur vingt-cinq brasses fond de sable blanc. Elle est partagée par une haute montagne. Le Capitaine Grijalva descendit avec quelques hommes; &, étant au sommet des rochers, il ne vit que de grands bois, dont l'épaisseur deroboit la vuë du reste de l'Isle. On y trouva une quantité de tourterelles à plumes de perdrix & becs de pigeons, des aigles, des faucons: on entendit les cris d'animaux quadrupédes. Les Côtes parurent fort poissonneuses. On y remplit quelques barils d'eau de pluye, un peu saumache. L'Isle peut avoir vingt-cinq lieuës de tour. Le Capitaine la nomma *S. Thomas*, du jour de la fete. Sa Longitude est marquée à deux cens soixante-deux degrés, dans les Cartes de M. de Lisle, & beaucoup plus loin du Continent, selon d'autres (*c*). Dans ce Voyage les gens de l'Equipage affirmèrent tous avoir vû, bien distinctement, deux hommes marins (*d*).

(*b*) On savoit dès lors, qu'il faut aller à 30 degrés de Latitude Nord, chercher les vents d'Ouest, qui mènent tout droit à la Côte de Californie.

(*c*) *Gaëtan*, dont on va lire la Relation, avant que de venir aux *Isles des Rois*, avoit decouvert aussi cette Isle deserte de *S Thomas*, à cent quatre vingt lieuës du Mexique, &, deux cens lieuës plus loin, *Rocca partida*, c'est à dire *Roche taillee*. Spilberg, sur sa route du Mexique aux Isles des Larrons, en 1616, ayant mis le cap à l'Ouest, au Cap de Corientes, le 26 Novembre, fut fort surpris, le 3 Decembre, d'avoir la vuë de deux Isles, ne sachant pas qu'il y en eut si avant en pleine Mer, & plus encore, le lendemain, de voir, sous le dix-neuvième paralléle Nord, un Rocher isolé, à plus de cinquante-cinq lieuës au large, sans aucune terre qui en fut proche. Ces deux Isles & le Rocher peuvent être *S. Thomas*, la *Maldada*, & *Rocca partida*, entre le 264 & le 251 Méridien: cependant nos grandes Cartes Marines les distinguent, & placent les deux Isles, & le Rocher de Spilberg, plus près des Côtes du Mexique.

(*d*) Herrera, Dec. IV. & V.

Voyage

Voyage de Juan Gaëtan & Bernard della Torre, en 1542.

GAËTAN.

1542.

CECI n'eſt qu'un Routier aſſez ſec, dreſſé par un Pilote Eſpagnol; mais qui a couru des plages peu connuës, dans le grand Ocean Pacifique. *Gaëtan* partit du Mexique le premier Novembre 1542. Après trente jours de Navigation vers l'Oueſt, dans un eſpace de neuf cens lieuës, ſuivant l'eſtime, on découvrit diverſes Iſles, auxquelles on donna le nom d'*Iſles des Rois*. Les habitans ſont pauvres, & vont preſque nuds. La Côte produit du corail, des cocos, & quelques autres fruits. Mais on n'y vit ni or ni argent, ni rien de précieux. Ces Iſles s'étendent depuis le neuviéme juſqu'au onziéme paralléle, ſous la Longitude de cent quatre vingt ſept degrés. Vingt lieuës plus avant, on en decouvrit d'autres, ſous les mêmes paralléles. Elles furent nommées les *Iſles du Corail* (*a*). Les habitans ſont ſemblables à ceux qu'on avoit déja vûs. Les Iſles ſuivantes ſont vertes, belles & bien plantées de palmiers; auſſi les appella-t-on *les Jardins* (*b*). Deux cens quatre-vingt lieuës plus loin, toûjours à la même Latitude, on nomma *la Matelote*, une autre petite Iſle, fertile en palmiers, & peuplée d'aſſez bonnes gens, qui donnérent, aux Eſpagnols, un peu de poiſſon & de cocos. Celle d'*Arezife* (*c*), trente lieuës plus avant, eſt plus grande, & ne paroit avoir guères moins de vingt-cinq lieuës de tour (*d*). On y apperçut, comme à l'autre, quantité de boſquets de palmiers. Mais, ſans s'y arrêter, on ſe hâta d'arriver aux Philippines.

Départ du Mexique.

Iſles des Rois.

Iſles du Corail.

Iſles des Jardins.

I. Matelote.

I. Arezife.

1543.

BERNARD *della Torre* fut envoyé de-là, ſur un petit Bâtiment, rendre compte, au Viceroi du Mexique, du ſuccès de ce Voyage. Ce Capitaine, ayant fait ſa traverſée ſous un paralléle plus voiſin de l'Equinoxe, decouvrit, à ſa droite, vers un demi degré de Latitude Méridionale, une Côte, dont il continua d'avoir la vuë durant ſix cens cinquante lieuës. Il y prit terre vers le ſixiéme paralléle Sud, & trouva le Pays habité par un Peuple Négre, à cheveux courts & crepus, fort agile, & portant pour armes des bâtons, & des fléches non empoiſonnées. Cette Terre eſt le Cap *Mabo*, dans le Pays des Papous, & l'endroit, où l'on deſcendit, doit être voiſin de l'Iſle *Arimoa* (*e*).

Nouvelle Guinée.

(*a*) Latitude 10 degrés, Longitude 182.

(*b*) Latitude 9½ degrés, Longitude 177.

(*c*) C'eſt à dire des *Chauſſées*. Les Iſles étant fort baſſes, en ces parages, on les environne de digues, pour contenir les eaux.

(*d*) Ces deux dernières Iſles doivent faire partie de l'Archipel des Nouvelles Philippines.

(*e*) Recueil de Ramuſio, *fol.* 1550.

MENDOCE. 1567.

Voyage de D. Alvare de Mendoce & D. Alvare de Mindana, en 1567.

Départ du Perou.

EN 1567, le Gouverneur du Perou envoya Don Alvare *de Mendoce*, son Parent, & Don Alvare *de Mindana*, naviger dans la Mer Pacifique. Ce fut alors qu'on découvrit, à huit cens lieuës du Perou, ces Isles, que l'opinion, que l'on conçut de leurs richesses en or, fit nommer *Isles de Salomon*. Un jeune homme, appellé *Trejo*, les apperçut le premier. Elles sont situées entre le septième & le douzième parallèle, (vers le deux cent dixième Méridien, selon les Cartes Espagnoles) à près de quinze cens lieuës de Lima (*a*). Elles sont en grand nombre. Il y en a dix-huit principales, sans compter beaucoup de moindres, que l'on ne connoit pas, dont on n'a pas fait le tour, & qu'on n'a même peut-être pas apperçûes. On prétend qu'il y en a quelques-unes, des plus grandes, dont le circuit va jusqu'à cent, deux cens & trois cens lieuës. D'autres croyent aussi qu'elles vont jusqu'au Continent des Terres Australes de la Nouvelle Guinée. La température y est bonne, l'air serein, les vivres abondans, le bétail en quantité. Les habitans sont noirs. Il y en a néanmoins de blancs, de roux, & même de blonds: ce qui est une marque que ces Isles touchent à la Nouvelle Guinée (*b*). La plus grande est *Isabelle*, sous le huitième & le neuvième dégré. Elle a, vers le Nord-Est, un Port très-commode, nommé l'*Estrelle*.

Découverte d-s Isles de Salomon.

Leur nombre, leurs productions, & habitans.

I. Isabelle.
P. l'Estrelle.

HERRERA continuë de nommer toutes les autres Isles, & de décrire leur circuit; ce qui se voit mieux sur une Carte que par la lecture. Il n'ajoûte rien de plus sur les mœurs & les productions du Pays, ni sur le Voyage de Mendoce. Lopez Vaz, Historien Portugais, contient quelques détails de plus. Les Peuples de ces Isles, dit-il, sont d'une couleur jaunâtre: ils vont nuds: leurs

Description de ces Isles.

(*a*) Ceci ne s'accorde guères avec ce que l'Auteur vient de dire, qu'elles étoient à huit cens lieuës des Côtes du Perou; aussi ne sçait-on pas bien au vrai ce que c'est qu'on appelle les Isles de *Salomon*, que d'autres Géographes, comme *Dudley*, placent sous le 255. parallèle; de sorte qu'il n'y a pas moins de 1000. lieuës de différence en Longitude dans leur position entre les opinions des Auteurs. Ce Voyage de Mendoce est sans doute le même que Mindana fit avec lui en 1568, quoique la route, que l'on peut voir plus exactement tracée dans les Hémisphères de de Lisle, soit ici assez mal expliquée. Il faut observer, que Mindana, à son second Voyage avec Quiros, en 1595., dont on lira ici après l'article, découvrit des Isles vers le 25e. parallèle, qu'il nomma *les Marquises de Mendoce*. Son Equipage les prit pour les Isles *Salomon* qu'il cherchoit. Mais Mindana les avertit de leur erreur, & leur dit que ce n'étoit point là celles qu'il avoit vû la première fois. (*Voyez l'Article suivant*). Ainsi il y a plus d'apparence que les vrayes Isles, qu'on se figura ridiculement être l'ancien Ophir de Salomon, sont *Isabella*, *Santa Crux*, &c. vers 10° Latit. 200 & 210° Long. C'est l'opinion de Ferdinand *Gallego*, l'un des Compagnons de Mindana.

(*b*) On ne voit pas sur quoi l'on en peut tirer une telle conséquence, puisque les habitans de la Nouvelle Guinée sont Nègres à cheveux crêpus. Acosta croit les Isles Salomon voisines de la Nouvelle Guinée, mais sans se fonder sur une pareille raison. „ Ces „ Isles (dit-il, en son Hist. Nat. des Indes, „ liv. I. chap. 6.) qu'Alvare Mindana & ses „ Compagnons découvrirent, au bout de trois „ mois de Navigation à l'Ouest du Perou, „ sont nombreuses & fort grandes. Il y a „ beaucoup d'apparence qu'elles gissent joignant la Nouvelle Guinée, ou du moins „ fort proche d'une autre terre ferme ":

leurs armes font l'arc, les flèches & la pique. Les animaux les plus communs, dans cette Contrée, font les cochons, les poules, & les petits chiens. On y trouve du clou, du gingembre, & de la canelle; mais qui n'eft pas des meilleures. Les Efpagnols bâtirent, dans l'Ifle *Ifabelle*, une petite Pinaffe, dans laquelle, en courant ce parage, ils découvrirent, entre neuf & dix degrés de Latitude Sud, onze Ifles, d'environ huit lieuës de circuit l'une portant l'autre; & enfuite une grande terre, qui fut nommée *Guadalcanal*, par celui qui l'apperçut le premier. Ils en coururent les Côtes jufqu'au dix-huitième degré, dans un efpace d'environ cent cinquante lieuës, fans en trouver le bout, & fans pouvoir s'affurer, fi c'étoit une Ifle, ou partie d'un grand Continent: tellement qu'on fe figura que cette terre pouvoit être contiguë à celle qu'on connoit au Sud de Magellan. Les Efpagnols defcendirent ici fur le rivage, & s'emparèrent d'une Ville Indienne, où l'on trouva des grains d'or fufpendus comme un ornement dans les maifons. Mais outre qu'on n'entendoit point le langage du Pays, les Indiens font des gens fort courageux, qui fe battoient continuellement contre les Efpagnols: de forte qu'il n'y eut pas moyen d'apprendre d'où cet or venoit, ni s'il y en avoit une certaine quantité dans le Pays. Ces Peuples montent de grands Canots, capables de contenir jufqu'à cent hommes. C'eft fur ces barques qu'ils fe font la guerre entr'eux. Mais elles ne feroient pas en état de faire grand obftacle aux Vaiffeaux d'Europe. Une bonne Pinaffe, avec deux fauconneaux, viendroit à bout d'une Flotte de cette efpèce. Sur terre, on doit être foigneufement en garde contre les Nationnaux. Quatorze Efpagnols, qui rodoient fans defiance pour trouver de l'eau douce, furent furpris par une troupe d'Indiens, qui les maffacrèrent tous, & fe faifirent de leur Chaloupe. On en tira vengeance, en faifant une defcente nombreufe fur leur Côte, & en brûlant leur Ville. Ce fut-là qu'on trouva les grains d'or, dont il a été parlé plus haut.

Grande terre appellée Guadalcanal.

Ville ou habitation des Indiens.

Les Efpagnols employèrent quatorze mois à ces différentes découvertes; après quoi les vents & d'autres circonftances les obligèrent à fonger au retour; n'ofant pas, de peur de grandes tempêtes, s'avanturer plus loin vers le Sud. Le Vaiffeau Amiral repaffa au Nord de la Ligne, dans le deffein de toucher au Mexique. Il effuya, dans le trajet, de terribles tourmentes. Il refta neuf mois entiers à la merci des vagues, dans une grande difette de vivres & d'eau. Une partie de fon Equipage y périt de mifère; & ceux qui furvécurent n'avoient, depuis cinq jours, plus rien à boire ni à manger, quand le Navire aborda dans un Port Efpagnol.

Retour de la Flotte au Mexique.

Les autres Vaiffeaux de la Flotte ayant mieux ménagé leurs vivres, leur route fut moins pénible. Ils s'avancèrent jufqu'à la hauteur du Détroit de Magellan; & chemin faifant, ils vifitèrent diverfes Ifles, qui fe trouvent fur la route du Détroit aux Moluques (c); On en peut tirer beaucoup d'utilité pour le trajet, par la quantité de rafraîchiffemens qu'elles peuvent fournir, en cochons, poules, excellentes amandes, patates, cannes

(c) On a fçû que depuis la Terre de *Feu* jufqu'à celle de Fernand de *Quiros*, il y avoit une rangée d'Ifles enchaînées de l'une à l'autre, & difpofées en enfilade, premièrement reconnuës par Ferdinand Gallego, lors de fa Navigation. *Paulmier*.

MENDOCE. 1568.

nes de sucre, & autres bons alimens. On y trouve beaucoup d'or, que les Insulaires échangeroient contre d'autres marchandises plus utiles pour eux. Les Espagnols, qui, cette fois, n'avoient pas la recherche de l'or pour objet principal, ne laissèrent pas que d'en apporter quarante mille *pezos*, outre une grande quantité de cloux, de gingembre & de canelle.

Isles de Salomon, riches en or.

LA richesse de ces Isles leur fit donner, par l'Equipage, le nom de *Salomon*, dans la supposition que la Flotte de ce Roi venoit ici chercher tout l'or dont il orna le Temple de Jérusalem. Au retour de l'Escadre Espagnole, on avoit pris la pensée d'y envoyer des Colonies, lorsqu'on apprit que l'Amiral Drake venoit de se faire un passage dans la Mer du Sud. Alors, dans la crainte que l'on eut, que si cet Archipel étoit une fois peuplé & cultivé par les Espagnols, il ne devint impossible d'en défendre la possession contre les entreprises des Vaisseaux Anglois, ou autres Peuples de l'Europe, qui vouloient se frayer un chemin par le Détroit jusqu'aux Moluques, & qui, dans le trajet, retireroient toute l'utilité du nouvel établissement, on abandonna pour un tems ce projet de Colonies; & l'on jugea qu'en de pareilles circonstances, il étoit plus à propos de laisser toutes ces Isles entre les mains des Naturels du Pays.

Sentiment de Careri.

TERMINONS cet article par le récit d'un Voyageur moderne, qui donne, du placement des Isles de Salomon, une idée bien différente de toutes celles que l'on vient de lire. Gemelli Careri raconte, que dans la traversée qu'il fit, de Manille au Mexique, sur le grand Galion, étant à trente-quatre degrés Latitude Nord, on fut étonné de voir un serin se venir poser sur les cordages, & qu'on jugea avoir été enlevé, par le vent, des Isles *Ricca d'Oro*, & *Ricca di Plata*, que les Matelots Espagnols assurèrent être vers trente-deux degrés Latitude Nord, & être les vrayes Isles de Salomon, si riches en or & en argent. „ Cependant, ajoute-t-il, depuis si long-tems que le Ga-„ lion fait tous les ans ce Voyage, on n'a jamais vû ces Isles. On les a „ cherchées, par ordre du Roi d'Espagne, sans les pouvoir trouver. A la „ vérité un Galion, faisant cette route, fut jetté par la tempête sur une Isle „ inconnuë. On raconte même que le Cuisinier, ayant pris de la terre dans „ l'Isle, pour raccommoder son foyer, fut surpris, à la fin du Voyage, d'y „ trouver un lingot d'or, que la force du feu avoit fondu: que sur cette dé-„ couverte, communiquée à la Cour d'Espagne, le Viceroi du Mexique re-„ çut ordre d'envoyer une Flotte à la recherche de la même Isle, dont le „ Pilote du Galion avoit pris la hauteur ". Careri croit cette avanture fabuleuse, & les Isles imaginaires. Peut-être a-t-il raison. Cependant les Japonois prétendent aussi, qu'environ à trois cens lieuës à l'Orient de leur Pays, & à peu près sous ce même paralléle, il y a deux Isles, qu'ils disent faire partie de leur Empire; l'une nommée *Ginsima* (Isle d'argent); l'autre *Kinsima* (Isle d'or) & dont ils cachent, avec beaucoup de soin, l'état & la situation aux étrangers (*d*).

(*d*) Voyez Tom. XIV. pag. 322. de ce Recueil, ce que Kæmpfer dit de ces Isles, & des tentatives inutiles que les Hollandois ont faites pour les découvrir.

Second

Second Voyage de D. Alvare de Mindana, en 1595.

MINDANA. 1595.

Eclairciſſemens ſur ce Voyage.

Ce Voyage eſt intitulé *Deſcubrimiento de las Iſlas de Salomon.* Le ſeul Exemplaire Eſpagnol, qu'on en connoiſſe, provient du Cabinet de Melchiſédec Thevenot. Il avoit deſſein de le faire entrer dans une cinquième Partie de ſon Recueil, à laquelle il travailloit lorſqu'il mourut. On a joint ces feuilles, imprimées en Eſpagnol, à un petit nombre d'Exemplaires de ſon Recueil, qui lui reſtoient; Mais par malheur il manque deux cahiers, dont l'un eſt le premier, de ſorte que l'on ne voit ni la datte du Voyage, ni le nom de l'Auteur de la Relation. Il eſt néanmoins certain que c'eſt le ſecond Voyage de Mindana, que ce Capitaine, parti de Payta, Ville du Perou, fit avec *Fernand de Quiros*, en 1595. Il en avoit fait un autre dans la même Mer Pacifique, en 1568, avec Alvare de Mendoce, dont on a vû la Relation dans le précedent Article. A ſon retour, Mindana fit préſenter des Mémoires, à ce ſujet, à la Cour d'Eſpagne. Le Roi, connoiſſant l'importance & la ſituation de ces nouveaux Pays, ainſi que l'utilité qu'on en pouvoit tirer, écrivit, en 1594, à Don Garcie de Mendoce, Marquis de *Caniente*, Viceroi du Perou, de faire équiper & pourvoir abondamment le Galion *le S. Jérôme*, & trois autres Navires, d'en donner le commandement à Don Alvare de Mindana, & d'y faire embarquer tout ce qu'il auroit d'hommes & de femmes inutiles au Perou, pour aller former une Colonie dans ces Iſles éloignées de la Mer du Sud. Le projet étoit bon ſans doute; mais l'on ſe preſſa trop d'envoyer la Colonie, avant que la poſition des Iſles, qu'on n'avoit vuës que dans une première courſe, fut parfaitement connuë; ce qui fit qu'on les chercha long-tems, qu'on ſe trompa pluſieurs fois dans la recherche, & que la longueur du Voyage jetta l'Equipage dans une miſère, qui rendoit trop difficile l'établiſſement de la Colonie. On voit qu'elle étoit nombreuſe en hommes, femmes & ſoldats, & qu'il y avoit, ſur la Flotte, deux Dames de grande diſtinction, D. Iſabelle *Baretto*, & D. *Beatrix*, qui étoient peut-être les femmes du Général & de l'Amiral. Gemelli Careri rapporte, que faiſant la traverſée de Manille au Mexique, ſur le Galion d'Acapulco, il apprit que D. Iſabelle Baretto avoit autrefois accompagné D. Alvare de Mendoce, ſon mari, dans la courſe qu'il fit en 1595, lorſqu'étant parti du Perou, pour aller à la découverte des Iſles de Salomon, il mourut, avec une partie de ſon Equipage, dans une Iſle de la Nouvelle Guinée: que ſa veuve ſe rendit, de cette Iſle, à Manille, où elle arriva avec un ſeul Vaiſſeau, reſte d'une Flotte entière que l'Eſpagne avoit perduë dans cette vaine recherche. Il y a quelques obſervations à faire ſur ces paroles de Careri, Auteur bien plus abondant qu'exact, & qui, dans le cours de ſes longs Voyages, a tout ramaſſé ſans choix. 1°. Ce n'eſt point dans ce Voyage de 1595, qu'Alvare de Mendoce étoit avec Mindana, mais dans le premier Voyage de Mindana, fait pour la même découverte en 1568. 2°. Quoiqu'il ſoit poſſible que l'une & l'autre de ces deux Dames ſoyent reſtées veuves, durant le cours de cette longue Navigation, on verra, par la Relation préſente, qu'il y a apparence que ce fut D. Beatrix, qui perdit ſon mari durant le Voyage, & non D. Iſabelle. Ainſi les éclairciſſemens

Mindana. 1595.

que l'on trouve, dans le Voyageur moderne, ne font pas de grande utilité pour suppléer à ce que les lacunes de l'Original nous laissent ignorer.

Les premiers mots du fragment de la Relation Espagnole nous font voir, que Mindana étoit alors mouillé vers les Isles, qu'il appelle les *Marquises de Mendoce* (a), & que *Dudley* croit être les mêmes qu'on s'avisa de nommer *Isles de Salomon*, parcequ'elles produisent de l'or, & sur la ridicule supposition que l'*Ophir*, où la Flotte de ce Roi des Hébreux alloit chercher de l'or, étoit ici. Le fragment continuë ainsi.

Isles Marquises de Mendoce, & leurs habitans.

„ Ils nous lançoient des pierres à coups de fronde, dont un soldat eut „ le bras cassé. Les nôtres voulurent tirer leurs arquebuses; mais la pou„ dre mouillée avoit peine à prendre feu; cependant, du peu de coups qui „ partirent, un des Chefs fut atteint d'une balle à la tête, & tomba roide „ mort. C'étoit une chose épouvantable que d'entendre le bruit & les cris „ de toute cette populace, qui s'embarrassoit dans les Canots, les Sauvages „ voulant tous se cacher les uns derrière les autres. Après qu'ils se furent „ éloignés, nous en vîmes revenir trois dans un Canot, criant de toute leur „ force, & tenant en main un rameau verd, d'où pendoit quelque chose „ de blanc; ce que nous prîmes pour un signal de paix. Les hostilités ces„ sèrent donc; ils nous firent entendre que nous leur ferions plaisir d'aller „ mouiller dans leur Port: mais nous n'en voulûmes rien faire. De cette „ sorte ils se séparèrent de nous, après nous avoir laissé quelques noix de co„ cos. Cette Isle est à dix degrés de l'Equateur, environ à mille lieuës de „ Lima. Elle est fort peuplée; car outre la quantité de gens, qui remplis„ soient les Canots, le rivage en étoit encore tout garni; elle paroit avoir „ une dixaine de lieuës de tour. La Côte est haute & montueuse, taillée „ net en écore. Le Port se trouve à la bande du Sud. Mindana ne la „ reconnut point, & nous avertissant de nôtre erreur, il nous dit, qu'à „ moins qu'il ne se trouvât quelque autre marque, ce n'étoit pas ce que „ nous cherchions (b).

Isle Saint Pierre. Isle Magdelaine. Isle Dominique. Isle Christine. Habitans de la Dominique.

„ A peu de distance de celle-ci, nous en découvrîmes trois autres, que le „ Commandant nomma *S. Pierre*, *Magdelaine* & *Dominique*. Les deux pre„ mières sont basses, bien boisées, d'environ quatre lieuës de circuit. Je „ ne puis dire si elles sont habitées ou non. La Dominique est plus gran„ de. Elle a bien treize lieuës de tour. L'aspect en est tout-à-fait agréa„ ble, plein de beaux arbres & de bonnes bayes. Elle n'est séparée d'une „ quatrième, nommée l'*Isle Christine*, que par un canal limpide & profond, „ large d'une lieuë. Le Commandant nomma toutes ces Isles réunies, les „ *Marquises de Mendoce*. Comme il cherchoit à mouiller à la Dominique, „ nous vîmes venir à nous plusieurs Pirogues, remplies d'Indiens, de cou„ leur plutôt noire qu'autrement, parmi lesquels étoit un vieillard de bon„ ne mine, portant en main un rameau verd, garni de blanc. Ils crioient „ de toute leur force pour nous faire approcher du rivage, faisant signe de „ leurs grands chapeaux & montrant la terre. Le Commandant en avoit „ assez d'envie: mais les houles brisoient si fort, que la Chaloupe, envoyée „ pour

(a) Latitude Sud, 10 degrés, Longitude, depuis 250 à 260 degrés.

(b) Voyez ci-dessus, pag. 18. Note (a).

MINDANA. 1595.

„ pour chercher l'ancrage, ne pût jamais approcher. Le Pilote apperçut „ quantité de gens sur la Côte. Il nous raconta qu'un de ces Insulaires, „ qui étoit entré dans la Chaloupe, levoit sans peine d'une main un gros „ veau par les oreilles. Trois d'entr'eux montèrent sur la Capitane. A- „ près y être restés quelque tems, l'un d'eux saisit d'un coup une fort jolie „ petite chienne, & faisant un cri, tous trois se jettèrent legèrement à la „ Mer, avec assez de grace, & regagnèrent leurs Pirogues à la nage.

Hommes & femmes de la Christine.

„ Le lendemain, qui étoit le jour de S. Jacques; 25 Juillet, l'Amiral „ envoya, dans la Chaloupe, un Mestre de camp, suivi de vingt soldats, „ chercher un Port & de l'eau sur l'Isle Christine. Il fit sa descente en bon „ ordre au bruit du tambour. Les Insulaires, au nombre d'environ trois „ cens, tournoient tout autour de sa troupe. Il leur fit signe d'approcher, „ & de ne pas passer une raye que l'on traça sur la terre, ce qu'ils exécutè- „ rent; apportant de l'eau, des noix de cocos & autres fruits. Les fem- „ mes s'approchèrent aussi: elles sont tout-à-fait charmantes & de très- „ facile accès. On fit signe aux hommes de remplir les tonneaux; mais „ ils nous firent signe, à leur tour, que nous n'avions qu'à en prendre la pei- „ ne nous mêmes; & saisissant quatre de nos bariques, ils s'enfuirent; rai- „ son pour laquelle on leur tira dessus. Le 28, le Commandant vint à „ terre avec sa femme, dans ce même Port, où il fit dire la Messe, que les „ Insulaires entendirent à genoux, paisiblement, & en grand silence, fai- „ sant tout ce qu'ils nous voyoient faire. Une jolie Indienne aborda de „ fort bonne grace Donna Isabelle (c), & voyant qu'elle avoit de beaux che- „ veux blonds, lui fit signe d'en couper une boucle & de la lui donner; „ mais comme Isabelle reculoit, & se tenoit sur ses gardes, l'Indienne se „ retira, de peur de lui déplaire. Le Peuple est affable & paroit plus pré- „ venant qu'aucune autre Nation Indienne. Mais à peine Mindana fut- „ il de retour à son bord, que nos gens, restés dans l'Isle avec le Mestre „ de camp, prirent querelle, par leur mauvaise conduite, avec les Natu- „ rels. On en vint aux coups. Les Indiens jettèrent, sur les Espagnols, „ une grêle de pierres & de lances, dont il n'y eut néanmoins qu'un soldat „ blessé à la jambe; puis emmenant leurs femmes & leurs enfans, ils s'en- „ fuirent vers la montagne, où ils se fortifièrent par des tranchées. Les „ nôtres les poursuivirent à coups d'arquebuse. Le soir & le matin ils jet- „ toient tous à la fois une espèce de cri concerté, qui retentissoit horrible- „ ment dans les rochers. Ils se répondoient de troupes en troupes, & fai- „ soient assez connoître l'envie qu'ils avoient de nous nuire: mais ce fut „ en vain. Le Mestre de camp posa trois Corps de gardes, pour la sure- „ té des Mariniers, qui faisoient de l'eau, & des femmes de l'Equipage, qui „ se divertissoient sur le bord de la Mer. Les Indiens voyant donc que „ leurs lances étoient des armes fort inégales contre nos mousquets, en re- „ vinrent à faire des signes de paix; abordant amicalement les soldats avec „ des racines de platanes & d'autres fruits. Ils paroissoient avoir besoin „ de certaines choses, qu'ils n'avoient pas eu le loisir d'emporter de leurs ca-

„ ba-

(c) On pourroit presque inferer de-là, que D. Isabelle étoit la femme du Commandant Mindana.

MINDANA. 1595.

„ banes, & supplioient, par signe, qu'on leur permît d'y aller. Au retour
„ ils apportoient libéralement des vivres au Corps de garde, &. se lioient
„ d'amitié avec les Espagnols. Un d'eux se mit si bien en liaison avec le
„ Chapelain, qu'on les appelloit *les Camarades*. Celui-ci lui enseignoit à
„ faire le signe de la croix, & à prononcer *Jésus Maria*. Les deux Na-
„ tions se prirent ainsi d'amitié: on voyoit de côté & d'autre un Espagnol
„ & un Indien se promener tête-à tete, s'entre-demandant, par signes, com-
„ ment on appelloit le Soleil, la Lune, la Terre, la Mer & le reste. On
„ s'écoutoit avec grand plaisir, & les Indiens, en se séparant, ne manquoient
„ pas de dire, *amigos*, *camaradas*. Les gens du Corps de garde proposè-
„ rent, par signes, au Camarade du Chapelain, de le mener au Vaisseau A-
„ miral; à quoi il répondit d'un air gai, *amigos*. Le Commandant le re-
„ çut avec toutes sortes de caresses. On lui servit du vin & des confitu-
„ res: mais il ne voulut ni boire ni manger. Il admira beaucoup nôtre
„ gros bétail, & demanda comment s'appelloient ces bêtes en nôtre lan-
„ gue. Il regardoit avec étonnement le navire, les mâts, les voiles, les
„ cordages. Il voulut aller par-tout entre les ponts, & considéroit cha-
„ que chose avec un soin, qui n'avoit rien d'un Sauvage. Il disoit *Jésus*
„ quand on lui en faisoit signe. Au bout de quelque tems il demanda d'ê-
„ tre remis à terre; mais il continua de nous porter tant d'affection, qu'il
„ se chagrina beaucoup en apprenant nôtre prochain départ, & qu'il de-
„ manda la liberté de nous suivre. Cette Isle Christine, située sous le neu-
„ vième parallèle, est bien peuplée, haute dans le milieu, pleine de ro-
„ ches & de vallées, où les Insulaires ont leurs habitations. Le Port, faisant
„ face à l'Ouest, est en fer à cheval, étroit d'entrée, bon fond de sable sur
„ trente brasses au milieu, & douze près du rivage; bonne source d'eau
„ douce qui sort d'un rocher plus grosse que le bras (*d*). Les Naturels de
„ cette Isle sont plus basannés que ceux de la Magdelaine: d'ailleurs c'est
„ à-peu-près le même jargon, & les mêmes usages. L'habitation est dis-

Leurs habitations.

„ posée en équerre sur deux lignes, bien pavée d'un côté; & de l'autre,
„ disposée en place publique, plantée d'arbres. Les maisons sont plus éle-
„ vées que le sol, couvertes à deux eaux. Les portes sont basses & les
„ fenêtres percées vis-à vis dans le mur opposé; elles paroissent commu-
„ nes: du moins vîmes nous un grand nombre de places à coucher, mar-
„ quées dans chaque cabane. Les femmes ont le visage & la main très-
„ jolis, la taille fine, le corsage bien fait, le teint passablement blanc: en
„ un mot, elles sont mieux que nos plus jolies femmes de Lima. Elles sont
„ vêtues, de la poitrine en bas, d'un fin tissu d'écorce. Nous vîmes, près de

Leurs temples.

„ la Bourgade, une espèce de temple ou sanctuaire, formé d'une enceinte
„ de palissades, où étoient quelques figures de bois mal travaillées, aux-
„ quelles les Insulaires présentent, pour offrande, diverses choses comesti-
„ bles. Nos gens y prirent un cochon, & venoient pour emporter le
„ reste, lorsque les Naturels les arretèrent, en leur faisant signe de n'y
„ pas toucher, & que c'étoit un lieu respectable. Leurs Pirogues sont
„ fort

(*d*) L'Auteur donne un grand détail des marques propres à reconnoître l'Isle, le Port & l'Aiguade. Il nomme le Port *Mere de Dieu*.

MINDANA 1595.

„ fort bien creusées d'une seule pièce, quille, poupe & prouë, recouvertes de planches, & amarées en cordages de cocotiers. Il y en a qui tiennent jusqu'à trente & quarante rameurs. Ils les travaillent avec des doloires d'os de poissons, & des arminettes de coquillages, qu'ils aiguisent sur de gros cailloux. Les forces, la stature & l'air sain des Insulaires sont de bons indices de la saine température du climat. Nous n'y sentîmes ni serein, ni rosée du matin. L'air y est si sec, que les linges mouillés, qu'on laissoit sur terre, pendant la nuit, se trouvoient secs le lendemain matin, sans qu'on eut pris la précaution de les étendre. Le Soleil n'incommode pas beaucoup durant le jour, & la nuit on supporte bien une couverture. Les animaux les plus communs sont des poules & des cochons, semblables à ceux de Castille. Il y a un fruit, gros comme la tête d'un enfant, d'un verd foncé, qui s'éclaircit en meurissant, marqué sur l'écorce de rayes qui se traversent, d'une figure oblongue, plus étroite au bout qu'au pied. Il n'a ni noyau ni pepin; le dedans est une substance blanche, de peu de suc, mais fort délicate, saine & nourrissante; nous le nommions *blanc manger*. Les feuilles de l'arbre sont grandes, très-dentelées, à-peu-près semblables à celles des papayes. Il y a un autre fruit hérissé de pointes comme les châtaignes, mais six fois plus gros. Un autre huileux, d'une écorce très-dure, assez semblable à la noix, sinon qu'il n'y a point de zest qui le partage dans le milieu. Les citrouilles sont comme en Espagne, si ce n'est que certaines espèces ont de très-belles fleurs sans odeur. Je ne puis rien dire de l'intérieur de l'Isle, que nous n'avons pas visité. On éleva quatre croix sur le rivage, au bas desquelles on grava la datte de nôtre Voyage.

Température & productions.

„ Le 5 Août, nous remîmes à la voile, faisant route à l'Ouest, pour continuer la recherche des Isles, dont nous étions en quête. On fit environ quatre cens lieuës à l'Ouest, ou au Nord-Ouest. Un jour le soldat en sentinelle cria qu'il croyoit voir la terre cherchée: ce qui remplit tout l'Equipage d'une joye à laquelle la tristesse succéda bientôt, quand on n'apperçût rien en regardant de plus près; car l'eau & les provisions commençant à manquer, la foiblesse & le découragement, compagnons ordinaires des entreprises incertaines & laborieuses, commençoient aussi à se glisser parmi nous.

„ Le 20 Août, jour de S. Bernard, les Vaisseaux se trouvèrent à vûe de quatre petites Isles basses, sabloneuses, couvertes d'arbres, disposées comme un quadre en quarré, d'environ huit lieuës de circuit. Nous ne sçûmes pas si elles sont habitées. Quelques gens dirent cependant qu'ils avoient apperçû deux Canots; mais c'est par l'envie qu'ils avoient de prendre terre. Le Général nomma ces Isles, *S. Bernard*; elles sont à dix degrés vingt minutes de Latitude Sud, à quatorze cens lieuës à l'Ouest de Lima (*e*).

Isles S. Bernard.

„ Après les avoir passées, le vent fut Sud, mêlé de pluyes & de grands & épais nuages, de formes bisarres, qu'on soupçonna venir de terre, „ d'au-

(*e*) Longitude 219 degrés.

MINDANA. 1595.

„ d'autant mieux qu'ils se montroient régulièrement du côté inconnu.
„ Nous navigions toûjours entre le huitième & le douzième paralléle, sans
„ nous en écarter, selon nos instructions. Le 29, on découvrit une Isle
„ basse, ronde, plantée d'arbres & environnée de chaussées, à ce qu'il pa-
„ roissoit. Elle étoit seule; aussi la nommâmes-nous la *Solitaire*, à dix de-
„ grés, quarante minutes de Latitude, & à quinze cens trente-cinq lieuës
„ de Lima (*f*). Nos petits Bâtimens y allèrent faire de l'eau & du bois:
„ mais ils criérent à l'Amiral de s'éloigner, à cause des roches cachées sous
„ l'eau. Nous regagnâmes au plus vite la haute Mer, tout épouvantés de
„ nous voir environnés d'écueils. On navigea jusqu'au 7 Septembre, avec
„ vent arrière de Sud-Est. Le soir, on crut appercevoir la terre; c'étoit
„ un gros nuage noir, qui couvrit tout le Ciel, & produisit une pluye af-
„ freuse, avec une telle obscurité, qu'on n'appercevoit plus les fanaux. Le
„ matin, quand elle fut dissipée, on découvrit la terre: mais l'on fut très-
„ inquiet de ne plus voir le Vaisseau Amiral. La terre étoit environnée
„ de rochers, toute séche, montueuse & crevassée. Le Pic étoit un Vol-
„ can, qui ne cessoit de mugir & de lancer des étincelles. Cette Pointe ou
„ ce Pic sauta peu de jours après, avec un bruit effroyable, en donnant une
„ telle sécousse à la terre, que nous la sentîmes fortement sur nos Vaisseaux
„ à dix lieuës de distance.

Isle Solitaire.

Isles Salomon.
Isle Sainte Croix.
Volcan.

„ LE Général avoit envoyé une Frégate, à la recherche de l'Amiral. Ce-
„ pendant, comme nous approchions de terre, nous en vîmes venir à
„ nous une cinquantaine de Canots, pleins de gens qui crioient & remuoient
„ les mains. Ils étoient les uns basanés, les autres d'un noir vif. Tous
„ avoient les cheveux frisés, blancs, rouges, ou d'autres couleurs; car ils
„ étoient peints; les dents de même teintes en rouge; la tête à demi ra-
„ sée: le corps nud, à l'exception des parties naturelles, couvertes d'un voi-
„ le de toile fine: le visage & les bras peints en noir reluisant, rayés de
„ diverses couleurs: le col & les membres, chargés de plusieurs tours de
„ cordons, en petits grains d'or ou de bois noir, en dents de poissons, en
„ espèce de médailles de nacre de perles. Leurs Canots étoient petits,
„ attachés deux à deux. Ils portoient pour armes des arcs, des fléches
„ empennées, à pointe aiguë endurcie au feu, ou armées d'os & trempées
„ dans un suc d'herbe; de grosses pierres, des épées de bois lourd, des
„ dards d'un bois roide avec trois pointes d'harpons de plus d'une palme
„ chacune. Ils avoient en bandoulière des havre-sacs de feuilles de pal-
„ mites, fort bien travaillés, remplis de biscuits, qu'ils font de certaines ra-
„ cines dont ils se nourrissent.

Habitans. Leur figure, leur habillement, leurs armes.

„ DÈS que le Général les apperçut, il dit qu'il les reconnoissoit pour les
„ habitans du Pays, dont on étoit en quête. Il nommoit les Isles, à la vûe
„ desquelles nous nous trouvions: cependant quand il leur parla en la langue
„ qu'il avoit apprise à son premier Voyage, il ne put ni les entendre, ni se
„ faire entendre d'eux. Ils s'arrêtèrent long-tems à considérer la Flotte, au-
„ tour de laquelle ils alloient en croisant. Quelque invitation qu'on leur
„ fit d'y monter, ils n'en voulurent rien faire. Après s'être parlé entr'eux,
„ ils

(*f*) Longitude 210 degrés.

„ ils prirent tout d'un coup les armes, par le conseil, à ce qu'il nous parut, d'un vieux Indien fort maigre, qui étoit à leur tête. A mesure que celui-ci parloit, la parole couroit par tout: ils agissoient ou s'arrêtoient tout court. Enfin ils jettèrent un grand cri, & déchargèrent, sur la Flotte, une nuée de flèches, qui ne blessèrent personne. Nos soldats se tenoient tout prêts. Ils firent feu à l'instant. Les Indiens, l'un desquels fut tué & plusieurs blessés, prirent la fuite, pleins d'épouvante. Sitôt que nous en fûmes délivrés, on se hâta d'approcher de terre. C'étoit l'objet des vœux de tout l'Equipage, qui croyoit, en sautant à terre, trouver du remède à ses souffrances. Les trois Vaisseaux donnèrent fond à l'entrée d'une Baye peu profonde & de mauvaise tenuë. La marée, en montant, fit chasser le Galion sur ses ancres: il faillit à échouer, & ne regagna le large qu'à grand peine. Cependant la Frégate revint sans avoir trouvé l'Amiral: ce qui redoubla nôtre chagrin.

„ Le lendemain matin, le Général monta sur la Galiotte, pour aller chercher un Port; on en trouva un petit au Nord-Ouest du Volcan, sur un fond de douze brasses, près d'un Village & d'une Rivière. On posta un sergent & douze soldats pour s'en assurer; mais les Indiens vinrent les attaquer avec tant d'impétuosité qu'ils furent forcés de se retrancher dans une cabane, où la barque les alla rechercher, après que le canon des Vaisseaux eut écarté les Barbares. Le Général trouva, le jour suivant, un meilleur Port, bon abri sur quinze brasses de fond, près d'une Rivière & de plusieurs Villages, d'où nous entendîmes toute la nuit les chants & les danses des Indiens, au son d'un tambour & de deux bâtons, qu'ils frappoient, en mesure, l'un sur l'autre.

„ A nôtre arrivée, il en vint un grand nombre, ayant la tête & les narines parées de fleurs rouges. Quelques-uns se laissèrent persuader de monter à bord de la Capitane, laissant leurs armes dans leurs Canots. Il vint un homme de bonne mine, assez beau de visage, un peu basanné, maigre, les cheveux blancs, âgé d'environ soixante ans, coiffé de plumes bleues, rouges & jaunes, armé d'un arc avec des flèches à pointes d'os. Deux personnes, qui paroissoient supérieures aux autres, se tenoient à ses côtés. On vit bien, à sa parure & au respect qu'on lui rendoit, que c'étoit un homme de distinction. Il demanda aussi-tôt, par signes, où étoit le Chef des étrangers: le Général courut à lui à bras ouverts. Alors l'Indien dit qu'il s'appelloit *Malope*. Nôtre Général répliqua qu'il s'appelloit *Mindana*. Aussi-tôt l'Indien s'efforça de faire entendre qu'il falloit troquer de nom, qu'il s'appelleroit *Mindana*, & que le Général se nommeroit *Malope*. Il parut fort satisfait de cet échange; car lorsque dans le discours on le nommoit *Malope*, il faisoit signe du doigt, en montrant le Général, que c'étoit-là *Malope*, & que pour lui, il étoit *Mindana*. Il nous dit aussi qu'il s'appelloit *Taurique*; ce que nous prîmes pour un titre équivalent à celui de Chef ou de Cacique. Le Général lui donna une chemise & quelques autres effets de peu de valeur. Nos soldats donnèrent, à ses Compagnons, des plumes, des grelots, des colliers de verre, des épingles, des morceaux de toile & de taffetas. Ils

„ pen-

MINDANA. 1595.

„ pendirent tout celà à leur cou. On leur enseigna à dire *amigos*, à toucher dans la main, à s'embrasser; ce qu'ils recommencèrent souvent après l'avoir appris. On leur montra des epées, des miroirs: on leur rasa la tête; on leur coupa les ongles des pieds & des mains: ce qui les réjouissoit beaucoup. Ils voulurent aussi-tôt avoir les rasoirs & les eiseaux. Ils regardèrent sous nos habits, & voyant qu'ils ne faisoient pas partie de nôtre corps, ils se mirent à faire les mêmes contorsions que ceux de la première Isle. Ceci dura quatre jours, pendant lesquels ils nous apportèrent des vivres. Malope venoit souvent, & paroissoit fort de nos amis. Un jour il vint avec cinquante Canots, au fond desquels on avoit caché des armes. Il monta sur la Capitane; mais voyant un soldat prendre par hazard un fusil, il s'enfuit à terre sans qu'on pût le retenir. Les siens le reçurent sur le rivage avec de grandes démonstrations de joye. Ils parurent se consulter ensemble, & le même soir ils retirèrent tous leurs effets des maisons voisines du Port. Toute la nuit on vit des feux allumés de l'autre côté de la Baye, les Canots aller & venir d'un Village à l'autre, comme entre gens qui se donnent des avis, & qui se préparent à quelque chose. Le matin, l'Equipage de la Galiote étant allé à l'aiguade de la Rivière, tomba dans une embuscade d'Indiens, qui le poursuivirent à coups de flèches. On fit feu des Vaisseaux sur eux pour les contraindre à se retirer. Après que les blessés furent pansés, le Général envoya le Mestre de camp, à la tête de trente hommes, pour tout mettre à feu & à sang. Les Indiens firent tête, & ne prirent la fuite qu'après qu'on leur eut tué ~~cinq hommes. Nous~~ ne perdîmes personne dans ce choc. On leur brûla quelques canots & quelques maisons, & l'on coupa les palmiers d'alentour. Le Capitaine Don *Lorenço* fut renvoyé, avec la Frégate, à la recherche de l'Amiral, & le Mestre de camp, avec quarante hommes, à l'attaque d'un Village Indien; on voulut essayer, si en leur faisant un peu de mal, on ne pourroit pas se dispenser de leur en faire davantage. Les Indiens ne s'y attendoient pas. Sept d'entr'eux, surpris dans les maisons, où l'on avoit mis le feu, après s'être vaillamment défendus, se jettèrent au milieu des nôtres, sans faire cas de leur vie, & périrent tous, à l'exception d'un seul, qui fut blessé en prenant la fuite. Le Mestre de camp revint avec sa troupe & deux soldats blessés. Le Village appartenoit à Malope, qui vint le soir au rivage, en se frappant la poitrine, & appellant le Général par le nom de Malope, tandis qu'il se donnoit celui de Mindana. Il faisoit signe qu'on lui avoit fait injustice: que ce n'étoient pas ses gens, qui avoient attaqué les nôtres: que c'étoient d'autres Indiens, demeurant de l'autre côté de la Baye: &, bandant son arc, il donnoit à entendre qu'il se joindroit à nous pour en tirer vengeance, si nous le voulions. Le Général tâcha de lui donner quelque satisfaction; & l'on se fit de nouvelles protestations d'amitié de part & d'autre.

„ Le 21 Septembre, jour de Saint Matthieu, la Flotte alla mouiller dans un meilleur Port, placé dans la même Baye. Don Lorenço revint, sans avoir encore vû l'Amiral. Il nous dit, qu'en faisant le tour de l'Isle, il avoit

„ avoit trouvé, à la bande du Nord, une Baye plus peuplée & mieux four-
„ nie que celle où nous étions: qu'un peu au-delà il avoit vû deux Isles
„ moyennes fort peuplées: qu'à huit lieuës, à la bande du Sud-Ouest, il
„ en avoit découvert une autre, d'environ huit lieuës de circuit: qu'à dix
„ lieuës au Nord-Ouest, il y en avoit trois autres, peuplées de Mulâtres,
„ de couleur claire, pleines de palmiers, & coupées de tant de chaussées,
„ avec leurs entrées & canots, qu'on n'en pouvoit voir le bout.

„ L'Escadre vint à cette autre Baye. Les Sauvages passèrent la nuit à
„ mugir & à faire des risées, criant d'une voix distincte *amigos*. Au point
„ du jour ils lancèrent des traits & des pierres. Mais étant trop éloignés
„ pour atteindre, ils se jettèrent à la nage à grands cris, & accrochèrent
„ les bouées des Vaisseaux, qu'ils croyoient entraîner à terre. Lorenço
„ marcha contre eux dans la Chaloupe. Une partie de la troupe prit des
„ boucliers pour couvrir l'autre; Cependant, les flèches des Insulaires les
„ percèrent de part en part, & blessèrent deux Espagnols. Ces Barbares
„ se battoient, épars çà & là, sautant, & se montrant lestes & si coura-
„ geux, que nous vîmes bien qu'on ne brûleroit pas leurs maisons impu-
„ nément. Je pense qu'ils croyoient d'abord que nos armes ne faisoient
„ point de mal: mais quand la chûte de trois d'entr'eux les eut détrompés,
„ ils quittèrent la place, emportant leurs morts. Le lendemain, nôtre Mes-
„ tre de camp mena sa troupe sur un petit tertre, où il vouloit jetter les
„ fondemens d'une habitation pour la Colonie. Son projet ne fut pas du
„ goût des soldats, sur-tout de ceux qui étoient mariés. Ils vinrent dire
„ au Général qu'on choisissoit un lieu mal-sain; qu'il valoit mieux s'établir
„ dans un Village des Indiens, où l'on trouveroit les maisons toutes bâ-
„ ties, & plus saines, pour avoir déja été habitées. Le Général, à leur
„ prière, descendit à terre, où l'on assembla la troupe.

✿ ✿ ✿ ✿ ✿ (g).

„ On voyoit des Indiens sortir d'entre ces Isles, dans leurs Canots, à voi-
„ les. Ne pouvant passer par-dessus les chaussées, ils sautoient dessus, &
„ nous appelloient de-là, en gesticulant des mains. Sur le soir, un Indien
„ sortit des Bayes, seul dans un Canot. Il passa sur le vent trop loin de
„ nous, pour que nous pussions voir s'il avoit de la barbe; (car on étoit
„ dans le parage des Insulaires barbus). Il nous parût être de bonne taille,
„ nud, à longs cheveux volans. Il mangeoit quelque chose de blanc, &
„ portoit à sa bouche une coque de cocos, dans laquelle il bûvoit, selon l'ap-
„ parence. Il ne voulut pas venir à nous, quelque signes que nous lui fis-
„ sions. Cette Isle est à six degrés de Latitude Nord, ronde, couverte
„ d'arbres, les Côtes garnies de rosiers. A trois lieuës vers l'Ouest, il y
„ en a quatre autres, outre quantité de petites, toutes environnées de
„ chaussées. Elle paroit plus dégagée à la bande du Sud.

Isles sans nom. Leurs habitans.

Parage des Insulaires barbus.

Islottes entourées de chaussées.

„ On continua de naviger sur le rhumb Nord-Nord-Ouest. Le Lundi, pre-
„ mier Janvier, à quatorze degrés de Latitude, on porta droit à l'Ouest avec
„ vent frais: si bien que le 3 au matin, nous découvrîmes les Isles des *Lar-
„ rons*, où nous voulions aller. Nous passâmes entre *Guam* & la *Serpane*.
„ Il

1596.

Isles des Larrons.

(g) Il y a ici lacune d'un cahier dans l'Original.

MINDANA. 1596. Pirogues.

„ Il fortit de Guam un grand nombre de Canots, aussi légers que du liége. „ Il n'y tient qu'un seul homme, quoique la Pirogue porte un mât, sa voi- „ le, antenne, dresses, écouttes & timon. L'homme gouverne d'une „ main; de l'autre il hausse, amène, vire de bord, lâche ou serre la voile, „ menant à chaque pied une écoutte. Il vire la voile & se trouve à route „ sans tourner; la barque étant à deux prouës. Si elle verse, le Conducteur „ se jette à l'eau comme un poisson, & la retourne avec l'épaule. A ter- „ re, il porte sa barque au pied d'un arbre, sur lequel il fait son habita- „ tion comme dans un nid, & vit de sa pêche. Ces Insulaires apportè- „ rent à bord une abondance de fruits, & de poissons, qu'ils attrapent dans les „ creux des rochers. Il n'y en a point qui leur échapent, si ce n'est le *cay-* „ *man*, le *tiburon* & la *caëlla*, que n'osant prendre, ils ont pris le parti „ d'adorer comme des divinités. Ils leur payent une dixme des fruits de „ la terre, qu'ils lancent à l'eau dans un bâteau, où il n'y a personne. Le „ bâteau, en moins de rien, tourne & s'abîme. Ces Insulaires sont de cou- „ leur truitée: ils vont tout nuds, hommes & femmes. Ils sont forts & „ courageux. Tout nuds & sans chaussure, ils se fourrent dans les ronces: „ ils sautent de rochers en rochers comme des cerfs. Nous étions d'abord „ assez embarrassés de commercer avec eux. Ils ne voulurent ni de nôtre „ or, ni de nôtre argent; mais ils avoient une grande cupidité pour nôtre „ fer, sur-tout pour les haches & les couteaux, parcequ'avec du fer on „ coupe les arbres, & on travaille le bois. Nos soldats, allant à terre, vi- „ rent plusieurs fois de ces habitations nichées sur les arbres. Les chau- „ mières de la plaine n'étoient que des sépultures, contenant des squélettes „ entrelacés les uns avec les autres. Ce sont les os de leurs ancêtres, qu'ils „ adorent comme des divinités, & dont ils croyent que les ames passent, „ après la mort, dans le corps des tiburons & autres poissons ci-dessus nom- „ més. Ils adorent aussi la Lune & le Soleil. Ils desossent les cadavres de „ leurs parens, brûlent les chairs & avalent la cendre, mêlée avec du *tuba*, „ qui est un vin de cocos. Ils pleurent les défunts tous les ans, pendant une „ semaine entière. Il y a grand nombre de pleureuses, qu'on louë ex- „ près. Outre celà tous les voisins viennent pleurer dans la maison du dé- „ funt: on leur rend la pareille, quand le tour vient de faire la fête chez „ eux. Ces anniversaires sont fort fréquentés, parcequ'on y régale copieu- „ sement les assistans. On pleure toute la nuit, & l'on s'enivre tout le „ jour. On récite, au milieu des pleurs, la vie & les faits du mort, à „ prendre dès le moment de sa naissance, durant tout le cours de son âge, „ racontant sa force, sa taille, sa beauté, en un mot, tout ce qui peut lui „ faire honneur. S'il se rencontre, dans le narré, quelque action plaisan- „ te, la compagnie se met à rire à gorge déployée; puis subitement on „ boit un coup, & l'on se remet à pleurer à chaudes larmes. Il se trouve „ quelquefois deux cens personnes à ces ridicules anniversaires.

Poissons.

Mœurs des habitans.

Leur religion.

Voyage de Lopez d'Aguire, & de Laurent Chacon, en 1568.

„ En 1568., Lopez d'*Aguire* & Laurent *Chacon* passèrent ici, allant aux „ Philippines. Un soldat, qui s'étoit écarté de l'aiguade, fit rencontre d'un „ petit Sauvage, d'une quinzaine d'années. L'Espagnol, voyant un en- „ fant nud & sans armes, n'en eut aucune peur. Il s'approcha, quoique des- „ armé lui-même. L'enfant l'embrassa & lui fit signe de venir cueillir des „ fruits

MINDANA. 1596.

„ fruits, qu'on voyoit au bord du bois. Quand ils y furent, l'enfant l'embrassa de nouveau, l'enleva de terre agilement, & le retournant tout „ d'un coup les pieds en haut, le mit sous son bras, & l'emporta, fuyant à „ travers le bois, sans que l'Espagnol put se débarrasser, ni qu'il osât crier, „ de peur d'attirer d'autres Sauvages. Le jeune homme ne faisoit que rire, „ comme s'il eut badiné. Par bonheur quatre Espagnols de l'Equipage, „ qui chassoient dans la forêt, entendant du bruit dans le fort du bois, y „ coururent, croyant que c'étoit quelque bête fauve. L'Insulaire, en les „ voyant, lâcha prise & s'enfuit. Cinq ans après, D. Martin de *Henriquez* „ Viceroi du Mexique, renvoyant Lopez d'Aguire aux Philippines, lui „ donna charge d'enlever quelques habitans des Isles des Larrons, pour leur „ faire embrasser le Christianisme, & apprendre l'Espagnol, afin de les „ renvoyer ensuite dans leur Pays, où ils instruiroient leurs Compatriotes, „ & serviroient d'Interprétes à nos Vaisseaux. Lopez d'Aguire n'en put „ attraper qu'un, qui fut baptisé à Manille: c'étoit le même jeune homme. „ Il retrouva son Soldat Espagnol à Manille. Cette avanture produisit en- „ tr'eux une grande liaison. L'Insulaire avoua, à son Camarade, que son „ dessein étoit de lui manger la cervelle, de boire ses cendres, après avoir „ brulé sa chair, & de tapisser une cabane avec ses os (*b*).

Isles Philippines.

„ LE Navire poursuivit sa route à l'Ouest, sous le treizième paralléle „ Nord. Nôtre premier Pilote, à qui ces parages étoient inconnus, mar- „ choit par conjecture, en cherchant le Cap *S. Esprit* des Philippines. Le „ 14 Janvier, on entrevit le sommet d'une montagne. La joye fut si gran- „ de, qu'on auroit dit qu'il n'y avoit plus qu'à prendre terre le même jour. „ La plus grande partie de l'Equipage ne pouvoit plus se tenir sur pied: ce „ n'étoit plus qu'une troupe de squélettes, qui ne pouvoient monter sur le „ pont sans se soutenir les uns les autres. Cependant le Vaisseau ne navi- „ geoit que fort lentement, le Pilote n'allant que la sonde à la main, au mi- „ lieu de quantité de chaussées & de bas fonds: mais ses bonnes raisons, „ pour ne rien précipiter, ne lui servoient guères auprès de gens perdus „ de misère & d'ennui. La Mer étoit grosse: les cordages du Vaisseau „ pourris. Quand on vouloit hausser la vergue, les palans se rompoient, „ & la voile tomboit. L'Equipage desespéré se jettoit dans le décourage- „ ment, & vouloit tout laisser aller à l'avanture; il ne vouloit pas seulement „ mettre la main à l'œuvre pour y apporter remède. Il ne restoit plus qu'un „ auban de chaque côté du mât; de sorte que nous crûmes qu'il alloit se casser „ à la première secousse; ce qui auroit tout fini: par bonheur il tint bon. „ Enfin nous entrâmes dans une Baye, par un canal environné de basses. „ Trois Indiens vinrent nous montrer l'ancrage. L'un d'eux étoit Chré- „ tien, & parloit un peu Latin. L'autre étoit le même, que le Capitaine „ Anglois, Thomas Candish, avoit amené pour le guider dans ce labyrin- „ the. Ils répandirent une grande joye dans l'Equipage, en nous appre- „ nant que nous étions au Cap Saint-Esprit. On fournit ici, en abondan- „ ce, les vivres si nécessaires à des gens affamés, qui en usèrent avec si peu „ de

Cap Espiritu Sancto.

(*b*) Cette avanture est bien romanesque; aussi l'Auteur ne la donne que comme un ouï dire.

MINDANA. 1596.

„ de discrétion, que plusieurs en moururent, & que d'autres retombèrent „ dans la disette peu de tems après; car il fallut long-tems errer à travers „ ces détroits, où nous devions nous perdre cent fois sur les bas fonds.

„ LE 1er. Février, la Gouvernante envoya la barque à terre, avec ses deux „ frères & sept de ses gens, sous prétexte d'acheter des vivres; mais nous „ sçûmes qu'ils étoient allés en droiture par terre à Manille, donner avis de „ nôtre arrivée. Nous ne pouvions trouver d'issuë, au milieu de tant de „ canaux. Les vivres manquoient, & les Pirogues Indiennes s'enfuyoient „ au plus vîte à nôtre vûe, nous prenant pour un Vaisseau Anglois. Nous „ vinmes presque jusqu'à la vûe de Manille, mais le vent étoit contraire; „ le Vaisseau, dépourvu d'agrets, & l'Equipage, tellement accablé de fati-„ gue, qu'on n'avançoit plus que peu ou point. Les Matelots vouloient „ absolument que le Pilote fit échouer le Vaisseau, & que tout le monde se „ jettât à terre, disant qu'il valoit mieux perdre le Navire que de pâtir „ plus long-tems. Le Pilote ne voulut jamais s'entendre avec eux dans un „ si lâche dessein, à la vûe des cheminées de Manille, & après être échap-„ pé aux périls d'une si extraordinaire Navigation. Il leur représenta l'in-„ famie d'abandonner tant de femmes & de malades, qui ne manqueroient „ pas de périr avant que d'être secourus, & de se sauver seul, parceque „ l'on avoit le bonheur de sçavoir nager, & de se porter un peu mieux. Il „ leur déclara qu'il ne consentiroit jamais à perdre, dans le Port même, le „ fruit & la gloire de tant de travaux, & de nouvelles découvertes.

„ SUR ces entrefaites, on vit arriver, dans une Chaloupe, le Maître d'hô-„ tel du Gouverneur des Philippines, suivi de quelques Domestiques. Son „ Maître, averti par une sentinelle de la Côte, l'envoyoit faire des com-„ plimens de condoléance à Donna Beatrix, sur son malheur (*i*). Tous les „ gens du Vaisseau se mirent à pleurer de joye, & à tendre les mains, en „ voyant des Espagnols. Ceux-ci restèrent consternés & muëts de saisisse-„ ment, à la vûe de tant de malades, & de tant de squélettes nuds & mi-„ sérables, qui crioient, sur-tout les femmes, *nous mourons de faim & de* „ *soif; apportez-nous dequoi manger*. Les Espagnols n'avoient la force de dire „ autre chose, sinon *gracias a Dios*, *gracias a Dios*.. Ils annoncèrent la „ prochaine arrivée d'un bâteau chargé de vivres, commandé par l'Alcade „ Mayor, qui vint, en effet, avec les deux frères de la Gouvernante. Dès „ que les provisions furent dans le Vaisseau, chacun se jetta dessus sans hu-„ manité, sans égard, ni subordination: les plus sains ravissant par force „ tout ce qu'ils pouvoient emporter à ceux qui en avoient le plus de be-„ soin.

(*i*) Nous ne pouvons sçavoir quel étoit ce malheur, à cause des lacunes qui sont dans l'Original. Peut être Donna Beatrix est-elle la femme de l'Amiral. On lit dans la Relation, qu'il s'étoit égaré du reste de la Flotte avec son Vaisseau: & l'on ne voit pas s'il a été retrouvé. La Flotte étoit de quatre Vaisseaux, sçavoir, un Navire, un Galion, une Frégate & une Galiote. La narration rend compte, par la suite, de trois de ces Bâtimens, & ne dit rien du Galion, sur lequel sans doute étoit l'Amiral, & qui probablement fut perdu. A la vérité il semble que si Donna Beatrix eut été la femme de l'Amiral, elle auroit dû se trouver sur son Vaisseau; mais elle pouvoit être passée à bord de celui de Mindana, pour tenir compagnie à la femme de ce dernier, soit que ce fut Donna Isabelle, qui étoit avec lui, ou une autre.

MINDANA, 1596.

„ foin. Un fecond bâteau, chargé de provifions, fut reparti avec plus d'é-
„ galité. Il en arriva un troifiéme, monté par des Matelots, habillés de
„ foye de toutes fortes de couleurs, qui venoient aider à la manœuvre: de
„ forte que nous mouillâmes bientôt & prîmes terre à deux lieuës de Ma-
„ nille, le 11 Février. Nôtre Equipage avoit perdu cinquante perfonnes
„ dans le trajet, depuis *Sainte Croix* (*k*). Dès que nous eûmes mis pied à
„ terre, un nombre infini de perfonnes, pouffées de charité ou de curiofité,
„ coururent pour nous voir, apportant des vivres en fi grande abondance
„ qu'il y en eut de refte. Donna Ifabelle fit fon entrée dans Manille au
„ bruit du canon & de la moufqueterie des Troupes, qui avoient pris les ar-
„ mes. Elle reçût, dans la Maifon Royale, les harangues de tous les
„ Corps (*l*). Les femmes, & tous les gens de l'Equipage, furent logés aux
„ fraix du public. Les femmes fe mariérent prefque toutes à Manille, ex-
„ cepté quatre ou cinq, qui entrérent en religion.

Manille.

„ NOUS ne revîmes jamais la Frégate; nous fçûmes qu'on l'avoit trou-
„ vée échouée fur une Côte, les voiles tenduës, & tout l'Equipage mort de-
„ dans. La Galiote aborda à Mindanao, où les gens s'étant égarés fur la
„ Côte, & mourant de faim (car ils n'avoient trouvé à terre, pour tous vi-
„ vres, qu'un chien qu'ils mangérent,) ils firent rencontre, par hazard, de
„ quelques Indiens, qui les menérent à un Hofpice de Jéfuites. Le Corré-
„ gidor du lieu envoya cinq hommes de ce Vaiffeau prifonniers à Ma-
„ nille, fur les plaintes de leur Capitaine, qu'ils avoient voulu pendre. Il
„ écrivit à Don Antoine de *Morga* la lettre fuivante. *Il eft arrivé ici une*
„ *Galiote Efpagnole, commandée par un Capitaine, homme auffi étrange que les*
„ *chofes qu'il raconte. Il prétend qu'il étoit d'un Voyage du Général Don Alvare*
„ *de Mindana, parti du Perou pour les Ifles Salomon; & que la Flotte étoit de*
„ *quatre Vaiffeaux. Vous ferez peut-être à portée de fçavoir ce qui en eft.* Les
„ Soldats prifonniers déclarérent que la Galiote ne s'étoit féparée du Gé-
„ néral, que parceque le Capitaine avoit voulu abfolument faire une autre
„ route ".

TELLE fut l'iffuë de ce prodigieux Voyage, plus confidérable, fans dou-
te,

(*k*) Ceci nous apprend que l'Ifle Inconnuë, dont la derniére lacune nous a dérobé le nom, ainfi que la fuite du narré, dans l'endroit le plus intéreffant, fut nommée, par Mindana, l'Ifle *Sainte Croix*. La preuve s'en tire encore du Voyage de Quiros, inferé ci-deffous. Cette Ifle eft voifine de l'Ifle *Ifabelle*, ainfi nommée, fans doute, du nom de cette Dame, qui étoit alors fur la Flotte. Ces deux Ifles font les principales des vrayes *Ifles Salomon*, que Mindana avoit découvertes dans fon premier Voyage, avec Alvare de Mendoce, en 1568. La lacune, qui fe trouve dans nos Exemplaires, nous empêche de voir au jufte pourquoi la Colonie, qu'on y conduifoit, ne put y être établie. Mais la route de Mindana eft tracée en entier dans les Cartes de Guillaume de Lifle. Sans doute que ce fçavant Géographe a vû un Exemplaire complet de la Relation Efpagnole. Il conduit nôtre Navigateur depuis l'Ifle *Solitaire* au Port *Graciofa* de l'Ifle *Sainte Croix* (11° Latitude Sud, 192 Longitude:) d'ici, jufqu'à la vûe d'une Côte, que la Flotte, à ce qu'il dit, crut être celle de la Nouvelle Guinée: de-là, jufqu'à fon paffage entre l'Ifle de *Guam* & la *Serpana* des Ifles des Larrons, où reprend l'Exemplaire que nous fuivons.

(*l*) Les honneurs rendus à cette Dame, & fon nom donné à une Ifle, portent à croire qu'elle étoit femme de Mindana, qui peut-être étoit auffi mort dans ce Voyage; car depuis la derniére lacune, il n'eft plus fait la moindre mention de lui.

MINDANA. 1596.

te, & plus curieux que ceux d'Ulysse & de Gama, qui ont mérité d'être chantés par les plus fameux Poëtes de la Grèce & du Portugal. Quoique l'on n'aye pas fait, dans ce Voyage, tout ce que l'on désiroit de faire, le succès n'en fut cependant rien moins qu'inutile. Quiros, après avoir reconduit, de Manille au Mexique, Donna Isabelle Baretto, vint à Lima, où il remit, à Don Louis de *Velasque*, Successeur du Marquis de Mendoce, des Mémoires instructifs, en conséquence desquels il fit, par ordre de la Cour, de nouvelles découvertes dans ces parages, avec l'Amiral Louis *Paz de Torres*, comme on va le voir dans l'Article suivant; mais auparavant on ne sera pas fâché de lire ici, les reflexions judicieuses qu'il faisoit dans son premier Mémoire; pièce peu commune, & qui n'est traduite, en François, que depuis une couple d'années.

Discours de Quiros sur les Isles de la Mer du Sud, & sur leurs habitans.

„ EN supposant, disoit-il, une division du quart de cercle de nôtre Globe, en quatre vingt dix degrés, à compter le premier depuis la Ligne équinoxiale, jusqu'au dernier sous l'un ou l'autre Pôle, nous connoissons déja les soixante-dix premiers du côté du Nord. Il y a, du côté du Midi, jusqu'à cinquante-cinq degrés découverts, en passant par le Détroit de Magellan, & trente-cinq à quarante du côté du Cap de Bonne Espérance. Ces deux Pointes de terre, leurs Côtes & Arrière-Côtes sont déja pleinement connuës. Il s'agit de découvrir les terres, qui restent au-delà, vers le Sud, ainsi que celles qui sont paralléles, ou à une beaucoup moindre élévation du Pôle, en tenant le cap au Couchant, depuis le premier degré jusqu'au quatre vingt dix, pour sçavoir s'il y a des terres dans cette immense étenduë; si ce n'est que de l'eau; ou si ces deux Pointes des terres inconnuës sont jointes ensemble, & s'approcheroient des deux Pointes connuës.

„ LE Général Alvare de Mindana, quand il fit son Voyage des Isles de Salomon, en 1565, soutenoit, que ces Isles se trouvoient de sept à douze degrés Sud, à quinze cens lieuës de la Ville des Rois. Il rencontra quatre petites Isles, peuplées de gens si bons, qu'on n'en a point encore découvert de pareils. La plûpart étoient des Indiens de mauvaise mine, de médiocre taille & olivâtres, tels qu'on en voit au Perou, en la Terre Ferme, à Nicaragua, à la Nouvelle Espagne, aux Philippines & autres endroits. Ces Isles sont à la hauteur de neuf ou dix degrés, à mille lieuës de la Ville des Rois, à six cens cinquante lieuës de la Côte la plus voisine de la Nouvelle Espagne, & à mille autres lieuës de la Nouvelle Guinée. Le vent y est toûjours Est, ce qui est cause que pour pouvoir aller de-là au Perou, ou à la Nouvelle Espagne, il faut de nécessité aller à la bouline, soit par le Nord, soit par le Sud, ou par les rhumbs qui en approchent; cherchant, hors des Tropiques, les vents qu'on nomme généraux. Pour celà il faut des Instrumens & des Vaisseaux capables de supporter de tels efforts; deux choses qui manquent aux Insulaires, sans parler de plusieurs autres de non moindre nécessité.

„ CES raisons, outre toutes celles qu'on pourroit ajouter, m'engagent à dire que ces Isles n'ont jamais pû avoir de communication avec le Perou & le Mexique, encore moins avec la Nouvelle Guinée ou les Philippines; les vents étant contraires pour aller de ces deux Contrées jusqu'ici.

„ DE-

„ Depuis ces quatre Isles, on ne voit aucune terre sous la même Latitude. Les embarcations de ces Peuples ne sont propres qu'à de petits Voyages. De quelle façon ont-ils donc pû s'y rendre pour aller dans des lieux si éloignés? La plus vraisemblable c'est que lorsqu'ils sortent d'un endroit, d'où ils ne voyent pas la terre, ils côtoyent celle dont ils partent, jusqu'à ce qu'ils apperçoivent celle où ils veulent aller. S'ils perdoient absolument la terre de vûe, il faudroit de toute nécessité qu'ils eussent quelque connoissance de la boussole, ce qui n'est pas; sans parler des courans, des vents contraires, ou autres inconvéniens, qui peuvent leur faire perdre leur route. La plus grande preuve, qu'on puisse donner de ce qu'on vient de dire, c'est que les meilleurs Pilotes, bien fournis de tout ce qui manque à cette Nation, s'ils perdent la terre de vûe pendant deux ou quatre jours, ne sçavent ni ne peuvent déterminer l'endroit où ils sont. Il faut qu'en général les instrumens de la Navigation de ces Insulaires soient leurs propres yeux, & la brieveté de leurs courses. Quand on leur supposeroit une connoissance des étoiles, plus grande qu'ils ne l'ont sans doute; quand les nuages ne déroberoient jamais ces astres à la vûe; quand il seroit aussi possible, qu'il l'est peu, de tenir la haute Mer sans autres guides, les Insulaires n'en seroient pas plus en état de faire des Voyages de long cours: car bien qu'il soit vrai, que les plus novices, dans l'Art de la Navigation, puissent, en partant d'une petite Isle, peu éloignée de la terre, aller à la recherche de cette terre, si elle est d'une grande étenduë, parceque, s'ils ne touchent pas dans un endroit, ils vont toûjours aborder dans un autre; il n'en est pas de même de ceux qui partant, soit de la Terre ferme, soit d'une Isle, iroient à la recherche d'une Isle petite & éloignée.

„ Cependant, parmi les Indiens de ces quatre Isles, il y en avoit quelques-uns mulâtres, & cette différence de couleur marque qu'ils ont communiqué avec quelque autre Peuple. On peut encore faire attention, que ces quatre Isles sont petites, & que les grandes peuvent à peine contenir leurs habitans; ce qui entraîne des émigrations: en sorte qu'il s'en détache, de tems à autre, qui vont chercher d'autres Isles, où ils puissent vivre avec plus de commodité, sans parler de ce que souvent ils se séparent à cause de leurs divisions intestines. L'amour de la liberté, ou celui de la domination, suffirent quelquefois pour les y conduire. Ainsi l'on doit conjecturer qu'au Sud-Est, au Sud, au Sud-Ouest, & même jusqu'à l'Ouest, il y a d'autres Isles, qui se suivent de proche en proche, ou une Terre ferme, qui se prolonge jusqu'à la Nouvelle Guinée, peut-être jusqu'au voisinage des Philippines, ou au contraire jusqu'à celui de la terre, au Sud du Détroit de Magellan: puisqu'on ne connoit aucun autre endroit par où ces Isles ayent pû se peupler sans miracle. Si l'on va d'un côté ou d'un autre, ou de tous les deux, il y a grande apparence qu'on trouvera beaucoup d'Isles ou de Continens, qui seront précisément les antipodes des meilleures Contrées de l'Europe, de l'Afrique & de l'Asie, où Dieu a créé, entre le vingtième & le soixantième degré, les hommes propres aux lettres, aux armes, à la police, en les plaçant dans la tem-

MINDANA. 1596.

„ pérature qui leur convient. On doit donc s'attendre, qu'on trouvera la „ même diſpoſition dans ce terroir & dans les habitans de ces parages, en „ faiſant attention que le Pays inconnu a plus de cinq mille lieuës de Lon-„ gitude, & dans quelques endroits ſoixante, quatre-vingt degrés de La-„ titude, & peut-être plus: enfin qu'il reſte encore à découvrir au-delà du „ quart de nôtre Globe.

„ SANS parler de beaucoup d'autres raiſons, qu'on pourroit apporter, pour „ preuve de ce que j'avance, il eſt averé, que dans toutes les Mers du „ Monde, quand on découvre de petites Iſles, fort éloignées des autres Cô-„ tes, aucune ne ſe trouve peuplée; toutes au contraire ont été trouvées „ ſans habitans, ſi l'on excepte les Iſles des Larrons, dont on aſſure qu'el-„ les font une Cordilière, qui aboutit au Japon: (ce qui eſt très-vrai, puiſ-„ que par quelque plage de Mer qu'on aille, du Mexique aux Philippines, „ on rencontre toûjours cette Cordilière d'Iſles.) Par exemple, les Ter-„ céres, l'Iſle de Madére, celles du Cap Verd, & les autres petites Iſles „ de l'Ocean Atlantique, pour être trop loin & trop engolfées dans la „ Mer, étoient deſertes, quand on les a vuës la première fois, au-lieu „ que les Canaries, ſituées à la vuë de la Terre ferme d'Afrique, ſe ſont „ trouvées peuplées. Si des Iſles à portée, voiſines de l'Europe & de l'A-„ frique, où la Navigation eſt connuë depuis ſi longtems, ont été incon-„ nuës pendant tant de ſiécles, & n'ont été découvertes & peuplées que „ par hazard; que dirons-nous de ces quatre nouvellement découvertes, „ dans un ſi vaſte Ocean, qu'on a trouvées peuplées de gens, qui, ainſi „ que leurs voiſins, ignorent l'Art de naviger?":

QUIROS.

Voyage de Fernand de Quiros, en 1606.

Eclairciſſemens ſur ce Voyage.

CE fut en 1606, que Fernand de Quiros, Portugais de Nation, parti de Lima, ſur la Flotte de Louis Paz de Torres, en qualité de Pilote, découvrit les Iſles de ſon nom, à vingt degrés de Latitude & deux cens quarante de Longitude. De-là, continuant ſa route toûjours entre le vingtième & le dixième parallèles, il parcourut diverſes autres Iſles inconnuës, dont il donne la deſcription. Sa Relation, l'une des plus curieuſes que l'on puiſſe avoir ſur ces parages, ſi peu fréquentés, doit être comparée avec celle de Guillaume Schouten & celle de l'Amiral Roggeveen, les deux ſeuls Navigateurs qui, après lui, ayent bien vû le même Canton de la Mer du Sud. L'Auteur de cette dernière Relation lui rend la juſtice de dire, qu'il a reconnu, par ſa propre expérience, combien le récit de Quiros étoit fidèle. Nôtre Navigateur fit enſuite rencontre, à cent quatre vingt ſept degrés de Longitude, d'un vaſte Continent, qu'il nomma la *Terre Auſtrale*, ou *Terre du S. Eſprit*. C'eſt ici la première fois que l'on trouve le nom de *Terre Auſtrale*; & c'eſt à cette époque, qu'il faut fixer la ſeconde découverte du Continent, ou du moins d'une longue étenduë de terre continuë: car il n'eſt pas entièrement certain que ce ſoit la Nouvelle Guinée qu'Alvare Savedra vit en 1524; & long-tems auparavant Paulmier de Gonneville avoit fait, dans ces Mers, la découverte dont on a lû l'hiſtoire. Le Pays, quoiqu'aſſez mal

mal peuplé, eſt fertile, & produit ſur-tout des bois & des racines propres à faire de très-belles teintures. Les habitans ſont dociles, & vont à demi-nuds. On crut d'abord que toute cette étenduë de Côtes, qui n'eſt réellement qu'un amas de grandes Iſles, ne formoit qu'un même Continent avec la Terre de Feu, au Sud du Détroit de Magellan. Soit que Quiros ait été ou non dans cette idée, il perſiſtoit à croire, ainſi qu'on va le voir, que cette Terre n'avoit pas moins d'étenduë, qu'il y en a de l'Eſpagne à la grande Tartarie. C'étoit en comprenant, dans la même plage, toute la ſurface du Globe, contenuë depuis les Iſles S. Bernard juſqu'à la Terre du S. Eſprit; peut-être même auſſi la Nouvelle Bretagne, la Nouvelle Guinée, la Carpentarie, la Nouvelle Hollande, la Terre de Diemen, la Nouvelle Zélande, la Terre Auſtrale, proprement dite, & les Iſles de Salomon. Mais il eſt très-douteux qu'il ait eu connoiſſance de toutes ces Terres; & il y a grande apparence que ces grandes Terres, qu'on croyoit ne former qu'un Continent, ſont ſéparées les unes des autres par des bras de Mer. Du moins l'on n'en peut douter à l'égard de la Nouvelle Zélande, depuis qu'Abel *Taſman* l'a laiſſée à droite, en traverſant, du Midi au Septentrion, un large bras de Mer, qui la ſépare des autres Terres. Quiros prit terre dans un Golfe, à l'embouchure de deux Rivières. Il nomma ce Golfe *S. Jacques* & *S. Philippe*, & les deux Rivières *Jourdain* & *S. Sauveur*. Le Golfe entre dans les terres juſqu'à vingt lieuës, & les Vaiſſeaux y ſont fort bien à l'abri des tempêtes. Torres & Quiros, à leur retour, préſentèrent de grands Mémoires à la Cour d'Eſpagne, au ſujet d'une Colonie qu'ils propoſoient de conduire en ces Contrées. Mais le nombre d'affaires, dont le Gouvernement d'Eſpagne étoit ſurcharge, ſous le règne de Philippe III., rendit toutes leurs inſtances inutiles. Sans leur donner de refus en forme, l'affaire fut trainée en longueur juſqu'à la mort de Quiros, après laquelle on la perdit totalement de vûe. Comme c'eſt ici la première Relation que nous ayions d'un Canton des Terres Auſtrales, dont la poſition ſoit déterminée, on ne craindra pas de donner quelque étenduë à l'extrait ſuivant du Mémoire de Quiros; ſans diſſimuler néanmoins que les choſes y paroiſſent un peu exagérées & peintes de couleurs plus belles qu'elles ne le ſont en réalité. On va faire précéder un abrégé de la Relation même de tout le Voyage, inſérée par *Torquemada* dans ſa grande Hiſtoire des Indes. Cet Hiſtorien a eu, entre ſes mains, l'Original des Journaux, ſoit de Quiros, ſoit de Torres; Car dans la ſuite du récit il s'exprime ſouvent à la première perſonne, comme avoit fait l'Auteur même du Journal. On le dégage ici de quantité de circonſtances peu utiles, auſſi-bien que du ſtyle empoulé, dont l'avoit chargé Torquemada.

„ Le Roi d'Eſpagne Philippe III., curieux de perfectionner les décou„ vertes faites dans les Mers pacifiques, par Ferdinand Gallego & par Alva„ re de Mindana, ſous le règne de Philippe II. ſon Père, envoya, dans ce „ deſſein, au Perou, Fernand de Quiros, qui avoit déja couru ces parages „ avec Gallego. La Cour de Rome, & le Conſeil d'Eſpagne lui donnèrent „ les dépêches les plus honorables, avec un ordre addreſſé au Comte de „ *Monterey*, Viceroi du Perou, pour faire armer deux Navires auſſi forts „ & auſſi bien pourvûs qu'on en eut jamais équipé pour la Mer du Sud.

Quiros. 1606.

Départ du Perou.

Isles Saint Bernard.

„ Quiros, perdant le souvenir des cruëls travaux qu'il avoit déja essuyés „ durant onze années, en de pareilles recherches, partit le 21 Décembre „ 1605, faisant voile sur la route de la Nouvelle Guinée. Le 26 Janvier „ 1606, les deux Navires découvrirent, à leur Sud-Ouest, à mille lieuës „ du Perou, vers le vingt-cinquième degré de Latitude, une petite Isle ra„ se, d'environ quatre lieuës de circuit, où l'on appercevoit de l'eau & „ quelque verdure; mais on ne vit aucun lieu d'abordage, & la Mer y é„ toit sans fond, même dans une espèce d'anse. Deux jours après, ils „ en découvrirent encore une autre, autour de laquelle on voyoit voler „ beaucoup d'oiseaux. Elle est haute & en plaine au sommet. La Côte „ est tellement en précipice, que le Vaisseau, n'ayant que vingt brasses „ de sonde à la prouë, ne pouvoit trouver le fond à la poupe avec deux „ cens brasses. Une grande tempête accueillit ici l'Escadre; après qu'elle „ fut dissipée, on vit une autre Isle, d'environ trente lieuës de circuit, noyée „ au milieu, & entourée comme d'un mur de chaussée, couvert de co„ rail (*a*). On n'y put trouver ni fond ni port, & il fallut renoncer à l'es„ pérance de faire ici de l'eau & du bois, dont on avoit grand besoin. A la „ suite de cette Isle on en vit cinq ou six vers dix-huit degrés quarante mi„ nutes de Latitude (*b*).

„ C'étoit le 9 Février. La joye fut grande, peu de jours après, d'aper„ cevoir une Côte, où la terre paroissoit nouvellement remuée; signe certain „ qu'elle avoit des habitans. Le petit Vaisseau mouilla sur dix brasses, „ fond de roches, sans abri & mal assuré. On mit quarante hommes dans „ les Canots pour aller au rivage, sur lequel une centaine d'Indiens nous „ faisoient des signes. Mais la Mer battoit, contre la Côte, d'une si terrible „ manière, qu'il ne fut jamais possible de prendre terre, quelque risque qu'on „ se fut déterminé de courir pour en venir à bout; les Canots ayant man„ qué d'être plusieurs fois submergés par le coup de la vague, & la quanti„ té d'eau qu'elle jettoit dedans.

„ Nos gens étoient prêts à s'en retourner, fort tristes pour eux & pour „ nous, à qui ils alloient rapporter de si mauvaises nouvelles, dans le be„ soin où nous étions d'avoir de l'eau, & dans les bonnes dispositions où „ les Insulaires paroissoient être à nôtre égard; lorsqu'un jeune homme, „ nommé François *Ponce*, se leva d'un air audacieux, criant qu'en une tel„ le extrémité il seroit honteux de retourner vers la Flotte sans y porter du „ secours, & d'être arrêté par le péril présent, après en avoir bravé tant „ d'autres; qu'il alloit se jetter à la nage, & tenter de gagner le rivage, au „ hazard d'être brisé contre les écueils. En disant ces mots, il se deshabil„ loit à la hâte, & se jetta dans la Mer, gagnant à la nage l'endroit où la „ Mer battoit avec tant de fureur contre la Côte. Les Sauvages montré„ rent, par leurs gestes, quelque inquiétude de son sort, qui sans doute eut été „ mal-

(*a*) Il y a, dans l'Isle de Ternate, un quay naturel, fait d'une sorte de pierre, qui se change en corail, lequel après avoir jetté ensuite plusieurs branches se convertit derechef en pierre en vieillissant, & de cette pierre on fait de très-bonne chaux. *Argensol. Hist. des Moluq. Liv. II.* Les Naturalistes jugeront si ce fait favorise, ou non, l'opinion presque généralement reçue aujourd'hui, que le corail n'est point une plante marine, mais l'ouvrage de certains insectes aquatiques.

(*b*) Nos Cartes les placent plus loin de la Ligne & plus près du Continent.

Quiros. 1606.

Mœurs des Insulaires.

„ malheureux, si ceux-ci, charmés de son courage, ne se fussent avancés
„ dans l'eau pour lui aider. Ils l'amenèrent à ce rivage avec de grandes
„ marques d'amitié, en le baisant sur le front à diverses reprises, & rece-
„ vant de bonne grace les caresses qu'il leur rendoit de son côté. Trois
„ des nôtres voyant ceci, se jettèrent à la Mer & arrivèrent de même.
„ Les Insulaires étoient armés, les uns de gros bâtons, les autres de lances
„ brûlées par le bout, longues de vingt cinq à trente palmes. Ils ont leur
„ habitation près du rivage, dans des cabanes de palissades, entre des pal-
„ miers, dont le fruit fait leur nourriture ordinaire, avec du poisson de Mer.
„ Ils vont nuds. Ils sont de couleur olivâtre, d'assez bonne mine, & bien
„ proportionnés. Nos gens firent leur possible pour les déterminer, par
„ signes, à venir au Vaisseau; mais en vain. Ainsi ils regagnèrent assez
„ tristement les Canots, & se mirent à la rame. Neuf ou dix des In-
„ sulaires les voyant s'éloigner, s'avancèrent, en se mettant dans l'eau.
„ Nous nous arrétâmes. On leur fit de nouvelles caresses: on leur donna
„ de petits présens, qu'ils reçûrent avec grande joye; mais quand il fallut
„ les faire monter dans la barque, ils ne purent jamais s'y résoudre, & ils
„ s'en retournèrent à terre. Nous allâmes donc huit lieuës plus loin, cher-
„ cher quelques secours. Les Chaloupes n'abordèrent qu'avec les mêmes
„ risques, la Côte étant garnie de brisans, que la Mer couvroit d'écume. Il
„ y avoit, près du rivage, un petit bois, dans lequel nos gens entrèrent,
„ cherchant de l'eau & quelque habitation. Le bois étoit si épais, que les
„ Espagnols étoient obligés de se frayer un chemin, en coupant les branches
„ avec leurs épées. Ils trouvèrent, au milieu, une place ronde, entourée de
„ petites pierres, avec un tas de plus grosses pierres de bout, en forme
„ d'autel, d'une coudée & demie de haut, appuyé contre un grand arbre.
„ De grosses touffes de feuilles de palmiers, attachées au tronc de l'arbre,
„ pendoient sur cet autel. C'étoit sans doute un lieu sacré, où ces Barbares
„ alloient rendre leurs hommages au Prince des ténèbres. Nos gens, sous
„ de meilleurs auspices, coupèrent un arbre, & y plantèrent l'étendart de
„ la croix. Au-delà de ce bois, ils en trouvèrent un autre, & des prai-
„ ries humides, arrosées de quelques flaques d'eau saumache, qui ne valoit
„ rien à boire. Ils étanchèrent leur soif avec des noix de cocos, & ne
„ trouvant point d'eau, ils se chargèrent de ces noix, pour en porter à
„ leurs Camarades, marchant le long du rivage dans l'eau jusqu'aux ge-
„ noux. Quelques-uns d'eux, qui s'étoient séparés de la troupe, trouvè-
„ rent une femme si vieille, qu'il y avoit de quoi s'étonner qu'elle pût se te-
„ nir sur ses pieds; cependant sa taille, encore assez bien prise, son air, pas-
„ sablement dispos, son visage, quoique sec & ridé à l'excès, montroient
„ qu'elle avoit eu d'assez beaux traits dans sa jeunesse. Nous lui fimes signe
„ de venir avec nous aux Navires, ce qu'elle exécuta tout de suite, sans au-
„ cune marque de crainte ni d'inquiétude. Le Capitaine, après qu'elle eut
„ bû & mangé d'un air assez gai, la fit habiller, lui fit signe d'aller dire, à
„ ses Compatriotes, que nous voulions être leurs amis, & donna ordre à
„ nos gens de la ramener sur le rivage, où elle les conduisit du côté opposé
„ à celui qu'ils avoient pris d'abord, leur montrant, de la main, que les ha-
„ bitations étoient de ce côté-là. Sur ces entrefaites on découvrit cinq ou
„ six

Leur culte.

QUIROS. 1606.

„ six Pirogues étroites, voguant au moyen de leurs voiles latines, d'un tissu
„ de palmettes recousuës avec du fil du même arbre, & fabriquées à-peu-
„ près comme les nattes de même étoffe, dont les femmes du Pays se cou-
„ vrent de la ceinture en bas. Les Indiens sautèrent de leurs *Almadies* sur
„ le rivage, & vinrent à la troupe des Espagnols, où, dès qu'ils apperçû-
„ rent la vieille femme parmi eux, ils coururent l'embrasser, s'émerveillant
„ de la voir ainsi vêtuë, & firent de grandes caresses à nos gens. Notre
„ sergent *Pedro* s'addressa au Chef des Indiens, homme robuste, de belle
„ taille, bien proportionnée, le front & les épaules larges, portant sur la
„ tête une espèce de couronne de petites plumes noires, aussi douces & fines
„ que de la soye. Ses cheveux rouges & crépus lui tomboient à moitié
„ des épaules. Nos gens furent si étonnés de voir un homme qui n'étoit
„ pas blanc, avec une chevelure si rouge, qu'ils crurent que c'étoient des
„ cheveux de femme, qu'il avoit mis sur sa tête. Pedro lui fit signe de
„ venir aux Vaisseaux où il seroit régalé. L'Indien monta dans nos Cha-
„ loupes avec quelques-uns des siens: mais à peine fut-on embarqué que
„ ceux-ci, saisis tout-à-coup d'une épouvante subite, se jettèrent à l'eau
„ fuyant vers le rivage. Leur Chef en alloit faire autant, si les nôtres ne
„ l'eussent retenu par force, en l'embrassant par le milieu du corps, & vo-
„ guant au Vaisseau le plus vîte qu'ils pûrent. Le Barbare s'agitoit comme
„ un furieux, remuant les bras avec une grande vigueur; mais ses efforts
„ furent inutiles. On l'amena au Vaisseau, où, après l'avoir régalé & ha-
„ billé, on le remit à terre en liberté. On fit bien de ne pas perdre de
„ tems pour le retour; car les Indiens, voyant emmener de force leur
„ Chef, s'étoient assemblés, au nombre d'une centaine de gens, armés de
„ lances & de bâtons, & étoient prêts à faire un mauvais parti à quatre ou
„ cinq Espagnols restés sur la Côte: mais quand ils apperçurent leur Chef,
„ qui revenoit, ils abandonnèrent la poursuite des Espagnols pour venir à
„ lui. Sans doute qu'il leur fit part du bon traitement qu'il avoit reçû; car
„ l'entrevuë se passa en caresses réciproques, après lesquelles ils firent si-
„ gne qu'ils alloient se rembarquer sur leurs *Almadies* pour retourner dans
„ leur Canton. Les nôtres, après avoir appris d'eux que nous devions
„ trouver de grandes Terres sur nôtre route, les saluèrent, en se séparant,
„ d'une décharge d'arquebuse, faite assez hors de propos; car les gens du
„ Vaisseau la prirent pour une hostilité, qui les inquiéta fort. Le Chef, en
„ quittant Pedro, lui donna sa couronne de plumes noires, faisant signe que
„ c'étoit tout ce qu'il avoit de plus précieux. Les Indiens voguèrent vers
„ une petite Islote, & les nôtres revinrent à l'Escadre, où l'on avoit pris
„ la hauteur de dix-sept degrés quarante minutes. On remit à la voile, &
„ depuis le 14 Février on découvrit quelques autres Isles sans aucun lieu
„ propre à l'abordage: Cependant les besoins de prendre terre étoient de plus
„ en plus pressans. On envoya cinquante hommes dans les Chaloupes cher-
„ cher un Port. Ils trouvèrent tant de poissons & d'oiseaux sur la Côte,
„ qu'on les y prenoit à la main. Les palmiers y étoient aussi en abondan-
„ ce; mais l'eau-douce, dont nous avions le plus grand besoin, y manque:
„ aussi la terre est-elle sans habitans. Elle peut avoir huit ou dix lieuës
„ de tour: elle a au milieu un grand Lac d'eau salée. Il en est de même
„ de

Chef des Indiens.

Productions du Pays.

„ de plusieurs autres Isles, que nous abandonnâmes pour n'y avoir point „ trouvé d'eau douce; nous les nommâmes *S. Bernard* (c).

Quiros. 1606.

„ Le 2 Mars, on découvrit une nouvelle terre cultivée. Le petit Bâtiment s'approcha d'une habitation de cabanes palissadées, dans un enfoncement du rivage, d'où il sortit une centaine d'Indiens bien plus méchans qu'ils ne le paroissoient: car ce sont les plus blancs, les plus beaux „ & les mieux faits que nous ayons trouvé en ce trajet. Ils étoient au „ nombre de quatre ou cinq, dans de petites Pirogues fort légères, faites „ d'un seul tronc d'arbre. Ils vinrent hardiment autour du Vaisseau, faisant des menaces & brandissant leurs longues lances. On leur jetta, du „ Vaisseau, quelques vivres & quelques vêtemens pour les apprivoiser. „ Là-dessus un de ces Sauvages s'avança, d'un air arrogant, dans une petite Pirogue, faisant des cris & des gestes furieux du bras & de la jambe. Il avoit un bonnet de palmette, & une espèce de camisole rouge „ du même tissu. Il s'aprocha de la galerie de poupe, où nous étions à „ considérer ses bravades, &, prenant sa lance à deux mains, il la jetta „ de toute sa force contre nous, s'éloignant ensuite d'une grande vitesse. „ Il fut heureux, dans cette conjoncture, que nous n'eussions point d'arquebuse prête à tirer. On le menaça tant qu'on put de la voix; ce qui „ ne l'empécha pas de revenir à la charge. Le Capitaine, qui ne vouloit „ pas effaroucher les Indiens, fit tirer un coup de mousquet sans balle, „ pour l'épouvanter seulement. Mais, sans s'effrayer du bruit, il continua „ de brandir sa lance, tournant tout autour du Navire dans sa Pirogue, „ avec une vitesse incroyable. On descendit soixante hommes dans la „ Chaloupe pour leur donner la chasse. Ils se mirent à l'environner, faisant leurs efforts pour l'enfoncer dans l'eau, tandis qu'une autre troupe „ nombreuse, nouvellement survenuë, jetta une corde sur la prouë de la „ Pinasse, dans l'espérance de la tirer à bord.

Avantures dans l'Isle de la belle Nation.

„ Quand ils virent qu'on coupoit leur corde, ils tâchèrent de l'attacher „ à nos cordages. En un mot on eut assez de peine à s'en défaire à coups „ d'arquebuse, qui en blessèrent & tuèrent quelques-nns, entr'autres celui qui s'étoit si long-tems obstiné à nous attaquer. Le Commandant „ donna ordre de se préparer à faire, le lendemain, une descente à terre, „ pour y prendre une provision d'eau & de bois, suffisante au dessein que „ nous avions de continuer la recherche du Continent: car nous jugions „ qu'un si grand nombre d'Isles ne pouvoient qu'être détachées de quelque „ grande Terre voisine. Soixante hommes descendirent dans les Chaloupes, pour remorquer la Pinasse jusqu'auprès d'une chaussée naturelle, „ contre laquelle la Mer battoit avec fureur. C'étoit pourtant l'endroit où „ la descente étoit le plus praticable. Mais à peine quelques-uns des nôtres eurent-ils mis pied à terre, que cent cinquante Insulaires vinrent „ tomber sur eux, lances baissées. Nôtre inquiétude fut d'autant plns „ grande, à cette vûe, que le Commandant Paz de Torrez étoit du nombre de ceux qui avoient mis les premiers le pied sur le rivage, en entrant „ dans

(c) Latitude 10½ degrés, Longitude 229.

QUIROS. 1606.

„ dans l'eau jusqu'au col. Mais le feu de la mousqueterie des Chaloupes „ ayant fait fuir les Barbares plus vite qu'ils n'étoient venus, la descente „ se fit avec un peu moins de difficulté, quoique toûjours avec grand danger, „ la violence du vent augmentant l'agitation & la vague. La troupe, mi„ se en ordre de bataille, s'achemina vers une habitation, d'où l'on vit „ sortir une douzaine de vieillards, portant des torches allumées, d'une es„ pèce de bois résineux qui brûle comme un flambeau. C'est parmi eux „ un signe de paix & d'amitié. Ils nous firent entendre que les hommes „ s'étoient enfuis dans un bois voisin, où ils avoient déja caché leurs fem„ mes & leurs enfans, près d'une lagune salée dans les terres que la Mer „ inonde quand elle est haute. En effet, nous vîmes sortir, de ce bois, „ un Sauvage, qui, à nôtre vûe, s'exposant aux derniers périls pour sauver „ un de ses Camarades, blessé d'un coup de nos armes à feu, nous donna „ un exemple de courage & d'amitié digne des plus grands éloges. Ces „ pauvres vieillards, penétrés de frayeur, se prosternèrent devant nous, „ avec leurs torches & des rameaux verds, dont un d'entr'eux nous pré„ senta un faisceau en tremblant. Torrez en fit revêtir un autre d'un ha„ bit de taffetas; & comme il paroissoit plus dispos que les autres, il lui „ fit signe de nous guider où il y avoit de l'eau. L'Indien marcha d'un air „ assez content du côté du lac vers lequel le gros des Insulaires s'étoit reti„ ré. La troupe, qui le suivoit, fut bien joyeuse à la vûe d'un ruisseau, „ & bien triste d'en trouver l'eau salee: car tout le monde mouroit de soif. „ On trouva là un Insulaire qui avoit de l'eau douce plein une noix de co„ cos. On lui demanda où il l'avoit prise; il fit signe que c'étoit de l'au„ tre côté de la lagune. Torrez détacha sept soldats, guidés par l'Insulai„ re, pour l'aller reconnoître. Ils passèrent à travers de certains jardins, „ ou enclos, dans lesquels les Indiens s'étoient tapis. Mais, dès qu'ils vi„ rent les nôtres, ils se levèrent, & vinrent à eux en faisant des signes de „ paix; sur-tout les femmes, qui étoient d'une jolie figure & d'un air „ tout-à-fait agréable. On ne peut trop s'étonner de la blancheur extrême „ de ce Peuple barbare, dans un climat où l'air, le soleil & le froid, aux„ quels les Naturels sont sans cesse exposés, devroient les hâler & les noir„ cir. Ces femmes Sauvages effaceroient nos beautés Espagnoles, si elles „ étoient parées & façonnées par le commerce du monde. Elles sont vê„ tuës, de la ceinture en bas, de fines nattes de palmier, bien tissuës, & d'un „ petit manteau de même sur les épaules. Elles nous jettèrent d'abord un „ coup d'œil doux & soumis; puis elles vinrent nous embrasser avec les „ plus grandes marques d'amitié. Nos gens furent bien satisfaits de voir „ les choses tourner ainsi à la paix. L'Insulaire, qui les guidoit, les me„ na près d'une source d'eau douce, dont le filet étoit si petit, qu'il n'au„ roit pû suffire aux besoins de l'Escadre. On envoya dire toutes ces nou„ velles au Commandant, qui, de son côté, dépêcha un messager, pour „ les apprendre à la troupe restée sur le rivage, & aux gens des Navires. „ Cet homme, repassant dans l'habitation, sans autre arme que son épée „ à la main, fut attaqué par une dixaine de Barbares, qui fondirent en „ troupe sur lui, armés de bâtons pointus, & de pieux brûlés. Un d'en„ tr'eux lui porta un coup de demi pique, qu'il para de son épée. Mais il

„ ne

„ ne put s'en venger, ayant trop de gens sur ses bras. Les cris qu'il fai-
„ soit attirèrent bientôt les Espagnols de toutes parts, assez à tems pour lui
„ sauver la vie, mais non pas pour l'empêcher d'être bien blessé au bras &
„ à la tête. Une décharge, faite sur ces Barbares, en tua quatre ou cinq,
„ & en blessa d'autres. Parmi ceux qui périrent en cette occasion, on fut
„ dans la plus grande surprise d'en voir un, qui, nud & mal armé, défen-
„ dit long-tems sa vie contre vingt soldats Espagnols, armés d'épées & de
„ rondaches, faisant le moulinet avec un gros bâton, d'une telle force
„ qu'aucun des nôtres n'osoit l'approcher. Il donnoit des coups furieux,
„ & blessoit nos gens malgré leurs boucliers. Enfin, épuisé de fatigue,
„ accablé par le nombre, percé de coups, il ne cessa de se défendre qu'en
„ tombant roide mort, mordant la terre de rage, & laissant les nôtres
„ dans l'admiration de sa valeur, & dans le regret d'avoir ôté la vie à un
„ homme, qui avoit si bien sçu la défendre.

„ Nous nous remîmes à la poursuite du reste de la troupe Indienne.
„ Tous avoient pris la fuite au loin. On ne vit plus qu'un vieux & une
„ vieille, probablement le mari & la femme, qui se sauvoient le plus à la
„ hâte que leur âge pouvoit le permettre. L'homme, se voyant prêt d'ê-
„ tre atteint par les nôtres, fit signe à la femme de le quitter & de se jet-
„ ter à l'écart dans une broussaille voisine; l'homme fut pris; on l'emme-
„ noit dans l'espérance de tirer de lui quelque connoissance sur le Pays,
„ lorsque sa femme revint d'elle même se mettre entre nos mains, disant à
„ son mari, à ce que nous pûmes présumer, qu'elle aimoit mieux mou-
„ rir avec lui, que de se sauver seule. On les conduisit tous deux aux
„ Chaloupes.

„ Le danger fut plus grand que jamais en quittant la Côte, tant la lame
„ étoit terrible sur les écueils. Les coups de Mer faillirent à nous faire
„ périr cent fois. Il fallut laisser à terre les jolies nattes, les noix de co-
„ cos & les autres rafraîchissemens, que l'on devoit porter à la Flotte,
„ trop heureux de pouvoir sauver les armes, & d'arriver aux Navires bien
„ tristes, mouillés de la tete aux pieds, meurtris par les brisans, mais as-
„ sez contens de n'avoir eu personne de tué ni de noyé. Cette Isle, que
„ nous nommâmes de *la belle Nation*, court Nord & Sud, & peut avoir six
„ lieuës de tour (*d*).

Isle Sainte Croix.

„ Nous fimes voile vers l'Isle *Sainte Croix*, que nôtre Capitaine, dans
„ un précédent Voyage, avoit trouvée commode & fertile; bien que, par
„ un mal-entendu, il fut arrivé une querelle entre les Insulaires & les Es-
„ pagnols, où quelques hommes perdirent la vie de part & d'autre. La
„ nuit du Jeudy Saint, 22 Mars, il y eut une Eclipse de Lune totale.
„ Nous courûmes jusqu'au 7 Avril, laissant des terres à basbord & à stri-
„ bord, autant que nous en pûmes juger par la quantité d'oiseaux & de
„ rochers de pierre-ponce que nous appercevions. L'après midi le grand
„ Navire vit, à l'Ouest-Nord-Ouest, une terre noire & brûlée comme un
„ volcan. On mit en panne durant la nuit, de crainte des basses. En
„ s'a-

Eclipse.

(*d*) Latitude 13 degrés, Longitude 219.

QUIROS. 1606.

„ s'avançant, le lendemain matin, vers la terre, on trouva douze ou
„ quinze brasses de fond pendant deux heures de route; puis une Mer
„ sans fond. Il fallut encore différer au lendemain neuvième. Torrez
„ s'avança, dans le petit Vaisseau, longeant la bande du Sud-Ouest, dans
„ un canal entre deux petites Isles, où il apperçut, non loin du rivage, di-
„ verses cabanes parmi les arbres. On mouilla sur vingt-cinq brasses,
„ entre la grande Isle & les deux Islotes. Les barques allèrent à terre,
„ d'où elles rapportèrent, aux Navires, quelque eau douce, des patates,
„ des cocos, des palmettes, des cannes douces, & autres racines pour
„ montre des productions du Pays. On prit là-dessus le parti d'envoyer cin-
„ quante ou soixante hommes, traiter avec les Insulaires. Les nôtres, peu
„ après leur départ, découvrirent, au milieu d'un Islot, entouré de chaus-
„ sées, un monticule de pierres vives, qui paroissoit fait à main d'hom-
„ mes, au-dessus duquel il y avoit une soixantaine de cabanes, couvertes
„ de palmiers, & garnies de nattes en dedans. Nous apprîmes depuis,
„ que c'étoit une Forteresse, où les Insulaires se retirent quand ils sont at-
„ taqués par leurs voisins, qu'ils attaquent souvent eux-mêmes, ayant de
„ grandes & bonnes Pirogues, avec lesquelles ils font canal en toute sûre-
„ té. Nos gens prirent terre & commençoient à marcher vers ce lieu,
„ lorsqu'ils apperçûrent, près de la Côte, quelques-unes de ces Pirogues
„ pleines d'Indiens. Ils apprêtèrent aussi-tôt leurs armes à feu, & se mi-
„ rent sur la défensive, mais ce n'étoit pas le cas. Les Insulaires avoient
„ autant d'envie que nous d'avoir la paix: ils se mirent dans l'eau jusqu'à
„ la ceinture, pour gagner plus promptement la terre, & vinrent de nô-
„ tre côté, en nous saluant d'un air joyeux, & marchant vers l'habitation
„ comme pour nous y guider, ayant à leur tête leur Capitaine, qui por-
„ toit un arc au lieu de bâton. La vûe de tant de gens robustes conti-
„ nuoit cependant à nous tenir en crainte. Nous nous raprochâmes du
„ rivage, de peur sur-tout qu'ils ne vinssent à submerger nôtre Canot, si
„ nous nous en éloignions. Nous fîmes des signaux pour avoir du ren-
„ fort à la barque de la Capitane, & même à nos Vaisseaux, mouillés à
„ portée de la vûe; & quand nous nous vîmes en force, nous commençâ-
„ mes à marcher vers l'habitation. Tous ces mouvemens de nôtre part
„ avoient fait disparoître les Indiens. Nous marchâmes en bon ordre a-
„ vec de grandes précautions, regardant de tous côtés s'il n'y avoit point
„ d'embuscade auprès des cabanes; mais n'y trouvant pas une ame vivan-
„ te, il fallut regagner le rivage, où nous élevâmes en l'air un linge blanc
„ en signe de paix. Les Indiens revinrent alors à nous d'un air de gayeté.
„ Leur Chef tenoit en main un rameau de palmes, qu'il offrit à Paz de
„ Torrez en l'embrassant. Ses Compagnons en firent de même, & les
„ nôtres ne se sentoient pas de joye de se voir si bien reçûs dans un Pays,
„ où l'on trouvoit de l'eau & du bois, dont l'Equipage avoit tant de besoin.
„ Deux vieillards, survenus dans ces entrefaites, posèrent leurs armes à
„ terre sur le bord de la Rivière, & nous saluèrent d'une manière soumi-
„ se. Nous comprîmes, par les gestes des Insulaires, que l'un des deux
„ étoit le Père ou l'Oncle de leur Chef, nommé *Taliquen*. Nous nous ar-
„ rêtames ensemble sur une petite esplanade au-devant de la Forteresse.
„ Si

Débarquement à l'Isle Taumago.

Citadelle des Insulaires.

Taliquen Chef des Insulaires.

„ Si les Insulaires étoient dans l'admiration de nos vêtemens, nous n'y é-
„ tions pas moins de les voir si bien bâtis, si agiles & si robustes.

„ Quand nous nous vîmes bien en sûreté, & que le Chef des Indiens
„ avoit dispersé son monde de côté & d'autre, ne gardant auprès de lui
„ que deux Insulaires & un petit garçon, nous resolûmes aussi de prendre
„ un peu de repos après tant de fatigues. On posa deux Corps-de-garde,
„ l'un sur la Côte, l'autre dans l'Habitation, & le reste de nos gens s'é-
„ tant desarmés, se répandirent par la forêt, où ils cueilloient des fruits,
„ tandis que les Sauvages amenoient, dans leurs Pirogues, du bois & de
„ l'eau pour l'Escadre. C'étoit le jour de Pâques fleuries (*e*); on célébra
„ la Messe dans une cabane, où la plûpart des gens de l'Equipage firent
„ leurs dévotions. Nous restâmes ici sept jours. Le besoin qu'on avoit,
„ pour le reste de la route, de quelques Insulaires, qui connussent les pa-
„ rages, & entendissent la langue, nous fit prendre la résolution d'en en-
„ lever quatre en partant. Leur Chef, au desespoir, vint lui-même au
„ Vaisseau, avec son fils, pour les reclamer; n'ayant rien pû obtenir, il
„ s'en retournoit fort triste, lorsqu'il apperçût le Canot, dans lequel on a-
„ menoit par force ces quatre malheureux, qui, dès qu'ils virent leur
„ Chef, se mirent à faire des cris lamentables. Celui-ci, déterminé à ris-
„ quer sa vie pour leur liberté, donnoit, d'un air hardi, le signal à ses Pi-
„ rogues; mais le bruit d'un coup de canon sans boulet, que nous tirâmes
„ du Vaisseau, les effraya tellement, que le Chef, faisant un geste aux cap-
„ tifs, pour marque qu'il n'étoit pas en son pouvoir de les délivrer, s'é-
„ loigna d'eux, la larme à l'œil. Le lendemain, un de ces Insulaires sau-
„ ta dans la Mer, ce qui nous obligea de veiller sur l'autre, que nous a-
„ vions à bord: car on en avoit mis deux sur chaque Vaisseau. Cepen-
„ dant nous ne pûmes si bien faire, que celui-ci ne se jettât encore à la
„ Mer, le 21 Avril, comme nous étions à vûe d'une belle Côte habitée
„ au Sud-Est, pleine de bois de verdure, de palmiers & de terres culti-
„ vées. C'étoit vers douze degrés de Latitude (*f*). Nous envoyâmes
„ donner avis de nôtre perte au Vaisseau Amiral, ce qui n'empêcha pas
„ qu'un de leurs prisonniers n'en fit autant; & si le quatrième ne suivit pas
„ le même exemple, c'est qu'il étoit leur esclave, & qu'il se trouvoit
„ mieux traité parmi nous, qu'il ne l'avoit été chez les Maîtres de l'Isle
„ *Taumago* (*g*).

„ Torres n'ayant pas besoin de rafraîchissemens, ne s'arrêta pas sur
„ cette Côte. Il y alla seulement un moment, parler aux Naturels, qui lui
„ firent présent de quelques noix de cocos, & d'une mante de tissu de
„ palmettes. Ils lui donnèrent signe, qu'il y avoit, dans ce parage, de
„ grandes terres habitées par un Peuple plus blanc que celui que nous ve-
„ nions de quitter. Nous navigeâmes, faisant route au Sud, par des
„ vents

Peuple blanc.

(*e*) Il y a quelque erreur de date: car il a dit que l'Eclipse de Lune étoit arrivée la nuit du Jeudy Saint, 22 Mars; en ce cas, le 8 Avril étoit le Dimanche après la Pâque de Quasimodo.

(*f*) Longitude 191 degrés.

(*g*) On place cette Isle, Latitude 13°. Longitude 201°.

QUIROS. 1606.

Isle de la Luz, & Terre Australe du S. Esprit.

Description du Pays.

Nations de trois couleurs.

„ vents assez variables jusqu'au 25 Avril, que nous vîmes par prouë, à „ quatorze degrés & demi (*b*), une longue & haute Côte, que nous appel- „ lâmes *Nuestra Senora de Luz* (Nôtre-Dame de Lumière), puis une autre „ à l'Ouest, ensuite une autre au Sud-Est, garnie de hautes montagnes, „ dont on ne voyoit pas le bout. La Côte étoit mauvaise, escarpée, „ pleine de grosses sources d'eau, qui se précipitoient en ravines dans la „ Mer. Nous discernâmes, en approchant, des jardins ou enclos semés, „ & des habitans, qui crioient de nôtre côté, en nous montrant des ra- „ meaux de palmiers. Les Insulaires, continuant de faire des signaux de „ paix, par des fumées sur les montagnes, & s'approchant de nous sans ar- „ mes, dans leurs bateaux, on envoya vers eux un Officier, avec vingt sol- „ dats, armés de rondaches & de mousquets. Ils entrèrent dans une „ grosse Rivière, qui couloit entre de belles roches vives, & dont la sour- „ ce paroissoit venir des montagnes voisines. Nos gens virent, sur la „ plage, une quantité de cochons, semblables à ceux d'Espagne, & grand „ nombre d'habitans de trois couleurs; les uns tout noirs, les autres fort „ blancs, à cheveux & barbe rouge, les autres mulâtres, ce qui les éton- „ na fort, & leur parut un indice de la grande étenduë que cette Contrée „ devoit avoir. Ils furent encore plus étonnés, sur ces entrefaites, de „ voir, au milieu des signes de paix, qu'on leur faisoit du rivage, un In- „ dien sortir de derrière un rocher, se jetter dans la Mer avec impétuosi- „ té, & nager jusqu'à la Chaloupe, où l'on se jetta sur lui, & on le fit „ prisonnier, dans la crainte que son intention ne fut de faire du mal à „ quelqu'un des nôtres; car il étoit brave & robuste; ses gestes des bras, „ & ses contorsions du visage, ne promettoient rien de bon. Il avoit des „ bracelets de dents de sanglier; raison pour laquelle on jugea que c'étoit „ un Cacique; & nous sçûmes depuis, que nous ne nous étions pas trom- „ pés. D'un autre côté les gens de l'Esquif avoient engagé, par leurs ca- „ resses, un Indien des Pirogues, à venir avec eux au Navire, où l'on „ vouloit le régaler, & lui faire des presens, afin qu'il nous servit d'en- „ tremetteur, pour traiter avec ses Compatriotes. On lui mit un fer au „ pied, de peur qu'il ne se sauvât; mais il rompit un chaînon avec ses „ mains, sans qu'on s'en apperçut, & sauta dans l'eau avec le cadenat & „ le reste de la chaîne penduë à son pied, nageant d'une grande vitesse „ du côté de la rive. Nos gens, voyant que ce seroit tems perdu que de „ courir après lui, dans l'obscurité de la nuit, poursuivirent leur chemin. „ Cependant on avoit amené l'autre Indien au Capitaine, qui fit de son „ mieux pour le rassurer, & après l'avoir fait bien habiller, donna ordre „ qu'on le ramenât le lendemain matin vers les siens. On le tenoit néan- „ moins toûjours aux ceps, de crainte qu'il ne s'échapât. Ceux de la „ prouë, en faisant voile par un fort petit vent, entendirent une voix „ dans la Mer: on y courut. C'étoit l'Indien qui avoit rompu sa chaîne, „ & qui, dans l'impossibilité de gagner la terre, accablé de lassitude, crioit „ au secours, aimant encore mieux tomber entre les mains de ses ennemis „ que de se noyer. On le tira de l'eau; & on lui ôta la chaîne du pied;

„ on

(*b*) Longitude 188 degrés.

„ on lui montra son Compagnon pour le consoler. On leur donna à manger, & on les laissa ensemble le reste de la nuit. Le matin, nôtre Capitaine donna ordre qu'on leur coupât la barbe & les cheveux, les fit habiller de taffetas rouge, & leur remit plusieurs piéces de meme étoffe pour échanger contre des vivres: après quoi, les ayant embrassé fort cordialement, il les fit reconduire chez eux. Le Cacique, en reconnoissance du bon traitement qu'il avoit reçu, donna à nos gens des cochons, des plantains, des figues d'une espèce bien différente de celles des Indes. Celles-ci sont de belle couleur & d'une odeur agréable. Il leur donna aussi des patates & des racines d'ignames, dont les Nationaux font leur nourriture habituelle.

„ Ces bonnes gens ne nous virent pas partir sans regret. Nous continuâmes à courir le long de la Côte, dans la Chaloupe, à la vûe d'une autre Nation nombreuse, de haute taille, plus grisâtre que la précédente. Ces gens nous parurent être des rustres de basse condition. Peu après qu'ils nous eurent fait des signes d'amitié, nous vîmes leurs femmes fuir vers un bois, & aussi-tôt ils nous décochèrent une grele de fléches, dont un de nos Espagnols fut légèrement blessé au visage. Nôtre mousqueterie les fit repentir de leur malice; après quoi, la nuit s'approchant, la Chaloupe revint à la Flotte raconter ce qui s'étoit passé.

Autre Nation.

„ L'envie de connoître cette grande Terre, qu'on voyoit au Sud-Est, nous fit lever l'ancre. Ceux qu'on y envoya, le 30 Avril, rapportèrent qu'ils avoient trouvé une bonne Baye, large, bien à l'abri, bon mouillage sur trente brasses: que la Côte s'étendoit fort au loin en retour, déclinant au Sud-Sud-Ouest; qu'on leur avoit fait des signaux par des feux allumés sur les montagnes; que les Peuples de cette Côte étoient de haute stature; qu'ils les avoient abordés, dans une Pirogue, avec des marques d'amitié, quoique feintes, comme nous l'éprouvâmes ensuite, & leur avoient fait présent d'une belle aigrette de plumes de heron. Le rapport combla de joye l'Equipage, qui se voyoit parvenu au but de ses desirs, par la découverte d'une grande Terre & d'un bon Port. L'Escadre entra, le 1er. de May, dans la Baye, qu'elle nomma du nom de la fête *S. Jacques & S. Philippe*. L'ouverture, d'environ huit lieuës de large, court Nord & Sud; la bande de l'Est peut en avoir douze & celle de l'Ouest quinze (*i*). Le 3, nous mouillâmes dans un bon Port, à l'embouchure de deux Rivières, fond de sable net, depuis quarante jusqu'à six brasses. Les Indiens, qui nous entouroient dans leurs Canots, nous faisoient signe d'entrer plus avant. Mais nous ne jugeâmes pas à propos de le faire. C'étoit le jour de l'Invention de la Sainte Croix. Nous nommâmes le Port, *Vera Cruz*: tout le Continent, *Terre Australe du S. Esprit*: & les deux Rivières, l'une *Jourdain*, & l'autre *S. Sauveur*. Les bords de ces deux Rivières sont d'une beauté enchantée, garnis de fleurs & de verdure. La plage y est large & plaine, si bien à l'abri, que quelque vent qui souffle dans la Baye, la Mer reste

Baye S. Jacques & S. Philippe.

P. Vera Cruz. R. Jourdain. R. S. Sauveur. Terroir de la Terre Australe, & ses productions.

„ cal-

(*i*) Latitude 15 degrés 40 minutes, Longitude 187 degrés.

Quiros. 1606.

„ calme & tranquille dans le retour; le rivage, jusqu'à la pente des mon-
„ tagnes, est couvert d'arbres; les montagnes aussi vertes que la plaine,
„ sont séparées par de larges vallons, plats, fertiles, arrosés de Rivières;
„ en un mot, il n'y a point de Contrée si belle en Amérique, & bien peu
„ qui l'égalent en Europe. La terre y produit en abondance, & presque
„ sans culture, des fruits de bon goût, des patates, des ignames, des pa-
„ pas, des plantains, des oranges, des limes, des amandes, des *obos*,
„ & divers autres fruits fort savoureux, que nous ne connoissions pas.
„ On y trouve de l'aloës (*k*), des noix muscades, de l'ébène, des pou-
„ les, des cochons, & plus avant dans le Pays, selon qu'on nous le fit en-
„ tendre par signes, du gros bétail, des oiseaux qui chantent à merveille,
„ des ramiers, des perdrix, des perroquets, des abeilles. Les habitans
„ sont noirs; ils demeurent dans des cabanes basses, couvertes de paille;
„ le Pays est sujet aux tremblemens de terre, signe d'un Continent d'assez
„ grande étenduë.

Ce qui s'y passa.

„ Ces gens-ci parurent assez mécontens de nôtre arrivée. Quand
„ nous eûmes mis pied à terre, leur Chef vint à nous, avec sa troupe, &
„ nous présenta quelques fruits, en nous faisant signe de nous en aller;
„ comme nous n'en tenions compte, le Chef traça une raye sur la poussiè-
„ re, en nous faisant signe de ne pas la passer. A peine Torrez se fut a-
„ vancé au-delà, qu'ils nous decochèrent quelques flèches, ce qui nous
„ obligea de faire feu sur eux & d'en tuer quelques-uns, du nombre des-
„ quels fut leur Chef; les autres s'enfuirent vers les montagnes. Une se-
„ conde troupe des nôtres étoit allée d'un autre côté chercher des vivres,
„ & tâcher de faire alliance avec les Nationaux; mais ils sont d'un si mau-
„ vais caractère, qu'il n'y eut pas moyen d'entrer en conférence. Ils se
„ mettoient toûjours aux aguets sur nôtre passage, quoiqu'avec peu de
„ succès; car les branches rompoient le coup de leurs flèches, au lieu
„ qu'elles les paroient mal de nos balles de mousquets. Nous passâmes
„ quelques jours en ce lieu à nous recréer, & à nous reposer des fatigues
„ passées. On célébra le service divin dans une cabane de verdure, pré-
„ cédée d'une belle allée d'arbres. On y fit la procession de la Fête-Dieu.
„ On éleva une croix. On prit possession du Pays, au nom du Roi Phi-
„ lippe III. Une troupe des nôtres étant un jour allé chercher des fruits,
„ découvrit, du haut d'une montagne, un beau vallon qu'elle traversa;
„ puis, du sommet d'une autre montagne, à deux lieuës du rivage, elle
„ ouit un bruit de tambours, qui lui donna la curiosité de s'approcher en
„ grand silence. Les Espagnols arrivérent à une habitation, où les Sau-
„ vages passoient nonchalamment le tems à danser. Dès qu'ils se virent
„ surpris, ils prirent la fuite vers la montagne, abandonnant leurs fem-
„ mes & leurs enfans; mais on eut bientôt lieu de juger qu'ils ne s'étoient
„ ainsi sauvés que pour avoir été surpris sans armes. Nos gens, restés
„ maîtres de l'habitation, entrèrent dans une cabane, d'où ils enlevèrent
„ trois enfans & quatorze cochons, & s'en revinrent au plus vite de nô-
„ tre côté, avant le retour des Indiens, étant loin de tout secours & ac-
„ ca-

(*k*) Ou du *guayac*, *aluabaca*.

„ cablés de lassitude. Ils repassoient dans le vallon, lorsqu'ils entendirent „ de nouveau les cris des Barbares, accompagnés du bruit de leurs tambours, faits d'un tronc de bois creux. Nos gens, prêts d'être assaillis, „ coururent de toute leur force jusqu'à la pente de la montagne, dont ils „ gagnèrent le sommet, le plus vite qu'il leur fut possible, chargés comme ils etoient. La nécessité de reprendre haleine les obligea de s'y ar- „ rêter. Les Barbares approchèrent, & faisant leurs cris ordinaires, lan- „ cèrent aux nôtres une grele de fleches, qui par bonheur n'atteignirent „ personne. On leur répondit à coups de mousquets, qui en blesserent „ quelques-uns, & firent reculer leur troupe: mais elle ne tarda pas à re- „ venir à la charge, poursuivant les nôtres à la descente jusqu'auprès du „ rivage; de sorte qu'ils étoient obligés de faire ferme de tems en tems „ pour recharger leurs mousquets & faire feu. Malgré ceci, la crainte „ de nos armes ne faisoit pas quitter prise aux Barbares, qui, lorsqu'ils „ n'eurent plus de fleches, se campèrent sur des pointes de rochers, d'où „ ils nous lançoient, du haut en bas, de grosses pierres. Un de nos Es- „ pagnols en eut le bras cassé. Ils n'eurent pas d'autre mal, dans cette „ retraite dangereuse, qu'ils exécutèrent avec une bravoure extrême, sans „ abandonner leur proye. Quand les Indiens ouïrent tirer le canon des „ Vaisseaux, & qu'ils virent qu'on couroit de toutes parts au secours des „ nôtres, ils abandonnèrent, pour le coup, la partie, en fuyant vers la „ montagne.

„ Après quelque séjour en cette Baye, les Vaisseaux levèrent l'ancre, „ & nous en sortîmes: mais il y fallut bien-tôt rentrer. Nos gens tombè- „ rent tout d'un coup malades, en si grand nombre qu'il ne restoit plus „ personne en état de faire la manœuvre. On ne pouvoit attribuer cet „ accident à la nature même du poisson, dont nous avions mangé en „ quantité durant nôtre séjour dans la Baye: mais on soupçonna que le „ dernier, qu'on avoit pêché, pouvoit avoir avalé quelque poison, ou a- „ voir été habillé & coupé en morceaux sur des herbes venimeuses. En „ peu de tems les deux Vaisseaux devinrent semblables à l'hôpital d'une „ Ville pestiférée. Nos gens furent si malades, que pas un d'eux ne crut „ en revenir: cependant nos Chirurgiens, quoique malades eux-mêmes, „ servirent les autres avec tant de zèle & d'habileté, que les effets de cet „ accident furent bientôt passés, sans que personne en mourut. Durant „ ce second séjour, on fit aussi quelques descentes à terre; & l'on relâcha „ les enfans enlevés de l'habitation, dans l'espérance qu'ils feroient les in- „ strumens d'un traité de paix entre les Naturels & nous: mais ceci n'ayant „ aucun effet, nous levâmes l'ancre une seconde fois, le 5 Juin, pressés „ d'aller reconnoître les terres sur le vent, d'en prendre possession pour le „ Roi, & d'y bâtir une Ville, comme nous avions fait dans la Baye, où „ nous en fondâmes une, qu'on nomma *Jérusalem la neuve*, dans laquelle „ on établit des Alcades, des Corrégidors & autres Officiers du Roi (*l*), „ nous

Jérusalem la neuve, Ville bâtie par les Espagnols.

(*l*) Les fonctions de ces Officiers n'ont pas été de longue durée, non plus que la Ville même, où ils les exerçoient. Ceci peut bien passer pour une rodomontade Espagnole.

QUIROS. 1606.

„ nous trouvâmes au large le vent contraire, & la Mer si agitée, que la „ prouë des Navires étoit quelquefois sous l'eau. On fut forcé de regagner la Baye. Les deux Vaisseaux, & le petit Bâtiment, la coururent „ ensemble pendant deux jours, non sans risque. Le 3, deux des trois „ gagnèrent la Rivière, & mouillèrent dans un bon abri, plus avancé que „ celui où nous avions fait nôtre premier débarquement. Mais la Capitane n'en pût jamais venir à bout, & courut tant de risque, dans la „ Baye, qu'elle fut forcée d'en sortir pour prendre le large, où elle dériva si bien, qu'elle ne pût jamais regagner la bouque. La saison s'avançoit, & les vents d'aval règnoient depuis le mois d'Avril. Le Capitaine & les Pilotes furent donc d'avis de faire route, & d'aller, par la „ hauteur de dix degrés, chercher l'Isle Sainte Croix, où étoit le rendez-„ vous des Vaisseaux, en cas de séparation. Le Navire apperçût peu après une voile, à laquelle on donna la chasse: mais on la laissa, quand „ on eut reconnu que c'étoit un Bâtiment de ces Indiens des Isles voisines. „ Nous cherchâmes l'Isle Sainte Croix vers dix degrés vingt minutes, sans „ la trouver; il y a grande apparence que nous laissâmes les terres sous le „ vent, & que nous avions beaucoup dérivé en sortant de la Baye S. Philippe. En cette occurence le Capitaine assembla tout le monde, pour „ donner son avis sur ce qu'il falloit faire. Nous étions tous fort tristes. „ Il nous restoit, de côté & d'autre, un long trajet de Mer, & un Vaisseau fort peu en état de le faire, soit qu'on voulut aller à la Chine ou „ au Mexique. On se détermina pour le Mexique. C'étoit tout au contraire de nôtre premier projet: mais, dans l'incertitude si les deux „ autres Vaisseaux regagneroient jamais les Pays de la domination d'Espagne, on ne voulut pas risquer de perdre toutes les nouvelles connoissances que nous venions d'acquérir en ce Voyage. Je n'entrerai pas dans „ le détail de ce que les calmes, les vents, les chaleurs & la disette d'eau „ nous firent souffrir, dans le trajet jusqu'au 3 Octobre, où nous vîmes „ les Côtes de la Californie. Nous eûmes, pendant quatorze jours de suite, la vûe de cette Terre, sans pouvoir y toucher. Il arriva ici une „ chose fort extraordinaire: un des Matelots, Italien de naissance, jeune „ homme fort vigoureux, se jetta dans la Mer. Nous sçûmes peu après „ qu'il avoit rempli, d'une quantité de vivres suffisante pour gagner la terre, éloignée d'environ quatre lieuës, deux bouteilles bien bouchées de „ cire, & amarrées à une large planche, sur laquelle il espéroit se tenir „ assis & gagner le rivage. Nous restâmes étonnés d'une résolution si déterminée, laissant à Dieu à juger de son intention, qui nous est inconnuë: car il pouvoit attendre trois ou quatre jours que nous fussions arrivés vers une Côte habitée par des Chrétiens; au lieu que celle où nous „ étions pour lors, n'étoit peuplée que de Sauvages idolâtres. Au sortir „ d'ici, le Vaisseau fut assailli d'une terrible tempête, qui, après avoir „ cent fois mis l'Equipage au dernier moment de sa vie, nous jetta enfin „ à *Zalagua*, près du Port de la *Nativité* au Mexique, où nous attendîmes „ le moment de faire voile pour Acapulco".

Extrait

Extrait du Mémoire présenté au Roi d'Espagne par Ferdinand de Quiros.

QUIROS. 1606.

Description de la Terre Australe du S. Esprit.

LA grandeur des terres nouvellement découvertes, autant que j'en puis juger par mes propres yeux, égale celle de l'Europe entière & de l'Asie mineure jusqu'à la Mer Caspienne. Elles sont une cinquième partie du Globe terrestre, étenduës sous les Zones torride & tempérée, dans les Latitudes correspondantes à l'Europe & aux meilleures Contrées de l'Afrique & de l'Asie, auxquelles elles sont en quelque manière antipodes. La Contrée, que nous avons le mieux parcouruë, sous le quinzième parallèle, est préférable à l'Europe, par où l'on peut juger des autres.

Habitans.

TOUTE cette partie du Monde est extrêmement peuplée d'hommes de diverses couleurs, blancs, noirs, olivâtres, ou de couleurs mélangées; il y en a de rougeâtres, peut-être pour avoir été brûlés de l'ardeur du Soleil. Les uns ont les cheveux noirs, longs & épars; d'autres les ont épais & crêpus; d'autres aussi les ont jaunes & luisans: ce qui peut être un indice, qu'il y a eu, parmi eux, du mêlange dans les espèces. Ils ignorent les Arts, n'ont ni Villes, ni Forteresses, ni Loix, ni Souverains. Dans cet état de pure Nature, ils sont souvent divisés entr'eux par de fréquentes querelles. Leurs armes sont l'arc, & des flèches sans venin, des bâtons, des lances & des zagayes de bois. Ils ne les quittent pas même en navigeant dans leurs Canots, d'où l'on peut conjecturer qu'ils sont ordinairement en guerre avec leurs voisins. Ils ne se couvrent le corps que de la ceinture au milieu des cuisses; du reste ils ont assez de soin de se tenir propres; ils sont gais, accessibles & fort reconnoissans des marques d'amitié qu'on leur donne. J'en ai plus d'une fois fait l'épreuve, & j'ai reconnu, que lorsqu'on en usoit bien avec eux, on les trouvoit doux & traitables. On trouve parmi eux quelques sortes d'instrumens de musique. Ils aiment la danse, & leur humeur paroît portée à la joye & aux divertissemens. Ils ont des barques assez bien construites, dont ils se servent pour aller d'une Isle à l'autre. Quelques-uns ont des voiles d'un fil assez semblable au chanvre, mieux fabriquées que celles des Indes & de Java. Ils habitent des maisons de bois, couvertes de feuilles de palmite. Ils ont des cimetières & des oratoires pour leur culte d'idolâtrie, auquel ils paroissent fort adonnés, des jardins potagers, divisés en planches & assez bien cultivés. Ils savent polir le marbre, fabriquer des pots de terre, des cuillières de bois & des tissus d'écorce. Ils sont, ainsi que nous, dans l'usage de châtrer les porcs & la volaille. La nacre est, de toutes les matières, la plus utile pour eux; ils en font des couteaux, des ciseaux, des scies, des coutres, de charrues & autres ustenciles; quant aux perles, ils les portent en colliers autour du col. Leur pain se fait, sans aucun travail, de trois espèces de racines, que l'on ne fait que rôtir au feu, & qui sont un aliment solide & d'assez bon goût. Il y a de ces racines longues de plus d'une coudée, & grosses environ de la moitié. On trouve, dans le Pays, des plantains & des amandiers de plusieurs espèces, des arbres, qu'ils nomment *Obis*, dont le fruit ressemble au coin, des noyers, des citronniers, de

Leurs mœurs.

Leur nourriture.

QUIROS. 1606.

de l'ébenne, & autres grands bois de construction, du miel, des cannes de sucre, des herbes potagéres, comme citrouilles, bettes, féves, &c. des palmiers à dattes & à chou, propres à faire du vin ou du vinaigre; mais surtout un grand nombre de cocotiers, dont les usages, pour toutes les nécessités de la vie, sont si connus, qu'il n'est pas besoin de les décrire ici.

Gaudron de cocos.

JE dirai seulement que de l'huile de cocos, ils font du beaume pour les playes, & du gaudron, qu'ils appellent *Galagalaa*, pour espalmer les barques, independamment d'une autre résine, servant aussi au même usage; que de l'écorce, ils filent de si bonnes cordes, qu'on s'en pourroit servir à traîner des pièces d'artillerie, sans parler d'une espèce de chanvre, qu'ils ont assez semblable au nôtre: & que les feuilles leur sont surtout de grand usage, pour couvrir les toits & garnir en dedans les murailles des cabanes. Le Pays nourrit aussi du gros & menu bétail, du gibier & des oiseaux domestiques, à-peu-près comme en Europe. La Mer abonde en toute sorte de poisson, tellement que les Vaisseaux d'Europe trouveroient ici de quoi se rafraichir à merveille, & que toutes les productions de nos climats, qu'une Colonie y voudroit cultiver, y fructifieroient fort bien selon l'apparence.

Richesses du Pays.

LES richesses, que j'y ai vûes, sont de l'argent & des perles. Nôtre Commandant m'assura, qu'il y avoit vû de l'or, un jour que j'étois allé plus loin reconnoître le Pays. Nous y avons tous deux vû des noix muscades, du mastic, du gingembre, du poivre & de la canelle. Il est à croire que le clou de girofle n'y manque pas, puisque la région n'est pas éloignée du parallele des Moluques. On y trouve aussi de quoi faire des étoffes de soye. On ne peut douter qu'il n'y ait des cuirs & du suif, dès qu'il y a des vaches & des chèvres. Les essains d'abeilles, que j'y ai apperçus, sont une preuve qu'il y a de la cire & du miel. Voilà ce que j'y ai vû, sans m'etre beaucoup avancé dans les terres. Il n'est pas aisé de tirer, des habitans, quelque enseignement sur le surplus. Outre la difficulté de se faire entendre, ce sont des gens simples, contens du peu qu'ils ont sous leur main, qui ne songent qu'à vivre sans travail, & sans aucun souci des choses pour lesquelles on se donne tant de peine parmi nous.

Température.

L'AIR y est salubre & tempéré, le terroir fertile & agréable, partie montueux, partie de plaine. Il y a de bonnes Rivières, grandes & petites, sur lesquelles on peut construire des usines de toutes espèces. On trouve au bord de quelques-unes, des roseaux de cinq ou six palmes de tour. Le marbre, la pierre à bâtir, l'argile à pétrir de la brique, le bois de charpente n'y manquent pas non plus; enfin on y trouve des salines.

Baye S. Jacques & S. Philippe. Port Vera Cruz

LA Baye de *S. Jacques* & *S. Philippe* s'enfonce environ vingt lieuës dans les terres; les bords en sont remplis d'habitations. Le Port, que nous avons appellé *Vera Cruz*, à quinze degrés quarante minutes de Latitude, & où je propose d'établir la Colonie, peut contenir mille Vaisseaux à l'ancre, sur environ dix brasses, bon fond de sable noir. Il est formé par l'em-

l'embouchure de deux Rivières, l'une desquelles égale le Guadalquivir, l'autre est navigable aux Chaloupes, & donne une aiguade. Le chant des petits oiseaux est fort agréable sur la rive, ainsi que l'odeur des fleurs, surtout celle du citronnier & du basilic. Ces Rivières ne sont infestées ni de serpens ni de crocodiles. Je n'ai vû, sur les terres, ni fourmis, ni chenilles, ni mosquites, ni tant d'autres insectes, qui désolent certaines Contrées. Ce que j'ai dit sur la salubrité, je le fonde sur ce que la chair & le poisson s'y conservoient deux jours sans se corrompre: sur ce que les Naturels du Pays ne tiennent point leurs cabanes élevées de terre, sur des pieux, comme en d'autres endroits de l'Isle; sur ce que couchant souvent à terre, à la belle étoile, ils ne laissent pas de parvenir à un âge avancé; sur ce qu'aucun des gens de l'Equipage n'y fut malade, quoiqu'ils travaillassent beaucoup, & qu'ils bussent de l'eau fraîche à jeun & baignés de sueur, qu'ils mangeassent des fruits que la terre produit, & allassent également au serein & au soleil. La chaleur n'y est pas excessive, & ils avoient besoin, après minuit, d'une couverture de laine à cause de la fraîcheur du matin.

Quiros. 1606.

J'ai donné, à toute cette région, le nom de *Terre Australe du S. Esprit*, & j'ai imposé divers noms à une vingtaine d'Isles nouvellement découvertes; J'ai pris possession de tout ce Pays au nom de Vôtre Majesté, en faisant ériger deux Colonnes, sur lesquelles on a gravé vôtre devise *plus ultra*, qui convenoit si bien ici (*a*); on a aussi dressé une croix sur le rivage, & un autel en l'honneur de Nôtre-Dame de Lorette, sur lequel le sacrifice de la Messe a été célebré plus d'une fois.

Au surplus, Sire, je suis prêt à donner, sur la Carte, de plus amples instructions en présence des Mathématiciens de Vôtre Majesté.

(*a*) La devise de Philippe II. faisoit allusion au *nec plus ultra* des Colonnes d'Hercule au Détroit de Gibraltar.

Extrait d'un autre Mémoire du même Quiros.

Outre les Pays ci-dessus mentionnés, j'ai pris terre à l'Isle *Taumaco*, à la distance, selon nôtre estime, d'environ douze cens cinquante lieuës du Mexique. J'y séjournai dix jours. Le Roi, nommé *Tamay*, fit fournir des vivres, dont l'Equipage avoit grand besoin, & vint sur mon bord. C'étoit un homme de haute taille, d'une corpulence robuste; le teint plus qu'olivâtre, les yeux brillans, le nez aquilin, la barbe & les cheveux crêpus: il paroissoit avoir de l'entendement & même de la ruse: en un mot c'étoit un homme présentable. Je le reçus bien, & je lui fis voir le Navire avec tout son appareil. On devinoit assez, à son geste & à son étonnement, qu'il n'avoit jamais rien vû de pareil. Nous nous entretînmes par signes. Un Sécretaire écrivoit à mesure ses réponses, autant qu'on les pouvoit deviner. Je lui demandai s'il y avoit des Isles habitées autour de celles-ci, soit dans le voisinage, soit plus loin, & de quel côté. Il me répondit qu'il y en avoit en quantité, & même une grande région, qu'il appelloit *Manicolo*. Il traçoit des ronds avec son doigt sur la poussière, plus ou moins grands, à mesure que l'Isle, dont il parloit, étoit plus gran-

Isle Taumaco

Conférence avec le Roi Tamay.

Grande région appellée Manicolo.

 de

Quiros. 1606.

de ou moindre. Pour signifier que c'étoit un grand Pays, il étendoit les bras tout de leur long. Il pointoit du doigt le Nord, le Sud, ou l'Est, selon le côté où la région étoit placée. Il nous fit entendre que le Pays vers le Sud étoit sous sa domination. Ces Peuples, selon l'apparence, comptent le tems par nuits: car pour marquer la distance d'un lieu à un autre, il couchoit sa tête sous son bras, comme pour dormir, autant de fois qu'il y avoit de journées de chemin. Divers autres signes lui servirent à nous faire entendre quels Peuples étoient blancs ou noirs; quels autres étoient ses ennemis ou ses alliés. Quand ils étoient antropophages, il mordoit son bras, ce qui signifioit aussi qu'il leur vouloit du mal. Nous lui fîmes si long-tems répéter ces sortes de gestes, qu'il en parut fatigué, & demanda de s'en aller. Ainsi nous le congédiâmes, après lui avoir fait des présens. J'allai le lendemain moi-même lui faire visite.

J'ai touché depuis à ce Pays, qu'il appelle *Manicolo*, (*a*) où l'on trouve des bœufs, des buffles, des chiens qui aboyent, des poules, des cochons, & des coquillages à perles. En partant, j'enlevai quatre des Naturels, dont trois s'échapèrent à la nage, & le quatrième, qui nous resta, fut baptisé & nommé *Pierre* (*b*).

Rapport d'un autre Indien.

Isle Chicayna.

Nous l'interrogeâmes depuis fort au long sur son Pays; il nous dit que sa profession étoit de faire des tissus & des flèches, qu'il étoit né dans l'Isle *Chicayna*, plus grande que *Taumaco*, dont elle est éloignée de quatre journées de navigation. Selon son rapport, le terroir y est très-fertile & abondant en toutes sortes de fruits. Les habitans sont les uns noirs, à cheveux roux & crêpus (*c*). Il y en a de taille de géant. Le rivage y est plein de coquillages à perles, de diverses grandeurs, que l'on ramasse à la main dans une eau peu profonde: on jette les perles quand elles sont petites: l'on mange la chair de l'huître, qu'il appelle *Canose*, & de la coquille, qu'il nomme *Totole*, on en fait des assiettes & des cuillières. Il nous parla d'un autre coquillage, nommé *Taquila*, dont les perles sont grandes & belles. Il nous disoit tout ceci d'un air de vérité, & sur son rapport, je n'ai pas lieu de douter qu'on ne pût faire, en ces Contrées, un commerce de perles fort avantageux. Il nous ajouta qu'en deux jours de trajet on passoit de Chicayna à l'Isle *Guantopo*, où les hommes sont aussi blancs que ceux d'Europe, à cheveux roux ou noirs, le corps peint en rouge jusqu'à la ceinture: les femmes très-belles & vêtues de soye de la tête aux pieds: que les habitans de celle-ci parlent la même langue, & sont alliés de ceux de l'Isle *Taucalo*: qu'à deux journées de Manicolo, & à cinq de Taumaco, étoit l'Isle *Tucopio*, grande comme celle d'Acapulco sur les Côtes du Mexique, habitée par une Nation négre & de petite taille, qui a un langage particulier, & qui néanmoins est alliée de son Pays na-

Perles.

Isle Guantopo.

Isle Taucalo.

Isle Tucopio.

(*a*) Le Mémoire ne marque le gissement d'aucun de ces Pays d'une manière satisfaisante. On l'a indiqué de la façon la plus probable, dans la Relation précédente.

(*b*) La Relation précédente explique que c'est à *Taumaco*, non à *Manicolo*, que les quatre Indiens furent enlevés.

(*c*) Remarquez cette circonstance extraordinaire & peu vraisemblable, ainsi que celle rapportée dans la Relation précédente, sur les hommes noirs à cheveux rouges.

natal: que cette Isle a une grande Baye, où se jettent quatre Rivières non guéables, & qu'on y trouve beaucoup de perles. Il nous racontoit à-peu-près la même chose des Isles *Pilen*, *Pupam*, *Fonfono*, & autres adjacentes. Cette dernière n'est qu'à deux ou trois journées de Taumaco. Les habitans sont des nègres de haute taille, qui ont aussi leur langue particulière. Il nous parla d'une grande région, nommée *Pouro*, qu'il disoit n'avoir pas vû, mais avoir appris, d'un marinier expert, qu'elle étoit fort peuplée: que les habitans étoient presque noirs, vigoureux, peu traitables & guerriers: que néanmoins les homicides y étoient punis de mort & pendus: qu'il avoit vû, de ses propres yeux, une flèche telle que les fabriquent les gens du Pays, garnie d'une pointe d'argent, faite en lame de couteau: ce qu'il nous assura plusieurs fois. Pour moi je n'ai nulle peine à croire que la Nature produise de ce métal en ces Contrées; car j'ai trouvé, dans le Golfe S. Jacques & S. Philippe, des pierres qui ressembloient fort à de la marcassite d'argent.

Quiros. 1606.

Isles Pilen, Pupam, Fonfono.

Pouro, grande région.

Marcassite d'argent.

Cet Indien Pierre, nous racontoit encore, que dans son Pays, le Démon, qu'il appelloit *Terua*, & dont il ne parloit qu'avec un grand air de frayeur, apparoissoit aux gens pendant la nuit, ou conversoit avec eux, quoiqu'invisible, durant le jour: que lorsqu'on vouloit en approcher, on ne trouvoit qu'un air impalpable: qu'il avoit prédit l'arrivée d'une Nation éloignée, laquelle chercheroit à se rendre maîtresse de la vie & des biens des Insulaires. Mais depuis que nôtre Sauvage eut reçu le Baptême, il fut peu à peu délivré de ces prestiges. Il montroit un grand desir de retourner vers ses Compatriotes, pour leur faire embrasser la Foi Chrétienne, & leur apprendre comment il avoit été bien traité par les Espagnols; mais il mourut jeune à Mexico âgé de vingt-six ans.

Croyance d'un Insulaire.

Terminons cet article par une note de Hackluyt. „ Un nommé „ Simon *Fernand*, Pilote Portugais, m'a dit, à moi, Richard Hackluyt, „ cejourd'hui 15 Mars 1604, que tandis qu'il étoit à Lima, vers l'an „ 1600, on avoit fait partir une Flotte pour les Philippines, commandée „ par un Mestif, fils d'un Espagnol & d'une Indienne: qu'un vent de „ Nord avoit jetté les Vaisseaux bien loin au Sud de la Ligne, où ils a- „ voient découvert des Isles non moins belles que les *Isles Salomon*. On „ nomma le lieu principal *Monte di Plata*, (Mont d'argent,) à cause qu'on „ y trouve beaucoup de ce métal. Les Espagnols virent deux couronnes „ de ce métal, qui valoient un grand prix. Ils dirent aussi qu'ils avoient „ vû un petit monceau de poudre d'argent, d'environ deux poignées. „ Les habitans estiment beaucoup le fer, & l'échangeroient au poids de l'ar- „ gent. *Luis de Tribaldo*, Gentilhomme de l'Ambassadeur d'Espagne en „ Angleterre, m'a dit aussi, qu'il avoit vû, à Madrid, un Officier de „ Marine, qui demandoit la permission de faire la conquête de ces Pays, „ & qui, à ce qu'il croit, l'avoit obtenuë ".

Note de Hackluyt.

Isle Monte di Plata, riche en argent.

Voyage

NODAL.

Voyage de Garcie de Nodal, en 1618.

Remarque Préliminaire.

LE mauvais ſuccès de la dernière Expedition de Quiros ralentit tout à coup l'ardeur de la Cour d'Eſpagne pour les nouvelles Colonies. Ce célèbre Marin eut beau préſenter divers Mémoires à cet effet ; l'affaire, comme on l'a dit, fut trainée en longueur juſqu'à ſa mort, qui fit entièrement oublier ſes projets. Il ne falloit pas moins que l'émulation d'une Nation rivale, pour reveiller le goût des découvertes ; mais encore eſt-il reſté impuiſſant dans ſes derniers efforts.

Le Roi d'Eſpagne envoye deux Caravelles pour viſiter le Détroit de le Maire.

A peine le Roi d'Eſpagne fut-il informé de la fameuſe courſe de le Maire, dont on a donné ailleurs la Relation (*a*), que prenant plus de confiance aux nouvelles découvertes de cet habile homme, que n'en avoient eu ſes Compatriotes meme (*b*), il attira, dans ſes Etats, quelques bons Marins Hollandois, du nombre deſquels étoient Jean de *Moore* & Jean *de Witte*. Il fit équiper deux Caravelles, dont il donna le commandement à Don Garcie *de Nodal*, avec ordre de viſiter le nouveau paſſage de communication d'une Mer à l'autre, & d'examiner s'il feroit poſſible de le garder en conſtruiſant des Fortereſſes ſur les deux rivages.

1618.

Départ de Lisbonne.

LES Caravelles partirent du Port de Lisbonne, Ville alors ſous la domination d'Eſpagne, le 27 Septembre 1618, & ayant touché à *Rio Janeiro*, vinrent, par le travers de cinquante-trois degrés vingt minutes de Latitude, où elles découvrirent un nouveau Détroit, entre deux Caps (*Eſpiritu ſanto* & *Arenas*,) que l'on nomma le *Canal S. Sebaſtien*, & qui rentre, à ce que l'on conjectura, dans le grand Canal de Magellan : puis un peu plus loin vers le Sud Eſt, près d'un Cap, qu'ils appellèrent des *Pennas*, un autre nouveau Detroit, plein de rochers & de bas fonds. Toute cette Côte eſt en écore, garnie de hautes montagnes, couvertes de neige juſqu'au cinquante-quatrième degré. Mais un peu plus avant, du côté du Pole, on la voit revêtue d'arbres & de verdure. Elle eſt toute decoupee de Bayes & de Promontoires, ſur-tout vers le cinquante-cinquieme parallèle, ſous lequel il y a deux petites Iſles, qui ne ſont que des rochers blancs, rongés des vagues.

Canal S. Sébaſtien.

Cap Pennas.

Sauvages de grande taille.

On trouve de l'or ſur la Côte Orientale de la Terre de feu.

ON prétend que Moore, commerçant ſur ce rivage, avec les Naturels du Pays, qui ſont plus hauts de toute la tete que nos Européens, avoit reçu d'eux, en échange de quelques outils de fer, un lingot d'or long de plus d'un demi pied, ſans qu'ils ayent pû lui faire entendre ſi ce métal venoit de leur propre terrein ou d'ailleurs, & ſans qu'on ait même pû ſçavoir le poids du lingot, la choſe ayant été tenuë ſecréte, par ce Capitaine Hollandois.

NODAL, parvenu à l'entrée du Détroit, le trouva tel qu'il paroît repréſenté dans les Cartes de le Maire. Mais, quoiqu'aidé d'un vent favorable, il ne pût l'emboucher alors, tant les courans le repouſſoient avec force. Il paſſa trente lieuës plus loin, vers le Sud-Eſt, le long d'une Côte, que l'on jugea

(*a*) Voyez le Tome XIV. pag. 229.

(*b*) On ſait quel jugement Spilberg portoit de ces découvertes, *ut ſupra*, pag. 255. & Tom. XV. pag. 161.

jugea faire partie de quelque grand Continent, qui pouvoit s'étendre vers le Sud de l'Afrique (*c*). Enfin, revenant sur ses pas, il entra dans le Détroit, dont la longueur est d'environ sept miles, & ayant jetté l'ancre à un mile de l'embouchure, dans une Baye sabloneuse, il descendit sur la Côte de l'Ouest, près d'une Rivière d'eau douce, ombragée de beaux arbres, où l'Equipage eut toute la commodité possible pour faire du bois & de l'eau. Quinze Naturels du Pays s'approchèrent de l'aiguade. Ils étoient nuds, n'ayant, pour tout vêtement, sur les épaules, qu'une peau de mouton, peinte en rouge, ainsi que tout leur corps, à l'exception du visage, qu'ils avoient frotté de craye blanche. Deux d'entr'eux, plus grands que les autres, portoient des fourures brunes, d'un poil extrêmement doux, & sur la tête des bonnets de peaux de lares, sorte d'oiseaux de Mer, écorchés, dont ils avoient arraché les grosses plumes, en laissant le duvet. Leurs armes étoient l'arc, des flèches, garnies de cailloux aiguisés, & des couteaux de pierre: leurs ornemens, des ceintures de cuir, & des colliers de très jolies petites coquilles blanches & opales. Jamais les Espagnols ne pûrent rien comprendre à leur langage. Soit que les Barbares fissent quelque demande ou quelque réponse, ils ne faisoient que répéter *boo*, *boo*, *boo*. Ils témoignèrent une grande aversion pour tout ce qu'on leur offrit à boire & à manger. On ne leur vit manger que d'une herbe un peu amère, & d'une certaine fleur jaune, assez semblable au souci, qui croit en abondance sur cette rive. D'ailleurs ils ne se faisoient aucune peine de voir là des Espagnols, leur aidant même à puiser de l'eau, & à couper du bois, après avoir, sans défiance, posé leurs armes à terre. Ils avoient, de l'autre côté de la Baye, leur habitation, composée d'une cinquantaine de cahutes en pieux couvertes de roseaux. Ces Sauvages sont assez dociles & paroissent capables d'instructions: car en fort peu de tems ils avoient déja appris à réciter l'Oraison dominicale.

NODAL. 1618.

Côte inconnuë.

Passage dans le Détroit de le Maire.

Mœurs des habitans du Détroit.

QUANT au côté de l'Est du Détroit, qu'on appelle *Terre des Etats*, où la force des courans repoussa les Caravelles, lorsqu'elles étoient déja dans la Mer du Sud, la Côte y a plus d'étenduë, mais elle est inaccessible, n'offrant de toutes parts, à la vûe, que des précipices & des roches aiguës. L'aspect en est assez semblable à celui de la Norvege; & la Mer y est sans fond près du rivage.

Terre des Etats.

LES Caravelles, rentrées dans la Mer du Sud, examinèrent, autant que les vents & les courans, dont elles étoient tourmentées, le purent permettre, s'il y avoit, en ce parage, quelque autre endroit. Mais elles ne trouvèrent d'autre embouchure que celle-ci & celle de Magellan, plus anciennement connuë, quoique Spilberg eut raconté en Hollande, qu'on en trouveroit une vers le Cap *Prouvaert* (*d*). Elles reconnurent les Isles *Barnevelt*,

Isles Barnevelt.

(*c*) Si cette circonstance est véritable, il faut que les Caravelles se soyent alors plus avancées dans la Mer du Nord qu'on ne semble le dire ici, à l'Est des Patagons: car Brouwer a trouvé la Mer ouverte, à l'Orient de la Terre des Etats, & est entré, par-là, de la Mer du Nord dans celle du Sud, sans passer ni le Détroit de le Maire, ni celui de Magellan.

(*d*) C'est apparamment le Cap *Forward*. On trouve, en effet, presque vis-à-vis ce Cap, un Détroit peu fréquenté, que les gens du

Nodal. 1618. Cap Hoorn.

nevelt, qui ne font que de mauvais rochers fans herbes. Elles doublèrent le Cap de *Hoorn*, derrière lequel on trouve un Port affez commode, fi ce n'eft que les Equipages y effuyèrent un froid exceffif, accompagné de neige & de grêle affreufes. Ils s'avancèrent près du Pôle jufqu'à cinquante-fix degrés & demi, d'où remontant un peu plus vers l'Equateur, & ne fe trouvant pas affez de vivres pour s'arrêter au Chili, ils rentrèrent dans le Détroit de Magellan; prirent, au *Port Famine*, de l'écorce aromatique de ces arbres à poivre, qu'ils vendirent feize réales la livre en Efpagne; rentrèrent dans la Mer du Nord; & ayant touché à *Fernambouc*, revinrent, fans avoir perdu un feul homme, à Séville, le 9 Juillet 1619., après neuf mois & demi de navigation. Le Roi d'Efpagne fut fi content de l'heureux & prompt fuccès de ce Voyage, qu'il ordonna que la Flotte de huit Vaiffeaux, préparée pour les Philippines, eut à prendre cette route. On comptoit alors que cette Flotte ne devoit pas mettre plus de huit ou neuf mois à parvenir, par cette voye, au lieu de fa deftination, puifque la traverfée de la Mer Pacifique, malgré fon immenfité, n'exigeroit pas plus de deux mois, à caufe qu'on y trouve toûjours la Mer & les vents d'Eft favorables: au lieu que par la route ordinaire, où il faut aller chercher les vents & s'affujettir aux mouffons, le trajet ne fe peut faire qu'en quatorze, quinze ou feize mois, & fouvent avec perte de beaucoup de monde, par les maladies qu'une longue navigation rend inévitables (*e*).

Nodal rentre dans le Détroit de Magellan par l'Oueft.

Poivre de Magellan vendu en Efpagne.

Retour à Séville.

Route commode pour aller aux Indes Orientales.

Telle eft l'utilité qu'on jugea d'abord pouvoir tirer de la découverte du Détroit de le Maire; & peut-être avec raifon. Car bien que l'ufage de fuivre la route du Cap de Bonne Efpérance ait continué de prévaloir, l'opinion de quelques habiles Navigateurs eft, que l'on penfoit jufte alors, & qu'il feroit plus commode & plus expéditif d'aller en Orient par l'Occident, que de prendre le chemin le plus court.

du Pays nomment *Jelouchete*; mais ce Canal, ainfi que celui de S. Ifidore, & celui de S. Sébaftien rentrent tous les trois dans le grand Canal de Magellan.

(*e*) On ne peut douter que la Relation de ce Voyage n'ait été écrite par un Efpagnol, & par un Hollandois, chacun dans leurs langues; mais on ignore fi ces Journaux ont jamais été imprimés. On trouve un Extrait de l'Hollandois dans les Recueils de *Barlay*, & un autre de l'Efpagnol dans l'Amerique de *Laët*. Ces deux narrations, fans fe contrarier, ne fe reffemblent guères. Ce n'eft qu'en les confrontant avec foin, qu'on s'eft affuré que c'étoit le même Voyage. Voyez auffi *Ovalle*, dans fon Hiftoire d'Amerique.

Découvertes des Hollandois. 1616-1644.

Découvertes des Hollandois aux Terres Auftrales.

La découverte de la plupart des grandes Contrées de nôtre Hémifphère, au Sud des Ifles Moluques, eft dûe aux Hollandois, qui y ont navigé à diverfes reprifes durant trente années, foit par un deffein formel, foit au hazard, en faifant voile vers leurs Poffeffions des Indes Orientales. Les Journaux de ces premiers Navigateurs, quoiqu'ils n'ayent prefque certainement vifité que les Côtes de ces Régions Auftrales, nous préfenteroient fans doute des éclairciffemens défirables fur la Géographie, & plufieurs autres objets de curiofité, fi, par quelque raifon que ce puiffe être, ceux,

Découvertes des Hollandois. 1616-1644.

ceux, entre les mains de qui ils sont tombés, n'avoient jusqu'à présent évité de les rendre publics. Nous n'avons presque rien à cet égard qu'une Carte, que Melchisedec Thevenot fit graver, à la suite de la Relation de François Pelsart, dans le premier Volume de son excellent Recueil. On voit, dans sa Préface, qu'il a eu aussi entre les mains, quelques autres Journaux, relatifs au meme objet. Voici comment il s'y exprime, sur tout ce grand Canton. „ La Terre Australe, qui fait maintenant une cinquiéme Partie du Monde, a été découverte à plusieurs fois: la partie „ nommée de *Wit-landt*, en 1628. La Côte, que les Hollandois appellent „ la Terre de *P. Nuyts*, le 16 Janvier 1627. La Terre de *Diemen*, le 24 „ Novembre 1642. Celle, qu'ils ont nommée la *Nouvelle Hollande*, en „ 1644 (*a*). Les Chinois en ont eu connoissance il y a long-tems; car „ l'on voit que Marco-Polo marque des grandes Isles au Sud-Est de Java; „ ce qu'il avoit apparamment appris des Chinois, avec ce qu'il dit de l'Isle „ de Madagascar; ces Peuples ayant fait autrefois, ce que font mainte„ nant les Nations de l'Europe, & couru toutes les Mers des Indes jus„ qu'au Cap de Bonne Espérance, pour le Commerce & pour faire de nou„ velles Découvertes. Pelsart, dont on a mis ici la Relation de la Terre „ Australe, y fut jetté, plutôt qu'il ne la découvrit; mais l'on donnera en„ suite les Voyages de *Carpentier* & de *Diemen*, à qui l'on doit le principal „ honneur de cette Découverte: Diemen en rapporta de l'or, de la porce„ laine, & mille autres richesses, qui firent croire d'abord que le Pays „ produisoit toutes ces choses; l'on a sçu depuis, que ce qu'il en rapporta „ venoit d'une Caraque, qui avoit échoué sur ces Côtes. Le mystère, „ qu'en font les Hollandois, & la difficulte de permettre que l'on ne publie „ la connoissance que l'on en a, fait croire que ce Pays est riche. Comment „ auroient ils cette jalousie, pour un Pays qui ne produiroit rien de ce qui „ mérite qu'on l'aille chercher si loin (*b*)? L'on sçait d'ailleurs qu'ils y en„ voyèrent des Troupes pour s'y établir, & qu'ils trouvérent des Peuples „ fort résolus, qui se presentérent aux Hollandois sur la grève, où ils de„ voient débarquer, les vinrent recevoir jusques dans l'eau, & les attaquè„ rent dans leurs Chaloupes, nonobstant l'inégalité de leurs armes. Les „ Hollandois disent, qu'ils trouvérent des hommes qui avoient huit pieds „ de haut; Pelsart ne marque point cette grandeur extraordinaire; & peut„ être que la peur qu'ils firent aux Hollandois, qui les obligea de se reti„ rer, les fit paroître plus grands qu'ils ne sont en effet (*c*). Quoi qu'il „ en soit, presque toutes les Côtes de ce Pays-là ont été découvertes, & „ la

Premières découvertes de la Nouvelle Hollande.

Peuples guerriers & de grande taille.

(*a*) Il y a apparence qu'elle reçut seulement ce nom général alors; car l'intérieur n'a jamais été découvert; mais les Côtes étoient connuës depuis longtems sous les diverses denominations que leurs parties conservent encore.

(*b*) C'est un reproche qu'on a souvent fait aux Hollandois; mais la conséquence qu'on en tire est peu juste, & le tems a successivément détruit les idées, qu'on se formoit autrefois de la richesse de ce Pays. Si les Hollandois craignent quelque chose, c'est la proximité des Colonies étrangères

(*c*) Cette plaisanterie pourroit être bonne pour une fois; mais les témoignages des Voyageurs sont si multipliés & si précis là-dessus, qu'il n'est presque plus permis de revoquer la chose en doute. On aura peut-être occasion d'examiner ce point plus particuliérement dans la suite.

DÉCOUVERTES DES HOLLANDOIS. 1616-1644.

„ la Carte que l'on en a mise ici, tire sa première origine de celle qu'on a „ fait tailler, de pièces rapportées, sur le pavé de la nouvelle Maison de „ Ville d'Amsterdam ".

PAR malheur, Thevenot n'a point exécuté la promesse qu'il fait ici sur la Carpentarie. Ce sçavant Collecteur préparoit, lorsqu'il mourut, un cinquième Volume de son Recueil, dont quelques cahiers incomplets étoient déja imprimés, & qui contiennent entr'autres le Journal du Capitaine *Tasman*, qui découvrit la Terre Méridionale de *Van Diemen* & la *Nouvelle Zelande*; mais il ne s'y trouva rien sur la course des Genéraux *Carpentier* & *Diemen*, supposé qu'ils ayent fait eux-mêmes les Voyages qu'on leur attribuë (*d*), ou du moins, si les Manuscrits étoient dans le Cabinet de Thevenot, on ne sçait plus aujourd'hui ce qu'ils sont devenus. Ainsi, depuis 1616, jusqu'en 1642, nous n'avons rien, sur tout ce Canton des Terres Australes, qui soit un peu détaillé, si ce n'est les Routiers de Pelsart & d'Abel Tasman, qu'on va lire ci-dessous. On manque même d'une Notice exacte du tems des Découvertes précédentes, & de ceux qui les ont faites. Ce qu'on en peut dire de plus certain, a déja été exposé dans l'Introduction générale de ce Volume, & dans les Remarques critiques que nous y avons ajoutées.]

(*d*) On fixe communément la découverte de la Carpentarie, l'année d'après le retour du Gouverneur Général Carpentier en Hollande.

PELSART.

Voyage de François Pelsart, aux Terres Australes, en 1629.

1629.

Tempête qui jette Pelsart dans une Mer inconnuë.

C'ÉTOIT pour les Indes Orientales que Pelsart étoit parti du Texel, le 28 d'Octobre 1628, avec une Flotte nombreuse, & dans les vûes ordinaires du Commerce (*a*); lorsqu'approchant du Cap de Bonne Espérance, son Vaisseau, nommé le *Batavia*, fut séparé des autres par la tempête, & porté, pendant la nuit, aux vingt-huit degrés de Latitude du Sud, vers des Rochers, que les Hollandois nomment *Roches de Fréderic Houtman*. Pelsart étoit dans la langueur d'une incommode maladie. Cependant, ayant cru s'appercevoir que son Vaisseau touchoit, il se hâta de courir sur le tillac, où il trouva toutes les voiles hautes, & la route Nord-Est au Nord. Un tems assez clair, dont on avoit l'obligation à la Lune, lui fit appercevoir, dans l'éloignement, une écume fort épaisse. Son inquiétude augmente. Il demande en quel endroit du Monde est le Vaisseau, & d'où peut venir une écume si blanche? Le Pilote lui répondit que cette blancheur paroissoit venir des rayons de la Lune, mais que Dieu seul connoissoit la situation du Vaisseau, & qu'il n'y avoit que trop d'apparence qu'on étoit sur un Banc inconnu.

Son naufrage.

PELSART fit jetter la sonde. On trouva dix-huit pieds d'eau à l'arriére, & beaucoup moins au-devant. Un si terrible danger fit prendre la résolution

(*a*) Son Journal se trouve dans le grand Recueil des Navigations Hollandoises, & dans la Collection de Thevenot, Tome I. pag. 50 & suivantes.

tion de jetter toute l'artillerie en Mer, dans l'espérance que le Vaisseau se remettroit du moins à flot. Mais tandis qu'on étoit occupé de ce travail, il s'éleva un orage de pluye & de vent; & ce fut alors que chacun se crut à l'extrémité de sa vie. On se vit entre des Rochers & des Bancs, contre lesquels le Vaisseau ne cessoit pas de heurter. Pelsart fit couper le grand mât, qui ne servoit plus qu'à redoubler les secousses. Malheureusement, quoiqu'on eût observé de le couper vers le pied, il fut impossible de le dégager des manœuvres. On ne voyoit point de terre que la Mer ne couvrît, à l'exception d'une Isle, qui paroissoit éloignée de trois lieuës, & de deux autres moins grandes, ou plutôt deux Rochers, qu'on jugeoit encore plus proches. Le Pilote, qui fut envoyé pour les reconnoître, assura que la Mer ne les couvroit point; mais qu'entre tant de Bancs & de Roches, l'accès en seroit fort difficile. On résolut néanmoins d'en courir les risques, & de faire porter d'abord à terre les Femmes, les Enfans & les Malades, dont les cris & le desespoir n'étoient propres qu'à faire perdre courage aux Matelots. Ils furent embarqués, avec beaucoup de diligence, dans la Chaloupe & dans l'Esquif.

Brutalité des Matelots.

Vers dix heures du matin, on s'apperçut que le Vaisseau étoit entr'ouvert. Pelsart fit redoubler les efforts, pour sauver le pain & les autres alimens. L'eau fut négligée, parcequ'on ne s'imaginoit pas qu'on en pût manquer à terre. L'Auteur fait admirer ici la brutalité d'une partie des Matelots Hollandois, qui, dans un état si desespéré, „ ne pensèrent, dit-„ il, qu'à se gorger de vin, parcequ'il étoit à l'abandon. Aussi ne put-„ on faire que trois voyages avant la nuit, & porter, au rivage, environ „ cent quatre-vingt personnes, vingt barils de pain & quelques petits ba-„ rils d'eau ". Ces provisions furent meme dissipées par l'Equipage, à mesure qu'elles arrivoient dans l'Isle. Pelsart y passa, pour arrêter le desordre. Cette attention fut d'autant plus utile, qu'elle servit à lui faire reconnoître que l'Isle étoit sans eau. Mais lorsqu'il revenoit, avec une vive impatience, pour en faire transporter, avec les plus précieuses marchandises du Vaisseau, un grand vent l'obligea de relâcher au lieu d'où il étoit parti. En vain tenta-t-il plusieurs fois de retourner à bord. La Mer brisoit si rudement, contre le Vaisseau, qu'il lui fut impossible d'aborder. Un Matelot s'étant jetté à la nage, pour le venir joindre, & lui représenter le besoin que ses gens avoient de son secours, il renouvella plusieurs fois les mêmes efforts. Mais desespérant de surmonter la force des vagues, il se vit réduit à renvoyer le Matelot par la même voye, avec ordre de faire ramasser toutes les planches qui se trouveroient sur le Vaisseau, de les attacher ensemble, & de les jetter dans les flots, afin qu'on pût les repêcher, pour en faire des nâgeoires à la Chaloupe ou à l'Esquif. Mais l'orage n'ayant fait qu'augmenter, & la perte de sa vie ne pouvant être d'aucune utilité pour les malheureux, qui imploroient son assistance, il fut contraint de retourner à l'Isle, & de laisser, avec une vive douleur, son Lieutenant & soixante-dix hommes dans un péril, dont il n'y avoit plus que le Ciel qui fût capable de les délivrer (*b*).

Ceux,

(*b*) Voyage de Pelsart, *ubi suprà*, pag. 50 & 51.

PELSART. 1629.

Isles qui leur servent de retraite.

CEUX, qui s'étoient crus heureux de pouvoir passer dans l'une ou l'autre des deux Isles, n'y étoient guéres en meilleur état. En faisant le compte de leur eau, ils n'en trouvérent,. dans la petite Isle, qu'environ quatre vingt pintes, pour quarante personnes, dont leur troupe étoit composée. Il y en avoit moins encore dans la grande Isle, où le nombre des malheureux étoit d'environ cent quatre-vingt. Pelsart ayant relâché dans la première, on lui représenta la nécessité d'employer la Chaloupe & l'Esquif à chercher de l'eau dans les Isles voisines. Il en reconnut la nécessité; mais il déclara qu'il ne pouvoit prendre cette résolution sans l'avoir communiqué à ceux de la grande Isle, qui tomberoient autrement dans le dernier desespoir, en voyant éloigner la Chaloupe & l'Esquif. Il eut beaucoup de peine à faire goûter cette généreuse idée, dans la crainte où l'on étoit, qu'il ne fût retenu dans la grande Isle. Cependant, lorsqu'il eut déclaré qu'il périroit plutôt à la vûe de son Vaisseau, que de laisser la plus grande partie de ses gens & de ses amis dans une incertitude pire que la mort, il obtint la liberté d'exécuter sa résolution. Mais, en approchant de la grande Isle, ceux qui l'accompagnoient, dans l'Esquif, lui dirent qu'ils ne lui permettroient pas d'en sortir, & que s'il avoit quelque chose à communiquer à l'autre troupe, il pouvoit crier pour se faire entendre. Il s'efforça inutilement de se jetter dans l'eau, pour gagner le rivage. On le retint avec tant d'obstination, que se voyant forcé de suivre la loi qu'on lui imposoit, il prit le parti de jetter ses Tablettes dans l'Isle, après y avoir écrit qu'il partoit avec l'Esquif, pour aller chercher de l'eau, dans les terres que la pitié du Ciel pouvoit lui faire rencontrer.

Pelsart les quitte dans une Chaloupe.

IL en chercha d'abord le long des Rochers, & sur les Côtes de plusieurs autres petites Isles. Mais, s'il en trouva dans des creux de terre ou de roc, l'eau de la Mer, qui brisoit continuellement contre ces écueils, s'y étoit mêlée & la rendoit inutile pour ses besoins. Il fallut retourner à la petite Isle, pour y faire, de quelques mauvaises planches, une espèce de pont à la Chaloupe; car on ne pouvoit entreprendre une plus longue navigation, avec un Bâtiment découvert. Pelsart, ayant fait approuver ses résolutions à toute la troupe, partit avec ceux qu'il choisit pour l'accompagner. Il prit hauteur. Elle se trouva de vingt-huit degrés treize minutes. Bien-tôt, il eut la vûe d'une Côte, qu'il prit pour la Terre-ferme, à six miles, suivant son estime, au Nord-Quart-d'Ouest du lieu de son naufrage. La sonde lui donna vingt-cinq & trente brasses d'eau. Comme la nuit s'approchoit, il s'éloigna, le soir, de la Côte: mais s'en étant rapproché à la pointe du jour, il n'en étoit, vers neuf heures, qu'à trois miles. Elle lui parut basse, sans arbres, & pleine de rochers, à peu près de la même hauteur que celle de Douvres. Il découvrit une petite Anse, dont le fond n'offroit que des sables. Le tems, qui étoit fort gros, ne lui permit pas d'y entrer. Le jour suivant, 10 de Juin, il se tint sous le même parage, en variant ses bordées. Mais, la Mer ne cessant pas d'être fort orageuse, il se vit dans la nécessité d'y jetter une partie de ses provisions, qui l'empêchoient de faire tirer l'eau, dont la Chaloupe se remplissoit continuellement. Le vent s'étant appaisé, il fit route le lendemain au Nord, sans oser s'engager dans les brisans, qui lui faisoient craindre l'ap-

Il découvre la Terre Australe.

l'approche de la terre. Le 12, la hauteur se trouva de vingt-sept degrés. Il suivit la Côte, avec un vent Sud-Est, mais toûjours avec défiance, parcequ'elle étoit fort escarpée, & qu'il n'y voyoit aucune apparence d'ouverture. Dans cet éloignement, le Pays lui parut fertile & couvert d'herbes. Le 13, il trouva vingt-cinq degrés quarante minutes de hauteur: d'où il conclut que le courant l'avoit porté vers le Nord. Là, découvrant une ouverture, il fit inutilement ses efforts pour aborder. La Côte étoit composée de Rochers rouges & d'une même hauteur, sans terre & sans sable, qui paroissent former un rivage.

Il visite la Côte.

Le 14, à vingt-quatre degrés, la marée, qui portoit beaucoup vers le Nord, permit encore moins de chercher une descente. Cependant, Pelsart, ayant apperçu de loin beaucoup de fumée, fit employer aussi-tôt les rames pour s'approcher du lieu d'où il la voyoit partir. Il se promit de trouver de l'eau, dans un Canton qui devoit etre habité par des hommes. Mais la Côte étoit inaccessible, & la Mer si grosse, qu'il perdit l'espérance d'en pouvoir approcher. Dans le chagrin d'un si cruel obstacle, six de ses hommes, se fiant à leur adresse, sautèrent dans les flots, & gagnèrent enfin la terre, avec beaucoup de peine & de dangers; tandis que la Chaloupe s'arrêta sur son ancre, à vingt-cinq brasses de fond. Ils employèrent tout le jour à chercher de l'eau; & dans leurs courses, ils apperçurent quatre hommes, qui s'avançoient vers eux, le ventre à terre, c'est-à-dire, en marchant sur les pieds & les mains, comme des animaux. Ils ne les reconnurent, pour des créatures humaines, qu'après les avoir effrayés par quelques mouvemens, qui les obligèrent de se lever pour prendre la fuite. On les apperçut alors de la Chaloupe même. Ces Sauvages sont noirs & tout-à fait nuds. Les six Hollandois, n'ayant pû découvrir aucune trace d'eau, rejoignirent Pelsart à la nâge, blessés & meurtris du choc des vagues & des rochers. On leva l'ancre; & malgré la crainte des brisans, on continua de suivre la Côte (c).

Habitans du Pays.

Le 15, on découvrit un Cap, &, vers sa Pointe, un Récif, ou une chaîne de Rochers, qui s'avançoit d'un mile en Mer. Pelsart ne fit pas difficulté de s'engager dans ces écueils, parceque la Mer y paroissoit peu agitée. Mais il n'y trouva qu'un Cul-de sac, dont l'enfoncement n'avoit aucune sortie. Une autre ouverture, dans laquelle il n'entra pas moins témérairement, ne lui fit trouver, par degrés, que deux pieds d'eau & beaucoup de pierres. Mais cette Côte offrant un rivage de sable, d'un mile de largeur, il y descendit, pour y faire creuser des puits. L'eau n'en étoit pas moins salée que celle de la Mer. Cependant on trouva, dans les creux des Rochers, un reste d'eau de pluye, qui fut d'un extrême soulagement pour des malheureux qui périssoient de soif, & qui n'avoient eu, depuis plusieurs jours, qu'un demi-septier pour ration. Ils en recueillirent, pendant toute la nuit, environ cent soixante pintes. Des cendres & des coquilles, qu'ils trouvèrent dans le même lieu, leur firent juger que les Sauvages y étoient venus nouvellement.

La misère oblige Pelsart de prendre la route de Batavia.

L'Espérance de recueillir une plus grande quantité d'eau, dans les Rochers,

(c) *Ibidem*, pag. 51 & 52.

chers, eut la force de leur faire surmonter d'affreux périls. Ils retournèrent à terre le 16, avec si peu de ménagement pour leur vie, qu'à peine employoient-ils la sonde. Mais comme il n'avoit pas plû depuis long-tems, les plus belles apparences furent trompeuses. Tout étoit sec, dans les plus profondes ouvertures des Rochers. La terre, qu'on découvroit au-delà, ne promettoit pas plus d'eau. C'étoit une vaste Campagne, sans herbe & sans arbres, où l'on ne voyoit que des tas de fourmis, ou plutôt des espèces de ruches, que ces animaux fabriquent pour leur retraite, & la plûpart si grandes, qu'on les prendroit de loin pour des maisons d'Indiens. Les mouches étoient en si grand nombre, que Pelsart & ses gens étoient fort embarrassés à s'en défendre. Ils virent, à quelque distance, huit Sauvages, armés de bâtons, qui prirent la fuite à leur approche. Enfin, desespérant de trouver de l'eau, ils sortirent du Récif, dans la résolution d'abandonner cette Côte. Ils s'étoient flattés de rencontrer la Rivière de *Jacob Remmessens*; mais, se trouvant à vingt-deux degrés dix-sept minutes, & le vent du Nord-Est, qui devenoit fort violent, ne leur faisant envisager que de nouvelles difficultés, ils considérèrent que le meilleur usage qu'ils eussent à faire de la petite provision d'eau qu'ils avoient recueillie, étoit pour se rendre promptement à Batavia, où le récit de leur malheur procureroit des secours plus utiles que toutes leurs recherches à ceux qu'ils avoient laissés dans les Isles.

Le 17, à cent miles du lieu de leur naufrage, ils mirent à la voile, au Nord-Est; & malgré l'incertitude continuelle de leur route, ils n'employèrent pas plus de quinze jours dans cette téméraire navigation.

Avanture tragique d'une partie de son Equipage.

Tandis qu'ils pensoient moins à se reposer de leurs fatigues, qu'à solliciter pour ceux qu'ils avoient abandonnés, il se passoit une horrible scène dans les trois Isles, où ils avoient laissé cette malheureuse troupe. Un des Commis, qui se nommoit Jérôme *Cornelis*, avoit médité depuis longtems, avec le Pilote & quelques Matelots, de se rendre maître du Vaisseau, pour exercer la Pyraterie. Après le naufrage, ne trouvant pas le moyen de se rendre à terre, il passa deux jours sur le grand mât, qui flottoit; & lorsqu'il ne s'attendoit plus qu'à la mort, une vergue, que le vent lui amena, servit à le faire arriver dans une des Isles. Il devoit commander dans l'absence de Pelsart. Loin d'être porté, par le malheur commun, à se repentir de ses perfides desseins, il crut que c'étoit une occasion de les exécuter; & que s'il pouvoit se rendre maître de ce qui étoit resté de l'Equipage, il lui seroit aisé de surprendre le Commandant, lorsqu'il arriveroit, avec le secours qu'il étoit allé chercher à Batavia, & de se saisir de son Vaisseau. Mais il falloit se défaire de ceux, qu'il craignoit de trouver opposés à son entreprise. Avant que de tremper ses mains dans le sang, il fit signer, à ses Complices, une promesse, par laquelle ils s'engageoient à suivre aveuglement ses ordres. La plus grande partie de l'Equipage se trouvoit dans l'Isle où il étoit arrivé, & qu'un triste pressentiment avoit déja fait nommer le *Cimetière de Batavia*. Il envoya dans la seconde Isle, sous prétexte d'y faire chercher de l'eau, un jeune Officier, nommé *Weybehais*, homme d'esprit & de résolution, dont il appréhendoit le plus d'obstacle; & ne craignant rien de la pénétration des autres, il prit ses

me-

mesures avec une si cruelle prudence, qu'il en fit égorger trente ou quarante, avant qu'ils eussent conçu la moindre défiance de son dessein. Ceux qui échappèrent au massacre se sauvèrent sur quelques pièces de bois, & joignirent Weybehais, auquel ils firent le récit de leur avanture. Il avoit quarante-cinq hommes, dans l'Isle où il étoit passé; & ne doutant pas que les Assassins ne lui destinassent le même traitement, il se mit en état de leur résister. Mais ils comprirent qu'ils le trouveroient sur ses gardes. Leur fureur les conduisit d'abord à la troisième Isle, où joignant la surprise à la force, ils tuèrent tous les malheureux, qui s'y étoient rassemblés, à l'exception de quelques femmes & de sept enfans. Ils remirent au lendemain le dernier acte de cette sanglante tragédie, qui regardoit Weybehais, dans l'espérance qu'étant mal armé, il se détermineroit, dans l'intervalle, à prévenir leur attaque par une soumission volontaire. Cornelis employa ce tems à faire ouvrir les caisses des marchands, qu'on avoit sauvées du Vaisseau. Il distribua les étoffes à sa troupe; & s'étant choisi des Gardes, il les fit habiller d'écarlate, avec de grandes dentelles d'or & d'argent. Cinq femmes, qu'il avoit fait conserver, furent regardées comme une partie du butin. Il en prit une pour lui. Une autre, qui étoit fille du Ministre, fut donnée à son Lieutenant; & les trois autres demeurèrent abandonnées au Public, avec quelques réglemens, ajoûte l'Auteur de la Relation, pour la manière dont elles devoient servir (*d*).

PELSART. 1629. Quantité de Hollandois égorgés.

Affreuse licence des Assassins.

Après ces monstrueuses violences, il se fit élire Capitaine général, par un acte qui fut signé de tous ses Partisans. Ensuite, il envoya vingt-deux hommes sur des Chaloupes, pour attaquer la troupe de Weybehais; mais, ce détachement ayant été repoussé, il entreprit d'y aller lui-même, avec trente-sept hommes, qui étoient tout ce que deux petits Bâtimens pouvoient contenir à bord. Weybehais vint le recevoir au débarquement, presque sans autres armes que des bâtons ferrés de cloux, & le contraignit de se retirer. L'impossibilité de réussir par la force fit prendre alors, aux Assassins, la voye de la négociation. Ils proposèrent un Traité de paix. Weybehais ne fit pas difficulté de s'y prêter; & le Ministre, qui étoit avec lui, fut chargé d'en dresser les articles. Elle fut concluë, aux conditions suivantes: que Cornelis cesseroit d'insulter la troupe de Weybehais; qu'il lui donneroit une partie des étoffes, pour habiller ses gens; qu'on s'employeroit de concert à chercher de l'eau & des vivres, qui seroient distribués avec égalité dans les deux troupes; & que, du côté de Weybehais, on rendroit un petit Bâteau, avec lequel un Matelot, du parti opposé, s'étoit sauvé dans son Isle. Mais, tandis qu'on traitoit avec toutes les apparences de la bonne foi, Cornelis écrivit à quelques Soldats François, qui s'étoient attachés à Weybehais, & leur offrit, à chacun, six mille livres, pour les corrompre; dans l'espoir que cette intelligence lui donneroit le moyen de surprendre ses Ennemis. Ces Lettres furent montrées à Weybehais, qui résolut d'employer l'artifice contre la trahison. Le jour suivant, ayant été marqué pour l'exécution des articles, Cornelis, qui ne se croyoit pas découvert, apporta lui-même les étoffes, avec trois ou

Cornelis est nommé leur Capitaine général.

Il est arrêté par Weybehais.

(*d*) *Ibid.* pag. 55.

PELSART. 1629.

ou quatre de ses gens. On lui laissa la liberté de descendre; mais il fut arrêté aussi-tôt, & chargé de chaînes. Le reste de sa troupe, furieuse de l'avanture de son Chef, s'efforça inutilement de le délivrer (*e*).

Retour de Pelsart au lieu de son naufrage.

La guerre continua long-tems entre les deux Partis, avec une animosité d'autant plus surprenante, que des deux côtés on avoit à combattre en même tems la faim & la soif. Il est difficile de juger quelle auroit été la fin de cette querelle. Mais Pelsart, qui n'avoit pas perdu un moment, quoique son absence eût déja duré plus de deux mois, étoit parti enfin de Batavia, sur une Frégate, nommée le *Sardam*; & n'ayant trouvé que des vents favorables, il n'eut pas de peine à reconnoître des lieux, dont son malheur lui avoit fait conserver une vive image. En approchant, il vit de la fumée, qui s'élevoit d'une des Isles. Cette vûe, qui l'assuroit que tous ses gens n'étoient pas morts, fut une douce consolation pour lui. Il jetta l'ancre. Le Ciel permit que Weybehais fut le premier qui l'apperçut. Ce généreux Hollandois se mit aussi-tôt dans une Chaloupe avec trois hommes, & se rendit à bord du Sardam. Il apprit à Pelsart toutes les horreurs qui étoient arrivées pendant son absence, & le dessein que les Conjurés avoient formé de se rendre maîtres du Vaisseau. Pendant qu'il faisoit ce récit, Pelsart découvrit deux Chaloupes, qui s'avançoient avec le vent; & sa surprise fut extrême de les voir remplies de gens armés, qui étoient couverts de dentelles d'or & d'argent. Il se mit en état de défense; & lorsqu'ils furent à la portée de la voix, il leur demanda pourquoi ils venoient les armes à la main. *Wouterlos*, qui les commandoit, & que Cornelis avoit créé son Lieutenant, répondit, qu'ils lui rendroient compte de leurs motifs, lorsqu'ils seroient à bord. Mais Pelsart leur ordonna de jetter leurs armes dans la Mer, avec menace de les couler à fond sur le champ, s'ils refusoient d'obéir. Ils n'eurent pas d'autre parti à prendre que celui de la soumission. Ils jettèrent leurs armes. On les fit entrer dans le Vaisseau, où le premier soin de Pelsart & de Weybehais fut de leur faire mettre les fers aux pieds. Un de leurs Officiers, nommé Jean *de Bremen*, qui fut interrogé avant les autres, parcequ'il avoit eu l'audace de menacer ceux qui l'enchaînoient, confessa volontairement, avec la même impudence, que de cent vingt-cinq personnes, qui avoient été massacrées, il en avoit tué vingt-sept de sa propre main. Le même jour, Weybehais fit amener Cornelis à bord.

Comment il évite sa perte.

Il se saisit de tous les Assassins.

On étoit au 18 de Septembre. Pelsart envoya, le lendemain, un détachement bien armé, dans ses propres Chaloupes, pour se saisir du reste des Assassins. Ils perdirent courage, en apprenant le sort de leurs Chefs; & quoiqu'ils fussent encore au nombre de trente, qui auroient pû causer de l'embarras par leur résistance, ils reçurent patiemment les fers.

Richesses qu'il sauve du naufrage.

Les jours suivans furent employés à faire la recherche d'un grand nombre de marchandises précieuses, qui étoient dispersées en divers endroits de l'Isle. On retrouva tout, à l'exception d'une chaîne d'or. Ensuite, Pelsart s'approcha des débris du Vaisseau le *Batavia*. Ce malheureux Bâtiment

(*e*) *Ibidem.*

timent étoit en pièces; la quille échouée d'un côté fur des fables, une partie du devant fur une roche, & d'autres pièces difperfées. Un fi trifte fpectacle donna peu d'efpérance de fauver les principales richeffes de la Compagnie. Cependant un Matelot déclara, qu'un mois auparavant, étant allé pêcher affez proche du débris, il croyoit avoir donné, du bout d'une pique, contre une caiffe pleine d'argent. Pelfart prit un beau jour, avec les Plongeurs Guzarates, qu'il avoit amenés; & l'on tira fucceffivement cinq caiffes fort entières. Les Plongeurs affurèrent, qu'ils en avoient trouvé plufieurs autres; mais il leur fut impoffible de les tirer, parceque le tems devint fort mauvais, & l'on fut réduit à laiffer une ancre & une pièce de canon, pour marquer l'endroit où ces tréfors demeuroient enfevelis.

PELSART. 1629.

Un vent du Sud, froid & violent, qui ne permettoit pas de continuer plus long-tems ce travail, fit prendre, à Pelfart, le parti de retourner promptement à Batavia. Mais, le grand nombre des Prifonniers lui caufant de l'inquiétude, il affembla le Confeil, pour délibérer s'ils devoient être jugés avant fon départ, ou tranfportés à Batavia. La crainte d'expofer, à de nouveaux périls, tant de richeffes, qu'on avoit heureufement fauvées du naufrage, l'emporta fur le refpect qui étoit dû au Tribunal de la Compagnie. D'ailleurs, les crimes, qu'on avoit à punir, n'étant pas d'une nature qui demandât plus de preuves & d'explications, tous les Coupables furent jugés & exécutés, la veille du jour où l'on remit à la voile (f).

Il fait exécuter tous les Criminels.

(f) L'Auteur remarque, pour l'utilité des Navigateurs, que dans l'Ifle de Weybehais, après avoir creufé deux puits, dont on n'avoit pas voulu boire l'eau pendant longtems, parcequ'elle montoit & baiffoit avec la marée, on fut forcé à la fin d'en faire ufage, & qu'elle ne caufa de mal à perfonne.
Nota. L'Edition de Paris datte ce Voyage de l'année 1630. C'eft une faute qui doit être corrigée dans l'Introduction ci-deffus, *pag.* 3. R. d. E.

✵ ✵ ✵ ✵ ✵

[En 1636, deux Yachts, nommés *Amfterdam* & *Wefel*, furent envoyés d'Amboine, fous les ordres du Commandant Gerard *Pool*, pour faire une courfe aux Terres Auftrales. Ils partirent de Banda le 17 Avril, & le lendemain, fe trouvant fur la Côte Occidentale de la Nouvelle Guinée, près du *Vlakken-Hoek* (Pointe plate) à quatre degrés & demi de Latitude Méridionale, le Commandant fe rendit à terre, avec fon Ecrivain, nommé André *Schiller*, & quelques hommes de l'Equipage. A peine étoient ils defcendus, qu'ils fe virent affaillis par une grande troupe de Sauvages. Pool fut atteint des premiers, d'un coup de zagaye, qui le jetta par terre. En tombant, il cria, à fon Ecrivain, qui fe défendoit encore courageufement, de tâcher de prendre la fuite; mais il n'en étoit plus tems; il tomba, à fon tour, à côté de fon Maître. Les Sauvages, fe faififfant auffitôt de l'épée du Commandant, coupèrent ces deux malheureux en pièces, qu'ils emportèrent dans le bois, apparemment pour les manger. Deux

POOL. 1636.

Courfe malheureufe de deux Yachts à la Nouvelle Guinée.

POOL. 1636.

Matelots eurent sans doute le même sort; du moins on ne les revit plus. Ces Sauvages étoient nègres, à longs cheveux noirs, d'une taille beaucoup plus grande qu'aucun Européen, & tout nuds, à la reserve des parties naturelles. L'un d'eux, qui paroissoit être leur Chef, portoit, sur les épaules, une peau de quelque bête feroce. Leurs armes étoient des zagayes & des dards à pointes de fer fort aiguës. Quelques-uns avoient aussi des arcs & des flèches (a).]

(a) Valentyn, *Description de Banda.*

ABEL TASMAN. 1642.

Voyage d'Abel Jansen Tasman, aux Terres Australes inconnuës, en 1642.

Introduction.

CETTE Relation se sent encore de la séchéresse & de la pésanteur, pour laquelle j'ai demandé grace dans quelques-unes des précédentes, en faveur de leur utilité. L'Auteur même, renonçant à toute espérance de plaire, ne fait valoir que sa fidélité pour l'ordre qu'il avoit reçu de s'employer à la découverte des Terres Australes, & le service qu'il croit rendre à la Navigation.

Départ de Batavia.

Il fit voile de Batavia, le 14 d'Août 1642, avec deux Vaisseaux, nommés le *Heemskerk* & le *Zee-Haan* (a). Le 5 de Septembre, il jetta l'ancre à l'Isle *Maurice* (b), qu'il trouva de cinquante miles d'Allemagne plus à l'Est qu'il ne l'avoit cru. Les vents l'ayant retenu jusqu'au 8 d'Octobre, il remit en Mer, pour faire route au Sud, avec un vent de Nord-Ouest, jusqu'au quarantième degré; & dans cet espace, il trouva vingt-trois, vingt-quatre & vingt-cinq degrés de variation de l'Aiman. Le 22 d'Octobre, ayant porté à l'Est, un peu vers le Sud, il se trouva, le 29 du même mois, à quarante-cinq degrés quarante-sept minutes de Latitude Méridionale, & à quatre-vingt-neuf degrés quarante-quatre minutes de Longitude, avec vingt-six degrés quarante-cinq minutes de variation vers le Nord-Ouest.

Variations de l'Aiguille, attribuées à des Mines d'Aiman.

LE 6 de Novembre, il étoit à quarante-neuf (c) degrés quatre minutes de Latitude du Sud, & à cent quatorze degrés cinquante-six minutes de Longitude. Alors, trouvant vingt-six degrés de variation au Nord-Ouest, & l'air étant chargé de brouillards, avec des revolins & de grosses houles, qui venoient du Sud-Ouest & du Sud, il desespéra de rencontrer des Terres voisines, vers ces deux rhumbs. Le 15, son observation lui fit trouver quarante-quatre degrés trois minutes de Latitude, & cent quarante degrés trente-deux minutes de Longitude (d). Il remarqua dix-huit degrés trente minutes de variation au Nord-Ouest: mais cette variation diminua tellement de jour en jour, que le 21, étant à cent cinquante-huit degrés (e) de Longitude, il ne trouva plus que quatre degrés de variation. Le

(a) Recueil de Fréderic Bernard, Amsterdam, 1738. Tome II. pag. 203.

(b) Nommée aujourd'hui l'*Isle de France.*

(c) Ce doit être seulement 46°., suivant le Routier Manuscrit que nous avons entre les mains. R. d. E.

(d) Dans le Routier, 44°. 14'. Lat. 136°. 53'. Long. R. d. E.

(e) Routier, 152°. 22 min. R. d. E.

1. ONTONG JAVA.

2. PAYS DE VAN DIEMEN, ou VAN DIEMENS LAND.

ABEL TASMAN. 1642.

Le 22, l'Aiguille fut dans un mouvement continuel, fans s'arrêter fur aucun des huit rhumbs; ce qui lui fit juger qu'il n'étoit pas loin de quelques Mines d'Aiman.

Terre de Van Diemen, ainsi nommée par Tasman.

ENFIN, le 24 de Novembre, à quarante-deux degrés vingt-cinq minutes de Latitude du Sud, & cent soixante-trois degrés cinquante minutes de Longitude (*f*), il découvrit la Terre, à l'Est Quart-de-Sud-Est. Sa distance n'étoit que d'environ dix miles. Il lui donna le nom de *Van Diemen* (*g*). Alors l'Aiguille se tourna droit vers cette Côte. Le tems qui étoit orageux, obligea Tasman de porter au Sud Quart-d'Est, le long de la Côte, à quarante-quatre degrés de Latitude du Sud, où la Terre court à l'Est & de-là au Nord-Est Quart-de-Nord. Mais étant arrivé à quarante-trois degrés dix minutes de Latitude, & cent soixante-sept degrés [cinquante-deux minutes] de Longitude, il mouilla, le 1er. de Décembre, dans une Baye, qu'il nomma la *Baye de Fréderic Henri*. Il crut entendre, sur le rivage, un bruit de trompettes: & cette idée rendit les recherches de ses gens fort ardentes. Ils rencontrèrent d'abord deux arbres, qui avoient plus de deux brasses de grosseur, & plus de soixante pieds de hauteur au-dessous des branches. On avoit taillé, dans l'écorce, des degrés, à cinq ou six pieds de distance l'un de l'autre, pour monter jusqu'au sommet; d'où Tasman conclut que les Habitans de cette Terre devoient être d'une taille demesurée, ou que pour faire usage de ces degrés, ils avoient quelque méthode inconnuë. Dans l'un des deux arbres, les degrés paroissoient aussi frais que s'ils eussent été taillés depuis quatre jours. Les Hollandois de l'Equipage apperçurent des traces de bêtes sauvages, qu'ils prirent pour celles d'un tigre. Ils trouvèrent de la gomme d'arbres & de la laque. Le Pays n'est pas embarrassé de buissons, ni de brossailles, & les arbres n'y sont pas fort épais. On y voyoit, en plusieurs endroits, de la fumée dans l'éloignement. Tasman consulta la prudence, qui ne lui permettoit pas de s'engager si loin comme au hazard. Il se contenta de faire planter un Poteau, où tous ses gens mirent leur nom, & sur lequel il fit attacher un Pavillon. La variation, dans cette Baye, est de trois degrés au Nord-Est; & la marée y monte & descend d'environ trois pieds (*h*).

Baye de Fréderic Henri.

Route projettée.

LE 5 de Décembre, les deux Vaisseaux Hollandois s'étant avancés à quarante-un degrés trente-quatre minutes de Latitude, & vers cent soixante-neuf degrés de Longitude, Tasman quitta la Terre de Diemen, dans la résolution de courir à l'Est jusqu'aux cent quatre-vingt-quinze degrés de Longitude, pour découvrir les Isles de Salomon. Le 9, à quarante-deux degrés trente-sept (*i*) minutes de Latitude, & cent soixante-seize degrés vingt-neuf minutes de Longitude, il trouva cinq degrés [quinze minutes] de variation au Nord-Est. Le 12, de grosses houles, qui venoient

(*f*) Seulement 42°. 11'. Lat. & 159°. 15'. Long., selon le Routier. R. d. E.

(*g*) On donne ici la Vûe du Pays de *Van Diemen*, comme il se présente à un mile de distance, lorsque, venant de l'Ouest, on se trouve à la hauteur de quarante-deux degrés & demi de Latitude Méridionale. R. d. E.

(*h*) Voyage de Tasman, pag. 206.

(*i*) Seulement 27 min. dans le Routier. R. d. E.

ABEL TASMAN. 1642.

noient du Sud-Oueſt, lui firent juger qu'il chercheroit en vain des Terres vers ce rhumb. Le 13, à quarante-deux degrés dix minutes de Latitude, & cent quatre-vingt-huit degrés vingt huit minutes de Longitude (*k*), après avoir trouvé ſept degrés trente minutes de variation au Nord-Eſt, il découvrit une Terre fort élevée & montueuſe, qui porte aujourd'hui, dans les Cartes, le nom de *Nouvelle Zélande* (*l*). Il gouverna au Nord Quart-de-Nord-Eſt, ſans ceſſer de ſuivre la Côte juſqu'au 18 Décembre, qu'il mouilla dans une Baye, à quarante degrés cinquante minutes de Latitude du Sud; & cent quatre-vingt-onze degrés quarante & une minutes de Longitude (*m*). La variation y étoit de neuf degrés au Nord-Eſt. Il n'y fut pas long-tems ſans appercevoir des Sauvages; mais les premiers ſignes ne parurent pas leur inſpirer beaucoup de confiance. Les plus hardis ne s'approchèrent du Vaiſſeau qu'à la diſtance d'un jet de pierre. Ils avoient la voix rude & la taille groſſe, la couleur entre le brun & le jaune, les cheveux noirs, à-peu-près auſſi longs que ceux des Japonois, & relevés au ſommet de la tête, avec une plume au milieu. Ils avoient le devant du corps couvert, les uns d'une pièce de natte, les autres de toile de coton. Le reſte étoit nud. Quelques-uns jouoient d'un inſtrument, dont le ſon approchoit de celui de la trompette.

Sauvages de la Nouvelle Zélande.

Dès le lendemain, ces Barbares, devenant plus hardis & plus familiers, oſèrent monter à bord de l'un des deux Vaiſſeaux, pour y faire des échanges. Taſman ſe défia de quelque ſurpriſe. Il envoya auſſi-tôt ſa Chaloupe avec ſept hommes, pour exhorter le Capitaine de ce Bâtiment à garder des précautions. La Chaloupe étoit ſans armes. Elle fut attaquée par les Sauvages, qui tuèrent trois des ſept Hollandois & forcèrent les autres de ſe ſauver à la nage. Taſman, pénétré de douleur, nomma cet endroit la *Baye des Meurtriers*. Il vouloit tirer vengeance d'une ſi noire perfidie; mais le gros tems ne permit point à ſes gens d'aborder. Cette Terre lui parut agréable & fertile (*n*). Il ſortit de la Baye; & portant à l'Eſt, il ſe trouva bientôt environné de Terre, & dans le doute s'il trouveroit un Paſſage. Son inquiétude le fit retourner vers la Baye: mais le 26, un vent favorable lui fit faire route au Nord, un peu vers l'Oueſt. Le 4 de Janvier, à trente-quatre degrés trente-cinq minutes de Latitude du Sud, & cent quatre-vingt-onze degrés neuf minutes de Longitude, il s'avança juſqu'à la hauteur d'un Cap, qui eſt au Nord-Oueſt, où de groſſes houles du Nord-Eſt ne lui laiſſèrent aucun doute qu'il n'y eût une grande Mer du même côté, & qu'il avoit trouvé le Paſſage qu'il cherchoit. Une Iſle, qui s'offrit à peu de diſtance, fut nommée l'*Iſle des trois Rois*, parceque les deux Vaiſſeaux s'en approchèrent le jour de cette Fête, dans l'eſpérance d'y trouver des rafraîchiſſemens (*o*). Taſman découvrit, ſur une montagne, trente

Baye des Meurtriers.

1643.

Iſle des trois Rois.

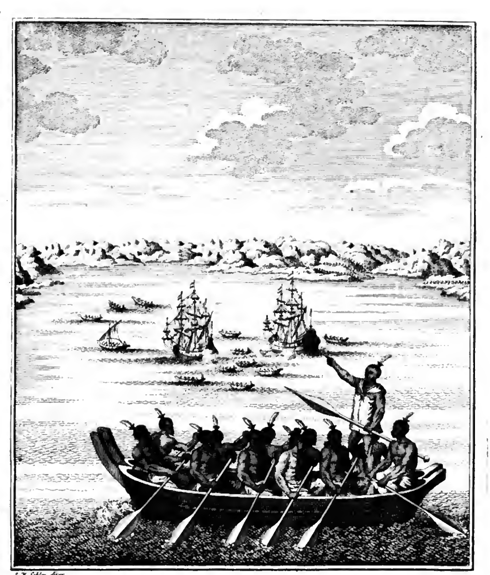
(*k*) Dans le Routier, 42°. 14'. Lat. 189°. 1'. Long. R. d. E.

(*l*) Taſman lui donna celui de *Terre des Etats*, & le ſien à ſon Paſſage entre cette Terre & celle de Van Diemen. R d. E.

(*m*) Selon l'eſtime du Routier, 40°. 41'. Lat. 192°. 25'. Long. R. d. E.

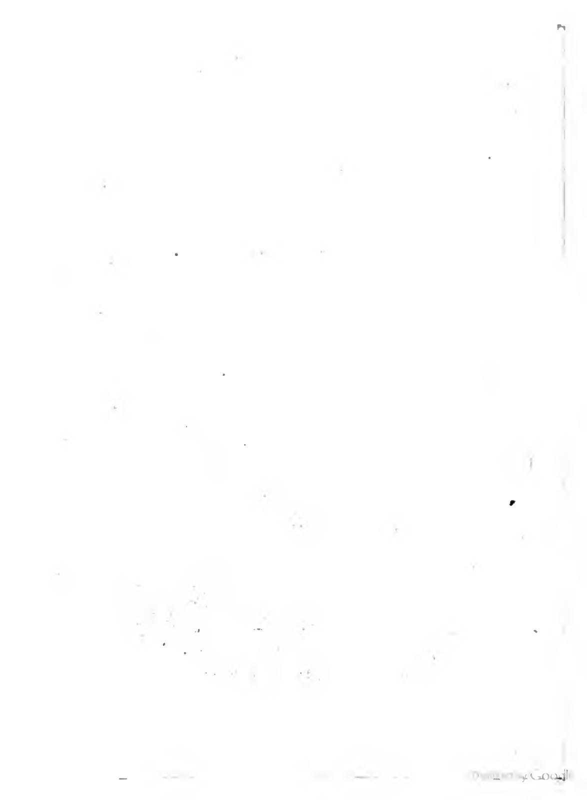
(*n*) Voyez l'aſpect de cette Baye, & la figure des Meurtriers. R. d. E.

(*o*) On donne ici la Vûe de cette Iſle du côté du Nord Oueſt, à la diſtance de quarante braſſes. R. d. E.



J. V. Schley direx.

BAYE DES MEURTRIERS.
DE MOORDENAARS BAAY.



trente ou quarante hommes, d'une taille qui paroissoit fort haute dans l'éloignement (*p*), armés de gros bâtons, & qui crioient d'une voix forte, mais sans pouvoir faire comprendre leurs intentions. Il remarqua qu'en marchant ils faisoient de fort grands pas. Les deux Vaisseaux firent le tour de cette Isle. On n'y découvrit aucune marque de culture, & les Insulaires ne se firent pas voir en plus grand nombre; mais on y trouva une Rivière d'eau douce. Tasman résolut de porter à l'Est, jusqu'à deux cens vingt degrés de Longitude; ensuite, au Nord, jusqu'au dix-septième degré de Latitude du Sud, & de-là vers l'Ouest jusqu'aux Isles des *Cocos* & de *Horn*. C'étoit le terme qu'il proposoit à ses gens pour se rafraîchir, si la fortune ne lui en offroit pas un plutôt; car il avoit abordé à la Terre de Diemen, sans y rien trouver, & le tems ne lui avoit pas permis de descendre une fois au rivage de la Nouvelle Zélande (*q*).

Le 8 de Janvier, à trente degrés vingt-cinq minutes de Latitude du Sud, & cent quatre-vingt-douze degrés vingt minutes de Longitude (*r*), il remarqua neuf degrés de variation au Nord-Est. Les grosses houles, qui venoient du Sud-Est, ne lui laissèrent point espérer de Terre du même côté. Le 12, à trente degrés cinq minutes de Longitude (*s*), la variation fut de neuf degrés & demi au Nord-Est, & les houles venoient du Sud-Est & du Sud-Ouest. Le 16, à vingt-six degrés vingt-neuf minutes de Latitude, & cent quatre-vingt-dix-neuf degrés trente-deux minutes de Longitude (*t*), l'Aiman varioit au Nord-Est de huit degrés. Le 19, à vingt-deux degrés trente-cinq minutes de Latitude, & deux cens quatre degrés quinze minutes de Longitude (*v*), la variation étant de sept degrés & demi au Nord-Est, on découvrit une Isle d'environ trois miles de circonférence, haute, escarpée, stérile, autant qu'on en put juger dans l'éloignement. Une vive impatience faisoit souhaiter, aux deux Equipages de s'en approcher; mais la force du vent leur en ôta le pouvoir. Ils la nommèrent l'Isle des *Pylstaarts*, parcequ'ils y voyoient voltiger un grand nombre de ces oiseaux. Le lendemain, ils découvrirent deux autres Isles.

Isles des Pylstaarts.

Le 21, à vingt & un degrés vingt minutes de Latitude du Sud, & deux cens cinq degrés vingt-neuf minutes de Longitude, la variation se trouvant de sept degrés un quart au Nord-Est, on s'approcha de la plus Septentrionale des deux Isles, qui est aussi la plus haute & la plus grande. Elle fut nommée *Amsterdam*; & l'autre, *Rotterdam* (*x*). On trouva, dans la première, quantité de porcs & de poules, & toutes sortes de fruits. Les Insulaires étoient sans armes. Ils parurent doux & bienfaisans, mais portés au vol. La direction de la marée est au Nord-Est, autour de ces deux

Isles d'Amsterdam & de Rotterdam.

(*p*) On ne peut pas dire ici, comme Thevenot, que c'est la peur qui les fit paroitre si grands aux Hollandois. R. d. E.

(*q*) *Ibid.* pag. 211.

(*r*) Dans le Routier, 32°. 10'. Lat. 193°. 34'. Long. R. d. E.

(*s*) Suivant le Routier, 29°. 50'. Lat. 196°. 10'. Long. R. d. E.

(*t*) Dans le Routier, 26°. 8'. Lat. 200°. 28' Long. R. d. E.

(*v*) Routier, 22°. 57'. Lat. 203°. 59'. Long. R. d. E.

(*x*) Cette seconde Isle fut nommée *Middelbourg*. Ce n'est que le 25, qu'on aborda à celle de *Rotterdam*. R. d. E.

ABEL TASMAN. 1643.

deux Isles; & le vent y souffle continuellement au Sud-Est & au Sud-Sud-Est. On ne fit point d'eau, à celle d'Amsterdam, parcequ'on ne put en surmonter la difficulté. Tasman tourna ses espérances vers celle de Rotterdam. Il y trouva des Insulaires du même naturel, c'est-à-dire, fort doux & sans aucune sorte d'armes, mais grands voleurs. On y fit de l'eau plus facilement, & les rafraîchissemens n'y étoient pas moins en abondance. On y vit quantité de cocotiers, plantés très réguliérement, & de beaux jardins, remplis de toutes sortes de fruits, dont les arbres étoient dans un ordre admirable (y) (z). En quittant cette Isle, on en découvrit d'autres. Tasman se confirma dans la résolution de porter au Nord, jusqu'au dix-septiéme degré de Latitude, & de tourner ensuite à l'Ouest, sans passer par l'Isle des Traîtres, & par celle de Horn.

Isles du Prince Guillaume, & Bas-fonds de Heemskerk.

LE 6 de Février, à dix-sept degrés dix-neuf minutes de Latitude du Sud, & deux cens un degrés trente-cinq minutes de Longitude, les deux Vaisseaux se trouvèrent engagés entre dix-neuf ou vingt Isles, entourées de sables & de rochers. Elles portent, dans les Cartes, le nom d'Isles du *Prince Guillaume*, & de *Bas-fonds de Heemskerk*. Le 8, dans la crainte d'être plus à l'Ouest qu'on ne le présumoit par l'estime, & de tomber au Sud de la Nouvelle Guinée, ou sur des Côtes inconnuës, on prit le parti de faire route au Nord, ou du moins au Nord-Nord-Ouest, jusqu'à cinq ou six degrés de Latitude du Sud, pour tourner ensuite à l'Ouest vers la Nouvelle Guinée. On courut, suivant cette direction, jusqu'au 20 de Mars, avec plusieurs variations de l'Aiman, entre huit, neuf & dix degrés au Nord-Est. Le 22, à cinq degrés deux minutes de Latitude du Sud, & cent

(y) Renvois des deux Figures qui répréfentent l'Isle *Amsterdam*, & ses Habitans.

A. Vaisseaux Hollandois à l'ancre dans la Rade de Van Diemen.
B. Petites Pirogues du Roi du Pays.
C. Bâtiment à voile, composé de deux Pirogues jointes ensemble & couvertes d'un pont.
D. Pirogue de Pêcheur.
E. Insulaires qui viennent à bord, avec des noix de cocos, &c.
F. Pointe de l'Isle où le Roi faisoit sa demeure.
G. Endroit où les Chaloupes cherchèrent de l'eau.
H. Lieu où les Insulaires vinrent à la rencontre des Hollandois, avec des signes de paix.
I. Garde des Hollandois.
K. Le *Bailou*, ou Palais du Roi, dans un *Pagger*, ou Enclos fortifié, où il reçut les Hollandois.
L. Bain du Roi, & ses Courtisans.
M. Bâtimens du Pays, à l'ancre.
N. Façon de s'asseoir, de se tenir debout & de s'habiller de cette Nation.
O. Baye près de laquelle demeuroit le Roi, & où étoit son Bâtiment. Tasman la nomma la *Baye Marie*, du nom de l'Epouse de Mr. Van Diemen.

Cette Isle est environnée de sept ou huit autres petites, dont la plupart sont fort basses. R. d. E.

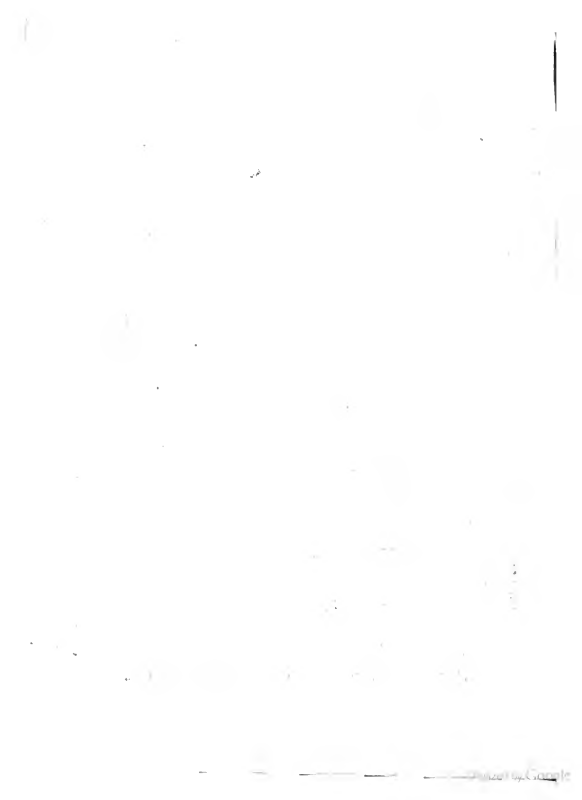
(z) Renvois des deux Figures qui répréfentent l'Isle *Anamocka*, ou *Rotterdam*, avec ses Habitans.

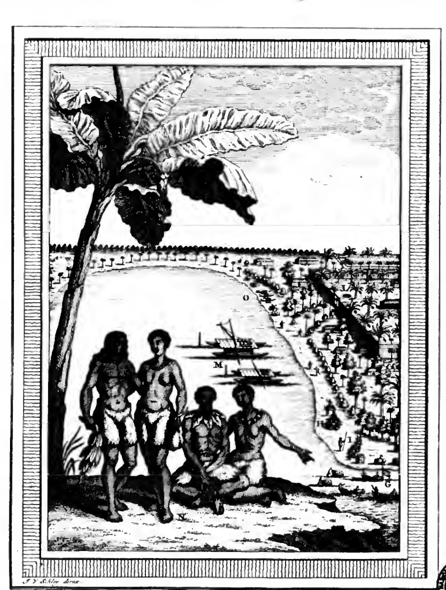
A. Vaisseaux Hollandois à l'ancre devant cette Isle.
B. Baye sabloneuse, d'où les Insulaires venoient à bord des Vaisseaux dans leurs Pirogues.
C. Baye où l'on fit de l'eau.
D. Lagune d'eau douce près de la Mer, au Nord de l'Isle.
E. Pirogue à voile, venant des autres Isles chargée de fruits.
F. Endroit où se tenoient les Chaloupes pour faire de l'eau.
G. Insulaires, leur figure, habillement, &c. R. d. E.

ISLE AMSTERDAM.

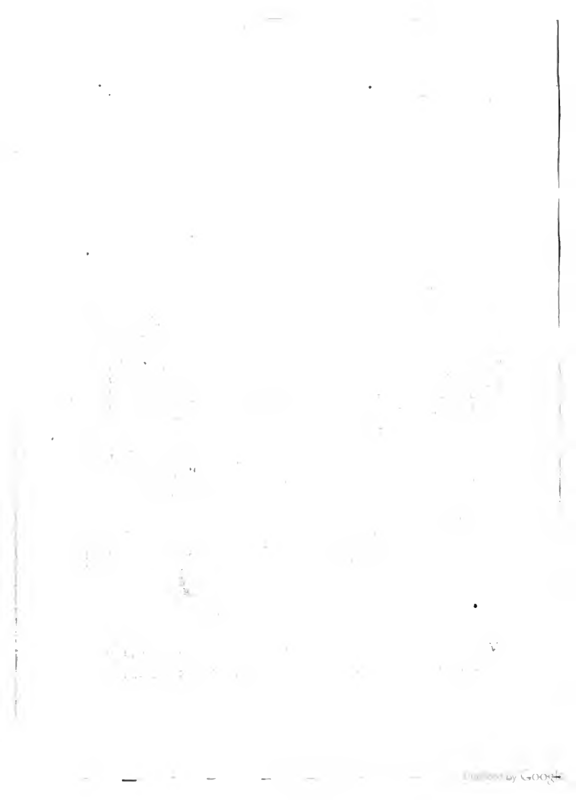
'T EILAND AMSTERDAM.

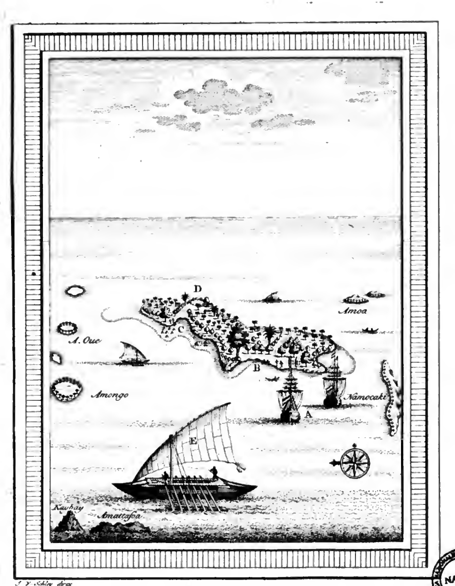






HABITANS DE L'ISLE AMSTERDAM.
INWOONDERS VAN 'T EILAND AMSTERDAM.



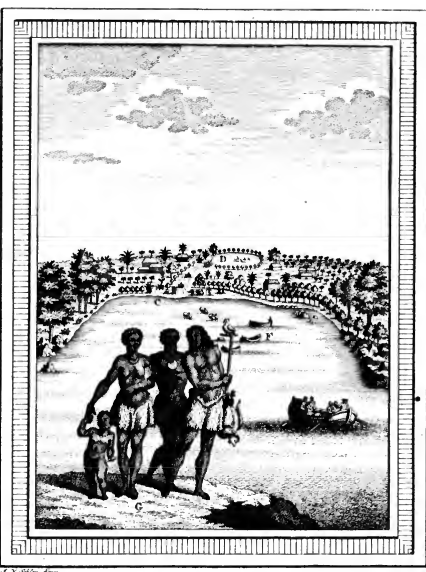


J. V. Schley direx.

ANAMOCKA, OU ISLE ROTTERDAM.

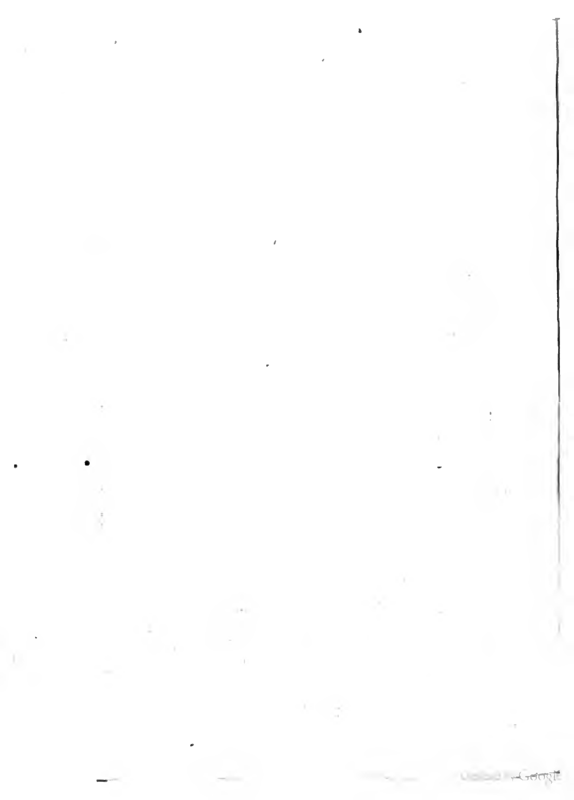
ANAMOCKA, OF 'T EILAND ROTTERDAM.

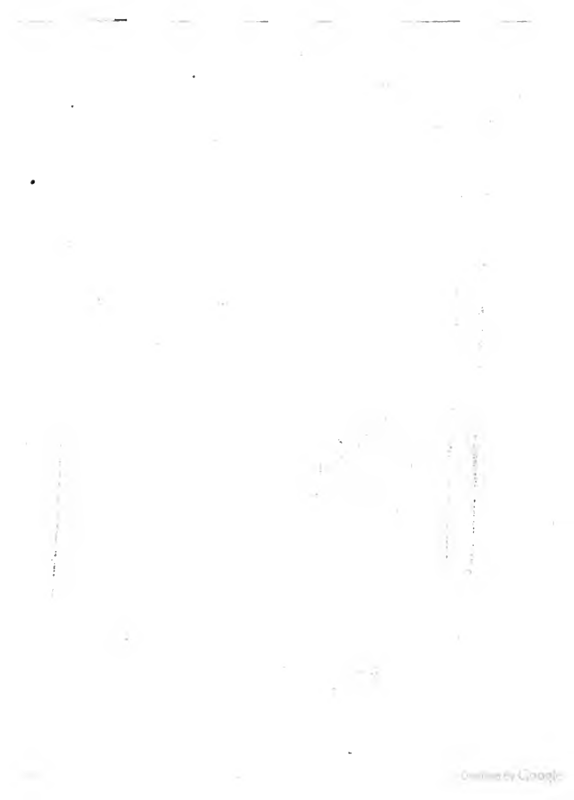




J. V. Schley direx.

HABITANS DE L'ISLE ROTTERDAM.
INWOONDERS VAN 'T EILAND ROTTERDAM.





J. V. Schley direx.

LA MONTAGNE BRULANTE.

HET BRANDENDE EILAND.

ABEL TASMAN. 1643.

cent soixante-dix-huit degrés trente-deux minutes de Longitude, ils eurent la vûe de la Terre, à quatre miles du côté de l'Ouest. C'étoit une vingtaine d'Isles, nommées, dans les Cartes, *Onthong-Java*, qui ne sont qu'à quatre-vingt-quatorze miles des Côtes de la Nouvelle Guinée (*a*).

Isles d'Onthong-Java.

Le 25, à quatre degrés trente-cinq minutes de Latitude, & cent soixante-quinze degrés dix minutes de Longitude, ils trouvèrent neuf degrés trente minutes de variation, à la hauteur des Isles de *Marken*, dont on doit la découverte à Guillaume Schouten & Jacques le Maire. Elles sont au nombre de quatorze ou quinze. Leurs Habitans sont des Sauvages, qui ont les cheveux noirs, & relevés comme ceux de la Baye des Meurtriers dans la Nouvelle Zélande. Le 29, on passa les Isles *Vertes*, & le 30, celle de *Saint Jean*.

Isles de Marken.

Isles Vertes & de St. Jean.

Ce fut le premier d'Avril, à quatre degrés trente minutes de Latitude du Sud, & cent soixante-onze degrés deux minutes de Longitude (*b*), qu'on eut la vûe de la Nouvelle Guinée, vers le Cap que les Espagnols nomment *Santa Maria*. La variation s'y trouva de huit degrés quarante-cinq minutes. Tasman suivit la Côte, qui court Nord-Ouest. Il passa les Isles d'*Antoine Caan*, de *Gardener* (*c*), de *Vischer*, vers le Promontoire qui porte le nom de *Struys Hoek*, où la Côte court Sud & Sud-Est. Il ne cessa point de la suivre, dans l'espérance de trouver un passage au Sud. Le 12, à trois degrés quarante-cinq minutes de Latitude & cent soixante-sept degrés de Longitude, il trouva dix degrés de variation au Nord-Est. Le même jour, un tremblement de terre se fit sentir, avec de violentes secousses. On crut avoir touché sur quelque rocher; mais la sonde ne trouva point de fond. Les deux Vaisseaux avoient alors doublé le Struys-Hoek, & se trouvoient dans la Baye de *Bonne-Espérance*. Le 14, à cinq degrés vingt-sept minutes de Latitude, & cent soixante-six degrés cinquante-sept minutes de Longitude (*d*), la variation fut de neuf degrés quinze minutes. On avoit la vûe de la Terre, depuis l'Est-Nord-Est jusqu'au Sud, & de-là jusqu'au Sud-Sud-Ouest. Tasman fit chercher un passage entre ces deux termes; mais on n'y trouva qu'une même Côte jusqu'à l'Ouest même. Il fallut tourner le cap vers l'Ouest, le long de la Côte, où l'on fut surpris de plusieurs calmes.

Cap de Santa Maria.

Isles de Caan, de Gardener, & de Vischer, & Cap de Struys-Hoek.

Baye de Bonne Espérance.

Le 20 d'Avril, à cinq degrés quatre minutes de Latitude du Sud, & cent soixante-quatre degrés vingt-sept minutes de Longitude (*e*), on se trouva proche de l'Isle *Brûlante*, & pendant la nuit on apperçut des flammes, qui sortoient du sommet d'une Montagne. Entre cette Isle & le Continent, on vit quantité de feux, près du Rivage & vers le milieu d'une haute Montagne; d'où Tasman conclut que ce Pays est fort peuplé. Les calmes recommencèrent souvent sur cette Côte. On y rencontra des arbres

Isle Brûlante.

(*a*) On en donne ici la figure, comme elles se présentent au Spectateur, du côté du Sud-Ouest, à deux miles de distance. R. d. E.

(*b*) Selon le Routier, 4°. 5'. Lat. 175°. 48'. Long. R. d. E.

(*c*) C'est *Gerrit de Nys*. On ortographie presque toûjours mal ce nom. R. d. E.

(*d*) Routier, 4°. 52. Lat. 173°. 7'. Long. R. d. E.

(*e*) Routier, 4°. 56'. Lat. 170°. 19'. Long. Cette Isle Brûlante est le Volcan de Schouten, dont on donne ici la figure, vûe au Nord-Ouest. R. d. E.

ABEL TASMAN. 1643.

bres flottans, & diverses broussailles, que les Rivières entraînoient dans leurs eaux. Après avoir doublé la Montagne ardente, on suivit la Côte, qui court Ouest-Nord-Ouest. Le 27, à deux degrés dix minutes de Latitude du Sud, & cent cinquante-six degrés quarante-sept minutes de Longitude, Tasman crut voir l'Isle de *Moa*; mais c'étoit celle de *Jamna*, qui est un peu plus à l'Est. On y trouva des cocos en abondance, & quantité d'autres provisions. Les Habitans sont tout-à-fait noirs; ils peuvent répéter facilement tous les mots étrangers qu'ils entendent; d'où Tasman conclut que leur propre Langue est fort abondante: mais la prononciation en est difficile, parceque la lettre *R* y entre souvent, & qu'elle se fait sentir plusieurs fois dans un même mot. Le lendemain, on mouilla devant l'Isle de Moa, où l'on trouva beaucoup de rafraîchissemens, & où l'on fut retenu, jusqu'au 6 de Mai, par les vents contraires. Le Commerce n'y fut pas plutôt ouvert avec les Habitans, qu'un Matelot de l'Equipage y fut blessé d'un coup de fléche, par un de ces Insulaires. Mais les autres se hâtèrent volontairement d'amener le Coupable à bord, & de l'offrir à la vengeance des Hollandois; après quoi les échanges se firent avec autant de tranquillité que de bonne foi. Tasman se rappella qu'en 1616, Guillaume Schouten & Jacques le Maire avoient été moins heureux. Les violences des mêmes Sauvages les avoient obligés de faire avancer leur Vaisseau fort près des Terres, & de faire plusieurs bordées, qui avoient eu plus d'effet que leurs offres d'amitié, pour mettre ces Barbares à la raison (*f*).

Isles de Jamna & de Moa.

Isle de Schouten.

LE 12 de Mai, à cinquante-quatre minutes de Latitude du Sud, & cent cinquante-trois degrés dix-sept minutes de Longitude (*g*), la variation fut de six degrés trente minutes au Nord-Est. On fit voile le long de la Côte Septentrionale de l'Isle de *Schouten*, qui est longue de dix-huit ou dix-neuf miles, & fort bien peuplée. Le 18, à vingt-six minutes de Latitude & cent quarante-sept degrés cinquante-cinq minutes de Longitude (*h*), la variation n'excedoit pas cinq degrés trente minutes. On étoit parvenu à l'extrêmité Occidentale de la Nouvelle Guinée, qui est une Pointe détachée. Les calmes & les vents contraires y causèrent de l'embarras aux deux Vaisseaux. Cependant, ayant mis le cap vers le Nord de Ceram, ils y arrivèrent avec plus de bonheur qu'ils ne s'en étoient promis. Le 27, ils passèrent le Détroit au Nord de Bouro; & le 15 de Juin, après un Voyage de dix mois, ils mouillèrent au Port de Batavia, d'où ils étoient partis.

Retour à Batavia.

(*f*) La Rade de *Moa* reçut le nom de *Maatsuyker*. L'Isle *Insou*, ou plutôt *Luson*, selon le MS., est tout auprès à l'Ouest, & bien aussi méridionale. On a encore *Arimoa*, environ à quatre lieues au N. E. Quart de N. de la première, dont on donne ici la figure, avec celle de la seconde. *Jamna*, ou *Lamna*, suivant le Routier, est représentée à la distance de dix brasses. *Modemo*, qu'on y a joint, fut nommée *Rade de Corneille Witzen*. La Relation ne parle pas de celle-ci, non plus que de l'Isle *Takel*, qui sont apparemment voisines. R. d. E.

(*g*) Routier, 45'. Lat. 160°. 9'. Long. R. d E.

(*h*) Routier, 4'. Lat. Nord, 153°. 47'. Long. R. d. E.

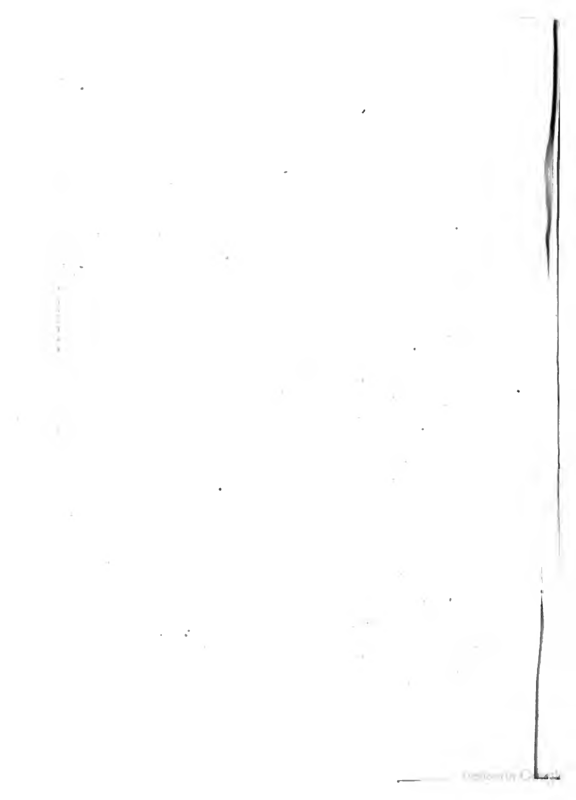
* * * * *

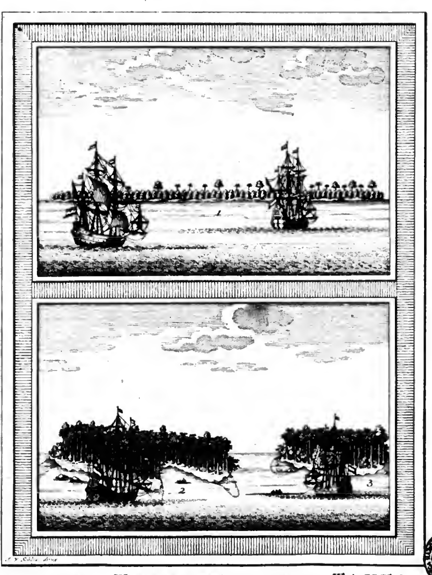
Isle Tristan d'Acunha.

[CETTE même année, la Flute *Heemstede* reconnut l'Isle *Tristan d'Acunha*, située à trente-sept degrés de Latitude Méridionale observée, & neuf de Lon-



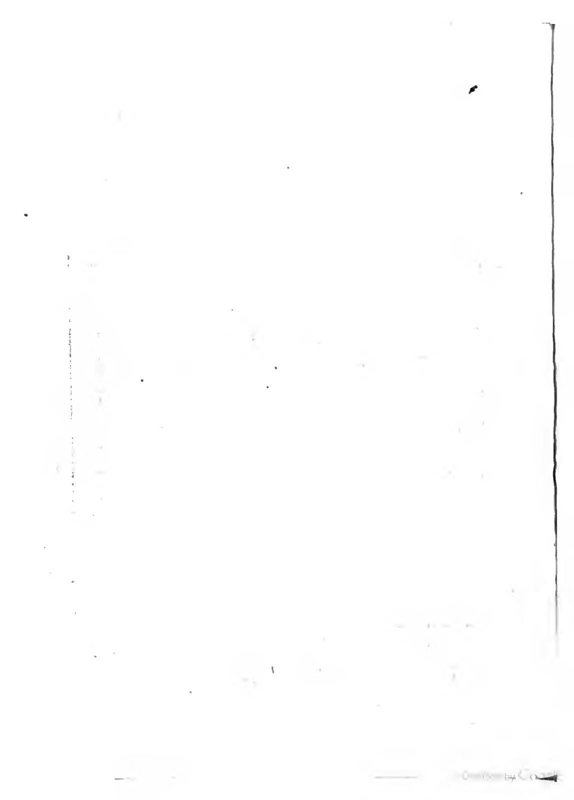
HABITANS DE MOA, JAMNA, ET AUTRES ISLES voisines, leur figure, leur habillement & leurs barques.
INWOONDERS VAN MOA, JAMNA EN ANDERE EYLANDEN daar omtrent, in haar fatzoen, kleeding en vaartuygen.





1. *ISLE TAKEL.* 'T EYLAND TAKEL.

2. *ISLE JAMNA.* 'T EYLAND JAMNA. 3. *ISLE MODEMO.* 'T EYLAND MODEMO.



1643.

Longitude. La variation de l'Aiguille au Nord-Eſt y fut trouvée de treize degrés quarante minutes. L'Iſle eſt fort haute & s'élève en pointe, par une pente douce à l'Eſt & à l'Oueſt. Elle fournit de l'eau & des herbes; mais on n'y vit ni habitans ni beſtiaux; en échange ſes Côtes ſont fort poiſſonneuſes, & le rivage étoit couvert d'une infinité d'oiſeaux, qui ſe laiſſoient prendre à la main. Le côté Septentrional de l'Iſle offre par tout un abordage commode. On y peut mouiller, du côté de l'Oueſt, à quatre-vingt braſſes, & la profondeur diminuant inſenſiblement, donne la facilité de s'approcher auſſi près qu'on veut du rivage. Ces éclairciſſemens ſont tirés d'une petite Relation manuſcrite.

Voyage de Vink à la Nouvelle Guinée, en 1663.

VINK. 1663.

Courſe de deux Chaloupes à la Nouvelle Guinée.

Après un intervalle de vingt ans, pendant lequel il ne paroit pas que les Hollandois ſe ſoyent fort éloignés de leurs Etabliſſemens, on fit partir, de Banda, le 5 Avril 1663, deux Chaloupes, pour reconnoitre la Côte de la Nouvelle Guinée. On en eut la vûe deux jours après, & le lendemain on ne ſe trouvoit qu'à quatre lieues de l'Iſle *Caras*, où l'on vint mouiller la nuit ſuivante. De-là continuant, le 10 au matin, à ranger la Côte, les Chaloupes jettérent l'ancre devant une Négrerie, nommée *Roumakay*, dont les Habitans ne vendirent, aux Hollandois, que trois Esclaves, qu'ils payèrent bien cher; mais en échange on leur apporta des vivres en abondance, à bord de plus de cent petits Bâtimens. Ils y prirent des informations touchant le Pays du Roi d'*Onin*, qu'on leur dit être éloigné de dix à douze lieues, rempli de fort hautes montagnes, & ne fourniſſant, au Commerce, que de grandes *Martavanes*, & de la vaiſſelle de terre, peinte en figures, qu'on y recevoit d'autres Peuples, qui habitoient plus haut en remontant la Rivière. On leur parla auſſi d'une grande & profonde Baye, fermée par des terres marécageuſes, où Vink ayant témoigné vouloir ſe rendre, ce deſſein parut fort deplaire aux Habitans de Roumakay, qui y exerçoient la pyraterie.

Iſle Caras.

Négrerie Roumakay.

Cependant les Chaloupes levèrent l'ancre, & vinrent mouiller devant une autre Négrerie, nommée *Iſera*, où les Hollandois furent attaqués par les Habitans, qui leur tuèrent trois hommes. On s'en vengea en brûlant leur Habitation, qui fourmilloit de monde. Ces Peuples étoient entièrement nuds, & la plupart fort bien armés d'arcs, de fléches & de zagayes. Les Hollandois avoient été avertis, par l'Orancaie, ou Chef de Roumakay, des mauvaiſes intentions de ceux d'Iſera; ce qui fit qu'ils ſe tinrent ſur leurs gardes.

Négrerie Iſera.

La Baye, dont les Chaloupes firent enſuite le tour, peut avoir, à ſon entrée, dix ou douze lieues de large, & ſa longueur, comptée de Roumakay, eſt bien de quarante-cinq miles. Le rivage, de côté & d'autre de la Baye, eſt fort élevé; mais ſon enfoncement offre des terres baſſes & noyées, avec une chaîne d'Iſlots rompus, qui règne dans ſon étenduë. La violence des courans, & les marées, qui montoient & deſcendoient juſqu'à une braſſe & demie, parurent être les effets d'un grand nombre de Rivières, plutôt que les ſignes d'un paſſage, dont on ne put découvrir

Grande-Baye.

VINK. 1663.

aucune trace. Après avoir côtoyé la Baye, au Nord & à l'Est, Vink voulut toucher aussi le rivage Méridional; mais les gens, qu'il envoya à terre, y ayant été mal reçus, il continua sa route à l'Ouest, & fit bientôt rencontre de plusieurs Barques Indiennes, près d'une Négrerie nommée *Schaar*, où le Roi d'Onin vint le trouver, & l'invita de se rendre à son Habitation; mais quelques defiances, qu'on crut fondées, empêchèrent les Hollandois de déferer à ses instances, d'autant plus, que le lendemain, il refusa absolument de passer à bord des Chaloupes.

Négrerie Schaar.

Baye d'Emeloord.

D'ICI, faisant route à l'Ouest & à l'Ouest Quart-de-Sud, on mouilla, le 29, dans la Baye d'*Emeloord*, où l'on se pourvut d'eau. Le soir, on vit arriver à bord le fils du Roi d'Onin, accompagné d'un Orancaie, & d'environ quarante hommes, la plupart Goramois & Ceramois. On apprit d'eux, que le Roi étoit allé aux Isles des Papous, pour y chercher des Esclaves. Vink se laissa engager, le lendemain, à venir mouiller devant leur Négrerie. Le 3 Mai, le Roi étant de retour offrit des Otages, en invitant les Hollandois à terre, où ils furent fort bien reçus; mais le Commerce se reduisit à un petit nombre d'Esclaves. Le Roi les avertit, qu'il avoit découvert, à la Négrerie de *Piera*, un complot formé pour les massacrer, entre l'Orancaie de Roumakay & ceux d'Isera, qui avoient été prévenus, dans leurs desseins, par le départ des Chaloupes. Il ajoutoit que l'Orancaie avoit reçu, de ces derniers, la tête d'un des Hollandois tués, en recompense de ses peines; qu'ils avoient mangé celles des deux autres jusqu'aux os, au milieu des plus vives demonstrations de joye, & que, pour n'avoir point voulu tremper dans cette conspiration, il s'étoit attiré lui même la guerre avec ceux d'Isera ses voisins.

Négrerie Piera.

VINK voulut s'assurer du fait, à l'égard de l'Orancaie de Roumakay, qu'il ne soupçonnoit guères capable d'une pareille perfidie, après le service qu'il lui avoit rendu, en l'avertissant des mauvaises intentions de ceux d'Isera, avec lesquels il paroissoit être en guerre. Les Chaloupes, étant revenuës devant cette Négrerie, on ne tarda pas de verifier l'avis du Roi d'Onin, & l'on se feroit vû dans une terrible crise, à l'apparition d'une multitude de Pirogues, remplies d'hommes armés, si l'on n'eut levé l'ancre à tems pour s'éloigner de ce rivage. En partant, on salua ces Bâtimens de quatre bordées, qui portèrent au mieux. Les Chaloupes revinrent heureusement à Banda, après avoir essuyé bien des disgraces (*a*).

Retour à Banda.

(*a*) *Valentyn*, Description de Banda.

KEYTS. 1678.

Voyage de Keyts à la Nouvelle Guinée, en 1678.

Autre Course à la Nouvelle Guinée.

CETTE Course s'étant faite encore aux mêmes lieux, servira à en donner une connoissance plus particulière. Le 19 Juillet 1678, deux Yachts, & une Chaloupe, aux ordres du Premier Commis, nommé Jean *Keyts*, mirent à la voile de Banda, pour la Côte de la Nouvelle Guinée. Après s'être arrêté quelques jours à *Keffing* & à *Goram*, pour y prendre un Interpréte & un Guide, Keyts vint mouiller, le 31, à la vûe de la Pointe Occidentale du Pays d'*Onin*, éloignée, de Keffing, d'environ vingt-deux lieues au



J. v. Schley direx.

HABITANS DE LA NOUVELLE GUINÉE ET LEURS BATEAUX.
VOLKEREN VAN NOVA GUINEA EN HUN VAARTUYGEN.



au Nord-Eſt, & le lendemain, continuant à ranger la Côte d'Onin, on jetta l'ancre, le ſoir, dans une Baye au Nord d'une Pointe. Les deux principales Négreries de ce Pays ſont, *Fataga* & *Roumah-Bati*, à une lieue & demie l'une de l'autre. Le jour ſuivant, Keyts paſſa entre l'Iſle *Pulo Aas*, pour ſe rendre à la première. Il y trouva quantité de Bâtimens du Pays, qui l'obligèrent à ſe tenir ſur ſes gardes. Les Chefs le reçurent bien; mais il n'y avoit pas grand Commerce à faire entre des gens qui étoient prévenus les uns contre le autres. Un des Yachts & la Chaloupe, qui avoient été à l'Iſle *Caras*, en revinrent ſans y avoir eu plus de ſuccès.

Négreries Fataga & Roumah-Bati.

Iſle Pulo Aas.

Keyts jugeoit que cette Pointe de la Nouvelle Guinée eſt une Iſle, ſéparée du Continent, quoiqu'il ne put pas s'en aſſurer par lui-même. Il avoit vû, au Nord-Eſt, une aſſez grande ouverture, &, vis-à-vis, la Terre ferme, qu'on pouvoit auſſi reconnoitre du côté du Sud. Entre la Pointe la plus Septentrionale de *Batou-Pouteh*, & la Pointe Sud-Oueſt d'Onin, on trouva une grande Baye, qui a bien cinq lieues de profondeur ſur deux de large. On voulut y envoyer la Chaloupe, mais il fallut renoncer à ce deſſein, parcequ'on s'apperçut que les Habitans en concevoient de la défiance. Cette Côte offre par-tout de bons mouillages, à deux ou trois lieues en Mer. Le Pays, à en juger par ſon extérieur, eſt fort ſauvage, inculte, & rempli de montagnes & de rochers en pluſieurs endroits. Il produit peu d'arbres fruitiers. Les principaux qu'on y vit, ſont une eſpèce de muſcadiers, dont on trouva les noix fort inférieures à celles de Banda; encore ne comptoit-on que deux ou trois de ces arbres dans les environs; L'arbre qui porte le *Maſſoy*, & le dattier des Indes ſont deux autres eſpèces. Les bois étoient remplis de toute ſorte de volaille, dont le ramage étoit auſſi agréable qu'extraordinaire. Le climat eſt ici fort temperé, & les brouillards y ſont fréquens. Le matin, on y avoit ordinairement le beautems, mais l'après midi, le Ciel ſe couvroit de gros nuages, qui ſe reſolvoient le ſoir en pluyes abondantes. Le rivage fournit par-tout aſſez d'eau douce, qui eſt fort bonne à boire.

Deſcription du Pays d'Onin.

Le Pays d'Onin étoit alors ſoûmis à deux Souverains, nommés *Maſſalouva* & *Jeef*, dont le premier faiſoit ſa réſidence à Roumah-Bati, & le ſecond à Fataga. Le Père du dernier, nommé *Radja Tabowan*, avoit été defait, dix ans auparavant, avec trois ou quatre cens hommes, par les Peuples de l'Iſle Caras, & la guerre duroit encore. Ces deux Chefs étant fort jeunes, l'autorité étoit partagée entre leurs premiers Orancaies; mais les Inſulaires de Keſſing les tenoient dans une eſpèce de dépendance, ſur-tout par rapport au Commerce, dont les deux principaux articles ſont le Maſſoy & les Eſclaves. Le peuple vit de la pêche. Ces Habitans paroiſſent aſſez traitables; cependant on ne doit pas leur accorder trop de confiance. Leurs armes ſont des ſabres de différentes eſpèces, auxquels ils joignent l'arc, les flêches, la lance, & des javelines dentelées.

Les Iſles Caras, où Keyts ſe rendit enſuite, ſont à douze lieues de Pulo Aas, où il avoit été d'abord quelques jours à l'ancre. Vis-à-vis, au Nord, la Côte forme une grande Baye, qu'il nomma la Baye de *Ryklof*

Iſles Caras.

Keyts. 1678.

van Goens. Les terres, qui règnent autour de cette Baye, sont fort basses, à l'exception des deux Pointes au Sud & au Nord de son entrée. Le côté Occidental de l'Isle du milieu, où il mouilla sur vingt-cinq brasses, bon fond de sable, offre une Rade sure, qui pourroit bien contenir jusqu'à mille Navires. Sa situation est à trois degrés vingt-six minutes de Latitude Méridionale. La jurisdiction d'Onin, que les Habitans nomment *Mengonan Sobolot*, se termine à cette Pointe du Nord-Ouest, & celle des Insulaires s'étend sur le Golfe, jusqu'à *Coveay*, ou *Cubiay*, qui commence à la Pointe Sud-Est de la Baye.

Les Isles habitées, qu'on trouve dans cette Baye, sont, *Cani*, *Batour* & *Caras*, qui produisent diverses sortes de fruits, du riz & du poisson en abondance. Le bois de construction n'y est pas rare. L'on y respire un air assez sain, qui est rafraîchi par de petits vents de Mer & de Terre. Les Insulaires ressemblent en tout aux Habitans d'Onin; mais ils sont moins rusés & moins défians. On ne remarqua parmi eux aucun indice de culte, si ce n'est quelques teraphims, ou cristalines, rayées de verd & de rouge, ou d'un jaune luisant, qui paroissoit être un mélange de métaux. Leurs voyages de Mer se bornent à Cubiay, & la pêche fournit le plus à leur subsistance.

Le 1er Septembre, Keyts partit de Batour, & ayant passé entre Caras & Cani, il vint, le lendemain, auprès d'une haute Pointe, d'où continuant à suivre la Côte, il découvrit, au Nord, une autre Baye fort profonde, de trois ou quatre lieues de largeur, où il entra, pour donner le radoub à la Chaloupe, qui faisoit eau de toutes parts. La Baye est à douze lieues au Sud & au Sud-Sud-Est de la première. On la nomma la Baye de *Speelman*. A son entrée, du côté gauche, est une cataracte des plus merveilleuses, qui tombe des montagnes, & qu'on apperçoit comme une toile blanche, à deux lieues de distance; Il ne fut pas possible d'en approcher de près, à cause des goutes, qui rejaillissant en l'air formoient une espèce de nuage, ou de brouillard épais; mais on trouva dans les environs plusieurs autres petites sources d'eau, qui sortoient du pied des rochers le long du rivage. Tout au fond de la Baye est une Négrerie, près d'une Rivière, & un peu plus loin à l'Est, derrière une montagne, une belle Lagune assez profonde pour servir d'abri à quantité de gros Vaisseaux. A l'Est de cette Baye se présentoit un rocher, à côté duquel les Hollandois virent un grand nombre de têtes de morts, & une statuë à-peu-près de forme hnmaine jusqu'aux épaules, avec un bouclier & quelques autres instrumens. On y apperçut aussi divers caractères inconnus, qui sembloient être tracés de craye rouge. Les Habitans de ces Contrées n'ont pas coutume d'enterrer leurs morts; mais ils les exposent sur des rochers près du rivage. La Baye est terminée par la haute Pointe Sud-Ouest de Cubiay, derrière laquelle, dans la Baye, on remarqua un Canal, qui paroissoit avoir, de l'autre côté, sa sortie dans la Mer. On trouva ici quatre degrés seize minutes de variation au Nord-Est, & celà sur quatre degrés deux minutes de Latitude Méridionale.

Baye de Speelman.

Isle Wesel.

De la Pointe Sud-Ouest de Cubiay, à la Pointe Orientale, on compte six lieues, & cinq de l'Isle *Wesel*, où Keyts vint mouiller, sans y trouver d'autres Habitans, qu'un seul homme, qui sortit brusquement de sa cabane & prit la fuite. En partant de cette Isle, Keyts passa entre le Continent &

& trois petites Isles, dont la plus Occidentale est à deux lieues de la Côte, & à trois de la Pointe Nord-Ouest de l'Isle Wesel. Plus loin, on vit encore trois autres Isles, & au Nord, une grande Anse à onze lieues de l'Isle Wesel. Keyts mouilla à l'Ouest d'une Isle, éloignée d'environ une lieue d'une Pointe, nommée *Laewe*, derrière laquelle, selon les anciennes Cartes, il croyoit trouver la Rivière des *Meurtriers*; mais il eut bientôt occasion de reconnoitre son erreur. A quatre degrés de Latitude Méridionale, il aborda à l'Isle *Nametotte*, où est une Négrerie, dont les Habitans, qui montoient une grande Caracore, l'avoient invité de s'y rendre. Pendant que ses gens étoient occupés à faire de l'eau, sans défiance, les Insulaires les attaquèrent, & leur tuèrent ou blessèrent mortellement quelques hommes. On en prit une prompte vengeance, en mettant le feu aux Bâtimens & aux Habitations de ces Meurtriers, tandis que, retirés dans les bois, ils ne cessèrent de décocher, de toutes parts, une infinité de fléches sur les Hollandois. Cette Isle Nametotte est située à l'Ouest de la Rivière connuë sous le nom des *Meurtriers*, assez élevée, & pourvuë de bons mouillages, pouvant avoir huit lieues de circuit. C'est comme l'étape principale du Commerce du massoy, que les Ceramois viennent charger tous les ans, avec du bois d'ébène & des esclaves, qu'ils échangent contre du riz & de gros coraux. Les Insulaires sont robustes, & d'une taille beaucoup plus avantageuse que les autres Habitans de ces Contrées. Outre la langue qui leur est particulière, ils parlent fort bien celle des Ceramois. Ils vont entièrement nuds, à la reserve des parties naturelles, qu'ils couvrent d'écorce d'arbres. Ils se percent les narines de plusieurs brochettes pour l'ornement. Leurs armes sont l'arc, les fléches, les lances & les coutelas. Les femmes portent au cou & à la ceinture, de gros tours de coraux, & elles se barbouillent tellement le visage de noir de charbon pilé, qu'elles ont moins la figure humaine que celle des plus sales animaux. La pudeur n'est pas une de leurs vertus; elles accouchent dans les Pirogues sur le Rivage, ou dans les Bois; & dès que l'enfant est né, elles le jettent dans un sac qui leur pend sur les épaules; En un mot, Keyts les compare à des brutes. Son retour à l'Isle Wesel, & de-là à Banda, termine cette Course, dont tout le fruit se reduisit à des connoissances plus particulières du Pays & de ses Habitans. La Relation de Keyts, que nous avons en Manuscrit, est extrêmement détaillée. Valentyn en a donné l'essentiel, que nous abregeons encore.

KEYTS. 1678.

Isle Nametotte.

Rivière des Meurtriers.

Retour à Banda.

Voyage de Vlaming aux Terres Australes, en 1696.

VLAMING, 1696.

Occasion de ce Voyage.

L'OCCASION de ce Voyage fut la perte d'un Vaisseau de la Compagnie, qu'on supposoit pouvoir être échoué sur les Côtes de la Nouvelle Hollande, depuis son départ du Cap de Bonne Espérance pour Batavia. En 1696, trois Vaisseaux Hollandois, commandés par Guillaume *Vlaming*, mirent à la voile, du Texel, avec ordre d'aller à cette recherche. Après avoir doublé le Cap de Bonne Espérance, ils se trouvèrent, le 28 Novembre, à trente-huit degrés quarante minutes de Latitude Méridionale,

VLAMING. 1696.

nale, & quatre-vingt-quinze degrés quarante-quatre minutes de Longitude, près de l'Isle *St. Paul*, sur laquelle on peut porter sans inquiétude, pourvû que l'on évite le côté de l'Ouest, qui est garni d'un banc de rochers. On y trouva quantité de chiens marins, & une autre espèce particulière qui avoient bien dix-huit pieds de long; mais l'Isle n'offre aucune verdure, si ce n'est quelques roseaux, &, par-ci par-là, entre les rochers, une herbe assez semblable au persil. La volaille y est rare; en échange on y pêcha une quantité prodigieuse de gros poissons fort délicieux. Les Hollandois y cherchèrent inutilement du bois à brûler & de l'eau douce.

Isle S. Paul.

Isle Amsterdam.

Le lendemain du départ de cette Isle, on vint à celle d'Amsterdam, à treize lieues Sud & Nord de la première, par les trente-sept degrés quarante-huit minutes de Latitude, & quatre-vingt-quinze degrés quarante-quatre minutes de Longitude. Cette Isle est si remplie de broussailles, qu'on ne peut que difficilement s'y franchir un passage. On n'y trouva ni hommes ni bestiaux, mais seulement quelques oiseaux, & des chiens marins. Le terrain est marécageux à trois pieds de profondeur sur le roc, qui approche de la pierre ponce, ce qui fait que les arbres n'y peuvent croitre, ni prendre de fortes racines.

Le 25 Decembre, on découvrit la Nouvelle Hollande, à la hauteur de trente-un degrés cinquante-huit minutes, & à cent trente degrés dix-huit minutes de Longitude. Quatre jours après, on se trouva sous l'Isle *Rottenest* (Nid de rats) huit minutes plus au Nord, & trois degrés sept minutes plus à l'Est. On s'y pourvut de bois à brûler, qui y étoit en abondance.

Isle Rottenest.

1697.

Nouvelle Hollande.

Le 5 Janvier 1697, Vlaming descendit sur le rivage de la Nouvelle Hollande, avec quatre-vingt-huit hommes armés; ils prirent d'abord leur route à l'Est, sans rien trouver qui put servir à la nourriture; mais ils virent quelques gros arbres, d'où decouloit une espèce de laque ou de gomme, & de petits perroquets, qui étoient fort farouches. Après avoir marché environ trois heures, ils vinrent auprès d'une Lagune d'eau salée, où ils apperçurent, dans le sable, plusieurs vestiges d'hommes & d'enfans, sans cependant rencontrer personne. Le lendemain matin, ils se divisèrent en trois troupes, pour visiter le Pays au Sud, au Nord & à l'Est, à une lieue de distance de l'endroit où ils avoient passé la nuit. Toutes leurs recherches ne leur firent découvrir que quelques cabanes renversées, mais point d'eau douce; cependant ayant creusé un puits, ils en trouvèrent d'assez bonne. A leur retour ils remarquèrent que celle du Lac étoit baissée de plus d'un pied; ce qui leur fit juger qu'elle devoit communiquer avec la Mer. En effet, ils ne tardèrent pas de s'en convaincre, à la vûe d'un canal au Sud, où ayant fait entrer leurs Bâteaux, ils trouvèrent des cygnes noirs, dont ils prirent quatre, deux desquels furent apportés vivans à Batavia, & beaucoup de poisson; les jours suivans ne leur firent pas faire de plus grandes découvertes, quoiqu'ils eussent remonté cette Lagune, ou Rivière d'eau salée, à dix ou douze lieues dans les terres. Une exacte observation leur donna trente-un degrés quarante-trois minutes de Latitude Méridionale. Un grand Banc règne ici dans l'étenduë d'une lieue, à la moitié de cette distance du rivage. On en découvrit un autre, parsemé de pointes

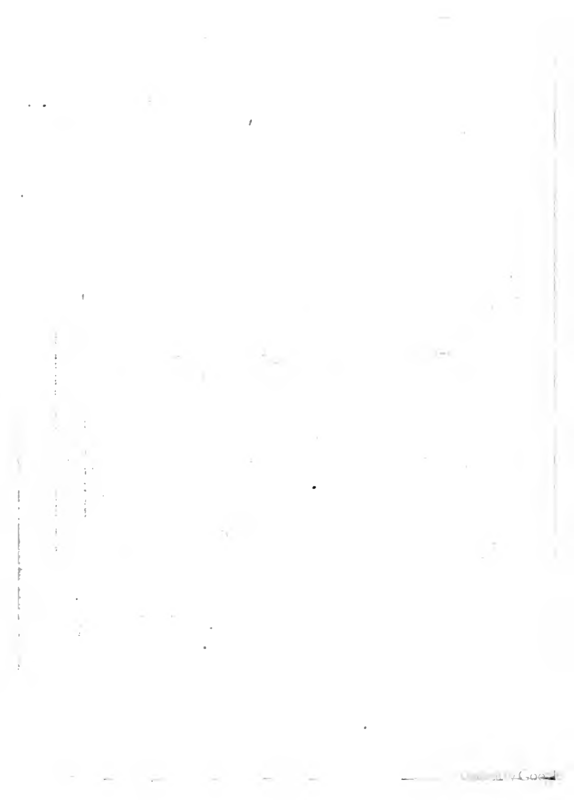
Cygnes noirs.

ISLE AMSTERDAM.

J. V. Schley direx

ISLE S^{T} PAUL.

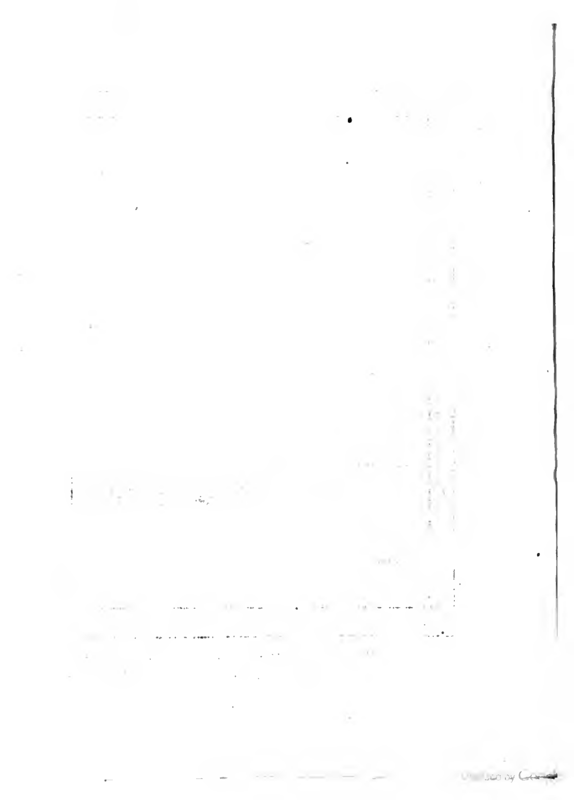






J. v. Schley direx.

CANAL AUX CYGNES NOIRS DANS L'ISLE ROTTENEST.
SWARTE SWAANE DRIFT OP 'T EILAND ROTTENEST.



pointes de rochers, à la hauteur de trente degrés dix-sept minutes. Treize minutes plus loin au Sud, l'Aiguille varioit, au Nord-Ouest, de neuf degrés vingt-une minutes.

VLAMING. 1696.

A vingt-huit degrés huit minutes, après avoir passé quelques petites Isles, deux jours auparavant, on découvrit une Pointe haute & escarpée. La Chaloupe, qui fut de nouveau envoyée à terre, sans pouvoir descendre, à cause des brisans, rapporta qu'on avoit enfin vû des hommes marcher sur les dunes, mais dans une grande distance. C'étoient des nègres, nuds & de moyenne taille. Les jours suivans, les Chaloupes étant retournées diverses fois au rivage, y virent d'abord une eau interne fort salée, quelques cabanes & vestiges de pieds d'hommes dans le sable, & quelques oiseaux. A vingt-six degrés seize minutes de Latitude, elles trouvèrent deux Anses, dont la plus Meridionale a bien trois quarts de lieue de largeur; &, trois jours après, deux Rivières fort profondes, l'une venant du Sud & l'autre de l'Est. Cette fois les Chaloupes pénétrèrent bien huit lieues & demie dans une Anse, qui communique de l'autre côté, au Nord-Nord Ouest avec la Mer. Le lendemain, on trouva, à terre, une plaque d'étain, qui avoit été attachée à un pôteau avec deux cloux, dont l'un se distinguoit encore. Sur cette plaque étoit gravée une inscription, portant, „ que le 25 Octobre 1616, le Navire *la Concorde*, d'Am-„ sterdam, Premier Commis Gilles *Miebais* de Liege, Capitaine Theodore „ *Hartog*, d'Amsterdam, avoit mouillé en cet endroit, d'où il étoit re-„ parti, pour Bantam, le 27 du même mois". Au bas on lisoit les noms de Jean *Stins*, Sous Commis, de Pierre *Dookus van Bill*, Premier Pilote, avec la datte de l'année. Cette véritable Baye de *Hartog* est située par vingt cinq degrés vingt-quatre minutes de Latitude, & la variation de l'Aiguille, au Nord-Ouest, y fut trouvée de huit degrés trente-quatre minutes.

Monument trouvé dans la Baye de Hartog.

Le reste de la route n'offre plus rien de remarquable jusqu'à la Rivière *Guillaume*, à vingt-un degrés vingt-huit minutes. La resolution y fut prise d'abandonner cette Côte ingrate, le 21 Fevrier; le 27 on vit l'Isle *Moni*, à neuf degrés cinquante minutes, & le 11 Mars, les trois Vaisseaux arrivèrent heureusement à Batavia. Selon le rapport de Vlaming (*a*), la Nouvelle Hollande est le plus misérable Pays de l'Univers, & Dampier, dont on va voir la Relation (*b*), n'a pas eu tort de dire que les Hottentots étoient des Seigneurs en comparaison des Australiens de cette Contrée.]

Rivière Guillaume.

Isle Moni.

(*a*) La Relation de ce Voyage a été imprimée à Amsterdam, en 1701.

(*b*) Ce Voyage de Dampier est le second qu'il avoit fait à la Nouvelle Hollande. Le premier auroit dû preceder celui de Vlaming; mais comme il se trouve ci dessous dans le grand Voyage autour du Monde, nous n'avons pas cru devoir detacher ce morceau pour le mettre à sa place. Il suffit d'en avertir le Lecteur.





DAMPIER.
1699.

Voyage de Guillaume Dampier, aux Terres Australes, en 1699.

Introduction.

TOUTES les parties de cette Relation, qui n'ont aucun rapport au principal objet du Voyage, sont renvoyées aux Articles des Pays qu'elles regardent.

DAMPIER s'est acquis une si juste réputation, par le nombre & l'étendue de ses Courses, par ses profondes Observations sur les Vents, les Marées, les Courans, les Bancs de sable, les variations de l'Aiguille, & sur toutes les propriétés des Régions qu'il a parcourues, que son nom seul emporte son éloge. En partant d'Angleterre (*a*), à bord du Vaisseau le *Chevreuil*, dont on lui avoit confié le Commandement, pour tenter de nouvelles découvertes aux Terres Australes, il profita d'une observation du célèbre Docteur *Halley*, dont il relève beaucoup l'importance. Comme elle est courte, & qu'elle n'a paru à Londres que dans une Feuille volante, sous le titre d'*Avis nécessaire pour ceux qui naviguent dans le Canal d'Angleterre*, on l'insére ici d'autant plus volontiers, qu'elle tire un nouveau prix de la recommandation d'un homme tel que Dampier (*b*).

Avis important pour ceux qui naviguent dans la Manche.

„ ON observe, depuis long-tems, que les Vaisseaux destinés à passer le „ le Canal, tombent au Nord des Sorlingues, & qu'enfilant par méprise le „ Canal de Bristol, ou la Mer de Severn, ils courent beaucoup de risque. „ Plusieurs même y ont péri malheureusement. Celà vient sans doute de „ ce que la variation de l'Aiguille a changé, & de ce que la Latitude du „ Lézard & des Sorlingues est marquée près de cinq lieues trop au Nord. „ On voit du moins, par des observations incontestables, que la Pointe „ du Lézard est à quarante-neuf degrés cinquante-cinq minutes, le milieu „ des Sorlingues étant à son Ouest, & que sa Partie Méridionale est au „ plus juste à quarante-neuf degrés cinquante minutes, au-lieu que dans „ la plûpart des Cartes & des Livres de Navigation, on les met à cinquan„ te degrés au Nord, & dans quelques-unes même à cinquante degrés dix „ minutes. Cette erreur ne produisoit aucun mal, pendant que la varia„ tion continuoit à l'Est, comme elle étoit lorsque les Cartes furent com„ posées. Mais depuis l'année 1657, elle a tourné si fort à l'Ouest, qu'el„ le se trouve aujourd'hui de sept degrés & demi ou environ; de-sorte „ que tous les Vaisseaux qui viennent de l'Océan pour entrer dans le Ca„ nal, & qui mettent le cap à l'Est par la Boussole, s'éloignent au Nord „ & se détournent de leur véritable course, d'environ deux tiers de rhumb. „ Ce n'est pas tout; de quatre-vingt en quatre-vingt miles, ils changent „ leur Latitude à-peu-près de dix minutes, & s'ils négligent de faire leur „ observation deux ou trois jours de suite, sans rien accorder pour cette „ variation, ils ne manquent pas de tomber au Nord contre leur attente; „ surtout s'ils comptent que les Sorlingues sont à plus de cinquante degrés. „ Quel-

(*a*) On s'attache à la seconde Edition, d'Amsterdam, chez *Marret*, 1705, en cinq Volumes *in*-12, dont les trois premiers contiennent le Voyage autour du Monde. Elle passe pour la plus correcte.

(*b*) Cet Avis a été publié vers le même tems.

„ Quelques-uns l'attribuent au Courant du Canal de Saint-Georges, dans „ la supposition que le flux porte plus au Nord, que le reflux n'en éloigne. „ Mais si la variation est une fois compensée, on trouve que ce Courant „ n'est pas sensible, & que les Vaisseaux, qui font route par l'Est-Quart „ au Sud, durant deux Empoulettes, & par Est, durant une autre, gardent „ exactement leur paralléle. C'est ce qui rend cette pratique importante „ pour tous les Maîtres de Vaisseaux, qui ne sçavent pas faire ces com- „ pensations. On leur conseille aussi, lorsqu'ils sortent de l'Océan pour „ entrer dans le Canal, de suivre un paralléle, qui ne soit pas à plus de „ quarante-neuf degrés quarante minutes au Nord; ce qui les amenera „ droit au Lézard.

Dampier. 1699.

„ Mais ce n'est pas le seul danger, auquel ce changement de la varia- „ tion expose les Vaisseaux dans le Canal. On en a vû plusieurs, qui étant „ partis des Dunes, ont fait un triste naufrage sur la Côte de France & sur „ les Casquetes. Si l'on compare le profil exact de la Côte de France avec „ l'aspect de celle d'Angleterre, à laquelle on pourroit bien n'avoir pas ap- „ porté la même exactitude, il se trouvera que la véritable route pour al- „ ler de Beachy, ou de Dungyness, aux Casquetes, est à vingt-six degrés „ de l'Ouest, en tirant vers le Sud. Autrefois, lorsque l'Aiguille nor- „ destoit autant qu'elle nordeste aujourd'hui, la route étoit à-peu-près „ Sud-Ouest Quart à l'Ouest par la Boussole; & la route Ouest-Sud-Ouest, „ qu'on appelloit *route du Canal*, étoit fort bonne pour tous les Vaisseaux „ destinés à passer dans l'Océan. Mais aujourd'hui, tout Vaisseau qui fait „ route Ouest-Sud-Ouest dans le Canal, quelque près qu'il range la Côte „ de Beachy, ne manquera pas de tomber sur les Casquetes, ou plutôt à „ leur Est. Il s'ensuit de-là, qu'eu égard à la variation présente de l'Ai- „ guille, la route à l'Ouest Quart au Sud doit être la route du Canal, au- „ lieu de l'Ouest-Sud-Ouest; & qu'à s'éloigner à une distance raisonnable „ du Cap de Beachy, cette route fera éviter l'Isle de Wight, & tenir à- „ peu-près le milieu entre la Pointe de Portland & les Casquetes, qui en „ sont à quatorze lieues au plus, & presque sous le même Méridien (c)".

Départ de Dampier. Il passe au Brésil.

Dampier partit des Dunes, le 14 Janvier 1699, & passa l'Equateur le 10 de Mars, vers le tems de l'Equinoxe. Il avoit résolu de ne pas toucher au Cap de Bonne Espérance; & cette raison le fit tourner vers le Brésil, pour s'y procurer des rafraîchissemens. Après avoir employé près de cinq mois (d) à remplir ce projet, il remit à la voile vers son terme; mais, en gouvernant à l'Est, il ne put éviter de tomber, au commencement de Juin, à la vûe du Cap, dont il ne se trouva qu'à seize lieues. De-là il prit sa route à l'Est-Sud-Est, pour la rendre plus courte jusqu'à la Nouvelle Hollande. Ce Pays néanmoins est au Nord Est du Cap; mais tous les Vaisseaux qui s'y destinent pour cette Côte, ou pour le Détroit de la Sonde, doivent courir quelque tems le même paralléle, ou dans une Latitude entre le trente-cinquième & le quarantième degré, du moins, un peu au Sud de l'Est, pour se soutenir dans la route des vents variables, & ne doivent pas porter trop

Il reprend la route des Terres Australes, du Cap de Bonne Espérance.

(c) Dampier, Tome IV, pag. 16. (d) L'Original porte seulement près d'un mois. R. d. E.

DAMPIER. 1699.

trop tôt le cap au Nord, de peur de s'engager dans l'étendue des vents alifés, qui les détourneroient de leur route à l'Eft.

Ses obfervations fur l'approche d'une tempête.

LA nuit du Mardi 6 de Juin, le Soleil s'étoit couché dans un nuage fort épais, qui reffembloit à la terre, & ceux qu'on voyoit au-deffus étoient colorés d'un rouge obfcur. Le lendemain, lorfque le Soleil approcha de l'Horifon, les nues parurent fort agréablement dorées. Cependant le Soleil n'étoit pas monté plus de deux degrés, lorfqu'il entra dans un nuage épais, couleur de fumée & parallele à l'Horifon, d'où l'on vit fortir d'abord quantité de rayons obfcurs & noirâtres. Le Ciel étoit déja couvert de petites nues, fort ferrées les unes près des autres, de la nature de celles que les Marins nomment *Solides*, & qui ne menacent pas de pluye. Depuis le bord de l'Horifon, jufqu'à trois ou quatre degrés de hauteur, elles étoient de couleur d'or; enfuite, jufqu'environ dix degrés, elles paroiffoient plus rouges & fort éclatantes. Celles qui venoient après, jufqu'à foixante ou foixante-dix degrés de hauteur, étoient plus obfcures; mais, au-delà, elles avoient leur couleur naturelle. Dampier a cru cette peinture importante, parcequ'il a toujours obfervé que les nuages de cette efpèce annoncent une tempête prochaine. Auffi fe prépara-t-il à tous les dangers de la Mer, & bien-tôt il fentit la néceffité de fes précautions. Il effuya, pendant deux jours, une violente agitation des flots (*e*).

LE 19 de Juin, il étoit à trente-quatre degrés dix-fept minutes de Latitude Méridionale, & à trente-neuf degrés vingt-quatre minutes de Longitude Orientale du Cap. Quinze jours après, c'eft-à-dire le 4 de Juillet, il fe trouva, par fon calcul, dans un Méridien éloigné d'onze cens dix lieues de celui du Cap. Rien ne lui parut fort remarquable dans cette route; excepté qu'il fe vit accompagné, pendant tout le chemin, par quantité d'oifeaux, furtout par des pintades, & que de tems en tems on découvroit une baleine. Mais en approchant de la Nouvelle Hollande, on en voyoit fouvent trois & quatre enfemble. A quatre-vingt-dix lieues de Terre, on apperçut des herbes marines, toutes de la même forme. A trente lieues, on vit flotter des os de feche; & parmi quantité de poiffons, qu'on ne ceffa pas d'appercevoir, les jours fuivans, un de ceux qu'on nomme *Gars* fauta quatre fois près du bord. On découvrit auffi, fur l'eau, quantité de petits globules, qu'on auroit pris pour des perles, & dont quelques-uns étoient de la groffeur des pois fecs, mais clairs & tranfparens (*f*). Lorfqu'on les écrafoit, il en fortoit une goutte d'eau; & la pellicule, qui la renfermoit, étoit fi déliée, qu'on ne la difcernoit pas facilement. Le 30 de Juillet, tous les oifeaux, qui avoient efcorté Dampier, abandonnèrent le Vaiffeau; mais on en vit d'une toute autre efpèce, qui étoient de la groffeur des vaneaux, avec le plumage gris, le tour des yeux noir, le bec rouge & pointu, les aîles longues, & la queue fourchue comme celle des hirondelles. L'efpérance d'appercevoir la Terre croiffoit à chaque moment. Dampier fe crut au Sud des Bancs de Terre, qu'il trouvoit marqués, dans une de fes Cartes, à vingt-fept degrés dix-huit minutes de Latitude,

Approche de la Nouvelle Hollande.

(*e*) *Ibid*, pag. 90 & fuivantes.

(*f*) Ce font des araignées d'eau. R. d. E.

DAMPIER. 1699.

titude, & qui devoient s'avancer d'environ ſept lieues dans la Mer (*g*). Tous ſes calculs s'accordoient avec cette ſuppoſition; mais il trouva, au contraire, que ces Bancs étoient au Sud du Vaiſſeau (*b*), & que leur bord extérieur étoit à ſeize lieues du rivage. Enfin, le premier d'Août, à neuf heures du matin, on découvrit la Terre, du haut du grand mât; & bientôt on fut en état d'en prendre différentes vûes, à pluſieurs diſtances inégales.

Diſpoſition de la Côte & du terrain.

DAMPIER ne penſa qu'à trouver un Havre, pour y faire prendre du repos à ſes gens, après avoir couru l'eſpace de cent quatorze degrés depuis le Bréſil. D'ailleurs ſon deſſein étoit de commencer ici les découvertes, qu'il étoit chargé de faire dans la Nouvelle Hollande & la Nouvelle Guinée. Le terrain étoit bas, & paroiſſoit fort uni. On y découvroit néanmoins quelques Côteaux rouges & blancs. A vingt-ſix degrés (*i*), on vit une ouverture, qui ſembloit promettre le Havre qu'on cherchoit; mais l'embouchure, qui n'avoit pas moins de deux lieues de large, étoit fermée par des Rochers; ſans compter qu'il ne s'offroit, ſur la Côte, ni buiſſon ni herbe, & que les bords de la Mer étoient forts eſcarpés. On continua de ſonder toutes les Anſes, juſqu'au 6, qu'on mouilla dans une Baye remplie de chiens marins (*k*). Elle fut nommée la *Baye des Chiens marins* (*l*). Mais n'y ayant pû trouver d'eau, ni d'autres habitans que des aigles, des oiſeaux de Rivière & de Mer, & pour animaux terreſtres, une ſorte de lapins, dont la chair eſt fort bonne, & des guanos d'une hideuſe figure, qui s'arrêtent & ſifflent lorſqu'on s'approche d'eux, ſans ſe mettre en peine de prendre la ſuite, on leva l'ancre, pour chercher une retraite plus favorable. Les ſondes & les recherches furent continuées juſqu'au 21. On vit, ce jour-là, quantité de ſerpens; les uns jaunes & de la groſſeur du poignet, longs d'environ quatre pieds, avec la queue plate & large de quatre doigts; les autres, beaucoup plus petits & plus courts, ronds, & marquetés de noir & de jaune. La Terre, dont on étoit à neuf lieues, ſembloit former une eſpèce de Cap; & l'on reconnut, en s'approchant, que c'étoit l'extrémité Orientale d'une Iſle de cinq à ſix lieues de longueur, ſur une de large. Trois ou quatre autres Iſles, couvertes de Rochers, s'offroient à la diſtance d'une lieue de cette Pointe; & du haut du grand mât, on en découvroit une infinité d'autres à l'Eſt & à l'Oueſt, auſſi loin que la vûe pouvoit s'éten-

Baye des Chiens marins.

(*g*) Ce ſont les Bancs où Pelſart avoit fait naufrage. R. d. E.

(*b*) L'Editeur François, par une erreur groſſiére de chiffre, met ici ces Bancs, ſelon le calcul de Dampier, au 17me degré de Latitude; Ce doit être le 27me, & il y auroit les dix-huit minutes de différence. R d. E.

(*i*) Quelques lignes plus bas, l'Editeur François fait encore la faute de mettre *ſeize* degrés pour *vingt-ſix*. Dans l'article ſuivant, qu'on ſupprime ici, il ſe trouve, par une ſemblable erreur, le 5 d'Août, *quinze* degrés, au lieu de *vingt-cinq*. R d. E

(*k*) Ici l'Editeur François met de nouveau *dix-ſept* degrés ou environ, pour *vingt-cinq* degrés, *cinq* minutes, comme Dampier dit ailleurs. La Longitude eſt marquée auſſi, au même endroit, à *quatre-ſept*, pour *quatre-vingt-ſept* degrés, du Cap de Bonne Eſpérance, c'eſt-à-dire 195 lieues de moins que ſur les Cartes Marines, ſuppoſé que le calcul de Dampier ſoit juſte, & que ſes horologes ne l'ayent point trompé. Plus il eſt important de recueillir ſoigneuſement ces hauteurs dans les Voyageurs, plus il eſt fâcheux de les trouver ſi fautives. R. d. E.

(*l*) Le rivage y eſt couvert de coquilles d'une beauté extraordinaire.

DAMPIER. 1699.

s'étendre. On en voyoit aussi du côté du Sud, la plûpart assez élevées pour se faire découvrir de huit à neuf lieues. Dampier ne douta presque point que ce ne fût une suite d'Isles, qui s'étendoient en longueur plus de vingt lieues, de l'Est-Nord-Est à l'Ouest-Sud-Ouest, & même assez loin en largeur. Les grosses marées, qu'il rencontra quelque tems après, lui firent soupçonner que dans cette espèce d'Archipel, il y a peut-être un Passage par le Sud de la Nouvelle Hollande & de la Nouvelle Guinée dans la grande Mer du Sud vers l'Est: il résolut de le tenter à son retour, s'il n'y trouvoit pas d'autre obstacle. Mais il craignoit alors de manquer d'eau, sans être sûr d'en trouver dans ces Isles. Ce Parage est à vingt degrés vingt & une minutes de Latitude, quoiqu'il soit marqué à dix-neuf degrés cinquante minutes, dans la Carte de Tasman.

Conjecture sur un Passage dans la Mer du Sud.

APRÈS avoir erré, avec aussi peu de succès, pendant un mois entier, appercevant toujours des serpens, des baleines, & divers oiseaux, entre lesquels on prit quelques buses, qui sont assez communes dans les lieux situés entre les deux Tropiques, & qui viennent se percher la nuit sur les Vaisseaux, où elles se laissent prendre sans se remuer, on revit la Terre le 30, à dix-huit degrés vingt & une minutes, & l'on remarqua beaucoup de grosse fumée sur le rivage. Le 31, Dampier descendit au rivage, accompagné de dix ou douze de ses gens. Ils étoient armés de sabres & de mousquets, avec des bêches & des hoyaux pour creuser la terre. A leur approche de la terre, ils virent trois grands Hommes noirs, tout nuds, qui étoient vis-à-vis d'eux dans une Baye sabloneuse, mais qui prirent la fuite en les voyant avancer. Dampier envoya la Chaloupe à quelque distance du rivage, pour y demeurer à l'ancre, & se mit à poursuivre ces trois Noirs. Laissons à lui-même le récit de son premier exploit. „ Ils avoient „ déja gagné le sommet d'une petite colline, où ils s'étoient joints à huit „ ou neuf autres Sauvages. Mais, nous voyant marcher sur leurs traces, „ ils s'éloignèrent aussi-tôt. A nôtre arrivée sur la colline, nous découvrîmes une savane, à un demi mile de nous, & quelques petites éminences, que nous prîmes de loin pour des maisons; mais ce n'étoit que „ des rochers. Tous les Noirs ayant disparu, nous commençâmes à creuser la terre, pour chercher de l'eau. Pendant ce travail, neuf ou dix „ Sauvages parurent sur une petite hauteur, à quelque distance de nous, „ & joignirent de grands cris aux menaces qu'ils nous faisoient de la main. „ Enfin l'un d'eux s'avança vers nous, & les autres le suivoient de loin. „ J'allai d'abord à sa rencontre; mais tous mes signes de paix & d'amitié „ ne l'empêchèrent point de me tourner le dos, & son exemple entraîna „ les autres. L'après-midi, je ne pris que deux hommes avec moi, & je „ marchai le long du rivage, dans l'espérance de surprendre un de ces Barbares, pour sçavoir du moins d'où ils tiroient leur eau douce. J'en apperçus une douzaine assez près de nous, qui nous suivirent de loin, „ lorsqu'ils nous eurent vus quitter le gros de nos Compagnons. Ensuite „ une dune les empêchant de nous voir, nous fîmes halte dans le détour, „ avec l'espérance de les surprendre, s'ils continuoient de s'avancer. Eux, „ se fiant à leur nombre, espérèrent aussi de nous saisir: & les uns passèrent „ vers le rivage, tandis que les autres occupèrent les dunes. Nous sçavions,

Rencontre de quelques Habitans.

Combat de Dampier contre plusieurs Sauvages.

„ vions, par l'expérience du matin, qu'ils n'étoient pas legers à la course.
„ Un jeune homme fort dispos, qui étoit avec moi, n'en vit pas plutôt
„ paroître quelques-uns, qu'il courut après eux. Ils s'enfuirent d'abord;
„ mais lorsqu'il les eut atteints, ils se tournèrent pour le combattre. Il
„ n'étoit armé que d'un sabre, & ses Ennemis l'étoient de lances de bois.
„ J'en poursuivis en même tems deux autres, qui s'étoient avancés vers
„ le rivage; mais, dans la crainte que mon jeune homme ne fut trop ex-
„ posé, je revins sur mes pas, & je le trouvai serré de fort près. Aussi-
„ tôt que je parus, un des Noirs me darda une lance, dont il faillit de me
„ percer. Je tirai un coup de fusil en l'air, pour leur causer de l'épou-
„ vante; mais, revenant bientôt de leur frayeur, ils se mirent à secouer
„ les bras, à crier *pouh*, *pouh*, *pouh*, & à presser plus que jamais le jeune
„ homme. Sa vie & la mienne me parurent en danger. Je me hâtai de
„ recharger mon fusil, & je lâchai le coup sur un de ces misérables, qui
„ fut étendu par terre. Les autres discontinuèrent le choc & s'éloignèrent
„ avec leur Compagnon blessé. Le second des miens n'avoit pu me se-
„ courir, parcequ'il étoit venu sans armes. L'autre eut la jouë percée
„ d'un coup de lance, dont on crut d'abord le bois empoisonné. Mais
„ cette idée se trouva fausse (*m*)".

Dampier. 1699.

Portrait de leur Chef.

Entre les Ennemis que Dampier avoit combattus, il en remarqua un, qui, par sa conduite & ses dehors, sembloit être leur Chef ou leur Prince. C'étoit un jeune homme, de taille médiocre, vif & plein de courage. Il avoit seul un cercle de peinture blanche autour des yeux, & une raye de la même couleur, depuis le haut du front jusqu'au bout du nez. Sa poitrine étoit peinte aussi de blanc, avec une partie de ses bras. Tous les autres avoient la peau noire, le regard féroce, les cheveux crêpus, la taille haute & déliée. Mais il fut impossible, à Dampier, d'examiner s'il leur manquoit, comme à d'autres Sauvages du même Pays, deux dents de la machoire supérieure. Il vit quantité d'endroits, où ils avoient allumé du feu, & planté des branches d'arbre, pour se garantir du vent de Mer, qu'il appelle *Brise*, & qui ne manque jamais de souffler ici du même point. On trouvoit, dans tous ces gîtes, de gros monceaux de coquilles & d'os de poisson.

Description du Pays & de ses productions.

Le terrain du Pays est assez bas. Il paroît renfermé, du côté de la Mer, par une longue chaîne de dunes, qui empêchent de voir plus loin. Les marées sont si hautes, que la Côte paroît fort basse au vif de l'eau; mais elle est d'une hauteur médiocre, après le reflux, & si couverte de rochers, qu'on n'y peut aborder que dans une Chaloupe. En haute marée, on passe par-dessus la Baye sabloneuse, qui règne le long des dunes. A mille ou douze cens pas de la Mer, les Terres sont arides, & ne portent que des arbrisseaux & des buissons. Les uns étoient couverts de fleurs jaunes, les autres de fleurs bleues, & quelques-uns de blanches, dont la plûpart rendoient une odeur fort agréable. Plusieurs offroient un fruit, assez semblable à des cosses de pois, dont chacune renfermoit dix petits pois, en nombre toûjours égal. On trouvoit, en abondance, une sorte de féves, & une

(*m*) Dampier, *ubi suprà*, pag. 118 & 119.

DAMPIER. 1699.

une autre efpèce de petit légume, rouge & dur, enveloppé auffi d'une coffe, avec un petit germe noir comme les fèves. Dampier le compare à celui dont on fe fert aux Indes Orientales, pour pefer l'or. Ce fruit, qu'il nomme toûjours légume, croît fur un buiffon. Une troifième efpèce de fèves vient fur une tige rampante. Les dunes étoient couvertes de toutes ces fortes de fruits; les uns verts, d'autres murs, & d'autres déja tombés; mais il ne paroiffoit point qu'on en eût cueilli, ni que les Habitans en fiffent ufage.

PLUS loin, c'eft-à-dire, autant que la vûe pouvoit s'étendre dans le Pays, il paroiffoit plus bas que proche de la Mer, uni, entremêlé de favanes & de forêts. Ces prairies portent une efpèce d'herbe, rude & déliée. Prefque par-tout, le terroir eft d'un plus gros fable que celui du rivage; mais, dans quelques endroits, il eft argilleux. On y voit quantité de rochers, de cinq ou fix pieds de haut, dont le fommet eft rond; les uns rouges, & les autres blancs. Les forêts ne font compofées que de petits arbres, dont les plus gros n'ont pas trois pieds de circonférence. Leur tige a douze ou quatorze pieds de hauteur, & de petites branches en forment la tête. On rencontre quelques petits mangles noirs, fur les bords des Anfes.

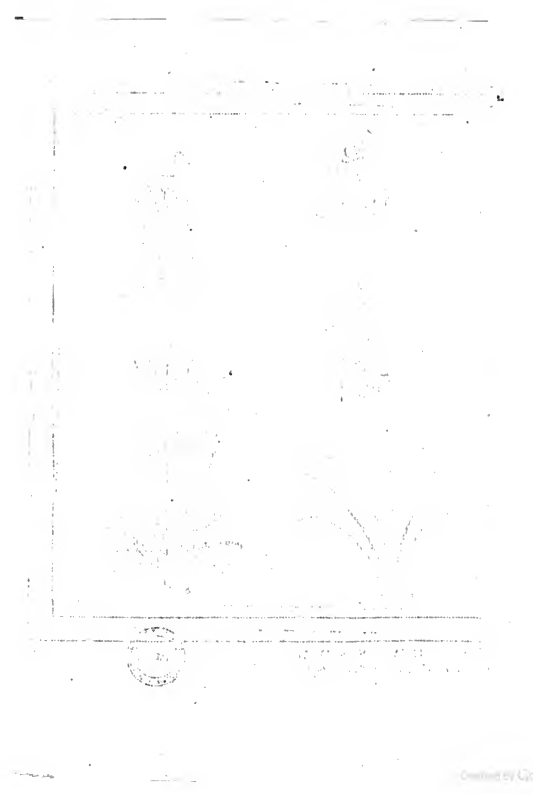
Animaux terreftres.

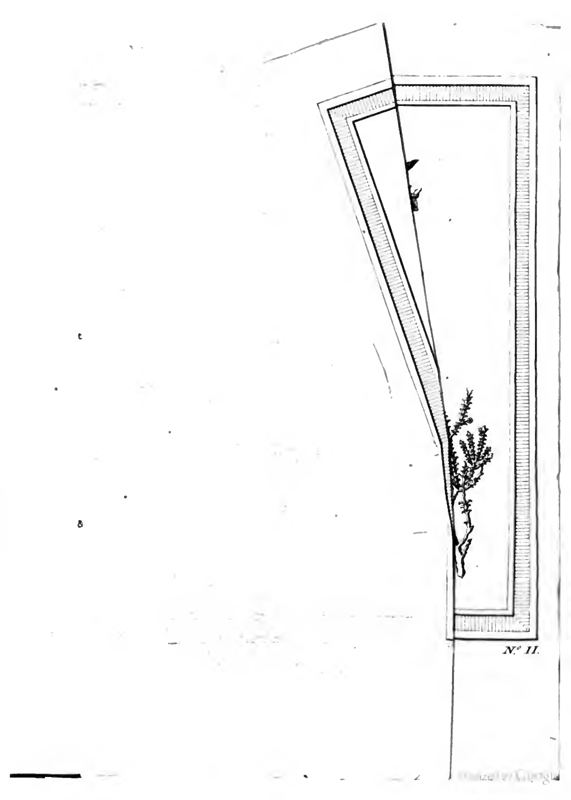
LES animaux terreftres n'y font pas en grand nombre. Dampier vit quelques lézards. Ses gens rencontrèrent deux ou trois bêtes, qui reffembloient à des loups affamés, & dont la maigreur étoit extrême. Il n'y avoit pas d'autres oifeaux de terre que des corneilles, tout-à-fait femblables aux nôtres, des faucons, des milans, quantité de tourterelles graffes, & deux ou trois fortes de petits oifeaux, dont les plus gros ne le font pas plus que nos alouettes. Les oifeaux maritimes font des pélicans, des boubis, des bufcs, des corlieux & des pies de Mer. Les baleines, quoique les plus groffes que Dampier eut vûes dans ces Mers, n'approchent pas de celles du Nord. Les tortues vertes y font en grand nombre; mais il eft impoffible d'en prendre, parcequ'il n'y a point de canal où elles puiffent fe retirer, & que la violence des marées ne permet pas de difpofer les filets. On apperçut des chiens marins & des patricotes. On prit, à la ligne, plufieurs de ces poiffons, que les Matelots nomment *Vieilles*. Les huitres communes, les conques, les moules & les petoncles étoient en abondance. Dampier amaffa des coquilles fort extraordinaires, fur-tout de l'efpèce de celles qui font garnies de rayons ou de pointes (*n*).

Coquilles & Plantes.

IL

(*n*) Entre diverfes Plantes, il trouva; [*Pl. N°. I. Fig.* 1] Celle qui eft à préfent connue fous le nom de *Rapuntium*, de la Nouvelle Hollande. Le *Perianthium*, compofé de cinq parties longues & pointues; la forme du vaiffeau de la femence, [& la petiteffe de fes feuilles] prouvent, dit-il, que cette Plante eft un Rapuntium. [*Fig.* 2] Le *Fucus foliis capillaceis breviffimis*. Ce beau Fucus eft une efpéce d'*Erica Marina*, ou de *Sargazo*; mais fes parties font beaucoup plus déliées. [*Fig.* 3.] Un *Ricinoides*, à feuilles angulaires & épaiffes. Cette Plante approche du buiffon. Ses feuilles font épaiffes & cotonneufes, fur-tout au-deffous. Son fruit eft velouté au dehors, avec le godet divifé en cinq parties. Elle reffemble au *Raicini fructu parvo frucofa Curaffavica*. [*Fig.* 4.] Le *Solanum fpinofum*, qu'on nomme à préfent de la Nouvelle Hollande. Ce nouveau Solanum porte une fleur bleuâtre, comme les autres; mais les feuilles font blanchâtres, épaiffes, & cotonnées deffous & deffus, longues d'un pouce, & à-peu-près auffi




N.° 11.

Il s'étoit déja passé cinq semaines, depuis l'arrivée de Dampier aux Terres Australes, & sa course, le long des Côtes, avoit été d'environ trois

aussi larges. Les picquans en sont fort aigus, bien serrés les uns contre les autres, & d'une couleur d'orange obscure, sur-tout vers la pointe. [*Pl. N°. II. Fig.* 1.] Une sorte de *Scabieuse*, dont la fleur, croissant sur un pied long de quatre pouces, est enfermée dans un godet fort rude & jaunâtre. Les feuilles n'ont pas plus d'un pouce de long. Elles sont fort étroites, vertes au-dessus, blanches & cotonnées au-dessous, & croissent en touffes. La fleur, de celle que Dampier cueillit, étoit si séche, & si gâtée, qu'on n'a pas osé déterminer si c'étoit une Scabieuse ou un *Helichrysum*. [*Fig.* 2.] L'*Alcea*, qu'on nomme à présent de la Nouvelle Hollande, dont les feuilles & la tige sont toutes cotonnées, de même que le dessous du godet. La fleur a cinq feuilles fort tendres, qui sont à peine aussi grandes que le godet, & au milieu desquelles il y a une petite colonne, toute garnie de pointes émoussées; ce qui fait voir que cette Plante est une espéce de Mauve. [*Fig.* 3.] Un arbrisseau, dont les feuilles approchent de l'*Amelanchier Lob.* Elles sont vertes au-dessus & fort cotonnées au-dessous: mais elles ne se terminent pas en pointe, comme les autres; elles ont une entaillure au sommet. Sa fleur est très belle, de couleur rouge, & composée de cinq grandes feuilles cotonnées de part & d'autre, surtout au-dessous. Le milieu de la fleur est rempli de filamens, cotonnés au bas, aussi longs que les feuilles, & couronnés chacun de son apex; le godet est divisé en cinq parties rondes & pointues. Le genre de cet arbrisseau est incertain. Il n'a pas le moindre rapport avec aucune Plante qu'on ait jamais décrite. [*Fig.* 4.] Le *Dammara* de la Nouvelle Hollande. M. Rumph est le premier, qui envoya, d'Amboine, deux sortes de Dammara; l'une, avec les feuilles étroites & longues; l'autre, qui les avoit plus courtes & plus larges. Celle-ci est du même genre, parceque les fleurs & les fruits se ressemblent beaucoup; mais la différence est considérable à l'égard des feuilles. Les fleurs, remplies de filamens, paroissent de couleur d'herbe, & viennent entre les feuilles, qui sont courtes, presque rondes, fermes, garnies de côtes, d'un verd obscur au-dessus, & pâle au-dessous, rangées par couples à l'opposite les unes des autres, & si serrées qu'elles couvrent toute la tige. Le fruit est de la grosseur d'un grain de poivre, presque rond, blanchâtre, sec & dur. Il a un trou au sommet, & il renferme une petite semence. Les feuilles ont un goût fort aromatique. Si l'on voyoit cette Plante sans ses vaisseaux séminaux, on la prendroit pour une *Erica*, ou pour une *Sanamunda*. [*Fig.* 5.] Un *Equisetum* à feuilles très longues. On peut douter si c'est un Equisetum; mais la contexture des feuilles a plus de rapport avec ce genre qu'avec aucun autre, puisqu'elles sont articulées les unes dans les autres à chaque jointure, ce qui est particulier à cette espéce. Les plus longues ont à-peu-près neuf pouces. [*Fig.* 6.] La *Colutea*, dite à présent de la Nouvelle Hollande. Comme cette Plante n'a point de feuilles, il est difficile de sçavoir à quel genre on doit la rapporter. Les fleurs ressemblent beaucoup à celles du *Colutea Barbæ jovis folio, flore coccineo Breynii*. Elles sont de la même couleur écarlate. Elles ont aussi une tache de pourpre foncé sur le *Vexillum*, mais plus grande, & prennent toutes leur origine au même point. Le godet est fort cotonné, & se termine par un filament qui a presque deux pouces de long. [*Fig.* 7.] Enfin, un *Conyza*, dit de la Nouvelle Hollande, qui a beaucoup de branches, & qui ressemble à un arbrisseau. Ses fleurs ont une queue fort courte, qui sort du milieu des feuilles; & ses feuilles ressemblent parfaitement à celles du Romarin, excepté qu'elles sont plus petites. Cette Plante est devenue d'un goût fort amer en séchant. *Dampier, ibid, pag.* 125 *& suivantes.*

Nota. Mr. Prevost n'a voulu décrire que les Plantes de la Nouvelle Hollande; mais comme il donne, en même-tems, d'après Dampier, la Figure de quelques autres du Bresil, de Timor, & de la Nouvelle Guinée, il auroit dû aussi les faire connoître. Ce sont les suivantes.

Pl. N°. I. Fig. 5. C'est la fleur de coton, qui se trouve à Bahia, dans le Bresil. Elle est composée de quantité de petits filamens, presque aussi deliés que les cheveux, de trois ou quatre pouces de long, & d'un rouge obscur; mais leurs sommités sont de couleur cendrée: Le bas de la tige est garni de cinq feuilles étroites & roides, qui ont six pouces de longueur. Mr. Ray, dans son Supplément, décrit une de ces fleurs, qui seroit toute semblable à celle-ci, si elle n'étoit pour le moins deux fois plus grosse. On l'avoit envoyée de Surinam, sous le nom de *Momou*. *Fig.* 6. Dampier, ne designe cette Plante, que

DAMPIER. 1699.

Réflexions de Dampier fur fon projet.

trois cens lieues, pendant lefquelles il avoit cherché inutilement de l'eau & des vivres, pour fe mettre en état de pouffer plus loin fes découvertes. Il fait ici de curieufes réflexions fur fon projet. Ce vafte efpace, d'une Région prefque inconnue jufqu'aujourd'hui, s'étend depuis la Ligne, à un degré près, jufqu'au Tropique du Capricorne & même au-delà. Sa fituation eft fi avantageufe, dans les plus riches Climats du Monde, c'eft-à-dire dans la Zône torride & la Zône temperée, qu'étant réfolu d'en faire le tour, il devoit fe flatter de trouver, fur le Continent & fur les Ifles, des lieux où la Nature produiroit des fruits, des drogues, des épiceries, peut-être auffi des minéraux, en un mot tout ce qui fe trouve dans les autres Parties de la Terre, enfermées fous les mêmes paralléles de Latitude. On pouvoit croire du moins que la plûpart de ces végétaux s'accommoderoient du terroir & du climat, s'ils y étoient tranfplantés avec un peu de foin pour leur culture. D'ailleurs il fe propofoit de prendre une connoiffance exacte des plus petites Ifles, des Rivages, des Caps, des Bayes & des Havres, qui lui paroîtroient propres à fervir d'abri, ou capables d'être fortifiés, des Rochers & des Bancs de fable, des différentes profondeurs, des marées & des courans, des vents & des faifons, des variations de l'Aiguille, enfin de tout ce qu'il jugeroit utile à la Navigation & au Commerce. S'il eût pû fuivre, en partant d'Angleterre, un plan qu'il avoit formé dans une autre occafion, il auroit paffé à l'Oueft par le Détroit de Magellan, ou plutôt il auroit fait le tour de la Terre de Feu, pour commencer fes découvertes fur le côté Oriental & moins connu des Terres Auftrales. Mais la faifon, trop avancée, ne lui permit pas de tenir cette route, parcequ'il auroit été obligé de faire le tour du Sud de l'Amerique, dans une Latitude fort haute, & pendant l'Hyver de ces Régions. Il avoit donc été forcé de tourner à l'Eft, par le Cap de Bonne Efpérance, & de s'éloigner enfuite des vents réglés, qui lui auroient été contraires; bien

Deffein qu'il ne put executer.

que par ces mots; *Jafminum Brafilianum luteum*, *Mali Limoniæ folio nervofo*, *petalis craffis*. La feuille détachée, qui eft au-deffous, doit apparemment y être rapportée; mais elle ne fe trouve pas dans la figure originale. *Fig.* 7. *Crifta Pavonis Brafiliana*. Ses feuilles font fort tendres, & reffemblent pour la forme & la contexture, à celles qu'on voit au fommet de la grande Bardane. *Fig.* 8. *Filix Brafiliana Ofmundæ minori ferrato folio*. Fougere de l'efpéce qui porte les vaiffeaux de fa femence tout le long des extrémités de la feuille.

Pl. N°. II. Fig. 8. *Mobob* de l'Ifle de Timor; Plante fort finguliére, dont la feuille, eft prefque ronde, verte au-deffus, & blanchâtre au-deffous; elle a diverfes fibres, qui courent depuis l'infertion de fa queue, vers la circonférence, & forme une efpéce de bouclier, de même que celle de *Cotyledon aquatica*, & de *Faba Ægyptia*. Ses fleurs, foutenuës chacune par un feul pié, font blanches, & de la figure du *Stramonium*; divifées en quatre parties, de même que le godet. On ne fait pas trop fous quel genre ranger cette Plante. *Fig.* 9. Beau *Fucus* de la Nouvelle Guinée, tout couvert de fort petites touffes de feuilles, qui, à l'aide d'un microfcope, paroiffoient rondes & articulées, comme fi elles renfermoient la femence; il y a d'ailleurs d'autres feuilles larges, fur-tout à l'extrémité des branches, qui font dentelées; les vehicules font rondes, de la groffeur marquée dans la Figure. Enfin, *Fig.* 10. repréfente un autre *Fucus* de la Nouvelle Guinée, que l'Auteur croit être abfolument de la même efpéce que le précedent, les feuilles, lui paroiffant être fujettes à quelques variations felon les tems.

Outre cette omiffion, à laquelle on vient de fuppléer, il n'y avoit, dans l'Edition de Paris, qu'une feule Plante, dont la figure répondit à la defcription, ce qui rendoit l'une & l'autre inutiles. R. d. E.

bien persuadé d'ailleurs que les Parties des Terres Australes, qui méritoient le plus ses recherches, étoient celles qui sont les plus proches de la Ligne, & sous une influence plus directe du Soleil. Toutes ces raisons l'avoient déterminé à courir d'abord le long de la Côte, vers le Nord, pour passer ensuite à l'Est, dans le dessein d'en faire le tour & de revenir en Eté par le Sud de ces Terres. Il se flattoit même de pouvoir accourcir ce passage, s'il trouvoit, en arrivant sur la Côte de la Nouvelle Guinée, qu'il y eût, proche de l'Isle du *Romarin*, comme il le soupçonnoit, un Canal qui se rendît dans ces Mers; car il ne pouvoit croire que l'espéce de Golfe, qu'il y avoit vû, dans un autre Voyage, ne fût formé que par une grande Rivière; & dans la suite sa conjecture lui parut certaine, lorsqu'en rangeant la Côte de la Nouvelle Guinée, il vérifia que d'autres endroits de cette vaste étendue de la Terre Australe, qu'on avoit pris jusqu'alors pour le rivage d'un Continent, n'étoient que des Isles. Il en est de même, apparemment, de la Nouvelle Hollande, comme il l'a déja fait observer: quoique d'autres raisons l'ayant empêché de revenir par la route qu'il s'étoit proposée, il n'ait pû fixer absolument sa conjecture. Du moins, tout ce qu'il avoit vû, depuis le vingt-septième degré Méridional, jusqu'au vingt-cinquième, où se trouve la Baye des Chiens marins, & depuis cet endroit jusqu'à l'Isle du Romarin, c'est-à-dire jusqu'au vingtième degré, ne lui parut, du côté de la Mer, qu'une chaîne d'assez grandes Isles; quelque jugement qu'on veuille porter de ce qu'elles ont par derrière, & soit qu'on le prenne pour d'autres Isles ou pour un Continent.

Idées qu'il vérifie sur la nature des Terres Australes.

Il se remit donc en Mer, le 5 de Septembre, dans le dessein de ranger la Côte au Nord, en tirant vers l'Est, pour faire de nouvelles découvertes. Son espérance étoit de trouver de l'eau douce, en creusant dans la terre. Mais il fallut bientôt changer de résolution. Les bas-fonds, qu'il ne cessa point de rencontrer, sur un Rivage inconnu, car il étoit à seize degrés, neuf minutes, & les dangers, qu'il y prévoyoit à l'arrivée de la Mousson du Nord-Ouest, qui vient accompagnée de tourbillons, de grains de vents furieux, & dont la saison n'étoit pas loin, lui firent interrompre son entreprise, pour aller faire de l'eau douce à l'Isle de Timor. Il considera qu'il pouvoit y trouver des fruits & d'autres rafraîchissemens pour son Equipage, qui étoit attaqué du scorbut. D'ailleurs, étant vers la fin de la saison séche, il craignit qu'en creusant même la terre, sur la meilleure Côte de la Nouvelle Hollande, il ne fût difficile d'y trouver de l'eau.

Il est obligé d'interrompre son projet.

Ce fut à quinze degrés trente-sept minutes, & le 8 de Septembre, qu'il fit tourner ses voiles vers Timor. On apperçut, le même jour, quelques petites nuées blanches, les premières qui eussent paru depuis la Baye des Chiens marins: c'étoit un signe que la Mousson du Nord-Ouest approchoit. La variation continuelle des vents étoit une autre marque. Le 10, on découvrit une petite Isle sabloneuse, qui est marquée dans les Cartes à treize degrés cinquante minutes, mais qu'on trouva, par une observation exacte, à treize degrés cinquante-cinq minutes. Ce n'est qu'un monceau de sable, qui n'a pas plus d'un mile de circuit. Les jours suivans, on apperçut quelques oiseaux, de la grosseur des alouettes, & quantité de serpens marins, dont l'un étoit gros & fort noir, le seul que Dampier ait jamais vû

Il fait voile vers Timor.

DAMPIER. 1699.

de cette couleur. Le 14, on eut la vûe des hautes Montagnes de Timor. La difficulté n'étoit qu'à trouver un bon Havre, de quelque côté qu'il se présentât, dans une Isle que Dampier connoissoit peu. Il avoit entendu dire que les Hollandois & les Portugais y avoient des Etablissemens; mais il ignoroit de quel côté il devoit les chercher. La nuit ne lui permettant pas de se fier à la Côte, il attendit le lendemain pour s'approcher de l'Isle, qui est haute & très-remarquable, de quelque côté qu'on la regarde. L'ancre fut jettée à quatorze brasses, fond de vase noire, à un mile du rivage. Dampier, observant le terrain, près de la Mer & au Sud, le trouva bas & sabloneux, dans un espace d'environ deux cens verges, & couvert d'arbres hauts & droits comme des pins. Au-delà, vers les Montagnes, l'espace de trois miles en largeur, on voit des terres marécageuses & remplies de mangles. La marée ne monte jamais sans inonder ce terrain, par diverses ouvertures qu'on apperçoit du côté de la Mer. C'étoit vis-à-vis d'une de ces ouvertures, que Dampier avoit mouillé. Il la passa, dans sa Chaloupe, pour aller prendre langue des Insulaires voisins; car, à peu de distance, on découvroit, sur les collines, des plantations, des maisons & de la fumée. Il trouva un grand Lac d'eau salée, qui se divisoit en plusieurs branches, mais il ne vit aucune marque d'eau douce; & les mangles, qui étoient fort serrés dans un terrain bourbeux, ne lui permirent pas de s'avancer à pied jusqu'aux Habitations.

Difficulté d'y trouver un Havre & de l'eau douce.

Premières observations sur le terrain.

Il se vit dans la nécessité de lever l'ancre; & rangeant à l'Est une Côte droite & unie, il fit plus de vingt lieues sans trouver de Pointes, ni d'Anses, ni d'ouverture capable de recevoir une Chaloupe. La terre paroissoit agréable, du moins les côteaux & le sommet des montagnes, qui étoient revêtues de bois, entremêlés de pâturages. On découvrit une plantation de cocotiers, accompagnée de plusieurs maisons; mais sans aucune apparence de pouvoir s'en approcher. Après avoir changé plusieurs fois de route, on reprit vers le Sud-Ouest de l'Isle; & le soir du 18, on apperçut l'Isle de *Rotay*, avec une autre, au Sud, qui n'étoit pas marquée dans les Cartes, toutes deux au Sud-Ouest de Timor. On y découvrit de la fumée, pendant le jour, & des feux pendant la nuit. C'étoit, comme on l'apprit bientôt, diverses Sucreries des Portugais. Le 21, on entra dans une grande ouverture, où l'on ne trouva de fond qu'après en avoir doublé le Cap Oriental, & l'on y mouilla sur neuf brasses, à une lieue du rivage. Cette ouverture, qui est d'environ cinq lieues de l'Est à l'Ouest, fut regardée d'abord comme une Baye, qui s'étendoit bien loin dans l'Isle de Timor; mais on reconnut ensuite que c'étoit un Passage, entre l'Ouest de cette Isle, & une autre petite Isle nommée *Anamabao*. Les Cartes, qui représentoient les deux côtés de ce Passage joints ensemble, sous le nom de Timor, causèrent cette erreur, & Dampier rectifia tout dans la sienne.

Erreur des Cartes.

Il croit ces observations d'autant plus importantes, que tout ce qui concerne l'Isle de Timor n'est connu aujourd'hui que de la Nation Hollandoise, qui s'en réserve comme le secret. La seule précaution, qu'il crut nécessaire, fut de se faire précéder par sa Chaloupe, avec ordre de l'avertir, par des signes, si la profondeur étoit au-dessous de huit brasses, & de voguer sans crainte, s'il y avoit plus de fond. Il tourna plus vers la Côte, à

Secret que les Hollandois se reservent.

à l'Ouest, parcequ'y voyant quantité de petites Anses, il espéroit d'y trouver un bon abri, d'où il pourroit envoyer ses Canots, avec plus de sûreté, pour chercher de l'eau douce. Mais un vent impétueux l'obligea de retourner vers la Côte Orientale de Timor, que sa Chaloupe avoit suivie. Enfin, il prit le parti de jetter l'ancre à trois lieues de la Pointe Sud-Ouest, où il avoit mouillé le matin, & à deux lieues d'une autre Pointe, qui est au Nord-Nord-Est.

DAMPIER. 1699.

A peine eut-il fait amener les voiles, qu'il vit une Barque, avec Pavillon Hollandois, qui doubloit ce dernier Cap. Il se hâta d'y envoyer sa Chaloupe. C'étoit une Barque Hollandoise du Fort de *la Concorde*, le seul que les Hollandois ayent dans cette Isle, & dont le Vaisseau n'étoit éloigné que d'environ cinq lieues. Elle portoit le Gouverneur du Fort, qui fut extrêmement surpris d'appercevoir un Bâtiment étranger. Cependant, comme il étoit escorté de trente ou quarante Soldats, il permit à la Chaloupe d'approcher. Dans le premier mouvement, il avoua qu'il ne croyoit ce Passage connu que des Hollandois ; & marquant peu d'envie d'accorder de l'eau, il ajoûta que dans toute cette partie de l'Isle, on n'en trouvoit qu'au Fort, & que les Insulaires étoient accoutumés à faire main-basse sur les Etrangers. On apprit ensuite qu'à la vûe des armes, que les gens de Dampier avoient dans la Chaloupe, il les avoit pris pour des Corsaires, & qu'après être revenu même de cette défiance, il les avoit du moins soupçonnés d'avoir enlevé les Cartes particulières de quelque Vaisseau de sa Nation, parceque les Cartes communes n'observent point qu'il y ait un Passage entre Timor & Anabao, & qu'il est défendu expressément aux Hollandois de communiquer les leurs (*o*). Aussi s'en retourna-t-il au Fort avec de fâcheux préjugés. Mais Dampier fit peu d'attention à son mécontentement. Dès le lendemain, il leva l'ancre, pour faire voile vers le Fort. En approchant de l'extrêmité du Passage, il vit, assez près de la Mer, plusieurs maisons de l'un & de l'autre côté, & quantité de Bâteaux près du rivage. La terre est assez haute des deux côtés, quoique celle de Timor le soit plus; mais elle paroît aride & rougeâtre. Les arbres y sont petits, secs & dispersés.

Dampier rencontre le Gouverneur du Fort.

Défiance des Hollandois.

L'ISLE Anamabao, ou Anabao, n'a guères plus de dix lieues de long sur quatre de large. Elle n'en est pas moins divisée en deux Royaumes; celui d'*Anamabao*, situé à l'Est, vers Timor, & au Nord-Est; & celui d'*Anabao*, qui occupe l'Ouest & le Sud-Ouest de l'Isle. Les Habitans naturels du Pays ont le teint bazané, & les cheveux noirs. Ceux d'Anabao vivent en bonne intelligence avec les Hollandois, comme avec les Naturels du Royaume de *Cupang*, qui est vis-à-vis d'eux dans l'Isle de Timor, & dans lequel les Hollandois ont leur Fort de la Concorde: mais ils sont mortels Ennemis de ceux d'Anabao, quoique leurs plus proches voisins. Ces Insulaires s'exercent à cultiver leurs petites plantations, qui consistent en cocotiers & diverses sortes de racines. Ils aiment la chasse & la pêche, jusqu'à s'y livrer pendant quatre ou cinq jours, sans penser à retourner dans leurs familles. On ne les voit jamais sans armes. Dampier en apperçut plusieurs, qui s'obsti-

Description de l'Isle d'Anamabao.

(*o*.) Dampier, *ibidem*, pag. 15 & précédentes.

DAMPIER. 1699.

s'obstinèrent à ne pas s'approcher de lui. Ils font sécher & fumer, sur des grils de bois, le poisson & la chair des bufles, pour en conserver une provision dans leurs magasins.

LES défiances, qui ne parurent pas cesser de la part des Hollandois, & les mesures mêmes qu'ils prirent pour leur défense, firent passer le Vaisseau à la vûe du Fort, sans leur faire d'autres sollicitations. On avoit, de l'autre côté, une petite Isle basse & sabloneuse, remplie de Bayes, & couverte d'arbres assez hauts. Le 27, on jetta l'ancre au milieu de la Baye de Cupang, environ quatre lieues au-dessus du Fort Hollandois, tandis que la Chaloupe cherchoit inutilement de l'eau douce. Dampier se flatta de trouver plus d'humanité dans les Portugais, dont on lui avoit appris qne l'Habitation étoit à quarante lieues de cette Baye. Il rangea la Côte Septentrionale de Timor, vers l'Est, à la faveur des brises de Terre & de Mer. Le terrain, près du rivage, est d'une hauteur médiocre; mais, plus loin, dans le Pays, on découvre des montagnes, dont les côteaux sont entremélés de bois & de champs. Les arbres y paroissent petits & fort secs; les champs, d'une couleur jaunâtre, comme si l'herbe y manquoit d'humidité. Mais, dans les vallées & proche de la Mer, la verdure est assez vive. On n'apperçut aucune ouverture, jusqu'au 30. Enfin, l'on découvrit une Baye assez profonde, avec deux grandes vallées & une plus petite, qui se réduisoient en une seule au pied des montagnes. La marée, qui jusqu'alors avoit paru foible autour de l'Isle, devint ici plus forte. Le flux tournoit à l'Est & le reflux à l'Ouest. Dampier apprit bientôt, des Portugais, que le courant tourne toûjours à l'Ouest dans le Canal du milieu, qui est entre Timor & une chaîne d'autres Isles qui la regardent au Nord, telles que *Misicomba*, *Pintare*, *Laubana*, *Ende*, &c.

Baye de Cupang.

ON alla mouiller au fond de la Baye, sur vingt-cinq brasses, fond de vase molle, à demi mile du rivage. On y trouva, dans un étang, à cinquante pas de la Mer, de l'eau fort pâle, mais qui n'en étoit pas moins bonne. Les arbres fournirent du bois pour la réparation des Chaloupes. De l'écorce du *Mabo* & des *Calebassiers*, on eut l'industrie de faire des cordes; tandis qu'une partie de l'Equipage tua quantité de pigeons, de perroquets & de cacatous. Le 6 d'Octobre, on remit à la voile, pour suivre la Côte à l'Est, jusqu'aux Habitations des Portugais; & la force du courant ne permit pas de faire plus de sept lieues en cinq jours. A cette distance de la Baye, on passa devant une petite Isle, qui n'a pas un demi mile de long, ni plus de cent verges de large, assez haute néanmoins pour se faire voir de dix lieues en Mer, & presqu'à moitié chemin entre la Baye & la principale Habitation des Portugais. Elle est à trois lieues de la Côte de Timor.

Baye où Dampier trouve de l'eau douce.

LE 12, à la vûe de quantité de maisons qui bordoient le rivage, Dampier y envoya, dans sa Chaloupe, un de ses Officiers, avec un Matelot Portugais, qu'il avoit amené du Brésil. Sa députation fut reçue fort civilement. Un Lieutenant Portugais, qui commandoit quelques Troupes d'Infanterie & de Cavalerie, lui fit offrir toutes sortes de rafraîchissemens. Il le fit prier de descendre, pour voir le Gouverneur, dont la résidence étoit sept miles plus loin. On remit aussi-tôt à la voile, & l'on entra dans

Baye de Laphao, où les Portugais sont établis.

la

DAMPIER. 1699.

la Baye de *Laphao*, où l'ancre fut jettée à vingt brasses d'eau, sur un fond vasart, vis-à-vis de la Ville (*p*). L'abondance commença bientôt à règner sur le Vaisseau. Un Lieutenant Portugais, qui commandoit dans la Baye, traita les Officiers Anglois avec beaucoup de politesse. Il leur fit voir de grandes pièces d'or, un peu minces; & d'autres Habitans leur dirent, qu'ayant une assez grosse quantité de ce métal, ils en négocieroient volontiers, pour toutes sortes de marchandises de l'Europe. Le Gouverneur vint exprès de sa Campagne, & Dampier le salua de son Artillerie. Leur entrevûe se fit dans une petite Eglise, où tous les Habitans de quelque distinction s'étoient assemblés, tandis que le Peuple étoit en foule au dehors. Cet Edifice n'étoit fermé d'un mur, qu'à l'Est: de tous les autres côtés, ce n'étoit qu'une simple palissade de planches, à la hauteur de trois ou quatre pieds du rez-de-chaussée. Il ne se trouvoit que deux Blancs, dans toute cette Assemblée; un Prêtre, qui étoit venu avec le Gouverneur, & un Marchand de la Ville. Les autres étoient, suivant l'expression de Dampier, couleur de cuivre jaune, avec les cheveux noirs & plats. La conférence dura deux heures, par la bouche d'un Interprête. Dampier s'informa du tems, où la Mousson du Nord-Ouest commenceroit à souffler. On lui répondit qu'elle étoit attendue à toute heure, qu'elle arrivoit quelquefois au mois de Septembre, mais qu'elle ne tardoit jamais plus long-tems qu'en Octobre, & qu'on lui conseilloit par conséquent de quitter au plutôt ce Parage, parcequ'il lui feroit alors impossible de s'y tenir sur ses ancres. Il demanda s'il n'y avoit pas quelque Havre, dans lequel il pût se mettre à couvert de la première furie des vents. On lui dit que le meilleur Havre de l'Isle étoit celui d'Anabao, au Nord de la Baye de Cupang, qu'il étoit inhabité, mais que les Bois y étoient remplis de bufles, la Mer de poissons, & qu'il s'y trouvoit aussi de l'eau douce; que d'ailleurs le Port de *Sesial* offroit une bonne retraite, vingt lieues à l'Est de Laphao; qu'il étoit aussi sans Habitans, mais qu'il avoit une Rivière d'eau douce, & que si Dampier prenoit le parti de s'y rendre, on y enverroit des Insulaires, avec des bestiaux, qu'ils troqueroient indifféremment pour toutes sortes de marchandises. On ajoûta, qu'à l'Est de l'Isle *Ende*, il trouveroit encore un fort bon Havre, & une Ville-Portugaise, nommée *Larentuka*, où les rafraîchissemens ne lui manqueroient pas plus que le *Dammer*, espèce de godron qui s'employe pour les Vaisseaux; mais qu'il y avoit quelque risque à faire ce trajet sans Pilote, parceque les marées étoient fort violentes entre l'Isle d'Ende & celle de Solor. Enfin, que dans la seconde de ces deux Isles, il y avoit quantité de Hollandois, qu'on y avoit bannis pour leurs crimes.

Civilités que Dampier y reçoit d'eux.

Informations qu'il en tire.

Ville Portugaise de Larentuka, dans l'Isle d'Ende.

La curiosité de visiter des lieux si peu connus des Voyageurs, joint au besoin de carener le Vaisseau, tenta beaucoup Dampier de passer dans l'Isle d'Ende, surtout lorsqu'après avoir fait visiter le Port de Sesial, il eût appris que ce n'est qu'une méchante petite Anse, exposée au vent du Nord; qu'il y a des rochers de l'un & de l'autre côté de son entrée, & que le Canal est si étroit qu'on ne peut s'y engager sans risque. Mais les civili-

(*p*) *Voyez*, ci-dessous, la Description de Timor.

DAMPIER. 1699.

civilités des Portugais n'allant point jusqu'à lui accorder un Pilote, il prit le parti de retourner à Anabao. Le 23, il mit le cap à l'Ouest. Toute la Côte lui parut saine, & sans aucun bas-fond. L'intérieur du Pays est plein de montagnes; mais il s'y trouve de grandes vallées, vers l'extrémité Orientale.

DAMPIER arriva, le 27, dans la Baye de Cupang; & le lendemain, il mouilla dans la Rade d'Anabao, sur vingt brasses, fond vasart, à trois miles de la Terre. Il y employa sept semaines à se radouber, ou à faire des provisions; sans cesse en garde contre les Insulaires, qui, sans habiter les bords de cette Rade, y viennent quelquefois en troupes, & cherchent le moyen de nuire à tous les Vaisseaux étrangers. Avant son départ, il eut à se louer des Hollandois. Le Gouverneur, revenu de ses allarmes, lui donna un somptueux dîner dans le Fort. „ La table, dit-il, fut couverte du linge le plus propre, & de quantité d'excellentes viandes. Les plats & les assiétes étoient d'argent, ou de belle porcelaine. Je n'ai jamais été si magnifiquement traité dans tous mes Voyages, ni avec tant d'ordre & de bienséance. Il me montra quelques tiroirs remplis de coquilles, les plus extraordinaires & les plus curieuses que j'eusse vûes de ma vie (q)".

Dîner du Gouverneur Hollandois.

QUOIQU'ON attendît, de jour en jour, la Mousson du Nord-Ouest, elle n'étoit pas encore arrivée; mais, depuis près d'un mois, on voyoit paroître, tous les jours, des nuages fort noirs, & l'on entendoit gronder le tonnerre sur les montagnes, où la pluye tomboit, sans s'approcher de la Rade. Dans les Bois mêmes, Dampier, qui s'y exerçoit souvent à la chasse, trouva quantité d'arbres abbatus & déracinés par la violence des vents, quoiqu'il n'en eût pas encore senti le moindre souffle.

Préludes de la Mousson du Nord-Ouest.

ENFIN, l'on fit voile d'Anabao, le 12 de Décembre; & la scène s'ouvre ici pour une Navigation d'autant plus curieuse, qu'elle conduit Dampier dans des lieux, dont le nom est à peine connu des autres Voyageurs.

EN côtoyant l'Isle de Timor à l'Est, il vit paroître, vers la hauteur de Laphao, des nuages fort noirs au Nord-Ouest; mais étant résolu de chercher la Nouvelle Guinée à toutes sortes de risques, il continua intrépidement sa route. Le 20, il apperçut l'ouverture, entre les Isles *Omba & Fetter*; & le courant l'ayant fait dériver six ou sept lieues au Sud-Ouest, pendant la nuit, il ne put traverser cette embouchure avant le 22. Une exacte observation lui fit trouver que la Pointe Sud-Ouest d'Omba est à huit degrés vingt-cinq minutes de Latitude, quoique dans ses Cartes elle fût placée à huit degrés dix minutes. La véritable route d'Anabao tourne à l'Est, vingt-cinq degrés Nord, cent quatre-vingt-trois miles de distance. On découvrit, sur la Pointe Nord-Est d'Omba, plusieurs hommes & quelques jolies maisons. L'après-midi, un tourbillon, accompagné de pluye, de tonnerre & d'éclairs, annonça l'arrivée de la Mousson.

Dampier quitte Timor.

Isles Omba & Fetter.

LE 27, on eut la vûe de l'*Isle Brûlante*, qui est assez haute, mais petite, à six degrés trente-six minutes de Latitude Méridionale. Depuis la Mer,

Isle Brûlante.

(q) Pag. 34 & précédentes.

Mer, elle s'élève en talus jusqu'au sommet de sa Montagne, qui se divise en deux pointes; & de l'entre-deux, il sortoit une prodigieuse fumée. Le côté Septentrional offre de la verdure; mais tout le reste est sec & stérile. Dampier dirigea sa route vers deux Isles, nommées les *Tortues*, qui étoient dans ses Cartes, à cinquante lieues de l'Isle Brûlante, Nord-Est-Quart à l'Est. Le 28, il vit, au Nord de sa route, deux petites Isles basses, qu'on nomme *Lucaparros*. Il ne se croyoit plus qu'à vingt lieues des Tortues; & le 29, se trouvant à leur Latitude supposée, il cherchoit à les découvrir: mais il n'apperçut qu'une seule Isle vers le milieu du jour; & si c'étoit une des Tortues, elle n'étoit pas marquée juste, ni pour sa Latitude, ni pour sa Longitude. On trouva ici un degré deux minutes de variation Orientale. L'après midi, faisant route Nord-Est Quart à l'Est, pour l'Isle qu'on avoit apperçue, on vit du haut du mât, à beaucoup plus de distance que les Tortues n'étoient dans les Cartes, deux Isles, dont l'une est une fort haute Montagne, qui s'élève en pointe, fendue au sommet comme l'Isle Brûlante, mais plus grande & plus haute. La seconde paroissoit longue & plate. On ne put douter que ce ne fût les Isles de Banda. Le lendemain, après avoir eu peu de vent pendant la nuit, on vit, à la pointe du jour, une autre Isle, haute & pointue, dont on ne se trouva bientôt qu'à huit lieues. Dampier la reconnut pour l'Isle des *Oiseaux*. Mais, suivant son observation, les Cartes, qui la mettent à cinq degrés neuf minutes, l'avancent trop au Sud de vingt-sept miles (r).

Dampier. 1699.

Isles Lucaparros.

Erreurs des Cartes marines.

Diverses Isles.

Isle des Oiseaux.

La nuit suivante, il fit petites voiles, pour ne pas s'approcher trop de plusieurs Isles, qui se recourbent & forment une espèce de demie lune, entre Ceram & Timor. Le jour les lui ayant fait découvrir, il les trouva plus éloignées de l'Isle des Oiseaux qu'il ne l'avoit cru. Un courant, qui avoit sa direction vers le Sud, ne lui permit de traverser toutes ces Isles que vers le soir. Il doubla heureusement la petite *Watela*. Ce ne fut pas sans effroi, qu'il vit tomber, d'un nuage noir, assez près du Vaisseau, une trombe, accompagnée de quantité de pluye, de tonnerre & d'éclairs. Elle ne fut pas plutôt détachée du nuage, qu'il se dissipa. L'Isle de *Kosiway*, dont on eut long-tems la vûe, parut couverte de fumée jusqu'à la nuit.

Isle Watela.

Trombe qui tombe d'un nuage.

Isle de Kosiway.

Le premier jour de Janvier, on découvrit la Terre de la Nouvelle Guinée; & le lendemain, on s'approcha de plusieurs Isles assez hautes, qui règnent devant la Côte. La terre parut haute & unie, couverte de grands arbres fleuris & verdoyans, qui formoient un spectacle agréable. On courut à l'Ouest de quatre Isles montagneuses, avec l'escorte de quantité de nuages noirs. Le 6, Dampier, se voyant combattu par un gros courant, prit le parti de jetter l'ancre sur trente-huit brasses, entre la Côte & une Isle d'une lieue de long, à trois miles de distance. La Pointe de terre, la plus Orientale qu'il eut en vûe, étoit Est Quart au Sud Demi-Sud, à trois lieues du Vaisseau; & la plus Occidentale, Ouest-Sud-Ouest-Demi-Sud, à deux lieues; ce qui lui formoit comme un bassin fort tranquille. Avant

1700.

Dampier arrive à la Nouvelle Guinée.

(r) Il faut donc que M. Bellin se soit trompé, puisqu'il met cette Isle sous le neuvième degré, dans sa Carte des Terres Australes. R. d. E.

DAMPIER. 1699.

Poules d'une admirable beauté.

Avant la nuit, ſes gens lui apportérent diverſes ſortes de fruits, qu'ils avoient trouvés dans les bois, & une poule, dont il admira la beauté. Elle étoit de la groſſeur des plus gros coqs. Son plumage étoit d'un bleu céleſte, avec une tache blanche, au milieu des aîles, environnée de quelques autres taches de couleur rougeâtre. Elle avoit, ſur la tête, une groſſe hupe de longues plumes, lè bec de la forme de celui d'un pigeon, les jambes & les pieds comme les poules domeſtiques, avec cette ſeule différence, que ſes pieds étoient rougeâtres. Son jabot étoit rempli de petites bayes; & ſes œufs, dont les Chaſſeurs n'avoient trouvé qu'un, ſur l'arbre où elle nichoit, reſſembloient à ceux de nos plus groſſes poules. La pêche ne fut pas moins heureuſe. On prit, d'un ſeul coup de filet, trois cens cinquante-deux maquereaux & quantité d'autres poiſſons, entre leſquels il ſe trouva des brochets, qui reſſembloient beaucoup au parracotta, mais qui avoient le muſeau plus long. On trouva auſſi de fort bonne eau, mais nulle trace d'hommes. Cependant, on découvrit, dans une petite Anſe, deux *Barbecues*, ou deux grils de bois (s), qui ſembloient n'être pas fort anciens, & les perches en paroiſſoient taillées avec quelque inſtrument aigu; d'où l'on crut pouvoir conclure que les Habitans du Pays avoient l'uſage du fer. Mais, perdant l'eſpérance de trouver d'autres rafraîchiſſemens, Dampier fit lever l'ancre, pour s'avancer vers la Côte Septentrionale de la Baye. Il paſſa près d'une Iſle, qui n'eſt pas nommée dans les Cartes, & qu'il nomma *Blanche*, parceque'elle offre quantité de rochers de cette couleur. Elle eſt d'ailleurs aſſez haute, remplie de bois, longue d'une lieue, à cinq miles du Continent, dont elle ſe rapproche néanmoins par ſon extrêmité Occidentale. Sa ſituation eſt à trois degrés quatre minutes de Latitude Méridionale, à cinq cens douze miles Eſt d'Anabao.

Iſle Blanche.

LE courant avoit ici tant de force, qu'on employa trois jours à le combattre, pour doubler une Pointe de Terre, après laquelle on fut délivré de cet obſtacle, & l'on fit route vers le Nord. La ſonde faiſoit trouver différentes profondeurs, mais toujours en diminuant juſqu'environ quatre lieues du Cap. A cette hauteur, on eut la vûe de quelques Iſles, qui paroiſſoient éloignées de quatre lieues à l'Oueſt. On s'en approcha, parcequ'on y vit de la fumée. Quelques Sauvages, qui ſe laiſſérent attirer par des couteaux, des grains de verre & des haches, apportérent à bord quantité de racines & de fruits, Leur Iſle n'a pas de nom dans les Cartes: mais ils l'appellent *Sabuda*. Sa longueur eſt d'environ trois lieues, ſur deux miles de large. Elle eſt aſſez haute pour être apperçue d'onze ou douze lieues en Mer, & remplie de rochers, au-deſſus deſquels on trouve une bonne terre noirâ-

Iſle de Sabuda & ſa deſcription.

(s) Comme les Sauvages ont très peu de ſel, lorsqu'ils veulent garder quelque tems le gibier, ils placent quatre pieds fourchus à huit ou neuf pieds de diſtance les uns des autres, ſur leſquels ils poſent deux bâtons de même longueur, qui ſe trouvent ainſi paralléles à un pied de terre; c'eſt ce qu'on appelle un *Barbecue*, & c'eſt là-deſſus qu'ils rangent les quartiers des bêtes ou des oiſeaux avec un petit ſeu de charbon de bois au-deſſous. Ils tournent ces pièces de tems en tems, & ils renouvellent ce petit feu trois ou quatre jours de ſuite, quelquefois une ſemaine entière, juſqu'à-ce qu'elles ſoyent devenues auſſi ſéches qu'un morceau de bois, ou que nôtre bœuf fumé. *Waffer*. Ch. VII. R. d. E.

noirâtre, qui, sans avoir beaucoup de profondeur, porte quantité de grands arbres, & toutes sortes de racines & de fruits. Dampier y vit des plantains, des noix de cocos, des pommes de pin, des oranges, des papahs, des patates, & d'autres grosses racines. Les jacas sauvages y sont de la grosseur des deux poings, & d'un goût fort agréable. Le libby croît dans les vallées marécageuses de l'Isle, & les Insulaires en font une sorte de gâteaux. Dampier en acheta quarante, avec quelques noix muscades, qui étoient dans leurs coquilles, & qui paroissoient fraîchement cueillies; mais, soit qu'elles vinssent du terroir ou de quelque autre lieu, il ne put tirer cet aveu des Habitans. Entre les animaux, il vit des boubis, ou des buses, des guerriers, des goldens, des preneurs d'ecrevisses, dont le plumage est d'un blanc de lait; de gros pigeons, des corneilles, qui ne diffèrent des nôtres que par le dessous des aîles, qu'elles ont tout-à-fait blanc; de grosses poules, couleur de bleu-céleste, comme celle qu'on avoit tuée sur la Côte de la Nouvelle Guinée; & quantité de petits oiseaux, qui lui étoient inconnus. Les chauve-souris n'y sont pas moins grosses que de jeunes lapins. Par le cou, la têtè, les oreilles & le museau, elles ressemblent au renard. Leur poil est rude. Celui qu'elles ont autour du cou est d'un jaune pâle; mais il est noir sur la tête & sur les clavicules. Leurs aîles ont quatre pieds de long, d'une extrêmité à l'autre. Elles jettent une odeur aussi forte que celle du renard. La position exacte de cette Isle est à deux degrés quarante-trois minutes de Latitude Méridionale, à quatre cens quatre-vingt-six miles du Port d'Anabao. Elle est accompagnée de neuf ou dix autres petites Isles, qui se trouvent dans les Cartes.

Ses Habitans.

Ses Habitans paroissent une sorte d'Indiens, fort bazanés, qui ont les cheveux noirs & longs, & dont les usages approchent beaucoup de ceux de Mindanao. Outre cette espèce, qui est la principale, Dampier y vit des Nègres de la Nouvelle Guinée, qui ont les cheveux crêpus & cotonnés. La plûpart sont Esclaves, nuds & fort pauvres. Cependant leurs femmes ont une espèce d'habit, de toile de coton; & leurs ornemens sont des bracelets, garnis de grains bleus & jaunes. Les hommes sont armés d'arcs & de fléches, de lances garnies d'un os pointu, & de sabres. Ils dardent le poisson fort adroitement, avec une toupie de bois. Dampier admira leur esprit, dans la manière dont ils le font venir sur l'eau (t). Quoiqu'ils tirent leur principale subsistance de leurs plantations, ils ont de grandes Chaloupes, qu'ils employent à faire le Voyage de la Nouvelle Guinée, où ils achètent des esclaves & de beaux perroquets, qu'ils transportent à Goram, & pour lesquels ils tirent, en échange, des toiles de coton. Dampier acheta d'eux quelques perroquets. Il leur proposa de lui vendre aussi quelques esclaves; mais ils ne voulurent les troquer que pour des toiles de coton, qu'il n'avoit pas. Leurs maisons sont si petites, qu'elles ne peuvent servir

Leur Commerce.

(t) Il ont, dit-il, une pièce de bois joliment travaillée & peinte, de la figure d'un dauphin ou de quelque autre poisson. Ils l'attachent à une petite corde, & la plongent dans l'eau, avec un petit poids qui sert à l'enfoncer. Quand ils la croyent assez bas, ils la retirent tout d'un coup; & le poisson, qui monte après cette figure, ne paroît pas plutôt sur l'eau, qu'ils le dardent.

DAMPIER. 1700.

fervir qu'aux befoins effentiels de la nature. Il s'en trouve néanmoins de plus grandes, de l'autre côté de l'Isle. Dans la difficulté de diftinguer leur Religion, Dampièr jugea feulement que ce n'eft pas le Mahométifme; parcequ'ils bûvoient, fans fcrupule, des liqueurs fortes, dans la même coupe que les Anglois (v).

Cap Mabo.

APRÈS avoir fait d'abondantes provifions, il remit à la voile vers le Nord; & les jours fuivans il paffa devant quantité de petites Ifles, entre plufieurs bas-fonds, qui ne font pas dangereux. Le 4 de Février, il fe vit à trois lieues du Cap-Nord-Oueft de la Nouvelle Guinée, que les Hollandois ont nommé le *Cap Mabo*. On trouve, à la hauteur de ce Cap, une petite Ifle couverte de bois, fuivie de plufieurs autres, au Nord & au Nord-Eft. Cette partie de la Nouvelle Guinée eft un Pays haut, enrichi de grands arbres fort verds. Le Cap même n'eft pas fort élevé; mais il fe termine en plufieurs Pointes, qui lui donnent, de loin, l'apparence d'un diamant, lorfqu'on fe trouve vis-à-vis la Pointe du milieu.

Pigeons & petoncles.

ON s'approcha de la plus Occidentale des Ifles, fans trouver de fond avec une ligne de cinquante braffes. La Chaloupe, qui fut envoyée pour reconnoître un Banc de fable, à moins d'un mile du rivage, rapporta un beau petoncle (x), dont la coquille pefoit foixante-dix-huit livres. Comme il s'y en trouve un grand nombre, & de beaucoup plus gros; Dampier nomma cette Ifle, l'*Ifle des Petoncles*. Il y vit auffi quantité de pigeons & de groffes chauve-fouris. Le lendemain, étant defcendu dans une petite Ifle, à fix ou fept lieues de l'autre, il y trouva plus de pigeons qu'il n'en avoit jamais vûs dans aucun endroit des Indes Orientales & Occidentales, & une fi grande quantité de petoncles, qu'une heure auroit fuffi pour en remplir la Chaloupe. On en prit une, dont l'écaille vuide pefoit deux cens cinquante-huit livres (y). Le 7 de Février, on s'approcha d'une autre Ifle, que Dampier nomme l'*Ifle du Roi Guillaume*. Elle eft fort haute, extrêmement chargée de bois, & longue d'environ deux lieues & demie. Les arbres, dont la plûpart lui étoient inconnus, avoient non-feulement le feuillage très verd, mais étoient chargés de fleurs jaunes, ou blanches, ou couleur de pourpre, qui répandoient une odeur fort agréable. La plûpart ont la tige haute & droite, & de la même groffeur jufqu'au fommet.

Ifle du Roi Guillaume.

ON continua de courir à l'Eft jufqu'au 14, à la vûe de diverfes ouvertures, qui fe préfentoient par intervalles fur le rivage du Continent, mais dont le vent ne permettoit pas d'approcher. Enfuite, variant la route, pour doubler deux Caps, à vingt lieues de diftance l'un de l'autre, on trouva quatre degrés de variation vers le dernier, qui étoit le *Cap de Bonne*

Cap de Bonne-Efpérance Auftral.

(v) *Ibid.* pag. 68.

(x) Semblable à ceux de l'Ifle Celebes.

(y) Il eft important d'obferver que le flux eft ici à l'Oueft, & le reflux à l'Eft, mais que le dernier eft foible; ce qu'on ne ceffa pas d'éprouver depuis l'Ifle de Timor. Lorfque les vents font à l'Eft, il eft impoffible, fur cette Côte, d'avancer contre vent & marée. Ces vents d'Eft ne firent que fe renforcer pour Dampier, depuis environ deux degrés de Latitude Méridionale; & plus il approchoit de la Ligne, plus il tournoit à l'Eft. Il ajoûte que dans ce Parage, qui eft au Nord du Continent de la Nouvelle Guinée, où le rivage court Eft & Oueft, il trouva que le vent alifé fouffloit de l'Eft, quoique dans les plus hautes Latitudes, il foit ordinairement Nord-Nord-Oueft, & Nord-Oueft. *Page* 72.

ne Espérance Austral. Le vent & la pluye étant diminués, on reconnut, le 15, une petite Isle assez haute, qui fut nommée *la Providence*; & cinq lieues plus loin, au Sud, on vit celle qui porte le nom de *Guillaume Schouten* dans les Cartes. La terre en est haute; & dans sa longueur, elle n'a pas moins de vingt lieues. Le 16, en passant la Ligne, on trouva six degrés vingt-six minutes de variation Orientale. Le courant portoit au Sud; mais le 21, il changea au Nord, contre la véritable Mousson règlée, que Dampier attendoit ici, comme dans tous les autres Parages, parcequ'on approchoit de la pleine Lune. Le 22, un foible courant tournoit au Sud. On eut, le 24, un spectacle singulier. Deux poissons, qui accompagnoient le Vaisseau depuis cinq ou six jours, apperçurent, comme les Anglois, un gros serpent marin, & se mirent à le poursuivre. Ils étoient à-peu-près de la figure & de la grandeur des maquereaux, mais de couleur jaune & verdâtre. Le serpent, qui les fuyoit d'une grande vîtesse, portoit la tête hors de l'eau; & l'un des poissons s'efforçoit de lui saisir la queue. Aussi-tôt qu'il se retournoit, le premier poisson demeuroit en arrière, & l'autre prenoit sa place. Ils le tinrent long-tems en haleine; toûjours attentif à se défendre en fuyant, jusqu'à-ce qu'on les perdît tous de vûe (z).

Isles de la Providence & de Schouten.

Combat d'un serpent contre deux poissons.

LE 25, Dampier donna le nom de *Saint-Mathias* à une Isle montagneuse, de neuf ou dix lieues de longueur. Sept ou huit lieues plus loin, à l'Est, il en découvrit une autre, longue de deux ou trois lieues, qu'il nomma l'*Isle Orageuse*, parcequ'il essuya, le même jour, de violens tourbillons, qui l'empêchèrent d'y aborder. Elle est basse, unie, chargée de bois; & vers sa Pointe Sud-Ouest, elle est jointe par une chaîne de rochers, d'un mile de long, à une autre Isle de moindre grandeur, qui n'est pas moins couverte de forêts. L'impétuosité du vent, qui sautoit d'un point à l'autre, la pluye, les trombes, les éclairs, & toutes les horreurs de la Mousson, n'avoient pas permis jusqu'alors de se rapprocher du Continent. Cependant, le Ciel s'étant éclairci, du côté de la Terre, on crut découvrir, le 26, à dix lieues de distance Sud-Sud-Est, le Cap *Solomaswer*; & le 27, après avoir traversé quantité de petites Isles basses & pleines de bois, qui ne sont pas marquées dans les Cartes, on se vit à peu de distance de la Côte. La variation Orientale étoit alors de neuf degrés cinquante minutes. On avoit laissé, le matin, à la gauche du Vaisseau, une grande Isle fort haute, qui n'est pas à plus de six lieues du Continent, & qui porte, dans les Cartes Hollandoises, le nom d'Isle *Wisbart* (a).

Isle S. Mathias.

Isle Orageuse.

Cap Solomaswer.

Isle Wishart.

LA Nouvelle Guinée est ici haute, montagneuse, & couverte de beaux arbres verds. On voyoit, sur le bord des montagnes, quantité de grandes plantations & de champs défrichés, qui ne laissèrent aucun doute que le Pays ne fût habité. Dampier brûloit de lier commerce avec les Sauvages. Représentons son embarras dans ses propres termes, pour animer, du moins par la variété, une Relation purement nautique. Ces Peuples n'avoient jamais

Dampier aborde à la Nouvelle Guinée.

(z) *Ibid.* pag. 77.

(a) Ce nom est mal ortographié dans les Cartes Françoises; Il faut écrire *Vischer*. R. d. E.

DAMPIER. 1700.

jamais vû d'Européens. „ En abordant au rivage, j'apperçus, dit-il, une „ Pirogue; ensuite, deux, & trois: enfin j'en vis sortir, de toutes les „ Bayes & les Anses, un si grand nombre, que j'en comptai bientôt quarante-six. Elles s'approchèrent si près de nous, que nous pouvions distinguer mutuellement nos signes, & même entendre le son des voix, quoique nous ne comprissions rien au langage les uns des autres. Ces Barbares paroissoient nous exhorter à descendre. Mais n'osant me fier à leurs dispositions, surtout pendant une grosse pluye, qui nous auroit ôté l'usage de nos armes à feu, je voulus entrer dans une Baye, où j'étois résolu de jetter l'ancre. Le vent étoit si fort, qu'il nous fit dériver. Cependant les Pirogues ne cessoient pas de nous suivre. Je montrois, aux Sauvages, des colliers de verre & des couteaux, pour engager les plus hardis à s'approcher. Ils paroissoient insensibles à mes offres. Je leur jettai un couteau, lié sur un morceau de planche, & une bouteille de verre bien bouchée, dans laquelle j'avois mis quelques grains. Ils s'en saisirent, avec quelques marques de joye. Au reste, ils se frappoient souvent le front de la main droite; & de l'autre main, ils tenoient sur leurs têtes un gros bâton noir; cérémonie fort nouvelle pour moi, que j'expliquai néanmoins comme un signe d'amitié, & qui me fit ordonner à mes gens de les imiter. Si nous avancions vers le rivage, ils sembloient nous applaudir; & lorsqu'ils nous voyoient prêts à nous écarter, ils fronçoient le sourcil; mais ils continuoient de nous suivre & de nous montrer la terre du doigt. Enfin nous entrâmes dans l'embouchure de la Baye. On n'y trouva point de fond, à moins d'un mile du rivage. Le circuit du bassin étoit d'environ trois miles. Dans l'incertitude du mouillage, je fus d'autant moins porté à m'y arrêter, que la nuit étoit proche, & qu'on voyoit paroître, à l'Ouest, un gros nuage noir; signe infaillible de quelque nouvel ouragan. D'ailleurs, je me voyois suivi de plus de deux cens hommes, dans les Pirogues; & je n'en découvrois pas moins de quatre cens, qui bordoient les rives. J'ignore quelles étoient leurs armes, & quel pouvoit être leur dessein; mais à peine eus-je viré de bord, que ceux des Pirogues nous lancèrent une grêle de pierres, avec des machines dont je ne pus découvrir la forme. Je les pris pour des frondes, & je donnai, à ce Parage, le nom de Baye des *Frondeurs*. Un seul coup de canon, que je fis tirer aussi-tôt, les jetta dans un étonnement qui arrêta leurs hostilités, surtout lorsqu'ils virent quelques-uns de leurs Compagnons tués ou blessés par le boulet (*b*)".

Effet que sa vûe produit sur les Habitans.

Baye des Frondeurs.

Le jour suivant, Dampier passa devant plusieurs Isles & vit plusieurs Bayes, d'où les Pirogues commençoient à sortir plus souvent, mais avec aussi peu d'inclination à l'aborder. D'épais nuages, qui rouloient sur le haut des montagnes, & qui descendoient ensuite au pied, l'avertissoient de l'approche des ouragans. Son unique soin étoit alors de se jetter dans le premier abri. Le 3 de Mars, à cinq lieues d'une grande Isle, qui en a deux autres à son Nord-Est, il revit le Continent devant lui, & une autre grande

(*b*) *Ibidem*, pag. 82.

grande Isle à sept lieues, vers laquelle il prit le parti de gouverner. Les Cartes Hollandoises la nomment l'Isle *Garret-Denis* (*c*). Son circuit est de quatorze ou quinze lieues. Elle est haute, montagneuse & couverte de bois. Les Bayes sont bien garnies de cocotiers. On y voit quelques petites maisons, & quantité de plantations sur les collines. La terre nouvellement défrichée paroissoit d'un brun rougeâtre. Le corps de l'Isle est environné de Pointes, qui rendent sa figure tout-à-fait irrégulière. Elle est à trois degrés dix minutes de Latitude Méridionale. Ses Habitans sont noirs & robustes. Ils ont la tête grosse & ronde. Leurs cheveux courts & frisés sont coupés différemment, & teints de rouge, de blanc & de jaune. Ils ont le visage rond & large, le nez gros & plat: ce qui ne rendroit pas leur figure desagréable, s'ils ne défiguroient l'un par des peintures, & l'autre par une cheville, de la grosseur du doigt, & longue de quatre pouces, dont ils traversent tellement leurs narines, que les deux bouts touchent à l'os des joues, & qu'à peine distingue-t-on le nez autour de son ornement. Leurs oreilles sont percées de grands trous, qui contiennent aussi des chevilles. Ils ont une adresse extrême à manier leurs Pirogues. Dampier admira l'art, avec lequel ces petits Bâtimens sont construits. Ils sont longs & étroits, avec des Bout-dehors d'un côté (*d*). L'avant & l'arrière sont plus élevés que le reste, & toujours ornés de quelque ouvrage de sculpture, qui représente un oiseau, un poisson, ou une main peinte en relief. La ressemblance en est assez vive, pour faire honneur à l'invention des Habitans. Ils ont de fort jolies pagayes, dont ils ne se servent pas moins adroitement. Leurs principales armes sont la lance, des épées de bois, des frondes, l'arc & les flèches. Dampier leur trouva beaucoup de rapport avec ceux qui l'avoient attaqué dans la Baye des Frondeurs, & ne douta point qu'ils ne fussent aussi perfides. Leur langage paroissoit bien articulé. Ils répétoient souvent ces deux mots, *Vacousi allamais*, en montrant le rivage de la main. Leurs témoignages d'amitié consistent à mettre sur leur tête un gros bâton, ou une branche d'arbre chargée de feuilles, en se frappant souvent le front.

Isle Garret-Denis.

Ses Habitans.

Leur bizarre figure.

Le lendemain, à la faveur d'un bon vent, on arriva, sous une Isle haute, de quatre ou cinq lieues de circuit, couverte de bois, & riche en plantations sur le penchant des collines. Sa position est à trois degrés vingt-cinq minutes de Latitude; & sa distance Méridienne du Cap Mabo, d'environ treize cens seize miles. On découvre, à son Sud-Est, trois ou quatre petites Isles, remplies de forêts & de cocotiers; l'une pointue, l'autre basse & plate. A son Nord, on en voit une autre de hauteur médiocre, mais d'un plus grand circuit. Dampier choisit son passage, entre celle-ci & celle que les Cartes Hollandoises nomment l'Isle d'*Antoine Cave* (*e*). Il est persuadé que les Hollandois n'ont jamais vû les deux autres, non plus que celles qui sont au Nord de l'Isle Garret-Denis.

Isle d'Antoine Cave.

Cependant les Canots continuoient de le suivre; & les Bayes étoient couvertes d'hommes, qui marchoient à mesure qu'ils voyoient avancer le Vaisseau.

(*c*) On doit écrire *Gerrit de Nys*. R. d. E.
(*d*) Pag. 24.

(*e*) Ce n'est pas *Cave*, mais *Caan*; Ce nom manquoit dans la Carte de l'Edition de Paris. R. d. E.

DAMPIER. 1700.

Vaiſſeau. Quelques-uns même tentèrent de le joindre à la nâge; mais ils demeurèrent bien loin par derrière. En arrivant à la Pointe Nord-Eſt, il trouva un furieux courant, qui portoit au Nord-Oueſt, & qui l'entraîna vers l'Iſle baſſe. Trois Inſulaires eurent ici la hardieſſe de s'approcher dans une Pirogue. On leur donna un couteau, un petit miroir, & un collier de verre, qu'ils prirent avidement. Dampier fit mettre, devant leurs yeux, des citrouilles & des écailles de cocos, en les invitant, par des ſignes, à lui apporter des mêmes fruits. Ils ſe hâtèrent d'offrir trois cocos, qu'ils avoient dans leur Pirogue. On leur fit voir enſuite des noix muſcades, & leurs ſignes firent juger que leur Iſle en produiſoit. On leur montra auſſi de la poudre d'or, qui ne parut pas leur être inconnue. Ils s'écrièrent *Manil*, *Manil* (*f*), en tournant le doigt vers le rivage. Quelques autres Canots ayant voulu s'approcher à leur exemple, Dampier conclut, de quelques différends qui s'élevérent entr'eux, qu'ils avoient pris querelle par un mouvement de jalouſie. Leur couleur étoit noire, & leur taille fort haute. Ils avoient le corps bigarré de peintures, les cheveux friſés, & les narines lardées de groſſes chevilles.

Hardieſſe de quelques Inſulaires.

En gouvernant au Sud-Sud-Eſt, depuis leur Iſle, on eut à vaincre un courant fort rapide; quoiqu'on ne l'apperçût que dans quelques endroits, où l'on voyoit flotter des troncs d'arbres avec leurs branches. Dampier en fit iſſer un, pour en faire de petites buches qu'il deſtinoit au feu: mais on le trouva rongé de vers, dont quelques-uns étoient en vie, & de la groſſeur d'une plume d'oye. Ils avoient plus d'un pouce de longueur, & leur tête paroiſſoit incruſtée d'une écaille fort mince.

Iſle Saint Jean.

On arriva près d'une Iſle, que les Hollandois ont nommée *Saint Jean*, & qui fut laiſſée au Nord. Son circuit eſt de neuf ou dix lieues. Elle préſente quantité de plantations ſur les collines, de longues allées de cocotiers, & des bocages épais ſur le bord des Bayes. Les Canots qu'on en vit ſortir reſſembloient à ceux des Iſles précédentes, & le langage des Inſulaires parut le même. A la Pointe de cette Iſle, Dampier n'en appercevant plus d'autres à l'Eſt, & voyant peu de ſûreté à s'arrêter dans celles qu'il avoit vûes, parcequ'elles lui paroiſſoient trop peuplées, revint au projet de continuer ſes découvertes ſur le Continent. Les vents d'Oueſt n'étoient pas éloignés de leur fin; c'eſt-à-dire, que la belle ſaiſon approchoit; & lorſqu'il pourroit ſuivre la Côte ſans danger, il ſe flattoit d'y trouver facilement de l'eau & du bois, qui étoient ſes ſeuls beſoins.

Le 8 de Mars, après avoir découvert de la fumée dans quelques endroits du Continent, on s'en approcha, ſans découvrir aucune ouverture; mais la Terre parut haute, & remplie de bois, mêlés de quelques ſavanes. On voyoit, au Sud, un Cap, au-delà duquel le rivage ceſſoit de ſe montrer: ce qui fit juger qu'il tournoit à l'Oueſt. Ce Cap eſt au cinquième degré deux minutes

Cap de Saint George.

(*f*) Probablement ce mot ſignifie *or*, dans le langage de ces Inſulaires. On pourroit conjecturer, de leur exclamation, que le nom de *Manilles*, ſous lequel les Philippines ont été connuës, dès le tems des Anciens, *Inſulæ Maniolæ*, eſt leur véritable ancien nom primitif dans la Langue des Naturels du Pays, & qu'il ſignifie *Iſles de l'or*; En effet, ces Iſles en fourniſſent, que les Habitans ramaſſent dans le lit des Rivières. R. d. E.

minutes de Latitude Méridionale, & son Méridien à deux mille deux cens quatre-vingt-dix miles du Cap Mabo. Du même côté, plusieurs Pointes, qui avancent dans la Mer, forment autant de jolies Bayes. On découvrit, le lendemain, à une lieue du Cap, au Nord, une petite Isle ronde, assez haute, qui renferme une grande & profonde Baye. Dampier donna au Cap, le nom de Cap *Saint George*. Le rivage court ensuite Ouest-Nord-Ouest, l'espace d'environ dix lieues; c'est-à-dire, aussi loin que la vûe peut s'étendre. Mais une Terre, qu'on avoit jugée à son Ouest, étoit un autre Cap à cette distance. Dans l'intervalle, on trouve une Baye de plus de vingt lieues de profondeur, au fond de laquelle on voit quelques Pointes, qui ressemblent à des Isles. Le lendemain, Dampier apperçut d'autres Terres au Sud-Est de la Pointe Occidentale. Il donna le nom d'*Isle Saint George*, à l'Isle, qui est vis-à-vis du Cap, & le nom du même Saint à la Baye, qui est entre le Cap & la Pointe Occidentale. Dans la vûe qu'il avoit de faire honneur, à sa Patrie, de ses nouvelles découvertes, il observe ici qu'il s'en faut environ dix lieues que les Cartes Hollandoises n'aillent aussi loin que ce Cap.

Isle & Baye S. George.

A moins d'une lieue du rivage, qui est assez haut & rempli de forêts, on n'apperçut point de plantations; mais, le 11, au matin, on découvrit une Montagne brûlante, ronde, haute, pointuë au sommet, comme sont la plûpart des Volcans, & qui exhaloit quantité de fumée. Le 12, on passa près du Cap Sud-Ouest de cette Baye, qu'on laissa au Nord. Dampier le nomma Cap d'*Orford*, à l'honneur du Seigneur de ce nom. Il est à dix-huit lieues du Cap Saint George, au Sud-Ouest (*g*). Le rivage s'étend ensuite Nord-Ouest Quart à l'Ouest (*h*). La variation Orientale est ici de neuf degrés. Des deux côtés du Cap d'Orford, on voit plus de favanes que de bois, & la terre la plus haute est au Nord-Ouest. Le Cap même est une Pointe plate, d'une hauteur médiocre, avec une plaine au-dessus. En continuant de suivre la Côte Sud-Ouest, pour trouver l'occasion de faire du bois & de l'eau, elle parut haute & montagneuse, mais moins couverte d'arbres que l'autre côté du Cap.

Cap d'Orford.

Le 14, à la vûe d'une Baye assez profonde, & de quelques Isles qui la couvrent, Dampier se flatta d'y pouvoir mouiller en sûreté. Il vit de la fumée dans quelques endroits, & toutes les apparences sembloient lui promettre de l'eau douce. A peine eut-il passé la Pointe de la Baye, qu'il vit quantité de cocotiers & de maisons. Lorsqu'il fut à cinq ou six miles du rivage, six Chaloupes, chargées d'environ quarante hommes, vinrent observer le Vaisseau. On leur fit signe de retourner à terre. Leur curiosité n'en devenant que plus vive, ils feignirent de ne rien entendre. Dampier tira un coup de fusil, qui les fit ramer de toutes leurs forces pour s'éloigner. Mais trois autres Chaloupes s'approchèrent du côté opposé; l'une fort grande, bien bâtie, montée d'environ quarante hommes; & les deux autres plus peti-

Baye profonde, & danger que Dampier y court.

(*g*) Le Cap Orford, est à cinq degrés vingt-quatre minutes de la même Latitude, & à quarante-quatre miles Ouest du Méridien du Cap Saint George.

(*h*) C'est à dire du Cap S. George vers la Baye, dans l'espace d'environ dix lieues, après quoi il tourne au Sud-Ouest vers le second Cap. R. d. E.

Dampier. 1700.

petites. Aussi-tôt, on en vit paroître une quatrième, aussi grande que la première & remplie de Sauvages armés, qui venoient du fond de la Baye. Dampier ne douta point que leur dessein ne fût de l'attaquer. Il tira un coup de fusil, sur la première des deux grandes Chaloupes, qui étoit la plus proche du Vaisseau. Le coup n'étoit qu'à plomb; mais quelques grains, qui se firent sentir aux Sauvages, les obligérent de recourir à leurs rames.

Son adresse l'en délivre.

Cependant ne s'étant retirés que pour se joindre aux autres, Dampier, que le calme empêchoit d'avancer, prit le parti de faire tirer un coup de canon à grosse dragée ronde & quarrée, qui, tombant autour d'eux, parut leur causer beaucoup d'effroi. Ils prirent aussi-tôt la fuite. On profita d'un petit vent, pour s'avancer vers la Pointe, quoiqu'elle fût chargée d'un grand nombre d'hommes, qui étoient dispersés sur les rochers. Un second coup de canon les épouvanta beaucoup aussi. Enfin, Dampier, appercevant, le long des Côtes, quantité d'autres Sauvages, assis sous des arbres, fit tirer un troisième coup, qui leur causa la même terreur. Son dessein n'étoit que de se faire assez redouter, dans un Pays si peuplé, avec peu de confiance à l'humanité des Habitans, pour faire tranquillement de l'eau & du bois. Cette conduite eut tant de succès, qu'ayant envoyé ses deux Chaloupes à l'embouchure de la Rivière, il les vit revenir, avant la nuit, avec quelques tonneaux d'eau fraîche; & le jour suivant, il eut la même facilité à s'en procurer.

Comment on tâche d'apprivoiser les Sauvages.

Mais ses gens observérent que les Sauvages avoient quantité de porcs, d'yams, & d'excellentes racines. Ce récit fit prendre la résolution de s'arrêter quelques jours de plus. On s'occupa, le lendemain, sans obstacle, à faire du bois. Trente ou quarante Habitans, que le hasard fit passer par le lieu du travail, donnérent d'abord quelques marques de crainte. On les rassura par des signes d'amitié, qui leur firent continuer tranquillement leur chemin. Les hommes avoient des plumes de diverses couleurs autour de la tête, & des lances à la main. Les femmes ne portoient aucun ornement, & n'avoient, pour couvrir leur nudité, que de petites branches vertes, passées, devant & derrière, dans un cordon qui leur servoit de ceinture. Elles portoient, sur la tête, de grandes corbeilles remplies d'yams. Dampier observa constamment, parmi ces Nations barbares, que les femmes portent les fardeaux, tandis que les hommes marchent les premiers, sans aucun autre embarras que celui de leurs armes (*i*).

On visite leurs Habitations.

Des apparences si tranquilles ayant augmenté la hardiesse des Anglois, quelques-uns s'avancèrent jusqu'aux premières Habitations. Les Sauvages avoient cueilli toutes les noix de cocos & conduit leurs porcs à l'écart. On demanda, par divers signes, à quelques Vieillards, qui ne s'étoient pas éloignés du Village, ce que leurs bestiaux étoient devenus. Ils montrèrent, du doigt, quelques maisons au fond de la Baye; &, pour donner apparemment un témoignage de leur bonne foi, ils imitèrent en même-tems le cri naturel des porcs & des chèvres. Ils tenoient aussi la main étendue horizontalement, à différentes hauteurs de terre, pour marquer sans doute qu'il y en avoit de différentes tailles. Dampier entreprit de visiter lui-même

(*i*) *Ibidem*, pag. 95 & précédentes.

Entreprise violente des Anglois.

me quelques-uns de leurs Villages. Il en parcourut trois, qu'il trouva déserts. Ses Officiers & tous ses gens le pressèrent beaucoup de les envoyer au fond de la Baye, où ils se flattoient de trouver des bestiaux. „ J'avois „ peine, dit-il, à leur accorder cette liberté, dans la crainte qu'ils ne trai- „ tassent trop mal les Habitans du Pays. A deux heures, il s'éleva quan- „ tité de nuages noirs, & j'espérois que cette vûe les détourneroit de leur „ entreprise. Mais ils furent si pressans, que je fus obligé d'y consentir. „ Je leur donnai des clincailleries, en leur recommandant sur toutes cho- „ ses d'employer les voyes de la douceur, & de garder des précautions pour „ leur propre sûreté. L'endroit de la Baye, où ils devoient se rendre, é- „ toit à deux miles du Vaisseau. Lorsqu'ils furent partis, je me disposai „ à les soutenir avec ma grosse artillerie. Ils se présentèrent hardiment „ au rivage; mais les Habitans s'opposèrent à leur descente, & secouè- „ rent leurs lances d'un air menaçant. Quelques-uns même eurent l'au- „ dace d'entrer dans l'eau, avec leurs armes. Les signes d'amitié & la vûe „ des curiosités parurent peu les toucher. Mes gens, qui étoient résolus „ d'obtenir des provisions à toute sorte de prix, tirèrent quelques coups „ de mousquet, pour les effrayer; & ce bruit, qu'ils avoient appris à re- „ douter, fit disparoître en un moment le plus grand nombre: cependant, „ il en resta plusieurs, qui tinrent ferme dans une posture assez guerrière. „ Enfin, un nouveau coup de mousquet, dont un des plus hardis fut blessé „ au bras, & qui lui fit abandonner son bouclier, acheva de les mettre tous „ en fuite. Mes gens descendirent; & trouvant, autour des maisons, „ quantité de porcs apprivoisés, ils en tuèrent neuf, qu'ils se hâtèrent „ d'apporter à bord. Je ne les empêchai point de retourner, sur le champ, „ au même lieu; & vers le soir, ils revinrent avec huit autres porcs."

Réparation que Dampier fait aux Sauvages pour le vol de ses gens.

Port Montagu.

Productions du Pays.

DAMPIER, se reprochant, au fond, d'avoir enlevé le bien d'autrui avec un peu de violence, fit mettre, dans un petit Canot des Indiens, qui se trouva sur le rivage, deux haches, deux couperets, six couteaux, six miroirs, un gros paquet de colliers, & quatre bouteilles de verre: dédommagement assez foible pour leurs pertes. Cette Baye est à six degrés dix minutes de Latitude Méridionale, & à cent cinquante & un miles Ouest du Méridien du Cap Saint George. Dampier la nomma le Port de *Montagu*, du nom, dit-il, de son Protecteur. Le Pays est montagneux, rempli de bois, de vallées & d'agréables ruisseaux. La terre des vallons est profonde & jaunâtre; mais celle des collines est d'un brun fort obscur, peu profonde, & pierreuse au-dessous, quoique d'une fécondité admirable pour les plantations. Si les arbres n'y sont pas épais, la verdure en est très vive. Quelques-uns étoient chargés de fleurs; d'autres, de bayes; & d'autres, de gros fruits, de plus d'une espèce, qui étoient inconnus aux Anglois. Les cocotiers y croissent parfaitement; & quoique leurs noix soyent d'une grosseur médiocre, le lait & le noyau en sont fort épais & d'un goût très agréable. On y trouve du gingembre, des yams & des racines potagères. Les Anglois de l'Equipage n'y virent point d'autres animaux, à quatre piés, que des porcs & des chèvres; mais les pigeons, les perroquets, les cockedores & les corneilles y sont des oiseaux fort communs; &, parmi quantité de petites espèces, on en distingue une qui est de la grosseur de

DAMPIER. 1700.

nos merles. La Mer & les Rivières abondent en poiſſon: mais les Anglois ne prirent que des cavallis, des poiſſons à queue jaune, & des rayes *ſauteuſes*.

Après avoir quitté cette Baye, le 22 de Mars, ils découvrirent, le 24, une Terre haute, vers le Nord-Oueſt, demi Oueſt, à l'Oueſt de laquelle, un peu vers le Sud, on appercevoit quelque choſe qui avoit l'apparence d'un rivage. Dans l'incertitude, on gouverna toute la nuit à petites voiles. Vers minuit, on vit paroître, au Nord-Oueſt Quart à l'Oueſt, un grand feu, qui s'élevoit en forme de colonne, quelquefois fort haut, l'eſpace de trois ou quatre minutes, & qui s'abbaiſſoit enſuite pendant la même durée. Quelquefois, à peine étoit-il viſible, juſqu'à-ce qu'il recommençât avec une nouvelle force. Dampier, après avoir employé plus d'une heure à l'obſerver, reconnut, à ſes intervalles, que c'étoit une Iſle brûlante. On fit route vers cette Iſle; & le lendemain, on en découvrit quantité d'autres, la plûpart baſſes & petites, environnées de bancs de ſable. Le ſoir, on étoit à trois lieues du Volcan, & à deux lieues du Continent. Le Canal parut fort bon entre les deux Côtes, & la ſonde y fit trouver cinquante-deux braſſes d'eau, fond de ſable & de vaſe. On prit au Nord, pour ſortir de ce Détroit. L'Iſle vomit du feu & de la fumée, pendant toute la nuit. A chaque ſecouſſe, on entendoit un bruit auſſi terrible que celui du tonnerre. Il étoit ſuivi d'une éruption de flammes, les plus terribles que Dampier eût jamais vûes. Il ne comptoit pas plus d'une minute entre les intervalles des ſecouſſes. Elles n'étoient pas toutes de la même force; mais les plus foibles jettoient quantité de feux, & les autres produiſoient une groſſe flamme, d'une hauteur ſurprenante, accompagnée d'un épouvantable mugiſſement. On voyoit alors une grande traînée de feu, qui couroit juſqu'au pied de la Montagne, & même juſqu'au rivage. C'étoit de ſa trace, qu'on voyoit ſortir, pendant le jour, beaucoup de fumée, qui venoit ſans doute de la matière ſulphureuſe qu'on avoit vûe ſortir en flamme pendant la nuit, & qui augmentoit ou diminuoit ſuivant la quantité de cette matière. Le ſoupirail du Volcan étant au Sud, on ceſſa d'appercevoir le feu, lorſqu'on fut à l'Oueſt de l'Iſle. Sa poſition eſt à cinq degrés trente-trois minutes de Latitude Méridionale, & à trois cens trente-deux miles Oueſt du Méridien du Cap Saint George (*k*).

Volcan prodigieux.

Sa Deſcription.

Paſſage découvert par Dampier.

La Partie la plus Orientale de la Nouvelle Guinée n'eſt éloignée que de quarante miles à l'Oueſt de cette étenduë de Pays. Quoiqu'elle y ſoit jointe dans les Cartes, Dampier trouva ici un Paſſage entre deux, avec quantité d'Iſles, dont les plus grandes ſont au Nord de ce Détroit. Le Canal eſt bon entre les Iſles & la Terre, à l'Eſt. Cette Partie Orientale de la Nouvelle Guinée eſt haute & montagneuſe. Elle ſe termine, au Nord-Eſt, par un grand Promontoire, que Dampier nomma le *Cap du Roi Guillaume*. Il y apperçut de la fumée en divers endroits; & l'ayant laiſſée à la gauche du Vaiſſeau, il ſuivit la Côte à l'Eſt, qui ſe termine par deux Caps, éloignés entr'eux de ſix ou ſept lieues. Dans l'enceinte de chacun, deux belles montagnes s'élèvent par degrés depuis le rivage. Elles ſont entre-mêlées

Cap du Roi Guillaume.

(*k*) *Ibidem*, pag. 100 & 101.

mêlées de bois, dont les arbres sont fort verds, & de champs, que l'Auteur compare aux prés les plus unis d'Angleterre.

Nouvelle Bretagne, découverte & nommée par Dampier.

Après avoir tourné vers les Isles, l'Equipage eut long-tems les yeux fixés au Nord, sans y pouvoir découvrir aucune Terre; ce qui fit conclure, avec certitude, qu'on avoit passé au travers d'un Canal, & que l'étendue de Pays, qui est à l'Est, ne touche pas à la Nouvelle Guinée. Dampier en prit droit de lui donner le nom de *Nouvelle Bretagne*. Il donna celui de *Glocester* au Cap Nord-Ouest, & celui d'*Anne* au Cap Sud-Ouest. Le corps de cette grande Isle, est à quatre degrés de Latitude Méridionale. Sa partie la plus au Nord est à deux degrés trente minutes; & celle qui est le plus au Sud, à six degrés trente minutes (*l*). Son étendue, de l'Est à l'Ouest, est d'environ cinq degrés dix-huit minutes de Longitude. Elle est haute & montagneuse dans presque toutes ses parties, avec de grandes vallées, qui paroissent aussi fertiles que les montagnes. Les arbres, dans la plûpart des Cantons que Dampier observa, sont hauts, gros & touffus; les Habitans en grand nombre, de belle taille, robustes, & naturellement fort hardis. A juger des productions du Pays, par celles du Port Montagu, il y a beaucoup d'apparence que cette Région en peut fournir d'aussi riches qu'aucune autre Partie du Monde, & qu'il ne seroit pas difficile de lier un Commerce réglé avec les Habitans. Mais les circonstances ne permirent point à Dampier de le tenter (*m*).

Cap de Glocester & Cap d'Anne.

Jugement de l'Auteur sur la Nouvelle Bretagne.

Le lendemain, se trouvant à l'Ouest de l'Isle Brûlante, il continua sa route au Sud, vers une Isle haute, & longue de dix ou douze lieues, qu'il nomma l'*Isle du Chevalier Rook*. Il vit aussi quelques autres Isles à l'Ouest. La nécessité de se radouber lui en fit choisir une petite, au Nord-Ouest, assez près de la longue, qu'il avoit devant lui; & s'étant assuré d'un bon mouillage, entre trente & quarante brasses, dans l'enceinte d'une chaîne de rochers, qui forme une demie-lune du Nord de l'Isle au Sud-Est, il prit la résolution de s'y arrêter. Mais un travail, dont il prévit la longueur, lui fit bientôt craindre de ne pouvoir tenir ce Parage, parceque les vents d'Ouest soufflaient déja. Il se vit obligé de lever l'ancre, le sixième jour, & de tourner vers deux Isles, l'une à quatre lieues de l'autre, pour traverser le Canal qui les sépare. Il nomma la plus Méridionale, l'*Isle Longue*, à cause de sa longueur, qui est bornée à chaque bout par une haute montagne. La plus Septentrionale est ronde & haute. Elle s'élève, au sommet, en plusieurs pointes, qui ont quelque ressemblance avec une couronne; ce qui lui fit donner le nom d'*Isle de la Couronne*. Ces deux Isles forment une très-agréable perspective, entremêlée de champs & de bois, dont les arbres sont extrêmement verds & quelques-uns chargés de fleurs blanches. Celle de la Couronne est environnée de bancs & de quantité de rochers, qui s'avancent plus d'un mile en Mer. Le même jour, on découvrit une autre Isle au Nord-Ouest Quart d'Ouest; & passant à son Nord, on apperçut une ouverture d'environ deux lieues, qui la sépare

Isle du Chevalier Rook.

Isle Longue.

Isle de la Couronne.

Autres Isles sans noms.

(*l*) L'Edition de Paris ne la met qu'à cinq degrés. Mr. Bellin l'étend à plus de six degrés & demi au Sud. R. d. E.

(*m*) *Ibidem*, pag. 102 & précédentes.

DAMPIER. 1700.

pare à l'Oueſt, d'une autre, avec laquelle on l'avoit crue jointe dans l'éloignement.

Le Mardi, ſecond jour d'Avril, on vit à l'Oueſt une Iſle haute & pointue, qui ſembloit jetter de la fumée, de ſon ſommet. Le 3, on paſſa au Nord de l'Iſle Brûlante, ſans en voir la flamme, parceque le ſoupirail eſt au Sud. Enſuite on découvrit trois autres Iſles, & quelques Terres au Sud, ſans pouvoir diſtinguer ſi c'étoit des Iſles ou une partie du Continent. Toutes ces Iſles ſont hautes, remplies de beaux arbres, & d'agréables ſavanes, ſans en excepter l'Iſle Brûlante, dont le terroir eſt fort beau juſqu'aux deux tiers de ſa hauteur. ˚ On vit encore une autre Iſle, d'où il ſortit tout d'un coup une groſſe fumée, qui s'évanouit preſqu'auſſi-tôt. On apperçut auſſi, entre les Iſles, trois petits Vaiſſeaux garnis de voiles, dont il avoit paru juſqu'alors que l'uſage étoit tout-à-fait inconnu aux Habitans de la Nouvelle Bretagne.

Le tems devenoit fort variable; tantôt clair, tantôt couvert de nuages, rouges ou noirs, qui finiſſoient par des vents orageux, ou par de groſſes ondées de pluyes. Dampier crut ſon Vaiſſeau menacé d'une trombe, qui lui parut plus ſurprenante que toutes celles qu'il avoit vûes. Il la décrit avec admiration. „ Un quart d'heure après le lever du Soleil, il étoit „ tombé une groſſe pluye au-deſſus du vent. Un Matelot s'écria tout d'un „ coup qu'il voyoit quelque choſe d'extraordinaire, qu'il ne pouvoit diſtin„ guer. Bientôt on apperçut clairement une trombe, qui ſe formoit à un „ quart de mile du Vaiſſeau, & contre le vent. On redoubla de voiles „ pour l'éviter. Elle vint avec une extrême vîteſſe; & ſans qu'on vît le „ nuage qui la cauſoit, elle attira une colonne d'eau, à la hauteur de ſix „ ou ſept verges. Dans l'eſpace de quatre ou cinq minutes, elle fut à la „ longueur d'un cable du Vaiſſeau, où cette dangereuſe proximité répan„ dit beaucoup d'effroi. Dampier vit alors la longue traînée d'un nuage „ pâle, qui élevoit l'eau, & qui étoit auſſi large qu'un arc-en-ciel. L'ex„ trêmité ſupérieure étoit fort haute, mais ſans aucune apparence de noir„ ceur; ce qui fit le principal étonnement de tous les anciens Matelots. „ Elle paſſa ſous le vent, à fort peu de diſtance; & crêvant enſuite, elle „ ne produiſit pas d'autre effet qu'une grande agitation de l'air, qui ſe fit „ vivement ſentir autour du Vaiſſeau (*n*)".

Trombe ſurprenante.

Les courans étoient très-rapides à l'Eſt ou à l'Oueſt, quoiqu'on ne fût jamais à plus de vingt lieues de la Terre; & comme il n'y avoit pas d'apparence qu'ils puſſent venir du rivage, Dampier conclut, avec beaucoup de vraiſemblance, que la Terre eſt ici ſéparée, c'eſt-à-dire, qu'il y a un Paſſage au Sud, & que depuis le Cap Guillaume, on ne voit qu'une Iſle, ſéparée de la Nouvelle Guinée par quelque Détroit, comme la Nouvelle Bretagne. Cependant il ne donne cette idée que pour une conjecture (*o*).

Le 14, paſſant à la hauteur des Iſles de *Schouten* & de la *Providence*, il eut toujours un courant fort rapide, qui portoit au Nord-Oueſt. Le 17, on

(*n*) *Ibid.* pag. 106. (*o*) Pag. 107.

on vit, sur le Continent, une haute montagne, qu'il n'avoit point encore apperçue, & dont la pointe exhaloit beaucoup de fumée. L'après-midi, on découvrit l'Isle du Roi *Guillaume;* & le calme ayant arrêté le Vaisseau, pendant toute la nuit, à deux miles du rivage, on ne cessa point de sentir une odeur très-agréable. Le lendemain, à deux lieues de la même Isle vers l'Ouest, on trouva des tournans si dangereux, que le Vaisseau y pirouettoit sans aucun vent. On ne put s'en tirer qu'à la faveur d'un souffle assez vif, qui se leva tout d'un coup. Ces tournans n'étoient pas fixes dans un même lieu. Ils sembloient voltiger de la manière la plus étrange, & l'on y voyoit quelquefois écumer l'eau avec un bruit terrible, qui portoit à croire qu'elle se précipitoit dans un gouffre. Dampier y fit jetter la sonde; mais elle ne trouva point de fond. Le 18, on se vit au Sud du Cap Mabo. Suivant le dernier calcul de l'Auteur, il est à cinquante minutes de Latitude Méridionale, & à douze cens quarante-trois miles du Cap Saint George. L'Isle de Saint Jean est à quarante-huit miles à l'Est de ce dernier Cap. Ainsi, joignant cette distance à celle qui est entre ces deux Caps, c'est douze cens quatre-vingt-onze miles, & le terme le plus éloigné où Dampier eut porté sa course à l'Est. En allant, il avoit compté que la distance Méridienne entre le Cap Saint George & le Cap Mabo, étoit de douze cens quatre-vingt-dix miles; mais, à son retour, il n'en trouva que douze cens quarante-trois, c'est-à-dire quarante-sept miles de moins. Il croit pouvoir attribuer cette différence aux courans, qu'il eut à combattre en revenant sur ses traces. L'Isle du Roi Guillaume est à vingt & une minutes de Latitude Méridionale, & se fait voir distinctement lorsqu'on est à la hauteur du Cap Mabo (p).

Odeur de l'Isle du Roi Guillaume.

Tournans extraordinaires.

Dernier terme de Dampier à l'Est.

Le lendemain, à la vûe d'une grande ouverture dans les Terres, & d'une Isle qui se présenta au côté Méridional, il y fit voile, dans l'espérance d'y jetter l'ancre. Mais, à deux lieues de cette Isle, un vent d'Ouest, qui lui boucha directement l'ouverture, l'obligea de gouverner au Nord. Il y vit plusieurs Bayes profondes, où les vagues formoient beaucoup d'écume. La sonde n'y trouva point de fond, & l'on reconnut que l'agitation des flots ne venoit que d'une marée.

Enfin le vent, qui sembloit tourner à l'Est, comme on devoit s'y attendre dans cette saison, détermina Dampier à règler sa route suivant les circonstances, plutôt que de revenir, par le même chemin, contre la Mousson, qui ne pouvoit manquer de lui être long-tems opposée. Il avoue néanmoins qu'il connoissoit les dangers de la route qu'il avoit déja faite, & qu'il ignoroit ce qu'il avoit à craindre dans celle qu'il vouloit entreprendre.

Son retour par une route inconnue.

„ Je me voyois, dit-il, dans un Canal de huit ou dix lieues de large, „ avec une rangée d'Isles au Nord, & une autre au Sud, sans y pouvoir „ trouver de fond. Le 22 d'Avril, j'envoyai ma Chaloupe vers une des „ Isles du Nord, & je suivis la même route avec le Vaisseau. Mes gens „ y trouvèrent fond, à la longueur d'un cable de terre; mais ils tombè- „ rent

Peinture de sa situation.

(p) Mr. Prevost écrit toûjours *Mabo*. R. d. E.

DAMPIER. 1700.

„ rent ensuite entre des rochers de corail. Ils ne virent pas d'autres oi-
„ seaux, à terre, qu'une perruche, bigarrée de diverses couleurs, ni d'au-
„ tre eau que celle d'un étang salé. Cette Isle est d'une hauteur médio-
„ cre, fort pierreuse, & couverte de grands arbres, dont les racines cou-
„ rent nues le long des rochers. Le 24, après avoir passé sur un Banc,
„ où nous n'avions que cinq brasses & demie d'eau, & d'où je fus obligé
„ de nous faire touer par la Chaloupe, nous trouvâmes d'étranges marées,
„ qui formoient des courans, & qui enfloient les vagues avec tant de
„ bruit, qu'on les entendoit venir d'un mile. La Mer paroissoit entre-
„ coupée autour du Vaisseau, & s'agitoit si violemment, qu'il n'obéissoit
„ pas au gouvernail. Ces refreins duroient environ dix ou douze minu-
„ tes. Ensuite, les flots devenant aussi calmes que l'eau d'un étang, je
„ fis jetter plusieurs fois la sonde: on ne trouva point de fond. Mais
„ je ne m'apperçus point que toutes ces inégalités nous eussent fait déri-
„ ver. Pendant le cours d'une nuit, nous essuyâmes plusieurs de ces é-
„ tonnantes marées, qui venoient toutes de l'Ouest; & comme le vent
„ souffloit du même côté, nous les entendions long-tems avant qu'elles ar-
„ rivâssent jusqu'à nous. Elles étoient d'une grande étendue, du Nord
„ au Sud; mais je remarquai qu'elles n'avoient pas plus de deux cens ver-
„ ges de l'Est à l'Ouest. Elles rouloient avec une extrême vîtesse; &
„ lorsqu'elles s'approchoient du Vaisseau, nous avions de grosses lames,
„ mais qui ne brisoient pas."

Isles de Ceram & de Bonao.

DANS une situation si nouvelle pour le Capitaine & pour les plus anciens Matelots, tout le monde se crut fort heureux, le 26, de découvrir l'Isle de *Ceram*. Les refreins étant devenus plus foibles, on rangea cette Isle vers l'Ouest, pour y chercher quelque Havre. Le 27, en gouvernant vers la Pointe Nord-Ouest, on laissa, droit à l'Ouest, une petite Isle, nommée *Bonao*. La variation Orientale étoit ici de deux degrés quinze minutes. Dampier fit mouiller à peu de distance du rivage. La Terre est basse, marécageuse, & couverte de bois. On découvroit deux Rivières, qui couloient à cent pas l'une de l'autre. L'une venoit de l'intérieur de l'Isle, vis-à-vis le Vaisseau; & l'autre, qui partoit du Sud, rouloit ses eaux le long du rivage, à fort peu de distance de la Mer. On fit de l'eau dans la plus Septentrionale, qui est la plus grosse. Les arbres voisins ne sont, ni fort gros, ni fort hauts. Dampier ne trouva dans leurs feuilles, ni dans leurs fruits & leurs bayes, aucune ressemblance avec les espèces qu'il connoissoit. Il ne vit point d'animaux à quatre pieds; mais il trouva des pigeons, des perroquets, des cockedores, & quantité d'oiseaux qui lui étoient inconnus. Un de ses Chasseurs en tua deux, dont le corps étoit noir & la queue blanche. Leur grosseur étoit celle d'une corneille. Ils avoient le cou assez long, & couleur de saffran. Leur bec ressembloit à la corne d'un bélier. Ils avoient la jambe courte & forte, les pieds de pigeon, & les aîles d'une longueur ordinaire, quoiqu'elles fissent beaucoup de bruit dans leur vol. Ils se nourrissent de bayes sauvages & se perchent sur les plus grands arbres. Dampier trouva leur chair de si bon goût, qu'il paroît regretter de n'avoir vû de ces oiseaux qu'à Ceram & dans la Nouvelle Guinée.

Oiseaux singuliers de l'Isle de Ceram.

BONAO

Bonao est une petite Isle, à quatre lieues de la Pointe Nord-Ouest de Ceram, qui, dans sa petitesse, se trouve arrosée par une belle Rivière. Les Hollandois y ont un Etablissement; & quoique détestés par les Ceramois, ils occupent, malgré ces Insulaires, la Pointe la plus Occidentale de leur Isle.

Dampier, ayant remis à la voile, ne put passer, comme il se l'étoit proposé, entre Ceram & Bonao. Il fit route vers le Nord; & le lendemain, à l'approche de l'Isle de *Bouro*, il fut agréablement surpris de l'excellente odeur, qui s'exhaloit de cette Isle. Mais un courant, qui portoit à l'Ouest, lui faisant craindre d'approcher trop de la Terre, il tourna au Sud, pour passer entre Bouro, à l'Ouest, & *Kilang*, à l'Est (q); après quoi, il eut, pendant plusieurs jours, un courant, qui portoit au Sud, avec assez d'impétuosité pour causer beaucoup d'agitation dans les flots. Le 14, on découvrit l'Isle *Misacombi*, que plusieurs Cartes nomment *Omba*. Sa longueur est d'environ vingt lieues, sur cinq ou six de large. Elle est montagneuse, avec un agréable mélange de champs & de bois; mais Dampier n'y vit aucune trace d'Habitans. Au contraire, l'Isle *Pentare*, qu'on apperçoit, à son Ouest, offre un grand nombre de maisons dans les terres, & quantité de plantations sur le rivage. Il passa, le jour suivant, entre Pentare & une autre Isle, qu'il nomme *Laubana*, favorisé par un courant, qui le portoit au Sud. „ Dans ces Mers, dit-il, on trouve ordinairement, près du „ rivage, une marée qui porte au Nord ou au Sud, suivant la situation de „ la Côte; mais celle qui tourne au Nord ne monte pas plus de trois heures „ en douze, & n'a que peu de force. Elle ne sert même quelquefois qu'à „ rallentir le courant opposé, qui monte avec beaucoup de violence, sur- „ tout dans les passages étroits, tels qu'ils sont entre deux Isles (r)". A sept ou huit lieues des deux dernières, on découvrit, à l'Ouest, une haute Montagne, ronde & pointue, du sommet de laquelle il sortoit de la fumée, comme d'un Volcan. Trois autres Montagnes, fort hautes & fort pointues, se présentent des deux côtés du Volcan; deux à l'Est, & l'autre à l'Ouest.

Isle Bouro.

Isle Kilang.

Isle de Misacombi ou d'Omba.

Isle Pentare.

Isle Laubana.

Observation sur les marées.

On se retrouva, le 18 de Mai, à la vûe de *Timor;* & bientôt dans la Baye d'*Anabao*, où, la Mousson ayant causé beaucoup de desordre, on fit de l'eau fort bourbeuse, mais douce & de fort bon goût. On y trouva quinze minutes de variation Occidentale. L'Isle *Rotte*, qu'on rangea le lendemain, après avoir levé l'ancre, est haute & couverte de bois; mais les arbres y paroissoient aussi petits que des buissons, & toutes les savanes y étoient séches & brûlées; effet apparemment de la dernière Mousson. Le jour suivant, Dampier se promettoit d'arriver, avant la nuit, à l'Ouest de toutes les Isles. Cependant, ayant recommencé le soir à découvrir la Terre, au Sud-Ouest Quart à l'Ouest, il observe qu'on trouve ici plus d'Isles qu'il n'y en a de marquées dans aucune Carte. Aussi fut-il obligé de courir plus à l'Ouest, pour se dégager tout-à-fait des Terres (s).

Isle Timor.

Isle Rotte.

Il

(q) Voyez, pour ces Isles, le Tome XI. de ce Recueil. R. d. E.

(r) *Ibidem*, pag. 118.

(s) Comme tous ses soins se rapportent à l'utilité de la Navigation, il croit important d'avertir que le 26 de Mai, il eut un cou-

DAMPIER. 1700. Retour de Dampier dans sa Patrie.

IL ne lui arriva, dit-il, rien de considérable jusqu'au 23 de Juin, qu'étant sur la Côte de Java, & se trouvant à la vûe de l'Isle du *Prince*, il vérifia, par ses calculs, qu'entre Timor & cette Isle la distance est de quatorze degrés trente-deux minutes. Son séjour, à Batavia, jusqu'au 17 d'Octobre, n'a rien de plus intéressant que sa route jusqu'au Cap de Bonne Espérance, & de-là jusqu'à l'Isle de l'*Ascension*, où il arriva le 23 de Février 1701 (t). Mais, le jour d'auparavant, il s'étoit fait, à son bord, une si grande voye d'eau, que malgré tous les soins qu'on employa pour la fermer, il se vit dans la triste nécessité de se faire transporter à terre avec ses gens, & tout ce qu'il put sauver du naufrage. Le reste de son Journal, qui sert à faire connoître les ressources qu'une Isle si nue peut offrir aux gens de Mer, dans le plus grand malheur qu'ils ayent à redouter, auroit moins de grace dans mes termes que dans les siens.

1701. Son naufrage dans la Baye & l'Isle de l'Ascension.

Ressources qu'il trouve dans cette Isle.

„ LORSQUE je ne vis plus rien à me promettre, du travail, ni de l'industrie, je fis porter une petite ancre au rivage de la Baye, pour touer „ mon malheureux Bâtiment jusqu'à trois brasses & demie d'eau. Après „ l'avoir bien amarré, je fis faire un Radeau, sur lequel nos coffres & nos „ lits furent transportés. La plûpart de mes gens se rendirent dès le soir „ au rivage. Pour moi, j'attendis, avec mes Officiers, jusqu'au matin „ du jour suivant; & je fis alors détacher les voiles, pour nous servir de „ tentes. J'avois envoyé, à terre, deux tonneaux d'eau, avec un sac „ de riz pour nôtre usage commun; mais, en y arrivant, je trouvai qu'une bonne partie de cette foible provision avoit disparu.

„ QUELQUES recherches firent heureusement découvrir, dans l'Isle, une „ source d'eau douce, à huit miles du lieu où nous avions dressé nos tentes, au-delà d'une fort haute montagne, qu'on ne peut traverser qu'en „ grimpant. On trouva aussi de fort bonnes tortues, à peu de distance. „ Avec ces deux secours, nous nous vîmes du moins sans crainte, du „ côté de la soif & de la faim. Le 27, je partis avec mes Officiers, pour „ visiter la fontaine. Nous passâmes la nuit en chemin. Cette eau dou-

„ ce

courant très fort, qui tournoit au Sud, sans qu'il puisse dire exactement sur quel point. Par la ligne des minutes, tout son sillage n'étoit que de quatre-vingt-deux miles; & par observation, la différence de Latitude, depuis le 23, à midi, étoit de cent miles, c'est-à-dire, dix-huit miles de plus que tout le sillage. D'ailleurs la route, sans rien compter pour la dérive, étoit Sud, dix-sept degrés Ouest, ce qui ne donne que soixante-seize miles de différence de Latitude; c'est-à-dire, vingt-quatre miles de moins qu'il n'avoit trouvé par observation. Au reste, il s'attendoit au courant qu'il trouva au Sud, parce-qu'il y en a toûjours un entre Timor & les Isles situées à son Ouest. Il est aussi probable, ajoûte-t-il, qu'il y en a un dans tous les autres Canaux, entre les Isles, même depuis l'Est de Java, jusqu'au bout de cette rangée d'Isles, qui court à l'Est & à l'Ouest de Timor. Le 27, il trouva que les dernières vingt-quatre heures, il avoit été neuf miles moins au Sud que la ligne des minutes ne donnoit; d'où il conclut qu'il étoit hors du courant, qui portoit au Sud. Il vit ici quantité d'oiseaux du Tropique, & la variation Occidentale étoit de cinq degrés trente-huit minutes. Mais il trouva qu'elle augmentoit beaucoup, à mesure qu'il avançoit vers l'Ouest. *Ibidem, pag.* 122 *& suivantes.*

(t) Le 29 de Novembre, au matin, un émerillon vint planer au-dessus du Vaisseau, & se percha sur la vergue du mât de misaine, où il fut pris. La Terre la plus proche étoit Madagascar, à cent cinquante lieues.

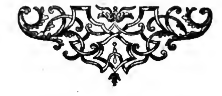
„ ce eſt au Sud-Eſt de la montagne, à un demi mile du ſommet (v). „ Nous trouvâmes, aux environs, quantité de chèvres & d'écreviſſes de „ terre; mais les brouillards, qui s'y élèvent continuellement, rendent „ l'air très froid & fort mal ſain. A deux miles au Sud-Eſt de la ſource, „ nous vîmes trois ou quatre petits arbres, ſur l'un deſquels on diſtinguoit „ la figure d'une ancre, taillée dans l'écorce, avec un bout de cable & „ le nombre Romain de l'année M. DC. XLII. Cinquante ou ſoixante „ pas plus loin, nous trouvâmes un endroit fort commode, pour ſe met- „ tre à l'abri du mauvais tems. L'air y étoit pur. On pouvoit ſe loger „ en grand nombre dans les cavernes des rochers; & l'on voyoit, aux „ environs, des chèvres, des écreviſſes de terre, des buſes, des guer- „ riers. Pluſieurs Matelots prirent le parti d'y faire leur demeure. Quel- „ ques jours après, ils découvrirent, de cette retraite, deux Vaiſſeaux, „ qui ſembloient venir vers l'Iſle. Auſſi-tôt qu'ils m'en eurent informé, „ je fis tourner, ſur le dos, une vingtaine de tortues, pour me concilier „ la faveur des Equipages, dont j'attendois l'arrivée; mais ces deux Bâti- „ mens ayant diſparu le matin, on remit les tortues en liberté".

Dampier. 1701.

Vaiſſeau qui le ramène en Angleterre.

On ne vit plus de Vaiſſeaux juſqu'au 2 d'Avril, qu'il en parut onze au-deſſus du vent de l'Iſle, mais qui paſſèrent ſans y mouiller. Le lendemain quatre autres vinrent toucher dans la Baye. Ils étoient Anglois; Dampier monta ſur un Vaiſſeau de Roi, qui ſe nommoit l'*Angleſey*, avec trente-cinq hommes de ſon Equipage, dont le reſte fut diſtribué ſur deux autres Vaiſſeaux de guerre, & retourna heureuſement dans ſa Patrie.

(v) C'eſt une qualité qu'on ne connoiſſoit pas encore à cette Iſle. R. d. E.



Description de l'Isle de Timor.

Description de l'Isle de Timor.

Grandeur & position de Timor.

L'AFFECTATION des Hollandois, à fermer l'accès de cette Isle aux Vaisseaux de toutes les autres Nations, est seule capable d'exciter la curiosité pour une description à laquelle ils n'ont point de part, & dont la fidélité feroit peut-être suspecte, si c'étoit l'ouvrage de leurs Voyageurs.

DAMPIER, qui avoit parcouru l'Isle entière, lui donne environ soixante & dix lieues de long, sur quinze ou seize de largeur. Elle est située, dit-il, à-peu-près au Nord-Est & au Sud-Ouest; & son milieu est presqu'à neuf degrés de Latitude Méridionale. Elle n'a point de Rivières navigables, ni beaucoup de Havres; mais on y trouve un grand nombre de Bayes, où les Vaisseaux peuvent mouiller dans certaines saisons. La Côte est saine; c'est-à-dire, sans Rochers & sans Bas-fonds. Elle n'a même aucune Isle qu'on ne découvre, & qu'on ne puisse éviter facilement.

Canal qui la sépare d'Anabao.

CELLE d'Anabao, qui la couvre, au Sud-Ouest, est une Isle haute, longue de dix ou douze lieues, & large de quatre; séparée de l'autre par un Canal d'environ dix lieues de longueur, & si profond que toutes sortes de Bâtimens y peuvent passer, mais qui n'ayant, en quelques endroits, qu'une lieue de large, n'est pas marquée dans la plûpart des Cartes; ce qui a fait croire long-tems qu'Anabao faisoit partie de l'Isle de Timor. Ce Canal n'a qu'une petite marée, dont le flux porte au Nord. A l'extrêmité, vers le Nord-Est, on trouve deux petites Pointes de terre, qui ne sont pas à plus d'une lieue l'une de l'autre, & dont la Méridionale, qui appartient à Timor, se nomme *Cupang*. Celle, qui lui est opposée, termine l'Isle d'Anabao, dont la Côte s'étendant de-là vers le Nord, l'espace de deux ou trois lieues, fait une grande ouverture vers la Mer, & se recourbe ensuite vers l'Ouest. Après avoir passé ces deux Pointes, on entre dans une Baye, qui n'a pas moins de huit lieues de long, sur quatre de large, & dont le côté Méridional borne plusieurs petites Anses.

Disposition de ses Côtes & de ses Bayes.

Fort Hollandois de la Concorde.

C'EST dans cette Baye, une lieue à l'Est de la Pointe de Cupang, que les Hollandois ont un Fort de pierre, nommé la *Concorde*, & bâti sur un Rocher qui touche au rivage. Une petite Rivière d'eau douce, qui coule à l'Est du Fort, offre un pont de bois fort large, qui lui sert d'entrée. Au-delà de la Rivière est une petite Baye sabloneuse, où se retirent les Chaloupes & les Barques des Insulaires, que le Commerce amène au Comptoir de la Compagnie Hollandoise. Les Directeurs ont, à cinq cens pas de la Mer, & à deux cens du pont, un beau Jardin, fermé d'excellens murs de pierre, où l'on voit en abondance toutes sortes de fruits & de légumes. Il est accompagné d'un grand enclos pour les bestiaux, après lequel on trouve un assez gros Village, composé d'un mêlange d'Insulaires & d'autres Indiens, attachés au service de la Compagnie, ou dévoués à ses intérêts. La Garnison du Fort est de quarante Soldats. Il n'a pas d'Edifices plus remarquables que son Eglise, qui est assez proprement entretenue. Quatre pièces d'Artillerie, qu'on découvre sur la pointe d'un Bastion, font juger que les autres ouvrages n'en sont pas plus mal pourvûs.

AU-DELÀ du Fort, le rivage s'étend l'espace d'environ sept lieues, jusqu'au

qu'au bout de la Baye, qui n'en a pas alors plus d'une demie en largeur. Là il tourne au Nord, & du Nord à l'Oueſt, formant le côté Méridional. A diſtance égale, entre le Fort & l'extrêmité de la Baye, on rencontre une petite Iſle, à l'Oueſt de laquelle le rivage forme inſenſiblement un coude, & ſe termine enfin par une Pointe de terre, qui s'avance d'un mile, environnée de briſans dans la haute marée, mais ſéche après le reflux. Vis-à-vis de cette Langue, à un demi mile de diſtance, & à l'Oueſt des briſans, eſt une autre Iſle, aſſez haute, pierreuſe & couverte d'arbres, d'où ſort une chaîne de Rochers de corail, qui ne laiſſent qu'un petit Canal entre les deux Iſles. Une lieue au-delà de la dernière, on en trouve une troiſième, baſſe, petite & ſabloneuſe, d'où l'on compte environ trois lieues juſqu'au Fort Hollandois, & trois lieues & demie juſqu'au Cap Sud-Oueſt de la Baye. Les Vaiſſeaux, qui tiennent cette route, doivent paſſer entre cette petite Iſle & la premiere Pointe, avec beaucoup d'attention à ranger l'Iſle de près.

Description de l'Isle de Timor.

Iſle de la Baye.

Cette Baye a toutes ſortes de profondeurs, depuis trente braſſes juſqu'à trois, & préſente par-tout un bon fond de vaſe. C'eſt le meilleur abri que l'Iſle de Timor ait contre tous les vents. Mais depuis le mois de Mars juſqu'au mois d'Octobre, pendant les vents du Sud, ou même les briſes de Mer & de Terre, le plus ſûr eſt de mouiller du côté du Fort; au lieu qu'à l'arrivée des vents du Nord, le meilleur ancrage eſt entre les deux Iſles pierreuſes, ſur dix-neuf ou vingt braſſes d'eau. On y eſt également en ſûreté contre les vents & les flots. Le ſeul mal, qu'on y ait à redouter, vient des vers, dont cette Mer eſt remplie, & qui expoſent un Vaiſſeau à d'autres dangers. Ce mouillage ſe nomme *Babao*. On n'y manque pas d'eau douce pendant la ſaiſon des pluyes; parceque la moindre ravine en amène beaucoup au rivage. Dans les tems ſecs, on eſt réduit à ſuivre les bufles, les porcs ſauvages, & d'autres animaux, pour découvrir les étangs & les creux où la ſoif les conduit ſoir & matin. Mais on en tire un avantage, qui eſt de les tirer facilement, & d'en rapporter un bon nombre, du moins lorſque les Chaſſeurs ſont aſſez bien armés pour ſe défendre contre les Inſulaires; car ces Barbares n'apperçoivent pas plutôt un Vaiſſeau dans la Rade, que s'approchant des Côtes, d'où leurs Habitations ſont éloignées, ils maſſacrent ſans pitié tous les Européens qu'ils trouvent à l'écart. On ne manque point, dans cette Baye, de tortues, d'huitres, & de pluſieurs ſortes de poiſſon, qu'on prend facilement avec la ſenne.

Elle ſe nomme Babao. Ses commodités.

Depuis la Pointe Nord-Eſt de la même Baye, du côté Septentrional de l'Iſle, le rivage court Nord-Nord-Eſt, l'eſpace de quatre ou cinq lieues; enſuite, Nord-Eſt ou plus à l'Eſt; quatorze ou quinze lieues à l'Eſt de Babao, on rencontre une Pointe, qui reſſemble au Cap de Flambourg pour ceux qui ſont fort près de la Terre, mais qu'on prendroit pour une Iſle, lorſqu'on en eſt éloigné de l'un ou de l'autre côté. Quatre lieues plus loin, à l'Eſt, on en découvre une autre, à côté de laquelle s'élève une petite Iſle, qui couvre l'entrée d'une Baye aſſez profonde & ſabloneuſe, où les Vaiſſeaux peuvent trouver un abri, à l'Eſt d'une Pointe, qui vient en talus des montagnes, & qui a, des deux côtés, un fort joli vallon. Elle offre de

DESCRIPTION DE L'ISLE DE TIMOR.

de l'eau douce, en deux ou trois endroits, &, dans les grandes marées, on est surpris d'y voir des bouillonnemens, qui ne viennent que du choc des vagues. En continuant de gouverner, à l'Est, entre la petite Isle & la Côte, on arrive, cinq ou six lieues plus loin, à la vûe d'une grande vallée. Ensuite, on apperçoit bientôt quelques maisons, au-delà desquelles on découvre une Baye; mais il est dangereux de mouiller ici, avant que d'avoir doublé la Pointe suivante, après laquelle on voit un plus grand nombre de maisons. C'est un Etablissement Portugais, éloigné de Babao d'environ seize lieues. On y peut jetter l'ancre en sûreté, sur vingt ou trente brasses d'eau, vis-à-vis des maisons, & le plus près de leur Ouest qu'il est possible. Ce Quartier se nomme *Laphao*. La Ville est composée de quarante ou cinquante maisons, dont chacune a son enclos, rempli d'arbres fruitiers, tels que des tamarins, des cocotiers & des toddis. Chaque enclos a son puits. Une Eglise, à demi ruinée, fait le principal ornement de la perspective. Assez près du rivage, une mauvaise Plateforme, accompagnée d'un petit Edifice, soutient six canons de fer, montés sur des affuts pourris, & quelques hommes y font la garde (a).

Quartier, & Ville Portugaise de Laphao.

Portrait des Habitans.

DAMPIER ne fait pas une peinture avantageuse des Habitans de Laphao. „ La plûpart, dit-il, sont nés aux Indes. Ils ont les cheveux noirs & plats, „ & le visage couleur de cuivre jaune. Leur langue est le Portugais. Ils „ se disent Catholiques Romains, & ne se font pas moins honneur de leur „ Religion que de leur origine. Ils se fâcheroient beaucoup, contre ceux „ qui leur refuseroient le nom de Portugais: cependant je n'en vis que „ trois, qui méritassent le nom de *Blancs*; deux desquels étoient Prêtres ". Ils ont trois ou quatre petits Bâtimens, qui servent à leur Commerce avec les Insulaires, & qu'ils envoyent même jusqu'à Batavia, pour en tirer des marchandises de l'Europe. L'Isle leur fournit de l'or, de la cire & du bois de sandal. Quelques Chinois, qu'ils ont parmi eux, attirent, de Macao, tous les ans, une vingtaine de petites Jonques, qui leur apportent du riz commun, de l'or mêlé, du thé, du fer, des outils, de la porcelaine, des soyes, &c, & qui prennent d'eux, en échange, de l'or pur, tel qu'on le trouve sur les montagnes, du bois de sandal, de la cire & des esclaves. Il leur vient quelquefois aussi un Vaisseau de Goa. Tous les Bâtimens, que le Commerce amène à Laphao, commencent à s'y rendre vers la fin de Mars, & ne s'y arrêtent jamais au-delà du mois d'Août. Aussi-tôt que les vents du Nord-Nord-Ouest commencent à souffler, il n'y a point d'ancres ni de cables, qui puissent résister à leur violence. Dans la Mousson même du Sud-Sud-Est, qui est la plus favorable, & qui dure depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Septembre, on est obligé de s'amarrer avec trois cables; deux vers la Terre, à l'Est & l'Ouest, & le troisième vers la Mer; parceque les vents les plus impétueux sont alors de Terre. D'ailleurs leur différence est grande, des deux côtés de l'Isle. Ceux du Sud sont foibles sur la Côte Méridionale, & très rudes sur la Côte du Nord. C'est en Octobre que les tempêtes commencent sur la première; au lieu que sur l'autre, elles n'arrivent qu'au mois de Décembre.

Leur Commerce.

Difficulté des Moussons.

LES

(a) *Ubi suprà*, pag. 43 & suivantes.

Description de l'Isle de Timor.

Les Portugais ont un autre Etabliſſement, qu'ils nomment *Porta-nova*, au bout Oriental de l'Iſle de Timor, où leur Gouverneur général fait ſa réſidence; ce qui doit faire juger que Laphao ne tient que le ſecond rang. On aſſura Dampier que dans l'eſpace de vingt-quatre heures, ils pouvoient aſſembler cinq ou ſix cens hommes, bien armés de fuſils, d'épées & de piſtolets. Quoiqu'ils ſe reconnoiſſent Sujets du Portugal, leur ſituation approche beaucoup de l'indépendance. On les a vûs pouſſer la hardieſſe juſqu'à renvoyer, chargés de fers, ceux qui leur apportoient des ordres du Viceroi de Goa. Comme ils ne font pas ſcrupule de s'allier avec les femmes de l'Iſle, cette indocilité ne fait qu'augmenter, à meſure qu'ils ſe multiplient, & que leur ſang s'éloigne de ſa ſource.

Indépendance des Portugais de Timor.

De Laphao, le rivage court Eſt-Quart-de-Nord-Eſt, l'eſpace d'environ quatorze lieues, & s'ouvre par pluſieurs Bayes ſabloneuſes, où les Vaiſſeaux peuvent mouiller. On trouve, à cette diſtance, un petit Port, nommé *Ciccale*, d'où l'on compte ſoixante lieues juſqu'à l'extrémité Sud-Oueſt de l'Iſle. On l'avoit beaucoup vanté à Dampier; mais l'embouchure en eſt fort étroite; il eſt expoſé aux vents du Nord, & tous ſes avantages conſiſtent dans deux chaînes de rochers, qui ſervent à rompre les vagues, aux deux Pointes de l'Eſt & de l'Oueſt.

Port de Ciccale.

L'Isle de Timor eſt diviſée en pluſieurs Royaumes, dont chacun a ſon langage; quoique la reſſemblance de la figure, des uſages & des mœurs, entre ceux qui les habitent, ſemble prouver que tous ces Inſulaires ont une origine commune. Les principaux de ces petits Etats ſe nomment *Cupang*, *Amabie*, *Lortribie*, *Pobumbie* & *Namquimar*; auxquels on joint l'Iſle, qui porte indifféremment le nom d'*Anabao* ou d'*Anamabao*. Chacun a ſon Roi ou ſon Sultan, qui jouit de tous les droits du pouvoir ſuprême, & dont les Sujets ſont diſtingués en pluſieurs ordres. La bonne intelligence eſt rare entre tous ces Princes. La Compagnie Hollandoiſe, qui a ſon Fort & ſon Comptoir dans le Royaume de Cupang, trouve de l'avantage à nourrir leurs diviſions; tandis que, vivant en paix avec chaque Puiſſance de l'Iſle, elle tire tous les profits du Commerce. Le Roi de Cupang, ami particulier des Hollandois, eſt ennemi mortel de tous les autres Rois, qui ſont étroitement alliés avec les Portugais. Il tire, du Fort de la Concorde, un ſecours ſecret d'hommes & de munitions, qui lui eſt refuſé en apparence, comme à tous ſes Concurrens, mais qui doit être bien réel, pour le rendre capable de réſiſter à tant de forces réunies, & de cauſer quelquefois beaucoup d'inquiétude aux Portugais. La guerre eſt ſi cruelle de la part des Cupangois, que les Nobles du Pays mettent leur gloire à placer, ſur des pieux, au ſommet de leurs maiſons, les têtes des Ennemis qu'ils ont tués de leur propre main, & que les ſimples Soldats ſont obligés de porter celles qu'ils peuvent abbattre auſſi, dans des magaſins deſtinés à les recevoir. Le Village Indien, qui eſt voiſin du Fort Hollandois, contient un de ces ſanglans dépôts. On doit juger que la haine des Portugais, qui voyent leurs têtes menacées du même ſort, ne tombe pas moins ſur les Hollandois que ſur le Roi de Cupang, & qu'ils n'épargnent rien pour leur nuire. Ils ſe vantent d'être toûjours en état de les chaſſer de l'Iſle, s'ils en avoient la permiſſion du Roi de Portugal; ſeule occaſion, où le reſpect a la force de les arrêter

L'Iſle de Timor eſt diviſée en pluſieurs Royaumes.

Leurs noms.

Guerres inteſtines, dont les Hollandois profitent.

Cruauté militaire.

Bravades des Portugais.

Description de l'Isle de Timor.

rêter. Mais il paroît que les Hollandois, bien fournis d'artillerie & d'autres munitions, gardés par des Soldats Européens, & sûrs de recevoir tous les ans de nouveaux secours de Batavia, rient des bravades de leurs Ennemis. D'ailleurs, ils ont, à peu de distance (b), leur Etablissement de *Solor*, dont ils pourroient encore se fortifier. Les Portugais en ont un autre aussi, dans l'Isle d'Ende, qui n'est pas plus éloignée ; & leur Ville, qui se nomme *Lorantuca*, vers l'extrêmité Orientale de cette Isle, est mieux peuplée qu'aucune Place de Timor. Mais, loin de s'entreprêter de l'assistance, les Gouverneurs de leur Nation, dans ces deux Isles, se haïssent & se déchirent mutuellement. Ende & Solor sont partie d'une chaîne d'Isles, situées au Nord de Timor. Dampier observe que dans le Canal qui les sépare, il y a, pendant toute l'année, un courant qui tourne à l'Ouest; quoiqu'il y ait des marées proche de l'un & de l'autre rivage: mais comme le flux, qui court à l'Ouest, monte l'espace de huit ou neuf heures, & que le reflux n'est que de trois ou quatre, la haute marée, en quelques endroits, s'élève de neuf ou dix pieds (c).

Etablissement Hollandois de Solor.

Ende & autres Isles, au Nord de Timor.

Portrait des Insulaires de Timor.

Les Insulaires de Timor ont la taille médiocre, le corps droit, les membres déliés, le visage long, les cheveux noirs & pointus, & la peau fort noire. Ils sont naturellement adroits, & d'une agilité singulière; mais une extrême paresse, vice commun à toute leur Nation, leur fait perdre les avantages qu'ils pourroient tirer de ces deux qualités. Ils n'ont de vivacité, suivant l'expression de Dampier, que pour la trahison & la barbarie. Leurs Habitations ne présentent que de la misère. Ils sont nuds, à l'exception des reins, autour desquels ils ont un simple morceau de toile. Quelques-uns portent un ornement de nacre de perle, ou de petites lames d'or, de figure ovale, & de la grandeur d'un écu, assez joliment dentelées. Cinq de ces lames, rangées l'une près de l'autre au-dessus des fourcils, servent à leur couvrir le front. Elles sont si minces, & disposées avec tant d'art, qu'elles semblent enfoncées dans la peau. Cependant les fronteaux de nacre ont plus d'éclat. D'autres portent des bonnets, de feuilles entremêlées.

Leurs usages.

Ils prennent autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir; & quelquefois ils vendent leurs enfans, pour se mettre en état d'augmenter le nombre de leurs femmes. Leur nourriture ordinaire est le blé d'Inde, que chacun plante pour soi. Ils ne se fatiguent pas beaucoup à préparer la terre. Dans la saison séche, ils mettent le feu aux arbres & aux buissons, pour nettoyer leurs champs & les disposer à recevoir leurs grains dans la saison des pluyes. D'ailleurs le goût de la chasse, qui les occupe sans cesse, leur fait négliger leurs plantations. Ils ne manquent point de bufles, ni de porcs sauvages. Leurs armes ne sont que la lance & la zagaye, avec une sorte de rondache ou de bouclier.

Dampier s'informa de leur Religion. On l'assura qu'ils n'en avoient point (d). Il observe qu'à la faveur de la langue Malayenne, qui est en usage dans toutes les Isles voisines, le Mahométisme s'étoit répandu dans celles

(b) A dix-huit degrés de Latitude. (c) *Ubi suprà*, pag. 56. (d) *Ibid.* pag. 52.

celles qui faisoient quelque Commerce, avant que les Européens y fussent venus. C'est ainsi qu'il est devenu la Religion dominante de Solor & d'Ende; mais il ne paroît pas qu'il ait pénétré dans l'Isle de Timor, ni que les Portugais ou les Hollandois y ayent obtenu plus de faveur pour le Christianisme.

Description de l'Isle de Timor.

Tout le terrein de l'Isle est inégal, c'est-à-dire, coupé par des montagnes & de petites vallées. Une chaîne de hautes montagnes la traverse presque d'un bout à l'autre. Elle est assez bien arrosée, dans les tems même de sécheresse, par quantité de ruisseaux & de fontaines; mais elle n'a point de grandes Rivières, parcequ'étant fort étroite, les sources, qui tombent de l'un ou de l'autre côté des montagnes, ont peu de chemin à faire jusqu'à la Mer. Dans la saison pluvieuse, les vallées & les terres basses sont couvertes d'eau. Alors les ruisseaux paroissent autant de grosses Rivières, & les moindres cascades se changent en torrens impétueux. Vers le rivage, la terre est presque généralement sabloneuse, quoiqu'assez fertile & couverte de bois. Les montagnes sont remplies de forêts & de savanes. Dans quelques-unes, on ne voit que des arbres hauts, frais & verdoyans: dans la plûpart des autres, ils paroissent tortus, secs & flétris, & les savanes sont pierreuses & stériles. Mais plusieurs de ces montagnes sont riches en or & en cuivre. Les pluyes entraînent l'or dans les ruisseaux, où les Insulaires le pêchent. Dampier ne put être informé comment ils tirent le cuivre.

Propriétés de l'Isle de Timor.

Son or & son cuivre.

Il s'attacha particulièrement à connoître les arbres de l'Isle. Elle en produit un grand nombre, qui lui étoient inconnus, & pour lesquels il ne se fit pas un vain honneur d'inventer des noms. Mais, il vit des mangles, blancs, rouges & noirs. Il vit le maho; l'arbre à calebace, qui est ici rempli de piquans, & qui s'élève fort haut, en diminuant vers la pointe, au lieu que dans les Indes Occidentales, il est bas, & ses branches s'étendent beaucoup en dehors; le cotonier, qui n'est pas fort gros à Timor, mais qui est plus dur que celui de l'Amérique; deux ou trois sortes de carouges, différens de ceux qu'il avoit vûs dans d'autres lieux, & qui portent une grande fleur blanche, à laquelle succede un fruit qui n'est pas doux.

Arbres qui lui sont propres.

Différentes sortes de mangles.

Arbre à calebace.

Cotonier.

Carouges.

Le *Cana Fistula*, qui est ici fort commun, a la grosseur de nos pommiers ordinaires; mais ses branches ne sont, ni épaisses, ni garnies de feuilles. Cet arbre fleurit, à Timor, pendant les mois d'Octobre & de Novembre. Ses fleurs ressemblent beaucoup à celles de nos pommiers, & sont presqu'aussi grandes. Elles sont d'abord rouges; mais lorsqu'elles sont tout-à-fait épanouies, elles deviennent blanches, & jettent une odeur agréable. Le fruit, dans sa maturité, est rond, gros d'un pouce, long d'environ deux pieds, & d'un brun foncé, qui tire sur le rouge. Les cellules du milieu sont entr'elles à la même distance, que celles du même fruit qu'on apporte en Angleterre. On y trouve aussi une petite semence plate. En un mot, il paroît de la même nature: cependant l'Observateur demeura incertain si c'est le veritable Cana-Fistula, parcequ'il n'y trouva point de poulpe noire.

Cana-Fistula.

Il vit des tamarins sauvages, qui ne sont pas si gros que les tamarins francs,

Tamarins sauvages.

DESCRIPTION DE L'ISLE DE TIMOR.

Figuiers de Timor.

francs, quoiqu'ils leur reſſemblent beaucoup par l'écorce & la feuille; des figuiers ſauvages, moins gros que ceux de l'Amérique, & dont les figues ne croiſſent point à part ſur les branches, mais viennent par bouquets de quarante ou cinquante, autour du corps de l'arbre, & de ſes groſſes branches, depuis la racine juſqu'au ſommet. Elles ſont, à-peu-près, de la groſſeur d'une pomme ſauvage, verdâtres, & pleines de petits grains blancs, mais ſans ſuc & ſans goût. Le tems de leur maturité eſt le mois de Novembre.

Arbre de ſandal.

Palmiers qui ne ſe trouvent qu'à Timor.

ENTRE quantité d'arbres, qui peuvent ſervir à toutes ſortes d'uſages, on trouve, à Timor, le ſandal, dont les plus hauts reſſemblent beaucoup au pin. Ils ont la tige droite & unie; mais ils ne ſont pas fort épais. Le bois en eſt dur, péſant, & rougeâtre, ſurtout vers le cœur. On voit ici trois ou quatre ſortes de palmiers, que Dampier n'avoit vûs dans aucun autre lieu. Les troncs de la première eſpèce ont ſept ou huit pieds de circonférence, & juſqu'à quatre-vingt-dix de hauteur. Leurs branches croiſſent vers le ſommet, comme celles du cocotier; & leur fruit reſſemble aux noix de coco; mais il eſt plus petit, de figure ovale, à-peu-près de la groſſeur d'un œuf de canne. La coquille en eſt noire & dure, avant ſa maturité. Il eſt rempli d'une chair ſi dure, qu'on ne ſauroit la manger; & quoiqu'il ait un petit vuide au milieu, on n'y trouve pas cette eau, ou ce petit lait, qui fait rechercher les noix de coco. En meuriſſant, ſa coquille devient jaune, molle, charnue, & pleine de petites fibres: mais alors elle tombe, & pourrit à terre, où elle ſent fort mauvais.

D'AUTRES palmiers ne ſont pas moins gros & moins hauts que les précédens: leur tronc, comme celui de tous les palmiers, eſt droit & ſans branches juſqu'à la tête; mais au lieu d'y jetter quantité de longues branches vertes, ceux-ci n'en ont que de courtes, d'un pied de long, à-peu-près de la groſſeur du bras, dont chacune ſe partage en pluſieurs petites verges coriaces, qui pendent chargées de fruit, comme autant de glanes d'oignons. Ce fruit eſt auſſi gros que nos groſſes prunes, & chaque arbre en porte pluſieurs boiſſeaux. Les branches, qui le ſoutiennent, ne ſortent de la tige qu'à cinquante ou ſoixante pieds de hauteur; & le tronc, qui eſt de groſſeur égale juſqu'à cette élévation, diminue peu à peu, de-là juſqu'au ſommet, où n'étant pas plus gros que la jambe d'un homme, il ſe termine en moignon. Comme l'arbre n'a pas d'autre verdure que celle du fruit, il a l'apparence d'un tronc mort.

Eſpèce de pin.

ENTRE divers arbres de haute futaye, qui ne portent aucun fruit, & dont les tiges ſont fort droites, Dampier en admira un, qui lui parut approcher beaucoup de nos pins. Il croît en abondance autour de l'Iſle, à peu de diſtance du rivage. Le bois en eſt dur, rougeâtre & péſant.

Herbe, nommée Calalalou.

LES fruits de Timor ſont les mêmes que dans la plûpart des autres Contrées des Indes; mais il paroît que les Inſulaires en doivent une bonne partie aux Portugais & aux Hollandois, qui les y ont tranſplantés. Dampier y trouva une herbe ſauvage, qui ſe nomme *Calalalou*, en Amérique, & qui ne lui parut pas moins agréable & moins ſaine que les épinars. L'Iſle produit naturellement du pourpier, du fenouil marin, & d'autres herbes con-

connues des Européens. Le blé d'Inde y croît avec peu de culture. C'est la nourriture commune des Habitans; mais les Portugais & leurs voisins sèment un peu de riz.

Description de l'Isle de Timor.

Animaux terrestres.

Les animaux terrestres de l'Isle sont les busles, les chevaux, les porcs, les vaches, les chèvres, les brebis, les singes, les guanos, les lezards, & quantité de serpens. Outre les busles & les porcs domestiques, on en trouve, dans les forêts & les montagnes, une prodigieuse quantité de sauvages, que chacun peut tuer librement. On ne doute point que les chevaux, les brebis, & les chèvres, n'ayent été apportés, à Timor, par les Portugais & les Hollandois. Il ne paroît pas même qu'ils s'y soient heureusement multipliés. Dampier ne vit des bœufs & des vaches, qu'aux environs du Fort de la Concorde. Mais l'Isle n'est que trop peuplée de singes & de serpens. On y trouve un grand nombre de serpens jaunes, de la grosseur du bras, & longs de quatre pieds; moins dangereux apparemment qu'une autre espèce, dont la seule description semble annoncer la malignité. Ils ne sont pas plus gros que le tuyau d'une pipe. Leur longueur est de cinq pieds. Ils sont verds par tout le corps. Ils ont la tête rouge, plate, & de la grosseur du pouce.

Oiseaux d'une beauté distinguée.

Entre les volatiles, on distingue, par le nombre autant que par la beauté, les coqs & les poules sauvages, les aigles, les faucons, deux sortes de pigeons, les tourterelles, les corbeaux, trois ou quatre sortes de porroquets, les perruches, les cacatous, & les merles; sans compter une infinité de petits oiseaux, de diverses couleurs, qui font retentir les Bois d'une charmante mélodie. Les Anglois du Vaisseaux de Dampier en nommèrent un l'*Oiseau à répétition*, parcequ'il chantoit six notes deux fois de suite, & que, les commençant d'une voix haute & perçante, il les finissoit d'un ton assez bas. Sa grosseur est celle d'une alouette. Il a le bec petit, noir & pointu, les aîles bleues, la tête & le jabot d'un rouge pâle, & une raye bleue autour du cou. Les oiseaux de Mer sont le guerrier, le boubi, le faucon pêcher, le heron, le golden, le chasseur d'écrevisses & d'autres espèces. On ne voit guères de volaille domestique, que chez les Hollandois & les Portugais. Les forêts sont remplies d'abeilles, qui produisent quantité de miel & de cire.

Oiseau à répétition.

Mer féconde en poisson.

Mais Dampier parle, avec beaucoup plus d'admiration, des richesses de la Mer, quoique les Insulaires ayent si peu de goût pour la pêche, qu'à peine leur connoît-on quelques Barques employées à cet usage. On trouve en abondance, autour de leurs Côtes, des muges, des basses, des brêmes, des maquereaux, des brochets, des perroquets marins, des gars, des poissons, que les Anglois ont nommés *Ten-Pounders*, parcequ'ils pèsent tous dix livres; des seches, des rayes bouclées, des rayes sauteuses, des rayes, dont la peau sert à faire des rapes & des étuis, des mangeurs d'huitres, des cavallis, des congres, des rougets, des chiens marins, & quantité d'autres poissons. Les rayes sont en si grand nombre, qu'on ne retire jamais la senne, sans en amener plusieurs. Il s'en trouve, dont la queue a treize pieds de long. Les mangeurs d'huitres ont la figure des cavallis, & sont à-peu-près de la même grosseur. Ils ont, dans le gosier, deux os fort épais, durs & plats, avec lesquels ils cassent la coquille, pour avaller ensuite

Singularité du mangeur d'huitres.

Description de l'Isle de Timor.

suite le poisson qu'elle renferme. Aussi trouve-t'on toûjours, dans leur estomac, quantité de ces coquilles en pièces. Il y a trois sortes d'huitres; des huitres communes, mais fort plates; de longues, qui viennent en abondance sur les rochers; & de grosses, dont les écailles sont si bossues & si raboteuses, qu'on ne les distingue pas aisément des pierres. Trois ou quatre suffisent pour rassasier l'homme le plus affamé. Les petoncles ne sont pas moins cummuns. C'est un coquillage gras, de bon goût, & de la grosseur de la tête d'un enfant, dont l'écaille est quelquefois d'une rare beauté. Enfin, les Côtes de Timor sont remplies d'écrevisses, de chevrettes, de tortues vertes; & l'on y voit aussi quelques crocodiles, de l'espèce que les Voyageurs Anglois ont nommés *Aligators* (*e*).

(*e*) Dampier, *ibidem*.

Isles voisines de Timor et de Solor.

Isles voisines de Timor & de Solor.

Dans la description que Valentyn donne de ces deux Isles, il y joint celle de plusieurs autres, qui en sont voisines, & dont il suffira de rapporter les noms, avec ce qu'elles ont de plus remarquable. Il commence cette description à l'Isle *Saleyer*, au devant de la Baye de Boni, dans l'Isle Celebes, d'où continuant, au Sud-Est, à environ trois lieues de distance, on trouve celle de *Calauro*, qui a sept ou huit lieues de longueur sur cinq de large. A son Nord-Est est l'*Isle Haute*, environnée d'un Banc de sable, & au-delà, toûjours du meme côté, sont une vingtaine d'Isles & de Bancs, qu'on nomme les *Isles des Tigres*, & qui occupent en quarré un espace de quinze à seize lieues; Quatorze lieues à l'Est de ces Isles, on a celles de *Groenewoud*, du *Lezard*, & de *Batalaja*, dans une étendue d'environ six lieues. A pareille distance, au Sud des Isles des Tigres, est un Banc, nommé *Heilbot*, de trois ou quatre lieues de circonference, & tout parsemé de pointes de rochers. Neuf lieues à l'Est de ce Banc, sont les deux Isles de *Schiedam*, suivies, sept ou huit lieues au Sud Est, de celle de *Batou Pandjang*, & deux lieues, Est Quart de Nord, de celle de *Bata Carimau*, sans compter deux autres petites, au Sud-Ouest desquelles on trouve celles du *Cheval de poste*, & de *Rossa Gouroc*, peu considérables. *Louja Radja*, sept ou huit lieues plus loin, au Sud Ouest, en a aussi quelques-unes sans noms. On vient ensuite à cette rangée de grandes Isles, connues par la Relation de Dampier, & dont la plus Occidentale est *Sumbawa*, qui a près de huit lieues de long sur cinq de large. A l'Est se presente l'Isle *Ende*, autrement nommée le *Pays de Flores*; Ces deux Isles sont accompagnées de quantité de petites, dont la plupart n'ont point de noms. On donne, à l'Isle Ende, quarante-trois lieues de longueur; Sa plus grande largeur est de treize lieues au milieu; mais elle diminuë considérablement vers ses extrêmités. A cinq lieues de sa Pointe Occidentale, on a l'Isle *Nomba*, de sept lieues de long sur deux de large. *Pulo Tsjindana*, ou l'*Isle du Bois de Sandal*, qui suit au Sud, s'étend à plus de trente lieues Est-Sud-Est, & de la moitié en largeur, mais se retrecissant vers les deux bouts. On dit qu'il y a des forêts entières de bois de sandal. C'est l'Isle que Dampier décrit sous le nom d'*Anabao*. Vis-à-vis de sa Baye

Baye, au Sud-Sud-Est, on voit la petite Isle *Sauvo*. A l'Est de la Pointe Sud-Est de l'Isle Ende, entre cette Isle & celle de Solor, on a l'Isle *Serbite*, fort haute, montagneuse & chargée de bois, de sept lieües de long, sur trois ou quatre de large. Elle est séparée du Pays de Flores par un Canal d'environ deux lieues de large & trois de long, & l'on trouve un pareil Canal entre Solor & Serbite. A l'Est de Solor on a l'Isle *Lombatta*, & quelques autres petites, comme *Batutoura*, *Pontare*, &c. Vis-à-vis cette dernière Isle, à deux lieues de distance, à l'Est, se voit l'Isle *Ombo*, nommée aussi *Emmer*, de quatorze lieues de long, sur cinq ou six de large. Les Hollandois ont, dans l'Isle Solor, le Fort *Henri*, & les Portugais deux Places, nommées *Lefauw* & *Larentouke*. Timor est au Sud de ces Isles. Valentyn lui donne quatre-vingt lieues de longueur; mais sa largeur est fort inégale.

Isles voisines de Timor et de Solor.

On négocie, dans cette Isle, des esclaves, de la cire, & du bois de sandal, dont on peut tirer, chaque année, environ deux mille bahars, à cinq cens soixante livres poids de Hollande le bahar; & c'est principalement pour ce bois que la Compagnie conserve cet Etablissement, à cause du grand debit qu'il a dans la Chine: la cire y est à bon compte. Le Commerce de Solor est encore moins considérable que celui de Timor; on en tire les mêmes choses, &, outre celà, ce qu'on appelle, en Médecine, la *Pierre Solor*, qui est une espèce de bezoar, qu'on croit souverain contre les poisons.

Isles du ressort du Gouvernement de Banda.

Isles du ressort de Banda.

Isles au Sud-Est.

Le Gouvernement de Banda s'étend à plusieurs Isles au Sud-Est & au Sud-Ouest, dont on s'est engagé de parler à l'occasion des Terres Australes. Les premières commencent à l'Orient de la grande Isle Ceram. Telles sont *Tenimbar*, *Guram*, *Salowakki*, *Manabokka*, *Mattebello*, *Coaffewouy*, *Kourekofe*, *Tewer*, remarquable par son Volcan, dont l'éruption se fit, en 1656, avec un terrible fracas. Cette dernière Isle est à trente-cinq lieues de Banda, & suivie de celles de *Boen*, de *Caudar*, de *Cauwer*, qui fournit beaucoup de potteries, de *Noussa Telo*, ou *les Trois Frères*, trois petites Isles situées en triangle, & enfin, d'un grand Banc de sable, nommé *Tiando*, qui a bien quatorze lieues de circuit, & où se voyent trois petites Isles. Deux lieues à l'Est de ce Banc on en trouve un autre, à-peu-près de la même grandeur.

Grand & Petit Key.

On passe ici encore quelques Bancs & quelques petites Isles, de peu d'importance, pour venir à *Key Watela*, ou le *Petit Key*, qui peut avoir trente-quatre lieues de circuit, & dont le côté Septentrional offre une grande Baye ronde, de quatre lieues de long, sur autant de profondeur. Au Sud-Ouest on voit un Banc de dix à douze lieues de tour, surmonté de quelques Islots. Le *Grand Key*, autre Isle, peu éloignée de celle-ci, a bien vingt lieues d'étendue. On donne, à sa partie Septentrionale, quatre ou cinq lieues de largeur; mais elle diminuë depuis le milieu, au Sud, jusqu'à trois. Sa distance Est-Sud-Est de Banda est comptée à cinquante lieues. Ces deux Isles, le Grand & le Petit Key, sont fort hautes, montagneuses,

Isles du ressort de Banda.

Mœurs de leurs Habitans.

& arroſées de quantité de Rivières. Le Grand Key a environ quarante lieues de circuit. Les Habitans de ces Iſles ſont en guerre continuelle entr'eux. Ils vendent leurs priſonniers pour eſclaves aux Bandanois, qui les achétent à vil prix. Toute la connoiſſance que ces Sauvages ont de l'Etre ſuprême, c'eſt qu'ils ſavent par tradition qu'il a créé leur Pays. Dans leurs entrepriſes ils ont coutume d'implorer ſa protection, après avoir traité tout leur Village, & ſacrifié quelques porcs & quelques boucs à leur idole, qui eſt attachée à une perche. Ces prières ſont accompagnées d'une infinité de grimaces, de contorſions & de ſingeries ridicules. Ces Inſulaires ſont fort bruns & de taille avantageuſe, avec de longs cheveux crepus. Ils ſont ſerviables, de bon naturel, & fidèles. Chaque Habitation eſt partagée entre trois ou quatre Orancaies, qui y exercent toute l'autorité, ſans aucune marque qui les diſtingue des autres, ſi ce n'eſt que quelques-uns ont neuf ou dix anneaux d'or aux oreilles, & un habit d'écorce d'arbre, ou même d'étoffe bleue. Il ne tirent point de revenus, mais ſont obligés, comme le dernier de leurs Sujets, de chercher leur nourriture dans la pêche, la chaſſe, & le produit de leurs plantations. Leurs cabanes ſont élevées ſur des pieux, à trois ou quatre pieds de terre, ou dreſſées ſur des rochers le long du rivage. En 1624, les Hollandois, que les Commerce avoit amenés, virent, ſur le rivage Oriental, ſept Habitations voiſines, qui pouvoient mettre enſemble quatre mille hommes en campagne. Ils étoient en guerre, depuis quatre ans, contre une quarante d'autres Villages au Sud de l'Iſle, & dans cet eſpace de tems ils avoient bien perdu quatre cens hommes. Cette guerre provenoit de l'infraction de quelques privilèges particuliers ſur la manière de faire leur pêche. La juſtice eſt ſevère chez ces Peuples. L'aſſaſſinat y eſt puni de mort, de même que l'adultère, avec cette circonſtance, que l'amant & la femme ſont livrés à la vengeance du mari, qui pour l'ordinaire les poignarde l'un & l'autre. Il y a des peines proportionnées à la grandeur des vols; c'eſt d'avoir les quatre doigts de la main droite coupée, d'être privé d'une oreille, ou condamné à l'amende, qui eſt appliquée au profit de toute l'Habitation. Les hommes prennent autant de femmes qu'ils peuvent nourrir, mais les liens du mariage ne durent qu'auſſi long-tems qu'ils ſe trouvent bien ſemble; & après leur ſéparation, le mari & la femme ſont libres de contracter de nouvelles alliances. Les parens, après être convenus de la dot pour leurs enfans, donnent un feſtin à tout le Village, & les Convives jugent enſuite qui des deux, de l'Epoux ou de l'Epouſe, ſurvivra à l'autre; on leur fait mâcher le betel, & celui dont le marc eſt le plus pâle, doit; ſelon leur opinion, mourir le premier. Cette cérémonie ſert en même-tems de confirmation au mariage. Quand un homme de diſtinction meurt, on l'embaume avec des huiles & des aromates; enſuite on le pend dans un cercueil, au toit, ſous lequel on fait du feu pendant ſix ou douze mois, ſelon la qualité du mort, juſqu'à-ce que le cadavre ſoit entiérement ſec; après quoi ils le mettent en terre. Ils ont auſſi coutume de donner dans ces occaſions, un feſtin à tout le Village, & quelques préſens à leurs amis, pour qu'ils aſſiſtent à pleurer le mort; & ces lamentatious, où ils ſe relèvent les uns les autres, durent ſouvent un mois; mais un homme du commun eſt enterré d'abord ſans

Isles du ressort de Banda.

sans autre cerémonie. Pour marque de deuil, ils font couper leurs cheveux, & portent des anneaux aux bras & aux jambes, avec une ceinture de joncs autour des reins, qu'ils y laissent tant qu'elle tombe d'elle-même. Ils se sèvrent aussi, pendant quelque-tems, de certains alimens, & se donnent garde de ne point rire, ou prendre part à de vaines réjouissances. Ces Peuples vont presque nuds, à l'exception des reins. Ils ont peu de meubles dans leurs maisons. Leur nourriture consiste principalement en sagu, pisang, & en racines. Leur boisson est le towak, qui se distille de l'arbre du sagu, & de l'eau de puits. L'or, les dents d'éléfant, & quelques vêtemens sont leurs richesses. Le fils ainé succède à son père dans le gouvernement; mais tous les enfans héritent par portions égales. Ils ont des porcs & des chèvres; mais il ne s'y trouve de chevaux, de buffles, & de bêtes à corne, que depuis peu d'années; leurs armes sont le bouclier, le sabre, l'arc, les flèches, & les zagayes, dont ils se servent avec une merveilleuse adresse. Ils ont aussi quelques petites pièces de fonte sur leurs Coracores (*a*).

Isles Arouw.

QUINZE lieues à l'Est du Grand Key, on a les Isles d'*Arouw*, éloignées de soixante-cinq lieues de Banda, & de dix-huit à vingt de la Nouvelle Guinée. Ces Isles sont basses, plates & chargées de bois. Pour s'y rendre de Banda, la route est par les Isles de Tewer & de Cauwer. Les Isles d'Arouw sont fort habitées, &, depuis 1623, sous la dépendance de la Compagnie Hollandoise. On y comptoit autrefois soixante-dix Négreries. La principale est *Wokam*, où les Hollandois ont un poste fortifié de palissades. On n'y trouve point de Rivières, & la mauvaise qualité de l'eau de puits, ou de quelques étangs, est une cause apparente des maladies auxquelles les Européens y sont sujets. Les Insulaires ressemblent beaucoup, par leurs mœurs, à ceux du Grand & du Petit Key. Valentyn a donné, de ces Isles, une Carte, qui ne s'accorde nullement avec celle que l'on fit, en 1703, de la Partie Orientale de la Mer des Indes. Mr. Danville les place assez bien dans sa Carte d'Asie, publiée en 1752, excepté qu'il n'en met que quatre au lieu de six. Leur principal produit est le sagu, & des esclaves, qu'ils enlèvent dans la Nouvelle Guinée & ailleurs, pour venir les vendre à Banda. On trouve, près du Village *Ablinga*, un Banc, où l'on pêche des perles, mais petites pour la plûpart; Cependant Valentyn dit en avoir vû de plus grosses que des pois, & de belle eau. On trouve aussi, dans ces Isles, des oiseaux de paradis. En 1707, il y avoit, à Arouw, environ deux cens vingt Chrétiens & quatre-vingt-dix Ecoliers.

REVENONS au Sud du Petit Key, pour continuër l'énumération de plusieurs autres Isles, qu'on trouve encore dans cette partie. Telles sont celles de *Ketember*, *Mose*, *Tenember* & *Larat*, éloignée d'environ deux lieues de *Timor Laout*, grande Isle, autour de laquelle on a les suivantes; *Cera*, *Sikevou*, *Bouto*, *Mese Kawouter*, *Namegang Teng*, *Masside*, *Babber*, qui a environ dix lieues de circuit, & où les Hollandois tiennent une garde, pour en écarter les étrangers. *Doutou*, *Kebet*, *Ijat*, sont d'autres petites Isles voisines

(*a*) Ces éclaircissemens sont tirés d'un Mémoire dressé à bord du Yacht *Goa*, qui fut envoyé aux Isles de Key, en 1624.

ISLES DU RESSORT DE BANDA.

Isles au Sud-Ouest de Banda.

voisines de Babber, & situées au Sud-Est de Banda. On compte encore *Cerouva*, l'*Isle des Oiseaux*, & *Nila*, où commencent les Isles du Sud-Ouest. Elles n'ont presque rien de plus intéressant que leurs noms. *Teuw*, *Cerematten*, *Nisemasse* & *Korsewelan*, sont environnées de quelques autres petites, de Bancs, & de Rochers. L'Isle *Damme*, qui a six lieues de long sur deux de large, se fait remarquer par son grand Volcan. Sa situation est à cinquante-six lieues de Banda. Les Hollandois y avoient bâti, en 1646, une Forteresse, qui portoit le nom de *Bourg Guillaume*, ou de *Nassau*, mais l'air mal sain, qu'on y respire, l'a fait abandonner depuis, quoiqu'on y navige bien encore. Trente-six lieues au Nord de Damme & vingt-deux au Sud-Ouest de Banda, sont les deux Isles des *Tortues*. On a ensuite les Isles *Lokker*, *Moa*, *Leti*, *Kisser*, ou *Fetter*, *Etter*, *Teralta*, l'*Isle Brulante*, & les Isles de *Noussa Pinbos*, à seize lieues au Nord-Est de celles des Tortues. Ce sont-là toutes les Isles principales au Sud-Est & au Sud-Ouest de Banda. Une description exacte de leur position, de leur grandeur & de leur figure, seroit trop ennuyeuse; la vûe d'une bonne Carte peut suppléer le mieux aux particularités que nous avons cru devoir omettre.

ISLES DES PAPOUS.

Isles des Papous, près de la Nouvelle Guinée.

DAMPIER conjecturoit juste, lorsqu'il a pensé que toute la Terre des *Papous*, qu'on représentoit comme une Peninsule tenant à la Nouvelle Guinée, n'étoit qu'un amas d'Isles, & que ce qu'on prenoit pour des Rivières, étoit autant de Détroits. Le fait a été mieux vérifié depuis, qu'il ne lui fut possible de le faire alors. On a dressé, en 1722, une Carte exacte de ces Isles. Elles s'étendent dans la longueur de près de trois degrés de Latitude, depuis le Continent de Guinée, jusqu'à l'Isle Gilolo. La plus Septentrionale de toutes est *Waigeeuw*, dont la Côte Nord s'étend sur environ un degré de Latitude Nord, à vingt-six lieues de l'Ouest à l'Est, & dix dans sa plus grande largeur du Sud au Nord (*a*). A la Côte du Midi, un Golfe profond pénétre si avant dans les terres, qu'il les sépare presque en deux parties. L'Isle *Mangin* est dans cette Baye. L'Isle Waigeeuw contient six Négreries. A son Midi sont les petites Isles *Sebiat*, *Toye*, *Bocke*, *Latta*, &c., avec un grand nombre de Rochers & d'Islots; l'Isle *Gammen*, de neuf lieues d'Orient en Occident, & de quatre du Nord au Sud. Un Détroit fort courbe & fort serré la sépare de Waigeeuw. Elle est bornée, au Midi, par un autre Détroit plus large, qui a au moins quatre lieues. Dans ce Détroit, nommé *Neeuw*, par où Dampier a passé, est une Isle étroite de même nom, longue de trois lieues & demie de l'Est à l'Ouest. L'Isle *Patenta*, qu'on trouve au Sud du Détroit, est longue de dix-neuf lieues, du Nord-Est au Sud-Ouest, & large de quatre. Elle se termine en Pointe vers l'Orient. Cette Pointe se nomme *Gagelola*; celle de l'Occident *Monkaite*. Il y a apparence que c'est cette dernière, qui est connuë des Géographes sous le nom de Cap *Mabo*: C'est aussi à l'Isle Patenta, que l'on a mal à propos fait commencer jusqu'à présent la Partie Septentrionale

(*a*) Ce sont des lieues d'Allemagne de quinze au degré.

trionale du Continent de la Nouvelle Guinée. En fuivant au Sud, on a le Détroit *Sagewien*, dont la direction eſt du Sud-Oueſt au Nord-Eſt. A l'entrée eſt une Iſle de meme nom, prés de la Pointe *Dandany*, dans l'Iſle ſuivante, au Sud, qui ſe nomme *Sallawaty*, & qui a dix lieues de Côte dans une partie; le reſte forme un demi-ovale; le circuit du total eſt d'environ quarante lieues. On y compte deux Habitations. Le Sud de cette Iſle eſt à trente lieues de l'Eſt de Ceram, qui lui reſte au Sud-Oueſt. Le Détroit *Gallowa*, qui vient enſuite, a environ une lieue de largeur au Nord-Eſt, mais au Sud-Oueſt près de quatre. Il ſepare Sallawaty de la Nouvelle Guinée proprement dite. En y entrant par le côté du Sud-Oueſt, on apperçoit, à ſa droite, le Cap Occidental de la Nouvelle Guinée, appellé *Sabelo*, ou *Onny*, ſitué au moins à un degré & demi de Latitude Meridionale. Le Détroit eſt garni d'Iſlots.

ISLES DES PAPOUS.

REVENONS au Nord de Waigeeuw, que la Mer ſépare de Gilolo. Il y a vingt-deux lieues de ſa Pointe Occidentale à la Pointe Orientale de Gilolo, appellée *Pattany*, allant du Sud à l'Oueſt. Il y a cinquante-quatre lieues de la Pointe Pattany à la Pointe Sabelo; mais le terrein de Guinée s'étend juſques ſous la Ligne meme en remontant au Nord, faiſant face au Nord-Oueſt; & depuis Sabelo la Côte retourne, faiſant face au Sud-Sud-Oueſt, juſqu'à la Baye de *Rycklof van Goens*, à deux degrés dix minutes de Latitude Méridionale. A ſix lieues à l'Eſt de Pattany eſt l'Iſle *Gebey*, la plus Occidentale des Papous, longue de cinq lieues du Nord-Oueſt au Sud-Eſt. Quelques Navigateurs l'ont priſe pour la Nouvelle Guinée. Au Sud de Gebey, & au Sud-Oueſt des Iſles des Papous, il y a auſſi deux autres Iſles aſſez conſidérables, nommées *Popo* & *Mixoal*, entre Gebey & Ceram; Mixoal eſt environnée de tous côtés de Bancs de rocs & d'Iſlots.

Deſcription Géographique d'une Côte de la Nouvelle Guinée.

CÔTE DE LA NOUVELLE GUINÉE. 1705.

EN 1705, on envoya un Yacht, nommé le *Pinſon jaune*, à la découverte de la Côte Sud-Eſt de la Nouvelle Guinée, dont il trouva la ſituation bien différente de ce que l'on en voit ſur les Cartes communes; La Relation de cette Courſe eſt trop ſéche pour qu'on en puiſſe ſupporter une lecture ſuivie. On prend le parti de la reduire en table, pour y mettre un peu plus de clarté. Il ſemble, par les termes qui commencent & finiſſent le Routier Hollandois, que ce ſoit le contour d'une grande Baye ouverte au large qu'on décrive ici; mais il eſt ſurprenant que la Latitude ni la Longitude n'y ſoyent pas rapportées.

GRANDE Baye étendue, de l'Eſt à l'Oueſt, de ſoixante lieues (a). Elle entre au Sud dans les Terres, d'environ trente-huit lieues; la Pointe Orientale eſt d'un degré & demi plus au Sud que l'autre Pointe. Iſle *Brander*, (Brulôt) à l'entrée d'Oueſt de la grande Baye, longue d'une lieue, étroite, & environnée de rochers. *Laagen ſtompen Hoek* & *Groene Boompjes Weſthoek*; (Pointe baſſe émouſſée & Pointe Occidentale des arbriſſeaux verds.) Audevant

(a) Ce ſont toûjours des lieues d'Allemagne de quinze au degré.

Côte de la Nouvelle Guinée. 1705.

devant, un Banc de fable, d'environ une lieue de longueur: deux brasses d'eau dessus. *Boompjes Oosthoek* (Pointe Orientale des arbrisseaux); au Nord, un Banc de fable au-dessus de l'eau, d'une lieue & demie du Nord au Sud, entouré de rochers. *Boompjeshoek* (Pointe des arbrisseaux) & *Roodenhoek* (Pointe rouge). Entre ces deux Pointes, une Négrerie. *Steilenhoek* (Pointe escarpée) *Vuile Bogt* (Baye fale) & *Massoyhoek* (Pointe du Massoy). Deux Isles très petites, environnées de rochers, & une Négrerie nommée *Waba*. Le Pays s'étend Sud & Nord: il est bordé de Bancs de fable. Isle *Engano*, à trois lieues du rivage. Sa longueur, trois lieues & demie du Sud au Nord: sa plus grande largeur, deux lieues. Au Sud, un Banc long de deux lieues. Golfe de treize lieues d'étendue du Sud-Est au Sud. Au côté du Sud, une petite Isle. Passé la Pointe, suivant le rivage, à environ trois lieues de l'Ouest à l'Est, la Pointe *Bouseroun*, & au-devant quatre Isles, nommées *Gebrooken Eilanden* (Isles rompues). Isles *Boompjes*, huit lieues plus loin à l'Est-Nord-Est, toutes deux environnées de rochers. Banc de cinq à six lieues de long du Sud au Nord, deux de largeur: profondeur, deux brasses à basse marée. *Hoogen Zuidhoek* & *Munnikshoek* (Pointe Méridionale haute & Pointe du Moine) au Sud de la Pointe Bouseroun. Au côté Septentrional de la première, une Isle de deux lieues de long, un peu moins de large. Au fond de la Baye, les *Brabandsboedje*, *Enkhuizen*, *Vader Smit*, &c. Ce font une douzaine d'Islots ou Bancs, dont quelques-uns restent à sec à basse marée. *Laagen Zuidhoek* & *Groenen Vlakkenhoek* (Pointe Méridionale basse & Pointe plate verte) Près de-là, aiguade & mouillage. *Pinxter Bogt* (Baye de la Pentecôte.) Au-devant, les Isles de *Haerlem*, dont les deux plus grandes peuvent avoir une lieue de long fur un quart de large. Autre Baye allant jusqu'à la Pointe de *Kamp*, de sept lieues de large, & trois au moins de profondeur. Vis-à-vis font les petites Isles *Schellings*. On peut mouiller au côté Oriental de la plus grande, à une lieue du rivage, &, à une lieue & demie de la Pointe Pentecôte, quatre Rivières se jettent dans la Baye vers la Pointe de Kamp, qui est garnie d'écueils à près d'une lieue en Mer; autre Banc de rochers une lieue plus loin au Sud. Montagnes hautes & quatre Rivières, en suivant la Côte au Nord-Est pendant six lieues. Mont *Doodkist* (Cercueil) Mont *Olifant* (Eléphant). Le rivage est garni de fable & de vase, mais à une lieue l'eau est passablement profonde, & l'on peut ancrer en quelques endroits. *Geelvinks-hoek* (Pointe du Pinson jaune). Cette Pointe est le lieu le plus Oriental de la Côte parcourue. Il y a là trois Rivières & de quoi faire de l'eau & du bois; *Kleine Kerkberg* (Petit Mont Eglise). C'est une chaîne de montagnes, longue au moins de six lieues, au bout de laquelle il y a une Négrerie & un Banc. Cette Pointe est nommée *den Hoek met het Rif* (Pointe au Banc). Petite Baye de trois lieues de long, dont le bout Septentrional fut nommé *Valschen-hoek* (Fausse Pointe). Au-devant de la Baye est l'Isle *Dwars in de weg* (en travers du chemin), d'une lieue & demie de long, à trois lieues du rivage. Autre Baye un peu plus grande, plantée d'arbres, & près de-là une Négrerie. La montagne dans le Continent, nommée le

Groot

Groot Kerkberg (Grand Mont Eglise), a deux sommets pointus. Il faut ancrer dans la Baye à cinq quarts de lieue du rivage, dans une telle position que l'on voye le milieu du grand Kerkberg, au-dessus de la Négrerie. Banc de sable d'une lieue & demie; au bout Septentrional de ce Banc se présente la Pointe Orientale de l'*Isle Longue*, au Nord-Est. Ici la Côte s'étend vingt-six lieues de l'Est à l'Ouest, & l'on trouve, à cinq lieues, une Négrerie, près de laquelle sont huit petites Isles. Cette Habitation se nomme *Jobie*, ainsi que le Canal de cinq lieues & demie de large, qui coule le long de l'Isle longue. Cette Isle a plus de cinq lieues de large au bout Occidental: elle est en pointe vers l'Est. *Verraders Eilanden* (Isles des Traitres). Il y en a dix-neuf, dans l'espace d'onze lieues plus loin que l'Habitation. A l'exception de trois du côté du Nord, elles paroissent toutes se joindre par le moyen des rochers. A leur bout Occidental, on voit, au Nord-Ouest, un Pays bas & rompu, de cinq lieues d'étendue; puis une Pointe, & ensuite une même étendue de Côtes pareilles, allant de l'Ouest au Nord. *Drie Gesusters* (les trois Sœurs) trois petites Isles à deux lieues & demie du bout Occidental de l'Isle longue. Elles sont séparées par des Bancs de sable. Tout près de-là, *'t Bultig Eiland* (l'Isle Bossue) qui a plus de six lieues de l'Est à l'Ouest, & près de deux de large; autre Isle élevée, presque ronde, à cinq lieues de la précedente, & d'environ six ou sept lieues de circuit. Entre l'Occident de l'Isle Bossue & le Nord de l'Isle Engano, vers le milieu, un peu plus au Sud-Est, sont les Isles *Bouserouns*, au nombre de neuf, fort petites.

Naturels du Pays amenés à Batavia.

Ce Pays ne doit pas être fort peuplé, puisque dans le cours de plus de cent lieues de Côtes de toute cette grande Baye, on n'a trouvé qu'un si petit nombre de Négreries. Les Hollandois en avoient enlevé six hommes, avec deux femmes, que l'on relâcha. Ces Sauvages furent conduits à Batavia, dont il s'en sauva deux, & les quatre autres restérent au service de la Compagnie, qui les envoya sur ses Vaisseaux, pour leur faire apprendre la langue, & en tirer ensuite des lumières par rapport à leur Pays, où l'on résolut de les renvoyer, après avoir tiré d'eux ce que l'on souhaitoit de savoir, pour faire connoitre l'humanité de la Compagnie à leurs Compatriotes, & tâcher d'entrer en commerce avec eux: car jusqu'alors ils n'avoient jamais permis aux étrangers d'entrer dans leur Pays; & le Yacht le *Pinson jaune* étoit le premier qui y eut abordé. C'est un de ces Sauvages que *le Bruyn*, célèbre Peintre & Voyageur Hollandois, a dessiné durant son séjour à Batavia, & dont on voit la figure dans son Voyage des Indes (*b*). Il est peint de profil, de la tête aux pieds, ayant en main son arc singulier & quelques fléches, qui sont de canne, les unes plus grosses que les autres, & à plusieurs pointes, ce qui rend les blessures qu'elles font très-dangereuses, mais comme ces fléches sont fort legéres, elles ne portent pas loin. La figure de cet Australien est presque entiérement semblable à celle des Nègres Africains. Ces Peuples vont tout nuds, avec une petite ceinture de toile, qui couvre leur sexe, & un petit cercle d'yvoire autour de la jambe gauche. La

(*b*) Tome II. pag. 338.

Deux Voyages Austraux. 1705.

La même année, 1705, on envoya, de Timor, trois Bâtimens Hollandois, avec ordre de mieux reconnoitre le côté Septentrional de la Nouvelle Hollande. Ils examinèrent soigneusement les Côtes, les Bancs de sable, les Ecueils. Ils ne trouvèrent, sur la route, aucune Terre, mais seulement quelques roches au-dessus de l'eau. A onze degrés cinquante-deux minutes de Latitude Méridionale, ils virent la Côte Occidentale de la Nouvelle Hollande, à quatre degrés au Levant de la Pointe Orientale de Timor. Ils continuèrent de-là leur route vers le Nord, passèrent une Pointe, devant laquelle il y avoit un Banc de sable au-dessus de l'eau, long de plus de cinq lieues d'Allemagne de quinze au degré: après quoi ils firent voile à l'Est, tout le long des Côtes de la Nouvelle Hollande, remarquant tout avec exactitude, jusqu'à un Golfe, au bout duquel ils n'allèrent pas tout-à-fait. C'est dommage qu'on n'ait pas publié la Carte qui en a été dessinée.

1714.

Un Voyage austral bien autrement curieux, s'il étoit aussi authentique; ce seroit celui d'un Capitaine François, nommé Jean Michel *Mirlotte*, mort depuis peu d'années à Dunkerque. Ce Capitaine, selon sa Relation (*c*), parti des Isles Marianes, faisant voile au Sud, auroit doublé, au mois de Septembre 1714, la Pointe Méridionale de la Nouvelle Zelande, vûe par Abel Tasman, en 1642, d'où dirigeant sa course au Sud-Est, jusqu'au soixante-septième degré de Latitude Australe, & ensuite au Nord-Est, il seroit venu aborder sur les Côtes du Chili, après avoir découvert quantité d'Isles & de Terres nouvelles, abondantes en or & en perles, dans une route absolument inconnuë jusqu'ici à tous les Navigateurs. Mais pourroit-on bien faire fond sur ce Voyage? On y trouve du moins divers recits qui le rendent fort suspect.

(*c*) Imprimée à Londres, chez *Bettesworth* & *Mears*, 1725, sous le titre de *New Voyage round the World, by a Course never sailed before*. C'est un Voyage, qu'on dit avoir été entrepris par quelques Marchands, qui se proposoient d'établir ensuite une Compagnie des Indes Orientales en Flandres. L'Auteur Anglois de la Relation avertit, qu'il emprunte seulement le nom du Capitaine François, avec sa permission, ayant des raisons de politique qui l'engagent à cacher le sien, de même que celui du Navire, dont l'Equipage étoit composé d'Anglois, de François & de Flamands, dans la vûe d'exercer alternativement le Commerce, selon les occasions, à la faveur du pavillon de ces deux dernières Nations, pendant la Guerre où la Grande Bretagne se trouvoit alors engagée avec les Couronnes de France & d'Espagne.

Voyage

Voyage de Roggeveen, aux Terres Australes, en 1722.

Occasion de cette Expedition.

On a vû, dans une de nos Remarques sur l'Introduction générale, à quelle occasion ce Voyage a été entrepris. C'est Valentyn, qui rapporte cette circonstance; mais la Relation, qui a paru depuis, n'en parle pas (*a*). „Le projet *pour faire la découverte des Terres Australes*, (y est-il dit) „ avoit été formé par le Père de l'Amiral *Roggeveen*, dès l'année 1699. „ Son Mémoire avoit été bien reçu par la Compagnie des Indes Occidentales: elle avoit dès lors ordonné l'équipement d'une petite Flotte; mais „ les brouilleries, survenuës entre l'Espagne & la Hollande, empêchérent „ l'exécution. Roggeveen le fils, à qui son Père avoit recommandé, en „ mourant, de ne pas perdre de vuë une chose si importante, la proposa „ de nouveau, & la fit adopter par la même Compagnie Occidentale, à „ son retour de Batavia, où il avoit été Conseiller de la Cour de Justice". Suivant Valentyn, & Canter Vischer, qui prétendent en être bien informés, il étoit cependant moins question de la découverte des Terres Australes, que de la recherche de certaines Isles, nommées les *Isles d'Or*, situées sous le cinquante-sixiéme degré de Latitude Méridionale (*b*), mais que Roggeveen n'avoit pû trouver, quoiqu'il eut été bien dix degrés plus loin que ne portoient ses ordres. Son Père, ajoute Valentyn, devoit les avoir cherchées de même, avec aussi peu de succès.

1721.

Quoiqu'il en soit, la Compagnie des Indes Occidentales fit équiper, en 1721, une petite Flotte de trois Vaisseaux, dont le commandement fut donné à l'Auteur du projet (*c*). La Flotte, partie du Texel, le 21 Août, essuya, le 21 Decembre, à la hauteur de quarante degrés, une violente tempête, qui sépara le *Tienhoven* des deux autres Vaisseaux. Ceux-ci continuérent leur route, à l'aide des vents de terre, jusqu'à la hauteur du Détroit de Magellan, où ils virent, au mois de Decembre, les Isles neuves de *St. Louis*, ou *Malouines*, decouvertes par la *Roche*, & par *Beauchêne Gouin*. Roggeveen crut reconnoitre que cette Terre n'étoit qu'une grande Isle d'environ deux cens lieues de circuit, éloignée de quatre-vingt du Continent, vis-à-vis du Détroit de Magellan, sous le cinquante-deuxième parallèle. Il la côtoya du côté de l'Orient, donnant, au Cap le plus avancé, le nom de *Rosenthal*, Capitaine du Vaisseau la *Galère Africaine*, qui l'avoit apperçû le premier; &, à la Contrée, celui de *Belgie Australe*, parcequ'elle se trouve dans une Latitude correspondante à celle des Pays-Bas.

Départ du Texel.

Isles Malouines.

(*a*) Cette Relation a été écrite en Langue Françoise, par un Allemand, natif de Mecklenbourg, Sergent ou Commandeur des Troupes embarquées sur la Flotte de Roggeveen; imprimée à la Haye, 1739. II Vol. *in* 12°.

(*b*) Une Relation Hollandoise, de la même Expedition, lui attribuë ces deux objets. Cette Relation, imprimée à Dort, 1728, est grossie de quantité de descriptions étrangères au Voyage, dont elle ne nous apprend que peu de particularités, qui diffèrent même beaucoup de la Relation Françoise.

(*c*) Ces Vaisseaux étoient l'*Aigle*, de 36 piéces de canon, & de 111 hommes, commandé par le Capitaine Jean *Koster*, de Delfshaven; le *Tienhoven* de 28 piéces, & de 100 hommes d'Equipage, commandé par Jaques *Bauman*; & la *Galère Africaine*, de 14 piéces, avec 60 hommes, commandé par Henri *Rosenthal*.

ROGGEVEEN. 1721.

Bas (*d*). On n'y apperçut ni feu ni navire, ce qui fit juger qu'elle étoit inhabitée. Le Pays paroit fertile & beau; il est entrecoupé de montagnes & de vallées chargées de beaux arbres; la verdure étoit charmante par-tout, & comme on avoit alors la belle saison, on y auroit, selon l'apparence, trouvé d'excellens fruits; mais la crainte de perdre le tems favorable pour doubler le Cap de Horn, fit que l'on remit au retour à la visiter; ce qui ne s'exécuta point, puisque l'on revint par une autre route.

Oiseaux & poissons extraordinaires.

„ Nous dirigeâmes nôtre course, dit l'Auteur, pour passer par le Détroit de *le Maire*. Pendant cette route, nous vîmes tous les jours quantité d'oiseaux aquatiques, dont la plûpart étoient d'un plumage brun. Nous vîmes aussi plusieurs monstres marins, qui nous étoient tout-à-fait inconnus, de même que des baleines. Entre ces monstres il y en avoit, dont la tête étoit fort grosse, & sur laquelle on appercevoit une ouverture. Quelques-uns de nôtre Equipage les prenoient pour des chevaux marins & des vaches marines. Un autre poisson, que les Hollandois nomment *Diable de Mer*, nous suivit pendant quatre semaines entières. Nous nous donnâmes toutes les peines du monde pour le prendre, mais sans succès. Il avoit la gueule extrêmement large, le corps large & court, & la queue longue comme un dragon.

„ Enfin, nous arrivâmes à la hauteur de cinquante-cinq degrés, où nous présumâmes n'être pas fort éloignés du Détroit de le Maire. Nous vîmes d'abord le *Pays des Etats*, & entrâmes ensuite dans ce Détroit. La fureur des vagues & les courans des eaux donnèrent de terribles secousses à nos deux Vaisseaux, & les jettèrent de côté & d'autre; ensorte que nous craignîmes beaucoup pour nos mâts & nos vergues. Nous aurions bien souhaité de prendre terre, d'autant plus qu'ayant jetté la sonde, nous trouvâmes le fond de cet endroit de bon ancrage, mais le gros tems ne le permit pas; ainsi nous passâmes ce Détroit, qui a environ dix lieues en longueur d'un bout à l'autre, & six dans sa plus grande largeur. Ce passage se fit, à cause du courant d'eau, d'une vîtesse incroyable. Ces mêmes courans, au-delà du Détroit, joints au vent d'Ouest, qui souffloit alors, nous éloignèrent beaucoup des Côtes d'Amérique; de sorte que, pour être sûrs de pouvoir passer le Cap de Horn, nous gouvernâmes vers la hauteur de soixante-deux degrés & demi. Ici nous eûmes, pendant trois semaines de suite, des tempêtes terribles d'Ouest, accompagnées de grêle, de neige & de froid. Nous appréhendâmes que la violence des tempêtes, pendant les brouillards, ne poussât nos Vaisseaux dans les glaces; en ce cas-là il eut été presque impossible d'échaper au naufrage. Pendant un tems clair & serein, nous n'eûmes presque pas de nuit, puisque nous étions ici au milieu du mois de Janvier 1722, & par conséquent dans les plus longs jours d'été. Le Capitaine *David*, Anglois, étant obligé de naviger jusqu'à la hauteur de soixante-trois degrés, son Vaisseau se trouva tellement engagé dans ces montagnes de glaces, qu'il le crut perdu, ainsi que rapporte Waffer dans sa description du Détroit de Darien".

Détroit de le Maire.

1722.

Ces

(*d*) La Relation Hollandoise ne dit pas le mot de cette Isle.

Roggeveen. 1722. Glaces, indices de Terres.

Ces montagnes de glaces, qu'on peut déja voir lorsqu'on est à la hauteur du Cap de Horn, prouvent que les Pays du Sud s'étendent aussi bien jusques sous leur Pôle, que les Pays du Nord sous le nôtre; étant certain que ces glaces ne peuvent, pour ainsi dire, pas croître dans la Mer, ou s'y former par le froid ordinaire. Il faut donc dire qu'elles sont causées par la force des courans, & les vents froids qui soufflent des Golfes & des Rivières. De l'autre côté, il n'est pas moins certain que les courans, qu'on voit dans l'Océan, viennent tous des embouchures des Rivières, qui tombant d'un Continent un peu élevé, & se jettant dans la Mer avec violence, conservent ce cours impétueux. La grande quantité d'oiseaux, qu'on vit ici, fournit une autre preuve de la proximité de quelque Terre.

Isle Mocha. Isle Juan Fernandez.

Roggeveen, entré dans la Mer du Sud, vint à l'Isle *Mocha*, que les Habitans avoient tout-à-fait désertée depuis peu, pour se retirer sur le Continent: Ensuite il toucha aux Côtes du Chili & à l'Isle *Juan Fernandez*, où il eut la satisfaction de retrouver le *Tienhoven*, dont on étoit séparé depuis trois semaines, & qui avoit passé le Détroit de Magellan, avec bien des peines & des dangers (*e*).

Terre de David inutilement cherchée.

Après un séjour de trois semaines dans cette Isle, Roggeveen en partit pour aller chercher la Terre de *David*, à vingt-huit degrés de Latitude & deux cens cinquante-un de Longitude; mais, à son grand étonnement, il ne put jamais la trouver. L'Auteur s'imagine que le gissement de la plûpart des Côtes des Terres Australes est tel, que le vent de Nord-Ouest en détourne toûjours, & empêche de les appercevoir, & que c'est la raison pour laquelle elles restent si long-tems inconnues; mais si nos Cartes ne sont pas fautives, elles nous indiquent une cause plus vraisemblable de son erreur, en ce qu'il chercha la Terre trente degrés plus à l'Occident qu'elle n'est en effet. Au-reste, on verra, dans la suite, qu'il n'y a pas beaucoup de fond à faire sur ses Longitudes.

Description de l'Isle de Pâques & de ses Habitans.

Le 6 Avril, les Hollandois ayant navigé douze degrés de plus à l'Ouest, trouvèrent une Terre, qu'ils nommèrent l'Isle de *Pâques*, parceque c'étoit le jour de cette fête. La Relation de Roggeveen la marque à vingt-huit degrés & demi de Latitude, & deux cens trente-neuf de Longitude (*f*): l'Isle a environ seize lieues de circuit. Lorsque l'on s'en fut approché, l'un

(*e*) La Relation Hollandoise conduit le *Tienhoven*, au sortir du Détroit, jusqu'à 64°. 58′ de Latitude Australe, & 297°. de Longitude, avant que de le ramener à l'Isle de Juan Fernandez. Valentyn fait aller cette petite Flotte jusqu'au 66e. parallèle; mais il étoit sans doute mal informé. Quoiqu'il en soit, il est fort étonnant, que l'Auteur de la Relation Françoise ait négligé de faire mention d'une circonstance si remarquable. Il dit bien que les deux autres Vaisseaux, pour doubler le Cap de Horn, avoient gouverné vers la hauteur de 62½ degrés, tandis que la Carte, jointe à la Relation Hollandoise, les faisant passer aussi par le Détroit de Magellan, trace leur route de-là droit au Nord vers l'Isle de la Mocha. Outre Valentyn, Canter Vischer confirme le passage par le Détroit de le Maire. On ne comprend rien à ces contradictions.

(*f*) Si celà est vrai, ce peut être une des Isles autrefois vûes par Fernand de Quiros; mais on ne sçait pourquoi cette Isle de Pâques, dans la Carte de M. Buache, se trouve à 31°. Lat. 278°. Long., ce qui fait près de 800. lieues de différence en Longitude. La Relation Hollandoise la met à 27°. Lat. & à 268°. Longitude. Auparavant elle dit qu'on avoit eu, le 1er Avril, la vûe de l'Isle du *Prince*.

ROGGEVEEN. 1722.

l'un des Habitans vint au-devant des Hollandois jusqu'à deux miles dans un Canot. Il ne fit aucune difficulté d'entrer dans le Vaisseau; on lui donna d'abord une pièce de toile pour se couvrir; car il étoit tout nud. On lui offrit aussi du corail & d'autres brinborions; il les pendit tous avec un poisson sec au col; son corps étoit peint de toutes sortes de figures: il étoit brun; ses oreilles étoient extrememenr longues, & pendoient jusqu'aux épaules; apparemment qu'il avoit porté des pendans d'oreilles, qui par leur pesanteur les avoient ainsi allongées, comme on voit pratiquer la même chose parmi les Nègres du Pays du Grand Mogol. Il étoit assez grand (*g*), fort & robuste, d'une phisionomie heureuse, gai, vif & agréable en gestes, & lorsqu'il parloit. On lui donna un verre de vin; il le prit, mais, au lieu de le boire, il se le jetta aux yeux, ce qui surprit beaucoup les Hollandois. On l'habilla ensuite, & on lui mit un chapeau: mais on voyoit bien qu'il n'y étoit pas accoutumé; il s'y prit fort lourdement; on lui donna aussi à manger; mais il ne sçut se servir ni de cuillière, ni de fourchette, ni de couteau. Après qu'il fut régalé, on ordonna aux Musiciens de jouer de plusieurs sortes d'instrumens: la simphonie lui inspira beaucoup de gayeté, & chaque fois qu'on le prit par la main, il commença à sauter & à danser. On le renvoya chez lui avec tous ses petits présens, afin que les autres pussent sçavoir de quelle manière il avoit été reçu; mais il paroissoit quitter à regret les Hollandois. Il leva ses deux mains, tourna les yeux vers l'Isle, & commença à crier de grande force, en proférant ces paroles: *odorroga! odorroga!* Il eut bien de la peine à se résoudre de rentrer dans son Canot, & il fit comprendre qu'il souhaitoit qu'on le laissât dans le Vaisseau, & qu'on le débarquât ensuite dans son Isle. Il y a de l'apparence, qu'en faisant ces cris, il invoquoit son Dieu, puisqu'on vit quantité d'idoles dressées sur les Côtes. On demeura à la rade toute la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, on entra, au Sud-Est, dans un Golfe pour y mouiller. Plusieurs milliers de ces Insulaires s'y rendirent; quelques-uns apportèrent des poules avec quantité de racines; d'autres restoient sur les Côtes, courant & revenant d'un endroit à l'autre, comme des bêtes sauvages: ils vinrent aussi en foule voir les Vaisseaux de plus près, allumèrent des feux aux pieds de leurs idoles, pour y faire des offrandes, & pour les implorer; on ne pût cependant y aborder ce jour-là. Le lendemain, de grand matin, on vit qu'ils s'étoient prosternés le visage tourné vers le lever du Soleil, & qu'ils avoient allumé plusieurs feux, servant apparemment d'holocaustes du matin à l'honneur de leurs idoles. „ Nous fîmes aussi-tôt, continuë l'Auteur, tous les prépa-

Docilité des Insulaires.

„ ratifs pour la descente; mais avant que de l'exécuter, l'Insulaire, que „ nous avions reçu à nôtre bord, deux jours auparavant, vint une seconde „ fois, accompagné de plusieurs autres, nous apporter une grande quantité „ de poules & de racines apprêtées & accommodées à leur manière. Il y „ avoit parmi eux un homme tout-à-fait blanc; il portoit des pendans d'o„ reilles ronds & blancs, de la grosseur du poing: il avoit l'air extrême„ ment

(*g*) Suivant la Relation Hollandoise, c'étoit un Géant de douze pieds de haut, & l'on s'en étoit saisi de force, tandis qu'il faisoit tous ses efforts pour éviter les Hollandois.

„ ment dévot, & il y a de l'apparence que c'étoit un de leurs Prêtres.
„ Un de ces Insulaires, qui étoit dans son Canot, fut tué d'un coup de
„ fusil, je ne sçai comment: cet accident malheureux répandit parmi eux
„ une consternation si grande, que la plûpart se jettèrent dans la Mer
„ pour gagner les Côtes à la nage; d'autres restèrent dans leurs nasselles &
„ tâchèrent de se sauver à force de rames. Enfin, on fit la descente tant
„ désirée avec cent cinquante hommes, Soldats & Matelots: nôtre
„ Amiral s'y trouva en personne & me donna le commandement d'une pe-
„ tite troupe; je fus le premier qui mit pied à terre. Les Habitans vin-
„ rent aussi-tôt au-devant de nous en si grand nombre, que, pour avan-
„ cer, il falloit presser la foule & se faire jour par force: comme quel-
„ ques-uns d'entr'eux osèrent toucher à nos armes, on fit feu sur eux,
„ ce qui les effraya & les dispersa tout-à-coup; mais quelques momens
„ après ils se rallièrent; cependant ils n'approchèrent pas de nous aussi
„ près qu'auparavant; ils demeurèrent toûjours éloignés de dix pas, dans
„ la persuasion d'être, à cette distance, à couvert & à l'abri de l'effet de nos
„ mousquets.

„ Par malheur, le feu, que nous avions fait sur eux, en avoit tué plusieurs,
„ entre lesquels se trouvoit celui qui étoit allé le premier au-devant de nous,
„ ce qui nous chagrina beaucoup. Ces bonnes gens, pour avoir les corps
„ morts, nous apportèrent de nouveau toutes sortes de vivres; leur con-
„ sternation étoit au reste très-grande; ils firent des cris & des lamenta-
„ tions lugubres. Tous, hommes, femmes & enfans s'en allant au-de-
„ vant de nous, portoient des branches de palme & une espèce d'éten-
„ dart rouge & blanc. Leurs présens consistoient en figues-d'inde, noix,
„ cannes à sucre, racines, poules; ils se jettèrent ensuite à genoux, plan-
„ tèrent leurs drapeaux devant nous, & nous présentèrent leurs branches
„ de palme en signe de paix; ils nous témoignèrent, par leurs postures les
„ plus humiliées, combien ils souhaitoient d'avoir nôtre amitié; enfin
„ ils nous montrèrent leurs femmes, en nous faisant connoître que nous
„ pouvions disposer d'elles, & en emmener quelques unes dans nos Vais-
„ seaux. Touchés de toutes ces démonstrations d'humilité & de soumis-
„ sion, nous ne leur fîmes aucun mal; au contraire, on leur fit présent
„ d'une pièce entière de toile peinte, longue de cinquante à soixante au-
„ nes, du corail, des petits miroirs, &c.

„ Comme ils virent par-là que nôtre dessein étoit de les traiter en amis,
„ ils nous rapportèrent, un peu après, encore cinq cens poules toutes en
„ vie: ces poules ressemblent à celles de l'Europe. Ils les avoient accom-
„ pagnées de racines rouges & blanches, & d'une quantité de pommes de-
„ terre, dont le goût est à-peu-près comme celui du pain; aussi ces Insu-
„ laires s'en servent-ils à sa place. On nous donna quelques centai-
„ nes de cannes à sucre, outre beaucoup de pisans. Nous ne vîmes, dans
„ cette Isle, d'autres animaux que des oiseaux de toutes sortes; mais il se
„ peut qu'au cœur du Pays il y en ait d'autres, puisque les Habitans pa-
„ roissoient avoir déja vû des pourceaux, lorsqu'ils virent ceux que nous
„ avions dans nos Vaisseaux. Pour apprêter leurs mêts, ils se servent, com-
„ me nous, de pots de terre. Il nous parut que chaque famille avoit son

Coutumes & caractère des Habitans.

ROGGEVEEN. 1722.

„ hameau pour elle, séparé des autres. Leurs cabanes sont profondes de „ quarante à soixante pieds, larges de six à huit, composées d'un grand „ nombre de perches, cimentées par une terre grasse ou espèce de limon, & „ couvertes de feuilles de palmier. Ils tirent leur subsistance entièrement „ du produit de la Terre. Tout y étoit planté, semé & labouré ; les ar- „ pens étoient séparés les uns des autres avec beaucoup d'exactitude, & les „ limites tirées au cordeau. Dans le tems que nous y fûmes, presque tous „ les fruits & les plantes étoient dans leur maturité ; les champs & les ar- „ bres en étoient chargés abondamment. Je suis persuadé que si nous a- „ vions pris la peine de parcourir le Pays, nous y aurions trouvé encore „ bien de bonnes choses. Dans leurs maisons il y avoit peu de meubles, „ & tous sans prix, excepté quelques couvertures rouges & blanches, qui „ leur servoient tantôt d'habits, & tantôt de matelats ; l'étoffe en étoit „ douce à toucher, comme de la soye, & il y a de l'apparence qu'ils ont „ des métiers pour la fabriquer. Ces Insulaires sont en général vifs, bien „ faits, vigoureux, assez minces, & sçavent courir avec beaucoup de vî- „ tesse ; ils ont l'air doux, agréable, modeste & soumis, & ils sont extrê- „ mement peureux & craintifs. Toutes les fois qu'ils nous apportoient „ quelques provisions, soit poules, soit fruits, ou autres choses, ils les jet- „ tèrent à nos pieds avec précipitation, & s'en retournoient dans le mo- „ ment aussi vîte qu'ils pouvoient. Ils sont en général bruns comme les „ Espagnols ; on en trouve cependant qui sont assez noirs, & d'autres, „ tout-à-fait blancs. Il y en a encore, dont le teint est rougeâtre, „ comme s'ils étoient brûlés du soleil ; les oreilles leur pendoient jusqu'aux „ épaules, & quelques-uns y portoient deux boules blanches, comme une „ marque d'un grand ornement. Ils ont le corps peint de toutes sortes de „ figures d'oiseaux & d'autres animaux, les uns plus beaux que les autres.

Leurs femmes se fardent.

„ Leurs femmes sont en général fardées d'un rouge très-vif, & qui surpasse „ de beaucoup celui que nous connoissons ; nous n'avons pû découvrir de „ quoi ces Insulaires composent une couleur si belle. Elles se couvrent de „ couvertures rouges & blanches, & portent un petit chapeau fait de „ roseaux ou de paille. Elles s'aſſirent souvent près de nous, & se des- „ habillèrent en souriant & nous agaçant par toutes sortes de gestes ; d'au- „ tres, qui restoient dans leurs maisons, nous appelloient & nous firent „ signe de venir auprès d'elles. Les Habitans de cette Isle ne portent point „ d'armes, du moins n'en avons-nous vû aucune ; mais j'ai remarqué qu'en „ cas d'attaque, ces pauvres gens se fioient entièrement sur l'assistance de

Leur religion.

„ leurs idoles, érigées en quantité sur les Côtes. Ces statues étoient tou- „ tes de pierres, de la figure d'homme, avec de grandes oreilles ; la tête „ étoit ornée d'une couronne, le tout fait & proportionné selon les rè- „ gles de l'art, ce qui nous étonna beaucoup : autour de ces idoles, de vingt „ à trente pas à la ronde, il y avoit un parquet fait de pierres blanches (b).

„ Plu-

(b) L'Auteur de la Relation Hollandoise dit qu'une de ces idoles étoit taillée dans un roc, élevé sur un autre, & d'une si prodigieuse grosseur, que sept hommes, à bras étendus, n'auroient pû l'embrasser dans sa circonférence, tandis qu'il avoit encore la hauteur de trois hommes ; de sorte qu'il paroissoit impossible que l'entassement de ces énor- mes

„ Plusieurs des Habitans servoient les idoles plus fréquemment & avec plus „ de dévotion & de zèle; ce qui nous fit croire que c'étoient des Prê- „ tres, d'autant plus qu'on voyoit sur eux des marques distinctives: non- „ seulement de grosses boules pendoient à leurs oreilles, mais ils avoient „ aussi la tête toute rasée; ils portoient un bonnet fait de plumes blanches „ & noires, qui ressemblent parfaitement à celles de la cicogne. Au reste „ nous ne pûmes sçavoir si ces Insulaires étoient soumis à un Chef, ou „ Prince; ils se voyoient & se parloient sans distinction. Les plus âgés „ d'entr'eux portoient, sur la tête, des plumes ressemblantes à celles d'au- „ truches, & un bâton à la main. On pouvoit remarquer que dans cha- „ que maison, ou famille, le plus ancien y gouvernoit & donnoit des „ ordres (*i*).

ROGGEVEEN. 1722.

Leur forme de gouvernement.

„ CETTE Isle est fort commode à y relâcher & y chercher des rafraîchis- „ semens: tout y est cultivé & labouré; elle est remplie de bois & de fo- „ rêts. Le terroir m'a paru propre pour la semence des grains; il y a mê- „ me des endroits élevés, où l'on pourroit planter des vignes. Il nous fut „ impossible d'exécuter le dessein que nous avions formé de parcourir l'Isle: „ il s'éleva un vent d'Ouest avec tant de violence, que deux de nos an- „ cres furent détachées; de sorte que nous nous trouvâmes obligés de „ gagner la haute Mer, si nous ne voulions courir risque d'échouer.

„ Nous flottâmes d'abord, pendant quelques jours, sur la même hauteur, „ & fîmes tout ce qui étoit possible, en prenant différens cours pour dé- „ couvrir le Pays de Davis; mais toutes nos peines étoient inutiles. Nous „ fîmes donc voile vers *la mauvaise Mer de Schouten*, gouvernant toûjours „ à l'Ouest, dans l'espérance de découvrir quelques Pays; mais il y a de „ l'apparence que nous fîmes une grande faute, & qu'il falloit prendre la „ route à Sud, & non à l'Ouest, parcequ'il s'éleva tout-à-coup un vent ali- „ sé de Sud-Est, qui souffla avec impétuosité, & que nous ne vîmes plus „ aucun oiseau; marques certaines, que nous nous étions éloignés de Ter- „ re; ainsi je crois fermement que si nous avions tourné au Sud-Ouest, „ nous n'aurions pas manqué de découvrir du Pays ".

Mauvaises eaux de Schouten.

APRÈS huit cens lieues de navigation depuis l'Isle de Pâques, sans faire rencontre d'aucune Terre, Roggeveen en vit une basse, à Côtes de sable jaune. Comme on apperçut, au milieu, une espèce de Lac, les Chefs la prirent pour l'*Isle des Chiens* de Schouten, qui doit avoir cette particularité, & c'est ce qui les empêcha d'y aborder; mais l'Auteur de la Relation, fondé sur le rapport de Schouten, étant du sentiment, qu'il n'avoit jamais vû cette Isle, lui a donné le nom de *Carls-hof*, ou *Cour de Charles*. Sa situation

Isle des Chiens.

mes masses fut l'ouvrage des forces humaines. Dans leurs adorations, ces Insulaires exprimoient souvent les mots de *Taurico* & de *Dago*, qui étoient apparemment les noms de leurs idoles.

(*i*) La Relation Hollandoise, quoique moins détaillée que celle-ci, y est assez conforme sur le caractère de ces Insulaires; seulement elle en fait un Peuple de Géans, dont les hommes ont douze pieds de haut, & gros à proportion; mais leurs femmes sont plus petites, & ne passent guères les dix pieds. Quoique la Relation Françoise n'en parle pas ici, on verra cependant, dans la suite, qu'elle confirme la chose, & ailleurs on y dit que les Habitans de l'Isle de Pâques étoient grands.

ROGGEVEEN. 1722.

tion est à quinze degrés quarante-cinq minutes de Latitude, & deux cens quatre-vingt degrés de Longitude. Son circuit est d'environ trois lieues (*k*).

Naufrage d'un des Vaisseaux.

Le vent alisé commençant à changer & se rangeant au Sud-Ouest, ce qui est signe de quelque Terre voisine, les Vaisseaux furent poussés, la nuit suivante, entre plusieurs Isles, où la *Galère Africaine* s'engagea si fort entre deux rochers, qu'il ne fut pas possible de l'en détacher; mais on eut le bonheur de sauver le monde dans une Isle, à la faveur des Chaloupes. „ Les Insulaires, continuë l'Auteur, reveillés à ce bruit, après avoir allumé des feux en plusieurs endroits, accoururent en foule sur le rivage. „ On jugea à propos de faire feu sur eux, pour les éloigner, dans la crainte de quelque mauvais dessein (*l*). Le lendemain matin, nous vîmes toutes les horreurs du danger, où les trois Vaisseaux avoient été la veille. „ On se trouvoit environné de quatre Isles, escarpées de rochers, & dans un tel embarras, qu'il se passa encore cinq jours avant que nous pûmes gagner le large. Jusques-là ceux qui étoient restés, dans le Vaisseau Amiral, ignoroient le sort de la *Galère Africaine*. Enfin, la Chaloupe du *Tienhoven*, après avoir fait le tour de ces Isles, vint leur apprendre, que le monde étoit sauvé, à l'exception d'un seul Matelot, du dernier de ces Vaisseaux, qui étoit tombé dans la Mer, en voulant secourir ses amis, qui avoient fait naufrage.

„ Dès que nous nous trouvâmes en sureté, l'Amiral envoya un Détachement à l'Isle où le naufrage étoit arrivé, pour y prendre les gens de l'Equipage. La Chaloupe les ayant reçus, on vit qu'il manquoit un Quartier-maître & quatre Matelots, qui s'étant mutinés dans l'Isle jusqu'à tirer le couteau, avoient pris le parti de se cacher pour éviter le châtiment dont ils étoient menacés. On m'envoya à eux, avec un autre Détachement, pour les prendre; mais, à nôtre approche, ils firent feu sur nous, de derrière des buissons; ce qui nous obligea de les laisser, n'ayant pas voulu se fier aux assurances que nous leur donnâmes, de la part de l'Amiral, qu'il ne leur feroit fait aucun mal (*m*); & nous allâmes chercher des herbes, des fruits & des plantes marines, que cette Isle fournit en abondance.

Isle pernicieuse.

„ Toutes ces Isles sont situées entre le quinzième & le seizième degré de Latitude Méridionale, à douze lieues à l'Ouest de Carls-hof; & chacune peut avoir quatre ou cinq lieues de circuit. Celle contre laquelle la *Galère Africaine* avoit échoué, fut nommée l'*Isle pernicieuse*; „ nous

(*k*) Schouten la met à 15 degrés de Latitude, sans parler de la Longitude, qui est à 242 degrés, dans sa Carte. La Relation Hollandoise du Voyage de Roggeveen, ne dit pas le mot de cette Isle des Chiens, qui ne se trouve point non plus dans sa Carte; mais elle parle de l'Isle de *Waterland*, la plus considérable d'un grand amas d'autres, à la hauteur de 14°. 41'. de Latitude Méridionale. Ce fut dans ce Labyrinthe d'Isles & de Rochers, qu'on perdit la *Galère Africaine*.

(*l*) La Relation Hollandoise dit au contraire que cette Isle n'est pas habitée.

(*m*) Suivant la Relation Hollandoise, ces cinq hommes avoient été poussés, par le flot, dans cette Isle, où ils étoient volontairement restés; & loin de dire que l'Equipage y fut descendu, elle ajoute, que les Vaisseaux n'en purent approcher, à cause de la violence des brisans. Comment concilier de pareilles différences?

,, nous appellâmes deux autres *les deux Frères*, & une quatrième, *la* ,, *Sœur* (*n*); elles étoient toutes garnies de beaux arbres, furtout de co- ,, cotiers, tapiffées d'une verdure charmante & d'herbes falutaires. Nous ,, y trouvâmes auffi beaucoup de moules, de nacres, de mère-perles, & ,, d'huîtres perlières; de forte qu'il y a grande apparence qu'on pourroit y ,, établir une pêcherie de perles très-avantageufe; d'autant que nous trou- ,, vâmes auffi des perles dans quelques huîtres que les habitans avoient ar- ,, rachées des rochers. Ces Ifles font extrêmement baffes, en forte que ,, quelques endroits en étoient inondés alors; mais les habitans y navi- ,, geoient avec de bons Canots & d'autres Navires, pourvus de cables & ,, de voiles. Il y avoit auffi, dans quelques endroits du rivage, des cor- ,, des, dont le fil reffembloit plûtôt au chanvre qu'au lin. Les habitans de ,, l'Ifle, où nous perdîmes nôtre Vaiffeau, font plus grands que ceux de ,, l'Ifle de Pâques, & nous n'en avons pas trouvé depuis de plus grands (*o*). ,, Quelques-uns de nos gens ont affuré qu'ils avoient vû des veftiges du ,, pied de ces Infulaires, long de vingt pouces. Ils avoient tous le corps ,, peint de toutes fortes de couleurs. Leurs cheveux font fort longs, de ,, couleur noire & brune, tirant un peu fur le roux. Ils portoient des pi- ,, ques de la longueur de dix-huit jufqu'à vingt pieds. Leur phyfionomie ,, ne préfage pas un naturel doux & humain; ils l'ont tous fort cruelle & ,, méchante. Ils marchoient par troupes de cent ou cent cinquante, nous ,, faifant continuellement figne d'aller à eux, & fe retirant toûjours à l'au- ,, tre côté de l'Ifle, apparemment dans l'intention de nous attirer dans ,, quelque bois ou embufcade, pour nous charger avec avantage, & fe ,, venger ainfi de ce que nous avions tiré fur eux.

ROGGEVEEN. 1722.

Haute taille des habitans.

Leur méchante phyfionomie.

,, Le lendemain nous vîmes, à huit lieues de-là, vers l'Oueft, une Ifle, ,, que nous appellâmes l'*Aurore*, parceque nous la découvrîmes à la pointe ,, du jour. Elle eft d'environ quatre lieues de circuit, chargée de brof- ,, failles & d'arbres, & tapiffée d'une très-belle verdure. Comme nous n'y ,, trouvâmes aucun endroit propre à mouiller, nous la quittâmes auffi- ,, tôt (*p*). Vers le foir du même jour, nous arrivâmes à la vûe d'une au- ,, tre, que nous appellâmes, pour cette raifon, la *Vêpre*. Son circuit eft en- ,, viron de douze lieues; elle eft fort baffe, au refte très-belle & garnie ,, d'arbres. Nous continuâmes nôtre cours toûjours à l'Oueft jufqu'à ,, quinze à feize degrés. Le lendemain, nous découvrîmes tout d'un coup ,, d'autres

Ifle Aurore.

Ifle Vefpera.

(*n*) Tous ces noms ne fe trouvent point dans la Relation Hollandoife, qui ne parle que de l'*Ifle des Mouches*, de Schouten, habitée par des Sauvages, d'une taille gigantefque, armés d'arcs & de fléches.

(*o*) Ceci confirme, en quelque façon, le rapport de la Relation Hollandoife, au fujet de la haute taille des habitans de l'Ifle de Pâques.

(*p*) Ses Côtes font fort efcarpées. Au point du jour le *Tienhoven* ne s'en trouvoit éloigné que de la portée d'un coup de canon. Ce péril & les peines qu'on eut à l'éviter, indifpofèrent fi fort les Matelots, qu'ils auroient forcé l'Amiral de retourner, s'il ne leur eut promis, par ferment, que quelque malheur qu'il put arriver, tout leur feroit payé. L'Auteur remarque, à cette occafion, que la coutume eft, que ceux qui reviennent, en Hollande, fans Vaiffeaux, foyent privés de leurs gages.

ROGGEVEEN. 1722. Isles Labyrinthe habitées.

„ d'autres Pays; & comme on vit par-ci par-là de la fumée, nous jugeâ-
„ mes qu'ils devoient être habités (*q*).

„ Nous y fîmes voile avec toute la diligence possible, & nous apperçû-
„ mes plusieurs des habitans se promener, dans les Canots, le long de la
„ Côte. En y approchant de plus près, nous vîmes que tout ce Pays étoit
„ un amas de plusieurs Isles, situées les unes tout près des autres. Nous
„ y entrâmes insensiblement si avant, que nous commençâmes à craindre
„ de ne pouvoir nous dégager. On fit d'abord monter, au haut du mât, un
„ des Pilotes, pour qu'il avertit de l'endroit par où on pût sortir. Un tems
„ assez calme, qui régna alors, fut nôtre bonheur; la moindre tempête
„ auroit fait échouer nos Vaisseaux contre les rochers, sans qu'on y eut pû
„ apporter aucun secours. Nous sortîmes donc sans accident fâcheux.
„ Ces Isles étoient au nombre de six, toutes fort riantes, & qui, prises
„ ensemble, pouvoient avoir une étenduë de trente lieues; elles sont si-
„ tuées à vingt-cinq lieues à l'Ouest des Isles pernicieuses: nous leur don-
„ nâmes le nom de *Labyrinthe*, parceque, pour en sortir, nous fûmes obligés
„ de faire plusieurs détours.

Descente à l'Isle Récréation. Description du terroir & mœurs des habitans.

„ NAVIGEANT toûjours à l'Ouest, au bout de quelques jours, nous nous
„ trouvâmes à la vûe d'une Isle, qui paroissoit belle & élevée: nous ne pû-
„ mes pas trouver du fond d'ancrage, & nous n'osâmes pas y approcher
„ de trop près; c'est pourquoi l'on mit les deux Chaloupes en Mer, chacu-
„ ne avec vingt-cinq hommes, pour aller à terre. Les habitans ne s'ap-
„ perçurent pas si-tôt de nôtre dessein, qu'ils vinrent en foule sur la Cô-
„ te, pour s'opposer à nôtre descente; ils portoient de longues piques,
„ & nous montroient qu'ils les sçavoient bien manier. Ces Chaloupes ne
„ pouvant assez approcher de l'Isle, à cause des rochers, nous prîmes la
„ résolution de nous jetter dans l'eau, chacun portant ses armes avec du
„ plomb, de la poudre & quelques bagatelles sur la tête. Quelques-uns
„ cependant y restèrent pour faire continuellement feu sur les Habitans,
„ afin de nettoyer le rivage & faciliter ainsi la descente: cet expédient
„ nous réussit à souhait, & nous touchâmes à terre sans trouver de la ré-
„ sistance de la part des Insulaires, qui, effrayés du feu de la mousquéte-
„ rie s'étoient retirés. Aussi-tôt que nous fûmes dans une distance à pou-
„ voir être vûs d'eux, nous leur montrâmes des petits miroirs, du corail,
„ &c; ils approchèrent alors de nous sans hésiter, & sans faire paroître la
„ moindre crainte. Après qu'ils eurent reçu ces présens, nous allâmes
„ avec eux voir l'intérieur du Pays, & y chercher des herbes pour sou-
„ lager nos malades: nous en trouvâmes à souhait & en si grande quanti-
„ té, que nous en remplîmes en peu de tems douze grands sacs. Les Ha-
„ bitans eux-mêmes nous aidèrent à les cueillir; Nous y trouvâmes diffé-
„ rentes sortes de racines, dont nous mangeâmes avec plaisir, le goût en
„ étant

(*q*) La Relation Hollandoise ne parle ni de l'*Aurore*, ni de la *Vêpre*, mais elle dit bien, que le 29 May, on passa entre plusieurs Rochers & Isles, d'où l'on vit par-ci par-là de la fumée, marque qu'elles étoient habitées. On se trouvoit par 15°. 17'. Lat. Mer. & 224°. Longitude.

„ étant fort agréable: quelques-unes ressemblent aux betteraves de l'Europe, tant pour la grosseur que pour la couleur; mais je ne sçaurois dire si ce sont justement celles dont les Habitans font leur pain. J'y ai trouvé aussi une sorte de pommes de terre qui ont précisément le même gout qu'une pâte faite de farine & d'eau, que les Allemands nomment *Küse*. Quant aux cannes de sucre, il est certain que presque tous les Pays chauds en produisent; ici il y en a beaucoup; les Habitans nous en apportoient tant, que nous fûmes souvent obligés de les renvoyer: nous y vîmes aussi quantité de fleurs de jasmin des plus belles, avec des noix de cocos, des pisans ou figues-d'inde, des pommes de grenade & plusieurs autres fruits qui nous étoient inconnus.

Beauté & fertilité du Pays.

„ Le terroir de cette Isle est fertile; il y avoit une grande quantité d'arbres, principalement des palmiers, des cocos, & du bois de fer. Il est fort vraisemblable qu'elle cache, dans son sein, des métaux & d'autres choses précieuses; mais comme on ne l'a pas examinée, on n'en sçauroit rien dire de positif.

„ Le lendemain, nous retournâmes dans l'Isle, en plus grand nombre que le jour précédent, non-seulement pour y cueillir des herbes, mais aussi pour tâcher d'y faire quelqu'autre découverte avantageuse. La première chose que nous fimes, en arrivant, fut de donner au Roi, ou Chef de cette Isle, des miroirs, du corail, & quelques autres quinquailleries. Il les accepta, mais avec une espèce d'indifférence & de dedain, qui ne présagea rien de bon. Il est vrai qu'en échange il fit d'abord chercher des noix de cocos, accommodées de deux différentes façons, une partie servant à boire, & l'autre à manger.

Trahison des femmes.

„ Ce Chef étoit distingué, des autres Insulaires, par quelques ornemens consistant en nacre de perle, qu'il portoit autour du corps & des bras, de la valeur d'environ six cens florins. Les femmes admirérent beaucoup nôtre teint blanc, nous regardant & nous touchant, des pieds jusqu'à la tête & nous faisant mille caresses. Mais ces traîtresses ne nous cajoloient, que pour nous endormir & nous tromper plus sûrement: de sorte que si ces Insulaires eussent pris autant de précaution, en exécutant leurs mauvais desseins, nous eussions tous perdu la vie. Voici ce qui arriva. Aussi-tôt que nous eûmes rempli d'herbes une vingtaine de sacs, nous avançâmes dans le Pays, en montant sur des rochers escarpés, qui bordoient une vallée profonde. Les Insulaires nous précédérent, & nous les suivîmes sans avoir de soupçons. Mais lorsqu'ils virent que nous avions donné dans le panneau, ils nous quittèrent brusquement. En même-tems quelques milliers sortant des creux des montagnes, nous comprîmes qu'ils avoient donné l'allarme pour nous accabler. Nous fîmes cependant bonne contenance. Leur Chef, jugeant qu'il étoit tems de nous attaquer, nous fit signe, avec son bâton, de ne pas avancer; mais nous continuâmes toujours nôtre chemin. Là-dessus il donna le signal, & une grêle de pierres vint fondre sur nous, sans pourtant nous faire grand mal. Nous leur répondîmes de nôtre mousquéterie, qui leur tua beaucoup de monde, & par la première décharge nous vîmes tomber leur Chef. Ils ne prirent pas pour celà la fuite,

„ mais

ROGGEVEEN. 1722.

„ mais continuèrent avec plus de fureur à nous jetter des pierres ; de forte „ que nous fûmes presque tous blessés & hors d'état de nous défendre plus „ long-tems. Nous nous retirâmes donc, pour nous mettre à couvert des „ pierres, derrière un rocher, d'où nous tirâmes sur eux, avec tant de „ succès, qu'un grand nombre mordit la poussière. L'opiniâtreté de ces „ Sauvages étoit néanmoins si grande, qu'il ne nous fut pas possible de „ les faire reculer; ainsi nous fûmes obligés de nous retirer sans avoir pû „ éviter une nouvelle grêle de pierres, qu'ils firent pleuvoir sur nous. „ Nous laissâmes quelques morts dans cette action, & peu d'entre les bles- „ sés en échapèrent: ce qui fit tant d'impression sur nos gens, que, dans „ la suite, toutes les fois qu'il s'agissoit d'entrer dans quelque Isle, per- „ sonne ne vouloit s'y hazarder.

„ Ces Insulaires étoient fort adroits, d'une taille médiocre, robustes, „ vifs & bien faits; leurs cheveux étoient longs, noirs & luisans, engrais- „ sés d'huile de cocos, ainsi que c'est la coutume de plusieurs Nations In- „ diennes. Ils avoient tous le corps peint comme ceux de l'Isle de Pâques. „ Les hommes se couvroient le milieu du corps d'un rets, qui leur passoit „ entre les cuisses, mais les femmes étoient entièrement couvertes d'une „ étoffe aussi douce au toucher que la soye. Elles portoient aussi, en mar- „ que d'ornement, des nacres de perle, autour du corps & des bras."

On nomma cette Isle *Récréation*, à cause des herbes salutaires qu'on y trouva pour les malades. Son circuit est d'environ douze lieues (*r*). Ici les Hollandois hésitèrent s'ils iroient aux Isles Salomon, aux Terres de Quiros, vers le Sud, ou vers la Nouvelle Guinée. Le désir de se rapprocher des Etablissemens de leur Nation, détermina les Chefs à abandonner la recherche des Isles de Quiros & de Salomon, au grand regret de l'Auteur de cette Relation. Après avoir comparé le récit de Quiros avec le sien, & certifié, sur sa propre expérience, que ce Navigateur n'a rien dit que de vrai dans ses Mémoires, présentés à la Cour d'Espagne, il ajoute, en parlant de la grande étenduë que Quiros & Torrez donnent à cette vaste partie des Terres Australes, que si l'on fait quelque attention à tant de différens Peuples, & aux Pays qu'ils habitent, on verra que cette conjecture n'est pas sans fondement.

Remarque sur le récit de Quiros, & sur l'utilité qu'on peut tirer d'un commerce en ce parage.

„ Il est certain, dit-il, que la distance de la Pointe Occidentale de la Nou- „ velle Guinée aux Bornes Orientales du Pays de Hernando Gallego, est „ pour le moins de deux mille lieues. Pour moi, je crois que ce vaste „ Pays ne va pas seulement, au Sud, jusqu'à cinquante-deux degrés; mais „ qu'il s'étend même jusques sous le Pôle Austral, ainsi que les Pays à l'op- „ posite sont vers le Pôle Septentrional. Je ne suis pas non plus étonné „ de

(*r*) L'Auteur la met à 16°. Lat. & 258°. Long.; mais on ne comprend rien à sa manière de compter les Longitudes par nombres progressifs, en allant de l'Est à l'Ouest, au lieu qu'alors elles doivent être comptées en retrogradant depuis l'Isle de Fer, où passe le premier Méridien. La Relation Hollandoise fixe la position de cette Isle à 15°. 47'. Lat. & 224°. Longitude. Le recit, qu'elle en fait, est l'endroit le plus conforme des deux Relations. Seulement on y représente les habitans aussi blancs que les Hollandois, & d'une taille fort avantageuse. Les femmes portent, pour ornement, des perles assez grosses aux oreilles.

„ de ce que les deux Voyageurs rapportent sur les productions du Pays.
„ Outre certaines marques extérieures que ce Pays a de commun, avec ceux
„ où ces richesses se trouvent, sa situation va par tous les climats, depuis
„ les plus chauds jusqu'aux plus froids; de sorte que l'on en doit conclure
„ que la Nature y a distribué des choses précieuses, chaque sorte en son
„ endroit. Il seroit à souhaiter qu'on eut occasion d'examiner ce Pays à
„ fond, & que quelque curieux Voyageur voulut entreprendre cette tâ-
„ che. Je suis persuadé que ceux qui se donneroient cette peine, s'en
„ trouveroient abondamment recompensés. Mais il faudroit pour celà de
„ la patience, & ne pas se rebuter d'abord: les choses les plus précieuses
„ & les plus rares, sont celles que la Nature cache le plus; elle n'en favo-
„ rise ordinairement que ceux qui les méritent par leur travail & leurs
„ soins. Si les Voyageurs ont tant de fois échoué dans ces sortes d'entre-
„ prises, il le faut uniquement imputer au peu de constance qu'ils ont eu
„ dans leurs recherches.

Isles Bauman fort peuplées. Beau Pays. Bons Habitans.

„ En suivant nôtre route, au Nord-Ouest, continue-t-il, nous décou-
„ vrîmes, trois jours après, trois Isles à la fois, sous le douzième degré
„ de Latitude Meridionale (s). Elles paroissoient très-agréables à la vûe;
„ en effet, en y approchant, nous les trouvâmes garnies de beaux arbres
„ fruitiers, de toutes sortes d'herbes, de légumes & de plantes. Les ha-
„ bitans venoient au-devant de nos Vaisseaux, & nous offroient toutes
„ sortes de poissons, des noix de cocos, des pisans & d'autres fruits ex-
„ cellens. On les accepta, & on leur donna, en échange, quelques quin-
„ quailleries. Il falloit que ces Isles fussent bien peuplées, puisqu'à nôtre
„ arrivée le rivage étoit rempli de plusieurs milliers d'hommes & de fem-
„ mes. La plûpart de ceux-là portoient des arcs avec des fléches. Nous
„ vîmes parmi eux un homme respectable & distingué par son extérieur,
„ & nous jugeâmes, par les honneurs qu'on lui rendit, qu'il devoit être
„ leur Chef. Il se mit dans un Canot, accompagné d'une femme jeune &
„ blanche, qui s'assit à ses côtés. Plusieurs autres naisselles les entouroient,
„ avec beaucoup d'empressement, & leur servoient de gardes. Tous ceux
„ qui habitent ces Isles sont blancs, & ne diffèrent, à cet égard, des Euro-
„ péens, qu'en ce que quelques-uns ont la peau brûlée par l'ardeur du So-
„ leil. Ils paroissoient bonnes gens, assez vifs & gais dans leurs conver-
„ sations, doux & humains les uns envers les autres, & dans leurs maniè-
„ res on ne pouvoit rien appercevoir de sauvage. Ils n'avoient pas non
„ plus le corps peint, comme ceux des Isles que nous avions découvertes
„ auparavant. Ils étoient vêtus, depuis la ceinture jusqu'aux talons, de
„ franges, & d'une espèce d'étoffe de soye artistement tissuë. Ils avoient
„ la tete couverte d'un chapeau pareil, très-fin & fort large, pour se ga-
„ rantir de l'ardeur du Soleil. Autour du col, ils portoient des colliers de
„ toutes sortes de fleurs odoriferantes. Les Isles présentoient de toutes
„ parts des objets fort riants. Elles étoient entrecoupées de montagnes
„ & de vallées très-agréables. Quelques-unes avoient dix, quatorze jus-
„ qu'à

(s) A 290°. de Longitude, suivant son calcul; mais vers le 200°. selon la Relation Hollandoise.

ROGGEVEEN. 1722.

„ qu'à vingt miles de circuit; nous les appellâmes les Isles de *Bauman*, nom „ du Capitaine du *Tienhoven*, qui les avoit vûes le premier. Il nous parut „ que chaque famille s'y gouvernoit à part. Les contrées étoient, autant „ qu'on pouvoit voir, séparées les unes des autres, de la même manière „ que nous l'avons remarqué dans l'Isle de Pâques. C'étoit la Nation la „ plus humanisée & la plus honnête que nous eussions vûe dans les Isles de „ la Mer du Sud. Charmés de nôtre arrivée, ils nous reçurent comme „ des dieux, & témoignèrent de grands regrets, lorsque nous nous préparâmes à partir. Toutes les Côtes de ces Isles sont de bon ancrage; on y „ mouille sur quinze à vingt brasses d'eau (*t*).

Isles des Cocos & des Traîtres.

„ CONTINUANT à naviger au Nord-Ouest, nous vîmes deux autres „ Isles, que nous prîmes pour l'Isle des *Cocos* & l'Isle des *Traîtres* de „ Schouten, sans pouvoir cependant rien en dire de positif, parceque „ nous en étions trop éloignés. L'Isle des Cocos est fort élevée, & peut „ avoir huit lieues de circuit. L'autre paroît basse, d'un terrein rougeâtre, „ sans arbres, & s'étendant sous le onzième parallèle. Peu après on découvrit encore deux Isles, extrêmement grandes; nous appellâmes l'une „ *Tienhoven* & l'autre Groningue. Quelques-uns même jugèrent que cette „ dernière étoit un vrai Continent. L'Isle Tienhoven paroissoit de loin très-„ riante, tapissée de belles verdures & garnie d'arbres. Son élevation étoit „ médiocre; nous la côtoyâmes pendant une journée entière, sans en „ voir l'extrêmité. Nous remarquâmes pourtant qu'elle s'étendoit en demi-cercle vers l'Isle de Groningue; de sorte qu'il est probable que ces „ deux prétendues Isles ne sont qu'un Pays contigu, & une langue de la „ Terre Australe même. Cependant il s'y trouve des Isles voisines, qui „ ont jusqu'à cent cinquante miles de circuit; & le Pays même de Quiros „ doit être une Isle coupée par plusieurs canaux (*v*).

Isles Tienhoven & Groningue.

Terre Australe.

„ NÔTRE Equipage se trouvoit réduit au dernier excès de misère, par „ les maladies & par la corruption des vivres, lorsqu'enfin nous apperçûmes les Côtes de la *Nouvelle Bretagne* de Dampier. Les sommets des „ montagnes se perdent dans les nuages; mais les bords de la Mer forment une vûe des plus agréables, étant ornés de beaux arbres & tapissés d'une verdure riante. Plusieurs d'entre nous se mirent dans une „ Chaloupe, & tentèrent d'y aborder pour chercher de l'eau douce & d'autres rafraîchissemens qui nous manquoient. Les habitans, appercevant „ nôtre dessein, vinrent au-devant de nous pour nous observer de près; „ ils firent plusieurs contorsions, qui marquoient le desespoir où ils étoient, „ de

Nouvelle Bretagne.

Descente qu'on y fait.

(*t*) La Relation Hollandoise ne donne le nom de *Bauman* qu'à une seule Isle, quoiqu'on en eut vû deux à la fois, & le lendemain, encore une, de la longueur de six miles, à 13°. 41'. Lat. & 200°. 15'. Longitude. On parle avec admiration des Canots de ces Insulaires, ornés d'ouvrages de sculpture, aussi beaux qu'on pourroit les faire en Europe.

(*v*) Sans parler des nouveaux noms imposés à ces Isles, la Relation Hollandoise porte seulement, qu'on apperçut quantité d'Isles, & entr'autres la *Nouvelle Zélande*, qui, selon l'estime, peut avoir trois cens lieues de circuit, à 6°. Lat. Mer. & 166°. Longitude. Ce n'est point par erreur, qu'on donne ici ce nom à la *Nouvelle Bretagne*, puisque la Carte les marque l'un & l'autre; mais on ne sait pas trop sur quoi elle se fonde.

„ de nous voir si près d'eux. Ils se battoient des mains & s'arrachoient „ les cheveux ; ensuite prenant leurs armes, ils décochèrent sur nous des „ fléches, nous jettèrent des javelots & frondoient enfin sur nous une grê- „ le de pierres. Aucun de nous cependant n'en fut blessé. Nous ne „ manquâmes pas de leur répondre de nôtre mousquéterie, ce qui leur „ donna tant de frayeur, que plusieurs d'entr'eux se précipitèrent dans „ l'eau & gagnèrent la terre à la nage. Ceux qui étoient restés dans leurs „ Canots furent enfin forcés d'en faire autant, parceque, dans la confusion „ où ils étoient, ne pouvant d'abord retrouver les endroits par où il fal- „ loit passer pour prendre terre, leurs Canots, à cause du peu de profon- „ deur de l'eau, s'arrêtoient tout-à-coup. La même difficulté nous em- „ pêcha de les poursuivre, à quoi se joignit un ouragan, qui manqua de „ faire périr la Chaloupe. Cependant nous parvinmes, comme par mira- „ cle, à prendre terre à l'entrée de la nuit. A la lueur du feu, que nous „ allumâmes, nous découvrîmes quelques cabanes ; en approchant, „ nous n'y trouvâmes que des rets, travaillés fort artistement. Nous vî- „ mes aussi plusieurs arbres qui portoient des cocos ; mais comme nous „ n'avions pas eu la précaution de prendre des haches, nous ne pûmes en „ profiter. Quelque-tems après, nous entendîmes un grand bruit: les „ habitans, craignant nôtre arrivée, avoient quitté leurs cabanes & s'é- „ toient retirés dans les bois, où ils firent des hurlemens & des cris terri- „ bles. Le Pays est fort beau, & paroît très-fertile: il est montagneux, „ rempli de quantité d'arbres. Les habitans sont d'une couleur jaunâtre, „ à-peu-près comme ceux qui sont nés d'un père blanc & d'une mère noi- „ re; ils ont la taille assez grande, mais mince (x), leurs cheveux sont „ noirs & leur descendent jusqu'à la ceinture. Ils sont extrêmement vifs „ & dégagés, & manient leurs armes avec beaucoup d'adresse. Cette „ circonstance me fait croire qu'ils se trouvent souvent engagés en guerre „ les uns contre les autres. Le Pays paroît exquis, rempli de minéraux „ & d'autres précieux trésors. Ce qui me le fait présumer, c'est que les „ montagnes sont hautes & le terroir fort fertile. D'ailleurs il est situé „ sous la Zone torride, & l'on remarque que les Pays de ce climat pro- „ duisent ordinairement des épiceries, de l'or, de l'argent & des pier- „ reries".

Roggeveen. 1722.

Terroir & habitans.

Les Hollandois, obligés de s'éloigner de-là, firent le tour de la Nouvelle Bretagne, par le Nord-Ouest (y), &, courant à la vûe de la Nouvelle Guinée, suivant la même direction, ils vinrent enfin jetter l'ancre à deux degrés au Sud de la Ligne, dans les Isles de *Moa* & d'*Arimoa*, autrefois ainsi nommées par Schouten (z), près de celle qui porte le nom de *Schouten* lui-même; ce sont les mêmes que Dampier, dans sa Carte, appelle *Isles Brûlantes*. „ Les habitans, continue la Relation, vinrent au- „ devant de nous dans une infinité de petits Canots; ils étoient tous armés „ d'arcs

Moa & Arimoa.

Isle de Schouten.

(x) L'Auteur Hollandois en fait encore des Géans de 9 à 10 pieds de haut, & de couleur fort noire.

(y) Dans ce trajet les deux Relations disent qu'on trouva un si grand nombre d'Isles, qu'il ne fut pas possible de leur imposer des noms.

(z) Schouten avoit appris leurs noms des Insulaires mêmes.

ROGGEVEEN. 1722.

Commerce avec les Insulaires.

„ d'arcs & de flêches, les femmes, les enfans aussi-bien que les hommes. „ Nous leur montrâmes d'abord des miroirs, du corail, des couteaux, &c. „ pour avoir en échange des fruits, comme des noix de cocos, des figues „ d'inde, des racines & des herbes. Ils prirent nos présens avec plai- „ sir; & plusieurs d'entr'eux allèrent grimper sur les cocotiers, avec une „ legèreté incroyable, & nous en rapportèrent des noix, de même que „ des figues, en nous accompagnant jusqu'à nos Vaisseaux, sans té- „ moigner la moindre crainte. Nous leur montrâmes plusieurs sortes de „ marchandises, pour sçavoir si quelques-unes leur plaisoient, afin de les „ troquer contre des vivres & des rafraîchissemens. Ils ne prirent rien du „ tout, & s'en retournèrent chez eux. Le lendemain, ils revinrent en „ plus grand nombre, nous apportant des figues, des noix de cocos, des „ racines & toutes sortes d'herbes. Nous trouvâmes, parmi les racines, „ quelques-unes extrêmement amères, mais qui sont très-saines. Ils nous „ amenèrent aussi trois chiens, parceque la veille nous leur avions expli- „ qué, par des signes, que nous souhaitions avoir quelques cochons, de „ sorte qu'ils s'imaginèrent que nous voulions des chiens. Les Insulaires „ nous prièrent instamment d'aller avec eux à terre, mais nous n'ôsions „ nous y fier: nous étions en trop petit nombre pour nous défendre en cas „ d'attaque, & quelques honnêtetés qu'ils pûrent nous faire, il n'étoit pas „ difficile de s'appercevoir, par leur physionomie, que c'étoit une Nation „ traîtresse.

„ L'Isle d'Arimoa étoit extrêmement peuplée. Nous remarquâmes „ que quelques-uns de ses habitans, lorsqu'ils se mirent dans un Canot, „ portèrent chacun un bâton, au bout duquel étoit attaché une espèce de „ drapeau blanc, apparemment en signe de paix & de trêve à l'égard de „ leurs ennemis, qui, selon toutes les apparences, étoient ceux de l'Isle „ Moa, puisqu'ils n'osèrent jamais y aller, mais la passèrent toûjours. „ Cette découverte, jointe au petit nombre d'habitans de cette dernière „ Isle, nous inspira le dessein d'y entrer & d'en enlever tout ce que nous „ pûmes y trouver de vivres. Pour cet effet, nous nous portâmes sur le „ rivage en plusieurs endroits, après être convenus qu'une partie de l'E- „ quipage entreroit plus avant, pour s'emparer de ce dont nous avions be- „ soin, & qu'au premier signal nous nous rejoindrions tous. Ce projet „ fut exécuté assez heureusement. Nos gens commencèrent à abbatre des „ cocotiers, parcequ'ils ne pouvoient y monter pour en avoir les fruits. „ Les habitans, cachés dans les buissons, s'appercevant du ravage qu'on „ alloit faire, firent pleuvoir sur nous une grêle de flêches, sans cepen- „ dant nous faire le moindre mal. Nous tirâmes aussi sur eux & en cou- „ châmes quelques-uns par terre. Les autres se sauvèrent ensuite sur leurs „ Canots, & firent des hurlemens lugubres, implorant le secours de leurs „ compatriotes, mais inutilement.

„ Les dispositions que nous avions faites étoient telles, que ces Sauvages „ ne pouvoient guères nous attaquer sans s'exposer beaucoup; d'ailleurs la „ mort de quelques-uns de leurs camarades les avoit tellement saisis de „ frayeur, qu'ils n'osoient pas trop approcher. Ainsi nous eûmes le tems „ de cueillir jusqu'à-huit cens noix de cocos; avec ce butin nous allâmes

„ nous

„ nous mettre dans nos Chaloupes & rejoindre ensuite nos Vaisseaux. „ Pendant qu'on étoit occupé à lever l'ancre, nous vîmes ces Insulaires „ venir en toute diligence vers nous, avec plus de deux cens Canots, „ chargés de toutes sortes de vivres, pour les troquer contre les marchan- „ dises que nous leur avions montrées auparavant. Ils crurent sans doute „ détourner, par cette démarche, une seconde descente. Nous les reçûmes „ bien, mais nous n'en laissâmes entrer que quelques-uns, dans nos Vais- „ seaux, de peur d'être accablés par le grand nombre. Nous fîmes même „ feu sur ceux qui approchoient trop; & toutes les fois qu'on tiroit un „ coup, ils se baissoient tous & faisoient ensuite de grands éclats de rire. „ Enfin, après avoir tout réglé à l'amiable avec ces Sauvages; nous par- „ tîmes. Ceux d'entre nos malades, qui avoient encore quelque vigueur, „ furent tous rétablis, les autres moururent.

Roggeveen, 1722.

„ Quelque tems après, nous navigeâmes dans une Mer remplie d'un „ nombre innombrable d'Isles; nous les appellâmes pour cette raison *les* „ *mille Isles* (a). Les habitans en sont tout-à-fait noirs, & fort vélus, „ courts, ramassés, mais imprudens, sauvages & d'un air méchant & traî- „ tre. Ils marchoient tous nuds, hommes, femmes & enfans; ils avoient, „ pour tout ornement, une espèce de ceinture, large de deux doigts, où „ on voyoit entrelacées des dents de cochon; ils en portoient autour du „ corps, des bras & des jambes. Ils se couvroient la tête d'un chapeau „ de paille orné du plumage de l'oiseau de paradis. Une autre marque „ d'ornement de ces Peuples, c'est qu'ils se percent la colonne du nez, „ par où ils passent une baguette longue d'un doigt, & grosse d'un tuyau „ de pipe à tabac; avec cette parure, ils sont aussi fiers & glorieux que „ le sont ces guerriers Européens qui se laissent croître la moustache. „ Cette Nation est la plus mauvaise de toutes celles que nous ayons vûes „ dans la Mer du Sud.

Les mille Isles & leurs habitans.

„ A l'égard de la Nouvelle Guinée, c'est un Pays extrêmement haut & „ chargé de toutes sortes d'arbres & de plantes. Nous fimes, le long de „ ces Côtes, un cours de quatre cens lieues; pendant lequel je n'y ai pas „ vû un seul endroit stérile: ce qui me fait croire que ce Pays doit renfer- „ mer bien des choses précieuses, comme des mineraux & des épiceries, „ parcequ'il est paralléle avec ceux où l'on trouve ces richesses. Des per- „ sonnes dignes de foi m'ont assuré, qu'il y a, dans les Moluques, des „ Bourgeois libres, qui vont régulièrement à la Nouvelle Guinée, y ap- „ portent des morceaux de fer, & les y échangent contre des noix de „ muscade. Schouten & d'autres Voyageurs ont conçû une haute idée de „ ce Pays; mais on ne sçauroit y entrer ou s'y établir avec peu de monde, „ les habitans y étant toûjours bien armés".

Aspect de la Nouvelle Guinée.

Enfin, le Voyage des Hollandois, dans ces parages, se termina par doubler le Cap Mabo, entrer dans l'Archipel des Moluques, & aborder à Batavia, où ils ne furent pas plutôt arrivés, que leurs Compatriotes, les Hollandois de la Compagnie des Indes Orientales, firent arrêter prison-

Arrivée à Batavia.

(a) On les nomme autrement les *Isles des Papous*.

ROGGEVEEN. 1722. prisonnier l'Amiral Roggeveen avec tous ses Officiers & son Equipage, saisir ses Vaisseaux, confisquer leurs charges & vendre à l'encan tous leurs effets. La Compagnie d'Orient prétendit, qu'ayant le privilége exclusif de commercer dans ces Mers, celle d'Occident n'avoit aucun droit d'y naviger, sous quelque prétexte que ce fût: ce qui occasionna bientôt après un grand procès en Hollande, que perdirent ceux de Batavia, ayant été condamnés, par les Etats Généraux, à dédommager la Compagnie d'Occident, & à payer, à l'Amiral Roggeveen, tout ce qu'ils avoient confisqué sur lui. Cet Amiral, renvoyé en Europe, avec son Equipage, sur les Vaisseaux de la Compagnie, avoit pris terre au Texel, le 11 Juillet 1723, & cinq jours après il arriva devant Amsterdam; ainsi précisément le même jour auquel on en étoit parti, deux ans auparavant, mais, à compter du Texel, seulement six cens quatre-vingt dix jours. On doute qu'aucun autre Navigateur ait fait le tour du Monde en si peu de tems. Encore y comprend-on environ trois mois de séjour, tant à Japara qu'à Batavia, & au Cap de Bonne Espérance. L'Auteur de la Relation Hollandoise remarque, que de plus de six cens hommes, dont les Equipages des trois Vaisseaux étoient composés, à leur départ, il n'en revint que cinquante-trois, ce qui fait à peine la douzième partie, & il prend de-là occasion de déclamer contre les vanités mondaines, auxquelles les hommes sacrifient si insensément leur repos, leur santé & leur vie.]

1723.



Voyage

Voyage de deux Vaisseaux François, aux Terres Australes.

Deux Vaisseaux François. 1738.

On a rendu compte, dans l'Introduction générale de cet Article, des motifs d'un Voyage, dont on ne connoît d'ailleurs ni les Associés, ni les Chefs. Il paroît seulement, par quelques observations répétées dans le cours du Journal, qu'il se fit sous les auspices de la Compagnie des Indes de France; que les Officiers, dont l'un est Auteur de cette Relation (*a*), avoient conjointement sous leurs ordres, deux Vaisseaux nommés l'*Aigle* & la *Marie*.

Ils partirent de l'Orient, le 19 de Juillet 1738; & sans avoir cessé de trouver des Mers favorables, ils mouillèrent, le 11 d'Octobre, à l'Isle de *Sainte Catherine*.

L'arrivée de deux Vaisseaux François parut causer d'abord de l'ombrage aux Portugais. Diverses informations, qu'ils avoient reçues, depuis la prise de l'Isle de Fernand Noronha, leur firent craindre une attaque, à laquelle ils étoient mal préparés; & des impressions si peu favorables, qui ne pouvoient être effacées tout d'un coup, joint à la disette des vivres, causée par le passage de divers autres Vaisseaux, en faveur desquels l'Isle s'étoit épuisée, laissèrent peu d'espérance, aux François, d'y trouver les secours qu'ils s'y étoient promis. Quelques rafraîchissemens qu'ils obtinrent, ne leur furent accordés qu'à prix d'argent; mais ils n'eurent point d'ailleurs à se plaindre de la politesse du Gouverneur, qui leur fit trouver beaucoup de facilité à prendre de l'eau & du bois.

Leur route & leurs observations.

Laissons, à l'Auteur même, la suite d'un récit, peu intéressant sous toute autre forme. „ Le 13 de Novembre, après divers contre-tems, „ nous quittâmes Sainte Catherine, pour aller chercher, suivant nos instructions, les quarante-quatre degrés de Latitude Méridionale, vers les „ trois cens cinquante-cinq degrés de Longitude, Méridien François. Le „ 26, à trente-cinq degrés de Latitude, & trois cens quarante-quatre de „ Longitude, nous commençâmes à trouver de la brume, qui ne nous „ quitta presque plus, aussi longtems que les deux Vaisseaux ne furent point „ séparés. Souvent elle étoit d'une épaisseur, qui ne leur permettoit pas „ de s'entrevoir, à la distance d'une portée de fusil; & quoique les feux „ manquâssent aussi peu dans les ténèbres de la nuit, que le bruit du canon pendant le jour, nous eûmes une peine extrême à gouverner de „ conserve. Comme il falloit changer souvent de voilure, & quelquefois „ de route, nôtre plus grande crainte étoit de nous aborder, en faisant „ toutes

(*a*) Elle fut publiée en 1740, sans autre explication, dans le Journal de Trévoux, d'où je la tire, avec peu de changemens. Année 1740, Février, Article XII, *pag.* 251 & *suivantes*.

Nota. On ne trouve rien, dans l'Introduction, des motifs de ce Voyage, qui fut entrepris par ordre de la Compagnie des Indes de France, pour découvrir quelque Port dans les Terres Australes. Les Commandans des deux Fregattes étoient les Capitaines *Hay* & *Losier Bouvet*. Outre le Mémoire que le dernier remit à son retour, & qui a paru dans le Journal de Trevoux, Mr. Buache fit exprès, sur cette Navigation, une très bonne Carte, où la route des Vaisseaux est exactement tracée. Il y a joint un court Extrait du Journal, & une Vûe du *Cap de la Circoncision*, & des Isles de glaces qui l'entourent. R. d. E.

DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS. 1738.

„ toutes ces manœuvres. Mais nous avions d'autres sujets d'inquiétude.
„ La Mer, où nous entrions, est peu connue. Nous sçavions, à la vérité, qu'elle avoit été traversée dans quelques parties; mais nous nous
„ proposions des courses beaucoup plus incertaines, dans des Parages tout-à-fait ignorés. Les deux Vaisseaux étoient mauvais voiliers, & la saison nous pressoit. Cependant, rien n'étant capable de rallentir nôtre
„ courage, nous continuâmes de faire route. Je pris l'avant sur l'*Aigle*,
„ & j'ordonnai à la *Marie* de suivre. Cet ordre fut observé constamment,
„ dans la suite de nôtre Navigation; & je crus devoir cet exemple à mes
„ gens, qui ne coururent ainsi nul péril, auquel je ne fusse exposé le
„ premier.

„ LE 30 Novembre, à trente-neuf degrés vingt minutes de Latitude,
„ & trois cens cinquante & un degrés de Longitude, nous commençâmes
„ à voir de cette espèce d'herbe, qu'on nomme du *Goëmon*. Nous vîmes
„ aussi diverses sortes d'oiseaux. On travailla, sur la *Marie*, à monter une
„ Chaloupe qu'on y avoit en faisceau. J'en avois fait monter une, à Sainte Catherine, qui nous avoit servi à faire de l'eau & du bois, & je l'avois gardée toute montée sur le pont de l'*Aigle*. J'en fis mettre deux
„ autres en six quartiers. Le tems, s'étant éclairci, le 4 Décembre, nous
„ trouvâmes, par observation, quarante & un degrés dix-neuf minutes de
„ Latitude, & trois cens cinquante-deux degrés de Longitude. Le nombre des oiseaux & l'abondance du goëmon augmentoient de jour en jour.
„ Nous pouvions être près de Terre, & nous prîmes toutes les précautions
„ convenables à cette crainte.

„ DEPUIS quelques jours, nous avions, à bord des deux Vaisseaux, des
„ vigies au sommet des mâts, du moins lorsque la brume ne les rendoit pas
„ inutiles. Je fis enverguer un jet de voiles neuf, & changer les poulies.
„ A chaque ancre des bossoirs, je fis étalinguer une touée de deux cables,
„ que j'avois fait épisser dans cette vûe. La sonde, qui fut jettée à huit
„ heures du soir, ne trouva point de fond à cent quatre-vingt brasses. On
„ continua de sonder chaque jour, à bord de l'*Aigle*. Le 5, par les quarante-deux degrés quarante minutes de Latitude, & trois cens cinquante-quatre de Longitude, nous essuyâmes du tonnerre & de la grêle,
„ après avoir mis pour la première fois à la cape, dans une brume si épaisse
„ & si noire, qu'on entendoit les manœuvres sans les voir. Le lendemain
„ matin, on appareilla vers trois heures. Mais je fis continuer de mettre
„ en travers toutes les nuits; & pour peu qu'il y eût de clarté, l'*Aigle* forçoit de voiles, se mettoit à la vûe, & servoit de guide à la *Marie*, en
„ faisant un usage continuel de la sonde. Le 6, nous eûmes un fort gros
„ tems, accompagné de pluye & de grêle. On fut consolé par la vûe
„ du feu Saint Elme. En effet, le tems devint plus doux à sept heures
„ du matin. Mais nous eûmes beaucoup de peine à nous conserver.
„ L'*Aigle* dérivoit plus à la cape que la *Marie*. Il falloit arriver de tems
„ en tems l'un sur l'autre, & toûjours avec la crainte de recevoir quelques mauvais coups de Mer: danger d'autant plus redoutable, que
„ les ponts des deux Bâtimens étoient embarrassés de Bateaux, montés
„ ou en faisceaux.

„ LE

„ LE 7 Décembre, à quarante-quatre dégrés de Latitude & trois cens „ cinquante-cinq de Longitude, nous fimes l'Eſt, pour gagner les ſept de- „ grés de Longitude par ce Paralléle. On apperçut trois ou quatre oi- „ ſeaux, qui battoient quelquefois des aîles, comme les oiſeaux de Terre. „ Je leur trouvai aſſez de reſſemblance avec les poules maures. La brume „ continuoit, & le froid étoit vif; quoique le mois de Décembre ſoit, dans „ ce Climat, ce que le mois de Juin eſt en Europe. Le 8 & le 9 nous a- „ menèrent des poules maures, avec un aſſez beau tems, qui fut le pre- „ mier dont nous euſſions joui depuis le 26 de Novembre. Les Equipages „ en profitèrent, pour ſécher leurs hardes, qui commençoient à pourrir „ d'humidité; car la brûme, qu'on avoit eue ſi long-tems, ne mouilloit pas „ moins que de la pluye. Le 10, on ſe trouva par les quarante-quatre de- „ grés de Latitude & le premier Méridien. C'eſt à ce point que pluſieurs „ Géographes placent les Terres Auſtrales (*b*). Mais nous n'y découvrî- „ mes aucune apparence de Terre. La brume étant redevenue fort épaiſ- „ ſe, nous continuâmes de faire route le jour, avec un vent très-favora- „ ble, ſans autre ſoin que d'augmenter ou diminuer de voiles, ſuivant l'é- „ paiſſeur de la brume. Je conçus, à la fin, que ne pouvant eſpérer un „ tems plus clair dans ces Parages, il y avoit trop d'imprudence à s'y ar- „ rêter plus long-tems. Le 12, au ſeptième degré de Longitude, je pris „ le parti de tourner le Cap au Sud. Si la brume s'éclairciſſoit par inter- „ valles, c'étoit pour nous faire retomber bientôt dans les plus épaiſſes té- „ nèbres. Le 13 & le 14 n'y apportèrent aucun changement.

„ LE 15, à la même Longitude, & vers quarante-huit degrés cinquan- „ te minutes de Latitude, égale par conſéquent à celle de Paris, nous apper- „ çûmes, entre cinq & ſix heures du ſoir, une groſſe glace, ſuivie de plu- „ ſieurs autres, qui étoient entourées d'un grand nombre de glaçons, de „ différentes groſſeurs. La *Marie* donna le ſignal de danger, & ſe hâta de „ changer les armures. Je m'avançai, pour lui parler, & je lui déclarai que „ j'allois continuer la route au Sud. La vûe de ces glaces, ajoûtai-je, de- „ voit nous réjouir. C'étoit une marque certaine que la Terre n'étoit pas „ éloignée. J'avois obſervé du moins que la hauteur des glaces étoit une „ preuve de celle des Terres, auprès deſquelles elles s'étoient formées; & „ je n'ignorois pas que les Terres hautes ſont ordinairement les plus ſaines. „ Ces glaces n'avoient pas moins de deux à trois cens pieds de haut. Leur „ grandeur étoit, depuis un quart de lieue juſqu'à deux ou trois lieues de „ tour. Je fis pluſieurs fois huit lieues, pour arriver à l'extrêmité de cel- „ les qui étoient à ma vûe. Elles avoient différentes figures, d'Iſles, de „ Forteresſes, de Bâtimens. Dans ces circonſtances, la Mer nous parut „ changée. Nous vîmes quantité de plongeons & d'autres oiſeaux. La „ ſonde ne trouvoit point de fond à cent quatre-vingt braſſes. Il fallut a- „ vancer tout le jour, au travers des glaces, avec autant d'inquiétude que „ de danger. A neuf heures du ſoir, ne trouvant point encore de fond, „ nous mîmes à la cape, dans l'endroit qui nous parut le plus favorable „ pour

(*b*) C'eſt-à-dire ce qu'on appelle *Terre de Vûe*, ou *Cap des Terres Auſtrales*. R. d. E.

DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS. 1738.

„ pour ne pas dériver ſur les glaces, & pour éviter qu'elles dérivaſſent ſur „ nous. La brume ne diminuoit pas. Nous eſſuyâmes, pendant toute „ la nuit, de la neige, de la grêle, & les plus vives pointes du froid.

„ DEPUIS que nous nous trouvions dans des Parages inconnus, nous „ avions pû ſuppoſer, dans la brume, tous les dangers des Mers connues. „ Mais ce n'étoit qu'une ſuppoſition, dont l'horreur n'approchoit pas de „ la certitude où nous étions d'en avoir actuellement de beaucoup plus ter- „ ribles autour de nous. Les glaces étoient autant d'écueils flottans, bien „ plus à craindre que la Terre, puiſque le malheur de s'y perdre, en les „ abordant, ne laiſſoit aucun eſpoir de ſe ſauver deſſus. Les glaçons étoient „ encore plus dangereux que les groſſes glaces, parcequ'étant à fleur d'eau, „ & confondus avec les vagues, la moindre agitation de la Mer ne per- „ mettoit pas de les diſtinguer facilement. Le 20, aux quarante-neuf degrés „ quarante-deux minutes de Latitude, nous vîmes quantité de ces animaux „ amphibies, qu'on nomme pingouins, & qui ont des nâgeoires au lieu „ d'aîles. A meſure que nous avancions, vers le Sud, les glaces ſe multi- „ plioient. L'après-midi, nous en fûmes tellement environnés, que du „ Sud, où nous avions mis le cap, nous fûmes obligés de venir à l'Eſt, pour „ trouver un Paſſage. Il me parut probable que ſi ces redoutables glaces „ venoient des Terres, qui ſont plus près du Pôle, vis-à-vis du Cap de „ Horn, nous en trouverions moins en gouvernant à l'Eſt. Je conſidérois „ encore que s'il y avoit un Cap avancé, ſeulement juſqu'au quarante-hui- „ tième degré, tel qu'on pouvoit ſuppoſer celui où Gonneville avoit abor- „ dé, ce Cap, quel qu'il fut, ſerviroit comme de barrière aux glaces, & „ qu'il ne s'en trouveroit plus à l'Eſt. Je fis part de cette conjecture aux „ Officiers de la *Marie*. Il ne ſe paſſoit point de jour, où je ne me procu- „ raſſe l'occaſion de leur parler; & j'employois tout ce que je croyois ca- „ pable de ſoutenir leur courage. Enfin, de concert avec eux, je fis pren- „ dre, à la route, autant de Sud qu'il fut poſſible. Mais la brume conti- „ nuelle, les glaces, & les vents contraires ou forcés, nous empêchèrent „ d'élever les cinquante-quatre degrés avant le dernier de Décembre; ſans „ compter que le froid, qui s'étoit fait ſentir dès les quarante-quatre degrés „ de Latitude, étoit devenu exceſſif parmi les glaces. Il eſt conſtant que „ ſans l'obſtacle de la brume, nous aurions joui d'une clarté continuelle; „ car le Soleil, dans ſon plus grand éloignement, ne fait que tourner un „ peu au-deſſus de l'horiſon. Mais, dans ces Parages, le tems eſt toû- „ jours ſi bas, qu'il eſt également rare d'y voir le Soleil, la Lune & les „ Etoiles.

1739.

Découverte du Cap de la Circonciſion.

„ LE premier jour de Janvier 1739, vers trois heures après midi, „ nous découvrîmes une Terre fort haute, qui nous parut couverte de „ neige & fort embrumée. Nous lui trouvâmes l'apparence d'un gros Cap, „ & nous la nommâmes le *Cap de la Circonciſion*. Cette Terre nous reſtoit, „ à l'Eſt-Nord-Eſt, à la diſtance de dix ou douze lieues. Les vents en „ venoient. Nous nous en approchâmes, pour la reconnoître. La ſituation „ du Cap eſt par les cinquante-quatre degrés de Latitude Méridionale, „ entre les vingt-ſept & vingt-huit de Longitude. Nous ne devions pas „ en être paſſés à plus de trois lieues, le jour précédent. Les deux Vaiſ-

„ ſeaux

„ ſeaux avoient été à la cape, depuis ſept heures du matin juſqu'à midi, „ ſans pouvoir ſe reconnoître, dans l'épaiſſeur de la brume. A dix heures „ du ſoir, elle s'étoit aſſez éclaircie pour nous laiſſer voir une très groſſe „ glace, fort près de nous. On avoit mis à la cape ſur l'autre bord. Il „ y a beaucoup d'apparence que cette glace étoit une de celles, que nous „ vîmes enſuite border la Terre. Nous étions ſans ceſſe expoſés aux mé„ mes riſques.

„ Pour écarter de ſi fâcheuſes réflexions, je fis, à l'Equipage de l'*Aigle*, „ la lecture d'un article de nos inſtructions, par lequel la Compagnie ac„ cordoit des gratifications & des récompenſes aux Officiers & aux Mate„ lots, à la vûe des Terres que nous cherchions. Je donnai vingt piaſtres „ au Pilote, qui avoit vû le premier la Terre. Les Matelots, qui alloient „ en vigie au ſommet des mâts, y ſouffroient un froid cuiſant. J'avois „ cru devoir les ranimer par des promeſſes intéreſſantes. Le 20, on chan„ ta le *Te Deum*, avec des tranſports de joye; & l'on ſe crut, par l'eſti„ me, à cinquante-quatre degrés quarante minutes. C'eſt le plus loin que „ nous ayions pénétré au Sud. Les glaces, qui nous menaçoient, la bru„ me, qui nous empêcha de tirer parti de nos bordées, & la panne de la „ nuit, nous firent un peu tomber ſous le vent. Cependant, le 30, nous „ ſoutînmes la nuit ſous nos huniers, & nous regagnâmes ce que nous „ avions perdu le jour précédent. J'allai le même jour à bord de la *Ma„ rie*. J'y lûs, comme j'avois fait ſur l'*Aigle*, l'article des inſtructions en „ faveur des Equipages, & je n'épargnai rien pour relever leurs eſpéran„ ces. La *Marie* étoit en meilleur état que l'*Aigle*. Elle avoit, à la vé„ rité, pluſieurs Matelots, qui ne faiſoient point le quart; mais ils n'a„ voient pas d'autres maladies que des rhumes: au lieu qu'à bord de l'*Ai„ gle*, il y avoit déja quelque tems que le ſcorbut s'étoit déclaré.

„ Le 4, on ſoutint encore la nuit à petites voiles; & malgré les glaces „ & la brume, on fit quatre ou cinq lieues. Le 5, la brume eut tant „ d'épaiſſeur, qu'elle nous dérobba la vûe de la Terre. Le 6, un peu avant „ midi, on vit tout d'un coup paroître une prodigieuſe quantité d'oiſeaux „ d'un très-beau blanc & de la groſſeur d'un pigeon. La lumière, qui „ nous éclaira dans cet intervalle, nous fit appercevoir une groſſe glace, à „ la diſtance d'un quart de lieue devant nous, & la Terre à moins de deux „ lieues. Les ris étoient dans les huniers. On n'eut pas le tems d'orien„ ter les voiles, avant le retour de la brume, qui redevenant auſſi épaiſſe „ que jamais, fit diſparoître en un inſtant la terre & la glace. C'étoient „ les courans, qui nous avoient portés ſi près de la Terre, lorſque nous „ en devions être de trois ou quatre lieues plus loin que la veille. Après „ avoir reviré pour gagner au large, il fallut forcer de voiles, dans la „ vûe de nous élever de la Côte, ſans nous trop éloigner. Je voulois de„ meurer à portée de profiter des premiers inſtans de lumière, pour en„ voyer les Bateaux à terre, avec ordre de la reconnoître. Ces incidens „ faiſoient une terrible impreſſion ſur les Equipages, & ce n'étoit pas ſans „ peine qu'on les empêchoit de tomber dans le découragement.

„ Le 7, une brume très-épaiſſe ſe diſſipa vers le ſoir. Nous eûmes

DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS. 1739.

„ des vents d'Oueſt favorables, pour reconnoître la Terre. Le 8, à la
„ pointe du jour, on s'avança vers la Côte. On la vit dans un inſtant,
„ avec quelque ſurpriſe de s'en trouver plus proche, qu'on ne s'étoit ima-
„ giné. A cinq heures du matin, la brume revint & l'on perdit la Terre
„ de vûe. On ne laiſſa pas d'avancer du même côté, dans l'eſpérance
„ que la brume pourroit tomber. Mais elle s'épaiſſit, au contraire; & ne
„ voyant pas devant nous la longueur du Navire, nous ſerrâmes de plus
„ près. A ſix heures, nous crûmes découvrir une Terre nouvelle, à-peu-
„ près au Nord-Eſt du Cap de la Circonciſion. Un Banc de glace, qui
„ s'offroit du même côté, ſembloit confirmer cette opinion. Il étoit im-
„ portant de ſçavoir ſi cette Terre étoit contigue au Cap, pour ne pas
„ s'abbattre dans un Golfe, où les vents d'Oueſt, ordinaires & violens
„ dans cette Plage, auroient battu en plein. On mit donc le cap ſur cet-
„ te Terre ſuppoſée. A ſept heures, la brume redevint fort épaiſſe, &
„ nous continuâmes juſqu'à neuf heures: mais la brume ne tombant point,
„ nous remîmes à l'autre bord. On avoit porté au Nord, pour s'ap-
„ procher de cette Terre. A l'entrée de la nuit, on ſe crut obligé de
„ retourner, en faiſant le Sud ſur les huniers, dans la crainte d'être ſur-
„ pris par les glaces.

„ Le 9, à la pointe du jour, on remit le cap ſur la même Terre, qu'on
„ crut voir encore. La brume & les glaces obligèrent deux fois de revi-
„ rer, ſans aucun éclairciſſement.

„ Le 10, un tems clair & fin, entre trois & quatre heures du matin,
„ fit reconnoître que c'étoit un nuage qu'on avoit pris pour une Terre.
„ On ſe réduiſit à faire route, pour côtoyer la Terre, à l'Eſt du Cap de
„ la Circonciſion. Mais vers cinq heures, la brume reprit toute ſon épaiſ-
„ ſeur. Elle ne ceſſa point le jour ſuivant; & l'on ſe crut d'autant plus
„ heureux d'être élevés, que le vent chaſſoit vers la Côte.

Raiſons qui portèrent les deux Vaiſſeaux à quitter leur entrepriſe.

„ Depuis qu'on étoit à la vûe de la Terre, on n'en avoit pas retiré
„ d'autre avantage que de l'avoir vûe s'étendre huit à dix lieues vers l'Eſt-
„ Nord-Eſt, & ſix à ſept au Sud-Eſt. On n'avoit pû reconnoître ſi elle
„ fait partie du Continent, ou ſi c'eſt une Iſle avancée. Le tems n'avoit
„ pas permis d'y envoyer les Eſquifs. D'un autre côté, la ſaiſon s'avan-
„ çoit ſans s'adoucir. Une grande partie des Matelots étoient malades,
„ ou feignoient de l'être. On ne voyoit plus, ſur le pont, que les Offi-
„ ciers, & quelques jeunes Matelots, que l'honneur, & la force de l'â-
„ ge, ſoutenoient encore; & la plûpart avoient la voix fort éteinte. Ces
„ fâcheuſes conſidérations me déterminèrent à quitter une Terre ſi Mé-
„ ridionale, & peut-être inacceſſible par les obſtacles de la brume & des
„ glaces.

„ Je fis route, pour viſiter celle qui pouvoit ſe trouver au Nord-Eſt.
„ Le lieu où Gonneville eut le bonheur d'aborder, eſt ſitué, ſuivant ſa
„ Relation, dans une Latitude égale à celle de quelques Provinces de
„ France. Les plus Septentrionales ſont par les quarante-cinq degrés.
„ Nous élevâmes le parallèle des cinquante & un à cinquante-deux, &
„ nous les parcourûmes avec les mêmes incommodités & les mêmes dan-
„ gers.

„ gers. Le 22, je passai encore à bord de la *Marie*; & le 25, nous ar-
„ rivâmes, suivant nôtre estime, par les cinquante & un degrés de Lon-
„ gitude. Les fortes variations nous assuroient que nous n'étions pas plus
„ à l'Ouest. Cependant, nous avons trouvé, à l'atterrage du Cap de
„ Bonne-Espérance, que nous étions alors par les cinquante-cinq degrés.
„ Quand nous eussions trouvé les Terres à cette Longitude, elles eussent
„ été trop à l'Est pour remplir les vûes de la Compagnie. Il étoit tems
„ d'aller chercher nos relâches. Elles étoient éloignées. Nos Vaisseaux
„ étoient pésans. Nous pouvions être contrariés, & nos Equipages é-
„ toient hors d'état de tenir long-tems la Mer. Les vents, à l'Est, me
„ portoient encore à prendre ce parti. Je fis donc mettre le cap au Nord.
„ Ce jour même, pour la dernière fois, nous vîmes une grosse glace, &
„ nôtre pont fut couvert de neige.

„ EN avançant vers le Nord, nous trouvâmes, par degrés, la brume
„ moins épaisse & moins fréquente. Le froid devint plus supportable; le
„ vent fut presque toûjours orageux, & la Mer grosse, jusqu'au 5 de Fé-
„ vrier. Un demi calme, qui succeda, me donna l'occasion de passer à
„ bord de la *Marie*, & de renverser les marchandises de ce Vaisseau, à
„ bord duquel je gardai douze Soldats, & le Bateau, avec cinq bariques de
„ charbon, qui s'y trouvoient encore.

„ IL nous falloit du bois, pour une longue route, & nous ne pouvions
„ nous en promettre beaucoup au Cap de Bonne-Espérance. On prit le
„ parti de se séparer. Chacun des deux Vaisseaux fit sa route; l'*Aigle*
„ pour l'Isle de France, & moi dans la *Marie*, pour le Cap de Bonne-
„ Espérance.

Retour en France.

„ JE mouillai dans cette Baye, le 28 de Février. Mes premiers soins
„ furent donnés aux Malades; & je fus assez heureux pour n'en perdre au-
„ cun, dans le transport que j'en fis faire au rivage. Deux Vaisseaux de
„ la Compagnie, le *Philibert* & le *Duc de Chartres*, étoient alors dans cette
„ Rade, commandés par MM. *De Lobry* & *de la Chesnaye*. Quelques
„ jours après, j'y vis arriver MM. de *la Porte-Barré* & *Drias*, Comman-
„ dans des Vaisseaux le *Condé* & le *Duc d'Orleans*. Le 31 Mars, je re-
„ mis à la voile avec eux. Mais le lendemain, conformément à mes in-
„ structions, je fis l'ouverture du paquet secret, où je devois trouver de
„ nouveaux ordres. Il m'étoit prescrit d'élever au plutôt le quarante-
„ sixième Paralléle, & de le parcourir jusqu'au premier Méridien, parce-
„ que supposant que nous n'eussions parcouru que le quarante-quatrième,
„ nous n'aurions pu sçavoir si le Continent Austral ne s'avançoit pas jus-
„ qu'au quarante-sixième Paralléle. Mais les incidens de Terre nous a-
„ voient portés bien plus au Sud; & ce n'étoit plus un doute pour nous,
„ que le Continent ne fût plus reculé vers le Pôle. Nous avions encore
„ l'expérience, qu'une Isle, dans ces Parages, n'auroit pu fournir un lieu
„ propre à relâcher. D'ailleurs, la saison avancée, la courte étendue des
„ jours, & l'intempérie de ces climats, auroient rendu la Navigation trop
„ difficile, pour un Vaisseau tel que la *Marie*; au lieu qu'elle est toûjours
„ facile en venant d'Europe. Ainsi, je me crus obligé de renoncer à

„ cette

DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS. 1739.

Isles entre l'Afrique & l'Amérique.

„ cette entreprise, pour entrer dans les vûes de ceux dont je tenois ma
„ commission.

„ Nous pouvions trouver un lieu de relâche, soit à la Côte d'Afrique,
„ soit aux Isles situées entre l'Afrique & l'Amérique, qui sont dans une
„ Latitude où règnent les vents alisés. Je m'arrêtai au dernier de ces deux
„ partis, comme le plus simple. Plusieurs Géographes marquent, avec
„ distinction, deux, & d'autres, trois Isles différentes, vers la même
„ Latitude Méridionale, de vingt degrés vingt minutes; les Isles de *Martin-Vaz*, & l'Isle de *la Trinité*. Nous élevâmes cette Latitude dès les
„ treize degrés trente minutes de Longitude, & nous la conservâmes jusqu'aux trois cens quarante-huit degrés trente minutes, où nous trouvâmes une Isle, & quatre Islots, qui en sont éloignés de huit ou neuf lieues
„ à l'Est. Le *Flambeau Anglois* la dépeint fort bien, sous le nom d'Isle de
„ la Trinité. Après en avoir eu connoissance, le 29 d'Avril, au soir,
„ j'envoyai, le lendemain, entre les Islots & l'Isle, un Bateau pour la reconnoître; & ne continuant pas moins d'en approcher, jusqu'à la portée du fusil, je vis distinctement les trois quarts de cette Isle, qui n'est
„ à parler proprement, qu'un Rocher presqu'inaccessible. Un de nos Officiers, qui en fit le tour, dans la Chaloupe, me fit la même peinture des
„ parties que je n'avois pas vûes. En 1599, Olivier de Noort, Commandant de quatre Vaisseaux Hollandois, suivit ce Paralléle de vingt degrés
„ vingt minutes, depuis cette Isle jusqu'à la Côte du Brésil. Ainsi l'on
„ peut conclure qu'il n'y a, sous cette Latitude, qu'une seule Isle dans
„ cette Mer, au lieu de deux ou trois qui se trouvent dans la plûpart des
„ Cartes".

Le reste de la Navigation fut si tranquille, qu'après une absence de près d'un an, l'Auteur revit les Côtes de France sans avoir, à bord, un seul Malade. C'est le dernier Voyage aux Terres Australes, dont on ait publié la Relation.

OBSERVATIONS SUR LES GLACES PRÈS DES PÔLES.

[*Observations sur les Glaces des Mers voisines des Pôles.*

MALGRÉ l'expérience du Capitaine Bouvet, tous les Physiciens ne regardent pas les glaces comme un obstacle insurmontable aux Navigations vers les Continens voisins des Pôles. En effet, il y a tout à présumer, que ces barrières ne sont que locales, & qu'en nul endroit de l'Univers, il n'y a point de grande Contrée qui soit absolument fermée par une pareille enceinte. „ Si l'on y fait attention, dit M. de Buffon,
„ loin de se decourager à la vûe des obstacles, on reconnoitra aisément
„ que les glaces ne doivent être que dans certains endroits particuliers;
„ qu'il est presque impossible que dans le cercle entier que nous pouvons
„ imaginer terminer les Terres Australes, il y ait par tout de grands fleuves, qui charient des glaces, & que par consequent il y a grande apparence que l'on réussiroit en dirigeant sa route vers quelque autre point
„ de ce cercle". Si le Capitaine Bouvet eut eû la constance de continuer à longer les Côtes glacées de la Terre Australe, il auroit enfin presque certainement trouvé une entrée; du moins il est impossible que la barrière ne

Observations sur les Glaces près des Pôles.

ne soit ouverte durant la belle saison, à la bouche des grands fleuves qui ouvrent l'accès dans l'intérieur des Terres. Après tout, l'opinion, que plus l'on s'approchera du Pôle, plus on trouvera de glace, paroit n'etre qu'un faux préjugé, dementi par l'expérience de divers Navigateurs. *Hudson* remarque, comme une chose qui le surprit fort, qu'après avoir essuyé un grand froid à soixante-trois degrés de Latitude Septentrionale, il trouva le tems fort beau & temperé à soixante-treize degres, le 21 Juin, sur la Côte Orientale du Groenland; qu'à soixante dix-huit degrés il étoit même plus chaud que temperé, le 27 du même mois; mais que le 2 Juillet, à la meme Latitude, le froid étoit violent. Il prit terre en Spitzberg, ou en Groenland, à quatre-vingt degrés & demi. Il s'approcha du Pôle jusqu'à quatre-vingt-deux, & vouloit tourner le Groenland par le Nord, pour revenir, par le Détroit de Davis; mais il trouva la Mer impraticable; peut-être à cause qu'il se tenoit trop près des Côtes. *Kok* étant allé jusqu'à soixante dix-neuf degrés, plus de cent lieues au-delà de la Nouvelle Zemble vers l'Est, y découvrit une Mer exempte de glace, commode pour la Navigation. Gerard *de Veer* assure, qu'il a trouvé le froid moins fort sous quatre-vingt degrés de Latitude que sur les Côtes de la Nouvelle Zemble; qu'au mois de Juin, il vit, sous le même degré, de l'herbe, des arbres verds, des biches, des chevreuils & d'autres bêtes sauvages, & qu'il n'a rien apperçu de tout celà au mois d'Août sous le soixante-seizième degré. *Martens*, qui a voyagé fort près de l'Arctique, témoigne, qu'il n'a remarqué aucune augmentation dans le froid, ni dans la variation de l'aiman, en faisant route par une plus grande Latitude. Le Capitaine *Goulden*, qui avoit fait trente Voyages en Groenland, rapportoit, au Roi d'Angleterre Charles II, que vers l'an 1650, deux Vaisseaux Hollandois, qui étoient à la pêche des baleines, s'étoient avancés à un degré du Pôle Arctique jusqu'au quatre vingt neuvième Parallele, & que les différens Journaux de ces Navires, qui attestoient la même chose, & s'accordoient à-peu-près sur les faits, rapportoient, qu'on n'y avoit point trouvé de glaces, mais une Mer libre, ouverte & fort profonde. Le Capitaine *Wood*, qui nous à transmis ce fait, le confirme par un autre non moins positif. „ Joseph *Moxons* m'a „ certifié, dit-il, il y a plus de vingt ans, qu'il avoit ouï dire, à un Hol-„ landois de sa connoissance, homme digne de foi, qu'il avoit été jusques „ sous le Pôle, & que la temperature, en Eté, y étoit égale à celle d'Am-„ sterdam". Cette assertion si extraordinaire, le paroitra beaucoup moins si l'on fait attention, que le Soleil, quoique oblique vers le Pôle, restant toûjours alors dans le Ciel, à la même hauteur, sans abandonner l'Horison, ni au Midi, ni au Nord, sans hausser ni baisser que fort peu, dans le cercle qu'il parcourt, doit produire, à la continue, un degré de chaleur au moins aussi grand, qu'on l'éprouve dans les Régions, où, après s'être élevé dans le Ciel à une certaine hauteur pendant quelques heures, il s'abbaisse aussi-tôt, & se recache sous l'Horison.

Il est vrai que Wood, après avoir été l'un des plus grands partisans de l'opinion que le climat sous le Pôle est sans glace & d'une temperature supportable, changea d'avis dans la suite, depuis que le Voyage, qu'il fit pour trouver le Passage du Nord-Est, lui eut mal réussi; mais les deux consequen-

OBSERVATIONS SUR LES GLACES PRÈS DES PÔLES.

ſequences qu'il en tire, ſçavoir que les glaces ne laiſſent ici aucun Paſſage par Mer entre la Zemble & le Groenland, & que ces deux Terres ſe rejoignent en un même Continent près du Pôle, ſont toutes deux également fauſſes. Wood navigea ſans doute dans une année malheureuſe, où la Mer ſe trouva plus embarraſſée de glaces que dans les autres; car le contenu en la Relation de Guillaume *Barentz*, qu'il taxe mal-à-propos de fauſſeté, eſt un de ces faits moralement ſûrs, dont on ne ſçauroit douter à moins que de vouloir douter de tout. Il eſt certain en fait, que Barentz, ainſi que *Heemskerk*, paſſèrent, avec tout leur Equipage, à Mer ouverte entre le Groenland & la Zemble, par le Nord-Oueſt, le Nord, & le Nord-Eſt, où ils furent pris par les glaces ſur la Côte Orientale de Zemble, & contraints d'y paſſer l'Hyver au milieu de mille périls affreux. Barentz y mourut, & les autres revinrent l'année ſuivante en Hollande. Il ſuit néceſſairement de ce fait. 1°. Que les glaces ne barrent pas toûjours le Paſſage entre la Zemble & le Groenland. 2°. Que ces deux Contrées, loin de faire un même Continent, ſont ſéparées par une vaſte plage de Mer. Ainſi tout le raiſonnement de Wood, quoique fondé ſur ſa propre expérience, & digne par-là d'une refutation expreſſe, ne prouve rien pour la thèſe qu'il veut ſoûtenir, étant dementi par des faits certains, & par des expériences contraires.

QUOIQUE les Navigateurs Auſtraux n'ayent pas été ſi près de leur Pôle que ceux du Nord, leur récit ne s'accorde pas mal avec les précédens. On y voit que plus ils s'en ſont approchés, plus ils ont trouvé la Mer libre & la temperature ſupportable. *Cowley* ſe plaint, à la vérité, du froid exceſſif qu'il éprouva vers ſoixante degrés & demi, mais ſans parler que les glaces lui euſſent fait obſtacle (*a*). On prétend que *David* en trouva vers ſoixante-trois degrés, ſans nous dire en quelle ſaiſon il s'engagea dans cette Mer Auſtrale. Mais *Drake*, qui a pénétré plus loin que perſonne, vers le Pôle Auſtral, ne ſe plaint ni de l'un ni de l'autre, quoiqu'il ſe ſoit diſertement expliqué, à cet égard, en parlant du Détroit de Magellan. *Brouwer*, *Sharp*, *Beauchêne* (*b*) &c., ont paſſé ſans difficulté à Mer ouverte au-delà du Cap de Horn. Ce dernier rapporte, que le tems étoit beau, la Mer calme & unie comme un étang. Enfin, *le Hen-Brignon*, qui y a paſſé en 1747, & repaſſé dans la ſaiſon du Printems, le 22 Octobre 1748, dit que l'air étoit froid, à la vérité, mais non pas à l'excès, & qu'on auroit eû peine à diſtinguer, ſi l'on étoit dans une Mer pacifique, ou au-delà du Cap de Horn, tant l'air étoit temperé & la Mer unie.

DE tous les Cantons du Monde Auſtral, un de ceux que nous connoiſſons le moins, eſt la partie qui s'étend depuis l'embouchure Orientale du Détroit de Magellan, juſqu'à l'oppoſite du Cap de Bonne Eſpérance, & au-delà toûjours en tirant à l'Eſt. Les Terres, qui ne s'éloignent que de cinquante à ſoixante lieues de la Côte d'Amerique, ont été ſouvent apperçues, rarement viſitées. Plus ſouvent encore les Navigateurs ont paſſé à Mer ouverte; preuve aſſez claire que ces Terres n'ont que peu d'étendue.

(*a*) Voyez le Tome précédent, *pag.* 209., où il faut lire, comme ici, ſoixante degrés & demi, au lieu du *ſoixante-troiſième*. (*b*) Tome précédent, *pag.* 230.

due. Il semble en même-tems que ce n'est pas sans fondement qu'on soupçonne, de longue main, qu'il y a de vastes Côtes plus avancées vers l'Est. Personne, que l'on sache, n'a couru ce parage si ce n'est Vespuce, Halley & Bouvet. De ces trois Navigateurs, deux y ont apperçu des Terres, sans y prendre pied; Le troisième, savoir M. Halley, n'a fait qu'un Voyage de Mer dans le grand Ocean du Nord, où il a trouvé des glaces vers cinquante-deux degrés de Latitude, & trois cens quarante-sept de Longitude de l'Isle de Fer; lieu de la Mer qui ne nous est guères connu par aucun autre Navigateur. Il est un peu plus Occidental que celui où Vespuce apperçut la Terre Australe, & à quelque distance plus grande au Sud-Sud-Ouest de celui que nos Cartes designent sous le nom de *Terre de Vue*, & de la Navigation de Bouvet. Il est très-probable que les Terres n'étoient pas loin des glaces découvertes par Halley, qui, après les avoir vûes, remonta vers l'Equateur, pour continuer ailleurs ses observations. Quant à Vespuce, il dit que toute la Côte, durant l'espace de vingt lieues, étoit franche, sans qu'il y ait vû de Port, ni apperçu d'Habitans. Il n'a pû se tromper, en prenant les glaces pour une Terre réelle; puisqu'il ne dit pas même avoir alors vû de glaces; circonstance qu'il n'auroit assurément pas omise, s'il en eut trouvé la Mer embarrassée, quelque succint que soit son récit; d'autant mieux qu'il s'explique disertement sur le froid excessif, & sur la brume qui règne en ces parages, dont il parle du même ton que Bouvet. Ainsi son rapport doit lever l'incertitude où est resté ce dernier, si les Côtes, qu'il a apperçues, sont une Terre réelle ou une Mer gêlée; outre que les glaces sont, par elles-mêmes, une marque suffisamment certaine d'un grand Continent voisin.

Observations sur les Glaces près des Pôles.

Examen de la Question s'il y a des Géans aux Terres Australes.

Géans du Cercle Antarctique.

LA forme des Habitans du Cercle Antarctique doit faire un objet intéressant de curiosité physique, & servir à la décision d'un grand problême sur l'espèce humaine. S'ils sont en tout semblables aux Lappons du Nord, ils fourniront une forte preuve, que le climat décide seul de la figure des hommes; car assurément on ne peut supposer aucune migration d'un Pôle à l'autre. La haute stature que quelques Voyageurs attribuent au Peuple Patagon des Terres Magellaniques, ne favorise pas l'idée d'une telle conformité. Ceux même qui dementent le rapport des précédens n'en sont pas plus favorables à l'opinion dont il s'agit, lorsqu'ils nous disent que les Patagons ne sont pas plus grands que le commun des autres hommes, & que le plus haut de ceux qu'ils ont vûs, n'avoit pas six pieds. Knivet est le seul qui depeigne les Habitans du Détroit semblables aux Lappons, en ne leur donnant que cinq ou six empans de hauteur. Brunet dit qu'à la Terre de feu ils sont robustes, bien faits, blancs comme les Européens, & non pas gris comme les Lappons; mais aussi la Lapponie est bien plus voisine de son Pôle que la Terre de feu ne l'est du sien. C'est une chose bien étrange que cette totale contrarieté de rapports de tant de témoins occulaires, sur un point de fait si facile à connoitre, & en même-tems si singulier, que l'est l'existence de tout un

GÉANS DU CERCLE ANTARCTIQUE.

Peuple de Géans. Pendant cent ans de suite, presque tous les Navigateurs, de quelque Nation qu'ils soyent, s'accordent pour attester la vérité de ce fait; & depuis un siécle aussi, le plus grand nombre s'accorde à le nier; traitant de mensonge le récit des précédens, & attribuant ce qu'ils en disent, soit à la frayeur, que leur inspiroit la vûe de ces hommes feroces, soit au panchant naturel qu'ont les hommes à debiter des choses extraordinaires. On ne peut nier que les hommes n'ayent un étrange amour pour le merveilleux, & que l'effet de la peur ne soit aussi de grossir les objets. On ne prétend pas dire que l'on n'aît pu exagérer sur cet article, & débiter plusieurs fables; examinons cependant si tous ceux qui affirment le fait l'ont vû dans un moment d'effroi, & comment il seroit possible, que des Nations, qui se haissent & se contrarient, se fussent accordées sur un point d'une évidente fausseté.

On ne s'arrête point à la vieille opinion répandue parmi les Peuples d'Amerique, aussi bien que dans nôtre ancien Monde, qu'il y avoit eû autrefois, sur la Terre, une race de Géans, fameuse par ses violences & par ses crimes. Les os des Géans qu'on trouve quelquefois en Amerique, tels qu'on en montroit, en 1550, à Mexico & ailleurs, ne sont probablement que des os de grands animaux peu connus. Ce n'est qu'à la vûe même d'une telle race d'hommes, qu'on doit se décider sur leur existence, ou du moins qu'à celle d'un squelette entier; ainsi, quoique Turner rapporte qu'en 1610, il a fait voir, à la Cour de Londres, l'os de la cuisse d'un de ces hommes, à la vûe duquel on connoissoit, par les proportions, que le Géant étoit d'une grandeur demesurée, on veut regarder encore la preuve donnée, par ce Naturaliste, comme insuffisante; malgré ce qu'il ajoute, qu'il a lui-même vû, sur les Côtes du Bresil, près de la Rivière de la Plata, des Géans qui vont entièrement nûds, & dont le plus grand avoit bien douze pieds.

Mais faudra-t-il nier aussi le témoignage de tant d'autres témoins occulaires: parmi les Espagnols, Magellan, ou Pigafetta, Auteur de la Relation de son Voyage, Loaise, Sarmiento, Nodal: parmi les Anglois, Candish, Hawkins, Knivet, Cowley; parmi les Hollandois, Sebald de Weert, de Noort, le Maire, Spilberg; parmi les François, les Equipages des Vaisseaux de Marseille & de St. Malo? Ceux qui les dementent sont Winter, qui, après avoir vû de ses propres yeux ce qui en est, dit, sans detour, que c'est un mensonge, inventé par les Espagnols; l'Hermite, Froger, & Narborough, dont il faut avouer que le témoignage en peut contrebalancer bien d'autres, étant celui de tous qui a le mieux vû la Magellanique. On doit mettre aussi, dans la méme Classe, les Voyageurs qui gardent le silence sur ce point, comme l'Amiral Drake, (quoique Nunno de Silva, Pilote Portugais, son prisonnier, fasse aussi mention des Géans) puisque c'est une marque que la stature de ces Peuples n'avoit rien de frappant pour eux. Mais observons que la plûpart de ceux qui tiennent pour l'affirmative, parlent des Peuples Patagons, Habitans de la Côte déserte à l'Est & à l'Ouest, & qu'au contraire la plûpart de ceux qui soutiennent la négative parlent des Habitans du Détroit à la Pointe de l'Amerique, sur les Côtes du Nord & du Sud. Les Nations de l'un & de l'au-

tre

tre Canton ne ſont pas les mêmes; que ſi les premiers ont été vûs quelquefois dans le Détroit, celà n'a rien d'extraordinaire, à un ſi médiocre éloignement du Port St. Julien, où il paroit qu'eſt leur habitation ordinaire. L'Equipage de Magellan les y a vûs pluſieurs fois, a commercé avec eux, tant à bord des Navires, que dans leurs propres cabanes; Magellan en amena deux priſonniers ſur les Vaiſſeaux, l'un deſquels fut baptiſé avant ſa mort, & enſeigna pluſieurs mots de ſa langue à Pigafetta, dont celui-ci dreſſa un petit Dictionaire. Rien de plus poſitif que tous ces faits (*a*), & de moins ſujet à l'illuſion.

„ J'affirme, dit Knivet, qu'étant au Port Deſiré, j'ai meſuré des „ cadavres trouvés dans des ſepultures, & des traces des habitans ſur le „ ſable, dont la taille eſt de quatorze, quinze & ſeize empans de hauteur. „ J'ai ſouvent vû, au Breſil, un de ces Patagons, qu'on avoit pris au Port „ St. Julien: quoique ce ne fut qu'un jeune homme, il avoit déja treize „ empans de haut. Nos Anglois, priſonniers au Breſil, m'ont aſſuré qu'ils „ en avoient vû de pareils ſur la Côte Magellanique". Sebald de Weert raconte, qu'il a vû, dans le Détroit même, de ces Géans, qui arrachoient des arbres d'un empan de diamétre, ainſi que des femmes de grande & de médiocre taille. Olivier de Noort apperçut, au Port Deſiré, des Sauvages de haute ſtature; il ſe battit, dans le Détroit, contre une troupe de Géans de taille médiocre, dont il fit ſix priſonniers, qu'il emmena à bord; l'un d'eux lui raconta, qu'il y avoit, dans le Pays, diverſes Nations, & entr'autres un Peuple de Géans, nommé *Tiremenen*, qui venoit faire la Guerre aux autres races de grandeur ordinaire. Spilberg a vû, dans la Terre de feu, un homme de très-haute ſtature. Aris Claeſz, Commis ſur la Flotte de le Maire, homme très-digne de foi, déclare, qu'ayant viſité les ſepulcres ſur la Côte des Patagons, on y vit la vérité de ce que les précédens Navigateurs avoient raconté, & que les oſſemens, renfermés dans ces tombeaux, étoient d'hommes de dix à onze pieds de haut (*b*). C'eſt ici un examen fait de ſang froid, où l'épouvante n'a pû groſſir les objets. D'autres, comme Nodal & Hawkins, ſe ſont contentés de dire, que ces Sauvages ſont grands de toute la tête plus que les Européens, & de ſi haute ſtature que les gens de l'Equipage les appelloient des Géans.

Tous ces témoignages ſont anciens; en voici quelques autres du ſiècle même où nous vivons. En 1704, les Capitaines *Harington* & *Carman*, Commandans de deux Vaiſſeaux François, l'un de St. Malo, l'autre de Marſeille, virent une fois ſept de ces Géans dans la Baye de Poſſeſſion; une

(*a*) Le récit de Pigafetta diffère, à la vérité, de celui des Hiſtoriens Eſpagnols Herrera & Argenſola; mais il n'eſt pas queſtion ici des circonſtances; & ſuppoſé qu'ils euſſent écrit des fauſſetés, l'Hiſtorien Portugais de Barros n'auroit pas manqué de les contredire, comme il l'a fait ſur d'autres articles, au lieu qu'il confirme poſitivement la choſe, par rapport aux Géans.

(*b*) Le fait eſt confirmé par le vieux le Maire, qui, fort mécontent de Schouten, a publié le Journal de ſon fils, dans lequel il rejette abſolument, ſur le premier, la mauvaiſe réuſſite de cette expédition, en le convaincant de pluſieurs menſonges; ce qu'il n'auroit ſur-tout point manqué de faire ici, au cas que la choſe ne ſe fut réellement trouvée telle.

GÉANS DU CERCLE ANTARCTIQUE.

une autre fois six, & une troisième fois une troupe de plus de deux cens hommes, mêlée de ceux-ci & de gens d'une taille ordinaire. Les François eurent une entrevûe avec eux, & n'en reçurent aucun mal. Nous tenons ce fait de Mr. Frésier, Directeur des Fortifications de Bretagne, homme fort connu & fort estimé. Il n'a pas vû lui-même ces Sauvages; mais il raconte, qu'étant au Chili, Don Pedro de *Molina*, Gouverneur de l'Isle Chiloé, & plusieurs autres témoins occulaires, lui ont dit, qu'il y avoit, dans l'intérieur des Terres, une Nation d'Indiens, nommés, par leurs Voisins, *Caucabues*, qui viennent quelquefois jusqu'aux Habitations Espagnoles, & qui ont neuf à dix pieds de haut. Ce sont, disoient-ils, de ces Patagons qui habitent la Côte déserte de l'Est, dont les anciennes Relations ont parlé. „ Les Espagnols, qui habitent l'Amerique Méridio-„ nale sur les Côtes de la Mer du Sud, dit *Raveneau de Lussan* (c), ont „ pour ennemis certains Indiens blancs, qui habitent une partie du Chili; „ ce sont des Géans d'une grandeur & d'une grosseur prodigieuses. Ils „ leur font toûjours la guerre, & quand ils en prennent quelques-uns, ils „ leur lèvent l'estomac comme on lève le plastron d'une tortue, & ils „ leur arrachent le cœur". Cependant Narborough, en même-tems qu'il convient que les Montagnards, ennemis & voisins des Espagnols du Chili, sont de haute stature, nie formellement que leur taille soit gigantesque. Après avoir mesuré la piste & les cranes des Sauvages Magellans, qui se trouvèrent comme ceux des autres hommes, il rencontra, plusieurs fois depuis, des troupes d'Habitans dans le Détroit, même au Port St. Julien. Il les trouva tous bien faits de corps, mais de la taille ordinaire à l'espèce humaine. Son témoignage, de la vérité duquel on ne peut douter, est précis à cet égard, ainsi que celui de Jacques l'Hermite sur les Naturels de la Terre de feu, qu'il dit être puissans, bien proportionnés, & à-peu-près de la même grandeur que les Européens. Enfin, parmi ceux que Froger vit au Port de Famine, aucun n'avoit six pieds de haut.

On a voulu rassembler ici, sous un même coup d'œil, les principales dépositions pour & contre, sur un fait si curieux. En les voyant, on ne peut guères se défendre de croire que tous ont dit vrai; c'est-à-dire, que chacun d'eux a rapporté les choses telles qu'il les a vûes; d'où il faut conclure que l'existence de cette espèce d'hommes particulière est un fait réel, & que ce n'est pas assez, pour le traiter d'apocryphe, qu'une partie des Marins n'ait pas apperçu ce que les autres ont fort bien vû, & quelques-uns même les deux espèces à la fois. C'est aussi l'opinion de M. Frésier, Ecrivain judicieux, qui a été à portée de rassembler les témoignages sur les lieux mêmes. On peut y ajouter quelques réflexions.

Il paroît constant que les Habitans des deux rives du Détroit sont de la taille ordinaire, & que l'espèce particulière faisoit, il y a deux siècles, sa demeure habituelle sur les Côtes désertes, soit dans quelques miserables cahutes, au fond des bois, soit dans des cavernes de rochers presqu'inaccessibles,

(c) Voyage des Flibustiers en 1685.

Géans du Cercle Antarctique.

cessibles, comme nous l'apprenons d'Olivier de Noort. Nous voyons, par son récit, que dès ce tems, où les Navires d'Europe commençoient à fréquenter ce Passage, ils s'y tenoient cachés tant qu'ils appercevoient des Vaisseaux en Mer; raison pour laquelle on ne pouvoit les découvrir, quoiqu'on apperçût à tout moment des marques récentes de leur séjour, sur une Côte que l'on voyoit déserte. Probablement la trop fréquente arrivée des Vaisseaux, sur ce rivage, les a déterminé depuis à l'abandonner tout-à-fait, ou à n'y venir qu'en certains tems de l'année, & à faire, comme on nous le dit, leur résidence dans l'intérieur du Pays. Anson présume qu'ils habitent dans les Cordilières, vers la Côte d'Occident, d'où ils ne viennent, sur le bord Oriental, que par intervalles peu fréquens: tellement que si les Vaisseaux, qui, depuis plus de cent ans, ont touché sur la Côte des Patagons, n'en ont vû que si rarement, la raison, selon les apparences, est que ce Peuple farouche & timide s'est éloigné du rivage de la Mer, depuis qu'il y voit venir si fréquemment des Vaisseaux de l'Europe, & qu'il s'est, à l'exemple de tant d'autres Nations Indiennes, retiré dans les montagnes, pour se dérobber à la vûe des étrangers. Voici du moins en ce siècle-ci, deux Vaisseaux d'Europe qui les ont encore vû plusieurs fois, & même en grosse troupe: ce qui doit dissiper les soupçons qu'on avoit sur la fidélité des Relations anciennes à cet égard. Les mêmes témoignages se retrouvent encore dans la Nouvelle Guinée, dans les Terres Australes moins connues, & dans quelques Isles avancées de la Mer du Sud, nouvellement découvertes. Tasman & Roggeveen ont vû des Géans, & d'autres des Hommes de haute taille (*d*). Enfin, Valentyn rapporte, qu'un Bourgeois libre d'Amboine, ayant été jetté sur les Côtes des Terres Australes, y avoit trouvé quantité de Géans, & qu'un Capitaine de Vaisseau en étoit revenu, à Batavia, avec un squélette d'une grandeur extraordinaire.

Le meilleur moyen de mettre la chose hors d'incertitude, auroit été d'apporter de même, en Europe, le corps ou le squélette entier d'un de ces Géans. Il est étonnant qu'on ne l'ait pas fait, puisque les Commandans des Vaisseaux en ont enlevé plusieurs fois, qui sont morts durant la traversée, en approchant des Pays chauds. Peut-être en faut-il attribuer la cause à l'opinion superstitieuse des Matelots, qui, croyant que la boussole ne va pas bien, quand il y a un corps mort sur le Vaisseau, ne veulent point souffrir de cadavre à bord; mais il est aisé de se mettre au-dessus de ce préjugé puéril, si jamais l'Equipage d'un Vaisseau trouve moyen d'avoir, en son pouvoir, un homme de cette espèce, & l'occasion mérite assurément d'être cherchée.

Nègres des Terres Australes.

Un autre objet bien aussi digne d'admiration, ce sont ces Nègres à grosses lèvres & à cheveux de laine crêpus, qu'on trouve dans les Climats situés entre les deux Tropiques, & surtout dans les Isles, d'où l'on ne peut leur supposer aucune communication avec ceux d'Afrique, à qui ils sont cependant tout-à-fait semblables, jusques-là même que Dampier remarquer, qu'ils

(*d*) Voyez les Relations ci-dessus.

GÉANS DU CERCLE ANTARCTIQUE.

qu'ils manquent tous des deux dents du devant de la mâchoire ſupérieure, comme d'autres Voyageurs le rapportent de certains Peuples d'Afrique; soit qu'ils ſe les arrachent, ſoit que la Nature les leur ait refuſées. Si l'on ajoûte, à cette conformité de figure, celle qu'on reconnoit dans leurs mœurs (*e*), on aura peine à ſe défendre de conjecturer, que ces Nègres ſont les premiers Habitans de la Zone Torride; que c'eſt une eſpèce d'hommes plus brutes & plus farouches que les autres; que d'autres eſpèces, profitant de l'avantage qu'une meilleure Nature leur donnoit ſur celle-ci, l'ont dès longtems chaſſée de ſes poſſeſſions dans l'Aſie, l'ont contraint de ſe reſſerrer dans des lieux inacceſſibles, & en ont peu à peu détruit la race, qui a dû plutôt être éteinte dans le Continent que dans les Iſles, où les Colonies étrangères, venues de la Terre-ferme, n'ont pas la même facilité de pénétrer en aſſez grand nombre pour occuper tout le terrein; mais qu'on doit trouver conſervée preſque ſans mêlange, en ſon entier, dans les Pays, dont l'exiſtence eſt à peine connue, comme dans la Nouvelle Hollande & autres Terres Auſtrales, où la grande diſtance n'a pas permis aux étrangers de les troubler, au lieu que la Partie Auſtrale, voiſine des Moluques, telle que la Nouvelle Guinée & la Nouvelle Bretagne, paroit avoir été anciennement la proye de quelques nouveaux venus, puiſque les Habitans de cette Contrée ſont d'une figure bien moins brute, & d'un caractère bien moins ſtupide que ceux de la Nouvelle Hollande. La même conjecture peut s'appliquer aux Géans; car on ne ſauroit nier qu'il n'y ait eû des races de Géans, & l'Ecriture Sainte en fournit des preuves (*f*).]

(*e*) Ils ſe vendent pour eſclaves, & ils adorent des pierres rondes, des troncs d'arbres, & pluſieurs autres eſpèces de *fétiches*, ainſi que les Nègres Africains.

(*f*) Comme Og, Roi de Baſan, *Goliath*, & toute la race des enfans d'*Enak*.



HISTOIRE

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVme SIÈCLE.

SEIZIÈME PARTIE.

LIVRE SIXIÈME.

VOYAGES ERRANS, OU, SANS TERME FIXE.

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

POUR faire sentir le prix du nouveau Plan que je ne cesse pas de suivre, & qu'on doit regretter que les Anglois n'ayent pas observé dans les premiers Tomes de ce Recueil, je dois faire remarquer, à ceux qui tiennent compte à un Auteur de sa fidélité pour les loix qu'il s'impose, que j'ai déja renvoyé, à la Table historique, plus de cent Voyageurs obscurs, & qui ne méritent guères d'être mieux connus. Il n'y avoit que cette méthode, qui pût épargner, au Lecteur, un surcroît de répétitions, & jetter assez de jour sur le reste de ma carrière, pour me mettre en état d'en fixer les bornes. D'ailleurs, la plûpart des Relations, qui se trouveront supprimées, contribueroient si peu au dessein de cet Ouvrage, qui a toûjours été de mêler l'agrément à l'instruction, qu'on croit leur faire grace en conservant leurs noms dans un Index, pour apprendre au Public qu'elles ont existé.

ON ne doit pas porter le même jugement de celles qui vont composer cet Article. Quoiqu'elles présentent un grand nombre de lieux, avec lesquels on s'est familiarisé dans les Parties précédentes, c'est avec des circonstances & des observations nouvelles, qui semblent leur faire prendre une autre face. Mais, ce qui paroît d'une toute autre importance, des *Voyageurs Errans*, comme j'ai cru pouvoir les nommer, ne s'attachant point à suivre les routes communes, & se laissant conduire, tantôt par la seule curiosité, tantôt par le hasard des événemens, il arrive souvent qu'ils visitent des Pays ignorés, & les parties des Pays connus qui n'avoient jamais été visitées par d'autres Voyageurs; ce qui devient d'une extrême utilité pour l'Histoire & la Géographie. Cependant, entre les Relations mêmes de cet ordre, on ne s'attachera qu'à celles qui méritent une véritable distinction.

Gautier Schouten.

Voyages de Gautier Schouten.

Introduction.

Le motif de ce Voyageur, dans ses longues & périlleuses Navigations, n'eut rien de plus réglé, que ses courses mêmes, auxquelles il semble que le seul hasard ait toûjours présidé, sans qu'il s'attribue jamais la moindre vûe dont on puisse faire honneur à son caractère. Cette apparence de légéreté feroit une forte raison de se défier de son jugement & de sa bonne foi, si ces deux qualités n'éclatoient au contraire dans ses récits & dans ses descriptions. Non-seulement les peintures y sont vives & les détails intéressans, mais il y règne un air de candeur & de sagesse, qui plaît autant que la variété de ses avantures.

1658.

Départ de Schouten.

Quelle sorte de gens passe aux Indes.

Sa curiosité, dit-il, le fit entrer au service de la Compagnie Hollandoises des Indes Orientales. Au mois d'Avril 1658, il s'embarqua au Texel, sur une Flute, nommée le *Nieuport*, qui n'attendoit qu'un vent favorable pour mettre à la voile. L'habitude qu'il avoit de mener une vie règlée, lui fit voir d'abord, avec étonnement, les débauches & les excès de la plûpart des gens de Mer. Mais il en fut moins surpris, lorsqu'il eut conçu qu'une grande partie de ceux, qui font le Voyage des Indes, n'embrassent cette résolution que parcequ'ils ne peuvent subsister dans leur Patrie. Ils y sont contraints, soit par la misère dans laquelle ils sont nés, soit par celle où divers accidens les ont fait tomber. On fit passer à bord un homme qui avoit joui des plus grands avantages de la Fortune, & qui, s'étant ruiné par le jeu, étoit forcé, par ses Parens, de servir la Compagnie des Indes, avec la simple qualité de Soldat. Sa femme, qui vint lui faire ses adieux sur le Vaisseau, lui laissa un petit coffre, médiocrement garni; seul reste de l'abondance où il avoit vécu, auquel néanmoins, suivant la réflexion de l'Auteur, il pouvoit en joindre le souvenir.

Spectacle amusant pour l'Auteur.

La navigation n'eut rien de plus remarquable, jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, que la constance extraordinaire du beau tems, qui offrit, à Schouten, un amusement continuel dans le spectacle d'une Mer presque toûjours verte, & d'une armée innombrable de toutes sortes de poissons & de monstres, qui ne cessoient pas de se faire voir autour du Vaisseau. Ceux qu'on nomme *Diables de Mer*, étoient d'une grosseur épouvantable, & nâgeoient si vîte, qu'ils paroissoient voler au travers des flots. On prit des tons, des marsouins & des chiens de Mer, dont la chair n'est pas d'un goût délicat, ni de facile digestion (a).

Jamais aucun Vaisseau ne passa la Ligne, avec moins d'incommodité que le *Nieuport*. Il arriva au Cap, le 23 de Juillet. Les Hollandois y commençoient à recueillir le fruit de la dépense & des peines qu'ils avoient employées à cet Etablissement. Schouten fut charmé de réunir dans un seul

(a) On ne s'arrête à cette observation, que pour y joindre une manière de les préparer, qui en fait une nourriture agréable & saine: c'est d'y faire une sauce abondante, de vin de France ou du Rhin. L'Auteur regrette, en faveur de l'Equipage, que tout le monde ne soit pas en état de suivre cette méthode. Mais les marsouins, dit-il, se mangent fort bien au poivre & au vinaigre. D'ailleurs, les dorades, les bonites, les corettes, & les poissons volans, sont une très bonne nourriture. *Pag.* 4.

seul coup d'œil, de très-hautes montagnes, des rochers escarpés, d'affreux déserts, des vallées admirables & des campagnes charmantes. La curiosité, son cher motif, auquel il n'avoit pas encore appris à joindre de la prudence, le fit monter, avec l'Ecrivain du Vaisseau, sur la *Montagne des Lions*, qui tire son nom de la multitude de ces animaux qu'on y prend ou qu'on y tue. Cette raison, qui ne permet qu'aux Chasseurs hardis d'en approcher, ne l'empêcha point de monter vers le sommet. Il y trouva de fort bons herbages, & quantité de fleurs d'une odeur excellente, mais peu d'arbres. En arrivant à la hauteur des nues, il fut arrêté par l'épaisseur de l'air, & par des rochers fort escarpés. Pour descendre, il prit vers une belle vallée, qui est entre cette Montagne & celle de la Table, où les bonds des chevreuils, des daims, & d'autres bêtes fauves, qui franchissoient les lieux les plus escarpés, le réjouirent beaucoup: mais ce plaisir fut bientôt interrompu par la dangereuse vûe d'un lion, qui se montra tout-d'un-coup, assez près de lui, & qui s'enfonça tranquillement dans quelques brossailles. Il comprit quelle avoit été sa témérité, de se hasarder, sans armes, aux périls de la Montagne; & cette réflexion lui fit prendre le plus court chemin pour retourner au rivage.

Il semble que dans le récit de ses petites avantures, son dessein soit de faire connoître par quels degrés sa raison & son courage eurent l'occasion de se former. Après son départ du Cap, il reçut bientôt des leçons plus fortes, dans une tempête, dont la nature & les suites forment une description fort singulière.

Description d'une tempête fort extraordinaire.

On avoit fait environ deux mille lieues, du Texel au Cap; & suivant le compte des Pilotes Hollandois, il en restoit seize cens jusqu'à Batavia. Ils portèrent au Sud, pour trouver les vents alisés de l'Ouest, qu'ils rencontrèrent en effet, vers trente-neuf & quarante degrés de Latitude Australe. Alors, courant à l'Est, le Vaisseau fit beaucoup de chemin. Les jours étoient de neuf heures, & les nuits de quinze; le froid fort âpre; le Ciel couvert d'épaisses nuées, d'où il sortoit quelquefois des vents impétueux, de la grêle, & beaucoup de neige. Cependant, la violence des vents ne les rendant pas moins favorables, on n'alloit presque qu'avec la seule misene sur les ris; & dans l'espace de vingt-quatre heures, on faisoit quarante & quelquefois quarante-huit lieues de chemin. Cet heureux tems dura quinze jours; mais il cessa par une horrible révolution.

Vers la fin d'une nuit, les vents commencèrent à souffler des quatre coins du Monde, en se choquant avec une impétuosité que l'Auteur n'entreprend pas de représenter. Ensuite ils descendoient en tourbillon, comme s'ils se fussent précipités du Ciel, & les flots s'abbaissoient sous le poids. Quand ces tourbillons, remarque Schouten, ne viennent que d'une partie du Monde, quelque violens qu'ils puissent être, on les nomme des *Queues d'ouragan*. Alors, au lieu d'abbaisser les flots, & de causer la perte des Vaisseaux, en les faisant pirouetter, ou quelquefois en les enlevant dans l'air pour les faire retomber dans un horrible desordre, ils élèvent les vagues & les Navires, jusqu'à faire croire qu'on va toucher le Ciel. Mais ici, les vents sautèrent d'abord de rhumb en rhumb, & parcoururent tou-

GAUTIER SCHOUTEN. 1658.

tes les pointes du Compas; après quoi, s'assemblant en l'air, ils se précipitèrent avec une furie qu'on ne peut décrire. Toutes les voiles, qui se trouvèrent déployées, furent aussi-tôt en pièces. La Mer, qui étoit auparavant fort agitée, redevint unie; &, ce qui doit paroître étonnant, le Vaisseau n'en fut pas moins tourmenté, par les violentes secousses qu'il recevoit hors des flots, où les vents faisoient le bruit du tonnerre. Enfin il cargua tellement, que le plat-bord étoit dans l'eau. Les efforts qu'on faisoit à la pompe, & pour puiser de toutes parts, n'empêchant point que l'eau ne montât dans le fond de cale, les plus habiles Matelots s'écrièrent: *Nous périssons, nous coulons bas; Ciel ayez pitié de nous.* Ce funeste cri fit cesser presque toute la manœuvre, & chacun se mit en prières, comme au dernier moment de sa vie. Les vents, qui s'étoient combattus jusqu'alors, se réunirent, pour rouler effroyablement de l'Ouest à l'Est, & pour soulever les vagues jusqu'au Ciel. Ce changement fit relever un peu le Navire. On reprit courage, en voyant qu'il puisoit moins d'eau; & le beau tems étant revenu à midi, on fit route à l'Est-Nord-Est.

Maladie singulière, & ses effets.

MAIS tout l'Equipage, qui avoit déja beaucoup souffert, fut accablé de cette cruelle fatigue. En peu de jours, cinquante hommes tombèrent dans une fièvre ardente. Elle fut suivie d'une espèce de contagion, qui, infectant bientôt tout le Vaisseau, emporta près de quarante hommes dans l'espace de deux jours. Les plus vigoureux en furent atteints. Ils entroient dans des transports, qui approchoient de ceux de la rage. On leur voyoit sortir le pourpre, avec le bubon, le charbon & tous les symptômes de la peste. Quelques-uns saignoient beaucoup du nez, sans en recevoir aucun soulagement. D'autres vomissoient ou se déchargeoient par les selles; mais ils n'en étoient pas moins tourmentés, & ne laissoient pas d'expirer dans leurs douleurs. Il se formoit, sur les lèvres, sur la langue, à la gorge & au palais, des croutes, qui bouchoient les conduits, & qui arrêtoient la respiration. Elles étoient noires, comme le tour de la bouche. Si les remèdes paroissoient un peu les dissiper, elles revenoient presqu'à l'instant. La fureur, qui possedoit une partie des Malades, les portoit à vouloir se tuer eux-mêmes; & la plûpart de ceux, qui moururent, jettoient de l'écume par la bouche. Leur corps demeuroit bleu, ou verdâtre, défiguré, couvert de pustules, qui crèvoient au moindre mouvement, & qui rendoient une puanteur extrême. On perdit, par ce funeste accident, le premier & le second Pilote, l'Ecrivain, plusieurs autres Officiers, & quantité de Matelots. Un Volontaire, riche & de bonne famille, se jetta dans la Mer, tandis qu'on étoit allé lui chercher quelque secours; & toute la diligence qu'on employa, pour le secourir, ne put faire retrouver son corps (*b*).

Les Hollandois perdent l'espérance d'arriver à Batavia dans cette Mousson.

UNE autre disgrace mit le comble à l'infortune des Hollandois. Les vents alisés du Sud-Est, soufflant plutôt qu'ils ne s'y étoient attendus, les firent tomber au-dessous du Détroit de la Sonde, sur la Côte Occidentale de Sumatra. Ils se crurent aussi peu avancés que s'ils n'eussent fait que partir du

(*b*) Pag. 15 & précédentes. A l'occasion de cette étrange maladie, Schouten déclare qu'il étoit Chirurgien, & qu'ils étoient deux de cette profession sur le Vaisseau.

du Texel, parcequ'il ne leur restoit plus d'espérance d'arriver à Batavia, dans une Mousson, pendant laquelle ils alloient avoir à combattre, jusqu'au mois de Novembre, des courans aussi contraires que les vents. Cependant ils prirent le parti de mettre du monde à terre, dans une vallée couverte de verdure, où l'on pouvoit espérer des rafraîchissemens pour les Malades. En portant le cap sur la Côte, on découvrit un Golfe, qui fut reconnu pour la Baye de *Sillebar*, où les Bois & la forme des Montagnes donnent beaucoup d'agrément au rivage. La mauvaise qualité du fond, à l'entrée de cette Baye, exposa le Navire au danger d'être jetté sur un Banc de roches, où la Mer battoit furieusement: mais les ancres mordirent mieux, dans un autre endroit, qui n'est pas éloigné d'un Bourg. Plus loin, dans la Baye, on découvrit un Cap, derrière lequel est située la Ville de Sillebar. Les Hollandois ne pouvoient détacher leurs yeux d'un si beau Pays. Mais, ne voyant paroître aucun Habitant, & quantité de feux, qu'ils apperçurent pendant la nuit, leur faisant juger qu'ils étoient observés, ils mirent la Chaloupe en Mer, avec tout ce qu'ils avoient de gens en bonne santé. L'Officier, qui la commandoit, fit arborer un étendart de paix, en approchant du rivage. Les Indiens, s'obstinant à demeurer cachés, il avança jusqu'au-delà du Cap, où il en vit un grand nombre, sur un rivage couvert d'arbres. Ils étoient fort noirs, & sans autre habillement qu'un morceau de toile au milieu du corps. Leurs armes étoient des arcs & des flèches. Deux Matelots, qui parloient la Langue Malayenne, leur expliquèrent la situation & les besoins du Vaisseau. Ces perfides répondirent, tous d'une voix, qu'ils avoient diverses sortes de rafraîchissemens au service des Hollandois, & qu'ils les donneroient au prix courant. Ils montrèrent une Rivière bordée d'arbres, où l'on pouvoit faire aisément de l'eau. Enfin, rien ne paroissant manquer aux apparences de bonne foi, ils apportèrent eux-mêmes, à la Chaloupe, quelques jarres d'eau pour essai. L'Officier se hâta de retourner à bord, & son récit sembla rendre la vie aux Malades. Dans la violence du feu qui les dévoroit, ils s'empressèrent d'obtenir un verre d'eau qu'il avoit apporté. Elle fut distribuée avec discrétion; mais ce qu'ils en burent eut tant d'effet pour les rafraîchir, que jusqu'au lendemain ils ne soupirèrent qu'après un remède si doux & si naturel.

Ils s'arrêtent dans la Baye de Sillebar.

Les Indiens se présentèrent le lendemain, avec les mêmes démonstrations d'amitié. Mais ils étoient en plus grand nombre; & lorsqu'il fut question de remplir les tonneaux, ils proposèrent de faire avancer plus loin la Chaloupe, sous prétexte que l'eau y seroit meilleure, & que les vivres y viendroient plus facilement de Sillebar. L'Officier Hollandois les remercia de cette offre, & parut satisfait de l'eau qui s'offroit dans la Rivière. Son refus déconcerta une troupe de Traîtres, qui avoient résolu de massacrer tout l'Equipage; ils n'étoient pas capables de déguiser plus long-tems leur fureur; & sur un signal, dont ils étoient convenus, les uns se jettèrent, avec des cris effroyables, sur les deux Interprétes Hollandois, tandis que les autres décochèrent une multitude de flèches sur la Chaloupe. Les Interprétes se dégagèrent d'abord assez heureusement, & coururent vers le rivage pour se jetter dans les flots; mais ils fu-

Trahison qu'ils essuyent de la part des Indiens.

Massacre de leurs Interprétes.

Gautier Schouten. 1658.

furent arrêtés & percés de coups. Leurs têtes furent coupées, roulées dans le fable, enlevées par les cheveux, & placées fur la pointe de deux piques, où elles demeurèrent expofées. Dans l'état où la maladie avoit réduit les Hollandois, ils ne purent tirer vengeance de cette déteftable trahifon, qu'en faifant une décharge de leurs moufquets au travers de leurs Ennemis. Ils apprirent enfuite, à Batavia, que depuis quelques mois un autre Vaiffeau de leur Nation avoit été furpris, par les mêmes artifices, fur la Côte de *Palinbam*, & que tout l'Equipage avoit été cruellement égorgé. La Compagnie Hollandoife s'en étoit vangée par la ruine de cette Ville (c).

Nouvelle tempête qui les furprend.

Cependant les Malades du Vaiffeau perdoient toute efpérance de fecours, comme ils avoient déja perdu celle d'arriver bientôt à Batavia. Dans un Confeil, où la raifon préfida moins que le defefpoir, on réfolut de faire route contre vent & marée. A peine eut-on quitté la Baye de Sillebar, qu'il s'éleva une tempête, accompagnée de tout ce que la Mer a d'horrible. Le tonnerre tomba proche du Vaiffeau; & la violence des vents, qui fouffloient vers la Côte, tint affez long-tems les Hollandois dans la funefte attente de s'y brifer, ou de retomber entre les mains de leurs barbares Ennemis, qui avoient fait des feux fur le rivage, & qui faifoient fans doute des vœux pour leur perte. Mais l'orage ceffa vers le jour. On leva l'ancre, pour courir au large. Il fut impoffible de furmonter la force réunie des vagues & du vent. On fe vit réduit à courir des bordées le long de la Côte de Sumatra. Cette manœuvre dura jufqu'au mois d'Octobre. Enfuite, les vents & les courans ayant commencé à varier, on doubla le bas Cap, pour enfiler le Détroit de la Sonde, où tantôt louvoyant, tantôt étallant la marée, on dérivoit fouvent par les calmes. Après des peines extrêmes, on fe rendit à la Côte de Java, où l'on comptoit de trouver des rafraîchiffemens: mais cette efpérance fut encore trompée. La Côte dépendoit du Roi de Bantam, qui étoit en guerre avec les Hollandois. Il fallut continuer la navigation avec de nouvelles fatigues, en mouillant jufqu'à huit fois en vingt-quatre heures. On doubla l'Ifle de *Cracatau*, dont les arbres font d'une hauteur extraordinaire, & les Ifles voifines, telles que *Sibbefée*, *Befié*, la *Traverfine* & *Toppershoedie*, qui font toutes au milieu du Détroit. Enfuite, rangeant la Côte d'*Anyer*, on rencontra heureufement, vers Bantam, deux Navires Hollandois, qui croifoient dans ce parage, & dont on reçut quelques rafraîchiffemens. Enfin, le 25 d'Octobre, on jetta l'ancre devant Batavia.

Ifles de Cracatau, de Sibbefee, de Befié, de la Traverfine & de Toppershoedie.

Ce fut dans une fi rude Navigation, que Schouten acquit diverfes qualités, qui lui manquoient, & dont il étoit deftiné à faire un long exercice. Cet exorde a paru néceffaire, pour faire connoître les fondemens de fa conftance, dans une infinité d'occafions dont on commence le récit. Il y joignit le fecours de l'exemple, dès les premiers jours de fon arrivée, à Batavia; & ce trait, de la vérité duquel il ne veut pas qu'on ofe douter, mérite auffi de fervir de prélude à fes propres avantures.

Un

(c) *Ibidem*, page 24.

GAUTIER SCHOUTEN. 1658.

Avanture qui instruit Schouten.

Un Vaisseau, nommé le *Dragon*, qui venoit de Hollande aux Indes, avoit fait naufrage sur les Côtes d'une Terre Australe inconnue. A la première nouvelle de cet accident, qui fut apportée par quelques Officiers, échappés dans une Chaloupe, on envoya, dans le même lieu, sous leur conduite, une Flute de la Compagnie, pour ramener les restes de l'Equipage, & les effets que les flots pouvoient avoir épargnés. Elle alla mouiller près d'une Côte déserte, que ses guides reconnurent pour le théâtre de leur naufrage, & la Chaloupe alla vers le lieu où ils avoient fait dresser des tentes, pour ceux qu'ils n'avoient pu ramener, & qui devoient y attendre un Bâtiment proportionné à leur nombre. On trouva les tentes brisées; & l'on ne découvrit, ni les Hollandois, ni même un seul Habitant dans le Pays. On chercha des traces, auxquelles on put reconnoître si l'on avoit construit quelque Barque sur le rivage. Cette recherche ne fut pas moins inutile. Il ne se trouva pas la moindre indication, qui put faire du moins conjecturer ce qu'étoient devenus tant de Matelots, qu'on y avoit laissés.

Cependant, comme les restes du Vaisseau, dont les flots n'avoient encore emporté que les bordages, & tout ce qui n'avoit pû résister à leur violence, sembloient capables seuls d'avoir arrêté ces malheureux Hollandois dans quelque retraite voisine, on entreprit de les chercher plus loin dans les terres & le long du rivage. Mais plusieurs troupes, qui prirent divers chemins, ne revinrent pas avec plus de succès que la première. On alluma des feux sur des terres élevées, on poussa des cris, on tira un grand nombre de coups. Tant de soins n'eurent aucun effet. Il ne restoit pas d'autre parti que de retourner à Batavia, d'autant plus que les vents forcés & les tempêtes commençoient à menacer la Flute. Dans cette résolution, la Chaloupe fut envoyée pour faire de l'eau. Ceux, qui la conduisoient, n'apportèrent point toute la diligence qu'ils devoient à leur commission. Il s'éleva, dans leur absence, une si furieuse tempête, que la Flute fut obligée de se mettre au large, où elle passa quelque-tems: mais ne voyant pas revenir la Chaloupe, qui étoit arrêtée dans une petite Rivière, par la crainte du danger, on conclut qu'elle avoit péri, & l'on reprit tristement la route de Batavia.

Après l'orage, elle s'efforça de retourner à bord. La Flute avoit déja disparu. Il fallut retourner au rivage, pour se mettre à couvert de l'impétuosité des flots. Mais on étoit sans vivres, & le Pays n'offroit rien qui pût servir de nourriture. Les montagnes étoient des rochers, & les vallées de vrais déserts. Les plaines n'étoient composées que de sable; le rivage, plus affreux encore, étoit bordé de roches, contre lesquelles la Mer brisoit avec d'effroyables mugissemens.

Les Hollandois de la Chaloupe étoient au nombre de treize, déja fatigués & fort affoiblis. La faim les pressoit. Le froid & l'humidité augmentoient leurs souffrances. Ils se regardèrent comme des victimes dévouées à la mort. Cependant, à force de recherches, ils découvrirent, entre les rochers, diverses sortes de limaçons, qui parurent excellens à des estomacs affamés. Comme ils n'avoient ni feu ni bois, pour les préparer,

l'usage

l'usage continuel qu'ils firent d'un aliment si cru les incommoda beaucoup. Ils comprirent qu'une si foible ressource ne suffiroit pas long-tems pour conserver leur vie; & ne voyant de toutes parts qu'une mort certaine, ils prirent la résolution de s'exposer aux flots; dans l'idée que, s'il ne se présentoit rien de plus favorable sur Mer, un naufrage infaillible les délivreroit plutôt de leurs peines. D'ailleurs, ils se flattoient encore de pouvoir aborder à quelque autre Côte, où la Nature leur offriroit des alimens plus propres à des Créatures humaines.

Ils employèrent tout ce qui leur restoit de force, à calfater la Chaloupe, à remplir leurs tonneaux, à se pourvoir de limaçons; & mettant en Mer, ils abandonnèrent des lieux où ils n'avoient rien vû qui fût capable de respiration. Le premier coup de vent les jetta bientôt en haute Mer. Ils avoient heureusement, avec eux, le second Pilote de la Flute, qui les guida par le cours des Astres. Cependant, comme ils n'ignoroient pas que leur Voyage, jusqu'à la Côte Septentrionale de Java, étoit d'environ quatre cens lieues, le courage leur manquoit à cette idée. Dans le beau tems, & pendant le jour, ils croyoient avancer avec assez de succès; mais à la moindre agitation des flots, sur-tout lorsque la nuit devenoit fort obscure, ils perdoient toute connoissance de leur route; & les vagues passant par-dessus leurs têtes, ils n'espéroient pas de voir le jour suivant. Leur plus cruelle avanture fut la nécessité de jetter leurs limaçons, qui commencèrent bientôt à se corrompre. Ils se virent réduits à l'eau, pour tout aliment. La nuit, ils ressentoient un froid insupportable; & le jour, ils étoient brûlés des ardeurs du Soleil. Enfin, le travail de la navigation & le retranchement absolu de leur nourriture avoient entiérement épuisé leurs forces; lorsqu'un jour, au matin, ils découvrirent des Terres, qu'ils reconnurent pour les Montagnes Méridionales de la grande Java. Dans le transport de leur joye, ils gouvernèrent droit vers la Côte, au hasard de se perdre mille fois sur les rochers qui la bordent. Un heureux hasard les fit tomber devant une belle plaine, arrosée d'une Rivière & plantée d'un grand nombre de cocotiers. Mais lorsqu'ils espéroient de descendre, dans un lieu si convenable à leurs besoins, ils s'apperçurent que la Mer brisoit si violemment contre le rivage, qu'ils ne pouvoient en approcher sans un naufrage certain. De treize qu'ils étoient, neuf, qui sçavoient nager, se jettèrent brusquement dans les flots; & n'écoutant, ni leur foiblesse, ni les cris de leurs Compagnons, ils gagnèrent heureusement la Terre. Là, sans prendre un instant pour respirer, ils coururent aux cocos, dont ils se rassasièrent, avant que d'entrer en délibération sur leur sort. Ensuite, tournant les yeux vers la Mer, ils virent leurs Compagnons, qui, dans l'impuissance d'arrêter plus long tems la Chaloupe, les exhortoient, par des signes, à revenir à bord. Mais les brisans rendoient cette entreprise fort difficile; & tandis que des deux côtés, on raisonnoit apparemment sur les obstacles qui empechoient les uns de quitter le rivage, & les autres d'y arriver, la nuit vint couvrir la Mer & la Terre de ses voiles.

Ceux, qui étoient demeurés dans la Chaloupe, attendirent le jour avec une

une extrême impatience. Ils le virent paroître; mais ce fut pour leur apprendre que la force des courans les ayant fait dériver, ils étoient devant une autre Côte, où ils ne voyoient plus de vallée. C'étoient au contraire de hautes montagnes, d'affreux déserts, des bois épais, un rivage en écore, & bordé de rochers inaccessibles. Cependant, lorsque le vent fut diminué, ils s'approchérent assez facilement d'une ouverture qui faisoit l'extrêmité d'une vallée. Ils y débarquèrent, & s'étant efforcés d'assurer leur Chaloupe, ils entrèrent dans le bois, pour y manger les meilleures feuilles des arbres. Cet aliment, le seul qu'ils trouvèrent dans ce lieu désert, leur rendit assez de forces pour leur faire entreprendre de chercher leurs Compagnons. Deux d'entr'eux demeurèrent à la garde de la Chaloupe, pendant que les deux autres se mirent à suivre le rivage, dans l'espérance de retrouver l'agréable canton qu'ils avoient perdu de vûe pendant la nuit: mais leur marche fut interrompue par des roches escarpées, & par une profonde Rivière qui coupoit la Côte pour se rendre dans la Mer. Cet obstacle les força de retourner sur leurs traces. Ils se rembarquèrent; quoiqu'à peine capables de pousser leur Chaloupe & de la mettre à flot. Tandis qu'ils s'efforçoient de traverser le brisant, qui la repoussoit, une lame la jetta si violemment contre une roche, qu'elle en demeura fracassée. Cet accident leur parut sans remède. Ils retournèrent sur le rivage, la tristesse dans le cœur, avec le surcroît de fatigue & d'épuisement que le travail venoit de leur causer. „ Les prières du Chrétien", observe pieusement Schouten „ ne retournent jamais à lui sans effet. Celles de ces Infortunés pé-„ nétrèrent au plus haut des Cieux. Dieu fortifia leur courage, & leur „ inspira l'idée de suivre la Côte Orientale, opposée à celle où ils avoient „ cherché leurs Compagnons". Ils marchèrent, pendant tout le jour, entre la Mer qu'ils avoient à gauche, & des montagnes fort désertes; mais ils trouvèrent du moins des herbages, des racines, & de l'eau fraîche dans quelques petits ruisseaux. Le soir, ils s'arrêtèrent sous des arbres, où ils passèrent tranquillement la nuit. Après avoir continué, le lendemain, de marcher pendant quelques heures, ils découvrirent, sur le rivage, deux petits Canots, vers lesquels ils ne balancèrent point à descendre. En chemin, ils apperçurent, dans l'herbe, un sentier battu, qu'ils suivirent, & qui les conduisit près d'une hute. C'étoit la demeure d'un vieil Hermite Indien, auquel leur figure Européenne causa moins de frayeur que d'étonnement. Ils sçavoient un peu de Malay. Le récit qu'ils firent de leur avanture excita sa compassion. Il leur présenta du poisson sec, qui étoit le fruit de sa pêche; & du riz, qu'il cultivoit de ses propres mains. Un accueil si charitable leur fit prendre la résolution de passer quelque tems avec lui: mais, dans la crainte que sa charité ne se réfroidît, en leur voyant consumer ses provisions, il s'exercèrent à la pêche, dans les petits Canots, & ils prirent beaucoup de poisson. L'Hermite leur apprit diverses méthodes, pour surprendre les chèvres sauvages, & d'autres animaux des montagnes. La chasse ne leur réussissant pas moins que la pêche, ils fournissoient abondamment des vivres à leur Hôte, qui leur accordoit l'usage de sa hute pour la nuit. Ils s'accoutumèrent si facilement à cette vie, que non-seulement ils traversoient les bois & les brossailles avec au-

GAUTIER SCHOUTEN. 1658.

tant de légéreté que les Indiens, mais qu'après avoir rétabli leurs forces, jusqu'à prendre de la couleur & de l'embonpoint, ils ne pensèrent point à quitter un lieu tranquille, dans lequel ils trouvoient continuellement de quoi satisfaire à tous leurs besoins.

CEPENDANT leur tranquillité fut troublée par une troupe de Brigands, qui ne vivant que de rapines, erroient dans les bois & le long du rivage, & tuoient sans pitié tout ce qui tomboit de vif entre leurs mains. Ces furieux (*d*) attaquèrent la hute; & ne trouvant pas de résistance dans quatre hommes sans armes, qu'ils reconnurent pour des Européens, ils voulurent sçavoir comment ils avoient fait naufrage, & quels effets ils avoient sauvés. Ainsi l'espérance qu'ils eurent, de tirer quelque profit de cette rencontre, sauva les Hollandois, en les dérobbant à leurs premiers transports. L'Hermite, moins tremblant pour lui-même que pour ses Hôtes, se jetta à genoux, les mains élevées vers le Ciel; & par une vive peinture de leurs infortunes & de leur pauvreté, il toucha si vivement ces Barbares, que loin d'exercer leur fureur ordinaire, ils offrirent de conduire les quatre Etrangers à *Japara*, Pays le plus voisin, où l'on voyoit souvent des Vaisseaux de leur Nation. Cette offre parut si sincère aux Hollandois, qu'ils ne firent pas difficulté de l'accepter. Après avoir remercié l'Hermite, ils se mirent en chemin avec leurs Guides, par des déserts & des bois affreux: mais, entrant de-là dans les plaines agréables & bien cultivées, ils arrivèrent dans la Ville du *Mataram*, Empereur de l'Isle, d'où ils se rendirent sans peine au Comptoir de Japara. Les Directeurs donnèrent quelque récompense aux Brigands qui les avoient conduits. Schouten vit ces quatre hommes à Batavia, où ils avoient été renvoyés depuis peu; mais il n'a pas sçu qu'on ait jamais entendu parler de leurs Compagnons (*e*).

Passion de l'Auteur pour les Voyages.

SON goût pour les Voyages n'ayant fait que s'enflammer par les avantures d'autrui & par les siennes, il apprit, avec une satisfaction extrême, qu'on équipoit deux Vaisseaux, qui devoient partir, sous la conduite de Guillaume *Reyersz*, pour aller découvrir de nouvelles Régions dans les Mers les plus reculées au Sud. Ces deux Bâtimens furent munis de vivres pour dix-huit mois, chargés de précieuses marchandises, & montés d'un fort gros Equipage. Quantité de Volontaires y prirent parti, sans autre motif que la gloire. Schouten conçut une passion si violente pour obtenir la permission de s'embarquer, que ne s'étant pas rebuté de plusieurs refus, il eut le bonheur d'être employé, par l'ordre de Reyersz même, sur

(*d*) Leur genre de vie leur fait donner le nom de *Vagons*. Pour s'exciter au meurtre & au pillage, ils prennent de l'Amfion ou de l'Opium.. L'Auteur raconte, que dans les Villes mêmes, il leur arrive souvent de commettre les mêmes desordres. „ Lorsque l'Opium commence à produire son effet, ils „ se mettent à crier, *Amock*, *Amock*, qui „ signifie *massacre*; &, le sabre ou le poignard au poing, ils tombent sur tout ce „ qui se trouve exposé à leurs coups. Schouten en vit exécuter trois, dont la rage „ s'étoit exercée jusqu'au milieu de Batavia. „ On leur coupa d'abord les mammelles; „ ensuite on les roua, en commençant par „ le bas du corps. Malgré la crainte qu'on „ tâche de leur inspirer, par de si cruels supplices, leurs fureurs se renouvellent souvent dans les Villes & au dehors". *Pag*. 40.

(*e*) *Pag*. 51 & précédentes.

sur une Flute, nommée le *Cerf rouge*, qui devoit accompagner les deux Vaisseaux.

GAUTIER SCHOUTEN. 1659.

Il s'embarque pour une Expédition inconnue.

Cette petite Escadre partit de Batavia au mois de Mars 1659, & prit son cours à l'Est, le long des hautes Montagnes de Java, qui sont toutes revêtues d'arbres. Dix jours après, elle jetta l'ancre devant la Ville de Japara, dont l'Auteur prit plus de connoissance, dans l'espace de quelques jours, qu'on n'en a tiré jusqu'ici de toutes les autres Relations de ce Recueil.

Observations sur Japara.

La vûe de la Ville, & des belles campagnes qui sont au-delà, l'ayant porté à descendre au rivage, il trouva, dit-il, que Japara est fort bien murée, surtout du côté de la Mer. Ses maisons sont bâties de pierre & de chaux. Elle est arrosée d'une Rivière, qui descend des Montagnes, & qui venant se jetter dans la Mer, forme, à son embouchure, un très-bon Port. Les rues, les remparts, les places publiques, & la plûpart des édifices, sont ornés, comme les campagnes, de beaux arbres & de jardins remplis de fruits. Les places, où se tient le marché, causèrent de l'admiration à Schouten, par la diversité des Nations qui s'y trouvoient réunies; Persans, Arabes, Guzarates, Chinois, Habitans des Côtes de Coromandel & d'Achem, Malais, Peguans, &c. On y voyoit aussi toutes sortes de marchandises étrangères, sans excepter celles de l'Europe. Il y a peu de belles rues, parceque les maisons sont isolées, avec de spacieux enclos, qui n'ont aucun alignement, & qui forment une espèce de labyrinthe. La jalousie des Javans & des Chinois rend ces détours fort dangereux pour les Etrangers. Les femmes du Pays sont si coquettes, qu'elles perdent toute retenue, lorsqu'elles rencontrent des hommes, surtout des Européens, autour de leurs jardins & de leurs maisons; & si l'on refuse de satisfaire leur passion, elles deviennent capables de toutes sortes d'emportemens. Cependant elles sont si laides & si desagréables, qu'avec le desir même de s'abandonner à la débauche, les Hollandois ne sont guères tentés d'accepter leurs avances (*f*).

Danger que l'Auteur évite dans la cour d'une Mosquée.

Le Mahométisme étant la Religion dominante à Japara, on y voit une Mosquée, qui parut moins remarquable à Schouten par sa beauté, que par la rigueur extraordinaire avec laquelle on en éloigne ceux qui ne sont pas profession de la même Loi. Il ne leur est pas même permis d'entrer dans la cour qui l'environne. Idolâtres ou Chrétiens, ils sont poursuivis en justice par les Prêtres Maures, qui demandent leur mort par le feu, ou par quelqu'autre supplice. La Mosquée passe alors pour souillée; & si l'on ne se hâte de la purifier, par des cérémonies éclatantes & par des prières publiques, il faut qu'elle soit détruite aussi par le feu. Schouten & quelques autres Hollandois, qui n'étoient pas informés de ce rigoureux usage, se laissèrent conduire, par leur curiosité, dans un lieu fort agréable, dont ils virent la porte ouverte. C'étoit malheureusement la cour de la Mosquée, qui étoit bien plantée d'arbres, & qui contenoit divers édifices, pour le logement & les fonctions des Prêtres Maures. Il y avoit, autour de la Mosquée même, un beau canal, où plusieurs femmes se lavoient, avec peu d'égard

(*f*) Page 53.

GAUTIER SCHOUTEN. 1659.

d'égard pour la pudeur. Elles prirent la fuite; ce qui n'empêcha pas Schouten & ses Compagnons de passer sur un pont, bordé d'une balustrade à hauteur d'appui. Ils touchoient à la porte de la Mosquée, & leur indiscrétion les alloit faire entrer, lorsqu'ils se virent tout d'un coup environnés d'une troupe de Javans, qui sembloient ne respirer que vangeance. Ces furieux tirèrent leurs poignards; & se saisissant des Hollandois, ils paroissoient prêts à leur percer le sein. Schouten, qui ne pouvoit ni leur parler, ni les entendre, n'eut pas d'autre ressource que de se jetter à genoux. Il crut comprendre qu'ils ne s'accordoient pas entr'eux, & que les uns vouloient une punition sanglante, tandis que les autres se laissoient toucher à la pitié. Enfin, quelques Pretres vinrent leur représenter que la Mosquée n'étoit pas encore profanée, puisque les Etrangers n'y étoient pas entres, & qu'il falloit pardonner quelque chose à leur ignorance. Schouten se crut sauvé par un miracle; d'autant plus, dit-il, que les Habitans de cette Ville ont plus de haine & de cruauté pour les Hollandois, qu'aucun autre Peuple de l'Orient. Il n'y avoit rien d'ailleurs de singulier dans cette Mosquée. C'étoit un espace quarré, avec une chaire environnée de bancs. L'édifice étoit quarré aussi par le dehors, & s'élevoit comme une tour, avec quatre ou cinq plate-formes, les unes au-dessus des autres (g).

Les Hollandois sont détestés à Japara.

L'ESCADRE Hollandoise ayant remis à la voile, on eut bien-tôt la vûe de l'Isle *Celebes*. Après avoir passé entre son extrémité Méridionale & l'Isle de *Saleyer*, on reconnut, au commencement du mois d'Avril, les hautes Montagnes de *Thamahoo*, dont le sommet se cache dans les nues. Elles sont dans l'Isle de *Bouro*, au Sud de laquelle il falloit passer, pour traverser le Détroit qui la sépare de l'Isle d'*Anblau*. Les Hollandois employèrent plus de trois semaines à ce passage, tantôt arrêtés par les calmes, tantôt combattus par les vents & la marée. Le rivage, qui est fort escarpé, sur une profondeur qu'on ne put sonder, ne permettant pas d'y jetter l'ancre, ils étoient repoussés avec une violence qu'ils ne pouvoient vaincre. Enfin ils arrivèrent dans le Détroit, à la vûe d'un petit Fort que les Hollandois ont sur la Côte d'Anblau. Le Commandant de cette Place vint à bord, avec le Roi de l'Isle, pour saluer le Chef d'Escadre. On leur présenta de l'arrack & du gingembre confit. Le Roi n'eut pas plutôt jetté les yeux sur cette confiture, que la prenant pour de la chair de porc, & rejettant ce qu'il tenoit déja dans sa main, il fit un saut, & s'écria: „ ô Peuple Hollandois, pourquoi m'offencez-vous? Pouvez-vous ignorer que je ne mange point de lard"? Cette exclamation fit rire tout l'Equipage. Cependant comme le Roi paroissoit persuadé qu'on avoit voulu lui faire insulte, on crut devoir le desabuser. L'Ecrivain du Vaisseau, le prenant par la main, lui dit: „ Qu'avez-vous, Roi d'Anblau? Pourquoi rejettez-vous „ nos civilités? Ce n'est pas du lard qu'on vous présente, ni rien qui soit „ défendu par la Loi de Mahomet. Goûtez-en, & vous fiez à moi". Ce discours ayant appaisé le *Roitelet*, il prit des confitures & en mangea très-bien; puis il but de l'arrack, & paroissant fort gai, il se mit à sauter & à caprioler.

Isle Celebes. Isle Saleyer. Montagnes de Thamahoo. Isle Bouro. Isle Anblau. Simplicité du Roi d'Anblau.

(g) Pages 59 & 60.

Gautier Schouten. 1659.

Si le dessein de l'Auteur, dans un détail de cette nature, étoit de faire sentir quel air de familiarité les Hollandois prennent avec les Rois Indiens qui sont dans leur alliance, d'autres récits, dont une grande partie de son Journal est composé, n'apprennent pas moins avec quelle hauteur ils traitent les Rois qui s'opposent aux intérêts de la Compagnie. De nouveaux ordres ayant fait changer la destination de l'Escadre, Schouten se vit employé sur une autre Flotte, qui porta la guerre à quantité d'Isles, dont les Hollandois avoient reçu divers sujets de plaintes. Il nomme particuliérement *Goram*, *Sallowaki*, *Mannabocki*, *Ceram-laout*, & la Partie Orientale de la grande Isle de *Ceram*, où ils commirent toutes sortes de barbaries, par les mains de trois mille Indiens, qu'ils avoient pris à leur service. Ensuite, formant de plus hauts projets, ils entreprirent la conquête de l'Isle Celebes; & cette expédition ne leur réüssit pas moins heureusement (*b*).

Comment les Hollandois traitent les Rois Indiens.

1660.

Après le retour de la Flotte à Batavia, Schouten reçut ordre de remonter sur le même Vaisseau pour le Voyage d'*Arrakan*, qui est, dit-il, à six cens lieues de cette Capitale des Indes Hollandoises. C'étoit flatter son unique passion. On mit à la voile, le 12 de Septembre. Cette route, jusqu'au Golfe de Bengale, n'eut de remarquable que la rencontre d'un Navire Hollandois, qui avoit été commis pour chercher la nouvelle Isle de *Sainte-Helene*, & qui revenoit sans avoir pû la trouver. Mais, en entrant dans le Golfe, Schouten apprit à connoître l'orage annuel que les Européens, comme les Habitans de ces Contrées, nomment l'*Eléphant*. C'est une tempête extraordinaire, qui survient tous les ans aux mois d'Octobre & de Novembre, & qui court tantôt le long de la Côte d'Arrakan; tantôt le long de celle de Tanasseri, du Pegu, du Bengale, ou le long de la Côte Occidentale d'Orixa & de Coromandel. Elle est si terrible, qu'il n'y a point d'ancres capables d'arrêter les Vaisseaux; & s'ils sont surpris en Mer, ils évitent rarement leur perte (*i*). Après avoir couru les plus horribles dangers, Schouten arriva heureusement à l'embouchure de la grande Rivière d'Arrakan, qu'il falloit remonter l'espace d'environ dix-huit lieues. On jetta l'ancre devant l'Isle de *Butting*, pendant un courant fort rapide, qui vient de la Rivière; & le lendemain, on continua de remonter, en voyant des Campagnes fort agréables, des Bois, des Villes, des Bergers & des Bergères avec leurs troupeaux, & des Montagnes couvertes de verdure, jusqu'au sommet, qui sembloient s'élever au-dessus des nues. On fut obligé de mouiller, pour étaller la marée; & le jour suivant on passa devant *Oryenton*, Ville célèbre par sa Pagode, qui attire sans cesse un grand nombre de Pélerins, de toutes les parties de l'Orient & de l'Occident. Ensuite, on traversa des Campagnes de riz, diversifiées par des Jardins, des Vergers, des Bois & de gros Bourgs; & vers la nuit, on mouilla devant *Bandel*, Ville fort peuplée, où les Hollandois ont leur Comptoir, à dix-huit lieues de la Mer, & à une grande lieue de la Capitale du Royaume. La Rivière a si peu d'étendue, dans cet endroit, que pendant le vif de l'eau, sa largeur n'excéde pas la longueur du Navire.

Schouten part pour Arrakan.

Eléphant, nom d'une tempête extraordinaire.

Isle Butting.

Ville d'Oryenton.

Ville de Bandel.

Il

(*b*) Voyez la Description de l'Isle Celebes, au où Tome XV, nous avons inséré un morceau de la Relation de Schouten. R. d. E. (*i*) Pag. 163.

GAUTIER SCHOUTEN. 1660.

Les Syckes d'Arrakan viennent sur le Vaisseau Hollandois.

Il fallut se conformer à la Loi du Pays, qui oblige de saluer le Roi, à cette distance de la Capitale, d'où il peut entendre facilement le bruit du canon. A peine le Soleil fut-il levé, qu'on vit arriver, de sa part, des *Syckes* & des Conseillers d'Etat, pour répondre à cette politesse. Ils étoient dans les *Jelyasses*, ou les Galères à rames du Roi, qui s'avancèrent parées de pavillons, de flammes & de girouettes, au son des flutes, des trompettes & d'autres instrumens. Le principal Sycke passa d'un air grave sur le bord Hollandois, & fut suivi des autres Seigneurs, qui n'entrèrent dans la chambre de pouppe qu'un moment après lui. Ils avoient à leur suite un si grand nombre de Courtisans, de Pages, de Sécretaires, d'Ecuyers, de Laquais, & d'autres Domestiques, que le Vaisseau en étoit rempli. Quelques-uns d'eux, qui n'étoient peut-être que des Valets, voyant plusieurs Hollandois sur le demi-pont, tandis qu'ils passoient dessous pour suivre leurs Maîtres, s'en plaignirent comme d'un affront. Ils demandèrent à *Voorburg*, Président du Comptoir, pourquoi ils étoient si peu respectés? Il leur demanda grace pour des Etrangers, qui ne connoissoient pas les usages du Pays; & se tournant vers les Hollandois du Vaisseau, il leur dit d'un air fort sérieux: „ Amis, passez un peu à côté, ou descendez; car c'est un point d'honneur, „ dans le Pays où nous sommes, de ne pas passer sous un pont, lorsqu'il se „ trouve quelqu'un dessus (*k*)". Il n'y a point de Peuple au Monde, observe Schouten, qui soit plus rempli de vanité que celui d'Arrakan. La plûpart des Seigneurs étoient des hommes âgés, gros & épais, de bonne mine, & qui s'attiroient du respect: mais leur fierté se déclaroit dans leur contenance & leur démarche, autant que dans leurs discours. Ils ont le teint fort brun, sans être aussi noir que d'autres Peuples de l'Asie. Ils étoient magnifiquement vêtus, & leurs habits exhaloient une odeur très-agréable. Le Capitaine Hollandois prit la Lettre, dont le Gouverneur de Batavia l'avoit chargé pour le Roi, & la mit entre les mains de Voorburg, qui la tint élevée, suivant l'usage du Pays, pour la faire voir à tout le monde, comme un témoignage de la continuation de l'alliance entre les deux Nations. Ensuite, on fit des présens aux Seigneurs & aux principales personnes de leur suite: c'étoit du poivre, du girofle, du maïz, des noix muscades, de la canelle, & un grand miroir doré, dont ils parurent extrêmement satisfaits. Chacun saisit sa part, avec une avidité que l'Auteur compare à celle des fourmies, qui entraînent leur grain. L'excès de leur joye déconcerta, dit-il, toute leur gravité; & dans ce transport, ils firent cent grimaces, qui démentoient l'air avec lequel ils étoient entrés. Les présens furent portés brusquement dans les Jelyasses, sans aucune attention à ce qui se passoit sur le demi-pont: mais lorsqu'il fut question de porter la Lettre au Comptoir, où elle devoit être en dépôt jusqu'au jour de l'Audience, les airs graves recommencèrent; & pour éviter de la faire passer sous les tillacs & les ponts, on la donna, de la main, à quelques Officiers qui l'attendoient dans une Barque. Il y avoit, sur le rivage, plusieurs éléphans richement équipés, pour servir de monture aux Seigneurs, qui la portè-

Leur bizarre point d'honneur.

Leur figure.

Présens des Hollandois.

Avec quelle joye ils sont reçus.

(*k*) Page 168.

portèrent au Comptoir. De-là, ils continuèrent leur route, par terre, vers Arrakan.

Marche des Hollandois vers la Capitale.

Aussi-tôt que les Hollandois furent avertis de se rendre à l'Audience, ils partirent de Bandel, dans l'ordre dont on leur fit une loi. Le *Kutual*, ou le premier Magistrat de cette Ville, marchoit le premier, monté sur un éléphant, & vêtu d'une toile blanche. Il étoit entouré d'Archers, de Valets & d'Esclaves, qui marchoient pieds nuds, le long d'une digue hérissée de petites pointes de roches, & sur un terrain pierreux. Le *Roos*, ou le second Magistrat, suivoit son Supérieur, avec le même habillement & le même cortège. Une troupe de Musiciens, qui étoient sur les aîles, firent entendre leurs instrumens pendant tout le chemin. Les Hollandois formoient une autre troupe, avec leurs présens, qui consistoient en divers ouvrages de vernis du Japon, en miroirs, en étoffes d'écarlate, & en épiceries. Voorburg étoit assis sur un grand éléphant; & tenant d'une main la Lettre, qui étoit pour le Roi, il l'élevoit souvent au-dessus de sa tête, pour la faire voir aux Spectateurs. Quantité d'Huissiers de la Cour, & les Matelots Hollandois, marchoient autour de lui, pour écarter le Peuple. Il étoit suivi de *Moocker*, Capitaine du Vaisseau; & de *Fracy*, Commis du Comptoir, assis tous deux sur un même éléphant; & la marche étoit fermée par quelques Mousquetaires Hollandois, qui faisoient, de tems en tems, leur décharge.

Ils arrivent au Palais.

Ce bizarre Cortège ayant traversé la Ville d'Arrakan jusqu'à l'entrée du Palais, on fit descendre le Président, le Capitaine & le Commis. Ils passèrent par plusieurs grandes Portes, & par d'autres lieux, qui les conduisirent à la Salle d'Audience, où le Kutual leur déclara que le respect ne leur permettoit pas d'entrer chaussés. Ils laissèrent leurs souliers à la Porte. Quantité de Syckes, & d'autres Seigneurs, étoient assis dans cette Salle, sur de magnifiques tapis, les jambes croisées & richement vêtus. On obligea les Hollandois de s'incliner, ou plutôt de s'accroupir, & de baisser le visage jusqu'à terre avec les mains jointes sur le front. Ces humbles révérences furent répétées plusieurs fois. Ensuite le Roi parut, sortant d'un Cabinet; & chacun, tenant alors les mains jointes sur le front, baissa la tête, pour se reconnoître indigne de contempler la Majesté Royale. Les trois Hollandois, qui avoient peine à garder cette posture, ne purent s'empêcher de lever un peu la tête: mais quelques Valets de chambre, qui les observoient, les forcèrent de la baisser. Un Interprète ayant reçu la Lettre, & les Présens, les remit entre les mains d'un autre Officier, & fit aux Hollandois quelques civilités de la part du Roi. Alors on apporta aussi les Présens que ce Prince vouloit leur faire. Ceux qui étoient pour le Gouverneur de Batavia parurent les premiers, & furent posés sur la tête courbée des trois Hollandois, qui n'osèrent même se tourner pour les voir. C'étoit quatre petites pièces de toile grossière du Pays, qui valoient à peine trois risdales. Quatre autres pièces, qui étoient pour les trois Hollandois mêmes, furent mises aussi sur leurs tetes; & leur remercîment se fit par de nouvelles inclinations.

Humiliations auxquelles ils sont assujettis.

Présens du Roi.

Figure de ce Monarque.

Avec quelque soin qu'ils fussent observés, ils ne laissèrent pas de regarder, du coin de l'œil, le Monarque d'Arrakan, qui leur parut âgé d'environ

Gautier Schouten. 1660.

ron dix-huit ans, robuste, déja chargé d'embonpoint, & d'un teint assez blanc. Il avoit des brasselets, des boucles d'oreilles, & un collier d'or, enrichis de quantité de diamans & d'autres pierreries. Lorsqu'il eut assez considéré les Hollandois, il rentra dans le Cabinet d'où il étoit sorti; & ce ne fut qu'après son départ, qu'il leur fut permis de lever la tête. Ils se relevèrent si engourdis de cette violente posture, qu'à peine pouvoient-ils se tenir sur leurs jambes; & lorsqu'ils furent retournés à bord, il leur en resta des douleurs, qui les obligèrent d'avoir recours au Chirurgien (*l*).

Les Hollandois visitent le Pays.

Ils avoient fait ce Voyage, pour acheter du riz & des esclaves. Mais le riz, qui étoit encore dans les Campagnes, les obligeant d'attendre le tems de sa maturité, ils employérent cet intervalle à visiter diverses parties du Royaume. Voorburg leur prêta son *Lakno*, espèce de Galère à quarante Rameurs, d'où leurs regards pouvoient s'étendre dans le Pays; & quelquefois ils la quittoient pour entrer dans les Terres. D'une Montagne, qui est à la droite de Bandel, ils découvroient la Ville d'Arrakan, & les toits dorés du Palais. De l'autre côté, ils eurent la vûe d'une très-spacieuse Campagne, qui contenoit des Bourgs, des Villes, & qui offroit le plus beau Paysage du Monde. Une infinité de ruisseaux, dont le Royaume est arrosé, forment, entre les champs de verdure, des étangs presque tous quarrés, de cinquante, soixante, & jusqu'à cent perches de tour. On vante la vertu de leurs eaux, pour la santé des hommes & des bêtes. Les Hollandois en firent plusieurs fois l'expérience. Ils virent quantité de vastes écuries, dans chacune desquelles on entretenoit dix-huit, vingt, ou vingt-cinq éléphans. Chaque fois qu'ils descendoient à terre, ils étoient surpris, non-seulement de la fertilité & des agrémens du Pays, mais encore plus du nombre de ses Habitans, que Schouten trouva *prodigieux*, & qui lui fit douter si le Monde a quelque autre Pays aussi peuplé.

Le Roi ne se fait voir à ses Sujets qu'une fois en cinq ans.

De cinq en cinq ans, le Roi sort de son Palais & se fait voir au Public. Ce jour, qui est ordinairement le 15 de Décembre, est le seul auquel il soit permis de le regarder; ou du moins cette faveur n'est accordée, en d'autres tems, qu'aux principaux Seigneurs de l'Etat, parceque, dans la nécessité où ils sont d'être souvent avec leur Maître, il est impossible de faire autrement. Lorsque Schouten arriva dans le Royaume, on avoit dépêché des Courriers de toutes parts, pour annoncer cette cérémonie & porter l'ordre, à tous les Sujets de l'un & de l'autre sexe, depuis dix-huit ans jusqu'à soixante, de se rendre dans la Capitale, pour voir le Roi, sous peine d'une amende pécuniaire d'environ dix sous: plaisant usage, observe Schouten, pour lever des sommes immenses, dans un Pays si peuplé; car, le nombre de ceux qui font ce Voyage ne monte pas, dit-il, à la dixième partie des Habitans. L'amende est trop legère pour les effrayer. Cependant, la curiosité seule, & le plaisir de voir une Fête célèbre, suffisent toûjours pour attirer une multitude innombrable. Schouten décrit un spectacle, dont il fut témoin.

Profit qu'il en tire.

Le

(*l*) Pages 183 & précédentes.

GAUTIER SCHOUTEN. 1660.

Cérémonies de ce grand jour.

Le jour de la cérémonie, on vit, dès le matin, toutes les places voisines du Palais, garnies d'échaffauts, d'amphithéâtres, & de préparatifs pour les feux d'artifice. Les principales rues avoient été soigneusement nettoyées, & la plûpart étoient bordées d'appuis ou de balustrades. On avoit distribué, à des distances réglées, quantité d'Huissiers & de Soldats, pour contenir le Peuple & faire régner l'ordre. Le Roi sortit du Palais, au son des tambours, des trompettes & des flutes, monté sur un éléphant de médiocre grandeur, vêtu d'habits superbes, la tête couverte d'un riche turban, sur lequel il portoit une couronne d'un prix inestimable. Il étoit assis, les jambes croisées sous lui, & conduit par un Seigneur, qui étoit placé sur le cou de l'animal. Les harnois étoient bordés de perles & d'or. Plusieurs Seigneurs soutenoient, sur la tête du Monarque, une espèce de dais ou de parasol. Autour de lui marchoient, à pied, un grand nombre des principaux Officiers du Royaume, avec les Gardes. A peine étoit-il passé, au milieu de toutes sortes d'instrumens de Musique, qu'on voyoit paroître, sur un autre éléphant, le premier Seigneur de la Cour, entouré de son propre cortège. Après lui venoient successivement tous les autres Sickes, montés aussi sur des éléphans, chacun suivant l'ordre de sa naissance ou de sa dignité, & tous avec le même air de richesse & de splendeur. On employa beaucoup de tems à mettre en ordre des Equipages si nombreux, & à les faire sortir de la Forteresse & du Palais. Les Talapoins & les Musiciens fermoient la Marche (*m*).

Serment de fidélité.

Le Monarque d'Arrakan alla passer dans les principales rues des différens Quartiers de la Ville, & dans toutes les places & les promenades publiques. A son retour, il s'arrêta dans une vaste esplanade, qui est devant la Forteresse, & ses Gardes formèrent une haye fort épaisse autour de lui. Au-delà du cercle étoient les Spectateurs. Là, on leur fit prêter serment de fidélité, suivant l'usage qui s'observe aussi tous les cinq ans. Au milieu des acclamations, les instrumens de Musique, le canon, les pierriers & la mousquéterie se firent entendre avec un bruit épouvantable, parmi lequel on fit jouer les feux d'artifice. Il n'y a point de Peuples, en Orient, qui l'emportent sur celui d'Arrakan, pour cette invention. Vers le soir, on termina la Fête par des spectacles, des danses & des concerts de Musique. Le Roi n'en attendit pas la fin, pour rentrer dans son Palais; & le lendemain, tous les Spectateurs reçurent ordre de retourner à leurs demeures.

Spectacle dont il est suivi.

PENDANT

(*m*) „ Je ne crois pas, dit Schouten, „ qu'on ait jamais vû, en aucun lieu du „ Monde, une si grande parade de richesses, de joyaux exquis, de perles, de pierreries, d'or, d'argent, & de toutes sortes „ d'ornemens, de vêtemens riches, d'étoffes de soye & de broderies. Les armes „ n'étoient pas moins enrichies que tous les „ autres ornemens des hommes & des éléphans; & pour tout dire, en un mot, la „ richesse, la splendeur & la magnificence „ de cette Fête surpasse tout ce qu'on s'en „ peut imaginer. Jamais on n'a vû tant de „ drapeaux, de banderolles, de parasols d'un „ ouvrage exquis, & de superbes étoffes. Jamais on n'a tant vû de diverses sortes de „ figures & de modes dans les ajustemens, „ & dans tous les ornemens qui furent étalés". *Pag.* 193.

GAUTIER SCHOUTEN. 1660.

Allarmes qui se répandent dans le Royaume d'Arrakan.

PENDANT que la Nation étoit encore remplie de ces idées, il se forma, du côté de l'Ouest, un nuage qui la jetta dans de vives allarmes. *Cha-Susa*, seul fils de *Cha-Jehan* qui fut échappé aux armes de son frère *Aureng-zeb*, se vit forcé de quitter le Bengale, par l'Armée victorieuse de l'*Emir-Jemla*, & de chercher une retraite, sous quelque protection puissante. Il s'étoit proposé de s'embarquer à *Daca*, Place située sur la frontière Orientale du Pays qu'il abandonnoit, & de se rendre à *Mocka*, dans la Mer rouge, pour aller implorer de-là le secours du Roi de Perse. Mais, n'ayant pas trouvé de Vaisseau à Daca, la crainte de tomber entre les mains de ses Ennemis, lui fit prendre le parti de passer dans le Royaume d'Arrakan, avec lequel les Bengalois étoient en guerre. Cette résolution doit faire juger de son desespoir. Schouten, qui étoit alors à Bandel, fut témoin des dernières infortunes de ce Prince. Il en prend occasion de raconter l'Histoire d'Aureng-zeb & de toute la Famille Impériale de l'Indoustan. Mais, son récit n'ajoûtant rien à celui de Bernier & de quelques autres Voyageurs, on doit borner ici son témoignage à quelques circonstances moins connues, qui regardent Cha-Susa, & qui se passèrent sous ses yeux.

Cha-Susa, frere d'Aureng-zeb, y vient chercher un azyle.

1661.

CE malheureux Prince arriva sur la frontière du Royaume d'Arrakan, avec toute sa famille, & cinq cens de ses plus fidèles Sujets. Le Roi, sur la première nouvelle de leur marche, leur envoya ordre de s'arrêter, & leur fit demander dans quelle vûe ils osoient entrer armés dans ses Etats; Cha-Susa répondit „ qu'il étoit le Prince de Bengale, qui, pour éviter la „ furie d'un impitoyable Vainqueur, venoit se jetter aux pieds du Roi d'Ar- „ rakan, & lui demander sa protection; qu'il regrettoit amérement de l'a- „ voir offensé, en lui déclarant la guerre, & que, malgré cette offense, il „ avoit une si haute opinion de sa générosité, qu'il aimoit mieux se livrer „ volontairement entre ses mains, que de tomber dans celles de son frère: „ qu'il s'y livroit sans réserve, & qu'il étoit libre au Roi d'user à son gré „ du pouvoir qu'il lui donnoit sur lui-même & sur ce qu'il avoit de plus „ cher; mais qu'il ne doutoit pas qu'un si grand Monarque ne fût touché „ de l'infortune d'un homme de son rang, & qu'il ne lui donnât quelques „ marques de compassion (*n*)".

Réponse qu'il fait aux Envoyés du Roi.

Il est bien traité.

LE Roi d'Arrakan, & toute sa Cour, ne balancèrent point à prendre la protection du Prince fugitif. Il reçut un accueil honorable dans la Capitale: mais cette disposition dura peu, & les promesses, auxquelles il avoit pris confiance, furent bientôt rétractées. L'aversion naturelle pour les Bengalois, qu'un rayon de générosité avoit comme suspendue, fut ranimée par la vûe des trésors que le Prince avoit apportés dans sa suite. Toute la pitié, qu'on avoit marquée pour ses malheurs, se convertit en haine. On affecta néanmoins de cacher de si noirs sentimens, tandis qu'on cherchoit un prétexte pour les faire éclater: mais Cha-Susa s'apperçut de ce changement, & se vit réduit à fuir encore, pour conserver sa vie. La prudence étant nécessaire à ses résolutions, il fit représenter, au Roi, que l'air d'Arrakan nuisoit à sa santé, & qu'il avoit besoin, pour se rétablir, de faire quelque séjour à la campagne. On ne put lui refuser cette faveur,

On change de sentimens pour lui.

(*n*) Pag. 230.

veur. Son dessein étoit d'envoyer secrétement, par divers chemins, une partie de ses Bengalois vers la frontière, & de prendre ensuite le tems de la nuit pour les joindre avec sa famille, dans l'espérance de passer sur les Terres du Pegu. Il en fit partir environ quatre-vingt. Mais, quelques mesures qu'ils eussent apportées à l'exécution de ses ordres, ils ne purent se rassembler sans faire naître des soupçons. On leur demanda où ils alloient. Ils répondirent qu'ils étoient Sujets de Cha-Susa, & qu'étant chargés, par leur Prince, d'une commission fort importante, ils demandoient la liberté du passage. Elle leur fut offerte, à condition qu'ils remettroient leurs armes. Une loi si honteuse leur paroissant plus insupportable que la mort, ils entreprirent de passer malgré ceux qui s'y opposoient. Le desespoir les rendit terribles; mais, après avoir résisté long-tems aux efforts d'un grand nombre d'Ennemis, ils ne virent plus d'autre espérance de se sauver, qu'en mettant le feu aux maisons. Un vent de Nord-Est, qui souffloit avec violence, la proximité des maisons, dans un Pays, où les campagnes ont l'apparence continuelle d'une Ville, & la sécheresse des matériaux, dont elles sont composées, donnèrent tant d'impétuosité aux flammes, qu'en peu d'heures, tous les édifices, qui étoient sous le vent, furent consumés jusqu'à la Rivière. De-là, le feu se communiquant le long du bord, alla jusqu'au Vaisseau Hollandois, qui étoit descendu vers *Oryenton*, & mit les Matelots dans la nécessité de couper les cables, pour s'éloigner promptement de la rive. Il ne fut arrêté, dans cet endroit, qu'après avoir détruit une rangée de plus de mille maisons, dans l'espace de plusieurs lieues. Mais cette fureur ne tourna point à l'avantage des Bengalois. La plûpart furent tués, & ce ne fut pas les moins heureux; ceux, qui ne purent éviter d'être pris, furent empalés & brûlés vifs sur le pieu (*o*).

Tentatives qu'il fait pour s'évader.

Sort des gens qu'il employe.

Incendie de plusieurs lieues d'étendue.

Cha-Susa, quoique mortellement affligé du sort de ses Serviteurs, ne cessa point de chercher de nouvelles voyes, pour se délivrer d'un dangereux esclavage. Il fit partir encore quelques Bengalois, avec ordre de lui ménager une retraite ignorée, chez quelque Habitant du Pays même; soit dans les Montagnes, ou dans une Province éloignée de la Cour. Cet expédient lui réussit. Il disparut, avec les principaux de sa suite; & ses précautions furent si justes, qu'il emporta heureusement ce qu'il avoit de plus précieux.

Cha-Susa disparoit.

Dans le même-tems, on apprit que l'Emir-Jemla, résolu de le poursuivre dans toutes ses retraites, s'étoit avancé, avec une Armée redoutable, jusqu'à la Ville de *Diange*, sur les frontières du Royaume d'Arrakan. La consternation fut aussi vive, à la Cour, que dans les Provinces. Les Hollandois mêmes tinrent conseil; & de deux partis, dont l'un panchoit à se retirer sur le champ, l'autre à se hâter moins, mais à se tenir sur ses gardes; le second fut embrassé. Un ordre du Roi, pour la levée des Troupes nécessaires à sa défense, fit bientôt paroître deux puissantes Armées, qui marchèrent vers Diange. Jemla, surpris de cette diligence, ne se hasarda point à pénétrer dans un Pays entrecoupé de Rivières & de Canaux. Ses

Il est poursuivi par une Armée de son frère.

(*o*) Pag. 234.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

Ses plus grandes hostilités furent quelques pillages & quelques incendies, par lesquels il se flatta d'engager les Armées d'Arrakan à se réunir, pour quelque action décisive.

CEPENDANT le Roi d'Arrakan n'épargnoit rien, pour découvrir le Prince de Bengale; & toutes les Gardes des frontières avoient ordre de ne laisser passer aucun Maure, sans un Passeport de sa main. Les Hollandois furent observés avec tant de rigueur, que non-seulement on fit défense aux Maures & aux Sujets du Royaume d'aller à leur Vaisseau, sous le prétexte ordinaire du Commerce, mais qu'on visita soigneusement les moindres Barques, qui prenoient cette route. Le tems vérifia, néanmoins, qu'on les avoit soupçonnés mal-à-propos d'avoir entrepris de conduire le Prince à Batavia. Il fut enfin découvert, & mené dans la Ville d'Arrakan, où le Roi se crut autorisé, par sa fuite, à lui faire donner la mort (p). Les Bengalois, qui furent arrêtés, eurent le même sort que leur Maître; & ses trésors tombèrent entre les mains du Roi, à l'exception de ce qui fut détourné par les Gardes, qui s'étoient saisis de sa personne, ou par les Sujets d'Arrakan, qui avoient favorisé son évasion. Schouten assure, que l'année suivante, les Hollandois, qui retournèrent au Comptoir de Bandel, en apportèrent de précieux restes, qu'ils achetèrent de diverses personnes qui n'en connoissoient pas le prix.

On découvre sa retraite.

Il reçoit la mort.

Schouten visite la Ville d'Arrakan & le Quartier Portugais.

APRÈS ces tragiques événemens, qui arrivèrent à la fin de l'année 1661, Schouten, curieux de visiter encore une fois la Ville d'Arrakan, & les lieux voisins, remonta dans le Lackno de Voorburg, avec quelques Officiers de son Vaisseau. Ils passèrent d'abord entre deux rochers fort élevés, qui semblent avoir été séparés pour faire passage à l'eau, & qui forment de chaque côté comme un rempart. Bientôt, ils entrèrent dans la Ville, qu'ils traversèrent d'un bout à l'autre, sans faire arrêter leurs Rameurs; & continuant de remonter avec la marée, qui les poussoit rapidement, ils arrivèrent au Quartier des Chrétiens Portugais, qui en est à deux lieues. Les Portugais de cette Colonie étoient alors au service du Roi d'Arrakan, dans ses Guerres contre le Bengale, Siam & le Pegu. La plûpart commandoient des Jelyasses; & la paye, qu'ils recevoient de la Cour, leur fournissoit une subsistance honnête. Schouten, sans nous apprendre leur nombre, ni quel hasard les avoit amenés dans le Royaume (q), fait

(p) L'Histoire de ce Prince est rapportée au Tome XIII. pag. 311. & 312., où l'on peut voir sur quelle autorité les Missionnaires Lutheriens de Tranquebar nient sa mort violente. R. d. E.

(q) Ces Portugais étoient des Pirates, qui infestoient le Golfe & tous les Canaux du Gange, à plus de trente lieues dans les Terres. Le Roi d'Arrakan s'en servit d'abord utilement contre les Mogols; mais ils devinrent si puissans, avec le tems, qu'ils offrirent, au Viceroi de Goa, de lui livrer son Royaume. Sa fierté, ou sa jalousie, lui firent rejetter des propositions qui lui étoient faites de la part d'un homme de basse extraction, quoique Chef de ces Pirates & marié à une des filles du Roi d'Arrakan. Le Viceroi refusa également de les secourir contre les Mogols, sous le règne d'Aureng-zeb, qui les attira ensuite à son service, à force de belles promesses, dont il ne tint compte par après; de sorte qu'affoiblis peu à peu, il lui fut facile de les détruire entièrement, & de se rendre maître, en 1665, du Royaume d'Arrakan, sous le prétexte de vanger la mort de Cha-Sousa son frère. Voyez la Description du Royaume d'Arrakan, Tome XI. pag. 343. R. d. E.

fait une peinture agréable de leur demeure & de leur situation. Ils étoient établis, dit-il, dans un Bourg très-riant, au milieu d'une fertile plaine, proche de la grande Rivière, sans être gênés dans l'exercice de leur Religion. Quelques-uns étoient mariés avec des femmes Portugaises. D'autres, ayant épousé des femmes idolâtres, les avoient engagées à recevoir le Baptême. Leur vie paroissoit fort douce. Ceux qui tiroient leur solde du Roi étoient alors à l'Armée. Les autres firent beaucoup de caresses aux Hollandois; sur quoi Schouten observe, que malgré la différence d'opinions, qui partage les Chrétiens, tous ceux, qui se rencontrent dans ces Régions éloignées, ont les uns pour les autres plus de confiance & d'affection que pour les Idolâtres, du moins lorsque ces sentimens ne sont pas suspendus par quelque animosité particulière (r).

Situation des Portugais dans le Royaume.

En revenant à la Ville, les Hollandois y entrèrent, à pied, par une grande Porte, bâtie sur une éminence de roche. Outre les murs, qui sont de pierre & d'assez belle hauteur, Arrakan est fortifiée, de chaque côté, par des rochers escarpés, qui en rendent l'accès fort difficile. Schouten y observa des rues fort marchandes, & plusieurs belles places, qui conduisent au Palais; mais son admiration tomba particulièrement sur l'affluence du Peuple, qu'on y rencontroit de toutes parts. Un Secrétaire du Kutual de Bandel, qui conduisoit les Hollandois, & sans lequel ils n'auroient pas eu la liberté d'entrer dans la Ville, leur fit voir quelques parties de la Forteresse, qui renferme le Palais du Roi. Ils distinguèrent, dans l'éloignement, l'appartement de ce Monarque & celui de ses femmes, dont les toits dorés s'élèvent au-dessus de tous les autres. La Ville d'Arrakan est à-peu-près de la grandeur d'Amsterdam. Elle est entourée de Fauxbourgs, qui ont quelques lieues de longueur. Schouten ne se lasse point de répéter qu'il n'a jamais vû de Ville, où les maisons soyent si serrées & les habitans en si grand nombre. „ Il semble, dit-il, que les Bâtimens des Riches & des „ Pauvres soient entassés les uns sur les autres: mais la plûpart sont si bas, „ qu'ils ne répondent guères à la vanité de la Nation. Dans la Ville, dans „ les Fauxbourgs, & dans toutes les parties du Royaume que j'ai visitées, „ elles n'avoient pas plus de quatre, ou cinq, ou six pieds de hauteur". La plûpart sont construites de gabbagabbas, de branches de palmier, de roseaux & de feuilles de cocotier. Elles ont beaucoup de fenêtres & de jolis appartemens, dont les communications sont bien distribuées. On n'y voit pas de foyers, de greniers, ni de caves. La cuisine se fait hors des appartemens, sous de petits auvents, qui sont proche des portes, où les femmes font cuire les alimens dans des pots de terre. On couche sur des tapis & des nattes; & l'on n'employe que des cabaies de toile & de coton, pour se garantir du froid. Mais le principal agrément du Pays consiste dans la beauté de ses païsages. Les bois, les campagnes, les jardins, sont verds pendant toute l'année, quoique l'hyver y dure depuis le mois d'Avril jusqu'au mois d'Octobre, & se passe en pluye & en orages. A ce mauvais tems succède une saison charmante, pendant laquelle on recueille

Description de la Capitale.

(r) Pag. 241.

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

cueille les fruits de la terre, qui produit en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie (*s*).

Retour de Schouten à Batavia.

Nouvelle qu'on y reçoit de la perte de Formose.

LE retour de Schouten, à Batavia, lui fit apprendre une nouvelle, dont l'affection qu'il devoit à sa Patrie l'obligea de partager le chagrin, avec tous les véritables Hollandois. Une Frégate, qui venoit de *Taiovan*, rapporta que cent Jonques Chinoises, commandées par l'Amiral *Coxinga*, étoient venues surprendre l'Isle *Formose*, & que les Chinois s'en étoient rendus maîtres. Tous les Hollandois de l'Isle étoient retirés dans leur Fort, qui se nommoit *Zélande*, & s'y défendoient avec courage. Mais il y avoit peu d'apparence qu'ils pussent résister long-tems à quarante mille hommes, qui les tenoient assiégés. Un de leurs Vaisseaux avoit sauté en l'air, dans un combat contre les Jonques, & les autres avoient pris le chemin du Japon; tandis que la Frégate étoit venue faire, à Batavia, le récit de cette disgrace.

Flotte équipée pour secourir les Hollandois.

L'ALLARME fut si vive, dans le Conseil, qu'on y donna sur le champ des ordres pour faire partir dix Navires, qui furent équipés avec une diligence surprenante. Schouten ne se sentit aucun penchant, pour une Expédition militaire. Il s'engagea dans un autre Voyage, qui eut plus d'attraits pour sa curiosité: mais, ayant appris, au retour de la Flotte, tout ce qui s'étoit passé dans cette importante occasion, il en peut parler, dit-il, avec autant de certitude, sur le témoignage de plusieurs personnes également intelligentes & sincères, que s'il y eût été lui-même (*t*).

Récit de cet événement.

L'ISLE, que les Européens nomment *Formose*, & qui porte, à la Chine, le nom de *Pacanda*, n'a pas moins de cent quarante lieues de tour. Sa forme est longue. Elle est située sous le Tropique du Cancer, & s'étend depuis les vingt & un jusqu'au-delà des vingt-cinq degrés de Latitude du Nord. C'étoit des Portugais qu'elle avoit reçu le nom de Formose; & sa beauté l'en rendoit digne, avant que les Chinois l'eussent désolée. Elle avoit plusieurs grands Bourgs, extraordinairement peuplés, & tant de bonnes choses en abondance, que les Hollandois, suivant l'expression de l'Auteur, s'y croyoient dans un Paradis terrestre. La plus grande partie étoit au pouvoir de leur Compagnie des Indes, qui n'avoit rien épargné pour y répandre les lumières du Christianisme. Elle y avoit bâti plusieurs Forts, pour se conserver la possession d'une Isle, d'où son Commerce pouvoit tirer de grands avantages. Schouten ajoûte „ que les Insulaires, ayant reconnu la bonne foi des Hollandois, leur témoignoient de l'affection, & leur obéissoient volontairement. Le nombre des Chrétiens augmentoit de jour en jour. Il falloit leur bâtir souvent de nouvelles Eglises, & multiplier le nombre des Ecoles. Quantité de Chinois alloient s'établir à Formose & à Taiovan, pour y exercer leur Commerce sous la Régence des Hollandois. Les marchandises, qu'ils y recevoient de *Chincheo* & d'*Aimoi*, étoient transportées, par les Hollandois, en Europe, au Japon, & dans toutes les Indes".

Comment les Hollandois étoient établis à Formose.

AINSI l'Isle Formose étoit déja florissante, & les Chinois mêmes sembloient

(*s*) Pag. 247.

(*t*) Pag. 265. On ne prendra, de sa narration, que ce qui manque à l'Article de la Chine, Tome VII. de ce Recueil.

bloient avoir quelque intérêt à l'enrichir. Mais, la face de cet Empire ayant changé par la Conquête des Tartares, Coxinga, fameux Pirate (v), qui avoit succédé à la puissance de *Chincbilung*, & qui haïssoit les Hollandois, parcequ'ils s'étoient souvent opposés à ses brigandages, entreprit de ruiner leur Etablissement pour s'enrichir de leurs dépouilles. Il vint fondre sur les Taiovanois avec toutes ses forces.

Gautier Schouten. 1662.

Schouten remarque, avec autant de gravité que de confiance, que divers présages avoient annoncé ce malheur à Formose. Au mois de Janvier de la même année, on avoit senti les secousses d'un furieux tremblement de terre, qui avoit fait crouler toutes les montagnes de l'Isle, & tomber trente & une maisons à Taiovan. Les épaisses murailles du Fort de Zélande en avoient beaucoup souffert. En meme-tems les flots de la Mer s'étoient soulevés avec une violence, qui sembloit menacer l'Isle de sa ruine. Le 15 d'Avril, à minuit, on avoit entendu, sur un Bastion du Fort de Zélande, d'effroyables bruits, qui avoient éveillé toute la Garnison. Elle avoit pris les armes, pour courir au lieu d'où ce fracas s'étoit fait entendre: mais, avec beaucoup de recherches, on n'y avoit rien trouvé, & cet accident avoit causé une surprise incroyable. Il y avoit, dans la Rade de *Baxamboi*, trois Vaisseaux à l'ancre, sur lesquels on vit, de terre, une heure avant le jour, des flammes épaisses, qui s'élevoient par intervalles, comme d'un canon qui auroit tiré; tandis que du côté des Vaisseaux, on voyoit la même chose au Fort de Zélande; & tous ces phénomènes, qui ne furent accompagnés d'aucun bruit, disparurent à la pointe du jour. Le 29 du même mois, en plein midi, on vit, devant les nouveaux ouvrages du Fort, sortir trois fois de l'eau, & rentrer autant de fois, un homme, ou quelque animal de figure humaine, qui disparut après ces trois apparitions. L'après-midi, du même jour, on apperçut, sous un des Bastions du Fort, une sirène, qui avoit de longs cheveux blonds, & qui parut aussi trois fois. L'Auteur ne combat, ni la vérité des faits, ni l'opinion de ceux qui les regardoient comme un avertissement du Ciel.

Présages qui les avertissent de leur ruine.

Le matin du dernier jour d'Avril, lorsque le Soleil eut dissipé un brouillard fort épais, qui couvroit l'horizon, on vit, du Fort de Zélande, la Mer couverte d'une forêt de mâts. Cette grande Armée se divisa aussi-tôt en trois Escadres; la première, passant devant le Fort, alla jetter l'ancre trois lieues au-dessus, du côté du Sud. La seconde gouverna au Nord, vers le Passage de *Lagimoi*, qui est entre Formose & le Banc long & étroit de Baxamboi. La troisième demeura vis-à-vis du Fort, à la portée du canon des Vaisseaux Hollandois, qui étoient dans la Rade. Un grand nombre de Troupes ayant aussi-tôt débarqué, se répandirent dans l'Isle, & commirent toutes sortes d'hostilités. Les Insulaires & les Chinois mêmes ne furent pas plus épargnés que les Hollandois. Quatre cens hommes, qui furent envoyés pour la défense du Fort de *Zijkam*, furent coupés & taillés en pièces. Une partie de ceux, qui échappèrent au massacre, entra dans la Place; l'autre ne put se sauver, qu'en repassant à la nage dans le Fort de Zélande. Les Ennemis se hâtèrent d'assiéger Zijkam. On se défendit

Ils sont attaqués par le fameux Coxinga.

(v) Voyez la fortune & les avantures de ce Chinois, dans l'Article de la Chine.

Gautier Schouten. 1661.

défendit courageusement: mais la disette d'eau & de vivres ayant bientôt rebuté les Assiégés, ils se rendirent à discrétion. Le traitement, qu'ils essuyèrent, fut un cruel esclavage.

Exemple de la tendresse paternelle.

Au Fort de Zélande, *Pedel*, qui commandoit la garnison, fit dresser trois batteries dans un Fauxbourg de la Place, pour battre le long du rivage. Le lendemain, on lui apporta son fils, qui s'étant trop avancé avec son Précepteur, avoit eu le bras coupé d'un coup de sabre, & n'avoit eu que la force de se rapprocher des murs. Le Précepteur avoit été massacré, en voulant favoriser sa retraite. Pedel, transporté de douleur, demanda au Gouverneur du Fort la permission de sortir à la tête de deux cens hommes, pour chercher les Assassins de son fils; & l'ayant obtenue, il marcha le long du rivage, soutenu de plusieurs petits Bâtimens qui rasoient de terre, & qui portoient des pierriers. Les Chinois, qui le virent paroître, firent marcher contre lui une Armée entière. Loin d'en être effrayé, il fondit sur cette légion d'Ennemis, dont il fit un grand carnage: mais, accablé par le nombre, il fut tué, avec la plus grande partie de ses gens. Le reste, au nombre de quatre-vingt, se sauva par le secours des petits Bâtimens, ou à la nage, & rapporta cette triste nouvelle au Fort.

Un Vaisseau Hollandois saute en l'air.

Pendant ce combat, les trois Vaisseaux Hollandois se battoient aussi sur Mer. Mais, le feu ayant pris aux poudres de l'*Hector*, & l'ayant fait sauter en l'air, avec plus de cent hommes, les deux autres, qui se trouvèrent trop foibles, se retirèrent sous le canon du Fort. Le Gouverneur, dans la crainte de les voir enlever sous ses yeux, fit partir l'un pour le Japon, & dépêcha l'autre à Batavia.

Barbaries de Coxinga.

La situation des Hollandois paroissoit d'autant plus desespérée, que les Insulaires & les Chinois habitués ayant pris la fuite, ou fléchissant sous des forces supérieures, ils n'avoient à se promettre que des secours éloignés, qui ne pouvoient arriver assez-tôt pour leurs besoins. Coxinga fit passer au fil de l'épée tout ce qui se trouva sous les armes. Cette rigueur, qui n'excepta ni l'âge, ni le sexe, ayant hâté la soumission des Habitans, il se vit bientôt en état de former lui-meme le Siège de Zélande. Mais, après avoir serré ce Fort, il y envoya un Ministre Hollandois, nommé *Hambrouk*, qui étoit tombé entre ses mains, pour offrir une bonne composition au Gouverneur (x), & lui déclarer, que s'il refusoit cette offre, on n'épargneroit ni les Prisonniers, ni meme les Enfans qui étoient à la mammelle. Personne ne se trouva disposé à se fier aux promesses d'un Pirate. Hambrouk, dont la femme & les enfans étoient au pouvoir de l'Ennemi, ne put se résoudre à les abandonner. Il embrassa ses amis pour la dernière fois; & retournant au Camp de Coxinga, il y eut la tête tranchée. Les autres Prisonniers Hollandois eurent le même sort. Leurs femmes furent violées à leurs yeux, & mises en pièces à coups de sabre.

Les Hollandois se défendent dans leur Fort de Zélande.

En se retirant dans le Fort, avec tout leur canon, les Assiégés avoient mis le feu aux maisons de la Ville qui en étoient les plus proches: mais les Chinois l'éteignirent, & trouvèrent, dans quantité de magasins, de quoi satisfaire leur ardeur pour le pillage. Ensuite, remplissant de terre les paniers

(x) Il se nommoit *Coyet*, & son nom a paru dans d'autres Relations.

Gautier Schouten. 1661.

paniers & les caisses, ils les employèrent à faire des retranchemens dans les rues. Ils élevèrent des cavaliers, sur lesquels ils placèrent des batteries & plusieurs sortes de feux d'artifice. Enfin, ils se mirent en état de battre le Fort, avec tant de violence & de tant de côtés, qu'ils se flattèrent d'y faire bréche. Cependant leur espérance fut trompée. Les Hollandois firent une sortie, dans laquelle ils enclouèrent tout le canon qui les menaçoit. Ils firent jouer aussi des grenades. Les Chinois, qui ne connoissoient point encore cette invention militaire, couroient vers les lieux où ils les voyoient tomber, & n'en revenoient pas sans être blessés. Un de leurs Mandarins eut la tête tranchée, pour en avoir marqué quelque frayeur. Ils ne laissèrent pas de continuer vivement leurs attaques. Baxamboi, dont les Assiégés s'étoient conservé la communication jusqu'alors, fut occupé par l'ordre de Coxinga, qui y fit élever deux nouvelles batteries; & le Fort fut ainsi battu de toutes parts.

Arrivée de la Flotte qui vient les secourir.

Il ne restoit plus d'autre ressource, aux Hollandois, que de mourir les armes à la main; lorsqu'ils virent paroître une puissante Flotte de leur Nation, qui s'avançoit à pleines voiles, avec toute la confiance que donnent le nombre & la force. C'étoit l'armement de Batavia, qui avoit été favorisé des vents, dans toute sa navigation, & dont ils se flattèrent que la seule vûe feroit lever le Siège. Mais, suivant la pieuse réflexion de Schouten, en vain les hommes comptent sur leurs forces, si le Ciel n'a pas béni leurs desseins. A peine cet agréable spectacle eut-il frappé les yeux des Assiégés, à peine les douze Vaisseaux eurent jetté l'ancre, qu'il s'éleva une horrible tempête, qui obligea de couper les cables & de courir au large, où toute la Flotte fut emportée si loin, qu'ils perdirent l'espérance de recevoir un secours assez prompt. D'ailleurs une Flute, nommée l'*Urck*, ayant eu le malheur de toucher, tomba au pouvoir des Chinois, qui en tirèrent, à leur gré, des informations sur tout ce qu'ils avoient à redouter.

Malheurs qui tombent sur elle.

Plusieurs autres disgraces des Hollandois.

Cependant tous les Vaisseaux, s'étant rapprochés du rivage, débarquèrent des troupes & des vivres. *Cauw*, qui les commandoit, en posta cinq derrière la Ville, pour battre en enfilade dans les rues: mais les Ennemis y étoient si bien retranchés, qu'au lieu d'être incommodés par l'Artillerie Hollandoise, leurs propres batteries forcèrent les cinq Vaisseaux de se retirer. Pendant cette manœuvre, le *Kouwkerke*, gros Navire Hollandois, toucha aussi, & fut presqu'aussi-tôt brûlé par les feux d'artifice des Chinois. Toute la pouppe sauta en l'air. Une partie de l'Equipage fut taillée en pièces. Quelques Matelots, qui se laissèrent prendre, furent jettés vifs dans les flammes qui sortoient du Vaisseau embrasé; & la plûpart des autres s'étant noyés, il s'en sauva très-peu. Ensuite une petite Flute, nommée le *Kortebouf*, toucha encore. Le Capitaine ayant sauté dans le Canot, avec une partie de ses gens, un mouvement si brusque fit tourner ce petit Bâtiment, & les ensevelit dans les flots. Des autres, on ne revit que ceux qui purent se sauver à la nage. Cauw, impatient de tant de disgraces, arma les Chaloupes, pour attaquer les Jonques Chinoises, dont les Vaisseaux ne pouvoient approcher. Il chargea ses gens de grenades & d'autres feux d'artifice, dans l'espérance que des Bâtimens si légers ne ré-

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

fifteroient pas aux flammes. Mais leur grand nombre, & l'adreffe de leurs Matelots à les conduire, mirent les Chinois en état d'enfermer les Chaloupes, & d'en prendre trois, dont les Equipages demeuroient Prifonniers. D'ailleurs, ils eurent l'habileté de recevoir les grenades dans de grandes pièces de voiles, & de les rejetter auffi-tôt dans les Bâtimens Hollandois, où elles caufoient beaucoup de defordre. L'Officier, qui les commandoit, prit le parti de fe retirer, avec perte de trois cens quatre-vingt hommes, fans y comprendre les bleffés; tandis que les Ennemis, coupant le nez, les oreilles & les parties naturelles aux Maures, qui tombèrent entre leurs mains, fe faifoient un barbare amufement de les jetter à ceux qu'ils voyoient fuir (y).

Avec quel courage ils réfiftent à la Fortune.

AINSI, pour employer les termes de Schouten, le ciel, les élémens, l'air, les vents, les courans, le feu, la terre, tout fe déclaroit contre la Compagnie de Hollande; tout étoit favorable à fes Ennemis. Jufqu'alors, les Affiégés avoient eu la communication libre avec leur Flotte. Les Chinois entreprirent de leur couper le paffage: mais le Gouverneur du Fort, pénétrant leur deffein, fit élever une petite Redoute de bois, dont la batterie incommoda beaucoup ceux qui tentèrent de prendre pofte entre la Fortereffe & les Vaiffeaux. D'un autre côté, il prit un petit Bâtiment de la Flotte, qu'il mit en brûlot, fans aucune marque extérieure dont l'Ennemi pût fe défier. Les Chinois s'étant avancés pour le combattre & le prendre, on affecta de l'abandonner, avec diverfes apparences de frayeur. Ils le conduifirent au milieu de leurs Jonques, où, fautant tout d'un coup avec beaucoup de fracas, il en fit périr un grand nombre.

Trahifon de quelques-uns de leurs gens.

CETTE conftance, à fe roidir contre l'infortune, auroit pû foutenir les Hollandois, & forcer Coxinga de lever le Siège, fi la perfidie de leurs propres gens n'eût fourni des armes pour leur ruine. Un Sergent, nommé *Hans Jurian*, & quelques autres Soldats, à fon exemple, pafférent au Camp des Chinois, par une lâche défertion. Ils s'y firent un mérite, non-feulement de repréfenter l'état du Fort, mais encore de découvrir les deffeins du Gouverneur. Sur leurs informations, trois Vaiffeaux Hollandois, qu'on envoya aux Ifles *Pifcadores*, pour y acheter des beftiaux & du poiffon, furent coupés par les Ennemis, & brûlés, après un fanglant combat, dans lequel prefque tous les gens des Equipages périrent glorieufement. Dix ayant été pris dans l'eau & fur le rivage, les Chinois leur coupèrent le nez, les oreilles & la main droite; & dans cet état, ils les renvoyèrent au Fort, pour joindre l'infulte à la plus barbare inhumanité.

Barbarie des Chinois.

Les Hollandois implorent en vain le fecours des Tartares.

IL ne reftoit rien à fe promettre, de fept Vaiffeaux auxquels la Flotte étoit réduite, contre une multitude de Jonques, qui n'avoient prefque rien fouffert, & qui avoient l'avantage continuel d'être à couvert, fur un rivage inacceffible aux gros Bâtimens. L'Amiral Cauw prit le parti d'en laiffer deux fous le Fort, pour toutes fortes d'événemens, & de fe rendre à la Chine, avec les cinq autres, pour y demander du fecours aux Conquérans Tartares. Mais une nouvelle tempête ayant difperfé fa petite Efcadre,

(y) Pages 279 & précédentes.

cadre, il fut jetté, avec trois Vaiſſeaux, ſur la Côte de Siam, d'où il les fit repaſſer à Batavia. Les deux autres allèrent à la Chine, où toutes leurs ſollicitations ne leur firent rien obtenir.

Gautier Schouten. 1661.

Coxinga ne ceſſant point de faire battre la Redoute, ſur laquelle il avoit déja tiré plus de dix-ſept cens coups de canon, les Hollandois ſe virent contraints de l'abandonner. Ce ne fut pas ſans un dernier effort, qui peint vivement leur deſeſpoir. Ils laiſſèrent, près de la poudre, une méche allumée, qui, faiſant ſon effet au moment que les Chinois entrèrent dans la Redoute, en fit ſauter plus de cent. Mais ces opiniâtres Ennemis y élevèrent auſſi-tôt un Cavalier, ſur lequel ils mirent des pièces de trente-ſix livres de balle; & le mur du Fort n'ayant pas réſiſté long-tems, ils ſe diſpoſèrent à donner l'aſſaut.

Le Fort de Zélande eſt menacé de l'aſſaut.

Les Hollandois n'étoient pas en état de le ſoutenir. La dyſſenterie & le ſcorbut règnoient dans la Place. Depuis le commencement du Siége, on avoit perdu plus de ſeize cens hommes. Les Egliſes & les Magaſins étoient remplis de Malades. Il falloit capituler ou périr. Dans cette extrêmité, on réſolut de tenter les diſpoſitions de Coxinga, par deux Officiers, qui furent envoyés dans ſon Camp. Il ne ſe fit pas preſſer pour recevoir leurs propoſitions, ni même pour envoyer des ôtages; & le Traité fut conclu ſous les conditions ſuivantes: „ Que de part & d'autre, les „ Priſonniers ſeroient rendus: Que le Fort de Zélande ſeroit remis entre „ les mains des Chinois, avec tous les effets, l'argent & le canon de la „ Compagnie (z): Que les Aſſiégés, ſains & malades, au nombre d'en- „ viron neuf cens hommes, ſortiroient avec leurs armes, & les enſeignes „ déployées".

Il capitule.

Conditions du Traité, & départ des Hollandois.

Avant que les Chinois priſſent poſſeſſion du Fort, Coxinga voulut qu'on fit encore une décharge générale de l'Artillerie, dans la crainte qu'elle ne fût empoiſonnée (a). Les Hollandois s'embarquèrent aſſez librement ſur les Vaiſſeaux, qui leur reſtoient, & ſe firent tranſporter à Batavia.

Schouten en étoit parti, avant leur arrivée, ſur le *Lion rouge*, Vaiſſeau de la Compagnie, qui avoit ordre de ſe rendre à Bantam; d'où il remit à la voile, le 12 d'Août 1661, pour l'Iſle de Ceylan. Les Hollandois ne ſe croyoient point aſſez vangés, des outrages qu'ils prétendoient avoir reçus des Portugais; ou plutôt, ils ne croyoient point encore leur propre puiſſance aſſez bien établie dans les Indes, par la priſe de Colombo, de Point-de-Galle, de Negapatnam, de Malaca, & d'une infinité de Forts, qu'ils leur avoient enlevés. Les Villes de Cochin, de Cranganor, Cananor & Coylang, ſur la Côte de Malabar, incommodant beaucoup leur Com-

Schouten part pour Bantam & Ceylan.

Projets de Conquête des Hollandois.

(z) L'argent montoit à quelques tonnes d'or, c'eſt-à-dire, à pluſieurs centaines de mille florins. Le nombre du canon étoit de quarante pièces. L'Auteur n'évalue point les effets. Mais, en regrettant la perte que ſa Nation fit de l'Iſle Formoſe, il l'appelle, „ un *riche Fleuron*, qui fut arraché de la „ Couronne de l'illuſtre Compagnie des In- „ des". *Pag.* 282.

Nota. Valentyn donne l'évaluation des effets, qui ne ſe montoient qu'à 471500 riſdales, comptés encore à ſoixante ſols. R. d. E.

(a) Pag. 281.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

Commerce, ils penſoient à s'en rendre maîtres; & le Conſeil de Batavia n'attendoit que les nouvelles forces, qu'on lui faiſoit eſpérer de Hollande, pour en former l'entrepriſe. Dans l'intervalle, il raſſembloit d'avance tous les Vaiſſeaux qu'il avoit aux Indes, & le Rendez-vous étoit à Colombo: ſur quoi Schouten admire que la perte de Formoſe & d'une Flotte preſqu'entière ne changeât rien au progrès de la Compagnie des Indes, & que dans ſes diſgraces comme dans ſes proſpérités, elle trouvât les mêmes motifs pour s'aggrandir & ſe fortifier par des Conquêtes.

Armée qu'ils forment à Colombo.

Ce ne fut qu'au mois de Novembre, après avoir relâché dans pluſieurs Ports, que Schouten mouilla dans la Rade de Colombo. Il y trouva l'Armée Hollandoiſe, déja compoſée d'un bon nombre de Vaiſſeaux de guerre, qui formèrent bientôt une Flotte de vingt grands Navires, & de quelques autres Bâtimens de moindre grandeur. On y embarqua toutes ſortes de munitions & d'uſtenciles de guerre. Il arrivoit auſſi, tous les jours, des troupes de Manar, de Jafanapatnam, de Negombo, de Caltere, de Point-de-Galle, de Negapatnam, & des autres Etabliſſemens Hollandois (*b*).

Départ d'une Flotte Hollandoiſe, pour ſe ſaiſir des Villes du Malabar.

Aussi-tôt que toutes les Troupes furent embarquées, elles furent diſtribuées en vingt-ſept Compagnies, ſous le commandement du Général Rycklof *Van Goens*, qui portoit le Pavillon au grand mât, & la flamme deſſous. On mit à la voile; & ce ne fut qu'après avoir fait route aſſez loin, qu'Adrien *Rothaas* fut déclaré Amiral, Isbrandt *Godskens*, Vice-Amiral, & Pierre *Was*, Capitaine Major. Chacun de ces trois Généraux montoit un Vaiſſeau particulier, qui portoit les Pavillons de ſon commandement. On avoit attendu le même tems, pour diſtribuer les Matelots ſous des Drapeaux. Les Maîtres Canoniers, & ceux qui devoient ſervir le canon ſous eux, reçurent auſſi leurs ordres; & chaque partie des Equipages eut ainſi ſes Commandans, ſes Vice-Commandans & ſes Capitaines. Enfin, par un mouvement de piété qui ne demandoit qu'une meilleure cauſe, on ordonna que de quinze en quinze jours il y auroit, dans l'Armée, un jour de Prières extraordinaires, pour attirer la bénédiction du Ciel ſur une entrepriſe, qui devoit ſervir à l'augmentation des richeſſes & des forces de la Compagnie.

Elle paſſe devant Tutocorin & Calipatnam.

Le 20 de Novembre, on paſſa devant *Tutocorin*, petite Ville célèbre par la pêche des Perles, & dont les Hollandois étoient en poſſeſſion depuis 1658, qu'ils l'avoient enlevée aux Portugais. On y prit des rafraîchiſſemens en abondance, & toute la Flotte alla mouiller devant *Calipatnam*, où elle ſe fournit d'un grand nombre de Bâtimens plats, propres à débarquer ſur la Côte de Malabar. De-là on détacha quatre Vaiſſeaux, pour aller prendre poſte devant la Ville de *Coylang*; & le *Lion rouge*, que Schouten n'avoit pas quitté, fut de ce nombre. Ils y arrivèrent le premier de Décembre 1661, & s'étant placés à une petite lieue l'un de l'autre, pour fermer l'entrée du Port, ils remarquèrent, ſur le rivage, beaucoup d'ardeur à

(*b*) Schouten employa le tems qu'il paſſa dans la Rade, à viſiter la célèbre Ville de Colombo: mais ſes obſervations ont été détachées de cet endroit, pour former la Deſcription de Ceylan, qui ſe trouve dans le Tome XI. de cette Edition. R. d. E.

à former des batteries & des retranchemens: mais ils ne virent pas un seul Bâtiment qui eut la hardiesse de paroître en Mer (c).

Son arrivée à Coylang.

Quatre jours après, les travaux des Portugais furent interrompus par l'arrivée de toute la Flotte, qui parut avec ses Pavillons, ses Flammes, ses Girouettes & ses Enseignes, au bruit du canon & de la mousqueterie, au son des tambours, des trompettes, & des instrumens militaires d'une troupe de Lascarins de Ceylan. Les Portugais n'en montrèrent pas moins de courage. Ils furent les premiers qui commencèrent les hostilités, par quatre volées de canon.

Ses prétentions sur cette Ville.

La Ville de Coylang, ou *Coulang*, est située sur une pointe de terre qui s'avance en Mer. C'est une des premières que les Portugais ayent bâties dans les Indes. Après l'avoir gardée près de cent cinquante ans, ils se l'étoient laissée enlever par les Hollandois: mais, depuis quelques années, Henri *Gluwinck*, Gouverneur pour la Compagnie des Indes, étant à se promener hors des murs, avec quelques-uns de ses Officiers, avoit été massacré par les Habitans, qui avoient rappellé aussi-tôt leurs anciens Maîtres. (d). Ainsi, c'étoit la vengeance, autant que l'intérêt, qui portoit les Hollandois à commencer leur expédition par cette Ville. Ils se disposèrent à faire leur descente, en s'approchant fort près du rivage; & tous les canons de chaque Vaisseau ayant été rangés sur le flanc qui regardoit la Terre, toute l'Armée, en ligne, occupoit un si grand espace, qu'elle pouvoit battre toutes les parties du rivage. Dans une disposition si redoutable, on se promit de trouver peu d'obstacles. En effet, le 7 de Décembre, au matin, pendant que l'Artillerie fit un feu terrible, toutes les Troupes descendirent dans les petits Bâtimens, & s'avancèrent vers la Terre, sans y trouver la moindre résistance. Leur nombre étoit d'environ quatre mille hommes, qui furent divisés en trois Corps.

Comment elle fait sa descente.

Avis qu'elle reçoit d'un Déserteur.

Tandis qu'ils se mettoient en ordre sur le rivage, un Déserteur Négre, qui sortit d'un Bois, pour les venir joindre, apprit au Général qu'il étoit attendu, entre la Ville & la Mer, par sept ou huit mille hommes, Portugais & Malabares; que cette Armée s'étoit postée fort avantageusement sous de grands arbres, où elle se tenoit cachée pour surprendre les Hollandois dans leur marche; qu'elle étoit soutenue par une batterie, dont elle espéroit que le premier feu les mettroit en desordre; après quoi elle devoit fondre sur eux avec toutes sortes d'armes, & les mettre hors d'état d'insulter jamais les Places Portugaises (e).

Sur ce rapport, le Général fit camper vers le soir; & le lendemain, toute la Flotte s'avança devant les Troupes de terre, pour s'accommoder à leur marche, & s'approcher peu-à-peu de la Ville, jusqu'à ce qu'elle fut vis-à-vis de la batterie des Portugais. Alors ils commencèrent à la faire jouer: mais les petits Bâtimens Hollandois, s'étant avancés jusqu'au bord du rivage, firent un si grand feu sur elle, que l'ardeur de ceux qui la servoient parut diminuer. On tira beaucoup aussi, de la Ville & des retranchemens

Les Hollandois sont attaqués par les Naïres.

(c) P. 317. On ne connoît pas d'autre récit de cette importante Expédition, que celui de Schouten; ce qui rend cet article précieux.

Nota. Baldeus, qui étoit Ministre sur la Flotte, en fait aussi le récit, sans parler de Valentyn, & de quelques autres. R. d. E.

(d) Pag. 318.

(e) Pag. 320.

Gautier Schouten. 1661.

chemens extérieurs. Les Troupes Hollandoises prirent ce tems pour s'approcher de la batterie, non par devant, comme l'Ennemi se l'étoit imaginé, & comme elles auroient fait, si l'avis du Déserteur n'eût servi à les guider, mais du côté qui les mettoit à couvert du canon. Les Malabares ne les attaquèrent pas avec moins de furie; & l'opium qu'ils avoient pris les rendant comme insensibles aux blessures, ils hachèrent à grands coups de sabre tout ce qui s'offroit à la portée de leurs bras. L'action devint fort sanglante; & le feu des Vaisseaux fut nécessairement interrompu, parceque, dans cette confusion, les coups seroient également tombés sur les deux Partis. Mais les Hollandois s'étoient fait suivre de quelques petites pièces de campagne, chargées à cartouches. Ils s'ouvrirent, au signal qui leur fut donné, & la première décharge fit tomber un grand nombre de leurs Ennemis. Cependant les autres se rebutoient si peu, que sautant par dessus les Morts, ils continuoient de charger avec la même résolution. Un Commis Hollandois, s'étant un peu écarté de ses voisins, eût la tête abbatue d'un seul coup de sabre. Enfin les Naïres commencèrent à s'ébranler; & s'étant tout-à-fait rompus, ils prirent la fuite en confusion. Alors les Hollandois tirèrent le sabre à leur tour, & les poursuivirent en bon ordre. Après avoir achevé de les disperser, ils se rendirent maîtres de leurs batteries & de leurs retranchemens, où ils trouvèrent plusieurs pierriers, des fusils, des sabres & d'autres armes, mais peu de poudre. Ils comptèrent leurs Morts, qui n'étoient qu'au nombre de treize & trente Blessés. Mais la terre étoit couverte de Malabares. Schouten ne fut pas surpris de leur perte, après avoir vû l'aveugle fureur avec laquelle ils se précipitoient eux-mêmes sur la pointe des piques & devant l'artillerie.

Combat sanglant.

Festin des Hollandois après la Victoire.

Les Hollandois, ayant enlevé plusieurs sortes de bestiaux dans quelques Villages voisins, qu'ils trouvèrent déserts, firent, sur le Champ de bataille, un festin sans apprêt. Les quartiers de bœuf & de mouton furent rôtis entiers, avec le poil & la peau. On fit servir les épées de broches; & les piques, encore teintes de sang humain, tinrent lieu de landiers. Les cocotiers, sous lesquels on étoit assis, fournirent d'excellentes noix, dont l'agréable liqueur échauffa la joye du triomphe. Ensuite l'Armée se remit en ordre de Bataille, & marchant le long du rivage, elle s'approcha des murailles de Coylang. Les Portugais continuoient de faire jouer leurs batteries sur les Vaisseaux, dont quelques-uns avoient mouillé à la portée de leur canon. Mais lorsqu'ils virent arriver leurs Ennemis, enseignes déployées & tambours battant, leur ardeur se refroidit. Ils firent sortir deux Malabares, avec un Drapeau blanc, & une Lettre pour le Général Hollandois, par laquelle ils proposoient de rendre la Place, à des conditions qui furent rejettées. Le mauvais succès de cette Négociation leur causa tant d'épouvante, qu'abandonnant aussi-tôt la Ville, ils envoyèrent leurs femmes & leurs enfans à Cochin, pour se donner le tems de joindre les Naïres, & d'en former une nouvelle Armée.

Ils trouvent la Ville déserte.

Le Général Hollandois, ne voyant personne qui se présentât sur les murs, comprit qu'il y trouveroit peu de résistance. Il y fit filer des Troupes, avec beaucoup d'étonnement de voir la Ville entièrement déserte.

On

On y planta le Pavillon des Provinces-Unies, & la victoire fut célébrée par une décharge du canon. Les précautions furent superflues, pour règler l'ordre du pillage. Tous les effets des Portugais avoient été transportés à Cochin, & ceux des Malabares ne méritoient pas l'attention du Vainqueur. Coylang avoit encore sept grandes Eglises, bâties de pierre; mais il n'y restoit qu'un petit nombre de maisons. Les principales rues & les autres édifices étoient tombés en ruine, depuis la décadenee des Portugais dans les Indes. L'herbe & les ronces y croissoient de toutes parts; & pour Habitans, les Hollandois ne trouvèrent que des crapaux & des serpens dans les mazures.

Van Goens accorda deux jours de repos à ses Troupes, après lesquels, il entreprit de marcher contre les Naïres, qui s'étoient rassemblés en assez grand nombre, commandés par le Roi de Coylang, sous la direction des Portugais. Il les découvrit bientôt; & les ayant mis en fuite, avec une ardeur, qui emporta les Hollandois jusqu'au Palais du Roi, il acheva de les défaire près d'une Idole dorée, dont ils s'étoient flattés que la protection rappelleroit la victoire sous leurs Enseignes. Le butin fut assez considérable, surtout en Artillerie, dont il fit enlever quatorze pièces. Mais cette glorieuse journée, qui établit la Compagnie Hollandoise à Coylang, coûta plus de sang, que celle qui lui avoit ouvert l'entrée de la Ville.

Il achèvent de dissiper les Naïres.

Pillage du Palais du Roi.

La saison pressoit. Une tempête, qui maltraita fort tous les Vaisseaux de la Flotte, fit employer beaucoup de tems à les radouber. Van Goens, ayant mis une garnison dans Coylang, rembarqua toutes ses Troupes, pour se hâter, avant l'Hyver, de joindre, à sa conquête, celles de Cranganor & de Cochin. Il arriva bientôt devant la seconde de ces deux Villes; mais la réservant pour la fin de sa Campagne, il se contenta d'y laisser trois Navires, pour en fermer l'entrée à toutes sortes de secours. L'Armée continua sa route, & mouilla dans la Rade de *Cranganor*, le premier jour de l'année 1662. Tous les Pavillons furent arborés, avec une extrême affectation de confiance.

1662.

Cranganor n'est qu'à cinq lieues de Cochin au Nord, à la distance d'une lieue du rivage. Une grosse Rivière baigne ses murs, du côté qui regarde la Mer. Celui de la Terre offre des plaines cultivées, des étangs, & des campagnes couvertes de verdure. Une autre Ville de même nom, qui appartient aux Malabares, & qui n'est pas éloignée de celle des Portugais, s'avance un peu plus vers la Mer. Schouten confesse ici, „ que la „ seule Ville de Cochin avoit été l'objet de l'armement. Mais qu'il n'étoit „ pas aisé de la prendre. Il auroit fallu beaucoup de Troupes pour l'in- „ vestir. On avoit déja la Ville de Coylang, qui est au Midi; & le Roi „ de *Calicoulang* étant dans les interets de la Hollande, on ne craignoit „ pas que, de ce côté-là, Cochin reçût la moindre assistance. Mais, „ du côté opposé, les Portugais de cette Ville en pouvoient recevoir „ beaucoup de Cranganor. La prudence obligeoit de leur ôter cette „ ressource, avant que de les attaquer dans le centre de leurs forces; „ sans compter qu'il étoit important de couper le passage aux secours qui

Deux Cranganors. Leur situation.

Politique des Hollandois.

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

„ qui pouvoient leur venir de Cananor, de Goa, & de divers autres „ lieux (f)".

CETTE Politique Hollandoise servit en effet à priver Cochin, de celuï qu'elle auroit pû tirer d'une Ville si voisine: mais Van Goens, ne considéroit pas que c'étoit laisser, aux Portugais, le tems de se fortifier dans leurs murs. D'ailleurs, avec quelque facilité qu'il comptât d'emporter Cranganor, la perte qu'il avoit faite à Coylang, dans son dernier combat, contre les Naïres, devoit lui faire craindre une nouvelle diminution de ses propres forces, qui le mettroit hors d'état de pousser ses attaques, avec la vigueur, que l'importance même de son entreprise & la fin de la saison sembloient demander.

Visite que les Rois du Pays rendent à bord de la Flotte.

AUSSI-TÔT que les ancres furent jettées, le Samorin de Calecut, le Roi Malabare de Cranganor, & d'autres Princes, vinrent visiter la Flotte, & déclarérent au Général, qu'étant Ennemis des Portugais, & bien disposés au contraire pour la Nation Hollandoise, ils promettoient de guider les Troupes par des chemins commodes, de leur fournir des vivres, & d'y joindre un bon nombre de leurs Naïres. Le lendemain, Van Goens, ayant débarqué toutes ses forces, les distribua, comme à Coylang, en trois Corps, auxquels il donna les mêmes Officiers. Elles marchèrent sous les cocos, dont les chemins étoient bordés; & passant à la vûe du Palais & de la Ville, elles allérent camper dans une grande plaine, assez proche des murs. Van Goens s'étoit imaginé que, dans cette situation, il ne restoit qu'à les escalader, & que la Ville seroit emportée au premier assaut; mais il reconnut bientôt que les Portugais n'ayant rien négligé pour la défendre, elle demandoit un Siége dans les formes. Il ne perdit pas un instant. Le gros canon, les mortiers, les bombes, les grenades, & toutes les machines de guerre furent débarquées par les Matelots. On dressa des batteries. On ouvrit des tranchées. Les Soldats furent distribués dans les ouvrages; & déja le feu du canon étoit fort animé de part & d'autre.

Les Hollandois sentent les difficultés du Siége de Cranganor.

MAIS les Hollandois manquoient de vivres; & les promesses des Princes ne s'exécutoient pas. Schouten proteste, que dans tous ses Voyages, il n'a jamais tant souffert, de la faim, que pendant les quatre ou cinq premiers jours qui suivirent son débarquement. Il avoit de l'argent, dit-il; mais de quel secours l'argent est-il, contre les besoins d'un estomac affamé? Il auroit donné volontiers tout ce qu'il possedoit pour un morceau de biscuit moisi (g). Lorsque le Général fit des reproches au Samorin & aux autres Princes, de l'embarras où ils laissoient ses Troupes, ils lui répondirent, que la crainte d'être insultés empêchoit leurs Sujets d'apporter des vivres au Camp. Sur cette réponse, on prit le parti d'envoyer divers détachemens dans les Villages voisins, surtout à la Ville Malabare de Cranganor, où l'on eut la liberté d'acheter tout ce qui s'y trouvoit.

Schouten est pressé de la faim.

Approches & travaux.

CEPENDANT les travaux étoient continués avec tant d'ardeur, que les Por-

(f) Pages 337 & 338. (g) Pag. 344.

Portugais ne pouvoient plus se montrer sur leurs remparts, sans essuyer une grêle de balles. On avoit poussé les tranchées, jusqu'à pouvoir entendre leurs discours. Chaque jour au soir, après le coucher du Soleil, ils faisoient une sortie, qui emportoit beaucoup de monde aux Assiégeans: mais ils ne laissoient pas d'y être toujours repoussés. Souvent on les laissoit avancer assez loin, pour se trouver exposés au canon des batteries Hollandoises, qu'on faisoit jouer alors, & qui leur tuoient quantité de braves gens. Van Goens reçut enfin un Corps assez nombreux de Naïres, fort bien armés, qui lui étoient envoyés par le Samorin. Ils allèrent à la tranchée d'assez bonne grace; mais ce n'étoit que de jour, & pour quelques heures. D'ailleurs ils étoient mal exercés à l'usage des armes à feu. Comme ils ne miroient point leurs coups, & que pour tirer, ils ne faisoient que tourner un peu la tête, leurs balles se perdoient en l'air sans aucun effet. Dans le cours des attaques, rien ne chagrina tant les Hollandois, que de s'entendre accabler d'injures, par les Déserteurs de leur Nation. Ces perfides, qne l'Auteur appelle une race dégénerée, défendoient une Contrescarpe, vers la Rivière. Ils n'avoient pas honte de répeter sans cesse à leurs Compatriotes, qu'ils s'occupoient à nouer des cordes & à faire des gibets pour les pendre (*b*).

Haine des Déserteurs Hollandois pour leur Nation.

Après quinze jours d'un Siège fort animé, Van Goens fit sommer la Place par un Trompette. Les Portugais répondirent qu'il restoit trop de sang dans leurs veines, pour ne le pas répandre avant que de consentir à cette lâcheté. Cette réponse fit redoubler le feu de part & d'autre. Le lendemain, à la pointe du jour, tandis que les cloches de la Ville sonnoient pour appeller le Peuple à la Messe, Van Goens, irrité de se voir arrêter si long-tems, & sentant l'importance du délai, prit la résolution de faire donner l'assaut. Ses Troupes reçurent ordre de demeurer tranquilles jusqu'à midi, pour laisser, aux Travailleurs, le tems de faire les préparatifs. Alors, laissant leurs Drapeaux sur les retranchemens & les batteries, dans la vûe de ne faire naître aucun soupçon, elles marchèrent, sans bruit, vers un endroit de la Ville, qu'un Naïre du Pays avoit marqué pour le plus foible, tandis que, pour donner une fausse allarme, on fit jouer le canon de l'autre côté, avec un mouvement extraordinaire d'armes & d'instrumens. On ne laissa pas de battre aussi le côté par lequel on vouloit commencer l'attaque; & les Hollandois, couverts de la fumée, s'avancèrent jusqu'aux ouvrages des Ennemis. Ils montèrent sur le bastion: mais ils y trouvèrent une résistance, qui les força de se retirer. Les Portugais, qui gardoient ce Poste, firent des prodiges de valeur. Cependant les Hollandois, étant remontés en plus grand nombre, renversèrent tout ce qui s'opposoit à leurs efforts, & se virent sur le point d'entrer aussi-tôt dans la Place. L'arrivée du Gouverneur, qui se nommoit *Moor Urbano Fialho Ferreira*, fit recommencer le combat avec une vigueur surprenante. Schouten lui attribue „ des actions de valeur, qui méritent de n'être pas oubliées. Il „ parut sans cesse à la tête de ses gens. Il les anima par ses exhortations „ & par son exemple; & leur courage se soutint merveilleusement, jus- „ qu'à-

Van Goens fait donner l'assaut a Cranganor.

Valeur du Gouverneur Portugais.

(*b*) Pag. 347.

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

„ qu'à-ce que ce généreux Chef tomba percé de coups. Ils perdirent „ l'espérance à cette vûe ; & se retirant par dégrés jusqu'à l'Eglise des Jé- „ suites, ils demandèrent quartier. Les principaux sortirent de l'Eglise, „ une Banière blanche à la main".

Reddition de la Place, & sort des Assiégés.

Van Goens, qui se présenta devant eux, leur accorda une meilleure composition qu'ils n'avoient osé l'espérer. Il leur permit de sortir de la Ville, avec leurs femmes & leurs enfans. Mais une partie des Soldats demanda d'être transportés en Europe. Les autres furent embarqués sur les Vaisseaux Hollandois, & conduits dans la suite à Goa, pour y faire, au Peuple, le récit des pertes que les Portugais souffroient aux Indes, & qu'on lui cachoit soigneusement. Cet assaut leur coûta cher. Ils y perdirent cent quatre-vingt-dix Blancs, avec un grand nombre de Naïres, d'Esclaves & d'autres Domestiques. Il s'en étoit sauvé une partie, qui avoit passé la Rivière, d'où ils se rendirent à Cochin. Les Hollandois eurent soixante-dix hommes de tués, entre lesquels ils comptèrent plusieurs bons Officiers. Le nombre de leurs blessés fut si grand, que tous les Chirurgiens de la Flotte employèrent trois jours & trois nuits à leur donner les premiers secours de leur art, sans pouvoir trouver un seul moment pour dormir (*i*). Les uns avoient une partie du corps brûlée par les grenades. Les autres avoient perdu une main, un bras, une jambe. Presque tous avoient la tête, la poitrine ou le ventre, percés de plusieurs balles.

Perte des deux Partis.

Ordre qui règne aussi-tôt dans la Ville.

Le 18 de Janvier, Van Goens reçut la visite du Samorin, du Roi de Cranganor, & de plusieurs autres Princes, accompagnés d'un nombreux cortège, qui vinrent le féliciter de sa Conquête. Ils parurent surpris, que dans un espace si court, il eût déja fait règner l'ordre autour de lui. Leur admiration tomba particulièrement sur le soin qu'on donnoit aux Malades, dans les Eglises qui leur servoient d'Hôpitaux ; sans en excepter les Négres, qui étoient servis avec autant de zèle & d'attention que les Hollandois. Ce spectacle leur causa tant de satisfaction, que, dès le même jour, ils envoyèrent, dans la Ville, des brebis, des poules, des œufs, du lait, & toutes sortes d'herbages.

Les Portugais blessés, à qui l'on avoit accordé la vie, furent portés avec les Hollandois, dans la même Eglise, & pansés comme eux ; outre quantité de blessures, le vaillant Gouverneur avoit une jambe rompue. On se donna beaucoup de peines pour sa guérison ; mais, toute l'habileté des Chirurgiens n'ayant pû lui sauver la vie, le Général Hollandois, qui sçavoit honorer la vertu jusques dans un Ennemi, lui fit faire d'honorables funérailles (*k*). Les Déserteurs de la Nation, qui, s'étant échappés de l'Isle de Ceylan & d'autres lieux, avoient embrassé les intérêts du Portugal, & s'étoient rendus encore plus coupables par les imprécations auxquelles ils s'étoient abandonnés contre leur Patrie, devoient s'attendre au châtiment de leur trahison ; mais, cette crainte leur ayant fait tout risquer pour prendre la fuite, ils passèrent la Rivière à la nage & se retirèrent à Cochin. On n'en arreta qu'un, qui fut envoyé au supplice.

Les Hollandois vont à Cochin.

Après avoir donné les ordres nécessaires pour la conservation de Cranganor,

(*i*) Pag. 350 & précédentes. (*k*) Pag. 354.

ganor, Van Goens prit la route de Cochin, par terre, avec sa petite Armée, & suivit l'Isle de *Vaipin*, qui s'étend, dans une longueur de cinq lieues, depuis le côté Septentrional de la Rivière de Cranganor, jusqu'au côté Méridional de celle de Cochin. Les Vaisseaux remirent en même-tems à la voile, pour s'approcher de Cochin, & fermer les passages par Mer. Cette Ville est fort longue. Elle est située sur le bord Méridional de la Rivière de même nom, qui la sépare de l'Isle de Vaipin; & par un de ses bouts, elle s'étend jusqu'au rivage de la Mer. Les Hollandois, s'étant avancés jusqu'à la pointe de l'Isle, y trouvèrent une Eglise Portugaise, accompagnée d'une grande Maison, qui appartenoit à l'Evêque. Ils y bâtirent, en très-peu de tems, un Fort, qu'ils nommèrent *Orange*, d'où les balles de mousquet pouvoient porter jusques dans Cochin; & les batteries, qu'ils y dressèrent aussi-tôt, commencèrent à jouer sur la Place. Van Goens y mit huit cens hommes; & s'étant rembarqué avec le reste de ses Troupes, il suivit la Côte, pour aller descendre de l'autre côté de Cochin. Le Roi Malabare du Pays vint lui offrir, à bord, son secours pour cette Expédition, en lui demandant, pour unique grace, d'épargner ses Terres. Ce Prince étoit le véritable Roi; mais les Portugais, lui ayant reconnu du penchant pour la Nation Hollandoise, avoient fait tomber le pouvoir souverain entre les mains de la Reine douairière, sa tante, qui étoit dévouée à leurs intérêts. Après le débarquement, il offrit, au Général, de servir de guide à ses Troupes, & de lui faire apporter des vivres. Sa taille étoit belle, & ses manières caressantes. Il avoit les cheveux en boucles, & noués, comme ceux des femmes; des anneaux d'or, & quelques pierreries aux oreilles, des brasselets du même métal, une bague à chaque doigt, & une chaîne d'or autour du corps, qui étant nud jusqu'à la ceinture, n'étoit couvert, par le bas, que d'une toile blanche de coton, qui lui descendoit jusqu'aux pieds. Son âge paroissoit d'environ trente-quatre ans. Il entendoit fort bien le Portugais; & s'il avoit le corps fort agile, il n'avoit pas l'esprit moins souple & moins adroit.

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

Situation de cette Ville. Isle de Vaipin.

Roi Malabare de Cochin. Ses qualités.

L'ARMÉE, divisée en trois Corps, marcha le long du rivage, jusqu'aux murs d'une petite Ville Malabare, dont les Habitans se rassemblèrent, après avoir donné quelques marques de frayeur, & fournirent, sur la parole de leur Roi, toutes sortes de rafraîchissemens aux Hollandois. Ce Prince engagea aussi tous les Naïres, qui lui étoient attachés, à se déclarer pour une Nation qui venoit les rétablir dans leur ancienne liberté. L'après midi, on se remit en marche, sans s'effrayer de quelques retranchemens, que les Ennemis avoient élevés sur le rivage, dans l'opinion que la descente se feroit à moins de distance de la Ville. On continua d'avancer, jusqu'à une petite lieue des murs, & l'on ne trouva pas plus de résistance. La vûe d'une grande Eglise, qui s'offroit en pleine campagne, au milieu d'une multitude de cocotiers, & de plusieurs maisons, qui rendoient le Païsage fort agréable, porta les Hollandois à s'y arrêter vers l'entrée de la nuit. Les Habitans avoient pris la fuite; mais ils revinrent, sur le témoignage du traitement qu'on avoit fait à leurs voisins. Le soir, un vieux Portugais, accompagné de sa femme, & de deux filles nubiles, vint demander en grace d'être présenté au Général. Il lui représenta, qu'il habitoit

Marche des Hollandois.

Ils violent deux jeunes Portugaises.

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

toit ce lieu depuis plusieurs années, sans être engagé au service de sa Nation, & sans avoir pris part aux guerres du Pays. Dans cette disposition, qu'il vouloit conserver, il le supplia d'ordonner qu'on ne lui fît aucune insulte, ni à sa femme, ni à ses filles, & qu'on respectât leur maison. Van Goens lui accorda sa demande. Le lendemain, il revint se jetter aux pieds du Général, & se plaindre, avec beaucoup de larmes, que des Soldats, entrés chez lui les armes à la main, avoient violé ses filles. On lui répondit que s'il pouvoit faire connoître les Coupables, il feroit témoin de leur supplice. Mais, ne pouvant les découvrir par aucune marque, il se vit dans la nécessité de retourner chez lui sans vengeance. Schouten, touché de l'infortune de ses filles, lui reproche l'imprudence qui les lui avoit fait amener dans un Camp, parées, dit-il, d'ornemens recherchés, qui relevoient leur jeunesse & leurs agrémens, pour les donner, comme en spectacle, aux yeux d'une Armée (l).

Eglise où ils se logent.

APRÈS avoir passé la nuit dans ce lieu, les Hollandois reprirent leur marche le long du rivage, tandis que la Flotte régloit ses manœuvres sur leurs mouvemens, & s'avançoit à mesure qu'elle les voyoit approcher de la Ville. Ils furent surpris d'appercevoir un tourbillon de flammes, qui s'élevoit d'une Eglise, à une portée de mousquet des murs. Mais comprenant que l'Ennemi même y avoit mis le feu, pour empêcher qu'ils ne s'y logeassent, & qu'ils ne la fissent servir à battre la Place, ils s'efforcèrent d'y arriver assez-tôt pour l'éteindre. Elle étoit déja réduite en cendres, à la réserve des murs, qui étoient de pierre, & de l'épaisseur de ceux d'une Forteresse. Van Goens ne laissa pas de s'en saisir, parcequ'il la jugea propre à la défense de l'Aiguade, & pour faire apporter, de ses Vaisseaux, les munitions & les autres secours. Il en fit approcher la Flotte, avec ordre de jetter l'ancre aussi près de la Terre qu'il seroit possible.

Ils campent à la vûe de la Ville.

DE ce lieu, l'Armée passa dans une campagne fort ouverte, malgré le feu des Ennemis, qui ne cessa pas sur leurs remparts. Mais leurs boulets passoient dessus les Troupes Hollandoises, & servoient à les amuser par les bonds qu'ils alloient faire entre les arbres. Ainsi, rien ne les empêcha de s'avancer jusqu'au pied des murs, d'où la prudence les obligea néanmoins de se retirer, pour s'asseoir tranquillement sur l'herbe, à la vûe des Portugais, pendant que le Général assignoit les postes.

APRÈS Goa, la Ville de Cochin étoit la plus grande que les Portugais possédassent dans les Indes Orientales. Elle a peu de largeur; mais sa longueur est d'une demie heure de chemin, vers les Terres. C'étoit du même côté, que la vieille Reine avoit son Palais, assez près d'une bonne Aiguade. La plûpart des Naïres du Pays, engagés, par cette Princesse, à prendre parti pour les Portugais, s'étoient rassemblés dans ce lieu & formoient un Corps assez nombreux. Van Goens entreprit de les réduire, avant que d'attaquer une Ville, qu'ils pouvoient secourir continuellement d'hommes & de vivres. Il fit marcher, vers eux, les deux tiers de l'Armée. Mais les Naïres l'ayant bientôt apperçu, se mirent en ordre de bataille,

Combat des Hollandois contre les Naïres de Cochin.

(l) Pag. 362.

taille, & s'avancèrent d'un air furieux, après avoir pris beaucoup d'amfion. Ils étoient foutenus de quelques groffes pièces de canon, qui firent un feu terrible, pendant qu'au mépris des piques & des balles de moufquet, ils fe jettèrent fur leurs Ennemis (*m*), avec de grands fabres, qu'ils tenoient à deux mains, & dont la pointe étoit auffi redoutable que le tranchant. Ils tuèrent beaucoup de monde, & ils en bleffèrent encore plus. Cependant les Hollandois, animés par un danger fi preffant, firent, de leur côté, tant d'efforts, qu'après en avoir tué un grand nombre, ils pouffèrent les autres jufques dans le Palais, qui étoit voifin du Champ de bataille. Là, les Naïres fe rallièrent, & firent face avec beaucoup de courage; mais ayant moins d'efpace pour l'ufage du fabre, ils fe virent contraints, par les Moufquetaires, qui étoient entrés après eux, d'abandonner les falles & de fauter par les fenêtres. Ainfi, les Hollandois demeurèrent maîtres du Palais. Schouten affure que le fang y couloit à grands flots; & que, foit dans les chambres, ou dans les avenues, on compta plus de quatre cens Naïres, morts ou expirans (*n*). Le refte avoit pris la fuite & s'étoit difperfé.

Sanglant carnage.

On trouva, dans ce Palais, plufieurs pièces de gros canon, de la poudre, du plomb, des fufils, des fabres, & d'autres munitions de guerre. Les pendans d'oreilles des Naïres, leurs anneaux & leurs chaînes d'or, furent abandonnés aux Soldats: mais, dans cette confufion, ils obfervèrent fidélement l'ordre qu'ils avoient reçu de ne faire aucune infulte au Peuple; & la confiance des Malabares étoit déja fi bien établie, que loin de fuir, ils s'étoient poftés en divers endroits pour être fpectateurs du combat, fans prendre le moindre intérêt à la perte des Naïres. La vieille Reine fut arrêtée, parcequ'elle favorifoit trop hautement les Portugais. Cependant, le Général ordonna qu'elle fût traitée avec beaucoup d'égards. Le Roi même, qu'elle avoit détrôné, intercéda généreufement pour elle. On fe contenta de lui donner des Gardes, fans craindre, obferve Schouten, qu'elle les corrompît par fa beauté, car elle étoit vieille & laide: ce qui n'empêchoit pas qu'elle ne fût extrêmement parée de chaînes d'or & de joyaux, qui donnoient une forte d'éclat à la noirceur de fon teint (*o*). Pendant que Van Goens étoit occupé de ces foins, il reçut avis, d'une Brigade, qu'il avoit laiffée devant les murs de la Ville, que les Portugais avoient fait fur elle une vigoureufe fortie; mais qu'ayant été repouffés avec perte, tout le mal qu'ils avoient fait aux Hollandois fe réduifoit à quelques bleffés.

Le Palais eft pillé, & la Reine tombe entre les mains des Vainqueurs.

Le jour fuivant, on prit la réfolution d'aller à l'affaut. Le tems preffoit. La Mouffon des pluyes n'étoit pas éloignée; & les forces d'ailleurs étant fort diminuées, par tant de combats, & par les garnifons qu'on avoit laiffées dans plufieurs Places, on ne pouvoit tenir long-tems le refte des Troupes expofé aux injures de l'air, & à d'autres fatigues qu'elles n'étoient pas capables de fupporter. La prife du Palais fembloit donner de la facilité

Affaut donné à la Ville.

(*m*) Par une faute énorme d'impreffion, l'Edition de Paris porte, qu'ils fe jettèrent fur *leur Empereur*. R. d. E.

(*n*) Pag. 366.

(*o*) Pag. 367.

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

lité pour l'attaque, par cette partie de la Ville. Van Goens marqua l'endroit & le jour.

WAS, Capitaine Major, fut chargé de cette importante entreprise; & tandis qu'il devoit commencer ses opérations, d'autres reçurent ordre d'aller donner l'allarme dans un autre endroit des murailles. Mais les Assiégés furent informés de ce plan. Ils se trouvèrent en si grand nombre, à la principale attaque, qu'ayant comme enfermé les Hollandois, lorsqu'ils s'efforçoient de franchir quelques vieux murs, & de pénétrer dans le Fauxbourg, ils les forcèrent de tourner tous leurs efforts à se dégager. Ensuite, mettant le feu à quelques maisons, par lesquelles ils leur voyoient chercher un passage, ils les jettèrent dans un autre embarras pour éviter les flammes. Was comprit que son salut dépendoit de sa prudence & de son courage. Il fit des actions, que Schouten croit dignes de l'immortalité: mais deux coups de mousquet le firent tomber mort. Van Goens, qui s'étoit lui-même avancé pour animer ses gens, reçut un coup de balle dans le crochet d'or qui servoit à retrousser son chapeau. Roothaas & les autres Chefs ne furent pas moins en danger. Cependant ils écartèrent les Portugais, & s'ouvrirent une retraite.

Retraite forcée des Hollandois.

CETTE action leur coûta quantité de braves Soldats; mais en se retirant, ils eurent la gloire de demeurer maîtres d'une partie du Fauxbourg; & loin de sentir leur courage affoibli, ils se confirmèrent dans la résolution de presser le Siège. On apporta, de la Flotte, tous les instrumens nécessaires pour les travaux. La tranchée fut ouverte, & les batteries régulièrement dressées. Mais pendant qu'on battoit la Ville, les Portugais tiroient aussi sans interruption; & les brèches, qu'on faisoit à leurs murs, étoient réparées avec une promptitude qui causoit de l'étonnement. Van Goens, accablé du nombre de ses blessés & de ses malades, fit disposer une Eglise pour les recevoir. Pendant qu'il pressoit cet ouvrage, il fut informé que le Roi de *Percatti*, ou *Porca*, fidèle aux Portugais, avoit rassemblé six mille hommes, & s'avançoit pour le prendre par derrière, tandis que les Assiégés feroient une sortie. Cette nouvelle jetta beaucoup d'allarme parmi les Troupes Hollandoises, qui pouvoient être surprises à toute heure du jour & de la nuit. Elle rendit, aux plus malades, la force de reprendre les armes, & de veiller pour la défense de leur vie. Mais le Roi de Porca, s'étant contenté de demeurer aux observations, à quelques lieues de la Ville, l'inquiétude, qu'il avoit causée, ne servit qu'à faire connoître de quoi les hommes sont capables dans l'extrêmité du danger.

Le Siège est poussé avec vigueur.

APRÈS trois semaines de Siège, pendant lesquelles il ne s'étoit pas passé de jour sans attaque ou sans sortie, Van Goens, qui ne croyoit pas les Assiégés dans un moindre embarras que le sien, tenta leur constance par l'offre d'une bonne composition. Il leur envoya un Trompette, avec des propositions honorables. Ignace de *Sermonto*, Gouverneur de la Place, répondit, qu'ayant été chargé de la garde de Cochin, il étoit résolu de répandre tout son sang, pour la conserver au Roi son Maître. On recommença, de part & d'autre, à tirer avec une nouvelle furie. Mais les Hollandois reconnurent bientôt d'où venoit la confiance de leurs Ennemis.

Ignace de Sermonto, Gouverneur de Cochin.

Dès

Dès le jour suivant, la Ville reçut un secours de monde & de toutes sortes de munitions, qui lui étoient envoyées de Goa. Dans la multitude de passages & d'eaux intérieures, que les Assiégeans ne pouvoient fermer, il ne fut pas difficile, au Convoi Portugais, d'arriver en plein jour. On vit aussi-tôt les Enseignes élevées sur les tours & les remparts de la Ville. On entendit sonner les cloches, & pousser des cris de joye (p).

Gautier Schouten. 1662.

Un si fâcheux augure ne put manquer de répandre la consternation dans l'esprit des Hollandois. Ils n'ignoroient pas que la saison des pluyes approchoit. Le nombre de leurs malades augmentoit de jour en jour. A peine leur restoit-il quatorze cens hommes. Outre leurs réflexions sur les vicissitudes de la guerre, & sur le besoin de diverses provisions, qu'on leur avoit fait espérer inutilement de la Côte de Coromandel, ils considéroient que le Roi de Porca n'attendoit que l'occasion de les surprendre. Enfin le parti de la retraite parut si nécessaire, qu'on ne chercha plus que les moyens de se dérobber aux yeux des Portugais. Le gros canon & les mortiers furent emmenés sur des radeaux. Cette manœuvre ne plût point aux Matelots, qui ne respiroient que le butin, & qui n'étoient point encore informés de la résolution du Conseil. On s'efforça de leur persuader, qu'il étoit question d'un nouvel assaut, & que dans l'incertitude du succès, on commençoit à transporter ce qu'il y avoit de plus embarrassant pour l'Armée. Ils furent entretenus dans cette idée, jusqu'au soir du 2 de Mars; & lorsqu'ils reçurent ordre de partir, ils se figuroient encore que c'étoit pour combattre: mais, en les faisant marcher vers le rivage, on leur déclara qu'il falloit rentrer à bord, & l'embarquement se fit sans confusion. Van Goens, pour cacher son départ aux Portugais, engagea un Juif, par une grosse récompense, à sonner une cloche, pendant la nuit, comme les Hollandois en avoient l'usage. Un Canonier, nommé Henri *Boerdorp*, qui avoit le talent de contrefaire différentes voix, ne craignit pas de demeurer à terre, pour faire le bruit ordinaire, à chaque Poste, en criant; *Qui va là? Ronde, Caporal*, &c. Vers la pointe du jour, il eut le bonheur de retourner librement au rivage, & les Portugais ne s'apperçurent qu'à midi de la levée du Siège (q).

Secours qui vient aux Assiégés.

Les Hollandois lèvent le Siège de Cochin.

Précautions singulières pour cacher leur retraite.

La même Expédition fut recommencée, l'année suivante, avec plus de bonheur; & Cochin eut le sort des autres Villes Malabares, qui étoient passées au pouvoir des Hollandois. Mais, Schouten étant alors employé dans d'autres lieux, son récit n'auroit pas autant d'autorité, sur la foi d'autrui, qu'il paroît en avoit eu jusqu'à présent sur le témoignage de ses propres yeux. Cette raison, qui donne beaucoup de prix à plusieurs parties de son Journal, disparoît absolument, lorsqu'il entreprend la description d'un grand nombre de lieux qu'il n'a jamais vûs, ou la relation de quantité d'événemens, auxquels il n'a pas eu de part. Aussi croit-on devoir l'abandonner dans ses excursions, qui ne représenteroient d'ailleurs que ce qu'on a lû, avec plus d'ordre & de fidélité, dans d'autres Voyageurs. Il continue, pendant plusieurs années, de suivre l'inclination qui le portoit sans cesse à changer de climat. Il visite successivement toutes les Colo-

Remarques sur l'Auteur & sur ses Voyages.

(p) Pag. 374 & précédentes.

(q) Pag. 376 & précédentes.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Colonies Hollandoises. Enfin, revenant à Batavia, il commence, en 1665, à sentir quelque regret de vivre loin de sa Patrie. Une Flotte d'onze grands Vaisseaux, fort richement chargés, étoit prête à mettre à la voile pour l'Europe. Il saisit l'occasion; & la considération qu'il avoit méritée, par ses services, le fait recevoir à bord de l'Amiral, qui se nommoit le *Valcheren*, commandé par *Bitter*, pour la Chambre de Zélande.

MAIS avant que de le suivre, dans sa dernière Navigation, empruntons de lui quelques éclaircissemens sur l'air & les saisons des Indes, qu'il regarde lui-même comme le fruit le plus certain de ses propres observations.

Ses observations sur les saisons des Indes.

LA manière, dit-il, dont il a plû au Ciel de diversifier la température de l'air, les saisons & les influences des élémens, non seulement sur les deux Côtes de Malabar & de Coromandel, mais dans toutes les Indes Orientales, est admirable & véritablement incompréhensible. Des Pays & des Côtes, qui sont à peu de distance, ou même qui se joignent, ont si peu de ressemblance, par les qualités de l'air, soit dans les tems secs, pour les degrés de chaleur & de sécheresse, soit dans la saison humide & pluvieuse, pour l'abondance des pluyes & pour leurs effets, que cette différence ne peut être observée sans étonnement.

DANS les Pays de la Côte des Indes, ou de Malabar, la saison des pluyes, ou l'Hyver, commence ordinairement au mois d'Avril, ou de Mai, au plus tard, & finit dans le cours de Septembre, ou au commencement d'Octobre. Elle se passe en grosses pluyes, accompagnées de fréquens orages, & la plus grande partie du Pays se trouve couverte d'eau. Mais la même Mousson commence plutôt, autour du Cap de Comorin, que du côté du Nord. Elle se fait sentir, par exemple, à Coylang & à Cochin, plutôt qu'à Goa, & plutôt à Goa qu'à Surate; ce qui arrive sur toute la Côte, à proportion qu'elle est plus au Nord, parceque le gros tems y vient du Sud.

LORSQU'IL approche, les Européens font des provisions de vivres pour toute sa durée. Ils déchargent les Vaisseaux. Ils les mettent à l'abri. Ils les défunent & les couvrent de nattes. Ceux qui sont destinés pour quelque Voyage, se mettent en Mer avant que le mauvais tems les surprenne. De la Côte de Malabar, ils vont à celle de Coromandel, à Bantam, à Batavia, où l'on attend la belle saison, dans le même tems que les Malabares attendent la mauvaise. Les Vaisseaux, qui viennent d'ailleurs, pour se rendre au Malabar, ne manquent pas de se hâter aussi, parceque le retardement les expose aux plus affreux dangers. Des vents du Sud-Ouest chassent de grosses nuées de la Mer, vers les Montagnes, qui séparent la Côte de Malabar de celle de Coromandel, & qui s'étendent bien loin du Sud au Nord. Ces nuées, arrêtées par les sommets des Montagnes & par les vents opposés qui y soufflent, reçoivent, de ce contraste, une pression si violente, que venant à crever, elles se débordent en eaux, elles forment des torrens, qui se précipitant des Montagnes, entraînent avec eux une abondance de sable, vers la Mer, où l'orage, qui fait enfler les flots & qui augmente les brisans, en pousse beaucoup aussi vers le rivage. C'est de cet assemblage, de ce qui descend des Montagnes, & de ce

que

que la Mer apporte, que se forment les Bancs qui bouchent les Ports, & qui barrent les Rivières. On les prendroit pour des ouvrages de l'art humain, qui se feroit attaché à faire des digues. Il est non-seulement dangereux, mais souvent impossible d'y passer dans cette saison; & les Vaisseaux, qui ont le malheur de se trouver en Mer, doivent se tenir au large, fort loin de la Côte.

Ces eaux ne grossissent pas seulement les Rivières. Les basses Terres en demeurent couvertes. Heureusement, les nuées ne cessent pas de former comme un mur de séparation entre la Terre & le Soleil, qui est là, chaque jour, au Zenith. Elles amortissent l'ardeur de ses rayons; sans quoi la chaleur y feroit insupportable. Mais on ne laisse pas d'y mener une vie fort triste, surtout aux environs des nouvelles Lunes, où les jours sont fort obscurs, & les nuits d'une affreuse noirceur. Alors les femmes, condamnées à ne pas sortir de leurs maisons, ne connoissent pas d'autre amusement, que de mâcher du bétel & de l'arecca, & de se tenir quelquefois dans leurs galeries, ou dans les cabinets de leurs jardins, pour y respirer l'air, lorsqu'elles peuvent saisir quelques momens moins fâcheux. Les hommes s'occupent à cueillir les fruits, dont la plûpart arrivent alors à leur maturité dans plusieurs Parties des Indes. On remarque même, que dans cette saison, les arbres & les plantes ont plus de fraîcheur & d'agrémens. Les Terres hautes, qui avoient été long-tems arides, se couvrent alors de verdure, & produisent des fleurs & des fruits. D'ailleurs, l'air n'a de fâcheux que son humidité. Mais les rues & les chemins deviennent impraticables; & ce desordre règne si long-tems, que plusieurs semaines après le retour même de la belle Mousson, les torrens continuent de rouler sur les Côtes, par les passages qu'ils se sont ouverts, & vont combattre encore, avec violence, les vents ou les brisans de la Mer qui s'opposent à leur chûte. La fin du mauvais tems s'annonce presque toûjours par quelque horrible tempête, accompagnée de tonnerre & d'éclairs; & lorsque la belle saison a pris sa place, c'est pour durer, sans interruption, jusqu'au retour de l'Hyver.

Succession de la chaleur & du rafraîchissement.

Dans plusieurs Pays des Indes, on prépare la terre pendant la saison des pluyes. On y sème du froment, du riz & d'autres grains, qui produisent d'abondantes moissons, lorsque la saison séche est arrivée. Alors les vents de Mer soufflent constamment pendant le jour, & sont relevés pendant la nuit par les vents de Terre, qui diminuent vers dix heures du matin. Un calme, dont ils sont réguliérement suivis, laisse les Habitans exposés à l'excessive chaleur. Mais bientôt il s'éléve un petit souffle de Mer, qui augmente par degrés, jusqu'à devenir, vers midi, un vent assez fort, & qui rafraîchit les hommes & les animaux. Il dure jusqu'au coucher du Soleil; & le vent de Terre recommence avec la nuit. Celui-ci est foible aussi d'abord; mais durant la nuit, il souffle du Nord-Est avec tant de force, que personne ne se plaint alors de la chaleur. En effet, pendant les mois de Janvier, Février & Mars, les nuits sont extrêmement froides au Pays de Malabar, & le deviennent encore plus par la rosée.

Propriétés des vents de Terre.

Mais les vents de Terre, qui soufflent avec tant de force jusqu'au matin, ne se font pas sentir bien loin en Mer. Leur plus grande étendue est à

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

à dix ou douze lieues de la Côte, ou plus proche, & quelquefois à la seule vûe des Terres. Dans quelques Pays, on ne les sent point du tout, ou presque point, sur les flots; particuliérement le long des Côtes de Ceylan, de Java, de Sumatra & de Celebes. Les Pilotes, qui ont le vent contraire en haute Mer, ne manquent point alors de raser la Terre autant qu'il leur est possible. Pendant tout le cours de cette agréable Mousson, à peine remarque-t'on le moindre nuage au Ciel. De la Côte de Coromandel, comme de celle de Malabar, on voit également les deux Etoiles pôlaires sur l'Horison; mais elles n'y montent pas fort haut. Le Soleil y passe deux fois l'année, sur la tête des Habitans; une fois, lorsqu'il va de la Ligne au Tropique du Cancer; ce qui arrive à la fin d'Avril & dans le cours de Mai; l'autre fois, lorsqu'il retourne du Nord au Sud, à la fin de Juillet & dans le cours d'Août. Dans cet intervalle, la chaleur seroit insupportable, sous la Zône torride, si la Providence n'avoit pas temperé les ardeurs du Soleil par de gros nuages, qui laissent tomber d'abondantes pluyes dans leur saison, & par la fraîcheur des vents de Terre & de Mer.

DANS la saison des pluyes, sur la Côte de Malabar, elles ne tombent pas sans relâche. Le beau tems leur succede quelquefois; mais ces intervalles sont fort courts. On éprouve les mêmes alternatives dans la sécheresse. Il s'élève quelquefois un orage subit, lorsque l'air est le plus doux & le tems tout-à-fait tempéré. Mais ces accidens ne sont pas moins extraordinaires, pour les Indiens, qu'un tems doux & serein l'est en Europe, au milieu de l'Hyver, ou de la neige & des frimats pendant l'Eté.

Etrange variété du tems dans des lieux peu éloignés.

SCHOUTEN ne trouve rien de si merveilleux que ce qu'il nomme les *Limitations* de la Providence, dans cette double Mousson. Pendant que les pluyes & les tempêtes règnent à Surate, & le long de la Côte de Malabar, jusqu'au Cap de Comorin, on trouve qu'à l'Est de ce Cap, & sur toute la Côte de Coromandel, il fait un fort beau tems. Cependant cette dernière Côte commence par la même hauteur, que celle de Malabar, & court aussi du Sud au Nord. A peine la distance est-elle de soixante, ou soixante-cinq lieues, de l'une à l'autre; & l'on n'en compte pas même plus de trente, du côté du Sud.

DEPUIS long-tems, les Européens & les Indiens s'accordent à faire, par Terre, le Voyage de Cochin & des autres Villes du Malabar, à Saint Thomé. Les Habitans de Coromandel prennent le même chemin, pour aller au Malabar; & de part & d'autre, c'est un Voyage de peu de jours. Mais il faut traverser les hautes Montagnes de Ballagate, qui courant du Sud au Nord, font la séparation des deux Côtes. Sur la cime de ces Montagnes, il est étonnant & presqu'incroyable combien on passe subitement du chaud au froid, de l'Eté à l'Hyver, d'un air serein à l'épaisseur la plus opposée. D'un côté du Cap de *Razalgate*, qui est dans la Mer d'Arabie, les Vaisseaux font tranquillement sur leurs ancres, ou font route sans danger. De l'autre côté du même Cap, jusqu'aux Côtes les plus reculées de l'Arabie heureuse, ils n'osent tenir la Mer, dans la crainte continuelle des tempêtes. La Mousson orageuse commence, à Coromandel, vers la fin d'Octobre, dans le même tems que l'Eté s'ouvre à Malabar, & dans les Royaumes d'Orixa, de Bengale & d'Arrakan. Alors, il n'y a plus de sûreté pour les

les Vaisseaux, ni à Paliacate, ni dans aucun autre lieu vers le Sud: mais du côté du Nord, ils ont un tems favorable. A Tutocorin, qui est assez près du Cap de Comorin à l'Est, & même au Sud de ce Cap, on jouit du plus beau tems; pendant qu'à Coylang & dans les autres Pays de cette Côte, on éprouve ce que l'Hyver a de plus affreux, à l'exception des gelées. Dans tout le cours de la Mousson sèche, il règne, à Negapatnam, & plus loin, vers le Nord, des vents de Terre si chauds, qu'on se croit prêt d'étouffer. Au mois de Juillet, Pétapoli & Masulipatnam en ressentent d'aussi chauds, qui sont encore plus mal sains. Mais les vents de Mer, qui se lèvent régulièrement à l'entrée de la nuit, raniment les hommes & les animaux par leur fraîcheur.

DANS l'Isle de Ceylan, l'Hyver attaque, au mois d'Octobre, la Partie Septentrionale; c'est-à-dire Warmias, Jafanapatnam, & les petites Isles voisines: mais dans le même tems, on jouit de tous les charmes de l'Eté, vers les Parties Méridionales. Au contraire, tandis que Jafanapatnam ressent la douceur de l'Eté, Colombo, Caleture, Point-de-Galle, Bellingham, Matura, Donderi, sont couvertes d'un air sombre & chargé, & noyées par des pluyes continuelles.

ENFIN, Schouten ayant porté ses observations au-delà des Indes, & dans une partie des Isles qui sont à l'Est, il assure qu'à Ceram, Isle peu éloignée d'Amboine, l'Hyver règne dans la Partie du Nord, tandis que dans celle du Sud, qui n'en est qu'à trois ou quatre lieues, on trouve la saison de l'Eté (r).

EN partant du Port de Japara, où les Hollandois vont charger des poutres, du riz, des bestiaux, des fruits & d'autres denrées pour leurs divers Etablissemens, non-seulement il nous apprend les noms de plusieurs Places, qui ne sont point entrées dans la Description de l'Isle de Java, mais il fait une curieuse peinture de la Cour du Mataram, dont les autres Voyageurs n'ont guères connu que le nom.

Route de Japara à Mataram.

PATI & *Dauma*, qui sont, dit-il, dans le voisinage de Japara, y envoyent leurs grains & leur poisson; mais ces deux Villes sont de peu d'importance. *Samarang*, qui est à sept lieues de Japara, est une Ville fort peuplée, dont les Habitans s'occupent à cultiver la terre, à pêcher, à couper du bois dans les forêts, & à le préparer pour la charpenterie, & pour d'autres usages. Les Ambassadeurs, qu'on envoye de Batavia au Mataram, prennent cette route pour se rendre à sa Cour. On y trouve de belles campagnes, dont la plûpart sont semées de riz; des prairies, des plaines, & des vallées d'une beauté surprenante. On marche aussi le long des Montagnes d'*Ongaran*, de *Marbabou* & de *Bilirang*, dont les cimes sont revetues d'arbres verds, qui semblent porter leurs tetes dans le Ciel. On passe dans les Bourgs d'*Ongaran*, de *Chiandi*, de *Saleriga*, & de *Silimby*, qui sont tous extrêmement peuplés, & l'on en découvre un grand nombre d'autres. On traverse plusieurs Rivières, dont la plus considérable est

(r) Pages 508 & précédentes. Les remarques précédentes sembloient appartenir à l'Article de l'Histoire Naturelle; mais la Relation de Schouten y auroit trop perdu, & l'on se contentera d'y renvoyer le Lecteur.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

est celle de *Damack*, qui roule ses eaux, avec beaucoup de bruit, du haut des Montagnes où elles prennent leur source (s).

Description de cette Ville.

MATARAM, Ville Capitale du Prince, qui porte le même nom, & qu'on appelle ordinairement l'Empereur de Java, est située dans une plaine agréable & fertile, environnée de hautes Montagnes, qui sont couvertes d'une éternelle verdure, & qui ne sont pas moins fertiles que la plaine. Schouten représente ce lieu comme un chef-d'œuvre de la Nature (t). La Ville est fortifiée par sa seule situation. Les Montagnes d'Ongaran & de Marbabou l'environnent & lui servent de rempart, du côté de l'Occident. Au Nord, elle a la Montagne de Bilerang, qui passe pour la plus haute de l'Isle, & qui est inaccessible de plusieurs côtés. Les Vaisseaux, qui s'approchent à la vûe de l'Isle, pendant la Mousson de l'Est, découvrent Bilerang de trente lieues en Mer. Ainsi, Mataram, renfermée par des Montagnes & couverte par des Bois impénétrables, a d'autant moins besoin d'autre défense, qu'elle trouve, dans cet espace, tout ce qui est nécessaire à la vie de ses Habitans. Quatre Portes, qu'on a ménagées dans les Passages étroits, ouvrent & ferment ceux par lesquels on vient de Samarang. Le premier se nomme le *Col de Silimby*. Il est dans un Vallon fort resserré, où l'on n'aborde que par divers détours, qui règnent pendant l'espace de dix-huit ou vingt lieues. Il est gardé par un Corps de Troupes, qu'on relève tous les mois. Dans l'intérieur de ce Col, on trouve Silimby, Bourg fort peuplé. Personne ne passe, sans être présenté au Commandant de la Porte, qui tient registre des affaires & du nom de chaque Voyageur. La même précaution s'observe au second Col, qui se nomme *Tadie*. Les Portes ne sont que de bois; mais rien n'approche de leur force & de leur épaisseur. Elles sont bordées d'une haye de gros pieux, qui s'étendent jusqu'au pied des Montagnes. Il seroit extrêmement difficile de s'ouvrir un autre Passage, au travers des ronces, & de diverses sortes d'obstacles; mais il le seroit encore plus de se cacher, dans des lieux que leur pente escarpée offre de toutes parts à la vûe; & ceux qui seroient découverts, dans cette entreprise, l'expieroient sur le champ, par un cruel supplice. Les deux autres Passages, qui défendent l'accès de Mataram, se nomment le *Col d'Oupack*, & le *Col de Caliadir*. La Ville est environnée d'un grand nombre de beaux Villages, qui en forment comme les Fauxbourgs. On en compte jusqu'à trois mille, soit dans la plaine, ou sur la pente, & jusques sur la cime des Montagnes. On y voit aussi des maisons de plaisance, accompagnées de garennes & de vergers; mais rien n'y cause tant d'admiration, que la multitude des Habitans.

Comment elle est défendue par sa situation.

Sa grandeur & sa forme.

LA Ville, depuis la Porte de Caliadir jusqu'au Palais Impérial, a deux lieues de longueur. Sa largeur est à-peu-près égale. A l'Occident, elle est fermée d'une muraille haute & forte, de maçonnerie séche, mais de pierres de taille quarrées. Du côté du Sud, elle finit par le Palais Impérial. La Porte de Caliadir est au Nord. Les Montagnes font le reste du circuit. Schouten se plaint du mauvais ordre & de la saleté des rues. Il n'y en a qu'une, qui s'étende en droite ligne du Sud au Nord; encore se cour-

(s) Page 298. (t) *Ibidem*.

courbe-t-elle en sabre, dans les principaux Quartiers. C'est à l'extrémité de cette principale rue, que le Palais se présente. Il n'a pas moins de deux lieues de long; mais, quoiqu'il paroisse magnifique aux yeux des Javanois, les Hollandois n'y trouvent rien d'admirable. Ses plus grands ornemens sont les jardins, qui l'accompagnent, ses vergers, ses plants d'arbres, la belle place, qui est au-devant, & plusieurs grands bois, séparés les uns des autres pour élever des rhinoceros, des cerfs, des taureaux sauvages, des chevaux, des vaches, & quantité d'autres animaux.

Empire du Mataram.

Le Mataram, qui régnoit alors, se nommoit *Sousoubouman Ingelaga.* Il étoit fils de Sultan *Mahomet*, qui occupoit le Trône avant lui. Ingelaga n'avoit pas eu peu de difficultés à surmonter, pour recueillir la succession de son Père: mais étant enfin parvenu à se faire proclamer, il avoit fait périr tous ceux qui s'étoient opposés à ses droits. Ensuite, il avoit formé le plan d'un règne sage & moderé, qui le faisoit chérir & respecter de ses Peuples (v).

Cérémonies des Mariages Maures, dans l'Isle de Java.

Schouten raconte les cérémonies d'un Mariage Maure, de l'Isle de Java, dont il fut témoin. Un jour, dit-il, que nous étions à terre, la curiosité de voir une Fête, dont nous avions entendu vanter les agrémens, me conduisit, vers le soir, chez un riche Maure, qui devoit se marier la nuit suivante. Le premier spectacle, qui frappa mes yeux, fut une quantité de flambeaux, de torches & de lanternes fort élevées, qui jettoient beaucoup de lumière au milieu des ténèbres, & qui s'avançoient lentement vers la maison. On voyoit, à la suite, un grand nombre de Danseurs, de tambours & d'instrumens, tels que des cornemuses, des espèces de flutes & des bassins d'airain, dont le mélange n'avoit rien de desagréable. C'étoit comme l'avant-garde de la Noce. Cette troupe joyeuse étoit suivie par deux Prêtres Maures, vêtus de blanc, après lesquels venoient les Parens des deux familles. Leur marche étoit d'une lenteur & d'une gravité qui me causa de l'impatience. Enfin, je vis paroître l'Epoux, monté sur un beau cheval de Perse, avec un air modeste, & les yeux toûjours baissés vers la terre. On lui portoit, sur la tête, un magnifique Parasol, bordé d'une grande frange de soye, qui faisoit un effet assez singulier à la lumière des flambeaux, parcequ'on le faisoit tourner sans cesse. Les rênes de la bride du cheval étoient tenues par des Maures. Deux autres Maures faisoient tomber une pluye d'eau rose, sur le Marié, & parfumoient l'air, autour de lui, de diverses odeurs, rassemblées dans des mouchoirs de coton. Quelques jeunes gens, de son âge, le suivoient à cheval & fermoient la marche.

Marche de l'Assemblée.

Elle se renouvelle pendant quinze jours.

Ce cortège étoit suivi d'une foule de Spectateurs, qui avoient vû mille fois la même cérémonie, & dont l'attention n'en étoit pas moins ardente. De la maison du Marié, on alla passer devant celle de l'Epouse, & successivement dans les principales rues de Batavia. Ensuite on retourna devant la maison de l'Epouse. Cette Procession s'étoit faite réguliérement tous les soirs, depuis près de quinze jours. En arrivant au dernier terme, le Marié

(v) Nous retranchons ici une couple de pages, dont le contenu fait partie de nos Additions à la Description de Java. Voyez le Tome X. R. d. E.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Marié descendit de cheval, soutenu par ses Paranymphes, & fut conduit, par toute la troupe, sous une tente qui étoit tendue avec beaucoup d'appareil, & qui formoit une espèce de salle devant la maison. Aussi-tôt on étendit, à terre, plusieurs tapis, pour servir de nappes, & l'on mit des coussins devant les Convives, qui s'assirent à la manière du Pays, c'est-à-dire, les jambes croisées sous le corps. Deux jeunes filles très-noires, vétues d'habits fort blancs, leur servirent quantité de mets dans de la vaisselle de bois. Le premier service, qui n'étoit que pour exciter l'appétit, fut de bétel & d'arecca. Après ces entrées, on vit paroître des poules rôties, & d'autres pièces de volaille en *Karri*, espèce de compôte que les Javanois aiment beaucoup. Un profond silence règna pendant tout le festin; mais en récompense, on mangea si bien & si long-tems, que tous les plats furent emportés vuides. Les hommes furent dispensés de servir les femmes, ou de leur faire d'autres civilités; car elles mangèrent à part dans un grand sallon, avec le même silence, & sans autre bruit que celui des instrumens. A la fin du repas, on but à la ronde, mais ce fut de l'eau toute claire. Le festin se termina comme il avoit commencé, c'est-à-dire par le betel, après avoir duré jusqu'au milieu de la nuit.

Festin qui la suit.

Cérémonies du Mariage.

On vint avertir, alors, que la cerémonie du Mariage alloit commencer. Quelques Esclaves, proprement vêtus, apportèrent, au milieu de la tente, un petit banc, haut d'un pied & long de six, sur lequel on fit monter l'Epoux, avec deux de ses Paranymphes, au milieu desquels il se plaça. Ses habits étoient de la plus fine toile de coton. Il portoit, au sommet de son turban, une lame d'oripeau; & sur le devant, une seconde lame, qui, jouant avec l'autre, faisoit une espèce de cliquetis. Le turban étoit bordé de fleurs blanches & de roses. Deux longues écharpes, attachées aux deux côtés, pendoient devant les yeux & jusques sur le ventre du Marié, voltigeant avec assez de grace, suivant les mouvemens qu'il se donnoit. Il avoit une chaîne d'or autour du cou, des bagues ou des anneaux du même métal aux doigts & au bout des oreilles, & plusieurs écharpes de soye autour du corps. Son âge paroissoit d'environ trente-six ans.

Comment la jeune fille se présente.

Deux Esclaves vinrent élever devant lui un grand rideau, qu'ils soutenoient des deux côtés, & qui le cachoient entiérement, lui & ses deux Paranymphes. Alors le Père de l'Epouse entra dans la tente, avec sa fille, qu'il portoit sur ses deux bras, enveloppée de diverses écharpes, comme les enfans le font de leurs langes. On ne lui voyoit pas même le visage; mais on pouvoit appercevoir, au mouvement des écharpes, qui lui couvroient la tête, qu'elle pleuroit assez fort. Le Père se plaça debout, devant le rideau qui cachoit son Gendre, sans cesser de la tenir dans ses bras. Deux Prêtres s'avancérent, la tête couverte, & firent une courte prière pour le succès de la Fête. Ensuite, ils demandèrent, au Maure, s'il prenoit la jeune fille pour son Epouse? Il répondit que c'étoit sa résolution. La meme demande, qu'ils firent à la jeune fille, parut lui causer une étrange alteration. Non-seulement elle continuoit de pleurer; mais offusquée par la violence de ses sanglots, & par les écharpes, où elle étoit comme ensevelie, elle se trouva effectivement si mal, qu'on fut obligé de lui apporter de l'eau, pour lui faire rappeller ses esprits. Elle en but un

un peu, & ses agrémens parurent alors à découvert. Elle avoit des bagues d'or, passées dans le nez & dans les oreilles. Ses doigts en étoient chargés; & son front étoit paré, comme celui de l'Epoux, de fleurs & d'une lame d'oripeau. Elle n'avoit pas plus de quinze ans; & son teint, dont les Spectateurs louèrent la beauté, n'offrit, aux yeux de Schouten, que la couleur d'une taupe.

Conclusion de la cérémonie.

Aussi-tôt qu'elle eut repris ses forces, les Prêtres ayant répété leur demande, elle répondit oui, d'un ton timide. A ce signal, toute l'Assemblée fit éclater sa joye, par de longs applaudissemens; surtout les jeunes filles, qui chantèrent en chœur quelques airs assez mélodieux, dont les paroles contenoient des félicitations & des vœux en faveur de l'heureux couple. Ces acclamations furent interrompues par un moment de silence, pendant lequel on baissa le rideau; & le Marié prit cet instant pour jetter une fleur blanche à son Epouse. On releva aussi-tôt le rideau, & les chants recommencèrent. La même cérémonie fut répétée jusqu'à quatre fois. Ensuite la jeune personne fit la même chose à son tour; c'est-à-dire qu'on cessa de chanter & qu'on baissa le rideau quatre fois, pour lui donner le tems de jetter une fleur blanche au Héros de la scène. Après cette espèce de badinage, le rideau fut baissé plus long-tems. L'Epoux tira de son doigt un diamant, qu'il mit au doigt de son Epouse. Elle en tira un du sien, qu'elle lui mit de même. Les chants recommencèrent encore, & le rideau fut levé pour la dernière fois. Cet intervalle fut court. L'Epoux, prenant alors un collier de fleurs blanches, le mit autour du cou de sa noire moitié, qui lui fit la même galanterie de ses propres mains. Ensuite, le rideau ayant tout-à-fait disparu, il alla s'asseoir, il reçut sa femme des bras de son Père, & la tint dans les siens. On lui présenta, dans cette situation, une couppe de lait, dont ils burent quatre fois alternativement, l'un mettant chaque fois la couppe dans la main de l'autre; & chaque fois, ils se rinçoient la bouche d'un peu d'eau.

La Marié reçoit sa femme & s'enfuit avec elle.

Après cette cérémonie, l'Epoux sortit brusquement de la tente, chargé de sa femme. Il alla monter à cheval, avec le secours de ses Paranymphes, sans cesser de la tenir entre ses bras. Ces jeunes Maures, qui sembloient l'aider à fuir avec sa proye, étant remontés aussi sur leurs chevaux, ils marchèrent ensemble, d'un air grave, mais un peu empressé, jusqu'à la porte de la maison conjugale, où le Marié se hâta de descendre, & d'emporter sa femme, sans prononcer un mot, & sans faire le moindre remercîment à son cortège. Chacun se retira chez soi, dans le même silence. Pendant toute la Fête, on ne remarqua, dans l'Assemblée, aucun transport, aucune marque extraordinaire de gayeté. On ne vit aucune agitation, on n'entendit aucun cri. Tout se passa sans le moindre excès & dans la dernière modestie. „ Il paroît bien, conclut Schouten, que „ ces Peuples ne connoissent ni *Bacchus*, ni *Venus* (x)".

Etablissement Hollandois à l'embouchure du Gange.

Dans un autre endroit, il fait une peinture de l'Etablissement Hollandois, à l'embouchure du Gange, qui peut servir de Supplément à la Relation

(x) Tome II, pag. 51 & précédentes.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Description d'Ougly.

tion de Luillier (y). Comme c'est *Ougly*, dit-il, & *Pipely*, qu'il visita particulièrement, on doit se fier à ses observations. Ougly est de médiocre grandeur. Sa figure, qui est en longueur, sur le bord du Gange, offre une perspective agréable. Ses rues sont larges, mais elles ne sont point pavées. On y voit d'assez beaux Edifices, dans le goût du Pays, de riches magasins, des maisons commodes, des boutiques remplies de toutes sortes de marchandises, particulièrement de soyes, de toiles de coton, & d'autres étoffes de toutes les Parties des Indes. Outre les Marchands Maures, qui exercent le principal Commerce, les Mogols y protègent un grand nombre d'Idolâtres, Banians & Gentives, dont la plûpart se bornent aux Arts méchaniques. Ils ont cinq Pagodes dans la grande place du Marché, parcequ'ils sont divisés en cinq principales Sectes (z); & chaque Pagode est dans le Quartier de ceux qui en professent la Religion. C'est une loi, pour tous les Marchands, Domestiques ou Etrangers, de placer leur Boutique autour de la Pagode, à laquelle ils sont attachés.

Beauté du Comptoir Hollandois.

MAIS Ougly n'a rien de plus éclatant, que le Comptoir Hollandois. Il est bâti dans une grande place, à la portée du mousquet de la rive du Gange. On le prendroit moins, pour une Loge de Marchands, que pour quelque Château d'importance. Les murailles en sont hautes & bâties de pierre, comme tous les ouvrages, dont il est fortifié (a). Il est bien monté d'artillerie, & ceint de fossés pleins d'eau. Les campagnes, qui environnent la Ville, plaisent beaucoup aux Etrangers par la variété de leurs agrémens. On y voit des terres labourables, de jolies maisons, de grands jardins, des étangs, des bassins d'eau pour le bain, d'agréables Villages, & des chemins qui forment les plus belles promenades du Monde (b).

Description de Pipely.

PIPELY est située de même, dans une très-belle plaine, sur le bord d'une Rivière, qui a si peu de profondeur, que les Vaisseaux Hollandois sont obligés de jetter l'ancre à deux lieues de la Côte, où ils sont comme en pleine Mer, sans aucun abri pendant le règne des vents du Sud. Mais, au mois de Novembre, & les trois suivans, lorsque les vents du Nord ont ramené le beau tems, la Rade est sûre & commode pour les plus grands Vaisseaux. Les petits vont mouiller vers le Gange & derrière l'Isle de *Gale*. Dans la haute marée, on remonte & l'on descend la Rivière de Pipely, mais avec le danger continuel d'aller toucher à des Bancs qui sont au-delà de l'embouchure, & d'où l'on a beaucoup de peine à se relever. Pipely est à quatre ou cinq lieues dans les Terres. Elle est un peu moins grande qu'Ougly. Quoique sans défense, & même sans murs, elle est fort bien peuplée. Ses principales Maisons, ses Pagodes, & tous ses Edifices publics, sont accompagnés de grands espaces, de galeries, de jardins & de vergers. Les Maures y tiennent le premier rang, comme à Ougly, &

(y) Au Tome XIII. de ce Recueil.

(z) *Voyez* l'Article des Religions, dans la Description de l'Indoustan, Tome XIII.

(a) Graaf ne parle point de Fortifications.

(b) On peut voir quelque chose de bien plus exact touchant Ougly, au Tome XIV., *pag* 149, où nous avons donné aussi le Plan de cette Loge. R. d. E.

& possèdent les plus belles maisons. Celles des Banians & des Gentives ne sont ordinairement bâties que d'un melange de fiente de vache & d'argile, & couvertes de roseaux ou de feuilles de cocotiers. Elles sont posées sur des monceaux d'argile, pour les garantir des inondations du Gange, qui s'étendent fort loin dans les Terres. Le Comptoir Hollandois de Pipely avoit éprouvé, depuis peu, la violence de ces débordemens, & Schouten fut témoin de l'ardeur avec laquelle on s'employoit à le rebâtir. Celui des Anglois étant menacé du même sort à Ougly, les Facteurs de cette Nation le faisoient rebâtir sur un nouveau Plan.

Bellesoor.

Bellesoor est une autre Ville, éloignée de cinq lieues, à l'Ouest, de la Rivière de Pipely. Les Anglois y ont un fort beau Comptoir, devant lequel la plûpart de leurs Vaisseaux vont mouiller. La Rade y est admirable, à la faveur du Cap de *Palmeris*, qui la tient à couvert des vents impétueux du Sud. Dans un tems serein, les Anglois, qui sont à l'ancre dans cette Rade, & les Hollandois, qui se trouvent dans celle de Pipely, peuvent se voir mutuellement. Schouten observa, que dans les marées ordinaires, l'eau du Gange monte de trois à quatre brasses, & que le fond en est d'argile, douce & blanchâtre. Il vit des milliers d'Idolâtres, qui venoient y faire des Pélerinages, & qui attribuoient à ses eaux la vertu d'effacer leurs péchés. Ils y lavent leurs habits; Ils y plongent leurs têtes, ils s'arrosent toutes les parties du corps; & pendant cette cérémonie, ils s'écrient souvent de toute leur force, & les mains jointes; *O Gange! lave-moi, purifie-moi.* On y porte même les Malades. Si leurs maux ne permettent pas de les arroser entièrement, on leur met, dans l'eau, quelque partie du corps. Ceux qui meurent dans l'opération passent pour des Favoris du Ciel. Les Maures ne portent pas la superstition si loin. Ils croyent seulement que l'eau du Gange est fort saine, & les principaux en font apporter, pour leur usage, dans des lieux fort éloignés. Schouten convient qu'elle est très-bonne. Cependant il lui sembloit, dit-il, qu'il en avoit bû de meilleure, c'est-à-dire, de plus douce & de plus claire, en divers endroits des Indes, tels qu'Amboine, *Dingding*, & d'autres lieux (c).

Superstitions dont Schouten est témoin.

Comparaison de l'eau du Gange avec d'autres eaux.

Isle de Dingding.

Trans-

(c) On connoit Amboine par une longue description: mais Schouten, seul Voyageur, qui ait décrit Dingding, nous apprend que c'est une Isle déserte, à plus de trente lieues de Malacca, au Nord-Ouest. On y voit des montagnes, des bois épais, & des lieux extrêmement sauvages. Les Côtes sont bordées, en plusieurs endroits, de rochers qui s'avancent & pendent sur l'eau, & qui étant tout couverts de ronces, de halliers, & même de très-grands arbres, ne permettent pas de marcher sur les bords de la Mer. „ Nous vîmes, dit-il le long du rivage, une roche „ creuse, de la grosseur d'une grande maison. Nous y entrâmes d'un côté, & nous „ en sortîmes de l'autre. L'intérieur étoit „ un grand antre, divisé par la Nature, en „ plusieurs petites chambres. Il tombe, des „ montagnes, en diverses parties de l'Isle, „ des eaux qui s'assemblant dans les vallées, „ y forment des ruisseaux & de petites rivières. Ces eaux sont d'une extrême clarté, „ & d'un agrément singulier. On entend, „ dans les lieux les plus sauvages de l'Isle, le „ bruit d'un grand nombre de serpens à sonnettes; mais ils fuyent la vûe des hommes: „ Je ne sçais si j'en serai cru, ajoûte Schouten, mais je puis bien assurer avec vérité „ que nous prenions, à Dingding, les huitres „ dans les arbres, comme si nous les y eussions cueillies, & que nous y en prenions „ des multitudes. Il faut considérer que les rivages de cette Isle & ceux de la Côte de *Perach*, qui n'en est qu'à une demie lieue, sont „ de vrais déserts où les bois des rochers, „ panchés sur la Mer, sont continuellement „ ar-

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

La Flotte Hollandoise arrive au Cap de Bonne-Espérance.

TRANSPORTONS nous, avec la Flotte Hollandoise, au Cap de Bonne-Espérance, où les horreurs d'une furieuse tempéte, qui la disperſa pendant plusieurs jours, ne l'empêchèrent point d'arriver heureuſement, le 10 de Mars. La curiosité de Schouten l'avoit conduit, en 1658, sur la Montagne du Lion. Il résolut, à son retour, de visiter celle de la Table, dont il avoit entendu raconter mille singularités, qu'il voulut vérifier par ses propres yeux; & c'est la seule de ses observations à laquelle on ait dessein de s'arréter, sur un lieu dont on a deja donné de longues & fidèles descriptions.

Voyage de Schouten sur la Montagne de la Table.

CETTE Montagne étant d'une extréme hauteur, Schouten n'inspira pas aisément, à ses Amis, le goût d'un Voyage si dangereux & si pénible. Enfin, le Pilote & le Charpentier du Vaisseau consentirent à le suivre. Ils se mirent en chemin, le premier jour d'Avril. En arrivant au pied de la Montagne, ils commencèrent à monter par une espèce de sentier fort étroit, qui finissoit vers la moitié de la hauteur. D'un côté, ils voyoient une pente fort escarpée, avec une vallée au-dessous; & de l'autre, un gros ruisseau, qui se précipite entre les rochers. Le passage, par lequel ils montoient, est si difficile, que souvent, lorsqu'ils vouloient franchir quelque endroit scabreux, ils rouloient vers le bas, d'où ils recommençoient à monter avec de nouvelles peines. Le Pilote se trouva bientôt si fatigué, que perdant courage, il s'assit au milieu du chemin, avec promesse d'y attendre ses Compagnons. Ils lui laissèrent une partie des provisions qu'ils avoient apportées: mais, dans la crainte de ne le pas rejoindre aisément, ils lui conseillèrent de retourner au Village voisin, s'il ne les revoyoit pas dans l'espace de deux heures.

Un des trois Hollandois perd courage.

A peu de distance, ils trouvèrent, au milieu des précipices, un passage, qui avoit à peine quatre pieds de large. Une roche escarpée, qui le bordoit assez long-tems, sembloit monter jusqu'aux nues & descendre jusqu'au sein de la terre. Ensuite, les deux Hollandois furent réduits à grimper, en se tenant à l'herbe & aux brossailles. Les rochers étoient si serrés les uns contre les autres, qu'il leur étoit souvent fort difficile de se glisser entre deux. Ils arrivèrent à l'entrée d'une grande ouverture, qui n'a de loin que l'apparence d'une petite fente, & par laquelle ils continuèrent de monter. On y trouve des herbes & des fleurs odoriférantes, avec quantité d'herbe verte. La voix s'y répéte, par un écho très-agréable, qui servit, aux deux Hollandois, pour se faire entendre du Pilote, qu'ils avoient quitté, & pour conduire même ses réponses jusqu'à eux, quoiqu'ils fussent déja fort éloignés, & qu'ils ne pussent le voir. Ils s'arrêtèrent dans le même lieu, pour se rafraîchir avec quelques biscuits, du fromage de Hollande, & un peu d'arrack, qu'ils avoient apporté. De-là, ils considéroient, avec admi-

Ouverture qui sert de passage aux deux autres.

„ arrosés de ses eaux, & trempent même, par „ leurs branches, dans l'écume salée. C'est „ autour de leur écorce, ainsi détrempée, que „ se forment les huitres. J'ai vû plusieurs arbres, dont l'écorce étoit déja toute pétrifiée „ en dehors, & c'est ainsi qu'elles commencent „ à se convertir en coquillages. Ces huitres „ sont petites, mais de bon goût". *Pages* 137 & 138.

Nota. Outre Schouten, Dampier donne encore, ci-dessous, la description de Pulo Dingding, où M. Prevost remarque, comme ici, qu'elle ne se trouve dans aucune autre Relation des Indes Orientales. R. d. E.

admiration, des pièces de roches, aussi grosses que les plus grands édifices, qui s'élançoient en l'air, sans que par-dessous elles parussent porter sur aucun appui. Elles ne tenoient, que d'un côté, à d'autres rochers, d'où il sembloit qu'elles fussent prêtes à se détacher. On entendoit aussi, par intervalles, un bruit prodigieux dans la Montagne. Schouten jugea que c'étoient des masses de pierre, emportées par leur poids, qui rouloient jusqu'à ce qu'elles fussent arrêtées par d'autres masses.

Ils arrivent au sommet de la Montagne.

Enfin, l'ardeur d'une infatigable curiosité fit parvenir les deux Voyageurs au sommet de la Montagne (*d*). Ils n'y trouvèrent qu'un espace de six ou sept pieds, aussi plat qu'une table, & bordé comme de murs en saillie, qui présentent des précipices autour d'eux. En y arrivant, ils se sentirent pressés d'une soif extrême, qui leur fit chercher de l'eau. Ils en découvrirent, dans les creux du rocher dont cette table est composée. C'étoit apparemment une distillation, ou comme la rosée des épais nuages, qui couvrent souvent la Montagne jusqu'à la moitié de sa hauteur. Schouten, qui en porte ce jugement, la trouva d'excellent goût.

Ce qu'ils y trouvent.

Après s'être agréablement rafraîchis, les deux Hollandois s'assirent au bord de la table, pour contempler, comme du haut des airs, les Pays qui s'offroient à leurs regards. Ils avoient besoin de repos. Il étoit une heure après midi; & depuis sept heures du matin, ils n'avoient pas cessé de marcher en montant. Le Soleil, qui luisoit avec une extrême clarté, leur donna un des plus rares spectacles de la Nature. „ Les expressions, dit Schouten, ne peuvent faire comprendre de quelle petitesse „ nous paroissoient les autres Montagnes, & tous les Paysages dont nous „ étions environnés. La grande Baye de la Table, les Monts qui sont au „ Nord, & tout le Pays, aussi loin que la vûe pouvoit s'étendre, ne nous „ sembloient pas plus grands que ce qu'on découvre autour de soi, dans „ un Pays uni. A peine distinguoit-on les Vaisseaux. La Forteresse paroissoit un point; & les maisons, les jardins, les champs, étoient entièrement effacés. La seule Montagne des Lions conservoit un peu de „ grosseur; mais, vers le milieu, on ne la distinguoit pas des plaines.

Spectacle singulier.

„ Nous dînâmes, continue l'Auteur, dans le lieu où nous étions assis, „ c'est-à-dire, sur la plus célèbre table du Monde, & celle qui sert le „ moins à cet usage. Nôtre festin fut de fromage, de biscuit, d'arrack „ & d'eau claire. L'herbe nous servit de nappe, deux pierres de siège, „ & nos mains de gobelets. Ensuite nous allâmes nous placer de l'autre „ côté de la Montagne, d'où nous contemplâmes les Côtes maritimes de „ *Cabo Faco*, & leurs hautes Montagnes, qui nous parurent fort basses. „ L'aspect étoit affreux du côté de la Baye. Il n'y a point de mur plus „ droit que cette face de la Montagne, où si l'on croit s'appercevoir „ qu'elle panche, c'est du côté de la plaine, & dans quelques endroits elle „ paroît prête à tomber. Cependant, assez près du sommet, on voit des „ espaces unis, où l'herbe est mêlée de quelques arbrisseaux. Loin d'être „ renversée par l'effort du vent, comme dans les lieux moins élevés, elle „ est

Récit de Schouten.

(*d*) Voyez sa véritable hauteur dans les Relations de Kolben & de Tachard.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

„ eſt haute, droite, fleurie; & ſes fleurs jettent une odeur agréable: ce „ qui nous fit juger que les vents n'y ſoufflent jamais avec l'impétuoſité „ qu'ils ont vers le bas. Nous ne vîmes, de vivant, qu'un grand nombre „ d'oiſeaux; mais nous apperçûmes, en pluſieurs endroits, de la fiente de „ chevreuils, de daims, & d'autres animaux. Nos yeux cherchèrent „ en vain des lacs, des eaux dormantes, & remplies de poiſſon, com- „ me nous avions eſperé d'en trouver, ſur le témoignage de quelques „ Voyageurs. Nous ne découvrîmes pas d'autre eau que celle des creux „ de la table, où nous ne vîmes aucune apparence de poiſſon ni de ver- „ miſſeau.

Difficulté de ſon retour.

„ A trois heures après midi, nous reprîmes le chemin par lequel nous „ étions venus, ſans laiſſer d'autre monument de nôtre curioſité que nos „ noms, écrits ſur les rochers. Il fallut deſcendre aſſis ſur le derrière, en „ nous attachant à tout ce qui ſe rencontroit ſous nos mains. La vûe des „ affreux précipices, que nous avions continuellement ſous nos pieds, étoit „ capable de troubler l'eſprit & les yeux. Au lieu de retrouver nôtre Com- „ pagnon, dans le lieu où nous l'avions laiſſé, nous apperçûmes ſon mou- „ choir, pendu à l'arbre, ſous lequel il nous avoit attendu. C'étoit une „ marque que ſon impatience l'avoit fait deſcendre. Là, nous étant flattés „ que le reſte du Voyage nous coûteroit peu, nous deſcendîmes ſi lente- „ ment, que la brune nous ſurprit, & nous fit manquer nôtre chemin. „ Nous nous trouvâmes dans une affreuſe vallée, où nous n'apperçûmes „ que des rochers, de grandes cavernes, & un gros ruiſſeau, qui ſe pré- „ cipitoit des parties ſupérieures.

De quel lieu la crainte le tire.

„ Nôtre ſurpriſe fut extrême, de nous voir dans un lieu qui n'étoit „ pas le bas de la Montagne, & d'où nous n'allions pas néanmoins en deſ- „ cendant, mais où nous ne faiſions que tournoyer autour des roches. „ Nous marchions avec beaucoup d'ardeur, dans l'eſpérance de découvrir „ quelque ſentier. Cet empreſſement ne ſervit qu'à nous précipiter dans „ une forêt d'orties grièches, environnées d'antres & de profondeurs, qui „ formoient un labirinthe inexplicable. Cependant nous retrouvâmes „ l'endroit, par lequel nous y étions deſcendus; mais c'étoit une hauteur „ eſcarpée, par laquelle il nous fut impoſſible de remonter. La nuit de- „ venoit plus obſcure, & nous commençâmes à craindre de la paſſer dans „ un lieu, où nous étions menacés d'être la proye des bétes ſauvages. „ Cette idée nous fit rappeller toutes nos forces. Nous remontâmes, „ avec des efforts dont je ne me ſerois pas cru capable; & marchant vers „ le ſentier que nous avions perdu, nous le retrouvâmes enfin, malgré les „ ténèbres, que nôtre ardeur ſembloit nous faire pénétrer. Mais, après „ l'avoir ſuivi pendant quelque-tems, nous arrivâmes dans un terrein ma- „ récageux, où nous enfoncions juſqu'à la cheville du pied, tandis que „ nous étions dans les broſſailles juſqu'au menton. En le traverſant, nous „ renverſâmes un nid rempli de gros oiſeaux, qui firent tant de bruit, en „ prenant tous à la fois leur vol, que mon Compagnon ſe crut entre les „ griffes d'un lion ou d'un tigre, & jetta un horrible cri. Enfin, d'autres „ incidens ne nous empêchèrent point d'arriver au Bourg, où le Pilote „ nous attendoit. Le lendemain, nous retournâmes à bord, les jambes

„ nues

„ nues & déchirées par les ronces, qui avoient mis en pièces nos bas & „ nos souliers" (*e*).

Gautier Schouten. 1665.

Peu de jours après le retour de Schouten, un Vaisseau, qui venoit de Hollande, apporta pour nouvelle, que la peste règnoit dans les Provinces-Unies, & qu'elles étoient en guerre avec les Anglois, qui leur avoient enlevé plusieurs parties de leur Domaine. Ce récit fit juger à tous les Hollandois de la Flotte, que trouvant la guerre allumée, sur les Mers qui leur restoient à traverser, ils alloient se voir exposés à diverses sortes de périls. Schouten, qui n'avoit aucune part aux richesses de son Bâtiment, ne s'en allarma pas moins pour l'intérêt de sa Patrie, & pressentit tous les malheurs qui vont faire une partie fort intéressante de son Journal.

Nouvelles fâcheuses qui arrivent à la Flotte Hollandoise.

Pressentiment de Schouten.

L'Amiral Bitter leva l'ancre, le 22 d'Avril, avec onze Vaisseaux richement chargés. Le 23 du mois suivant, il avoit passé la Ligne, à plus de six cens lieues du Cap de Bonne-Espérance. Jusqu'au quarante-septième degré, sa Navigation n'eut rien de plus remarquable qu'un gros tems, qui dispersa quatre de ses Vaisseaux. Mais, l'onzième jour de Juillet, à cette hauteur, il découvrit trois voiles, qui s'efforcèrent de s'éloigner après l'avoir reconnu. On ne laissa pas d'en arrêter un, qui fut amené sous le Pavillon, & dont le Patron se déclara François. Il venoit de Terre-Neuve. Il avoit pris la chasse, dans l'opinion que la Flotte étoit Angloise. Avant son départ de France, la guerre étoit déclarée entre l'Angleterre & la Hollande, & les Anglois avoient commencé à prendre, sans distinction, tout ce qui portoit le Pavillon des Etats. Ils n'avoient pas même attendu la déclaration de la guerre, pour s'emparer de la Nouvelle Hollande & d'une partie de la Guinée. Au départ du Patron, les deux Puissances armoient avec tant de chaleur, qu'il ne doutoit pas que l'une & l'autre n'eût, en Mer, des Flottes redoutables, & qu'elles ne se fussent déja livré quelques batailles, dont les suites devoient être importantes. Enfin, il conseilloit à l'Amiral de se tenir sur ses gardes, & d'éviter l'Armée d'Angleterre.

Il est confirmé par un Vaisseau François.

Un avis de cette nature attira des marques de reconnoissance au Patron François; mais il répandit beaucoup d'inquiétude, sur tous les Vaisseaux de la Flotte. On jugea qu'il étoit tems de s'armer. Tout fut disposé pour le combat, & le moindre Hollandois parut déterminé à vendre bien cher les trésors de sa Nation.

Dans quelle disposition la Flotte avance.

On continua d'avancer vers le Nord, par des vûes qui n'étoient pas encore bien éclaircies; & dans le cours du mois de Juillet, on s'avança jusqu'au soixantième degré, où, dans cette saison, il n'y a presque point de nuit. Le Soleil se couchoit à onze heures & demie du soir, ne baissant qu'un peu à côté de l'Horison (*f*). Il reparoissoit une heure après, & l'obscurité n'étoit jamais assez grande, pour empêcher de lire à minuit. Chaque jour on voyoit les Terres. On espéroit de rencontrer quelques Vaisseaux de guerre Hollandois, entre Hitland & Ferro. Attente inutile. Le vent contraire, accompagné d'une brume épaisse, qui sépara, pendant quelques jours, plusieurs Vaisseaux de la Flotte, & qui fit dériver les ancres,

Longueur des jours, à soixante degrés du Nord.

(*e*) Pages 389 & précédentes.

(*f*) Il se couchoit ordinairement au Nord-Quart-de-Nord-Ouest, & se levoit au Nord-Quart-de-Nord-Est. *Page* 395.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

cres, ne permit pas de tenir cette route. A la hauteur de soixante-six degrés & demi, on résolut de pousser jusqu'à la vûe des Côtes de Norvege, pour retourner de-là vers la Hollande. Ici, dans un mouvement de zèle pour sa chère Patrie, Schouten „ ne doute pas que cet incident ne fût dirigé par des vûes particulières de la Providence, qui vouloit conserver „ la Flotte Hollandoise. Il employa, dit-il du même ton, ce bon Dieu, „ qui de tems en tems fait de véritables & d'éclatans miracles pour la conservation de nôtre République, il employa des vents qu'il tient dans ses „ mains. Il nous envoya le vent d'Est & la brume, comme des Messagers de sa part, qui, supérieurs aux ordres de la Compagnie, nous contraignirent de changer une route marquée, & rompirent les mesures de „ nos Ennemis. Vingt-cinq Vaisseaux de guerre Anglois croisoient sur „ nous, entre Hitland & Ferro; & s'il eût plû à Dieu de nous laisser ce „ passage ouvert, la proye, qu'ils dévoroient en espérance, n'auroit pû „ leur échapper (g)".

Bonheur des Hollandois.

Nouvelles de guerre qui se confirment.

A soixante-cinq degrés, les jours étoient encore plus longs qu'ils n'avoient été, & Bitter se crut assez proche de l'Islande. Le premier jour d'Août, on découvrit un Vaisseau, dont on s'approcha vers le soir. C'étoit un Pêcheur François, qui revenoit de Groenland. Il rapporta, qu'ayant rencontré, deux jours auparavant, une Galiote Hollandoise, le Patron lui avoit dit qu'il croisoit, comme plusieurs autres, pour donner avis de la guerre aux Vaisseaux qui arrivoient des Indes; que l'Amiral Ruiter étoit revenu de Guinée, où il avoit repris les Places dont les Anglois s'étoient saisis; que le Commerce avoit cessé dans les Provinces-Unies, & que tous les Vaisseaux Marchands y étoient retenus dans les Ports. Après ce récit, il prit sa route autour de l'Angleterre, dans la défiance où il étoit lui-même des Ennemis de la Hollande, qui ne respectoient pas toûjours le Pavillon François.

Incertitude de l'Amiral Bitter.

Un violent orage, qui survint les jours suivans, augmenta beaucoup l'embarras de Bitter. Il étoit incertain s'il devoit tourner le cap vers les Pays-Bas, ou plutôt vers la Côte de Norvege, lorsque le vent viendroit à diminuer. Rien ne l'affligeoit tant que de n'avoir pas trouvé, dans cette Mer, un seul Bâtiment Hollandois, dont il eût pû recevoir des informations précises. Il déclara néanmoins que son inclination le portoit à chercher le salut de la Flotte dans les Ports de Hollande, plûtot que sur une Côte étrangère; & soutenant cette proposition avec chaleur, il représenta qu'il n'y avoit d'apparence de sûreté qu'à profiter de l'avantage du vent, en se tenant prêt à la plus vigoureuse défense. Non-seulement cette généreuse résolution fut approuvée, mais tous les Equipages en firent éclater leur joye. On gouverna aussi-tôt vers la Hollande, avec un vent du Nord qui ne pouvoit être plus favorable.

Il rencontre deux Galiotes Hollandoises.

Deux heures après, on découvrit une Galiote Hollandoise. La joye devint encore plus vive: mais elle fut modérée, par la peine que ce petit Bâtiment trouvoit à s'approcher de la Flotte; & l'impétuosité des vagues ne permit pas même de se parler d'un bord à l'autre. Cependant on remarqua,

(g) Pag. 398.

qua, par divers signaux, que tous les gens de l'Equipage faisoient de la main & du corps, qu'ils ne conseilloient pas de continuer la route vers la Hollande; & parmi leurs cris, on entendit enfin distinctement ces deux mots, *côtés en travers*, *côtés en travers*. L'ordre fut donné sur le champ pour cette manœuvre. Avant la fin du jour, on eut la vûe des Côtes de Norvege. Le lendemain, on n'étoit qu'à trois lieues de la Terre, d'où l'on vit venir une seconde Galiote, qui aborda l'Amiral presqu'en même-tems que la première. On fut informé, par l'une & l'autre, non-seulement que la guerre étoit déclarée entre l'Angleterre & les Provinces-Unies, mais qu'il s'étoit donné un grand combat, dans lequel le feu ayant pris aux poudres de l'Amiral Hollandois, qui portoit quatre-vingt-quatre pièces de canon & cinq cens hommes, il avoit sauté, sans qu'il s'en fût sauvé plus de cinq hommes; que les Lieutenans-Amiraux avoient été tués avec plusieurs Capitaines & quantité de Soldats & de Matelots; que la Flotte Hollandoise avoit perdu quelques Vaisseaux, & qu'elle avoit été forcée de se retirer dans ses Ports; que les Anglois usoient insolemment de leur victoire; qu'ayant divisé toutes leurs forces en trois Escadres, ils avoient envoyé, au Nord, trente gros Navires de guerre, qui devoient croiser entre Hitland & Ferro, pour attendre la Flotte des Indes; que dans la crainte de perdre une si belle proye, ils en avoient détaché vingt-quatre autres, pour la chercher sur les Côtes de Norvege; & que sans les avis salutaires qu'elle avoit reçus de la petite Galiote, elle seroit tombée infailliblement au milieu d'eux: qu'en évitant même cette Escadre, elle n'auroit pû manquer de rencontrer leur Corps d'Armée, qui étoit passé entre le *Dogrebanc* & les Ports de Hollande, où ils enlevoient tout ce qui venoit des Pays éloignés.

Ce qu'il apprend d'un combat entre l'Angleterre & la Hollande.

Les Hollandois bénirent le Ciel, qui sembloit les avoir conduits par la main. Ils reçurent, des Patrons de l'une & l'autre Galiote, un ordre de la Compagnie des Indes, suivant lequel ils devoient relâcher à Berg en Norvege, où ils apprirent aussi que trois de leurs Vaisseaux, qui s'étoient écartés, avoient déja mouillé fort heureusement. Le vent venoit du Nord. Ils se hâtèrent de porter vers Berg. Lorsqu'ils se furent approchés du *Liet*, qui est la Partie Occidentale du Havre de cette Ville, ils s'efforcèrent d'entrer, par le Nord de la longue Isle, dans un Canal qui se nomme *Jeltefourt*; mais ce dessein n'ayant pû réussir, parcequ'on étoit trop au Sud, on prit vers *Kruisfourt*, au risque de rencontrer les Ennemis, dans un espace de cinq lieues qu'il falloit faire au Sud.

Ordre qu'ils reçoivent de relâcher au Port de Berg, en Norvege.

Il y a beaucoup d'apparence, observe Schouten, que l'orage du jour précédent avoit poussé bien loin, au Sud, les Anglois, qui croisoient devant ce Port. Aussi les Hollandois y reconnurent-ils une nouvelle marque de la protection du Ciel. Ils entrèrent joyeusement dans la Passe de Kruisfourt, pour s'avancer jusqu'à *Bakefond*, qui est à demie lieue dans les Terres, & comme un petit Golfe entre des Rochers. Le vent, qui étoit contraire, ayant obligé tous les Vaisseaux d'y jetter l'ancre, ils se trouvèrent si serrés dans une Rade fort étroite & remplie de petites Isles & de Rochers, qu'on pouvoit passer d'un bord à l'autre. Il y entra, dans le même tems, un petit Bâtiment qui venoit de Berg, & dont le Patron affecta

Leur embarras à Bakefond.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

affecta de visiter les Officiers Hollandois, pour les féliciter de leur arrivée: mais c'étoit un Espion, qui les ayant quittés le lendemain, alla déclarer à leurs Ennemis qu'ils étoient à Bakesond, c'est-à-dire dans un lieu où il leur étoit impossible de se défendre, & où les Anglois, avec un peu de diligence, pouvoient les envelopper comme dans un filet.

CEPENDANT il vint des Lamaneurs à chaque Vaisseau; mais on n'en demeura pas moins amarré aux Rochers, pendant toute la nuit & le jour suivant. Bitter fit partir une des deux Galiotes, pour aller porter de ses nouvelles en Hollande. Les Habitans du Pays apportèrent des rafraîchissemens sur la Flotte: mais ils les mettoient à si haut prix, que pour épargner de l'argent, on s'avisa de leur donner, en échange, de vieux habits d'étoffes des Indes. Ils y consentirent d'autant plus volontiers, que la plûpart étoient à demi nus; & ce fut un spectacle assez réjouissant, pour les Hollandois, de voir tous ces Paysans du Nord travestis en peu de jours, & couverts d'étoffes rayées ou à fleurs.

Bizarrerie des Paysans Norvégiens.

UN bon vent, qui se leva le 8 d'Août, mit la Flotte en état de passer le reste de ces Détroits, dont quelques-uns n'ont pas plus de largeur que les Canaux ordinaires de Hollande. Elle traversa la Rade interne, qui se nomme le *Liet de Berg*; & vers midi, elle arriva dans la Ville même, où chaque Vaisseau fut amarré aux Quais. Il lui en manquoit deux, qui n'étoient pas revenus sous le Pavillon de l'Amiral, depuis la dernière tempête: mais elle trouva, dans le Port, près de cinquante Navires Marchands, qui s'y étoient retirés, en venant de divers Pays, & qui attendoient une Escorte pour retourner en Hollande (*b*).

Les Hollandois mouillent à Berg.

LES Habitans de Berg reçurent les Hollandois avec de grandes marques de joye. Leur Gouverneur, qui se nommoit *Caspel de Sisignon*, ne leur épargna point les saluts de l'Artillerie. L'Amiral fut traité au Château par toute la Noblesse, & les Officiers n'y trouvèrent pas un accueil moins favorable chez les Citoyens. Mais cet intervalle de repos ne fut pas de longue durée. La Galiote, que l'Amiral avoit fait partir depuis deux jours, pour la Hollande, revint à Berg sans voiles & sans mât. Elle avoit rencontré, en Mer, une Escadre Angloise, qui lui avoit donné la chasse, & dont elle n'avoit pû se garantir, qu'en s'efforçant de rentrer dans les Détroits. Elle avoit cinglé avec tant de force, que son mât s'étant rompu, elle avoit été forcée de se faire remorquer jusqu'à la Ville, par les petits Bâtimens du Pays. Comme il y a plusieurs passages pour entrer dans le Port de Berg & pour en sortir, l'Amiral fit partir aussi-tôt l'autre Galiote, avec la même Commission.

Danger qui les menace.

LE même jour, il reçut avis, que cinq heures après son départ de Bakesond, quatorze grands Vaisseaux de guerre y étoient entrés, dans l'espérance d'emmener la Flotte Hollandoise en Angleterre; & que la trouvant partie, le regret de voir échapper une si belle proye les avoit jettés dans des transports de fureur, qui causoient de l'épouvante aux Habitans. Schouten regarde ce nouvel incident comme un troisiéme miracle, & des plus

(*b*) Le récit de cet événement est d'autant plus curieux, qu'il ne se trouve dans aucun Historien.

Nota. M. Prevost auroit pu se convaincre aisément du contraire. R. d. E.

plus sensibles, dit-il, en faveur des Hollandois. Ils se croyoient d'ailleurs en sûreté, dans un Port du Roi de Dannemarc, avec qui l'Angleterre étoit en paix. Cette confiance leur fit apprendre, sans allarme, que l'Ennemi s'étoit avancé jusqu'à Bakesond. Cependant le Gouverneur de Berg reçut bientôt une Lettre fière & menaçante, à laquelle on le pressa de répondre. Elle portoit, „ que les Anglois s'étonnoient beaucoup & „ se trouvoient fort offensés, qu'il eût reçu, dans son Port, une Flotte „ Hollandoise, chargée des richesses de l'Orient, & qu'il eût entrepris „ d'enlever, au Roi de la Grande-Bretagne, des Vaisseaux qui lui appar- „ tenoient par les droits de la guerre". Elle exigeoit des explications sur cet attentat (*i*).

GAUTIER SCHOUTEN. 1665. Lettre de l'Amiral l'Anglois au Gouverneur de Berg.

Le Gouverneur, de l'avis de son Conseil, où l'Amiral Hollandois fut appellé, répondit que les Anglois ne devoient, ni s'étonner, ni se croire offensés de ce que les Alliés des Danois étoient reçus au Port de Berg, lorsque le Roi de Dannemarc s'étoit déclaré neutre dans la querelle, qui mettoit aux mains l'Angleterre & la Hollande: que Berg étoit une Ville Marchande, ouverte à tous les Amis du Dannemarc, c'est-à-dire, aux Sujets de la Grande-Bretagne, comme à ceux des Provinces Unies; que si les Anglois avoient besoin de rafraîchissemens, ils étoient libres d'y en venir prendre, comme les Hollandois; sous la condition, dont sa Cour lui avoit fait une loi, qui étoit, de ne laisser entrer dans le Port, que six Vaisseaux de guerre à la fois.

Réponse du Gouverneur.

Les Anglois repliquèrent, qu'ayant tenu long-tems la Mer, ils avoient besoin en effet de rafraîchissemens, comme les Vaisseaux des Indes, & que c'étoit l'espérance d'en trouver, au Port de Berg, qui les avoit fait entrer si loin dans les Terres du Dannemarc. Deux jours après, on fut informé qu'ils s'avançoient avec un grand nombre de Vaisseaux de guerre, de Caiches & de Brûlots. Ils jettèrent l'ancre à deux lieues de la Ville. De-là, ils députèrent, dans une Chaloupe bien armée, avec le Pavillon de la Grande-Bretagne, un Seigneur (*k*), qui alla descendre au pied de la Forteresse, & qui, après avoir pressé le Gouverneur de faire sortir, du Port, la Flotte Hollandoise, lui déclara, que s'il n'avoit pas cette complaisance pour les Anglois, ils avoient des ordres du Roi leur Maître, qui les obligeoient de poursuivre leurs Ennemis, dans quelque lieu qu'ils pussent choisir pour retraite. Le Gouverneur répondit, qu'il n'avoit aucun droit sur les Vaisseaux Hollandois; que loin de les chasser de son Port, il lui étoit ordonné d'accorder sa protection à tous les Vaisseaux, Amis du Dannemarc, que le hasard, ou leur propre inclination, y pouvoit amener; & qu'il sçauroit défendre, & la Ville, & le Port, contre tous ceux qui entreprendroient d'y commettre quelque violence.

La Flotte Angloise s'approche de Berg.

La vigueur de cette réponse ayant obligé le fier Anglois de prendre un ton plus doux, il demanda qu'il lui fût permis de venir acheter des rafraîchissemens avec toute son Escadre. „ Volontiers, lui dit le Gouver- „ neur, si vôtre dessein n'est pas de donner atteinte à la paix". Il se retira

Les Anglois demandent la liberté de venir dans le Port.

(*i*) Page 410.
(*k*) Les Hollandois le prirent pour l'Amiral même, qui se nommoit *Tydeman*.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

tira sans faire connoître autrement ses intentions. Les Hollandois ne purent se persuader que tant de Vaisseaux de guerre vinssent mouiller, comme eux, presqu'au milieu de la Ville; & loin d'en ressentir toute l'inquiétude que cette proposition devoit leur causer, ils ne la prirent que pour une bravade de leurs Ennemis. Mais ils virent bientôt arriver quatorze grands Navires, quatre Yachts & trois Brûlots, tous arborans Pavillon rouge, qui etoit celui de leur Escadre. Leur Vice-Amiral, qui les commandoit, tandis que leur Amiral étoit demeuré à l'entrée du Détroit, avec trois ou quatre autres Vaisseaux, les fit touer aussi-tôt jusqu'à la Barrière de la Ville, pour tenir les Hollandois comme enfermés. Là, formant une espèce de croissant, ils se serrérent à la queue l'un de l'autre, & présentérent d'abord leur flanc, garni de fort gros canon. Ils étoient affourchés, avec des embossures à leurs cables. Dans cette situation, ils avoient l'apparence d'un retranchement, dont on auroit fermé le Port de Berg, ou plutôt le petit enfoncement, qui le termine. Ils étoient de cinquante à soixante pièces de canon, & quelques-uns même en avoient davantage. Outre les pièces, qui étoient dans leur place naturelle, aux sabords, les Anglois y en avoient fait passer d'autres; ou plutôt, ils y en avoient entassé, suivant l'expression de Schouten, pour foudroyer leurs Ennemis sans ressource.

Ils y viennent avec toute leur Escadre.

Leurs préparatifs.

L'AMIRAL Hollandois, ne comprenant rien à toutes ces préparations, alla demander, au Gouverneur, la liberté de repousser l'attaque, qui paroissoit le menacer, & le secours qu'il avoit droit d'attendre d'une Ville alliée de ses Maîtres. Il revint satisfait de la disposition des Danois. Lorsque l'Escadre ennemie avoit paru, il n'avoit pas manqué d'arborer aussi tous ses Pavillons, & de répondre aux trompettes & aux tambours des Anglois, par les mêmes fanfares & le même bruit. Revenant à bord, il fit amarrer ses Vaisseaux les uns aux autres, beaupré sur pouppe, dans le même ordre que l'Ennemi, c'est-à-dire, en forme de demie-lune, avec des embossures aux cables, & présentant stribord; mais avec moins de forces, puisqu'il n'avoit que sept ou huit Vaisseaux, qui fussent capables de résistance. Il n'y avoit même aucune apparence qu'ils pussent soûtenir de grands efforts. Ils étoient extrêmement chargés; ils faisoient eau; l'embarras étoit extraordinaire sur les ponts; & dans le peu de tems qu'on avoit à se promettre, il étoit impossible de les dégager & de les mettre en meilleur état. D'ailleurs, ils étoient dans l'intérieur de la Ville, & dans la plus étroite partie du Canal, où l'espace leur manquoit pour les mouvemens nécessaires. „ Je trouve, dit ici Schouten, que les Anglois, „ avec toute leur hauteur & leur arrogance, ne furent audacieux qu'à „ demi. Après avoir osé franchir les bornes, ils devoient pousser plus „ directement leur entreprise. S'ils nous eussent attaqués, en entrant dans „ le Port, ils se feroient infailliblement saisis de nôtre Flotte & de tous „ les Vaisseaux Marchands, qui s'y trouvoient avec elle. Ils auroient ac„ croché nos Vaisseaux, ils en auroient coupé les cables, & rien ne leur „ auroit été plus facile que de les traîner en ouaiche & de les remorquer „ jusqu'aux leurs. Le tems même ne leur manqua pas pour exécuter leur „ dessein, depuis qu'ils se furent approchés. La plûpart de nos Matelots „ étoient

Comment les Hollandois y répondent.

Réflexions de Schouten.

„ étoient à terre, échauffés de vin, & si troublés, qu'ils ne compre-
„ noient rien à l'ordre qu'on leur donna de retourner à bord pour se dé-
„ fendre" (l).

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Epouvante des Habitans de Berg.

LE Gouverneur de Berg fit sonner l'allarme, à la prière de l'Amiral Hollandois, & publier que tous les Matelots se rendissent à bord, sous peine de la perte de leurs gages & d'une rigoureuse punition. En même-tems tous les Bourgeois reçurent ordre de s'armer. Schouten ne se croit pas capable de représenter quelle fut leur frayeur & leur indignation, lorsqu'ils apprirent ce que les Anglois vouloient tenter au milieu de leur Ville. L'épouvante fut d'autant plus vive, que jamais on n'avoit vû d'Ennemis si proche des murs. Dans ce premier transport, la plûpart n'attendirent que la nuit pour abandonner leurs maisons, & pour se sauver dans les montagnes avec ce qu'ils avoient de plus précieux.

Précautions de l'Amiral Bitter.

Tous les Matelots Hollandois ayant repris courage en arrivant à bord, l'Amiral, qui connoissoit le génie de sa Nation, lente à s'échauffer, mais capable d'une chaleur constante lorsqu'une fois elle a pris feu, se transporta le soir sur chaque Vaisseau, & s'efforça d'animer tous les Equipages, par les plus grands motifs qui puissent faire impression sur le cœur des hommes; l'amour de la Patrie, l'honneur & la liberté. Schouten rend témoignage, qu'après un discours fort éloquent, dont il rapporte les principaux traits, il entendit tous les Hollandois de son Bâtiment crier d'une seule voix, & d'un ton qui ne marquoit ni surprise ni tristesse; „ oui, „ nôtre Amiral, nous combattrons avec tant de courage que nous vous „ répondons de la victoire. Nous périrons, jusqu'au dernier, plutôt que „ de laisser tomber entre les mains de l'Ennemi, un si riche butin, qui „ peut contribuer au salut de nôtre Patrie, & plutôt que de tomber nous-„ mémes au pouvoir des Anglois". L'Amiral, s'addressant ensuite aux Officiers, leur recommanda de faire périr leurs Vaisseaux, s'ils perdoient l'espérance de les conserver" (m).

Ardeur de ses gens.

APRÈS avoir achevé le tour de la Flotte, il employa ses soins à partager les Equipages des Navires Marchands, qui n'étoient pas capables de combattre. Une partie fut distribuée sur les Vaisseaux des Indes, & le reste envoyé au Château de la Ville, où quantité de Bourgeois entrèrent aussi, dans la résolution de ne pas manquer à leurs Alliés. Les Brûlots des Anglois étoient redoutables pendant la nuit: mais, heureusement pour la Flotte Hollandoise, ils étoient au-dessous du vent. On n'entendit jusqu'au lendemain, sur tous leurs Vaisseaux, que des cris de joye, accompagnés d'injures grossières, „ qui nous faisoient connoître, ajoûte Schou-„ ten, qu'ils regardoient nôtre Nation comme le rebut du Genre humain, „ comme l'écume de la terre, & comme les plus viles Créatures de l'Uni-„ vers" (n).

A

(l) Pages 415. & 416.
(m) Pag. 420.
(n) L'Auteur répete amèrement quelques-unes de leurs injures: „ Pauvres Misérables, que prétendez-vous faire? Chiens, „ Scélérats, Tinettes à beurre. Ils n'en peuvent

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Mépris des Anglois pour eux.

Offres qu'ils font aux Commandans Danois.

A la pointe du jour, leur Vice-Amiral, étant descendu dans une Chaloupe, alla sommer encore une fois le Gouverneur de Berg de livrer les Vaisseaux Hollandois, au Roi d'Angleterre. Plusieurs Danois assurèrent les Hollandois qu'il avoit offert la moitié du butin aux Commandans de la Ville, s'ils vouloient demeurer neutres. Mais ils rejettèrent cette offre, en déclarant au nom du Roi, leur Maître, qu'il ne prétendoit pas que les Privilèges de son Port fussent violés, & que si l'un ou l'autre des deux Partis commençoit les hostilités, ils employeroient toutes leurs forces pour secourir ceux qui demanderoient la paix. L'Anglois s'enveloppa dans de vaines excuses, par lesquelles il sembloit laisser quelque doute de ses dernières résolutions.

Ils se disposent au combat.

A son retour, il ne se fit pas conduire droit à ses Vaisseaux; mais s'approchant de ceux des Hollandois, il affecta de les considérer l'un après l'autre. Cette bravade leur parut si offençante, qu'ils le saluèrent de trois coups de leur plus gros canon. Aussi-tôt qu'il fut retourné à bord, on vit les Anglois en mouvement, pour les derniers préparatifs du combat. Ils arborèrent leurs Pavillons, ils mirent leurs Ponts volans, ils se pavoisèrent. Toutes ces manœuvres étoient accompagnées de grands cris, & du bruit de leurs tambours & de leurs trompettes. Les Hollandois prirent aussi leurs postes. Le Soleil, qui s'étoit levé fort clair, fut alors offusqué par des nuages. Ensuite, il tomba une grosse pluye; mais le vent demeura toûjours le même, c'est-à-dire, favorable à la Flotte Hollandoise.

L'action commence par un feu terrible.

VERS six heures du matin, au signal qui fut donné par un coup de canon, les Vaisseaux Anglois firent une décharge de toute leur Artillerie. Cette bordée de babord, où toutes leurs pièces étoient rassemblées, fit un fracas si terrible, que le Ciel & la Terre en parurent ébranlés. Elle ne pouvoit être de moins de quatre cens canons, proches les uns des autres, & chargés de gros boulets, de chaînes, de barres de fer, de mitrailles, qui firent bouillir l'eau en tombant autour des Hollandois. Cependant, elle leur causa peu de dommage. Le Vaisseau de Schouten ne perdit que deux hommes, dont l'un fut coupé en deux par le milieu du corps, & l'autre eut la tête emportée. Cette première furie n'abbatit point leur courage, comme leurs Ennemis s'y étoient attendus. Ils firent feu de leur côté, avec la double ardeur de la justice & du ressentiment. Après cette brusque ouverture, on se hâta de recharger de part & d'autre; & le combat fut continué avec une furie, qui fait douter, à Schouten, qu'il s'en soit jamais donné d'aussi terrible. Les Hollandois virent, avec un extrême étonnement, la Banière blanche arborée du côté des Danois; ils se crurent trahis: mais, loin de sentir leur courage abbattu par ce cruel incident, ils redoublèrent leurs efforts, dans l'idée qu'ils ne devoient rien attendre que d'eux-mêmes. Le vent ne cessoit pas d'être pour eux. Il poussoit

Les Danois abandonnent la Flotte Hollandoise.

„ vent plus. Ils sont demi morts de fatigue, malades ou yvres; & de tels guerriers oseroient se battre contre nous? „ Comment ils fuiront demain! Comment „ ils iront se cacher, lorsqu'ils entendront „ le bruit de nôtre canon!" *Page 422.*

Gautier Schouten. 1665.

pouſſoit la fumée du côté des Anglois; & dans cette épaiſſe obſcurité, la plûpart de leurs coups, qu'ils ne pouvoient pointer régulièrement, devenoient inutiles, ou ne cauſoient de mal qu'aux Edifices de Berg, dont plusieurs furent extremement maltraités. Au contraire, les Hollandois, ayant toûjours l'avantage de voir leurs Ennemis & de tirer dans le flanc de leurs Vaiſſeaux, dont les Equipages étoient fort nombreux, leur tuoient beaucoup de monde. Ils avoient des pièces de trente, de trente-ſix & de quarante-huit livres de balle, qui faiſoient une affreuſe exécution. „ C'étoit „ moins un combat naval, qu'un maſſacre d'hommes & une véritable bou„ cherie (o)". Enfin, les Hollandois remarquèrent que l'ardeur de l'Ennemi commençoit à diminuer; & ce changement releva leur courage, juſqu'à leur faire deſirer la continuation du combat, pour remporter une victoire complete ſans le ſecours des Danois.

Ils ſe laiſſent engager à tirer ſur les Anglois.

Cependant les preſſantes ſollicitations des Marchands, qui s'étoient renfermés dans le Château, & peut-être le reſſentiment de voir la Ville ſi peu reſpectée, engagèrent le Gouverneur à prendre parti pour les Hollandois. Il s'excuſa d'avoir arboré la Banière blanche, par l'eſpérance qu'il avoit eue de faire accepter ſa médiation aux deux Partis; *excuſe plaiſante*, obſerve Schouten; & faiſant élever un Drapeau rouge à la place, il fit tirer, du Château & du Fort de *Nordenes*, ſur l'Eſcadre Angloiſe. Le combat avoit déja duré plus d'une heure, & le feu des Anglois s'étoit extrêmement rallenti. Cette diverſion, à laquelle ils ne s'attendoient plus, acheva de les déconcerter. Ils ne penſèrent plus qu'à faire retraite en deſordre; & coupant leurs cables, ils abandonnèrent toutes leurs ancres. On leur prit, dans cette confuſion, deux Chaloupes & un Canot. Schouten fait une vive peinture de leur embarras (p). „ Heureuſement pour tant „ de Vaiſſeaux qui s'embarraſſoient dans leurs mouvemens, le vent, qui „ leur avoit été ſi contraire, pendant le combat, les aidoit à ſortir du „ Port. Ils ſe retirèrent enfin au Liet, où ils mouillèrent plus tran„ quillement".

Retraite des Anglois.

Perte de la Flotte Hollandoiſe.

Les Hollandois n'eurent que trente hommes de tués, dans cette grande action, & ſoixante & dix bleſſés. Ils regardèrent, comme un bonheur, que leurs Equipages fuſſent ſi foibles; parcequ'ayant peu de monde ſur les tillacs, les boulets y paſſoient ſans incommoder perſonne. Cependant les Vaiſſeaux avoient été moins épargnés que les hommes. La plûpart étoient

(o) Page 427 & précédentes.

(p) „ Il eſt certain, dit-il, qu'on ne „ peut voir plus de confuſion & de mar„ ques d'épouvante. Preſque tous leurs Vaiſ„ ſeaux carguoient extraordinairement, par „ la quantité de canon qu'ils avoient paſſée „ au même bord, & qu'ils n'avoient pas le „ tems de retirer. D'autres carguoient du „ côté oppoſé, parceque nos coups les „ ayant percés du côté qu'ils avoient pré„ ſenté, tous les efforts des Equipages „ avoient été employées à paſſer bruſque„ ment l'Artillerie à l'autre bord, pour pou„ voir tenir babord hors de l'eau. Leurs „ voiles, leurs vergues, leurs manœuvres „ étoient embarraſſées les unes dans les au„ tres; & comme nous ne ceſſions pas de „ tirer ſur eux, nous dûmes les incommo„ der furieuſement. Leur vanité peut les „ empêcher d'en faire l'aveu; mais ſi la pro„ digieuſe charge de nos Vaiſſeaux nous eût „ permis de les pourſuivre, on les auroit „ réduits à de terribles extrêmités". *Pages* 429 & 430.

toient desemparés de leurs mâts, & de leurs manœuvres. D'autres avoient été percés de plusieurs coups. Mais on se hâta de les radouber. Pendant le combat, l'air fut toûjours chargé, & la brume si épaisse, qu'elle tomboit en petite pluye. A peine l'action fut-elle terminée, que le Soleil reparut avec tout l'éclat qu'il avoit eu le matin; „ comme si cet Astre „ ajoûte poétiquement Schouten, „ eût craint de voir deux Nations Chrétiennes s'entre-déchirer avec une brutale furie (*q*)".

Les Anglois menacent le Gouverneur de Berg.

Le jour suivant, les Anglois écrivirent, au Gouverneur de Berg, que n'ayant rien entrepris contre les Habitans, ni contre la Ville, ils étoient fort surpris des hostilités auxquelles il s'étoit emporté contr'eux; qu'ils avoient fait une perte considérable (*r*), dont ils accusoient moins leurs Ennemis que les Danois; mais qu'ils ne laisseroient pas cet affront sans vengeance, & que, dans peu de jours, ils reviendroient assez forts pour enlever la Flotte Hollandoise, à leurs yeux. Le Gouverneur leur déclara, par une réponse ferme, que s'ils se rapprochoient de la Ville, ils y seroient encore mieux reçus que la première fois. Mais, au lieu de se rapprocher de la Ville, ils se retirèrent plus loin pour se radouber. L'Amiral Bitter députa aussi-tôt, en Hollande, une Galiote fort légère, avec le récit des périls dont le Ciel avoit délivré la Flotte, & de ceux qui la menaçoient encore. On rendit, à Dieu, des actions de graces publiques, dans la Ville & sur chaque Vaisseau; & les Hollandois, de concert avec les Habitans, firent de nouveaux préparatifs pour leur défense.

Le 15 d'Aout, on reçut une Lettre des Anglois, par laquelle, faisant valoir leur modération, quoiqu'ils se vantassent d'avoir été renforcés depuis leur retraite, ils demandoient, au Gouverneur, la liberté de faire pêcher leurs ancres & d'acheter des rafraîchissemens pour leurs Malades. Mais, après leurs violences, on ne jugea point à propos de leur accorder cette faveur. Ils recommencèrent leurs bravades & leurs menaces, auxquelles on répondit avec la même fermeté; & le Gouverneur fit pêcher leurs ancres, dont on trouva jusqu'au nombre de vingt-quatre. Cependant, comme on ne doutoit pas qu'ils ne revinssent avec de nouvelles forces, on redoubla les soins pour se disposer à les recevoir. Le 20, on apprit, par un Bâtiment Ecossois, qui arriva dans le Port, que la peste causoit beaucoup de ravage en Angleterre, & que les François, irrités de l'enlevement de plusieurs de leurs Vaisseaux, alloient déclarer la guerre à cette Couronne. Les Hollandois se promirent quelque heureux

(*q*) Pag. 431.

(*r*) On apprit des Prisonniers, & par les avis qu'on reçut d'Angleterre, qu'ils avoient perdu le Comte de *Sandwich*, un de leurs principaux Officiers, avec quatre ou cinq Capitaines, & cinq cens hommes, tant Bas-Officiers, que Soldats & Matelots. Le nombre de leurs Blessés fut très-considérable. Ils furent si incommodés de leurs Morts, qu'ils en jettèrent une grande partie dans les flots, pour donner plus d'air aux Blessés. Plusieurs de ces cadavres furent rejettés, par la Mer, sur le rivage, & les Norvegiens trouvèrent encore, sur eux, de quoi piller. Le reste fut porté à terre pendant la nuit, & jetté en monceaux dans de grandes fosses, qui furent ouvertes derrière les rochers. On les y trouva, fort mal couverts, après la retraite de l'Escadre. *Pag.* 432.

heureux fruit de ces nouvelles. En effet, ils furent informés, deux jours après, de la retraite de leurs Ennemis. Le 27, ils apprirent que l'Armée navale des Etats, commandée par Ruiter, avoit quitté la Rivière d'*Embs*, où les vents contraires l'avoient retenue long-tems; & que celle des Anglois, au nombre de quatre-vingt Vaisseaux, étoit entrée dans les Ports d'Ecosse, pour y prendre de l'eau & des vivres. La Galiote, que Bitter avoit dépêchée en Hollande, étant arrivée peu de jours après, avec la confirmation de tant d'agréables circonstances, on jugea qu'il étoit tems de se remettre en Mer, où les dangers de cet élément étoient presque les seuls qu'on crut avoir à redouter (*s*).

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Nouvelles qui facilitent le départ de la Flotte Hollandoise.

BITTER fit rappeller tous ses gens à bord: mais tous les Vaisseaux de la Flotte ne purent lever l'ancre en même tems. Celui de Schouten fut un des premiers qui mirent à la voile. Il comptoit de sortir promptement par le passage de Kruisfourt, lorsque le vent ayant changé, il se vit obligé de faire dix ou douze lieues au Nord, entre les Terres, pour aller mouiller dans le passage de Jeltefourt, qui est plus proche de la Mer. Ce retardement affligea d'autant moins l'Equipage, que le lendemain il vit arriver, dans le même lieu, tous les autres Vaisseaux de sa Nation. Ils se trouvèrent au nombre de soixante-cinq, mouillés dans cette Rade: mais le gros tems ne leur permettoit pas d'en sortir. Ils y reçurent des Lettres de l'Amiral Ruiter, qui leur recommandoit de se hâter, parceque l'Armée Navale se trouvoit fort incommodée de croiser sans cesse, pour favoriser leur Navigation. Cet avis, qui sembloit renfermer quelque défiance, leur fit rappeller l'inquiétude que les Habitans de Berg avoient témoignée à leur départ. Ils avoient répété plusieurs fois; „ hélas! que vous avez peu de sujet de vous réjouir. Vous ne manquerez pas d'être attaqués en Mer, & vos Vaisseaux dispersés auront „ beaucoup de peine à se sauver". Prédiction, ajoute Schouten, qui ne fut que trop malheureusement vérifiée (*t*).

Elle met à la voile.

CEPENDANT on remit en Mer le 4 de Septembre, après avoir dépêché, à l'Amiral Ruiter, une Galiote pour l'en informer. Le 6, on découvrit l'Armée, à laquelle toute la Flotte Marchande se joignit. Le premier Rendez-vous, dans la supposition de quelque disgrace, fut marqué un peu au Sud du Dogrebanc; le second au Texel, & le troisième proche de Goerée. Toute la Flotte, qui étoit alors de cent quatre-vingt-dix voiles, sans y comprendre plusieurs Vaisseaux qu'on attendoit encore, formoit un spectacle admirable, sur une Mer unie & dans un tems fort serein. Mais ce qui ne s'offroit pas à la vûe étoit beaucoup plus précieux que les Vaisseaux mêmes; car tant de Navires Marchands, que l'Armée devoit escorter, renfermoient des richesses inestimables (*v*). Enfin, ceux qu'on attendoit, de Bakefond & de Drontheim, arrivèrent sous le Pavillon; & le 8 de Septembre, on reçut, avec une joye extrême, l'ordre de mettre à la voile.

Lieux marqués pour le Rendez-vous.

Prodigieuse Flotte.

LAISSONS

(*s*) Pag. 441 & précédentes. (*t*) Pag. 442. (*v*) Pag. 445.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Plaintes de Schouten.

LAISSONS à Schouten la liberté d'exprimer ses regrets, dans des termes qui font autant d'honneur à sa piété, qu'à son zèle pour le Pays de sa naissance. Il s'écrie: „ que les ressorts de la Providence sont incom„ préhensibles! Et quelles reflexions ne donne-t-elle pas lieu de faire sur „ nôtre néant? Dans les périls innombrables des tempêtes, dans les pres„ santes extrémités, où nous étions tombés tant de fois, pendant tous nos „ Voyages, nous n'avions pas vû le bras de la chair prêt à nous appuyer. „ Nous avions jetté les yeux sur Dieu seul. Nous n'avions eu recours „ qu'à lui, & jamais nos ardentes prières n'avoient manqué d'être exau„ cées. Nous avions été tirés des abîmes de la mort & des mains de nos „ Ennemis, par des miracles visibles. Maintenant, qu'environnés d'une „ grosse Armée Navale, prete à nous défendre, & que rendus presque „ aux portes de nôtre Patrie, il semble qu'il n'y ait plus rien à craindre „ pour nous de la part des hommes, Dieu nous ôte sa protection, pour „ nous faire connoître sa puissance, & nous livre à nos propres conseils. „ Aussi-tôt nous succombons, nous faisons naufrage au Port, & nous „ sentons l'impuissance du roseau brisé que nous avions pris pour nôtre „ soutien" (x).

Malheurs qui poursuivent la Flotte Hollandoise.

LES Hollandois gouvernèrent au Sud, avec un vent d'Ouest, qui devenoit fort impetueux. Le tems d'ailleurs étant embrumé, l'Amiral Ruiter fit bientôt arborer son Pavillon, pour signal de forcer de voiles & de le suivre. Pendant qu'on faisoit cette manœuvre, l'air se trouva extrêmement chargé, avant que la Flotte eût encore bien réglé son cours, & le vent passa au Nord-Ouest avec une nouvelle force. On mit des feux sur tous les Vaisseaux, comme le seul moyen de prévenir la dispersion d'un si grand nombre de Bâtimens. La Mer en parut couverte; & de toutes parts, on voyoit réflechir la lumière sur les eaux. „ Nous suivîmes le „ gros de ces feux, raconte Schouten, & nous en fûmes environnés jus„ qu'à minuit. Alors, la tempête, qui venoit du Nord Ouest, augmenta „ si furieusement, que tous les Vaisseaux se dispersèrent; & par degrés, „ nous perdîmes la vûe des feux qui nous conduisoient. D'ailleurs nôtre „ Arcasse, qui avoit beaucoup souffert dans nôtre retour des Indes, ne „ pouvant plus résister aux coups de Mer, nous fûmes obligés de mettre „ côté en travers. Ainsi nous serrâmes une partie de nos voiles, & nous „ nous laissâmes dériver toute la nuit à la merci des vagues. Le jour sui„ vant, l'orage ne fit que redoubler. Nous ne vîmes plus que dix ou „ douze Vaisseaux, dont la plûpart se laissoient dériver comme nous, & „ quelques autres couroient vent arrière, le cap sur la Hollande. Les „ lames nous couvroient d'eau. Comme nous n'avions point d'habits de „ laine, & que nous revenions des Pays chauds, le froid nous paroissoit „ insupportable. Nous passâmes deux fois vingt-quatre heures dans cet„ te situation. La tempete ayant commencé à diminuer, nous nous re„ joignîmes, au nombre de seize Bâtimens, dont cinq ou six étoient des „ Vaisseaux de guerre. On tint Conseil, à bord du Contre Amiral, & „ l'on

Le Vaisseau de Schouten est séparé.

(x) Pag. 445 & 446.

„ l'on y résolut de porter vers la Hollande, dans l'espérance de rencon-
„ trer, au Sud du Doggrebanc, plusieurs des Vaisseaux dispersés, & peut-
„ être le gros de la Flotte".

On étoit à la hauteur de soixante degrés soixante minutes, de Latitude du Nord. Vers midi, sept Vaisseaux se firent voir à la distance du canon; & dans l'opinion qu'ils étoient de la grande Flotte, on fit petites voiles jusqu'au soir, pour les attendre: mais ils se dérobbèrent pendant la nuit. Cet incident n'empêcha point d'avancer, avec beaucoup de vîtesse, jusqu'au-delà du Doggrebanc, où l'on ne rencontra, ni l'Armée, ni aucun Vaisseau Marchand. Les Officiers conclurent qu'il falloit profiter du vent, pour se rendre droit au Texel. On continuoit de voguer si legèrement, qu'ils ne se crurent pas à plus de vingt-cinq lieues de leurs Ports; & dans la confiance d'etre échappés à tous les dangers, il ne leur resta plus le moindre doute que l'Armée Angloise n'eût relâché au Port de *Solsbay*. Cette supposition fit conclure que si l'on découvroit plusieurs Vaisseaux, en quelque nombre qu'ils pûssent être, on ne devoit pas les éviter, parcequ'ils ne pouvoient être que de l'Armée Hollandoise. Ainsi, continuant la route, avec une tranquillité qu'on n'avoit pas eue depuis longtems, on se flattoit d'etre bien-tôt à la vûe des Isles, ou de Vlie, ou de Scheveling, ou du Texel.

Fausse confiance des Hollandois.

Le 13 de Septembre, l'air se chargea d'une brume fort épaisse. On étoit alors au nombre de seize voiles, & tous les Officiers, dans leur flateuse prévention, avoient sans cesse le verre à la main. Pendant qu'ils étoient à table, un Matelot les avertit qu'on découvroit un grand nombre de Vaisseaux. Cet avis les fit sortir avec beaucoup d'empressement; & l'air s'étant un peu éclairci, ils découvrirent clairement le Pavillon de Hollande. Ils firent serrer le vent, pour s'en approcher. Une Galiote, qu'ils avoient avec eux, reçut ordre d'aller reconnoître de plus près cette Flotte; mais la brume recommença tout d'un coup avec tant d'épaisseur, & les nuages devinrent si sombres, qu'elle ne put percer les ténèbres. Cependant toute la petite Flotte ne continua pas moins d'avancer, jusqu'à-ce qu'elle entendit un grand bruit de canons. L'inquiétude prit la place d'une téméraire confiance. Les uns jugèrent que c'étoient les deux Armées navales, qui combattoient. D'autres se livrèrent aux plus ridicules conjectures. Enfin, l'air s'étant dechargé par une grosse pluye, ils distinguèrent plus de cent gros Navires, qui couvroient la Mer autour d'eux, & qui arrivoient sur eux, vent arrière, à pleines voiles. Une partie de ce redoutable nombre canonnoit encore, & ne cessa qu'après la chûte d'un màt, des huniers, & de toute la voilure d'un Vaisseau, qui parurent tomber dans la Mer.

Ils retombent dans de nouveaux dangers.

Cette manœuvre augmenta les soupçons des Hollandois, sans être capable encore de les détromper entièrement: mais la Galiote leur apprit bientôt qu'ils étoient au milieu de toute l'Armée Angloise, qui les avoit trompés en arborant le Pavillon des Provinces-Unies. Deux petits Bâtimens de leur Nation, échappés à la poursuite de l'Ennemi, passèrent sous leur vent, & leur crièrent de se dérobber à la fureur des Anglois, qui

Ils se trouvent au milieu de la Flotte ennemie.

Gautier Schouten. 1665.

étoient prêts à fondre sur eux. En effet, tandis que le gros de l'Armée Angloise demeura rangé en croissant, ses meilleurs voiliers se détachèrent & firent force de voiles pour les joindre. Ils n'étoient pas en état de se defendre. D'ailleurs, la consternation d'une si malheureuse avanture, ôtoit le courage aux plus braves. Leur unique espérance étant dans la fuite, ils prirent chasse, quoique bien tard, puisqu'ils n'etoient pas à plus d'une petite lieue de l'Ennemi.

Le Vaisseau de Schouten est abandonné des autres.

Le Vaisseau de Schouten avoit été fort maltraité par les tempêtes, & par le combat, qu'il avoit soutenu à Berg. Il faisoit eau de toutes parts; il étoit sale, à demi desemparé, & fort pesant de voiles. Aussi demeura-t-il en arrière, tandis que les autres s'efforcèrent de s'éloigner. Un petit Bâtiment, qui s'étoit sauvé du milieu des Ennemis, passa fort près du bord; & le Capitaine cria dans sa frayeur: „ Amis, forcez de voiles. „ C'est toute l'Armée Angloise. Il ne leur faut pas une heure pour nous „ joindre. Je suis échappé jusqu'à présent: mais la plûpart de mes Com- „ pagnons sont tombés entre leurs mains. Nous avons été trompés par „ leurs Pavillons. Le Vice-Amiral, le Contre-Amiral de la Flotte des „ Indes, & plusieurs autres, ont été pris devant mes yeux, après un fu- „ rieux combat. Changez de route: vous n'avez pas d'autre moyen de „ vous sauver". Ce Bâtiment étoit si fin de voiles, que la vîtesse de sa course ne permit pas d'en recevoir d'autres avis. Mais on résolut de faire fausse route à la brune, si l'on étoit encore en état de suivre ce conseil; & quoique le Vaisseau fût si mal paré pour la défense, on se promit de le vendre bien cher, dans l'opinion que l'inhumanité des Anglois, pour leurs Prisonniers, étoit plus à craindre que la mort (y).

Il fait fausse route pour fuir.

La nuit arriva. Elle fut si noire, que l'Armée ennemie ayant disparu, on prit librement le parti de porter au Nord-Est. Le vent souffloit du Sud. L'air étoit chargé, la Lune nouvelle, & l'on ne voyoit plus que la Mer, qui paroissoit toute en feu. On fit cesser la manœuvre des pompes, & tout ce qui pouvoit faire du bruit. Tous les feux furent ôtés, parcequ'on devoit passer vers l'aîle droite des Anglois, au hasard d'aborder quelqu'un de leurs Vaisseaux: mais, entre mille dangers, cette voye parut la plus sûre, pour s'éloigner d'eux en les trompant. La force du vent n'empêcha point de faire servir toutes les voiles. On filla si vîte, que toutes les parties du Vaisseau en étoient ébranlées, & qu'on craignoit à chaque moment de voir rompre les mâts. A minuit, la navigation n'ayant été troublée par aucune rencontre, on mit le cap à l'Est, pour ne pas tomber trop loin des Côtes de Hollande. Cette route fut continuée jusqu'à la pointe du jour; & le tems de l'obscurité, qui ne cessa point d'etre fort épaisse, fut employé à rendre graces au Ciel d'une faveur si sensible.

Embarras de sa situation.

Lorsqu'on apperçut la première clarté du jour, on crut avoir fait treize ou quatorze lieues à l'Est; mais on se trouvoit au milieu des flots, comme une brebis, suivant l'expression de Schouten, égarée dans les déserts,

(y) Pag. 454.

déserts au milieu des loups. On ne découvrit aucun Vaisseau. C'étoit un sujet de joye. Cependant quelle route choisir, pour échapper à l'Ennemi? On auroit gouverné vers la Hollande; mais le vent & la marée étoient contraires. On prit le parti de demeurer dans le même parage, en louvoyant & faisant de petites bordées, jusqu'au changement qu'on espéroit. Les Pilotes se crurent assez proche du Port de Hambourg, & de la petite Isle *Heilig-Landt*; surtout lorsqu'ils virent passer des Semaques, & plusieurs autres Bâtimens, qui prenoient apparemment la route de l'Elbe, ou qui sortoient de ce Fleuve. Il étoit à craindre que les Bremois, ou leurs Voisins, plus affectionnés aux Anglois qu'à la Hollande, ne leur donnassent avis de l'arrivée d'un Vaisseau Hollandois sur leur Côte. L'Armée ennemie ne pouvoit être fort éloignée. On avoit à redouter aussi les Capres. D'ailleurs, l'eau & les vivres commençoient à manquer. Dans cet état, avec des vents forcés du Sud, qui ne laissoient point d'espérance de gagner les Ports de Hollande, on mit en délibération s'il n'y en avoit pas d'autres à chercher. Ceux de Hambourg & de Glukstad étoient les plus proches; mais il paroissoit dangereux d'entrer dans l'Elbe, dont les Pilotes ne connoissoient pas les eaux, & où les Anglois sont toûjours en fort grand nombre. On ne pouvoit entreprendre de retourner à Berg, dont on étoit trop éloigné, & où l'on craignoit même de n'etre pas reçu. *Fleckeren*, *Languesond*, & *Frederikstad*, ne paroissoient pas des lieux assez sûrs, non plus que les Côtes du Jutlandt. En prenant la route de l'*Oresond*, on craignoit les Capres, qui infestoient la Pointe du Jutlandt & la Mer Baltique. Cependant la nécessité fit embrasser cette ressource. On se flatta de trouver de la protection & des rafraîchissemens à Coppenhague, ou à Cronenbourg, & de pouvoir résister aux Capres, si l'on n'en avoit à combattre qu'un ou deux à la fois.

Il entreprend de se retirer à l'Oresond.

Après ce conseil, on se hâta de faire vent arrière, pour courir au Nord. Le 16 de Septembre, pendant qu'on avançoit beaucoup, avec un plein vent du Sud, on découvrit un Vaisseau, que sa manœuvre fit bientôt reconnoître pour un Capre. Les Hollandois firent si bonne contenance, qu'ils lui ôtèrent l'envie d'approcher. Mais le lendemain, ils virent paroître cinq grands Vaisseaux, qui portoient sur eux à pleines voiles. Ils ne doutèrent pas que ce ne fût cinq Anglois, que le Capre avoit appellés pendant la nuit; & desespérant de les éviter par la fuite, ils prirent la résolution de les attendre. Cependant, comme ils étoient peu éloignés de la Pointe du Jutlandt, ils continuèrent leur route à petites voiles, avec la précaution de raser la Terre de fort près, pour ne prêter qu'un côté à leurs Ennemis. Ils passèrent leurs vingt-quatre plus grosses pièces de canon à babord, c'est-à-dire, du côté de la Mer, dans l'espérance de faire croire qu'ils avoient de l'autre côté vingt-quatre autres pièces de la même grosseur. Ils arborèrent l'enseigne de pouppe & la flamme au grand mât, pour se donner aussi l'apparence d'un gros Vaisseau de guerre. Enfin, se promettant, à l'extrémité, de pouvoir se sauver à Terre avec la Chaloupe & le Canot, ils résolurent entr'eux de faire sauter le Vaisseau plutôt que de se rendre aux Anglois.

Il rencontre un Capre, & cinq Vaisseaux Anglois.

Ses dispositions pour le combat.

 Quel-

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Espions qui viennent l'observer.

QUELQUES Pêcheurs vinrent à bord, avec un reste de poisson, dont ils avoient vendu la plus grande partie aux cinq Vaisseaux. On apprit d'eux que le plus gros Bâtiment de cette Escadre portoit cinquante piéces de canon. Ils demandèrent, à leur tour, d'où les Hollandois étoient partis, & ce qui les amenoit dans cette Mer? Comme on ne pouvoit douter qu'ils ne fussent envoyés pour reconnoître le Vaisseau, on leur répondit qu'il étoit parti du Texel, & qu'il avoit ordre d'aller dans le Sond, pour servir d'escorte à quelques Marchands, qui devoient retourner en Hollande. Ils demandèrent encore d'où venoit une si forte odeur de poivre? On leur dit, sans affectation, qu'il avoit été du convoi qui avoit conduit les Vaisseaux des Indes, & que s'étant chargé de quelques épiceries, pour soulager ceux qui avoient besoin de ce secours, l'odeur lui en étoit restée. Ils portèrent cette réponse aux Anglois.

Desespoir des Hollandois.

LE tems étoit beau, & la Mer fort unie. Bientôt les Ennemis s'approchèrent, à la faveur d'un petit vent de l'Ouest. Ils étoient si bien armés, que la plûpart des Hollandois perdirent, à cette vûe, tout espoir de résister. L'épouvante alla jusqu'à faire détacher la Chaloupe, pour gagner le rivage tandis qu'on le pouvoit encore, & pour mettre le feu aux poudres en s'embarquant. Les ordres des Officiers ne furent plus respectés. Chacun prit son argent, & ce qu'il avoit de plus précieux. Ceux, que l'exemple ne pouvoit faire consentir à cette lâcheté, demeuroient immobiles, & sembloient attendre, pour sortir d'incertitude, les premières bordées que l'Ennemi étoit prêt à leur envoyer. Mais, Schouten fait toûjours veiller les Puissances Célestes à la conservation de son Vaisseau. „ Au milieu de „ ce danger, dit-il, & dans l'attente des horreurs de la mort, ou d'un „ barbare esclavage, le Ciel, aussi puissant en moyens que riche en misé„ ricordes, nous délivra par un miracle, dont nous devons lui rendre gra„ ces à jamais (z)".

Raisons qui portent les Anglois à ne pas les attaquer.

LES Anglois étoient si proche, qu'il ne leur restoit qu'à jetter le grapin pour aborder. Ils considérèrent attentivement le Navire Hollandois, & jugeant que c'étoit un Vaisseau de guerre, où ils n'avoient à gagner que de la poudre & du plomb, ils conclurent, qu'après leur avoir tué beaucoup de monde, ceux qui le défendoient ne manqueroient pas de le faire échouer ou couler à fond, & que par conséquent, l'Angleterre n'en recueilleroit aucun fruit. Un Seigneur, qui étoit sur le Vaisseau du Pavillon, ayant approuvé ce raisonnement, ils s'y conformèrent, par l'espérance de rencontrer les Marchands, auxquels ce Navire Hollandois alloit servir d'escorte. Enfin, ils lui laissèrent continuer sa route vers la Mer Baltique, sans lui envoyer une seule volée de canon; & courant à l'Est, ils perdirent volontairement le pouvoir de lui nuire.

CE Seigneur, à qui Schouten croit devoir son salut, s'étoit trouvé au combat de Berg. Il alloit porter les plaintes du Roi d'Angleterre à la Cour de Dannemarc, sur la conduite que les Officiers Danois avoient tenue dans cette occasion. Son chagrin fut égal à sa honte, lorsqu'il apprit bien-tôt que c'étoit un Vaisseau des Indes, richement chargé, qu'il avoit rencontré

(z) Pag. 463.

tré sous la Pointe du Jutlandt; & tous les Equipages de son Escadre lui reprochèrent d'avoir écouté les conseils d'une fausse prudence. Schouten trouve ici deux miracles: celui qui aveugla les Anglois, sur ce qu'ils avoient devant les yeux; & celui qui retenant les Hollandois effrayés, les empêcha de précipiter la fuite à laquelle ils étoient résolus (*a*).

GAUTIER SCHOUTEN, 1665.

Schouten arrive à l'Oresond.

VERS le soir, ils se trouvèrent à l'extrêmité du Jutlandt, vis-à-vis du Bourg de *Schagen*, qui n'est habité que par des Pêcheurs. Ils y apprirent qu'on avoit vû passer six Vaisseaux de guerre Hollandois, qui faisoient route vers le Sond. Cette nouvelle augmenta leurs espérances. Ils continuèrent leur route; & le 18, ayant passé devant les Isles de *Lesou* & d'*Anbolt*, ils mouillèrent le soir à trois lieues de l'Oresond. Le lendemain, à la vûe du Château de Cronenbourg, ils découvrirent cinq grands Vaisseaux, qui arrivoient, sur eux, à pleines voiles, & qui furent bien-tôt reconnus pour des Hollandois. C'étoit un détachement de la grande Flotte, commandé par le Contre-Amiral *Stachouwer*, qui venoit prendre, sous son Escorte, les Marchands qui se trouvoient alors dans la Mer Baltique.

Informations qu'il y reçoit.

ILS allèrent jetter l'ancre ensemble, devant la petite Ville d'*Elseneur*, où ils furent informés de toutes les disgraces de leur Patrie. Les Anglois n'avoient pris que deux Vaisseaux des Indes; mais ils en poursuivoient deux autres, qui s'étoient sauvés, l'un à *Soënwater*, l'autre à *Fleckeren*. Ils avoient enlevé quantité de Navires Marchands. La Flotte Hollandoise avoit perdu aussi quelques Vaisseaux de guerre, dont le sort n'étoit pas encore éclairci. Cependant les Amiraux Ruiter & Tromp s'étoient remis en Mer, avec soixante & dix Vaisseaux; & cette vigueur, après tant de pertes, sembloit annoncer plus de bonheur aux Provinces-Unies. Schouten apprit, en même-tems, que l'Envoyé d'Angleterre, s'étant rendu, par Gottenbourg, à la Cour de Dannemarc, en étoit parti fort mécontent. Loin de lui accorder la satisfaction qu'il avoit demandée, on lui avoit répondu que l'entreprise des Anglois étoit un attentat, dont le Roi de Dannemarc avoit droit lui-même de faire des plaintes, & pour lequel il attendoit une juste réparation (*b*).

Comment il retourne en Hollande.

TOUS les Marchands Hollandois s'étant rassemblés à l'Oresond, au nombre de vingt-trois Navires de différentes grandeurs, ils partirent, avec celui de Schouten, le 2 d'Octobre, sous l'escorte des six Vaisseaux de guerre. Le 7, ils arrivèrent à la vûe des Côtes de Hollande, d'où ils se rendirent heureusement au Texel. Leur Armée navale étoit alors vers Goerée, pour observer celle des Anglois. Rien ne marque mieux l'animosité des deux Nations, dans cette guerre, que le dernier danger dont le Vaisseau de Schouten fut menacé. A l'approche du Passage de Goerée, un vent de Nord-Est & l'obscurité, ne lui permettant point d'y entrer le soir, il fut obligé de faire des bordées pendant toute la nuit. Des cris, élevés dans les plus épaisses ténèbres, l'avertirent d'être sur ses

(*a*) Pag. 455.

(*b*) Pag. 470.

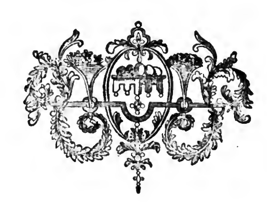
GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

ses gardes & de faire bon quart. On avoit reconnu, à diverses marques, plusieurs Vaisseaux ennemis, qui s'étoient melés dans la Flotte des Marchands Hollandois, & qui avoient déja profité de la confusion pour en enlever un.

Arrivée au Texel.

Le 8 d'Octobre, Schouten se trouva devant *Vlie*, où les Pilotes n'osèrent mouiller, parcequ'on ne pouvoit s'en approcher qu'en louvoyant, avec beaucoup de danger pour un Vaisseau si riche. Mais le vent, qui venoit alors du Nord-Est, étant plus favorable pour se rendre au Texel, ils prirent cette route; & le lendemain, on arriva devant *Halder*, où l'on suivit la Côte à la faveur du flot. Les Dunes étoient bordées de Spectateurs, qui applaudissoient à l'heureux retour du Vaisseau. Le soir, on mouilla dans la *Passe*, & le lendemain devant le *Schildt*; d'où l'on se rendit au Texel, le Dimanche 11 d'Octobre 1665 (c).

(c) Page 473 & précédentes.



Dampier. 1679.

Voyage de Guillaume Dampier, autour du Monde.

Introduction.

CE fameux Voyageur auroit pû trouver place dans l'Article des Navigations aux Indes Orientales par le Sud-Oueſt, s'il n'étoit diſtingué par la ſingularité de ſa route, qui le fit entrer dans la Mer du Sud, ſans avoir paſſé par aucun des deux Détroits, à la deſcription deſquels on a rapporté toutes les Relations de cet Article. D'ailleurs, ſes vûes n'ayant jamais été bien éclaircies pour le terme de ſon Voyage, il appartient plus naturellement à la Claſſe des Voyageurs Errans; avec cet avantage particulier, que le haſard, ſon guide continuel, lui donna plus d'occaſions de connoître les Iſles de la Mer du Sud, qu'on n'en avoit jamais eu juſqu'à lui.

Deſſein & premières courſes de Dampier.

Ses premières courſes appartiennent à l'Amérique, où l'envie de s'enrichir, par le Commerce, l'avoit conduit dès l'année 1679. Il ſe donne pour un ſimple Avanturier, qui, dans les premières vûes de ſon ambition, ne ſe propoſoit que d'aller couper du bois dans la Baye de Campeche, au Golfe du Mexique (*a*). Le fond de ſes eſpérances rouloit ſur quelques marchandiſes, qu'il avoit portées à la Jamaïque, pour y acheter des liqueurs fortes, du ſucre, des ſcies, des haches, des chapeaux, des bas, des ſouliers, & d'autres denrées, dont il connoiſſoit la valeur à Campeche. Mais d'autres vûes l'engagèrent dans des entrepriſes plus importantes. Il n'oſe les nommer plus glorieuſes, quoiqu'elles duſſent le conduire à la fortune par des voyes beaucoup plus courtes. En un mot, il s'attacha ſucceſſivement au ſervice de divers Avanturiers, avec leſquels il pénetra dans la Mer du Sud par l'Iſthme de Darien. Son [paſſage & ſon] retour, par Terre, après diverſes avantures, ſervira, dans la ſuite de cet Ouvrage, à jetter beaucoup de jour ſur la deſcription de cette Partie de l'Amérique.

1683.

Les premiers Voyages de Dampier n'ayant ſervi qu'à lui inſpirer le goût d'une vie errante, il ſe joignit, en 1683, au Capitaine *Cook*, qu'il avoit rencontré à la Virginie, & qui partoit, avec une troupe d'Avanturiers choiſis, pour ſe rendre, par le Détroit de Magellan, ſur les Côtes du Chili & du Pérou, dans le deſſein d'enlever, aux Eſpagnols, des richeſſes qui excitoient depuis long-tems la jalouſie des Anglois. Il étoit fort éloigné de s'attendre aux nouvelles avantures, qui ne devoient le ramener en Europe qu'après avoir fait le tour du Monde. Cependant les traverſes qu'il eſſuya dès les premiers jours de ſa Navigation, & l'obſtacle des vents, qui le jettèrent ſucceſſivement aux Iſles du *Cap Verd*, & de-là ſur la Côte de *Sierra Leona*, ſemblèrent lui annoncer ce qu'il avoit à craindre dans un Voyage, dont il ignoroit le terme. C'eſt de la Rivière de *Scherborough*, ſur cette dernière Côte, qu'il ſe repréſente prêt à partir, avec les Compagnons de ſon entrepriſe (*b*).

Il part de la Virginie, en qualité d'Avanturier.

Ils eurent, à leur départ, un tems fort chaud, avec des grains violens, qui

(*a*) Il y avoit déja fait un Voyage, environ l'an 1670, avec un ſejour de trois ans, occupé à cet ouvrage. R. d. E.

(*b*) Voyage de Dampier, Edition d'Amſterdam, 1701, Tome I, page 86.

DAMPIER. 1683.

Traversée de la Côte d'Afrique, aux Isles Sebald.

qui viennent ordinairement du Nord-Est, mais qui ne sont pas de longue durée. Quelquefois, en un quart d'heure, le vent change, pour se remettre au Sud, & la Mer devient tout à-fait calme. Les Anglois profitoient de ces grains, qui recommençoient trois ou quatre fois le jour, & portoient au Sud avec toutes leurs voiles, parceque, dans les intervalles, ils avoient fort peu de vent. Ceux, qui souffloient alors, étant au Sud-Quart-d'Est, ou Sud-Sud-Est, les retardèrent beaucoup jusqu'au passage de la Ligne. Après l'avoir traversée à un degré Est du Méridien de *Saint-Jago*, une des Isles du Cap Verd, ils eurent peine d'abord à tenir le Sud-Ouest: mais lorsqu'ils eurent gagné le Sud de la Ligne, le vent ayant tourné plus à l'Est, ils firent route au Sud-Ouest Quart-de-Sud. A mesure qu'ils avancèrent vers le Sud, le vent acquit des forces & tourna tout-à-fait à l'Est. A trois degrés de Latitude Méridionale, il devint Sud-Est. A cinq degrés, on l'eut constamment Est-Sud-Est, jusqu'à trente-six degrés de Latitude Méridionale. Dampier admire, que dans un si long espace, on ne rencontra rien de remarquable; pas meme un poisson, dit-il, si ce n'est des poissons volans; spectacle familier pour les Voyageurs (*c*).

Mer blanche.

MAIS, à cette hauteur, on observa que la Mer, de verte qu'elle avoit été jusqu'alors, étoit devenue blanche ou pâle. La crainte de quelque écueil fit prendre aussi-tôt la sonde. On ne trouva point de fond à cent brasses. Dampier n'entreprend point d'expliquer ce phénomene. Il compta, le meme jour à midi, d'être éloigné du Lézard de quarante-huit degrés cinquante minutes Ouest. La variation, qui avoit augmenté le matin, se trouva, suivant la hauteur, de quinze degrés cinquante minutes à l'Est. On étoit au 18 de Janvier 1684.

1684.

Isles Sebald.

LE 28, on prit le parti de faire voile vers les Isles *Sebald de Weert*, qui sont situées à cinquante & un degrés vingt-cinq minutes de Latitude du Sud, &, suivant le calcul de Dampier, à cinquante-sept degrés vingt-huit minutes de Longitude Occidentale du Lézard (*d*). Depuis un mois, il s'étoit efforcé de persuader au Capitaine Cook de mouiller à l'une de ces trois Isles, où l'on pouvoit espérer de faire de l'eau, en lui représentant que si l'on n'y en trouvoit pas, on pourroit, avec un peu de ménagement, arriver à l'Isle Juan Fernandez, dans la Mer du Sud, avant que celle qui restoit encore fût tout à fait consumée. Son intention, dans ce conseil, étoit de rompre le dessein qu'on avoit formé de passer par le Détroit de Magellan, dont il prévoyoit les dangers, avec un Equipage peu soumis, qu'il ne croyoit pas capable de se réduire à prendre les mesures & les soins nécessaires dans ce redoutable Passage. Les Isles Sebald sont pierreuses & stériles: on ne put approcher des deux plus Septentrionales. Si l'on vit de plus près la troisième, on n'y trouva terre qu'à deux cables du rivage, & toutes les recherches n'y firent découvrir aucune apparence d'eau. Le jour qu'on avoit porté vers les Isles, on avoit apperçu de grosses troupes d'écrevisses rouges, qui couvroient la Mer un mile à la ronde autour du Vaisseau.

Ecrevisses rouges.

(*c*) Voyage de Dampier, autour du Monde, pag. 87.

(*d*) La variation s'y trouva de vingt-trois degrés dix minutes.

Dampier 1684.

Vaiſſeau. La plûpart n'étoient pas plus groſſes que le bout du petit doigt; mais les petites, comme les grandes, avoient les pattes groſſes. C'eſt le ſeul endroit du Monde, où Dampier en ait jamais vû de naturellement rouges (*e*). D'autres Voyageurs ont fait la même obſervation, à la même hauteur.

Comment le Vaiſſeau de l'Auteur paſſe dans la Mer du Sud.

Après avoir perdu l'eſpérance de mouiller & de faire de l'eau, il ne reſtoit qu'à continuer la route vers les Détroits. Mais le vent étoit ſi fort de l'Oueſt, qu'il devint impoſſible de porter les perroquets, & de s'approcher de la Terre. Cependant, le 6 de Février, on découvrit le Détroit de *le Maire*, vers lequel on ne balança point à porter, avec un vent frais de Nord-Nord-Oueſt. A quatre miles de l'embouchure, on fut pris d'un calme; & l'on trouva une vigoureuſe marée, qui chaſſant du Détroit vers le Nord, mit le Vaiſſeau dans un extrême danger. „ Je ne ſçais, dit „ l'Auteur, ſi c'étoit le flux ou le reflux; mais je ſçais que la Mer étoit „ courte, hériſſée, comme ſi deux marées s'étoient combattues. Elle „ ſembloit pouſſée de toutes parts. Tantôt, elle ſe briſoit ſous le milieu „ du Bâtiment, tantôt ſous la pouppe; tantôt elle paſſoit ſur nôtre châ„ teau d'avant, en faiſant rouler le Vaiſſeau comme une coquille d'œuf. „ Je n'ai ſenti, de ma vie, un mouvement ſi incertain & ſi bizarre" (*f*). A huit heures du ſoir, un petit vent d'Oueſt-Nord-Oueſt fit naître l'idée de porter à l'Eſt, dans la réſolution de faire le tour de l'*Iſle des Etats*; & graces au vent, dont la faveur ſe ſoûtint toute la nuit, on arriva le lendemain à la Pointe Orientale de cette Iſle. Dampier remarqua trois autres Iſles à cette Pointe, ou plutôt trois Rochers aſſez élevés, & blancs de la fiente des oiſeaux. Après avoir obſervé le Soleil, on fit route au Sud, pour tournoyer autour du Cap de *Horn*, partie la plus Méridionale de la Terre de Feu, dont on avoit perdu la vûe le ſoir du jour précédent. Dampier regretta de n'avoir pû faire aucune obſervation ſur cette Terre; d'autant plus qu'il avoit appris, de pluſieurs perſonnes, qui avoient fait la même route, qu'ils y avoient vû du feu & de la fumée, non ſur le ſommet des montagnes, mais dans les plaines & dans les vallons, & qu'ils en concluoient que le Pays eſt fort peuplé.

On croit la Terre de Feu fort peuplée.

Depuis les Iſles Sebald juſqu'à la Mer du Sud, on n'eut qu'une fois la vûe du Soleil; & l'obſervation fit trouver, à midi, cinquante-deux degrés trente minutes de Latitude. Enſuite on avança juſqu'à ſoixante degrés. C'eſt la plus grande Latitude Méridionale, où l'Auteur ait jamais pénétré.

Rencontre d'un Vaiſſeau Anglois.

Le 14 [Fevrier], à cinquante-ſept degrés, une furieuſe tempête fit voir

(*e*) On trouve auſſi, dans les Mers du Nord, une eſpèce de petites langouſtes naturellement rouges avant que d'avoir été bouillies. Elles ſont un peu plus groſſes que les chevrettes. Frederic *Martens* en a donné une deſcription détaillée, dans ſon Hiſtoire des animaux du Spitzberg, Ch. V. On rapporte que dans le Golfe de Californie, la Mer eſt couverte de vers rouges. Il eſt plus naturel de penſer, que cette circonſtance lui a fait donner le nom de *Mar vermeio*, ou *Mer rouge*, que de dire qu'elle a été ainſi nommée par la reſſemblance de ſa forme longue & étroite, & de ſa direction entre les Terres, aſſez ſemblable à celle de la Mer rouge entre l'Egypte & l'Arabie. R. d. E.

(*f*) *Ibidem*, pag. 90.

DAMPIER. 1684.

voir mille fois, aux Avanturiers, la Mer entr'ouverte sous le Vaisseau, & leur perte qui sembloit écrite au fond de l'abîme. Cette situation dura jusqu'au premier de Mars: mais elle ne les empêcha point de recueillir vingt-trois barils d'eau de pluye. Les jours suivans, un vent d'Est les fit entrer dans les Mers du Sud. Ils continuèrent d'avancer assez heureusement, avec un vent de Sud-Est, jusqu'à trente-six degrés de Latitude du Sud, où ils rencontrèrent un Vaisseau Anglois, commandé par le Capitaine *Eaton*. Ils lui donnèrent du biscuit & du bœuf, en échange pour de l'eau, qu'il avoit prise en passant le Détroit; & ses vûes le conduisant aussi à l'Isle Juan Fernandez, ils achevèrent le Voyage ensemble.

Avantures d'un Moskite, qui passe trois ans seul, dans l'Isle Fernandez.

ILS eurent la vûe de cette Isle, le 22 de Mars; & le lendemain, ils mouillèrent dans une Baye, au Sud, à deux longueurs de cable du rivage. La plus vive impatience de Dampier étoit de revoir un Moskite, qu'il y avoit laissé en 1681 (*g*), lorsqu'il étoit entré dans la Mer du Sud avec *Sharp*, par l'Isthme Darien. C'est à lui-même qu'il faut laisser un récit, intéressant par sa naïveté: „ Nous mîmes aussi-tôt le Canot en Mer. „ Le Moskite étoit déja sur la Côte. Lorsque nous en approchâmes, un „ autre Moskite, que nous avions avec nous, sauta le premier à terre, „ & courant à son Compatriote, qu'il nomma son Frère, il se jetta tout „ de son long à ses pieds, le visage contre terre. L'autre le releva; & „ l'ayant embrassé, il se jetta aussi à ses pieds, le visage collé à terre, „ d'où il fut relevé à son tour. Nous nous arrêtâmes avec plaisir, pour „ jouir de la surprise & de la tendresse d'une cérémonie si touchante. Après „ les civilités des deux Indiens, nous nous approchâmes, pour embrasser „ celui que nous avions retrouvé, & qui étoit ravi de voir arriver ses „ vieux amis, qu'il croyoit venus exprès pour le chercher. Il s'appelloit „ *Will*, comme l'autre se nommoit *Robin*; noms qu'ils avoient reçus des „ Anglois; car n'en ayant point entr'eux, ils regardent comme une gran- „ de faveur d'être nommés par quelqu'un de nous.

„ CET Indien avoit demeuré seul, plus de trois ans, dans l'Isle, & quoi- „ que les Espagnols, qui sçavoient que nous l'y avions laissé, l'eussent „ cherché plusieurs fois, ils n'avoient jamais pû le trouver. Il étoit dans „ les Bois, à la chasse des chèvres, lorsque le Capitaine Anglois avoit fait „ rembarquer ses gens, & l'on avoit mis à la voile sans s'appercevoir de „ son absence. Il n'avoit que son fusil & un couteau, avec une petite cor- „ ne de poudre & un peu de plomb. Après avoir consumé son plomb & sa „ poudre, il avoit trouvé le moyen de scier, avec son couteau, le canon „ de son fusil en petits morceaux, & d'en faire des harpons, des lances, „ des hameçons, & un long couteau. Il faisoit d'abord chauffer les pièces „ au feu, qu'il allumoit avec sa pierre à fusil, & un morceau du canon, „ qu'il avoit appris à durcir au service des Anglois. Les pièces de fer „ étant chaudes, il se servoit de pierres pour les battre, & pour leur don- „ ner

(*g*) Les Avanturiers, avec lesquels il étoit alors, en avoient été chassés par les Espagnols. On appelle *Moskites*, une Nation Indienne, qui habite les environs du Cap *Gratia-Dios*, entre Honduras & Nicaraga, & qui est fort amie des Anglois de la Jamaïque.

„ ner la figure qu'il vouloit. Il les scioit ensuite avec son couteau, dont il „ avoit fait une espèce de scie; il leur faisoit une pointe, à force de bras, „ & les durcissoit à son gré (*b*). Avec ces instrumens, il eut toutes les „ provisions que l'Isle produit, chèvres & poisson. Il nous dit qu'avant „ qu'il eût fait des hameçons, il avoit été forcé de manger du veau ma- „ rin, qui est une nourriture très-ordinaire; mais que depuis, il n'en avoit „ tué que pour faire des lignes de leur peau, qu'il coupoit en courroyes. „ A demi-mile de la Mer, il avoit une petite hute, revêtue de peaux de „ chèvres. Son lit étoit sur des pieux, qui avoient dix pieds de hauteur (*i*), „ & couvert des mêmes peaux. Il ne lui étoit pas resté d'habit. Une sim- „ ple peau servoit à lui couvrir les reins. Il avoit apperçu nôtre Vais- „ seau, le jour avant que nous fussions entrés dans la Baye; & ne dou- „ tant pas que nous ne fussions Anglois, il avoit tué, le matin, trois „ chèvres, qu'il avoit fait cuire [avec des choux] pour nous traiter" (*k*).

Bornes que Dampier donne à la Mer Pacifique.

Les deux Vaisseaux Anglois remirent à la voile (*l*) le 8 d'Avril, pour entrer dans une Mer, à laquelle Dampier ne veut pas qu'on donne plutôt le nom de *Pacifique*. Quoique les Géographes la nomment en général *Mer Australe*, *Mer du Sud*, ou *Mer Pacifique*, il lui semble néanmoins que ce nom ne doit s'étendre, du Midi au Septentrion, que depuis le trentième jusqu'au quarantième (*m*) degré de Latitude Méridionale, & depuis les Côtes de l'Amérique jusqu'à l'Occident indéfini, autant qu'il a pû le remarquer jusqu'à plus de deux cens cinquante lieues des Terres, où la Mer est en effet dans une tranquillité continuelle. On n'y voit point de nuages pluvieux, quoique souvent l'Horison soit assez épais pour ne pas permettre l'usage du Quart-de-Cercle, & que les matinées soyent quelquefois accompagnées de gêlée blanche & de brouillards épais qui mouillent fort peu. Il n'y a, sur cette Mer, que les vents règlés. Elle n'est sujette, ni aux grains, ni aux ouragans, quoiqu'au Nord de la Ligne ils s'y fassent sentir comme

(*b*) Dampier, pour diminuer l'étonnement de ceux qui ne connoissent pas l'industrie de ces Indiens, assure, que dans leur Pays, ils font tous leurs instrumens de pêche sans forge & sans enclume, quoiqu'ils y mettent beaucoup de tems. D'autres, dit-il, n'ayant pas l'usage du fer, comme les Moskites, qui l'ont tiré des Anglois, font des haches d'une pierre extrêmement dure, & en coupent les arbres, mais principalement ceux qui portent le coton, dont le bois est doux & tendre. & dont ils bâtissent ensuite des maisons & des canots. D'ailleurs, ils font, avec le feu, ce qu'ils ne peuvent faire avec leurs outils [soit pour abatre des arbres, soit pour creuser leurs canots.] Ces haches de pierre ont environ dix pouces de longueur, quatre de largeur, & trois d'épaisseur au milieu. Elles sont plates, & aiguës par les deux bouts. Au milieu & tout autour, ils font une coche si large & si profonde, qu'un homme y peut mettre le doigt tout du long; & prenant un bâton d'environ quatre pieds de long, qu'ils lient, dans cette coche, autour de la tête de la hache, ils s'en servent comme d'un manche. *Ibid. pag.* 95.

(*i*) Seulement *deux* pieds, suivant l'Original. R. d. E

(*k*) Pages 93 & 94. Voyez, dans la Relation de Woodes Rogers, une autre histoire de même nature.

Nota. C'est celle d'Alexandre *Selkirk*, rapportée au Tome XV. *pag*. 232. L'avanture de cet homme, & celle du Moskite ont fait le sujet du Roman Anglois de *Robinson Crusoe*, composé par Daniel *de Foë*, & qu'on lit encore volontiers. Voyez aussi *Anson*, même Tome, *pag*. 291. R. d. E.

(*l*) Le Capitaine Cook prit dans l'Isle une maladie, dont il mourut.

(*m*) L'Original porte jusqu'au *quatrième*, & c'est ainsi qu'on doit lire. R. d. E.

DAMPIER. 1684.

comme sur la Mer Atlantique. Cependant, toute pacifique qu'elle est, elle a de hautes & grosses vagues, aux nouvelles & aux pleines Lunes; mais ces vagues ne se coupent point en Mer, & sont par conséquent peu dangereuses, excepté sur les rivages, qu'elles battent assez, pour y rendre la descente fort difficile (*n*).

Meilleure route dans cette Mer.

LA meilleure route des deux Vaisseaux Anglois, sur cette Mer, fut du côté de la Ligne, jusqu'au vingt-quatrième degré de Latitude Méridionale, où ils suivirent le Continent de l'Amérique. Toute cette étendue de Pays étant fort haute, ils se tinrent à douze ou quinze lieues de Terre, pour se dérobber à la vûe des Espagnols qui l'habitent. Dampier observe que cette hauteur excessive des Montagnes, qui se nomment *Andes*, ou *Sierra Nuevada des Andes*, est peut-être cause qu'il ne se jette aucune grande Rivière dans ces Mers. On en voit quelques petites, mais en si petit nombre, qu'il faut quelquefois faire cent cinquante ou deux cens lieues, pour en découvrir une sur le rivage. Les plus proches sont à trente & quarante lieues les unes des autres, & ne sont pas d'ailleurs assez profondes pour être jamais navigables. Elles tarissent meme dans quelques saisons. Telle est celle d'*Islo*, qui coule rapidement, depuis la fin de Janvier, jusqu'au mois de Juin, mais qui diminue par degrés, & qui disparoît entièrement vers la fin de Septembre (*o*).

Rareté des Rivières sur les Côtes de la Mer du Sud.

Les Avanturiers se rendent à l'Isle Lobos.

UN Vaisseau chargé de bois de charpente, qui alloit de *Guaiaquil* à *Lima*, étant tombé entre les mains des Anglois, à neuf degrés quarante minutes de Latitude Méridionale, ils apprirent, de l'Equipage, qu'on étoit déja informé, sur la Côte, de leur arrivée dans cette Mer, & que le Viceroi du Pérou avoit envoyé, dans tous les Ports, l'ordre de se précautionner contre leurs insultes. Ils prirent aussi-tôt la route de *Lobos*, Isle située, suivant l'observation de Dampier, qui en prit la hauteur à Terre avec un Astrolabe, à six degrés vingt-quatre minutes de Latitude Méridionale. On la nomme *Lobos de la Mer*, pour la distinguer d'une autre Isle, qui n'en est pas éloignée, & qu'on appelle *Lobos de la Terre*, parcequ'elle est plus proche de la Côte (*p*). La première, où les deux Vaisseaux mouillèrent, avec leur Prise, le 9 de Mai, est composée de deux parties, d'un mile de circuit chacune, hautes, & séparées par un petit Canal, qui ne peut recevoir [que] des Barques. Le côté du Nord offre divers rochers. A l'Occident, du côté le plus Oriental, on trouve une petite Baye, à couvert des vents, & commode pour le carénage. Le reste de la Côte n'est composé que de rochers, à petites pentes: & l'intérieur de l'Isle est moitié pierre. Aussi le terroir est-il d'une extrême stérilité, sans eau douce, sans arbres, sans la moindre apparence de verdure, & sans animaux terrestres. Mais il s'y trouve quantité d'oiseaux de Mer, surtout des boubies, des pingouins, & de petits oiseaux noirs, qui font des trous dans le sable pour s'y retirer la nuit. Cette dernière espèce est un assez bon aliment. Dampier n'en a jamais vû qu'à Lobos & dans l'Isle Juan Fernandez.

Sa description.

LE

(*n*) Page 102.

(*o*) *Ibidem*, page 104.

(*p*) *Lobos*, ou *Lovos*, est le nom que les Espagnols donnent au veau marin, dont il y en a une grande quantité aux environs de ces deux Isles. R. d. E.

Dampier. 1684.

Dessein des Anglois sur Truxillo.

Le dessein des Avanturiers Anglois, en s'approchant de la Terre-Ferme, dont Lobos n'est qu'à cinq lieues, étoit de tenter quelque entreprise sur une des meilleures Villes de la Côte; telles que *Guaiaquil*, *Zana* ou *Truxillo*. Ils se déterminèrent pour Truxillo, qui leur promettoit un riche butin, quoiqu'ils n'ignorassent point les difficultés qu'ils avoient à surmonter. La plus grande étoit celle du débarquement. *Guanchaquo*, Port le plus proche de la Place, dont il est à six miles, leur étoit représenté, par leurs Prisonniers, comme un lieu peu commode pour les descentes. Les Pecheurs memes, qui l'habitent, ont besoin de trois ou quatre jours pour en sortir. Cependant on fit la revûe des Equipages, qui composoient, outre les Malades, cent huit hommes capables de service, & l'on se préparoit à faire voile; lorsque l'arrivée de trois Bâtimens Espagnols, dont on se saisit avec peu de résistance, fit changer cette résolution. On apprit, des Prisonniers, que les Habitans de Truxillo avoient déja pris les armes, & qu'ils bâtissoient un Fort à Guanchaquo. Une nouvelle, qui sembloit annoncer d'autres sujets de crainte, fit penser les Anglois à s'éloigner de Lobos avec leurs Prises. Le vent étoit Sud-Quart-d'Est, comme il est ordinairement dans cette Mer. Ils levèrent l'ancre le 19, pour faire route au Nord-Ouest-Quart-de-Nord, dans le dessein de courir la Latitude des Isles de *Gallapagos*, & de s'éloigner de l'Ouest, parceque ne sçachant pas bien la distance de ces Isles, ils n'avoient pas de règle sûre pour s'en approcher. A quarante minutes au-delà de la Ligne, ils tournèrent le cap à l'Ouest, avec un vent de Sud. Ce ne fut que le dernier jour de Mai, qu'ils arrivèrent à la vûe des Isles de Gallapagos. Vers le soir, ils mouillèrent à l'Est d'une des plus Orientales de ces Isles, à un mile de la Côte, sur un fond clair & sabloneux.

Informations qui les font partir pour les Isles de Gallapagos.

Description de ces Isles.

Ces Isles, sont situées, les unes sous la Ligne, d'autres aux deux côtés de la Ligne, dans une assez grande étendue. La plus Orientale est à cent dix lieues de la Terre-Ferme. On les place à cent quatre-vingt-onze degrés de Longitude (*q*), d'où elles s'étendent à cent soixante degrés vers l'Ouest (*r*); & par conséquent, au calcul de Dampier, leur Longitude du Lézard seroit d'environ soixante degrés du côté de l'Ouest: mais il est persuadé qu'on ne les éloigne pas assez de l'Occident. Les Espagnols, qui en ont fait la première découverte, prétendent qu'elles sont en grand nombre, & qu'elles s'avancent depuis l'Occident (*s*) de la Ligne, jusqu'à cinq degrés du Nord. Cependant les Anglois n'en virent pas plus de quatorze ou quinze, dont quelques-unes ont sept à huit lieues de long & trois ou quatre de large. La plûpart sont plates & unies, mais assez élevées. Quatre ou cinq des plus Orientales paroissent stériles, on ne produisent que des *Dildos*. C'est un arbrisseau verd & fort épineux, qui

(*q*) Il y a ici deux fautes, l'une de l'Original, qui marque *cent* degrés de moins, & l'autre de M. Prevost, qui en met dix de trop; C'est *deux cens quatre vingt & un* degrés. R. d. E.

(*r*) A ce compte ces Isles occuperoient donc une étendue de *trente-un* degrés; mais il y a encore ici double erreur; il faut lire *deux cens soixante-seize* degrés. R. d. E.

(*s*) C'est *depuis le Sud*; car il n'y a point d'*Occident de la Ligne*. La faute a été copiée de l'Original. R. d. E.

Dampier. 1684.

qui croît de la hauteur de dix à douze pieds, mais qui ne produit ni feuilles ni fruit. Sa grosseur, depuis le pied jusqu'à la tête, est celle de la jambe humaine. Ses picquans sont rangés en rayons, d'un bout à l'autre, & de fort près. Mais cet arbrisseau n'est propre à rien, pas même à brûler. Dans quelques endroits, fort près de la Mer, on voit une autre sorte de petits arbres, qu'on a nommés *Borions*; & qui sont de meilleur usage pour le feu. Dampier se souvint d'en avoir vû, dans plusieurs endroits des Indes Occidentales, surtout aux Isles Sambales & dans la Baye de Campêche; mais il ne s'en trouve qu'aux Isles de Gallapagos, dans la Mer du Sud. Entre les rochers de ces Isles, on est surpris de rencontrer des lacs, ou de larges fossés, qui sont remplis d'eau. Quelques-unes, plus basses & plus unies, paroissent aussi plus fertiles, & produisent du moins plusieurs sortes d'arbres inconnus à l'Europe. Le terroir des plus Occidentales est noir & profond. Aussi leurs arbres sont-ils beaucoup plus grands, sur-tout les *Mammets*, qui croissent dans quelques-unes avec assez d'abondance pour composer des Bois, où l'on ne voit point d'autres arbres. On y voit aussi des rivières assez larges, & des ruisseaux d'une eau fort douce. Les Espagnols rendent témoignage qu'en les découvrant, pour la première fois, ils y trouvèrent quantité de guanos & de tortues de terre. Le nombre n'en est pas diminué. Dampier y vit des guanos plus gros & plus gras que dans aucun autre lieu du Monde, & si familiers, que dans l'espace d'une heure, un homme seul peut en assommer vingt avec un bâton. Les tortues de terre y suffiroient pour nourrir, pendant plusieurs mois, cinq ou six cens hommes, sans aucune autre provision. Elles sont aussi d'une grosseur extraordinaire, & si délicates, qu'il n'y a point de poulet qu'on puisse manger avec plus de plaisir. Les plus grosses pèsent environ deux cens livres; & quelques-unes ont le carapace, ou le ventre, large de deux pieds & demi. Elles ressemblent à celles qui aiment l'eau douce, & que les Espagnols nomment *Hecates*. Leur écaille est plus épaisse que celle des autres tortues vertes des Indes Occidentales. Dampier, qui s'étend beaucoup ici sur les propriétés des tortues, prétend que celles de Gallapagos s'arretent la plus grande partie de l'année dans ces Isles, & qu'ensuite, passant la Mer, elles vont pondre sur la Côte du Continent de l'Amérique, qui en est à plus de cent lieues (*t*).

Nombre extraordinaire de guanos & de tortues.

L'Air des Isles de Gallapagos est assez temperé, pour leur situation. Il est rafraîchi, pendant tout le jour, par un petit vent de Mer, & la nuit par un vent assez froid. Pendant la saison pluvieuse, qui arrive au mois de Novembre, & qui dure jusqu'à la fin de Janvier, le tems est extrêmement sombre, orageux, & mêlé de tonnerres & d'éclairs. Cette saison est quelquefois précédée, & suivie, de petites pluyes rafraîchissantes; mais l'air est toûjours clair & serein, pendant les mois de Mai, de Juin, de Juillet & d'Août.

Isle proprement nommée Gallapagos.

L'Isle, qui s'appelle proprement *Gallapagos*, & qui communique son nom à toutes les autres, n'est qu'à deux lieues de celle où les Anglois avoient mouillé. Ils s'y rendirent deux jours après. Elle est également pier-

(*t*) Pages 111 & suivantes.

pierreuse & stérile, longue de cinq ou six lieues, & large de quatre. On y jetta l'ancre, au Nord de l'Isle, sur seize brasses d'eau. La Côte est d'un accès si difficile, qu'il n'y a de sûreté que dans cet endroit: encore la Rade est-elle médiocre, & le fond si escarpé, que si l'ancre lâche une fois prise, elle ne s'accroche jamais. Le vent y vient ordinairement de la Terre. Pendant la nuit, il est plus à l'Ouest, mais toûjours fort doux. Le côté du Nord de l'Isle, a de fort bonne eau, qui tombe, comme un torrent, de plusieurs rochers, dans une Baye sabloneuse. On y trouve un grand nombre de tortues. La Mer est fort poissonneuse aux environs, & l'on y pêche, surtout, quantité de goulus. Dampier ayant pris la hauteur du Soleil, à terre, avec l'Astrolabe, trouva vingt-huit minutes au Nord de la Ligne (v).

DAMPIER. 1684.

Dessein des Anglois sur Ria-Lexa.

Un Indien, du nombre des Prisonniers, déclara ici, aux Anglois, qu'il étoit né à *Ria-Lexa*, & leur offrit de les y conduire. Les lumières qu'il donna sur la situation & les richesses de cette Place, excitèrent aisément leur avidité. Ils remirent à la voile pour cette entreprise, dans la résolution néanmoins de toucher à l'Isle des *Cocos*, où la grande abondance de ces fruits leur promettoit un agréable rafraîchissement.

Leur route instructive pour les Voyageurs.

On fit route, au Nord, jusqu'à quatre degrés quarante minutes de Latitude, où l'on se proposoit de tourner à l'Ouest-Quart-de-Nord; car on s'attendoit d'avoir le vent Sud-Quart-d'Est, ou Sud-Sud-Est, comme on l'avoit eu au Sud de la Ligne. Dampier, que les Pilotes consultoient volontiers, parcequ'il avoit déja voyagé dans ces Mers, se souvenoit d'avoir autrefois trouvé les vents par cette méthode, à la même Latitude. Mais, en partant de Gallapagos, on eut d'abord un vent de Sud. Un peu plus vers le Nord, on l'eut Sud-Quart-d'Ouest; ensuite, il devint Sud-Sud-Ouest; changemens auxquels on ne s'étoit point attendu. On se flatta d'abord qu'il reviendroit au Sud: mais, ne l'ayant trouvé que Sud-Ouest-Quart-de-Sud, on ne put gouverner qu'à l'Ouest-Quart-de-Nord, & cette route fut continuée jusqu'à cinq degrés quarante minutes. Alors on desespéra de trouver l'Isle des Cocos; & quand on seroit parvenu à la découvrir, on étoit trop au Nord pour y pouvoir aborder. Dampier croit ce détail nécessaire pour l'instruction des Navigateurs (x). „ Ceux, dit-il, „ qui ne connoissent point, par expérience, la nature des vents dans cet- „ te Mer, croiroient avec raison que nous pouvions aller à voiles dé- „ ployées jusqu'à Ria-Lexa. Nous l'espérions nous-mêmes: mais nous „ reconnûmes nôtre erreur, lorsqu'en approchant de Terre nous eûmes le „ vent directement contraire (y)".

Les

(v) *Ibid.* page 120.

(x) Il y joint des observations, qu'il ne croit pas moins utiles, sur l'Isle des Cocos. Elle n'est point habitée, mais elle est remplie de grands Bois de cocotiers. Son circuit est de sept ou huit lieues. Elle est élevée au milieu, qui est sans arbres, & basse près de la Mer. Sa situation est à cinq degrés quinze minutes du Nord. Quoiqu'environnée de rochers, qui la rendent presqu'inaccessible, elle a, du côté du Nord-Est, un petit Havre, où les Vaisseaux peuvent entrer & mouiller sûrement; & ce Havre contient un petit ruisseau d'eau douce, qui se jette dans la Mer. „ J'en parle, ajoûte „ Dampier, non-seulement sur le témoigna- „ ge des Espagnols, mais encore sur celui „ du Capitaine Eaton, qui ayant relâché „ dans cette Isle, m'en a fait le même ré- „ cit". *Page* 121.

(y) Dampier promet ici d'autres explications dans son Chapitre des vents.

DAMPIER. 1684.

Cap Blanco.

LES Anglois n'eurent pas d'ailleurs à se plaindre du tems, jusqu'au commencement de Juillet, qu'ils arrivèrent à la vûe du Cap *Blanco*, sur le Continent du Mexique. Il tire ce nom de deux rochers blancs, qui se découvrent de loin, & qui semblent en faire partie. Mais en approchant, soit à l'Est ou à l'Ouest, on les prendroit pour deux Vaisseaux à la voile; & lorsqu'ensuite on les voit de plus près, on leur trouve l'apparence de deux hautes Tours, éloignées du Cap d'un demi mile.

Sa description.

CE Cap, qui est situé à neuf degrés cinquante-six minutes de Latitude, paroît une véritable Pointe, d'où règnent, jusqu'à la Mer, quantité de rochers escarpés. Son sommet ne laisse point d'etre plat & uni, dans l'espace d'un mile; après quoi, baissant peu-à-peu, il forme, de chaque côté, une très-agréable pente, revêtue d'arbres, que Dampier appelle magnifiques. La Côte, qui règne depuis le Nord-Ouest du Cap jusqu'au Nord-Est, l'espace d'environ quatre lieues, offre une petite Baye, que les Espagnols nomment *Caldera*. Au côté du Nord-Ouest, à l'entrée de cette Baye, on trouve un petit ruisseau d'excellente eau douce. Le terrain s'y abbaisse, & forme une espèce de selle entre deux petites montagnes. C'est un canton extrêmement riche, dont le fond est noir & gras, & qui produit des arbres d'une singulière beauté. Le Pays des Bois finit du côté du Nord-Est, à la distance d'un mile du ruisseau (z); mais c'est pour offrir d'excellens pâturages, diversifiés par un melange de petits Bois moins épais, qui rendent la perspective très-agréable. L'herbe y est épaisse & longue, mais si bonne, que Dampier n'en a jamais vû de meilleure aux Indes Occidentales. Vers le fond de la Baye, le Pays est bas & couvert de mangles. Ensuite, il s'élève en montagnes. Depuis le fond de cette Baye jusqu'au Lac de *Nicaraga*, sur la Côte Septentrionale, on ne compte pas plus de quatorze ou quinze lieues (a).

Baye de Caldera.

Les Anglois sont trompés par quelques Indiens.

QUELQUES Indiens Espagnols, dont les Anglois se saisirent, & qu'ils amenèrent à bord, leur avouèrent qu'ils s'étoient approchés d'eux pour les reconnoître, sur l'avis que le Président de Panama leur avoit donné, que l'Espagne avoit des Ennemis dans ces Mers. Ils étoient de *Nicoya*, petite Ville de Mulâtres, située sur les bords d'une Rivière du même nom, à douze ou treize lieues du Cap vers l'Occident; & leur profession étoit de construire des Bâtimens de Mer aux environs de cette Place, qui est également propre à bâtir des Vaisseaux neufs ou à radouber les vieux. On leur demanda quelles étoient les richesses du Pays. Ils répondirent que la plûpart des Habitans étoient Laboureurs, & qu'ayant des pâturages fort étendus, ils y élevoient aussi quantité de bestiaux; que dans plusieurs endroits voisins de la Mer, il leur croissoit du bois rouge, propre à la teinture, dont ils ne tiroient pas néanmoins un grand profit, parcequ'ils étoient obligés de le transporter au Lac de Nicaraga, qui se jette dans les Mers du Nord; qu'ils y envoyoient aussi les peaux de leurs taureaux & de leurs vaches, pour lesquelles ils rapportoient en échange des marchandises

(z) L'Edition de Paris porte *du Vaisseau*. R. d. E.

(a) Page 123. L'intervalle est rempli de pâturages, quoiqu'il y ait aussi quelques montagnes. *Ibid.*

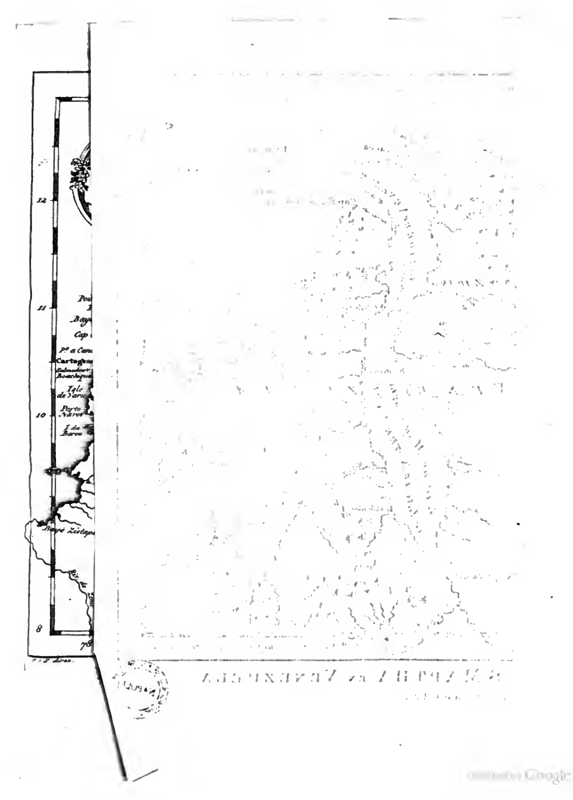


KAAR GUATIMALA, HONDURAS EN YUCATAN, den Hr. Bellin, &c.

[illegible]



KAART VAN DE PROVINTIEN NICARAGUA EN COSTA-RICA.
Door den Hr. Bellin, &c.



12
11
10
8
Isle
Porto

chandises de l'Europe; que la chair des bestiaux ne leur servoit qu'à nourrir leur famille, & que dans un Pays si chaud, ils connoissoient peu l'usage du fromage & du beure. Ils ajoutèrent, à ce récit, que dans une ferme voisine, les Anglois trouveroient un grand nombre de taureaux & de vaches.

Cette information fit assez de plaisir aux deux Equipages, pour leur faire oublier qu'ils la recevoient de leurs mortels Ennemis. Ils n'avoient pas mangé, depuis long-tems, d'autre chair que celle des tortues de Gallapagos. Vingt-quatre hommes, au nombre desquels étoit Dampier, furent envoyés dans deux Chaloupes, avec un des Indiens Espagnols, qui consentit à leur servir de Guide. Ils descendirent au rivage, à une lieue des Vaisseaux; & traînant leur Chaloupe sur le sable, ils marchèrent à la suite de l'Indien, qui les fit bien-tôt arriver à l'entrée d'un grand Parc de bestiaux, dans un vaste pâturage, éloigné d'environ deux miles des Chaloupes. Comme la nuit approchoit, quelques Anglois proposèrent de tuer d'abord trois ou quatre vaches, & de les porter au Vaisseau. D'autres s'opposèrent à cet avis, & jugèrent plus à propos de passer la nuit dans le Parc, pour y faire entrer le lendemain un plus grand nombre de bestiaux, dont ils pourroient tuer vingt ou trente à leur choix. Dampier, qui souhaitoit de retourner à bord, combattit en vain cette résolution, & ne put faire goûter la sienne qu'à douze hommes, qui faisoient la moitié de sa troupe. En retournant au rivage, il ne trouva aucun obstacle de la part des Indiens; & sur la route, il vit quantité d'arbres d'un bois rouge, qu'il prit pour le bois qu'on nomme à la Jamaïque, *Bois sanglant*, ou *Bois de Nicarague*.

Une partie du jour suivant se passa, sans aucune nouvelle des onze Anglois qui s'étoient obstinés à demeurer au Parc. L'inquiétude obligea leur Capitaine, de faire partir vingt hommes bien armés. Dampier, qui les conduisoit, s'avança vers la partie de la Baye, où l'Indien l'avoit fait débarquer. Sa surprise fut extrême, de trouver les onze Avanturiers sur un petit rocher, à demi mile de terre, & dans l'eau jusqu'aux reins. Ils avoient passé tranquillement la nuit dans le Parc, & le matin ils en étoient sortis pour y faire entrer des vaches. Tandis qu'ils étoient dispersés, une troupe d'Indiens étoit venue fondre sur eux, & ne leur avoit laissé que le tems de se rassembler, pour marcher avec beaucoup de résolution vers la Baye. Mais, en arrivant au rivage, ils avoient trouvé leur Chaloupe en feu. Leur embarras, avoit été plus grand, que Dampier ne peut le représenter. Ils avoient plus d'une lieue à faire, pour avancer par terre à la vûe des Vaisseaux; & cette partie du rivage étoit embarrassée de Bois épais, où les Indiens Espagnols pouvoient facilement s'embusquer. La marée n'étoit retournée qu'à demi, lorsqu'ils découvrirent, à quelque distance de terre, un rocher qui commençoit à se faire voir sur l'eau. Ils le regardèrent comme un Fort, dans lequel ils pourroient faire une bonne défense, s'ils trouvoient le moyen d'y arriver. Un d'entr'eux sonda le gué. Ils le passèrent tous, après lui; & s'étant postés avantageusement sur le rocher, ils y demeurèrent jusqu'à l'arrivée de la Chaloupe, c'est-à-dire jusqu'à sept heures du soir, & lorsque la marée, qui commençoit à revenir, les mettoit

Comment ils se défendent au milieu de l'eau.

DAMPIER. 1684.

mettoit plus en danger du côté de l'eau, que de la part des Espagnols. Dampier observe qu'elle monte, en ce lieu, d'environ huit pieds. Leurs Ennemis, qui s'attendoient à les voir emportés par les flots, n'avoient pas quitté les broussailles, derriére lesquelles ils se tenoient à couvert. Ils n'avoient, pour armes, que trois ou quatre fusils & des picques: mais les Espagnols de ces Contrées excellent à darder la lance, particuliérement dans les embuscades. La vûe d'une Chaloupe, remplie de Guerriers, qui s'avançoient sans aucune marque de crainte, leur fit chercher aussi-tôt leur salut dans la fuite, & les onze Anglois rejoignirent leurs Compagnons sans avoir ressenti d'autre mal que la faim (*b*).

Bois excellent pour les lances.

DAMPIER remarque, à l'occasion des lances Espagnoles, que le même Pays produit un bois excellent pour cette arme. Il est droit, dur, pésant, & de si bon usage, que les Flibustiers s'en procurent à toute sorte de prix, pour en faire des manches d'avirons & des baguettes de fusil. La plupart ont toûjours, en réserve, trois ou quatre de ces baguettes, dont ils ne se servent que dans les occasions importantes. Aussi les Anglois des deux Vaisseaux en coupérent-ils un grand nombre. Dampier ne connoît pas d'autre Pays, qui produise le même bois, dans la Mer du Sud.

Edouard David succéde au Capitaine Cook.

APRÈS la mort du Capitaine Cook, tout l'Equipage de son Vaisseau s'étoit accordé à lui donner, pour successeur, Edouard *David*, qui avoit tenu jusqu'alors le premier rang aprés lui. Ce nouveau Chef fit mettre à la voile, de la Baye de Caldera, le 20 de Juillet, pour s'avancer vers Ria-Lexa. Le vent, qui étoit au Nord, y porta les deux Vaisseaux & les Prises, dans l'espace de trois jours.

Approches de Ria-Lexa, ou Rialejo.

RIA-LEXA, nommé aussi *Rialejo*, est le Pays le plus remarquable de cette Côte, par sa Montagne ardente, que les Espagnols nomment *Volcano vejo*, ou le *Vieux Volcan*. Pour entrer dans le Havre, il faut porter le cap au Nord-Est, & ranger de fort prés la Montagne. Les vents de Mer étant au Sud-Ouest, on doit apporter beaucoup d'attention à les prendre, parceque l'entrée est impossible avec les vents de Terre. Le Volcan n'est pas difficile à connoître. Il n'y a point, aux environs, de Montagne si haute, ni de la même forme; sans compter qu'il jette de la fumée pendant tout le jour, & quelquefois des flammes pendant la nuit. On l'apperçoit de vingt lieues en Mer; & n'étant qu'à trois lieues du Havre, il en fait découvrir aisément l'entrée. Ce Havre est formé par une petite Isle plate & basse, d'un mile de long, & d'un quart de mile de largeur, éloignée de la Côte d'environ un mile & demi. Les deux côtés de l'Isle ont leur Canal, & celui de l'Occident est le plus sûr. Cependant, à la Pointe de l'Isle, vers le Nord-Ouest, l'eau est si basse, que les Vaisseaux doivent s'en garder. Après avoir passé cet écueil, il faut côtoyer l'Isle de fort prés, pour éviter une Pointe basse & sablonneuse, qui s'étend jusqu'au milieu de la Rade. Du côté de l'Orient, le Canal est moins large, & les courans y sont si forts, qu'il n'y a jamais de sûreté pour les Vaisseaux. Le Havre contiendroit facilement jusqu'à deux cens voiles. Le mouillage

(*b*) *Ibid.* pag. 128 & précédentes.

mouillage eſt près de la terre, ſur un fond de ſable clair & dur, à ſept ou huit braſſes d'eau.

DAMPIER. 1684.

. La Ville de Ria-Lexa en eſt à deux lieues; & l'on peut s'en approcher par deux Anſes, ou deux petites entrées, qui baiſſent du même côté. La plus Occidentale deſcend derrière la Place, & l'autre conduit juſqu'au pied des murs; mais le paſſage a ſi peu de largeur, & ſes bords ſont ſi couverts de mangles rouges, que l'accès n'en eſt pas plus facile aux Chaloupes qu'aux Vaiſſeaux. Un demi mile au-deſſous de la Place, les Eſpagnols avoient élevé un bon Parapet, ſur les bords de l'Anſe Orientale. L'Anſe Occidentale n'étant pas moins fortifiée, dix hommes pourroient arrêter le débarquement d'une Armée.

Ville de ce nom.

Ces informations n'avoient pas refroidi les Anglois; & ſe trouvant à ſept ou huit miles de terre, ils étoient réſolus de prendre le tems de la nuit, pour entrer dans le Havre avec leurs Canots. Mais un grain du Nord-Eſt, qu'ils eſſuyèrent vers le ſoir, accompagné de tonnerres & d'éclairs, & quelques avis, qui leur firent craindre de trouver leurs Ennemis trop bien diſpoſés, arrêtèrent tout d'un coup leur réſolution. Ils eurent le tems d'obſerver la ſituation de l'Iſle, qui eſt à douze degrés dix minutes de Latitude du Nord, & d'y viſiter une belle ſource d'eau douce; mais ils prirent auſſi-tôt la route du Golfe d'*Amapalla*, dans le deſſein d'y carener leurs Vaiſſeaux.

Les Anglois abandonnent leurs deſſeins ſur cette Ville.

Ce Golfe eſt un grand bras de Mer, qui s'étend de huit ou dix lieues dans les Terres. On découvre, à ſon entrée du côté Méridional, la Pointe de *Caſivina*, & le *Mont Saint-Michel*, au Nord-Oueſt; deux objets également remarquables. Caſivina eſt à douze degrés quarante minutes de Latitude Septentrionale. C'eſt une Pointe haute & ronde, qui ſe préſente comme une Iſle du côté de la Mer, parceque les Terres en ſont fort baſſes. Le Mont Saint-Michel eſt une fort haute Montagne, mais peu eſcarpée. Les Terres, qui l'environnent, au Sud-Eſt, ſont baſſes & unies pendant plus d'un mile; & c'eſt à ces Terres baſſes que commence le Golfe d'Amapalla. On rencontre, à l'entrée, deux Iſles aſſez conſidérables, l'une à deux miles de l'autre, dont la plus Méridionale ſe nomme *Mangera*, & l'autre *Amapalla*. Mangera eſt ronde, & d'environ deux lieues de circuit. Elle paroît comme un grand Bois, environné de rochers, avec une petite Baye ſablonneuſe du côté du Nord-Eſt. La terre en eſt noire, peu profonde, & mêlée de pierres, qui ne l'empêchent pas de produire de fort gros arbres. Les Indiens ont une Ville au centre, d'où l'on ſe rend à la Baye par un chemin étroit & pierreux. L'Iſle d'Amapalla eſt plus grande; mais ſon terroir eſt à-peu-près le même. Elle contient deux Villes, l'une au Nord, & l'autre à l'Orient. La dernière, qui n'eſt pas à plus d'un mile de la Mer, eſt bâtie au ſommet d'une Montagne; & le chemin, par lequel on y monte, eſt ſi difficile, qu'un petit nombre d'hommes en défendroit l'accès à coups de pierres, contre de nombreuſes Troupes. On découvre une fort belle Egliſe au milieu de la Ville: ſur quoi Dampier obſerve, que dans toutes les Villes Indiennes, qui ſont ſous la domination des Eſpagnols, les Images, & les Statues des Egliſes ſont vêtues à l'Indienne; au lieu que dans les Villes, où les Eſpagnols ſont le plus grand nombre, elles

Golfe d'Amapalla.

Iſles de Mangera & d'Amapalla.

Leur deſcription.

DAMPIER. 1684.

les font vêtues à l'Efpagnole. La Rade de l'Ifle eft à l'Orient, vis-à-vis d'une terre baffe. Un peu plus loin, on peut mouiller auffi fort près de terre, au Nord-Eft. C'eft le lieu que les Efpagnols fréquentent le plus, & qu'ils nomment *Port de Martin-Lopez*. Le Golfe a plufieurs autres Ifles, mais plus baffes & moins habitées. Il s'étend de quelques lieues au delà; quoiqu'il y ait fi peu d'eau dans cet efpace, qu'il eft impoffible aux Vaiffeaux d'y pénétrer.

Hardieffe du Capitaine David.

Le 26 de Juillet, en approchant du Golfe d'Amapalla, David prit deux Canots bien équipés, pour s'avancer vers les Ifles, dans l'efpérance de faire quelques Prifonniers, dont il pût prendre langue. Il arriva le foir à Mangera, mais fans fçavoir encore de quel côté il devoit chercher la Ville. Le lendemain, il apperçut, dans la Baye, un grand nombre de Canots. Les Indiens avoient déja découvert les deux Vaiffeaux; & fur l'avis, qu'ils avoient reçu, que l'Efpagne avoit des Ennemis en Mer, ils avoient fait la garde pendant toute la nuit. Mais, à la vûe des Anglois, ils prirent la fuite vers la Ville, où ils répandirent l'allarme. David trouva un petit chemin, dans lequel il ne craignit pas de s'engager, & qui le conduifit bientôt aux premières maifons. Son arrivée fit prendre, à tous les Habitans, le parti de fe retirer dans les Bois. Il ne trouva, dans la Ville, qu'un Religieux Efpagnol, qui n'avoit pû fuir, & deux jeunes Indiens, qui étoient demeurés volontairement avec lui. Comme il ne s'étoit propofé que d'enlever quelques Infulaires, il reprit le chemin de la Mer avec fes trois Prifonniers; & les faifant fervir de Pilotes, pour le conduire à l'Ifle d'Amapalla, il y arriva heureufement vers midi. Les informations, qu'il s'étoit procurées, ne lui firent pas efpérer un butin confidérable dans les deux Ifles. Ces Indiens font pauvres & ne vivent que de leurs Plantations de maïz. Ils reconnoiffent l'autorité du Gouverneur de Saint Michel, Ville fituée au pied de la Montagne de ce nom, & lui payent un tribut de leur récolte, parcequ'ils n'ont rien dont ils puiffent faire de l'argent. Le Religieux étoit non-feulement le feul Prêtre, qui fervît les trois Villes de Mangera & d'Amapalla, mais le feul Blanc qu'il y eût dans toutes les Ifles du Golfe. Il n'y avoit même qu'un feul de tous les Indiens, qui fçût la Langue Efpagnole. On la lui avoit fait apprendre, pour tenir les Regiftres & les Livres de Compte, en qualité de Secrétaire des deux principales Ifles. Le *Cafica*, ou le Chef des Indiens, ne fçavoit, ni lire, ni parler cette Langue.

Il trouve Mangera fans Habitans.

Comme il fe fait conduire à l'Ifle d'Amapalla.

David n'en étoit pas moins réfolu de pénétrer dans l'Ifle d'Amapalla. Il laiffa trois ou quatre hommes pour garder fes Canots, tandis qu'il marcha vers la Ville avec fes Guides. On a fait obferver que le chemin en eft fort efcarpé. Les Indiens fe firent voir au fommet de la Montagne; & le Secrétaire, qui paroiffoit les commander, voyant approcher David à la tête de fes gens, lui demanda, en Efpagnol, d'une voix affez forte pour fe faire entendre au bas de la Montagne, qui il étoit & d'où il venoit? Le Capitaine Anglois répondit qu'il étoit Bafque, & qu'il avoit commiffion du Roi d'Efpagne, pour faire la guerre aux Ennemis de cette Couronne; qu'il venoit dans le Golfe, pour y carener fes Vaiffeaux; qu'il cherchoit un lieu commode, & qu'il demandoit du fecours aux Indiens de

l'Ifle.

DAMPIER. 1684.

l'Isle. Cette réponse parut de si bonne foi, qu'après quelques momens de consultation, le Secrétaire assura les Anglois qu'il les voyoit avec joye, & qu'il avoit beaucoup de respect pour tous les Espagnols, surtout pour les Basques, dont il avoit entendu dire beaucoup de bien (c). Ensuite, il leur offrit la liberté de venir à la Ville. David, suivi de tous ses gens, grimpa aussi-tôt sur la Montagne, où il fut reçu avec de grandes marques d'affection. Le Casica & le Secrétaire l'embrassèrent, & ses gens furent traités, des autres Indiens, avec la même cérémonie. Après les salutations, ils prirent tous le chemin de l'Eglise? „ C'est le lieu, remarque „ Dampier, où se font non-seulement leurs assemblées publiques, mais „ leurs jeux mêmes & leurs divertissemens. De-là vient que dans les „ Eglises des Villes Indiennes, on voit des masques de toute sorte de formes, & d'autres ornemens bizarres pour les deux sexes, avec quantité „ d'instrumens de Musique. Leurs Fêtes se célèbrent la nuit. Elles consistent à danser & à chanter, sous des habillemens antiques, en joignant, à leurs danses & à leurs chants, diverses postures par lesquelles „ ils croyent représenter aussi les usages de leurs Ancetres. Si la Lune donne beaucoup de lumière, ils allument peu de flambeaux; mais, dans les „ nuits sombres, l'Eglise est fort illuminée" (d). Malgré ces affectations de gayeté, tous les Indiens, que Dampier a connus, sous la domination des Espagnols, lui ont paru plus mélancoliques que les Indiens libres. Dans leurs Fêtes mêmes, il a cru trouver un fond de tristesse; & quelque chose, qu'il nomme *dolent*, dans leurs Chansons & leur Musique. En un mot, leur joye lui a paru forcée. Il ne décide pas si c'est leur caractère, ou si c'est un effet de leur esclavage. Mais, il est porté à croire, qu'ils ne font ces assemblées, que pour déplorer leurs malheurs, c'est-à-dire, la perte de leur Pays & de leur liberté. Quoique ceux, qui vivent aujourd'hui, sachent peu ce que c'est que d'etre libres, & ne se souviennent pas de l'avoir été, il lui semble que la triste condition, à laquelle ils ont été réduits par les Espagnols, fait sur eux une profonde impression, qui augmente lorsqu'ils entendent parler, ou qu'ils se représentent l'image de leur ancienne liberté (e).

Sa réponse aux Indiens.

Il les trompe.

Fêtes de ces Insulaires, accompagnées de tristesse.

Le dessein de David, en se laissant conduire à l'Eglise, étoit de les y renfermer tous, & de composer ensuite avec eux, pour les rafraîchissemens & les secours qu'ils étoient capables de lui fournir. Le Religieux, qu'il ne perdoit pas de vûe, lui avoit promis de les engager dans ses intérêts, jusqu'à lui donner l'espérance qu'ils pourroient lui prêter main forte, pour attaquer apparemment la Ville Espagnole de Saint-Michel. On a peine à comprendre pour quoi les Anglois aimoient mieux devoir ce service à la violence, qu'aux persuasions de la douceur & de l'amitié, mais, avant que

Imprudence des Anglois, qui fait manquer leur dessein.

(c) Page 137. Dampier croit mieux expliquer cette facilité, en ajoûtant que le Secrétaire n'aimoit pas beaucoup les Espagnols, & qu'il avoit persuadé aux Habitans d'attendre les Anglois, dont leur pauvreté ne leur laissoit rien à craindre, en leur disant, que s'ils devoient faire du mal à quelqu'un, c'étoit aux Espagnols mêmes, qui les traitoient en Esclaves. *Ibid.*

(d) Page 138.

(e) *Ibidem.*

Dampier. 1684.

que tous les Indiens fussent dans l'Eglise, un des gens de David eut l'imprudence d'en pousser quelques-uns, pour les faire entrer plus promptement. Ils prirent aussi-tôt la fuite; & leur exemple entraîna tous les autres, comme un troupeau de daims. David, surpris d'un changement dont il ignoroit la cause, surtout lorsqu'il se vit seul dans l'Eglise avec le Religieux Espagnol, ne put modérer lui-même son ressentiment. Il fit tirer sur les fuyards, & dans cette confusion le Secrétaire fut renversé d'un coup mortel. Dampier accuse le Capitaine & ses gens, d'avoir fait manquer, par cette conduite, un projet, qu'il n'explique pas mieux, mais qui consistoit apparemment dans le pillage de Saint-Michel.

Passage d'un petit Parti François, de la Mer du Sud, dans celle du Nord.

Cependant le Religieux fut emmené à bord, où la crainte de perdre leur Supérieur Ecclésiastique engagea les Insulaires à porter toutes sortes de rafraîchissemens aux Equipages. Ils nourrissoient des bœufs, dans quelques petites Isles du Golfe. David eut la liberté d'en faire tuer autant qu'il en eut besoin, & reçut d'autres services de ces timides Indiens. Un Parti de François, qui arriva peu de tems après dans les mêmes Isles, tira plus d'avantages du bon naturel des Habitans. Non-seulement il eut la liberté de s'y rafraîchir; mais, après s'y être arrêté long-tems sans trouble & sans défiance, il fut aidé à faire sa descente, pour se rendre, par terre, à la Rivière qui se jette dans la Mer du Nord, près du Cap *Gratia-Dios*. Ils y firent des Barques de troncs d'arbres, dans lesquelles ils arrivèrent heureusement à la Mer du Nord. Les Avanturiers connoissoient cette route depuis trente ans, par les découvertes d'un Parti d'Anglois, qui avoit remonté la même Rivière jusqu'à l'endroit où les François firent leurs Barques. Il y étoit descendu, pour marcher vers une Ville qui se nomme *Ségovie*: mais il avoit employé près d'un mois à remonter la Rivière, qui étant coupée par plusieurs cataractes, le mettoit dans la nécessité de hâler souvent les Canots par terre, pour éviter les difficultés du Passage. Dampier apprit ces circonstances de plusieurs personnes, qui étoient de l'expédition (*f*).

En partant du Golfe d'Amapalla, les deux Vaisseaux Anglois rompirent leur société; & Dampier, fidèle au Capitaine David, fit voile avec lui vers le Sud. Dans cette route, ils essuyèrent chaque jour quelque orage; sur-tout de ces terribles grains, qui sont fort communs, sur cette Côte, depuis le mois de Juin jusqu'au mois de Novembre. Mais ils retrouvèrent le beau-tems à la hauteur du Cap *Saint-François*, c'est-à-dire, à dix degrés de Latitude Septentrionale. Ce Cap est revêtu de grands arbres. En venant du Nord, on découvre une autre Pointe plus basse, qu'on prendroit pour le Cap même: mais on est alors au-delà du Cap, & presqu'aussitôt on l'apperçoit avec ses trois Pointes. Le Pays est fort élevé, & ses Montagnes paroissent noires.

Cap Saint François.

Isle de Plata. D'où lui vient son nom.

Le 20 de Septembre, on eut la vûe de l'Isle de *Plata*, qui reçut ce nom des Espagnols, lorsque le Chevalier Drake, s'étant saisi d'un riche Vaisseau, dont la principale cargaison étoit d'argenterie, y mena sa Prise, pour y faire le partage du butin. Sa longueur est d'environ quatre miles, sur

(*f*) Pag. 140.

fur un mile & demi de large. Elle eft affez haute, & bordée de rochers fort efcarpés, à l'exception du côté de l'Orient. Le fommet en eft plat & le terroir fablonneux. Elle n'a de l'eau que dans un feul endroit, proche de la Mer & du côté de l'Orient. Cette eau coule fi lentement des rochers, qu'il eft aifé de la recevoir dans des vafes. L'Ifle avoit autrefois beaucoup de chèvres; mais il n'en rêfte plus, ni d'autres animaux de Terre. Les feuls oifeaux, qu'on y voit en grand nombre, font des boubies & des foldats. Le mouillage eft à l'Orient, vers le milieu de l'Ifle, à deux cables de la Baye fablonneufe, fur un affez bon fond de dix-huit à dix-neuf braffes. La Mer y eft fort calme, parcequ'une Pointe de l'Ifle la met à couvert des vents du Sud, qui ne laiffent pas d'y régner fans interruption. Dampier place cette Ifle à deux (g) degrés dix minutes de Latitude Méridionale, & ne la croit éloignée que de quatre ou cinq lieues du Cap *Saint Laurent*, à l'Oueft Sud-Oueft, demi-Quart-d'Oueft.

Sa defcription.

Dès le lendemain, David fit mettre à la voile, vers la Pointe de *Sainte Hélene*. Cette Pointe eft au Sud de l'Ifle de Plata, à deux degrés quinze minutes de Latitude Méridionale. On la prendroit de loin pour une Ifle, parceque les Terres en font fort baffes. Elle s'avance dans la Mer du côté de l'Oueft, & forme, au Nord, une affez grande Baye. On trouve, à la diftance d'un mile dans les Terres, un pauvre Village Indien, du nom de *Sainte Hélene*. Le Pays qui l'environne eft bas & fablonneux, fans arbres, fans herbages & fans eau douce. Les Habitans ne trouvent de l'eau qu'à la Rivière de *Colanche*, qui eft à quatre lieues, dans le fond de la Baye. A peu de diftance du Village, dans la même Baye, & tout au plus à cinq pas des bornes de la haute Mer, on voit fortir, d'un petit trou, une matière bitumineufe & bouillante, que les Efpagnols nomment *Algatrane*. Elle eft de la liquidité du goudron. A force de bouillir, elle prend la confiftence de la poix. Auffi fert-elle aux mêmes ufages, & les Indiens du Pays la recueillent foigneufement dans des cruches. Elle eft plus bouillante dans la plus grande hauteur de l'eau, & c'eft alors que les Indiens s'empreffent à l'amaffer (b). Ils font Pêcheurs. La plûpart vont en Mer, dans des Barques de troncs d'arbres. Leur principale fubfiftance eft le maïz, qu'ils tirent, en échange, des Vaiffeaux qui viennent charger l'algatrane. Le mouillage eft fort bon devant le Village, à l'endroit de la Pointe, où le vent ne fe fait pas fentir; mais l'eau eft fi profonde, à l'Oueft de la même Pointe, que l'ancre n'y fçauroit mordre. Les Anglois firent une defcente, qui n'eut pas le fuccès qu'ils s'en étoient promis. Ils enlevèrent une Barque & quelques Indiens, avec lefquels ils reprirent la route de Plata.

Pointe de Sainte Hélene & Pays voifins.

Source bitumineufe & bouillante.

David tourna fes efpérances vers *Manta*, qui eft à deux ou trois lieues du Cap Saint Laurent vers l'Oueft. C'eft un Village d'Indiens, fitué fur une éminence, à fept ou huit lieues de Plata. Les Anglois ne fe propofoient que d'y faire des Prifonniers; car le butin devoit etre médiocre dans une habitation compofée de quelques miférables édifices, & qui n'a de recom-

Manta. Sa defcription.

(g) Il y a dix degrés dans l'Edition de Paris, qui copie toutes les fautes de fes Originaux. R. d. E.

(b) Pag. 145.

DAMPIER. 1684.

recommandable qu'une fort belle Eglise, ornée de quantité d'ouvrages de sculpture. C'étoit autrefois la retraite d'un grand nombre d'Espagnols: mais il n'y en restoit plus un; & malgré tous les agrémens de sa situation, le terroir est si sablonneux & si sec, qu'à peine produit-il quelques arbrisseaux. Cependant, entre le Village & la Mer, on trouve une source de fort bonne eau. Assez loin dans les Terres, on découvre une fort haute Montagne, de la forme d'un pain de sucre, que les Espagnols nomment *Monte Christo*. Elle est au Sud de Manta, & Dampier la regarde comme le meilleur Fanal de cette Côte. A la distance d'un demi mile du rivage, les Vaisseaux doivent se garder d'un Rocher, d'autant plus dangereux, qu'il est toûjours couvert d'eau, & que la Mer n'y fait jamais de brisans. Un mile au delà de cet écueil, on trouve six, huit, ou dix brasses d'eau, sur un fond dur & sablonneux, où le mouillage est fort sûr. Depuis Manta jusqu'au Cap Saint Laurent, le Pays est assez élevé, mais fort uni.

Précaution des Gouverneurs Espagnols, contre les Avanturiers.

LES Anglois firent leur descente à la pointe du jour, & marchèrent aussi-tôt vers le Village: mais ils furent apperçus de quelques Indiens, qui donnèrent l'allarme à leurs voisins; & tous les Habitans ayant pris la fuite avec leurs meilleurs effets, ils ne trouvèrent, dans des maisons pauvres & désertes, que deux vieilles femmes, dont ils tirèrent quelques informations, qui furent l'unique fruit de leur entreprise. Ils apprirent d'elles, que sur le bruit qui s'étoit répandu qu'un grand nombre d'Avanturiers étoit passé dans les Mers du Sud, par l'Isthme de Darien, & venoit dans des Canots, les Gouverneurs Espagnols avoient envoyé, de toutes parts, l'ordre de brûler les Vaisseaux & de se défaire de toutes les provisions. C'étoit à cette occasion que depuis moins d'un mois, on avoit fait passer des Indiens dans l'Isle de Plata, pour y détruire les chèvres. Les Anglois y retournèrent fort incertains, & s'y arrêtérent jusqu'au mois d'Octobre, sans avoir pris aucune résolution.

Arrivée du Capitaine Swan.

ILS étoient prêts à partir comme au hazard, lorsqu'ils y virent arriver un Vaisseau de leur Nation, commandé par le Capitaine *Swan*. Ce Bâtiment appartenoit à divers Marchands de Londres, qui ne l'avoient envoyé que pour le Commerce, avec toutes les marchandises qui convenoient à cette vûe: mais, Swan n'ayant trouvé que de la défiance de la part des Espagnols & des Indiens, son Equipage, rebuté d'une course inutile, l'avoit forcé de recevoir une troupe d'Avanturiers, qu'il avoit rencontrés près de Nicoya, & qui étoient apparemment les mêmes dont les gens de David avoient entendu parler à Manta. Ils étoient venus par Terre, sous le commandement du Capitaine *Harris*, neveu d'un autre Harris, qui avoit été tué devant Panama. Swan lui avoit donné sa Barque; & conservant toûjours l'autorité, il venoit, avec ce renfort, pour tenir aussi Conseil dans l'Isle de Plata. La joye fut extreme, entre tant d'Avanturiers réunis.

Il s'associe avec David.

David & Swan s'associérent, avec toutes les formalités établies dans leur profession: mais ils regrettèrent beaucoup le départ du Capitaine Eaton, dont les forces, jointes à celles des deux Vaisseaux & de la Barque, auroient pû composer une redoutable Escadre. Le petit Bâtiment, qu'on avoit pris à Sainte Hélene, reçut ordre d'aller croiser, pendant qu'on équiperoit le Vaisseau de Swan, qui étoit trop embarrassé de sa cargaison

pour

pour recevoir ses nouveaux Hôtes. Toutes ses marchandises fines furent étalées sur le tillac & vendues à crédit. Le reste fut jetté dans la Mer.

Le Bâtiment de Sainte Helene revint, trois jours après, avec une Prise de quatre cens tonneaux, chargée de bois de charpente. On n'en tira pas d'autre utilité que d'apprendre, du Capitaine, les préparatifs des Espagnols, qui armoient dix Frégates pour chasser les Anglois de ces Mers. Cette nouvelle augmenta le chagrin d'avoir perdu le Capitaine Eaton; & fit prendre le parti d'envoyer une Barque jusqu'à Lobos, pour le ramener à toute sorte de conditions.

Ils font voile à Lobos de Terre.

Après ces dispositions, les deux Vaisseaux firent voile pour Lobos, où la Barque avoit ordre de les attendre. Etant partis de Plata le 20 d'Octobre, avec peu de vent, ils n'arrivèrent que le 23 à la Pointe de Sainte Hélene. Le 25, ils croisérent dans la Baye de Guaiaquil. Le 30, ils doublèrent le Cap Blanc; & le 2 de Novembre, ils étoient à la hauteur de *Payta*. La vûe de cette petite Ville Espagnole, dont la description seroit inutile après celle qu'on a lue, dans le Journal d'Anson, tenta les Anglois d'y faire une descente (*i*). Ils n'eurent pas de peine à s'en rendre maîtres: mais

Ils brûlent Payta.

Observations de Dampier.

(*i*) Ils la firent à quatre miles de la Place, du côté du Midi. Dampier est le seul de nos Voyageurs qui parle de *Piura*, grande Ville, à quarante miles dans les Terres, mais qui reçoit, par Payta, toutes les marchandises, qui lui viennent de la Mer. Il apprit, de quelques Prisonniers Espagnols, qu'elle est dans un vallon, arrosé par un petit ruisseau, qui se jette dans la Baye de *Chirapia*, à sept degrés de Latitude du Sud: mais cette Baye est dangereuse & peu fréquentée, parcequ'elle a peu d'eau. Dampier apprit aussi que Payta, qui est un Pays stérile, où il ne pleut jamais, tire tous ses vivres, par une petite Rivière d'eau douce, d'une Ville Indienne, nommée *Colan*, qui en est à deux lieues au Nord-Nord-Est. Il eut la curiosité d'observer les Barques, dont les Indiens de Colan se servent pour aller en Mer, & la description qu'il en donne est d'une singularité qui ne permet pas de la supprimer. „ Elles sont composées de plusieurs troncs „ d'arbres, en manière de radeau, & différentes, suivant l'usage auquel on les destine. Si l'on veut s'en servir pour la pêche, „ elles ne sont composées que de trois ou „ quatre troncs de bois leger, de sept à huit „ pieds de long, placés à côté les uns des „ autres, attachés avec des chevilles de bois, „ ou liés avec des saules. Ces troncs sont „ placés de manière, que ceux du milieu „ sont plus longs que ceux des côtés, principalement ceux de devant, qui vont en „ diminuant, & forment une pointe pour „ couper mieux l'eau. On en fait d'autres, „ qui servent à voiturer les marchandises. „ Leur fond est de vingt ou trente gros arbres, d'environ vingt, trente, ou quarante pieds de long, attachés aussi dos à dos. „ Sur ceux-ci, on en met, en travers, d'autres plus courts, bien attachés les uns aux „ autres, comme ceux de dessous. Ce double rang de planches, qui fait le fond de „ l'édifice, est d'une largeur considérable. „ C'est sur ce fondement qu'on élève la Barque d'environ dix pieds, avec des rangs „ de bois, qu'on place debout, & qui soutiennent quelquefois plus d'un plancher. „ Dampier remarqua que ces planchers sont „ composés de gros arbres, mis en travers „ les uns sur les autres, comme un tas de „ bois, avec cette différence qu'ils ne sont „ pas près les uns des autres, & qu'étant „ suspendus par les bouts & par les côtés, „ le milieu demeure creux & fait une chambre: mais il y a, de distance en distance, „ une poutre qui traverse, pour tenir le radeau plus affujetti. Ce creux, ou cette „ chambre, a, pour plancher supérieur, un „ rang de petites perches, qui fait le plancher inférieur d'une autre chambre. On „ ne peut entrer, dans chaque chambre, „ qu'en passant entre les grosses traverses „ des arbres, qui composent les murailles „ de cette maison navale, & par conséquent „ en se baissant beaucoup. Les chambres „ basses servent de celliers. On y met, avec „ le lest, qui est composé de grosses pierres, les vaisseaux où l'on porte l'eau douce, & généralement tout ce qui est à l'é- „ preu-

DAMPIER. 1684.

mais, dans le chagrin de n'y pas trouver d'argent, ni de marchandises, ni même assez de vivres pour y faire un seul repas, ils y mirent le feu en retournant à bord.

Ils reprirent la route de Lobos, où ils arrivèrent le quatorzième jour; mais la ressemblance de Lobos de Terre, avec Lobos de Mer, leur ayant fait prendre l'une pour l'autre, ce fut à la première de ces deux Isles qu'ils mouillèrent le soir, au Nord-Est, sur quatorze brasses de fond. Le lendemain, ils reconnurent, à un quart de mile, du côté du Nord, une grosse Roche creuse, & un bon Canal, qui n'a pas moins de sept brasses d'eau. Il ne leur offrit que des pingouins, des boubies & des veaux marins, dont les deux Capitaines louèrent beaucoup la chair, pour accoutumer leurs gens à se contenter d'une si mauvaise nourriture. Dampier loue leur politique, parceque rien n'est plus capable que l'indigence, d'exciter des mutineries parmi les Avanturiers: mais il n'explique point par quel prodige tant de Brigands s'en rapportoient au goût de leurs Chefs. Le jour d'après, s'étant rendus à Lobos de Mer, ils y trouvèrent une Lettre, que leur Barque y avoit laissée, par laquelle ils apprirent que le Capitaine Eaton avoit passé dans cette Isle, & qu'il y avoit laissé diverses traces, mais nul avis qui pût faire juger de la route qu'il avoit prise. Ils perdirent, avec chagrin, l'espoir de le rencontrer. Pendant qu'ils faisoient des provisions, telles que l'Isle pouvoit en fournir, ils découvrirent, à trois lieues du rivage, une petite Barque, qu'ils prirent d'abord pour la leur; & cette raison les empêcha de lui donner la chasse. Ils se félicitèrent de cette erreur, lors-

Barque Espagnole qui les observe.

„ preuve de l'humidité. Une charge si pésante tient le fond de la première chambre & la Barque entière, si enfoncées, „ qu'il n'en paroît que deux ou trois pieds „ hors de l'eau. La seconde chambre est „ pour les Matelots, & pour tout ce qui „ sert à leurs usages. Au-dessus de celle-ci „ sont les marchandises, entassées à la hauteur qu'on veut leur donner, mais ordinairement jusqu'à huit ou dix pieds, & „ assujetties par des perches placées debout „ tout autour. Il y a seulement un petit réduit par derrière, pour celui qui tient le „ gouvernail, & un autre devant, pour le „ foyer où se fait la cuisine. On laisse principalement cet espace, quand on se propose de faire un Voyage de long cours, „ tel que celui de Guaiaquil à Panama, qui „ est de cinq ou six cens lieues. Au milieu „ est le mât, avec une grande voile. Ces „ Barques demandent d'avoir toûjours le „ vent en pouppe, & ne peuvent aller avec „ un vent contraire. Aussi ne font-elles bonnes que pour ces Mers, où le vent est „ presque toûjours le même, ne variant „ que d'un point ou deux depuis Lima jusqu'à la Baye de Panama. Si l'on a quelquefois des vents de Nord, on baisse la „ voile & l'on abandonne la Barque en attendant qu'il change. Jamais ces Barques „ ne peuvent couler à fond. Elles contiennent soixante ou soixante-dix tonneaux, „ & trois ou quatre hommes suffisent pour „ les conduire. Comme elles ne peuvent „ servir pour le retour, contre le vent réglé, on les vend au terme, avec les marchandises; & les Matelots reviennent sur „ quelque Vaisseau". *Ibidem, pages* 153 *& suivantes.*

Nota. Dampier n'est assurément pas le seul Voyageur qui parle de Piura, (que M. Prevost nomme mal *Pinta*) puisque cette Ville, fondée en 1531, par François Pizarre, fut la première Colonie des Espagnols au Pérou, connue sous le nom de *San-Miguel de Piura.* Dom d'Ulloa en donne la description, & M. Anson en parle (Voyez le Tome précedent, *pag.* 308). On a remarqué, au même endroit, que la distance, de Piura à Payta, est seulement de quatorze lieues; & non de *quarante miles*, comme le dit ici Dampier, qui, par une autre erreur, que Mr. Prevost avoit suivie, met la Baye de *Chirapia* à sept degrés de Latitude du *Nord*, au lieu du *Sud*, R. d. E.

lorsqu'ils apprirent, dans la suite, que c'étoit une Barque Espagnole, qui étoit venue pour observer s'ils étoient à Lobos. Ses ordres étoient de ne pas s'approcher trop, dans l'idée que les Anglois se trahiroient eux-mêmes en courant aussi-tôt sur elle. Mais, s'étant tenus si couverts qu'ils ne furent point apperçus, ils en eurent plus de facilité à s'avancer bientôt vers l'Isle de Puna, où l'on ne se défioit point qu'ils fussent si proche.

Leur dessein sur Guaiaquil.

Leur dessein étoit d'attaquer Guaiaquil, avant que de retourner à Plata. Ils mirent à la voile, le 29, vers la Baye du *Mementon* (*k*), qui est entre le Cap *Blanc* au Midi, & la Pointe de *Chandi* du côté du Nord. A vingt-cinq lieues du Cap Blanc, près du fond de la Baye, on trouve une petite Isle, nommée *Santa Clara*, qu'on prendroit, à quelque distance, pour un homme mort, étendu & comme enseveli, dont le côté Oriental représente la tête (*l*). Les Bâtimens, destinés pour la Rivière de Guaiaquil, passent au Sud, pour éviter les écueils qui se trouvent du côté du Nord. Les Espagnols racontent qu'un Vaisseau, richement chargé, fit autrefois naufrage au Nord de cette Isle, & qu'une partie de ses trésors fut retirée par un Ingénieur d'Espagne, qui vint exprès, avec des ordres particuliers de la Cour, pour la peche des naufrages; mais que la mort ayant interrompu son travail, le Vaisseau est demeuré dans le même état, c'est-à-dire exposé aux larcins des Indiens, qui en tirent de tems en tems quelque chose à la dérobbée, & qui en tireroient beaucoup plus, s'ils n'étoient arretés par la crainte des chats de Mer, qui sont en fort grand nombre dans la Baye.

Histoire d'un riche Vaisseau submergé.

Description des chats de Mer.

Dampier observe que le chat de Mer ressemble beaucoup au merlan, mais qu'il a la tête plus plate & plus grosse. Sa gueule, qui est fort large, est armée, des deux côtés, de petits poils semblables aux moustaches d'un chat; & de-là lui vient son nom. Il a trois nâgeoires, une sur le dos, & deux aux côtés. Elles sont composées d'une arrête pointue, extrêmement venimeuse pour ceux qui en sont piqués. Plusieurs Espagnols, qui ont entrepris de chercher les trésors du Vaisseau abîmé, en ont fait une triste expérience, les uns par une mort précipitée, les autres par l'engourdissement perpétuel de leurs membres. „ J'ai connu des Blancs, ajoûte Dampier, qui avoient perdu l'usage des mains, pour avoir été légèrement „ piqués par la nâgeoire de ce dangereux poisson Aussi n'en prenions-nous „ jamais sans les fouler aux pieds, pour leur ôter l'hameçon de la gueule, „ dans la crainte d'en être piqués en voulant l'ôter avec les mains". Les plus gros chats de Mer pèsent sept ou huit livres. Il s'en trouve de la grosseur du pouce, dont les nâgeoires ne sont pas moins pernicieuses. Mais leurs autres arretes n'ont rien de redoutable, & leur chair est également agréable & saine. Ils se rassemblent ordinairement à l'embouchure des Rivières, où dans les eaux bourbeuses (*m*).

De

(*k*) On ne connoit point de Baye *du Mementon*; & nous jugeons que ce sera une faute d'impression pour *du même nom*; c'est-à-dire de Guaiaquil. R. d. E.

(*l*) Aussi les Espagnols lui donnent-ils le double nom *del Amortajado*, qui signifie *de l'Enseveli*. R. d. E

(*m*) *Ibidem*, pag. 161.

Dampier. 1684.

Golfe de Guaiaquil.

De l'Isle de Sainte Claire, on compte sept lieues, à l'Est-Nord-Est, jusqu'à *Punta d'Arena*, qui est la Pointe la plus Occidentale de l'Isle de *Puna*. Tous les Vaisseaux, qui vont à la Rivière de Guaiaquil, y mouillent, & sont obligés d'y prendre un Pilote, pour les conduire au travers des écueils. L'Isle de Puna est assez grande, mais elle est basse & plate. Sa longueur est d'environ douze lieues, de l'Est à l'Ouest, & sa largeur de quatre ou cinq. Les marées y sont violentes; mais elles coulent par un si grand nombre de Canaux & de Branches, qu'elles y laissent, de tous côtés, des sables dangereux. L'Isle n'a qu'une Ville d'Indiens, située au Midi, sur le rivage, à sept lieues de la Pointe Occidentale. Elle porte aussi le nom de *Puna*. Tous les Habitans sont Matelots, & les seuls Pilotes de cette Mer, surtout pour la Rivière de Guaiaquil. Ils sont forcés, par les Espagnols, de faire bonne garde lorsqu'il arrive des Vaisseaux à Punta d'Arena, & leur Poste d'observation est une autre Pointe de terre, qui s'avance dans la Mer. Ils y viennent le matin, & s'en retournent le soir à cheval. De cette Pointe, jusqu'à Punta d'Arena, la distance est de quatre lieues, dans un Pays bas & couvert de mangles. Entre ces deux Pointes, à la moitié du chemin, on en trouve une troisième, qui est gardée aussi, dans les occasions pressantes, mais où l'on ne peut passer que dans un Canot. Le milieu de l'Isle n'offre que des pâturages; & quelques bois, dont la plûpart des arbres sont inconnus aux Voyageurs. Celui, que les Habitans nomment *Palmeto*, est une espèce de palmier, de la grosseur du frêne, & de trente pieds de hauteur, dont le tronc est fort droit, sans feuilles & sans branches, excepté vers le sommet, qui en a plusieurs petites, les unes grosses de la moitié du poignet, les autres de la grosseur du doigt. Elles ont trois ou quatre pieds de long, sans aucun nœud. Chacune de ces branches pousse une feuille, à-peu-près de la largeur d'un grand éventail, & toute pliée en naissant, comme un éventail fermé, mais qui s'ouvre à mesure qu'elle croît, & qui devient enfin comme un éventail étendu. Elle est fortifiée, du côté de la queue, par de petites côtes, qui se changent en feuilles, mais plus petites & plus déliées que celle qui les soutient. Dans les espaces vuides, où ces arbres croissent, les Insulaires ont des plantations de maïz, de yams & de patates. La Ville de Puna est composée d'environ vingt maisons, & d'une petite Eglise. Ces édifices sont élevés sur des pilotis, à dix ou douze pieds de terre, & l'on y monte en dehors par des échelles. Ils ne sont couverts que de feuilles de palmeto, mais les chambres sont revêtues de bonnes planches (*n*).

Isle de Puna & sa description.

Description du Palmeto.

Ville de Puna.

Le mouillage de l'Isle est devant la Ville même, où l'on trouve cinq brasses d'eau à la longueur d'un cable du rivage. La Mer y monte de douze ou quinze pieds. De sept lieues, qu'on compte de-là jusqu'à Guaiaquil, on en fait une pour arriver à l'embouchure de la Rivière, qui n'a pas moins de deux miles de large. Son Canal est assez droit: mais les deux côtés sont si bas & si marécageux, que les descentes y sont impossibles. A quatre miles de Guaiaquil, on rencontre une petite Isle, qui divise la Rivière en deux beaux Canaux, où les Vaisseaux peuvent monter & descendre.

Approches de Guaiaquil.

(*n*) Page 162 & 163.

cendre. Le plus large eſt celui du Sud-Oueſt; mais l'autre n'eſt pas moins profond, quoique reſſerré par quantité d'arbriſſeaux, qui s'étendent des deux rives. L'Iſle a plus d'un mile de long. De ſon extrémité juſqu'à la Ville, on compte encore une lieue, & preſqu'autant d'un côté de la Rivière à l'autre. Les Vaiſſeaux les plus chargés peuvent mouiller facilement dans ce grand eſpace; mais Dampier répète que la meilleure Rade eſt devant la Ville de l'Iſle. Celle de Guaiaquil fait face à l'Iſle. Elle eſt bâtie ſur la Rivière, au pied d'une agréable Montagne, dont le penchant eſt du côté de la Rivière, qui inonde ſouvent la baſſe Ville. Elle eſt défendue par deux Forts, l'un dans la plaine & l'autre ſur la hauteur. On la compte entre les principaux Ports de la Mer du Sud. Les marchandiſes qu'on en tranſporte ſont du cacao, des peaux, du ſuif, de la ſalſe-pareille, des draps de Quito, & diverſes petites denrées.

DAMPIER. 1684.

Comment les Avanturiers conduiſent leur deſſein.

COMME c'étoit au pillage de cette Place, que les Avanturiers rapportoient tous leurs mouvemens, ils laiſſèrent leurs Vaiſſeaux à la hauteur du Cap Blanc; & s'etant mis dans leur Barque & leurs Canots, ils ſe rendirent, le jour d'après, à l'Iſle de Sainte Claire. De-là, ils envoyèrent deux Canots, la nuit ſuivante, à Punta d'Arena, ſous prétexte d'y prendre des moules, des huitres & des petoncles, qui ſont en abondance autour de cette Pointe; mais avec ordre de ſe cacher dans une Anſe, & d'y attendre que la Garde Indienne fût arrivée de Puna (*o*). Elle parut à la pointe du jour. Il ne fut pas difficile, aux Avanturiers, de l'enlever ſans bruit, & de ſe rendre à Puna, où les Sentinelles & tous les Habitans eurent le même ſort. A la marée ſuivante, ils prirent une petite Barque, chargée de draps, qui étoit partie de Guaiaquil pour Lima, ſur l'avis qu'elle avoit eue, par la Barque, qui s'étoit fait voir à Lobos, qu'ils avoient quitté la Côte. Ils apprirent, du Patron, qu'elle devoit être ſuivie de trois autres Barques, chargées de Négres. Cette nouvelle les détermina ſur le champ à faire avertir la Barque, qui étoit reſtée à Sainte Claire, avec la plus grande partie de leur troupe, de venir les joindre à Puna. Elle vint avec le reſte des Canots. On prit le parti de la laiſſer devant Puna, ſous une Garde de cinq hommes bien armés, qui ſuffiſoient pour contenir les Priſonniers, avec ordre de ne pas quitter ce Poſte juſqu'au lendemain à huit heures, parcequ'on ſe flattoit d'être alors en poſſeſſion de Guaiaquil. Le reſte de cette expédition, dont le ſuccès n'avoit pas paru moins infaillible à Dampier qu'à tous ſes Aſſociés, deviendroit moins intéreſſant dans d'autres termes que les ſiens.

Ils prennent une Barque, dont ils reçoivent des informations.

Récit de l'expédition.

„ Nous nous mîmes à ramer, de toutes nos forces, & nous n'eûmes „ pas fait deux miles, qu'ayant rencontré une des trois Barques chargées „ de Négres, nous la prîmes ſans réſiſtance. Le Patron nous dit que les „ deux autres partiroient de Guaiaquil, par la prochaine marée. Nous „ coupâmes le grand mât de ſa Barque & la laiſſâmes à l'ancre. Comme „ nous avions alors pleine marée, nous continuâmes de ramer en diligen- „ ce, dans l'eſpoir d'arriver à la Ville avant la fin du flux: mais nous trouvâ-

(*o*) Ce n'étoit pas la Garde; mais des Indiens de Puna, qui avoient coutume de venir en cet endroit ſe pourvoir de moules. R. d. E.

DAMPIER. 1684.

„ trouvâmes qu'il y avoit plus loin que nous ne nous l'étions imaginé; ou
„ plutôt, que nos Canots, trop pleins de monde, n'alloient pas, à beau-
„ coup près, aussi vîte que nous l'aurions souhaité. Le jour vint. Nous
„ étions encore à deux lieues de la Place; & suivant nôtre compte, il ne
„ nous restoit que deux heures de marée. Nôtre Capitaine proposa, au
„ Pilote Indien, de nous mener dans quelque Anse, où nous pussions
„ nous tenir cachés tout le jour. Il fut obéi, & nous dépêchâmes un Ca-
„ not à nôtre Barque, du côté de Puna, pour recommander à nos cinq
„ hommes de ne pas remuer, & d'éviter toute occasion de faire feu jus-
„ qu'au lendemain. Mais le Canot arriva trop tard, pour révoquer les
„ premiers ordres. Les deux Barques, chargées de Négres, étoient par-
„ ties de la Ville sur la fin de la marée du soir; & pendant le flux, elles
„ s'étoient tenues à l'ancre, fort près de la Côte. Comme nous passions
„ de l'autre côté, nous les manquâmes, & nous n'en fûmes, ni vûs, ni
„ entendus. Le flux ne fut pas plutôt fini, qu'ayant levé l'ancre, elles
„ continuèrent leur route vers Puna. Les cinq hommes de nôtre Barque
„ les voyant venir à eux, toutes deux pleines de monde, se figurèrent
„ que nous avions été défaits, & que les Barques, chargées de Troupes
„ Espagnoles, avoient été détachées pour surprendre nos Vaisseaux. Dans
„ cette idée, ils tirèrent trois coups de canon sur les deux Barques, lors-
„ qu'elles étoient encore à plus d'une lieue d'eux. Elles mouillèrent aussi-
„ tôt; & les Maîtres, sautant dans leurs Canots, s'efforcèrent de gagner
„ la terre à toutes rames. Ces trois coups de canon nous jettèrent dans un
„ grand desordre. La plûpart de nos gens, persuadés qu'ils avoient été
„ entendus à Guaiaquil, jugèrent qu'il étoit desormais inutile de demeurer
„ dans l'Anse, & qu'il falloit avancer vers la Place, ou retourner à nos
„ Vaisseaux. La marée n'étant alors qu'au quart de son cours, il nous
„ étoit impossible de monter, quand nous aurions voulu l'entreprendre.
„ David déclara qu'il étoit résolu de descendre à terre, pour marcher droit
„ à Guaiaquil, & qu'il ne demandoit que quarante hommes, qui voulus-
„ sent le suivre; & sans perdre le tems à raisonner, il descendit en effet,
„ au travers des mangles, qui couvroient ces lieux marécageux. Ceux,
„ qui furent animés par son exemple, sautèrent sur la rive après lui, au
„ nombre d'environ cinquante: & Swan demeura tranquille dans l'Anse,
„ avec le reste de la troupe. David & ses Compagnons furent absens l'e-
„ space de quatre heures, & revinrent mouillés, harassés, sans avoir pû
„ trouver de passage pour se dégager des mangles. Ils avoient été si loin,
„ qu'ils avoient perdu l'espérance de pouvoir revenir sur leurs pas, dans
„ cette variété infinie de détours.

„ AUSSI-TÔT qu'il fut arrivé, nous nous déterminâmes à nous avancer
„ vers la Ville avec la première marée, résolus d'abandonner nôtre en-
„ treprise & de retourner à Puna, si les Habitans avoient déja pris l'allarme.
„ Au premier flot, nous recommençâmes à ramer; & passant près de
„ l'Isle, nous prîmes le Canal le plus étroit, qui est celui du Nord-Est.
„ Les troncs d'arbres & les branches, qui le resserrent, nous y firent trou-
„ ver tant de dangers, que dans l'obscurité de la nuit, tems que les Avan-
„ turiers choisissent toûjours pour leurs entreprises, un de nos Canots,
„ qui

„ qui heurta contre un tronc, auroit été renversé, s'il n'eût été prompte-
„ ment secouru. A peine fûmes-nous au bout de l'Isle, qu'on nous tira
„ un coup de mousquet au travers des broussailles. La Ville étoit alors de-
„ vant nous, & les ténèbres n'étoient pas si épaisses que nous ne pussions
„ la découvrir. Mais le coup ne fut pas plutôt tiré, que nous la vîmes
„ illuminée de flambeaux. C'étoit assez pour nous faire connoître que le
„ coup de mousquet étoit un signal, & que nous avions été découverts.
„ Cependant plusieurs d'entre nous assurérent que le jour suivant étoit un
„ jour de Fête, & que ces illuminations n'étoient que des feux d'artifice,
„ d'usage ordinaire parmi les Espagnols.

„ Nous avançâmes un peu plus loin, & nous trouvâmes une terre fer-
„ me, qui n'étoit plus embarrassée de mangles. David descendit, avec les
„ gens de son Canot. Swan & la plûpart des siens, condamnoient encore
„ le dessein d'attaquer une Ville, qui paroissoit en allarme: mais on leur
„ fit tant de honte de cet excès de prudence, qu'ils descendirent aussi.
„ L'endroit de la descente n'étoit qu'à deux miles de la Ville. Mais, au
„ lieu de mangles, on y trouva bien-tôt des Bois si forts, qu'il parut im-
„ possible d'y marcher pendant la nuit. On fit alte, pour attendre le jour.
„ Nous avions, avec nous, deux Pilotes Indiens, dont l'un, ayant été
„ maltraité d'un Gentilhomme de Guaiaquil, nous avoit offert volontai-
„ rement ses services, pour trouver l'occasion de se vanger. Aussi le trou-
„ vâmes-nous fidèle. L'autre ne paroissoit pas moins bien disposé. Il
„ étoit conduit par un de nos gens, qui affectoit beaucoup d'ardeur pour
„ aller à la Ville, & qui reprochoit même aux autres de manquer de cou-
„ rage. Cependant, ce faux Brave, comme il en a fait l'aveu depuis,
„ coupa secrétement la corde, qui lui servoit à retenir le guide; & le lais-
„ sant fuir du côté de la Ville, sans faire un pas pour le suivre, il s'écria
„ seulement que le Pilote s'étoit sauvé. Toute la troupe se mit en mou-
„ vement pour le chercher; mais les peines qu'on se donna furent inutiles.
„ Nôtre consternation fut alors extrême, de nous trouver dans les ténè-
„ bres, & comme perdus au milieu des Bois. Ainsi, nôtre entreprise
„ étant échouée sans ressource, personne ne parla d'aller plus loin. Nous
„ attendîmes le jour; & lorsqu'il eut commencé à luire, nous gagnâmes,
„ à force de rames, le milieu de la Rivière, d'où nous vîmes la Ville à
„ découvert. Les Habitans, qui ne purent manquer de nous apperce-
„ voir, ne tirèrent pas sur nous, & nous nous retirâmes sans avoir fait
„ feu sur eux (p)".

Crainte des Espagnols de Guaiaquil.

On peut conclure, de ce récit, que la crainte avoit glacé le courage des Espagnols, puisque les Avanturiers, qui ne pouvoient descendre la Riviè-re qu'avec la marée du soir, leur donnèrent le tems, non-seulement de ti-rer, mais de les attaquer sur Terre, dans une Ferme où ils descendirent pour attendre la marée, & où ils tuèrent même quelques bestiaux. En retournant à Puna, ils retrouvèrent à l'ancre les trois Barques de Négres, dont ils n'eurent pas de peine à se saisir. Elles contenoient mille jeunes Négres, de l'un & de l'autre sexe, dont ils ne conservèrent que douze ou quinze

(p) *Ibid.* pages 270 & précédentes.

DAMPIER. 1684.

quinze des plus vigoureux. Dampier, s'abandonnant ici à son imagination, prétend que sa troupe n'eut jamais une plus belle occasion de s'enrichir. Elle pouvoit, dit-il, aller s'établir, avec ces mille Négres, à *Sainte Marie*, dans l'Isthme de Darien, & les employer à tirer l'or des Mines. Il assure que cette entreprise étoit d'autant plus aisée, que le Capitaine Harris, que les Avanturiers avoient alors avec eux, étant venu par Terre, de la Mer du Nord, avec sa propre troupe, avoit chassé les Espagnols de la Ville & des Mines de Sainte Marie. Ils n'avoient pas encore tenté de s'y rétablir; & les Indiens, qui les haïssoient mortellement, étoient au contraire amis zèlés des Anglois, & prêts à les seconder de toutes leurs forces. „ Nous avions, continue Dampier, la Rivière de Sainte Marie „ pour carener nos Vaisseaux. Nous en pouvions fortifier si bien l'embouchure, que tous les Espagnols du Pérou n'auroient pas été capables „ d'y entrer malgré nous. S'ils avoient amené des Vaisseaux de guerre, „ pour nous y enfermer, nous aurions pû tirer des vivres d'un Pays de „ grande étendue, & de quantité de Nations Indiennes. Mais nôtre plus „ grand avantage étoit du côté des Mers du Nord, qui nous favorisoient, „ & par lesquelles nous aurions pû faire venir des troupes & des munitions. Plusieurs milliers d'Avanturiers seroient venus nous joindre, de „ la Jamaïque, & principalement des Isles Françoises. En un mot, nous „ aurions été secourus de tout ce qui n'étoit point Espagnol, dans les Indes Occidentales, & nous serions aujourd'hui maîtres, non-seulement „ des Mines les plus riches de l'Amérique, mais encore de toute la Côte „ jusqu'à Quito". Qui sçait même si nous n'aurions pas poussé plus loin „ nos Conquêtes (*q*)?" On ne s'est arrêté à faire ici parler Dampier, que pour avoir occasion de remarquer, que l'Auteur du Journal de M. Anson n'est pas le seul Anglois, qui ait pris plaisir à se repaître de ces beaux songes (*r*).

Fortune que Dampier regrette d'avoir manqué.

Les Avanturiers cherchent des Rivières désertes.

LES Vaisseaux des Avanturiers s'étant avancés, pour les recevoir, jusqu'à Punta d'Arena, ils retournèrent encore à Plata, dans l'espérance d'y trouver le Capitaine Eaton: mais, après y avoir cherché en vain ses traces, ils pensèrent à reconnoître quelque Rivière, où les Espagnols n'eussent aucun Commerce, pour s'y pourvoir de Canots Indiens, qui leur étoient nécessaires dans leurs descentes. Le 23 de Décembre, ils firent voile vers le Cap de *Passao*, qu'ils doublèrent dès le lendemain. Ce Cap, qui est à [vingt minutes au Sud de la Ligne (*s*),] s'avance dans la Mer en forme de Pointe, haute & ronde, & paroît divisé par le milieu. Il est nud, près de la Mer; mais plus loin, & des deux côtés, il est couvert d'arbres. Entre le Cap de Passao & le Cap de Saint François, la Côte est remplie de petites Pointes, dans l'intervalle desquelles on trouve autant de petites Bayes sablonneuses. Les Avanturiers avoient des Pilotes, capables

Cap de Passao.

(*q*) Page 171.

(*r*) Voyez sa Relation, au Tome XV. *pag.* 314.

(*s*) Au lieu de ceci on lit, dans l'Edition de Paris, comme dans la Relation Originale, que le Cap Passao, ou plutôt *Passado*, est à *dix degrés huit minutes de Latitude Méridionale*; erreur furieuse, qui provient apparemment du chiffre, parcequ'on suppose que Dampier, à qui l'on ne doit pas attribuer les lourdes fautes, dont sa Relation est remplie, aura écrit 18 minutes. R. d. E.

capables de les conduire dans toutes les Rivières Espagnoles, mais qui connoissoient peu celles dont les Vaisseaux de cette Nation n'approchent jamais. Ils sçavoient néanmoins qu'il s'en trouve plusieurs entre Plata & Panama. D'ailleurs, ils ne pouvoient ignorer que depuis la Ligne jusqu'au Golfe de *Saint-Michel*, les Indiens, qui habitent toute cette Côte, ne sont pas sous la dépendance de l'Espagne, & qu'il y a seulement, près de l'Isle *Gallo*, deux Rivières, où les Espagnols se sont établis, pour y chercher l'or, dont on croit que le sable est mêlé. Dans la difficulté de se conduire, ils eurent recours à quelques Livres, qui s'étoient trouvés dans leurs Prises, & l'expérience leur apprit qu'ils n'avoient pu choisir de meilleurs guides. Ils se fixèrent à la Rivière de *Saint Jago*, parcequ'elle n'est point éloignée de Gallo, où les Livres Espagnols leur promettoient une Rade sûre. Entre le Cap Saint-François & cette Isle, ils apperçurent plusieurs grandes Rivières, que cette raison leur fit négliger. Enfin, ils arrivèrent, le 26, devant celle de Saint-Jago, qui est située presqu'à deux degrés au Nord de la Ligne (*t*). Elle est large & navigable, pendant l'espace de quelques lieues; ensuite, se partageant en deux bras, elle forme quatre grandes Isles. Le plus large de ces deux Canaux est celui du Sud-Ouest; mais ils sont tous deux fort profonds, & l'entrée du plus étroit est si remplie de sables, que les moindres Canots n'y peuvent pénétrer dans la basse marée. Il y a beaucoup d'apparence que cette Rivière sort des riches Montagnes de Quito. Elle traverse un des meilleurs Pays du Monde, surtout à dix ou douze lieues de la Mer. La terre, qui est noire & profonde, porte des arbres d'une grosseur extraordinaire, & de toutes les espèces qui croissent ordinairement dans les climats chauds. Dampier en décrit deux, qui lui causèrent de l'admiration (*v*).

Lumieres qu'ils tirent de quelques Livres Espagnols.

Ils arrivent à la Rivière de Saint Jago.

Il prend l'un pour une espèce de cotonier, dont il distingue deux sortes; l'une rouge, & l'autre blanche. Le cotonier blanc est plus gros & plus grand que nos chênes. Il a le corps droit, sans nœuds & sans branches, jusqu'à la tête, où il jette, comme le chêne, plusieurs grosses branches. Son écorce est unie & de couleur grise. Ses feuilles ont la largeur de celles du prunier. Elles sont dentelées par les bords, ovales, unies, & d'un verd enfoncé. A dix-huit ou vingt pieds de haut, ces arbres ont le tronc beaucoup plus gros que vers la terre. Ils portent un coton très-fin, qu'on appelle *Coton de soye*, & qui, dans sa maturité, leur donne l'apparence d'un pommier fleuri. Dampier juge qu'il tombe au mois de Novembre ou de Décembre, parceque la terre en étoit alors couverte. Il n'est pas si fort, ni si long, que celui qui croît, dans les Plantations, sur les petits cotoniers. Aussi les Indiens en font-ils peu d'usage. Ses feuilles tombent au commencement d'Avril: mais, pendant que les vieilles tombent, il en pousse de nouvelles, & dans l'espace d'une semaine, il reprend ce que Dampier appelle une robbe neuve (*x*). Le cotonier rouge lui ressemble, mais il n'est pas tout-à-fait si gros; il ne porte point de coton,

Description d'une espèce de cotonier.

(*t*) Les Cartes des Mathematiciens François & Espagnols ne la placent qu'à un degré, & environ quinze minutes au Nord de la Ligne. R. d. E.

(*v*) *Ibidem*, pages 177 & suivantes.

(*x*) Pag. 178.

DAMPIER. 1684.

coton, & son bois est un peu plus dur: cependant, ils sont tous deux doux, spongieux, & propres à faire des Canots, qui demandent néanmoins d'être tirés à sec & godronés souvent; sans quoi les vers & l'eau les détruisent bientôt. Ces arbres sont les plus gros, que Dampier connoisse aux Indes Occidentales; comme l'arbre à chou en est le plus haut. Il en donne aussi la description.

Arbre à chou de la Rivière de Saint Jago.

SON tronc n'est pas d'une extrême grosseur, mais il est fort droit. La plûpart ont cent vingt pieds, & l'on en voit de beaucoup plus longs. Il n'a de branches qu'à la tête, & plusieurs ne sont pas plus grosses que le bras. Elles sont plates, pointues, & longues de douze à treize pieds. A deux pieds du tronc, elles poussent de petites feuilles, longues & larges d'un pouce, qui croissent si régulièrement des deux côtés, qu'on les prendroit pour une seule feuille, composée de plusieurs petites. Le fruit sort au milieu des branches, depuis le sommet de l'arbre. Il est enveloppé dans plusieurs jeunes feuilles, qui s'étendent à mesure que les vieilles tombent. Dans sa maturité, il est aussi gros que la partie la plus menue de la jambe, & long d'un pied. Le lait n'est pas plus blanc. Dampier compare sa douceur à celle d'une noix, lorsqu'on la mange crue; mais il le trouve également sain & délicieux, lorsqu'il est cuit. Outre ce fruit, on voit croître, entre l'arbre & les grandes branches, de petits tuyaux d'environ deux pieds de long, au bout desquels pend une petite graine dure & ronde, de la grosseur d'une cerise, qui sert à nourrir les porcs. De-là vient que les Espagnols imposent une amende, à ceux qui coupent un de ces arbres dans leurs Bois. Le tronc est environné, du haut en bas, d'une espèce de viroles, à demi pied les unes des autres. L'écorce en est mince & cassante, le bois noir & fort dur, & la mouelle blanche. On ne monte point sur l'arbre, pour cueillir le fruit; parcequ'il meurt aussi-tôt qu'il a perdu sa tête. Mais, comme on fait beaucoup d'usage de ce bois, pour les planchers, on ne connoît pas d'autre manière de faire tomber le chou, que de couper le tronc. Il suffit de le fendre en quatre, pour en faire autant de planches. Dampier regarde ces arbres comme l'ornement des Bois, par leurs branches vertes, qui s'étendent beaucoup au-dessus de toutes les autres.

Comment le fruit se cueille.

Pourquoi les Espagnols n'ont pas pénétré sur cette Côte.

LES Espagnols ont fait peu de découvertes, sur la Rivière de Saint Jago, & sur toutes celles de la même Côte; apparemment, parcequ'elles ne sont pas directement sur la route de Panama au Port de Lima. Ils prennent d'abord à l'Occident, jusqu'aux Isles de *Cabuya*, pour trouver le vent d'Ouest. De-là, ils vont au Cap *Saint François*, & ne touchent ordinairement qu'à *Manta*, près du Cap *Saint Laurent*. Il est vrai qu'en revenant de Lima, ils peuvent suivre la Côte: mais alors leurs Vaisseaux sont toûjours trop chargés, pour être capables de s'employer à des découvertes. D'ailleurs les Indiens du Pays portent une haine mortelle à la Nation Espagnole. Ils ont peu d'habitations qui ne soyent à plusieurs lieues de la Mer; & la Côte étant remplie de Bois, impraticables, on ne peut guères y pénétrer malgré eux. Ceux qui entreprendroient de remonter les Rivières seroient exposés aux flèches de ces Barbares, qui ne manqueroient pas de s'embusquer de toutes parts pour résister à leurs Ennemis. Ils ont de petites Plan-

Dampier. 1684.

Plantations de maïz, & quantité de plantains, dont ils font leur principale nourriture (y).

Les Avanturiers Anglois entrent dans la Rivière.

C'étoit dans la confiance de ne pouvoir passer pour Espagnols, que les Avanturiers Anglois avoient formé le dessein de chercher des Canots dans ces Rivières. Le 26, ils entrèrent, avec leur Chaloupe, dans le petit bras de celle de Saint Jago. Ils ramèrent l'espace de six lieues, avant que de trouver des Habitans. Enfin, ils apperçurent de petites hutes, & quelques Indiens, qui les voyant approcher de leurs maisons, se hâtèrent de mettre leurs femmes & leurs enfans, dans leurs Canots, pour fuir plus vîte qu'on ne pût les suivre. Leurs hutes étoient sur le bord Oriental de la Rivière, précisément vis-à-vis l'extrêmité de l'Isle. Les Anglois découvrirent, à la distance d'une lieue, sur l'autre bord, plusieurs grandes maisons: mais les courans leur parurent si rapides, qu'ils n'osèrent entreprendre de les traverser. Ils entrèrent dans les hutes, où ils trouvèrent un porc, de la volaille & des plantains. Le porc étoit de l'espèce des nôtres, apparemment de la race de ceux, que les premiers Espagnols firent passer aux Indes Occidentales; car les Indiens sauvages n'ont point de cochons dans leurs Bois. Ils y ont des *Pecaris* & des *Warris*, qui sont une espèce de sangliers (z).

Rivière de Tomaco.

La crainte d'être traités en Ennemis, par une Nation, dont ils n'avoient pû se faire connoître, & que leur approche avoit allarmée, obligea les Anglois de retourner vers l'embouchure de la Rivière: mais ils n'y trouvèrent plus leurs Vaisseaux, qui étoient allés les attendre à Gallo. Ils traversèrent quelques bras de Mer, en suivant la Côte, pour s'avancer vers *Tomaco*, grande Rivière, qui prend son nom d'un Village Indien, peu éloigné de l'embouchure. On lui fait tirer sa source, des riches Montagnes de Quito. Dampier n'ose l'assurer; mais il rend témoignage que ses bords sont bien peuplés d'Indiens, & qu'il s'y trouve même quelques Espagnols, qui viennent faire le Commerce de l'or avec eux. Quoique l'embouchure ait peu de profondeur, les Barques ne laissent pas d'y entrer. On compte cinq lieues, de la Rivière de Saint Jago à celle de Tomaco. Le Pays est bas, & coupé par divers bras de Mer, qui rendent la communication facile d'une Rivière à l'autre. Les Anglois, étant arrivés au Village de *Tomaco*, vers minuit, enlevèrent tous les Habitans, avec un Chevalier Espagnol, nommé Dom Diego de *Pinas*, qui étoit venu, par Mer, de Lima, pour acheter du bois de charpente. Son Vaisseau n'étoit monté que de huit ou neuf hommes, dont ils n'eurent pas plus de peine à se saisir; mais ils ne leur trouvèrent, pour toutes richesses, qu'une assez bonne provision de vin, qu'ils emportèrent. A quelque distance, ils apperçurent une maison de quelque apparence, où leur Prisonnier Espagnol leur apprit qu'une Dame de Lima entretenoit ses Agens, pour le Commerce de l'or. Comme ils ne purent s'en approcher que le matin, ceux qui l'habitoient prirent la fuite: cependant ils y trouvèrent plusieurs onces d'or, dans des calebasses (a).

Pillage des Avanturiers.

L'Éclat

(y) Page 180. (z) *Ibidem*, page 181. (a) *Ibidem*, page 184.

DAMPIER. 1685.

L'ÉCLAT de cette expédition ne leur permettant pas de s'arrêter longtems dans une Rivière si peuplée, ils se hâtèrent de partir, avec le Chevalier Espagnol, & deux Canots qu'ils avoient enlevés. Dans leur route, à Gallo, qui n'est qu'à trois lieues de Tomaco, ils prirent un Pacquebot, qui faisoit voile à Lima. Les Espagnols, qui le conduisoient, jettèrent dans les flots la malle des Lettres: mais elle en fut retirée par les Anglois, qui la transportèrent à Gallo. Cette Isle déserte est située dans une grande Baye, entre deux & trois degrés de Latitude du Nord. L'eau & le bois y sont en abondance. La Rade est proche d'une petite Baye sablonneuse, où l'on peut mouiller sûrement à six ou sept brasses d'eau: mais le Canal d'entrée a si peu de profondeur, qu'on n'y entre qu'avec la marée, & toûjours la sonde à la main.

Ils prennent des Lettres Espagnoles.

Isle de Gallo.

LES Anglois employèrent six jours entiers, à lire toutes les Lettres du Pacquebot Espagnol. Elles leur apprirent que la Flotte de cette Nation étoit attendue à Porto-Bello, & que le Président de Panama pressoit le départ de la Flotte d'Argent, qui devoit être prête à Lima. Cette flatteuse nouvelle fit abandonner aux Avanturiers tous leurs autres desseins, pour s'arrêter à celui de carener promptement leurs Vaisseaux, & de se mettre en état d'attaquer la Flotte d'Argent. Les Isles *Royales*, ou *de la Perle*, furent le lieu qu'ils jugèrent le plus favorable à cette grande entreprise, parcequ'étant sur la route de tous les Vaisseaux qui viennent de la Côte de Lima, il paroissoit presqu'impossible d'y manquer cette Flotte au Passage. Toutes leurs forces consistoient en deux Vaisseaux & deux Barques, avec un Brûlot qu'ils avoient construit à Plata. Ils levèrent l'ancre le 5 de Janvier. Le 8, ils se saisirent d'un Bâtiment de quatre-vingt-dix tonneaux, chargé de farine, qui venoit de Truxillo. Ensuite, s'avançant du côté de *Gorgonia*, Isle à vingt-cinq lieues de Gallo, ils y mouillèrent le 9, sur trente-huit brasses, à deux cables de terre, du côté de l'Occident. Dampier place cette Isle, qui n'est pas habitée, à trois degrés de Latitude Septentrionale. Elle est remarquable par deux collines en forme de selles. Sa longueur est de deux lieues, sur une de largeur; & sa distance de la terre, d'environ quatre lieues. Elle est couverte de diverses sortes d'arbres, qui ne cessent jamais d'être verds & fleuris, & fort bien arrosée par quantité de ruisseaux, qui sortent des hauteurs. On y trouve un grand nombre de petits singes noirs, & quelques lapins des Indes, mais peu d'autres animaux terrestres. Les Espagnols assurent qu'il y pleut toute l'année. Dampier observa qu'en effet la Côte est extrêmement humide, & que les pluyes y sont du moins très-fréquentes. Dans leur véritable saison, l'eau, dit-il, y tombe comme d'un crible. La marée y monte de sept pieds, & laisse toûjours, sur le sable, quantité de coquillages, dont les singes font leur nourriture. Les rochers y sont couverts, à quatre ou cinq brasses d'eau, d'huitres plates & menues, dans lesquelles on trouve souvent jusqu'à vingt & trente petites perles. Le poisson n'en est ni sain, ni de bon goût; mais l'intérieur de la coquille est plus brillant que les perles mêmes.

Forces & projet des Avanturiers.

Isle Gorgonia, & sa description.

L'ESCADRE, augmentée d'un Vaisseau par celui qu'elle avoit pris, remit à la voile le 13, & doubla, trois jours après, le Cap de *Corientes*, à cinq degrés dix minutes du Nord. Le courant y étoit fort impétueux du même

Cap Corientes.

même côté. Une petite Isle blanche, qu'on découvrit le lendemain, fut prise pour un Vaisseau, & l'on ne revint de cette erreur qu'après s'en être approché. Le 21, on apperçut la Pointe de *Garrachine*, à sept degrés vingt minutes. Elle est élevée, sans arbres, & défendue par des rochers. Cependant, on découvre des Bois, plus loin dans les Terres. Les Isles Royales sont à douze lieues de cette Pointe ; & dans l'intervalle on rencontre une petite Isle basse, plate & stérile, nommée *Galera*. L'Escadre mouilla près de cette Isle, après avoir envoyé ses Canots aux Isles Royales, pour y chercher un lieu convenable au dessein qui l'y conduisoit.

Pointe Garrachine.

Isles Royales.

Ces Isles sont basses & pleines de Bois, situées au Nord-Nord-Ouest Quart-de-Nord, & au Sud-Est Quart-de-Sud, à sept lieues du Continent. On leur donne quatorze lieues de longueur. Dampier ne put être informé d'où leur vient le nom d'Isles *Royales*. Il ne sçait pas mieux pourquoi la plûpart des Cartes leur donnent celui de *la Perle ;* car on n'y trouve que des huitres communes, sans aucune apparence de perles. La plus Septentrionale de toutes ces Isles, se nomme *Pacheque*, à onze ou douze lieues de Panama ; & la plus Méridionale est connue sous le nom de *Saint Paul*. Dampier ignore le nom des autres, quoiqu'il en connoisse plusieurs, qui les surpassent en étendue. Quelques-unes ont des plantains, des bananes & des champs de riz, que les Espagnols de Panama font cultiver par des Négres; mais la plûpart, surtout les plus grandes, sont tout-à-fait incultes. C'est dans ces Isles désertes, que se réfugient les Négres déserteurs. Le Canal, qui les sépare du Continent, est large de sept ou huit lieues, & d'une profondeur qui permet de mouiller dans toutes ses parties. Les Isles sont assez proche les unes des autres; ce qui n'empêche point que dans les espaces qui les séparent, il n'y ait plusieurs Canaux serrés & profonds, où les Bateaux seuls peuvent passer du côté du Sud-Est. A une lieue de l'Isle Saint Paul, on trouve un endroit fort propre à carener, où l'on se rend par un bon Canal, qui s'ouvre du côté du Nord, & où le flux monte perpendiculairement jusqu'à près de dix pieds.

Leur description.

Le Havre, que les Avanturiers avoient choisi pour cette opération, est entouré de trois Isles; & celle, où leurs Vaisseaux étoient à sec, est une petite Isle au Nord, qui n'a qu'une petite Baye sablonneuse. Tout le reste est environné de rochers, où l'on trouve, après le départ de la marée, des huitres, des clams, des moules & des limpites. Le *Clam* est une espéce d'huitre, qui s'attache si fort aux corps durs, qu'il est impossible de l'en détacher. Aussi l'ouvre-t-on dans l'endroit où elle se trouve, pour en tirer la chair, qui est fort grosse, fort grasse & de très-bon goût. Dampier n'en a vû, de cette espèce, qu'aux Isles Royales, à la Pointe de Garrachine, à Puna & sur la Côte de Mexique, à vingt-trois degrés de Latitude Septentrionale. Les seuls animaux de terre, qu'on trouve dans les mêmes Isles, sont des guanos, des pigeons & des tourterelles.

Espèces d'huitres, nommées clams.

Après avoir achevé les réparations nécessaires à l'Escadre, les Anglois levèrent l'ancre le 14 Février; & dans la crainte de manquer la Flotte d'Argent, ils résolurent d'aller croiser devant Panama, dont ils n'étoient éloignés que de vingt-cinq lieues. Dampier jette ici plus de clarté, qu'on n'en

DAMPIER. 1685.

Eclairciffement fur l'origine des Avanturiers, dans les Mers du Sud.

n'en a dû trouver jufqu'à préfent dans fon Journal, fur les principaux motifs qui attiroient un fi grand nombre d'Avanturiers dans la Mer du Sud. Avant le Voyage qu'il y avoit déja fait avec le Capitaine Scharp, qu'il regarde comme la première courfe de cette nature depuis celles de Drake & d'Oxengam, à l'exception, dit-il, de celle d'un Capitaine François nommé *la Sonde*, qui fur les informations du Capitaine *Wright*, eut la hardieffe de pénétrer, avec un Parti, jufqu'à la Ville de Cheapo; il lui étoit arrivé, en courant la Mer du Nord avec le Capitaine *Coxon*, d'enlever, à quatre lieues de Porto-Bello, les paquets qu'on y envoyoit de Carthagene. Coxon avoit ouvert un grand nombre de Lettres, dont le fujet lui avoit paru fort furprenant. Divers Marchands de la Nouvelle Efpagne donnoient avis, à leurs Correfpondans de Panama, d'une Prophétie qui couroit alors au fujet de l'Efpagne. Elle portoit que la même année, les Avanturiers Anglois feroient de fi grandes découvertes dans les Indes Occidentales, qu'ils s'ouvriroient une porte qu'ils avoient crue bien fermée; c'eft-à-dire, un paffage dans les Mers du Sud. Ces Lettres étoient remplies d'exhortations, par lefquelles chaque Marchand preffoit fes Amis de veiller à l'intérêt commun, & de ne rien négliger pour la garde de leurs Côtes. Coxon & fes Affociés avoient conclu que la porte, qui faifoit l'inquiétude des Efpagnols, ne pouvoit être que le paffage de l'Ifthme de Darien, avec le fecours des Nations Indiennes, qui s'étoient foulevées nouvellement contr'eux, & qui avoient conçu beaucoup d'affection pour les Anglois. Ils fe rappellèrent alors combien de fois ces Indiens les avoient follicités de paffer par leur Pays, & d'aller fondre fur les Efpagnols dans les Mers du Sud. Ils réfolurent de penfer férieufement à diverfes entreprifes, dont l'exécution ne fut pas éloignée; & recachetant la plûpart des Lettres, ils les envoyèrent à Porto-Bello (*b*).

Prophétie qui annonçoit leur paffage par l'Ifthme de Darien.

Comment ils s'acquirent l'amitié des Indiens de l'Ifthme.

A ce récit, Dampier joint les raifons qui avoient acquis, aux Anglois, la bienveillance des Indiens. Environ quinze ans avant que le Capitaine Wrigth eût croifé fur cette Côte, il avoit pris, entre les Ifles Sambales, un jeune Indien qui fe promenoit dans un Canot; & l'ayant fait vêtir à l'Angloife, il avoit réfolu de l'élever, fous le nom de *Jean Gret*. Quelques Moskites, à qui le Capitaine avoit obligation, lui demandèrent ce jeune homme, pour lequel ils avoient conçu de l'amitié, & l'emmenèrent dans leur Pays. Après lui avoir fait apprendre leur langue, comme il avoit appris l'Anglois avec le Capitaine Wright, ils le marièrent à une femme de leur Nation. Quelques années fe paffèrent, jufqu'au tems où les Lettres Efpagnoles furent interceptées par Coxon. Wright, étant revenu alors aux Ifles Sambales, y enleva un autre jeune homme, fils d'un Indien de quelque confidération. Enfuite, repaffant chez les Moskites, il reprit Jean Gret, qui s'étoit rendu fort expert à la chaffe, & qui fut ravi de fe trouver avec un jeune homme de fon Pays. Ce fut à ces deux Indiens qu'il vint à l'efprit d'offrir leurs fervices au Capitaine, pour lui procurer l'amitié des Nations de l'Ifthme; projet que les Avanturiers avoient conçu plufieurs fois, mais que le nombre & la férocité de ces Barbares leur avoient

Hiftoire de Jean Gret.

(*b*) *Ibid.* pages 194 & 195.

avoient ôté la hardiesse de tenter. Jean Gret proposa d'aller à terre, & d'en faire l'ouverture. On le fit conduire, dans un Canot, fort près de la Côte, qui fut couverte aussi-tôt d'Indiens armés. Il se jetta volontairement à la nage, avec un simple linge autour des reins, suivant l'usage de ces Peuples, & le Canot s'éloigna. Tous les Sauvages, le voyant vêtu à leur manière, & l'entendant parler leur langue, s'assemblèrent tranquillement autour de lui. Il leur déclara d'abord qu'il étoit du Pays; & leur ayant raconté comment il avoit été pris des Anglois dans son enfance, il ajoûta qu'il en avoit été bien traité, & qu'ils étoient dans l'erreur, de craindre une Nation qui n'en vouloit qu'aux Espagnols. Il leur apprit aussi les bons traitemens que les Anglois ne cessoient pas de faire à un de leurs Compatriotes, qui étoit tombé depuis peu entre leurs mains; il nomma son père, & cet Indien se trouva heureusement du nombre de ceux qui s'étoient assemblés sur la Côte. En un mot, il leur conseilla de faire alliance avec une Nation bien disposée pour eux, dont le secours pouvoit servir à leur faire dompter les Espagnols. En même tems il assura le père du jeune Indien, que s'il vouloit venir avec lui jusqu'au Vaisseau, qu'ils voyoient à l'ancre près de l'Isle *Dorée*, la plus Orientale des Sambales, non-seulement on lui rendroit son fils, mais qu'il y seroit reçu avec toutes sortes de caresses. Sur sa parole, vingt ou trente Indiens partirent à l'instant, dans deux Canots chargés de plantains, de bananes & de volailles. Wright, après les avoir traités à bord, ne fit pas difficulté de les accompagner à terre. On se fit des présens de part & d'autre. Le jeune Indien fut rendu à son père, vêtu fort proprement à l'Angloise. Cette conférence finit par un Traité, qui accordoit aux Anglois la liberté de passer dans le Pays, pour aller dans les Mers du Sud.

Il persuade les Sauvages.

Traité qu'ils font avec Wright, Capitaine Avanturier.

On étoit convenu, par un des Articles, que lorsqu'ils s'approcheroient du rivage, soit pour le Commerce, ou pour faire la guerre aux Espagnols, ils feroient un signal, auquel on devoit les reconnoître. La Sonde, ce même Capitaine François, qu'on a déja nommé, se trouvant alors avec le Capitaine Wright, ne put ignorer quel étoit ce signal, & l'employa, peu de tems après, avec cent vingt hommes de sa Nation, pour traverser heureusement le Pays des Indiens.

La Sonde, Avanturier François.

C'est à des sources si legères, c'est-à-dire, aux Lettres Espagnoles & à la Négociation d'un Sauvage, qu'il faut rapporter, suivant le témoignage de Dampier, tous les mouvemens qui se sont faits depuis dans les Mers du Sud. Cependant, il ajoûte qu'une alliance, si desirée des Anglois, faillit d'être rompue dans sa naissance. A peine s'étoit-il passé quelques mois, lorsqu'un Vaisseau Marchand de la Jamaïque aborda sur cette Côte. Jean Gret, qui avoit acquis beaucoup de considération dans le Pays, s'empressa d'aller à bord avec cinq ou six autres Indiens du même rang, dans l'espérance d'y trouver ses Alliés & ses Amis. Mais les Anglois du Vaisseau, qui n'étoient pas informés de ses services & du Traité de Wright, ne virent, dans cette visite, qu'une occasion de faire quelques Esclaves, qui se vendoient alors à grand prix, & se disposèrent à les arrêter. Jean Gret & ses Compagnons, effrayés des apparences, se jettèrent à la nage; mais ils furent tous massacrés dans les flots. Les Indiens de leur Nation n'apprirent

Mort de Jean Gret.

DAMPIER. 1685.

rent point cette tragique avanture ; & dans la suite ils demandèrent plusieurs fois, aux Avanturiers Anglois, ce que le malheureux Gret & ses Amis étoient devenus. On leur répondit si constamment qu'on l'ignoroit, qu'ils se persuadèrent que les Espagnols les avoient tués ou fait prisonniers (*c*),

Isles Pericon.

EN arrivant devant Panama, David, qui conservoit toûjours la principale autorité dans l'Escadre, envoya, au Gouverneur, dans un Canot, Dom Diego de Pinas, son Prisonnier, pour traiter de l'échange de deux Anglois, qui étoient tombés, par diverses avantures, entre les mains des Espagnols. Dom Diego accepta volontiers cette commission, avec le consentement des autres Prisonniers, que les Anglois avoient à bord. L'Escadre alla mouiller aux Isles de *Pericon* (*d*), pour attendre la réponse du Gouverneur; & dès le lendemain, un Gentilhomme amena les deux Anglois, pour lesquels on lui donna quarante Espagnols (*e*).

Isle de Tabaco & ses agrémens.

Mammets, espèce d'arbres.

LE 24, David fit mettre à la voile vers *Tabaco*, Isle de la Baye, à six lieues au Sud de Panama. Dampier lui donne environ trois miles de long & deux de large. Elle est élevée & montueuse. Du côté du Nord, elle forme une agréable colline, dont la pente s'étend jusqu'à la Mer; & la perspective n'est pas moins riante du côté du Nord. On prendroit l'Isle entière, pour un beau verger. Ses principaux fruits sont des plantains & des bananes: mais elle est environnée de grands cocotiers & de *Mammets*, qui font un spectacle charmant. Le Mammet est un grand arbre, droit, sans nœuds, & sans branches jusqu'au sommet, qui s'élève à plus de soixante & dix pieds. Sa tête s'élargit en plusieurs petites branches, qui croissent à peu de distance & qui sont fort entrelassées. L'écorce est épaisse & rude. Le fruit, qui devient jaune en meurissant, est plus gros que le coing, & jette une odeur qui répond à la bonté de son goût. Il contient deux noyaux plats, chacun beaucoup plus gros qu'une amande. On remarque, de sa peau, qu'elle est cassante avant sa maturité, & de la souplesse du cuir lorsqu'il est meur. On trouve, dans l'Isle, un fort beau ruisseau d'eau douce, qui sort de la Montagne, & qui ne se jette, dans la Mer, qu'après avoir long-tems arrosé les arbres fruitiers. Le mouillage est bon, à un mile de la Côte, sur seize & dix-huit brasses. Au Nord-Ouest de Tabaco, on découvre deux autres petites Isles, séparées par un bon Canal, dont la première se nomme *Tabogille*. L'autre, qui est couverte de Bois, n'a jamais eu de nom.

Isle Tabogille.

Comment les Avanturiers sont renforcés par d'autres.

PENDANT que les Anglois faisoient de l'eau à Tabaco, ils virent paroître un grand nombre de Canots, remplis d'hommes, qui passoient entre cette Isle & celle de Tabogille. Dampier ne dissimule pas que cette vûe les jetta dans une vive allarme. Ils demeurèrent immobiles, d'étonnement & de crainte. Cependant, lorsqu'ils ne purent douter que les Canots ne vinssent

(*c*) Pages 198 & précédentes. Dampier joint, à son récit, la manière dont l'argent se recueille à Lima, pour être transporté à Porto-Bello, par Panama: mais ce détail appartient aux Voyages en Amérique.

(*d*) Trois petites Isles pierreuses, ou trois Rochers, qui ne méritent aucune description, *ibid.*

(*e*) Page 201.

vinssent à eux, ils sortirent de leur consternation, pour lever l'ancre & s'avancer eux-mêmes vers cette multitude d'Ennemis. Mais leur joye succéda bien-tôt à toutes les défiances, en les reconnoissant, pour des Avanturiers François & Anglois, qui venoient de la Mer du Nord, & qui avoient traversé l'Isthme de Darien. Ils étoient au nombre de deux cens quatre-vingt hommes, dont plus de la moitié étoient François, dans vingt-huit Canots, commandés par les Capitaines *Gronet* & *Lequie*. On apprit d'eux, qu'ils devoient être suivis de cent quatre-vingt Anglois, qui étoient restés dans l'Isthme, sous le commandement du Capitaine *Townley*, pour se faire des Canots. Tous les Anglois furent aussi-tôt reçus à bord des deux Vaisseaux. On abandonna, aux François, le Bâtiment Espagnol qu'on avoit pris chargé de farine, & Gronet continua de les commander. La reconnoissance qu'il crut devoir à David & à Swan, lui fit offrir, à chacun de ces deux Officiers, une nouvelle Commission, du Gouverneur François du *Petit Guave*, dans l'Isle Saint Domingue. Dampier éclaircit cet incident par un récit curieux.

Gronet, Capitaine François.

Il y avoit plusieurs années, dit-il, que les Gouverneurs du Petit Guave s'attribuoient le droit d'envoyer, en Mer, aux Capitaines de leur Nation, des Commissions en blanc, avec la liberté d'en disposer à leur gré. Ces Commissions étoient une sorte de Passeports, qui mettoient ceux, à qui elles étoient accordées, sur le pied des Armateurs en titre, c'est-à-dire, qui les dérobboient au châtiment ou à la vangeance du Parti opposé. Elles ne contenoient néanmoins qu'une permission de pêche & de chasse. Mais c'étoit sous ce prétexte, que toutes les Parties de l'Amérique étoient ravagées par Mer & par Terre, & les Gouverneurs du Petit Guave, de qui l'on recevoit cet étrange droit, étoient devenus comme la ressource de tous ceux à qui l'infortune faisoit tenter les hasards, dont ils tiroient le nom d'Avanturiers (*f*).

Commissions singulières du Gouverneur du Petit Guave.

Après de sages dispositions, David, résolu de ne rien négliger pour assurer ses desseins sur la Flotte d'Argent, proposa d'aller chercher, au Golfe de Saint Michel, le Capitaine Townley, qui devoit être déja sur Mer. Tout le monde applaudit à cette ouverture, & l'on mit à la voile le 2 de Mars. Ce Golfe est à trente lieues de Panama, au Sud-Est. On y trouve quantité de Riviéres. Il touche, du côté du Sud, à la Pointe de Garrachine, qui est à six degrés quarante minutes de Latitude Septentrionale (*g*), & du côté du Nord, au Cap Saint Laurent. Dampier réforme ici une erreur, qu'il appelle grossière, quoiqu'on la trouve, dit-il, dans la plûpart des Cartes. Elles ne donnent point de nom au Cap Méridional, qui est cependant le plus considérable, & qui forme la véritable Pointe de *Garrachine*, tandis qu'elles donnent ce nom au Cap Septentrional, qui est le moins remarquable, & qui ne doit porter que celui de *Saint Laurent*. Les principales Riviéres, qui tombent dans le Golfe de Saint Michel, sont celles de *Sainte Marie*, de *Sambu*, & de *Congos*. Dampier étoit d'avis de se

Les Avanturiers se rendent au Golfe de Saint-Michel.

Erreur des Cartes.

Rivière de Congos.

(*f*) *Ibid*, pag. 206.

(*g*) Ci-dessus elle est mise à sept degrés vingt minutes, & nos meilleures Cartes l'avancent même jusques sous le huitième, de sorte qu'il y a encore erreur ici dans la Relation originale. R. d. E.

se rendre à celle de Congos, qui lui paroissoit le plus court chemin pour le Voyage par Terre, de la Mer du Nord à celle du Sud. Cettte Rivière vient directement du Pays; & recevant plusieurs ruisseaux, qui s'y jettent des deux côtés, elles se décharge, au Nord du Golfe, à une lieue du Cap Saint Laurent. Le Golfe a peu de largeur; mais sa profondeur le rend navigable: & quoique les dehors soyent remplis de sables, on y trouve un Canal, que les Vaisseaux peuvent suivre sans danger. La Rivière de Sambo, qui paroît fort grande, mais où Dampier n'a jamais pénétré, se jette dans la Mer, au Midi du Golfe, vers la Pointe de Garrachine. Au-delà des embouchures de ces deux Rivières, le Golfe se rétrecit un peu, & forme cinq ou six petites Isles, couvertes de gros arbres verds, & séparées par de bons Canaux. Plus loin encore, il est si serré, par deux Pointes de terre basse, qu'il ne forme plus qu'un petit Détroit, d'un demi-mile de large, qui sert comme d'entrée à la partie intérieure. On trouve, à l'Est, l'embouchure de plusieurs Rivières, dont la principale est celle de Sainte Marie, qui est navigable l'espace de huit ou neuf lieues; après quoi, elle se divise en deux branches, qui ne peuvent recevoir que des Canots. La marée y monte & descend, d'environ dix-huit pieds. A six lieues de son embouchure, du côté du Sud, les Espagnols avoient bâti, depuis vingt ans, une Ville célèbre par ses Mines d'or, qu'ils avoient nommée *Sainte Marie*, du nom de la Rivière. Ils y employoient, dans la belle saison, un grand nombre d'Esclaves au travail des Mines; mais on a déja remarqué que les attaques réitérées des Avanturiers les avoient forcés de l'abandonner. Le Capitaine Harris, qui les commandoit au dernier Siège, rendoit témoignage qu'il avoit trouvé, dans cette Place, toute sorte d'Artisans, & quantité de hoyaux & d'autres instrumens de fer, pour le travail des Esclaves. Outre l'or qu'ils tiroient du sable, ils en découvroient souvent de grosses masses, enchassées comme naturellement dans les rochers. Harris en avoit conservé une, de la grosseur d'un œuf de poule, qu'il fit voir à Dampier: & ses gens en avoient pris de beaucoup plus grosses; mais il avoit fallu les mettre en pièces, pour en faire le partage. A la vérité, ces espèces de lingots ne sont pas solides: ils ont des crevasses & des pores, qui sont remplis de terre & de sable (*b*).

Rivière de Sambo.

Rivière & Ville de Sainte Marie.

Mines d'or.

L'EMBOUCHURE de la même Rivière offre une autre petite Place, nommée *Schuchaderos*, & située au Nord, dans un lieu ouvert, où la chaleur est moins insupportable qu'à Sainte Marie.

Rencontre du Capitaine Townley & d'une nouvelle troupe d'Avanturiers.

EN approchant du Golfe, les Anglois en virent sortir deux Bâtimens, sur lesquels, ils furent agréablement surpris de reconnoître le Capitaine Townley avec ses gens. Ce nouveau Corps d'Avanturiers, étant sorti de la Rivière de Congos, pendant la nuit, avoit rencontré deux Barques Espagnoles, destinées pour Panama, l'une chargée de farine, l'autre de vin, d'eau-de-vie, de sucre & d'huile; il s'en étoit saisi, avec beaucoup de remercimens à la Fortune, qui leur procuroit tout-d'un-coup un si riche échange pour leurs Canots.

ILS avoient appris, des Prisonniers, que la Flotte d'Argent étoit prête à

(*b*) Pages 210 & précédentes.

à faire voile; & dans la diftance de leurs forces, qui ne leur auroient pas permis de l'attaquer, fans autres armes que leurs épées & leurs moufquets, ils s'applaudirent beaucoup du bonheur qui leur faifoit rencontrer l'Efcadre. Deux jours après, un Canot, forti de la Rivière de Sainte Marie, les affura qu'une autre troupe, de trois cens Anglois & François, venoit, par Terre, de la Mer du Nord. L'Ifthme de Darien étoit alors un chemin ouvert, pour tous les Avanturiers qui vouloient paffer dans celle du Sud (*i*).

Porto Pinas & fa fituation.

La faifon feche, qui touchoit à fa fin, rendoit l'eau fort difficile à trouver. Après en avoir cherché inutilement à la Pointe de Garrachine, l'Efcadre fut obligée de faire voile à *Porto Pinas*, qui en eft à fept lieues, au Sud-Quart d'Oueft. On lui a donné ce nom, parcequ'il y croît quantité de pins. Le Pays en eft élevé; & les Terres, qui bordent la Mer, font couvertes des plus beaux Bois du Monde. Dampier le place à fept degrés de Latitude du Nord (*k*). A l'entrée du Havre, on rencontre deux petites Ifles, ou plutôt deux Rochers. Les Pilotes Efpagnols vantent le Havre de Porto Pinas, quoiqu'il foit expofé aux vents du Sud-Oueft, qui foufflent fouvent fur cette Côte: mais les Anglois en trouvèrent l'entrée dangereufe. Ils fe contentèrent d'y envoyer leurs Canots, qui découvrirent un Ruiffeau d'eau douce, avec beaucoup d'incommodité feulement pour remplir les tonneaux.

Lettres interceptées, qui inftruifent les Avanturiers de la route de la Flotte d'Argent.

En retournant vers l'Ifle de Tabaco, un heureux hafard, qu'ils regardèrent comme le préfage de la victoire, leur fit rencontrer un Pacquebot, envoyé de Lima pour annoncer, aux Habitans de Panama, le départ de la Flotte d'Argent. Les Efpagnols fe hâtèrent de jetter leurs Lettres en Mer, & la plûpart furent perdues. Mais la diligence de David en fauva quelques-unes, qui marquoient pofitivement que la Flotte partoit, avec toutes les forces qu'on avoit pu raffembler dans le Royaume du Pérou; qu'elle avoit ordre néanmoins de n'en pas venir aux mains avec les Avanturiers, fans y être forcée, & que tous les Pilotes avoient long-tems déliberé fur la route qu'ils devoient tenir, pour éviter leur rencontre (*l*).

LA

(*i*) Pag. 212.

(*k*) Ceci prouve qu'il y a erreur dans la précédente Latitude de la Pointe de Garrachine. Nos meilleures Cartes font ce *Port des Pins*, d'un demi degré plus Septentrional. R. d. E.

(*l*) Dampier a cru qu'il étoit important, pour la Navigation, de publier deux de ces Lettres. La même raifon nous défend de les fupprimer. I. „ Monfieur, m'étant trouvé „ avec fon Excellence, on a dit que ce n'é- „ toit pas le tems de partir, & l'on objecte „ Gallapagos. J'ai répondu à cela, qu'on „ craignoit l'Ennemi, & qu'on pouvoit bien „ fuivre cette route. Sur quoi fon Excellen- „ ce m'a ordonné d'écrire la route, que „ voici: Le premier jour, il faut faire rou- „ te à l'Oueft-Sud-Oueft; de-là à l'Oueft, „ jufqu'à-ce qu'on foit à quarante lieues en „ Mer. Enfuite, il en faut faire autant au „ Nord-Oueft, jufqu'à-ce qu'on foit fous la „ Ligne. De-là les Pilotes doivent prendre „ la route de *Moro de Porco*, & de la Côte „ de *Lavelia* & de *Nata*, où l'on prendra „ langue; & fuivant ce qu'on apprendra, on „ peut continuer la même route pour *Otoque*. De-là à Tabaco, & puis enfin à Panama. Voilà la route que je crois la meil- „ leure.

„ II. La route la plus fûre qu'on doit te- „ nir, partant de *Malabrigo*, eft celle-ci. „ Il faut faire route à l'Oueft Quart-de Sud, „ pour ne pas paffer à vûe des Ifles de Lo- „ bos. S'il arrive que les vents de Mer y „ portent, & jettent à l'oppofite de la La- „ titude de Malabrigo, tenez le vent au plus

„ près

DAMPIER. 1685.

La seconde de ces deux Lettres suppose que la Flotte partoit de Malabrigo, qui est à huit degrés de Latitude Méridionale; & l'autre est écrite dans la supposition qu'elle devoit partir de Lima, qui est quatre degrés plus au Sud. De-là vient, remarque Dampier, qu'on lui donnoit avis d'éviter Lobos, qui n'est pas éloignée de la route ordinaire de Panama, & qu'il est très-difficile d'éviter en effet, avec les vents qui soufflent alors. Mais on croyoit cet ordre nécessaire, parcequ'on étoit persuadé que les Anglois attendroient la Flotte à Lobos.

Arrivée d'une nouvelle troupe d'Avanturiers.

Cependant, après avoir délibéré sur leurs anciennes lumières, & sur le rapport des Prisonniers, ils quittèrent Tabaco pour retourner aux Isles Royales, comme au seul Poste que les Vaisseaux Espagnols ne pouvoient éviter. Ils rencontrèrent le Capitaine Harris, qui étoit allé, pour la seconde fois, à la Rivière de Sainte Marie, d'où il amenoit les derniers Avanturiers qu'on leur avoit annoncés: mais le nombre en étoit moins grand qu'on ne l'avoit publié. Le 22 d'Avril, ils arrivèrent à *Chepelio*, la plus agréable de toutes les Isles de Panama. Elle n'est éloignée que d'une lieue du Continent. Dans sa longueur, qui est d'environ deux miles, sur presqu'autant de large, la partie du Sud est haute & pierreuse; mais celle du Nord, qui est basse, & dont le terroir est une espèce de terre glaise, a l'apparence d'un jardin, planté de toutes sortes d'excellens fruits. Dampier admira les *Sapedles*, les *Avogatos*, les *Mammets-Sapota* & les *Pommes à l'étoile*, jusqu'à se faire un devoir d'en donner la description.

Isle de Chepelio.

Excellence des fruits.

Sapadillier.

Le *Sapadillier* est de la grosseur commune du poirier. Son fruit ressemble beaucoup à la poire de bergamotte; mais il est quelquefois un peu plus long. Lorsqu'il est verd, ou nouvellement cueilli, le jus en est blanc & visqueux. Ensuite il devient aussi clair que l'eau la plus pure, & d'une délicatesse exquise. Ce fruit a deux pepins noirs, de la grosseur d'une graine de citrouille. *L'Avogato*, qui peut passer aussi pour une espèce de poirier, a l'écorce noire & fort unie, la feuille large & ovale, & le fruit de la grosseur d'un gros limon. Il devient jaunâtre en meurissant. On ne le mange que deux ou trois jours après l'avoir cueilli. Le dedans en est verd, & doux comme le beurre. Aussi le mêle-t'on avec du sucre & du jus de citron, qui en font un mets excellent. Quelques-uns le mangent avec un peu de sel & du plantain rôti. Il est fort sain, de quelque manière qu'il soit apprêté, & si nourrissant, qu'il peut rassasier la plus grande faim. On assure qu'il excite aux plaisirs de l'amour, & que cette raison le fait rechercher des Espagnols. Dampier rend témoignage qu'il en a trouvé dans

Avogato.

„ près que vous pourrez; & s'il est nécessaire, continuez cette route & relâchez. Louvoyez ensuite, & vous éloignez, gardant toujours vôtre Latitude. Quand vous serez à quarante lieues des Isles Lobos, gardez cette distance jusqu'à-ce que vous soyiez sous la Ligne; alors, si le vent général vous suit plus loin, il faut faire route au Nord-Nord-Est, jusqu'à-ce que vous soyiez à trois degrés Nord. Si vous trouvez les vents de Mer à cette Latitude, tâchez de tenir la Côte, & de vous approcher ainsi de Panama. Si pendant vôtre Voyage, vous venez à vûe de l'Isle, avant que d'être à la hauteur du Cap Saint François, ne manquez pas de vous éloigner de la vûe des Terres, de peur que l'Ennemi ne vous découvre". *Ibidem, pages* 215. & 216.

dans plusieurs endroits où les Espagnols sont établis, & qu'ils en avoient dans la Jamaïque, pendant qu'ils étoient Maîtres de cette Isle. Le *Mammet-Sapota* est différent du Mammet de Tabaco, qu'on a déja décrit. L'arbre n'est, ni si gros, ni si grand, & le fruit n'est pas si rond. L'écorce en est mince & fragile; le dedans, d'un rouge enfoncé, & le noyau rude & plat. Il passe pour le meilleur fruit des Indes Occidentales. Dampier n'en a vû que dans les Contrées soumises à l'Espagne. On distingue une troisième espèce de Mammet, qu'on nomme sauvage, parceque son fruit n'est d'aucune valeur: mais l'arbre est droit, haut, dur, & par conséquent le meilleur dont on puisse faire des mâts. Le *Pommier à étoile* ressembleroit au coignassier, s'il n'étoit beaucoup plus gros. Il est fort touffu; & ses feuilles sont larges, ovales, & d'un verd obscur. Le fruit, qui est de la grosseur d'une grosse pomme, en est si couvert, qu'il n'est pas aisé de l'appercevoir. On vante sa bonté. Mais Dampier avoue que n'en ayant jamais mangé, il n'en fait cet éloge que sur le témoignage d'autrui. Cependant il regrette que les Anglois, moins curieux que les Espagnols, ne fassent aucune plantation de ces arbres, ou n'entretiennent pas du moins ceux qu'ils ont trouvés plantés dans les Etablissemens qui leur viennent de cette Nation (*m*).

Mammet-Sapota.

Pommier à étoile.

La Rade de Chepelio est du côté du Nord, & le mouillage y est sûr, à demi-mile de la Côte. Cette Isle est située vis-à-vis l'embouchure de la Rivière de *Chepo*, qui sort des Montagnes au Nord du Pays; mais, étant enfermée, au Sud, par d'autres Montagnes, elle serpente long-tems à l'Ouest, pour trouver un passage au Sud-Ouest, où elle se jette dans la Mer à sept lieues de Panama. Sa profondeur est extraordinaire, & sa largeur d'un quart de mile. Mais l'entrée est bouchée par des sables, qui n'en permettent l'accès qu'aux Barques. A six lieues de la Mer, sur la rive gauche, on rencontre une petite Ville Espagnole du même nom, dont les Avanturiers eurent d'autant moins de peine à se saisir, qu'ils la trouvèrent déserte. L'unique fruit, qu'ils tirèrent de cette expédition, fut d'avoir observé que le Pays voisin est plat, & qu'au Midi de la Rivière on n'apperçoit que des Forêts d'une grande étendue.

Rade de Chepelio.

Rivière & Ville de Chepo.

Ils continuèrent de croiser vers les Isles Royales, jusqu'au 22 de Mai, qu'ils prirent le parti de mouiller à *Pacheque*, la plus Septentrionale de ces Isles. Le 28, après une matinée fort pluvieuse, telle qu'ils devoient l'attendre, dans un Pays où la saison des pluyes arrive ordinairement avec le mois de Mai ou de Juin, le tems s'éclaircit assez, vers midi, pour leur faire découvrir toute la Flotte Espagnole, à trois lieues Ouest-Nord-Ouest de l'Isle, où ils étoient à l'ancre.

Elle étoit composée de quatorze Voiles; sans compter les Canots, dont chacun avoit douze à quatorze rames. Les Vaisseaux de guerre étoient au nombre de six; l'Amiral, monté de quarante & une pièces de canon, & de quatre cens cinquante hommes; le Vice-Amiral, de quarante canons & quatre cens hommes, & le Contre-Amiral de trente-six canons & trois cens

Les Avanturiers découvrent la Flotte Espagnole.

Ses forces.

(*m*) *Ibid.* Pag. 218 & 219.

DAMPIER. 1685.

cens soixante hommes. Des trois autres, le premier portoit vingt-quatre canons & trois cens hommes; le second, dix-huit canons & deux cens cinquante hommes, & le troisième huit canons & trois cens hommes. Il y avoit aussi deux gros Brûlots & six Navires, chargés de petites armes, qui avoient huit cens hommes à bord. Les Canots en avoient deux ou trois cens. A toutes ces forces, les Espagnols avoient joint quelques vieilles Troupes, qui venoient de Porto-Bello, & qu'ils avoient rencontrées à Lavelia. Celles, qu'ils avoient prises à Lima, consistoient en trois mille hommes: mais pour ne rien donner au hasard, ils avoient pris le parti de débarquer leurs trésors à Lavelia.

Forces des Avanturiers.

Les Avanturiers avoient grossi leur Escadre, jusqu'au nombre de dix Vaisseaux. Cependant ils n'en avoient que deux, qui méritassent proprement ce nom; celui du Capitaine David, qui étoit monté de trente-six pièces de canon & de cent cinquante-six hommes, la plûpart Anglois; & celui du Capitaine Swan, de seize canons & de cent quarante hommes. Tous les autres n'avoient que de petites armes, & n'étoient que des Navires Marchands & des Barques, qu'on avoit équipés à force de travail & d'industrie. Townley avoit cent dix hommes, tous Anglois; Gronet, trois cens, tous François; Harris, cent, la plûpart Anglois; Branly, trente-six, Anglois & François. La Barque de transport du Vaisseau de David, celle de Swan & celle de Townley, avoient chacune huit hommes. Une petite Barque de trente tonneaux, équipée en Brûlot, & chargée de tout l'attirail des Canots, faisoit le dixième Bâtiment de cette étrange Flotte, & le nombre total des hommes montoit à neuf cens soixante.

Stratagême qui les trompe, & qui sauve la Flotte Espagnole.

Tous les desavantages de leur situation ne furent pas capables de les décourager. Ils avoient l'avantage du vent, & par conséquent le choix de combattre ou d'éviter l'Ennemi: le cri général fut pour l'action. Ils levèrent l'ancre vers quatre heures après midi, pour aller droit à la Flotte Espagnole, qui se tenoit près du vent avec la même apparence de résolution. Mais la nuit étant survenue, on se réduisit de part & d'autre à tirer quelques bordées. Pendant les ténèbres, l'Amiral Espagnol mit un fanal, pour faire mouiller la Flotte. On vit ce feu l'espace d'une demie heure. Il disparut; & peu de tems après, il se fit revoir. Comme les Avanturiers ne cessoient point d'avoir le vent, ils demeuroient à la voile, dans l'opinion que cette lumière étoit toûjours à la hune de l'Amiral. Mais la suite leur apprit que c'étoit un stratagême. Le fanal avoit été mis, la seconde fois, à la hune du grand mât d'une Barque, que les Espagnols firent éloigner; & les Avanturiers y furent d'autant mieux trompés, que se fiant à leur première opinion, ils continuèrent de se croire au-dessus du vent. L'arrivée du jour leur fit connoître enfin qu'ils avoient perdu cet avantage. Leur surprise fut extrême, lorsqu'ils virent l'Ennemi qui venoit sur eux à pleines voiles. Cependant ils firent divers mouvemens, pour regagner ce qu'ils avoient perdu; &, combattant tout le jour comme en courant, ils firent presque le tour de la Baye de Panama: vers le soir, ils revinrent mouiller à l'Isle de Pacheque. „ Ainsi finit cette journée. Ainsi finirent, avec „ elle, tous les projets dont ils s'étoient entretenus pendant cinq ou six „ mois

Les Avanturiers se croyent heureux d'échapper.

„ mois. Au lieu de se rendre maîtres de la Flotte Espagnole, ils se crurent fort heureux de lui échapper, & d'avoir obligation de leur salut à „ leurs Ennemis mêmes, qui n'avoient pas sçû tirer parti de leur avantage (n)". Le 30, au matin, ils virent la Flotte Espagnole rassemblée à trois lieues d'eux; & bien-tôt il se leva un petit vent du Sud, dont elle profita fort habilement pour se rendre à Panama.

Ils se rendent aux Isles de Quibo, ou Caboye.

Dans un Conseil que les Avanturiers tinrent aussi-tôt, ils prirent la résolution de faire voile aux Isles de *Quibo*, pour y chercher un de leurs Bâtimens, qui avoit été forcé de se séparer d'eux pendant le combat. La principale de ces Isles, qui avoient été nommées pour le Rendez-vous, est située à sept degrés quatorze minutes de Latitude du Nord. Il fallut repasser entre la Pointe de Garrachine & les Royales, & de-là s'approcher de *Moro de Porcos*, Montagne haute & ronde, sur la Côte de Lavelia. Ce côté de la Baye de Panama s'étend à l'Ouest, jusqu'aux Isles de Quibo. On y trouve plusieurs Rivières & quelques petits Ports; mais étant couvert de Bois fort épais, il est médiocrement habité quoique plus loin, dans les Terres, le Pays ne consiste qu'en vastes pâturages, où l'on nourrit toutes sortes de bestiaux. L'Isle, qui se nomme proprement *Quibo*, ou *Caboye*, est une Isle basse, de six ou sept lieues de long, sur trois ou quatre de large. Elle produit différentes espèces de grands arbres, & de l'eau excellente à l'Est & au Nord-Est. On y trouve quelques bêtes fauves, & quantité de gros singes noirs, dont la chair est un fort bon aliment. Au Sud-Est de la Pointe de l'Isle, il faut se garder d'un fond bas, qui s'étend près d'une demie lieue en Mer, & d'un rocher, situé une lieue au Nord de cet écueil, à un mile de la Côte, qui ne se fait voir qu'à la fin de la marée. C'est le seul danger qu'il y ait aux environs de l'Isle, où les Vaisseaux peuvent mouiller à un quart de mile du rivage, sur un sable clair, à six, huit, dix, ou douze brasses. On découvre plusieurs autres Isles, les unes au Sud-Ouest, les autres au Nord & au Nord-Est. Celle de *Quicaro*, qui est au Sud-Ouest de Quibo, est une assez grande Isle. Celle de *Rancheria* ferme la vûe, du côté du Nord, par une multitude de grands arbres, nommés *Palmaries*, qui sont fort différens des palmiers, malgré la ressemblance des noms, & qui servent à faire d'excellens mâts. Ce bois est remarquable par la disposition de ses veines, qui loin de s'étendre en longueur, comme dans les autres bois, circulent autour de l'arbre. *Canales* & *Cantarras*, sont deux autres petites Isles, au Nord-Est de Rancheria, séparées par des Canaux, où l'on peut mouiller en sûreté, & riches en arbres & en eau. A les voir, de la Mer, on ne les croit pas séparées du Continent. Quoiqu'elles ayent toutes leur nom particulier, on les comprend presque toûjours sous le nom général de *Quibo*, qui en est la plus grande & la plus remarquable. Swan ne laissa pas de donner, à quelques-unes, celui des Marchands Anglois, qui étoient les Propriétaires de son Vaisseau.

Isle de Quicaro.

Isle de Rancheria, & ses Palmaries.

Isles Canales & Cantarras.

Swan leur donne d'autres noms.

Tous les Avanturiers, s'étant rassemblés dans ces Isles, tinrent un nouveau Conseil sur l'état de leur fortune. Après avoir vû manquer tant de fois

(n) *Ibid.* pages 224 & précédentes.

DAMPIER. 1685.

fois leurs desseins, du côté de la Mer, ils résolurent d'essayer si la Terre ne leur seroit pas plus favorable. *Leon*, principale Ville de la Côte du Mexique, leur offroit une proye digne de leur courage; mais, le Voyage étoit long par Terre. D'ailleurs, ils manquoient de Canots, pour débarquer. Le Conseil fit tourner leurs premiers soins à se procurer un secours, qu'ils ne pouvoient trouver plus présent que dans les grands arbres des Isles de Quibo; & Dampier en prend occasion d'expliquer, avec quel art les Avanturiers suppléent au défaut de toutes sortes d'Ouvriers.

Manière dont les Avanturiers font des Canots.

CHAQUE Vaisseau, dit-il, travailloit pour soi; mais, on avoit besoin de s'entr'aider mutuellement pour lancer les Canots à l'eau, parcequ'on en faisoit quelques-uns à plus d'un mile de la Mer. On coupoit un gros & long arbre, qu'on quarroit par le haut. On le tournoit sur le plat, pour donner la figure au côté opposé, qui devoit faire le fond. Ensuite, on le renversoit encore, pour le creuser. De plusieurs méthodes, celle qui parut la plus sûre fut de faire trois trous dans le fond, l'un devant, l'autre au milieu, & le troisième en haut, pour mesurer ainsi le plus épais du fond; sans quoi l'on auroit pû craindre de le faire plus mince qu'il ne devoit l'être. On lui laissoit trois pouces d'épaisseur en bas, & un demi pouce en haut. Les deux bouts étoient faits en pointe. David en fit deux de trente-six pieds de long, & de cinq à six de large (o). Ce travail ne prit qu'un mois; & l'Escadre se trouva prête à partir le 20 de Juillet.

Ils partent de Quibo pour l'Expédition de Leon.

ELLE prit la route de Ria-Lexa, qui est le Port de Leon. Après avoir passé entre la Rivière de Quibo & celle de Rancheria, elle suivit une Côte basse, couverte de Bois, & peu habitée, pour traverser le Golfe de *Nicoya*, le Golfe de *Dulce*, & l'Isle de *Canco*. Les vents étant fort variables, on avoit, chaque jour, un ou deux grains; & le soir, pour toute la nuit, un vent de Terre Nord-Nord-Est. Le 8 d'Août, à onze degrés vingt minutes, suivant l'observation de Dampier, les Pilotes découvrirent une haute Montagne, qui s'élève en pain de sucre, & que la fumée, qu'ils en virent sortir, leur fit prendre pour le *Volcan Vejo*. Ils ne purent en douter, après avoir porté le cap au Nord. C'est la route qui conduit au Havre de Ria-Lexa. Ils doublèrent cette Montagne, & tous les Canots furent disposés pour y descendre le lendemain.

Volcan Vejo.

Les Avanturiers vont à Ria-Lexa.

SUIVONS Dampier. „ Nous laissâmes, dit-il, nos Vaisseaux à huit „ lieues de la Côte; & m'étant embarqué avec cinq cens vingt de nos „ gens, sur trente & un Canots, nous nous avançâmes vers le Havre. Un „ grain terrible, accompagné de tonnerres, d'éclairs & de pluye, nous „ jetta dans le dernier danger. Cependant, après nous être mis à couvert pendant la nuit, & la moitié du jour suivant, nous nous approchâ„ mes du Havre. Nôtre Pilote le connoissoit assez, pour nous mener à „ l'entrée: mais, comme la nuit approchoit, il n'eut pas la hardiesse d'al„ ler plus loin; parceque ce n'est qu'une petite Anse, & qu'il y en a d'au„ tres qui lui ressemblent. Le lendemain, à la pointe du jour, nous en„ trâmes

(o) Pag. 230.

„ trâmes dans l'Anse, qui est extrêmement serrée, & si basse des deux cô-
„ tés, que la marée couvre les deux rives. Elles sont couvertes de man-
„ gles rouges, qui ne permettent point d'y passer. Au-delà des man-
„ gles, les Espagnols ont une Redoute, pour s'opposer aux descentes.
„ Quelques Indiens, qui la gardoient, allarmés par le bruit de nos ra-
„ mes, prirent aussi-tôt la fuite vers Leon. Nous nous hatâmes de des-
„ cendre, dans l'espérance de les joindre. On fit un détachement de
„ quatre cens soixante-dix hommes, pour marcher droit à la Ville ; &
„ je reçus ordre, avec cinquante-neuf autres, de demeurer à la garde des
„ Canots".

Ville de Leon.

Leon est située à vingt miles dans les Terres. On s'y rend par un chemin fort uni, au travers de plusieurs grands pâturages, & de quelques bois de haute futaye. A cinq miles du rivage, on rencontre une Manufacture de sucre. On en trouve une autre, trois miles plus loin ; & deux miles au-delà, on passe une belle Rivière, qui a peu de profondeur. C'est la seule eau qui s'offre jusqu'à deux miles de Leon. Mais le chemin est droit, agréable & sablonneux. La Ville est assise dans une plaine, à peu de distance du Volcan, qui s'apperçoit de la Mer. Quoique les maisons n'y soient pas hautes, elles sont spacieuses, solidement bâties, & la plûpart environnées de beaux jardins. Les murs sont de pierre, & les couvertures de tuile. Leon n'est pas célèbre par son Commerce, & n'a pas la réputation d'être riche en argent. Ses richesses consistent en pâturages, en bestiaux, & en plantations de cannes de sucre (p).

Elle est prise, pillée & brûlée.

Il étoit huit heures du matin, lorsque les Avanturiers étoient sortis de leurs Canots. Townley, avec quatre-vingt hommes d'élite, faisoit l'avant-garde. Swan marchoit ensuite, à la tête de cent hommes, suivis de David, avec un corps de cent soixante-dix hommes. Knight faisoit l'arrière-garde. A quatre miles de la Place, ils rencontrèrent un Corps de Cavalerie, qui tourna le dos à leur approche. Townley s'étant avancé, jusqu'à la Ville, sans qu'il se présentât personne pour lui disputer le passage, eut l'audace d'y entrer avec ses quatre-vingt hommes. Il fut chargé, dans une rue fort large, par deux cens Cavaliers Espagnols. Mais, deux ou trois de leurs Commandans ayant été renversés des premiers coups, tout le reste prit la fuite. Leur Infanterie, qui étoit rangée sur la Place d'armes, au nombre d'environ cinq cens hommes, fit aussi sa retraite en les voyant fuir ; & la Ville demeura au pouvoir des Avanturiers, qui continuèrent d'y entrer successivement (q).

Dampier passe avec affectation sur les circonstances du pillage, pour faire tomber l'attention & la pitié sur un Anglois, nommé *Swar*, qui fut massacré par les Espagnols. C'étoit, dit-il, un brave Vieillard, âgé d'environ quatre-vingt-quatre ans, qui après avoir servi sous Cromwel, dans la guerre d'Irlande, s'étoit retiré à la Jamaïque, & n'avoit pas cessé de suivre les Avanturiers. Il avoit refusé de demeurer à la garde des Canots : mais la foiblesse de ses jambes ne lui ayant pas permis de suivre le détachement,

(p) Page 233.

(q) Page 235.

DAMPIER. 1685.

chement, il eut le malheur de tomber entre les mains des Ennemis. Loin de demander grace, pour sa vie, il tira son fusil au milieu d'eux, avec le soin de garder un pistolet chargé: & sans respect pour son âge, qui se déclaroit par la blancheur de ses cheveux, ils le tuèrent de plusieurs coups. Un autre Anglois, nommé *Smith*, que la fatigue avoit aussi retardé en chemin, fut traité plus favorablement par ceux qui le firent Prisonnier; & sa captivité ne servit pas peu à garantir ses Compagnons du danger qui les auroit menacés, si leur petit nombre eût été reconnu. Le Gouverneur avoit plus de mille hommes sous les armes: mais Smith, qu'il se fit amener, & qu'il interrogea sur les forces des Avanturiers, lui répondit hardiment qu'ils étoient mille dans la Place, & cinq cens aux Canots. Cette déclaration fit perdre tout reste de courage à la Milice Espagnole. Le Gouverneur arbora le pavillon de trève, & proposa de racheter la Ville, plutôt que de la laisser brûler. On lui demanda trois cens mille pièces de huit, avec une certaine quantité de vivres & la liberté de Smith. Mais sa lenteur fit juger, qu'il ne pensoit qu'à se procurer le tems d'augmenter ses forces. Les Avanturiers, commençant à craindre pour leurs Canots, dont ils étoient fort éloignés, mirent le feu à la Ville, & partirent chargés de butin. Smith ne leur fut pas moins renvoyé, pour une femme de qualité, qu'ils donnérent en échange. Ils retournérent le soir aux Canots; & s'étant rembarqués le lendemain, ils se rendirent au Havre de Ria-Lexa, où leurs Vaisseaux vinrent mouiller le même jour.

Artifice d'un Anglois.

LE bras de Mer, qui mène à Ria-Lexa, commence au Nord-Ouest du Havre & s'étend jusqu'au Nord. On compte environ deux lieues, d'une Isle qui est à l'entrée du Havre, jusqu'à cette Ville. Le Canal ne manque point de largeur, dans les deux tiers de cet espace. Mais on entre ensuite dans une Anse étroite & profonde, bordée des deux côtés de mangles rouges, dont les branches s'étendent presque d'une rive à l'autre. A mille pas de l'entrée, l'Anse tourne à l'Ouest; & dans cette Anse, les Espagnols ont une Redoute, qui fait face à l'Isle. Ils y avoient mis cent Soldats, pour s'opposer à la descente des Avanturiers. Vingt toises au-dessous de la Redoute, une Estacade de gros arbres fermoit le passage de la Rivière. Dix hommes, ajoûte Dampier, en auroient pû défendre les approches contre mille. Mais deux coups de fusil mirent en fuite la Garnison du Fort, & les Avanturiers n'eurent besoin que d'une demie heure pour couper l'Estacade. Ils y firent leur descente, & marchérent aussi-tôt vers Ria-Lexa, qui n'en est éloignée que d'un demi-mile. Elle est située dans une plaine, sur le bord d'une petite Rivière. C'est une assez grande Ville, dont les maisons sont fort belles, mais séparées par des cours & des jardins. Le fond du Pays est une terre glaise, forte & jaunâtre, qui, joint à quantité d'anses & de marais, rend l'air pesant & mal sain. On ne laisse pas d'y trouver diverses sortes de fruits, quantité de poix & de résine, du chanvre, dont on fait des cordages, des manufactures de sucre, & des maisons de campagne, où l'on nourrit un grand nombre de bestiaux. Les Avanturiers entrérent dans la Ville, sans aucune apparence d'opposition. Ils trouvérent les maisons désertes; mais les Habitans n'ayant pû transporter toutes leurs provisions, il y restoit beaucoup de farine, de poix, de ré-

Ria-Lexa essuye le même sort que Leon.

fine & de cordages, qui furent envoyés à bord. Les parcs de bestiaux & les manufactures de sucre ne furent pas plus épargnés. Après avoir employé huit jours au pillage, „ quelques uns de nos *Brûleurs*, raconte paisiblement Dampier, mirent le feu à la Ville. Je ne sçais, ajoute-t-il, „ qui leur en donna l'ordre; mais nous rentrâmes dans nos Canots, à la „ vûe des flammes (*r*)".

Séparation des Avanturiers.

On croit entendre ici qu'ils furent satisfaits de leur butin, puisque sans aucun sujet de querelle ou de refroidissement, ils prirent occasion du desir que les uns avoient de retourner sur les Côtes du Pérou, & les autres d'aller plus loin vers l'Ouest, pour rompre leur société. Dampier, qui avoit été jusqu'alors avec le Capitaine David, passa sur le Vaisseau de Swan; & joignant toûjours la curiosité d'un Voyageur aux exercices d'un Avanturier, il proteste, que dans ce changement il ne se proposa que d'acquérir quelque connoissance des Parties Septentrionales du Mexique. Il sçavoit, dit-il, que le Capitaine Swan avoit dessein de s'avancer, autant qu'il pourroit, du côté du Nord, & de passer ensuite aux Indes Orientales. Townley voulut être de ce Voyage avec ses deux Barques, & les autres suivirent le Capitaine David. Ils emportèrent tous, de Leon & de Ria-Lexa, des fièvres malignes, qui vangèrent long-tems les Espagnols du pillage & de l'incendie de ces deux Villes (*s*).

Dampier part avec Swan.

Swan comptoit trois cens quarante hommes dans son Vaisseau & sur trois Barques, qui s'étoient déterminées à le suivre. Ils mirent à la voile le 3 de Septembre, pour faire route à l'Ouest, en s'éloignant de la Côte. Mais l'ayant revûe, le 14, à douze degrés cinquante minutes, ils découvrirent aussi-tôt le Volcan de *Guatimala*, haute Montagne à deux pointes, qui ont l'apparence de deux pains de sucre, & dont il sort souvent du feu & de la fumée. Guatimala, dont elle tire son nom, est une Ville fameuse par la quantité d'indigo, d'anatte, de cochenille & de silvestre; quatre precieuses teintures qu'elle fournit à l'Europe. Elle est située au pied de la Montagne, à huit lieues de la Mer du Sud, & suivant les Espagnols, à quarante ou cinquante lieues du Golfe de *Marique* (*t*), dans la Baye de Honduras, sur la Mer du Nord, Dampier, appercevant pour la première fois le Volcan, d'environ vingt-cinq lieues, y vit de la fumée sans aucune flamme. Les Terres voisines de la Mer sont assez élevées; mais elles paroissent basses, en comparaison des autres Parties du Pays. La Mer, à huit ou dix lieues de la Côte, étoit couverte de troncs d'arbres, que Dampier appelle *Bois flottans*, & qu'il n'avoit vûs nulle part en si grand nombre. Ils étoient mêlés de pierres de ponce, qui venoient apparemment des Montagnes ardentes, & que les violentes pluyes de cette Region entraînent sur la Côte (*v*).

Volcan de Guatimala.

Beauté d'une Côte du Mexique.

A quatorze degrés trente minutes de Latitude du Nord, en côtoyant l'Ouest avec un bon vent de Nord, on s'avança vers une Côte extrémement haute,

(*r*) Page 239.

(*s*) Pages 239 & suivantes.

(*t*) Dampier écrit *Matique*, apparemment pour Mexique; car nous ne connoissons aucun lieu de ce nom dans la Baye de Honduras. Guatimala est par les quatorze degrés cinq minutes. R. d. E.

(*v*) Page 246.

DAMPIER. 1685.

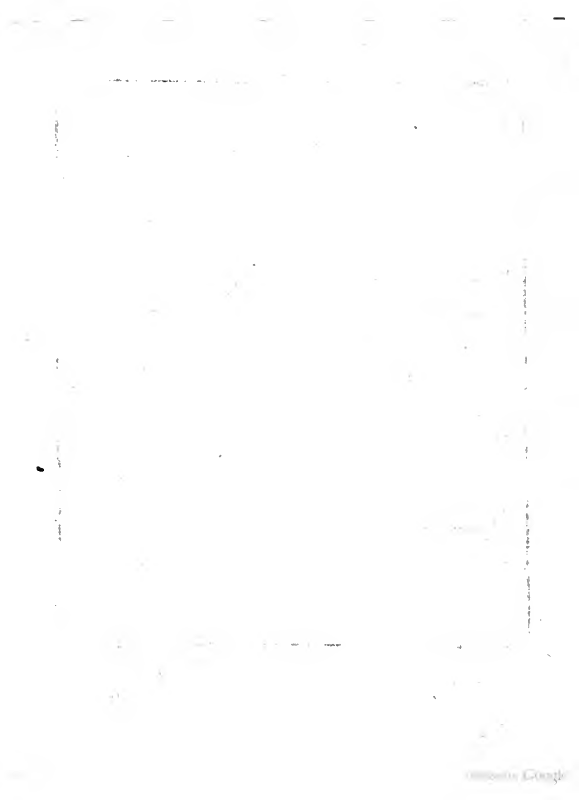
haute, qui vient de l'Eſt, & qui s'étend, dans le Pays, beaucoup plus loin que la vûe. Après l'avoir ſuivie pendant dix lieues, on la vit finir, du côté de l'Oueſt, par une fort agréable colline; & le Pays qui ſuccede eſt d'une beauté qui cauſe de l'admiration. Ce ſont de riches Pâturages, entremelés de Bois charmans, que de hautes Montagnes de ſables mettent à couvert des inondations de la Mer. Les vagues ſont fort hautes, ſur toute cette Côte. Elles battent le rivage, avec une violence qui le rend inacceſſible aux Canots. Townley, qui étoit deſcendu, quelques jours auparavant, avec une centaine d'hommes, dans l'eſpérance de trouver une Ville, nommée *Tecoantepeque*, où les Livres Eſpagnols font paſſer une groſſe Rivière, revint à bord avec le chagrin de n'avoir pû la découvrir. On ſe remit à côtoyer l'Oueſt après ſon retour, & l'on fit encore vingt lieues, juſqu'à *Tangole*, petite Iſle aſſez haute, & bien pourvue d'eau & de bois, où le mouillage eſt fort bon. On continua de ſuivre la Côte l'eſpace d'une lieue, & l'on découvrit enfin un Port, à quinze degres trente minutes. Il ſe nomme *Gatulco*. Dampier le croit un des meilleurs du Mexique. A la diſtance d'un mile, du côté de l'Eſt, on rencontre une petite Iſle, fort proche de la Terre; & l'entrée du Port eſt remarquable, par un gros Rocher creux, où la Mer entre avec un bruit qui ſe fait entendre de fort loin. Chaque vague, qui s'introduit dans cette eſpece de caverne, fait ſortir l'eau par un petit trou qui eſt au ſommet, comme par un tuyau, & lui fait prendre en ſortant la figure des jets-d'eau qu'on voit lancer aux baleines. Les Eſpagnols ont nommé ce Rocher *Buffadore*. La longueur du Havre eſt d'environ trois miles, ſur un de large. C'eſt le côté de l'Oueſt qui offre la meilleure Rade pour les petits Bâtimens, parcequ'ils y ſont fort à couvert, & que dans les autres parties ils ſeroient expoſés aux vents du Sud-Oueſt, qui ſoufflent ſouvent. Le fond eſt par-tout d'une egale bonté, depuis ſix braſſes juſqu'à ſeize. Au fond de l'eſpace, on trouve un beau ruiſſeau d'eau douce, & une petite Chapelle entre des arbres, à deux cens pas de la Mer; ſeul reſte d'une Ville ou d'un Village, qui fut ruiné par le Chevalier Drake. Le Pays eſt orné de grands arbres, ſi beaux & ſi couverts de fleurs, que Dampier met l'agrément de ce ſpectacle au-deſſus de tout ce qu'il avoit jamais vû de la meme nature. Townley ſe mit à la tête d'un Parti, pour aller chercher, dans le Pays, des maiſons ou des habitans. Il marcha du côté de l'Eſt, juſqu'à la Rivière de *Capalita*, qui n'eſt pas à plus d'une lieue de Gatulco. Quoiqu'elle ſoit fort rapide, deux de ſes gens la paſſérent à la nage, & prirent trois Indiens, qui furent amenés à bord: mais on ne put ſe faire expliquer, par leurs ſignes, ſi les Eſpagnols avoient quelque Etabliſſement voiſin. Cependant Townley prit le parti de retourner à terre, avec cent quarante hommes, dans la réſolution de ſe faire conduire à la premiere Habitation, par un de ces ſtupides Indiens. Dampier voulut courir auſſi les riſques de cette téméraire entrepriſe. Ils firent quatorze miles, pour arriver à la vûe d'un Village, où rien ne leur parut capable de les faire repentir de leur audace. Les Habitans étoient des gens ſimples, qui ſe raſſurérent aux premiers ſignes d'amitié. Ils ſçavoient quelques mots d'Eſpagnol, & l'on apprit d'eux que tout ce Pays eſt ſous la dépendance de l'Eſpagne; mais

Port de Gatulco.

Rocher, nommé Buffadore, qui lance de l'eau.

Rivière de Capalita.

Village Indien, où Dampier voit de la Vanille, qu'il nomme Vinello.



J. v. Schley direx.

1. Vanille. 2. Mamey.

mais ils ajoûtèrent qu'on voyoit peu d'Espagnols dans leur Canton. Dampier observa qu'ils faisoient sécher, au Soleil, une grosse quantité de Vanille (*x*); quoique leur Pays, depuis la Mer jusqu'au Village, ne soit qu'une terre noire, mêlée de pierres & de rochers, & couverte de grands arbres.

En sortant du Havre de Gatulco, le 12 d'Octobre, Dampier observa que pendant l'espace de vingt ou trente lieues, les Terres sont à l'Ouest & un peu au Sud. Il fallut suivre la Côte d'aussi près qu'il étoit possible, parceque les vents de Mer étoient toûjours contraires, & qu'à l'Est on fut arrêté par un courant, qui obligea de mouiller à *Sacrificio*, petite Isle verte, d'un demi mile de longueur, à la distance d'une lieue de Gatulco. Une belle Baye, qu'on découvre à l'Ouest de l'Isle, n'étant pas moins dangereuse par les rochers, dont elle est remplie, la meilleure Rade est entre l'Isle & la Terre-ferme, à cinq ou six brasses d'eau. Après avoir levé l'ancre, on continua de suivre une Côte, où la Mer est fort grosse, & qui ne laisse pas de s'ouvrir par quantité de Bayes sablonneuses. De quatre Canots, qui avoient été détachés pour aller reconnoître *Port Angels* (*y*), deux revinrent à bord, le 22, sans l'avoir pu trouver; & les deux autres, emportés par le vent, ne reparurent que plusieurs jours après.

Isle de Sacrificio.

Cependant, on étoit alors vis-à-vis de Port Angels, que les Pilotes du Vaisseau reconnurent plus heureusement. C'est une grande Baye ouverte, avec deux ou trois Rochers à l'Ouest; & le mouillage est sûr, dans toutes ses parties, à trente, vingt, & douze brasses d'eau: mais jusqu'à douze brasses, on y est exposé à tous les vents de Mer. Le flux y monte au Nord Est, de la hauteur de cinq pieds; & la Mer y est toûjours si grosse, qu'on ne peut guères descendre au rivage qu'à l'Ouest, derrière les Rochers. Dampier s'étonne que les Espagnols comparent la bonté de ce Havre à celle de Gatulco, qui est une Rade presque fermée. Il n'est pas aisé de le connoître au portrait qu'ils en font; & de-là venoit l'erreur des deux Canots: mais on le distingue plus facilement à ses propres marques,

Port Angels.

(*x*) Il la nomme *Vinello*, & dans sa description, il traite toujours la plante de vigne. „ Le Vinello, dit-il, est une petite gousse, „ pleine de petites graines noires. Elle est „ d'environ quatre ou cinq pouces de long, „ & de la grosseur de la côte d'une feuille de „ tabac, à laquelle elle ressemble fort quand „ elle est séche. Elle croît sur un petit pied „ de vigne, qui monte & se soutient à la faveur des arbres voisins, autour desquels „ elle s'entortille. C'est d'abord une fleur „ jaune, d'où procéde ensuite la gousse. Elle „ est verte en se formant, mais à mesure „ qu'elle meurit, elle devient jaune. Alors „ les Indiens, qui cultivent cette plante, la „ cueillent & l'exposent au Soleil; ce qui la „ rend douce & d'un gris châtain. Ensuite, „ ils la pressent souvent entre leurs doigts, „ mais sans l'applatir. Je ne sçais s'ils y font „ autre chose, mais j'ai vû les Espagnols polir ce fruit avec de l'huile. Il y a quantité „ de ces vignes à *Bocca-Toro*, où j'ai essayé „ d'en cultiver. Je n'en ai pu venir à bout; „ ce qui me fait croire que les Indiens ont „ pour cela quelque secret que j'ignore. Un „ Anglois nommé *Cree*, homme fort curieux, „ ne fut pas plus heureux que moi. Il sçavoit la langue Espagnole; il avoit été Prisonnier sept ans à Porto-Bello, & à Carthagene: cependant, toutes ses recherches „ n'avoient pu lui faire trouver personne qui „ entendît le ménagement du vinello. Outre „ l'usage que les Espagnols en font pour parfumer le chocolat, quelques-uns en mettent parmi le tabac, pour lui donner une „ odeur agréable." *Ibid. Page* 251.

(*y*) Nos Cartes le nomment le *Port des Anges* R. d. E.

DAMPIER. 1685.

ques, & par sa Latitude, qui est de quinze degrés du Nord. La Côte, qui le borne, est élevée. Le terroir, dans quelques endroits, en est rouge & sablonneux, melé de Bois & de Pâturages, & remarquable par la grandeur de ses arbres. Les Avanturiers y trouvérent de l'eau douce & quantité de bestiaux.

Lac d'eau salée.

Le 27, ayant remis à la voile, ils allèrent mouiller, à seize brasses d'eau, près d'une petite Isle, dont les Espagnols ne parlent point dans leurs Livres de Marine, située à moins d'un mile de la Terre-ferme, & six lieues, à l'Ouest, de Port Angels (z). Le lendemain, à la vûe d'une Côte remplie de petites montagnes & de vallées, ils rencontrèrent les deux Canots qu'ils croyoient perdus. Ces deux petits Bâtimens, ayant remonté fort loin pour trouver Port Angels, étoient entrés à leur retour dans une grande Rivière, où ils avoient été surpris par cent cinquante Espagnols: mais ils s'étoient sauvés, sans autre disgrace que celle d'un homme blessé; & de-là ils étoient entrés, à seize degrés quarante minutes de Latitude du Nord, dans un Lac d'eau salée, où ils avoient trouvé quantité de poisson sec, dont ils apportèrent une partie à bord. L'entrée de ce Lac n'a pas dix toises de large. Elle a, de chaque côté, des rochers assez hauts, derrière lesquels plusieurs personnes peuvent s'embusquer fort avantageusement, pour en defendre l'accès. Swan, regrettant le poisson, que les deux Canots n'avoient pu charger, en fit partir un, avec douze hommes, pour aller prendre le reste. Mais les Espagnols, qui avoient vû disparoître une partie de leur provision, s'étoient assemblés derrière les rochers. Ils laissèrent avancer le Canot jusqu'à l'extrêmité du Canal, qui est long d'un quart de mile, & faisant feu tout d'un coup, ils blessèrent plusieurs de leurs Ennemis. Dans leur première consternation, les Avanturiers, n'osant retourner par la même voye, s'avancèrent dans le Lac, & ramèrent jusqu'au centre, où ils se trouvérent hors de la portée du fusil. De-là, ils cherchèrent des yeux quelque ouverture, pour sortir, plus large que celle par laquelle ils étoient entrés: mais, n'en appercevant aucune, ils passèrent deux jours & trois nuits dans cette situation. Le Vaisseau & les trois Barques étoient à l'ancre, trois lieues au-dessous du Lac; & Swan, loin de s'allarmer du retardement de son Canot, s'imagina que les douze Avanturiers avoient fait quelque découverte importante, qui les occupoit plus utilement que la pêche. Cependant plusieurs coups de fusil, qui se firent entendre du côté du Lac, porterent Townley à s'avancer avec sa Barque. Il comprit bientôt l'embarras de ses Compagnons; & débarquant proche des rochers, il chassa les Espagnols de cette retraite. Sans un secours si présent, le sort des douze Avanturiers auroit été de mourir de faim au milieu du Lac, ou d'être massacrés par leurs Ennemis (a).

Danger auquel les Avanturiers y sont exposés.

Rocher d'Algatros.

Swan continua de faire côtoyer l'Ouest, avec le vent de Terre & la faveur du courant. Le 2 de Novembre, on passa près d'un Rocher, que les Espagnols nomment *Algatros*. Le Pays voisin est couvert de bois, & mon-

(z) C'est apparemment celle que nos Cartes nomment *la Galera*. R. d. E.

(a) Pag. 251 & précédentes.

montueux dans l'éloignement. On apperçoit, près du rivage, sept ou huit Rochers, fort remarquables par leur blancheur, qui sont éloignés de cinq ou six miles, à l'Ouest d'Algatros. A quatre ou cinq miles du rivage, au Sud-Quart-d'Ouest de ces Rochers, un dangereux Banc de sable s'élève presqu'à la surface de l'eau. Deux lieues, à l'Ouest des mêmes Rochers, on rencontre une assez grande Rivière, qui forme une petite Isle à son embouchure, & dont le Canal, du côté de l'Orient, est bouché par des sables; mais celui de l'Ouest est assez creux pour recevoir des Canots. Les Espagnols ont, sur ses bords, une Redoute, qui commande l'Aiguade, & qui n'empêcha point les Avanturiers d'y descendre, quoiqu'elle n'eût pas moins de deux cens hommes pour sa défense. Dampier confesse, avec ingénuité, que si les Espagnols prenoient aisément la fuite, malgré la force de leurs retranchemens & la supériorité de leur nombre, c'est qu'ils manquoient de petites armes à feu, dont les Avanturiers étoient mieux pourvus. Il se trouva, dans le Fort, une grosse quantité de sel, qu'ils tenoient en réserve pour saler le poisson qu'ils prenoient dans le Lac. C'est presque uniquement une espèce de brochet, que les Anglois nomment *Snook*, & qui n'est, ni d'eau douce, ni de Mer. Sa longueur est environ d'un pied. Il est rond, & de la grosseur du bas de la jambe, avec la tête un peu longue & l'écaille blanchatre. L'abondance en est extrême dans tous les Lacs salés de ces Régions. Mais, Dampier ignore comment les Espagnols le prennent. Jamais les Avanturiers ne trouvèrent, sur cette Côte, ni filets, ni hameçons, ni lignes, ni même une Barque ou un Canot.

Raison qui donnoit de l'avantage aux Avanturiers sur les Espagnols.

Ils marchèrent l'espace de deux ou trois lieues dans le Pays, sans y rencontrer plus d'une maison, où quelques Mulâtres, qu'ils firent prisonniers, leur apprirent qu'un Vaisseau de Lima étoit nouvellement arrivé au Port d'Acapulco. Townley, qui ne respiroit que l'occasion de se procurer un bon Vaisseau, la crut certaine, s'il pouvoit persuader à ses gens d'entrer avec lui dans ce Port. Il en fit aussi-tôt la proposition. Elle fut approuvée de tous les Equipages, malgré l'opposition du Capitaine Swan, qui en représenta vivement le danger. Mais l'avis de Townley ayant prévalu, on remit à la voile pour continuer de côtoyer l'Ouest vers Acapulco. Le 7, on en découvrit les hauteurs, à la distance d'environ douze lieues, surtout une Montagne ronde, entre deux autres, dont la plus Occidentale, qui est fort grosse & d'une hauteur extraordinaire, se termine par un double sommet, de la forme de deux mammelles. Celle qui regarde l'Orient est plus haute & plus pointue, que celle du milieu. Depuis la dernière de ces trois Montagnes, la Terre s'allonge en penchant du côté de la Mer, & finit par une Pointe haute & ronde. Vers le soir, Townley prit cent quarante hommes dans douze Canots, pour tenter l'entreprise qu'il avoit conçue.

Projet audacieux du Capitaine Townley.

Le Port d'Acapulco est également large & commode. On rencontre, à l'entrée, une petite Isle basse, qui s'étend d'un mile & demi de l'Est à l'Ouest, & qui n'a pas plus d'un demi-mile de largeur. Le Canal est bon de chaque côté, en prenant l'avantage du vent. On entre par un vent de Mer, comme on sort par un vent de Terre; & ces deux vents sont favora-

Situation du Port d'Acapulco.

DAMPIER. 1685.

vorables tour-à-tour, l'un le jour & l'autre la nuit. Le Canal Occidental est le plus étroit; mais il est si profond, qu'on ne peut y mouiller. C'est celui par lequel passent les Vaisseaux de Manille; au lieu que ceux de Lima prennent le Canal du Sud-Ouest. Le Port s'étend d'environ trois miles au Nord; ensuite, s'étrécissant beaucoup, il tourne à l'Ouest, & règne encore l'espace d'un mile. La Ville est au Nord-Ouest, à l'entrée de ce passage étroit. Elle est défendue, vers le rivage, par une Platte-forme, montée de plusieurs pièces de canon. Sur la rive opposée, du côte de l'Est, on a bâti un Fort, qui n'a pas moins de quarante pièces de gros calibre. Les Vaisseaux passent ordinairement vers le fond du Havre, entre le canon du Fort & celui de la Platte-forme.

Townley entreprend d'y enlever un Vaisseau.

TOWNLEY fut d'abord assailli d'un grain violent, qui faillit d'abréger son expédition par le naufrage de tous ses Canots. Cependant il eut le bonheur d'entrer, la seconde nuit, dans un bon Havre, nommé *Port Marquis*, une lieue à l'Est de celui d'Acapulco. Là, ses gens employèrent tout le jour à faire sécher leurs habits, leurs armes & leurs munitions. La nuit suivante, ils s'avancèrent vers le terme de leurs espérances. Dans la crainte d'être entendus, ils ne se servirent point de leurs rames; mais agitant leurs avirons sans les faire sortir de l'eau, comme s'il eût été question de pêcher une Manate, ils arrivèrent fort près de la Ville, où ils trouvèrent le Vaisseau entre la Platte-forme & le Fort, à cent verges de l'un & de l'autre. Après l'avoir assez considéré pour reconnoître le danger de leur entreprise, ils la jugèrent tout-à-fait impossible. Alors, retournant avec autant de précaution qu'ils étoient venus, ils ne furent pas plutôt hors de la portée des Forts, que dans le chagrin d'avoir fait une course inutile, ils descendirent au rivage, pour donner brusquement sur une Compagnie d'Espagnols, qui avoit été postée dans ce lieu depuis le jour précédent; mais ils ne lui firent pas d'autre mal, que de l'effrayer par le bruit. Le jour, qui parut bientôt, leur donna le tems d'observer, de l'entrée du Havre, tous les mouvemens qui se faisoient autour de la Ville & du Fort. Ensuite, ils revinrent à bord, fatigués, affamés, & desespérés de leur avanture (*b*).

Côte à l'Ouest de ce Port.

LE 12, ils firent voile, pour s'avancer plus à l'Ouest, avec un vent de Terre, qui est ordinairement Nord-Est sur cette Côte, tandis que les vents de Mer y sont Sud-Ouest. Ils passèrent près d'une Baye sablonneuse, qui a plus de vingt lieues de long. La Mer y bat avec tant de violence, qu'il est impossible aux Canots d'en approcher. Cependant le mouillage n'en est pas moins bon, à un mile ou deux de la Côte. Elle produit diverses sortes d'arbres, surtout des palmiers, qui forment quantité de petits bois, d'un bout de la Baye jusqu'à l'autre. L'intérieur du Pays est rempli de petites montagnes stériles, entre lesquelles on découvre autant de petits vallons, d'une verdure agréable. La Montagne de *Petaplan* se fait remarquer à l'Ouest de la Baye, vers dix-sept degrés trente minutes de Latitude du Nord. C'est une Pointe ronde, qui s'avance dans la Mer, & qu'on prend de loin pour une Isle. Les Avanturiers firent plusieurs descentes au-delà

(*b*) *Ibid.* pag. 263.

delà de cette Montagne. Entre plusieurs sortes de poissons, qu'ils y prirent en abondance, Dampier vante le *Poisson Juif* (c), qui ressemble fort au merlus, avec cette différence, qu'il est beaucoup plus gros. Il pèse trois, quatre & jusqu'à cinq cens livres. Sa chair est ordinairement fort grasse, mais d'un excellent goût. Il a la tête large, & les écailles fort grandes. Sa retraite est entre les rochers.

DAMPIER. 1685.

Le Havre de *Chequetan*, où les Avanturiers mouillèrent, deux lieues à l'Ouest de la même Montagne, offre un lieu propre à carener les Vaisseaux, près d'une petite Rivière d'eau douce. Trois miles plus loin, dans un lieu, qui se nomme *Estapa*, ils trouvèrent, assez près de la Mer, des pâturages remplis de bœufs & de vaches, dont ils tuèrent un grand nombre. Leur bonheur amena, dans le même lieu, quelques Voituriers, qui conduisoient, sur des mules, quarante sacs de farine, du chocolat & quantité de marchandises de Terre, pour Acapulco. Les mules leur servirent, pour transporter à bord un assez riche butin.

Havre de Chequetan.

Ils remirent à la voile. Les vents de Terre, en cet endroit de la Côte, sont Nord, & les vents de Mer, Ouest-Sud-Ouest. A l'Ouest des montagnes, qui se présentent en grand nombre, on découvre plusieurs vallées, agréables & fertiles. Le 25, à dix-huit degrés huit minutes de Latitude du Nord, Dampier en remarqua une, plus haute que toutes les autres, & dont le sommet se divise en deux pointes. Les Livres Espagnols placent, à peu de distance, une Ville qu'ils nomment *Thelupan*; mais il fut impossible aux Avanturiers d'en trouver le chemin. Swan & Townley descendirent avec deux cens hommes, pour en chercher une autre, qui se nomme *Colima*. Ils ne furent pas plus heureux à la découvrir. Dampier étoit de ce nombre. „ Il y a si peu de Commerce, dit-il, aux environs de cette „ Mer, que nous ne pûmes trouver de Guides, pour prendre langue, ou „ pour nous faire mener aux lieux habités. De toute cette Côte, Acapul- „ co est la seule Ville, dont on puisse approcher par Mer. Nous fîmes „ vingt lieues le long du rivage, & nous le trouvâmes par-tout fort in- „ commode pour une descente. On n'y découvre aucune trace d'Habi- „ tans. Nous fûmes surpris de trouver déserte, une belle vallée, qui se „ nomme *Maguella*. Dans toutes ces courses, nous ne vîmes qu'un seul „ Cavalier, à l'endroit où nous fîmes nôtre descente. C'étoit apparem- „ ment une Vedette, qu'on avoit posée pour nous observer. Nous sui- „ vîmes facilement la trace du cheval, sur le sable de la Baye: mais „ nous la perdîmes dans les Bois, & toutes nos recherches ne purent nous „ faire trouver les maisons, ou la Ville, d'où le Cavalier étoit venu. „ Le 28, nous retournâmes à bord, avec autant de chagrin que de fa- „ tigue (d)".

Ville de Thelupan.

Vallée de Maguella.

Cependant les Avanturiers découvrirent, de leurs Vaisseaux, le Volcan de Colima. C'est une fort haute Montagne, vers dix-huit degrés trente-six minutes du Nord, qui ne paroît pas à plus de cinq ou six lieues de

Volcan & Ville de Coliman.

(c) Il croit qu'on lui a donné ce nom, parcequ'ayant des écailles & des nâgeoires, il est net, suivant la Loi Mosaïque. Aussi les Juifs en mangent-ils sans scrupule. *Ibid.* pag. 264.

(d) Pag. 267.

Dampier. 1685.

de la Mer. Elle se termine par deux petites Pointes, de chacune desquelles on voit sortir sans cesse des flammes ou de la fumée. La Ville de Colima, qui lui donne son nom, n'en sçauroit être éloignée. Les Espagnols en vantent la grandeur & les richesses, & parlent de la vallée, où elle est assise, comme de la plus agréable & la plus fertile Partie du Mexique. Dampier lui donne dix lieues de large, près de la Mer, „ où elle „ forme, dit-il, une petite Baye: mais il ne put juger combien elle s'a„ vance dans le Pays. On assure qu'elle est remplie de jardins bien culti„ vés, & de champs fertiles, qui produisent du froment & toutes sortes „ de grains. La Côte, qui est basse & sablonneuse, semble inviter à des„ cendre: mais les vagues y sont si violentes, qu'il est impossible d'en ap„ procher. On y voit beaucoup de Bois à l'Est, pendant l'espace d'envi„ ron deux lieues; après lesquelles on trouve une Rivière assez profonde, „ où la barre est malheureusement si haute, qu'elle en ferme l'entrée aux „ moindres Canots. Les Avanturiers regrettèrent amérement de ne pou„ voir faire d'autres découvertes, dans cette charmante vallée (e)".

Port de Sallagua.

Le premier de Décembre, ils passèrent près d'un Port, nommé *Sallagua*, à dix-huit degrés cinquante-deux minutes de Latitude. Il fait partie d'une Baye assez profonde, & divisée par deux rochers pointus, où l'on peut mouiller en sûreté à dix ou douze brasses. Un ruisseau d'eau douce s'y jette dans la Mer. Les Avanturiers y découvrirent une grande maison, & quantité d'Espagnols à cheval & à pied, qui sembloient les défier par une contenance fort guerrière. Swan & Townley mirent à Terre deux cens hommes, qui leur firent prendre aussi-tôt la fuite. Ce détachement suivit, pendant l'espace d'environ quatre lieues, un grand chemin, qui sembloit conduire dans l'intérieur du Pays: mais le trouvant embarrassé de bois & de rochers, qui pouvoient favoriser une embuscade, les plus hardis jugèrent à propos de retourner sur ses traces. Deux Mulâtres, qu'ils firent prisonniers, leur apprirent qu'il conduisoit à une grande Ville, nommée *Oarrha*, qui étoit éloignée de quatre journées, & d'où les Troupes Espagnoles étoient venues; qu'il n'y avoit pas de Place considérable à moins de distance, & que le Pays étoit pauvre & désert. Ils ajoûtèrent que ces Troupes avoient été rassemblées pour secourir le Vaisseau des Philippines, qu'on attendoit de jour en jour, & qui devoit mettre à Terre, dans ce lieu, les Passagers, qui venoient de Manille au Mexique. L'exemple d'un célèbre Armateur Anglois, nommé Thomas *Cavendish*, ou *Candish*, entre les mains duquel ce Vaisseau étoit autrefois tombé, à la hauteur du Cap de Saint Luc, détermina les Avanturiers à tenter une si belle entreprise. Ils firent voile aussi-tôt, pour aller croiser vers le Cap Corientes. L'ardeur de s'enrichir leur fit mépriser les maladies qui commençoient à les attaquer. C'étoient des fièvres, qui dégénéroient en hydropisie. Plusieurs en moururent, & Dampier en souffrit long-tems. L'hydropisie est la maladie générale de cette Côte. Les Naturels ne connoissent pas de meilleur remède, que la pierre de l'espèce de crocodile, que les Anglois ont nommé *Alligator*. Il en a quatre à chaque jambe, les unes

Ville d'Oarrha.

Hydropisie commune sur cette Côte, & son remède.

(e) Pag. 269.

unes proche des autres, & comme enchassées dans la chair. On en pulverise une, qu'on avalle avec de l'eau. Mais, quoique Dampier & ses Compagnons, n'ignorassent point cette recette, qu'ils avoient vûe dans un Almanac du Mexique (*f*), ils ne pouvoient espérer de trouver facilement des alligators; & la crainte de manquer le Vaisseau des Philippines, leur fit passer, entre Sallagua & le Cap Corientes, plusieurs Rivières, qui leur en auroient peut-être offert. En approchant du Cap, les Terres leur parurent assez élevées, mais bordées de rochers blancs. L'intérieur du Pays est rempli de montagnes stériles & désagréables à la vûe. Une chaîne d'autres montagnes, parallèles à la Côte, finit à l'Ouest par une belle pente; mais à l'Est, elles conservent leur élévation, & se terminent par une hauteur escarpée, qui se divise en trois petits sommets pointus, auxquels cette figure, qui approche assez d'une couronne, a fait donner, par les Espagnols, le nom de *Coronada*.

Cap de Corientes, & sa situation.

Les Avanturiers arrivèrent, le 11, à la vûe du Cap de Corientes, qu'ils avoient au Nord-Quart-d'Ouest. La hauteur en est médiocre, & le sommet plat & uni; mais il est remarquable par quantité de rochers escarpés, qui s'avancent jusqu'à la Mer. Dampier le place à vingt degrés vingt & une minutes (*g*) de Latitude du Nord. Sa Longitude, depuis le Pic de Tenerife, est de vingt-trois degrés cinquante & une minutes (*h*); mais il la prend, dit-il, à l'Ouest, suivant le cours de son Voyage, & suivant ce compte, il trouve ce Cap à cent vingt & un degrés quarante & une minutes du Lézard: de-sorte que la différence du tems monte à huit heures & près de six minutes (*i*).

Isles de Chametly.

Il étoit question d'attendre le Vaisseau des Philippines, qui passe toujours à la vûe du Cap. Mais, après avoir réglé les postes & les distances des quatre petits Bâtimens, il fallut penser à faire de l'eau. La Côte n'en offrant point, on y laissa quatre Canots avec quarante-six hommes, tandis qu'on feroit voile vers les Isles de *Chametly*. Elles sont à seize ou dix-huit lieues à l'Ouest du Cap de Corientes (*k*); la plûpart petites, basses, couvertes de Bois & bordées de Rochers. On en compte cinq, qui forment une demie lune. Leur éloignement de la Côte n'est pas d'un mile; & dans l'intervalle, on trouve une bonne Rade, à couvert de tous les vents. Elles sont habitées par des Pêcheurs, qui portent le fruit de leur travail à la *Purification*; grande Ville, située à quatorze lieues dans les Terres.

Ville de la Purification.

Les Avanturiers arrivèrent le 20, aux Isles de Chametly, du côté du Sud-Est; où le mouillage est bon à cinq brasses d'eau, sur un fond sablonneux. Ils y trouvèrent de l'eau & du bois; mais ils n'y virent pas d'autres mar-

(*f*) Pag. 277.

(*g*) *Vingt-huit* minutes, suivant l'Original.

(*h*) Selon Dampier, *cinquante-six* minutes; mais il y a une prodigieuse erreur dans les degrés; il faut lire 270, au lieu de *vingt-trois*. R. d. E.

(*i*) Pag. 272.

(*k*) En voulant corriger l'expression de Dampier, qui écrit *de l'Ouest*; c'est-à-dire de la Pointe Occidentale, Mr. Prevost place mal ces Isles, qui sont au Nord du Cap de Corientes. R. d. E.

DAMPIER. 1685.

marques d'habitation, que trois ou quatre vieilles cabanes. Ils jugérent que les Pêcheurs y venoient dans le tems du Carême, & n'y demeuroient pas constamment. Cependant, sur quelques informations, Townley partit avec un Détachement de soixante hommes, pour se rendre, à sept ou huit lieues de-là, dans un Village d'Indiens. Pendant cette expédition, les quatre Canots, qui étoient au Cap, passérent à l'Ouest jusqu'à la Vallée de *Valderas*, ou *Valdiris*, située au fond d'une profonde Baye, entre le Cap & la Pointe de *Pontique*, qui sont à dix lieues l'un de l'autre. Cette Vallee a trois lieues de large. La Baye est sablonneuse, & commode pour une descente. Une belle Rivière, qui s'y jette, reçoit facilement les Batteaux: mais, vers la fin de la saison séche, qui comprend Février, Mars, & une partie d'Avril, l'eau n'est pas sans un petit goût de sel, qui fait peu rechercher l'Aiguade. La Vallée est bornée par une petite montagne verte, dont la pente est fort agréable du côté de la Mer. Elle est enrichie de Pâturages fertiles, mêlés de Bois, entre lesquels on voit croître une si grande abondance de guaves, d'oranges & de limons, qu'il semble que la Nature en ait voulu faire un jardin. Les Pâturages sont remplis de bœufs & de vaches. On y voit aussi quelques chevaux; mais les Avanturiers n'y purent découvrir une maison (*l*).

Belle Vallée de Valderas.

Les Avanturiers y tombent dans une embuscade.

ILS descendirent dans un si beau lieu, au nombre de trente-sept, avec une ardeur proportionnée à leurs espérances. Mais à peine eurent-ils fait trois miles, qu'ils tombèrent dans une embuscade de cent cinquante Espagnols. Ils trouvèrent heureusement un petit bois, qui les mit à couvert de la Cavalerie, & d'où ils tuèrent dix-sept hommes (*m*), dont la chute refroidit les autres. De leur côté, ils en perdirent quatre; mais leurs Ennemis s'étant dissipés, ils ne trouvèrent aucun obstacle pour revenir à bord. Townley arriva dans ces circonstances, avec quantité de provisions, qu'il avoit enlevées aux Indiens; & l'abondance, qui régna pendant quelques jours, dans tous les Equipages, les consola d'une disgrace à laquelle ils s'étoient exposés témérairement.

CEPENDANT, après avoir continué long-tems de croiser sur cette Côte, sans voir paroître le Vaisseau de Manille, ils jugérent qu'il avoit pû leur échapper, tandis qu'ils étoient à chercher de l'eau & des vivres; & cette idée leur fit regretter le tems qu'ils avoient employé à l'expédition d'Acapulco. Townley, pour qui ces regrets étoient autant de reproches, en prit occasion de quitter Swan, & de retourner sur les Côtes du Pérou. Dans cette division de sentimens & d'intérêts, Dampier, moins ardent pour s'enrichir, que pour acquérir de nouvelles connoissances, ne balança point à choisir, entre les Capitaines, celui qui vouloit aller plus loin au Nord-Ouest. „ Nous partîmes donc, dit-il, Townley pour l'Orient, & „ nous pour l'Occident, résolus d'aller si loin, que nous trouverions des „ Etablissemens Espagnols (*n*)".

1686.

LE 17 de Janvier, Swan quitta l'agréable Vallée de Valderas, & doubla Pontique, qui en est la Pointe Occidentale, à vingt degrés cinquante minu-

(*l*) Pag. 274.
(*m*) Dampier dit *vingt-sept* hommes & le Capitaine. R. d. E.
(*n*) Pag. 277.

minutes de Latitude du Nord. Elle est haute, ronde & pierreuse. Une lieue plus loin à l'Ouest, on rencontre deux petites Isles du même nom, environnées de Rochers blancs & pointus. La route la plus sûre est à gauche de ces Isles. Au-delà de la Pointe, la Côte règne vers le Nord, pendant l'espace d'environ dix-huit lieues, & s'ouvre par diverses Bayes sablonneuses. Le 14, on apperçut, à vingt & un degrés quinze minutes du Nord (*o*), une petite Roche blanche, peu différente d'un Vaisseau qui porte ses voiles. Elle est séparée du Continent par un bon Canal, d'environ trois lieues de largeur, où l'on trouve, vers la Roche même, douze à quatorze brasses d'eau: mais, pour approcher plus près de la Côte, il faut employer continuellement la sonde. Depuis cette espèce d'Isle, la Côte panche plus au Nord, & forme une belle Baye, où la violence des vagues ne permet pas d'aborder. Swan mouilloit, chaque jour au soir, & mettoit le matin à la voile avec un vent de Terre. Le 20, il jetta l'ancre trois miles à l'Est de quelques Isles, qui se nomment *Chametly*, quoique différentes de celles qu'on a décrites sous le même nom. Leur situation est à vingt-trois degrés onze minutes du Nord (*p*), vers le Midi du Tropique, à la distance d'environ trois lieues du Continent. Elles sont assez hautes, & quelques-unes produisent différentes sortes d'arbrisseaux; mais la plûpart sont pierreuses & stériles.

DAMPIER 1686.

Secondes Isles de Chametly.

DAMPIER observa, dans les deux plus Septentrionales, plusieurs Bayes sablonneuses, où l'on trouve une espèce de fruit aussi remarquable par sa figure, que par son nom, & par l'agrément de son goût, qui tire un peu sur l'aigre. Il en distingua même deux sortes; l'un jaune, & l'autre rouge. Le jaune croît sur une tige verte, de la grosseur du bras, & haute de plus d'un pied. Ses feuilles ont un demi pied de long, sur un pouce de large, & sont bordées de piquans fort pointus. Le fruit sort au sommet de la tige, en deux ou trois gros pelotons, dont chacun en contient seize ou vingt. Il est de la grosseur d'un œuf, de figure ronde & de couleur jaune. La peau en est assez épaisse, & la poulpe mêlée de petites graines noires. Il se nomme *Pingouin*. Le rouge, qui porte aussi ce nom, est de la couleur d'un petit oignon sec, & de la figure d'une quille. Il ne croît pas sur une tige. Il tient à la terre par un bout, & de l'autre il s'élève à côté de soixante ou soixante & dix fruits de son espèce, qui croissent ensemble, fort près les uns des autres, & tous sur la même racine. Ils sont environnés de longues feuilles, d'un pied & demi ou deux pieds de long, aussi piquantes que celles du pingouin jaune. Ces deux fruits se ressemblent fort par le goût. Ils sont tous deux extrêmement sains, & jamais ils ne nuisent à l'estomac: mais si l'on en mange avec excès, on sent de la chaleur, avec un petit chatouillement, à l'anus (*q*).

Pingouins, fruit singulier.

On trouve aussi des veaux marins sur le rivage des mêmes Isles; & Dampier fait remarquer que c'est la première fois qu'il en ait vû dans ces Mers, au Nord de la Ligne (*r*).

Veaux marins rares au Nord de la Ligne.

SWAN

(*o*) *Treize* minutes, suivant Dampier. R. d. E.

(*p*) Mr. Prevost n'avoit mis ici que *trois* degrés. R. d. E.

(*q*) Page 279.

(*r*) Page 280.

DAMPIER. 1686.

Swan mit cent hommes dans ses Canots, pour aller chercher au Nord la Rivière de *Cullacan*, qui est peut-être celle de *Piaztla*, que plusieurs Géographes mettent dans la Province de Cullacan, vers les vingt-quatre degrés de Latitude Septentrionale. Il apprit, de quelques Prisonniers, que les Espagnols y ont, à l'Orient, une belle Ville, environnée de riches pâturages, & qu'ils passent dans leurs Canots sur le rivage de la Californie pour y pêcher. Dampier a sçu depuis, d'un Espagnol, qui s'étoit employé à cette pêche, qu'on y trouve, en effet, quantité d'huitres perlières, mais que les Indiens, voisins du lieu où elles se pêchent, étoient mortels Ennemis de sa Nation. Swan fut trois ou quatre jours absent, & fit plus de trente lieues sans trouver aucune Rivière. Il trouva cette Côte fort basse, les Bayes sablonneuses, & la Mer si grosse, qu'elle ne permet pas d'y descendre. A son retour, il rencontra son Vaisseau, qui suivoit aprés lui la Côte de Cullacan. Cette rencontre se fit à vingt-trois degrés trente minutes de Latitude, d'où il retourna vers l'Est; & c'est le plus loin que Dampier ait pénétré au Nord de cette Côte (s).

Ouverture qui conduit à Rio de Sal.

A six ou sept lieues au Nord-Nord-Ouest des secondes Isles de Chametly, on trouve une ouverture étroite, qui mène dans un Lac, situé douze lieues à l'Est, & paralléle à la Terre. Les Espagnols le nomment *Rio de Sal*, parceque l'eau en est salée. On y entre facilement avec des Chaloupes, & le debarquement y est commode. A l'Ouest du Lac, les Avanturiers trouvèrent du maïz & quantité de bestiaux. Ils s'avancèrent l'espace de quatre ou cinq lieues, malgré l'opposition d'un Corps d'Espagnols & d'Indiens, qui ne firent pas une longue résistance; & sur les informations d'un Prisonnier,

Ville de Massaclan.

ils arrivèrent à *Massaclan*, Ville Indienne qu'ils trouvèrent abandonnée de ses Habitans. Après y avoir passé la nuit, ils enlevèrent paisiblement toutes les provisions qu'ils purent transporter à leurs Canots.

Rivière & Ville de Rosario.

Le 2 de Février, Swan alla descendre, avec quatre-vingt hommes, dans la Rivière de *Rosario*. Il marcha vers la Ville du même nom, qui est à neuf miles de la Mer, & qui n'est habitée que par des Indiens. Quelques Prisonniers, qu'il y fit, l'assurèrent, qu'à deux lieues de la Place, il trouveroit des Mines d'or; mais il aima mieux retourner à bord, avec quelques boisseaux de maïz, qu'il avoit enlevé, & qui valoit mieux, pour ses gens,

Singulière situation des Avanturiers.

que tout l'or du Monde. „ Si l'on considère, observe Dampier, quelle „ étoit nôtre situation sur cette Côte, Etrangers, sans Pilote pour nous „ mener aux Rivières, & sans autres provisions que celles dont nous é„ tions redevables au hasard, on admirera la constance qui nous y rete„ noit si long-tems. Quoique nôtre Livre de Pilotage nous fût d'une gran„ de utilité pour trouver les Rivières, comme nous manquions de Guides „ pour nous conduire aux Plantations, deux ou trois jours se perdoient „ en recherches, avant que de pouvoir découvrir un lieu favorable pour „ la descente; & lorsque nous étions à terre, nous ne sçavions de quel „ côté prendre, pour chercher une Ville; à moins que le hasard ne nous „ fît tomber dans quelque chemin. A la vérité, les Prisonniers, que nous „ avions à bord, sçavoient les noms de diverses Habitations du voisinage; „ mais

(s) *Ibidem.*

„ mais ils ignoroient le chemin comme nous, pour y aller de la Mer, & „ la prudence ne nous permettoit pas de nous éloigner long-tems de nos „ Canots (*t*)". La Rivière de Rosario est à vingt-deux degrés cinquante & une minutes de Latitude du Nord. On voit, dans le Pays, une Montagne, en forme de pain de sucre, au Nord-Est Quart-de-Nord; & vers l'Ouest de cette Montagne, on en découvre une autre, de forme longue, que les Espagnols nomment *Cabo de Cavallo*.

Rivière d'Oleta, & de Saint Jago.

Le 8, Swan fit une course inutile pour chercher la Rivière *Oleta*, qui est à l'Est de celle de Rosario. Mais il trouva, le lendemain, celle de *Saint Jago*, qui est aussi à l'Est; & tous ses Bâtimens mouillèrent près de l'embouchure, à sept brasses d'eau, sur un bon fond. Ils voyoient, sur la Côte, à trois lieues Ouest-Nord-Ouest, un Rocher blanc, nommé *Maxentelbo*; & dans le Pays, au Sud-Est, la haute Montagne de *Zelisco*, dont le milieu s'enfonce en forme de selle. La Rivière de Saint Jago, qui est une des principales de cette Côte, est à vingt-deux degrés quinze minutes. On y trouve dix pieds d'eau à la barre, après le départ même de la marée. Elle n'a guéres moins d'un demi mile de large à l'embouchure, & sa largeur augmente au-delà, par la jonction de trois ou quatre Rivières qui s'y jettent. L'eau en est un peu salée; mais, en creusant deux ou trois pieds à l'embouchure même, on trouve de l'eau douce. Les Avanturiers employèrent deux jours, à roder dans les Anses & les Rivières. Ils se saisirent enfin d'un Indien, qui leur apprit, qu'à la distance de quatre lieues, les Espagnols avoient une Ville, nommée *Sainte Peçaque* (*v*), où il promettoit de servir de Guide. Swan prit cent quarante hommes, avec lesquels il s'avança l'espace de cinq lieues dans la Rivière. Elle n'a plus, dans cet endroit, qu'environ cinquante pas de large; & quoique le Rivage soit assez haut des deux côtés, le Pays est plat & fort uni. Après avoir fait sa descente, Swan laissa vingt-cinq hommes à la garde des Canots; & marchant vers la Place avec les autres, il ne mit pas plus de quatre heures à s'y rendre. Le chemin, par lequel son Guide Indien le fit passer, offroit tantôt des bois, tantôt de riches pâturages, remplis de chevaux, de bœufs & de vaches. Tous les Habitans de la Ville ayant pris la fuite à son approche, il y entra sans résistance.

Les Avanturiers se rendent à Sainte Pecaque.

Description de cette Ville.

Elle est située dans une plaine, & près d'un bois. Ce n'est pas une grande Ville, mais Dampier la trouva fort régulière. La plûpart des Habitans sont Espagnols, & font leur principale occupation de l'agriculture; à la réserve de quelques Voituriers, que les Marchands de *Compostelle* employent au service des Mines. On compte vingt & une lieues, de Sainte Pecaque à Compostelle, & cinq ou six jusqu'aux Mines. L'argent de ce Canton, & généralement celui du Mexique, est estimé plus fin que celui du Pérou. Les Mines en sont aussi plus riches; mais on dit que celles, d'où l'on tire l'or, produisent moins. Les Voituriers de Sainte Pecaque transportent ces métaux à Compostelle, pour y être rafinés, & fournissent aux Esclaves, qu'on fait travailler aux Mines, leur provision de maïz, dont

Ses Mines d'Or & d'Argent.

(*t*) Pag. 283. (*v*) Elle est nommée *Sintiquipaque* dans les Cartes. R. d. E.

DAMPIER. 1686.

dont la Ville abonde, & qui n'est destiné qu'à cet usage. On y trouve aussi du sucre, du sel, & du poisson salé (*x*).

Massacre d'une partie des Avanturiers.

DANS la joye d'une si belle découverte, Swan se hâta de rassembler quantité de chevaux, qui paissoient aux environs de la Ville; & divisant sa troupe en deux Corps, il leur fit porter tour à tour les meilleures provisions aux Canots. Cet ordre, qui le rendoit tranquille dans la Place, tandis que le transport devoit se faire avec la même sûreté, auroit eu tout le succès qu'il s'en étoit promis, s'il eût été fidélement observé. Mais après avoir fait heureusement le premier voyage, ses gens se relâchèrent, pendant leur marche, de l'attention qu'ils devoient avoir autour d'eux. Cinquante-quatre hommes, qui composoient le second Corps, avec autant de chevaux chargés, se laissèrent surprendre par quelques Troupes Espagnoles, qui les tuèrent jusqu'au dernier (*y*). Swan comprit bientôt leur tragique avanture, à la vûe de plusieurs chevaux, qui revinrent seuls à la Ville. Il se mit en marche, à la tête des gens qui lui restoient; & dans son chemin, il trouva les Morts sur le champ de bataille, „ nuds, & si „ déchiquetés, qu'à peine en reconnut-il un seul". Les Espagnols, qui se tenoient à quelque distance, n'eurent pas la hardiesse de l'attaquer; ce qui lui fit juger que les autres étoient tombés dans une embuscade. Dampier perdit, dans cette occasion, *Ringrose*, son intime ami, „ Auteur de „ cette partie de l'Histoire des Boucaniers, dont il fait honneur au „ Capitaine Scharp. Il avoit marqué peu d'inclination pour le Voya- „ ge de Sainte Pecaque; mais il falloit en courir les risques, ou mourir „ de faim (*z*)".

Cette disgrace rebute les autres.

UNE perte si considérable rebuta les Avanturiers, de quelques autres entreprises, qu'ils auroient pû tenter dans la même Rivière. Swan leur proposa d'aller carener leurs Vaisseaux au Cap Saint Luc, dans la Californie, avec le double motif d'y être à couvert des insultes de leurs Ennemis, & d'y pouvoir former quelque liaison avec les Indiens, pour faire de nouvelles découvertes dans le *Lac* (*a*), & pour enlever peut-être les trésors du nouveau Mexique. Ce Lac est peu connu des Espagnols, du moins s'il en faut juger par leurs Cartes & leurs Livres de Pilotage, qui ne s'accordent point dans leurs descriptions. Quelques-uns font une Isle de la Californie, & d'autres la joignent à la Terre-ferme: mais ils n'observent ni les marées du Lac, ni la profondeur de ses eaux; ni les Havres, les Rivières, & les Anses qui sont sur ses bords. Il paroît qu'ils connoissent mieux l'Occident de cette Contrée, du côté de la Côte d'Asie, depuis le Cap Saint Luc, jusqu'au quarantième degré du Nord. Le détail qu'ils en donnent est plus exact & plus uniforme (*b*).

Leurs nouveaux desseins.

Observations sur l'Occident de la Californie.

TOUT

(*x*) Pag. 285.

(*y*) Pag. 287.

(*z*) Pag. 288.

(*a*) C'est Dampier, qui donne ce nom à la Mer vermeille.

(*b*) Les lumières de Dampier, & ses raisonnemens sur les découvertes qu'il proposoit de tenter de ce côté-là, méritent d'autant plus de considération, que c'est peut-être sur ce fondement que Jean de *Fuca*, Martin d'*Aguilar*, & l'Amiral *Fonte*, se sont ouvert de nouvelles routes. „ Je crois, dit- „ il, que la longueur du Voyage, est une „ des raisons qui empêchent de faire des dé- „ couvertes

DAMPIER. 1686.

Le projet de Californie est abandonné.

Tout le monde s'étant rendu à l'autorité de Swan, on fit route, le 21, vers la Californie, & la variété des vents n'empêcha point de tenir la Mer jusqu'au 6 de Mars. Mais on en eut alors de si violens à combattre, qu'au lieu d'avancer, on fut surpris, après un tems couvert & pluvieux, de se retrouver à vingt-cinq degrés cinq minutes du Nord. „ Si nôtre dessein, „ observe Dampier, eût été seulement d'aller en Californie, pour de nou- „ velles découvertes, nous aurions dû faire route à soixante ou quatre- „ vingt lieues de la Côte, où nous aurions évité les vents de Terre & „ profité du véritable vent d'Est alisé (c)". Dans l'impuissance d'avancer, on reprit plus à l'Est, vers les Isles *Maries*, & l'on mouilla le 7, à l'Est de l'Isle du milieu, sur un fond sablonneux, à huit brasses d'eau. Les Maries sont trois Isles désertes, à vingt & un degrés quarante minutes de Latitude Septentrionale, éloignées de quarante lieues Ouest-Sud-Ouest du Cap Saint Luc, en Californie, & de vingt du Cap Corrientes (d). On leur donne quatorze lieues d'étendue Nord-Ouest & Sud-Est. La plus Occidentale est la plus grande; mais elles sont toutes trois assez hautes. Leur terroir est aride, pierreux, & couvert d'arbrisseaux & de broussailles; quoique dans quelques parties, on trouve quantité de grands cédres. Sur toute la Côte, qui est sablonneuse, il croît une plante verte & piquante, dont les feuilles ressemblent beaucoup à celles du pingouin, & les racines à celles du *Semper-vivum* (e). Ces racines, cuites au four, sont la principale subsistance des Indiens de Californie. Les Avanturiers en firent l'essai, avec

Isles Maries & leur description.

„ couvertes dans ces Pays-là. Cependant, il „ n'est pas impossible d'y aller par un chemin plus court que celui que nous prîmes; je veux dire, de passer par le Nord-Ouest. Je sçais que diverses fois on a vainement tenté de trouver ce Passage. Tous „ nos Compatriotes, qui en ont fait l'entreprise, ont tâché de passer du côté de l'Ouest, „ & ont commencé leurs recherches par le „ long de la Baye de David ou de Hudson. „ Mais, si j'avois à faire cette découverte, „ je voudrois entrer d'abord dans la Mer du „ Sud, baisser de-là le long de la Californie, „ & chercher par-là un passage dans les Mers „ de l'Ouest. Comme les autres ont passé la „ belle saison à faire des recherches dans un „ Pays, plus proche & plus connu, & qu'après les avoir faites, la saison rigoureuse „ les a forcés d'abandonner leur dessein, & „ de songer à revenir, de peur d'être surpris „ par l'Hyver, je voudrois, au contraire, „ commencer par les Côtes de la Mer du „ Sud; & par ce moyen, je n'aurois pas be- „ soin de m'en retourner. Au contraire, si „ mon dessein réussissoit, j'aquerrois de nou- „ velles connoissances, & je n'aurois pas à „ craindre ce qui fait peur à ceux qui pas- „ sent d'un Pays connu dans un autre qui ne „ l'est pas. C'est cela, autant que j'en puis „ juger, qui a fait échouer ceux qui ont en- „ trepris, jusqu'ici, de faire ces découver- „ tes, & qui leur a fait abandonner un dessein, „ qui étoit sur le point de réussir.

„ J'en userois de même, si j'avois à faire „ la découverte des passages du Nord-Est. „ Je passerois l'Hyver aux environs du Ja- „ pon, de la Corée, ou au Nord-Est de la „ Chine; & ayant le Printems & l'Eté à moi, „ je voudrois commencer par la Côte de Tar- „ tarie. Si je réussissois, je passerois dans „ les Pays connus, & j'aurois beaucoup de „ tems pour pousser jusqu'à Archangel, ou „ à quelque autre Port. Il est vrai, que, „ s'il en faut croire le Capitaine Wood, le „ Nord-Est n'est pas pratiquable, à cause „ des glaces: mais, combien a-t on vû aban- „ donner, comme impossibles, des desseins „ dont on est venu à bout dans un autre „ tems & par d'autres moyens". *Ibid. pages* 289 & 290.

Nota On peut voir à ce sujet le pour & le contre dans l'Article des glaces ci-dessus. R. d. E.

(c) Page 291.

(d) C'est un autre que celui dont il a été fait mention plus haut. R. d. E.

(e) C'est à la Joubarbe, qu'on donne particuliérement ce nom.

DAMPIER. 1686.

vec peu de satisfaction; & Dampier, qui eut la curiosité d'en faire cuire à l'eau, leur trouva le goût de la bardane. Les trois Isles produisent, d'ailleurs, quantité de guanos & de racons, qui font une grosse espèce de rats, des lapins des Indes, des pigeons & des tourterelles d'une grosseur extraordinaire. La Mer n'y fournit pas moins de poisson. C'est le second endroit de cette Côte, où Dampier ait vû des veaux marins; ce qui le confirma dans l'opinion où il étoit déja, qu'il ne s'en trouve guères que dans les lieux où le poisson est en abondance. Swan nomma l'Isle du milieu, Isle du *Prince George* (f).

Isle du Prince George.

Raisons qui rebutent Swan, & proposition qu'il fait de passer aux Indes Orientales.

IL commençoit à se rebuter lui-même, d'une misère, dont il ne recueilloit aucun fruit. Ses espérances s'étoient soutenues long-tems. Outre les richesses des Pays, dont il avoit suivi la Côte, & l'apparence d'y trouver des Ports, il s'étoit persuadé que la Navigation & le Commerce y étoient florissans, & que Vera-Cruz & Acapulco étoient, au Mexique, ce que Panama & Porto-Bello sont au Pérou; c'est-à-dire, des Marchés où l'on transportoit continuellement les marchandises, de l'une à l'autre Mer. Il ne se trompoit pas dans cette opinion. Mais il avoit cru, mal-à-propos, que ce Commerce se faisoit par Mer; au-lieu qu'il se fait presqu'uniquement par Terre, & le plus souvent par des mulets. Ainsi, renonçant à pousser plus loin ses recherches, il prit le tems où les Avanturiers s'entretenoient de leurs peines, aux Isles Maries, pour leur proposer le Voyage des Indes Orientales. Son dessein particulier n'étoit pas d'y continuer ses brigandages. Il avoit souvent assuré Dampier, qu'il vouloit embrasser la première occasion, pour retourner en Angleterre: mais dissimulant des vûes, qui pouvoient diminuer la soumission de ses gens, il leur parla de croiser à Manille, & de se venger, sur les Espagnols des Philippines, du malheur qu'il avoit essuyé à Sainte Pecaque. Cette couleur, dont il revêtit fort adroitement sa proposition, lui fit obtenir des applaudissemens.

Objections des Equipages.

CEPENDANT, après avoir considéré plus sérieusement la distance des Isles Maries, à l'Isle de *Guaham*, qui étoit le premier endroit où l'on pouvoit relâcher, sans aucune certitude d'y trouver des provisions, la plûpart furent effrayés d'une si téméraire entreprise. Les plus ignorans s'imaginèrent que c'étoit partir pour un autre Monde, & ne se persuadoient pas qu'on en pût trouver le chemin. D'ailleurs, on n'avoit pas pour soixante jours de vivres. Il ne restoit à bord qu'environ quatre-vingt boisseaux de maïz, dont les rats mangeoient chaque jour une partie, avec une quantité fort médiocre de poisson salé. A ces objections, Swan répondit que Thomas Candish & le Chevalier Drake avoient fait le même Voyage en moins de cinquante jours, & que ses Vaisseaux étant meilleurs à la voile que ceux de ce tems-là, il ne doutoit pas qu'ils ne pussent achever cette course en six semaines; surtout dans une saison, qui étoit la plus favorable de l'année pour les vents. Il ajoûta que c'étoit toûjours le tems, où les Espagnols partoient d'Acapulco; que s'ils employoient soixante jours à leur Voyage, cette lenteur venoit de la grosseur & du poids de leurs Vaisseaux; sans compter qu'ayant des vivres en abondance, ils s'embarrassoient moins d'a-

Ses réponses.

vancer

(f) Page 292.

vancer promptement, que d'obſerver leur circonſpection ordinaire, & qu'en approchant de l'Iſle de Guaham, ils s'arrêtoient chaque nuit, pendant l'eſpace d'une ſemaine, pour ne rien donner au haſard, à ſi peu de diſtance de la Terre. Dampier remarque ici que ſes Compagnons auroient dû ſe rappeller ces exemples, lorſqu'ils s'approchèrent de cette Iſle ; mais que dans quelque extrémité que les Avanturiers ſe trouvent, ils ne ſont pas capables de cette prudence (*g*).

DAMPIER. 1686.

Les Avanturiers ſe déterminent à le ſuivre.

De toutes les raiſons du Capitaine Swan, la plus puiſſante fut l'eſpérance de croiſer à la hauteur de Manille. On ne penſa plus qu'à ſe rapprocher de la Vallée de Valderas & du Cap Corrientes, pour y faire une nouvelle proviſion de bonne eau & de juif ſalé (*h*). Le 31 de Mars, après une heureuſe pêche, qui acheva de lever les difficultés, on fit la revûe des forces. Elles montoient à cent cinquante hommes ; cent ſur le Vaiſſeau, & cinquante dans la Barque, ſans y comprendre les Eſclaves. Swan profita de cette favorable diſpoſition, pour faire mettre à la voile. On s'éloigna, de la Côte, avec un petit vent de Terre. Le lendemain, un vent de Mer, Nord-Nord-Eſt, fit laiſſer le Cap à plus de trente lieues, & porta les deux Vaiſſeaux dans le véritable vent aliſé, c'eſt-à-dire, à l'Eſt-Nord-Eſt ſans mêlange, qui dura juſqu'à quarante lieues de l'Iſle de Guaham.

Leur départ du Cap Corrientes & leur route.

On étoit à deux cens cinquante lieues de Terre. La faveur d'un ſi bon vent fit déployer toutes les voiles ; & le tems étant d'ailleurs fort ſerein, on fit, au Soleil, pluſieurs bonnes obſervations. En levant l'ancre, on avoit fait route, vers treize degrés de Latitude, qui eſt preſque celle de Guaham. Enſuite, on avoit tourné le cap à l'Oueſt, ſans ceſſer de garder la même Latitude. Les Equipages, ſurpris de voir prendre un ſi long tour, quoiqu'il y eût apparence que le vent continueroit, furent allarmés de la petite portion de vivres, à laquelle ils ſe virent réduits. On commençoit à ne leur donner, par jour, que huit cuillerées de maïz bouilli. Leurs murmures la firent augmenter. Cependant, les plus ſages reconnurent que cette diette involontaire étoit utile à leur ſanté. Dampier ſe reſſentoit encore de ſon hydropiſie ; quoique pendant ſon ſéjour aux Iſles Maries, il ſe fût aſſujetti à des remèdes violens, qui l'avoient ſoulagé. On l'avoit mis ſous le ſable chaud, dont on lui avoit couvert la tête ; & dans cette ſituation, il avoit ſué prodigieuſement : mais, ſi la ſueur avoit diſſipé le fond du mal, elle ne lui avoit pas rendu ſes forces, qui ne commencèrent à revenir que lorſqu'il ſe vit obligé, comme tous les autres, de manger fort peu, & de ne boire que trois fois en vingt-quatre heures. Quelques-uns, pour ſe fortifier contre une néceſſité ſi dure, ne bûvoient pas une fois en neuf ou dix jours. Il y en eut un qui fut dix-ſept jours ſans boire, & qui n'en étoit pas plus altéré. Dampier obſerve, avec admiration, qu'il rendit, chaque jour, une certaine quantité d'urine (*i*).

Comment Dampier eſt guéri de l'hydropiſie.

Circonſtances & fatigue du Voyage.

Mais, il lui parut encore plus extraordinaire, que dans tout le cours du Voyage, on ne vit pas un ſeul poiſſon, ni aucune ſorte d'oiſeaux, à l'exception

(*g*) Pag. 296. (*h*) Voyez ci-deſſus. R. d. E. (*i*) Pag. 298.

DAMPIER. 1686.

ception d'un assez grand nombre de boubies, qui se firent voir à quatre mille neuf cens soixante & quinze miles du Cap Corrientes, & qu'on crut parties de certains Rochers, dont on n'étoit pas éloigné, mais qu'on n'apperçut pas, quoiqu'ils fussent marqués dans les Cartes Marines. Après avoir fait mille neuf cens lieues, suivant le calcul Anglois (*k*), Swan eut besoin de toute son adresse, pour appaiser de nouveaux murmures. Il convint alors, que le compte des Espagnols pouvoit être le meilleur; mais, comme le vent étoit toûjours le meme, il en conclut qu'une si longue & si pénible Navigation touchoit à sa fin. En effet, peu de jours après, on eut une petite pluye, & l'air se couvrit de nuages, du côté de l'Ouest; signe presqu'infaillible qu'on approchoit de la Terre. Dans ces climats, où les vents alisés soufflent toûjours, les nuages, qui volent rapidement sur la tête, ne laissent pas de paroître suspendus, près de l'horison, dans les endroits où la Terre n'est pas éloignee. Dampier avoit souvent fait cette observation, sur tout vers les Pays élevés, où les nuages n'ont, dit-il, aucun mouvement sensible (*l*).

Distance des lieues.

Embarras des Avantuniers.

Le 20 de Mai, la Barque, qui faisoit route trois lieues devant le Vaisseau, donna sur un fond bas & pierreux, où l'on voyoit quantité de poissons autour des Rochers. Ce nouveau signe de terre étoit capable de ranimer les esprits. Cependant, comme on étoit alors à douze degrés cinquante cinq minutes, & qu'on n'ignoroit pas que les Espagnols mettent l'Isle de Guaham à treize degrés, on demeura incertain si la route, qu'on ne cessoit pas de faire, à l'Ouest, n'étoit pas fausse, parceque les Cartes Espagnoles ne marquent point de bas fonds autour de cette Isle. Dans un si cruel embarras, Swan fit tourner le cap au Nord: mais, vers le soir, on eut la vûe de Guaham, à huit lieues; & le lendemain, on y mouilla fort heureusement. Dampier exprime vivement les frayeurs dont il se vit délivré. Il ne restoit de provisions, que pour trois jours. On avoit concerté, dans le Vaisseau, de manger successivement tous ceux qui s'étoient déclarés pour le Voyage, & de commencer par le Capitaine, qui en avoit fait la proposition. Dampier auroit eu son tour après lui. „ De-là vient, dit-„ il assez plaisamment, qu'après avoir mouillé, à Guaham, Swan lui dit, „ en l'embrassant; *ah, Dampier! vous leur auriez fait faire un mauvais repas.* „ Il avoit raison, ajoûte-t-il; car j'étois aussi maigre & décharné, qu'il „ étoit gras & dodu (*m*)".

Ils arrivent à l'Isle de Guaham.

(*k*) Les Livres Anglois de Pilotage, comptent la distance entre le Cap Corrientes & Guaham, entre quatre-vingt-dix & cent degrés, ce qui ne revient pas à deux mille lieues, & les Espagnols la mettent entre deux mille cinq cens & deux mille quatre cens lieues. *Pag.* 296.

(*l*) Pag. 299.

(*m*) Pag. 300. On a parlé, dans la Description des Isles Marianes, (Tome XV, de ce Recueil, pag. 12) d'une Table à sept Colomnes, dans laquelle Dampier prit soin de marquer le sillage de chaque jour, & qu'il croit nécessaire pour tous les usages de la Géographie & de la Navigation. C'est ici le lieu de la donner après lui. La première Colomne marque les jours des mois. La seconde contient la route de chaque jour, ou le point du Compas sur lequel on faisoit route. La troisième offre la longueur de cette route, c'est-à-dire, le chemin que le Vaisseau faisoit chaque jour, en miles Italiques, ou Géométriques, à raison de soixante pour un degré; ce qui se compte toûjours d'un midi à l'autre. Mais, comme on ne fait pas toûjours route sur le même point, la quatrième & la cinquième Colomnes montrent combien de miles on faisoit par

par jour, au Sud, & combien à l'Oueſt. Ce dernier vent fut celui qu'on eut le plus dans le Voyage. Le 17 d'Avril, on ſe trouvoit aſſez proche de la Latitude de Guaham ; & comme on ſuivoit alors ce parallèle, le Nord & le Sud ne ſervoient, par conſéquent, qu'à proportion qu'on ſe détournoit de la droite route. Ce détour eſt marqué par *N* ou *S*, dans la cinquième Colomne. *O*, ſignifie qu'on fait route droit à l'Oueſt. La ſixième Colomne, contient la Latitude de chaque jour, où *R* ſignifie la ſupputation de la Latitude par eſtime, & *Ob.* la Latitude par obſervation. La ſeptième & dernière Colomne, déſigne les vents. Dampier n'ajoûte point une huitième Colomne, pour la variation de l'Aiguille, parcequ'il ne fit qu'une ſeule obſervation là-deſſus. A ſon départ du Cap Corrientes, il trouva qu'elle étoit de quatre degrés vingt-huit minutes, à l'Eſt. *Voyez* ſes réflexions ſur la largeur de la Mer du Sud, dans la Deſcription des Iſles Marianes.

TABLE DU SILLAGE.

	Jours.	Route.	Diſt.	S.	O.	Latitude.	Vents.
Mars,	31	S. O. 5. O	27	17	20	R. 20 11	O. N·O.
Avr.	1	S. O. 5. O.	106	68	81	R. 19 3	N·O. N·N·O.
	2	S. O. 1. O.	142	98	101	R. 17 25	N·O.
	3	O. 4. S	102	19	100	Ob. 17 6	N.
	4	O. 12. S.	140	29	136	Ob. 16 37	N. N·N·E.
	5	O. 20. S.	160	54	150	Ob. 15 43	N.
	6	O. 10. S.	108	18	106	Ob. 15 25	N·E.
	7	O. 15. S.	89	23	86	Ob. 15 2	N·E. E·N E
	8	O. 2. S.	64	5	63	R. 14 57	E-N-E.
	9	O. 4. S.	94	6	93	Ob. 14 51	E-N·E.
	10	O. 5. S.	138	12	137	Ob. 14 39	E-N-E.
	11	O. 5. S.	124	10	123	Ob. 14 29	E·N E.
	12	O. 5. S.	170	14	169	R. 14 15	E·N·E.
	13	O. 5. S	170	14	169	R. 14 1	E·N-E.
	14	O. 5. S.	180	15	177	R. 13 46	E-N·E.
	15	O. 6. S.	174	18	172	R. 13 28	N·N E.
	16	O. 6. S.	182	19	180	R. 13 9	N-N-E.
	17	O. 6. S.	216	22	214	R. 12 47	N·N·E.
	18	O.	192		192	R. 12 47	E 4 N.
	19	O.	180		180	R. 12 47	E.
	20	O.	177		170	R. 12 47	E N·E.

DAMPIER. 1686.

Jours.	Route.	Dist.	N. ou S.	O.	Latitude.	Vents.
21	O.	171		171	R. 12 47	E-N-E.
22	O.	180		180	R. 12 47	E 4 N.
23	R. O. Ob. O. 4. N.	170	11 N.	168	R. 12 47 Ob. 12 58	E 4 N.
24	R. O.	146		146	R. 12 58	E 4 N.
25	O.	146		146	R. 12 58	E 4 N.
26	O. 3. N.	185	9 N.	184	Ob. 13 7	E 4 N.
27	O.	140		140	Ob. 13 7	E 4 N.
28	O.	167		167	R. 13 7	E 4 N
29	O. 2. N.	172	5	171	Ob. 13 12	E.
30	O.	173		173	Ob. 13 12	E-N-E.
Mai. 1	O.	196		96	R. 13 12	E 4 N.
2	O.	160		160	Ob. 13 12	E 4 N.
3	O.	154		154	R. 13 12	E-N-E.
4	R. O. Ob. O. 2. S.	153	5 S.	152	R. 13 1 Ob. 13 7	E-N-E.
5	O. 2. N.	180	7 N.	179	Ob. 13 14	E-N-E.
6	O. 3. N.	172	9 N.	171	Ob. 13 22	E-N-E.
7	O.	160		160	Ob. 13 22	E-N-E.
8	O. 3. S.	149	7 S.	148	Ob. 13 15	E 4 N.
9	O. 4. S.	134	9	133	Ob. 13 6	E-N-E.
10	O.	128		128	R. 13 6	E-N-E.
11	O. 5. S.	112	9	111	Ob. 12 57	E-N-E.
12	O.	128		128	R 12 57	E-N-E.
13	O.	129		129	R. 12 57	E-N-E.
14	O.	128		128	R. 12 57	E-N-E.
15	O. 4. N.	118	8 N.	117	Ob. 13 5	E-N-E.
16	O. 6. S.	114	11 S.	113	Ob. 12 54	E-N-E.
17	O. 3. S.	109	5	108	Ob. 12 49	E-N-E.

DAMPIER. 1686.

Jours.	Route.	Dist.	N. ou S.	O.	Latitude.			Vents.
18	O.	120		120	R.	12	49	E-N-E.
19	O.	137		137	R.	12	49	E-N-E.
20	O.	134		134	R.	12	50	E.
21	N. O. 7. O.	13	8 N.	10	R.	12	59	E-N-E.

Somme totale de la route, à l'Oueſt, ſept mille trois cens vingt-trois; qui font en tout, de Longitude, pour l'Iſle de Guaham, cent vingt-cinq degrés onze minutes; & de Latitude, treize degrés vingt minutes. *Dampier, ibid, pages* 301 *& ſuivantes.*

Secours & conſeils qu'ils y reçoivent des Eſpagnols.

On n'ajoûtera rien à la deſcription de l'Iſle de Guaham & des autres Marianes, qu'on a donnée, dans une juſte étendue, au quinzième Tome de cet Ouvrage, & dont une grande partie, d'ailleurs, eſt compoſée des obſervations de Dampier. Les Avanturiers y trouvèrent un accueil aſſez favorable, de la part du Gouverneur & de la Garniſon du Fort Eſpagnol. Ils ne furent pas tentés d'employer la violence, dans un lieu, où toutes ſortes de ſecours leur furent offerts volontairement. On leur conſeilla même, pour en trouver avec plus d'abondance, de ſe rendre à l'Iſle de *Mindanao*, qui eſt une des Philippines, parcequ'elle ne manque d'aucune proviſion; & l'on ne fit pas difficulté d'ajoûter qu'ils y ſeroient d'autant mieux reçus, qu'elle étoit alors en guerre avec les Eſpagnols. Swan, qui avoit abjuré la Piraterie au fond du cœur, embraſſa d'autant plus volontiers cette ouverture, que c'étoit ſon chemin pour les Indes Orientales; ſans compter que la Mouſſon de l'Oueſt approchant, il ne pouvoit eſpérer de retraite plus ſûre que Mindanao.

Ils partent pour Mindanao.

Il fit mettre à la voile, le 2 de Juin, avec un vent d'Eſt aſſez violent, qui dura trois ou quatre jours. Enſuite il devint Oueſt; mais ce fut pour ſe remettre bientôt à l'Eſt, & ſouvent au Sud-Eſt. Dans tout le Voyage, de Guaham aux Iſles Philippines, les Cartes communes ſe trouvèrent aſſez juſtes. Le 21, on eut la vûe de l'Iſle de *Saint Jean*, qui eſt, avec Mindanao, la plus Méridionale de ces Iſles. Dampier lui donne trente-huit lieues de longueur, du Nord-Nord-Oueſt au Sud-Sud-Eſt, & vingt-quatre lieues dans ſa plus grande largeur. Ces deux Iſles étoient alors les ſeules, qui ne reconnuſſent pas l'autorité de l'Eſpagne. Saint Jean n'eſt pas éloignée de plus de quatre lieues de l'autre, entre ſept & huit degrés de Latitude Septentrionale.

Iſle Saint Jean.

Difficultés pour trouver la Ville de Mindanao.

Les Avanturiers arrivèrent, le 22, à une lieue de l'Orient de Mindanao; & le vent étant Sud-Eſt, ils s'avancèrent au Nord, ſans s'éloigner du côté Oriental, avant que d'être à ſept degrés quarante minutes de Latitude, où ils mouillèrent dans une petite Baye, à la diſtance d'un mile de la Terre, ſur un fond ſale & pierreux. Ils avoient trouvé, dans quelques-uns de leurs Livres, que la Ville & l'Iſle de Mindanao étoient à cette hauteur; d'où ils conclurent du moins que c'étoit celle du milieu de l'Iſle; mais ils demeuroient incertains ſi la Ville étoit à l'Eſt, ou du côté oppoſé. Après avoir paſſé la nuit dans cette Baye, & la moitié du jour ſuivant, ils trouvè-

DAMPIER. 1686.

trouvèrent quelques Insulaires, qui leur firent entendre, par divers signes, que la Ville étoit à l'Occident de l'Isle. Swan, n'ayant pû les engager à lui servir de Guides, leva l'ancre pour faire route au Sud-Est. Il s'avança jusqu'à l'extrémité des Terres, d'où il découvrit deux autres petites Isles, qui n'en étoient éloignées que d'environ trois lieues. La crainte de trouver quelque difficulté, dans un Passage qu'il ne connoissoit pas, lui fit prendre le parti de gouverner à l'Est de ces Isles. Celles de *Meangis* furent les premières qu'il apperçut. Il n'en remarqua que la situation, qui est au Sud-Est, à seize lieues de Mindanao.

Belle Baye.

Le 4 de Juillet, il entra dans une profonde Baye, au Nord-Ouest des deux premières Isles. Le mouillage s'y trouva fort bon, à quinze brasses d'eau. Cette Baye n'a pas plus de deux miles de largeur, à son embouchure, mais un peu plus loin, elle en a trois; & sa longueur est de sept au Nord-Nord-Ouest. A trois lieues de l'entrée, du côté de l'Est, on découvre de belles Anses sablonneuses, où l'on peut mouiller sûrement à quatre, cinq & six brasses. Du même côté, le Pays est montueux & couvert de Bois, sans en etre moins arrosé de petits ruisseaux. Il s'y trouve même une Rivière, assez profonde pour recevoir des Canots. De grandes savanes, qui s'étendent fort loin, vers l'Ouest, depuis l'entrée de la Baye, produisent une herbe longue, dont les bêtes fauves font leur retraite. Pendant la chaleur du jour, elles se mettent à couvert dans les Bois voisins; mais le matin & le soir, on les voit en troupes nombreuses dans les plaines, où elles sont d'autant plus tranquilles, que cette partie de la Baye n'a pas d'autres Habitans. Le côté Oriental présente un grand nombre de plantations, au pied des montagnes. Swan y envoya quelques uns de ses gens, dont la seule vûe fit prendre la fuite aux Indiens, qui les cultivent. Ainsi, pendant douze jours, que la violence des vents l'obligea de passer dans la Baye, il ne put tirer aucune lumière sur la situation des lieux qu'il cherchoit. Ce ne fut qu'après avoir doublé le Sud-Est de l'Isle, qu'en suivant la Côte du Sud, il trouva des Pecheurs, qui répondirent à ses questions, par des signes. Enfin, le 18 de Juillet, il arriva devant la Rivière de Mindanao. Dampier place l'embouchure de cette Rivière, à cinq degrés vingt-deux minutes de Latitude du Nord, & à deux cens trois degrés douze minutes de Longitude du Cap Lézard, en Angleterre (*n*).

Elle n'est peuplée que de bêtes fauves.

Embouchure de la Rivière de Mindanao.

On jetta l'ancre à deux miles de la Côte, & à trois ou quatre d'une petite Isle, qu'on avoit au Sud du Vaisseau. Swan fit tirer aussi-tôt huit ou neuf coups de canon, auxquels on répondit, de la Côte, par trois coups. A peine ce bruit fut cessé, qu'on vit paroître deux Seigneurs Indiens, dans un Canot à dix rames. Ils demandèrent, en Espagnol, de quel Pays étoit le

(*n*) *Ibidem*, pag. 394 & précédentes. Non seulement Mr. Prevost avoit mis ici la Latitude pour la Longitude, mais encore copié, de la Relation de Dampier, une erreur de chiffre des plus énormes qu'on puisse commettre, en écrivant *vingt-trois* degrés, sans doute au lieu de 203, ce qui ne fait pas moins de 180 degres de différence. Ce seroit à peine la distance des Açores. Dampier marque plus bas la Longitude de Mindanao, d'environ 210 degrés. R. d. E.

le Vaisseau? On leur répondit dans la même langue. Mais, quoique le nom d'Anglois parût leur plaire, ils n'apprirent pas, avec la meme satisfaction, que le Capitaine n'étoit pas venu pour s'établir dans leur Isle. Ils étoient informés, depuis long-tems, de l'arrivée du Vaisseau; & leur Cour s'étoit flattée qu'il venoit former un Comptoir, à Mindanao. Un Marchand, de la même Nation, nommé *Goodlud*, avoit relâché quelques mois auparavant sur leur Côte, & leur avoit dit, à son départ, qu'ils devoient s'attendre à recevoir bientôt un Ambassadeur d'Angleterre, pour leur faire des propositions de Commerce (o) (p).

DAMPIER. 1686.

DAMPIER se jette ici dans une digression fort curieuse. „ Je suis persuadé, dit-il, que nous n'aurions pû prendre de meilleur parti, que de „ profiter de cette ouverture, & de nous rendre au desir qu'ils marquoient „ de nous voir prendre un Etablissement dans leur Pays. Outre que nous „ y aurions trouvé plus d'avantage qu'à continuer de courir comme des „ Vagabonds, il y a beaucoup d'apparence que l'Angleterre entière en auroit tiré de grands profits, par un Commerce régulier, non-seulement „ avec cette Isle, mais avec plusieurs autres Isles voisines, qui produisent „ des épiceries. Celles de Meangis, que j'ai déja nommées, sont à vingt „ lieues de Mindanao. Ce sont trois petites Isles, qui abondent en or, „ s'il en faut croire leurs Habitans, & qui n'étoient pas encore connues „ des Hollandois (q). D'ailleurs, la communication avec les Philippines „ feroit aisée, pour ceux qui seroient bien établis à Mindanao. Comme „ sa situation est très avantageuse en général, pour le Commerce de cette „ partie de l'Orient, & que par elle-même elle est comme le centre du „ Commerce d'or & d'épiceries de toutes les Isles voisines, il est important de considérer que malgré son éloignement, le Voyage est moins „ difficile & moins ennuyeux qu'on ne se le figure. Voici la route que je „ voudrois tenir, en partant d'Angleterre vers la fin d'Août. Je ferois „ le tour de la Terre de Feu; & m'avançant ainsi vers la Nouvelle Hollande, je voudrois ranger cette Côte aussi loin qu'il seroit nécessaire, „ pour approcher de Mindanao; après quoi, je ferois voile droit à cette „ Isle. Par cette voye, j'éviterois l'approche des Etablissemens Hollandois; & lorsqu'une fois j'aurois passé la Terre de Feu, je serois assuré „ de trouver un vent d'Est frais & constant. Au contraire, passant à la „ hauteur du Cap de Bonne-Espérance, on n'a pas plutôt gagné l'Océan „ de l'Inde Orientale, qu'il faut traverser le Détroit de Malaca, ou d'autres Détroits à l'Orient de Java, dans lesquels on est sûr de trouver des „ vents peu favorables, de quelque côté de la Ligne qu'on puisse tourner; ce qui fait un Voyage d'environ huit mois: au lieu que j'espérerois

Digression sur un projet d'Etablissement dans cette Isle.

Plan de Dampier pour la route.

(o) Ce recit n'a pu que paroitre suspect à Valentyn, qui savoit que peu auparavant on avoit refusé, nettement, aux Anglois, la permission de bâtir un Fort dans l'Isle, quoiqu'ils eussent offert, pour cet effet, de payer, au Sultan, une somme annuelle de quatre mille risdales. R. d. E.

(p) Pag. 394.

(q) Dans la page précédente, il ne les met qu'à seize lieues au Sud-Est, & elles n'en sont pas encore, à beaucoup près, si éloignées, suivant les Hollandois, qui se croyent bien fondés à leur contester cette abondance d'or & d'épiceries. Il en est de même à l'égard de Mindanao. Voyez le Tom. XV. p. 39. R. d. E.

DAMPIER. 1686.

„ rois finir l'autre en six, ou sept au plus. Je ferois, au retour, la manœuvre des Espagnols dans leur Voyage de Manille au Mexique; avec cette „ seule difference, qu'au lieu qu'ils font route, vers le Pôle Septentrional, pendant les vents variables, je voudrois la faire au Sud, jusqu'à ce „ que j'eusse trouvé un vent propre à me faire passer la Terre de Feu.

Lieux de rafraîchissemens qu'il propose.

„ On ne manque point de lieux où l'on peut toucher, pour se rafraîchir. „ En allant, on toucheroit, par exemple, aux deux côtés des Etats de „ Pata, ou si l'on aimoit mieux, aux Isles de Gallapagos, qui offrent des „ rafraîchissemens en abondance. Au retour, on pourroit vraisemblablement relâcher en quelque endroit de la Nouvelle Hollande, & faire en „ même tems de nouvelles découvertes, sans se détourner de sa route. „ Pour en expliquer naturellement mon opinion, je crois que si cette vaste „ étendue de Terre Australe, qui borne la Mer du Sud, n'est pas mieux „ connue des Anglois, c'est parcequ'on a négligé une route si facile. Ceux, „ qui traversent cette Mer, ont ordinairement quelque dessein, sur la Côte du Pérou ou du Mexique, & passent par conséquent bien loin des Terres Australes. J'ajoûterai, pour confirmer cette idée, ce que j'ai appris du Capitaine David, depuis mon retour en Europe. Il m'a dit, „ qu'après nous avoir quitté, à Ria-Lexa, il s'étoit rendu aux Isles Gallapagos, & que de-là faisant voile au Sud, pour prendre le vent & „ gagner la Terre de Feu, à vingt-sept degrés de Latitude Méridionale, il vit tout-d'un-coup près de lui, une petite Isle sablonneuse, & „ qu'à l'Occident de cette Isle, il découvrit une longue étenduë de Pays, „ assez élevé, qui tiroit au Nord-Ouest. C'étoit, sans doute, une Côte „ des Terres Australes (r).

Combien les Avanturiers étoient propres à cette entreprise.

„ MAIS, en mettant à part l'intérêt de nôtre Patrie, & supposant que „ nous n'en eussions reçu aucun secours pour nous établir à Mindanao, peut-être étions-nous plus en état d'exécuter cette entreprise, que si nous „ étions venus exprès de l'Europe. A peine nommoit-on quelque métier „ nécessaire, que plusieurs de nos gens ne fussent capables d'exercer. Nous „ avions des Scieurs, des Charpentiers, des Menuisiers, des Maçons, des „ Cordonniers, des Tailleurs, &c. Il ne nous manquoit qu'un Forgeron „ pour les gros ouvrages; mais nous aurions pû le trouver à Mindanao. „ Nous avions une grosse provision de fer, de plomb, & de toutes sortes d'outils, avec de la poudre & des balles, & un bon nombre de petites armes. S'il avoit fallu bâtir un Fort, nous avions à bord huit ou „ dix canons, dont nous pouvions nous priver, sans affoiblir trop nôtre „ Vaisseau. Ajoûtez que nôtre avantage étoit extrême sur des Facteurs „ sans expérience, qu'on envoye d'Angleterre aux Indes, & qui s'y prennent ordinairement avec trop de circonspection, de froideur & de formalités, pour être capables d'une grande entreprise; sans compter que „ le changement d'air & de régime expose beaucoup leur vie: au lieu „ que nous étions déja faits aux plus grandes chaleurs, endurcis à la fatigue, hardis, entreprenans, & difficiles à déconcerter. En un mot, „ la

(r) C'est apparemment sur ces réflexions, que l'Auteur entreprit le Voyage des Terres Australes, dont on a déja donné la Relation.

„ la plûpart de nos gens étoient las de courir, & commençoient à soupirer „ après le repos; ils auroient été ravis de s'établir, avec quelque espérance de commodité. Nous avions un bon Vaisseau; assez de monde pour „ en employer une partie à cultiver nôtre Etablissement, & l'autre à porter, en Angleterre, des nouvelles aux Propriétaires, avec la valeur de „ leurs effets. Swan avoit gardé précieusement cinq mille livres en or, „ qu'il avoit reçues pour ses marchandises, depuis qu'il les avoit vendues „ dans l'Isle de Plata. S'il en avoit employé une partie en épiceries, les „ Marchands, qui lui avoient confié leurs espérances, auroient été fort „ satisfaits d'en tirer au moins ce fruit (s)".

Premières mesures de Swan, à Mindanao.

Revenons avec Dampier. Les deux Seigneurs Mindanayens refusèrent de monter à bord; mais ils n'en promirent pas moins au Capitaine de lui fournir des provisions; & pour l'assurer de leur bonne foi, ils lui conseillèrent de mettre son Vaisseau à couvert dans un lieu plus sûr, dans la crainte des vents d'Ouest, qui devoient souffler bien-tôt avec la dernière violence. Cet avis fut d'une extrême utilité pour les Avanturiers. Ils ne sçurent, qu'après le départ de ces deux Insulaires, que l'un étoit *Raja Lau*, Général des Troupes de l'Isle (t), & l'autre un des fils du Sultan. Un Officier vint aussi-tôt à bord, & mesura le Vaisseau. C'est un usage que les Mindanayens ont tiré de la Chine, où l'on prend toutes les dimensions des Bâtimens qui viennent y charger, pour sçavoir exactement ce qu'ils peuvent contenir. Swan, persuadé que la saison l'obligeroit de faire quelque séjour dans cette Isle, se crut intéressé à ménager le Sultan. Non-seulement il souffrit l'exécution de ses ordres, mais il lui fit annoncer un présent de quelques aunes d'écarlate & de galons d'or & d'argent, avec un cimeterre à la Turque & une paire de pistolets. *More*, Anglois de quelque distinction, qui fut choisi pour les porter, se fit mener d'abord chez Raja Lau, tandis que le Sultan, averti de son dessein, fit ses préparatifs pour le recevoir. Vers le soir, quelques-uns de ses Officiers vinrent prendre le présent. More fut conduit, à la lumière des flambeaux, jusqu'au Palais, où il trouva le Sultan, avec huit ou dix Seigneurs de son Conseil, assis sur de riches tapis. La conversation se fit en Espagnol, par le ministère d'un Interprête. Elle donna, au Sultan, une si vive impatience de voir le Capitaine, que l'ayant fait presser de descendre dès le lendemain, il le reçut aussi-tôt, dans sa Chambre, avec peu de cérémonie. Après les premiers complimens, il se fit apporter deux Lettres Angloises, qu'il le pria de lire, dans l'opinion apparemment qu'elles serviroient à lui faire prendre une haute idée des avantages que les Anglois pouvoient espérer dans son Isle. Une de ces Lettres étoit de quelques Marchands de Londres au Sultan, pour lui demander certains privilèges, & la liberté de bâtir un Fort à Mindanao. L'autre avoit été laissée par le Capitaine Goodlud, pour tous les Anglois que le hasard ameneroit dans l'Isle. Elle rendoit compte de l'état du Commerce, c'est-à-dire, du prix dont on étoit convenu pour les marchandises de l'Isle, & pour celles de l'Europe qui seroient

Lettres Angloises, qui s'y trouvent.

(s) Pages 399 & précédentes.

(t) Ou *Raja Laout*, titre, qui signifie *Roi de la Mer*, ou Amiral; Il étoit frère du Sultan. R. d. E.

DAMPIER. 1686.

feroient vendues aux Insulaires. Le prix règlé de l'or de Mindanao étoit, pour l'once d'Angleterre, quatorze piastres, Monnoye de cours dans toutes les Indes; & dix-huit piastres, pour l'once de Mindanao. Dampier ne se rappelle pas le prix des marchandises. Ces apparences de bonne foi mutuelle n'avoient point empêché Goodlud d'ajoûter au bas de sa Lettre: „ défiez-vous de ces gens-là, qui sont tous des Voleurs; mais n'en té„ moignez rien ". Les Avanturiers apprirent qu'en effet on avoit volé, dans l'Isle, quelques marchandises à Goodlud, & qu'il étoit parti sans avoir obtenu de satisfaction. Cependant ils ne purent conserver la défiance que sa Lettre leur avoit inspirée, lorsque Raja Lau leur amena un des Voleurs, chargé de chaînes, en priant Swan de lui imposer le châtiment qu'il jugeroit à propos. On l'avoit arrêté depuis peu, quoiqu'il se fût réfugié dans les montagnes. Swan s'excusa d'ordonner son supplice: mais Raja Lau ne jugea point à propos de lui faire grace. Le lendemain, au lever du Soleil, il fut attaché nud à un poteau, dans une situation qui ne lui permettoit pas de remuer les mains ni les pieds, & le visage tourné directement au Soleil. Après midi, on le tourna vers l'Occident, afin qu'il eût toûjours le Soleil au visage. Ce tourment, qu'on doit juger cruel, parcequ'il livre tout à la fois le Coupable à l'excessive chaleur du climat & à la fureur des mouches, dura jusqu'au soir. Il auroit été suivi d'une mort encore plus barbare, si les prières de Swan n'eussent appaisé la Raja.

Avis qu'elles contenoient.

Etrange punition d'un Voleur.

Les Anglois s'apperçoivent qu'on veut les tromper.

MALGRÉ ce zèle pour la justice, qui fut suivi d'autant de franchise & d'amitié de la part des Habitans de Mindanao, les Avanturiers eurent bientôt l'occasion de s'appercevoir qu'on cherchoit à les tromper. Raja Lau avoit continué de leur représenter si vivement les dangers, dont ils étoient menacés à l'embouchure de la Rivière, qu'ils avoient consenti à faire remonter leur Vaisseau vers la Ville. Il fallut le décharger, pour le rendre plus leger, dans un Canal assez étroit, & qui n'a pas plus de dix ou douze pieds d'eau en pleine marée. Raja Lau acheta une assez grosse quantité de fer & de plomb, au prix fixé par Goodlud, & le paya fidèlement en riz. On vit arriver le tems qu'il avoit annoncé. La pluye & les tempêtes commencèrent vers la fin de Juillet, & durèrent jusqu'à la fin d'Août. La Rivière, qui s'enfla prodigieusement, amenoit de gros arbres flottans, dont les efforts des Avanturiers ne pouvoient toûjours garantir le Vaisseau; & la Ville de Mindanao, qui n'a pas moins d'un mile de long, sur le bord de la Rivière, paroissoit bâtie au milieu d'un Lac, où l'on ne pouvoit passer d'une maison à l'autre, qu'avec des Canots. Ce ne fut pas néanmoins cette disgrace commune qui fit ouvrir les yeux aux Anglois. Ils jugèrent au contraire, que l'Isle n'avoit point de Baye ni de Port, où le danger pût être moins terrible; & pendant cette facheuse saison, ils alloient se consoler chaque jour avec leurs *Pagallys* (v), d'un mal dont tous les Insulaires se ressentoient comme eux. Mais lorsque le tems fut adouci, & qu'ils pensèrent à radouber leur Vaisseau, ils furent extremement surpris de le trouver à demi mangé des vers. Les Canots étoient percés comme des

(v) Pages 411 & précédentes. On a expliqué déja la signification de ce mot. Voyez le Tom. XV. pag. 66. R. d. E.

Dampier. 1686.

des rayons de miel. La Barque, qui n'avoit qu'un simple fond, étoit ouverte de toutes parts & ne pouvoit plus servir (x). A la vérité, comme le Vaisseau étoit doublé, les vers n'avoient pas percé le coin, entre la doublure & la principale planche. Ils ouvrirent alors les yeux sur la mauvaise foi du Général. Lorsque venant à bord, il les trouva tous occupés à détacher les planches de la doublure, & qu'il vit, par dessous, un fond ferme & solide, il branla la tete & parut mécontent. On lui entendit répéter que c'étoit le premier Vaisseau qu'il eut jamais vû à fond double. Swan apprit, que dans le même lieu, un Navire Hollandois avoit été mangé des vers en moins de deux mois, & que le Général s'étoit saisi du canon. Son espérance étoit sans doute d'avoir aussi celui des Avanturiers: mais elle fut trompée. Ils se rassemblèrent, avec beaucoup d'intelligence, pour détacher toutes les planches mangées des vers; ils en substituèrent d'autres; & vers le mois de Décembre, leur Vaisseau fut parfaitement rétabli.

Leur Vaisseau est mangé des vers.

Exemple effrayant.

Dampier parle avec étonnement de la voracité de cette espèce de vers. Il ne l'avoit éprouvée qu'à Mindanao. Les Habitans, dit-il, sçavent si bien ce qu'ils ont à craindre de ces pernicieux insectes, que chaque fois qu'ils reviennent de la Mer, ils hâlent leurs Bâtimens sur le sec, ils en brûlent le fond, & ne les remettent à flot qu'après les avoir soigneusement réparés. Leurs Canots mêmes ne demeurent jamais long-tems dans l'eau. On assure que ces vers, qui percent un Vaisseau dans l'eau salée, meurent dans l'eau douce, & que les vers d'eau douce meurent au contraire dans celle qui ne l'est pas; mais que les uns & les autres multiplient prodigieusement, dans l'eau qu'on nomme *somache*, c'est-à-dire, qui n'a qu'un petit goût de sel. Quelques-uns croyent qu'ils s'engendrent dans les planches: mais Dampier est persuadé que c'est la Mer qui les produit. Il se souvint d'en avoir vû nager des millions dans la Baye de Panama, dans celle de Campêche, & dans plusieurs autres lieux. Swan & David avoient fait la même remarque, & de-là venoit leur attention à faire calfater souvent leurs Vaisseaux: mais ils n'en avoient jamais vûs de si gros, ni de si voraces, qu'à Mindanao. L'Auteur observe aussi qu'on n'en trouve jamais fort loin en Mer. Ils sont toûjours dans les Bayes, dans les Anses, aux embouchures des Rivières, en un mot à peu de distance de la Terre.

Propriétés des vers de Mindanao.

Cette expérience de la mauvaise disposition du Général, joint à quelques autres sujets de mécontentement, éloigna plus que jamais Swan de toute idée d'Etablissement dans l'Isle de Mindanao, & le fit penser à quitter incessamment cette Isle. Mais, ayant eu le malheur d'irriter lui-même une grande partie de son Equipage, par des hauteurs & des sévérités mal entendues, il ne se défioit pas d'un affreux complot, que ses gens tramoient contre lui. Un jeune homme de Bristol, nommé Jean *Reed*, qui s'étoit fait estimer de ses Compagnons, par son esprit & par son intelligence dans la Marine, trouva par hasard le Journal du Capitaine, depuis l'Ame-

Révolte des Avanturiers contre Swan.

(x) Cette peste de la Navigation, étoit déja connue sur diverses Côtes, particulièrement dans les Ports du Bresil.

DAMPIER. 1686. A quelle occasion.

l'Amerique jusqu'à Guaham. La plûpart des Avanturiers y étoient assez maltraités. Il profita de cette ouverture, pour aigrir leurs ressentimens; & s'étant assuré du plus grand nombre, il se fit nommer Commandant du Vaisseau. Swan, qui étoit à Terre, occupé des derniers préparatifs de son départ, fut averti de cette furieuse entreprise, mais trop tard pour entreprendre de faire rentrer les Mutins dans la soumission. Il avoit près de lui trente-six hommes, qui furent enveloppés dans sa disgrace, c'est-à-dire, abandonnés comme lui; à l'exception de Dampier & du Chirurgien, qui s'étant rendus à bord, avant que la révolte eût éclaté, y furent retenus, & forcés de suivre la fortune du Vaisseau. Le nouveau Capitaine fit mettre à la voile, en plein jour, le 14 de Janvier, & s'éloigna promptement de l'Isle, sans aucune marque de pitié pour ceux qu'il trahissoit (y).

Ils choisissent Reed pour Capitaine. Sort de Swan.

1687.

Réflexions de Dampier sur le changement du tems, & nécessité de cette observation.

DAMPIER observe ici, que ce fut pendant son séjour à Mindanao, qu'il s'apperçut, pour la première fois, d'un changement, sur lequel il fait ses réflexions. Après avoir été si loin à l'Occident, en suivant toûjours le cours du Soleil, il trouva que la différence du tems étoit de quatorze heures, qu'il nomme des heures gagnées; compte assez juste, dit-il, puisque la différence des Longitudes d'Angleterre & de Mindanao, est d'environ deux cens dix degrés du Lézard. Tous les Européens, qui vont au Levant, par le Cap de Bonne-Espérance, c'est-à-dire, par une route opposée & contre le cours du Soleil, comptent un jour de plus; & les Mindanayens ont le même calcul, car ils appellent Vendredi, le jour auquel leurs Sultans vont à leurs Mosquées, qui n'est que le Jeudi en Europe. Cependant les Espagnols de Guaham ne comptent pas autrement que nous, & Dampier en donne pour raison, qu'ils établirent cette Colonie en venant d'Espagne du côté de l'Occident: mais il ignore, dit-il, comment on compte à Manille & dans les autres Colonies Espagnoles des Philippines (z).

AUSSI-

(y) Dampier remarque que l'Equipage étoit encore affoibli par la perte de seize hommes, qui étoient morts, à Mindano, la plûpart de poison, pour avoir eu trop de familiarité avec les femmes du Pays. Les Insulaires empoisonnent avec beaucoup d'art. Quelques-uns de leurs poisons sont lents. Plusieurs Anglois, qui croyoient partir sains, en moururent quelques mois après. *Ibid.* page 423.

A l'égard de Swan, son sort, dont Dampier ne fut informé que dans la suite, doit trouver place au moins dans une Note. Il se flatta long-tems de voir arriver, à Mindanao, quelque Vaisseau de sa Nation; & cette espérance l'empêcha de suivre l'exemple de plusieurs de ses Compagnons, qui prirent le parti de passer à Ternate, sur des Barques Hollandoises, & de Ternate à Batavia, où les Hollandois leur prirent leurs Journaux. Il en vit mourir, près de lui, quelques autres. Enfin, un jour qu'il s'étoit mis dans un Canot, pour aller à bord d'un Vaisseau Hollandois, qui étoit alors à la Rade, & sur lequel il étoit déterminé à retourner en Europe, quelques Insulaires renversèrent son Canot, & le tuèrent dans l'eau. On a cru que cette perfidie venoit du Général Mindanayen, qui s'empara aussi-tôt de son or. D'autres la regardent seulement comme une espèce de punition, que Swan s'étoit attirée par ses emportemens & ses menaces, contre l'Isle entière, qu'il accusoit de l'avoir trompé. *Ibid.* page 500.

(z) Il ajoute, qu'une forte raison, qui doit obliger les Marins d'observer la différence du tems, est la nécessité d'être exacts dans leurs Latitudes. Comme nos Tables de la déclinaison du Soleil, sont supputées pour les Méridiens des lieux où elles ont été composées, elles diffèrent, pendant les mois de Mars & de Septembre, d'environ douze minutes,

Dampier. 1687.

[illegible] nao.

Aussi-tôt que le nouveau Capitaine se vit en Mer, il déclara qne son dessein étoit d'aller croiser devant Manille. On fit route à l'Ouest, en côtoyant le Midi de l'Isle Mindanao, à quatre ou cinq lieues de Terre; & le lendemain on se trouva devant *Chambongo* (*a*), Ville de cette Isle, à trente lieues de la Rivière d'où l'on étoit sorti. Ce Port, où les Espagnols s'étoient autrefois fortifiés, offre un bon mouillage, & le Pays abonde en bestiaux; mais, à deux ou trois lieues de la Terre, on rencontre deux Bancs dangereux. Le 14, on traversa plusieurs petites Isles, où les marées sont fort inconstantes; & le 22, on doubla la Pointe la plus Occidentale de Mindanao, d'où l'on fit route au Nord, jusqu'à la vûe de quelques autres Isles, du nombre des Philippines. Le 3 de Février, à neuf degrés cinquante-cinq minutes de Latitude, Reed, qui vouloit faire quelques réparations à son Vaisseau, pour le rendre plus leger à la voile, fit jetter l'ancre dans une bonne Baye, à l'Ouest d'une Isle de huit ou dix lieues de long, qui ne se trouvoit pas nommée dans ses Cartes, ni dans ses Livres. Elle est à l'Occident de celle de *Zebu* (*b*). Dampier profita du tems que les Ouvriers donnoient au travail, pour visiter diverses parties de cette Baye.

Sa route & son dessein.

Dans quelques endroits, il trouva de ces cannes, qu'on nomme *Rottangs*, & dont l'usage est commun en Europe; mais elles étoient d'une espèce curieuse, dont il fait la description. La plus grande distance de leurs nœuds n'est pas de plus de deux pieds dix pouces, & leur distance commune est de deux pieds. Elles s'écartent comme la vigne, ou s'attachent aux arbres, & montent jusqu'au sommet. Leur longueur est de quinze ou vingt brasses; & depuis la racine jusqu'à cinq ou six pieds du bout, elles sont d'une grosseur extraordinaire. La peau qui les couvre est épaisse, barbue, & de couleur brune; mais cette peau se dépouille, en la passant seulement par la main fermée, & laisse une canne d'un verd pâle, qui brunit en séchant. Dampier en coupa plusieurs, qui se trouvèrent très-fortes & très-pesantes (*c*). La Baye contient une petite Isle, couverte de Bois & d'un mile de circuit, qui est la retraite d'une incroyable quantité de chauve-souris, aussi grosses que des canards, avec des aîles si longues, qu'un homme, étendant les bras, n'en peut toucher, à beaucoup près, les deux extrêmités. Dampier donne à chaque aîle sept ou huit pieds de long; ce qui paroîtroit sans vraisemblance, pour un corps, qu'il ne représente pas plus gros qu'un canard, s'il n'assuroit qu'il vit de près un de ces

Observation de Dampier sur les Rottangs.

Isle des Chauve-souris.

Aîles prodigieuses de ces animaux.

nutes, des parties du Monde, situées sous des Méridiens opposés; & pendant les autres tems de l'année, elles diffèrent aussi à proportion de la déclinaison du Soleil. Si l'on alloit aussi loin que Dampier, la différence seroit encore plus grande, & causeroit des erreurs considérables. Les gens de Mer, ceux mêmes qui ont de l habileté, ne s'en apperçoivent presque point en voyageant, quoique cette remarque soit si nécessaire; & cela, parcequ'ils ne sont point assez d'attention à la raison sur laquelle est fondée cette nécessité; comme il arriva, dit-il, à ceux de sa Troupe, qui, après avoir passé cent dix degrés, commencèrent à diminuer la différence de la déclinaison; au lieu qu'ils auroient dû l'augmenter, comme les autres le firent durant toute la route. *Ibid.* page 426.

(*a*) Apparemment *Samboangan.*

(*b*) C'est sans doute l'*Isle des Nègres*. *Voyez*, la Carte des Philippines.

Nota. Sans aucun doute. R. d. E.

(*c*) Page 429.

Dampier. 1687.

ces hideux oiseaux. Elles sont de la même substance que celles des chauve-souris ordinaires, brunes, ou couleur de souris. On distingue, sur la peau, des côtes, ou des espèces de varangues, qui régnent dans toute leur longueur, & qui font trois ou quatre plis. Aux jointures & aux extrémités, elles ont des griffes pointues, en forme de crochets, par lesquelles l'oiseau peut se pendre à tout. Le Soleil n'étoit pas plutôt couché, que ces animaux, prenant leur vol, comme des essains d'abeilles, passoient de leur petite Isle à la grande. On les voyoit s'élever, jusqu'à se dérober à la vûe; & le lendemain, depuis la pointe du jour jusqu'au lever du Soleil, on les revoyoit descendre, comme autant de nuages, & rentrer dans leur Isle.

Ecueil dangereux.

En sortant de cette Baye, à deux miles de l'Isle aux chauve-souris, du côté de l'Ouest, on rencontre un Rocher d'autant plus dangereux, que la Mer n'y fait point de brisans; excepté peut-être dans les mauvais tems, & lorsqu'il est découvert. De-là, Reed fit porter le cap à l'Ouest, & mouilla successivement dans plusieurs autres Isles. Mais, ayant appris de quelques petits Bâtimens, chargés de riz ou de marchandises, qui tombèrent entre ses mains, qu'il y avoit actuellement trente ou quarante gros Navires dans le Port de Manille, il abandonna le dessein d'aller croiser vers l'Isle de Luçon, pour aller passer le reste d'une saison fort avancée à *Pulo Condor*, une des petites Isles de la Côte de Camboya. Suivant les Cartes, qui lui servoient de Guides, dans des Mers qu'il ne connoissoit pas, il lui sembla que cette retraite étoit assez écartée pour le mettre à couvert, ou du moins pour lui faire éviter les lieux de Commerce, où l'exemple de Manille lui faisoit craindre d'être attaquée par des forces supérieures.

Reed se rend à Pulo Condor.

Il étoit à quatorze degrés de Latitude Septentrionale, lorsqu'il fit gouverner au Sud-Quart-d'Ouest, vers Pulo Condor. Cette route le fit passer fort près des Bas-fonds de *Poncel*, & d'autres écueils aussi dangereux, entre lesquels il compte trois petites Isles, ou trois monceaux de sable, qui se montrent presqu'à la surface de l'eau. Il n'arriva que le 13 de Mars à la vûe de Pulo Condor, où il mouilla, le lendemain, au Nord de l'Isle, devant une Baye sablonneuse, à un mile de la Côte, sur un excellent fond de sable clair. Après avoir fait chercher, dans le Havre, un lieu propre à carener son Vaisseau, il y entra, sans autre ménagement pour les Insulaires. Dampier, moins Pirate que Géographe & Naturaliste, résolut d'employer le tems du séjour à connoître une Isle, dont la plûpart des Voyageurs vantent l'utilité pour la Navigation, sans joindre à cet éloge aucun autre éclairçissement.

Description de cette Isle.

Pulo Condor est la principale des Isles de Camboya, & la seule qui soit habitée. On les place, en général, à huit degrés quarante minutes de Latitude Septentrionale, à la distance d'environ vingt lieues Sud-Quart-d'Est de l'embouchure de la Rivière de Camboya. Elles sont si proches les unes des autres, qu'elles ne paroissent de loin qu'une seule Isle. Cependant, à quatorze ou quinze lieues, on en distingue deux, qui sont les plus hautes & les plus grandes, dont la principale est celle qui porte proprement le nom de Condor. Sa longueur est de quatre ou cinq lieues de l'Est à l'Ouest, &

& sa plus grande largeur de trois miles. L'autre, qui s'étend du Nord au Sud, est longue d'environ trois miles, sur un demi mile de large. Elle est si favorablement située à l'Occident de la plus grande Isle, que l'espace qui les sépare forme un Havre très-commode, où l'on entre du côté du Nord, & qui n'a pas moins d'un mile de largeur. Au Midi, les deux Isles se ferment, & ne laissent qu'un petit passage pour les Barques & les Canots. Il n'y a point d'autres Isles, du côté Septentrional; mais vers le Sud, on en trouve cinq ou six, à peu de distance de la grande Isle.

DAMPIER. 1687.

Productions qui lui sont propres.

Le terroir de Pulo Condor est noirâtre, & généralement assez profond. Les montagnes seulement y sont pierreuses. Entre plusieurs sortes d'arbres, qui croissent particuliérement dans la partie Orientale, Dampier en remarqua un, plus gros que tous les autres, & qu'il n'avoit vû dans aucun autre lieu. Son tronc, est de trois ou quatre pieds de diamétre. On en tire un suc, qui ne demande que la peine de le faire un peu bouillir, pour en composer un excellent goudron. S'il bout plus long-tems, il devient aussi dur que de la poix. Il sert indifféremment à l'un & l'autre usage. La manière de le tirer est de faire horisontalement un grand trou, jusqu'au milieu du corps de l'arbre, & de couper l'arbre de biais au-dessus de cette cavité, jusqu'à-ce qu'on la rencontre. Dans le premier trou, qui forme alors un demi-cercle, on fait une espèce de bassin, qui contient une pinte de liqueur ou deux; & de la partie supérieure qu'on a coupée, le suc tombe dans ce réservoir, qu'il faut vuider tous les jours. Il coule pendant quelques mois, après lesquels il s'arrête; & l'arbre se rétablit.

Arbre à goudron.

Mango de Condor.

Les fruits, dont la Nature a favorisé l'Isle de Condor, sont le *Mango*, la *Grappe*, & la Muscade sauvage. Ils croissent dans les Bois en fort grande abondance. Le Mango est le fruit d'un arbre, de la grosseur du pommier. Dampier ne veut pas qu'on le confonde avec le Mango de Sumatra, de Ceylan & de plusieurs autres Pays. Il n'est pas plus gros qu'une petite pêche. Il s'allonge, en diminuant vers le bout. Dans sa maturité, il est jaunâtre, plein de jus, d'une odeur agréable & d'un excellent goût. On le coupe en deux parties, qui se confisent, comme les autres Mangos, au sel, & au vinaigre, avec un peu d'ail. Ces fruits étoient mûrs, lorsque les Avanturiers arrivérent à Condor. Ils répandoient une odeur si délicate, que sans les voir, & même d'assez loin, on les distinguoit à cette marque, dans l'épaisseur des Bois. Il suffisoit d'être au-dessous du vent, pour les trouver. Dampier ne connoît pas d'autre endroit des Indes, où les Mangos sauvages vaillent ceux qu'on cultive soigneusement dans les jardins (*d*).

Arbre à grappe.

La Grappe est un fruit qui croît par pelotons, comme le Jack, le Durion & le Coco. Il sort aussi du tronc de son arbre, qui est droit, & d'un pied de diamétre, au plus, avec assez peu de branches. On en distingue deux espèces, la rouge & la blanche. Les pelotons ressemblent beaucoup à la grappe de vigne, par la figure & la couleur; & de-là leur vient apparemment

(*d*) Page 440.

DAMPIER. 1687.

remment leur nom, qu'ils méritent auſſi par un goût de vin fort agréable. Dampier n'a jamais vû ce fruit qu'à Pulo Condor (*e*).

Muſcadier ſauvage.

L'ARBRE qui porte la Noix muſcade ſauvage, eſt de la groſſeur du noiſettier, avec cette différence, que les branches ſont plus épaiſſes & s'étendent moins. Son fruit croît entre les rameaux, comme les noiſettes. Il eſt enfermé dans une gouſſe déliée, & plus particuliérement dans une eſpèce de fleur, dont il eſt entouré dans la gouſſe. Cette muſcade ſauvage reſſemble ſi fort à la véritable, quoiqu'un peu moins groſſe & plus longue, que Dampier prit d'abord l'une pour l'autre: mais elle n'en a ni l'odeur, ni le goût. Ce qui n'eſt pas moins remarquable, c'eſt que de pluſieurs Iſles voiſines, la grande, c'eſt-à-dire, celle qui ſe nomme proprement Pulo Condor, eſt la ſeule qui produiſe l'arbre à goudron, l'arbre à grappe, le Mangoyer & le Muſcadier ſauvage (*f*).

Animaux de l'Iſle.

CES Iſles ſont remplies de perroquets, de ramiers, de pigeons communs, de coqs & de poules ſauvages, dont la chair eſt blanche & délicate. Les coquillages, & les tortues vertes, y ſont en abondance. Elles ſont d'ailleurs bien arroſées, par de petits ruiſſeaux d'eau douce, qui coulent pendant dix mois de l'année, & qui ne commencent à tarir que vers la fin de Mars. Dans tout le cours du mois d'Avril, on n'y trouve d'eau que dans quelques étangs; mais il eſt facile d'y creuſer des puits. Au mois de Mai, la pluye vient, & les ruiſſeaux reprennent leur cours.

Commodité de cette Iſle pour un Comptoir.

LES Iſles de Condor joignent, à tant de commodités, celle de leur ſituation, qui eſt ſur la route de la Chine, du Japon, de Manille, du Tonquin, de la Cochinchine, en un mot, de tous les Pays de la Côte la plus Orientale du Continent de l'Inde, ſoit qu'on paſſe par le Détroit de Malaca, ou par celui de la Sonde. Dampier s'étonne qu'aucune Nation de l'Europe n'y ait un Comptoir, qui pourroit être mis à couvert d'inſulte par un Fort. Il ne ſeroit pas plus difficile de fortifier le Havre, & cette Place deviendroit importante pour le Commerce. Les Inſulaires de la grande Iſle, qui eſt la ſeule habitée, ſont originaires de la Cochinchine. Ils ſont petits, mais bien proportionnés dans cette taille, & plus bazanés que les Mindanayens. Ils ont le viſage long, les cheveux & les yeux noirs, le nez d'une groſſeur médiocre, les lèvres minces, les dents fort blanches, & la bouche petite. Leur principal exercice eſt de tirer le ſuc des arbres au goudron, qu'ils amaſſent dans des vaiſſeaux de bois, pour le tranſporter à la Cochinchine. D'autres s'occupent à prendre des tortues, dont ils ſont bouillir la graiſſe, pour en tirer l'huile, qui fait une autre partie de leur Commerce. L'habitude qu'ils ont, de voir mouiller des Vaiſſeaux étrangers dans leur Havre, les a rendus fort civils. Cette politeſſe, va juſqu'à leur faire mener à bord leurs filles & leurs femmes, pour les offrir à ceux, que les fatigues de la Mer ne rendent point inſenſibles au plaiſir. Leur Religion eſt l'Idolâtrie. Dampier vit, dans un Village, au Midi de l'Iſle, un petit Temple, qui contenoit, d'un côté, une figure d'éléphant, d'environ cinq pieds de haut, & de

Figure & caractère des Habitans.

(*e*) Page 441. (*f*) *Ibidem.*

de l'autre, celle d'un cheval; toutes deux avoient la tête tournée vers le Midi (*g*).

Après les réparations nécessaires au Vaisseau, Reed employa quelques semaines à croiser dans cette Mer, jusqu'à la Baye de Siam, où il mouilla dans l'Isle d'*Ubi*, qui est précisément à l'entrée, quarante lieues à l'Ouest de Pulo Condor. Elle a sept ou huit lieues de circuit, & de l'eau du côté du Nord. Dans la Baye même, les Avanturiers touchèrent à quelques autres Isles, où ils ne trouvèrent que des Habitations de Pêcheurs. Mais cette course leur fit rencontrer quelques Bâtimens Indiens, chargés de riz, & un gros Vaisseau chargé de poivre, qui venoit de *Palimbam*. Ils retournèrent à Pulo Condor, avec leur proye. Dampier & le Chirurgien, persuadés qu'on n'y feroit pas un long séjour, voulurent profiter de l'occasion, pour se dérobber à cette Troupe de furieux, qu'ils regrettoient de n'avoir pû quitter à Mindanao. Mais ils ne purent tromper l'attention de Reed; & le Chirurgien, qui étoit déja descendu, fut forcé de remonter à bord.

Course des Avanturiers.

Isle d'Ubi.

On remit à la voile, le 4 de Juin, pour retourner vers Manille. Un Metif Portugais, qui s'étoit trouvé sur le Navire chargé de poivre, & qui sçavoit plusieurs Langues Indiennes, parut fort propre à faciliter les grands desseins, qu'on avoit conçus pendant trois mois de repos. Mais les vents devinrent si contraires, qu'après les avoir combattus long-tems, on desespéra de pouvoir s'approcher des Philippines. Il fallut former de nouveaux projets. Le premier, fut de visiter l'Isle de *Prata*, dont on n'étoit pas fort éloigné. Cette Isle est petite, mais dangereuse, par les Rochers dont elle est environnée. Elle est située à vingt degrés quarante minutes de Latitude, sur la route de Manille à Canton. Les Chinois craignent plus cet écueil, que les Espagnols ne redoutoient autrefois les Bermudes. Ils y ont perdu quantité de riches Vaisseaux, à leur retour de Manille; & le Metif Portugais assura Reed, que dans la crainte du même sort, les Marchands de Canton n'osoient entreprendre de pêcher tant de trésors, dont une partie pouvoit être demeurée entre les Rochers. Aussi, les Avanturiers n'avoient-ils pas d'autre objet, & les craintes d'autrui n'eurent pas la force de les arrêter. Ils s'obstinèrent pendant cinq ou six jours à lutter contre les vents: mais celui du Sud-Est prit tant de force, qu'il les emporta vers les Côtes de la Chine.

Isle de Prata.

Richesses qui s'y trouvent ensevelies.

Le 25, ils eurent la vûe de la Terre; & le même jour, ils mouillèrent au Nord-Est de l'Isle *Saint-Jean* (*h*). Cette Isle est à vingt-deux degrés trente minutes de Latitude Septentrionale, sur la Côte Méridionale de la Province de Canton. Elle est assez haute, mais unie, riche en bois, en riz, & en bestiaux. Les Insulaires sont Chinois, & Dampier en prend occasion de faire quelques observations vagues (*i*) sur le caractère & les usages de cette Nation: mais il confesse qu'ayant eu peu de tems pour s'en instruire, il n'a pu bien connoître un Pays, dont la description, dit-il, demanderoit un Livre entier (*k*). Après avoir fait des provisions, Reed fit lever l'ancre le 4 de Juillet. Si

Isle de Saint Jean, sur la Côte de Canton.

(*g*) Pag. 445 & précédentes.
(*h*) C'est l'Isle de *Sanchan*. R. d. E.
(*i*) Pag. 457.
(*k*) Pag. 461.

DAMPIER. 1687.

Affreuse tempête.

Si quelque péril avoit été capable d'effrayer sa Troupe, ce devoit être celui qu'elle courut, pendant deux jours entiers, de la part de tous les élémens conjurés pour sa ruine. Les vents, le feu & l'eau, faillirent mille fois d'abîmer le Vaisseau. On touchoit à la nouvelle Lune. Heureusement délivrés de cette tempête, la plus terrible que Dampier ait jamais essuyée, les Avanturiers ne pensèrent qu'à se mettre à couvert, avant la pleine Lune, qui les menaçoit du même accident. Ils consultèrent leurs Cartes (l), pour se rendre aux Isles *Piscadores*, à vingt-trois degrés de Latitude Septentrionale. Ce sont plusieurs grandes Isles, mal peuplées, entre l'Isle de Formose & la Chine, & presqu'à la même hauteur que le Tropique du Cancer. Elles ont l'apparence des Dunes de Dorsetshire & de Wiltshire en Angleterre. On y trouve de l'eau & quantité de chèvres. Le Havre est assez bon, entre les deux plus Orientales. A l'Occident de celle qui l'est le plus, les Chinois ont une Ville, avec un Fort, qui commande le Havre, & qui est ordinairement gardé par trois ou quatre cens hommes. Reed s'approcha de ces Isles; mais n'y trouvant de mouillage que dans le Havre, sa surprise fut égale à l'imprudence qu'il eut d'y entrer, lorsqu'il y apperçut un grand nombre de Vaisseaux, les uns à la voile, & d'autres à l'ancre devant une grande Ville. Son dessein avoit été de se tenir caché: mais se trouvant déja trop avancé, il s'arma d'audace. Le Canot fut envoyé vers la Ville, avec ordre de demander des rafraîchissemens, & la permission de mouiller jusqu'après la pleine Lune, pour des Marchands Anglois, qui avoient été battus de la tempête, en allant à la Chine. L'Officier, qui commandoit le Canot, reçut un accueil civil, & des offres de secours; mais le Gouverneur Chinois, s'excusant sur les Loix, qui ne lui permettoient aucun Commerce avec les Etrangers, lui conseilla de se rendre à l'Isle d'*Aimoi*, dont les Ports étoient ouverts aux Anglois, ou à Macao, pour s'approcher de Canton. Cependant, il s'empressa d'envoyer à bord quelques présens de vivres, pour lesquels Reed lui fit aussi-tôt porter une carabine d'Angleterre, & une chaîne d'or. Les Avanturiers se crurent fort heureux, de n'avoir fait naître aucun soupçon. Un vent de Sud-Ouest assez favorable leur fit prendre aussi-tôt le parti de se rendre à d'autres Isles, qui sont situées entre Formose & les Philippines, & qui ne portant aucun nom dans leurs Cartes, n'y étoient distinguées que par la figure 5, pour marquer leur nombre. Ils se persuadèrent que des Isles, auxquelles leurs Hydrographes ne donnoient pas des noms particuliers, devoient être inhabitées, & qu'ils y seroient assez à couvert, pour se disposer sécrettement à visiter celle de Luçon.

Les Avanturiers se rendent aux Isles Piscadores.

Leur imprudence & leur audace.

Ils se rendent à des Isles sans noms.

Dans leur route, ils côtoyèrent le Sud-Ouest de Formose, qu'ils laissèrent à leur gauche. Dampier place le Midi de cette Isle à vingt & un degrés

(l) Comme nous n'avions personne à bord, qui connut ces Côtes, nôtre seule ressource étoit nos Cartes, qui marquoient seulement où étoient tels lieux & telles Isles, sans nous rien dire, ni des Havres, ni des Rades, ni des Bayes, qu'il y avoit, ni de ce que produisoient ces lieux, ni de leur forme, ni de leur commerce. Nous étions contraints de chercher tout cela par nous-mêmes. *Ibid.* pag. 468.

grés vingt minutes, & son Nord à vingt-cinq degrés dix minutes. Il compte sa Longitude depuis cent quarante-deux degrés cinq minutes, jusqu'à cent quarante-trois degrés dix minutes Est du Pic de Teneriffe (*m*).

Le 6 d'Août, ils arrivèrent aux cinq Isles, qu'ils cherchoient. Mais, ayant mouillé d'abord à l'Orient de la plus Septentrionale, sur quinze brasses de fond, à la longueur d'un cable de la Côte, ils furent extrêmement surpris de la trouver fort peuplée. Trois grandes Villes se présentoient à une lieue du rivage; & dans la suite, ils en virent une quatrième, plus grande qu'aucune des trois autres, derrière une petite montagne peu éloignée aussi de la Mer.

Leur situation.

Ces Isles, suivant l'observation de Dampier, qui en prit la hauteur, sont à vingt degrés vingt minutes de Latitude du Nord; & suivant ses Cartes, leur Longitude est de cent quarante un degrés cinquante minutes (*n*). Comme elles étoient sans noms, les Avanturiers se crurent en droit de leur en imposer. Quelques Hollandois de la Troupe demandèrent que la plus grande, qui est la plus Occidentale, fût nommée l'Isle *d'Orange*, à l'honneur de Guillaume III, Roi d'Angleterre. Sa longueur est de sept ou huit lieues, sur deux de large, & sa situation entre Nord & Sud. Deux autres, de moindre grandeur, en sont à quatre ou cinq lieues vers l'Orient. La plus Septentrionale, c'est-à-dire, celle où l'on avoit mouillé, fut nommée l'Isle de *Grafton*, par Dampier, qui prend cette occasion pour faire remarquer, que sa femme appartenoit, par le sang, à la Duchesse de ce nom. La longueur de cette Isle est d'environ quatre lieues, sur une & demie de large, entre Nord & Sud. Les Matelots donnèrent, à l'autre, le nom d'Isle de *Monmouth*. Elle n'est pas à plus d'une lieue de l'Isle de Grafton, du côté du Sud; & sa longueur est de trois lieues, sur une de large, dans la même situation que les deux autres. Entre l'Isle de Monmouth & la partie Méridionale de l'Isle de Grafton, il y en a deux autres, mais petites & rondes, situées toutes deux à l'Est. La plus Orientale, fut nommée l'Isle de *Basbee*, ou *Bachi*, du nom d'une liqueur, qu'on y boit abondamment; & la dernière, qui est la plus petite, reçut celui d'Isle des *Chèvres*, parcequ'il s'y en trouve un grand nombre. Au Nord de toutes ces Isles, on découvre deux Rochers fort élevés (*o*).

Elles reçoivent leurs noms des Avanturiers.

Isle d'Orange.

Isle de Grafton.

Isle de Monmouth.

Isle de Bachi.

Isle des Chèvres.

Il est assez étonnant que l'Isle d'Orange, qui est la plus grande des cinq, soit tout-à-fait inhabitée. Mais, quoique plate dans sa hauteur, & même assez unie, tous ses bords n'offrent que des Rochers escarpés, qui ne permirent point aux Avanturiers d'y descendre. Dampier fait là-dessus quelques remarques, pour l'instruction des gens de Mer (*p*). Monmouth & Graf-

Observations utiles de Dampier.

(*m*) Pag. 474.

(*n*) L'Edition de Paris ne met encore ici que *vingt-quatre* degrés, c'est-à-dire 117 de moins. On ne peut qu'être surpris d'une si grande négligence. R. d. E.

(*o*) Page 475.

(*p*) Donnons-en l'extrait, dans la même vûe; „ J'ai toûjours observé, dit-il, que dans „ les endroits où la Côte est défendue par „ des Rochers escarpés, la Mer est très profonde, & qu'il est rare qu'on y puisse „ mouiller. Au contraire, dans les lieux où „ les Terres panchent du côté de la Mer, „ quelque élevées qu'elles soient plus loin „ dans

DAMPIER. 1687. Productions de ces Isles.

Grafton sont deux Isles fort montueuses. Les deux petites sont plates & unies. L'Isle de Bachi a seulement une Montagne escarpée; mais celle des Chèvres est tout-à-fait plate. En général, le terroir de ces Isles est rouge; mais

„ dans le Pays, le fond est bon, & par conséquent le mouillage. A proportion que „ la Côte panche ou qu'elle est escarpée, à „ proportion le fond, pour ancrer, est ordinairement plus ou moins profond. Il „ n'y a point de Côte, au Monde, dont „ j'aie entendu parler, qui soit d'une hauteur égale, & qui n'ait des hauts & des „ bas. Ce sont ces hauts & ces bas, qui „ font les inégalités des Côtes & des Bras „ de Mer, des petites Bayes, des Havres, „ &c., où l'on peut mouiller sûrement, parceque telle est la surface de la Terre, tel „ est ordinairement le fond, qui est couvert „ d'eau. Ainsi, l'on trouve plusieurs bons „ Havres sur les Côtes, où la Terre borne „ la Mer par des Rochers escarpés, s'il y a „ des pentes spacieuses entre ces Rochers: „ mais, dans les lieux, où la pente d'une „ Montagne ou d'un Rocher n'est pas à „ quelque distance, en Terre, d'une Montagne à l'autre, & où, comme sur la Côte du Chili & du Pérou, le panchant va „ du côté de la Mer, ou dedans, avec une „ face perpendiculaire, ou fort escarpée, depuis les Montagnes voisines, la Mer y est „ profonde, & l'on y trouve peu de Havres. „ Toute cette Côte est trop escarpée pour „ qu'on y puisse jetter l'ancre, & je n'en „ connois point, où il y ait si peu de Rades. Les Côtes de Gallice, de Portugal, „ de Norvege, de Terre-Neuve, &c., sont „ comme la Côte du Pérou & des hautes Isles de l'Archipelague, mais moins dépourvûes de bons Havres. Là, où il y a de „ petits espaces de Terres, il y a de bonnes „ Bayes aux extrémités de ces espaces, dans „ les lieux où ils s'avancent dans les Mers, „ comme sur la Côte de Carracos & d'autres. Les Isles de Juan Fernandez, de „ Sainte Hélene, &c. font des Terres hautes, dont la Côte est profonde. A la vûe „ des Isles des Etats, proche de la Terre „ de Feu, on ne doit pas même songer à „ mouiller, parceque, près de la Mer, les „ Rochers sont escarpés. Cependant, il peut „ s'y trouver de petits Havres, pour les „ Barques & les petits Bâtimens.

„ Comme les Côtes hautes & escarpées „ ont cela d'incommode, qu'on n'y mouille „ que rarement, elles ont aussi cette commodité, qu'on les découvre de loin, & „ qu'on s'en approche sans danger. C'est „ ce qui les fait nommer *Côtes hardies*, ou „ pour s'exprimer plus simplement, *Côtes exhaussées*: mais, pour les Terres basses, „ on ne les voit que de fort près; & la crainte d'échouer, avant que de les appercevoir, empêche quelquefois d'en approcher. „ D'ailleurs, combien n'y trouve-t-on pas „ de Bancs, formés par le concours des grosses Rivières, qui se jettent des Terres basses dans la Mer.

„ Cependant, il est vrai, en général, qu'on „ mouille plus sûrement près des Terres basses, & les exemples le prouvent. Au Midi de la Baye de Campeche, où la plûpart „ des Terres sont basses, on peut jetter l'ancre tout le long de la Côte. La Baye de „ Honduras, & celle qui suit de-là aux Côtes de Porto-Bello & de Carthagene, jusqu'à la hauteur de Sainte Marthe, & plus „ loin jusques vers la Côte de Carracos, „ qui est haute, offre un fort bon ancrage; „ de même que les Terres des environs de „ Surinam, qui sont basses aussi sur la même „ Côte; & de-là, vers la Côte de Guayane. „ Telle est encore la Baye de Panama, où „ les Livres de Pilotage ordonnent de n'aller, nuit & jour, que la sonde à la main. „ Dans les mêmes Mers, depuis les hautes „ Terres de Guatimala au Mexique, jusqu'à „ la Californie, la plus grande partie de la „ Côte est basse: aussi peut-on y mouiller „ sûrement. En Asie, la Côte de la Chine, „ les Bayes de Siam & de Bengale, toute la „ Côte de Coromandel, celle des environs „ de Malaca, & près de-là, l'Isle de Sumatra du même côté, la plûpart de ces „ Côtes sont basses & bonnes pour l'ancrage. Mais, à côté de l'Occident de Sumatra, elles sont escarpées & hardies. Telles sont aussi la plûpart des Isles situées à „ l'Orient de Sumatra, comme les Isles de „ Borneo, Celebes, Gilolo, & quantité d'autres de moindre considération, qui ont de „ bonnes Rades avec plusieurs fonds bas. „ Mais les Isles de l'Océan, de l'Inde Orientale, sur-tout l'Ouest de ces Isles, sont „ des Terres hautes & escarpées, principalement des Parties Occidentales, non-seulement de Sumatra, mais aussi de Java, de „ Timor, &c. En un mot, il est rare que „ les Côtes hautes soient sans eaux profondes; au contraire, les Terres basses & les „ Mers peu creuses se trouvent presque „ toûjours ensemble". *Pages 479 & précédentes.*

mais il eſt noir & fertile dans quelques Vallées. Les arbres y croiſſent en aſſez grand nombre, quoiqu'ils y ayent peu de groſſeur. L'herbe y eſt groſſe, & l'on n'en trouve de petite que ſur la pente des Montagnes. Les fruits ſont des plantains, des bananes, des ananas, des morges (q), & des cannes à ſucre. Mais les Inſulaires ſont leur nourriture commune de patates & d'yames, qui leur ſervent de pain. Ils ont du coton, qui croît ſur de fort petites plantes. On ne connoît point, dans les cinq Iſles, d'autres quadrupèdes que des chèvres & des porcs. Elles ont peu d'autres oiſeaux que des perroquets; & pour volaille domeſtique, on n'y voit que des coqs & des poules.

Figure & parure des Inſulaires.

Monmouth & Grafton ſont fort habitées; mais l'Iſle de Bachi n'a qu'une Ville. Les Inſulaires ont la taille petite & ramaſſée. Ils ont en général le viſage rond, le front bas, les ſourcils longs, les yeux couleur de noiſette, la bouche de grandeur médiocre, les lèvres minces, les dents blanches, les cheveux noirs & épais, quoiqu'ils les portent fort courts, & que des deux côtés ils ne les laiſſent jamais deſcendre au-deſſous des oreilles. Les deux ſexes vont toûjours tête nue. La plûpart des hommes ne portent qu'un petit pagne à la ceinture; mais quelques-uns ſont entiérement couverts de feuilles de plantains, auxquelles ils donnent la forme d'une eſpèce de juſte-au-corps. Les femmes ont un jupon de groſſe toile, qui leur deſcend un peu plus bas que les genoux, & qu'elles ſont elles-mêmes du coton de leurs Iſles. Toute la Nation porte, aux oreilles, des anneaux d'un métal jaune, qui vient de leurs Montagnes. Dampier n'oſe aſſurer que ce ſoit de l'or; mais il eſt porté à le croire, par le poids, & par la couleur, qui reſſemble à celle de nôtre or pâle. Il en auroit acheté, s'il avoit eu du fer à donner en échange; car les Inſulaires ont une paſſion extrême pour le fer. Mais il n'avoit aucune part à la quantité de ce métal qui étoit à bord. Elle appartenoit, dit-il, aux Marchands d'Angleterre, qui l'avoient confiée au Capitaine Swan. Tous les autres Avanturiers, moins délicats ſur l'uſage du bien d'autrui, ne purent ſe perſuader qu'une couleur ſi pâle fût celle d'aucune eſpèce d'or; & Reed fut le ſeul, qui acheta quelques-uns de ces anneaux, pour du fer, mais dans la ſimple vûe de ſatisfaire ſa curioſité, & ſans eſpérance de gagner au change. Lorſqu'ils étoient ſoigneuſement polis, ils paroiſſoient très-clairs: mais ils ſe terniſſoient avec le tems. On les enduiſoit alors d'une petite pâte molle de terre rouge, & les jettant au feu, on les y laiſſoit aſſez pour donner au métal le tems de rougir. Enſuite on les faiſoit refroidir dans l'eau froide, & levant la pâte, on leur trouvoit leur premier éclat (r). Dampier ne put être informé dans quel état les Inſulaires tiroient ce métal de leurs Mines, ni par quel art ils fabriquoient leurs anneaux & leurs bagues.

Métal que Dampier croit de l'or.

Villes & maiſons ſingulières.

Leurs maiſons ſont fort baſſes, & ſi petites, qu'elles ne contiennent que le foyer, d'un côté, & de l'autre des planches pour ſe coucher. Ils demeurent enſemble, dans de petits Villages, bâtis au ſommet, ou ſur le penchant

(q) C'eſt apparemment une faute d'impreſſion pour *Courges*, puiſque l'Original porte des *Citrouilles*. R. d. E.

(r) Pag. 480.

DAMPIER. 1687.

chant des Montagnes les plus pierreuses. On y voit plusieurs rangs de maisons, les uns au-dessus des autres, & comme suspendus sur des précipices. Aussi ne peut-on monter d'un rang à l'autre, qu'avec une échelle de bois: mais l'espace, qui contient chaque rang, est assez large pour laisser une rue, quoiqu'à la vérité fort étroite, qui règne devant les portes, entre les maisons & le pied du second rang, dont l'esplanade est au niveau du faîte des maisons inférieures. L'échelle, par laquelle on monte à chaque rue, est à-peu-près au milieu, dans un défilé fort serré, qu'on ménage exprès; & comme les deux bouts de chaque rue sont aussi sur des précipices, il suffit de tirer l'échelle pour n'y craindre aucune attaque. On n'y est pas moins tranquille du côté d'en-haut, parcequ'on choisit, pour bâtir ces étranges Villes, des Montagnes, dont le revers panche du côté de la Mer, ou qui sont inaccessibles de toutes parts. C'est à la seule Nature, que les Habitans sont redevables de la disposition de ces précipices, car les Rochers paroissent si durs, qu'il est impossible de les entamer avec les instrumens communs; & l'on ne voit aucune marque, qui puisse faire juger qu'on y ait jamais employé l'art. Les Isles de Monmouth & de Grafton ont quantité de ces Montagnes, qui offrent autant de Villages. L'Isle de Bachi n'en a qu'une, dont le dos regarde la Mer. Il y a beaucoup d'apparence que c'est la crainte des Pirates, qui a fait imaginer, aux Habitans, une manière si nouvelle de se fortifier contre toutes sortes d'invasions & de surprises. Dampier est persuadé que l'Isle d'Orange, qui est la plus grande des cinq Isles, & qui ne cede rien aux autres pour la fertilité, ne demeure déserte, que parcequ'étant plate, elle manque de précipices, pour y bâtir des Villes ou des Villages (s).

Comment elles se trouvent fortifiées.

Ces Insulaires ne sont pas moins ingénieux dans la forme qu'ils donnent à leurs Bateaux. Ils ont de petites Chaloupes, qui ressemblent beaucoup à celles de Deal en Angleterre, & qui sont liées avec des chevilles de bois & des clous. Les plus grandes, qui sont de la même forme, portent quarante & cinquante hommes, & sont à double banc; c'est-à-dire, qu'un même banc contient deux hommes, qui rament chacun de leur côté. Ils connoissent, non-seulement l'usage du fer, mais la manière de le mettre en œuvre. Leurs soufflets ressemblent à ceux de l'Isle de Mindanao (t). Dampier ne doute point qu'avec leurs grandes Barques, ils n'aillent au Nord de Luçon, d'où ils apportent du fer & des courroyes de peau de bufles, qui doivent leur venir des Etrangers. Ils donnent, au métal dont ils font leurs bagues, le nom de *Bullawan*, qui est celui que les Mindanayens donnent à l'or. Leur langue n'a rien, pour le son, qui approche du Chinois, ni du Malayen. Mais elle doit avoir plus de rapport avec celle des Philippines, puisque l'or porte le même nom parmi les Indiens de toutes ces Isles (v).

Industrie des Habitans.

Leur langue.

Ils ne tuent jamais de porcs ni de chèvres, pour leur usage; mais lorsqu'ils en voyoient tuer aux Avanturiers, ils s'empressoient de ramasser les intestins & les peaux, qu'ils faisoient griller sur les charbons, ou cuire à l'eau,

Leurs alimens.

(s) Pages 482 & précédentes.

(t) *Voyez* la Description des Philippines, au Tome XV. de ce Recueil.

(v) Page 85.

l'eau, avec un mélange d'herbes & de poiſſons, pour les manger fort avidement. Dans la ſaiſon, où les nuées de ſauterelles viennent ronger leurs feuilles & leurs herbes, ils en prennent un grand nombre avec diverſes ſortes de filets, & les font griller dans des vaſes de terre. Dampier eut le courage d'en goûter, & les trouva fort bonnes. Les aîles & les jambes, dit-il, ſe détachent d'elles-mêmes ſur le feu. La tête & la chair deviennent rouges, de brunes qu'elles ſont naturellement. Comme le corps eſt fort plein, c'eſt un aliment fort humide; mais la tête craque entre les dents (x).

Dampier mange des ſauterelles.

Quoique les Inſulaires ne boivent ordinairement que de l'eau, ils ont une liqueur compoſée du jus de leurs cannes de ſucre, qu'ils font bouillir, après y avoir mêlé une petite graine noire, qui croît auſſi dans leurs Iſles. Ils la laiſſent fermenter deux ou trois jours; & lorſqu'elle s'eſt éclaircie, Dampier aſſure que la meilleure bière d'Angleterre n'eſt pas plus forte, plus ſaine, & plus agréable. Ils la nomment *Bachi*. Ce fut le goût des Avanturiers, pour une liqueur dont ils s'ennivroient ſouvent, ſans en reſſentir aucune incommodité, qui leur fit donner ce nom général aux cinq Iſles. Ils éprouvèrent auſſi qu'elle inſpire une joye douce, qui ne produit jamais d'emportemens ni de querelles. Les Inſulaires, qui en boivent beaucoup, & qui s'échauffent en buvant, n'en ſont pas moins la plus paiſible & la plus civile Nation que Dampier ait rencontrée dans tous ſes Voyages. Jamais il n'y vit aucune apparence de colère ni de mécontentement. Ils ſont honnêtes entr'eux, obligeans & généreux pour les Etrangers (y), d'une propreté ſurprenante dans leurs perſonnes & dans leurs maiſons, & ſi deſintéreſſés, qu'ils ne demandent jamais rien. Les femmes, à la vérité, montroient quelquefois leurs enfans, pour faire connoître qu'elles avoient beſoin de quelques morceaux de toile pour les envelopper; mais les hommes offroient au contraire tout ce qu'ils poſſedoient: & s'ils n'avoient pas de Bachi pour traiter leurs Hôtes, lorſqu'on les viſitoit dans leurs maiſons, on les voyoit ſortir avec empreſſement & donner une ou deux pièces de leur or, pour en acheter quelques cruches de leurs voiſins. Ils n'ont aucune monnoye: mais ils amaſſent de petits morceaux de ce métal, qu'ils troquent pour les commodités qui leur manquent: & n'ayant point de balances, ni d'autres meſures, ils le donnent ſur l'eſtimation des yeux, en ſi petite quantité, que deux ou trois grains valent une cruche de Bachi de dix ou douze pintes (z).

Liqueur qui ſe nomme Bachi, & ſes bonnes qualités.

Caractère admirable des Inſulaires.

Leurs armes ſont uniquement des lances de bois, dont la plûpart ne ſont pas même armées de fer. Ils ont pour défenſe une pièce de peau de buffle, en forme de caſaque, mais ſans manches, & couſue par les deux bouts, avec des trous pour paſſer la tête & les bras. Cette eſpèce de cuiraſſe leur deſcend juſqu'aux genoux.

Leurs armes.

Dampier ne remarqua parmi eux aucune apparence de Religion. Ils n'ont point d'Idoles. On ne s'apperçoit pas non plus qu'ils mettent aucune différence entre les jours, ni qu'ils reconnoiſſent des Chefs, ou quelque degré

Ils n'ont pas de Religion.

(x) Page 484. (y) Page 487. (z) Page 488.

DAMPIER. 1687.

degré d'autorité. Ils paroissent égaux, indépendans, & maîtres dans leurs maisons, à l'exception des enfans, qui respectent leurs pères, jusqu'au tems du mariage. Leurs plantations sont dans les vallées, assez loin des Habitations. Chacun possède en propriété une portion de terre, qu'il cultive pour son usage, & dont il tire suffisamment pour ne rien emprunter de son voisin. Ils n'ont qu'une femme, avec laquelle ils partagent les soins domestiques. Les hommes & les garçons vont à la pêche. Les femmes & les filles s'occupent à fouir les plantations de patates & d'yams, dont elles apportent chaque jour, sur leurs têtes, autant qu'il est nécessaire pour la subsistance de la famille.

Exemple de leur justice.

MALGRÉ leur indépendance, Dampier juge qu'ils sont gouvernés par quelques Loix; à moins qu'on ne veuille supposer que le Gouvernement réside dans l'Assemblée des Habitans de chaque Village, du moins pour ce qui concerne le bien public. Il fut témoin, dit-il, d'une exécution, qui devoit venir nécessairement de quelque autorité. Un jour, dans une grande affluence de Peuple, il vit amener un jeune homme, qu'on gardoit avec soin. Une femme, qui faisoit de grandes lamentations, lui ôta les anneaux qu'il portoit aux oreilles. On fit, dans la terre, un trou assez profond. Le jeune homme y fut mis, sans paroître affligé de son fort, & sans faire le moindre mouvement pour s'en défendre. On jetta de la terre sur lui, & Dampier ne put douter qu'il n'eût été bientôt étouffé (*a*).

REED & tous ses gens, aussi contens des Isles Bachi, pour les rafraîchissemens qu'ils y trouvoient en abondance, que pour le plaisir de leur avoir donné des noms, & d'être les premiers Voyageurs, qui les eussent connues si parfaitement, prirent le parti d'y attendre la Mousson Orientale. Après avoir mouillé d'abord, près d'un fort joli ruisseau, dans l'Isle de Grafton, ils s'avancèrent du côté du Sud, en côtoyant la partie Orientale de cette Isle. Ensuite ils passèrent entre la même Isle & celle de Monmouth, où la marée est fort violente. Son cours, dans tous ses Canaux, est au Sud-Quart-d'Est & au Nord-Quart-d'Ouest. De-là ils côtoyèrent, pendant l'espace de deux lieues au Sud, l'Occident de l'Isle de Monmouth; & n'y trouvant pas de bon mouillage, ils allèrent à l'Isle de Bachi, où ils jettèrent l'ancre au Nord-Est, près d'une Anse sablonneuse, à sept brasses d'eau, sur un sable clair & dur. Ces deux Isles sont séparées par un Canal assez large, où l'on peut mouiller par-tout, & dont la profondeur commune est entre douze & seize brasses. Ce fut dans cette Rade qu'ils passèrent agréablement six semaines, les uns à faire d'excellentes provisions, & les autres à réparer leur Vaisseau. Mais le 26 de Septembre, ils essuyèrent un furieux vent de Nord-Quart-d'Ouest, contre lequel ils n'avoient pas d'abri dans leur situation, & qui les ayant fait chasser quelque tems sur leurs ancres, avec le bonheur néanmoins de ne rencontrer ni sables ni roches, les emporta bien loin en haute Mer. La tempête, qui ne fit qu'augmenter, pendant les deux jours suivans, leur fit voir mille fois la mort sous ses plus horribles faces. Cependant, le beau ayant succedé, ils retournèrent, le premier d'Octobre, au lieu d'où l'orage les avoit chassés.

Tempête qui jette les Avanturiers en Mer.

Quel-

(*a*) Page 480.

Dampier. 1687.

Quelques-uns de leurs gens, qui s'étoient trouvés à Terre, & qui avoient perdu l'espérance de les revoir, furent traités, par les Insulaires, avec une affection, qui répondit à l'opinion qu'on a fait prendre de leur bonté. Ces excellens Sauvages les pressèrent d'abord de se faire couper les cheveux à la mode de leur Nation, de choisir une jeune femme, & de recevoir pour dot une hache, avec d'autres instrumens propres au travail, & une pièce de terre à cultiver.

Découragement des Avanturiers.

Cette tempête dégoûta les Avanturiers, jusqu'à leur faire perdre l'envie de croiser devant Manille. Leur découragement, suivant Dampier, fut une véritable frayeur, qui leur fit souhaiter, au Port même, comme ils avoient fait cent fois au milieu du péril, de retourner promptement dans leur Patrie. Mais Reed & *Teat*, qui commandoit sous lui, proposèrent de se rendre au Cap de Comorin, où ils promettoient de s'expliquer sur d'autres projets. Ils furent écoutés; & l'idée qu'ils pensoient à croiser dans la Mer Rouge leur fit trouver peu de peine à persuader. La Mousson Orientale n'étoit pas éloignée, & la meilleure route étoit de passer par le Détroit de Malacca: mais le Capitaine représenta que le grand nombre d'Isles, & les sables, dont elle est remplie, la rendoient fort dangereuse pour des gens qui ne connoissoient pas cette Mer. On résolut de côtoyer la partie Orientale des Isles Philippines, & de faire route au Sud vers les Moluques, pour passer à la hauteur de l'Isle de Timor, & de-là dans la Mer de l'Inde. Cette route étoit ennuyeuse, & ne laissoit pas d'avoir ses dangers; mais il y avoit moins d'apparence d'y rencontrer des Vaisseaux Anglois ou Hollandois, qui faisoient la principale crainte des Avanturiers.

Route qu'ils se proposent.

„ Pour moi, dit Dampier, je fus assez content de leur résolution, parce-„ qu'en allant plus loin, j'espérois acquérir plus de lumières & d'expé-„ rience; ce qui étoit toûjours mon principal but: sans compter que „ cette route me promettoit plus d'occasions de m'échapper de leurs „ mains (*b*)".

Ils partirent des Isles Bachi, le 3 d'Octobre, pour faire route au Sud; & passant à l'Orient des Philippines, ils arrivèrent à la vûe de Mindanao, où Dampier tenta inutilement de toucher les esprits en faveur du Capitaine Swan. D'ailleurs Reed, craignant, dit-il, l'inconstance de sa Troupe, évita de relâcher dans cette Isle. Il fit porter, avec un vent Nord-Ouest, vers l'Isle Celebes. Les remarques de Dampier, sur cette Isle, en ont enrichi la description (*c*). Il parle d'une file de grandes & de petites Isles, & de plusieurs Bas-fonds, qui n'étoient pas marqués sur ses Cartes, vers un degré vingt minutes du Sud, à cinq ou six lieues de Celebes: Reed fit mouiller dans une Baye sablonneuse, à un degré cinquante minutes, sans autre vûe que d'envoyer, chaque jour, ses Canots à la pêche des tortues, qu'on y trouve en fort grand nombre. Mais Dampier observe qu'elles y sont fort sauvages, comme dans toutes les autres Isles des Indes Orientales. Il croit en pouvoir donner pour raison, que les Insulaires y pêchent beaucoup. Aux Indes Occidentales, elles ne sont pas moins farouches, dit-il, dans

Omission dans les Cartes marines.

(*b*) Page 494.

(*c*) *Voyez*, ci-dessus, Tome XV. pag. 87.

DAMPIER. 1687.

dans les lieux où elles sont souvent inquiétées. Cependant il ajoûte qu'elles le font beaucoup aussi sur les Côtes de la Nouvelle Hollande, quoique les Habitans du Pays les inquiétent peu. Entre plusieurs coquillages, que les Avanturiers prenoient dans la basse marée, il parle, avec admiration, d'une espèce de petoncles si monstrueux, qu'un seul auroit suffi pour rassasier sept ou huit hommes (*d*). Il remarque, avec le même soin, qu'un homme de l'Equipage, qui étoit attaqué depuis long-tems d'un mal de jambes, trouva une vigne, soutenuë par des arbres voisins, & dont les feuilles étoient fort vertes. Ces feuilles, dont il fit un onguent, en les faisant bouillir hachées avec de la graisse de porc, le guérirent promptement. Il en avoit appris la vertu dans l'Isthme de Darien; & jusqu'alors il en avoit cherché dans tous les lieux, où il étoit descendu, sans en avoir pû trouver. Tous les autres Avanturiers en firent une grosse provision; & ceux, qui étoient incommodés de vieux ulcères, en reçurent beaucoup de soulagement.

Monstrueux petoncle.

A trois degrés de Latitude du Sud, & dix lieues de l'Isle de Celebes, on rencontra d'autres Bas-fonds, qui doivent causer de l'embarras aux Navigateurs; & vers le soir, on eut un nouveau sujet d'épouvante, dans plusieurs trombes d'eau, qui se firent voir successivement. Dampier en donne une idée plus nette qu'aucun autre Voyageur; sans excepter les Jésuites, d'après lesquels on en a donné la description, dans leur Voyage de Siam (*e*). Mais, quelque effroi qu'elles puissent causer, il les croit peu dangereuses. „ Quoiqu'il en ait vû souvent, dit-il, & qu'il en ait été même „ enveloppé, la peur a toûjours été plus grande que le mal ".

Trombe d'eau décrite par Dampier.

LE 5 de Décembre, on arriva, d'un fort beau tems, au Nord-Ouest de l'Isle

(*d*) Page 504.

(*e*) Il n'en avoit jamais vû que dans les Mers Occidentales. La trombe, qu'il nomme *Cataracte*, est, dit-il, une partie d'un nuage, qui pend environ d'une verge en bas, & qui paroît venir de la partie la plus noire de la nuée. Elle pend ordinairement de biais; & quelquefois elle paroît au milieu, comme une espèce d'arc, ou plutôt, dans la forme du bras lorsqu'on plie un peu le coude. Je n'en ai jamais vû qui pendit perpendiculairement. Le bout d'en-bas ne paroît pas plus gros que le bras; mais elle est plus grosse du côté du nuage. Quand la surface de l'eau commence à travailler, on voit écumer l'eau dans une circonférence d'environ cent pas, & se mouvoir doucement en rond, jusqu'à-ce que ce mouvement augmente. Ensuite, elle s'élève à la hauteur d'environ cent pas de circuit, & forme une espèce de colomne; mais elle diminue peu à peu, en montant, jusqu'à-ce qu'elle soit parvenue à la petite partie de la trombe, d'où elle s'étend jusqu'au bout d'en-bas, qui est apparemment le canal par lequel l'eau, qui s'élève, est transportée dans le nuage. C'est de quoi Dampier ne croit pas qu'on puisse douter, si l'on considère que le nuage en devient plus gros & plus noir. On distingue aussi-tôt son mouvement, quoiqu'auparavant on n'en apperçut aucun. La trombe le suit, & tire l'eau chemin faisant. C'est ce mouvement, qui fait le vent. Il dure l'espace de demie-heure, plus ou moins, jusqu'à-ce que le nuage soit rempli. Alors, le nuage crève; & toute l'eau, qui étoit en bas, ou dans la partie panchante du nuage, retombe dans la Mer, fait beaucoup de bruit par sa chûte, & met les flots en mouvement. Il est fort effrayant de se trouver sous la trombe lorsqu'elle vient à crever. Aussi, tâche-t-on de s'éloigner autant qu'il est possible. Mais, faute de vent, on n'en a pas toûjours le pouvoir. Ordinairement, il y a calme, pendant que la trombe travaille, si ce n'est précisément à l'endroit où elle se forme. Aussi, lorsqu'on la voit venir, & qu'on a de l'embarras à l'éviter, on s'efforce de la rompre à coups de canon: mais jamais, ajoûte Dampier, je n'ai entendu dire qu'on y ait réussi. *Pages* 506 & 507.

l'Isle de *Button*. Les tortues y sont en si grand nombre, qu'on ne put résister à la passion que les gens de Mer ont pour ce rafraîchissement. Mais elles sont si farouches, qu'on fut obligé d'attendre la nuit pour les darder, suivant la méthode des Indes Occidentales. Chaque fois qu'elles viennent respirer sur l'eau, ce qu'elles font une fois en huit ou dix minutes, elles soufflent assez fort pour se faire entendre à trente ou quarante verges de distance. Les Pêcheurs sont conduits par cette marque, & s'en approchent plus facilement que pendant le jour, parceque la tortue voit mieux qu'elle n'entend. La manate, au contraire, entend mieux qu'elle ne voit.

DAMPIER. 1687.

Deux lieues plus loin, au Sud, les Avanturiers trouvèrent un bon Havre, à quatre degrés cinquante-quatre minutes de Latitude Méridionale. L'Isle de Button est longue d'environ vingt-cinq lieues, du Sud-Ouest au Nord-Ouest, sur dix de largeur. Les Terres en sont élevées, mais assez unies, & remplies de Bois. A la distance d'une lieue du mouillage, on découvre une grande Ville, qui se nomme *Callasusung*, bâtie sur le sommet d'une petite montagne, & ceinte de bonnes murailles de pierre. Les Habitans, qui ressemblent beaucoup aux Mindanayens par la taille, le teint & l'habit, offrirent toutes sortes de secours au Vaisseau. Mais Reed s'apperçut bientôt que le Havre n'étoit pas sûr, ni la saison commode; & lorsqu'on voulut appareiller, l'ancre se trouva si fortement accrochée au roc, qu'il fallut l'abandonner, après avoir coupé le cable. Le vent étoit Nord-Est. On fit route au Sud-Est, vers quatre ou cinq petites Isles, qui sont à cinq degrés quarante minutes de Latitude du Sud, & à cinq ou six lieues du Havre de Callasusung. La marée y est forte, & sa direction au Sud. Le côté Sud-Ouest, à une lieue de ces Isles, est semé de sables, qui ne sont pas marqués dans les Cartes. Il n'y en a pas moins du côté de l'Est; mais on y trouve des passages entre les Canaux. Les Avanturiers firent voile vers Timor, & passèrent, le 20, près de l'Isle d'*Omba*, qui a treize ou quatorze lieues de long sur cinq ou six de large, à huit degrés vingt minutes, & à cinq ou six lieues du Nord-Est de Timor. Le 23, ils côtoyèrent de fort près l'Isle de *Pentare*, à sept ou huit lieues de l'Ouest d'Omba. La marée, qui est extrêmement rapide, au Sud du Canal, près des deux autres petites Isles, par lesquelles ils voulurent passer, les auroit fait briser infailliblement contre terre, s'ils ne s'en étoient éloignés à force de rames. Le 26, ils découvrirent, au Sud-Est Quart-d'Est, la Pointe Nord-Ouest de l'Isle de Timor.

Isle de Button & Ville de Callasusung.

Isles voisines & leurs écueils.

Ils sçavoient que les Portugais & les Hollandois avoient des Etablissemens dans cette grande Isle; mais étant mal informés de ses productions, ils ne jugèrent point à propos, pour des espérances incertaines, de s'exposer à la rencontre de leurs Vaisseaux, qu'ils redoutoient au contraire, & qu'ils s'étoient proposé d'éviter. Reed fit porter le cap au Sud, dans la vûe de toucher à la Nouvelle Hollande, qui fait partie des Terres Australes. Le vent, qui étoit changé, ne lui permettoit plus de suivre autrement la route dont il avoit formé le plan; ou du moins, il auroit fallu retourner sur ses traces, & la saison n'étoit pas favorable pour s'engager entre les Isles au Sud de la Ligne.

Isle Timor.

Le 31, à treize degrés vingt minutes de Latitude, le cap toûjours au Sud,

Dampier. 1687.

Les Avanturiers font route à la Nouvelle Hollande.

Sud, ils le tournèrent brusquement au Nord, dans la crainte d'un Banc, qu'ils trouvèrent marqué sur leurs Cartes, vers treize degrés cinquante minutes, au Sud-Quart-d'Ouest de la partie Orientale de Timor. En effet, le lendemain à la pointe du jour, ils l'apperçurent devant eux. C'est une petite barre de sable, qui se fait voir sur la surface de l'eau, environné de rochers qui s'élèvent de huit ou dix pieds. Sa forme est triangulaire, & chaque côté n'a pas moins d'une lieue & demie. Si le jour n'étoit pas venu les éclairer, ils alloient donner droit au milieu, mais ils l'évitèrent heureusement, en portant au Nord, jusqu'à la pointe Orientale des rochers; & de-là ils reprirent, à toutes voiles, leur route au Sud. Les Cartes ne mettent ce Banc, qu'à seize ou vingt lieues de la Nouvelle Hollande: mais Dampier étoit certain d'avoir fait soixante lieues droit au Sud, avant que d'être à cette hauteur, & n'étoit pas moins persuadé que dans ce voisinage il n'y a point d'endroit, de la Nouvelle Hollande, qui soit aussi Septentrional de quarante lieues, qu'on le trouve sur les Cartes. Si la Nouvelle Hollande étoit bien placée dans les Cartes, il faudroit nécessairement, dit-il, que son Vaisseau eût été emporté à l'Ouest de quarante lieues hors de sa route: mais il n'y avoit aucune apparence qu'il pût l'avoit été avec cette violence, d'autant plus que le vent n'avoit pas cessé d'être Ouest. A la vérité, lorsque la Mousson change, les Courans ne changent pas aussitôt; ils continuent l'espace d'un mois dans leur ancienne direction. Mais il y avoit déja deux mois que la Mousson avoit changé. En un mot, Dampier croit plus volontiers que les Géographes ont mal placé la Nouvelle Hollande, qu'il ne peut s'imaginer que les Courans l'ayent trompé. Ajoûtez, dit-il, qu'ils auroient dû le tromper avant qu'il fût à ce Banc, plutôt qu'après l'avoir doublé. Sa conjecture lui paroît d'autant plus vraisemblable, qu'il trouva, sur les Côtes de la Nouvelle Hollande, que les marées avoient constamment le même cours; le flux au Nord-Quart-d'Est, & le reflux au Sud-Quart-d'Ouest (f).

Banc dangereux.

Observations de Dampier sur la situation de la Nouvelle Hollande.

1688.

Les Avanturiers y arrivent.

Les Avanturiers arrivèrent, le 4 de Janvier, aux Terres de la Nouvelle Hollande, à seize degrés cinquante minutes, sans avoir cessé de faire route au Sud, depuis le Banc qu'ils avoient doublé le 31 de Décembre. Ils n'y trouvèrent point de bon mouillage, parceque cette Côte est exposée au Nord-Ouest: mais côtoyant la partie Orientale, pendant l'espace de dix ou douze lieues, ils découvrirent une assez longue Baye, coupée de quantité d'Isles; & le 5, ils y mouillèrent, à deux miles de la Côte, sur un bon sable & vingt-neuf brasses d'eau. Sans sçavoir encore (g), observe Dampier, si la Nouvelle Hollande est une Isle, je suis certain qu'elle ne touche ni à l'Asie, ni à l'Afrique, ni à l'Amérique. Cette Partie est basse & unie, à l'exception des Pointes, qui sont pierreuses.

Etat du Pays.

Le terroir du Pays est sec, sablonneux, & sans autre eau que celle des puits. Il produit diverses sortes d'arbres; mais les Bois n'y sont pas en grand nombre, & les arbres y ont peu de grosseur. La plûpart paroissent des arbres à dragon. L'écorce en est blanchâtre, & les feuilles noires. On

(f) Pages 518 & 519.

(g) *Voyez*, ci-dessus, la Relation du même Pays, que l'ordre du Plan a fait mettre avant celle-ci, contre l'ordre du tems.

On voit distiller leur gomme, des nœuds & des crevasses du tronc. Dampier confronta cette gomme avec du sang de dragon, qu'il avoit à bord, & lui trouva la même couleur & le même goût. Tous les autres arbres sont inconnus aux Européens; & l'on n'en voit pas un seul qui porte le moindre fruit.

On n'apperçut, non plus, aucune sorte d'animaux, ni même d'autres traces que celles d'une bête à quatre pieds, qu'on prit pour un chien. Quelques petits oiseaux terrestres, qui se firent voir sur les arbres, n'étoient pas plus gros que nos merles. Les oiseaux marins y sont encore plus rares. La Mer est peu poissonneuse, à moins qu'on ne mette, au rang des poissons, les vaches marines & les tortues, qui sont en fort grand nombre dans la Baye, mais extraordinairement sauvages, quoiqu'ils ne doivent pas être fort inquiétés par les Habitans, qui n'ont ni bateaux ni fer.

Figure & misère des Habitans.

Ces Indiens sont les plus misérables de tous les hommes. Les Caffres & les Hottentots sont riches en comparaison, puisqu'ils ont des maisons & des habits de peau, des brebis, de la volaille, des fruits & des œufs d'autruche. Si l'on excepte la figure humaine, les Peuples de cette partie de la Nouvelle Hollande ne diffèrent pas des brutes. Ils sont grands, droits, & menus. Ils ont les membres longs & déliés, la tête grosse, le front rond, & les sourcils gros. Leurs paupières sont toûjours à demi fermées, pour se defendre des mouches, qui leur fatiguent sans cesse les yeux, les narines & la bouche. Aussi n'ouvrent-ils jamais les yeux comme les autres hommes, par l'habitude qu'ils ont de les tenir fermés dès l'enfance. Ils ont le nez gros, les lèvres épaisses & la bouche fort grande. Dampier ignore s'ils s'arrachent deux dents de la mâchoire supérieure; mais elles manquent, par devant, aux femmes comme aux hommes. Ils n'ont pas de barbe, & tous les traits de leur visage sont fort difformes. Leurs cheveux sont noirs, courts & crêpus comme ceux des Négres. Enfin, par le visage & le reste du corps, qu'ils ont aussi fort noirs, ils ressemblent moins au commun des Indiens, qu'aux Négres de la Guinée.

Caractère insociable des Habitans.

Après avoir mouillé, Reed envoya un Canot au rivage, pour lier commerce avec quelques-uns de ces Barbares, qui se présentèrent sur la Côte. Mais la vûe du Canot les fit fuir. On employa trois jours à chercher leurs Habitations; & n'en découvrant aucune, ni la moindre apparence d'eau & de vivres, on prit le parti de passer aux Isles voisines. Les Insulaires furent d'abord aussi farouches. Cependant on en prit plusieurs, qui se familiarisèrent assez, pour recevoir quelques alimens qu'on leur offrit, & leur exemple diminua la frayeur des autres. Ils n'ont, pour maisons, que des branches d'arbres entrelassées. Leur unique nourriture est le poisson, qu'ils prennent dans de petits réservoirs de pierre, où la marée en laisse toûjours, les moules, les limaçons & les petoncles, qu'ils cherchent autour des rochers. La Terre ne produit rien qui puisse servir à leur subsistance. Reed, ayant fait creuser des puits, espéra de tirer d'eux quelque service, pour le transport de l'eau: mais n'étant pas accoutumés à porter des fardeaux,

Dampier. 1688.

deaux, ils fuccomboient fous le moindre poids; & rebutés des premiers efforts, ils refusèrent de continuer ce travail.

Un Pays fi ftérile & des Habitans fi peu fociables, déterminèrent bientôt les Avanturiers à lever l'ancre. Ils firent voile au Nord, le 12 de Mars, dans le deffein de fe rendre à l'Ifle des *Cocos*, où ces fruits leur promettoient du moins d'agréables rafraîchiffemens. Mais, à douze degrés douze minutes de Latitude Méridionale (*b*), qui étoit celle de cette Ifle, fuivant leurs Cartes, un vent Sud-Oueft, dont ils ne purent furmonter la violence, leur fit abandonner cette route, pour tourner vers les Ifles qui font à l'Occident de Sumatra. Dampier fe felicita d'un changement, qui lui faifoit efpérer quelque occafion de s'échapper. Ils rencontrèrent, à dix degrés trente minutes du Sud (*i*), & fuivant le compte de Dampier, à douze degrés fix minutes de Longitude Oueft de la Nouvelle Hollande, une petite Ifle, qui n'étoit pas marquée dans leurs Cartes, bien pourvue d'eau & de bois, mais où les difficultés du fond ne leur permirent pas de mouiller. Leurs Canots, qui ne laiffèrent pas d'y aborder, revinrent avec quantité d'oifeaux, tels que des boubies & des guerriers. Ils apportèrent auffi une forte d'écreviffes terreftres, qui fe tiennent dans les fables arides, où elles fe terrent comme les lapins. Le Chevalier Drake fait la defcription d'un animal de cette nature, qu'il trouva dans d'autres Ifles. C'eft une nourriture fort faine & d'excellent goût. Avec la même qualité, celles, dont les Avanturiers firent ici l'effai, étoient de la groffeur de la jambe. Leurs coquilles font d'un brun obfcur, qui devient rouge lorfqu'elles ont bouilli (*k*).

Ifles à l'Occident de Sumatra.

Grandes écreviffes terreftres.

La fuite de cette Navigation n'eut rien de remarquable jufqu'au 7 d'Avril, qu'on eut de loin, au Nord, la vûe de l'Ifle de Sumatra. Le 13, on mouilla fous une petite Ifle, nommée l'Ifle *Trifte*, à quatre degrés de Latitude Méridionale, & quatorze ou quinze lieues de l'Occident de Sumatra. Les noix de cocos y font en abondance, comme dans plufieurs autres Ifles qui la fuivent, & qui paroiffent à-peu-près de la même grandeur. Le 19, on doubla la Pointe Sud-Oueft de l'Ifle de *Naffau*, affez grande Ifle, mais déferte, à trois degrés vingt minutes de Latitude Méridionale. Reed s'étant faifi, à cette hauteur, d'une Barque d'Achem, chargée d'huile, & montée de quatre hommes, fit couler la Barque à fond, & retint les quatre Achemois. Sa vûe, dans cette rigueur, étoit d'ôter, à fes propres gens, non-feulement l'occafion, mais le defir même de le quitter; parce-qu'en maltraitant les Indiens, il fe figuroit que perfonne du bord n'auroit la hardieffe de fe jetter parmi eux. Il s'étoit ouvert, enfin, fur le projet qu'il avoit conçu d'aller croifer dans la Mer Rouge, & tous les Avanturiers n'avoient pas reçu cette déclaration avec les mêmes applaudiffemens. Dampier le preffoit fi vivement d'aborder au premier Comptoir de fa Nation, que ces inftances ayant commencé à le rendre odieux, il avoit

Ifles abondantes en cocos.

Dampier foupire après la liberté.

(*b*) L'Edition de Paris, d'après une erreur de la Relation de Dampier, fait cette Latitude *Septentrionale*. R. d. E.

(*i*) Nous corrigeons encore ici la même faute. R. d. E.

(*k*) Page 530.

avoit été menacé plusieurs fois d'être abandonné dans quelque lieu désert. Mais, ceux qui s'étoient ligués pour le Voyage de la Mer Rouge, proposèrent de se rendre aux Isles de *Nicobar*, comme un lieu commode, pour calfater le Vaisseau, qui avoit besoin de cette réparation; & propre aussi, par son éloignement des Comptoirs Européens, à retenir les Mécontens sous le joug. On mit à la voile aussi-tôt vers ces Isles. La plus Méridionale, qui porte proprement le nom de Nicobar, est à quarante lieues du Nord-Ouest de l'Isle de Sumatra: mais les Marins ne nomment point autrement un grand nombre d'autres Isles voisines, qui sont au Sud de celles d'*Andaman* (*l*).

DAMPIER. 1688.

ON arriva, le 5 de Mai, à la vûe de l'Isle, qui se nomme proprement Nicobar; & l'ancre fut jettée au Nord-Ouest, dans une petite Baye, à huit brasses d'eau. Cette Isle est à sept degrés trente minutes de Latitude Septentrionale. Sa longueur est d'environ douze lieues, sur trois ou quatre de large. Le côté Méridional est élevé par lui-même, & par des rochers escarpés, qui le bordent; mais le reste de l'Isle est bas & uni. Dans cet espace, qui est arrosé de plusieurs ruisseaux d'eau vive, elle produit quantité d'excellens arbres, qui semblent ne former qu'un seul Bois. Mais, rien ne la rend si belle que les cocotiers, qui croissent autour des Bayes. Comme elles sont en grand nombre, & qu'elles ne sont séparées les unes des autres que par de petites Pointes pierreuses, la vûe de toutes ces Côtes forme un spectacle charmant. Derrière les cocotiers, c'est-à-dire, plus loin de la Mer, on trouve par-tout un arbre, que Dampier n'a jamais vû que dans cet endroit de l'Inde, & dont il vante beaucoup les propriétés. Les Insulaires le nomment *Melory*. Il est de la grosseur & de la hauteur de nos pommiers. L'écorce en est noirâtre, & la feuille assez large. Son fruit, que Dampier compare, pour la grosseur, aux pains d'un sou, a la figure d'une poire, la peau dure & polie, d'un verd clair, & la poulpe fort semblable à celle de la pomme, excepté qu'elle est remplie de filamens, de l'épaisseur du gros fil à coudre. On le fait cuire à l'eau, dans de grands vaisseaux de terre, qui contiennent vingt-cinq ou trente pintes, avec beaucoup d'attention à tenir le vaisseau couvert, de peur que la fumée ne s'exhale. Lorsque le fruit est mou, on le pele; on sépare la chair des filamens, avec un couteau de bois, & de ce qui reste, on fait des masses, ou des pains, de la grosseur d'un fromage de Hollande, qui se gardent six ou sept jours, & qui sont la principale nourriture des Insulaires. Elle est si saine & de si bon goût, qu'elle leur fait négliger les yams, les patates, les plantains, & le riz même, dont ils cultivent fort peu. Ils nourrissent, par la même raison, peu de bestiaux & de volaille. Le plus grand usage, qu'ils font des cocotiers, est pour en tirer une liqueur, qu'ils nomment *Toddy*, & qu'ils aiment avec passion (*m*).

Isles Nicobar.

Fruit, nommé Melory, qui leur est particulier.

Sa description & son usage.

LES Habitans naturels de l'Isle, sont d'une taille haute & bien proportionnée. Ils ont le visage assez long, les cheveux noirs, le nez médiocre, la bouche agréable; en un mot, la même proportion dans toute les parties du

Portrait des Habitans.

(*l*) Page 534.

(*m*) Pages 536 & 538.

Dampier. 1688.

du visage, que dans celles du corps. C'est leur attribuer une parfaite beauté, qui ne doit pas même être altérée par la couleur de cuivre, qu'on donne pour celle de leur teint. L'usage des femmes est de s'arracher les sourcils. Elles portent, pour unique habillement, une espèce de jupon, qui s'attache aux reins & qui descend jusqu'aux genoux. Les hommes sont nuds, à la réserve d'une longue & étroite pièce de toile, qui leur ceint le milieu du corps, & dont le bout, descendant entre les cuisses, se relève par derrière, jusqu'à la ceinture. Leur langage est différent de toutes les Langues, que Dampier avoit entendues; mais ils y mêlent quelques mots Portugais & Malayens, qui leur viennent, apparemment, des Vaisseaux qui touchent à leur Isle. Ils n'ont point de Temples, ni d'Idoles, ni rien qui puisse leur faire attribuer aucune forme de Religion. Cependant, un Prêtre, que Dampier vit, dans la suite, au Tonquin, l'assura qu'ils avoient du penchant pour le Christianisme; & l'on a vû, dans une autre Partie de cet Ouvrage, que les Jésuites ont entrepris de leur porter les lumières de l'Evangile.

Leur langage.

Leur demeure.

Ils sont leur demeure dans les Bayes, à peu de distance du rivage. Chaque Baye a quatre ou cinq cens maisons, bâties sur des piliers, petites, basses & quarrées. Leur hauteur est d'environ huit pieds jusqu'au toit, qui s'élève de huit autres pieds, en forme de dôme, par des soliveaux courbés en demi-croissant, & couverts de feuilles de palmier. Ils ne cultivent que les cocotiers & les melons, qui croissent près de la Mer. La terre n'est pas défrichée plus loin; & Dampier observa, qu'après avoir passé les arbres fruitiers, on ne trouve pas même de chemins qui conduisent dans les Bois. Il y a beaucoup d'apparence, dit-il, que toutes les Isles voisines ont les mêmes usages (n).

Comment Dampier se procure la liberté.

Mais il étoit occupé d'un soin trop important, pour se livrer à d'autres observations; & c'est ici qu'il faut donner la peinture de son embarras dans ses propres termes. „ Je crus alors qu'il étoit tems de me retirer, & „ d'obtenir, s'il étoit possible, la permission de demeurer dans cette Isle; „ car il n'y avoit aucune apparence de pouvoir se dérobber; & rien ne „ m'empêchoit d'espérer cette permission, dans un lieu où mon séjour „ n'entraînoit aucun danger pour la Troupe, quand mon dessein même „ auroit été de lui nuire. Outre que la conjoncture étoit favorable, j'a„ vois une raison particulière de vouloir demeurer: c'étoit l'espérance de „ m'avancer considérablement par le Commerce de l'ambre gris, & de fai„ re une grande fortune avec les Insulaires. Je pouvois, en peu de tems, „ apprendre leur langage. En m'accoûtumant à ramer avec eux sur leurs „ Canots, & surtout en me conformant à leur manière de vivre, j'aurois „ vû comment ils tiroient leur ambre gris, combien ils en tiroient, & „ dans quel tems de l'année ils en trouvent le plus. Je jugeois qu'ensuite „ il me seroit aisé de me retirer, & de m'embarquer sur le premier Vais„ seau Européen, qui toucheroit à l'Isle, ou de m'attacher quelque jeune „ Indien, qui me transporteroit dans la Rade d'Achem, sur son Canot. „ J'aurois pû m'y pourvoir des marchandises les plus recherchées de mes „ Insu-

(n) Pages 539 & précédentes.

„ Insulaires; & je m'en serois servi à mon retour, pour acheter leur „ ambre gris.

„ Jusqu'alors, j'avois affecté de ne pas descendre à terre: mais lorsque je vis le Vaisseau prêt à lever l'ancre, je priai le Capitaine de me „ faire mettre au rivage. Lui, qui se trouvoit importuné de mes plaintes, & qui croyoit que je ne pouvois pas le quitter dans un lieu moins „ fréquenté, se rendit volontiers à ma prière: ce qu'il n'auroit pas fait „ sans doute, s'il eût cru que je dusse partir bientôt de l'Isle, parcequ'il „ n'auroit pas voulu me donner occasion de faire son histoire aux Anglois „ & aux Hollandois. Je me hâtai de prendre mon coffre & mon lit, dans „ la crainte qu'il ne changeât de résolution, & je cherchai aussi-tôt quelqu'un, pour me mettre à terre. Le Canot, sur lequel je me mis, me „ débarqua dans une petite Baye sablonneuse, qui étoit bordée de quelques „ maisons. Un Indien vint à moi; & ne pouvant s'imaginer le dessein qui „ m'amenoit, il m'offrit son Bateau pour retourner à bord. Je le refusai. „ Alors, il me fit signe d'entrer dans sa maison. J'y portai mon coffre „ & mes habits. A peine y étois-je depuis une heure, que le Lieutenant „ du Vaisseau, accompagné de trois ou quatre hommes armés, vint me „ déclarer qu'il falloit partir avec eux. Il n'étoit pas besoin d'envoyer „ un si gros cortège. Je répondis que j'étois prêt à les suivre. Il m'auroit été facile de me cacher dans les Bois: mais, ils auroient tué ou „ maltraité quelques Insulaires, pour animer les autres contre moi. J'entrai donc avec eux dans leur Canot. Mais, en arrivant à bord, je „ trouvai tout en mouvement. Le Chirurgien, nommé *Coppinger*, & deux „ autres, encouragés par mon exemple, demandoient qu'il leur fût permis de m'accompagner. Ces trois hommes avoient toûjours eu le même „ dessein que moi. Les deux derniers, qui se nommoient *Hall* & *Ambrose*, n'y trouvoient pas beaucoup d'opposition: mais Reed & toute la „ Troupe ne vouloient pas perdre le Chirurgien. Il sauta dans le Canot, „ armé d'un fusil, en jurant qu'il feroit feu sur celui qui entreprendroit „ de l'arrêter. Le Quartier-Maître sauta brusquement après lui; & l'ayant desarmé, avec le secours de deux ou trois autres, il le fit rentrer „ dans le Vaisseau.

Il devient libre avec sept autres hommes du Vaisseau.

„ Nous fûmes plus heureux, Hall, Ambrose & moi. On nous rendit „ la liberté d'aller à terre. Un de nos Rameurs déroba, par pitié, une „ hache qu'il nous donna, comme un excellent outil parmi les Indiens. „ Nous descendîmes au rivage. Je menai mes deux Compagnons à la maison de l'Insulaire qui m'avoit déja reçu. A peine y étions-nous arrivés, „ qu'un Canot amena les quatre Achemois que nous avions faits Prisonniers, & le Métif Portugais, que nous avions amené de Pulo-Condor. „ Reed les croyoit désormais inutiles à ses desseins, parcequ'il alloit quitter des Mers, où le Portugais lui servoit d'Interprète, & parcequ'il ne „ craignoit plus qu'à quarante lieues de Sumatra les Achemois pûssent entreprendre de nous transporter dans leur Pays. En effet, cette entreprise étoit hardie, & ce ne fut pas nôtre premier objet. Nous considérâmes d'abord, que nous étions assez forts pour nous défendre, s'il prenoit envie aux Insulaires de nous attaquer. Mais quand je me serois

 „ trouvé

DAMPIER. 1688.

Observations sur la férocité des Sauvages.

„ trouvé seul, je n'aurois pas eu la moindre peur. Peut-être même au-
„ rois-je été plus tranquille, parceque j'aurois été plus sûr de ne choquer
„ personne. Je suis persuadé qu'il n'y a point de Nation assez barbare,
„ pour tuer un Etranger, que le hasard fait tomber entre ses mains, s'il
„ ne s'attire ce malheur par quelque violence: & dans cette supposition
„ même, si l'on pouvoit se garantir de la première fureur des Sauvages,
„ & les faire entrer en négociation, il feroit facile de les ramener à la
„ paix; surtout en leur montrant quelque bagatelle, qu'ils n'auroient jamais
„ vûe, & que tout Européen, qui a vû le Monde, peut inventer sur
„ le champ pour les amuser; comme de tirer du feu d'un caillou avec un
„ morceau d'acier. Dans tous mes Voyages, je n'ai pas vû d'Antropopha-
„ ges, ou de Mangeurs d'hommes. Je n'ai point entendu dire, qu'il y
„ eût au Monde une Nation qui n'eût pas quelque chose à manger, soit
„ poissons ou animaux terrestres, soit au moins des fruits, des grains,
„ des racines, ou d'autres légumes, qui croissent naturellement ou par la
„ culture. Les Habitans mêmes de la Nouvelle Hollande, avec toute
„ leur pauvreté, ne laissent pas d'avoir du poisson, & ne tueroient pas
„ un homme pour le manger. Je ne sçais quels barbares usages peu-
„ vent avoir autrefois règné dans quelques Parties du Monde, ni s'il est
„ vrai que certains Peuples ayent dévoré leurs Ennemis, ou les ayent sa-
„ crifiés à leurs Dieux: mais je sçais, par mon expérience, que ceux,
„ dont on nous a donné cette idée, commercent aujourd'hui fort honnê-
„ tement avec les Européens; & leurs Prisonniers nous apprennent, que
„ s'ils ont quelque barbarie, dans les guerres qu'ils croyent justes, elle ne
„ va point jusqu'à leur faire maltraiter un homme, qui tombe seul entre
„ leurs mains (o)".

Danger que Dampier court de la part des Insulaires.

DAMPIER ne s'en crut pas moins heureux de n'être pas seul; mais ce fut particulièrement après avoir considéré qu'il étoit capable, avec ses Compagnons, de faire la manœuvre, & de passer dans l'Isle de Sumatra. Aussi prirent-ils la résolution d'acheter un Canot; & le lendemain, 6 de Mai, ils virent, sans regret, le Vaisseau qui mettoit à la voile. Leur Hôte avoit paru surpris de les voir en si grand nombre; cependant il ne fit pas difficulté de les traiter avec du Toddy, & de leur vendre un Canot pour une hache. Les Habitans des autres maisons leur marquant moins de confiance, ils se déterminèrent à mettre leurs coffres & leurs habits dans le Canot, pour aller attendre, au Midi de l'Isle, le changement de la Mousson, qui ne pouvoit être éloigné. La disposition des Côtes les obligeoit de prendre le large: mais à peine eurent-ils quitté la Terre, qu'un coup de vent renversa le Canot. Ils se sauvèrent à la nage, entraînant après eux leur petit Bâtiment, leurs coffres & leurs habits. Dampier s'applaudit beaucoup d'avoir pû garantir de l'eau, son Journal, & quelques Cartes qu'il avoit dressées lui-même. Tout le reste fût mouillé; mais le soin qu'on eut d'ouvrir aussi-tôt les coffres, & de faire secher tout au Soleil, rendit le dommage fort léger. On n'en eut pas moins d'ardeur à prendre une seconde fois le large.

Son Canot est renversé. Il sauve son Journal & ses Cartes.

QUEL-

(o) Pages 542 & précédentes.

Quelques Insulaires, qui avoient eu le tems de s'assembler, sur leurs Canots, sembloient menacer les huit Etrangers, ou leur vouloir disputer l'accès du rivage. Un des trois Anglois tira sur eux un coup de fusil, pour les effrayer. Ils ne laissèrent pas de suivre, jusqu'à la Baye où le Canot aborda; mais, n'osant s'approcher des armes à feu, ils se contentoient de branler souvent leurs lances. Hall, se flattant de pouvoir les appaiser, sauta seul à terre, tandis que ses Compagnons se tenoient prets à faire feu, s'ils eussent marqué de la disposition à l'insulter; & mettant l'épée à la main, il marcha vers eux d'un air tranquille. Ils l'attendirent, sans faire le moindre mouvement. Mais lorsqu'après les avoir salués, il leur eut touché la main, avec divers signes d'amitié, leur joye parut extrême; & la paix fut conclue d'autant plus sincérement, que leur rendant la liberté de pêcher sans crainte, elle ne leur étoit pas moins agréable, qu'à ceux dont ils avoient redouté la violence. Ils apportèrent, au Canot, du melory & d'autres rafraîchissemens. Dampier ajoûte, „ qu'il auroit pû compo-„ ser, à vil prix, pour quelques petits porcs, mais qu'il ne voulut pas „ scandaliser ses amis Achemois, qui étoient Mahométans (p)".

Résolution d'un Anglois.

Les jours suivans furent employés, à faire une bonne provision de melory & d'eau fraîche. Douze coquilles de cocos & trois bambous servirent de tonneaux. Le dessein des Anglois étoit de se rendre au Port d'Achem, malgré tous les dangers d'une si téméraire entreprise. Quoique le vent fût encore Est, les nuages sembloient commencer à pancher vers l'Orient, & c'étoit un signe infaillible que la Mousson Occidentale approchoit. Enfin, le 15 de Mai, vers quatre heures après midi, le mouvement sensible des nuées, de l'Occident à l'Orient, faisant juger que le vent étoit déja Ouest en Mer, les trois Anglois, dont l'autorité entraînoit les autres, résolurent de saisir l'occasion d'un tems clair & chaud, qui leur donnoit l'espérance de finir leur course avant que la nouvelle Mousson fût bien affermie; parcequ'ils n'ignoroient pas qu'à l'entrée de cette Mousson, les vents deviendroient fort orageux, après quelques jours de beau tems (q). Dampier perdroit trop, si je lui dérobbois l'honneur de ce récit.

Entreprise extraordinaire de Dampier & de ses Compagnons.

„ Nôtre Canot, dit-il, étoit à-peu-près de la longueur des Bateaux de „ Londres, & pointu par les deux bouts; plus profond à la vérité, mais „ moins large; & si mince, que lorsqu'il étoit vuide, quatre hommes suf-„ fisoient pour le lancer à l'eau, ou pour le hâler à terre. Nous avions „ un bon mât, & une voile de natte, avec de bons & forts aîlerons, „ très-bien attachés à chaque côté du Canot, & capables de le soutenir „ aussi long-tems qu'ils y seroient fermes. Nous étions redevables de cette „ invention à nos Achemois. Hall & moi, nous connoissions mieux que „ les autres toute la grandeur du danger. Aussi leur confiance alloit-elle si „ loin pour nous, qu'ils se rendoient sans objection à tout ce qu'ils nous „ entendoient proposer. Au fond, j'étois le mieux pourvû. Avant que „ de quitter le Vaisseau, j'avois consulté exprès nôtre Carte des Indes: il „ n'y

Ils traversent quarante lieues de Mer dans un Canot.

Secours qu'ils tirent de Dampier.

(p) Page 548. (q) Page 552.

„ n'y en avoit qu'une à bord, sur laquelle j'avois copié, dans mon Livre „ de poche, la hauteur & la distance des Côtes de Malaca, de Sumatra, „ de Pegu & de Siam. J'avois emporté aussi un compas de poche, pour „ me servir de guide dans toutes mes entreprises.

„ Nous fîmes route au Sud, persuadés qu'en sortant de l'Isle, nous „ trouverions le vent qui nous convenoit; car la Terre attire le vent, & „ souvent on en trouve en Mer un tout différent. Nous ramions tour-à- „ tour, avec quatre rames. Hall & moi, nous étions aussi tour-à-tour „ au gouvernail, parceque nos Compagnons n'étoient pas capables de ce „ soin. Le premier soir & la nuit suivante, nous crûmes avoir fait douze „ lieues, au Sud-Sud-Est. Mais, le 16 au matin, nous revîmes, au „ Nord-Ouest Quart-de-Nord, l'Isle d'où nous étions partis. J'en con- „ clus que nous avions fait, à l'Est, un point de plus que je ne me l'étois „ figuré; ce qui m'obligea de porter au Sud-Quart-d'Est. A quatre heu- „ res après midi, nous eûmes un petit vent d'Ouest-Sud-Ouest, qui con- „ tinua jusqu'à neuf heures, & pendant lequel nous fîmes route au Sud- „ Sud-Ouest, sans nous servir de nos rames. J'étois alors au gouvernail. „ Les brisans ne me permirent pas de douter que nous n'eussions, près „ de nous, un impétueux courant. La Mer faisoit tant de bruit, qu'on „ l'auroit entendu d'un demi-mile. A neuf heures, elle fut calme; mais „ le vent revint une heure après, & souffla vivement toute la nuit.

Ils se retrouvent à la vûe de l'Isle d'où ils étoient partis.

„ Le 17, au matin, nous cherchâmes avidement l'Isle de Sumatra, „ dont nous nous jugions alors à moins de vingt lieues; & tout nous por- „ toit à croire, en effet, que nous en avions fait vingt-quatre depuis nô- „ tre départ. Cependant, après avoir fatigué long-tems nos yeux, nous „ apperçûmes, avec chagrin, à l'Ouest-Nord-Ouest, l'Isle de Nicobar, „ dont nous n'étions pas à plus de huit lieues. Il parut certain que nous „ avions eu, pendant toute la nuit, un courant contre nous. Un vent „ frais nous consola. Nous prîmes hauteur à midi. Ma Latitude étoit „ de six degrés cinquante-cinq minutes du Nord. Hall en trouva sept.

Anneau du Soleil, signe de tempête.

„ Le 18, les nuages qui couvrirent le Soleil, au Méridien, empêchè- „ rent l'observation. Nous eûmes alors un fort mauvais présage, dans „ un grand cercle, qui parut autour de cet Astre, & qui étoit cinq ou six „ fois plus grand que lui. Ce Phenoméne annonce ordinairement de l'o- „ rage ou beaucoup de pluye; & s'il y a quelque brêche au cercle, c'est „ de-là que viennent presque toûjours les plus violentes tempêtes. J'a- „ voue que la vûe du cercle me fit souhaiter ardemment la Terre. Ce- „ pendant j'excitai mon courage, pour en inspirer à mes Compagnons; „ & je proposai, si le vent devenoit trop fort, de ne pas nous obstiner à „ le combattre, mais de suivre le cours du vent & de la Mer, dont l'ef- „ fet le plus redoutable seroit de nous emporter cinquante ou soixante „ lieues hors de nôtre route, vers la Côte de *Queda*, qui est un Royaume „ de Commerce. On roula, suivant mon avis, le pied de la voile autour „ d'un pieu qui y étoit attaché; & la vergue fut mise à trois pieds, du „ côté du Canot. On ne portoit ainsi qu'une fort petite voile; mais elle „ étoit encore trop grande pour le vent, qui la faisoit beaucoup pancher, „ quoiqu'elle fût soutenue par les aîlerons. Les pieux des aîlerons, qui

Précautions contre l'orage.

„ sortoient

Dampier. 1688.

„ fortoient des côtés, plioient jusqu'à faire craindre qu'ils ne fussent prêts „ à rompre; accident, qui auroit rendu nôtre perte infaillible. D'ailleurs „ la Mer, qui grossissoit à vûe d'œil, auroit rempli d'eau nôtre Canot. „ Cependant nous nous efforçâmes de tenir quelque tems contre le vent: „ mais le voyant sans cesse augmenter, nous prîmes enfin le parti de nous „ abandonner au vent & à la Mer. Cette situation dura tout le reste de „ l'après midi, & la moitié de la nuit suivante. La Mer devenoit plus „ haute & brisoit souvent, mais sans nous causer aucun dommage. Com- „ me le Canot étoit fort étroit par les bouts, le côté du gouvernail rece- „ voit la vague & la rompoit. Il y entroit, à la vérité, beaucoup d'eau, „ que nous jettions sans relâche. Mes Compagnons reconnurent alors „ que je les avois exhortés sagement à changer de route. Autrement, „ les coups de Mer, prenant le Canot de côté, chaque vague l'auroit „ rempli d'eau, & nous auroit exposés à couler à fond. Quoique les aî- „ lerons fussent bien attachés, ils n'auroient pû soûtenir une Mer de cet- „ te violence.

Terrible situation de Dampier.

„ Le soir du 18 fut effrayant. Le Ciel se couvrit de nuages, qui le „ rendirent extrêmement sombre. Le vent fut impétueux, & la Mer „ haute. Elle bruioit déja autour de nous, & l'obscurité de l'air n'étoit „ adoucie que par l'écume des flots. La nuit, qui survint, couvrit tout „ des plus noires ténèbres. Chaque moment pouvoit nous engloutir dans „ un abîme invisible. On doit juger de nôtre consternation. Je m'étois „ vû dans plusieurs périls; mais le plus terrible n'approchoit point de ce- „ lui que je représente. Je n'avois pas eu le tems, du moins, d'envisa- „ ger les autres, & de faire attention à ce qu'ils avoient d'affreux; mais „ ici je voyois la mort autour de moi, sans espérance de pouvoir l'éviter. „ Le courage, qui ne m'avoit jamais manqué, m'abandonna presqu'en- „ tiérement. Je fis des réflexions amères sur ma vie passée. Je me rap- „ pellai, avec horreur, des actions que je desapprouvois déja, mais dont „ le souvenir me faisoit alors trembler. Si j'avois commencé depuis long- „ tems à me repentir de l'odieuse carrière où je m'étois engagé, je for- „ mai alors des résolutions, qui devoient encore être plus sincères, puis- „ qu'elles eurent le pouvoir de me calmer l'esprit. En un mot, je retrou- „ vai la force de prendre le gouvernail, pendant que les autres vuidoient „ l'eau dont nous étions inondés dans le Canot. Nous n'avions plus d'au- „ tres mesures à prendre, contre des maux, dont la main de Dieu seul „ étoit capable de nous délivrer (r).

Suite d'une affreuse nuit.

„ A dix heures, le tonnerre, les éclairs & la pluye commencèrent. „ La pluye fut reçue d'abord avec reconnoissance pour le Ciel, parceque „ la provision d'eau fraîche étoit épuisée: mais elle excita bientôt des re- „ mercimens plus vifs, lorsqu'on eut observé qu'elle diminuoit la fureur „ du vent, & que les flots commençoient à s'abbaisser. Je regardai alors „ mon compas, avec un morceau de méche allumée, qu'on avoit réser- „ vée pour cet usage, & dont il n'y avoit pas eu d'avantage à tirer pen- „ dant

(r) Pages 557 & précédentes.

DAMPIER. 1688.

„ dant que nous avions été forcés de ſuivre le vent. Nôtre route étoit „ encore à l'Eſt. Mais les obſtacles étant affoiblis, je trouvai le Canot „ aſſez fort pour remettre le cap au Sud-Eſt, dans l'eſpoir de regagner „ l'Iſle de Sumatra. A deux heures, un nouvel orage nous obligea de „ ſerrer la voile, & de nous livrer encore au vent. La pluye, qui ne „ ceſſoit pas de tomber, nous avoit glacés. Il n'y a point d'eau douce, „ qui ne ſoit plus froide que celle de la Mer. Dans les climats les plus „ froids, la Mer eſt chaude; & dans les plus chauds, la pluye eſt froide „ & mal ſaine (s). Nous paſſâmes le reſte de la nuit dans ce triſte état, „ ſans pouvoir juger même de quel côté nous étions pouſſés par les vents „ & les flots. Le jour parut enfin; mais chargé de tant de nuages „ à l'horiſon, que le premier rayon de lumière ſe fit voir à trente ou „ quarante degrés d'élévation: ſpectacle aſſez effrayant, pour ceux qui „ ont appris, par une longue expérience, que l'aube du jour haute amè„ ne les gros vents, & que la baſſe amène les petits (t).

Le Canot arrive à l'Iſle de Sumatra.

„ Nous continuâmes, juſqu'à huit heures du matin, de ſuivre le vent „ & la Mer, qui nous portoient à l'Eſt. Alors, un de nos Achemois „ cria, de toute ſa force, *Pulo-way*. C'eſt le nom d'une Iſle, ſituée au „ Sud-Oueſt de Sumatra. Nous vîmes la Terre, en effet, du même cô„ té; mais après nous être efforcés de nous en approcher, avant la nuit, „ nous reconnûmes, vers le ſoir, que l'Achemois s'étoit trompé, & que „ ce qu'il avoit pris pour une Iſle étoit une haute Montagne de Sumatra, „ que les Anglois nomment la *Montagne d'Or*. Le vent ayant commencé „ à diminuer, nous reprîmes nos rames, que nous ne quittâmes plus de „ toute la nuit. Le lendemain, nous découvrîmes clairement la terre „ baſſe, dont nous n'étions pas à plus de huit lieues. Vers la fin du jour, „ nous arrivâmes à l'embouchure d'une Rivière, qui ſe nomme *Paſſange* „ *Jonca*, à trente-quatre lieues de l'Orient d'Achem, & à ſix de la Poin„ te de *Diamant*, terre baſſe qui s'avance en forme de rhombe.

„ Nos Achemois connoiſſoient parfaitement le Pays. Ils nous menè„ rent à un petit Village de Pêcheurs, du même nom que la Rivière, „ & peu éloigné de l'embouchure. Les fatigues d'un ſi dangereux Vo„ yage, les ardeurs du Soleil, que nous avions eſſuyées en partant de Ni„ cobar, & les pluyes froides, qui leur avoient ſuccédé pendant deux „ jours, mais plus encore, nos craintes & nos agitations continuelles, „ nous cauſèrent à tous une fièvre violente, avec une langueur qui ne „ permettoit pas à l'un de ſecourir l'autre. Il nous fut impoſſible de hâler „ nôtre Canot juſqu'au Village; mais nos Achemois diſpoſèrent les Habi„ tans à nous ſervir (v)".

Dampier perd preſque tous ſes Compagnons.

DAMPIER vante beaucoup les civilités qu'il reçut de la Nobleſſe voiſine, ſur le témoignage des quatre Achemois, qui racontèrent fidèlement leur avanture. Après avoir pris quelques jours de repos, il n'eſpéra ſa guériſon que dans Achem, où les Anglois avoient un Comptoir. Son Voyage fut aſſez commode, avec les vents de Mer & de Terre, qui le favoriſèrent ſucceſſivement; mais il perdit, en peu de jours, la plûpart de ſes Com-

(s) Page 557. (t) *Ibidem.* (v) Pages 560 & précédentes.

Compagnons. Ambrose & le Portugais furent emportés par la fièvre. Les quatre Achemois ayant disparu successivement, on peut juger qu'ils n'eurent pas un meilleur sort. Hall & Dampier en furent quittes, pour de longues souffrances.

✪ ✪ ✪ ✪ ✪

Son retour en Europe.

Le reste du Voyage ne contient que des événemens communs, ou trop souvent répétés (*x*), jusqu'au retour de Dampier, qui s'étant rendu au Comptoir Anglois de *Bencouli*, fut retenu pour y servir avec des appointemens considérables, en qualité de Canonier; mais, s'ennuyant enfin d'un état, dont il ne pouvoit espérer d'accroissement pour sa fortune, ni pour ses lumières, il s'échappa sécrettement, à bord d'un Vaisseau, qui faisoit voile, en Europe, & revint en Angleterre, par le Cap de Bonne-Espérance. Il arriva, aux Dunes, le 16 de Septembre 1691 (*y*).

1691.

Histoire du Prince Jeoly.

On a dû remarquer qu'il s'étoit peu enrichi dans tous ses Voyages, quoiqu'il ne les eût entrepris que dans cette vûe. Cependant l'estime qu'il obtint dans sa Patrie, par son expérience & ses lumières, lui fit donner le commandement d'un Vaisseau, pour une expédition qui a fait le sujet d'un autre article de ce Recueil. Ici, c'est-à-dire, en arrivant à Londres, en 1691, toute sa fortune se réduisoit à la propriété qu'il avoit obtenue, par degrés, d'un Prince Indien, nommé *Jeoly*, dont il espéroit tirer de grosses sommes, en le montrant au Public, comme un spectacle fort extraordinaire. Il en avoit d'abord acquis la moitié, dans les Indes; & le reste lui avoit été cédé à certaines conditions. Mais, pressé de ses besoins en arrivant, il se vit dans la nécessité de le vendre pour une somme modique; & ceux, qui l'achetérent de lui, y firent un immense profit. Pour augmenter l'empressement des Anglois à le voir, ils publièrent une Relation, qui fut traduite dans plusieurs Langues, & qui contenoit non-seulement les avantures du Prince Jeoly, mais encore celles de sa sœur, qu'on représentoit comme la plus belle personne du Monde, qui étant tombée avec lui dans l'esclavage, avoit inspiré une violente passion au Sultan de Mindanao. On ajoûtoit que la seule vûe du Prince avoit la vertu de faire fuir toutes les bêtes venimeuses: & pendant qu'on le montroit à Londres, on exposoit, à la porte, sa figure dans un Tableau, avec quantité de serpens, qui sembloient le fuir. Dampier n'entreprit point alors de détromper le Public, parceque son marché l'obligeoit de fermer les yeux sur l'imposture: mais en publiant ses Voyages, il croit devoir, à l'Europe abusée, une explication plus fidéle.

Il fait d'abord le portrait du Prince. „ Jeoly, dit-il, étoit peint tout „ le

(*x*) Tels que plusieurs Voyages de Commerce, en divers endroits des Indes Orientales, qu'il a recueillis dans son troisième Tome, pour servir de Supplément à son Voyage autour du Monde. Ses principales remarques sont entrées dans la Description qu'on a déja donnée, de Sumatra, de Java, & des autres Pays, qu'il eut l'occasion de visiter.

(*y*) Pages 611 & précédentes.

„ le long de l'estomac, entre les épaules, sur le devant des cuisses, & „ tout autour des bras & des jambes, en forme de grandes bagues & de „ brasselets. Je ne saurois dire à quoi ressembloient proprement ces figu- „ res; mais elles étoient fort curieuses, bien variées par quantité de li- „ gnes, de fleurons, & d'ouvrages à quarreaux, le tout avec un art & „ une proportion admirables. Par ce que j'appris de lui-même, je com- „ pris que celà se faisoit, comme on fait, sur le bras, les croix de Jéru- „ salem, c'est-à-dire, en piquant la peau & la frottant d'un onguent cau- „ stique: mais au lieu qu'on se sert de poudre à tirer, pour la croix de Jé- „ rusalem, les Insulaires de Meangis, d'où étoit Jeoly, employent une „ gomme pulvérisée, que les Anglois nomment *Dammer*, & dont on se „ sert au lieu de poix en plusieurs endroits des Indes. Il me dit que la „ plûpart des hommes & des femmes de son Pays étoient ainsi peints, & „ portoient, aux oreilles, des anneaux d'or; & aux jambes & aux bras, „ des chaînes de même métal".

Le Prince Jeoly étoit donc né dans une des Meangis, Isles voisines de Mindanao, & se disoit fils du Raja de son Isle, qui avoit cinq femmes & huit enfans. Un jour qu'il passoit d'une Isle à l'autre, avec son Père, sa Mère, son Frère, & deux ou trois de leurs Sujets, un vent impétueux les emporta sur la Côte de Mindanao, où ils furent pris par des Pecheurs. On commença par les dépouiller de leurs ornemens d'or; ensuite on les vendit pour l'esclavage. Dampier n'avoit pas vû les bijoux d'or qu'ils portoient; mais il avoit vû, à leurs oreilles, de grands trous, auxquels ils les avoient pû porter. Jeoly fût vendu, avec sa Mère, à un Mindanayén, nommé *Michel*, qui entendant assez bien l'Anglois, servoit d'Interprête à Raja-Laut, Géneral de l'Isle. Michel battoit souvent son Esclave, pour le faire travailler: mais, c'étoit inutilement; jamais les promesses, les menaces & les coups, ne purent le déterminer au travail. Ce rigoureux Maître, après l'avoir gardé quatre ou cinq ans, le vendit, lui & sa Mère, pour la somme de soixante piastres, à un Facteur Anglois, nommé *Moordy*, de qui Dampier l'obtint, à Madras, par un autre accommodement.

Sa condition étant devenue plus douce, sous un Maître fort humain, il le suivit volontiers à Bencouli. Dampier le logea dans une petite maison, hors du Fort Anglois, sans lui donner d'occupation. Mais la Mère & lui s'occupoient volontairement; elle à faire ou à racommoder des habits à la mode du Pays, & lui à faire des coffres, avec des planches & des clous, qu'il avoit demandés à son Maître. Il les faisoit fort mal, & ne laissoit pas de s'en faire honneur, comme des plus rares pièces du Monde. Quelque-tems après, ils tombèrent tous deux malades; & malgré tous les soins de Dampier, la Mère mourut. Dampier eut tant de peine à consoler Jeoly, qu'il craignit sérieusement de le perdre. On lui ôta le corps de sa Mère, près duquel il ne cessoit pas de pleurer. Elle fut enterrée honorablement dans un drap de toile de coton; mais n'en paroissant pas satisfait, il y ajoûta tous ses habits, & deux pièces de toile des Indes, que Moordy lui avoit données, en disant qu'il n'avoit rien qui n'appartînt à sa Mère, &

& qu'il vouloit qu'elle emportât tout ce qu'il possedoit. Dampier entra dans tous les caprices de sa douleur, par ménagement pour sa santé. Il continua d'en prendre le même soin. Dans tous les lieux, où il toucha pendant son retour, on s'assembloit autour de Jeoly, avec beaucoup d'admiration, ce qui lui donnoit l'espérance d'un gain considérable à Londres. Il ne fut pas plutôt entré dans la Tamise, qu'il fut obligé de l'envoyer à terre, pour le faire voir à des personnes de la première qualité. ,, Comme ,, j'avois besoin d'argent, dit-il, je me trouvai dans la nécessité d'en vendre d'abord une partie, & peu à peu je le vendis tout-à-fait. On le ,, promena, pour le montrer; & j'appris ensuite qu'il étoit mort, à Oxford, de la petite vérole (z)".

(z) *Ubi suprà*, pages 614, 675. & suivantes. Nous avons détaché d'ici quelques Remarques Géographiques sur le Tonquin, qui ont été employées à la fin du Tome XI. de ce Recueil. Dampier s'étoit rendu d'Achem dans ce Royaume, avec le Capitaine *Weldon*. R. d. E.

Eclaircissemens sur Pulo Dinding & sur Bencouli.

1689.

Etablissement Hollandois de Pulo Dinding.

Après le Voyage du Tonquin, Weldon étant retourné vers l'Isle de Sumatra, Dampier s'engagea successivement sur plusieurs Vaisseaux de sa Nation, qui lui procurèrent l'occasion de visiter Malacca & d'autres Villes célèbres. Mais d'un grand nombre d'observations, on ne croit devoir recueillir que celles qui regardent des lieux peu connus des autres Voyageurs. En passant, par exemple, devant les Côtes de Malacca, un tourbillon de vent força son Vaisseau de mouiller dans la Rade d'une Isle Hollandoise, dont la description ne se trouve dans aucune autre Relation des Indes Orientales (a). Elle se nomme *Pulo Dinding*. Sa situation est fort proche du Continent. La terre en est haute, & bien arrosée par quantité de ruisseaux. On y trouve diverses sortes de bons arbres, dont la plûpart sont assez gros pour toute sorte d'usages. Quelques-uns même peuvent servir à faire des mâts & des vergues. La Rade est excellente du côté de l'Est, entre l'Isle & le Continent. On y entre avec une brise de Mer, & l'on en sort avec un vent de Terre (b).

Fort de l'Isle.

Les Hollandois, seuls Habitans de l'Isle, y ont un Fort, du côté de l'Est, au bord d'une petite Anse, où les Vaisseaux peuvent mouiller. Il n'est pas flanqué de Bastions; mais les murailles sont d'une épaisseur considérable, & hautes d'environ trente pieds. Dampier y distingua douze ou quinze pièces de canon, montées sur une bonne plate-forme, adroitement ménagée dans le mur, à la hauteur d'environ seize pieds. Une suite de degrés, qui prennent d'assez loin en dehors, est l'unique chemin par lequel on y puisse entrer, en montant à la porte, qui donne sur cette plate-forme. Il sert de logement, pendant la nuit, au Gouverneur, avec une garnison

(a) M. Prevost a dit ci-dessus la même chose à l'égard de Schouten. R. d. E.
(b) Page 187.

DAMPIER. 1689.

nifon de vingt ou trente Soldats; & les familles Hollandoifes, qui cultivent les terres de l'Ifle, n'ont pas d'autre protection. A cinq cens pas du Fort, & fur la même Anfe, on découvre une maifon baffe, d'affez bonne charpente, où le Gouverneur paffe le jour, & qui n'eft compofée que de deux ou trois chambres.

Commerce du Tutaneg, dont les Hollandois jouiffent feuls.

Le Continent, qui n'en eft qu'à trois ou quatre miles, offre une affez belle Campagne, revêtue de grands Bois; & vis-à-vis de l'Anfe du Fort, on voit entrer, dans la Mer, une Rivière navigable pour les petits Bâtimens. Le Pays voifin produit quantité de cette forte d'étain, qu'on nomme *Tutaneg*, plus groffier que le nôtre, mais d'un grand ufage dans plufieurs Pays des Indes. Les Malayens de cette Côte en faifoient autrefois le Commerce avec les Etrangers; mais ils en font exclus à préfent par les Hollandois, qui ne fe font établis dans l'Ifle, que pour affurer ce profit à leurs Marchands. Comme la diftance du Fort au Continent ne leur permettroit pas de veiller affez fur ce qui fe paffe autour d'eux, ils ont, dans le Canal, un de ces Bâtimens, qu'on appelle *Garde-Côtes*, avec un autre petit Vaiffeau bien armé, qui voltige fans ceffe à l'embouchure de la Rivière & dans les Anfes voifines. Ce Tutaneg, qui fe vend fort cher dans la Baye de Bengale, paffe ici dans leurs mains, pour diverfes marchandifes qu'ils donnent en échange. Ils ont fait inutilement la même tentative vers Queda, qui eft plus au Nord, & qui produit auffi quantité du même métal: mais leur fituation, dans l'Ifle de Dinding, les rend maîtres abfolus du Commerce avec les Malayens de cette Côte (c).

1690.

Etabliffement Anglois de Bencouli.

En 1690, Dampier partit de Madras pour *Bencouli*, Etabliffement Anglois, dont on trouve à peine le nom dans les Voyageurs mêmes de cette Nation. Il eft fitué fur la Côte Occidentale de l'Ifle de Sumatra, vers les quatre degrés de Latitude Méridionale, & remarquable en Mer, par une haute Montagne, qu'on découvre affez loin dans les Terres. La Pointe de *Sillibar*, qui n'eft éloignée que de deux ou trois lieues au Sud de Bencouli, s'avance plus que tout le refte de la Côte, & forme une petite Baye. Dampier ajoûte, à ces deux marques, qu'à deux ou trois lieues du rivage, on découvre le Fort Anglois, qui fait face à la Mer, & qui s'attire de l'attention par fa beauté. Une petite Rivière, qui paffe au Nord-Oueft du Fort, préfente, à fon embouchure, un grand Magafin; & du même côté, on rencontre, fur fes bords, à peu de diftance, un Village Indien, dont toutes les maifons font bâties fur des piliers, parceque le terrein eft bas & marécageux.

C'étoit le Commerce du poivre, qui avoit attiré les Marchands Anglois fur cette Côte. Après l'avoir perdu à Bantam, ils avoient cherché quelque moyen de le faire renaître, dans quelque lieu voifin, avec d'autant plus d'efpérance, qu'ils étoient bien informés que tout le poivre, qui paffoit en Europe, ne croiffoit pas dans l'Ifle de Java, & que la plus grande partie venoit d'Achem & d'autres Cantons de Sumatra. On raconta d'ailleurs, à Dampier, qu'ils étoient moins redevables du fuccès à leurs propres foins,

Comment ils y fupplantent les Hollandois.

(c) *Ibidem*, pages 180 & fuivantes.

soins, qu'aux sollicitations de plusieurs Rajas d'Achem, qui avoient depêché jusqu'à Madras, pour les inviter à s'établir dans leur Isle, avant que les Hollandois en formassent le dessein. Quoiqu'il en soit, dit-il, les Anglois eurent le bonheur d'y arriver les premiers; mais il s'en fallut peu qu'ils ne fussent prévenus. Une Flotte Hollandoise parut sur la Côte, avant qu'ils y eussent mis le pied. Cependant, ils débarquèrent à la vûe de leurs Concurrens; & s'étant hâtés de planter quelques piéces d'artillerie sur le rivage, ils les effrayèrent par cette apparence de vigueur. Dampier rapporte cet événement à l'année 1685. Ensuite les Anglois ne perdirent pas un moment pour se fortifier (*d*). Mais avec beaucoup de dépense, ils ne parvinrent qu'à se faire un Logement agréable, sans avoir pû faire un Ouvrage régulier. Le Fort, qui devoit être un Pentagone, est demeuré avec quatre Bastions. Dampier le trouva si mal construit, qu'il conseilla au Gouverneur de le raser entiérement, pour en élever un autre. Mais on s'est contenté d'y faire quelques changemens, qui ne l'ont pas rendu plus capable de résistance.

Description du Fort.

Le climat y a peu d'agrémens. Chaque année apporte réguliérement de grosses pluyes & de violentes chaleurs. Lorsque le vent se léve, l'air devient très froid. Les vents de Terre passent sur les marais, qui leur communiquent toûjours une odeur insupportable. En un mot, c'est une demeure mal saine, où les Anglois vivent peu, & ne sont jamais sans maladies. Cependant, on trouve, au Sud du Fort, une fort belle plaine, qui fait face à la Mer, vers le Nord-Ouest, & qui est bordée, au Sud-Est, par une grande forêt.

Habitans du Pays.

Les Habitans du Pays sont aussi bazannés que ceux d'Achem, mais d'une taille plus mince, & d'un naturel plus actif. Ils ont quelques Arts méchaniques, qu'ils viennent exercer dans le Fort Anglois. Les autres sont livrés à l'agriculture. Ils plantent des racines, du riz, & les arbrisseaux qui portent le poivre. Malheureusement, observe Dampier, le Fort étoit mal gouverné. Les Officiers de la Compagnie vivoient en si mauvaise intelligence avec leurs voisins, qu'ils retenoient, dans les fers, deux Rajas du Canton, sans autre reproche, que de n'avoir pas apporté, au Gouverneur, la quantité de poivre qu'il leur avoit demandée. D'autres Rajas, piqués de cette insolence, étoient venus attaquer le Fort, avec un grand nombre de leurs Sujets: mais, quoique peu capable de défense, il avoit résisté sans peine à de si mauvais Soldats. Quoique ces Insulaires ne manquent point de courage, ils n'ont presque pas d'autres armes, que des sabres, des crosses & des lances, qui ne leur permettent pas de tenir longtems contre le feu de l'Artillerie. S'ils ont quelques fusils, qu'ils se procurent secrétement par des échanges, ils en ignorent l'usage. Peu de tems avant l'arrivée de Dampier, ils avoient tenté de surprendre les Anglois, sous le prétexte d'un combat de coqs, auquel ils espéroient que la curiosité pourroit les amener; & n'en voyant paroître aucun, ils s'avancèrent

Mauvais gouvernement des Anglois.

(*d*) Voyez nos éclaircissemens sur l'origine de ce Comptoir Anglois, Tome XII, pag. 334. R. d. E.

DAMPIER. 1690.

rent brusquement vers le Fort. Mais quelques volées de canon leur firent tourner le dos (*e*).

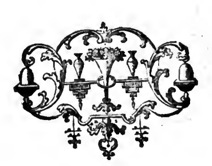
Reproches que Dampier fait à la Compagnie Hollandoise.

DANS plusieurs autres Voyages, que Dampier fit avant la fin de la même année, ses réflexions tombent souvent sur la tyrannie qu'il reproche à la Compagnie de Hollande. „ Elle ne cherche, dit-il, qu'à se rendre maîtresse „ absolue du Commerce du poivre, comme elle l'est devenue de celui de la „ canelle & de la muscade. Dans les lieux, où elle ne peut établir des „ Comptoirs, elle envoye des Garde-Côtes, qui se postent à l'embouchu- „ re des Rivières, qui en écartent les Etrangers, & qui contiennent les „ petits Princes dans la crainte & la soumission. Elle feint de ne prendre „ tous ces soins, que par affection pour les Peuples de l'Inde; mais la „ plûpart sçavent le jugement qu'ils en doivent porter, quoiqu'ils n'osent „ le témoigner ouvertement. C'est sans doute à cette raison, continue „ Dampier, qu'il faut attribuer tant de pirateries & de brigandages que „ les Malayens exercent sur ces Côtes. Ils ne sont pas naturellement „ portés au vol; mais, irrités des obstacles que les Hollandois apportent „ à la liberté du Commerce, ils deviennent Pirates, dans l'espérance de „ gagner, par cette voye, ce qu'ils ne peuvent espérer d'une honnête „ industrie; ou du moins, ils favorisent ceux qui suivent cette profes- „ sion, pour se vanger d'une odieuse Puissance, à laquelle ils ne peuvent „ résister autrement (*f*)".

(*e*) *Ibidem*, pages 201 & précédentes.

(*f*) C'est particuliérement sur la Côte de Queda & de Malacca, que l'Auteur fait ce reproche aux Hollandois.

Nota. On a détaché d'ici la *Description de la Côte de Malabar*, qui se trouve beaucoup mieux à sa place avec les Relations de la Presqu'Isle de l'Inde, au Tome XIII de ce Recueil. R. d. E.



Voyages

Voyages de Gemelli Careri.

INTRODUCTION.

AVANT toutes fortes de difcuffions fur les entreprifes de ce fameux Voyageur, obfervons, qu'il eft prefque le feul qui ait fait affez de fond fur fa propre expérience, pour donner des leçons ouvertes à ceux qui feront tentés de faire, après lui, le Voyage du tour du Monde. Loin de lui en faire un reproche, il femble qu'il manqueroit quelque chofe à ce Recueil, fi les régles ne s'y trouvoient pas quelquefois jointes aux exemples; & la réputation de Gemelli Careri devant infpirer de la confiance pour les fiennes, on ne fera pas difficulté de les faire fervir d'Introduction à cet Article, comme elles en fervent à la Relation de fes Voyages (*a*).

§. I.

Avis, & Routes diverfes, pour le Voyage autour du Monde.

Avis pour ceux qui entreprennent le Voyage du tour du Monde.

IL établit pour principe, que l'homme le plus riche ne peut faire le tour du Monde, fans exercer quelque Commerce fur la route. S'il fe chargeoit de groffes fommes d'argent, il feroit fans ceffe expofé à les perdre avec la vie. S'il prenoit des Lettres de change, peut-être lui arriveroit-il, par la grande diftance des lieux, de trouver le Correfpondant mort ou hors d'état de payer. Celui, qui employe fon argent en marchandifes, eft exempt de toutes ces craintes. D'ailleurs il fe procure un moyen naturel de converfer avec toutes les Nations, parcequ'il n'y en a point de fi barbare, qu'elle ne voye, de bon œil, un Marchand, qui lui apporte les commodités de la vie. Mais il ne faut pas que le defir du gain prenne jamais affez de force, pour faire oublier, au Voyageur, que le véritable objet de fes fatigues eft de s'inftruire.

Diverfes routes qu'ils peuvent prendre.

Première route.

ON peut s'embarquer fur les Vaiffeaux Européens, qui partent fouvent pour les Indes Orientales; mais il y a toûjours du rifque pour la vie, ou du moins pour la fanté, au milieu de ces horribles tempêtes & de ces calmes ennuyeux, qui tiennent l'efprit dans une frayeur continuelle, pendant que le corps ne fe nourrit que d'alimens corrompus & d'eau infectée; comme il arrive néceffairement, lorfqu'en doublant le Cap de Bonne-Efpérance, on paffe deux fois la Ligne. Cette Navigation peut coûter cent piaftres, ou jufqu'à deux cens, fuivant la place qu'on occupe dans le Navire. On peut revenir en Europe, en paffant par Ormuz, ou par quelqu'autre endroit du Golfe Perfique, & de-là fe joindre à la Caravanne de Perfe, qui part pour Alep ou pour Smyrne. Mais, fi l'on fe propofe de faire le tour du Monde, il faut paffer des Indes à la Chine, de-là aux Philippines, d'où l'on fe rend en Amérique, pour retourner en Europe, par les Ports d'Efpagne. La meilleure marchandife & la moins embarraffante qu'on puiffe porter, aux Indes Orientales, eft le tabac en poudre, foit de Seville

(*a*) Edition de 1727, à Paris, chez *Ganeau*, fix Tomes *in*-12.

INTRODUCTION.

Seville ou du Bresil. Mais, comme il est défendu, sous de rigoureuses peines, de passer ce tabac sur les Vaisseaux Portugais, Careri conseille, à ceux qui prendront cette voye, de se munir de piastres, sur lesquelles il y a quelque chose à gagner en achetant des marchandises de l'Orient.

Seconde route.

La seconde route est par Livourne ou par Malte, d'où l'on peut passer au Port d'Alexandrie, & de-là, remonter le Nil jusqu'au Caire, pour s'embarquer sur un des deux Vaisseaux Mahométans, qui partent chaque année de la Mer Rouge, pour la Mecque. On trouve continuellement, dans cette fameuse Ville, l'occasion de se rembarquer pour les Indes Orientales, avec plus de facilité même que par le Golfe de Perse.

Troisième route.

La troisième route & la plus ordinaire, aux Européens, est celle de Livourne aux Ports d'Alexandrette, ou d'Alep. Elle se fait pour dix piastres. Alep offre cinq routes pour Ispahan. La première, par le Diarbek & Tauris; la seconde, par la Mésopotamie, en passant à Mousul & Amadan; la troisième par Bagdat & Kengavar; la quatrième, en traversant le petit Désert vers le Midi, & passant par Anna-Bagdat & Bassora; la cinquième, par le grand Désert. Mais la dernière n'est pratiquée qu'une seule fois l'année, lorsque les Marchands de Turquie & d'Egypte vont acheter des chameaux. Ils ne se mettent en chemin qu'au mois de Décembre, après les pluyes, parceque, dans tout autre tems, ces Déserts arides sont absolument sans eau. Sur chacune de ces cinq routes, on rencontre de nombreuses troupes de Voleurs, qui attaquent les plus fortes Caravannes. Ajoûtez qu'on languit des mois entiers, pour attendre que ces Caravannes soyent formées.

Quatrième route.

La quatrième route & la plus sûre, est celle de Constantinople, par l'Allemagne & la Hongrie. Ensuite, il faudroit passer la Mer noire, & traverser la Natolie. Careri ne conseille point la route de Smyrne, si l'on ne trouve la protection d'une forte Caravanne, contre les Voleurs dont elle est remplie.

Manière de tirer du profit de ce Voyage.

Ceux qui veulent faire un profit considérable sur les monnoyes, dans la route de Turquie & de Perse, doivent se pourvoir de sequins Vénitiens, d'écus d'or d'Allemagne, & de piastres. Les Lettres de change sont utiles jusqu'en Turquie. A l'égard des marchandises, les plus convenables sont des colliers de corail rond, de la couleur la plus vive; des draps d'Angleterre & de Hollande, de petites étoffes de Venise, des velours & des raz de Naples, verds, bleus & rouges; des cristaux en forme d'olive, qui se font à Venise, & que les Orientaux achétent fort cher, pour s'en orner les bras & les jambes; de la thériaque de Venise, qui est aussi fort estimée dans tout l'Orient, surtout à Ispahan, où elle se troque contre le précieux baume de Perse, qu'on appelle de la *Momie*. On feroit une grande fortune, dans cet échange, avec les Eunuques de la Cour; parceque ce baume, étant ramassé pour le Roi, sous leur direction, ils ne manquent [illegible] de garder le meilleur.

Grand profit d'un petit capital.

Mais, pour gagner beaucoup avec un petit capital & moins d'incommodité, il faut acheter, à Malte, des yeux & des langues de serpent pétrifiés, tels qu'on les trouve dans la partie de cette Isle, où, suivant la tradition

tion commune, l'Apôtre Saint Paul rassembla miraculeusement & fit mourir tous les animaux venimeux, dont elle étoit infestée. Ces petites pierres, qui ne s'y achétent en gros qu'un sou pièce, se vendent en Perse & dans les Indes jusqu'à deux écus. Le prix en augmente encore à la Chine, „ où l'on est persuadé que les serpens les plus venimeux ne font aucun mal „ à ceux qui portent une de ces langues pétrifiées dans une bague, de „ manière, dit-il, que la pierre touche à la chair". Les émeraudes se vendent fort bien, parceque leur couleur plaît aux Mahométans; & les montres de bas prix ne sont pas moins recherchées.

INTRODUCTION.

Manière de voyager sans le secours du Commerce.

Le meilleur conseil qu'on puisse donner à ceux qui veulent voyager dans l'Orient, sans le secours du Commerce, c'est d'apprendre un peu de Chirurgie. Avec une habileté médiocre, qui ne consiste souvent qu'à connoître, en général, les différens symptomes des maladies, à sçavoir faire une saignée, & composer quelques médicamens, des simples les plus communs, on est sûr d'obtenir de l'estime & des caresses, dans toutes les parties de la Turquie, de la Perse & des Indes Orientales. Il suffit de porter, avec soi, une petite provision de drogues, dans une boëte un peu curieuse, & de ne s'arrêter, dans chaque Ville, qu'autant qu'il est nécessaire pour y répandre le bruit de son arrivée. L'ignorance des Orientaux, & la haute opinion qu'ils ont des Médecins de l'Europe, sont deux sources de richesses pour un Voyageur. Celui, qui s'entend à guérir les yeux, fait sa fortune en Perse, où les maladies de la vûe, sont fort communes.

Carlri conseille, à ceux qui veulent passer en Perse & dans les Indes, de ne vendre, en Turquie, que le petit corail, & seulement ce qu'il en faut pour les fraix du Voyage; parcequ'en allant plus loin on gagne beaucoup plus. Les Douanes causent peu de diminution. Ces impôts sont legers, dans les Etats du Grand-Seigneur. Celui qui risque de frauder les droits n'est taxé qu'au double, s'il est surpris, & ne perd point sa marchandise. En Perse, on ne paye rien; mais les Gardes exigent des présens, qui se mesurent sur la qualité extérieure des marchandises, sans qu'on ait l'embarras d'ouvrir ses coffres.

Voyage d'une grande partie du tour du Monde, par Terre.

Un Voyageur, qui se proposeroit de faire, par Terre, la plus grande partie du tour du Monde, peut traverser l'Allemagne, la Pologne, la Moscovie & la grande Tartarie, pour arriver à la Chine. Mais la Cour de Russie accorde difficilement le passage, à d'autres Marchands que ses propres Sujets. Ils employent deux ans à ce Voyage, qui les expose à d'étranges dangers, dans plusieurs affreux Déserts, & dans des Forêts épouvantables; & si leurs Caravannes ne sont pas fort nombreuses, ils ne sont jamais en sûreté contre les insultes des Tartares.

Même entreprise par l'Occident.

On peut entreprendre aussi de faire le tour du Monde par l'Occident, en s'embarquant à Cadix, pour Veracrux, ou Porto-Bello. Si l'on ne trouve pas l'occasion de la Flotille, ou des Galions, qui ne partent pas tous les ans, il sera facile de s'embarquer sur quelque Vaisseau d'avis, qui fasse voile en Amérique, ou sur quelque Marchand qui parte pour les Canaries, d'où l'on passe à la Havane, ou à Veracruz. On doit être fourni de pistoles d'Espagne & de piastres, si l'on n'aime mieux prendre des Let-

INTRODUCTION.

Marchandises qu'il y faut porter.

tres de change à Cadix. Ceux qui veulent tirer parti de leur argent, gagner les fraix du Voyage, & revenir plus riches, ont la liberté de prendre diverses sortes de marchandises & de bijoux (*b*). Avec un Administrateur fidèle, on peut se promettre un profit du triple (*c*). Ensuite, pour continuer le Voyage jusqu'aux Philippines, & de-là au grand Empire de la Chine, on doit s'embarquer sur le Vaisseau qui vient tous les ans de Manille au Mexique, & qui part réguliérement d'Acapulco le 25 de Mars.

Route & secours pour le Voyage des Philippines.

Cette route demande des piastres; & les meilleures sont celles du Mexique, parcequ'à la Chine elles valent un pour cent plus que celles du Pérou. Les marchandises de l'Europe y sont peu recherchées, ce que Careri n'attribue pas moins à l'industrie des Chinois, qu'à l'abondance de leur Pays: cependant ils aiment les estampes de France & de Flandres, simples ou enluminées, les lunettes, les telescopes, les microscopes, les verres à boire, & d'autres vases de cristal.

La Navigation, du Mexique aux Isles Philippines, est si commode, que les femmes les plus délicates l'entreprennent sans crainte. On a toûjours le vent en pouppe, & rarement il devient impétueux. Le prix de l'embarquement est entre deux, trois, & quatre cens piastres, suivant la place que le lit & les marchandises occupent dans le Vaisseau: mais on est dispensé de toute sorte de fraix, lorsqu'on peut obtenir, du Gouverneur Espagnol, un Brevet de Capitaine, dans les Troupes qui passent tous les ans aux Philippines (*d*).

Comment on se rend à la Chine, & comment on revient.

Il est facile ensuite de passer, à peu de fraix, de Manille à la Chine, sur des Jonques Chinoises, ou sur les Navires Espagnols, qui vont trafiquer

(*b*) Le but de cette Introduction demande ici quelque détail, fondé sur l'expérience. Les marchandises doivent être des satins unis & travaillés, de couleur céleste, ou d'un verd gai-clair, ou couleur de fleur de mauve, ou gorge de pigeon, ou gris de perle; des toiles de même couleur à fond d'or & d'argent; des rubans à fond de satin, avec des fleurs de différentes couleurs, & d'autres plus communs; du velours, qu'on appelle doublement frisé, & des toilettes de velours, mais seulement noir; des bas de soie de couleurs modestes; des bas transparens de soie retorse, de toutes couleurs, excepté des noirs; mais surtout, couleur de perle, & de fleur de romarin; des habits de femmes tout tailiés, ou dont l étoffe ne soit pas cousue, tels que ceux qui portent, en Espagne, le nom de *Guardapier*, mêmes couleurs que celles des satins, mais surtout gorge de pigeon & bleu céleste: des glaces de Venise, surtout de trois palmes & demie de hauteur, & larges à proportion, pour les carosses & les miroirs; des couvertures d'étoffes de soie, remplies de coton, & diversement travaillées, la couleur, d'un côté différente de celle de l'autre, avec des franges autour; de la soie crue, & de la torse à trois fils, pour en faire des bas; des dentelles blanches & de soie noire, à œil de perdrix; des toiles fines & moiennes de France & de Hollande, & toutes sortes de dentelles de Flandres. A l'égard des bijoux, il faut principalement des colliers de corail rond, gros au moins comme des pois, & du rouge le plus vif; des figures de Nôtre-Seigneur & de Saint Jean, dans l'enfance, en bois bien coloré; le gain en est incroyable: des tabatières d'argent à ressort, gravées ou garnies de corail; des hochets de corail; des croix de cristal & de corail noir, &c.

(*c*) C'est-à-dire, de trois cens pour cent.

(*d*) Cet expédient ne peut plus être employé, si l'on exécute un Réglement de Philippe V. qui défend que tous les Capitaines & autres Officiers, engagés sur le Vaisseau de Manille, soient réformés ou congédiés en arrivant aux Philippines. Le Gouverneur du Mexique y perd encore plus que les Voyageurs, parcequ'ils n'obtenoient cette faveur qu'en lui faisant un présent, dont ils étoient remboursés par leur solde.

quer dans les Provinces de Fokien & de Canton. Ce Voyage ne demande qu'un mois. Ceux qui veulent se rendre de la Chine au Bengale, à Goa, à Surate, ou sur la Côte de Coromandel, trouvent l'occasion de s'embarquer sur des Vaisseaux François, Anglois, ou Maures, que le Commerce amène ou fait partir continuellement. On fait ces différentes courses avec utilité, lorsqu'on emporte, de la Chine, de l'or en lingots, ou des étoffes de soye & d'or. Pour se rendre directement à Siam, au Bengale, à Madras, & sur la Côte de Coromandel, on ne manque point de Vaisseaux Espagnols ou Mahométans. On est sûr de gagner trente ou quarante pour cent, si l'on y porte de l'or en poudre, qui s'achéte à Manille, à Malacca, & dans le Royaume d'Achem; & si l'on prend ensuite des toiles blanches & peintes de Bengale & de la Côte de Coromandel, on gagne trois pour un, en les portant en Amérique ou en Europe.

INTRODUCTION.

En passant par Goa & par les Etats du Grand Mogol, un homme intelligent peut acheter des diamans de Golkonde, des rubis, & d'autres pierres précieuses, dont le transport est aisé par Terre; ensuite, des perles à Bander-Congo & dans le Golfe Persique. Il peut s'avancer de-là vers Bassora, d'où, traversant le grand Désert, il se rend, par Alep, à Alexandrette, pour retourner à Malte, ou à Livourne. Celui, qui voudroit donner plus d'étendue à sa course, iroit par Terre du Golfe Persique à Ispahan, où il prendroit la voye des Caravannes, pour se rendre à Alep par la route de Bagdat; s'il n'aimoit mieux descendre, par Taurus, Erivan, & les Provinces de l'Arménie, jusqu'a Trebizonde sur la Mer noire, & de Trebizonde à Constantinople.

Profits qu'on peut faire au retour, par différentes voyes.

On peut faire encore le tour du Monde par les Détroits de Magellan & de le Maire, à l'exemple de ces deux célèbres Navigateurs, qui nous en ont ouvert la route, & de plusieurs Armateurs, Anglois & Hollandois, dont on a déja vû les Relations dans ce Recueil. Mais on n'y voit que des Mers, & d'horribles difficultés à vaincre.

§ II.

Différentes Courses, par lesquelles Careri se rend à la Chine.

GEMELLI CARERI. 1695.

Partons, avec Careri, de *Bander Abassi* (a), pour arriver le 11 de Janvier 1695, à *Daman*, Ville Portugaise, sur la Côte des Indes. Il la place au vingtième degré de Latitude, quoique la plûpart des autres Voyageurs la mettent à vingt & un degrés & quelques minutes. Elle est située, dit-il, sur la rive gauche d'une Rivière de même nom, & le petit nombre de ses Habitans n'empêche pas qu'elle ne soit distinguée par sa beauté. Elle est bâtie à l'Italienne, & partagée dans sa longueur par trois grandes

Départ de Bander Abassi.

Careri arrive à Daman.

(a) On passe sur les premières Courses de l'Auteur, qui appartiennent, suivant le Plan de cet Ouvrage, au Recueil des Voyages par Terre. Il suffit de remarquer ici, que Careri étoit de Naples, d'une honnête famille, qu'il avoit étudié pour être Avocat, & qu'on le met au nombre des Voyageurs les plus judicieux & les plus éclairés. Nous avons deux Editions de son Ouvrage en François.

GEMELLI CARERI. 1695.

des rues paralléles, traversées de quatre autres avec la même régularité. La plûpart de ses maisons sont accompagnées d'un grand jardin. L'air y est excellent. On y respire le matin une délicieuse fraîcheur, qu'on ne sent point à Goa, qui est plus au Sud; quoique sur toute cette Côte, le Printems & l'Eté arrivent dans le même tems. Cette Ville a quatre bons bastions à la moderne; mais elle est mal fournie d'artillerie. Sa figure est irréguliére, & son circuit d'environ deux miles. Au lieu de fossé, du côté du Levant & du Midi, elle n'a qu'un retranchement de quatre pieds de hauteur. Des deux autres côtés, un bras de Riviére baigne le pied des murs. On y entre par deux portes, dont l'une est à pont levis.

Description de cette Ville.

DAMAN est défendue par une bonne Garnison. Le Roi de Portugal y entretient un Gouverneur, & quelques Officiers qui prennent soin de ses revenus. Les Habitans sont des Portugais nés dans les Indes, d'un Pére blanc & d'une Mére noire, avec un assez grand nombre de Gentils & de Mores, auxquels l'exercice public de leur Religion est interdit. Les Jésuites, les Recollets & les Augustins y ont de fort belles Maisons. Sur l'autre bord de la Riviére, on voit l'ancienne Ville de Daman, qui n'est plus qu'un amas de misérables cabanes, habitées par des Gentils & des Mores de divers métiers. Le Port est entre les deux Villes; mais il ne peut recevoir les Vaisseaux & les Barques mémes, qu'avec la haute marée; & le courant du reflux y est si rapide, qu'il est impossible alors d'y entrer, même à la rame. L'entrée du Port a pour défense, du côté du vieux Daman, un petit Fort à trois bastions, qui sont munis d'une assez bonne artillerie. Vers le Nord, on découvre un petit Bourg, habité par des Chrétiens noirs; & plus loin, un Village de Gentils.

Surate.

PENDANT le séjour que Careri fit à Daman, il ne put résister à la curiosité de voir *Surate*, qui n'en est qu'à soixante miles. Ensuite ayant remis à la voile pour *Baçaim*, à quatre-vingt miles de Daman, il passa le lendemain devant le Fort de *Trapour*, assez habité pour contenir deux Couvens. A dix miles de Trapour, les Portugais ont un autre Fort, nommé *Asseri*, qui passe pour imprenable, par sa situation sur le sommet d'une Montagne, où rien ne le commande, & par la difficulté du chemin, qui est taillé obliquement dans le Roc. Sa Garnison n'a presque pas d'autres armes, qu'un gros amas de pierres, avec lesquelles on est persuadé qu'elle peut se défendre contre une Armée, en les jettant du sommet de la Montagne (*b*).

Forts de Trapour & d'Asseri.

De-là, Careri passa devant le Fort & le Village de *Mayn*, qui sont suivis de plusieurs autres lieux habités, après lesquels il vit l'Isle *de la Vache*, d'environ trois lieues de tour. La nuit suivante, son Vaisseau mouilla devant le Canal, qui est formé par l'Isle de *Salsette* & la Terre-ferme de Baçaim. Cette Ville, dont les Portugais sont en possession depuis plus de deux cens ans, n'a pas moins de trois miles de circuit. Elle devoit avoir huit bastions, dans son ancien plan; mais la plûpart sont demeurés imparfaits. Les murailles ont un simple terreplein, du côté du Nord, & sont encore moins défendues du côté du Sud, parcequ'il est moins exposé aux attaques de l'Ennemi. Baçaim étoit alors dépeuplée par la peste, dont les rava-

Fort de Mayn. Isle de la Vache.

Baçaim & sa situation.

(*b*) Careri, Tome III. pages 41 & précédentes.

ravages n'y avoient cessé que depuis peu d'années: mais ses rues sont larges & régulières, & l'on y voit quantité de belles maisons. Son Port est à l'Est, fermé par l'Isle & la Terre-ferme. Il y a, dans cette Ville, un Tribunal supérieur, auquel on appelle de tous les Tribunaux particuliers de la Côte Septentrionale. Le Général des Troupes Portugaises y fait aussi sa résidence; & son autorité, qui s'étend sur tous les Officiers Militaires de la même Côte, lui fait donner le titre de Général du Nord (c). A quinze miles autour de Baçaim, on ne rencontre que des Maisons de plaisance & des Jardins agréables, où les cannes de sucre & les meilleurs fruits sont en abondance. Ce secours est nécessaire aux Habitans, contre les chaleurs insupportables du Pays, & surtout pour se garantir du *Carazzo*, maladie pestilentielle, qui infecte souvent cette Contrée, jusqu'à dépeupler, en peu d'heures, des Villes entières. Quoique le Tribunal de Baçaim tienne le premier rang sur la Côte, il est si mal pourvu de Jurisconsultes, que les Religieux de la Ville, apprenant que Careri étoit de cette profession, lui proposèrent de le marier avec une jeune personne, riche de vingt mille piastres, pour être l'Avocat des Couvens & de la Noblesse; Office, qui devoit lui faire d'ailleurs un revenu considérable: mais, cent mille piastres, dit-il, n'auroient pas eu le pouvoir de le faire renoncer à sa Patrie pour le reste de ses jours (d).

Carazzo, espèce de peste, & ses effets.

L'Isle de Salsette, qui est située devant Baçaim, lui auroit inspiré peu de curiosité, si, depuis son arrivée aux Indes, il n'eut entendu parler du Temple de *Canarin*, dans des termes qui lui en avoient fait prendre une fort haute idée. Comme la vûe de ce Monument ne servit qu'à l'augmenter, c'est à lui-même qu'il faut laisser peindre son admiration & les circonstances de son Voyage.

Isle de Salsette.

„ Ce Pagode, dit-il, ou ce Temple, est une des plus grandes merveil-
„ les de l'Asie. On croit que c'est un ouvrage du grand Alexandre, par-
„ ceque le travail en est si surprenant, qu'il ne peut être attribué qu'à lui.
„ Ce qui m'étonne beaucoup, c'est qu'il ait échappé, jusqu'à moi, aux
„ recherches de tous les Européens, surtout à celles d'un Voyageur aussi
„ curieux que *Pietro della Valle*; car il est moins étonnant que Tavernier,
„ qui trafiquoit des pierreries, & qui voyageoit en Marchand, ait eû peu
„ d'ardeur pour les Antiquités de l'Asie.

„ Je voulois me rendre à *Tana*, pour me faire conduire de-là au Tem-
„ ple; mais quelques amis me conseillèrent de prendre par *Deins*, comme
„ la plus commode des deux routes. Leur avis me fit passer, dans une
„ Barque, au Village de *Gormandel*, qui est situé dans l'Isle, & dont les
„ maisons sont bâties sur les deux revers d'une Montagne. De-là, con-
„ tinuant de suivre le Canal, j'arrivai au Village de Deins, éloigné de
„ Baçaim, d'environ six miles. L'Agent des Religieuses de Sainte Moni-
„ que de Goa, auxquelles ce Village appartient, n'ayant pû me procurer
„ les commodités qu'on m'avoit fait espérer, je fus obligé de me conten-
„ ter d'un mauvais cheval, sur lequel je me mis en route, accompagné d'un
„ seul Gentil, au travers d'une Montagne remplie de singes, de lions, de
„ tigres,

Voyage de Gemelli au Temple de Canarin.

(c) Page 43. (d) Page 50.

GEMELLI CARERI. 1695.

„ tigres, & de bêtes venimeuses. En passant dans un Village, où je me
„ proposois de manger, je ne trouvai qu'un peu de riz à demi bouilli dans
„ de l'eau simple. Ce Village étoit composé de quatre cabanes, dans l'é-
„ paisseur d'un Bois. Je vis, dans la route, des oiseaux fort extraordinai-
„ res; les uns tout-à-fait verds, & de la grosseur d'une grive; d'autres
„ plus gros, & fort noirs, avec la queue d'une prodigieuse longueur;
„ d'autres rouges & verds, de la grosseur d'une tourterelle; enfin, quan-
„ tité d'espèces différentes, qui ne sont pas connues en Europe. Après
„ avoir fait huit miles dans cette solitude, j'arrivai au pied d'une fort
„ grande Roche, où je quittai mon cheval, pour monter à la suite de mon
„ Guide. C'est au sommet, du côté de l'Orient, qu'est taillé le grand
„ Temple (e)".

Route qui l'y conduit.

Merveilleuse description de ce Temple.

CARERI en donne la description. Il rencontra d'abord deux grands pilastres, de vingt palmes de hauteur, dont le premier tiers est quarré, le second octogone, & le plus haut tout-à-fait rond. Leur diamètre est de six palmes, & leur distance mutuelle de quinze. Ils sont à huit pieds de la Roche, faits tous deux pour soutenir une pierre de quarante-quatre palmes de longueur, & large de huit, sur quatre de grosseur. Ce Portique conduit dans une espèce de grande salle, longue de quarante palmes, & taillée dans la Roche même, au bout de laquelle on trouve trois portes, dont celle du milieu a quinze palmes de hauteur, sur huit de largeur, & les deux autres quatre palmes en quarré. Elles mènent dans un lieu plus bas. Au-dessus de ces portes est une grande corniche de la même pierre, large de quatre palmes; & sur cette corniche, à trente palmes de hauteur, on voit d'autres portes taillées dans le roc. A la même hauteur, on distingue trois petites Grottes, toutes d'environ six palmes, où l'on entre par trois portes, dont celle du milieu est la plus grande. Il est assez difficile de comprendre à quoi ces ouvrages ont pû servir.

Grottes sans nombre, qui lui servent d'avenues.

CARERI, s'étant avancé dix pas vers la droite, vit une autre Grotte, ouverte des deux côtés, longue de vingt-quatre palmes & large de quinze, élevée en dôme, de dix palmes de diamètre, & de quinze de hauteur, avec une corniche quarrée. La première Idole, qu'il y apperçut, est taillée dans le roc, à demi relief. Elle tient dans la main quelque chose, qu'il eut peine à discerner. Le bonnet, dont elle a la tête couverte, ressemble à celui du Doge de Venise. En s'approchant, Careri vit, près d'elle, deux statues, en posture soûmise, dont les bonnets ont la forme d'un pain de sucre. Plus haut, c'est-à-dire, au-dessus de leurs têtes, il distingua deux petites figures, taillées aussi dans le roc, de la forme dont on peint les Anges en l'air; & plus bas, deux autres, qui tiennent un bâton sur les mains. Deux enfans, qui sont à leurs côtés, ont les mains jointes, comme s'ils étoient en prière, & portent, sur leurs épaules, une espèce de bâton. Proche du même lieu, on trouve, dans une autre Grotte, un second dôme d'une seule pierre, & de la même forme que le précédent; mais le sommet en est rompu. Careri se feroit imaginé que ces deux Grottes avoient pû servir de tombeaux à quelques anciens Gentils, s'il eût apperçu la moindre ouverture,

(e) Pages 57 & précédentes.

ouverture, par laquelle on eût pû faire entrer, ou leurs corps, ou leurs cendres: mais il vérifia, par ses recherches, que les pierres ne sont pas creuses. Autour de la seconde Grotte, il vit quatre grandes figures, de demi relief, qui tiennent dans la main gauche une espèce d'habillement. Elles ont, à leurs pieds & sur la tête, les mêmes sortes de bonnets & les mêmes petites figures que les précédentes. Vis-à-vis de cette Grotte, on trouve, dans une autre, trois petites figures assises, & six autres fort grandes, avec trois moyennes, qui sont debout toutes neuf, & travaillées de la Roche même; mais celle du milieu a dans la main gauche un arbre chargé de fruit. De l'autre côté, on distingue seize figures, toutes assises, avec les mêmes bonnets sur la tête, & les mains croisées sur l'estomac. Une des seize a, près d'elle, deux petites figures debout, & deux autres au-dessus.

En avançant vers le Septentrion, à peu de distance de la dernière Grotte, on en trouve une autre, de huit palmes dans toutes ses dimensions, qui contient une espèce de lit, de la même pierre. Sur la façade, on voit une statue assise, les jambes croisées à la manière des Orientaux, les mains jointes sur l'estomac; & une autre debout, qui tient une branche d'arbre chargée de fruits, & sur la tête de laquelle on distingue deux enfans aîlés. Au-delà de cette Grotte, sur la même façade, qui s'étend plus de soixante palmes au dedans de la Roche, on trouve deux statues assises de même, avec leurs mains sur l'estomac & leurs bonnets en tête. Deux autres, qui sont debout, paroissent n'être-là que pour les servir.

Entrée du Temple.

Mais toutes ces Grottes & ces Figures ne servent que d'avenues au fameux Temple de Canarin. On y entre par une ouverture de quarante palmes, taillée dans une façade de la même pierre, qui en a quatre-vingt de longueur. Sur la droite de l'entrée, on trouve une Grotte ronde, de plus de cinquante & une palmes de circuit, environnée de statues, les unes assises, les autres debout, dont une seule est plus grande que toutes les autres. Cette Grotte s'élève en dôme, sur la surface duquel on voit, en relief, plusieurs caractères qui paroissent inexplicables. En entrant dans le premier vestibule du Temple, qui a cinquante palmes en quarré, on rencontre, de chaque côté, une colomne de soixante palmes de hauteur avec ses chapiteaux, & de six de diametre. Celle, qui se présente à droite, offre deux lions, avec un bouclier à côté; & l'autre offre deux statues. Après avoir passé ces deux colomnes, on trouve, sur la gauche, à l'entrée d'une Grotte, deux grandes statues debout, qui se regardent mutuellement. Plus loin, on apperçoit, du même côté, deux autres statues, d'une grandeur prodigieuse, & une troisième sur la droite; toutes debout, avec plusieurs petites figures autour d'elles. Une Grotte voisine, qui a vingt-quatre palmes en quarré, n'offre rien de curieux. Du côté droit, où sont les lions, sans autre statue, on voit deux grands vases, sur des pieds d'une grandeur proportionnée.

Colomnes & figures.

De-là, on passe dans un autre endroit, par trois portes égales, de trente palmes de hauteur, sur huit de largeur; excepté que celle du milieu n'a point d'élévation sur le terrein, & que celles des côtés en sont

Gemelli Careri. 1695.

élevées de cinq palmes. L'espace intérieur offre quatre colomnes, travaillées de la Roche meme, hautes de douze palmes, entre l'espace des cinq fenêtres, qui donnent du jour au Temple. A la droite de l'entrée, on distingue quelques lettres, inconnues à Careri, que le tems a rongées, comme le reste de l'ouvrage. Outre diverses petites figures, qui se présentent sur les côtés, on voit debout deux statues gigantesques, qui ont la main droite ouverte, & un habit dans la gauche. Elles ont les mêmes bonnets que toutes les précédentes, & des pendans d'oreille à l'Indienne.

Caractères inconnus à Careri.

Ce qu'il voit dans le Temple.

A l'entrée même du Temple, dont la porte a quinze palmes de haut sur huit de large, on trouve, sur la droite, quatre statues debout, dont l'une représente une femme, avec une fleur à la main, & douze plus petites, les unes assises, les autres debout, tenant aussi quelque chose dans les mains, qu'elles ne laissent pas d'avoir croisées sur l'estomac. A la gauche, on voit quatre autres statues, deux desquelles sont de femmes, avec de grands anneaux aux pieds, & seize petites statues aux côtés, les unes assises; les autres debout, dans la même posture que les précédentes. La porte même en offre deux grandes, & deux autres vis-à-vis, avec trois petites, qui sont debout. Sur le ceintre de la porte, est une fenêtre de quarante palmes de largeur, c'est-à-dire, aussi large que le Temple même, avec une pierre au milieu, en manière d'architrave; & cette pierre est soutenue, en dedans, par deux colomnes octogones. Dans l'intérieur, à gauche, on voit encore une Inscription, en caractères aussi peu connus que la première.

Sa forme.

Le Temple est en voûte; & sa largeur, comme on l'a déja fait observer, est de quarante palmes, sur cent de longueur. Il s'arrondit à l'extrêmité. Trente-quatre colomnes, outre celles de l'entrée, y forment trois espèces de nefs. Dix-sept ont des chapiteaux, & des figures d'éléphans au-dessus. Les autres n'ont de remarquable, que leur figure octogone. L'espace, qui reste entre les colomnes & la roche, c'est-à-dire, la largeur des nefs de chaque côté, est de six palmes.

Tout ce qu'on a décrit jusqu'à présent, est taillé dans le Rocher même, sans addition d'aucune autre matière aux statues, & sans la moindre partie qui puisse se détacher. Sur le plan du Temple, on voit quantité de pierres taillées, qui servoient peut-être de degrés à quelque Édifice. Careri, étant sorti de ce lieu mystérieux, monta quinze marches, taillées dans le roc, & trouva deux citernes d'assez bonne eau de pluye. Après avoir monté encore, au double de cette hauteur, il trouva une Grotte, de seize palmes en quarré, d'où l'on passe dans une autre, de même grandeur; & de cette dernière, dans une troisième, de douze palmes. Il vit, dans la première, une fenêtre taillée dans la pierre même; & deux colomnes, près d'une petite citerne.

Suite des Grottes, & d'autres lieux mystérieux.

Autre Temple.

A peu de distance de ces Grottes, son Guide lui fit remarquer un autre Temple, précédé d'une belle place, autour de laquelle règne une espèce de parapet, sur lequel on peut s'asseoir, avec une citerne au milieu. On entre sous la première voûte, par cinq portes, taillées dans le roc, entre lesquelles on trouve d'abord quatre piliers octogones. Toutes ces portes, à

à l'exception de celle du milieu, sont élevées de deux palmes au-dessus du rez-de-chaussée. Des deux côtés de la voûte, qui est aussi longue que le Temple même, on voit plusieurs statues. Celles du côté gauche sont assises, & celles de l'autre côté sont debout. Toute la façade offre aussi quantité de ces statues assises & debout.

On entre de-là, dans le Temple, par trois portes, dont celle du milieu a douze palmes de hauteur, sur six de largeur; & celles des côtés, deux palmes de moins dans ces deux dimensions. Tout l'espace du Temple est de soixante palmes en quarré; mais, par une assez étrange disproportion, il n'en a que douze de hauteur. Aux deux côtés, & dans la partie intérieure de l'entrée, on voit plus de quatre cens figures, grandes & petites, assises & debout. De celles qui sont debout, à droite, deux sont beaucoup plus grandes que les autres; comme celle qui occupe le milieu du fond, & qui est apparemment l'Idole principale, & une autre à gauche, qui est debout aussi. Mais elles sont toutes en assez mauvais état, & fort alterées par le tems. A chaque côté du Temple est une Grotte, de quatorze palmes en quarré; chacune, avec un petit mur en dedans, de la hauteur de deux palmes.

Après avoir monté dix marches, du côté du Nord, on trouve une grande Grotte, qui en contient une plus petite. A la droite, on en voit une autre, qui en renferme aussi une petite, avec son petit mur. La grande a vingt palmes de long, sur dix de large; & la petite en a dix en quarré. Toutes ces Grottes ont leurs petites citernes. Plus loin, sur la droite, on en trouve une autre, de la même grandeur, avec deux colomnes au-devant, deux petites Grottes & trois citernes; une à droite & les deux autres à gauche. Enfin, l'on passe encore dans une autre, qui est contiguë à celle-ci, & qui en renferme une petite, avec sa citerne. Careri juge que tous ces lieux secrets peuvent avoir été les habitations des Prêtres du Temple, qui menoient, dans ces lieux, une vie solitaire & pénitente.

Divers autres Monumens.

En descendant quinze marches, taillées dans le roc, on arrive dans une place de trente palmes en quarré, au bout de laquelle on apperçoit un petit Temple, où l'on entre par trois portes, dont les espaces sont taillés en forme de pilastres. Sur la gauche, on rencontre quatre statues, deux assises, & deux debout. La droite offre une petite Grotte ouverte, & un autre Temple, précédé d'une citerne, dans lequel on entre par une porte de dix palmes de hauteur sur six de large, après avoir passé d'abord par un espace de quarante palmes en quarré, qui a, sur la droite, une petite chambre fort obscure, de douze palmes. Toutes les parties de ce Temple sont un peu sombres. Il s'élève, dans le milieu, en dôme, de quinze palmes de hauteur. On descend encore cinquante marches; après lesquelles on trouve une place unie, taillée dans le roc, qui n'est pas fort dur en cet endroit, & huit piliers octogones, de douze palmes de hauteur, qui laissent neuf espaces, pour monter par cinq degrés dans une Grotte. On voit, à gauche, dans cette place, une grande Idole assise, la tête découverte, & deux autres grandes statues debout, entourées aussi de plusieurs petites. On entre ensuite dans ce Temple, par trois portes,

Gemelli Careri. 1695.

hautes de douze palmes, & larges de six, avec deux fenêtres au-dessus. Il a cent palmes de long, sur cinquante de large; & par un autre défaut de proportion, il n'en a que dix de hauteur. Une voûte, qui règne autour, en forme de collatérale, est soutenue par dix pilastres quarrés. Elle donne entrée dans quatre Grottes, qui, joint à sept de la façade, & du côté gauche du Temple, font le nombre d'onze, destinées, suivant l'opinion de Careri, à servir de logement aux Prêtres. Dans une niche de dix pieds en quarré, qui fait le fond du Temple, on voit une grande Idole assise, avec deux statues debout à sa droite, & une autre assise à sa gauche, près de laquelle il y en a deux aussi debout, & plusieurs petites à l'entour.

On remonte vis-à-vis, par dix marches, pour entrer dans une petite Grotte, soutenue par deux colomnes. De-là, par une petite porte, large de quatre palmes & haute de dix, on passe dans une autre Grotte de quinze palmes en quarré; & de suite, dans une autre de douze, où l'on trouve une grande Idole assise, les mains croisées sur l'estomac. On descend vingt marches, & l'on arrive dans une place, d'où l'on entre à gauche, en montant quatre degrés, dans une voute qui contient quatre pilastres, hauts de douze palmes, par les espaces desquels on passe dans trois petites Grottes. Vingt marches plus bas encore, on trouve d'autres Grottes, avec leurs petites citernes (*f*).

Admiration de Careri.

Careri paroît avoir emporté, de ce lieu, beaucoup de surprise & d'admiration; mais il n'ose se livrer à ses conjectures (*g*). Proche du Village de Canarin, qui donne son nom au Temple, ou plutôt à cet amas de Temples, on lui fit voir un autre Rocher de cent pas de circuit, dont le dessous n'est pas moins rempli de Grottes & de citernes. Du côté de l'Orient, devant la Grotte principale, il vit une grande Idole, assise sur ses jambes croisées.

Description de l'Isle de Salsette.

L'Isle de Salsette, qui renferme ces merveilleux restes de l'Antiquité, a vingt miles de long, quinze de large, & soixante & dix de tour. Comme elle est fort basse, on s'est servi de la Mer pour y faire plusieurs Canaux. Cependant elle ne manque pas de Montagnes & de Bois. Son terroir produit en abondance des cannes de sucre, du riz, & la plûpart des fruits de l'Inde. Elle n'est séparée, de la petite Isle Angloise de Bombay, que par un Canal, qu'on passe à pied sec dans la basse marée. Le soin, que les Anglois ont apporté à se fortifier dans cette Isle, n'a pas permis aux Portugais de laisser Salsette sans défense. Ils y ont les Forteresses de *Bandora* & de *Versava*, & cinq autres petits Forts aux environs de Tana. Les Insulaires, qui sont un mélange de Gentils, de Mores & de Chrétiens, vivent dans une extrême pauvreté, par la tyrannie de leurs Maîtres, auxquels ils sont forcés de donner non-seulement toutes les pro-

(*f*) *Ibid.* pages 70 & précédentes.

(*g*) Il répète qu'on attribue ce prodigieux Ouvrage au grand Alexandre, qui étoit, dit-il, de cette Religion-là. Il ne sçait, dit-il encore, quel jugement en portent les Portugais, qui doivent le bien connoître, puisque les Vicerois de Goa viennent souvent le visiter: mais il croit qu'ils n'en peuvent rien dire de vrai. *Ibid.* pages 64 & 70.

productions de leurs terres, mais le fruit même de leur industrie & de leur travail. Ils sont renommés par la fabrique de leurs toiles, qui fournissent aux Portugais le plus beau linge qu'ils ayent dans les Indes. Leur habillement consiste dans un linge, dont ils se couvrent le milieu du corps, & dans une petite camisole qui ne passe pas le nombril. On compte, dans l'Isle, trois Couvens (*b*); mais les Jésuites en possédent la meilleure partie, c'est-à-dire, presque toute la Pointe qui regarde l'Orient & le Canal de Baçaim (*i*).

Mort tragique de Machado de Brito, Amiral Portugais.

Avant le départ de Careri, on apprit, à Baçaim, la mort tragique d'Antonio Machado *de Brito*, Amiral de la Flotte Portugaise, & célèbre par un grand nombre de victoires, qu'il avoit remportées sur les Arabes de Mascate. Cette nouvelle affligea sensiblement Careri, qui se souvenant d'avoir reçu divers bienfaits de ce grand homme, dans un Voyage qu'il avoit fait avec lui, de Madrid à Genes, en 1689, s'en étoit promis beaucoup de protection dans les Indes. Il demande la permission de satisfaire, en deux mots, sa reconnoissance & sa douleur. Machado, dit-il, étoit la terreur des Mores & des Arabes. Il fut regretté de tout le monde; & ses Ennemis mêmes ne purent lui refuser de l'admiration, après lui avoir donné la mort par un lâche assassinat (*k*).

Careri

(*b*) Dominiquains, Augustins & Cordeliers.

(*i*) Page 76. [*V.* le Tom. XI. p. 315. de ce Recueil.]

(*k*) Cet événement mérite d'être raporté, parcequ'il ne se trouve que dans Careri. Brito s'étoit attiré, par quelques indiscrétions de langue, la haine de la Noblesse de Goa, surtout celle des *Melos*, famille illustre & puissante. Ses Ennemis conspirèrent contre sa vie, au nombre de cinquante. Après avoir concerté la manière, le lieu & le tems de l'assassinat, ils firent plusieurs meurtrières, dans les maisons du Quartier, & dans la Paroisse même de Saint Pierre. L'Amiral, ne pouvant soupçonner de perfidie des ames nobles, quoiqu'on l'eût averti de s'en défier, sortit seul dans son palanquin, accompagné d'un seul Esclave, qui portoit son parasol. On lui tira, d'une fenêtre, un coup de fusil, qui ne lui fit qu'une legère blessure. Il sortit de la voiture; & prenant le tabac qu'il avoit entre les doigts, il demanda fiérement à qui l'on en vouloit? *A toi*, répondit Tristan de Melo, en sortant de la maison, & déchargeant sur lui un gros mousqueton. L'Amiral évita le coup en baissant le corps; & mettant l'épée à la main, il poussa cinq bottes à son Ennemi, mais inutilement, parceque Tristan étoit couvert d'une cotte de maille; ce qui l'obligea de lui donner un grand coup sur la tête, & de lui couper le visage d'un revers, qui le fit tomber. Il le prit par les cheveux, & lui mit les pieds sur la gorge, comme pour lui enfoncer son épée dans le ventre. Tristan lui demanda la vie, qu'il lui accorda généreusement. Dans le même tems le fils de Tristan sortit avec un autre Mulâtre, & tous deux ils tirèrent, sur l'Amiral, deux coups de mousqueton, qui lui mirent plusieurs balles dans le corps. Cependant, il demeura sur pied & se tint en défense. Aussi-tôt, un Esclave, s'avançant par derrière, lui perça le côté d'une zagaie: mais ce misérable ne le porta pas loin, car l'Amiral lui ouvrit le ventre d'un coup de revers, dont il mourut la nuit suivante. Machado, qui commençoit à perdre ses forces, rentra dans son palanquin. Un Prêtre, du nombre des Assassins, sortit encore avec un mousqueton, pour l'achever: mais le voyant prêt à rendre l'ame, il lui demanda s'il vouloit se confesser? Machado rejetta généreusement ses offres; & voyant venir un Dominiquain, pour lui donner le même secours, il lui serra la main, en prononçant ces mots; *Que le sang de Jesus-Christ me soit propice!* Il expira aussi-tôt. On lui trouva trente balles dans l'estomac. Tout le monde, admirant son courage, demeura persuadé qu'il avoit plus d'esprits vitaux, que les autres hommes, puisqu'avec tant de blessures, il avoit eu peine à mourir. Les Soldats de Marine, qui étoient presque tous embarqués, pour mettre à la voile le jour suivant, accoururent pour vanger leur Chef: mais un Officier leur ordonna, de la part du Roi, de s'arrêter, &

 Trif-

GEMELLI CARERI. 1695.

Ville de Chaul.

CARERI partit de Baçaim, & mouilla, quatre jours après, devant *Chaul*, autre Ville Portugaise, située dans une plaine, à six miles de la Mer, sur le bord d'une Rivière, que la marée rend capable de porter toutes sortes de Vaisseaux jusqu'au Port. Elle est défendue par divers Ouvrages, comme l'entrée du Port l'est par le Fort de *Morro*, bâti sur une Montagne qui la commande. Mais le territoire de Chaul ne s'étend pas plus de six miles en longueur. Depuis cette Ville jusqu'à Goa, on compte environ deux cens cinquante miles, & toute cette Côte étoit alors soumise au fameux *Sevagi*, dont on a lû la fortune & les exploits dans une autre partie de cet Ouvrage. Le Vaisseau, qui portoit Careri, s'étant rangé sous le Pavillon d'une Flotte Portugaise, qu'il avoit rencontrée à Baçaim, arriva heureusement avec elle, au Port de Goa.

Etat où Careri trouve Goa.

CETTE grande & magnifique Ville étoit alors peu différente de l'état qu'on a représenté, dans les dernières peintures de la décadence des Portugais; & Careri n'en rapporte rien, que plusieurs autres Voyageurs n'eussent observé avant lui. Mais après y avoir satisfait sa curiosité, pendant quelques semaines, il ne put résister à celle de voir le Camp du Grand-Mogol, qui étoit alors à *Galgala*. En vain ses amis lui exposèrent les difficultés & les fatigues de ce Voyage, dans un Pays Idolâtre ou Mahométan, & rempli de Montagnes fort rudes, où sa vie devoit être exposée à mille dangers. Il prit un Canarin, pour le transport de ses provisions & de quelques ustenciles nécessaires sur la route; avec un Indien de Golkonde, qui sçavoit plusieurs Langues, pour lui servir d'Interprête.

Voyage qu'il entreprend au Camp Mogol de Galgala.

IL passa de l'autre côté du Canal, dans le Pays de *Visapour*, dont le Grand Mogol étoit alors en possession. Ce ne fut pas tout d'un coup qu'un Armenien & un More, qui s'étoient joints à lui, trouvèrent le moyen de faire transporter leur bagage. Il fallut s'arrêter long-tems dans une cabane abandonnée. Enfin, les trois Voyageurs contraignirent quelques Gentils à leur rendre ce service jusqu'au Village d'*Arcolna*. Ils y passèrent une nuit fort incommode, sous des cocotiers, sans cesse troublés par les tambours & les cris des Idolâtres, qui célébroient la fête de *Siminga*, c'est-à-dire, de la pleine Lune. Le lendemain, ils furent obligés d'employer le bâton, pour se faire servir des Gentils, que l'argent, ni les prières, ne pouvoient mettre en mouvement, mais qui se laissèrent charger, comme des ânes, après avoir été bien battus (*l*).

Arcolna.

Ponda & son Temple.

LAISSONS, à Careri, l'honneur de cette narration. „ La chaleur étoit „ si violente, qu'il falloit se reposer presqu'à chaque moment, & se rafraî„ chir avec des melons & des fruits du Pays. Nous arrivâmes le premier „ jour à *Ponda*, Ville éloignée de douze miles. Un fameux Temple s'y „ attira nôtre curiosité. On entre dans la cour par un pont couvert, & „ l'on y monte par deux escaliers. A droite, elle présente un Edifice oc„ togone, environné de sept rangs de petites colonnes, avec leurs chapi„ teaux, & de petites arcades dans l'intervalle, dont l'une sert d'entrée. „ On

Tristan de Melo eut le tems de se faire porter, sur les bras de deux Noirs, au Palais de l'Archevêque, azyle inaccessible, aux Officiers de la Justice. *Ibid. pages* 82 & *précédentes.*

(*l*) *Ibid.* page 152.

„ On voit, à gauche, un Bâtiment tout semblable, mais qui n'est point „ encore achevé. La rue est entourée de Boutiques, qui forment un „ Marché perpétuel. C'est au fond de cet espace, qu'on découvre le „ Temple. On entre d'abord dans une espèce de vestibule, plus long „ que large, dont le toît est soutenu, de chaque côté, par six colomnes, „ & qui est environné de bancs, où l'on a la liberté de s'asseoir. De-là, „ on passe dans une seconde salle, un peu moins grande; & sur la droite, „ on trouve le Temple, qui n'est qu'une chambre fort bien peinte, & „ remplie de diverses figures, dont la tête est couverte d'une espèce de „ thiare. La principale a quatre mains: des deux premières, elle tient „ un bàton, de la troisième un miroir; & la quatrième est appuyée sur sa „ hanche. On voit, à son côté, plusieurs figures de femmes, qui por- „ tent, sur la tête, cinq vases les uns sur les autres. Le reste du specta- „ cle consiste dans un grand nombre de monstres, tels que des chevaux „ aîlés, des coqs, des paons, & d'autres animaux, distingués par des at- „ tributs, qu'ils n'ont pas reçus de la Nature. Le Temple se termine „ par une petite chambre ronde & obscure, au pied d'une petite tour. „ On y voit une longue pierre, ornée de sculpture, & couverte comme „ un tombeau. Derrière le Temple, on trouve un de ces grands ar- „ bres, qui sont l'objet de la vénération des Banianes; & sous cet arbre, „ une sorte d'étang, entouré de degrés de pierre, où les Gentils viennent „ se purifier.

GEMELLI CARERI. 1695.

„ PONDA n'est composée que de misérables cabanes; mais la Forteresse, „ qui se nomme *Mardanghor*, est capable de défense, & n'est jamais sans „ une garnison de quatre cens hommes. Nous y cûmes le triste spectacle „ d'une femme, qui se fit brûler avec le corps de son mari. Comme nous „ ne devions trouver, sur toute la route, que des bœufs pour voiture, „ j'achetai, à Ponda, un cheval qui me coûta soixante roupies. Nous „ fîmes huit miles jusqu'au Village de *Chianpon*, qui est accompagné d'un „ Fort. De-là, marchant au travers des Bois, nous arrivâmes au bord „ d'un Canal, que nous passâmes dans une petite Barque, & nous entrâ- „ mes sur les Terres d'un Prince Gentil, nommé *Sonda Kirani Karagia*, „ Seigneur de quelques Villages situés dans les Montagnes. Après avoir „ fait neuf cosses, qui reviennent à dix-huit miles d'Italie, nous passâmes „ la nuit dans le Village de *Kakoré*, sous la voûte d'un Temple, où nous „ vîmes, sous un petit dôme, un vaisseau de cuivre, soutenu d'une base „ de pierre, sur laquelle étoit un masque d'homme, du même métal, qu'on „ y avoit cloué. Nous prîmes ce Monument pour le Tombeau de quel- „ que Héros du Pays.

Forteresse de Mardanghor.

Chianpon.

Kakoré.

„ LE lendemain, nous passâmes dans des Bois fort épais. Les singes „ s'y faisoient voir en troupes, sautant d'un arbre à l'autre, & tenant „ leurs petits si ferme, que toutes les pierres qu'on leur jettoit ne purent „ en faire tomber un. Les Habitans de cette Contrée, qui sont tous „ Idolâtres, leur rendent une sorte de culte, & ne permettent point qu'on „ les tue; ce qui les rend si familiers, qu'on les voit entrer librement dans „ les Villages, & jusques dans les maisons. Après une marche de huit „ cosses, nous arrivâmes au pied de la Montagne de *Balagatte*, où les „ Gar-

Familiarité des singes.

Montagne de Balagatte.

GEMELLI CARERI. 1695.

„ Gardes & les Officiers de la Douane nous firent acheter la liberté du „ paſſage. Nous continuâmes de marcher au travers des Bois, pendant „ huit autres miles, qui nous conduiſirent au ſommet de la Montagne; & „ nous y fûmes rançonnés par d'autres Gardes. Comme il ne falloit point „ eſpérer de logement dans un lieu ſi déſert, nous fûmes obligés de paſſer „ la nuit dans l'épaiſſeur du Bois. Le jour ſuivant, nous eûmes à traver- „ ſer un Pays encore plus couvert, où je vis, pour la première fois, une „ eſpèce de poules ſauvages, dont les plumes & la crête tirent ſur le noir. „ Elles ſe préſentoient en ſi grand nombre, que je les aurois crues do- „ meſtiques, ſi l'on ne m'eut aſſuré que nous étions fort éloignés de toutes „ ſortes d'habitations. Quatorze coſſes nous firent arriver au Village de „ *Bombnali*, où la Garde n'exigea rien pour nôtre paſſage. La route, que „ nous fîmes le lendemain, étoit bordée de Bois plus agréables. Après „ avoir fait huit coſſes, nous traverſâmes le Village de *Chiamkam*, célèbre „ par ſa Douane & ſon Marché. Quatre coſſes plus loin, nous arrivâmes „ à *Sambrane*, où nous paſſâmes la nuit. C'étoit la réſidence du Prince „ Kirani Karagia. Son Château n'avoit pas d'autres fortifications, qu'un „ mur de ſept ou huit pieds de haut: mais on nous fit juger de ſa puiſſan- „ ce, en nous aſſurant que le Marché de ce ſeul Village lui rapportoit an- „ nuellement près de quinze cens mille écus (*m*).

Bombnali. Chiamkan. Sambrane.

„ DEUX coſſes au-delà de Sembrane, nous rentrâmes ſur les Terres du „ Grand-Mogol. J'étois à me repoſer proche du Fort de la Ville d'*Alcal*, „ lorſqu'on vint m'avertir que la route où j'allois entrer étoit remplie de „ Brigands. Mon embarras n'eut pas été médiocre, ſi je n'euſſe vû paroî- „ tre auſſi-tôt un Convoi de trois cens bœufs, qui portoient des proviſions „ au Camp de Galgala. J'obtins la protection des Officiers. Mais, pen- „ dant le tems qu'ils prirent pour ſe rafraîchir, j'entrai dans un Temple „ voiſin, où je vis une Idole, compoſée du corps d'un homme, de la tête „ d'un ſinge, & d'une très longue queue, qui lui revenoit par-deſſus la tê- „ te, & dont le bout ſervoit à ſoutenir une petite cloche. Elle avoit une „ main ſur la hanche, & l'autre levée pour frapper. Lorſque je ne me „ croyois point obſervé, je briſois toutes les Idoles (*n*) qui tomboient „ ſous mes mains.

Fort & Ville d'Alcal. Zéle pieux de Gemelli.

„ JE partis, le jour ſuivant, avec la Caravanne; & nous fîmes ſix coſſes, „ pour arriver au Village de *Kankré*, d'où cinq autres coſſes nous con- „ duiſirent à *Etqui*, Ville compoſée de cabanes, mais dont le terroir eſt „ excellent. La journée ſuivante fut de cinq coſſes, juſqu'au petit Villa- „ ge d'*Onor*, où nous n'arrivâmes qu'après avoir traverſé un Bourg nommé „ *Tikli*. Le lendemain, nous fîmes cinq autres coſſes, au travers d'un „ Pays fort agréable, juſqu'à *Mandapour*, où les Officiers du Convoi pri- „ rent le tems de ſe rafraîchir. C'eſt une Ville, qui n'a qu'une muraille „ fort baſſe, mais qui eſt défendue par un bon Fort, de pierre de taille & „ de chaux. L'après-midi, nôtre marche fut de deux coſſes, juſqu'à „ *Betché*, où nous paſſâmes la nuit.

Kankré. Ville d'Etqui. Bourg de Tikli. Onor. Ville de Mandapour. Bourg de Betché,

Lr

(*m*) Seulement cent cinquante mille. R. d. E. (*n*) *Ibid.* page 172.

„ Le jour suivant, après avoir fait trois cosses, nous traversâmes un „ grand Village, nommé *Kodelki*, où je fus surpris de trouver du raisin „ meur. Trois autres cosses nous firent arriver à *Edoar*, la meilleure de „ toutes les Villes que j'aye rencontrées dans ce Voyage. Sa première „ enceinte renferme un Fort & un Marché. La seconde offre un second „ Fort, environné d'un grand nombre de maisons, qui composent la Ville. „ Elle est fréquentée par tous les Marchands des Parties Méridionales. A- „ près dîner, nous fîmes cinq cosses, jusqu'au Bourg de *Mouddol*, qui est „ situé sur le bord d'une Rivière.

Gemelli Careri. 1695. Kodelki. Edoar, Ville. Bourg de Mouddol.

„ Il ne nous restoit que sept cosses jusqu'à Galgala. Nous les fîmes le „ jour suivant; & vers la moitié du chemin, nous traversâmes un Bourg „ muré, qui se nomme *Matour*. Il fallut traverser la Rivière de *Kichina*, „ pour entrer dans le Camp Mogol. J'y trouvai quantité de Soldats Chré- „ tiens, qui m'offrirent un logement. On leur avoit permis d'élever une „ Chapelle de terre, & d'y entretenir deux Prêtres Canarins, qui leur di- „ soient régulièrement la Messe. François *Borgia*, leur Capitaine, Vé- „ nitien d'origine, mais né à Dehli, dans l'Indoustan, me conduisit à „ sa tente. Il y fit battre cruellement, sous mes yeux, deux Mahomé- „ tans qui s'étoient enivrés. Ce témoignage de son autorité me surprit „ beaucoup, dans une Armée de Mogols; mais ma surprise augmenta, „ lorsqu'après avoir été relâchés, les deux Mahométans vinrent le remer- „ cier de leur châtiment.

Bourg de Matour. Rivière Kichina. Camp Mogol de Galgala. Soldats Chrétiens, & leur privilège.

„ Borgia me dit que cette Armée Impériale étoit composée de soixante „ mille Cavaliers, & de cent mille hommes d'Infanterie; qu'il y avoit pour „ le bagage, cinq mille chameaux, & trois mille éléphans; mais que le „ nombre des Vivandiers & des Marchands étoit infini; & que tout le „ Camp renfermoit plus de cinq cens mille hommes. Il lui donnoit trente „ miles de tour. Les seules Tentes du Grand-Mogol, avec celles de „ ses Femmes & de ses principaux Officiers, en avoient trois miles. On „ y entroit par trois portes; l'une qui servoit au Quartier des Femmes, „ & les deux autres pour le Monarque & sa Cour. Les Marchés é- „ toient au nombre de deux cens cinquante, distribués dans toutes les „ parties du Camp.

Nombre des Troupes Mogoles.

„ Deux jours après, j'eus le bonheur d'obtenir une Audience particu- „ lière du Grand-Mogol, par la faveur d'un Officier Chrétien & d'un Eu- „ nuque de ses amis. Ils me firent entrer, dans la première Cour du „ Quartier impérial, où je vis, sous une tente, des tambours, des trom- „ pettes de huit palmes de longueur, & plusieurs autres instrumens, qui „ se font entendre à certaines heures du jour. On me fit remarquer aussi „ une boule d'or, attachée au bout d'une chaîne, entre deux mains do- „ rées. C'est l'Enseigne impériale, qu'un éléphant porte dans les marches. „ Je passai de-là dans une seconde Cour, où j'admirai la richesse des ten- „ tes, qui étoient ornées d'étoffes d'or & de soie. L'Eunuque m'y intro- „ duisit. J'y trouvai le Monarque de l'Indoustan, assis sur de riches tapis, „ & légérement appuyé sur des oreillers tissus d'or. Après avoir fait ma „ révérence à la manière des Mogols, je m'approchai de lui, avec le „ Chrétien, qui devoit me servir d'Interprête. Il me demanda successive- „ ment

Audience que Gemelli obtient du Grand-Mogol. Ce que ce Prince lui demande, & ce qu'il répond.

GEMELLI CARERI. 1695.

„ ment de quel Royaume j'étois d'Europe, depuis quand j'en étois parti, „ quelle route j'avois tenue, pourquoi j'étois venu dans son Camp, & si „ je voulois prendre quelque engagement à son service? Je lui répondis, „ dans le même ordre, que j'étois de Naples, que j'en étois parti depuis „ deux ans, pendant lesquels j'avois visité l'Egypte, la Turquie & la Perse; que je n'étois venu dans son Camp, que pour y voir le plus grand „ Monarque de l'Asie, & la splendeur de sa Cour; & que j'aurois fait mon „ bonheur de le servir, si d'importantes raisons ne me rappelloient dans „ ma Patrie, aussi-tôt que j'aurois vû l'Empire de la Chine. Il me fit di- „ verses questions sur la guerre de Hongrie, auxquelles je répondis suivant „ les dernières informations que j'en avois reçues en Perse; & l'heure de „ l'Audience publique approchant, je fus congedié avec quelques marques „ de bonté. Je retournai dans la seconde Cour, qui étoit fermée, dans „ une assez grande enceinte, par un mur de toiles peintes, d'environ dix „ palmes de hauteur. On voyoit, du côté des Appartemens impériaux, „ la tente d'audience, soutenue par deux grands mâts. Le dehors étoit „ revêtu d'une toile rouge ordinaire; & le dedans, d'une toile plus fine, „ avec de petits rideaux de taffetas. Sous cette tente j'eus le tems de distin- „ guer un échaffaut quarré, de quatre palmes de hauteur, fermé d'une „ balustrade d'argent, haute de deux palmes, & couvert des plus magnifi- „ ques tapis. A six palmes de distance, j'en vis un autre, élevé d'une „ palme, aux quatre coins duquel on avoit planté quatre piques d'argent, „ qui s'élevoient jusqu'au ciel de la tente. C'étoit sur ce second échaffaut „ qu'étoit le Trône. Je crus distinguer qu'il n'étoit que de bois doré, & „ de la hauteur de trois palmes. Sa forme étoit quarrée. On y montoit „ par un petit escalier d'argent; & l'on voyoit dessus, trois oreillers, „ deux pour les côtés, & l'autre pour les épaules. L'Empereur s'y ren- „ dit à pied, s'appuyant sur un bâton fourchu par le haut. Il étoit précé- „ dé d'un grand nombre d'Omhras & d'autres Courtisans. Sa *Cabaye* étoit „ blanche, & relevée sous le bras droit, à la manière des Mahométans, „ pour se distinguer des Gentils, qui l'attachent sous le bras gauche. Son „ *Tchira*, ou son turban, étoit de la même étoffe, entouré d'une toile d'or, „ sur laquelle brilloit une très-grande émeraude, au milieu de quatre pe- „ tites. Sa ceinture, qui étoit de soye, cachoit sur le côté droit un „ poignard à l'Indienne. Il avoit les jambes nues, & des souliers à la mo- „ resque. Deux Officiers chassoient les mouches, autour de lui, avec des „ queues de cheval blanches. Un autre portoit un parasol verd, pour le „ garantir du Soleil.

Observations de Gemelli dans le Quartier impérial.

Figure du Grand-Mogol Aureng-zeb.

„ AURENG-ZEB étoit de petite taille. Il avoit le nez grand, & l'air dé- „ licat. Une vieillesse de quatre-vingt ans commençoit à le rendre voûté. „ Sa barbe, qui étoit blanche & ronde, sembloit recevoir un nouvel éclat „ de la couleur olivâtre de son teint (*o*).

„ LORSQU'IL se fut assis, on lui présenta son cimetère & son bouclier, „ qu'il mit à sa gauche sur le Trône. Ensuite il fit signe, de la main, qu'on „ pouvoit s'approcher pour l'Audience. Deux Secrétaires reçurent toutes „ les

(*o*) *Ibid.* page 186.

„ les requêtes qui leur furent présentées, & les lui remirent successivement, „ en lui expliquant ce qu'elles contenoient. J'admirai qu'à son âge, il é- „ crivoit ses réponses, sans lunettes, & qu'il parut prendre plaisir à cette „ occupation.

„ On fit passer les éléphans en revûe devant le Trône. Lorsque les „ *Cornakias*, ou ceux qui les montoient, avoient découvert la croupe de „ ces animaux, pour laisser voir au Monarque si les Omhras, qui étoient „ chargés de les nourrir, s'en aquittoient fidèlement, ils leur faisoient tour- „ ner la tête vers le Trône; & la leur frappant trois fois, ils les obli- „ geoient de faire autant de fois une espéce de révérence, en élevant & „ baissant leur trompe. Les Princes de la Famille Royale arrivèrent pen- „ dant cette cérémonie, & s'assirent sur les degrés du Trône, après avoir „ fait au Monarque deux révérences, à chacune desquelles ils portoient „ la main sur la tete, à terre, & sur l'estomac. Ceux qui ne sont pas du „ sang Impérial, doivent en faire trois. En dehors, au côté droit de la „ tente, on voyoit cent Mousquetaires sous les armes, & quantité de Mas- „ siers, vêtus de différentes couleurs, qui portoient, sur leurs épaules, „ des bâtons garnis de pommes d'argent. Plusieurs Portiers, le bâton à „ la main, éloignoient de l'entrée ceux qui n'étoient pas introduits. A „ gauche, neuf Officiers, en cabayes de velours rouge brodées d'or, avec „ de larges manches, & des colliers pointus, qui pendoient par derrière, „ portoient les Enseignes impériales au bout de leurs piques. Celui du „ milieu portoit un Soleil; les deux, qui le suivoient de chaque côté, „ deux mains dorées; les deux suivans, deux queues de cheval teintes en „ rouge; & les quatre autres, quelque chose de plus mystérieux, qui étoit „ couvert d'un voile. Hors de l'enceinte, étoient rangées sous les armes „ plusieurs Compagnies, à cheval & à pied, entre un grand nombre d'élé- „ phans, qui portoient de grands étendarts; & les tambours battirent pen- „ dant toute l'Audience. Lorsqu'elle fut finie, l'Empereur reprit le che- „ min par lequel il étoit venu. Les Princes se retirèrent, les uns dans de „ riches palanquins, & d'autres sur de superbes chevaux, dont les harnois „ étoient d'or, & couverts de pierres précieuses. Les Omhras, qui avoient „ toûjours été debout, sortirent à pied de l'enceinte, & trouvèrent à la porte „ leurs voitures ou leurs éléphans. Le *Kutual*, qui semble exercer l'office „ de Grand Prevôt de l'Armée, partit à cheval, précédé d'un More à pied, „ qui sonnoit d'une trompette de cuivre verd, longue de huit palmes, dont „ le son ressemble à celui du cornet des Pâtres d'Italie (*p*)".

Après ce détail, qui s'accorde assez avec le récit de nos plus célèbres Voyageurs, dans les descriptions qu'ils ont données de l'Indoustan, Careri s'étend sur l'Histoire de cet Empire, & sur les grands événemens qui a- voient conduit Aureng-zeb sur le Trône: mais n'ayant connu les Mogols que dans un Voyage très court, qu'il avoit fait à Surate, & dans celui qu'il faisoit au Camp de Galgala, il y a beaucoup d'apparence que tout ce qu'il rapporte de leur Pays & de leurs usages est tiré de Tavernier, qu'il nomme quel-

(*p*) *Ibid.* pages 189 & précédentes. On s'est borné ici à diverses circonstances, qui ne se trouvent point dans les Relations dont on a déja donné l'Extrait.

Gemelli Careri. 1695.

quelquefois, & d'autres Relations, où tout le monde peut puiser les mêmes lumières. Il mérite plus d'attention, lorsqu'il parle sur le témoignage de ses propres yeux.

Sikandar, Roi détrôné de Visapour.

„ J'avois prié, dit-il, un Capitaine Chrétien d'Agra, de me procurer „ l'occasion de voir le Roi de Visapour. Il m'offrit, le 22 de Mars, de „ me conduire au Quartier impérial, pour satisfaire ma curiosité. Je „ montai à cheval avec lui. Nous attendîmes, à l'entrée de l'enceinte, „ que le Roi vînt rendre son hommage au Grand-Mogol. Vers neuf heu„ res, je vis arriver ce malheureux Prince, qui se nommoit *Sikandar*. Il „ paroissoit âgé d'environ trente ans. Sa taille étoit ordinaire, & son „ teint olivâtre; mais il avoit beaucoup de vivacité dans les yeux. Ses „ infortunes avoient commencé, en 1685, par la perte de son Royaume „ & de sa liberté, pour avoir donné passage à l'Armée de Sevagi; quoi„ qu'il n'eût pû l'arreter, quand il l'auroit tenté. Aussi ce reproche n'a„ voit-il été qu'un prétexte; & les Mogols, qui cherchoient depuis long„ tems l'occasion de soumettre le Royaume de Visapour, comme ils trou„ vèrent ensuite celle de conquérir Golkonde, en avoient pris droit d'y „ porter une guerre sanglante, qui avoit mis cette Contrée au rang de „ leurs Provinces. Sikandar avoit été fait Prisonnier; & pour lui confer„ ver un reste de dignité, Aureng-zeb lui donnoit chaque année un mil„ lion de roupies".

La saison, qui étoit déja fort avancée, fit craindre à Careri de manquer l'occasion de partir pour la Chine; mais lorsqu'il se disposoit à reprendre le chemin de Goa, il se vit abandonné de son Interprête & de son Esclave, qui disparurent sans avoir reçu le moindre sujet de plainte. Après les avoir fait chercher inutilement, il prit la résolution de s'exposer seul, dans une route infestée de Voleurs & d'Ennemis du nom Chrétien. Il se flattoit néanmoins de trouver le soir, à Edoar, la Caravanne de Bardes, ou quelque Portugais de Goa: mais il eut le chagrin de voir ses esperances trompées. Ce Voyage, qui le fit passer par quelques Places qu'il n'avoit pas vûes dans le premier, ne mérite pas moins d'être rapporté dans ses termes. Il partit d'Edoar, le Lundi 28 de Mars.

Retour de Careri à Goa. Kodelki.

„ J'arrivai, dit-il, vers midi, au Village de Kodelki; & pressé par la „ faim, je m'efforçai de faire entendre, par mes signes, au premier Gentil „ que je rencontrai, le besoin que j'avois de quelque soulagement, [& le priai „ de m'aprêter un gâteau]; Mais, au lieu de farine de bled, le Fourbe me „ le fit de *Nachin*, espèce de semence noire, qui fait tourner la tête, & dont „ le goût, d'ailleurs, est extremement mauvais. Je ne laissai pas d'en dévo„ rer une partie, tandis qu'il étoit chaud; mais quoique je n'eusse rien man„ gé, depuis mon départ de Galgala, il me fut impossible de l'avaller, lors„ qu'il eut commencé à se refroidir. Le soir, j'arrivai près d'un Temple „ d'Idoles, où je passai la nuit. Mon bonheur y amena, le Mardi au matin, „ la Caravanne d'Onor, & je marchai, avec elle, jusqu'au soir: mais un „ besoin naturel m'ayant fait descendre de cheval, je la perdis de vûe dans „ l'obscurité de la nuit; & toutes mes recherches ne me firent pas retom„ ber sur ses traces. Ainsi, je me trouvai seul en pleine campagne, sans „ la moindre provision, exposé aux injures de l'air, & fort allarmé par la

„ crainte

„ crainte des Voleurs. Ma seule ressource fut d'attacher mon cheval au „ premier arbre, & de me fourrer dans des broussailles. Au point du jour, „ je suivis facilement les traces récentes de la Caravanne, & j'arrivai bientôt à *Beligon;* mais elle ne s'y étoit arrêtée qu'une partie de la nuit, & „ je compris qu'elle étoit déja fort éloignée. Beligon est une Ville fort „ peuplée, où le Commerce est florissant, mais dont toutes les maisons „ ne sont que de terre & de chaume. Elle est défendue par une bonne „ Forteresse, bâtie de pierre de taille, & ceinte d'un large fossé, plein „ d'eau, avec une nombreuse garnison. La difficulté de me faire entendre me tint, pendant tout le jour, dans une cruelle incertitude. Cependant, un More, devinant ce que je ne pouvois exprimer, me conduisit „ à *Chiapour*, qui n'est éloigné de Beligon que d'un mile, & j'y trouvai „ une Caravanne, qui étoit en chemin, pour Bardes. Les Canarins de „ cette Troupe étoient Sujets du Roi de Portugal. Ils me reçurent fort „ humainement; & ma foiblesse leur faisant juger de mes besoins, ils se „ hâtérent de m'offrir du riz & des poules, mais sans pain, parcequ'ils „ n'en ont pas l'usage. Ensuite, il fallut partir, sur le champ, avec eux; „ & quoiqu'un de leurs jeunes gens prît la peine de me soutenir sur mon „ cheval, j'eus beaucoup à souffrir pendant tout le jour. Nous passâmes „ la nuit dans un Bois, près d'un Village nommé *Gambiot*, de la dépendance d'un *Say*, ou d'un Raja du meme nom. Le Grand Mogol laisse à „ ces Seigneurs la propriété de ces Pays stériles, sans autre condition qu'un „ tribut annuel.

Ville de Beligon.

Chiapour.

Gambiot.

„ Le Vendredi, premier d'Avril, après avoir fait quelques heures de „ chemin, nous arrivâmes à la Douane, où les Gardes nous traitérent avec „ une rigueur, qui nous les fit regarder comme autant de Brigands, revêtus du pouvoir de piller. Le soir nous n'eûmes pas d'autre logement „ qu'une Montagne nue & déserte, où je ne pus me procurer le moindre „ rafraîchissement. Le jour suivant, nous descendîmes une roide & longue montagne, qui fait partie de celles de Balagate, & nous marchâmes, pendant tout le jour, dans les nouveaux États de Sevagi. Ses „ Gardes, que nous rencontrâmes ventre à terre dans plusieurs endroits des „ Bois, se rassemblérent enfin pour visiter la Caravanne; & me reconnoissant pour Européen, ils me demandérent, par des signes fort bizarres, si je sçavois tirer le canon ou le mousquet? J'employai aussi des signes, pour leur faire comprendre que je ne sçavois rien d'utile à leur „ service. Ils me laissérent la liberté de passer, par respect apparemment „ pour le Gouvernement de Goa. Après avoir fait quelques miles, nous „ ne trouvâmes, pour gîte, qu'une vaste plaine & le bord d'un étang, où „ nous passâmes une nuit fort incommode. Le Dimanche, jour de Pâques, quelques heures de chemin nous firent arriver à la dernière Douane du Grand Mogol. J'y fus arrêté, avec l'humiliante déclaration, „ qu'il falloit payer mon passage, sur le pied des betes de la Caravanne. „ Cependant les Gardes ne joignirent point de mauvais traitemens à cette „ raillerie, parceque les Canarins leur firent comprendre que je trouverois „ de la protection à Goa, dont cette Douane n'est pas éloignée.

„ Il me restoit peu de chemin jusqu'à *Tivi*, d'où je me rendis au Fort

Tivi.

GEMELLI CARERI. 1695.

Fort S. Michel.

„ *Saint Michel*; & traverſant le Canal, je me retrouvai heureuſement dans „ Goa, lorſque je commençois à douter ſi la vie ne m'abandonneroit pas „ en chemin. Mes amis me blâmérent beaucoup de n'avoir pas ſuivi leur „ conſeil. Je leur répondis, en gémiſſant de mon indiſcrétion: *Heu! patior telis vulnera facta meis* (*q*)".

Après avoir rétabli ſoigneuſement ſa ſanté, Careri s'embarqua ſur un Vaiſſeau, nommé le *Saint Roſaire*, & commandé par le Capitaine Jérôme *Vaſconcellos*, qui devoit faire voile à la Chine. Il obſerve combien les Jéſuites ſont reſpectés dans les Indes. Pluſieurs Miſſionnaires de cet Ordre s'étant rendus à bord, pour faire le même Voyage, ils y reçurent la viſite du Viceroi (*r*).

La navigation de Careri lui procura la vûe d'un grand nombre de Côtes, dont il ne connoiſſoit que les noms, & ſur leſquelles il ne laiſſe pas de faire de longues remarques, qu'il n'a pu devoir à ſes propres obſervations. On croit devoir paſſer legérement ſur tout ce qu'il paroît avoir emprunté des autres Voyageurs; à l'exception néanmoins d'une Relation de *Borneo*, Iſle ſi peu connue, que tout ce qui la regarde ſemble mériter d'être précieuſement recueilli. Le Pere Antoine *Vintimiglia*, Théatin de Palerme, premier Miſſionnaire qui ait porté l'Evangile au centre de cette grande Iſle, ayant fait le récit de ſon entrepriſe au Roi de Portugal, dans une Lettre, par laquelle il lui demandoit des Ouvriers Evangéliques, pour ſeconder ſon zèle; Careri eut le bonheur de s'en procurer l'original, qui n'a jamais été publié que dans l'Extrait qu'il en donne, & qu'il croit également reſpectable & curieux, de la main d'un ſi vertueux Miſſionnaire.

Eclairciſſemens du Pere Vintimiglia, ſur l'Iſle de Borneo.

Les Marchands de Macao fréquentoient depuis long-tems le Port de *Banjar-Maſſin*, dans l'Iſle de Borneo, lorſque le Roi de cette partie de l'Iſle déclara au Capitaine Manuel de *Araujo-Garcez*, qu'il ſouhaitoit de voir, dans ſon Port, un Comptoir Portugais, & qu'outre les ſecours par leſquels il étoit réſolu d'y contribuer, il promettoit de bâtir une Egliſe pour l'exercice du Chriſtianiſme. Ces offres firent peu d'impreſſion ſur le Gouvernement de Macao, qui ſçavoit, par une longue expérience, combien il falloit ſe défier de l'inconſtance des Mahometans. Cependant André *Coelho Vieira*, Gouverneur de la Ville, ſe crut obligé d'en informer Dom Rodrigue d'*Acoſta*, Viceroi des Indes; & cet avis ayant été conſidéré d'un autre œil à Goa, Dom Rodrigue donna auſſi les ordres néceſſaires pour l'Etabliſſement qu'on déſiroit à Borneo. Joſeph *Peinheiro*, riche Marchand de Macao, qui ſe trouvoit alors à Goa, fut chargé d'une ſi belle entrepriſe; & le Pere Vintimiglia, Religieux Théatin de la même Ville, en accepta la partie qui regardoit la Religion. Ils arrivérent à Banjar-Maſſin, le 2 de Février 1688. On y avoit fait, depuis peu, un grand carnage ſur quelques Vaiſſeaux Siamois & Portugais, ſous le faux pretexte d'une querelle, que les Mahométans mêmes avoient allumée. Cette nouvelle ne rallentit point le zele du Miſſionnaire. Quoique les circonſtances lui paruſſent

(*q*) *Ibid.* pages 319 & précédentes. (*r*) Page 330.

russent peu favorables pour l'établissement du Comptoir, il employa tout le tems, dont les Marchands de son Vaisseau eurent besoin pour le charger de poivre, à se concilier, par des caresses & de petits présens, l'affection des *Beajous*; nom qu'il donne aux Idolâtres de l'Isle. Mais les Mahométans s'offencèrent de cette familiarité, jusqu'à presser le départ du Vaisseau, pour se délivrer bientôt d'un Etranger, dont ils soupçonnoient les intentions. On est obligé de supposer ici que le Roi, dont les Portugais avoient espere la protection, étoit mort, ou trop foible pour remplir ses engagemens. Le Père Vintimiglia n'en desiroit pas moins d'être abandonné au secours du Ciel, dans quelque endroit désert de l'Isle, d'où il se flattoit de pouvoir lier une communication secrette avec les Beajous, dont il s'étoit fait aimer. Mais le Capitaine & tous les Portugais du Vaisseau lui representèrent la perfidie des Mahométans, qu'ils avoient tant de fois éprouvée, & le forcèrent de partir avec eux, après lui avoir promis de le ramener l'année suivante (s).

Ils retournèrent à Macao; & le pieux Missionnaire, qui avoit laissé son cœur à Banjar-Massin, ne s'occupa, dans l'intervalle, qu'à rassembler tous les moyens qui pouvoient lui rouvrir l'entrée d'un lieu si cher à son zéle. Il n'en trouva pas de plus sûr que d'acheter quelques Esclaves Beajous, que les Mores avoient vendus à divers Portugais, & de leur rendre la liberté, pour se les attacher par ce bienfait. Au retour de la saison, il partit avec cette escorte. Le Ciel, qui favorisoit ses desseins, permit qu'en arrivant à Borneo, il trouva les Beajous de l'Isle en guerre avec les Mores. Cet événement lui fit naître l'idée de louer une Barque, pour entrer dans la Rivière, sans avoir rien à démêler avec le Port de Banjar-Massin, où le Mahométisme étoit la Religion dominante. Il ne se fit accompagner que des Beajous, qu'il avoit amenés; & s'éloignant du Vaisseau Portugais, sous leur conduite, il prit avec eux des mesures convenables à son dessein. Bientôt quantité de Beajous, attirés par ses Guides, le visitèrent dans sa Barque; & leurs Princes mêmes, qui faisoient leur résidence dans l'intérieur du Pays, marquèrent le même empressement pour les voir. Les deux principaux, portant les titres de *Damon* & de *Tomangum*, Dom Louis *Coetinho*, qui commandoit le Vaisseau Portugais, ne fit pas difficulté de se livrer, avec le Missionnaire, à la bonne foi de ces Princes Idolatres. Ils remontèrent la Rivière ensemble, jusqu'au centre de l'Isle. Dom Louis y passa quarante jours, & fut témoin des heureux progrès de l'Evangile. Après son départ, le Père Vintimiglia, consacrant le reste de sa vie à la culture de cette nouvelle Eglise, baptisa, dans l'espace de six mois, dix-huit cens Beajous; & l'année suivante, Dom Louis y trouva des enfans aussi-bien instruits, que s'ils eussent reçu leur éducation dans des Pays Chrétiens.

Succès de l'Evangile.

L'Isle de Borneo, suivant l'idée que le même Missionnaire en donnoit au Roi de Portugal, est coupée en deux par la Ligne équinoctiale, & n'a pas moins de dix-huit cens cinquante miles d'Italie de tour (t). Toutes ses

Idée que le Père Vintimiglia donne de Borneo.

(s) Pages 337 & précédentes.

(t) Seulement 1650 selon Careri. R. d. E.

GEMELLI CARERI. 1695.

ſes Côtes ſont occupées par des Mores, & diviſées en pluſieurs Royaumes: mais l'intérieur du Pays eſt poſſedé par les anciens Inſulaires. Depuis près de deux ſiécles, que le chemin des Indes étoit ouvert, la prédication du Chriſtianiſme n'étoit point encore parvenue juſqu'à eux, parcequ'on les croyoit trop barbares pour être capables de raiſonnement & de perſuaſion.

Port de Banjar-Maſſin.

Les plus puiſſans des Rois Mores ſont ceux de *Manjar*, ou Banjar-Maſſin, & de *Succadana*. Les Beajous ne reconnoiſſent pas proprement de Rois, & ne ſont gouvernés que par de petits Princes, ou des Chefs particuliers: mais ceux, qui touchent au Royaume de Banjar, lui payent un tribut. Entre pluſieurs Ports, peu fréquentés & mal connus des Européens, celui de Banjar-Maſſin étoit le ſeul où les Portugais de Macao envoyaſſent réguliérement leurs Vaiſſeaux, pour le Commerce des drogues. Il eſt formé par une grande Rivière d'eau douce, de trois miles de largeur, où l'on trouve quatorze braſſes de fond à l'embouchure. En la remontant l'eſpace de quatre jours, on y rencontre trois petites Iſles, dont la plus grande a deux miles de long. Les Portugais ſollicitoient depuis long-tems, la permiſſion d'y bâtir un Comptoir. Ils l'obtinrent des Mores, pendant que le Père Vintimiglia exerçoit ſon zèle parmi les Beajous: mais cet Etabliſſement eut une funeſte fin. Il avoit fallu ſe ſoumettre aux conditions que le Roi de Banjar avoit impoſées, & la principale obligeoit les Marchands de Macao d'y entretenir conſtamment un fond de quarante mille piaſtres. Un jour qu'il y étoit arrivé quatre Vaiſſeaux Portugais, les Mores s'y rendirent en grand nombre, ſous les prétextes ordinaires du Commerce. Ils furent reçus avec trop de confiance; & pendant qu'on les traitoit en Amis, ils entrèrent armés dans trois des quatre Vaiſſeaux, où de leurs crits empoiſonnés, ils firent une ſanglante boucherie des Officiers & des Matelots. A peine en échappa-t-il quelques-uns, pour avertir le quatrième Vaiſſeau de leur fureur. Manuel de Aranjo Garcez, qui le commandoit, prévint ceux qui ſe propoſoient de l'attaquer avec la même perfidie. Il fit faire main-baſſe ſur les plus ardens, qu'il avoit déja eu l'imprudence de recevoir à bord; & s'étant ſervi fort heureuſement de ſon Artillerie, pour écarter les autres, il ſe hâta de retourner à Macao. Mais il ne put garantir le Comptoir du pillage, ni ſauver le Directeur & ſes Commis, qui furent cruellement égorgés. Cette tragique avanture dégoûta, pour jamais, la Nation Portugaiſe du Commerce de Borneo.

Maſſacre des Portugais.

Maſſacre des Hollandois.

Trente-cinq ans auparavant, les Hollandois n'avoient pas été mieux traités dans le même Port. Ils s'y étoient établis, pour le Commerce du poivre. Les Mores tuèrent leur Directeur, d'un petit dard empoiſonné, qu'ils lancent fort adroitement avec leurs ſarbacanes. Son Succeſſeur ayant demandé raiſon de cet attentat, on lui répondit que le Meurtrier s'étoit retiré dans une maiſon de campagne, avec tous ſes parens, & qu'on étoit diſpoſé à le livrer aux Hollandois, s'ils vouloient prêter main-forte pour attaquer cette famille rebelle. L'ardeur de la vengeance le fit donner dans le piège. Il ſe laiſſa conduire par des Traîtres, qui le livrèrent lui-même à ſes Ennemis, & qui aidèrent à le poignarder, lui & tous les Hollandois du

du Comptoir. Deux Vaiſſeaux de leur Nation, qui ſe trouvoient alors dans la Rivière, ſe mirent à couvert par la fuite (v).

Productions de Borneo.

Le Père Vintimiglia rendoit compte au Roi, dans ſa Lettre, des propriétés du Pays & du caractère des Habitans. L'Iſle de Borneo produit, de toutes parts, une grande abondance de riz, qui paſſe pour le meilleur des Indes. Elle n'eſt pas moins fertile en fruits. La caſſe & la cire y ſont des richeſſes auſſi communes que le poivre blanc & noir, que les Inſulaires nomment *Vatian*, & dont on vante les propriétés pour la Médecine. On y trouve beaucoup de laque, & pluſieurs excellentes teintures; des herbes aromatiques, des racines de bois noir, & ſur-tout du bois d'aigle & de ſandal. Elle a des Forêts d'une prodigieuſe grandeur, qui ne ſont compoſées que de bois propre à la conſtruction des Vaiſſeaux, & d'où l'on tire beaucoup de poix & de réſine.

Les Inſulaires négligent les métaux, parcequ'ils n'ont pas l'art de les fondre. Cependant ils ramaſſent l'or en poudre, qui ſe trouve dans le ſable de pluſieurs Rivières. Ils ont quantité de ces nids d'oiſeaux, dont les Chinois

(v) Les Hollandois avoient été reçus long-tems auparavant à Succadana, autre Port de la même Iſle. On lit, dans le Recueil de leurs Voyages, que dès l'année 1609, ils travailloient, de ce Port, à former un Comptoir dans celui de Banjar-Maſſin (Tome IV. page 180). Il y a même quelques lumières à tirer de leurs délibérations, ſur des lieux ſi peu connus. *Quiai Area*, „ Commandant de *Landa*, m'a donné" dit l'Auteur du Mémoire que je cite „ la connoiſſance du cours de la Rivière, & m'a „ montré juſqu'où l'on peut la remonter. Il „ m'a dit auſſi qu'on peut aller juſqu'à *Teie*, „ qui eſt ſur la Rivière de *Lawe*, où l'on „ trouve une autre petite Rivière, qui coule vers Landa. Je crois que ſi l'on faiſoit „ quelques préſens à ceux de Succadana, ils „ nous permettroient bien d'aller à Teie. „ Le même Quiai Area m'a parlé d'un lieu, „ nommé *Sadong*, qui eſt au Nord de *Sambas*, & ſous la domination du Roi de Borneo, d'où l'on peut aller, par Terre, „ dans un jour, à Landa, ou bien à *Manpana*, qui eſt au Sud de Sambas, ainſi qu'il „ me l'a auſſi dit. Il y a, aux environs de „ Sambas, beaucoup d'or, qui n'eſt pas fort „ bon, & des pierres de bezoar, qu'il faut „ mettre dans l'eau pour les éprouver, parcequ'il ſe commet beaucoup de fraudes „ dans ce Commerce. Les piaſtres y ſont „ recherchées. Il y a, près de Sambas, une „ Rivière, dont on dit qu'un bras ſe rend „ dans celle de Landa. On a le riz à meilleur marché à Sambas qu'à Succadana, & „ les pourceaux auſſi. Au fond, ſi nous „ pouvions nous établir à Sambas, il ne „ faudroit pas trop s'embarraſſer de Banjar-Maſſin, parceque les Chinois, qui y viennent tous les ans, avec un *Pelo*, y ont „ tout gâté. Ils tirent tout ce qui y eſt, & „ y portent auſſi tout ce qu'il y faut, parcequ'ils donnent à meilleur marché que „ nous ne pourrions donner.... Je ſuis allé „ à *Crimata*, pour acheter des outils, avec „ d'autres choſes, qui ſont recherchées à „ Sambas.... Si le deſſein de s'établir à „ Sambas réuſſit, on n'aura point aſſez d'or „ pour acheter de groſſes parties de diamans. „ Mais on m'a dit qu'on peut avoir du ſable „ d'or de *Sey* & de *Calantan*. Le Roi de „ Sambas fait tous ſes efforts pour s'accommoder avec les Habitans de Landa, & s'attirer le Commerce des diamans. On trouve, dans les Pays de *Calca*, de *Seribas*, „ & de *Melanouge*, beaucoup d'or, de bezoar & de perles; ce qui me fait prendre „ la réſolution d'aller viſiter ce Pays-là; car „ il faut de l'or pour faire le Commerce des „ diamans, qui eſt nôtre principale vûe.... „ La Rivière la plus commode, pour aller à „ Landa, eſt celle de *Moira Landa*, par où „ les Jonques y vont. Il eſt vrai, qu'en baſſe marée, elle n'a que deux pieds d'eau à „ ſon embouchure; mais au delà, elle a ſix „ ou ſept pieds de profondeur; & cela dure „ juſqu'à Landa, ou du moins il ne s'en faut „ que ſept ou huit lieues, d'où l'on fait le „ reſte du chemin avec des Pirogues. La Rivière de Manpana eſt étroite & ſans profondeur, & les Sauvages y rendent la Navigation dangereuſe. Celle de Sambas eſt „ plus profonde". *Pages 193 & précédentes.*

GEMELLI CARERI. 1695.

Chinois & d'autres Peuples de l'Orient font les délices de leurs tables, & qu'ils croyent capables d'aider à la génération. La manière de les recueillir est d'aller le long des rochers où ils se trouvent, & de les faire tomber dans les Bateaux avec de longues perches. Les Indiens voluptueux achètent, pour le même usage, les nageoires des requins, dont ils ne mangent que les petits nerfs, & ne les payent pas moins cher.

Animaux singuliers.

BORNEO surpasse toutes les autres Isles, par la variété, comme par la beauté de ses oiseaux. Entre ses animaux, à quatre pieds, elle en a plusieurs d'une figure tout-à-fait extraordinaire. Celui qui ressemble parfaitement à l'homme, non-seulement par la forme, mais par un grand nombre d'actions extérieures, sur-tout par celles qui procédent des passions, porte, dans le Pays, le nom d'*Orang-Outang*. Les Portugais lui donnent celui de *Beajou*, comme aux anciens Habitans de l'Isle, parcequ'ils ne le croyent pas beaucoup plus sauvage (*x*). On voit, à Borneo, des races de singes rouges, & d'autres noirs & blancs, qui se nomment *Oncas*, & qui sont les plus estimés. Ils ont une raye noire, qui commence sur le sommet de la tête, & qui, descendant sous le menton, leur forme un très beau collier. On tire, de ces singes, le meilleur bezoar du Monde. Les Chasseurs observent de les blesser légérement de leurs dards, afin qu'ils ne meurent pas sur le champ; & pendant que leur blessure les rend foibles & malades, la pierre se forme dans leurs entrailles. On les tue alors pour la prendre (*y*). L'Isle produit une autre espèce d'animaux singuliers, dont la fourrure est fort semblable à celle du castor.

Bezoar des singes.

Mœurs & Religion des Beajous.

LES Mœurs & la Religion des Beajous sont remplies de superstitions. Cependant ils n'adorent aucune Idole; & les Sacrifices, ou les Offrandes, qu'ils font de leurs bois odoriférans, sont adressés à un seul Dieu, qui tient dans ses mains la recompense & les punitions. Ils croyent une vie future, puisqu'ils reconnoissent un Paradis pour les Justes, & des lieux de tourment pour les Impies. L'usage, plutôt qu'aucune Loi, les assujettit à n'épouser qu'une seule femme. Ils regardent l'infidélité, dans le mariage, comme un crime odieux, qu'ils punissent de mort, sans aucune exception en faveur des hommes. Aussi la modestie est-elle également le partage des deux sexes, sur-tout des jeunes filles, que leurs maris ne voyent jamais avant le jour de leur union.

LES Beajous sont ennemis du vol & de la fraude. Ils paroissent fort sensibles aux bienfaits. L'union, dans laquelle ils vivent entr'eux, va jusqu'à s'entre-céder mutuellement tout ce qui reste dans leurs campagnes, lorsque chacun a recueilli, de son propre travail, ce qu'il croit nécessaire à la subsistance de sa famille. Ils ont de la noblesse dans leurs plaisirs. Leur principale gloire consiste à se distinguer à la chasse, d'où ils s'efforcent de rapporter quelques cornes pointues, qu'ils polissent, & qu'ils portent à leur ceinture. Les Paysans font des toiles d'ecorce d'arbre, qui devien-

(*x*) Careri en vit un, dont la pance étoit si grasse, que ne pouvant se lever sur ses jambes, il étoit contraint de se traîner sur les fesses. Lorsqu'il changeoit de place, il emportoit sa natte avec lui, pour se coucher dessus. *Page* 394.

(*y*) *Ibid.* page 395.

deviennent aussi douces que le coton, après avoir été lavées & battues. Mais, ces arbres croissant dans les terres Mahométanes, ils ne peuvent s'en procurer l'écorce sans s'exposer à la tyrannie des Mores. Les uns vont nuds, à l'exception de la ceinture. Les autres portent un petit pourpoint de ces étoffes d'écorce, qu'ils teignent de différentes couleurs; & pour se garantir la tête du soleil ou de la pluye, ils ont un chapeau de feuilles de palmier, fait en pain de sucre, à bords pendans. Leurs armes sont des poignards, peu différens du cangiar des Mores, & des sarbacanes de huit pieds de long, avec lesquelles ils soufflent de petites flèches armées d'une pointe de fer, qui est souvent empoisonnée d'un suc mortel. Ils se servent aussi de petites boules de terre, pour tuer les oiseaux. En général, les Beajous sont bazannés, de belle taille & naturellement robustes.

Les Mores, qui habitent les parties extérieures de l'Isle, & qui cherchent sans cesse à tenir les Beajous dans l'oppression, forment une Nation inconstante, orgueilleuse, perfide, & généralement livrée au vol. Outre les armes communes aux Indiens, ils ont quelques armes à feu, dont ils ne se servent que sur Mer. La plûpart ne se couvrent que le milieu du corps; mais les principaux ont, de la ceinture en bas, une espèce de demie juppe, & portent un mouchoir autour de la tête. Pendant la pluye, ils ont aussi des chapeaux de feuilles. Leurs Habitations sont presque toutes sur le bord des Rivières, & ne sont composées que de maisons de bois, comme celles des Beajous, élevées sur cinq pilliers, pour y être en sûreté contre la violence des inondations. Les plus pauvres font leur séjour ordinaire, sur les Rivières mêmes, dans des Barques, qui ne demandent pas beaucoup d'étendue pour contenir leurs meubles & toutes leurs richesses. Le Roi de Banjar-Massin est misérablement logé lui-même, dans une Campagne fort éloignée de la Mer; & sa puissance est médiocre, depuis qu'elle est divisée entre plusieurs Branches, dont la Famille Royale est composée (z).

Mort du Père Vintimiglia.

Avec une recrue de Missionnaires, le Père Vintimiglia demandoit que le Roi de Portugal lui accordât la permission d'honorer quelques Princes Beajous du titre de *Dom*, pour les engager à servir la Religion par le motif de la gloire, auquel ils paroissent si sensibles. Mais il touchoit alors au terme de ses travaux. On apprit à Goa qu'il étoit mort en 1691., & cette nouvelle fut confirmée par la vûe de ses ornemens d'Eglise & de ses Livres, que les Beajous renvoyèrent aux Européens de Banjar-Massin (a).

(z) *Ibid.* pages 398 & précédentes.
(a) Page 401.
Nota. On peut rapprocher, de ce recit, les éclaircissemens que nous avons donnés sur l'Isle de Borneo, au Tome précedent. R. d. E.

§ III.

Arrivée de Careri à la Chine, & Voyages qu'il y fait par Terre.

Confeils que Careri donne à ceux qui font le Voyage de la Chine.

Les remarques de Careri, fur les Royaumes de Siam, de Camboye, de la Cochinchine & du Tonquin, ne contenant rien qu'il ait pû voir de fes propres yeux, on en doit conclure qu'elles font tirées des anciennes Relations. Il paroit faire cet aveu lui-même, pour faire fentir la différence de ce qu'il promet à fes Lecteurs, en les tranfportant dans le vafte Empire de la Chine, où fon Vaiffeau jetta l'ancre, au Port de Macao, le 4 d'Août. Mais, avant que d'entrer dans le récit de fes propres obfervations, il veut qu'on apprenne de lui quelles doivent être les provifions d'un Voyageur, qui veut obtenir un peu de faveur des Chinois. „ On ne doit porter à la Chine que des ouvrages de criftal, tels que des „ lunettes, des télefcopes, des montres, & particuliérement des eftam- „ pes, enluminées ou non, que les Chinois eftiment beaucoup, parce- „ qu'ils ne comprennent point comment on peut ombrer ainfi le papier, & „ deffiner les petites chofes avec une fi parfaite exactitude. On ne doit „ s'embarraffer d'aucune autre marchandife, pour une Région où rien ne „ manque. Celui qui veut négocier avantageufement à la Chine, doit „ être bien pourvû de piaftres, pour acheter des productions du Pays, „ telles que de la foie, & diverfes étoffes de la même matière. On y „ trouve, à très grand marché, des brocards brochés d'or, non avec de „ la foye, comme en Europe, mais avec de très petits filets de papier do- „ ré, dont l'art furprend ceux qui les voyent pour la première fois. On „ peut faire encore un profit confidérable fur une forte de blanc, à l'ufage „ des Dames, qu'on nomme communément *Blanc d'Efpagne*, & qui vient „ de l'Ifle de Borneo. Il fe tranfporte au Japon, où les Dames l'achétent „ fort cher, & l'employent jufques fur leurs jambes. On gagne quarante „ pour cent, à rapporter en Efpagne des lingots d'or raffiné de la Chine. „ Ces lingots font de différens prix, depuis trois cens écus jufqu'à mille. „ Il ne faut pas négliger non plus le Commerce des autres métaux, c'eft- „ à-dire, du cuivre, du *Tuttanague* & du *Calin*, qui a la pureté de l'ar- „ gent & la blancheur de l'étain fin. On l'a pris quelquefois, en Europe, „ pour de l'argent; & les Portugais des Indes en font de la monnoye, de „ la batterie de cuifine, des bracelets, des bagues & d'autres bijoux. „ Ceux qui portent du vif-argent, de la Chine à la Nouvelle Efpagne, y „ trouvent trois pour un de profit, parcequ'il eft abfolument néceffaire „ pour raffiner l'or & l'argent. Il y a beaucoup à gagner auffi fur le mufc, „ fur la civette & fur le fucre fin. La porcelaine de toutes les efpèces, „ les éventails, les boëtes, les cabinets, & tous les meubles vernis, rap- „ portent un profit certain dans toutes les parties de l'Europe. Quelques- „ uns font ornés d'ivoire & de pierres précieufes, & quelquefois même „ de cloux d'or. Mais ces ouvrages fe font encore plus parfaitement au „ Japon (*a*)".

On

(*a*) Careri, Tome IV. page 5.

Gemelli Careri. 1695.

Remarques sur le caractère de Careri.

On ne pense point à rentrer ici dans une matière épuisée, ni même à donner le jugement de Careri (*b*) sur l'Empire de la Chine, & sur les observations qui lui sont communes avec un grand nombre de Voyageurs. Mais, comme on ne peut refuser des éloges à sa fidélité, dans les occasions, où l'on apprend à le connoître, par la conformité de ses récits avec quantité de graves témoignages, qu'on s'est déja fait honneur d'employer (*c*), il paroît mériter un peu de confiance sur d'autres points qu'il a traités seul, & pour lesquels on n'a que sa bonne foi pour garant. Tels sont ses Voyages par Terre, de Nankin à Pekin, & de Pekin à Nankianfu; Relations d'autant plus intéressantes, que les autres Voyageurs, ayant fait ces deux routes par eau, elles présentent de nouveaux objets, qui distinguent beaucoup la sienne. Ainsi, passant sur son arrivée à Canton, où l'on se contente d'observer que les Missionnaires, alors divisés par les fameux différends, dont on a donné l'histoire (*d*), le prirent d'abord pour un Espion de Rome, il suffit d'avertir qu'il s'embarqua pour Nankin, dans une Barque de dépêches, que le Viceroi de Canton expédie de trois en trois jours, pour rendre compte à l'Empereur de tout ce qui se passe dans la Province. „ Ce Voyage, dit-il, que j'allois faire à la Cour, augmenta „ beaucoup les soupçons des Missionnaires. Il acheva de leur persuader „ que j'étois un Emissaire du Pape, envoyé à la Chine pour m'informer „ de leurs démélés. Je crois que ces idées aidèrent à lever les obstacles, „ qu'ils auroient pû faire naître à mon Voyage; car les Religieux Portugais ne vouloient pas souffrir qu'aucun Européen se rendît à la Cour, sans „ leur consentement. Ils me donnèrent, pour Guide, un Chrétien Chi„ nois, homme d'âge mur, qui me loua ses services pour un tael par „ mois (*e*)".

Il est soupçonné d'être un Espion du Pape.

Voyage qu'il fait par Terre de Nankin à Pekin.

C'est donc à Nankin qu'il faut se transporter avec Careri pour lui voir prendre la résolution de se rendre, par Terre, à Pekin. [Il auroit pû aller par eau jusqu'à une demie journée de cette Ville]: mais le détour est si grand, qu'à l'exemple des Habitans de Nankin, qui font le même Voyage, il aima mieux risquer la fatigue du chemin de Terre . . . . (*f*).

Careri

(*b*) Il a été cité plus d'une fois, dans la Description de cet Empire.

(*c*) Cette conformité de récits confirme peut-être plus qu'elle ne détruit l'accusation de plagiat, dont Gemelli n'a pu se deffendre. R. d. E.

(*d*) *Voyez* la Relation de Mezza-Barba, au Tome VII. de ce Recueil.

(*e*) Careri, Tome IV. pag. 43. Il se fit vêtir à la Chinoise: mais, pour entrer dans ses vûes, nommons quelques Missionnaires, auxquels il crut devoir de la reconnoissance. Le Père *Turcotti*, Supérieur des Jésuites, le reçut fort bien. Ce bon Religieux, dit-il, qui étoit Milanois, passa, aux dépens de la Cour d'Espagne, du Mexique à Manille. De-là, il fut envoyé en Mission, à Ternate, & fait prisonnier par les Hollandois, qui le conduisirent à Batavia, d'où il obtint la liberté de passer à Macao, sous la protection de la Couronne de Portugal. Ensuite il fut employé à la Mission de Canton: mais l'Eglise & la Maison des Jésuites y étoient pauvres. Careri ne fut pas moins bien reçu de M *Sosse*, Missionnaire François, & des Religieux Espagnols de l'Observance, qui faisoient aussi leur Mission dans Canton & son Fauxbourg. Ils y avoient deux Eglises, fort ornées, & bien entretenues par le Roi d'Espagne.

(*f*) Nous ne pousserons pas plus loin cet Extrait; la même route se trouvant déja décrite au Tome VII. *pag.* 276 *& suivantes*. Quelques différences de style, &c ne doivent point nous engager à répéter ici une Relation, qui loin d'ajouter à la première, n'en

GEMELLI CARERI.

Arrivée de Careri à Pekin, & comment il y est reçu des Jésuites.

CARERI arrivé à Pekin (*g*), alla descendre chez les Jésuites Portugais, qui avoient alors leur Maison dans la Ville des Tartares. Le Père Philippe *Grimaldi*, Vice-Provincial, & Président des Mathématiques, le reçut avec beaucoup de civilité: mais il lui déclara, que sans la participation de l'Empereur, qui vouloit être informé de tous les Etrangers qui arrivoient à Pekin, il ne pouvoit lui accorder un logement; & que les Jésuites craignoient d'autant plus de violer les ordres de ce Prince, qu'ayant chez eux, depuis quelques années, deux de ses Pages, auxquels le Père *Pereyra* enseignoit la Musique de l'Europe, ils les regardoient comme deux Espions, qui rapportoient, à la Cour, tout ce qui se passoit dans leur Maison. Ce Missionnaire, & tous les autres, parurent fort étonnés, qu'on eût conseillé, à Careri, de se rendre à Pekin, sans y être appellé par l'Empereur. Il leur répondit, qu'il avoit visité, avec la même hardiesse, les Cours du Grand-Seigneur, du Roi de Perse & du Grand-Mogol, qui n'étoient pas moins puissans, ni moins jaloux que l'Empereur de la Chine. Cet Empire, lui dit le Père Grimaldi, se gouverne par une Politique fort différente. La dispute fut longue avec tous les Missionnaires; & Careri prit congé d'eux, en les assurant qu'il ne cherchoit point à voir des Forteresses, ni rien qui pût causer de la defiance aux Chinois.

Le Père Grimaldi le mène à la Cour.

CE premier refus des Jésuites sembloit lui annoncer qu'il avoit peu de faveur à se promettre de leur amitié. Son Interprète lui fit trouver un logement dans la Ville Chinoise, où, pendant quelques jours, il ne s'attacha qu'à prendre une idée générale de la situation, de la forme & de la grandeur de Pekin. Mais il fut agréablement surpris de voir arriver un de ces Domestiques, que les Chinois nomment *Millavige*, qui venoit l'avertir, de la part du Père Grimaldi, que ce Missionnaire desiroit de le voir. Il se hâta d'aller au Collége Portugais.

Careri accusé d'imposture.

APRÈS les descriptions qu'on a données du Palais Impérial de Pekin, on ne s'arrêtera point à représenter l'admiration de Careri pour ce Théâtre de magnificence & de grandeur. Mais, comme on le soupçonne de s'être attribué faussement l'honneur d'avoir parlé à l'Empereur de la Chine (*h*), on ne doit pas craindre que le récit, qu'il fait de cet événement, passe ici pour un détail inutile (*i*).

„ JE

n'en est proprement que l'abregé, toûjours trop ennuyant encore pour la plûpart des Lecteurs. On est persuadé que Mr. Prevost lui-même se seroit bien épargné la peine de copier à présent ce qu'il avoit traduit autrefois, s'il eut pris celle de revoir l'endroit qu'on a cité, & qu'il se fut souvenu de son propre Ouvrage; mais il a cru donner du nouveau, & ce n'est pas la première fois que sa mémoire lui a fait faux bond, comme on peut s'en convaincre par le Voyage de *Floris*, dont il a publié deux Traductions. *Voyez* le Tome XI. de nôtre Edition, *pag.* 342. R. d. E.

(*g*) Le double but, que Mr. Prevost se propose, de justifier Careri, en faisant l'éloge des Jésuites, mérite quelque indulgence de la part des Lecteurs, en faveur de la difficulté d'une pareille entreprise; & nous croyons pouvoir passer ici, avec connivence, les répétitions qu'il nous offre dans la suite de ce récit, d'autant plus que la premiére Relation est beaucoup moins circonstanciée, pour ce qui regarde les Jésuites. R. d. E.

(*h*) *Voyez* la Description de la Chine, au Tome VII. de ce Recueil. Malgré les objections, il n'est pas vraisemblable qu'il eût osé publier son récit pendant la vie de ceux qui pouvoient le démentir.

(*i*) Ce récit ne feroit assurément pas inutile pour une seule fois; mais c'en est beaucoup

„ Je trouvai, dit-il, le Père Grimaldi richement vêtu, d'un habit doublé de martes zibellines, dont l'Empereur lui avoit fait présent. Il me „ dit qu'il y avoit une occasion, favorable pour moi, d'entrer avec lui „ dans le Palais; parcequ'il devoit présenter, à l'Empereur, le nouveau „ Calen-

GEMELLI CARERI. 1695.

Récit qui paroit le justifier,

coup trop de deux. Cependant nous le conservons volontiers, ne fut-ce que pour la singularité de voir Mr. Prevost, ce Partisan si zélé des Jésuites, jetter sur ces *pieux Ministres de l'Evangile, à qui l'on ne peut contester l'exactitude & la bonne foi*, comme il le dit ailleurs (Tom. XI. pag. 350.) le blâme d'avoir voulu dementir Gemelli contre toute vraisemblance! On nous pardonnera si nous prenons ici, contre lui, le parti de ces bons Pères. Ce ne sera d'ailleurs que pour les laisser parler eux-mêmes, & mettre le Lecteur en état de juger entr'eux

Le Père *du Halde*, Editeur des *Lettres Edifiantes*, dans l'Epitre Dedicatoire du XVme Recueil, dit qu'il met, au rang des Ecrivains peu sincères, qui ont traité de la Chine, un Voyageur Italien, dont l'Ouvrage venoit d'être traduit en François, lequel nous fait des descriptions detaillées, avec assez de vraisemblance, de choses qui n'existent que dans son imagination. C'est, ajoute-t-il, ce que nous apprend une Lettre de fraiche datte, écrite par un Missionnaire, qui demeure depuis plus de vingt ans à Pekin; Voici comment il s'en explique.

„ J'ai actuellement entre les mains, pour la „ première fois, un Livre Italien, intitulé „ *Giro del Mundo*, c'est-à-dire, *Voyage autour du Monde*, composé par le sieur Gemelli, & imprimé à Naples, en l'année „ 1720. Je suis tombé d'abord sur le premier Chapitre du second Livre de la quatrième Partie; & après avoir lû les cinq „ premières pages, je n'ai pu me resoudre a „ continuer une lecture, qui m'a tout-à-fait „ revolté l'esprit. Peu après que je fus arrivé à Pekin, le Père *Grimaldi*, Italien, le „ Père *Thomas*, Flamand, le Père *Pereyra*, „ Portugais, le Père *Gerbillon*, François, & „ le Pere *Soares*, Portugais, qui vit encore, me dirent & ils me l'ont redit depuis „ une infinité de fois, que cinq ans avant „ mon arrivée à la Chine, un Italien, nommé „ *Gemelli* étoit venu à Pekin; qu'il avoit „ fait plusieurs tours dans les rues de cette „ Ville, suivi d'un Chinois à pied, qui lui „ servoit de Valet; qu'il étoit venu voir souvent nos Pères, qui lui avoient rendu „ tous les bons offices qui dependoient d'eux; „ qu'il les avoit prié de lui faire voir l'Empereur, ou du moins son Palais; mais que „ la chose n'étant point en leur disposition, „ ils n'avoient pû lui procurer ce plaisir; „ qu'étant arrivé à un pont, qu'il faut passer „ pour aller de nôtre Maison au Palais, il „ fut contraint de rebrousser chemin, son „ Valet n'ayant pas voulu s'exposer à passer même ce pont; qu'enfin il fut obligé „ de s'en retourner sans avoir vû, du Palais, „ que la porte du Midi, qui est toûjours „ fermée. Celà étant aussi certain que l'assurent nos Pères des trois Maisons de Pekin, il s'ensuit, que cette Description qu'il „ fait du Palais, des Salles, du Trône Impérial, &c. est aussi peu vraye que son „ audience; & que tout ce qui est contenu „ dans ces cinq pages, que j'ai eu la patience de lire, n'est qu'une pure fiction faite „ à plaisir. Comment un Européen, quoique Président du Tribunal des Mathématiques, comme étoit le P. Grimaldi, pourroit-il, sans un ordre exprès de l'Empereur, introduire, dans le Palais, un inconnu, mêlé parmi les Membres d'un Tribunal qui va à l'Audience? Un Ministre d'Etat, un Prince même n'auroit pas ce pouvoir. Je ne sais si ailleurs le Voyageur dit „ vrai sur la Chine; c'est ce que je n'examinerai pas; il me suffit d'avoir rendu ce „ témoignage à la vérité ".

En effet, quel autre motif que l'amour de la vérité, auroit-il pû porter ce Père, à s'inscrire en faux contre le récit d'un zélé Catholique, qui s'affiche par tout pour le Panégyriste des Jésuites? Qu'on se mette un instant à la place de Gemelli, & l'on sentira bien-tôt, qu'il auroit été trop humiliant, à un Voyageur de sa capacité, d'avouer de bonne foi qu'il avoit vû les dehors du Palais Impérial de Pekin, sans pouvoir en obtenir l'entrée; il ne se sera peut-être pas imaginé, qu'à une si grande distance, il pût avoir à craindre une pareille contradiction de la part des Jésuites, qu'il traitoit d'ailleurs si bien, & de la reconnoissance desquels il devoit attendre un peu plus de complaisance. Son panchant à nous régaler de descriptions de Pays qu'il n'a jamais vûs, peut faire soupçonner qu'il n'aura pas voulu rester en défaut sur ceux qu'il a réellement visités, comme la Chine. *Voyez* d'autres réflexion à ce sujet, *Tome VII. pag.* 283. *Note* (*t*). R. d. E.

GEMELLI CARERI. 1695.

„ Calendrier de l'année 1696, qu'il avoit composé lui-même en Chinois, „ & en Tartare Oriental & Occidental. Je le remerciai de s'etre souvenu „ de moi, & du présent qu'il me fit d'un de ces Calendriers. Je montai „ aussi-tôt à cheval, pour le suivre. Après avoir passé la première en- „ ceinte, où les Jésuites François avoient leur Maison, nous entrâmes „ dans l'intérieur du Palais par une grande porte, dont les Gardes nous „ laissèrent passer librement; & traversant une vaste Cour, entre plusieurs „ hayes de Soldats bien habillés, nous montâmes dans la première Salle „ d'un des côtés, par un escalier de vingt degrés de marbre blanc. Nous „ descendîmes ensuite par une porte du même côté; car la porte & l'es- „ calier du milieu, qui sont plus grands, plus magnifiques & mieux ornés, „ ne sont que pour la personne de l'Empereur. Au reste, cette Salle é- „ toit si grande, qu'outre l'appui de ses murs, elle étoit soutenue par „ des colomnes de bois, peintes & dorées comme le platfond. La Cour, „ où nous descendîmes de-là, offroit trois autres portes de front, deux „ sur les côtés, & de fort beaux Bâtimens. Nous remontâmes ensuite „ dans une autre Salle, assez semblable à la première; & nous passâmes „ successivement, par d'autres Cours, à la troisième & à la quatrième, qui „ surpassoit toutes les autres par la magnificence de son architecture & de „ ses ornemens.

Lieux par lesquels il passe.

Faveur qu'il reçoit du Père Grimaldi.

„ COMME le Père Grimaldi portoit le Calendrier dans une boëte couverte „ de soye, accompagné de plusieurs Mandarins, l'Empereur avoit envoyé, „ dans la troisième Cour, au-devant du Missionnaire, un Officier qui reçut „ de lui ce présent. Je m'imaginai que la cérémonie n'auroit pas d'autres „ suites. Mais le Père Grimaldi, ayant pris congé des Mandarins, qui „ lui avoient servi de cortège, me dit qu'il jugeoit à propos de me pré- „ senter à l'Empereur, & que si je voulois attendre dans le lieu où nous „ étions, il m'introduiroit auprès de ce Monarque. Il m'enseigna, dans „ l'intervalle, les formalités que je devois observer. En effet, une heure „ après, nous fûmes avertis, par un Officier, qu'il étoit tems d'avancer. „ Nous traversâmes quatre Cours fort longues, ornées d'Appartemens de „ différente structure, qui surpassoient en magnificence la dernière Salle, „ bâtie sur les portes de communication. Les nouvelles portes, par les- „ quelles nous passions d'une Cour à l'autre, étoient d'une grandeur ex- „ traordinaire, larges, hautes, bien proportionnées, & bâties de marbre „ blanc. Une des Cours étoit traversée par un ruisseau, sur lequel on „ passoit par plusieurs petits ponts de marbre blanc. En général, la beau- „ té de ce Palais consiste dans la multitude de ses Edifices, de ses Cours „ & de ses Jardins, dont l'ordre & la structure méritent une véritable „ admiration.

Il est admis à l'Audience de l'Empereur.

„ Nous découvrîmes le Trône de l'Empereur, au milieu d'une grande „ Cour. Il étoit de forme quarrée, avec cinq bases l'une sur l'autre, qui „ alloient toûjours en diminuant, & dont chacune étoit environnée d'une „ balustrade de très beau marbre blanc. On voyoit, sur la cinquième, un „ magnifique Pavillon, ouvert de tous les côtés, & soutenu par de grosses „ colomnes: c'étoit le Trône. L'Empereur y étoit assis à la Tartare, sur „ un Sopha, élevé de trois pieds, & couvert d'un grand tapis, qui s'éten-

„ doit

„ doit fur tout le plancher. Il avoit, près de lui, des livres, de l'encre, „ & un pinceau Chinois pour écrire. Son habillement étoit de foye, cou- „ leur d'or, avec plufieurs Dragons en broderie, & furtout deux fort grands „ fur l'eftomac. On découvroit, des deux côtés du Trône, quantité d'Eu- „ nuques, fort bien rangés, & richement vêtus, mais fans armes, les „ pieds joints l'un contre l'autre, & les bras pendans.

Circonftances de cet événement.

„ Aussi-tôt que nous fûmes arrivés à la porte de cette Cour, nous „ courûmes, avec affez de vîteffe, jufqu'au fond de la Salle, qui étoit „ vis-à-vis du Trône; & nous demeurâmes un moment debout, les bras „ pendans. Enfuite, pliant les genoux, nous joignîmes les mains fur la „ tête, que nous baiffâmes trois fois jufqu'à terre. Nous nous relevâmes, „ pour recommencer deux fois la même cérémonie; après quoi, nous fû- „ mes avertis d'avancer, & de nous mettre à genoux devant l'Empereur. „ Il s'adreffa au Père Grimaldi, pour me demander, par fa bouche, des „ nouvelles de l'Europe. Je répondis, fuivant mes lumières. Il me de- „ manda fi j'etois Médecin, ou Chirurgien. Je lui dis qu'aucune de ces „ deux Profeffions n'avoit fait mon étude. Il voulut fçavoir fi j'entendois „ les Mathématiques. Je ne m'en attribuai nulle connoiffance, quoique „ j'en euffe appris quelque chofe dans ma jeuneffe. Le Père Grimaldi ne „ m'avoit pas diffimulé, que fi je me reconnoiffois un peu de capacité, dans „ quelqu'une de ces Sciences, je ferois infailliblement retenu au fervice de „ la Cour. Enfin, nous fûmes congédiés, & nous nous retirâmes fans „ cérémonie. Ce Monarque, dont le nom étoit *Cambi*, qui fignifie le *Pa-* „ *cifique*, n'avoit pas plus de quarante-trois ans. Il étoit dans la trente- „ cinquième année de fon règne. Je lui trouvai la taille bien proportion- „ née, le vifage gracieux, les yeux vifs, & plus grands qu'on ne les a „ communément à la Chine, le nez un peu aquilin & rond vers le bout. „ Il avoit quelques traces de petite vérole, mais qui ne diminuoient point „ la beauté naturelle de fon vifage (*k*)".

Depuis les témoignages d'amitié que Careri avoit reçus du Père Grimaldi, fon eftime & fon refpect étoient devenus fi fincères pour les Jéfuites, qu'il ne perd pas une occafion de faire éclater ces deux fentimens. Ce qu'il raconte de leurs Etabliffemens & de leur zèle ne fe trouve dans aucun autre Voyageur.

Etat des Jéfuites de la Chine.

„ Ils avoient, dit-il, trois Eglifes dans Pekin; l'une dans la première „ enceinte du Palais, pour les Pères de France, dont le Père de *Fontenay* „ étoit Supérieur, & qui n'étoient qu'au nombre de trois, les PP. *Gerbil-* „ *lon*, *Bouvet* & *Vifdelou*, avec un Père Allemand, nommé *Kilian Stumps*, „ tous fort habiles dans les Mathématiques, & reçus à Pekin depuis envi- „ ron neuf ans, malgré les oppofitions que les Pères Portugais du même „ Ordre avoient apportées à leur établiffement. Ils s'étoient acquis l'efti- „ me & l'affection de l'Empereur, jufqu'à fe voir logés dans fon Palais, „ où ce Prince leur faifoit bâtir alors des Appartemens commodes. La fe- „ conde Eglife étoit dans la partie Orientale de la Ville des Tartares, qui „ fe

(*k*) *Ibidem*, pages 140 & précédentes. On laiffe au Lecteur la comparaifon de ce récit, avec les objections de l'endroit qu'on a cité.

GEMELLI CARERI. 1695.

„ se nomme *Toutang*, où le Père *Sisaro*, créé depuis peu Evêque de Nan-
„ kin, avoit sous lui deux autres Jésuites, le Père *Thomas* de Namur, &
„ le Père *Soarez*. Dans la troisième, qui étoit la plus ancienne & la plus
„ belle, le Père *Grimaldi*, Supérieur & Vice-Provincial, faisoit sa résiden-
„ ce, accompagné des PP. *Pereyra*, *Rodriguez*, & *Ossorio*. Elle étoit si-
„ tuée dans la partie Occidentale de la Ville des Tartares, qui porte le
„ nom de *Sitang*. L'Empereur donnoit, pour l'entretien de cette Maison,

Leur revenu.

„ une certaine quantité de riz, d'huile, de sucre, d'épices, de sel, de
„ pois, & d'autres alimens, qui montoient, pour chaque Missionnaire, à
„ la valeur de cent vingt-cinq piastres, & qui, joint au revenu de quel-
„ ques Boutiques, les mettoient en état de mener une vie commode, sans
„ aucun secours du Portugal. Les François, au contraire, vivoient fort
„ pauvrement, malgré les pensions qu'ils recevoient de France; parcequ'à
„ la Cour de Pekin tout est d'une extrême cherté. L'Empereur leur de-
„ mandoit souvent, s'ils avoient quelque besoin. Ils répondoient modeste-
„ ment qu'ils n'avoient besoin de rien". Careri observe, que lorsque

Précautions de l'Empereur lorsqu'il visitoit leurs Maisons.

ce Prince alloit voir l'une ou l'autre de leurs trois Maisons, ils étoient obligés d'en faire sortir tous leurs Domestiques, & de tenir ouvertes toutes les portes de leurs armoires, pour faire voir qu'elles ne contenoient rien de suspect.

Leurs fatigues.

„ Ces Pères me dirent, ajoûte Careri, que leur vie étoit rude & fa-
„ tigante. Les PP. Grimaldi, Gerbillon, & de Fontenay étoient obligés
„ de se rendre, chaque jour, de grand matin, à l'Appartement de l'Em-
„ pereur, pour instruire ce Monarque, ou pour y recevoir ses ordres. Ils
„ y étoient retenus jusqu'à midi. Les autres étoient employés à faire des
„ instrumens de Mathématiques, à raccommoder des Horloges, & souvent
„ à faire des courses pénibles. Le Père Grimaldi portoit envie à la con-
„ dition des Galériens, parcequ'ils ont du moins quelques heures de repos.
„ Un exemple fera juger de la justice de ses plaintes. Il étoit tombé de
„ sa mule, en revenant du Palais; & n'ayant pû se dégager d'un étrier, il
„ avoit été traîné l'espace de deux cens pas, avec tant de danger pour sa
„ vie, qu'un œil lui étoit presque sorti de la tète. Mais il avoit été par-
„ faitement guéri, par les soins d'un Chirurgien, que l'Empereur avoit eu
„ l'attention de lui envoyer (l)".

Leur zèle.

Ces ardens Missionnaires servoient leur Protecteur avec une assiduité si constante, qu'en Hyver ils avoient la barbe gelée. Leur unique dédommagement étoit la ferveur des Chrétiens Chinois, au salut desquels ils rapportoient tous leurs travaux. Ils tenoient, aux portes de Pekin, des Exorcistes, qu'ils payoient pour baptiser les enfans exposés, qu'on jettoit devant les portes de la Ville, & dont la plûpart y périssoient misérablement. On en avoit baptisé trois mille, l'année d'auparavant; & tous les ans, le nombre de ceux, qui se trouvoient exposés, ne montoit pas à moins de quarante mille. Mais, depuis peu, le Magistrat de Pekin avoit fondé un Hôpital pour les élever.

On comptoit alors, dans toute la Chine, environ deux cens mille Chrétiens,

(l) *Ibidem*, pages 199 & précédentes.

Gemelli Careri. 1695.

Jugement de Careri sur les Missions de la Chine.

tiens, dont les Missionnaires, de divers Ordres, recevoient quelque assistance. Careri paroît persuadé que les uns & les autres avoient beaucoup d'obligation aux Jésuites de Pekin, qui s'opposoient continuellement aux complots des Ennemis du Christianisme. „ Il n'y a, dit-il, que cet Ordre, „ qui soit capable d'y maintenir les autres, parceque, les Chinois, n'aimant les Européens que par intérêt, il faut, pour leur plaire, sçavoir „ de tout, comme les Jésuites, composer leur Calendrier en trois langues, „ avec le mouvement des Planettes & des principales Etoiles; observer „ les Eclipses, raccommoder des Horloges, faire des Instrumens de Mathématiques, travailler à la distillation; en un mot, n'ignorer rien d'agréable ou d'utile. C'étoit à l'aide des Arts & des Sciences, que la Mission se soutenoit. Elle étoit exercée, non-seulement par les Jésuites, „ mais par des Prêtres ou des Clercs François, par seize Cordeliers, dix „ Dominiquains & cinq Augustins, tous Espagnols, entretenus par les libéralités du Roi d'Espagne. Les Clercs François vivoient, en communauté, des fonds qu'ils ont en France, & dont le revenu étoit partagé „ entre les Missions de la Chine, de la Cochinchine, de Siam & du Tonquin. Les plus mal pourvûs étoient les Clercs Portugais, dispersés dans „ l'Empire, au nombre de quarante. Ils n'avoient pas d'autre fond qu'un „ leg de l'Evêque de Munster, & quelques petites contributions, qui leur „ venoient du Portugal. Ce double secours ne suffisoit pas pour leur entretien; & celui qu'ils tiroient, des Chrétiens Chinois, étoit un foible „ supplément, parceque ce n'étoient pas les Mandarins & les personnes „ riches, qui embrassoient la doctrine austère de l'Evangile. Ils ne laissoient pas de soutenir leur Droit de Patronage sur la Chine; car les Portugais ne permettoient pas que les Missionnaires des autres Nations passassent dans cet Empire, par un autre chemin que celui de Lisbonne; & „ cet entêtement alloit jusqu'à leur faire prêter serment de fidélité au Roi „ de Portugal, qui ne pouvoit y envoyer, de ses Etats, un assez grand „ nombre d'Ouvriers Evangeliques, ni même y fournir à leur entretien. „ Si le Roi d'Espagne n'étoit pas entré dans les fraix de cette Mission, les „ Portugais y auroient fait peu de progrès, & ne s'y feroient pas longtems soutenus".

Ouvrages composés en Chinois par les Missionnaires.

Careri apprit, avec admiration, que les Missionnaires de la Chine avoient imprimé, en langue du Pays, plus de cinq cens Volumes de la Loi Chrétienne; qu'ils avoient traduit l'Ecriture Sainte & les Oeuvres de Saint Thomas, & qu'ils avoient, dans Pekin, une nombreuse Bibliothéque de Livres Européens & Chinois. Il vit, entre leurs mains, une Mappemonde, en caractères Chinois, dont la singularité le surprit. Elle étoit de forme quarrée, parceque les Chinois s'imaginent que le Monde a cette forme (*m*). Mais il ne nous apprend pas si c'étoit un ouvrage des Chinois mêmes, ou des Missionnaires, qui pouvoient avoir flatté, par complaisance, les idées d'une Nation à laquelle ils devoient beaucoup de ménagemens (*n*).

Outre

(*m*) *Ibid.* pages 202 & précédentes.

(*n*) Voilà encore un trait échappé à Mr. Prevost sans y penser, & qui ne feroit guères à l'avantage de la bonne foi des Missionnaires. R. d. E.

GEMELLI CARERI. 1695.

Réflexion sur l'ouvrage de Careri.

Outre la loi, qu'on s'est imposée, de ne pas revenir à des sujets qu'on a déja traités avec une juste étendue, personne ne peut supposer que pendant quelques semaines de séjour a Pekin, Careri ait trouvé le tems & l'occasion d'y faire toutes les remarques dont son Ouvrage est rempli. Il les doit sans doute aux anciens Voyageurs (o). Ce fut la violence du froid, qui le détermina tout d'un coup à quitter cette Capitale. La même raison, qui lui avoit fait prendre les voitures de Terre, pour venir de Nankin, lui fit apprendre, avec joye, qu'il y avoit une route encore plus courte pour retourner à Canton, en se rendant, par Terre, à *Nankianfu*, d'où il ne lui resteroit, par eau, qu'environ le tiers du chemin. Ce changement flattoit aussi sa curiosité, & lui donnoit l'espérance de grossir son Journal par de nouvelles observations. En effet, le Pays, qu'il avoit à traverser, ayant été peu connu des autres Voyageurs, auxquels on a, presque toûjours, vû suivre la route ordinaire des Canaux, son Voyage jusqu'à Nankianfu devient un article intéressant, pour la connoissance de cette partie de la Chine. Il pria le Père Grimaldi de lui faire trouver trois mules, qu'on lui avoit conseillé de préférer à toute autre voiture. Le prix du marché ne fut que d'environ sept piastres & demi: ce qui lui parut fort modique, pour un Voyage, qui devoit être de trente-quatre jours.

Plan de son retour à Canton.

Eloge du Père Grimaldi.

Les civilités, qu'il reçut du Père Grimaldi, l'obligent, dit-il, de s'en acquitter par un juste éloge. Il y avoit trente ans que ce Missionnaire demeuroit à la Chine. Comme il étoit fort aimé de l'Empereur, il avoit eu l'honneur de l'accompagner quatre fois en Tartarie. Il avoit visité plusieurs autres parties du Monde; & dans ces courses il avoit toûjours essuyé quelques disgraces. Il s'étoit vû réduit à l'esclavage par les Malais. Il avoit fait naufrage dans le Détroit de Governador. Il s'étoit trouvé dans une Ville, assiégée par Sevagi, & par conséquent exposé à perdre la vie ou la liberté. Aussi personne n'étoit-il plus capable de donner d'excellentes Relations des Empires de l'Asie, sur-tout de la Chine & de la Tartarie Chinoise; d'autant plus qu'il en sçavoit parfaitement les langues. Careri le pressa de rendre ce service au Public. Il répondit . . . . (p).

Ceinture impériale de ce Père.

Entre plusieurs autres faveurs, dont Careri fut comblé par ce grand Missionnaire, il compte celle d'avoir vû, dans sa chambre, une ceinture, dont l'Empereur lui avoit fait présent. Elle étoit jaune, & garnie d'une très belle guaine de peau de poisson. On doit se rappeller que ce présent du Monarque de la Chine est si respecté des Grands & du Peuple, que sans distinction de rang ou de qualité, chacun est obligé, à sa vûe, de se mettre à genoux & de toucher la terre du front, jusqu'à-ce qu'il plaise à celui qui le porte, de le couvrir ou de se retirer. Le Père Grimaldi apprit lui-même, à Careri, l'usage qu'il en avoit fait un jour, pour l'honneur & l'intérêt de la Religion. Un Mandarin, ayant demandé au Père Jacque *Torin* de Valence, Missionnaire de l'Ordre de Saint François, une montre, qu'il n'avoit point obtenue, porta si loin son ressentiment, qu'il eut la hardiesse de

Usage qu'il en fait.

(o) Cette réflexion sensée, que Mr. Prevost a déja eû lieu de faire plus d'une fois, devoit bien l'engager à se tenir sur ses gardes. R. d. E.

(p) *Voyez* cette reponse, Tom. VII. pag. 284. R. d. E.

de faire afficher, dans la Ville où ce Religieux avoit son Eglise, une déclaration, par laquelle il avertissoit le Public, „ que la Religion Chrétien-„ ne étoit fausse, & qu'elle enseignoit un mauvais chemin pour le salut „ éternel". Les Chrétiens Chinois en conçurent une vive allarme; & le Missionnaire, avec l'ardeur d'un Espagnol, déchira publiquement l'affiche. Comme les ordres des Mandarins sont extrêmement respectés à la Chine, cette affaire eut d'autres suites, qui mirent le Père Torin dans la nécessité de se réfugier à Canton. Le Père Grimaldi, que le hasard amena peu de jours après dans cette Ville, y recevant les marques de respect que tous les Grands sont obligés de rendre aux Favoris de l'Empereur, crut l'occasion favorable pour venger la Religion & ses Ministres. „ Lorsque le „ Mandarin vint lui faire la révérence, il le reçut avec le bout de sa ceinture en main, en lui reprochant sa violence, le peu de cas qu'il faisoit „ de ses Frères, & l'audace qu'il avoit eûe de blâmer la Doctrine de l'E-„ vangile, tandis que l'Empereur honoroit les Chrétiens jusqu'à leur faire „ le plus respectable présent de l'Empire. Le Mandarin, humilié, frappa „ tant de fois la terre de sa tête, que tous les Missionnaires, témoins de „ cette scène, prièrent le Père Grimaldi de ne pas pousser le châtiment „ plus loin. Il dit au Mandarin de se lever, & de traiter mieux ses Frè-„ res à l'avenir, s'il ne vouloit pas que la Cour fût informée de son at-„ tentat, & que la punition fût proportionnée à l'offense (q)".

Gemelli Careri. 1695.

Careri obtint, du Père Grimaldi, un Passeport, qui ne marquoit pas moins combien l'autorité de ce Missionnaire étoit respectée dans l'Empire. Il portoit „ que le Seigneur Careri, étant chargé de quelques Livres pour „ le service de l'Empereur, personne n'eût la hardiesse de le chagriner, & „ qu'au contraire on lui accordât toutes sortes de secours". En effet, le Père Grimaldi lui donna le Calendrier, qu'il avoit déja composé pour l'année suivante, & quelques autres Livres en langue Tartare (r).

Passeport qu'il accorde à Careri.

Ce fut le Mardi, 22 de Novembre, qu'il partit de Pekin. Laissons-lui le récit de sa route & de ses observations . . . . . (s).

Quoique le reste de sa route [de Nankianfu] doive être par eau jusqu'à Canton, il suffit qu'elle soit différente de celle qu'on a vû prendre à la plûpart des autres Voyageurs, pour en faire desirer une description, que sa singularité rend précieuse aux Géographes . . . . . (t).

Remarques sur la suite de sa route.

Son

(q) *Ibid.* page 464.

(r) Le Père Ossorio lui fit avoir, à juste prix, une quantité considérable de musc. Ce qu'il ajoûte paroît fort singulier: „ Celui de „ la Chine est, dit il, le meilleur de tous; „ & l'on en peut connoître l'activité en le „ tenant un peu de tems sous le nez, puis-„ qu'il en fait sortir le sang.... L'animal, „ dont on tire *cette sorte de musc*, est de la „ grandeur d'un chat. Après l'avoir tué, on „ le pile tout entier dans sa peau, & on l'y „ laisse pourrir. On fait ensuite, avec la „ même peau, de petites bourses, qu'on „ remplit de cette chair broyée. Les Chi-„ nois en font un grand commerce, mais ils „ l'altèrent souvent. *Page* 466. Careri est le seul Voyageur qui parle de ce musc extraordinaire, & de cette manière de le composer, qui ne doit pas le paroître moins.

Nota. Navarette parle aussi de l'animal, dont on tire cette sorte de musc. Voyez le Tome VIII. de ce Recueil, pag. 389. R. d. E.

(s) Le Lecteur peut suivre ce récit au Tome VII. pag. 286. Nous ne conserverons de celui ci que ce qui peut servir de liaison au Voyage. R. d. E.

(t) Cette description est continuée à la page 292. *ubi supra.* R. d. E.

Gemelli Careri. 1695.

Ce qui le détermine à partir de Macao.

Son dessein, en revenant à Canton, étoit de passer à *Emony*, dans la Province de Fokien, & de s'y embarquer pour Manille. Mais apprenant qu'il y avoit, au Port de Macao, un Vaisseau des Philippines, il se laissa facilement déterminer à saisir cette occasion, par trois Marchands Espagnols des mêmes Isles, qui étoient venus employer, à la Chine, cent quatre-vingt mille piastres en marchandises. Ils ne pouvoient comprendre par quelle hardiesse, ou par quel bonheur, il avoit passé à Canton, & de-là jusqu'à la Cour, sans payer aucune sorte de Passeport; tandis que pour la seule entrée de Canton, le *Xupu*, ou le Chef de la Douane, avoit pris d'eux trente piastres. Peu de jours après son arrivée, M. de Sosse, Prêtre François, & Missionnaire Apostolique, à la Chine, partit pour l'Europe (v).

Ses observations à Canton.

Pendant quelques semaines, que Careri fut obligé de passer à Canton, il fut témoin des Fêtes de la nouvelle année, que les Chinois commencent, dit-il, à la nouvelle Lune la plus proche du 5 de Février, au quinzième degré du Verseau, parceque ce Signe divise en deux parties égales l'espace d'entre les points du Solstice & de l'Equinoxe. Ils prétendent que ce jour-là le Soleil entre dans un Signe, qu'ils nomment *Lic-chioum*, ou la *résurrection du Printems*. D'autres réjouissances, entre lesquelles Careri admira beaucoup la Fête *des Lanternes*, lui offrirent des amusemens continuels. Cette belle Fête, dont on a donné une curieuse peinture dans la Description de la Chine, lui fit regretter de ne pouvoir se trouver placé sur quelque Tour, assez haute, pour y voir toutes les parties de l'Empire d'un seul coup d'œil. Il lui semble, dit-il, que dans une nuit, où les Habitans d'une si grande Région allument des lanternes peintes, & font des feux d'artifice, qui représentent diverses figures d'animaux, il auroit vû la plus belle illumination dont on puisse se former l'idée (x).

Etat du Fort de Macao.

Lorsqu'il se fut rendu à Macao, pour l'embarquement, sa curiosité le conduisit à la célèbre Forteresse du Nord. Le Capitaine de garde lui en refusa l'entrée. Il en fit ses plaintes à quelques autres Portugais, qui lui dirent, pour le consoler, „qu'il ne devoit pas regarder ce refus comme „ une insulte, mais comme un trait de prudence du Capitaine, qui ne „ vouloit pas laisser voir le mauvais état de l'artillerie du Fort. Ils ajoûtérent qu'elle étoit en petit nombre, & presqu'entiérement démontée; „ ce qui venoit de la pauvreté de la Ville (y)".

A

(v) Page 494.

(x) Page 511.

(y) Careri en prend occasion de critiquer utilement ceux qui écrivoient alors que la Ville de Macao étoit encore très riche, & qu'elle envoya, au Roi Jean IV. de Portugal, un grand présent d'argent comptant, & de deux cens canons de bronze. „ [Le Père] Joseph de „ *Sainte Therese* étoit si prévenu pour cette „ artillerie, qu'il auroit avancé toutes sortes „ de mensonges en sa faveur. Elle étoit „ peut-être du nombre des trois mille pièces „ qu'il dit que les Portugais trouvèrent à „ Malacca, lorsqu'ils s'en rendirent les maîtres: autre extravagance, puisque plusieurs „ des meilleures Places de l'Europe n'en fourniroient pas tant, & que Malacca. enfin, „ n'étoit qu'un petit Village composé de maisons de terre, de bois & de feuilles de palmier, & que le Château même, qu'on y a „ joint, est si petit, qu'il ne pourroit pas „ contenir tant de canons, s'ils n'y étoient „ mis les uns sur les autres. Mais chacun, „ ajoûte Careri, est maître d'écrire ce qu'il „ lui plaît: & si l'on s'égare quelquefois, „ il ne s'ensuit pas qu'on ne puisse dire la „ véri-

Gemelli Careri. 1696.

Isle verte, appartenante aux Jésuites.

A la distance d'un mile de Macao, la Nature a placé une petite Isle, qui se nomme l'*Isle verte*, & qui appartient aux Jésuites. Son circuit n'est que d'un mile; & quoiqu'elle ne soit qu'un Rocher stérile, ils y ont une Maison de récréation assez commode, qui est environnée de quelques arbres fruitiers. Careri, s'y étant fait transporter dans une Barque, y trouva un Frère du même Ordre, aussi respectable par ses avantures, que par sa qualité de Missionnaire. Dans les entretiens qu'il eut avec lui, il fut charmé de recevoir, de sa bouche, la confirmation d'un événement fort étrange, qu'il avoit eu moins de facilité à croire sur d'autres témoignages. Il n'y avoit pas plus de trois ans (z) qu'une Patache de la Côte de Coromandel étant partie de Cavite, Port de Manille, avec soixante hommes à bord, Gentils, Mores & Portugais, entre lesquels étoit le Frère Jésuite, le Pilote, qui ne connoissoit pas deux Bancs, situés vis-à-vis des Isles *Calamianes*, avoit échoué sur l'un, & le Bâtiment s'étoit brisé. Une partie des Passagers trouva la mort dans les flots. Les autres ayant eu le bonheur de se soutenir sur le sable, se servirent d'un caisson de planches, qui étoit tombé entre leurs mains, pour passer successivement dans l'Isle la plus voisine, dont ils n'étoient éloignés que de deux miles. Mais, n'y trouvant pas d'eau, l'heureux succès de leur premier essai leur fit entreprendre de passer dans une autre Isle, qui n'étoit pas à moins de trois lieues. Ils y arrivèrent tour à tour. Elle étoit fort basse, très petite, sans bois & sans eau, comme la première. Pendant quatre jours, ils se virent forcés, par l'excès de leur soif, à boire du sang de tortue. Enfin, la nécessité leur ouvrant l'esprit, ils se servirent des planches de leur caisson, pour faire des fosses, jusqu'au niveau de l'eau. Celle qu'ils trouvèrent étoit un peu salée; mais il suffisoit qu'elle ne fût pas nuisible à leur vie. La Providence leur fournissoit abondamment des tortues, parcequ'elles venoient pondre alors sur le rivage; & profitant de la saison, ils en tuèrent un si grand nombre, qu'ils eurent de quoi vivre pendant six mois. Lorsque cette provision fut épuisée, ils virent arriver, dans l'Isle, une espèce de grands oiseaux de Mer, nommés, par les Portugais, *Paxaros Bobos*, ou *sots Oiseaux*, qui venoient y faire leurs nids. Les débris du caisson leur servirent encore à tuer une assez grande quantité de ces animaux, pour s'en nourrir pendant six autres mois. Ainsi, les tortues & les Paxaros Bobos leur firent des provisions régulières pour les deux parties de l'année, sans autre préparation, à la vérité, que d'en laisser sécher la chair au Soleil. Ils étoient au nombre de dix-huit. Leurs habits s'étant usés avec le tems, ils s'avisèrent d'écorcher les oiseaux, & d'en coudre les peaux ensemble, avec quelques aiguilles qu'ils avoient apportées. Quelques petits palmiers, dispersés dans l'Isle, leur fournirent une sorte de fil. En Hyver, pour se défendre du froid, ils se retiroient dans des grottes, qu'ils avoient creusées avec leurs mains. Sept ans s'écoulèrent, sans aucun changement dans leur situa-

Récit qu'on y fait à Careri d'une étrange avanture de Mer.

„ vérité sur d'autres points ". *Pag.* 530.
Nota. Il semble que Careri ait senti l'importance de cet avis par rapport à lui-même. R. d. E.

(z) Il y avoit bien plus long-tems, puis que c'étoit en 1682; mais c'est Mr. Prevost qui se trompe encore. R. d. E.

situation. Ils voyoient passer quelquefois des Navires; mais la crainte des bancs & des séches arrêtant toûjours les Pilotes, leurs cris & leurs signes ne purent exciter personne à les secourir. Ils jugèrent même, par quantité de planches & d'autres débris, que les flots leur amenèrent dans un si long intervalle, que les naufrages étoient fréquens entre les Isles, & qu'ils n'étoient pas seuls malheureux. Cependant, ils avoient commencé à s'appercevoir que les oiseaux épouvantés ne venoient plus en si grand nombre. Il leur étoit mort deux hommes. Tous les autres n'avoient plus que l'apparence d'autant de fantômes. Le desespoir leur fit prendre la résolution de finir un sort si misérable, ou par la mort, ou par quelque heureuse révolution, qu'ils ne pouvoient attendre que de leur hardiesse à la braver. Des planches, que la Mer avoit jettées sur le rivage, ils entreprirent de faire une Barque, ou plutôt un coffre, qu'ils calfatèrent avec un mêlange de plumes d'oiseaux, de sable & de graisse de tortues. Ils se servirent des nerfs de tortues, pour en faire des cordes; & quantité de peaux d'oiseaux, cousues ensemble, leur composèrent des voiles. Avec une si foible ressource, sans avoir même une provision suffisante d'oiseaux, de tortues & d'eau, ils partirent en invoquant le secours du Ciel. Huit jours d'une navigation incertaine, pour laquelle ils n'eurent pas d'autre règle que le hasard des vents & des flots, les conduisirent à l'Isle d'*Aynan*. Les Habitans prirent la fuite, à la vûe de seize hommes, dont la figure & l'habillement leur causèrent une égale frayeur. Mais après avoir appris d'eux leurs infortunes, le Mandarin de l'Isle leur fit donner tous les secours dont ils avoient besoin, & leur fournit ensuite le moyen de retourner dans leurs Familles. Les Portugais étant arrivés à Macao, un d'entr'eux, que sa femme avoit cru mort, fut surpris de la trouver remariée. On le disposa facilement à pardonner une legéreté, qui ne pouvoit passer pour criminelle après sept ans d'absence. Le Frère Missionnaire, qui faisoit ce récit à Careri, étoit encore, dans l'Isle verte, à se remettre de sa maigreur & de ses fatigues.

[DANS un de nos Recueils Manuscrits de Voyages, il se trouve une Relation de cet étrange événement, composée en Latin, sans doute par le Missionnaire, dont parle Careri, qui pourroit bien en avoir obtenu de lui la Copie. Le naufrage est datté du 12 Mars 1682, & les onze hommes, échappés à tant de périls, n'abordèrent, à l'Isle d'Aynan, que le 25 Juin 1689. Ajoutons encore quelques traits au tableau de leurs avantures surprenantes. Le Vaisseau ayant touché, le Pilote, sous prétexte d'aller dégager l'ancre, qu'on avoit inutilement voulu retirer, après l'avoir jettée sans succès, s'éloigna dans la Chaloupe, avec huit hommes des plus vigoureux de l'Equipage. Les autres, privés de cette ressource, se hâtèrent de couper leur mât, pour empêcher que le Bâtiment ne se brisât par la violence du vent & des flots. Le lendemain matin, les Chinois voulurent s'emparer du commandement, & se jetter sur les Portugais; mais un seul de ceux-ci, couchant son fusil en jouë, les contraignit à jetter leurs armes, & à demander grace de la vie. Tous les bras se réunirent alors pour la sureté commune, à l'exception des Siamois, qui, revêtus de leurs plus beaux

beaux habits, & se livrant à la débauche, cherchoient à assoupir le sentiment d'une mort qui leur paroissoit inévitable. Des poutres & des planches jointes ensemble, on forma trois espèces de pontons, sur lesquels on se mit pour tâcher de gagner l'Isle la plus voisine. Le premier de ces pontons fut renversé dans la Mer, & de tous ceux qui le montoient, il n'y eut que deux Portugais qui se sauvèrent à la faveur d'un ais; encore l'un succomba-t-il bientôt à la fatigue; l'autre eut le bonheur d'atteindre une seconde Isle, & d'y joindre la Chaloupe du Pilote, qui, après s'être bien pourvû d'oiseaux, remit en Mer, & passa heureusement au rivage de la Cochinchine, avec les Compagnons de sa bonne fortune. Les deux autres pontons abordèrent le soir à la première Isle; mais n'y ayant trouvé que de l'eau somache, & deux canards pour toute nourriture, pendant quatre jours, la rigueur de la faim leur fit prendre le parti de se rendre à la seconde Isle, sur deux nouveaux pontons. Un coup de Mer repoussa le premier, qui portoit les Payens, & on ne le revit plus; le second fit le trajet en moins d'une demie heure; Huit hommes, que le malheur des premiers avoit frappé vivement, se déterminèrent à rester dans l'Isle; On leur laissa le gouvernail du Vaisseau, dont ils se servirent pourtant, deux jours après, par un tems plus calme, pour suivre leurs Compagnons, abandonnant un jeune homme de Manille, qui n'eut pas assez de courage pour tenter de nouveau les hazards de la Mer, quoique ce lieu désert ne lui offrit de toutes parts qu'une mort certaine. Ces sept hommes ayant joint les autres, on se trouva au nombre de dix-neuf personnes dans la seconde Isle; mais, au bout de quinze jours, trois Gentils & deux Portugais, perdant toute espérance de pouvoir prolonger leur vie, se livrèrent encore au même gouvernail, & furent bientôt emportés hors de la vûe de l'Isle. Il n'y restoit plus que quatorze hommes, tous Chrétiens. On a vû de quelle façon miraculeuse ils y furent conservés, pendant sept ans. Outre les oiseaux & les tortues, la Nature leur fournit quelques herbes, & des patates, qui, étant rôties, leur tenoient lieu de pain & de riz. En frottant deux morceaux de bambou l'un contre l'autre, ils avoient allumé du feu, & l'écaille de tortue leur servit d'abord de marmite pour faire bouillir leurs viandes; On y substitua ensuite un pot de terre, mais de si mauvaise consistance, qu'on étoit obligé de le cuire de nouveau chaque fois; ils n'eurent pas d'autre sel que l'eau de la Mer pour assaisonner leurs mêts.

Après avoir passé quelque-tems fort à l'étroit dans deux grottes, ils se construisirent enfin sept hutes, où ils étoient plus à leur aise; mais au bout de deux ans, une horrible tempête, qui inonda l'Isle, ensevelit ces chétives cabanes sous des monceaux de sable, éteignit leur feu, auprès duquel ils tenoient constamment une sentinelle, & les reduisit dans la plus déplorable situation du monde. Durant vingt jours de suite ils n'eurent d'autre aliment que les œufs cruds des tortues, sechés au Soleil, & ce ne fut qu'après un travail aussi long que pénible, qu'ils parvinrent enfin à rétablir leurs hutes. Quelques dissensions ayant engagé trois hommes de l'Equipage à repasser dans la première Isle, ils y trouvèrent quantité de tortues, & une source d'eau douce, qu'on y avoit cherché vainement pendant les quatre premiers jours après le naufrage; mais si cette agréable découverte

GEMELLI CARERI. 1696.

les réjoüit fort, ils s'affligèrent à la vûe des ossemens du jeune Manillois, qui étoit demeuré dans l'Isle, & à qui ils accordèrent une sepulture honorable. Peu à peu la communication s'établit avec ceux de la seconde Isle, où les tortues commençoient à manquer, & ils se seroient tous réunis dans la première, sans la compassion que leur donnoient trois de leurs Compagnons, qui étoient dangereusement malades. Cependant cinq Habitans de la première Isle, tentèrent plusieurs fois de visiter le Banc, où ils avoient fait naufrage. Leurs efforts ne furent pas inutiles; ils en rapportèrent successivement des poutres, des ais, des cloux & de la feraille, une marmite & d'autres ustenciles de cuivre & d'étain, qui formoient pour eux un trésor inestimable. C'est à l'aide de ces secours qu'ils entreprirent la construction de leur Barque; & l'industrie suppléant aux instrumens nécessaires, une barre de fer leur servoit de marteau, une pierre tenoit lieu d'enclume, de grands cloux leur fournirent un vilbrequin, & n'ayant point de scie, ils coupoient les grosses poutres avec un coin à fendre le bois. A mesure que l'ouvrage s'avançoit, ceux de la seconde Isle, qui s'en étoient d'abord mocqués, commencèrent à solliciter vivement leurs Compagnons, de les rendre participans de leurs travaux; ce qu'on leur accorda volontiers; Il en vint donc quatre, & deux restèrent auprès des malades, qui expirèrent bientôt entre leurs bras. La petite Barque étant prête, fut lancée à l'eau, sur des rouleaux, & l'on s'empressa de mettre à la voile, sans autre direction que le vol des oiseaux, pour chercher quelque Terre. Vers le soir on se trouva à la vûe d'un grand Banc de sable, qu'on prit pour l'Isle de Paragoa; l'on fit de grands efforts pour y aborder; mais le gouvernail ayant donné contre un roc caché sous l'eau, fut emporté de la Barque, qui, à la faveur d'une rame, gagna cependant, à la pointe du jour, une Isle voisine, chargée de verdure & de bois. On s'y arrêta pendant deux mois pour s'y refaire & attendre le calme. Après avoir construit un nouveau gouvernail, & s'être bien pourvûs d'oiseaux, de tortues & de fruits, que cette Isle leur offroit en abondance, nos onze Avanturiers remirent en Mer par un beau tems, faisant route à l'Est vers Manille, suivant le cours du Soleil, qui devenoit leur unique guide; mais le cinquième jour, ils furent accueillis d'une horrible tempête, qui dura quatre jours entiers, au milieu des plus noirs brouillards; Cependant la Barque résista à toutes ces violentes secousses, sans en être même endommagée. Le Soleil reparoissant, les yeux cherchèrent de tous côtés, sans découvrir le moindre indice de Terre. On résolut donc de changer de route, & de tourner à l'Ouest, pour profiter d'un petit vent d'Est, qui poussa doucement la Barque pendant plusieurs jours; Un calme, qui survint ensuite, joint à la chaleur étouffante, & à la disette d'eau, les avoit reduits à la dernière extrémité, lorsqu'ils apperçurent la Terre. C'étoit une petite Isle peu éloignée de celle d'Aynan, où ils arrivèrent enfin, après une Navigation de trente-un jours.]

Difficulté pour les Etrangers à partir de Canton.

LA Patache des Philippines étant prête à lever l'ancre, Dom Antoine *Basarre*, qui la commandoit, éprouva combien le crédit de la Nation Portugaise étoit diminué à la Chine, par la difficulté qu'il eut à se faire accorder la permission de lever l'ancre. En vain l'avoit-il obtenue du Gouverneur

neur de Macao. Il fallut solliciter vivement les Officiers de la Douane Chinoise, qui ne se laissèrent fléchir qu'en recevant environ cinquante pistoles, au-delà du payement de tous les droits. Le jour même du départ, ils se rendirent à bord, sous prétexte d'examiner si l'on n'y avoit point embarqué quelque sujet de l'Empire, & si l'on n'emportoit point des étoffes jaunes, ou quelque autre marchandise sur laquelle il y eût des dragons à cinq griffes (*a*). Les Marchands en avoient quelques-unes, pour lesquelles ils furent obligés de composer. A force de piastres, la Patache sortit heureusement du Port.

Route de Canton aux Philippines.

Dans une route, qui n'a rien d'intéressant, on ne s'attachera qu'aux circonstances qui peuvent être de quelque utilité pour la Navigation. Basarre, ayant fait mettre à la voile le Mardi, 10 d'Avril, se trouva dégagé, le jour suivant, de tous les Canaux des Isles, & passa le soir près d'un Rocher blanc, fameux par quantité de naufrages. Le 12, après avoir porté jusqu'alors à l'Est, pour éviter les seches, qui s'étendent à plus de douze miles en Mer, il fit gouverner à l'Est-Sud-Est, qui est la véritable route de Manille. Mais le vent devint si contraire, & les calmes lui succédèrent si souvent, pendant neuf jours, qu'on avança peu jusqu'au 21. Ensuite, quelques variétés de l'air & des courans n'empêchèrent point d'arriver, le 27, à la vûe de la Terre d'*Ilocos*, qui appartient à l'Isle de Manille. Le 28, on suivit les Côtes de cette Isle; & le lendemain, on découvrit le Cap *Bolinao*, & *Pangasinan*, Capitale de la Province. Le 29, on continua de côtoyer la Terre; mais, pendant les trois jours suivans, on fut retardé par un calme, qui fit trouver beaucoup de difficulté à passer deux petites Isles, qu'on nomme *las dos Ermanas*, ou *les deux Sœurs*. On arriva, le 2 de May, devant *Playa-Onda*, où les Espagnols ont un petit Fort, avec une Garnison de vingt hommes, & un Couvent de Dominiquains, pour l'instruction des Indiens. Le 3, on vit, du côté de la Mer, une grande quantité d'eau élevée en l'air; espèce de phénomène, que les Espagnols nomment *Manga*, & qui diffère de la trombe d'eau. „ Quelques-uns, observe Careri, prétendoient qu'il se forme comme l'arc-en-„ ciel; mais ils ne vouloient pas convenir qu'il est composé de plus gros„ ses goutes (*b*)". Il devint comme le présage d'une violente tempete, qui commença vers minuit, & qui exposa la Patache au dernier danger, jusqu'à la moitié du jour suivant. Ensuite on doubla le Cap, nommé *Caponers*, de deux petits Rochers qui forment sa pointe, & qui s'étendent fort loin en Mer. Le soir, on mouilla devant la Baye de *Mariouman*, dont l'entrée est redoutable par un grand nombre de seches. Il restoit à doubler le Cap de *Batan*, qui est suivi des Rochers, qu'on appelle *las Porcas y Porquitos*, c'est-à-dire, *les Truies & les petits Cochons*. On en distingue deux grands & cinq petits, qui sont peu éloignés de l'Isle *Mirabila* ou de *Maribéles*, & une autre, qui se nomme *la Monja*, ou *la Religieuse*. C'est après ces écueils qu'on entre dans le Canal, formé par l'Isle de Maribéles & la *Pointe du Diable*. Les Habitans de l'Isle doivent allumer un fanal,

Phénomène maritime.

Careri arrive à Manille.

(*a*) Il faut remarquer que c'est la devise particulière de l'Empereur. R. d. E.
(*b*) Tome V. page 9.

GEMELLI CARERI. 1696.

fanal, pour empêcher que les Vaiſſeaux n'approchent trop de Terre, dans l'obſcurité de la nuit. Mais l'épaiſſeur des ténèbres ne leur ayant pas permis d'appercevoir la Patache, Baſarre fit lui-même allumer des feux, qui lui attirèrent auſſi-tôt un Guide. On continua d'avancer toute la nuit; & le lendemain, à la pointe du jour, on ſe trouva devant le Château de *Cavite* (*c*).

CARERI, trouvant qu'à Manille on comptoit Lundi 7 de May, tandis que la ſuite de ſon Journal lui donnoit Mardi 8, fait, ſur cette différence, les réflexions communes à tous les Voyageurs.

IL paſſa près de deux mois dans cette fameuſe Ville, occupé de ſes obſervations, dont on lui a déja fait honneur dans la deſcription des Philippines. Comme la ſuite de ſon Voyage compoſe un Article fort diſtingué, par l'avantage qu'il a de contenir le ſeul Journal qu'on ait publié en François, de la route des Philippines au Mexique, on demande grace ici, plus que jamais, pour un récit moins agréable qu'inſtructif & curieux. Voici l'idée qu'il en donne lui-même: „ Il n'y a point, dit-il, de navigation plus „ longue & plus dangereuſe que celle des Iſles Philippines à l'Amérique; „ ſoit par les Mers immenſes qu'il faut traverſer ſur preſque la moitié du „ Globe, avec un vent toûjours contraire; ſoit par les terribles tempêtes „ qui ſe ſuccedent les unes aux autres, & par les mortelles maladies qui „ arrivent dans un Voyage de ſept à huit mois, par diverſes Latitudes, „ dans des climats, tantôt froids & glacés, tantôt d'une chaleur exceſſi„ ve; révolutions capables de détruire un homme d'acier. Ainſi, quel „ doit être le danger d'un homme de chair & d'os, qui ne trouve, en „ Mer, que de fort mauvaiſes nourritures (*d*)". Il ſeroit trop fatigant, ſans doute, d'entrer dans le détail d'une ſi longue courſe, à laquelle Careri donne, juſques dans ſon titre, le nom d'*ennuieuſe* & d'*épouvantable*. Mais on ſe croit obligé, du moins, d'en détacher ce qu'elle a de plus remarquable & de plus ſingulier.

Ses réflexions ſur le Voyage des Philippines au Mexique.

LES Habitans de Manille ayant obtenu, de la Cour d'Eſpagne, la liberté de charger un Galion, & d'en faire partir un autre, pour lui ſervir de convoi, en payant, pour chacun, ſoixante & quatorze mille piaſtres, prenoient ſouvent le parti de n'en envoyer qu'un, pour ſe diſpenſer d'en payer deux: mais ils le conſtruiſoient ſi grand, qu'il portoit la charge de trois. Cet expédient, qui leur avoit quelquefois réuſſi, avoit auſſi trompé plus d'une fois leurs eſpérances. Une ſi grande machine, ne pouvant être liée aſſez fortement, pour réſiſter aux furieuſes tempêtes qu'elle ne manquoit pas d'eſſuyer, couroit toûjours riſque de ſe perdre. On s'en étoit convaincu par divers exemples. Un fameux Galion, nommé le *Saint Joſeph*, dont la quille avoit ſoixante & deux coudées de longueur, & qui étoit d'une largeur proportionnée, avoit péri, en 1694, avec tout l'Equipage & toute la Cargaiſon. Sa perte avoit ruiné les Habitans de Manille. Celle d'un autre, nommé le *Santo-Chriſto*, venoit de les réduire à la dernière miſère. Ces malheureuſes leçons avoient interrompu leur Commerce; & la Cour avoit fait

Prélude de ſon départ.

(*c*) *Ibid.* pages 10 & précédentes.

(*d*) *Ibid.* page 254.

fait acheter, pour le transport des effets du Roi, un Vaisseau de quarante-cinq coudées de quille, qui avoit été construit à *Bagatao*.

Sur quel Bâtiment il s'embarqua.

C'etoit sur ce Bâtiment que Careri devoit s'embarquer pour Acapulco, le 24 de Juin; tems fixé par l'ordre de la Cour. Mais lorsqu'il se croyoit prêt à partir, le Général fit assembler les Pilotes & les autres Officiers, pour sçavoir d'eux-mêmes s'ils croyoient le Vaisseau bon voilier, & propre à faire le Voyage de la Nouvelle Espagne. La plûpart répondirent qu'il étoit trop chargé. Ils reçurent ordre de faire décharger la moitié des coffres, c'est-à-dire, de n'en laisser qu'un à ceux qui comptoient d'en emporter deux, & de faire supprimer toutes les provisions extraordinaires. L'usage, pour cette route, est de porter l'eau dans des jarres, suivant la quantité de monde & la grandeur du Galion; & comme elles ne peuvent suffire, dans une navigation de sept à huit mois, on se repose sur les pluyes, qui tombent continuellement. Mais on avoit fait, cette année, sur les côtés du Vaisseau, deux espèces de citernes, qui s'étendoient depuis le haut du Bâtiment jusqu'au fond, à la manière des Mores. Quoique le succès en parût certain, on les détruisit, sous prétexte d'entrer dans les vûes du Général, mais en effet pour faire place à de nouveaux ballots de marchandises; sans considérer que les Pourvoyeurs, comptant sur ces citernes, n'avoient pas embarqué une assez grande quantité de jarres, & que, dans le peu de tems qui restoit, il n'étoit pas facile d'en rassembler davantage. Careri attribue cette infidélité aux Officiers mêmes, qui malgré les défenses de la Cour, firent charger les ballots pour leur compte, avec peu d'inquiétude pour la conservation de l'Equipage & des Passagers, qu'ils exposoient à mourir de soif dans des Mers si vastes. Comme il vient un grand nombre de Marchands Espagnols aux Philippines, & qu'il n'y avoit, cette année, qu'un seul Vaisseau qui fit le Voyage d'Acapulco, la plûpart s'étoient efforcés, depuis un an, d'obtenir leur passage à force de recommandations. Careri, malgré sa qualité d'Etranger, dut cette faveur à la satisfaction que le Gouverneur des Philippines avoit trouvée plusieurs fois dans son entretien. On lui avoit fait voir la cabine, qui devoit, dit-il, lui servir de prison pendant six mois. Cependant le Général, & les autres Officiers du Galion, ne voulant point se charger de sa nourriture, il fut obligé de faire diverses provisions à Cavite. Le payement ordinaire, pour la cabine & la table, est de cinq ou six cens piastres; mais n'étant point admis à la table des Officiers, il ne lui en coûta que cent piastres pour celle du Gardien des marchandises & pour sa cabine (*e*).

Précautions pour l'eau du Voyage.

Infidélité des Officiers Espagnols.

Prix qu'on paye pour la route.

Départ.

On appareilla le dernier jour de Juin, avec un vent du Sud, qui n'ayant pas changé, pendant les trois suivans, permit à peine de faire trois lieues dans cet intervalle. L'eau étoit si précieuse, que, pour suppléer à celle qu'on avoit déja consommée, on envoya la Chaloupe aux sources du Mont Batan. Careri se fit un amusement de s'y embarquer, avec le Major Vincent *Arambolo*. Ils descendirent dans un endroit du rivage, où les fléches des Noirs, qui sont continuellement à la chasse dans les Bois, ne pouvoient

Careri descend au Mont Batan.

(*e*) *Ibid.* pages 250 & 251.

Gemelli Careri. 1696.

voient pas les atteindre: mais ils eurent le plaisir d'entendre ces Barbares, qui aboyoient comme des chiens, pour faire partir les bêtes sauvages. Arambolo ne fit pas difficulté de chasser avec eux; & les Matelots, qui faisoient de l'eau, ne furent pas autrement troublés dans leur office. Le vent du Sud ayant continué toute la semaine, avec une chaleur incommode & des pluyes orageuses, on ne put lever l'ancre que le Mercredi 11, pour passer entre l'Isle de Maribéles & le Mont Batan; & le soir, après avoir doublé la Pointe de *Maricondon* & de *Simbones*, on s'éloigna heureusement de l'écueil de *Fortune*. Le 12, à midi, on laissa par derrière, l'Isle déserte d'*Ambil*, & celle de *Luvan*, qui en est proche. On laissa de même, avant la nuit, le Cap de *Saint Jacques*, qui ferme la Baye de *Balayan*. Le 13, on côtoya l'Isle de *Mindoro*, le long d'une chaîne de hautes Montagnes, habitées par des *Manghians* sauvages, qui n'ont pas encore été subjugués. Les Missionnaires Jésuites, qui étoient à bord (*f*), assurèrent Careri, que ces Insulaires ont des queues d'une demie palme de longueur. Cette difformité, si elle est réelle, ne les rend pas plus féroces. Ils commercent avec quelques Indiens tributaires, qui vivent rassemblés dans des Villages, sur les bords de l'Isle, & sous les soins des Augustins Déchaussés. On tire, de ces Manghians, du ganuet, espece de chanvre noir, de l'or, de la cire & des perroquets, en échange pour du riz & d'autres marchandises. L'Isle est remplie de buffles, de cerfs, & de singes, qu'on voyoit en troupes sur le rivage. Le 14, on fut arrêté, par la force du vent contraire, devant l'Isle de *Maricavan*, où l'on passa tout le jour; & lorsqu'on entreprit de remettre à la voile, on se vit repoussé, avec autant de danger que de violence, jusqu'au-delà du Cap Saint Jacques. Il fallut faire plusieurs bordées pour doubler le Cap. On laissa d'abord, à droite, une petite Baye voisine; ensuite, une plus grande, qui se nomme *Varadero vejo*; puis le Détroit, entre la Pointe de Mindoro & l'Isle de Maricavan, proche de la Baye de *Bagnan*, dans l'Isle de Manille, où sont les Forts de *Guarnio*, *Balaxivo* & *Batangas*. Après avoir doublé le Cap, on entra dans le Varadero. Tous les Vaisseaux, qui vont au Mexique, s'arrêtent dans ce Port, pour y faire de l'eau & du bois. C'est une Baye en demi cercle, formée par un bras courbé de l'Isle Mindoro, & par d'autres Isles. Le plus grand danger du passage vient de deux Courans opposés, dont l'un a sa direction vers Maribéles, & l'autre vers le Détroit de *Saint Bernardin*. Careri descendit à terre, pour se donner le plaisir de la chasse; mais il ne put entrer dans des Bois, que leur épaisseur ne rend pas moins impénétrables aux chiens qu'aux hommes.

Insulaires de Mindoro, qui ont des queues.

Diverses Isles.

Le 17, après avoir embarqué deux cens jarres d'eau, on remit à la voile avec un vent frais, qui fit bientôt laisser à droite, proche de Mindoro, sept petites Isles nommées *Baco*, désertes, mais fort agréables par leur verdure; & plus loin, à gauche, le Cap de *Galvan*, dans l'Isle de Manille. Vers le soir, on passa facilement entre les petites Isles du *Metre-de-Camp*, proche de celles qu'on nomme *les deux Sœurs*, & de-là, sous trois autres, qui

(*f*) C'étoient les Pères *Grigoyen*, *Borgia*, & *Martinez*.

qui portent le nom de *Viceroïs*, toutes remplies d'arbres, mais inhabitées. Le 18, avant le jour, on n'eut pas plus de peine à passer entre les Isles de *Bouton* & la pointe de l'Isle de *Marinduque*. Cette Isle, qu'on laisse à gauche, est abondante en fruits, & en racines fort nourrissantes. On voit, à sa pointe, une petite Isle, nommée le *Petit Bouton*, derrière laquelle en est une autre, qui se nomme *Simarre*, habitées toutes deux par des Indiens civilisés. Avec le cap à l'Est, on appercevoit, sur la droite, dans un grand éloignement, les Isles de *Romblon*, de *las Tablas* & de *Sibugan*, qui sont habitées. Toute la route, depuis Manille, est un dangereux labyrinthe d'Isles, de quatre-vingt lieues de long, jusqu'à l'*Embocadero* (*g*).

Gemelli Careri. 1696.

Le Mercredi, 16, on fut pris d'un calme, qui dura jusqu'au lendemain. Mais, le 18, on passa le Détroit que forment les Isles de *Borias* & de *Masnate*, célèbres par leurs Mines d'or, & par cette espèce d'oiseaux extraordinaires, qu'on nomme *Tavons*. De-là, s'avançant vers l'Isle de *Ticao*, qu'on ne cessa point de côtoyer pendant toute la nuit, on mouilla le matin dans le Port de *Saint Hiacinthe*, vis-à-vis de *Surfegon*. Le Gouverneur d'*Alvay* y fit apporter à bord quantité de rafraîchissemens. Toutes ces Isles sont habitées, & l'on y trouve des Missionnaires de différens Ordres. Le Galion étant entré dans la Baye de *Tieno*, Careri descendit au rivage, où il vit, à demie lieue de la Mer, une trentaine de maisons de bois, reste d'un gros Village, qui avoit été brûlé par un Pilote irrité contre les Habitans. L'Eglise & la demeure des Missionnaires ne sont pas mieux bâties: mais ils passent la plus grande partie de l'année dans l'Isle de Masnate, pendant que les Insulaires de Ticao se retirent dans leurs Montagnes, pour y cultiver le ganuet & les gavas.

Missionnaires des Isles.

Le Général fit ici la revûe de tout ce qu'il y avoit de Passagers à bord, pour sçavoir, par ses propres yeux, si personne ne s'étoit embarqué sans permission, parceque le tribut est de vingt piastres par tête pour le Roi. Il se trouva seize Malheureux, qui s'étoient flattés d'échapper dans le nombre, & qui furent mis à terre sans pitié. On ne comptoit plus que deux cens hommes sur le Vaisseau. Un supplément de cinq cens cannes de bambou, de la grosseur de la cuisse, & longues de huit palmes, que le Général fit couper & remplir d'eau, sembla rassurer ceux que le petit nombre des jarres avoit allarmés. On auroit pris d'ailleurs tout le Galion pour un Jardin flottant, par l'abondance & la variété des fruits qu'on y avoit apportés des terres voisines; ou pour le Marché d'une grande Ville, par la quantité de porcs & de poules qu'on ne se lassoit pas d'y rassembler (*h*).

Revûe qui fait renvoyer seize hommes.

Supplément d'eau.

Le vent fut si contraire jusqu'au 24, qu'on n'osa tenter, avant ce jour, de sortir de l'Embocadero, où l'on a besoin de le trouver très favorable, pour surmonter l'impétuosité du courant. Cette fameuse entrée des Détroits est longue de huit lieues, sur quatre, cinq & six de largeur. D'un côté, elle est fermée, comme une cour, par la Côte de Manille, par les Isles de Borias, de Ticao & de Masnate, par les six Isles *des Oranges*, qui sont

Difficultés & périls de l'Embocadero.

(*g*) *Ibid.* page 262.

(*h*) Page 265.

GEMELLI CARERI. 1696.

sont inhabitées, par l'Isle de *Capoul*, que les Indiens nomment *Ava*, par celle des *Aluporcs*, enfin par la Côte Occidentale de *Palape*; & de l'autre côté, par les Isles de *Maripipi*, de *Tagapola*, de *Mongol*, de *Kamandon* & de *Limbaguayan*, qui, toutes ensemble, rendent le passage également dangereux & difficile, quelque route qu'on se propose. Mais le Col, ou le Détroit, par lequel on achève de déboucher, est encore plus effrayant. Il est fermé par le Cap de *Malpal*, dans l'Isle de Capoul au Sud, par la petite Isle de *Kalentan*, qui a quelques féches vers la pointe de Tiklin, & par l'Isle de Manille au Nord. Sa largeur n'est que de deux lieues, & pendant l'espace d'un quart de lieue, entre Kalentan & Tiklin, il n'y a d'eau que ce qui suffit pour le passage d'un Galion. Aussi les Pilotes se gardent-ils bien de prendre ce Canal, ni ceux qui se trouvent entre les Isles des Oranges, de Capoul & de Samar (*i*).

AVEC un bon vent du Sud-Est, ceux du Galion se promirent d'être bientôt délivrés de tous les dangers. Mais, lorsqu'ils se croyoient prêts à sortir, il survint une pluye si violente, avec une marée contraire, tandis que la Lune étoit sur l'horison, que malgré la faveur du vent, ils se trouvérent dans l'impossibilité d'avancer. On perdit même du chemin, & le danger fut extrême pendant toute la nuit. Careri fut effrayé de voir bouillonner la Mer, comme de l'eau sur un grand feu. Cependant la marée étant devenue favorable, on fut hors du Détroit avant midi. N'oublions pas d'observer qu'en débouchant, on laissa d'abord, à gauche, proche de la Côte de l'Isle de Manille, le Mont de *Bulcssan*, qui contient le Volcan d'*Abay*; ensuite le Rocher de *Saint Bernardin*, au treizième degré de Latitude Septentrionale ; & que vers le soir, on laissa, sur la droite, le Cap du *Saint Esprit*, qui est la pointe la plus Orientale de la Côte de *Palpi*, au douzième degré trente minutes, & la première qu'on découvre en venant de la Nouvelle Espagne (*k*).

Plan & disposition de la route.

ON ne se vit pas plutôt en pleine Mer, qu'au milieu des transports de joye, tout le monde prêta la main à serrer les cables sous les ponts, parcequ'ils ne devoient plus servir qu'en approchant d'Acapulco. Les vagues rouloient furieusement. On se trouva, le lendemain, par le même vent, à la hauteur de quatorze degrés. Toutes les Relations précédentes ont fait observer, qu'en venant de la Nouvelle Espagne aux Philippines, on ne cesse point de faire route sur le même paralléle de treize degrés, & que du Port d'Acapulco, qui est au dix-septième, gagnant au treizième, on fait heureusement le Voyage sur une même ligne, avec le vent en pouppe, & une Mer fort unie. De-là vient que les Espagnols ont donné, à cet espace, le nom de *Mer Pacifique*. On arrive ainsi, dans l'espace de soixante ou soixante-cinq jours, au plus, à la vûe des Marianes; & de-là, en quinze ou vingt aux Philippines. Au contraire, la route de ces Isles, à la Nouvelle Espagne, est d'une extrême difficulté. On trouve une Mer furieuse. Careri la nomme *endiablée*: si l'on ne veut pas être repoussé en arrière, comme il arrive souvent, il faut nécessairement s'avancer jusqu'à la

Furieuse Mer.

(*i*) Page 268.

(*k*) Page 269.

la hauteur de quarante & quarante & un degrés du Nord, reconnoître quelquefois & côtoyer le Japon, pour retomber ensuite, lorsqu'on commence à rencontrer les marques, qui sont différentes sortes d'herbes, que la Mer de Californie porte fort loin, & continuer la route, alors, avec des vents plus favorables. Les Pilotes du Galion proposérent de passer les Isles Marianes, au dix-neuvième degré vingt minutes; quoiqu'on les passe ordinairement par les vingt jusqu'aux vingt-cinq. Mais l'expérience avoit appris, depuis quelques années, qu'il falloit gagner une plus grande hauteur, & qu'on y trouvoit plus de sûreté pour le passage. Cet avis fut embrassé, & l'on mit le cap à l'Est-Nord-Est.

Idée des Pilotes.

Le froid étoit déja si fort, que le même jour on distribua, aux Matelots, l'étoffe que le Roi leur donne pour s'en garantir. Plusieurs calmes, qui se succédérent les jours suivans, firent commencer aussi à diminuer la portion d'eau. Enfin, tous les ordres furent donnés dans la supposition d'une fort mauvaise route, dont la durée étoit incertaine. Cependant elle fut heureuse jusqu'au Samedi, premier de Septembre; on eut plusieurs pluyes abondantes, dont l'eau fut recueillie avec tant d'avidité, que tous les vaisseaux vuides se trouvérent remplis. Mais le Dimanche, avant le jour, un vent d'Est souleva si furieusement les flots, que dans la crainte de perdre les mâts de hune, comme il étoit arrivé plusieurs fois sur cette Mer, on prit le parti de les amener. Les vagues jettoient tant d'eau, dans le Galion, qu'il étoit impossible d'y remédier avec les pompes; & par intervalles, il recevoit de si terribles secousses, que les plus vieux Matelots en paroissoient effrayés. „ On exposa l'Image de Saint François Xa„ vier; & le Général fit un vœu, du prix de la grande voile, qui valoit „ deux cens piastres. Le vent devint favorable, & ce changement fut „ attribué à l'Apôtre des Indes". Quatre jours après, on eut la vûe des Isles Marianes: mais le vent ne permit pas au Pilote de les passer au dix-neuvième degré vingt minutes, comme il se l'étoit proposé. Careri observa que de quatre Isles qu'on apperçut, la plus grande, qui étoit vers le Sud, avoit la figure d'une longue selle de cheval; & que la seconde, du même côté, étoit un Volcan, rond & pointu, qu'on appelle *Griga*, dans les Cartes, & dont le sommet exhale de la fumée. Il lui donne trois lieues de circuit (*l*).

Piété des Espagnols dans le péril.

Careri passe vers les Marianes.

Le Galion n'ayant relâché dans aucune de ces Isles, on ne s'arrêtera point à des éclaircissemens superflus, après la description qu'on en a donnée, & peu certains ou peu exacts, dans la Relation de Careri, puisqu'il n'a pû les devoir qu'au témoignage des Espagnols de son bord. Mais c'est ici qu'il répete le nom d'*épouvantable*, qu'il a donné à son Voyage, & que pour y préparer ses Lecteurs, il observe que le Dimanche 19 de Septembre, à vingt & un degrés quarante minutes, on vit le Ciel de couleur violette, avec des nuages verts; phénomène, dit-il, que lui, ni les Jésuites n'avoient vû dans aucun autre lieu du Monde, & qui leur parut un prodige. Le premier Pilote en fut si frappé, qu'il commença une neuvaine, pour obtenir du Ciel un heureux Voyage (*m*).

Phénomène qui lui paroît prodigieux.

Le

(*l*) Page 275.

(*m*) Page 286.

Gemelli Careri. 1696.

Etrange variation de l'Aiguille aimantée.

Le 11, à vingt-deux degrés trente-sept minutes, on observa cette étrange variation de l'Aiguille, qu'on a déja fait remarquer dans ce Recueil, & dont les Mathématiciens, jusqu'à présent, n'ont pû donner aucune explication. Elle commence du Cap Saint Bernardin, entre douze & treize degrés; & pendant le cours de mille lieues, qui font à-peu-près la moitié du chemin, elle va toûjours en augmentant, jusqu'à dix-huit & vingt. De-là elle diminue jusqu'au Cap Mendocin, où elle ne se trouve plus que de deux degrés. Dans un endroit, elle est au Nord-Est; & dans un autre, au Nord Ouest; moindre dans un lieu, plus grande dans un autre; & de-là vient la principale difficulté de l'expliquer. On ne sçauroit l'attribuer aux pierres d'aiman, qu'on supposeroit dans les Isles, puisque l'éloignement est de mille lieues. Les Pilotes la connoissent au coucher du Soleil, parcequ'ayant le véritable point de l'Ouest, ils voyent s'il correspond juste avec le Nord & les deux autres points Cardinaux (n).

Poissons nommés Cachoretas.

Le 12, on passa, de la Zône torride, dans la tempérée, à vingt-trois degrés cinquante minutes; & portant au Nord, avec un vent Est-Nord-Est, on prit, pendant les deux jours suivans, un si grand nombre de ces poissons, que les Espagnols nomment *Cachoretas*, ou faons, que les Matelots en étoient rebutés. Le 15, on prit quatre requins. Le Général en ayant fait ouvrir un, on fut surpris de lui trouver, dans le ventre, sept petits tout vivans, & de leur voir prendre la fuite aussi-tôt qu'on les eut jettés dans les flots. Quelques-uns prétendent qu'après leur naissance, la mère les avalle, pour les élever, & que son ventre leur sert comme de nid. On ajoûte qu'ils viennent d'autant d'œufs, qui se conservent dans une ouverture, qu'on trouve à la mère au-dessous des mâchoires. Mais Careri donne pour l'opinion la plus vraye, que les petits œufs éclosent dans le ventre des mères. Il sçait, dit-il, par le témoignage de plusieurs anciens Matelots, qu'on trouve, dans les requins, des œufs & des petits. Un Basque, qui avoit passé une partie de sa vie à la pêche de la baleine, dans les Mers du Nord, lui a dit aussi qu'il avoit trouvé plusieurs fois de petites baleines dans les grosses (o). L'Equipage du Galion fit servir les trois autres Requins à son amusement. Personne ne souhaitant d'en manger, on donna la liberté au plus grand, avec une planche qu'on lui avoit attachée à la queue; & tout le monde prit beaucoup de plaisir à le voir courir sur la surface de l'eau, sans pouvoir plonger. Les deux autres furent liés ensemble par la queue: on creva les yeux à l'un, & les ayant jettés tous deux dans la Mer, on eut long-tems le spectacle d'un combat fort plaisant, entre l'aveugle, qui résistoit de toute sa force, & l'autre, qui se croyant pris, s'efforçoit de le tirer au fond de l'eau pour se dégager (p).

Requins.

Comment ils font leurs petits.

Amusement que l'Equipage tire de trois requins.

Les observations des hauteurs & les différences du vent font la seule richesse du Journal, jusqu'au vingt-neuvième degré trente minutes de Latitude, où Careri juge important d'avertir qu'on rencontre deux Rochers. La vûe de ces écueils, dont tous les Vaisseaux n'ont pas le bonheur de se garan-

(n) Page 287. (o) Page 288. (p) Page 289.

garantir, fit multiplier les neuvaines, avec quantité de lumières & de petites lanternes. Mais à ces exercices de piété, on faisoit succéder des danses, des comédies & des festins (q). Le dernier jour de Septembre, vers les trente-deux degrés, on se crut proche d'une Isle, nommée *Ricca-d'Oro*, que les Cartes placent à cette hauteur. Cependant Careri la croit imaginaire. Le jour suivant fut malheureusement distingué par une affreuse tempête, qui causa beaucoup de desordre dans le Galion. Il paroissoit surprenant que si loin de la Terre, on n'eût pas cessé de voir des oiseaux de Mer: mais l'étonnement augmenta beaucoup, le 3 d'Octobre, avant que la tempête fût appaisée, lorsqu'un Matelot vit arriver un serin sur les cordages du Vaisseau. On le prit sans peine, & le Général n'épargna rien pour le conserver dans une cage. Mais il étoit si maigre & si fatigué, qu'il mourut le même jour. On lui trouva du sable dans l'estomac. Chacun raisonna, suivant ses lumières, sur le lieu dont on pouvoit supposer qu'il étoit parti; & l'on conclut qu'il étoit venu apparemment de *Ricca de Plata*, Isle éloignée de trente lieues au Sud, d'où l'on ne douta point qu'il n'eût été enlevé par le vent. On étoit à la hauteur de trente-quatre degrés sept minutes. Les Pilotes Espagnols assurent que les Isles Ricca d'Oro & Ricca de Plata, & plusieurs autres, qu'ils placent aux environs, sont les véritables Isles de Salomon. Careri leur refuse jusqu'à l'existence. Depuis si long-tems, dit-il, qu'on fait ce Voyage, on ne les a jamais vûes. On les a cherchées par l'ordre du Roi d'Espagne sans avoir pû les trouver (r).

Tempête.

Un serin vient se percher sur les cordages.

D'où il étoit venu.

Isles Ricca d'Oro & Ricca de Plata.

Trente ans avant le passage de Careri, Dom Antoine de *Medina*, comptant sur l'expérience qu'il avoit acquise dans ces Mers, avoit offert ses services à la Cour pour la même entreprise. Le Viceroi du Mexique reçut ordre de le faire passer aux Philippines, & de lui donner le Commandement du Galion qui devoit faire voile d'Acapulco. Il partit effectivement avec cet Emploi. Mais le nouveau Gouverneur des Philippines, qui se rendoit à Manille dans le même Galion, ne se vit pas plutôt éloigné de la Nouvelle Espagne, qu'il le priva du Commandement, pour le rendre à celui qui avoit amené le Galion de Manille. Medina, desesperé de cette humiliation, fut à peine arrivé aux Philippines, qu'il passa secrettement à la Chine, dans une fort petite Barque, pour chercher le moyen de retourner à Madrid & d'y porter ses plaintes. Mais, personne n'ayant entendu parler de lui, depuis son départ, on a jugé qu'il avoit été tué par des Pyrates (s).

Careri ne fait pas grace, à ses Lecteurs, de la moindre circonstance, dans un récit, qui n'en fournit pas souvent d'intéressantes. Mais continuant de supprimer ce qui ne regarde que les hauteurs & les vents, ou la peine qu'il commençoit à ressentir d'un froid fort vif, qui augmentoit de jour en jour, on remarquera seulement, jusqu'au 12, que les pluyes étoient quelquefois assez abondantes, pour rendre, dans l'espace d'un jour ou

Pluyes qui réparent l'épuisement de l'eau à bord.

(q) Page 290.

(r) Nous supprimons le reste de cet Article, qui a déja été employé ci-dessus, pag. 20 & 21. R. d. E.

(s) Pages 295 & précédentes.

Gemelli Careri. 1696.

ou deux, toute l'eau qu'on avoit consumée. Le 14, à trente-sept degrés, on résolut de se tenir entre la Latitude de trente-six & de quarante-deux, qui est la plus grande qu'on ait jamais tenue dans ce Voyage. Careri fait valoir la nécessité de cette observation, parceque les Navires, qui ne prennent pas cette hauteur avant que de rencontrer les herbes qui servent de signe, se trouvant ensuite sous le vent, depuis la Côte du Cap *Mirdo* jusqu'à la Californie, trouvent beaucoup de difficulté à gagner le Nord. C'est ce qui étoit arrivé, depuis six ans, à une Patache de Manille, qui s'étant élevée jusqu'au trente-cinquième degré, & n'ayant pû s'y soutenir, s'efforça inutilement de rencontrer les signes. Tout l'Equipage seroit mort de faim, si le Ciel ne l'eût conduit dans une Isle inconnue, à la hauteur de dix-huit degrés vingt minutes, qui fut nommée *Saint Sebastien*, du jour qu'elle fut découverte. Ces Malheureux affamés y tuèrent quantité d'oiseaux, qu'ils salèrent dans des vaisseaux de terre, & firent provision d'eau dans un Lac. L'Isle est petite, platte, & remplie de beaux arbres (*t*).

Observation nécessaire.

Anciens dangers de cette navigation.

Il ne faut pas douter, observe Careri, que dans les tems passés, cette navigation n'ait encore été plus dangereuse & plus terrible. En 1575, le Galion le *Saint-Esprit* se perdit à l'Embocadero. En 1596, la force des vents emmena, au Japon, le *Saint Philippe*, qui fut saisi avec toute sa charge. L'année 1602 fut célèbre par la perte de deux Galions. La difficulté n'est pas moindre aujourd'hui, quoiqu'on fasse le même Voyage depuis plus de deux siècles. Le naufrage du *Saint Joseph* & du *Santo-Christo* en étoit une preuve récente; sans compter que la plûpart des autres perdent leurs mâts, ou sont repoussés par des vents contraires, souvent après avoir fait la moitié du chemin, & se trouvent dans la nécessité de retourner à Manille avec perte d'une partie de l'Equipage. Ceux qui font la plus heureuse ne laissent pas d'essuyer des maux, qui ne peuvent être bien représentés „ Outre la faim & la soif, dont on n'est jamais sûr de pouvoir se garantir, le Vaisseau est rempli de petits insectes, qui s'engendrent dans le biscuit, & dont le mouvement est si vif, que lorsqu'ils ont commencé à paroître, non-seulement ils se répandent aussi-tôt dans les cabines, les lits & les plats où l'on mange, mais ils s'attachent insensiblement à la chair. D'autres vermines de toutes couleurs succent le sang Les mouches tombent, en monceaux, sur les tables & dans les alimens, où nâgent déja quantité de petits vers, de différentes espèces (*v*)".

Peinture des maux qu'on y souffre.

Comment Careri fut traité.

Careri éprouva une partie de ces misères. Le Gardien, avec lequel il avoit fait ses conditions, le traita d'abord avec assez d'abondance & de propreté. Mais lorsqu'on fut en pleine Mer, il le fit jeûner à l'Armenienne, jusqu'à lui retrancher le vin, l'huile & le vinaigre. Le poisson n'étoit assaisonné qu'avec de l'eau & du sel. Les jours gras, on lui servoit des tranches de vache, ou de buffle, sechées au Soleil, & si dures, qu'il est impossible de les mâcher sans les avoir long-tems battues avec une pièce de

(*t*) Page 298. (*v*) Page 304.

de bois, dont elles font peu différentes, ni les digerer fans reffentir tous les effets d'une violente purgation. On apprêtoit, à midi, un de ces morceaux de viande, en le faifant bouillir dans de l'eau fimple. Le bifcuit étoit celui du Roi, dans lequel il falloit un grand nombre de petits infectes dont il étoit rempli. Les jours maigres, l'ordinaire étoit un poiffon rance; à moins qu'on n'eût pris affez de cachoretas pour en diftribuer à tout l'Equipage. On préfentoit un potage d'une efpèce de petites fèves, fi pleines de vers, qu'on les voyoit nâger fur le bouillon. A la fin du dîner, on accordoit un peu d'eau & de fucre; mais en fi petite quantité, qu'elle irritoit la foif, au lieu de fervir à l'appaifer (*x*).

Les Efpagnols juftifiés par la néceffité.

D'un autre côté, Careri plaignit ceux qui s'étoient engagés à tenir des tables, parceque la longueur du Voyage les force à cette œconomie. Ils dépenfent des milliers de piaftres à faire les provifions néceffaires de viandes, de poules, de bifcuit, de riz, de confitures, de chocolat, & d'autres alimens, en fi grande quantité, que depuis le premier jour du Voyage jufqu'au dernier, on a toûjours à table, deux fois chaque jour, des confitures & du chocolat, dont les Matelots confomment autant que les plus riches Paffagers. Tous les vivres fe corrompent, à l'exception du chocolat & des confitures, qui font d'un fecours extrême pour tout le monde. Entre trente-fix & trente-fept degrés, on vit paroître des pigeons, & cette vûe feule fut une efpèce de foulagement pour l'eftomac. D'ailleurs, elle donnoit l'efpérance de découvrir bientôt quelque Terre. Les anciens Matelots s'imaginèrent que ces oifeaux avoient été enlevés, par le vent, hors d'une Ifle, qu'on appelle *Donna Maria-Laxara*, du nom d'une jeune Efpagnole, qui ne pouvant fupporter les incommodités de fon Vaiffeau, fe jetta dans la Mer, en revenant de Manille. Il s'en trouve, dans cette Ifle, un fi grand nombre, qu'ils obfcurciffent le jour. Ce ne font pas des pigeons de Terre, quoiqu'ils en ayent le bec & les plumes. Leurs pattes, qui font celles d'un canard, leur fait donner le nom de *Pigeons de Mer*. L'Ifle eft à trente & un degrés de hauteur (*y*).

Ifle Donna Maria-Laxara.

On avance jufqu'à la hauteur du Japon.

Le 13 de Novembre, on fe trouvoit à la hauteur du Japon, d'où Careri prend occafion de raconter tout ce qu'il apprit de cette Ifle, dans les entretiens qu'il avoit à bord (*z*). Sa mémoire mérite de l'admiration, s'il n'a pas tiré, des anciens Voyageurs, ce qu'il donne fur la foi des Efpagnols du Vaiffeau. Mais fon récit devient inutile, & fes fautes ne demandent pas d'être relevées, après la defcription qu'on a déja donnée dans ce Recueil. On y reconnoît feulement un Voyageur avide & curieux, qui veut que rien n'échappe à fes lumières.

Le Mercredi 14 de Novembre, on vit un tronc d'arbre, avec fes branches, qui venoit du côté de la Terre-ferme, & qui devoit avoir été emporté

(*x*) Pages 306 & précédentes.

(*y*) Pages 300 & 306.

(*z*) Il reproche, à *Maffée*, deux erreurs: l'une d'avoir placé le Japon entre les trente & les trente-quatre degrés de Latitude Septentrionale, lorfqu'il s'étend jufqu'au quarantième: l'autre, beaucoup plus groffière, de ne l'avoir mis qu'à cent cinquante lieues de la Nouvelle Grenade, quoiqu'il en foit à plus de mille. *Ibid.* page 312. Mais Careri & les Efpagnols pouvoient-ils douter alors fi le Japon eft une Ifle?

Gemelli Careri. 1696.

porté à cette distance, par des courans d'une extrême étendue. L'observation du Soleil faisant trouver trente-neuf degrés, on s'efforça de gagner une plus grande hauteur. Le Vaisseau étoit environné de tons. C'est une opinion commune, que ces poissons ne s'éloignent pas de Terre: cependant on continua de porter à l'Est-Nord-Est, jusqu'au Dimanche, sans découvrir aucune apparence de Côte. Les Indiens, & les Espagnols nés à Manille, où l'on sue continuellement, ne pouvoient supporter le froid extrême du climat. A trente-neuf degrés trente-huit minutes, on vit passer, devant le Galion, environ cinquante canards, qui firent juger encore qu'on étoit proche de quelque Isle: mais ils ne furent que les avant-coureurs d'une grêle violente; spectacle que Careri n'avoit pas eu depuis son départ de l'Europe. Les Noirs, tremblans de froid, cherchèrent à se mettre à couvert jusques dans les cages aux poules, & les plus mauvais traitemens ne purent les forcer au travail. On se trouva tombé, le lendemain, à trente-neuf degrés vingt minutes, c'est-à-dire, qu'on avoit perdu presqu'un tiers de degré. Les Pilotes reconnurent combien ils s'étoient trompés. Ils s'étoient crus à quatre-vingt-dix lieues de Terre, & quelques-uns à soixante, au-dessous du Cap Mendocin. Le vent de Nord continuoit, avec un froid insupportable & beaucoup de grêle; & les jours suivans, on essuya les plus terribles agitations. Tout le monde commençoit à desespérer de voir les signes, parcequ'on avoit déja fait le chemin que les Pilotes avoient calculé pour le véritable éloignement de Terre. Il s'éleva un vent furieux; & la Mer étoit dans un si prodigieux mouvement, que douze hommes suffisoient à peine pour tenir le gouvernail. Cette horrible situation dura jusqu'au premier de Décembre, avec peu de changement. Un Matelot mourut le même jour; & Careri admire qu'au milieu des souffrances communes, ce fut le premier qu'on eût perdu depuis le départ du Galion. Il n'y avoit point d'autre maladie, à bord, qu'une gale canine, causée par l'usage des viandes corrompues.

Les tons sont toûjours proches des Terres.

Grêle qui étonne Careri.

Le 2, à trente-huit degrés, on vit quelques signes de Terre: mais d'autres raisons firent juger, aux plus habiles Pilotes, qu'on devoit en être encore fort éloigné. Cependant tous les Matelots se livrèrent à la joye, lorsqu'ils apperçurent une herbe fort longue, avec une grosse racine, en forme d'oignon, qu'ils crurent arrachée de l'embouchure de quelque Rivière par la violence des flots. Aussi-tôt, par un ancien usage, qui leur donnoit droit de Jurisdiction, ils prirent une cloche, qu'ils portèrent à la proue; & les Juges, qu'ils avoient élus, publièrent des ordres pour le jugement des Officiers du Vaisseau. Ce Tribunal se nomme la *Cour des Signes*. On chanta le *Te Deum*; on se félicita mutuellement, au son des tambours & des trompettes, comme si l'on étoit arrivé à la vûe du Port, quoiqu'il restât plus de sept cens lieues de chemin. Careri attribue des réjouïssances si mal fondées, à l'excès d'un tourment, dont on commençoit du moins à se flatter d'être bientôt délivré, après un Voyage de plus de trois mille lieues. Le Matelot, qui avoit apperçu les premiers signes, reçut, du Général, une chaîne d'or, & cinquante piastres des Particuliers. Le même jour, on vit un poisson que les Espagnols nomment *Lobillo*. Il a la tête & les oreilles d'un chien, & la queue telle qu'on la donne aux sirenes. Au même

Cour des Signes, établie dans les Galions Espagnols.

Lobillo, poisson singulier.

même instant, on découvrit une herbe de la figure d'une canne de sucre, avec sa racine. Ces deux spectacles ne permettant plus de douter qu'on n'approchât de Terre, on changea la route de l'Est au Sud-Est-Quart-d'Est, comme on ne doit point y manquer, lorsqu'on rencontre les signes.

Une pluie violente & le vent contraire firent suspendre, pendant quelques jours, les Séances de la Cour des Signes: mais, le 7, on éleva un dais pour les Juges; & le Président, avec deux Assesseurs, vêtus d'habits ridicules, prirent gravement place sur leur Tribunal. Ils commencèrent par le Général, les Pilotes, le Maître, le Contre-Maître, & les autres Officiers du Galion. Ensuite, ils passèrent au jugement des Passagers. L'Ecrivain lisoit l'accusation, & les Juges prononçoient une Sentence de mort: mais cette peine étoit changée sur le champ en amende pécuniaire; ou, suivant les facultés du Coupable, en chocolat, en sucre, en biscuit, en confitures, ou en viande. Celui qui ne payoit pas promptement, ou qui ne donnoit pas une bonne caution, étoit battu sans pitié à coups de corde. Un badinage si cruel a coûté quelquefois la vie à de misérables Passagers. Il n'y a point d'exhortations, ni d'autorité, qui puissent arrêter l'emportement de l'Equipage. La qualité de Jurisconsulte n'attira point d'indulgence à Careri. Il fut accusé d'avoir pris trop de plaisir à manger des cachoretas. Cette fête bizarre dura jusqu'à la nuit, & les amendes furent distribuées entre les Matelots (*a*).

Jugement de la Cour des Signes.

Le 8, on vit des serpens, que Careri suppose entraînés par le cours des Rivières. On étoit alors à trente-sept degrés dix minutes. Le Général fit remettre une voile, qu'on avoit ôté depuis l'Embocadero; & tous les signes s'accordant à faire espérer la vûe de la Terre, on retira les ancres, qui étoient, depuis plusieurs mois, à fond de cale. Careri observa soigneusement une des herbes, qu'on prit le 12. Elle étoit longue de vingt-cinq palmes, de la grosseur du bras vers la racine, & de celle du petit doigt vers le haut; creuse, comme les oignons en graine, auxquels sa racine ressembloit aussi vers l'extrêmité. Du côté le plus gros, elle avoit des feuilles, de la forme de l'algue, larges de deux doigts, longues de six palmes, toutes d'égale longueur, & de couleur jaunâtre. Quelques Espagnols, ne considérant point la nature des herbes qui croissent dans l'eau, doutoient quelle étoit la racine, de la partie grosse ou menue. Ils ne pouvoient comprendre que la grosse, qui fait le haut de la plante, pût se dresser; quoiqu'ils vissent, sur la partie menue, quantité de coquillages, parceque cette herbe croît sur des Rochers couverts d'eau. Careri la donne, effectivement, pour une des plus extraordinaires qu'il ait jamais vûes. Il en goûta. Son palais n'en fut point révolté. Les Matelots la mettent confire au vinaigre, & s'en remplissent avidement l'estomac (*b*).

Description d'une Plante extraordinaire de Mer.

Le 15, en gouvernant au Sud-Est avec un vent du Nord, on découvrit, à la hauteur de trente-six degrés, l'Isle de *Sainte Catherine*, éloignée d'environ douze lieues de la Terre-ferme, un peu au-delà de la Baye de *Toque*. On compte cinq petites Isles, dont Sainte Catherine est la plus grande. Person-

On commence à voir la Terre. Isles de Sainte Catherine.

(*a*) Pages 403 & 406. (*b*) Page 407 & 408.

GEMELLI CARERI. 1696.

Personne n'ayant pû la méconnoître, à des marques si certaines, la joye produisit des effets surprenans. „ Qu'on les trouvera justes", s'écrie Careri, avec un reste d'impression que cette idée réveille encore, „si l'on considè„ re que depuis tant de mois nous n'avions vû que le Ciel & l'eau"! On revit la Terre, le jour suivant, avec un renouvellement de transports. Quelques Malheureux, qui moururent dans cet espace, ne pouvoient se consoler d'avoir résisté aux fatigues du Voyage, pour venir expirer à la vûe des Côtes. Le Capitaine du Gallion fut de ce nombre. Quoiqu'on n'y embarque point d'autres Troupes que quelques Canoniers, le Gouverneur de Manille y met toûjours un Major, un Capitaine, & un Enseigne, qui ont tous les honneurs de ces titres, sans aucun commandement. Mais dans le retour de la Nouvelle Espagne, aux Philippines, on n'y embarque pas moins de deux cens cinquante ou trois cens Soldats, sous quinze ou seize Capitaines, qui achétent ce poste, & qui sont réformés en arrivant à Manille. Careri n'observa, dans le Voyage, que deux maladies dangereuses: le *Berban*, qui fait enfler le corps & mourir en parlant, & le scorbut ordinaire (*c*).

Isle de Canisas.

Le 20, on se trouva devant l'Isle de *Canisas*, ou *des Cendres*, qui n'est qu'à dix lieues du Continent. Elle n'a pas moins d'onze lieues de longueur, sur quatre & six de largeur; mais, à si peu de distance des Côtes, il ne paroît point qu'elle ait jamais eu d'Habitans. A droite, vers l'Ouest, on laissa l'Isle de *Guadaloupe*. La route ayant été changée au Sud-Est-Quart-de-Sud, on découvrit, devant le Vaisseau, à vingt-neuf degrés neuf minutes, l'Isle de *Cetros*, éloignée de dix-sept lieues du Continent. Careri lui donne trente lieues de tour, & la figure d'une selle de cheval. Le 22 & les jours suivans, on remit au Sud-Est, pour s'approcher de la Terre, qui s'étend Sud-Est & Nord Ouest, depuis Acapulco jusqu'au Cap Mendocin. A vingt-quatre degrés, le Général fit distribuer des mousquets à tout l'Equipage, pour se défendre des Ennemis, que les Galions rencontrent souvent sur la Côte de Californie; & fit publier ordre de déclarer toutes les marchandises qui n'étoient pas au fond du Vaisseau, pour en payer les droits établis. La Terre se fit voir le jour de Noel avant la nuit: mais on ne fit que la suivre jusqu'au vingt-troisième degré vingt-trois minutes, où l'on passa de la Zône tempérée dans la Zône torride. Enfin, le 28, à la pointe du jour, on se trouva devant le Cap de *Saint Luc*, à vingt-deux degrés trente-cinq minutes. Careri le nomme *Chauve*, parcequ'on n'y trouve aucun vestige d'arbres sur ses Montagnes (*d*).

Isle de Cetros.

Précautions du Général.

Observations sur le Cap Saint Luc & sur les découvertes des Espagnols.

Il observa qu'un Galion, nommé le *Saint Augustin*, qui se perdit dans le Port de *los Reyes*, fit la première découverte de cette Terre en 1595. Le Comte de *Monterey*, qui gouvernoit la Nouvelle Espagne, y envoya Sebastien *le Basque*, avec deux gros Vaisseaux, qui reconnurent toute la Côte, jusqu'au Cap Mendocin, & les Isles voisines. Sebastien en fit une Carte, que Careri se vante d'avoir vûe; & n'ayant trouvé, dans les Habitans, que de la disposition à recevoir les Espagnols, il descendit au trente-septième degré, dans un Port qu'il nomma *Monterey*. Mais, à la hauteur de trente-deux

(*c*) *Ibidem*, page 510.

(*d*) Page 413.

deux degrés, il fut moins satisfait des Indiens de la Baye de *Saint Quentin*, qui sont aussi redoutables par leur perfidie que par leur bravoure. Un Religieux Espagnol, qui étoit de ce voyage, & dont Careri vit les Relations au Mexique, représente le Port de Monterey comme un lieu bien pourvû d'eau & de bois, dont les Montagnes sont remplies d'ours, de cerfs & d'autres animaux. Il y place une Rivière fort rapide, & profonde de six brasses, plus navigable qu'une autre, qu'il met à quarante & un degrés, & dans laquelle un Courant d'une violence extraordinaire ne permet pas d'entrer, à l'aide même de toutes les voiles. Il ajoûte que le Port de los Reyes est fort bon; que celui de *Dom Gaspard*, au trente-huitième degré, ne l'est pas moins; & qu'il s'en trouve plusieurs autres de la même bonté, sur toute la Côte. L'Escadre employa plusieurs mois à faire ce Voyage, jusqu'au Cap Mendocin, qui est au quarante & unième degré vingt minutes, & dont le sommet est toûjours couvert de neige. Mais une partie des Equipages n'ayant pû résister au froid, ceux qui évitèrent la mort se virent forcés de retourner au Mexique, après avoir découvert de loin une autre pointe de Terre, qu'ils nommèrent le *Cap Blanc*, & qu'on a placée dans les Cartes à quarante-trois degrés.

En 1684, le Marquis de *Laguna*, Viceroi de la Nouvelle Espagne, y envoya une autre Escadre, qui ne passa pas le Cap Saint Luc; mais étant entrée dans le Canal, qu'on nomme la *Mer vermeille*, elle y fit cent quatre-vingt-deux lieues jusqu'au vingt-neuvième degré, où elle ne lui trouva que sept lieues de largeur. La vûe de quantité de sables & la violence des Courans lui firent craindre les dangers, qui sembloient la menacer plus loin. La peinture, qu'elle en fit à son retour, donna naissance à deux opinions fort opposées. Les Courans firent conjecturer aux uns que ce Canal communiquoit avec la Mer Septentrionale, & que la Californie étoit une Isle; tandis que les sèches, le raprochement des terres, & la diminution de l'eau, firent juger aux autres qu'on ne pouvoit aller plus loin, & que la Californie faisoit partie de la Terre-ferme. Telle étoit encore l'incertitude des Espagnols, en 1696, lorsque Careri voulut tirer d'eux plus de lumière (*e*). Il y avoit, dit-il, dans son Vaisseau, un Religieux de Saint Jean de

(*e*) On a vû, dans un autre endroit de ce Recueil, que les Espagnols établirent ensuite des Missions en Californie, & que les Galions y trouvent aujourd'hui des rafraîchissemens. C'est à l'article des Voyages au Nord, qu'il convient ici de renvoyer des découvertes plus récentes, & tout ce qui regarde le célèbre Passage qu'on cherche depuis long-tems avec si peu de succès. Mais il est juste ici de faire honneur à Careri de toutes ses recherches.

„ Les Espagnols, dit-il, ajoûtoient que la „ Terre-ferme de l'Amérique, confine avec „ la grande Tartarie; & les Jésuites de Pekin, de Macao, & de Canton, m'ont dit „ que pendant que le Père Martinez étoit „ Missionnaire à Pekin, on lui amena une „ Esclave Mexiquaine, Chrétienne; que „ l'ayant entendûe à confesse, l'ayant interrogée sur son esclavage, elle lui dit qu'elle avoit été faite Esclave, très jeune, au „ Mexique; que, de-là, elle avoit été conduite, par Terre, dans la grande Tartarie, d'où elle étoit venue à la Chine, & „ que dans ce long Voyage, elle avoit quelquefois été sur l'eau, mais seulement pour „ passer quelque Canal ou quelque Détroit, „ & pour deux jours au plus de traverse. „ Les Espagnols étoient persuadés que ce „ Détroit étoit celui d'Anian, par lequel on „ prétend qu'un Navire Hollandois a passé „ dans la Mer Septentrionale". *Ibid.* page 418.

GEMELLI CARERI. 1696.

de Dieu, qui avoit fait le Voyage de cette Escadre, & qui racontoit hardiment que le Commandant avoit mal exécuté les ordres du Roi. Il avoit passé cinq mois au Cap de Saint Luc, uniquement occupé de son Commerce avec les Indiens, qui lui donnoient de belles Perles en échange pour des choses de vil prix. Ensuite, pour vanger, à son départ, la mort d'un de ses gens, qu'ils avoient tué, il fit charger un canon de balles de mousquets, & le fit tirer sur un grand nombre de ces Barbares, qui s'étoient rassemblés sans aucun dessein de l'offenser. En revenant, il avoit mouillé dans la Baye & le Port de *Saint Barnabé*, sur la rive duquel il avoit formé une espéce de Camp, dans des cabanes, où les Habitans n'avoient pas fait difficulté de venir familiérement. Ils dévoroient tout ce qui leur étoit offert; mais ils refusoient absolument de couvrir leur nudité (*f*).

Conclusion du Voyage.

APRÈS avoir doublé le Cap de Saint Luc, on ne fut pas long-tems à découvrir la Terre de la Nouvelle Espagne, au-delà du Cap de *Coriente*. Toute la Côte étant habitée par des Indiens fort pacifiques, la difficulté d'en approcher ne venoit que de la résistance des Courans, & de la crainte de tomber sur des séches, qui sont en grand nombre dans ce dernier Cap. Cependant il falloit mettre à terre le Courier destiné à porter, au Gouverneur d'Acapulco, les premières nouvelles de l'arrivée du Galion. En vain suivit-on la Côte, pendant quelques jours, le long d'une haute chaîne de Montagnes, qui se nomment *Sancrela*, & qu'on croit remplies de Mines d'or & d'argent. On voyoit, autour du Galion, quantité de serpens, de diverses couleurs, entraînés par le courant des Rivières. Ce ne fut que le Samedi, 5 de Janvier 1697, que la Chaloupe trouva le moyen d'aborder au rivage. Mais on étoit déja informé, à Mexico même, par la diligence de l'Alcade de *Chiamela*, qui ne manque point d'y dépêcher un Courier, aussi-tôt que les Sentinelles, qu'il a sur les Montagnes, apperçoivent quelque Vaisseau en Mer. Sur cet avis incertain, qui peut regarder un Vaisseau ennemi comme ceux de l'Espagne, on commence à faire des prières dans toutes les Eglises de Mexico, jusqu'à l'arrivée des Lettres. Alors on sonne toutes les cloches, avec d'autres réjouissances, qui continuent jusqu'à-ce qu'un troisiéme Courier, envoyé d'Acapulco, vienne apprendre au Viceroi que le Galion est entré dans ce Port.

1697. Comment on est averti, à Mexico, de l'arrivée du Galion.

Ports de la Nativité, & de Chiamela.

C'ÉTOIT à la *Nativité*, que la Chaloupe avoit pris terre; Port situé à dix-neuf degrés trente-trois minutes, qui a de l'eau pour toutes sortes de Bâtimens, mais dont l'entrée offre un Rocher dangereux. Celui de Chiamela ne reçoit que de petites Barques. Tout le Pays, depuis le Cap de Coriente jusqu'à la Nativité, porte le nom de *Nouvelle Galice*, & n'est habité que par des Indiens conquis. On ne compte pas plus de quatre-vingt lieues, du Port de la Nativité à celui d'Acapulco; mais Careri ne veut pas qu'il y en ait moins de cent cinquante. Le Dimanche au soir, on se trouva devant le Port & le Village de *Salagua*, où l'on fait beaucoup de sel; & le lendemain, après avoir passé le Port & le Volcan de *Colima*, on arriva, le soir, à la *Côte de Môtines*. Ce Pays est fort désert, quoique le Ciel y soit toûjours sans nuages, & que pendant la nuit les Etoiles y jettent

Ciel des Môtines.

(*f*) *Ibid.*

Gemelli Careri. 1697.

jettent une lumière incroyable, surtout après le tems des pluyes, qui commencent au mois de Juin, pour durer jusqu'à la fin de Décembre. Le premier Port qu'on rencontre ensuite est celui de *Seguataneio*; dangereux par trois écueils, qui en ferment l'entrée. *Salina*, petite Place, éloignée de quelques lieues dans les Vallées, le Port de *Patatan*, la Côte *del Calvario*, & celle de *Coyntia*, sont les derniers lieux que Careri nomme jusqu'à la Baye d'Acapulco.

Combien Careri avoit fait de lieues depuis Manille.

Il fait une vive peinture des transports de joye que tout le monde fit éclater à la fin d'un pénible Voyage, qui avoit duré deux cens quatre jours & cinq heures. Au milieu des embrassemens & des félicitations, il voulut sçavoir, des Pilotes, combien il avoit fait de lieues & de degrés; mais ils ne s'accordérent point dans leurs opinions, parcequ'on n'avoit pas fait route en droite ligne. Pierre *Fernandez*, Portugais de Madere, & premier Pilote, assura qu'on avoit parcouru cent vingt-cinq degrés, qu'il évaluoit à deux mille cinq cens lieues d'Espagne. Isidore *Montes d'Oca*, de Séville, prétendit que c'étoit cent trente degrés & près de trois mille lieues. Quelle différence entre le même Voyage, d'Acapulco à Manille, qui ne prend guéres plus de deux mois & demi, pendant lesquels on n'essuye pas la moindre tempête (g)! Ici l'admiration de Careri, pour sa propre hardiesse, le jette dans une comparaison singulière des Anciens & des Modernes. „ Ceux, dit-il, qui s'efforcent d'élever jusqu'au Ciel, les belles actions des Anciens, au préjudice des nôtres, doivent moins passer pour „ d'équitables Juges, que pour des Esclaves d'une ridicule prévention. „ Quand le bon Homere raconte les Voyages d'Ulysse, qui ne s'imagineroit pas que le Souverain d'Itaque a parcouru de vastes Mers & des Pays „ fort éloignés? Cependant, si l'on en juge, avec un peu de connoissance, on conviendra qu'il ne faut presque pas plus de tems pour les faire, „ que pour en lire la description dans l'Odyssée. Un Voyageur moderne ne prendra point une haute idée des peines du pieux Enée, dans „ son Voyage de Troie au rivage d'Italie, quoique Virgile déploye toute la force de sa Poésie, pour exciter l'admiration & la pitié en faveur „ de son Héros. Mais que doit-on penser de la folie d'Alexandre, qui „ pleure de ce qu'il ne lui restoit plus d'autre Monde à conquérir, après „ avoir subjugué une petite partie de l'Asie? Quel eût été son étonnement, „ si son Maître Aristote, devenu meilleur Géographe, eût pris la peine „ de lui apprendre, au juste, tout ce qu'il avoit encore à conquérir, pour „ se croire le Maître de ce vaste Univers? Qu'on fasse revivre aujourd'hui „ les Poétes & les Historiens de l'Antiquité, & qu'on juge quelle seroit „ leur confusion, d'avoir épuisé leurs expressions les plus pompeuses pour „ louer des actions assez communes. Après les avoir traitées de divines „ & de célestes, que leur resteroit-il à dire, pour le juste éloge de nos découvertes, & de tous les grands hommes, auxquels ces derniers siècles „ en ont eu l'obligation? Si les Anciens ont donné tant de louanges à de „ moindres vertus, c'est qu'étant rares autrefois, elles causoient plus d'admira-

Ses réflexions à l'honneur des Voyageurs modernes.

(g) *Ibidem*, pages 443 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1667.

„ miration; au lieu qu'étant aujourd'hui fort communes, à peine s'attirent- „ elles de l'attention (*b*)".

(*b*) Tome VI. pages 7 & précédentes.

§ IV.

Retour de Careri en Europe, par Mexico, par les Mines de Pachuca & les Cous.

Son Voyage d'Acapulco à Mexico.

LA description particulière d'Acapulco, & les recherches de Careri sur l'Etablissement des Espagnols dans la Nouvelle Espagne, doivent être réservées pour une autre Partie de cet Ouvrage. Réduisons-nous à le suivre ici jusqu'à la fin de sa course, pour remplir son dessein, & justifier le titre de Voyage autour du Monde, qu'il donne à sa Relation.

APRÈS avoir loué trois mules pour la somme de trente piastres, & s'être engagé à payer, par jour, six réales pour leur nourriture, il partit pour Mexico, avec un Guide, qu'il prit à la Douane, & un Passeport du Gouverneur, sans lequel il n'auroit pû passer la Garde qui est à demie lieue d'Acapulco. Il ne fit que trois lieues, jusqu'au soir, par de très hautes Montagnes, qui le conduisirent à l'Hôtellerie d'*Attaxo*. Ce lieu n'est composé que de cinq cabanes, couvertes de paille, mais environnées d'une bonne palissade. Les moindres alimens y étant fort chers, Careri dut les siens à la petite chasse qu'il fit en se promenant dans un Bois voisin. Il ne s'arrête à cette circonstance, que pour faire observer qu'il y tua quelques *Chiachialacas*, oiseau de couleur cendrée, qui a la queue longue, & qui est un peu moins gros qu'une poule, dont il a d'ailleurs toute la bonté. On trouve, dans l'épaisseur des Bois d'Attaxo, quantité de limoniers & d'orangers, sans que personne se donne la peine d'en aller recueillir les fruits.

Oiseau nommé Chiachialacas.

Trois lieues plus loin, on arriva, par un chemin fort désert, en traversant des Forêts de bois de teinture, à l'Hôtellerie de *Lexido*, où l'on ne trouve, comme dans toutes les autres parties de ces Montagnes, que du pain de maïz. Les chevaux & les mules en sont nourris comme leurs maîtres. On se remit en chemin le jour suivant, pour faire quatre lieues dans un Pays moins sauvage, par lequel on arriva, au milieu du jour, dans l'Hôtellerie de *dos Arroyos*. Careri accepta, de la main d'un Indien, un fruit sauvage, nommé *Chiokiaccos*, rouge & blanc, de la longueur du doigt & du goût des cerises, qui lui parut délicieux par sa fraîcheur. L'arbre qui le porte n'a pas plus de cinq pieds de hauteur, & ses feuilles sont fort longues. Avant la nuit, on fit quatre autres lieues, jusqu'à *los Posuelos*. Le lendemain, après avoir pris quelques rafraîchissemens dans une Hôtellerie peu éloignée, sur une Montagne nommée *del Peregrino*, on continua de marcher vers une Montagne, qu'on monte, pendant une lieue entière, sur la roche vive, & qu'on descend presque aussi-tôt, avec la même incommodité, pour arriver à la Rivière *du Perroquet*. On la passoit alors à gué; mais, en Hyver, lorsqu'elle est grossie par les pluyes, on la passe sur un radeau de planches, croisées les unes sur les autres, & soutenues par un grand nombre de calebasses. Un Indien se jette à l'eau, le tire d'une

Radeaux soutenus par des calebasses.

d'une main & nâge de l'autre. Après avoir passé la Rivière, on acheva cette journée, qui fut de six lieues, jusqu'à l'Hotellerie de *Caccavotal*. Le lendemain, on fit quatre lieues par des Montagnes, où l'on se reposa dans un Village, nommé *los dos Caminos*, le premier qu'on rencontre depuis Acapulco. Les Indiens y sont fort empressés à servir leurs Hôtes, & les aident, avec beaucoup de zèle, à monter & descendre une Montagne d'une lieue de hauteur, & d'une roideur effrayante. Elle se nomme *los Caxones*. Après quatre lieues de chemin, on arriva fort tard à la Douane d'*Accaguisotta*, où ne trouvant point d'autre logement que la cabane des Gardes, on ne put éviter une rigoureuse visite des marchandises & du bagage. Le jour suivant, on fit quatre grosses lieues, pour arriver à *Trapiche de Massatlan*, lieu célèbre, dans ces Montagnes, par un beau Pressoir à sucre, par le bon pain de froment qui s'y mange, & par une Mine d'argent qui n'en est pas éloignée. Le reste de la journée fut de deux lieues, jusqu'au Village de *las Pataquillas*, composé d'un petit nombre de maisons au pied de la Montagne. Ce climat, fort différent de celui d'Acapulco, est très froid pendant la nuit. Le lendemain, 24 de Mars, Careri fut surpris de trouver un Prêtre & de pouvoir entendre la Messe dans le Village de *Cilpancingo*, lieu assez commode, & situé dans une Plaine fort abondante en maïz. Les filles de ce Canton, pour se garantir le visage du froid, le couvrent d'une pâte de fleurs jaunes. On fit deux lieues jusqu'à *Zumpango*, Village situé dans une Vallée que les Espagnols nomment *Canada*, longue de huit lieues, sans aucune apparence d'arbre (*a*).

Le Lundi, on entra dans une autre Vallée, qui ressemble beaucoup à celle du Tirol, & l'on y fit neuf lieues, pour arriver à *Rio de las Balsas*; Rivière qu'on passe sur des radeaux, & qui se rend, comme celle du Perroquet, dans la Mer du Sud. La nuit, qui devint fort obscure, obligea Careri de s'arrêter en pleine campagne, à deux lieues d'un Village, nommé *Nopalillo*, dans la Vallée *del Carizal*. Deux heures avant minuit, on y sentit, pendant l'espace de deux minutes, un redoutable tremblement de Terre, dont Careri sçut dans la suite qu'une partie des Edifices d'Acapulco avoit été renversée, & qui se fit sentir encore, le jour suivant, avec un bruit semblable à celui de canon. A la pointe du jour, on se hâta de faire quatre lieues jusqu'à *Rancho de Palula*, comme si l'on eût espéré d'éviter le péril en s'éloignant. On dîna près d'un petit Lac, d'où l'on se rendit le soir, après trois autres lieues de marche, à *Pueblo nuevo*. Le Mercredi, on fit six lieues par des Montagnes fort rudes; & de-là, six autres, jusqu'au bord d'une grosse Rivière, qu'il fallut passer à gué dans l'obscurité de la nuit. On s'arrêta au Village d'*Amacusac*, de la dépendance de Cornavacca. La Police y est si favorable aux Voyageurs, qu'à quelque heure qu'ils arrivent, on est obligé de fournir à tous leurs besoins.

Tremblement de Terre.

Le Jeudi, après une marche de trois lieues, on prit quelques momens de repos dans *Agnaguezinga*, d'où l'on fit deux autres lieues pour aller dîner au Village d'*Alpugleco*. Careri observa curieusement dans l'Hôtellerie,

(*a*) *Ibid.* pages 26 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1697.

Teponaste, ancien tambour Indien.

rie, un *Teponaste*, espèce de tambour dont les Indiens se servoient avant l'arrivée des Espagnols, composé d'un tronc de bois creux, long de trente-six pouces & fermé de peau par les deux bouts. La force du son lui fit juger qu'on devoit l'entendre à la distance d'une demie lieue. On passa, le lendemain, par *Cucitepech*, après avoir fait une lieue; & l'on en fit trois autres, qui aboutirent à passer la nuit en pleine campagne, parceque le passage de deux grosses Rivières avoit retardé la marche.

Cornavacca, Ville riche.

Le premier de Mars, on n'eut qu'une lieue à faire, pour arriver à *Cornavacca*, Capitale de la Prévôté de ce nom, qui appartenoit alors au Marquis *del Valle*, & qui s'étend jusqu'au Village d'Amacusac. Cette Ville est également riche par son Commerce & par la bonté du terroir. Une demie lieue plus loin, on passa par le Village de *Tattenango*, d'où l'on se rendit, par une lieue de chemin très rude, au sommet de la Montagne de Cornavacca. Les Habitans du petit Village de *Guisilac*, qui est situé sur cette hauteur, tirent d'une plante, nommée *Magbey*, une liqueur, qu'ils font fermenter avec certaines herbes, & qui devient si violente, qu'elle enivre comme le vin. L'impôt, qu'on avoit mis sur cette boisson, rendoit autrefois cent mille piastres au Trésor Royal de Mexico; mais les brutalités, que les Indiens commettoient dans l'ivresse, ont porté le Gouvernement à la défendre. Careri, qui en goûta, lui trouva le goût de l'hydromel, & la couleur du petit lait, ou du miel délayé dans l'eau (*b*). Après avoir fait trois lieues de plus, son Muletier lui fit passer la nuit au milieu d'une affreuse Montagne; sans autre vûe que d'éviter la dépense, dans les lieux habités, pour une trentaine de mules qu'il menoit avec lui, & qu'il faisoit paître à l'aise dans ces lieux déserts. Il tomba tant de neige jusqu'au lendemain, que Careri s'en réveilla tout couvert. Sa fatigue fut extrême à descendre la Montagne, par un chemin escarpé, qui dura quatre lieues & demie jusqu'à *S. Augustin de las Cuevas*. Elle augmenta, pendant trois lieues qui lui restoient de cette Ville à Mexico, par un vent furieux, accompagné d'une fort grosse pluye. Enfin, passant par une chaussée qui régne sur le Lac, il entra dans la Capitale de la Nouvelle Espagne (*c*).

Les Espagnols sacrifient l'intérêt au bon ordre.

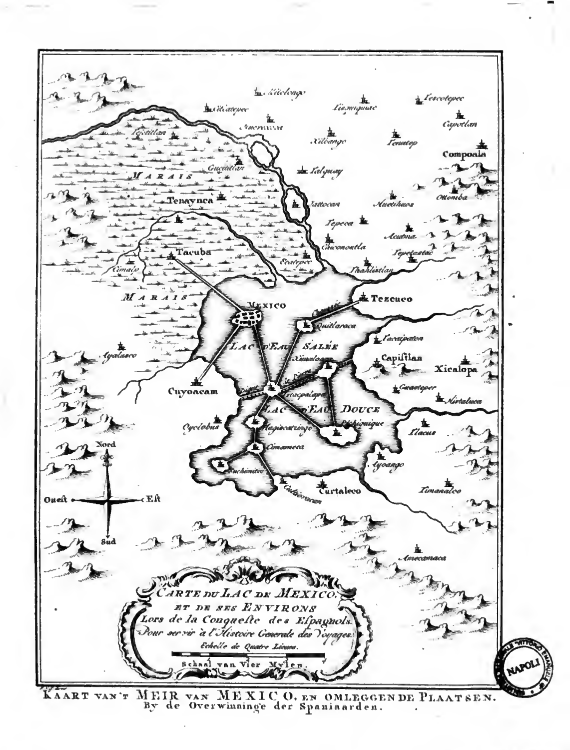
Description de Mexico, renvoyée aux Tomes suivans.

Il place cette grande Ville à dix-neuf degrés quarante minutes, au milieu d'une Vallée fort unie, qui a quatorze lieues d'Espagne de long, du Nord au Sud, sept de large, & quarante de circuit. Mais en la mesurant, dit-il, par le haut des Montagnes qui l'environnent, on la trouveroit de soixante & dix, & même de quatre-vingt-dix lieues; situation charmante, si Mexico n'étoit pas sans cesse inondée des eaux de ses Lacs, qui se remplissent de la vaste quantité d'eau qu'ils reçoivent des Montagnes (*d*). Mais comme on n'a pas dessein de s'arrêter à des descriptions, qui paroîtroient ici déplacées, on passe sur tout ce qui ne regarde pas proprement le Voyage de Careri, c'est-à-dire, le reste du cercle qu'il avoit à remplir, pour achever ce qu'il nomme le *Tour du Monde*.

Voyage de Careri aux Mines de Pachuca.

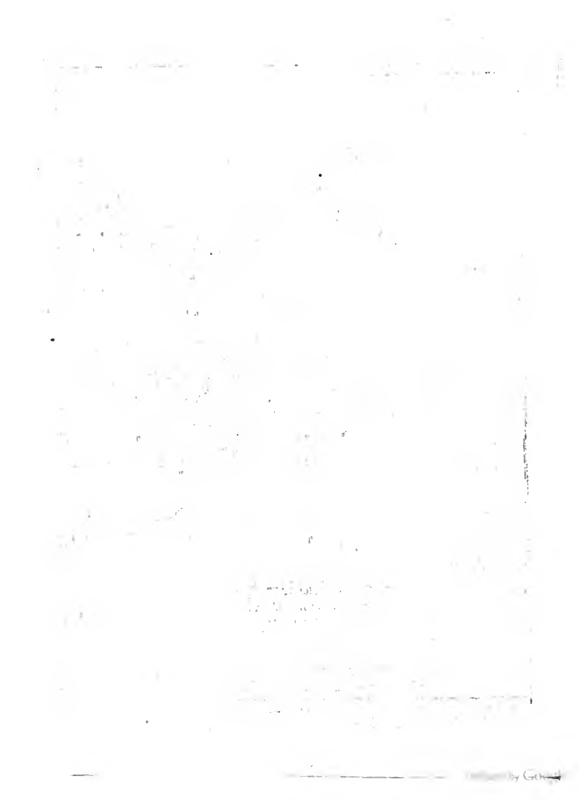
Son Voyage, aux Mines de *Pachuca*, semble demander néanmoins d'être excepté, non-seulement parcequ'il le fait entrer dans le cours de sa route,

(*b*) Page 30. (*c*) Page 31. (*d*) Page 121.



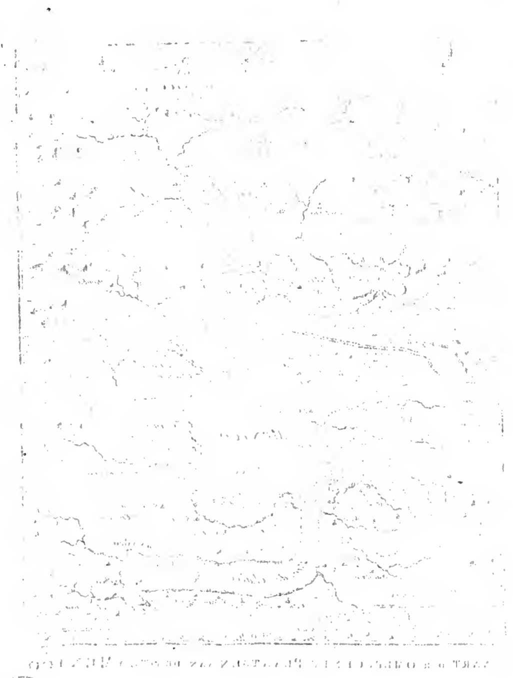
CARTE DU LAC DE MEXICO, ET DE SES ENVIRONS Lors de la Conqueſte des Eſpagnols. Pour servir à l'Histoire Generale des Voyages. Echelle de Quatre Lieues.

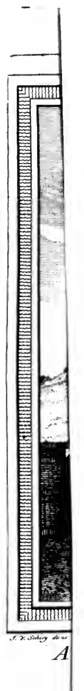
KAART VAN 'T MEIR VAN MEXICO, EN OMLEGGENDE PLAATSEN. By de Overwinninge der Spaniaarden.



CARTE DES ENVIRONS DE LA VILLE DE MEXICO Pour l'Histoire Gen.le des Voyages. 1754.

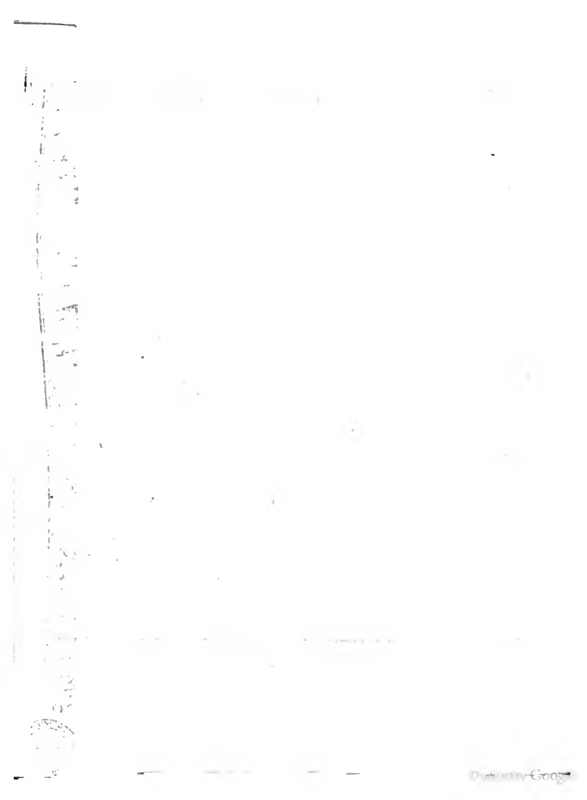
KAART DER OMLEGGENDE PLAATSEN VAN DE STAD MEXICO.

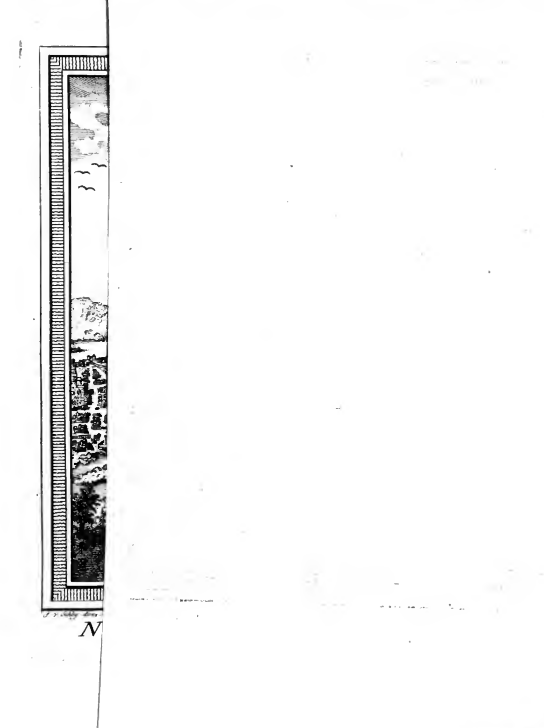


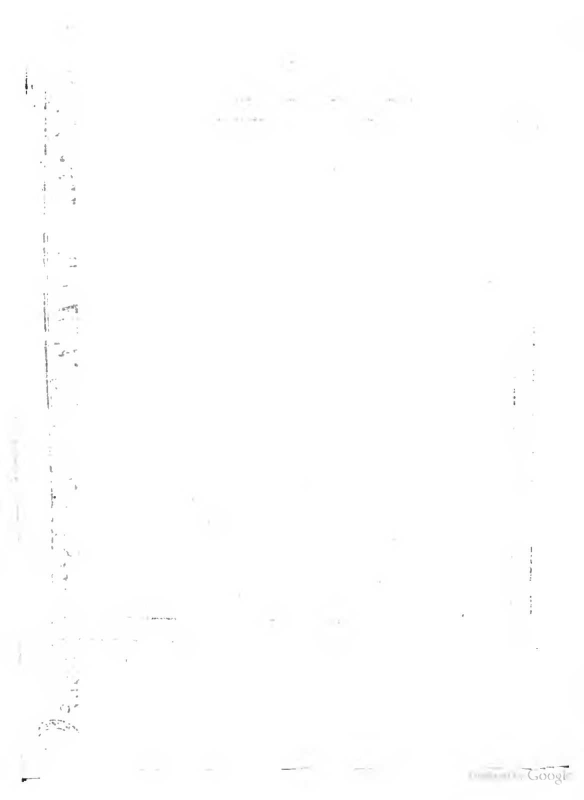


J. V. Schley del. et

A







route, mais parcequ'il s'en fait un mérite particulier, qu'on ne lui conserveroit pas facilement dans une description générale, où l'on seroit obligé de le confondre avec les observations des autres Voyageurs, & de le dépouiller de ses principales circonstances.

GEMELLI CARERI. 1697.

Après avoir joui, pendant quelques semaines, de l'abondance & des agrémens d'une Ville riche & bien peuplée, il résolut de faire cette course, malgré le conseil de ses amis, qui lui en faisoient craindre les dangers. On doit souhaiter de lire ici, dans ses propres termes, des observations auxquelles il attache tant de prix.

„ Le 22 d'Avril, je me mis en chemin, accompagné d'un Ecclésiastique Espagnol, qui voulut me servir de Guide, pendant l'espace de deux lieues, jusqu'au Village de *Techischeac*. Il voulut m'y retenir à coucher; mais je fus dégoûté de cet hospice, par une querelle, du Curé de ce Village avec le Gouverneur Indien du Canton, qui se termina par quelques coups de canne, que le Curé donna sur les épaules au Gouverneur. Je me hâtai de partir; & faisant une lieue jusqu'au Village de *Guipuple*, j'allai passer la nuit, trois lieues plus loin, dans une Ferme nommée *Tusantlalpa*, où je tuai quelques lièvres. J'en aurois pû tuer un plus grand nombre, s'ils avoient, au Mexique, le même goût qu'en Europe, & si l'horreur que les Mexiquains ont pour ces animaux ne s'étoit communiquée jusqu'à moi. Elle vient de la certitude qu'on croit avoir, dans le Pays, qu'ils mangent les vers qui se forment dans la chair des chevaux morts (*e*).

Liévres en horreur aux Mexiquains.

„ Le 23, après avoir fait six lieues, dans un Pays mêlé de Plaines & de Montagnes, j'arrivai à Pachuca, où je logeai chez le principal Officier des revenus du Roi. Dans l'empressement de voir les Mines, je me fis conduire, le même jour, par un chemin fort escarpé, à deux des plus proches. Elles sont à deux miles de Pachuca. La première, nommée de *Santa Cruz*, avoit plus de sept cens pieds de profondeur; & la seconde, qui se nomme *Navarro*, en a plus de six cens. On tiroit l'argent, dans la première, avec des *Malacates*, espèce de roues, soutenues sur un long essieu, autour duquel on employe, pour corde, une grosse chaîne, dont un bout monte avec le métal, & l'autre descend pour en prendre d'autre. Quatre mules, attachées à l'essieu par un bois qui le traverse, donnent le mouvement à cette machine. Une autre Malacate, montée à la même ouverture, servoit, par le même méchanisme, à vuider l'eau, qui ne manqueroit pas, sans ce soin, d'arrêter continuellement le travail.

Mine de Santa-Cruz.

„ Je descendis successivement cinq échelles, ou plutôt cinq arbres, auxquels des chevilles dispersées servent d'échellons. Le Mineur ne me permit pas d'aller plus loin, dans la crainte d'un malheur, dont il avoit été témoin plusieurs fois. Les arbres, par lesquels je devois continuer de descendre, étoient si mouillés, que le pied pouvoit glisser facilement. Je passai à la Mine de Navarro, où les Indiens portoient le métal sur leurs épaules; avec un continuel danger, pour leur vie, en montant „ un

Mine de Navarro.

(*e*) Page 126.

GEMELLI CARERI. 1697.

„ un grand nombre d'arbres, dont les chevilles & les entailles étoient fort „ mal distribuées. Ils font ce pénible métier, pour quatre réales par jour: „ mais, le soir, on leur permet d'emporter autant de mineral qu'ils le peu- „ vent d'une seule charge, & dont ils partagent ensuite le profit avec le „ Propriétaire. Depuis cinq mois, leur travail avoit pour objet d'ou- „ vrir, sous terre, un passage d'une Mine à l'autre, pour la communica- „ tion de l'eau, qui est plus profonde dans celle de Santa Cruz. Les Mi- „ neurs ne s'étoient pas encore rencontrés: mais après tant de fatigue, ils „ commençoient à se trouver si proches, qu'ils entendoient mutuellement „ leurs coups.

Mines de la Montagne, & Ville voisine.

„ JE me fis mener, le jour suivant, à quelques lieues de ces deux Mi- „ nes, pour visiter celles de la Montagne. Le premier spectacle qui frap- „ pa mes yeux, fut une petite Ville, dont toutes les maisons étoient „ composées de terre, & couvertes de bois. Elle contenoit environ dou- „ ze mille Habitans, qui vivent de leur travail dans ces horribles abîmes. „ On ne compte pas moins de mille Mines, dans l'espace de six lieues; les „ unes, qui sont abandonnées; d'autres, où l'on s'exerce sans relâche, & „ d'autres qu'on tient en réserve. Mais ces dernières sont visitées secret- „ tement par quantité d'Indiens, qui dérobbent le métal. Depuis peu de „ jours, la terre en avoit enseveli quinze, qui avoient eu la hardiesse d'y „ descendre par une ouverture fort étroite (f).

Mine de la Trinité.

„ ON me conduisit, de cette Mine, à celle qui porte le nom de *la Tri- „ nité*, parcequ'elle en renferme trois, qui se nomment *Campechiana*, *Jova* „ & *Pignol*. Mais, quoique les trois bouches soient différentes, elles „ conduisent toutes trois à la même veine. Plusieurs personnes dignes de „ foi, qui en connoissoient parfaitement la richesse, m'ont assuré que de- „ puis dix ans on en avoit tiré quarante millions de mares d'argent, par „ le travail continuel de mille Ouvriers. Lorsqu'on fut arrivé à huit cens „ pieds de profondeur, on trouva tant d'eau, qu'il fallut employer seize „ Malacates pour la vuider; & la seule dépense du bois, pour empêcher „ les éboulemens de terre, fut estimée à vingt mille piastres. Mais le „ tems y a rendu le travail si dangereux, qu'on n'en tire presque plus rien, „ & qu'on s'est déterminé à fermer les principales ouvertures.

Mine de Saint Matthieu.

„ A peu de distance de la même Mine, on en avoit ouvert une autre, „ depuis huit ans, qui se nomme *Saint Mathieu*, & qui rendoit un profit „ considérable, parceque les veines du métal allant de l'Est à l'Ouest, y „ sont plus faciles à suivre. Je pris la résolution d'y descendre. Elle n'a- „ voit qu'environ quatre cens pieds de profondeur. En arrivant au cin- „ quième arbre, j'avoue que la peur me prit, jusqu'à me rendre fort im- „ patient de remonter: mais un Mineur, qui me servoit de guide avec un „ flambeau, ranima mon courage, & m'assura qu'il me restoit peu d'ar- „ bres à descendre. Je le suivis, à toutes sortes de risques, souvent em- „ barrassé pour mettre le pied sur la cheville ou dans l'entaille, & quel- „ quefois pour embrasser l'arbre. J'eus à descendre, trois fois plus que „ le Mineur ne me l'avoit annoncé. Enfin j'arrivai dans le lieu où les „ Ou-

Careri descend dans la Mine.

(f) Page 138.

„ Ouvriers faisoient sauter, avec leurs instrumens de fer, des pierres métalliques d'une extrême dureté. Quelques-unes étoient moins dures, & d'autres étoient diversement colorées. J'en pris quelques morceaux: mais ouvrant plus que jamais les yeux sur le danger auquel je m'étois exposé, & commençant à me ressentir des vapeurs pestilentielles que la terre exhaloit dans ce gouffre obscur, je remontai avec autant de difficulté que de crainte, après y avoir passé deux heures; & j'arrivai fort fatigué à la lumière du jour. Tout ce que j'avois vû d'affreux se retraçant alors à mon imagination, je reconnus que de toute ma vie je n'avois pas fait d'action si folle: jamais, du moins, je n'avois éprouvé tant d'effroi, depuis cinq ans que je voyageois parmi des Nations barbares; & l'on m'auroit offert inutilement deux ou trois mille piastres, pour me faire retourner dans un lieu où la simple curiosité m'avoit fait descendre (*g*). La profondeur de ces Mines vient de la méthode du travail, qui se fait toûjours perpendiculairement jusqu'à-ce qu'on ait rencontré quelque bonne veine. Alors on la suit horizontalement; & lorsqu'elle finit, on recommence à creuser plus bas sur la première ligne.

Excès de son effroi.

„ Je ne me refusai pas le plaisir de voir comment se fait la séparation du métal. On brise, à coups de marteaux, la pierre qui sort de la Mine. Ceux qui sont chargés de cette opération connoissent, par une longue expérience, les morceaux qui sont pour le feu, & ceux qui renferment le vif argent. On les met dans des sacs séparés. Les pierres de métal sont broiées & pilées par des machines, dans des mortiers de fer. Pour les fondre, on y mêle une certaine quantité de plomb brûlé, qui ressemble à de l'écume de fer. On les met, avec une égale quantité de charbon, dans un fourneau de douze palmes de hauteur, & plus large en haut que par le bas. Deux grands soufflets, qui doivent leur mouvement à deux mules, soufflent dans le fourneau; & pendant l'espace de six heures, on y met de nouveau métal, à mesure que le premier fond. Lorsque l'argent & le plomb sont fondus, on enlève, avec un croc de fer, l'écume brûlée, tandis que par une ouverture du fourneau, on laisse couler l'argent dans une forme, où il ne tarde point à s'endurcir. On le retire alors; & bouchant l'ouverture du fourneau, on continue d'y jetter du métal crud, du plomb & du charbon, pour en faire ce que les Ouvriers nomment d'autres *Plaques*. Après en avoir fait cinquante ou soixante, qui sont ordinairement l'ouvrage d'une semaine, on les met dans un autre fourneau, pour en séparer le plomb. Ce second fourneau ressemble à nos fours, avec une fosse au milieu, remplie de cendres mouillées & battues, pour recevoir l'argent pur. On l'échauffe d'abord avec un feu de bois, d'un troisième fourneau voisin, qui se nomme le fourneau à rafiner. Aussi-tôt que les plaques sont prêtes à fondre, on applique au fourneau deux grands soufflets, qui augmentent l'ardeur du feu. Pendant la fonte, l'argent pur coule dans la fosse; & l'on tire, avec un croc de fer, le plomb, ou la terre, qui venant à se refroidir, n'a plus qu'une apparence d'écume, ou de pierre de ponce. On garde „ l'écu-

Comment se fait la séparation du métal.

(*g*) Pages 141 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1697.

„ l'écume de la première & de la seconde fonte, pour en faire le même „ usage dans le fourneau où l'on fond les pierres en poudre.

„ LES plaques d'argent pur sont de quatre-vingt ou cent marcs. On „ les porte à l'Essayeur du Roi, qui examine si le métal est au titre, & s'il „ peut être converti en monnoye. On attend son jugement pour les mar- „ quer, & pour lever le Droit royal. Ce Droit est d'un cinquième. Tous „ les Cantons, où la Nature a placé des Mines, ont leurs Officiers, qui „ sont un Tréforier, un Contrôleur & un Major. Si les plaques n'ont pas „ le degré de perfection qui convient, on les remet au feu, pour achever „ de les rafiner; & lorsqu'elles sont du titre, on les marque, avec le nom- „ bre de grains d'or qu'il y a dans chaque marc. S'il s'y en trouve plus „ de quarante, on les porte au Rafineur du Roi pour les séparer.

Poids des plaques d'argent.

„ SI la pierre ne contient pas beaucoup d'argent, on y employe le mer- „ cure. Après l'avoir réduite, dans les mortiers, en poudre très fine, on „ la passe, pour la mettre ensuite dans de bons moules de bois, avec de „ l'eau, du sel, & de l'écume de cuivre. On y ajoûte le mercure; & tou- „ te la masse est remuée pendant vingt-quatre heures avec les pieds, jus- „ qu'à-ce qu'il soit répandu dans toutes ses parties. On en fait alors un „ monceau, qu'on met sous un toît ouvert de tous côtés, avec une mar- „ que qui fasse connoître le jour qu'on l'a mis dans cette situation. Le „ principal Ouvrier visite chaque jour les monceaux. En lavant un peu „ la pâte, il connoît, par l'argent qui reste dans le vaisseau, & par la „ chaleur extérieure de toute la masse, la quantité de mercure & d'écume „ qu'il faut ajoûter ou retrancher. Un excès de chaleur la rend noire, & „ demande qu'elle soit refroidie avec la bourbe des Rivières voisines. Lors- „ qu'elle est trop froide, on y ajoûte de l'écume de cuivre. Le mercure, „ n'étant pas capable de fermentation, ne donne & ne reçoit aucune qua- „ lité: mais l'expérience fait voir que si la pâte est couleur de son, il y „ faut ajoûter du mercure; qu'elle est en bon état, lorsqu'elle est couleur „ de perle; & qu'étant couleur de cendre, elle ne peut aquérir plus de „ perfection. Cette opération demande vingt ou trente jours, suivant „ la qualité du métal.

Comment on y employe le mercure.

„ ON lave ensuite ces masses dans un lavoir, avec des roues de bois, „ qu'on fait mouvoir de la main. La terre lavée passe, par trois tuyaux, „ dans trois vaisseaux l'un au-dessous de l'autre. L'argent, qui coule du „ premier, s'arrête dans le second ou dans le troisième, duquel l'eau sort „ par un tuyau, & se rend dans un réservoir, où les femmes trouvent „ toûjours quelques particules d'argent. On met celui, qui reste au fond „ des vases, dans une chausse-de toile, qu'on presse pour en faire sortir le „ mercure. Cependant, comme il n'en sort pas plus de la cinquième par- „ tie, on met ordinairement plusieurs balles de cette pâte molle, chacu- „ ne d'environ trois livres, dans une cloche de fonte ou de terre, avec „ de petites barres sur l'ouverture, pour empêcher que l'argent ne tom- „ be, lorsqu'il commence à durcir. On enterre une de ces cloches, „ remplie d'eau jusqu'au tiers, & l'on y applique l'autre, afin que rien „ ne puisse s'évaporer. On fait ensuite un grand feu de charbon, sur „ la cloche supérieure, jusqu'à la faire rougir; ce qui marque que le mer-

„ cure

„ cure eſt ſéparé, & que l'argent s'eſt réuni dans un ſeul corps. On le
„ tire alors. On le porte aux Officiers, pour en faire l'eſſai. On le puri-
„ fie au feu nouveau, s'il ne l'eſt pas aſſez; & l'on y met la marque éta-
„ blie, qui fait connoître qu'il a payé le cinquième, & combien il a de
„ grains d'or au marc.

Gemelli Careri. 1697.

„ L'Argent pourroit être ſéparé, en moins de tems, par le feu ſeul; mais
„ il s'en perdroit trop. D'un autre côté, il faut un mois entier & beau-
„ coup plus de dépenſe, pour faire cette ſéparation avec le mercure, par-
„ ceque devant venir de l'Eſpagne ou du Pérou, il ſe vend très cher. On
„ paye quatre-vingt piaſtres du quintal, qui ne ſert à ſéparer que mille
„ marcs d'argent, & quelquefois juſqu'à trois cens piaſtres: non que le Roi
„ le vende ſi cher, mais les Officiers Royaux cherchent à tirer parti du
„ beſoin qu'on en a; & cette diſette de vif-argent cauſe beaucoup de pré-
„ judice à Mexico. Auſſi le Roi ne prend-il, dans la Nouvelle Eſpagne,
„ que dix pour cent; au lieu, qu'au Perou, il prend vingt à la rigueur,
„ parceque le vif-argent y eſt à meilleur marché. Dans ces Régions, on
„ ne ſe ſervoit autrefois que de mercure & de ſel, pour ſéparer l'argent;
„ mais cette opération demandoit une année entiére. Un Dominiquain la
„ rendit plus facile, en donnant l'invention de l'écume de cuivre, qui é-
„ chauffe ſur le champ la maſſe.

Voyes plus courtes, mais plus chères.

Invention d'un Dominiquain.

„ Celui qui découvre une Mine, d'or ou d'argent, peut y faire travail-
„ ler, en payant au Roi le cinquième du produit. Mais, s'il l'abandonne,
„ elle tombe, trois mois après, au Domaine. Le Roi accorde quatre cens
„ pieds de terrein, vers les quatre vents principaux, depuis l'ouverture
„ de la Mine, ou d'un ſeul côté, au choix du Propriétaire. Enſuite un
„ autre a la liberté d'en rouvrir une nouvelle, à dix-huit pieds de la pre-
„ mière; & quoique cet eſpace ſoit comme un mur de ſéparation, il peut
„ entrer dans le terrein du premier, en creuſant ſous terre, du moins juſ-
„ qu'à-ce qu'il rencontre ſes Ouvriers. Alors, il doit ſe retirer dans le
„ ſien, ou pouſſer ſon travail au-deſſous de l'autre. Mais, ſi la Mine,
„ qu'il ouvre au-deſſous, eſt inondée par quelque ſource d'eau, celui qui
„ travaille au-deſſus doit lui donner la ſixième partie de ce qu'il tire; & ſi
„ l'eau venoit de la Mine ſupérieure, le Propriétaire de cette Mine eſt
„ obligé de la faire vuider.

Avantages de ceux qui découvrent une Mine.

„ Tout l'argent, qui ſort des Mines de la Nouvelle Eſpagne, doit être
„ porté à Mexico, & déclaré à la Monnoie. On aſſure que tous les ans
„ il entre, dans cette Ville, deux millions de marcs, outre ce qui paſ-
„ ſe par des voyes indirectes; & qu'on en frappe auſſi, tous les ans, ſept
„ cens mille marcs en piaſtres. Les Propriétaires payent non-ſeulement
„ les fraix de la fabrique, mais ils joignent au cinquième, qui eſt le droit
„ de la première déclaration, une réale, qu'on nomme le *droit de Vaſſela-*
„ *ge*. Mais quoique chaque Particulier puiſſe faire fabriquer de la mon-
„ noie, on travaille preſqu'uniquement pour les Marchands. Ils achétent
„ tout le métal qu'on veut leur vendre, en retenant deux réales par marc;
„ l'une pour le droit du Roi, & l'autre pour la fabrique.

Fabrique de la Monnoie à Mexico.

„ Comme on a fait obſerver qu'il ſe trouve un peu d'or dans l'argent,
„ le départ s'en fait dans un autre lieu. On fond l'argent en très petites

Séparation de l'or & de l'argent.

 „ balles,

GEMELLI CARERI. 1697.

„ balles, qu'on fait diſſoudre dans l'eau-forte; l'or reſte au fond, comme „ de la poudre noire; & l'on met l'eau, qui contient tout l'argent, dans „ deux vaiſſeaux de verre, dont les bouches ſe joignent. On les échauf-„ fe: l'eau ſe retire alors dans l'un, & l'argent demeure dans l'autre. En-„ ſuite l'or eſt fondu, en plaques & en barres, pour être porté à l'Eſ-„ ſayeur, comme l'argent. Le titre auquel il doit être, pour recevoir la „ marque, eſt vingt-deux carats; & celui de l'argent, deux mille deux „ cens dix maravedis.

Titre de l'un & de l'autre.

„ VOILÀ, continue Careri, ce que j'ai vû moi-même, ou ce que j'ai „ appris de Dom Philippe *Rivas* de Seville, qui avoit exercé, pendant „ trente ans, l'office d'Eſſayeur (*b*). Je partis fort ſatisfait de Pachuca, „ & je fis, d'abord, ſept lieues dans une Plaine, qui me conduiſit au Vil-„ lage de *Teſayucca*; d'où j'allai paſſer la nuit, deux lieues plus loin, à „ *Sainte Lucie*, riche Domaine des Jéſuites (*i*). Sept autres lieues, que „ j'achevai le lendemain, me firent rentrer dans Mexico ".

Voyage de Careri aux Cous, ou aux Pyramides.

CARERI demande la même attention, pour un Voyage qui le fatigua moins, mais qu'il regarde comme une des plus curieuſes parties de ſon Journal. Il avoit entendu vanter quelques Antiquités des Indiens, dont il ne trouvoit pas la deſcription dans les Voyageurs. L'impatience qui le ſaiſit, en apprenant qu'elles n'étoient pas éloignées de Mexico, ne lui permit pas de différer un moment ſon départ.

„ JE montai à cheval, dit-il, & traverſant le Lac de *Saint Chriſtophe*, „ je me rendis à la Paroiſſe d'*Aculma*, qui appartient aux Auguſtins. Six „ lieues plus loin, j'arrivai au Village de *Teotiguacan*, qui ſignifie, en lan-„ gue Mexiquaine, *lieu des Dieux & des adorations*, où je paſſai la nuit chez „ Dom Pedro d'*Alva*, petit-fils de Dom Juan d'Alva, deſcendu des Rois „ de *Teſcuco*. Ce Seigneur me fit voir, le lendemain, les *Cous*, ou les Py-„ ramides, qui ne ſont pas à plus d'une lieue de ſa Terre. Je vis premié-„ rement, celle du Nord, qui a, ſur deux de ſes côtés, environ ſix cens „ cinquante palmes de longueur, & cinq cens ſur les deux autres. Elle „ porte le nom de *la Lune*. Je n'avois pas d'inſtrumens pour en meſurer la „ hauteur; mais je jugeai qu'elle pouvoit être de deux cens palmes. Ce „ n'eſt qu'un amas de pierres, avec des degrés d'une pierre fort dure. Le „ ſommet offroit autrefois une fort grande Statue, de forme groſſière, „ qu'un Evêque de Mexico fit mettre en pièces, comme un reſte de l'an-„ cienne Idolâtrie. On en voit encore les fragmens au pied de la Pyrami-„ de. Ces grandes maſſes renferment des voûtes, qui ſervoient de tom-„ beaux aux Rois du Pays. Quantité de petits monts, dont elles ſont en-„ vironnées, paroiſſent avoir été les tombeaux des Seigneurs Mexiquains. „ Le chemin, qui conduit à ces Monumens, conſerve encore le nom de „ *Micaotli*, qui ſignifie *Chemin des Morts*.

Pyramide du Nord & ſa figure.

„ JE

(*b*) Pages 159 & précédentes. On n'en a retranché que le détail qui regarde les Officiers & leurs appointemens.

(*i*) Il contient pluſieurs lieues de terres, cultivées par plus de ſix mille Noirs mariés, dont chacun ſe vend trois cens & quatre cens piaſtres. On y compte cent quarante mille, tant brebis que chèvres, cinq mille chevaux, mille bœufs ou vaches, &c. *Pages* 149 & 150.

GEMELLI CARERI. 1697.

Pyramide du Midi.

„ Je tournai ensuite au Midi, pour voir la Pyramide *du Soleil*, à deux „ cens pas de la dernière. Elle a mille palmes de longueur, sur deux de „ ses faces; &, sur les deux autres, environ six cens cinquante. Sa hau- „ teur est d'un quart de plus, que celle de la première. La Statue du So- „ leil, qui étoit au sommet, n'a pas été plus ménagée que l'autre; mais, „ dans sa chûte, elle est demeurée vers le milieu de la Pyramide, sans „ pouvoir tomber jusqu'en bas. Cette Idole avoit une ouverture dans „ l'estomac, qui contenoit la figure du Soleil; & tout le reste du corps „ étoit revêtu d'or, comme celui de la Lune. On voit encore, au pied de „ la Pyramide, deux grands morceaux de pierre, qui faisoient partie d'un „ pied de l'Idole".

Observations sur ces Monumens, & leur origine.

On demande comment les Mexiquains, qui n'avoient pas l'usage du fer, tailloient des pierres si dures; & par quelle force ils les élevoient à cette hauteur, sans aucune machine, & sans art pour en inventer. Les Espagnols, suivant le témoignage de Careri, attribuent la construction de ces Pyramides aux *Ulmuques*, qui amenèrent, de l'Isle Atlantide, une seconde Colonie d'Habitans dans la Nouvelle Espagne (*k*). Elles sont du moins très anciennes; Careri jugea, par ces prodigieuses ruines, qu'on remarque aux environs, par quantité de Grottes, & par d'autres marques, qu'il y avoit autrefois une grande Ville dans le même lieu, il retourna, le lendemain, à Mexico, par la même route.

Route de Careri à la Vera-cruz.

C'est dans celle de la *Puebla* & de *Vera-cruz*, qu'il est tems de le représenter, pour le conduire en Espagne, & jusqu'à Naples, où il avoit commencé son cercle. Il partit de la Capitale de la Nouvelle Espagne, le Jeudi, 10 d'Octobre, dans le dessein d'aller s'embarquer, à Vera-cruz, sur le Vaisseau d'avis qui part régulièrement pour la Havane, & de passer delà aux Canaries. Deux lieues le conduisirent au Village de *Mexicalsingo*, où passe une Rivière, qui vient du Lac de *Chalco* dans celui de Mexico, & qui est d'une extrême commodité pour le Commerce. Il fit ensuite une lieue, dans une plaine montagneuse, pour arriver à *Istapalapa*, & quatre autres jusqu'à l'Hôtellerie de Chalco. C'est un Village médiocre, mais la plus grande Alcaldie des bords d'un Lac, par lequel on conduit toutes sortes de provisions à la Capitale. La Rivière est si rapide, entre Chalco & Mexicalsingo, que les Barques s'y précipitent. Le jour suivant, après une lieue de marche, Careri s'arrêta dans l'Hôtellerie de *Cordovo*, d'où l'on entre dans une Montagne couverte de pins, au milieu de laquelle on trouve l'Hôtellerie de *Rio-frio*. Il y arriva le soir, après avoir fait quatre lieues dans

Alcaldie de Chalco. Son Lac & sa Rivière.

(*k*) Ils fondent cette conjecture sur les Histoires Indiennes, qui disent que ces Ulmuques sont venus, par Mer, de l'Orient; & sur l'autorité de Platon, qui dit, d'un autre côté, que les Habitans de l'Isle Atlantide tiroient leur origine des Egyptiens, chez lesquels cette manière d'élever des Pyramides étoit en usage. On sçait que les Carthaginois poussoient leur Navigation jusques dans une Isle fort éloignée des Colonnes d'Hercule, & que plusieurs d'entr'eux s'y étant établis, le Sénat de Carthage en fit défense pour la suite; de peur que l'abondance de ce nouveau séjour ne leur fit oublier leur Patrie. Careri en conclut qu'il n'est pas surprenant que les Mexiquains ayent élevé des Pyramides, comme les Egyptiens; & que sur les Obelisques de l'Egypte, il y eût, suivant le récit d'Ammian Marcellin, des animaux & des oiseaux, *etiam alieni mundi. Ibid. pages* 211 & 212.

GEMELLI CARERI. 1697.

dans la Montagne ; & le lendemain, il en fit deux autres jusqu'à l'Hôtellerie de *Tesmolucca*, pour descendre dans une agréable Plaine, ornée de petites maisons champêtres, qu'il traversa pendant trois lieues, jusqu'au Village de *Saint Martin*. *Tlascala* n'en étant qu'à trois lieues, il ne résista point à la curiosité de voir les restes de cette ancienne Ville, qui a toujours fait ce détour, lorsqu'après avoir traversé quelques Plaines marécageuses, il rencontra une Rivière, qu'il fut obligé de passer à gué. D'ailleurs Tlascala n'ayant rien de plus considérable qu'un Couvent de Cordeliers, son regret en devint encore plus vif, & le fit partir, dès le lendemain, pour la Puebla, qui n'en est éloignée que de cinq lieues. Cette Ville, nommée proprement *la Puebla de los Angelos*, fut bâtie par les Espagnols en 1531, & tire son nom d'un songe de la Reine Isabella, qui en crut voir tracer le plan par des Anges. Tous ses Edifices sont de pierre & de chaux. Les rues, sans être pavées, sont d'une propreté singulière, droites & bien formées. On trouve, autour des murs, beaucoup d'eaux minérales, pleines de souffre, du côté de l'Occident, de nitre & d'alun vers le Nord, & tout-à-fait douces à l'Est & au Midi. Le revenu de l'Evêché de la Puebla monte à quatre-vingt mille piastres, & celui du Chapitre à deux cens mille. On fit voir, à Careri, dans un Cabinet de rareté, une pierre d'aiman, de la grosseur d'une pomme ordinaire, qui enlevoit dix livres de fer. Les Eglises & les Couvens, dont il fait la description, donnent une haute idée de la grandeur & de la richesse de cette Ville (*l*).

Ancienne Ville de Tlascala.

La Puebla de los Angelos.

Ses richesses.

Le 21, étant rentré dans la route de Vera-cruz, il fit trois lieues jusqu'au Village d'*Ancotoque*, & cinq jusqu'à celui d'*Aranssingo*; d'où il n'en reste que deux, pour arriver à *Quachioula*. Le 22, après en avoir fait quatre dans une Plaine, il vit, dans un Village nommé *Saint Augustin*, une Pyramide, qui ressembloit beaucoup à celles qu'il a décrites. Trois lieues de plus le conduisirent à *Istaqua*. Le 23, il eut à traverser d'affreuses Montagnes, d'où l'on descend, pendant l'espace d'une lieue, au travers des plus effroyables précipices. Le besoin qu'il eut de se reposer au Village d'*Aculsingo*, qui est environné d'une grande Forêt, le fit arriver fort tard, après quatre lieues d'une mauvaise route, au Village de *Saint Nicolas*. Il avoit eu, deux fois, une même Rivière à passer. Le 24, il se détourna beaucoup du chemin, pour éviter de passer à gué la Rivière blanche; & l'ayant passée sur un Pont, il traversa la Ville d'*Orizava*, d'où il s'engagea dans une grande Plaine, qui le conduisit près d'un Volcan du même nom. Cette Montagne étoit couverte de neige; mais ses feux & ses glaces n'avoient rien de si dangereux que la fange d'une autre Montagne, qu'il fut obligé de traverser, & d'où ses montures ne se tirèrent qu'avec mille peines. Elle en a reçu le nom de Précipice. Il fallut en passer une troisième avec les mêmes dangers, & de-là une grosse Rivière, d'où l'on arriva le soir, après une marche de cinq lieues, à *Cordova*, principale Place de l'Alcaldie. Cette Ville est habitée par quantité de riches Marchands, la

Pyramide de Saint Augustin.

Volcan d'Orizava.

(*l*) *Ibid.* pages 24 & précédentes.

la plûpart Espagnols, que l'agrément de sa situation, & la bonté du climat, attirent autant que la fertilité du terroir.

Le 25, on entra dans un Pays plus chaud, où l'on trouve des perroquets de diverses espèces, & quantité de coqs d'Inde sauvages, qui ne laissent pas de se tenir tranquillement perchés sur les arbres. *Saint Laurent de los Negros*, où l'on s'arrêta pour dîner, est un lieu situé au milieu des Bois, uniquement habité par des Noirs, au milieu desquels on se croit dans la Guinée: mais ils n'avoient rien de farouche, & leur occupation commune est l'agriculture. Ils tirent leur origine de quelques Négres échappés, auxquels on permit de vivre librement, à condition qu'ils ne recevroient point parmi eux d'autres Noirs fugitifs, & qu'ils les rendroient à leurs Maîtres; ce qu'ils observent fidélement. On fit ensuite cinq lieues, pour arriver à l'Hôtellerie de *Saint Campous*. La Vallée voisine est habitée par un grand nombre de Noirs & de Mulâtres, qui mènent une vie fort sauvage. Le 26, on fit quatre lieues, dans une Plaine inculte, où l'on ne trouva qu'une maison de Mulâtres, sans aucune provision. La Montagne voisine auroit pû fournir des fruits en abondance; mais, dans toute cette Contrée, les fruits ne peuvent être mangés, que trois jours après avoir été cueillis. En sortant de ce lieu, Careri se trouva dans le dernier danger, au passage d'une Rivière; sans compter qu'il faillit de perdre ses Manuscrits, de quatre ans & quatre mois de Voyage, & l'argent qu'il portoit sur la route. Il entra de-là dans un Pays extrêmement uni, & dans des Bois, d'une espèce de palmiers, dont les fruits sont une sorte de noix vertes, qui pendent en grappes, & qui ont le goût de nos amandes. Il passa plusieurs petits Lacs à gué, parmi des herbes fort hautes, qui couvroient un grand nombre d'abîmes. Après avoir fait quatre lieues, on passa la nuit dans le Village d'*Asparilla*. Le lendemain, on fit deux lieues jusqu'à *Xamapa*, où Careri trouva, dans le témoignage d'un Espagnol, la confirmation de ce qu'il avoit lû de l'oiseau nommé *Carpentero*, à qui le seul instinct fait découvrir une herbe qui casse nettement le fer. Mais, en se vantant d'en avoir fait l'expérience, son garant confessoit qu'il avoit cherché vainement cette herbe, dans toutes les Campagnes voisines.

Saint Laurent de los Negros, & son origine.

Asparilla. Xamapa.

Herbe qui casse le fer.

Enfin, le même jour, après trois lieues de marche, Careri arriva au Port de Vera cruz. Il y trouva la plus grosse partie de son bagage, qu'il y avoit envoyée depuis un mois. Cette Ville, dit-il, loin d'être grande & riche, comme on pourroit se l'imaginer d'un Port, où l'on voit arriver toutes les Flottes & tous les Vaisseaux particuliers qui viennent à la Nouvelle Espagne, est petite, pauvre, habitée par un petit nombre d'Espagnols, qui ne s'y arrêtent même que pendant le séjour des Flottes, parceque l'air y est fort mauvais, & qui passent le reste de l'année dans l'intérieur des Terres. Sans nous arrêter à sa description, qui n'appartient point à cet article, suivons Careri dans son embarquement pour la Havane, où il se promettoit de joindre les Galions, & de se rendre avec eux à Cadix. Dom François *Loranz y Rada*, Gouverneur de Vera-cruz, le fit recevoir sur un petit Vaisseau, arrivé de *Maracao*, qui se disposoit à remettre à la voile.

Careri arrive à Vera-cruz. Idée qu'il donne de cette Ville.

Il ne laissa point d'essuyer, pendant quinze jours, tous les ennuis d'un

GEMELLI CARERI. 1697.

Chasse dont il fait son amusement.

si triste lieu. Il faisoit, dit-il, son amusement de la chasse. Un jour, après avoir fait cinq lieues, pour tuer des faisans, aussi gros que des coqs d'Inde, avec un panache blanc & noir sur la tête, il passa une grande Riviere, pour voir la vieille Ville de Vera-cruz. C'est un réduit de Pêcheurs, dont les maisons ne sont que des cabanes, couvertes de feuilles & environnées de cannes. La Rivière étant remplie de crocodiles, comme toutes celles de la Nouvelle Espagne, on assura Careri, que les chiens de cette Contrée, qui veulent passer l'eau, aboyent d'abord dans un endroit de la rive, pour les y attirer tous, & vont promptement traverser la Rivière dans un autre (*m*).

Instinct singulier des chiens du Pays.

Il revint à Vera-cruz, chargé de faisans, qu'il porta, le lendemain, chez le Gouverneur, en allant dîner avec lui, & qui firent beaucoup d'honneur à son adresse. Dans une autre chasse, il visita la Ferme de *Saint Jean*, où, malgré l'aridité du terroir, on trouve un Jardin rempli de diverses sortes de fruits, & un petit Bois plein d'oiseaux & d'animaux sauvages. Un autre jour, ayant pris pour guide un Mulâtre, qui le conduisit dans un Bois voisin de la Rivière, il y fit tomber un sanglier: mais l'imprudent Mulâtre, courut aussi-tôt sur cet animal, & le saisissant par un pied, sans autre précaution, il en fut dangereusement blessé. A l'observation commune, que les sangliers de l'Amérique ont sur l'échine, à neuf ou dix pouces de la queue, une espèce de nombril, Careri ajoûte qu'ils ne jettent aucun excrément par cette partie, mais qu'il en sort une si mauvaise odeur, que si elle n'est pas coupée aussi-tôt qu'ils sont morts, elle infecte toute la chair, de manière à n'en pouvoir manger. Il revint le même jour, couvert de *Garapattas*, espèce de vermine, qui se trouve dans les Bois, & qui, s'attachant aux habits, s'insinue si loin dans la chair, qu'il faut beaucoup de peine & d'habileté pour les en tirer.

Observations sur les sangliers.

Les moindres circonstances qui regardent une Ville aussi célèbre, mais aussi peu connue dans nos Relations, que Vera-cruz, lui paroissent importantes. Il visita tous les Couvens. Celui des Péres de la Merci, quoique peu distingué par ses édifices, offre un très beau clocher. Celui de Saint François mérite quelque attention par la grandeur de ses Dortoirs. Celui des Dominiquains est fort pauvre. Les Augustins sont aussi d'une pauvreté, qui ne leur a point encore permis de se bâtir une Eglise.

Particularités que Careri apprend sur le Mexique.

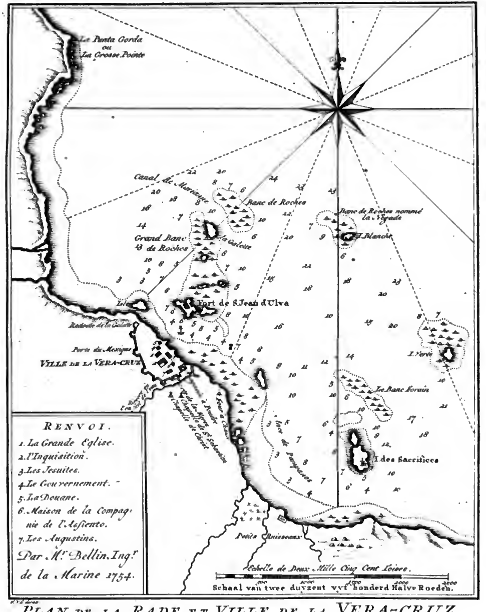
Enfin, Careri observe que ce fut au Port de l'ancienne Vera-cruz, que Fernand *Cortez*, premier Conquérant de la Nouvelle Espagne, aborda sous les auspices de Charles-Quint, le Jeudi-Saint de l'année 1519. Il se croit obligé, dit-il, de rapporter quelques particularités, dont la connoissance s'est conservée de pére en fils, dans cette Région, & qui sont tirées de quatre Lettres de Cortez, dont il vit les copies à Mexico, entre les mains de Dom Charles *Siguenza* (*n*).

Comment Fernand Cortez y fut envoyé.

Le Gouverneur de l'Isle de Cuba, qui avoit été découverte par Colomb,

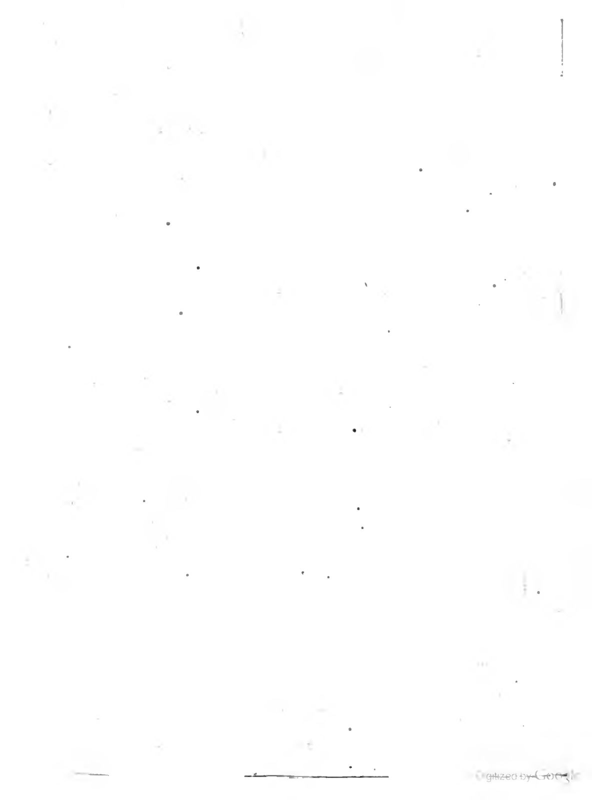
(*m*) Pages 234 & précédentes.

(*n*) C'est la singularité de cette source, & le mérite que Careri se fait de l'avoir consultée, qui fait donner place ici, à ce fragment historique, pour faire honneur à son Journal. Les mêmes événemens paroîtront avec plus d'éclat dans un autre lieu, d'où l'on renverra ici pour les différences.



PLAN DE LA RADE ET VILLE DE LA VERA-CRUZ.
Située par 19. deg. 10 min. de Lat. Sep. et 100 d. 15 m. à l'Occid. de Paris.

GRONDTÉKENING VAN DE RHEEDE EN STAD LA VERA-CRUZ,
Op 19 gr. 10 min. Noorder Breedte, en 100 gr. 15 min. Westel: Lengte van Parys gelegen



GEMELLI CARERI. 1697.

lomb, dès l'an 1492, ayant fait reconnoître plusieurs fois les Côtes de la Terre-ferme de l'Amérique, sans y avoir pû former d'établissement, résolut d'employer, à cette entreprise, des forces capables d'en assurer le succès. Il fit partir, le 15 Novembre 1519, Fernand Cortez, avec une Flotte de dix Vaisseaux. Ensuite il voulut lui en ôter le Commandement, & l'ordre fut donné de s'assurer de sa personne: mais Cortez, aimé de cinq cens huit Soldats, & de cent neuf Matelots, qui composoient son Armée, triompha des artifices de ses Ennemis.

Son premier exploit fut la prise du Village de *Tabasco*. Elle ne se fit pas sans résistance, quoique les Indiens, qui n'avoient pas encore vû de chevaux, s'imaginassent que le cheval & le cavalier n'étoient qu'un seul Monstre. Cortez se rendit à *Saint Jean d'Ulva*, où toutes ses Troupes débarquèrent le Vendredi Saint. De-là vient le nom de Vera-cruz, qu'on a donné à cette Place. Les Espagnols y passèrent quelques mois, sans pouvoir surmonter les oppositions des Indiens. Mais Cortez prenant la résolution de mourir ou de vaincre, fit détruire tous ses Vaisseaux, pour faire perdre à ses gens toute espérance de retraite, & leur faire connoître qu'ils ne devoient attendre leur salut que de leurs épées. Il partit, le 15 d'Août, avec quatre cens Soldats, apres avoir laissé, à Vera-cruz, une Garnison capable de la défendre. Le hasard, qui paroît avoir été son seul guide, le conduisit dans la Province de *Tlascala*. Il en combattit plusieurs fois les Habitans. Ses Soldats guérissoient leurs blessures & celles de leurs chevaux, avec de la graisse tiree des intestins de leurs Ennemis. Ces Barbares, épouvantés, demandèrent enfin la paix. Ce fut pendant la Négociation qu'on vit arriver quatre Députés, de la part de l'Empereur *Montezuma*, pour faire des complimens aux Espagnols, & leur offrir un Tribut, à condition qu'ils n'avançassent point jusqu'à sa Capitale. Cortez entra, dans Tlascala, le 23 de Septembre, accompagné des Caciques du Pays. Ces Seigneurs, après l'avoir reçu dans leur principal édifice, lui offrirent leurs filles, & mirent en liberté un grand nombre d'Esclaves qu'ils engraissoient dans leurs Prisons, pour les sacrifier à leurs Idoles. Bientôt Montezuma, n'étant pas rassuré par une paix à laquelle il n'avoit pas eu de part, envoya de nouveaux Ambassadeurs, avec de riches présens, en or & en pierres précieuses, tandis que les Caciques de *Chiolula* s'efforcèrent de gagner la confiance des Espagnols. Mais Cortez, informé de l'ordre que ces Caciques avoient de le trahir, en fit tuer un très grand nombre. Une exécution si sanglante augmenta les allarmes de Montezuma. Il envoya, au Vainqueur, une troisième Ambassade, pour justifier ses intentions, & pour offrir un Tribut perpétuel à l'Espagne, avec de grands présens pour Cortez, s'il vouloit promettre de ne pas entrer dans la Capitale. Cette Ville étoit alors dans une étrange confusion, qui venoit autant de la disette des vivres que de l'approche de ses Ennemis. Cortez persistant dans le dessein d'y marcher, traita les Ambassadeurs Mexiquains avec beaucoup de hauteur. Alors Montezuma, sentant la nécessité de fléchir, envoya, au-devant de lui, *Cacamatzia*, son propre Neveu, Seigneur de *Tescuco*, & quantité d'autres personnes de distinction. Cortez continua de s'avancer avec eux, par *Iztapalapa*, jusqu'à la chaussée de Mexi-

Ruse qu'il employe pour animer ses gens.

Il entre dans Tlascala.

Montezuma vient au-devant de lui.

GEMELLI CARERI. 1697.

Mexico, où *Coadlavacca* & *Cuyoacan*, les plus proches Parens de l'Empereur, vinrent le recevoir avec beaucoup de pompe. Ils furent bientôt suivis de Montezuma même, qui sortit de sa voiture, aussi-tôt qu'il apperçut le Général Espagnol. Cortez lui rendit le meme devoir, & lui fit présent d'un collier de fausses perles. Après quelques autres complimens, Montezuma prit le parti de se retirer: mais il laissa ordre, aux pricipaux Seigneurs de sa suite, de conduire le Général au Palais d'*Axayaca*, son Père, qui contenoit ses Idoles & son Trésor, & de faire préparer des Quartiers pour les Troupes Espagnoles. Il ne fit pas difficulté de se trouver encore dans la Cour de ce Palais, pour le recevoir; & lui ayant fait présent d'un collier d'or, il ordonna que tous ses gens fussent traités avec autant de civilité que d'abondance. Les Lettres de Cortez rapportent cet événement, au huitième jour de Novembre. L'Empereur du Mexique étoit âgé d'environ quarante ans. Il avoit la taille belle, le teint brun, & l'air gai. Ses cheveux étoient courts, sa barbe noire & peu épaisse. Les Espagnols admirèrent sa magnificence. Lorsqu'il alloit au Temple, il portoit, à la main, une baguette, moitié or & moitié bois. Les Seigneurs & les Officiers de sa Cour lui composoient un cortège, d'une richesse éblouissante, & deux des principaux portoient, devant lui, des masses d'or, pour symbole de sa justice. Un jour Cortez, qui le voyoit aller à ses exercices de Religion, eut la curiosité de voir ce grand Temple, où l'on montoit par cent quatorze degrés. Montezuma le reçut avec de grandes marques d'affection. Il lui fit voir, de la cime, toute la Ville, dont la plus grande partie étoit alors inondée, & dans laquelle on n'entroit que par trois chaussées, qui avoient des ponts-levis d'espace en espace. Il lui montra aussi le Temple de deux Frères, qui faisoient l'objet particulier de l'adoration des Mexiquains; *Huycilobos*, Dieu de la Guerre, & *Tezcatepuca*, Dieu de l'Enfer. La puanteur y étoit extrême, par la quantité d'hommes qu'on y immoloit continuellement.

Entrée de Cortez dans Mexico.

Portrait de Montezuma.

Temple qu'on lui fait voir.

Dieux de la Guerre & de l'Enfer.

QUELQUES Espagnols cherchant un endroit commode, pour en faire une Eglise, trouvèrent, dans un appartement du Palais d'Axayiaca, une porte qui paroissoit nouvellement murée. Ils l'ouvrirent. Elle les conduisit dans plusieurs chambres, qui contenoient une immense quantité d'or & de bijoux. Cortez fit refermer cette porte, sans avoir touché au Trésor. Il étoit résolu de s'assurer de l'Empereur même; mais le petit nombre de ses Troupes lui faisant craindre quelque fâcheuse révolution, il vouloit se concilier l'affection du Peuple par ces ménagemens affectés.

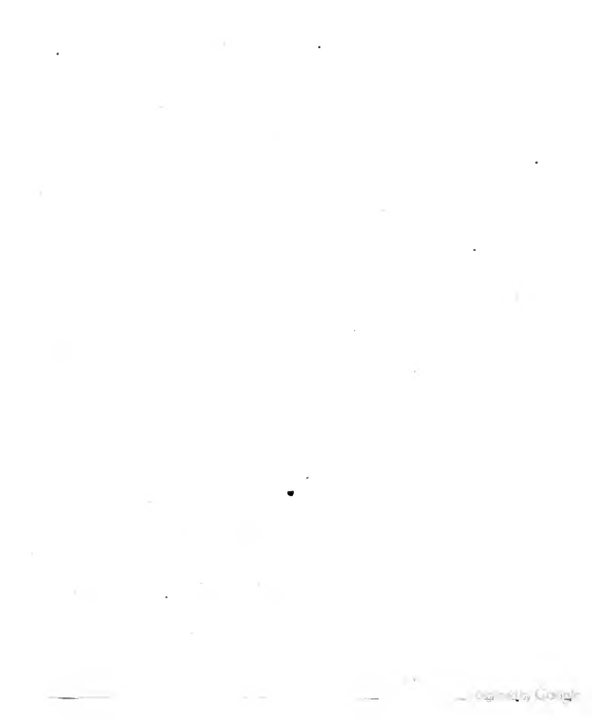
Trésor que Cortez épargne.

ON apprit, dans le meme tems, que les Indiens avoient tué, à la Veracruz, un Officier Espagnol, nommé Jean *de Escalante*, & quelques Soldats de la même Garnison. Cette nouvelle parut relever leur courage, en leur faisant reconnoître que ces redoutables Etrangers, auxquels ils avoient donné jusqu'alors le nom de *Teuiis*, ou de *Dieux venus de l'Orient*, étoient sujets à la mort comme les Habitans du Mexique. Cortez jugea qu'il étoit tems d'exécuter son dessein. Il se rendit au Palais de Montezuma, sans autre suite que cinq de ses plus braves Officiers. Là, sous le prétexte d'une conférence sécrette, il eut l'adresse d'éloigner ceux de ce Prince; & lorsqu'il se vit seul avec lui, non-seulement il lui reprocha fiérement d'avoir

Comment il se saisit de la personne de Montezuma.

J. V. Schley direx.

GRAND TEMPLE DE MEXICO. ‖ GROOTE TEMPEL VAN MEXICO.



voir manqué de foi aux Espagnols, mais il lui déclara que son dessein étoit de le tenir Prisonnier, pour s'assurer de sa parole; & tirant l'épée, il le menaça de la mort, au moindre signe de résistance. Ce malheureux Monarque s'humilia jusqu'à s'excuser. Il promit toutes sortes de satisfactions. Il offrit, pour ôtages, son fils & deux de ses filles. Mais, Cortez ayant repliqué que sa personne étoit nécessaire à la sûreté des Espagnols, la vûe des cinq Officiers, qui s'approchèrent aussi l'épée à la main, & les exhortations de l'Interpréte, qui l'allarmèrent sérieusement, pour sa vie, le déterminèrent à prendre, sans bruit, une voiture fermée, dans laquelle il se laissa conduire au Palais d'Axayiaca, où il fut enfermé sous une bonne garde. Cortez ne laissa pas d'y admettre les Seigneurs, & d'autres Indiens. Ils entroient dans la chambre de leur Maître, les yeux baissés, & tournant la tête, pour éviter d'en être vûs en face. Ils s'inclinoient trois fois devant lui. Ensuite, après avoir fini leurs complimens ou leurs affaires, ils sortoient avec les mêmes marques de respect ou de terreur. Careri n'explique point si c'étoit l'ordre de Cortez, qui les tenoit dans cette contrainte.

On lui amena quatre des Indiens qui avoient tué Escalante. Il les fit brûler vifs; & pendant l'exécution, il fit mettre les fers aux pieds à Montezuma, qui, sans paroître sensible à cette indignité, demanda un jour la permission d'aller à la chasse, &, dans une autre occasion, celle d'aller au Temple, pour ôter, à ses Sujets, l'idée qu'il fût Prisonnier. Cortez y consentit; mais en lui donnant une garde de cent cinquante Soldats, & le menaçant de la mort s'il arrivoit quelque soulevement de la part du Peuple.

Massacre de plusieurs Princes.

Cacamatzia, Neveu de l'Empereur, & Roi de Tescuco, ne pouvant être trompé sur le misérable état de son Oncle, entreprit de s'élever sur le Trône Impérial, & communiqua son dessein aux Princes d'*Iztapalapa*, de *Tacuba* & de *Cuyoacan*, Neveux de Montezuma, comme lui. Mais leur complot fut heureusement découvert; & l'Empereur même ayant demandé qu'ils fussent tous arrêtés, les Espagnols saisirent ardemment cette occasion d'augmenter leur puissance, en feignant d'exécuter ses ordres. Lorsque ces quatre Princes furent Prisonniers, Cortez ne différa plus à presser ouvertement Montezuma de faire hommage au Roi d'Espagne. Il lui laissa néanmoins la liberté de délibérer sur cette proposition, avec les principaux Caciques. Mais ses mesures lui répondoient de la résolution du Conseil, qui fut exécutée avec beaucoup d'éclat, & dans la meilleure forme; quoique pendant cette cérémonie, l'Empereur, & tous les Princes ses Vassaux, ne pussent retenir leurs larmes. Cortez, qui les vit affecter imprudemment de faire parade de leur or, voulut sçavoir d'où ils tiroient tant de richesses. Quelques Officiers Espagnols furent conduits dans trois lieux différens, d'où ils rapportèrent quantité d'or en poudre, que les Indiens avoient recueilli du sable de leurs Rivières, & Montezuma ne se fit pas presser, pour céder, à ses nouveaux Maîtres, tout le Trésor de son Pere, qui étoit renfermé dans l'appartement que les Espagnols avoient eu la modération de respecter. Tout l'or fut fondu en lingots, & produisit la valeur de six millions de piastres, dont on leva un cinquième pour le Roi.

Hommage rendu à l'Espagne.

Partage de l'or des Mexiquains.

GEMELLI CARERI. 1697.

Roi. Cortez en prit un autre cinquième, & tout le reste fut partagé entre les Soldats.

MONTEZUMA, qui ne voyoit plus de sûreté que dans une dépendance absolue, offrit, à Cortez, une de ses filles en mariage. Ce fier Conquérant l'accepta, mais à condition que le même jour on mettroit, dans le grand Temple de Mexico, un Crucifix & l'Image de la Vierge. Cette Loi parut dure à la Nation. Cependant, les Espagnols obtinrent, du moins, une partie du Temple, séparée de celle qui contenoit les Idoles, & la Messe y fut célébrée publiquement. Les Prêtres des deux principales Divinités Mexiquaines, se voyant menacés de leur ruine, eurent la hardiesse d'exhorter le Peuple à prendre les armes. Il se forma un parti si puissant contre les Espagnols, que Montezuma, lié désormais avec eux par les mêmes intérêts, leur conseilla de sortir de la Ville, avant que les Rebelles eussent achevé de s'y rassembler. Cortez commença peut-être à se repentir d'avoir fait briser sa Flotte. Il s'efforça d'appaiser les Prêtres par la médiation de l'Empereur, qui demanda du tems pour faire construire trois Vaisseaux, sur lesquels il fit entendre que les Espagnols étoient disposés à s'embarquer.

Les Prêtres exhortent le Peuple à la guerre.

TELLE étoit leur situation, lorsque Diego *Velasquez*, Gouverneur de Cuba, apprenant que Cortez avoit envoyé de riches présens à la Cour d'Espagne, sans l'en avoir informé, mit en Mer une Flotte de dix neuf Vaisseaux, montés de quatorze cens hommes & de vingt pièces de canon. Il en donna le Commandement à Pamphile de *Nervaez*, auquel il joignit un Auditeur, qui devoit faire l'office de Médiateur entre Cortez & lui. A peine cette Flotte eut jetté l'ancre dans le Port d'Ulva, que Montezuma en reçut avis, des Indiens de la Côte, qui la lui portèrent dépeinte sur la toile de Maghey. Il se hâta d'envoyer à Nervaez un riche présent d'or, d'étoffes & de vivres, par le conseil de Cortez même, qui n'attendoit du secours que d'une Armée de sa Nation. Mais Nervaez déclara, aux Députés de l'Empereur, que Cortez & ses Soldats n'étoient que des Déserteurs de l'Espagne, & des Rebelles, dont il avoit ordre de se saisir, pour le délivrer de sa prison. Cortez ayant reçu cette nouvelle de Montezuma, qui l'en croyoit informé avant lui, tint conseil avec ses Officiers, & se hâta d'écrire à Nervaez. Il lui représentoit que pour l'honneur de leur Patrie & pour le service du Roi, il ne devoit pas seconder la fureur d'un Peuple, prêt à se soulever, ni penser à délivrer Montezuma, dont l'emprisonnement faisoit l'unique sûreté des Espagnols. Il offroit enfin de lui remettre tout ce qu'il avoit conquis, & de se retirer dans une autre Province. Loin d'écouter des propositions si justes, Nervaez mit dans les fers l'Auditeur, qui sembloit les approuver, & marcha vers Mexico avec toutes ses Troupes. A son approche, Cortez laissa Pierre d'*Alvarado* & quelques Soldats, pour la garde de Montezuma & du Fort. Il demanda du secours aux Caciques de Tlascala, dont il avoit eu la prudence d'entretenir l'amitié; & marchant contre Nervaez, avec le reste de ses forces, & six mille Indiens armés de piques, il se promit la victoire, de la justice de sa cause autant que de son courage. Il arriva le soir à une lieue de *Sempoalla*, où Nervaez étoit campé sans défiance. Après avoir encoura-

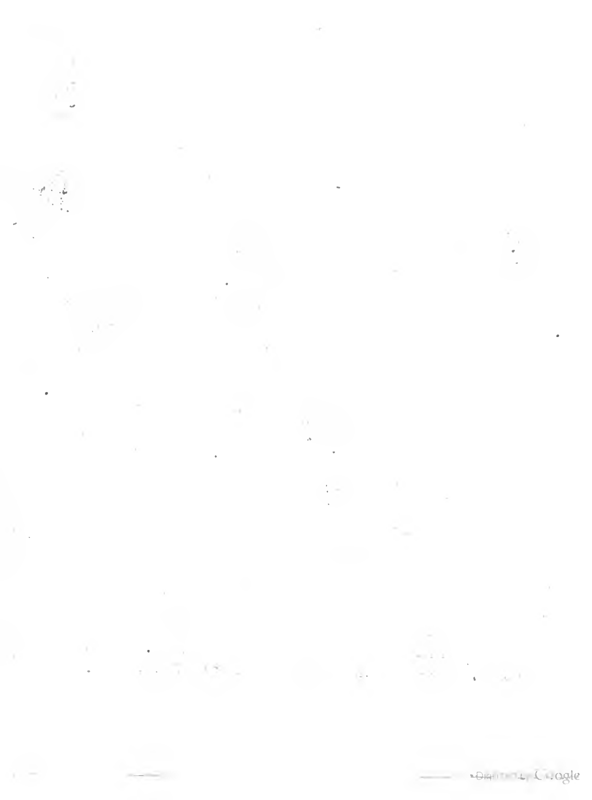
Obstacles de la part des Espagnols mêmes.

Cortez les surmonte.

gé



MARINA et



gé ses gens, il passa, dans la plus grande obscurité de la nuit, un ruisseau, dont ses Ennemis croyoient s'etre fait une barrière. Il les surprit, il les défit entièrement; & ponr comble de bonheur, il se saisit de Nervaez & de toute l'artillerie. Une victoire si complette lui devint encore plus avantageuse par ses suites. Les vaincus lui prêtèrent serment de fidélité. Il se saisit dès dix-neuf Vaisseaux; & tous les Espagnols se trouvant réunis sous ses ordres, à l'exception du seul Nervaez, qu'il laissa, sous une bonne garde, dans Vera-cruz, il envoya la Flotte de divers côtés, pour faire de nouvelles conquêtes.

Soulevement de Mexico.

Mais, au milieu de son triomphe, il apprit que Mexico s'étoit soulevé, & qu'Alvarado, serré de près dans le Fort, avoit besoin d'une prompte assistance. La nécessité de conserver ce poste le fit partir aussi-tôt avec treize cens hommes de pied, environ cent chevaux, & deux mille Indiens de Tlascala. Il entra dans Mexico, le 24 de Juin 1520. Montezuma demanda la liberté d'aller au-devant de lui, & ne s'attendoit qu'à se voir caressé d'un Vainqueur, qui avoit accepté la qualité de son gendre. Mais la correspondance, qu'il avoit entretenue avec Nervaez, étoit un crime que les Espagnols ne lui avoient pas pardonné. Cortez refusa de lui parler, dans la Cour du Palais, où ce Prince s'étoit avancé pour le recevoir. Un affront si sanglant lui fit oublier la foi qu'il avoit jurée. Il fit investir le Palais, par un grand nombre d'Indiens armés de flèches & de frondes, & mettre le feu au Quartier de Cortez, qui n'eut pas peu de peine à l'éteindre. Tous les Espagnols se retirèrent en bon ordre dans leur Fort, mais le combat ayant recommencé le jour suivant, il se virent en danger d'être accablés par la multitude. L'attaque dura plusieurs jours avec tant de chaleur, qu'appréhendant de manquer bientôt de vivres & de munitions, ils résolurent de demander la paix. Cortez envoya un Religieux Espagnol à Montezuma, pour le supplier, en faveur de leur alliance, d'arrêter la fureur de ses Sujets, avec promesse de sortir sur le champ de Mexico. Cette grace lui fut d'abord refusée. Cependant la bonté de l'Empereur prévalut sur son ressentiment, & lui fit donner ordre aux Combattans d'abandonner les armes. Il étoit alors dans une galerie découverte, d'où le Peuple pouvoit entendre sa voix: mais plusieurs Caciques, s'approchant aussi-tôt de sa personne, lui déclarèrent qu'il ne méritoit que l'indignation de ses Sujets, & que les Mexiquains, voulant la ruine entière des Espagnols, avoient fait choix d'un autre Empereur. A peine eurent-ils fini cette impérieuse déclaration, que le malheureux Montezuma se vit couvert d'une grêle de flèches & de pierres, dont il reçut plusieurs blessures mortelles, qui terminèrent bientôt son règne & sa vie.

Mort de Montezuma.

Cortez se promit quelque avantage de cette révolution. Il fit de nouvelles propositions de paix aux Rebelles, sans autres conditions que la liberté de sortir de Mexico; & pour les toucher apparemment, par quelques marques de zèle pour leur Nation, il les fit exhorter à donner la Couronne au fils de Montezuma, comme le seul moyen d'éviter les troubles dont ils étoient menacés sous le règne d'un Usurpateur. Mais, pour unique réponse, ils tombèrent le lendemain avec tant de furie, sur les Espagnols, qu'ils en tuèrent un grand nombre. Cortez en tira vengeance, par une

sortie,

GEMELLI CARERI. 1697.

Cortez est forcé de se retirer.

sortie, dans laquelle il mit le feu à la Ville, après avoir massacré des milliers d'Indiens. Ensuite, desespérant de résister à tant d'Ennemis, il prit la résolution de sortir de Mexico, à la faveur des ténèbres. Sa première démarche fut de faire tuer tous les Parens de Montezuma, & d'autres Princes, qu'il retenoit Prisonniers. Il fit le partage de tout l'or qu'il avoit rassemblé; & le 10 de Juillet, à l'entrée de la nuit, il sortit du Fort avec tous ses gens, qui portoient un pont de bois, pour traverser plusieurs Canaux, dont les ponts avoient été rompus. Les Ennemis s'apperçurent, à minuit, qu'il passoit sur les digues. Ils l'attaquèrent si vigoureusement, qu'ils lui tuèrent environ deux cens hommes. Alvarado, quoiqu'appésanti par quelques blessures, évita de tomber entre leurs mains, en faisant un saut extraordinaire, qui a fait nommer cet endroit jusqu'aujourd'hui, le *Saut d'Alvarado*. Cortez, après avoir passé le dernier pont, se rendit à *Tacuba*, où loin d'obtenir une retraite, il trouva les Habitans armés contre lui. Il fut obligé de prendre des chemins écartés, avec le secours des Guides de Tlascala, & sans cesse poursuivi par un Corps d'Indiens, qui cherchoient à le surprendre dans l'obscurité. Un Temple, près duquel il arriva, lui parut propre à recevoir quelques fortifications, pour y faire panser commodément ses Blessés. On y a bâti, dans la suite, l'Eglise de *Nôtre-Dame de los Remedios*. Cette nuit fut nommée *la nuit triste*, en mémoire du massacre, surtout de ceux qui avoient plutôt pensé à défendre leur or que leur vie. On continua de se retirer, en faisant face aux Mexiquains: mais la Bataille, qui se donna le 14, proche d'*Otumba*, coûta tant de monde aux Espagnols, que dans la revûe qu'ils firent, le jour suivant, ils ne se trouvérent qu'au nombre de quatre cens quarante. Ce petit Corps fut bien reçu à Tlascala, quoique les Indiens auxiliaires fussent réduits à douze cens hommes.

Embarras de sa fuite.

QUAUHTIMOC, proche Parent de Montezuma, étoit monté sur le Trône par les suffrages des Conjurés. Il rappella tous les Guerriers du Mexique, pour établir sa domination, sans paroître inquiet des résolutions de Cortez, qu'il crut assez humilié par sa fuite. Cependant l'Armée Espagnole se trouva renforcée de cent quarante hommes, venus de la Rivière de *Panuco*, sur laquelle ils avoient tenté inutilement de s'établir. Cortez prit le parti d'envoyer quelques Officiers, en Espagne, & dans les Isles de la dépendance de cette Couronne, pour solliciter du secours, & pour se procurer des chevaux. Il lui vint en même tems, de Vera-cruz, quelques Avanturiers Espagnols, amenés par des espérances de fortune, qui le mirent en état de marcher vers Tescuco; & les Caciques de Tlascala, moins attachés à sa Nation qu'à sa personne, lui rassemblérent un Corps de dix mille Indiens. Ces secours imprévus le firent avancer avec un air de triomphe. Le Prince de Tescuco ne balança point à le recevoir & lui fit présent d'un Etendart d'or. Quelques jours après, il vit son Armée grossie d'une autre recrue d'Espagnols, qui etoient arrivés dans un Vaisseau particulier. Avec des forces si nombreuses, il commença par subjuguer tous les environs de Mexico, dans le dessein de s'approcher du Lac par les Canaux, & d'entreprendre le Siège de cette Ville. Une revûe générale, qu'il fit le jour de la Pentecôte, lui fit trouver neuf cens vingt-huit Espagnols, & plus de vingt

Les Espagnols sont renforcés.

Ils retournent à Mexico.

vingt mille Indiens, ſans y comprendre ceux qui ſuivoient l'Armée, dans l'eſpérance du butin. Il prit cent cinquante hommes de ſa Nation, qu'il diſtribua ſur des Barques de douze Rameurs. Le reſte fut partagé en neuf Compagnies, dont il fit trois Corps, commandés chacun par un Officier de confiance. Huit mille Indiens de Tlaſcala reçurent ordre d'aller faire le Siège d'Iztapulapa, de Cuyoacan & de Tacuba, pour ſe faciliter les moyens de rompre l'Aqueduc de *Chapultepech*, qui fournit Mexico d'eau. Cortez ſe mit lui-même ſur une Barque; & dans pluſieurs courſes, qu'il fit ſur le Lac, il détruiſit quantité de Canots Indiens. Il délivra Gonſalve de *Sandoval*, qui ſe trouvoit environné d'un grand nombre d'Ennemis; & l'ayant envoyé à *Tepeaquilla*, pour ſe rendre maître de la chauſſée, qu'on nomme aujourd'hui *Nôtre-Dame de Guadaloupe*, il réſolut d'entreprendre férieuſement le Siège de Mexico.

Exploits de Cortez.

Les Eſpagnols ne purent d'abord avancer beaucoup, parcequ'ils perdoient, la nuit, tout le terrein qu'ils avoient gagné pendant le jour. Dans une Ville, dont toutes les maiſons étoient environnées d'eau, les Habitans profitoient des ténèbres, pour ouvrir des foſſés, où leurs Ennemis ſe précipitoient, ſans ſe défier du malheur par lequel ils étoient attendus. Cortez ouvrant les yeux ſur la diminution de ſes Troupes, & ſur le danger du retardement, ſe détermina tout d'un coup à pénétrer dans Mexico. Il diviſa ſes gens en trois petits corps, pour les faire entrer par trois endroits différens; & ſe mettant lui-même à la tête du premier, il marcha juſqu'à la place de *Tlateluco*, qui étoit alors la plus grande de la Ville, & qui eſt aujourd'hui le Couvent des Cordeliers. Mais ſon ardeur l'ayant emporté trop loin, ſur une chauſſée où les Indiens l'avoient attiré en fuyant, il s'engagea ſi malheureuſement dans la boue, qu'il y fut bleſſé, & que ſoixante de ſes Soldats y furent faits Priſonniers. Les deux autres corps n'eurent pas plus de ſuccès. Après avoir eſſuyé long-tems les fléches & les pierres des Indiens, qui les accabloient également, de leurs Canots, par eau, & par terre du haut de leurs maiſons, ils revinrent extrêmement maltraités. Les Priſonniers furent immolés à l'Idole Huycilobos, & leurs corps abandonnés aux bêtes ſauvages; à la réſerve des bras & des jambes, que les Mexiquains réſervoient pour les manger. Ils en écorchoient auſſi le viſage & la barbe, pour ſe faire une eſpèce de maſque, de cette peau, dans leurs Fêtes ſolemnelles.

Siège de Mexico.

Après des pertes ſi difficiles à réparer, les Auxiliaires de Tlaſcala, de Teſcuco & de quelques autres lieux, ſe retirèrent dans leurs Cantons; & les Eſpagnols demeurèrent ſeuls à la garde des poſtes, dont ils s'étoient ſaiſis. Les uns s'occupoient à remplir les foſſés de terre & de bois, pour ſe faire un paſſage, & les autres veilloient autour d'eux pour les ſoutenir; tandis que ceux qui étoient dans les Barques employoient tous leurs efforts à rompre les eſtacades, dont les Mexiquains avoient bouché leurs canaux. Ces travaux, pouſſés nuit & jour avec une ardeur infatigable, avancèrent aſſez heureuſement pour ranimer les Troupes de Tlaſcala & de Teſcuco. Elles revinrent au ſecours des Eſpagnols. Mais Cortez ne ſe laſſoit pas de propoſer la paix. Il députa quelques Priſonniers au nouveau Monarque, pour renouveller des offres, qui avoient été vingt fois rejettées. Enfin, n'eſpé-

Cortez eſt abandonné de ſes Alliés.

GEMELLI CARERI. 1697.

n'espérant plus rien de la douceur, & voyant ses forces rétablies par le retour de ses Alliés, il fit attaquer la Ville de trois côtés; & joignant l'exemple à ses ordres, il pénétra lui-même jusqu'au grand Temple, sur lequel il arbora ses Etendarts. Les trois corps se réunirent dans le même lieu, après avoir fait, pendant deux jours, des prodiges de hardiesse & de valeur. Les Habitans, & l'Empereur même, se virent forcés de se retirer dans la partie de la Ville, où les maisons étoient environnées des plus larges canaux. Mais, dans le passage, il en périt un grand nombre par les armes à feu des Espagnols, qui s'étoient mis en bataille dans la grande place de Tlateluco.

Il pénétre dans la Ville.

Fureur des Indiens.

CORTEZ reçut, dans le même-tems, de la poudre & d'autres munitions, par un Vaisseau nouvellement arrivé d'Espagne. Cet accroissement de forces, & la confusion de ses Ennemis, ne l'empêchèrent point de leur faire proposer, encore une fois, la paix: mais après avoir paru délibérer, pendant une cessation d'armes de trois jours, ils fondirent avec plus d'emportement que jamais sur les Espagnols; & bravant la mort sous toutes sortes de formes, ils venoient la recevoir au bout du mousquet. Cortez jugea qu'on n'obtiendroit rien d'eux, aussi long-tems que l'Empereur se croiroit en sûreté dans son poste. Il détacha Christophe de Sandoval, pour l'assiéger avec les Barques. Cette résolution fut suivie d'un si prompt succès, qu'on regretta beaucoup de ne l'avoir pas exécutée plutôt. A peine l'Empereur vit approcher les Barques, que se defiant de la constance de ses Sujets, il se mit dans un grand Canot, avec ses femmes & ses meubles les plus précieux, pour s'échapper par le Lac. Mais Sandoval s'en apperçut. Il le fit suivre par la Barque de Garcie *Holguin*, qui le prit sans résistance & qui le conduisit à Cortez. On respecta ses trésors, & surtout ses femmes, pour lesquelles il paroissoit fort allarmé. Cortez étoit sur le haut du Temple, pour observer ce qui se passoit autour de lui. Lorsqu'on l'eut informé que l'Empereur étoit Prisonnier, il descendit, avec autant de surprise que de joye, dans la résolution de le traiter civilement, & de vaincre, s'il étoit possible, ce cœur farouche, par ses caresses & ses bienfaits. Mais il lui trouva moins de fierté que de douleur. „ Seigneur" lui dit ce malheureux Prince, en versant quelques larmes, „ j'ai fait mon devoir en „ défendant ma Ville & mon Peuple. Puisque la fortune m'a fait tomber „ entre tes mains, je te demande en grace de me tuer, de cette épée „ que tu portes. J'aime mieux la mort que la misérable condition qui m'at„ tend ". *Non*, lui répondit Cortez; *Tu as défendu ta Ville en Guerrier. Tu ne mérites que de l'estime & de l'honneur.* Il l'envoya, le même jour, avec de grandes marques de distinction, à Cuyoacan, sous l'escorte de Sandoval. Les Lettres, que Careri donne pour sa source, mettent ce grand événement au 13 d'Août 1521, après quatre-vingt-treize jours de Siège. Elles ajoûtent que l'Empereur Quauhtimoc n'étoit âgé que de vingt-quatre ans; qu'il avoit la taille belle, le teint brun, & le visage long (o).

L'Empereur est fait Prisonnier.

Gloire de Cortez.

CORTEZ prit, pour Armes, après cette Conquête, trois Couronnes, avec une

(o) Cortez le fit pendre ensuite, avec le Prince de Tacuba, son Neveu.

une bordure chargée de sept têtes de Rois. Aussi-tôt qu'il eut fait transporter tous les cadavres, dont les rues étoient remplies, son premier soin fut de faire donner la question au Seigneur de Tescuco, pour lui faire déclarer ses trésors, dont on n'avoit trouvé que la valeur de trois cens quatre-vingt-six mille piastres. Careri ne porte aucun jugement de cette action. Elle lui paroît, sans doute, effacée par l'attention de son Héros, à rebâtir la Ville & à la repeupler. Ensuite, pendant que ses Capitaines étendirent la domination Espagnole, dans les diverses parties du même Empire, il dépêcha deux Vaisseaux, en Espagne, pour offrir, au Roi, un présent de deux millions deux cens mille piastres, en plaques ou en lingots d'or, avec toute l'Anti-chambre du trésor de Montezuma, & pour obtenir le Gouvernement de la belle Région, qu'il avoit conquise. Careri observe qu'il fit supplier le Roi de ne point envoyer de Jurisconsultes au Mexique, parcequ'il ne les croyoit propres qu'à fomenter les dissenssions des Habitans.

Les trésors qu'il envoye à la Cour d'Espagne, sont pris par les François.

D'Avila & *Quinonez*, chargés de cette députation, furent pris, aux environs des Isles Terceres, par un Corsaire François, nommé *Florin*. Quinonez mourut, dans la route, & d'Avila fut conduit, en France, avec ses trésors. Le Roi de France, à la vûe de tant de richesses qu'on lui apportoit, dit agréablement: „ l'Empereur Charles & le Roi de Portugal „ ont partagé, entr'eux, le nouveau Monde, sans m'en laisser une part: „ je voudrois qu'ils me fissent voir le Testament d'Adam, qui leur donne „ ce droit". D'Avila obtint la liberté de retourner en Espagne; & sur ses représentations, Charles-Quint accorda, pour Cortez, non-seulement le Gouvernement de la Nouvelle Espagne, mais la confirmation du partage qu'il avoit fait des trésors & des terres, entre les Conquérans, avec le plein pouvoir de faire les mêmes dispositions à l'avenir. Cortez continua d'envoyer, à ce Prince, de riches présens, entre lesquels on vante une coulevrine d'or & d'argent, nommée le *Phœnix* (*p*). Cependant, les accusations de ses Ennemis, & quelques recherches de sa conduite, qui passèrent à la Cour, le firent priver de son Gouvernement. Il se rendit en Espagne, où l'éclat de son mérite ayant eu plus de force que ses raisons, pour le justifier, il fut traité avec honneur. On lui donna le Marquisat *Del-valle*, qui vaut aujourd'hui soixante mille piastres de rente, avec la dignité de Capitaine Général de la Nouvelle Espagne, & de la Mer du Sud; & pour comble d'honneur, Charles-Quint le visita dans une maladie. Il retourna, dans la suite, aux Indes Occidentales, avec ordre d'y faire construire des Vaisseaux, pour entreprendre de nouvelles découvertes. On lui doit celle de la Californie, qui exposa sa vie à mille fâcheux accidens, & qui lui coûta plus de trois cens mille piastres. L'espérance de se faire payer de cette somme le conduisit en Espagne; mais loin de réussir dans ses pretensions, il reçut défense de retourner aux Indes, avant qu'on eût examiné sa conduite. Cette disgrace ne l'empêcha point d'accompagner Charles-

Sa disgrace.

Il découvre la Californie.

(*p*) On y lisoit ces trois Vers Espagnols:
Ave Nacio sin par,
Yo en serviros sin segundo,
Y vos sin ygual en el mundo.

(*q*) *Ibidem*, pages 291 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1697.

Sa mort.

les-Quint au Siège d'Alger; d'où revenant avec ce Prince, il mourut à *Castilleja de la Costa*, proche de Seville, le 2 de Décembre 1545, âgé de soixante & deux ans. Son Corps fut porté, suivant ses dernières dispositions, au Couvent des Cordeliers de Mexico. Cortez étoit de belle taille. Il avoit le teint brun, la barbe noire, & une cicatrice à la lévre inférieure (*q*).

CARERI, ne croyant pas ses informations moins singulières, sur les Conquêtes de François *Pizarre*, qui portoit, vers le même tems, la gloire Espagnole dans les parties Méridionales du nouveau Monde, en fait entrer, dans son Journal, un récit plus court. Rapportons-en quelques traits, pour lui faire honneur, encore une fois, de son travail & de ses lumières (*r*).

Circonstances que Careri recueille sur la Conquête du Pérou.

LES Espagnols, dit-il, firent voile de ce côté-là, dans le cours de l'année 1525, sous Pizarre & Jacques d'*Almagro*, qui avoient équipé deux Vaisseaux, avec le secours d'un Prêtre de Panama, nommé *Luqué*. Après mille lieues de navigation, ils prirent terre; & dans un combat, qu'ils eurent à soutenir sur le rivage, Almagro perdit un œuil. Ensuite, continuant leur voyage, ils arrivèrent dans un Pays couvert d'eau, où les Habitans vivoient sur des arbres, comme les cygognes. Pizarre passa de-là dans l'Isle *del Gallo*. D'Almagro l'y suivit peu de jours après; & s'étant avancés tous deux vers *Tangarara*, ils mirent à terre, près de *Tumbez*, Pierre de *Candia*, qui revint ébloui des richesses de cette Contrée. Pizarre engagea aussi-tôt son Associé à retourner à Panama; & s'embarquant, pour l'Espagne, avec sa participation & celle de Luqué, il y alla demander le Gouvernement des lieux, dont il se promettoit la conquête. Charles-Quint lui accorda les titres, non-seulement de Gouverneur, mais d'Adelantade & de Capitaine Général de la Nouvelle Castille & du Pérou. Il retourna aux Indes, avec ces honneurs, accompagné de Jean Gonsalve & de Ferdinand, ses frères: mais au lieu d'y recevoir les félicitations d'Almagro, il le trouva fort indigné que la Cour n'eût rien accordé pour lui. Cependant, ils armèrent ensemble une Escadre, dont Pizarre commanda deux Vaisseaux. Leur navigation fut heureuse jusqu'à Tumbez, où la tempête ne leur ayant pas permis d'aborder, ils se virent obligés de descendre dans un lieu qui appartenoit proprement au Pérou. Pizarre conquit d'abord l'Isle de *Puna*, peu éloignée de la Côte, & gouvernée alors par *Guascar Inga*, frère aîné, mais, ennemi mortel de l'Empereur *Atabaliba*, qui lui avoit enlevé la Couronne. Il s'efforça de gagner l'amitié de ce Prince: mais n'ayant pû lui faire agréer ses offres, il s'avança vers Tumbez, où le Gouverneur ne parut pas plus disposé à la paix. Pizarre descendit au rivage, dans l'obscurité de la nuit, passa la Rivière & mit les Indiens en déroute. Il laissa quelques Troupes dans ce lieu, qu'il nomma *Saint Michel*. Quelques Envoyés de la Cour l'étant venu menacer de la part d'Atabaliba, il répondit, civile-

Bonheur de Pizarre & d'Almagro.

(*r*) On doit sentir que ces informations particulières de Careri, ne méritent pas de trouver place entre les Relations authentiques, qui formeront le Recueil des Voyages aux Indes Occidentales, & qu'il y auroit néanmoins de l'injustice à les supprimer tout-à-fait.

civilement, qu'il ne pensoit qu'à lui offrir les services des Espagnols. Ensuite, ayant marché jusqu'à *Cuamalca*, il s'y fortifia, malgré la défense de ce Prince; avec l'attention néanmoins de lui envoyer deux Députés, pour lui demander, encore une fois, son amitié. La réponse, qu'il reçut, lui fit juger qu'il devoit se tenir prêt à combattre. En effet, Atabaliba se mit en marche avec toute son Armée. Il étoit porté dans une chaise d'or, garnie de plumes de perroquets. Sa tête étoit rasée, mais couverte d'un bonnet de laine cramoisie; & ses oreilles paroissoient à demi déchirées, par le poids des gros anneaux d'or qu'elles avoient à soutenir. Pizarre, dont l'orgueil ne connoissoit déja plus de bornes, lui envoya proposer de payer un tribut à l'Espagne. Cet outrage fit commencer aussi-tôt la guerre. Les Espagnols prévinrent leurs Ennemis, en fondant sur eux avec une impétuosité qui les effraya. Atabaliba fit en vain ses efforts pour les ranimer. Il fut abbattu lui-même de sa chaise d'or, & fait Prisonnier. Une victoire, qui coûta si peu, fit passer, dans un instant, d'immenses trésors entre les mains de Pizarre. L'Empereur offrit, pour sa liberté, une salle remplie de vases d'or & d'argent, que les Espagnols acceptèrent; mais ils ôtèrent ensuite la vie à ce malheureux Monarque, sollicités par Guascar, qui étoit aussi tombé dans leurs chaînes. Il ne fut pas traité plus favorablement que l'Empereur son frère. Aussi-tôt qu'il eut livré de grosses sommes, dont on étoit convenu pour sa rançon, il fut cruellement étranglé, en reprochant à Pizarre sa mauvaise foi, & demandant d'être mené Prisonnier à l'Empereur d'Espagne. Ainsi, sans répandre beaucoup de sang, une Région de mille trois cens lieues d'étendue, se trouva conquise par la mort des deux frères, & les armes Espagnoles ne rencontrèrent plus d'opposition.

Tragique fin des Conquérans.

Après ce récit, dont plusieurs circonstances manquent en effet aux anciennes Relations, Carreri donne, avec la même confiance, celui des cruelles divisions qui s'élevèrent entre les Pizarres, & de la mort tragique de tous ces avares Conquérans. Leurs guerres, dit-il, firent périr plus de cent soixante Capitaines, qui s'entr'égorgérent, avec une fureur sans exemple parmi les Nations qu'ils traitoient de barbares. Il n'admira pas moins que la fermeté d'un Ecclésiastique ait été seule capable de terminer ces sanglantes Tragédies. Gonsalve Pizarre étoit devenu Maître absolu du Pérou, par la mort de tous ceux qui pouvoient lui disputer le Gouvernement. Il avoit rejetté les Vicerois, envoyés par la Cour. Charles-Quint, irrité de cette insolence, fit partir, d'Espagne, Pierre *Gasca*, Prêtre, avec un pouvoir sans bornes, & des Blancs-signés pour toutes sortes d'occasions. Gasca, n'ayant pû se faire entendre par la douceur, livra bataille à Pizarre, battit ses Troupes, & le fit Prisonnier à *Xaquixaguana*, avec douze de ses principaux Partisans. Il fit juger cette troupe de Rebelles au dernier supplice, comme s'ils eussent pris les armes contre la personne même du Roi. Pizarre fut conduit, au lieu de l'exécution, sur une mule, les mains liées, & couvert d'un manteau. Sa tête fut portée à Lima, & placée sur une colomne, avec cette Inscription: „ C'est ici la tête du traître Gonsalve Pizarre, qui a livré bataille dans la Vallée de Xaquixaguana, contre l'Etendart royal, le Lundi 9 d'Avril 1548". Gasca, étant retourné en Espagne,

Un Prêtre finit les troubles.

GEMELLI CARERI. 1697.

pagne, présenta un million & demi de piastres à Charles-Quint, & fut nommé, pour récompense, à l'Evêché de Placentia (*s*).

Careri passe de Vera-cruz à la Havane.

CARERI s'embarqua, le 14 de Décembre. En faisant route par le Canal de l'Ouest, il observa que le Château est petit, & que le Gouverneur y est aussi mal logé que ses Soldats. On doit s'y garder de quantité de féches, dont il est environné; surtout pendant les vents du Nord, qui empêchent de sortir du Canal. Mais rien ne troubla la route de Careri, jusqu'au 29, qu'il entra dans le Port de la *Havane*. Il donne une légère idée de cette Ville. Elle est située, dit-il, dans une Plaine, à vingt-trois degrés vingt minutes de Latitude. Sa figure est ronde, dans un circuit d'une demie lieue, & ses murailles ne sont que de terre, du côté de l'Isle; mais elle est bien défendue du côté du Canal. On y compte environ quatre mille Habitans, Espagnols, Noirs, ou Mulâtres. La beauté singulière des femmes de la Havane, & la vivacité d'esprit, qui est le partage des hommes, en rendroient le séjour agréable, si les vivres n'y étoient toûjours d'une extrême cherté. Deux piastres suffisent à peine pour la dépense de chaque jour, surtout pendant que les Galions y sont à l'ancre. Quoique le climat soit assez temperé, le bled avoit cessé d'y croître depuis quelque-tems, sans qu'on en pût trouver la raison; & le pain, n'y venant que par Mer, se vend à fort haut prix. Mais on y supplée par une racine nommée *Jucca*, qui ne produit ni feuilles, ni semence, & dont il suffit de planter des morceaux pour les faire croître (*t*). La Ville a deux de ses faces sur les Ports, où les Vaisseaux peuvent mouiller fort près de la Terre. Sa principale défense consiste dans trois Châteaux, dont le premier, à la gauche du Canal, se nomme *del Morto*; le second, à droite, *la Punta;* & le troisiéme, *la Fuera.*

Idée de la Ville & du Port.

Embarquement des piastres, & bonne foi de ce Commerce.

CARERI se fit un spectacle agréable de l'embarquement des caisses de piastres. Celles du Roi en contenoient trois mille, & celles des Particuliers deux mille seulement. On faisoit monter la totalité à trente millions, dont la plus grande partie venoit de Porto-bello. La bonne foi, qui règne dans ce Commerce, mérite d'etre observée. Lorsque les Marchands sont convenus de prix, ils se délivrent mutuellement les ballots de marchandises & les caisses de piastres, sans inspection & sans compte, avec une confiance absolue pour les mémoires d'échange. On ouvre ensuite les ballots & les caisses, devant des Notaires établis; & s'il s'y trouve quelque chose de manque ou d'excédent, les Compagnies de Séville & de Lima en tiennent compte aux Particuliers. Careri fut informé que cette année même, la Compagnie de Lima avoit payé cinq mille piastres, pour diverses marchandises qui s'étoient trouvées de plus dans la Foire précédente.

La Persequida, Perle singulière & son histoire.

IL vit remettre, par le Père de *la Fuente*, Jésuite, au Maître *de la Plate* de l'Amiral, une Perle de soixante grains, & de la figure d'une poire, pour la présenter au Roi. Un Nègre, Esclave d'un Prêtre, l'avoit prise dans une Isle voisine de Panama; & son Maître en avoit refusé soixante & dix mille piastres du Viceroi du Pérou, sous prétexte qu'il vouloit la porter

(*s*) Pages 298 & précédentes. (*t*) Page 312.

porter lui-même à la Cour. En effet, il s'étoit rendu à Porto-bello, avec sa Perle, qu'il nommoit la *Persequida:* mais étant mort lorsqu'il se disposoit à s'embarquer sur les Galions, il en avoit chargé le Père de la Fuente, qui assura Careri qu'elle étoit plus grosse que la *Peregrina*, mais d'une moins belle eau. Le Nègre n'avoit eu que la liberté, pour récompense.

Deux fruits particuliers à la Havane.

Careri vit, à la Havane, deux sortes de fruits, qui ne croissent dans aucun autre lieu. L'un, qui a la figure d'un cœur, & qui se nomme *Guanavana.* Il est verd, en dehors, avec quelques pointes épineuses. L'intérieur est rempli de quartiers blancs, d'un goût véritablement aigre-doux. Son arbre n'est pas plus grand, que celui qui porte les ananas. L'autre, que les Espagnols appellent *Camitto*, ressemble à l'orange par le dehors; mais sa poulpe est blanche & rouge. La saveur en est douce. Les feuilles sont vertes d'un côté, & couleur de canelle au revers. Careri vit, dans les Montagnes de la Havane, des perdrix qui ont la tête bleue (*v*).

Perdrix à tête bleue.

Il donne un exemple remarquable, de l'esprit d'intérêt qui règne parmi les Officiers Espagnols. Avant le départ des Galions, le Capitaine de la *Marstronza* représenta, au Général, qu'il y avoit peu de sûreté pour la navigation, si la Flotte partoit aussi peu chargée que les Députés feignirent de le vouloir, pour suivre le Réglement du Conseil des Indes, qui portoit défense d'y charger aucune sorte de marchandises. Tous les Officiers de Marine, d'intelligence avec le Capitaine, s'assemblèrent là-dessus avec beaucoup d'affectation, & conclurent, en Juges intéressés, qu'il falloit remplir entièrement le fond de cale. Alors le Général fit déclarer solemnellement, aux Capitaines des Galions & aux Députés, qu'il étoit nécessaire, pour le service du Roi, que les Galions fussent beaucoup plus chargés; prétexte frivole, suivant Careri, mais dont tous les Officiers profitèrent avidement, pour faire transporter à bord quantité de marchandises (*x*).

Ruse des Officiers Espagnols pour leur intérêt.

La Flotte, ayant mis à la voile, au commencement de Mars, n'eut pas peu de peine à sortir du dangereux Canal de *Bahama*, auquel on donne quatre-vingt lieues de longueur, sur dix-huit ou vingt de largeur. Le reste de la navigation n'offrit que les accidens ordinaires, dans une route fort connue. Mais Careri observe, avec étonnement, qu'étant arrivé à trente-six degrés quatorze minutes, où l'on eut la vûe des Terres d'Espagne, neuf Pilotes, qui étoient sur les Galions, demeurèrent trois jours sans pouvoir distinguer de quelle Terre ils approchoient, & combien ils étoient éloignés de Cadix, leur Pays natal. Ils ne sortirent de cette incertitude, qu'après avoir rencontré un Vaisseau François, dont ils reçurent des instructions. La joye fut si vive alors, sur toute la Flotte, que le lendemain, en entrant dans la Baye, on salua, d'une décharge de l'artillerie, l'Image de *Nôtre-Dame de la Règle*, qui est honorée dans un Couvent voisin. De-là, laissant à gauche *Rota*, qui appartient au Duc d'*Arcos*, on mouilla dans *los Puntales*, cinquante-quatre jours après avoir quitté le Port de la Havane. „ L'arrivée d'une Flotte si riche fut un jour de triomphe „ pour

Ignorance de neuf Pilotes de cette Nation.

Arrivée de Careri à Cadix.

(*v*) Page 326. (*x*) Page 327.

GEMELLI CARERI. 1698.

„ pour les Habitans de Cadix. Elle leur fit oublier la perte de tant de millions, que le pillage de Carthagene avoit coûté à l'Espagne. Les toîts „ des maisons, & les clochers des Eglises, étoient couverts de drapeaux. „ Une foule innombrable de peuple faisoit retentir le rivage de cris de „ joye; & toutes les cloches servoient comme d'écho, à leurs acclamations (y)".

Idée générale de cette Ville.

CARERI donne, suivant son usage, une idée générale de cette Ville. Il la place à trente-six degrés trente minutes de Latitude, & son Port lui parut le plus fréquente de l'Europe; ce qui n'est pas surprenant, dit-il, si l'on considère, que tous les Navires, qui vont au Levant, aux Côtes d'Afrique, aux Indes Orientales & Occidentales, ou qui viennent des mêmes lieux, enfin, que tous ceux qui veulent passer du Détroit dans l'Océan, s'arrêtent ordinairement au Port de Cadix. La Ville est dans une Isle; car il y a, vers l'Orient, un Canal, qui joint les eaux de la Baye avec celles de la grande Mer, & que l'on passe sur un fort beau Pont. Sa figure est irrégulière; mais elle n'a pas plus d'une demie lieue de circuit, & Careri fut surpris qu'elle ne fût point entiérement fermée de murs. Dans une si petite étendue, elle contient d'immenses richesses. Ses Edifices sont assez beaux, mais ses rues sont mal alignées. L'Isle, qui n'a pas plus de trois miles de terroir, produit en abondance toutes sortes de viandes, de poissons, de fruits & d'excellens grains; ce qui n'empêche point que ces vivres mêmes n'y soient fort chers. On voit, à l'Orient de la Ville, un petit Château, qui se nomme *Sainte Catherine*; & dans la Baye, deux Forts, qui portent le nom de *los Puntales*; l'un sur l'Isle de *Mata-Gorda*, & l'autre proche de *Puerto-real*; tous deux environnés d'eau. Careri donne huit lieues de tour à la Baye. Les Habitations, qui ornent ses bords, & la multitude continuelle de Vaisseaux, dont les mâts ont l'apparence d'une forêt, forment, dit-il, une des plus agréables perspectives du Monde.

Isle où Cadix est située.

IL y vit arriver, dans l'espace d'un jour, plus de cent Bâtimens, qui venoient chercher l'argent des marchandises, que diverses Nations avoient envoyées dans les Indes. Ainsi la plus grande partie des trésors, qui viennent sur les Galions, entrent dans la bourse des Etrangers. Quelques jours après, il arriva trente-deux autres Navires, des seuls Ports de Hollande. Mais la satisfaction, que Careri trouvoit dans ce spectacle, fut troublée par les Lettres d'Italie, qui lui apprirent la mort d'un de ses frères, avec ce seul motif de consolation, que ce frère l'avoit institué son héritier (z). Il ne pensa plus qu'à retourner dans sa Patrie. Cependant, n'ayant pû refuser au Comte de *los Rios y Cordin*, de se rendre avec lui, dans sa Felouque, au Port de *Sainte Marie*, pour y saluer le Duc d'*Albuquerque*, Capitaine Général des Côtes d'Andalousie, il ne regretta point ce Voyage, qui lui fit voir une Ville plus grande & mieux bâtie que Cadix. Sainte Marie est située à l'Occident de la Baye, proche d'un Canal, qui s'étend deux lieues dans les Terres, jusqu'à la *Chartreuse de Xeres*; & la plûpart de ses Habitans sont des Marchands fort riches.

Careri hérite de son frère.

Port de Sainte Marie.

LE

(y) Pages 351 & précédentes. (z) Page 362.

Gemelli Careri. 1698.

Port de Saint Lucar.

Le Jeudi, premier jour de Juillet, Careri, partant de Cadix pour traverser l'Espagne, prit par *Saint Lucar de Barrameda*, autre Port, situé à l'embouchure du *Guadalquivir*, sur lequel il vouloit remonter à Seville. Comme il ne promet que ses principales observations dans cette route, rien n'oblige ici de les supprimer. Il compte deux lieues de Cadix à Sainte Marie; & trois, par terre, de Sainte Marie à Saint Lucar.

Route de ce Port à Seville.

„ Je m'embarquai, dit-il, sur le Guadalquivir, avant la fin du jour, „ & nous fîmes, jusqu'à minuit, six lieues, avec vent & marée. Cette „ Rivière est fort douce & n'a pas plus de cent pas de largeur. On „ arriva, le 2, au soir, à *la Puebla*, & bientôt ensuite à *Correa*; deux „ Villages situés sur la droite de la Rivière, à douze lieues de Saint Lu- „ car. Après avoir fait deux autres lieues, nous passâmes à *Geleves*, Vil- „ lage qui appartient au Duc de *Veraquas*. Une heure avant le jour, nous „ nous trouvâmes proche de la *Tour d'or*; & de-là, nous entrâmes dans „ Seville".

Observation de Careri sur Seville.

„ L'Idée que j'avois de cette Capitale de l'Andalousie, après avoir en- „ tendu répeter sans cesse, qu'on n'a rien vû de merveilleux, si l'on n'a „ pas vû Seville, me fit chercher, dès le même jour, à satisfaire ma curio- „ sité. On me conduisit d'abord au Cours. J'y vis de longues avenues „ d'arbres, qui environnent une Fontaine, dont les eaux suffisent pour les „ arroser chaque jour & soir, & pour remplir les Canaux d'alentour. On „ trouve, à l'entrée, deux colomnes très hautes, avec deux Statues fort „ maltraitées par le tems, dont l'une représente Hercule, & l'autre Jules- „ César; mais l'Inscription *Plus ultrà*, qu'on y lit, doit faire conclure qu'el- „ les ne sont pas l'ouvrage des Romains, quoique les Espagnols paroissent „ en douter, & qu'elles sont postérieures à la découverte de l'Amérique. „ La Ville est située dans une Plaine, à quarante-sept degrés trente-six mi- „ nutes. Sa figure est presque ronde, & son circuit d'environ deux lieues. „ On y compte quarante-deux Couvens d'hommes, trente-six de l'autre „ sexe, & douze Hôpitaux. Les Eglises & les Maisons s'y font admirer „ par leur beauté; mais les rues sont étroites, tortueuses, mal pavées, & „ fort semblables à celles des Villes Moresques".

Il y a peu de Places, de cette importance, dont les murs soient aussi bas que ceux de Seville. On y entre par quatorze Portes, qui ont autant de Fauxbourgs. Les principaux sont ceux de *Saint Bernard*, *Saint Benoît*, *Saint Roch*, *la Tablada*, & *la Fuente*. La rive droite du Guadalquivir offre une petite Ville, nommée *Triana*, qui se joint à Seville par un Pont de bois, & qui n'a de considérable qu'une Chartreuse, & le Palais de l'Inquisition. En général, Seville ne le céde point à Madrid, pour la grandeur & pour le nombre des Habitans (*a*).

Alcaçar, ancien Palais des Rois Mores.

L'Alcaçar, ou l'ancien Palais des Rois Mores, est un Monument d'une singulière construction. De la première cour, qui est fort grande, & dont les Edifices servoient de logement aux Officiers, on passe par un Portique, soutenu de trente-deux petites colomnes de marbre, qui conduit aux Bains. Ensuite on trouve une seconde cour, environnée de très beaux Appar-

(*a*) Pages 361 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1698.

Sa description.

Appartemens. Tout en est majestueux; quoiqu'il soit aisé de remarquer que les stucs & les dorures sont l'ouvrage d'une Nation barbare. Dans l'intervalle des Bains, on entretient quatre Parterres d'orangers, dont on attribue le dessein à la Reine Maria *Padilla*, femme de Pierre *le Cruel*. Vis-à-vis est une assez belle Porte, qui fait l'entrée des Appartemens. Elle conduit d'abord dans une grande Salle, d'où l'on passe dans une autre, & de suite dans une troisième, pour descendre aux Appartemens d'en-bas, où l'on voit une belle cour, en forme de Cloître, environnée de cinquante-deux petites colomnes de marbre, & de sept chambres. Dans une de ces chambres, on observe particuliérement un dôme, où peut avoir été le Trône des anciens Rois.

De la seconde Salle, on passe, par une porte de fer, dans une place, ou une espèce de cour, dont le centre offre un bassin, avec une Statue, qui jette de l'eau par divers endroits. De-là, descendant par deux escaliers, on trouve deux autres places, environnées de mirthes, fort hauts & fort touffus (*b*). Plusieurs Statues, formées de ces mêmes arbres, représentent des Musiciens, avec des instrumens entre les mains. La terre y est remplie d'une infinité de petits tuyaux, qui ne paroissent point avoir eu d'autre usage que de mouiller ceux qu'on vouloit surprendre par cette badine invention. Plus loin, sur la droite, on arrive successivement à deux autres places, remplies de mirthes, qui sont taillés avec beaucoup d'art. De-là, on passe dans un lieu muré, qui contient huit Parterres, remplis de toutes sortes de plantes, avec des espaliers de mirthes à l'entour, & de larges Promenades qui les séparent. On y voit deux Fontaines, d'un ouvrage fort curieux; l'une contre le mur, l'autre sous une arcade, avec plusieurs Figures d'hommes & d'animaux. Au bout d'une allée, qui fait face à l'arcade, on se rend, par une porte, près d'une Fontaine en forme de Rocher, qui tombe en ruïne, faute de réparation, & quoique soutenue par quantité de mirthes. Plus loin, par une autre porte, on arrive au pied d'un petit Pavillon couvert de porcelaine, mais mal-bâti, près duquel est un autre bassin, avec une Statue qui jette de l'eau. On trouve, de divers côtés, plusieurs Parterres pleins de roses & d'autres fleurs; un autre, d'orangers & de limoniers, & un Jardin potager, séparé par une fort haute muraille. Tout ce qu'on vient de décrire est enfermé de grands murs, avec des tours d'espace en espace.

Autres Edifices publics.

On ne s'attachera point, avec Careri, à la description des Couvens de Seville: mais on le suit volontiers à la Bourse, ou la Maison du Commerce des Indes. C'est un grand Edifice, bien voûté, & soutenu par des piliers de pierre de taille. Il est habité par un Prieur & deux Consuls, qui administrent la Justice aux Marchands, sous un dais, dans une Salle magnifique, & dont l'Office est aussi de règler & de lever l'Indult royal à l'arrivée des Galions, outre les autres droits pour les dépenses des Ministres. De-là, Careri passe au Palais Archiépiscopal, qu'il représente comme un Edifice d'Architecture ordinaire, mais vaste, & digne, dit-il, d'un Prélat qui n'a

(*b*) Il faut supposer apparemment que le fond du terrein est fort inégal.

n'a pas moins de douze cens mille piastres de revenu (c). Ce qu'on y voit de plus curieux est la Chapelle, & ses magnifiques ornemens. L'Eglise Archiépiscopale, qui en est fort proche, passe pour le modéle de toutes les Cathédrales des Indes. Sa grandeur est extraordinaire. Elle a cinq portes dans sa longueur, c'est-à-dire, des deux côtés, outre les trois du Frontispice, qui n'est pas encore achevé; & pour aller à la principale de ces cinq portes, on traverse un Parterre d'orangers, environné de demies colomnes, & de chaînes de fer. L'Eglise est divisée en cinq nefs, formées par de beaux piliers. On y compte jusqu'à soixante & quinze Autels; mais le grand, qui est fait en demi-cercle, est d'un travail incomparable. Careri observe, comme une singularité fort remarquable, que le Cierge Pascal pese vingt-cinq arobes, qui font six cens vingt-cinq livres d'Espagne. Le Chapitre de cette Eglise est composé de quatre-vingt-quinze Chanoines, outre les Officiers & les Musiciens, qui montent au nombre de deux cens cinquante. La tour est un ouvrage magnifique, de forme quarrée, qui va toûjours en rétrécissant, & de plus de deux cens pieds de haut. L'escalier en est si large & si commode, qu'on y peut monter à cheval jusqu'aux cloches.

Ecole Espagnole de Marine.

Saint Elme est une Maison où l'on reçoit les Enfans, pour leur enseigner la Marine, & qui, pour symbole de son institution, offre un Navire au milieu de sa cour. C'est de-là qu'on tire quantité d'Elèves, pour les envoyer aux Indes. A leur retour, ils sont reçus dans le même lieu, s'ils veulent continuer d'y vivre; mais ils doivent abandonner, aux Administrateurs, les gages qu'ils reçoivent du Roi ou des Marchands.

Aqueduc Romain.

On voit, à peu de distance de la Ville, un Aqueduc qui lui fournit de l'eau, & qui passe pour l'ouvrage des Romains. En revenant de ce lieu, par la porte de *Carmona*, on passe devant un Palais que le Duc d'Alcala fit bâtir, après ses Voyages, sur le modèle de celui de Pilate, qu'on montre encore à Jérusalem. La *Caza de la Contratacion*, Tribunal, qui regarde le Commerce des Indes, est composé d'Officiers d'épée & de robbe, pour l'administration de la Justice; & d'une autre Cour, qui juge les affaires du Trésor. Les Tribunaux de la Justice ordinaire sont un autre ornement de Seville, par la beauté de l'Edifice, & par celle d'une cour environnée de belles colomnes, avec une Fontaine au centre. On fit remarquer à Careri, dans la rue *del Candelejo*, un buste du Roi Philippe le Cruel, dont on lui raconta l'histoire suivante. Ce Prince avoit coûtume de marcher la nuit, seul & bien armé, dans les rues de la Ville, pour observer ce qui se passoit autour de lui. Il eut un jour querelle avec un Espagnol, qui n'avoit pas voulu lui céder le pas; & son courage, ou son bonheur, lui fit tuer son Ennemi. On trouva le cadavre. Le Roi donna ordre que l'Assassin fût découvert, & que l'on procédât contre lui avec la dernière rigueur. Quelque-tems après, il voulut être informé du progrès de cette affaire. L'Alcalde, qui étoit parvenu à découvrir la vérité, répondit qu'il ne pouvoit pas pousser plus loin les procédures, parceque le Coupable étoit une per-

Avanture du Roi, Pierre le Cruel.

(c) Seulement cent vingt mille pièces de huit. R. d. E.

GEMELLI CARERI. 1698.

personne du premier rang. Cette réponse n'ayant pas refroidi l'ardeur que le Roi feignoit pour la justice, l'Alcalde, pressé par de nouveaux ordres, eut la hardiesse de faire décapiter son Souverain en effigie. Le buste, qu'on fit voir à Careri, fut placé dans le lieu de l'exécution, pour conserver la mémoire de cet événement (*d*).

Route de Seville à Madrid.

De Seville à Madrid, la route se fait par Terre, & Careri n'y laissa rien passer sans observation. Un carosse, qu'il loua pour ce Voyage, avec trois personnes d'un nom connu, coûta cinquante-quatre piastres. Il ne fit, le premier jour, que cinq lieues jusqu'à *Castel-blanco*, dans un Pays mêlé de montagnes & de plaines. Le lendemain, il eut à traverser une fâcheuse montagne, d'où il se rendit à *Santa Olalia*, après une marche de sept lieues. Celle qui la suivit ne fut que de cinq lieues qui firent arriver les quatre Voyageurs à *Fuente de Cantos*, gros Village, qui contient trois Couvens, après avoir passé à *Monastcrio*, première Place de l'Estremadour. Le lendemain, ils firent quatre lieues dans un Pays plat, pour se rendre à *Los Santos*, Ville royale, d'où ils allèrent passer la nuit, deux lieues plus loin, à *Villa-franca*. Six lieues les conduisirent ensuite à *Merida*, Ville remplie de cette sorte de Nobles, que les Espagnols nomment *Solariegas*, c'est-à-dire, gens qui vivent de leur revenu. On y remarque un fameux Pont de pierre sur la Rivière de *Guadiana*, long d'un demi mile, & d'une largeur qui le rend capable de recevoir deux carosses. Careri ne manqua point d'y visiter un ancien Château des Prieurs conventuels de Lyon, qui portent, sur leur habit, une croix de Saint Jacques. Le jour suivant, après avoir fait deux lieues, ils passèrent par le petit Village de *S. Pierre*; trois autres lieues, dans une plaine, les firent arriver à *Medellin*, d'où ils allèrent passer la nuit à *Miajadas*. Le lendemain, ils firent trois lieues jusqu'à *Santa Cruz*. De-là, passant à la vûe de *Truxillo*, ils arrivèrent à *Tordesillas*. La chaleur étoit excessive, dans les montagnes escarpées qu'ils furent obligés de traverser; & trois lieues plus loin, ils passèrent par *las Casas de Mirabete*. Ensuite deux lieues les firent arriver sur le bord du Tage, qu'ils passèrent sur un grand Pont de pierre, pour se rendre le soir dans *Almaraz*. Le jour d'après, ils ne firent pas plus de deux lieues, dans une plaine bien cultivée, jusqu'à la *Calzada d'Oropesa*. Le Pays, dans lequel ils entrèrent le lendemain, est également fertile & peuplé. Après avoir fait deux lieues, ils passèrent par *Oropesa*, Domaine des Comtes de ce nom. Cette Place est située sur une colline, mais sans autre défense que de mauvaises murailles. Quatre lieues plus loin, après avoir traversé une Forêt, on passa devant l'Hôtellerie de *Pedro Venedos*, dangereuse & célèbre par sa situation, qui l'expose au brigandage des Voleurs. La crainte de quelque fâcheuse avanture fit faire quelques lieues de plus aux quatre Voyageurs, pour arriver à *Talavera*, Ville renommée par sa porcelaine. Le lendemain, après en avoir fait six, ils s'arrêtèrent, le soir, à *Santa Olalia*. La route ne leur offrant plus que des Jardins d'oliviers, & de bons Villages, ils n'y trouvèrent que de l'agrément pendant les deux derniers jours de marche, dont l'un les conduisit à *Casa Rubia*, & l'autre à

(*d*) Pages 378 & précédentes.

à *Moſtobes.* Le troiſième, ils entrèrent dans Madrid, par le Pont de *Ségovie* (*e*).

Careri marque peu d'admiration pour cette Capitale de la Monarchie d'Eſpagne. „ Quoiqu'elle ne ſoit, dit-il, qu'à quarante degrés dix minu„ tes de Latitude, la chaleur y eſt inſupportable en Eté, & le froid en Hi„ ver. Sa figure eſt preſque ovale; ce qui ne lui donne pas moins de cinq „ miles de circonférence, tandis qu'elle n'en a qu'un de longueur. Elle n'eſt „ parvenue à cette grandeur, que depuis qu'elle eſt devenue la réſidence „ de ſes Rois. Ses murs ſont de terre, & fort bas. Les rues ſont toû„ jours fort ſales, parcequ'on y jette toutes les ordures des maiſons. En „ Hyver, cette incommodité ne fait qu'augmenter, par l'eau qu'on lâche „ exprès pour emporter ces immondices, & qui ne pouvant trouver de paſ„ ſage, empoiſonne par ſa puanteur. D'ailleurs, la plûpart des maiſons „ ſont mal bâties, & de ſimple charpente. Tout ce qui ſert à la vie eſt „ fort cher dans Madrid. Le vin y eſt très mauvais". Enfin Careri n'y loue que le pain & le mouton, qui lui parurent excellens (*f*). Il y trouva deux modes nouvellement établies: l'une, de faire courir quantité de Laquais devant les caroſſes; l'autre, de porter des perruques, & de les charger de tant de poudre, qu'on ne doit pas chercher, dit-il, d'autre cauſe de la cherté du pain. Entre les principales curioſités de la Ville, il nomme la Bibliothéque du Duc d'*Uzeda*, qui, pour la grandeur du vaiſſeau, le choix des Livres, & la beauté des Tablettes, fermées de glaces, ne le céde point aux meilleures de l'Eſpagne. Tout ce qu'il ajoûte, à ce récit, eſt connu par les Relations des autres Voyageurs.

Idée que Careri donne de Madrid.

Bibliothéque du Duc d'Uzeda.

Mais on ne l'abandonnera point dans le petit Voyage qu'il fit à l'*Eſcurial*, où ſa curioſité lui fit faire quelques obſervations ſingulières, qui ne doivent point être détachées de cet article. Il accompagnoit Dom Pierre *Chaves*, Prélat du Royaume de Naples, à qui les Eſpagnols ſe faiſoient honneur de montrer ce qu'ils ont de plus rare & de plus précieux.

„ Nous dînâmes, dit-il, à *Roxas*, où l'on compte trois lieues de Ma„ drid; & nous en fîmes quatre autres, pour arriver le ſoir à l'Eſcurial, „ après avoir paſſé par *Culminarejo*. Le Père Recteur du Collége s'empreſ„ ſant de nous faire voir les raretés de ce grand Couvent, nous entrâmes „ dans la grande cour par un frontiſpice de pierre de taille; & paſſant dans „ une ſeconde, nous admirâmes les Edifices dont elle eſt environnée, mais „ particuliérement une très belle façade d'Egliſe, ornée de ſix Statues, qui „ repréſentent les Prophétes. L'Egliſe eſt compoſée de trois nefs, ſoute„ nues, comme le dôme, par de grands piliers de pierre de taille. On eſt „ frappé de la magnificence du grand Autel, qui eſt orné d'un double rang „ de colomnes, du marbre le plus fin, & de fameuſes peintures. En mon„ tant dix-ſept degrés du même marbre, on trouve un grand Tabernacle „ éclatant d'or, avec des colomnes de jaſpe, qui ne ſert que de revetiſſe„ ment pour un autre, de moindre grandeur, & couvert de pierres pré„ cieuſes

Voyage à l'Eſcurial.

Egliſe.

(*e*) Pages 384 & précédentes.

(*f*) Page 387.

GEMELLI CARERI. 1698.

„ cieuses d'une valeur inestimable. Les murs, des deux côtés, offrent
„ les Statues en marbre de Charles-Quint & de Philippe second. A
„ gauche, est l'Oratoire du Roi. Toutes les voûtes sont peintes par
„ le Jordan. On montre, dans une armoire, une grande Statue d'ar-
„ gent, & quantité d'autres de moindre grandeur, qui contiennent diver-
„ ses reliques.

Tombeaux des Rois.

„ On nous fit voir ensuite les Tombeaux des Rois & des Reines fécon-
„ des, dans un lieu séparé de celui qui renferme les Rois & les Reines sté-
„ riles, & les enfans des Rois. Ces deux Caveaux & tous les Tombeaux
„ des Rois d'Espagne, qu'on y a déposés jusqu'à ce jour, sont incrustés de
„ marbre noir. De-là, on nous fit remonter à la Sacristie, pour nous
„ montrer quantité d'ornemens, garnis de pierres précieuses, de franges
„ d'or & de broderies. On nous fit admirer surtout un grand Tabernacle
„ d'argent, d'un ouvrage merveilleux, dont l'Empereur avoit fait présent
„ au Roi d'Espagne. Mais, l'or & l'argent semblent perdre leur prix,
„ dans un lieu, où les diamans, les rubis, les émeraudes & toutes sortes
„ de pierreries sont prodiguées.

Manuscrits de Sainte Therese.

„ Nous fûmes conduits dans une petite chambre voisine, où pour riches-
„ ses, on nous montra quelques Manuscrits de Sainte Therese, & quanti-
„ té de Livres rares, avec une cruche d'environ vingt pintes, dans laquelle
„ on prétend que l'eau fut convertie en vin aux Noces de Cana. La Sal-
„ le du Chapitre, où nous passâmes ensuite, est ornée d'excellens Tableaux
„ anciens. On nous fit voir jusqu'aux Livres de Chœur, dont les orne-
„ mens ont coûté trente mille piastres; & deux grandes Orgues fort riches,
„ outre deux petites qui sont placées dans les nefs. Proche du grand es-
„ calier, on admire le meilleur Tableau du Jordan, qui représente la Ba-
„ taille de Saint Quentin.

Bibliothéque.

„ Nos Guides nous invitèrent ~~ensuite à passer~~ dans la Bibliotheque, où
„ l'ordre ~~des Livres~~ ne forme point un spectacle moins agréable que leur
„ multitude. Les Espagnols se plaignent qu'on y a pris quantité de Ma-

Perte des Manuscrits Arabes.

„ nuscrits Arabes, sans que personne ait jamais sçu qui l'on doit accuser
„ de ce vol (g). Les Peintures y sont admirables, & des plus grands
„ Maîtres. On y montre une pierre d'Aiman, qui enlève vingt-quatre
„ livres de fer, & dont la vertu est si active, qu'elle opère au travers d'un
„ corps solide. L'Appartement du Roi, qui n'est pas éloigné de ce Sanc-
„ tuaire des Sciences, est orné, dans toutes ses chambres, des meilleures
„ Peintures des deux derniers siécles. De la chambre de lit, on voit le
„ Tabernacle du grand Autel.

Grandeur & beauté du Couvent.

„ On compte, dans le Couvent de l'Escurial, quatorze Cloîtres, & cinq
„ étages de Dortoirs. Il est habité par trois sortes de Religieux, qui ont
„ leurs Supérieurs indépendans les uns des autres, & dont le nombre mon-
„ te à deux cens. Leurs Jardins sont une autre curiosité. Outre les fruits
„ & les fleurs, on y voit des Bois de myrthes, travaillés avec beaucoup
„ d'art, des Fontaines d'une clarté charmante, un Dôme de marbre fin, &
„ plusieurs

(g) Page 398.

„ plusieurs beaux Viviers, remplis de poisson. On sçait que Philippe II. „ fit bâtir ce beau Couvent, pour accomplir un vœu, par lequel il s'étoit „ engagé, pendant la Bataille de Saint Quentin, à réparer l'injure qu'il „ avoit faite à ce Saint, en faisant abbatre une Eglise qui lui étoit dé- „ diée. Les Espagnols assurent qu'il y employa deux millions (*b*) cinq „ cens mille livres; outre le revenu annuel, qui est de quarante-six mille „ piastres".

Son origine.

Carreri quitte l'Espagne, traverse les Pyrenées & toute la partie de la France, qui est entre ces Montagnes & celles des Alpes. Il s'y arrête si peu, que toutes ses observations se sentent de la rapidité de sa course. Gênes le retient plus long-tems, pour y attendre, de Cadix, ses Manuscrits & son bagage. Il achève son Voyage, par Terre, jusqu'à Naples, sa chère Patrie, où il arrive heureusement le 3 de Décembre 1698. L'habitude & le goût des descriptions l'ayant porté à donner celles de toutes les Villes d'Italie, qui se sont trouvées sur son passage, il finit son Journal par celle même de Naples (*i*).

Retour de Careri à Naples.

(*b*) Page 400. *Vingt* millions. R. d. E.

(*i*) Pages 496 & précédentes.

§. V.

Conseils importans pour les Voyageurs.

Pour se distinguer du commun des Voyageurs, Careri ajoûte, au récit de ses courses, divers conseils, qu'il donne pour le fruit de son expérience, & qu'il croit nécessaires à l'instruction de ceux qui entreprendront de marcher sur ses traces. Il commence par relever l'utilité des Voyages; ensuite il établit six ou sept règles, qu'il confirme ou qu'il éclaircit par son exemple.

I. Un Voyageur doit être à l'épreuve des plus horribles dangers. Il doit s'armer de constance, contre les plus grands malheurs & contre la mort même. Mais la prudence ne lui est pas moins nécessaire que le courage. Sa première attention doit tomber sur le choix de sa route, en consultant ceux qui ont parcouru le Monde avant lui. „ Si j'avois eu cet- „ te précaution", observe Careri, avec une honnête franchise, qui lui fait reconnoître ses fautes, „ je n'aurois peut-être pas pris ma route vers „ l'Orient; & prenant au contraire la route opposée, j'aurois fait mon „ tour du Monde avec plus de commodité, plus de sûreté & moins de „ lenteur".

II. On doit être bien pourvû d'argent, parceque les dépenses vont quelquefois beaucoup plus loin qu'on ne s'y est attendu. Un Voyageur, qui n'a pas au-delà du nécessaire, ne peut faire un grand nombre d'observations, qui l'obligent souvent de s'arrêter, ou de prendre par des chemins détournés qui allongent sa route; sans compter qu'il est quelquefois utile de faire de petits présens, pour s'attirer du respect, & pour se faire ouvrir

GEMELLI CARERI. 1698.

des lieux dont l'accès n'est pas libre à tout le monde. C'est avoir de l'argent, que d'en porter la valeur en marchandises.

III. Un Voyageur doit avoir quelque teinture de Médecine, & sur-tout de Chirurgie, autant pour sa propre utilité que pour celle d'autrui. Rien n'apporte plus d'avantages, que de sçavoir préparer quelques médicamens. On doit avoir aussi quelque connoissance des Drogues & des Simples, pour être en état d'enrichir la Botanique de quelques nouvelles lumières. Careri confesse qu'il est fort peu content de lui-même, sur ce point. Il veut qu'on y joigne la connoissance des Animaux, qu'il croit bien plus facile; & qu'on soit capable de faire l'épreuve des Minéraux qu'on rencontre.

IV. On doit sçavoir parfaitement la Géographie, la Sphère, l'usage de l'Astrolabe & celui de la Boussole, pour mesurer la hauteur Pôlaire, & pour remarquer les erreurs des Cartes. Il faudroit avoir lû toutes les Relations & les Histoires des Pays qu'on entreprend de parcourir, & se trouver bien fourni des meilleures Cartes, sur-tout de celles qui sont imprimées en soie blanche, parcequ'elles ne sont pas sujettes à se couper, & qu'elles tiennent peu de place dans les malles. Qu'on y joigne, s'il est possible, une courte description de chaque Pays; soit qu'on soit capable de la faire soi-même par de fidèles Extraits, soit qu'on la trouve imprimée en petit volume.

V. Heureux le Voyageur qui sçait un peu de dessein! Il a sans cesse l'occasion de s'en servir, pour tracer la figure d'une belle Statue, d'un Edifice, d'une Médaille, de quelque Plante rare & de quelque Animal singulier, ou pour lever le plan d'une Ville, d'une Forteresse, d'un Port, &c. Qu'il n'oublie pas de porter un bon Compas de proportion, & un Quart de cercle avec ses divisions. Mais, pour ne rien faire sans principes & sans méthode, il doit sçavoir un peu de Fortification, d'Architecture, de Perspective, & surtout de Géométrie pratique, qui lui apprendra l'art de mesurer les hauteurs inaccessibles & leurs distances. Une bonne Lunette d'approche est aussi d'une utilité continuelle; & même un Telescope, pour observer les Etoiles quand on passe la Ligne équinoxiale, & qu'on fait route vers le Pôle du Sud. Mais ce qui paroît digne, à Careri, d'un honneur éternel, c'est de sçavoir faire une Carte géographique.

VI. Il est indispensable de parler plusieurs Langues, particuliérement celles qui servent au Commerce, telles que la Françoise, l'Italienne, l'Espagnole, la Portugaise & l'Esclavone, à la faveur desquelles on trouve partout des Interprétes. L'argent peut suppléer imparfaitement à ce défaut, parcequ'il se fait entendre des plus sourds: mais on n'en est que plus exposé à divers périls, quand, avec la réputation d'être riche, on ne peut demander ni recevoir des avis pour les éviter.

Celui, qui n'a pas du moins une partie de ces qualités, sera réduit, s'il a quelque prudence, à se faire accompagner d'une personne qui possède celles qui lui manquent. La probité, dans ce Compagnon de fortune, lui fera trouver, non-seulement plus de douceur, qu'il ne peut s'imaginer, à

à voir sans cesse, un Confident de ses plaisirs & de ses peines, mais servira même à lui faire tirer plus d'instruction de la dépense & des travaux du Voyage.

Careri, supposant à son Disciple toutes les qualités naturelles & acquises, qu'on vient d'expliquer, lui apprend ensuite le moyen de les mettre en usage. Il se trouve, dit-il, des hommes d'un naturel indolent, qui négligent d'observer ce qui mérite leur attention; & d'autres, qui mesurant les objets par la courte étendue de leurs lumières, ne la donnent qu'aux bagatelles, ou du moins qu'à ce qui flatte leur goût. Le Politique s'attache au Gouvernement, le Naturaliste aux plantes & aux animaux, le Géographe aux distances & aux situations, l'Historien aux événemens passés, l'Antiquaire aux monumens des siécles les plus éloignés, le Marchand à tout ce qui concerne le Commerce, & chaque Artiste à l'objet de sa profession. Ce n'est pas le but d'un véritable Voyageur, qui doit travailler pour la Postérité autant que pour soi-même, & rendre ses Ecrits utiles à tout le monde. Il doit être exercé à faire une Relation, non-seulement où la vérité ne manque pas, mais qui renferme, sans distinction, tous les objets de la curiosité & du sçavoir. Le genre de vie, auquel il s'est attaché, l'oblige d'observer, sans relâche, la nature du Pays où il arrive, & de celui par lequel il passe; c'est-à-dire, le climat, la hauteur du Pôle, la température de l'air, les montagnes, les vallées, les rivières & les ponts, la fécondité du terroir, les distances des lieux, les mines & les carières, les bois, les plantes médicinales, les arbres propres à la construction des Vaisseaux, la qualité des fruits, les animaux, la situation de la Mer, les ports, les caps, les écueils & les marées. A l'égard des lieux habités, il doit faire tomber son attention & ses remarques sur les murs, les fortifications & les édifices; sur les magasins, l'artillerie & la garnison, du moins, lorsqu'il le peut sans danger; sur les coûtumes & les mœurs des Habitans; sur leur caractère, leur tempérament, la longueur ordinaire de leur vie, leurs maladies les plus fréquentes, leurs remèdes & leurs alimens communs; sur leur richesse & leur pauvreté, leur manière de se vêtir, de se meubler, de converser, d'élever les enfans; sur leurs sciences, leurs arts, & leurs méthodes; sur leurs poids, leurs mesures, leurs monnoyes & leur commerce. C'est un soin utile, que celui de conserver des monnoyes de chaque espèce, pour se mettre en état de comparer l'alliage & la qualité de l'une avec l'autre. On doit s'appliquer particuliérement à connoître le Gouvernement de chaque Pays, les forces de l'Etat, l'administration de la Justice, & remarquer s'il y a quelque Loi qui soit contraire au Droit commun, quelque usage ou quelque établissement étrange. On n'oubliera point la fondation des Villes principales, quoiqu'ordinairement fabuleuse; ni les événemens anciens & modernes, qui peuvent donner du lustre à leur Histoire. Enfin, dans les Pays Chrétiens, comme dans les Mahometans & les Idolâtres, il faut rechercher soigneusement l'origine de la Religion, & les changemens qu'elle a soufferts, observer les différentes Sectes, tenir compte des Temples, des Séminaires, des Ecoles, des Chapitres, des Rites, des Cérémonies, de

Objet d'un véritable Voyageur.

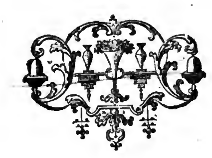
GEMELLI CARERI. 1698.

de l'antiquité des Evêchés, des Saints Protecteurs, des Reliques les plus considérables, du nombre & de la richesse des Ecclésiastiques, & même des plus fameux Tableaux.

Moyens qu'il doit employer.

COMME il est impossible qu'un Voyageur fasse toutes ces observations par ses propres yeux, il cherchera les moyens de se lier avec les gens de Lettres, s'il s'en trouve dans le Pays, ou avec quelques Vieillards intelligens. Il examinera les points, sur lesquels ils ne paroîtront pas s'accorder; précaution toûjours nécessaire pour éviter l'erreur, surtout, lorsque n'entendant point la langue, on est réduit au ministère des Interprétes. Il écrira, chaque jour au soir, ses remarques; parceque, dans une si grande variété de soins & d'objets, la mémoire peut manquer. Ceux, qui ne veulent rien donner au hasard, font deux copies de leur Journal, dont ils confient l'une à quelque ami d'une droiture éprouvée. Careri, menacé, dans plusieurs occasions, de voir périr tous les Manuscrits, dont sa Relation est composée, regretta quelquefois très amérement de n'avoir pas suivi ce conseil. Il le donne avec cet aveu, pour en faire sentir mieux l'importance (a).

(a) Careri, Tome VI. pages 505 & suivantes.



Voyage

Voyage de la Barbinais le Gentil, autour du Monde.

Introduction.

CE Voyage (*a*) ne feroit point excepté du nombre de ceux qu'on a pris le parti de fupprimer, s'il n'étoit recommandé à l'attention du Lecteur, par l'avantage qu'il a d'être le feul que la Nation Françoife ait fait autour du Monde, ou le feul du moins, qui ait jamais été publié. Son Auteur ne fe fait connoître, d'ailleurs, que par fon titre, & par une Epitre dédiée à M. le Comte de *Morville*.

1714.

Départ de Cherbourg.

Il partit de la Baye de *Cherbourg*, le 30 d'Août 1714 (*b*). C'eft le feul de tous les Voyageurs, qui faffe profeffion de ne pas tenir compte des vents & des hauteurs. „ Il vous importe peu, écrit-il à fon Correfpon„ dant, de fçavoir quel vent foufloit. Je vous dirai, feulement, qu'il „ étoit très favorable pour le Voyage des Ifles Canaries". Cette déclaration ne doit pas faire efpérer beaucoup de remarques maritimes, & la Barbinais fe borne effectivement à la defcription des lieux & des mœurs.

Ce même vent, qu'il ne veut pas nommer, ayant peu duré, le Vaiffeau fut obligé de relâcher à l'Ifle de *Sarc* (*c*), qui n'eft éloignée de celle de Guernefey que d'environ trois lieues: mais le tems redevint fi beau, qu'ayant fait voile, le 4 Septembre, il fe trouva, le 15, près de la petite Ifle *Gratiofa*. Les Ifles Canaries, où il arriva le 17, n'offrirent rien de plus curieux, à la Barbinais, qu'une Dame Efpagnole, qu'il vit dans un Couvent de l'*Oratoria* (*d*), & que la fingularité de fon Avanture lui fit trouver digne d'admiration & de pitié. Elle étoit Nièce du Marquis d'*Afialcazar*, & Veuve du Comte de *la Comere* (*e*). „ On n'a jamais vû de „ beauté plus parfaite: mais, avec les plus beaux yeux du Monde, elle „ étoit aveugle; & cette difgrace venoit de l'impuiffance de fon Mari, „ dont les forces ne répondoient pas à fes defirs. Il avoit eu une autre „ femme, à qui l'on affuroit que cette foibleffe avoit caufé la mort. La „ feconde, craignant le même fort, furtout après avoir déja perdu la „ vûe, s'étoit retirée dans ce Monaftère; & le Comte, dont elle étoit „ aimée avec une extrême tendreffe, étoit mort du chagrin de leur féparation (*f*)".

Avanture fingulière de la Comteffe de Gomere.

Circonftance du Baptême de Mer.

En paffant la Ligne, le 28 de Septembre, la Barbinais fe vit initié, dit-il, avec les formalités ordinaires, aux myftères de la Navigation: mais il nous

(*a*) Edition d'Amfterdam, 1728, chez Pierre Mortier, 2 vol. *in*-12, avec des Figures & des Plans. Il eft affez bien écrit, en Lettres qui portent la datte du tems & des lieux. Il n'échappe rien à l'Auteur, qui puiffe faire mal juger de fon efprit & de fa bonne foi.

(*b*) Quoiqu'il n'explique pas mieux l'occafion & le deffein de fon Voyage, on juge, fur la fuite, qu'il s'étoit embarqué fur un Armateur.

(*c*) C'eft le vent contraire qui dura peu, & qui avoit obligé le Vaiffeau de relâcher à l'Ifle de Sarc, d'où on l'eut bientôt favorable pour les Canaries. R. d. E.

(*d*) C'eft *Oratava*, nom d'une des principales Villes fur la Côte Occidentale de l'Ifle Teneriffe R. d. E.

(*e*) Son Comté eft une des Ifles Canaries, de ce nom. R. d. E.

(*f*) La Barbinais, Tome I. page 6.

La Barbinais le Gentil. 1714.

nous apprend qu'après avoir été arrosé d'eau, on le fit jurer qu'il ne coucheroit jamais avec la femme d'un Pilote; circonstance, qu'aucun Voyageur n'a rapportée dans les Baptêmes de Mer. La première Terre qu'il vit sur la Côte du Brésil fut l'Isle *Grande*, où le Vaisseau mouilla, le 12 de Décembre, dans un Havre sans nom, après avoir failli d'échouer sur un Banc de sable, qui est entre l'Isle & la Terre-ferme. Il fait la description de cette Isle. Elle est située sous le Tropique du Capricorne, à deux lieues du Continent de l'Amérique, & son circuit est de quatorze lieues. On la nomme aussi l'Isle de *Saint Georges*. Il y règne un Printems éternel. Son terrein est élevé, & couvert d'arbres inconnus en Europe, qui forment, en plusieurs endroits, des Bosquets fort agréables. La Barbinais monta seul au sommet d'une Montagne, dont le pied s'avance jusqu'au bord du Havre. Après avoir eu beaucoup de peine à pénétrer dans l'épaisseur du Bois, il parvint au sommet: mais s'étant égaré au retour, il descendit sans tenir de route certaine; & pendant plus de cinq heures, il continua de marcher au hazard. Enfin, il se retrouva sur le rivage, mais fort loin du Vaisseau & de ses Compagnons. Le fruit de sa curiosité fut d'avoir observé des arbres d'une grosseur extraordinaire; d'avoir vû quantité d'orangers & de citroniers, qui croissent sans culture; des singes de la grosseur d'un veau, qui font retentir les vallées d'un bruit étrange; des caymans, & d'autres reptiles fort dangereux. Mais l'animal le plus incommode, & le plus commun dans cette Isle, est un petit ver, qui s'insinue sous les ongles du pied & de la main. Il y cause une demangeaison douloureuse. La chair devient blanche; il s'y forme une tumeur; & le seul remède est d'ôter doucement le ver, avec la pointe d'une aiguille. S'il reste, dans la playe, quelque partie de son corps, il y survient une inflammation, dont les suites peuvent être funestes.

Description de l'Isle Grande ou Saint Georges.

La pêche est abondante autour de cette Isle, & le poisson excellent; mais l'épaisseur des Bois ôte le pouvoir de chasser. Cependant le Vaisseau François manquoit de vivres; & l'expedition de M. *du Guai-Trouin*, à Rio de Janeïro, étoit encore si récente, que la prudence ne permettoit pas de s'y présenter. On fut réduit à chercher quelques provisions, dans les Habitations de la Terre-ferme. La Barbinais, ayant été détaché pour cette expédition, fut surpris que dans une cabane, où il ne fit pas difficulté d'entrer, plusieurs femmes prirent aussi-tôt la fuite, en poussant de grands cris. „ Je les suivis, dit-il, pour les rassurer: mais leur crainte en de„ vint plus pressante, parceque j'étois accompagné de quelques jeunes „ gens, dont la vivacité n'annonçoit pas des intentions aussi réglées que „ les miennes. Les cris, qui ne diminuoient point, réveillèrent un hom„ me, dont l'aspect grave & composé nous fit juger qu'il prenoit beau„ coup d'intérêt à cette scène. Il nous dit, d'un ton brusque, que nous „ n'étions point en France, où les femmes & les hommes ont une liber„ té sans bornes; & que les Portugais n'en accordoient pas tant à leurs „ femmes. Cependant, nos politesses l'ayant rassuré, il nous apprit, as„ sez civilement, qu'il y avoit, à peu de distance, une petite Ville, „ nommée *Villa Grande*, où nous pouvions trouver des vivres. Nous

Avanture de la Barbinais avec quelques Portugaises.

„ nous

„ nous y rendîmes aussi-tôt. Mais la pauvreté n'y régnoit pas moins qu'à „ la Campagne (*g*)".

La Barbinais le Gentil. 1714.

Générosité d'un Chirurgien François.

Dans le même-tems, un François, nommé *la Borde*, qui demeuroit à *Paraty*, où l'exercice de la Chirurgie lui avoit fait gagner du bien, apprit de quelques Habitans de Villa Grande, qu'un Vaisseau de sa Nation avoit peine à trouver des provisions sur la Côte. Il se hâta d'y envoyer une Pyrogue, chargée de pois & de poisson salé, avec une somme d'argent, & des excuses de n'avoir osé venir lui-même; parceque, depuis la prise de Rio de Janeïro, les Portugais, ayant rompu tout Commerce avec les François, dans leurs Colonies, il craignoit qu'ils ne prissent ce prétexte pour lui ravir tout ce qu'il possédoit. Sa générosité causa des transports de joye dans tout l'Equipage, qui commençoit à souffrir beaucoup de la faim. La Barbinais croit lui devoir ce témoignage public de reconnoissance; „ & si „ les bénédictions des gens de Mer ont quelque vertu, (ce qu'il ne croit „ guères, dit-il,) le Ciel n'a pas laissé cet honnête Chirurgien sans ré„ compense (*h*)". Paraty est une petite Ville, où descend une grande partie de l'or, qui vient des Mines, & qu'on transporte ensuite à Rio de Janeïro. Elle n'est éloignée de l'Isle Grande que d'environ dix lieues.

Exemple d'une cruelle vengeance.

Villa Grande avoit été depuis peu le théâtre d'une scène fort tragique, dont la Barbinais juge le récit important pour la connoissance du cœur humain, qui est malheureusement capable de ces odieux excès. Le Colonel & le Sergent Major de cette Ville, se haïssoient depuis long-tems. Cette haine s'étoit communiquée jusqu'à leurs Esclaves, & les mettoit tous les jours aux mains. Un jour que ceux du Colonel avoient été battus, il se mit à leur tête; & leur ayant fait investir la maison du Sergento, il leur ordonna, dans sa fureur, de tirer plusieurs coups de fusil aux fenêtres. La femme & la fille de son Ennemi furent tuées à la première décharge. Ce triste spectacle toucha si vivement le Sergento, que ne consultant plus que son desespoir, sans considérer l'inégalité des forces, il fondit, sur le Colonel, avec quelques Esclaves qu'il avoit autour de lui: mais il tomba bientôt, percé de deux coups de lance. Il demanda un Confesseur. Le Colonel lui déclara qu'il reclamoit en vain l'assistance du Ciel, & que s'il n'achevoit pas de le faire massacrer sur le champ, c'étoit pour se rassasier du plaisir de le voir expirer. Cependant un Religieux accourut. Mais le Colonel ne lui permit pas d'approcher; & le voyant résolu, malgré ses menaces, d'écouter la confession de son Ennemi, il lâcha, sur lui, son pistolet, dont il ne fit que lui casser le bras. Ensuite, plongeant son épée dans le corps du Sergento; *va*, lui dit-il, *rougir de ta honte au fond de l'Enfer. Ma vengeance seroit imparfaite, si tu jouissois du Paradis* (*i*).

Conspiration sur le Vaisseau.

Le Vaisseau François ayant remis à la voile, le 29 de Décembre, une conspiration, formée à bord, qui faillit de causer la ruine du Vaisseau, donne occasion, à la Barbinais, de laisser comme échapper le secret de son Voyage. „ On sçait, dit-il, que suivant les ordres du Roi & les conven„ tions entre la France & l'Espagne, ceux qui vouloient armer, pour le „ Pérou, étoient obligés de tenir leur entreprise secrette. Nôtre Arma-

„ teur

(*g*) *Ibidem*, pages 12 & 13. (*h*) Page 14. (*i*) Page 16.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1714.

„ teur avoit pris une Commiſſion Angloiſe, ſous le nom d'un Anglois, qui
„ ne devoit avoir que le titre de Capitaine, ſans en exercer les fonctions.
„ Cette précaution nous avoit engagés auſſi à prendre des Matelots An-
„ glois, dont le nombre étoit preſqu'égal à celui des François. Il ſe
„ paſſoit peu de jours, ſans quelque diſpute entre les deux Nations; & les
„ Officiers marquoient peut-être trop de faveur pour leur Patrie. Les An-
„ glois prirent la réſolution d'en tirer vengeance, & de tuer tous les Fran-
„ çois à l'exception de ceux qu'ils jugèrent les plus propres à les ſeconder
„ dans leurs entrepriſes. Ils devoient jetter enſuite une partie des mar-
„ chandiſes, qui donnoient trop de peſanteur au Vaiſſeau, & forcer le
„ Capitaine Anglois de leur ſervir de Chef, dans le métier de Corſaires,
„ qu'ils ſe propoſoient d'embraſſer. Un jeune homme de Guerneſey, re-
„ véla ce complot au Capitaine, qui malgré les préventions nationales,
„ eut aſſez de probité pour en donner avis aux François. Les Officiers
„ s'aſſemblèrent. Après une ſérieuſe délibération, le Contre-maître & le
„ Capitaine d'armes reçurent ordre de tenir des armes prêtes, & de pren-
„ dre toutes ſortes de précautions contre une révolte. On vit aſſembler
„ l'Equipage. On ſe ſaiſit des Mutins, qui ne ſe défiant de rien, furent
„ arrêtés ſans réſiſtance. Leur crime ſembloit mériter la mort: mais on
„ ſe contenta de les faire lier ſur des canons, & de leur faire donner, à
„ chacun, cent coups de corde. Les plus emportés furent mis aux fers".
Rien n'eſt plus dangereux, conclut l'Auteur, que de raſſembler, pour les Voyages de long cours, des Equipages composés de différentes Nations. C'eſt nourrir une guerre inteſtine, d'autant plus dangereuſe qu'elle ne peut être arrêtée que par des remèdes violens (*k*).

Punition des Conjurés.

1715.

La Barbinais, mauvais homme de Mer.

ON eut toûjours les vents contraires, juſqu'au Cap le plus Méridional de l'Amérique. Il ne faut point attendre, de la Barbinais, de nouveaux éclairciſſemens ſur les Détroits (*l*). Une tempête jetta ſon Vaiſſeau, juſqu'au ſoixantième degré trente minutes du Sud (*m*). Toutes ſes autres remarques ſentent peu l'homme de Mer. Il écrivit enſuite à ſon ami: „ Vous
„ aviez alors l'Hyver, vous autres Européens; & nous étions dans la belle
„ ſaiſon, c'eſt-à-dire, au milieu de l'Eté: cependant je n'ai jamais reſſenti
„ de froid plus cuiſant. Le 17 de Janvier, nous obſervâmes qu'il n'y a-
„ voit que trois heures de nuit; ce qui nous conſoloit beaucoup, car la
„ tempête effraye moins, pendant le jour, que dans les ténèbres. Ajoû-
„ tez, aux incommodités d'un climat ſi froid, celle d'avoir une grande
„ partie de nos Pilotes & de nos Matelots attaqués du ſcorbut".

Son arrivée à la Conception du Chily.

APRÈS une navigation de ſix mois, ils découvrirent les Montagnes, que leur

(*k*) Pages 19 & précédentes.

(*l*) Rien n'eſt moins exact. Il nomme le Détroit de le Maire, *Détroit de Mair*. Il prétend que c'eſt un Capitaine nommé *Hoorn*, qui a donné ſon nom au Cap qui le porte; quoique perſonne n'ignore qu'il lui vient de la Ville de Hoorn, d'où étoit le Maire.

Nota. Ce que perſonne n'ignore, Mr. Prevoſt ne le ſavoit pas autrefois, puis qu'il eſt tombé dans la même erreur qu'il reproche à la Barbinais, en faiſant remarquer que ce Cap étant fort pointu, on lui donna le nom de *Hoorn*, qui ſignifie *Corne* (*Voyez* Tom. XIV. p. 233.) Il ſe trompe encore ici au ſujet de le Maire, qui étoit originaire d'Amſterdam, & non de Hoorn, où les deux Bâtimens avoient été équipés. R. d. E.

(*m*) Suivant l'Original, 61°. 30'. R. d. E.

leur figure a fait nommer *Mammelles du Biobio*, & bientôt après, l'Isle de *Sainte Marie*, dont le terrein est fort bas. Cette Isle n'est qu'à dix lieues de la Baye de la *Conception*. En entrant dans cette Baye, ils y apperçurent quantité de Vaisseaux, à l'ancre devant la Ville; mais ils prirent le parti d'aller mouiller dans un enfoncement, nommé *Talcaguena*, d'où la Barbinais & quelques autres furent députés pour saluer le Gouverneur.

On ne s'arrête, avec eux, dans ce Port du Chily, que pour continuer de recueillir ce qui leur est personnel, ou ce qui n'appartient du moins qu'à leur entreprise. La Barbinais ne dissimule rien à son ami. „ Nous sommes ici peu tranquilles", lui écrit-il, après avoir passé quelques mois à la Conception. „ Je n'ai vû, jusqu'à présent, que des contre-tems fâcheux, & des embarras, qui naissent les uns des autres. Assurément, si la Cour de France sçavoit ce qu'il en coûte à ceux qui sont venus dans ces Mers malgré ses ordres, loin de les punir, elle auroit compassion de leur folie. Elle les loueroit peut-être du zéle qu'ils ont eu de purger le Royaume des superfluités de ses Manufactures, qu'ils viennent troquer ici pour de l'argent, & sur lesquelles ils font une perte considérable.

Grand nombre de François qu'il y trouve.

„ Nous ne nous attendions pas à trouver, dans la Baye de la Conception, une compagnie si nombreuse de gens de nôtre Nation, & bien moins à recevoir les tristes nouvelles qu'ils nous apprirent à nôtre arrivée. Leur premier compliment fut de nous féliciter, avec une amère ironie, d'être venus augmenter le nombre des Malheureux. Les plus honnêtes ne disoient rien de plus. Mais quelques-uns nous chargeoient de malédictions, & d'autres nous ennuyoient par le récit du misérable état de leurs affaires. En un mot, tout étoit en confusion. On compte actuellement quarante Vaisseaux François dans ces Mers. J'aime ma Nation, continue la Barbinais, & je suis peu porté à relever ses défauts: cependant l'expérience me force d'avouer qu'il n'y en a point qui soit plus souvent duppe de son ambition; & qui soit moins propre à commercer dans les Indes. C'est le jugement que les autres Peuples en portent aussi. En effet, n'est-ce pas perdre volontairement son bien, que d'envoyer, au Pérou, quarante Vaisseaux, lorsque six peuvent suffire? Il est vrai que les Marchands Espagnols ne sont pas moins à plaindre. Ceux qui ont fait de gros achats, depuis deux ou trois ans, & qui, se flattant qu'il ne viendroit plus de Vaisseaux, ont négligé la vente de leurs marchandises, se voyent ruinés par l'arrivée d'une Flotte si nombreuse. L'avidité mal entendue de tous ces Armateurs est d'autant plus blâmable, qu'ils ne pouvoient ignorer le mauvais état des affaires, dont les Vaisseaux revenus du Sud les avoient assez instruits. Leur imprudence ne peut être excusée que par les conjonctures. Le rabais des espèces leur a fait chercher des dédommagemens; & comme les armemens ont été secrets depuis le dernier Traité, chacun s'est cru le seul qui prenoit le parti d'armer. On a fait le même raisonnement à Nantes, à Bayonne, à Marseille, & surtout à Saint Malo; avec cette différence, que „ les

Observations sur leur Commerce dans la Mer du Sud.

(n) Pages 30 & précédentes.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

„ les Armateurs de Saint Malo, plus prudens que tous les autres, ont in-
„ téressé, dans leurs entreprises, des Négocians de Paris, de Lyon, & de
„ divers autres lieux, gens peu éclairés dans ce Commerce, & qui, se lais-
„ sant éblouir par la fortune des Malouins, se sont imaginés, mal à propos,
„ que la corne d'abondance devoit être toûjours pleine au Pérou. Telle
„ est la source du mal. Mais il est à craindre aujourd'hui que la Cour
„ d'Espagne, fatiguée d'un Commerce qui ruine le sien, & sollicitée par
„ les Anglois, dont on connoît la jalousie, ne fasse enfin passer une Escadre
„ dans ces Mers, avec des ordres qui ne seront peut-être exécutés que trop
„ fidélement (*n*)".

La Barbinais se dégoûte du Commerce.

CES sages réflexions, qui peuvent servir à l'éclaircissement des affaires de France, dans quelques années fort célèbres, feront prendre une meilleure opinion des lumières de la Barbinais sur le Commerce, que celle qu'on a dû se former jusqu'ici de ses talens pour la Marine & la Navigation. Elles expliquent aussi le dégoût qu'il conçut pour son entreprise, & la résolution qu'il forma tout d'un coup d'abandonner le Vaisseau de Cherbourg, pour s'embarquer sur un Navire de Bayonne, qui se disposoit à faire le Voyage de la Chine. Son inclination, dit-il, se refroidissant pour le Commerce, il en sentit naître une fort vive pour les Voyages; & pour son coup d'essai, il résolut de faire le tour du Monde (*o*). Mais, avant son départ, il eut l'occasion d'exercer son courage, lui & tous les François qui se trouvoient alors dans la Baye.

Son projet de Voyage.

Comment les François se font respecter d'un Gouverneur Espagnol.

CEUX que l'espérance de n'y plus voir arriver de Vaisseaux, qui vinssent troubler leur Commerce, y retenoit depuis deux ou trois ans, avoient fait bâtir, dans l'enfoncement de Talcaguena, des cabanes propres & commodes. Leurs jardins leur fournissoient toutes sortes de légumes. La chasse, la pêche & l'agriculture faisoient leur unique occupation; & ce lieu, jusqu'alors inculte & désert, avoit pris une forme agréable par leurs soins. Ils y avoient même construit une Chapelle, qui servoit de Paroisse à leur petite Colonie; sans s'être beaucoup souciés, à la vérité, d'en demander la permission à l'Evêque Espagnol. Lorsque le Vaisseau de la Barbinais étoit arrivé dans la Baye, Dom Firmin *Ustaris*, Mestre de Camp Général, commandoit à la Conception. C'étoit un jeune homme de vingt-deux ans, fils du premier Président de l'Audience de Saint Jago. Il avoit, pour la Nation Françoise, une haine qu'il ne cherchoit pas même à dissimuler. Les François en recevoient, chaque jour, de nouvelles marques; & loin de s'en ressentir, ils affectoient de n'en faire aucune plainte. Mais le Gouverneur, prenant leur modération pour un défaut de courage, n'en devenoit que plus fier & plus injuste. Ils jugèrent enfin qu'il étoit nécessaire pour leur sûreté, autant que pour l'honneur de leur Nation, de faire éclater un peu de vigueur; & l'occasion s'en présenta bientôt. *Du Mortier des Vaux*, le plus ancien de leurs Capitaines, également estimé des Espagnols & des François, mourut d'une maladie de langueur, attribuée au chagrin d'avoir vû ses espérances détruites par le nombre excessif des Vaisseaux qui arrivoient dans le Port. On voulut rendre de justes honneurs à sa

Mort & Funérailles d'un Capitaine François.

(*n*) Pages 30 & précédentes.

(*o*) *Ibidem*.

sa mémoire. Les Capitaines assemblés convinrent que le corps seroit porté de Talcaguena à la Conception, dans une Chaloupe tendue de noir; que toutes les autres Chaloupes de la Flotte le suivroient, avec un détachement de trente Matelots, qui devoient préceder le Convoi, pour faire une décharge de mousquéterie en divers endroits marqués; & que par intervalles, tous les Vaisseaux le salueroient de leur canon. Cependant, pour garder quelque bienséance avec le Gouverneur, on députa vers lui deux Capitaines, qui lui demandèrent la permission d'exécuter l'ordre du Conseil. A peine daigna-t-il les écouter. Il leur défendit de faire descendre à terre aucune personne armée, avec menace de charger ceux qui oseroient l'entreprendre. Les François s'affligèrent peu d'un refus, qui sembloit autoriser tous leurs ressentimens. Ils n'en exécutèrent pas moins leur projet; mais ils eurent la précaution d'armer soigneusement les Chaloupes. Lorsqu'elles approchèrent du rivage, le Gouverneur fut averti, que, malgré ses défenses, la Ville alloit être remplie de Soldats armés, & qu'il étoit tems de s'opposer à la descente. Il pâlit, il trembla, de colère ou de crainte, & ses premiers mouvemens parurent impétueux; mais les seconds furent plus modérés. Les François étoient deja sur le sable, lorsqu'il leur envoya dire qu'il leur permettoit d'y descendre. Tout le reste se fit avec beaucoup d'ordre & de tranquillité; & cette leçon apprit, aux Officiers Espagnols, à traiter plus civilement leurs Alliés (p).

Le Gouverneur Espagnol est forcé de s'adoucir.

Pendant près de cinq mois, que la Barbinais passa au Port de la Conception, il fut convaincu, par ses propres yeux, que les François n'étoient pas les seuls à qui le gouvernement de Dom Firmin parût insupportable. Les Indiens de la Plaine, impitoyablement opprimés, prirent ce tems pour se soulever, & firent craindre aux Espagnols de se voir égorger ou brûler dans leurs murs. On a déja rapporté quelques exemples de ces révoltes; mais ils deviennent précieux pour l'Histoire, lorsqu'ils portent sur la foi d'un témoignage oculaire. La Barbinais entre ici dans un détail intéressant. Ces malheureux Indiens, dit-il, rebutés d'une longue & pénible servitude, résolurent enfin de s'en délivrer. Leurs Caciques, ou leurs Chefs, qui recevoient à regret la loi d'une Nation étrangère, dans des lieux où leurs Ancêtres l'avoient donnée, s'assemblèrent, & firent courir une flèche, qui est l'instrument dont ils se servoient autrefois pour exciter leurs Alliés à la guerre. Ils envoyèrent aussi, aux Indiens, qu'on nomme *Indos Bravos*, une corde, qui marquoit, par des nœuds de différentes couleurs, leur projet, le jour & le lieu de leur assemblée. Cette conspiration fut si secrette, qu'elle ne pût être étouffée dans sa naissance. Un Hermite Indien, qui faisoit sa résidence à peu de distance de la Conception, avoit fait, sous divers prétextes, un amas considérable de fer, pour armer leurs lances. Son commerce ayant été découvert, il fut arraché de sa retraite & jetté dans un cachot, où la force des tourmens lui fit trahir son secret. Mais il étoit trop tard pour en arrêter les suites. Le Gouverneur trouva seulement, dans cette déposition forcée, un nouveau sujet de persécuter les Indiens qui étoient demeurés fidèles. Il ordonna, aux Espagnols, de charger leurs Vassaux

Révolte des Indiens pendant le séjour de la Barbinais à la Conception.

Avec quelle rigueur ils sont traités.

(p) Pages 38 & précédentes.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

Vassaux de chaînes, innocens ou criminels, & de les traiter avec la dernière rigueur. La plûpart de ces Malheureux furent livrés à la Justice, sans excepter ceux, dont leurs Maîtres avoient éprouvé l'attachement par de longs services; & toutes les Prisons en ayant bientôt été remplies, on fit tomber la punition sur les innocens, pour causer de l'épouvante aux coupables. Mais cette conduite ne fit qu'irriter les Rebelles. Ils auroient exercé leur première fureur sur la Conception, dont ils n'étoient éloignés que d'environ dix lieues, si la crainte des Vaisseaux François ne les eût retenus. Plusieurs Capitaines firent alors une démarche, dont ils eurent bientôt du regret. Ils allèrent offrir leur secours au Gouverneur, en ajoûtant qu'ils se croyoient obligés, par la bonne-intelligence qui règnoit depuis long-tems entre les deux Couronnes, de conserver à l'Espagne la possession du Pays. Ce fier Espagnol rejetta leurs offres, & leur répondit, avec sa hauteur ordinaire, que sa Nation avoit assez de courage & de forces pour défendre & garder ses Conquêtes (q).

Faux orgueil du Gouverneur.

CEPENDANT, le desordre croissant de jour en jour, cette affectation d'intrépidité ne l'empêcha point de faire partir sécretement ses meilleurs effets. Comme sa conduite le rendoit odieux aux Espagnols mêmes, ils firent éclater leurs murmures; & ses précautions faisant juger qu'il avoit reçu des avis certains de quelque péril pressant, le Peuple s'assembla, pour délibérer sur la défense de la Ville. Mais il arriva, comme dans toutes les émotions populaires, que cette assemblée tumultueuse se sépara sans avoir pris aucune résolution. Les plus sages, convaincus de l'extrêmité du danger, prirent le parti d'implorer le secours des François, & de se ménager une retraite sur les Vaisseaux du Port. Le Gouverneur, qui ne put ignorer long-tems cette allarme, voulut donner des marques de vigueur, pour rétablir sa réputation. Il condamna, au supplice, plusieurs Indiens innocens, que la fausse terreur de leurs Maîtres avoit fait charger de fers. En vain les Magistrats refusèrent de confirmer une sentence, dont ils connoissoient l'injustice. Ces Malheureux furent tirés de leur cachot, & portés au lieu de l'exécution sur des clayes, par des Religieux, qui les exhortèrent à la mort. La Barbinais peint vivement leur infortune. „ Ils étoient innocens, dit-il, „ de l'aveu même de leurs Juges. A l'horreur d'une mort qu'ils n'avoient „ pas méritée, se joignoit la triste circonstance de se voir ôter la vie, „ dans leur propre Pays, par des Usurpateurs, qui avoient commencé par „ leur ravir leurs biens & leur liberté. Ils emportoient seulement la con- „ solation de ne pas mourir dans l'Idolâtrie. Un jeune homme, de leur nom- „ bre, demanda un crucifix, lorsqu'il se vit attaché au poteau; & prenant „ le Ciel à témoin de son innocence, il attendrit ses Bourreaux mêmes, „ par un discours fort touchant. Les corps de ces misérables victimes fu- „ rent coupés en quartiers, pour être exposés sur les grands chemins. „ Mais ce spectacle ayant poussé la fureur des Rebelles au comble, ils ne „ tardèrent point à signaler leur vengeance par le massacre d'un grand nom- „ bre d'Espagnols, auxquels ils ne voulurent accorder aucun quartier (r)".

Il condamne plusieurs innocens au supplice.

Circonstances touchantes de leur mort.

Tel

(q) Page 43.

(r) Pages 47 & précédentes.

Tel étoit l'état de cette querelle, lorsque la Barbinais partit de la Conception.

Il relâcha dans quelques Ports du Pérou, dont il donne le Plan & la Description: mais, remettant à d'autres articles tout ce qui ne lui est pas personnel, on ne veut le suivre, au Port d'*Arica*, qu'un tremblement de terre lui fit bientôt abandonner, que pour observer, avec lui, que le mauvais air de cette Place, ayant toûjours été funeste aux François, elle en a tiré le nom de leur Tombeau (*s*). Cependant, il est persuadé, qu'ils doivent en accuser moins les maladies, qui régnent dans la Ville, que la qualité du vin, qui est violent & fumeux, & dont ils usent avec excès. Delà, s'étant rendu au petit Port d'*Ylo*, à quarante lieues d'Arica, son premier soin fut de visiter une Vallée voisine, où les François avoient eu la liberté de faire bâtir plusieurs Magasins, dont le dernier tremblement de terre avoit renversé la plus grande partie. Il y apprit, qu'à quarante lieues d'Ylo, du côté des Montagnes, on trouve deux Villes, nommées *Mocbegoa* & *Villa-Hermosa d'Arequipa*, dont la seconde s'est signalée au commencement du régne de Philippe V. Les Femmes vendirent leurs joyaux, & les Hommes envoyèrent de très grosses sommes à ce Prince, pour l'aider à soutenir la guerre contre l'Archiduc. Ces deux Villes ne sont pas moins fameuses par leurs vins, qui passent pour les meilleurs & les plus délicats du Royaume.

Arica, Tombeau des François.

Villes affectionnées à Philippe V.

Après s'être arrêté quelques jours dans Ylo, la Barbinais profita du retardement de son Vaisseau, pour entreprendre un petit Voyage, par Terre, dans l'espérance d'y trouver l'occasion de se défaire avantageusement de quelques marchandises. Mais on lui conseilla de s'avancer d'abord jusqu'à *Pisco*, petite Ville, qui n'est éloignée, de Lima, que de cinquante lieues. Ce seroit appauvrir trop son Journal, que de supprimer ici ses observations; d'autant plus qu'elles ne sont pas d'une nature, qui puisse les faire rappeller, avec la même étendue, dans l'article général du Pérou. Pisco, dit-il, fut abîmé, en 1690, par un tremblement de terre. Cette Ville étoit située sur le rivage, & la Mer se retira presqu'à deux lieues de ses bornes ordinaires. Les Habitans, surpris d'un événement, dont ils ne connoissoient pas d'exemple, s'enfuirent dans les Montagnes. Quelques-uns ayant eu la hardiesse de retourner sur leurs pas, pour contempler un nouveau rivage, la Mer revint, trois heures après, avec tant d'impétuosité qu'elle les engloutit, sans que la vîtesse de leurs chevaux pût les dérobber à la mort. Pisco fut submergée, & l'eau se répandit fort loin dans la Plaine. La Rade, où les Vaisseaux jettent aujourd'hui l'ancre, est le même lieu où la Ville étoit autrefois assise. Elle fut rebâtie, un quart de lieue plus loin; & l'agrément de sa situation en a fait le séjour de toute la Noblesse voisine. Le Commerce étoit assez florissant à Pisco, lorsque l'entrée du Port de Lima n'étoit pas libre aux François. Ils y vendoient leurs marchandises avec autant d'avantage, & même avec plus de sûreté qu'à Callao, où ils étoient obligés de déclarer leur cargaison aux Officiers de la Douane, & de leur payer un droit de treize pour cent, qui tournoit au pro-fit

Voyage de la Barbinais dans l'intérieur des Terres.

Pisco abîmé par un tremblement de terre.

(*s*) Page 60.

La Barbinais le Gentil. 1715.

fit du Viceroi & de ses Officiers. D'ailleurs, ils couroient de grands risques de la part du Viceroi, qui avoit des ordres positifs de sa Cour, de ne pas les souffrir au Pérou, & qui pouvoit, sur le moindre prétexte, confisquer tous leurs effets, faire arrêter leurs Vaisseaux, & se justifier de sa desobéissance, en faisant conduire, pieds & poings liés, leurs Capitaines, en Espagne (*t*).

Etat de la Province de Chincha.

La Barbinais partit de Pisco, le 4 de Septembre, & se trouva bientôt dans la Province de *Chincha*, dont la Capitale n'est aujourd'hui qu'un petit Bourg d'Indiens, du même nom. C'étoit autrefois une Ville puissante, qui contenoit, dans son étendue, plus de deux mille familles. (*v*). On comptoit alors plusieurs millions d'Habitans, dans une Province à présent si déserte, qu'à peine y reste-t-il cinq cens familles. Cet exemple, observe la Barbinais, doit faire juger combien les Espagnols en ont détruit. Aussi ne font-ils pas difficulté, dit-il, d'avouer eux-mêmes, que leur victoire leur a coûté le sang d'un nombre infini de Malheureux.

Fable des Géans Peruviens.

Il vit, sur la route, les vestiges de ces Géans, renommés dans l'Histoire du Pérou, qui furent frappés de la foudre, pour un crime dont le Ciel s'est réservé souvent la vengeance. Les Espagnols ont pris long-tems, pour des Fables, ce que les Indiens en racontoient: mais ils ont cessé, dit-il, d'en douter, par les mêmes raisons, sans doute, qui paroissent l'avoir persuadé lui-même. „ Pendant un déluge, dont tout le Pays fut inondé, les „ Indiens se retirèrent sur les plus hautes Montagnes, pour attendre que „ toutes les eaux fussent écoulées. Lorsqu'ils descendirent dans la Plaine, „ ils y trouvèrent des hommes d'une taille démesurée, qui leur firent une „ guerre cruelle. Ceux, qui échappèrent à leur barbarie, furent obligés „ de chercher un azyle dans les cavernes des Montagnes qu'ils avoient quittées. Après s'y être tenus cachés pendant plusieurs années, ils virent „ paroître, au milieu des airs, un jeune homme qui foudroya les Géans; & „ par la défaite de ces cruels Ennemis, ils se retrouvèrent Maîtres de leurs „ anciennes demeures. Mes Guides, ajoûte la Barbinais, me montrèrent „ plusieurs marques de la foudre, imprimées sur un Rocher, & des os „ d'une grosseur extraordinaire, qu'ils regardent comme les restes de leurs „ Géans. On n'a pû sçavoir en quel tems ce déluge est arrivé. C'est peut-être un déluge particulier, tel que celui de la Thessalie (*x*)".

Tombeaux antiques.

On trouve, dans la Province de Chincha, plusieurs Tombeaux antiques. La Barbinais en vit un, dans lequel on avoit trouvé deux hommes & deux femmes, dont les cadavres étoient assez entiers, pour faire connoître la différence des deux sexes; quatre vases d'argile, quatre tasses, deux chiens, & plusieurs pièces d'argent. C'étoit apparemment l'ancienne manière d'inhumer les Morts. Le Pays est un peu moins aride que dans les Provinces voisines; ce qui vient de la quantité de ravines qui l'arrosent. Ce sont des torrens, formés par les neiges fondues, qui tombant, avec impétuosité, du haut des Montagnes, entraînent les arbres & des parties de rochers. Leur lit n'est jamais profond, parceque les eaux se partagent en plusieurs bras; mais leur cours n'en est que plus rapide.

La

(*t*) Page 73. (*v*) L'Original porte 200 mille familles. R. d. E. (*x*) Page 75.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

Route de la Barbinais.

La Barbinais arriva le premier jour, au soir, dans un Hameau, nommé le *Tambo de Guaynacava*. On nomme *Tambo*, un Edifice où les anciens Yncas gardoient leurs trésors. Il portoit, avec lui, toutes ses provisions, jusqu'à son lit. Lorsqu'il voulut souper, il fut surpris de voir que la chaleur les avoit corrompues; & n'ayant point mangé tout le jour, la faim l'obligea de se remettre en marche pendant la nuit, pour arriver dans un petit Bourg qui se nomme *Cagneta*. Il le parcourut d'un bout à l'autre. L'habillement des femmes lui parut singulier. Elles ont une petite casaque, qui se croise sur le sein, & qui s'attache avec une épingle d'argent, longue de dix pouces, dont la tête est ronde & platte, & n'a pas moins de six à sept pouces de diamétre. Un millier de ces épingles feroient une dot honnête en Europe: mais dans quelque nécessité qu'une Indienne de Chincha se trouve, elle ne se défait point de ce bisarre ornement.

Parure qui consiste en épingles.

Les eaux du torrent de Cagneta s'étoient débordées, avec si peu d'obstacle, que toute la Campagne étoit inondée. „ Mes Guides, raconte la „ Barbinais, me déclarèrent qu'on ne pouvoit continuer la route ordinai- „ re, sans s'exposer aux plus grands dangers, & qu'il falloit faire une jour- „ née de plus, pour passer sur un Pont, qui étoit au sommet de la Monta- „ gne, sans quoi je serois forcé d'attendre, plus de huit jours, que les „ eaux fussent écoulées. Je suivis leur conseil, mais je ne fus pas long- „ tems à m'en repentir. Nous fîmes sept lieues, en montant par des sen- „ tiers incommodes & fort étroits. Je voyois les nuages au-dessous de „ moi, & cette élévation ne m'empêchoit pas de sentir une chaleur ex- „ traordinaire. Nous arrivâmes au Pont, vers quatre heures après midi. „ Mais, Ciel! quel Pont! sa vûe me fit frémir, & ce souvenir me glace „ encore le sang. Qu'on s'imagine deux pointes de Montagnes, séparées „ par un précipice, ou plutôt par un gouffre profond, dans lequel deux „ torrens se précipitent avec un fracas épouvantable. Sur ces deux poin- „ tes, on a planté de gros pieux, auxquels sont attachées des cordes de „ simple écorce d'arbre, qui passant & repassant plusieurs fois d'une pointe „ à l'autre, forment une espèce de rets, couvert de planches & de sable. „ Tel est le Pont, qui forme la communication d'une Montagne à l'autre. „ Je ne pouvois me résoudre à passer sur cette machine tremblante. Les „ mules passèrent d'abord avec leur charge: mais la résistance, qu'elles fi- „ rent long-tems aux Muletiers, marquoit assez leur frayeur. Pour moi, „ je passai comme elles, c'est-à-dire, en me faisant de mes mains deux „ pieds de plus, & sans oser jetter les yeux de l'un ni de l'autre cô- „ té (y).

Description d'un Pont terrible.

„ J'entrai de-là dans la Province de *Pachacamac*, & je passai au pied „ d'une autre Montagne, dont l'aspect me causa de nouveaux frémisse- „ mens. Le chemin, qui est sur le bord de la Mer, a si peu de largeur, „ qu'à peine deux mules peuvent y passer de front. Le sommet de la Mon- „ tagne, s'avançant au-dessus, semble prêt à s'écrouler; & l'on remarque, „ à ses ouvertures, qu'il s'en détache quelquefois de grosses parties, qui „ tombent dans la Mer, & qui rendent le danger continuel. Les Espa- „ gnols

Chemin singulier.

(y) Pages 89 & précédentes.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

„ gnols appellent ce Passage, *El mal passo d'Ascia*, du nom d'une mauvaise Hôtellerie, qui n'en est éloignée que d'une lieue. Je ferois pitié, si je racontois tout ce que j'eus à souffrir dans ce Voyage. La chaleur m'accabloit pendant le jour; & j'étois dévoré, pendant la nuit, par diverses sortes d'insectes. Je traversai des Montagnes de sable, si brûlantes, que je ne pouvois mettre pied à terre sans ressentir une ardeur insupportable. Dans l'espace de quarante lieues, je ne vis pas un seul arbre, si ce n'est au bord des torrens, où la fraîcheur de l'eau entretient un peu de verdure. Ces déserts inspirent une véritable horreur. On n'y entend le chant d'aucun oiseau; & pendant toute ma marche, je n'en vis qu'un, de la grosseur d'un mouton, qui se perche sur les Montagnes les plus arides, où il se nourrit des vers qui naissent dans cette vaste étendue de sables. Il est célèbre, dans toutes les Relations du Pérou, sous le nom de *Candur* ou *Condor* (z)".

Déserts affreux.

Condur, oiseau de la grosseur d'un mouton.

On apprit, à la Barbinais, que le nom de Pachacamac, qu'on donne à cette Province, est celui de la principale Divinité des Indiens, c'est-à-dire, du Soleil, qu'ils adorent comme le principe de tout ce qui existe; que sa Capitale étoit autrefois une Ville puissante, qui contenoit, dans son enceinte, plus d'un million d'ames, & qu'elle fut long-tems le théâtre de la guerre & de la cruauté des Espagnols. Il n'eut pas besoin d'autre témoignage que celui de ses yeux, „ lorsque passant au milieu des débris de cette grande Ville, il n'y apperçut que des ruines & des os entassés. Les rues en sont belles & spacieuses; mais il règne, parmi ces masures, un silence qui remplit le cœur d'effroi, & rien ne s'y présente à la vûe, qui ne soit véritablement affreux. La passion de l'or a poussé les Espagnols jusqu'à tirer les corps de leurs tombeaux, pour y chercher les trésors qu'ils croyoient ensevelis avec eux. Dans une grande place, qui paroît avoir été la plus fréquentée de cette Ville, je vis, ajoûte la Barbinais, plusieurs cadavres que la qualité de l'air & de la terre avoit conservés sans corruption. Ils étoient épars de divers côtés. On distinguoit aisément tous les traits de leurs visages; mais ils avoient la peau plus tendue & plus blanche, que ne l'ont ordinairement les Indiens (a)".

Etranges ruines de la Ville de Pachacamac.

Cadavres conservés.

1716.

Après avoir poussé sa route jusqu'à Lima, dont il donne une courte description, il en partit le 25 de Janvier 1716, pour retourner à Pisco par le même chemin, & par conséquent avec les mêmes dangers & la même fatigue. Il arriva, dans ce Port, le 3 de Février; & quelques jours après, il fut témoin d'un horrible événement, qui ne confirma que trop ce qu'on lui avoit raconté du tremblement de terre qu'il a déja décrit. „ Le 10, à huit heures du soir, la nouvelle Pisco fut ébranlée. Dans un instant, dit la Barbinais, je vis toutes les maisons renversées. Je voulus prendre la fuite; mais la peur, qui donne quelquefois des aîles, m'avoit lié les pieds. Je n'arrivai qu'avec peine sur la place de la Ville, où tout le monde s'étoit retiré. Un quart d'heure après, la terre, ayant encore tremblé, s'ouvrit en quelques endroits, d'où il s'éleva des tourbillons „ de

Récit d'un tremblement de terre, dont la Barbinais fut témoin.

(z) Pages 91 & précédentes.

(a) *Ibidem*, & page 92.

La Barbinais le Gentil. 1716.

„ de poussière, avec un bruit effrayant. La plûpart des Habitans se retirèrent sur les Montagnes voisines. Cette nuit fut un tems d'horreur & d'épouvante. La terre s'agitoit à tous momens. Nous n'étions, dans la Ville, que trois ou quatre François, qui n'osions abandonner les débris de nos maisons, & qui ne sentions pas moins le péril qu'il y avoit à les habiter. Tout le monde craignoit une nouvelle irruption de la Mer, telle qu'on se souvenoit de l'avoir éprouvée, il y avoit vingt-huit ans. Les Espagnols & les Indiens n'ayant point la hardiesse d'aller reconnoître l'état du rivage, nous prîmes cet emploi vers le jour. Mais la lumière ne reparut, que pour augmenter l'allarme commune. A neuf heures du matin, le tremblement ayant recommencé avec plus de violence, on publia aussi-tôt que la Mer venoit de se retirer. Cette nouvelle étoit fausse; mais la crainte & l'exemple du passé y firent trouver tant de vraisemblance, qu'on ne pensa plus qu'à la fuite. Les cris augmentoient la terreur. Je me préparois à fuir aussi, & j'étois déja monté à cheval; quand, par un trouble d'esprit, plutôt que par un reste de courage, je résolus de retourner au bord de la Mer, avec deux autres François. J'ai souvent éprouvé qu'une frayeur excessive produit les mêmes effets que la témérité. Mais nous vîmes la Mer tranquille, & le rivage dans sa situation ordinaire. L'ardeur de guérir les Habitans de leur crainte nous [illegible] pousser nos chevaux avec beaucoup de vîtesse, en faisant de loin di[illegible]rs signes de nos chapeaux. Ceux qui attendoient nôtre retour, pour se déterminer, nous entendirent si mal, qu'ayant pris nos signes mêmes pour une exhortation à fuir, ils abandonnèrent la Ville avec des cris lamentables. Nous n'y trouvâmes plus qu'un petit nombre de Vieillards, que la foiblesse de l'age avoit retenus, & qui regardoient déja les ruines de leurs maisons comme leurs tombeaux (*b*)".

Circonstances curieuses qu'il observe.

Cependant, il paroît qu'on en fut quitte pour quelques nouvelles secousses, qui achevèrent de renverser Pisco, & qui ne permirent pas aux Habitans d'y retourner de plusieurs jours. La Barbinais, revenu à lui-même, se rappella quelques circonstances, qu'il n'entreprend point d'expliquer. 1. Une demie heure avant que la terre eût commencé à s'agiter, tous les animaux parurent saisis de frayeur; les chevaux hennirent, rompirent leurs licols, & sortirent de l'écurie; les chiens aboyèrent; les oiseaux épouvantés, & presqu'étourdis, se jettèrent dans les maisons; les rats & les souris sortirent de leurs trous. 2. Les Vaisseaux, qui étoient à l'ancre, furent si violemment agités, qu'il sembloit que toutes leurs parties fussent prêtes à se desunir; les canons sautèrent sur leurs affuts, & les mâts rompirent leurs haubans. C'est ce que la Barbinais auroit eu de la peine à croire, s'il n'en eût été convaincu par des témoignages unanimes. Il conçoit bien, dit-il, que le fond de la Mer étant une continuation de la Terre, l'eau peut être agitée par communication; mais ce qui lui paroît difficile à comprendre, c'est ce mouvement irrégulier d'un Vaisseau, dont tous les membres participent séparément à cette agitation, comme s'il faisoit partie de la Terre, & qu'il ne nageât point dans un fluide. Son mouvement

(*b*) Pages 120 & précédentes.

vement devroit ressembler, au plus, à celui qu'il éprouveroit dans une tempête. D'ailleurs, pendant tout le tremblement de Pisco, la surface de la Mer étoit unie, & ses flots n'étoient point élevés. Toute l'agitation devoit être intérieure, puisque le vent ne se mêla point au tremblement de terre. 3. Enfin, les Habitans assuroient que dans ces accidens, si la caverne terrestre, où le feu est renfermé, va du Septentrion au Midi, & la Ville est aussi dans cette situation, toutes les maisons ne manquent point d'être renversées; au lieu que si ce feu souterrein prend une Ville dans sa largeur, le tremblement fait moins de ravage. La Barbinais adopta volontiers cette opinion, après avoir été bien informé que celui de Pisco ne fut presque pas sensible à cinq lieues vers l'Ouest, & que depuis cette Ville jusqu'à cent lieues au-delà, du Midi au Nord, toutes les Villes & les Villages furent entiérement renversés (c).

Départ de l'Auteur pour la Chine.

Il quitta la Côte du Pérou, le 4 de Mars, avec quelque regret de s'éloigner d'une Ville nommée *Guaura*, située dans l'endroit le plus riant & le plus champêtre du Monde, à moins d'une lieue du petit Port de *Guacho* (d), où il s'étoit rendu sur le Vaisseau qui devoit faire voile à la Chine. „ Une „ Rivière coule au milieu de Guaura. Les maisons y sont commodes & „ bien bâties. Les femmes sont belles & affables, & les hommes n'y con„ noissent point l'orgueil & la jalousie, deux vices ordinaires de leur Na„ tion".

Guaura, charmant séjour.

Il ajoûte que si l'on considère le climat, la fertilité du Pays & le caractère des Habitans, on peut nommer ce petit Canton les délices du Pérou (e). Mais son destin & ses engagemens l'appelloient à de nouvelles courses. Il n'y pensoit pas sans quelque frayeur, car on lui annonçoit qu'il seroit privé, pendant trois mois, de la vûe même des Terres. Ses Pilotes, peu versés dans la navigation qu'ils alloient entreprendre, ne s'accordoient par sur le plan de leur route. Les uns prétendoient que pour n'être pas si long-tems exposés aux calmes, il étoit à propos de gouverner au Nord, & de passer promptement la Ligne. Les autres soutenoient au contraire que la route de l'Ouest-Nord-Ouest étant la plus courte, cette raison devoit la faire préférer. L'une & l'autre opinion étoit bien fondée, mais on reconnut trop tard que la première devoit l'emporter; & le malheur qu'on eut de s'arrêter à la seconde, fit perdre beaucoup de tems par les calmes. L'ennui, seul mal au reste que les François essuyèrent dans une si longue course, fut d'autant plus continuel, que le Soleil voyageant avec eux, & l'ayant au Zenith, ils ne pouvoient observer la Latitude. Mais ils raisonnèrent beaucoup sur les Courans, qui sont très rapides dans cette Mer, & chacun décidoit hardiment de leur cours: sur quoi la Barbinais remarque qu'ils sont d'une ressource merveilleuse pour les Pilotes, parcequ'ils leur attribuent toutes leurs erreurs de calcul.

Embarras des Pilotes François.

Ils se trompent dans le choix de leur route.

Le 5 d'Avril, en continuant de porter à l'Ouest-Nord-Ouest, on vit des oiseaux, de toutes les espèces qui sont communes sur Mer: mais il parut bien plus surprenant de voir un hibou, qui vint se percher sur les mâts. On

Hibou pris en pleine Mer.

(c) Pages 121 & 122.
(d) A onze degrés quarante minutes de Latitude du Sud.
(e) Pages 126 & 128.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

On le prit, on le mit en cage; il passa quinze jours sans manger. On lui rendit la liberté, dont il n'usa que pour voltiger long-tems autour du Vaisseau, jusqu'à-ce que l'épuisement de ses forces, par la faim ou la lassitude, le fit tomber dans la Mer. La Barbinais ne s'arrête à cet incident, que pour demander d'où venoit un hibou, à cette distance des Terres? Car il n'est pas, dit-il, de l'opinion de ceux qui prétendent que les rats & d'autres animaux s'engendrent dans la crasse d'un Vaisseau. Mais d'où venoit donc un animal, qui ne s'éloigne jamais tant de la Terre? L'opinion la plus commune est que les Isles, qu'on trouve marquées sur les Cartes, sont beaucoup plus à l'Est, qu'il n'a plû aux Géographes de les placer: c'est ce qu'on juge par les Journaux de tous les Navires qui ont fait cette route, & qui ne les ont jamais vûes. Un seul Capitaine du Havre de Grace, nommé *du Bocage*, allant du Pérou à la Chine, découvrit, à deux cens quatre-vingt degrés de Longitude, & à quatre degrés de Latitude du Nord, un grand Rocher, fort élevé, & ceint de plusieurs Bancs de sable, auquel il donna le nom de l'*Isle de la Passion* (*f*). Ce morceau de Terre est le seul qu'on ait encore apperçu dans cette Mer, au-delà de la Ligne, en suivant cette route. Ainsi la Barbinais s'est fait une question, qu'il est obligé de laisser sans réponse.

Raisonnemens sur cet incident.

ENTRE les différentes espèces d'oiseaux, qui voloient autour du Bord, on en distingua de plus gros qu'une oye, qui avoient sept pieds de longueur, d'un bout de l'aîle à l'autre, le bec crochu, & garni de deux rangées de petites dents fort aigues. La manière de les prendre fut un agréable amusement pour l'Equipage. On jettoit dans la Mer un hameçon, couvert d'un morceau de linge en forme de poisson: L'oiseau venoit fondre sur cette proye trompeuse, & demeuroit pris, tantôt par le gosier, tantôt par les dents, malgré ses efforts pour se dégager. Cette espèce de chasse fut le grand amusement des François, pendant une navigation de trois mois. Ils virent, en un même jour, après avoir déja fait treize cens trente-huit lieues, depuis le 4 de Mars jusqu'au 29 d'Avril, six trombes d'eau, qui se formèrent tout à la fois autour du Navire, à la distance d'un quart de lieue, avec un bruit sourd, semblable à celui que l'eau fait en coulant dans un canal souterrein. Ce bruit, croissant par degrés, ressembla bientôt au sifflement des cordages d'un Vaisseau, lorsqu'un vent impétueux les agite. On remarqua d'abord l'eau qui bouillonnoit, & qui s'élevoit d'environ un pied & demi au-dessus de la surface de la Mer. Il paroissoit, au-dessus de ce bouillonnement, un brouillard, ou plutôt une vapeur épaisse, de couleur pâle, & cette vapeur formoit une espèce de canal, qui montoit à la nue. Les canaux, ou les manches de ces trombes, se plioient, à mesure que le vent chassoit les nues auxquelles ils étoient attachés; & malgré cette impulsion, non-seulement ils ne se détachoient pas, mais il sembloit qu'ils s'allongeassent pour les suivre, en s'étrécissant, ou grossissant, lorsque le nuage s'élevoit ou se baissoit. Ce spectacle causa beaucoup de frayeur aux Matelots. On amena les voiles; on chargea le canon, dans l'idée commune que le bruit, ou le mouvement de l'air, fait crêver les trom-

Chasse agréable.

Six trombes d'eau, qui paroissent à la fois.

Explication qu'en donne l'Auteur.

(*f*) Page 132.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

trombes & les dissipe. Mais avant qu'on eût employé ces remèdes, c'est-à-dire, dans l'espace de dix minutes, on vit les canaux se rétrecir, se détacher de la superficie de la Mer, & se dissiper entiérement (*g*).

Rencontre de trois Vaisseaux François, à l'Isle de Guaham.

Le 30 de Mai, jour de la Pentecôte, on eût la vûe de l'Isle *Guaham* (*h*); & pour comble de joye, trois Vaisseaux François, de l'Escadre Marchande qu'on avoit laissée au Pérou, furent le premier spectacle qui s'offrit dans la

(*g*) *Pages* 135 *& précédentes.* Après cette description, la Barbinais entreprend d'expliquer un Phénoméne, qu'il ne trouve point assez éclairci; & ses idées peuvent être utiles aux Navigateurs. Il observe d'abord que la plûpart des Physiciens se sont trompés, lorsqu'ils ont assuré que les trombes étoient un signe infaillible de tempête. Qu'on fasse attention, dit-il, au passage où elles se firent voir. C'est dans la Mer pacifique, où les vents soufflent presque toûjours du même côté, & qui est renfermée entre les deux Tropiques. Elles furent précédées & suivies d'un vent égal & leger. Les Pilotes l'assurérent, d'ailleurs, que celles qu'ils avoient vûes dans plusieurs Mers, n'avoient causé aucune tempête, mais très souvent une pluye abondante, sans tonnerre. Cependant, il entend une tempête générale, qui régne partout l'horison; car il ne doute point que le canal, dont il a parlé, ne soit rempli d'un tourbillon de vent, capable d'en exciter une, dans l'endroit où il se forme; & c'est apparemment ce tourbillon, qui cause le bouillonnement de l'eau: mais cette tempête est locale. Les canaux de nue, qui se forment sur Mer, ressemblent, par leur cause, à ceux qui se forment sur Terre; mais les effets en sont différens. Le tourbillon, qui est renfermé dans l'un & dans l'autre, fait plus de ravage sur Terre, où il laisse souvent d'affreuses marques de son passage: au-lieu que sur Mer, on n'en reconnoît aucune trace, à moins qu'il ne rencontre quelque Vaisseau; ce qui arrive rarement. Pour l'expliquer, l'Auteur suppose qu'une nue peut, en tombant sur une autre, former un véritable Eolipyle, qui se fait jour par la nue inférieure, & qui pousse, contre la Mer, un tourbillon de vent capable d'exciter un bouillonnement sur l'eau. Ce tourbillon, dont la chûte est perpendiculaire, produit deux effets différens: 1°. Il enfonce les eaux; & par une compression violente, il forme une espéce de creux, dans le centre du lieu, où il tombe. 2°. Par ce creux, ou cette fosse, il éléve les eaux au-dessus de leur niveau; & ces eaux, par leur propre poids, cherchent à regagner l'espace qu'elles occupoient: mais comme ce mouvement leur fait rencontrer les filets de la vapeur qui descend de la nue, elles glissent le long de ces filets, ou plutôt elles les heurtent; & par une sorte d'élasticité, elles s'élévent d'environ un pied au-dessus de la surface de la Mer. Le corps de la vapeur, qui descend de la nue, forme la figure d'un canal, qui semble s'élever du milieu de cette vapeur même, & qui remonte jusqu'à la nue. Elle est plus claire ou plus obscure, suivant qu'elle est plus ou moins exposée aux rayons du Soleil, & l'Auteur la compare à la fumée d'un feu noir & étouffé. Quelques-uns croyent, dit-il, que la nue attire l'eau de la Mer, par ce canal, comme on attire le vin du fond d'une bouteille par le moyen d'un tuyau; c'est-à-dire, que l'air extérieur, comprimant l'eau, qui est autour de l'extrêmité du canal, la force à remonter jusqu'à la nue, par ce même canal, dans lequel ils supposent que l'air est extrêmement raréfié. Si cela étoit, les gens de Mer tireroient inutilement le canon, pour dissiper les trombes, & toute l'agitation de l'air ne serviroit à rien; comme on ne rompt point le fil d'un jet d'eau, de quelque maniere qu'on agite l'air. Il y a donc plus de vraisemblance à supposer que la matiére de ces trombes n'est qu'une vapeur, qui s'échappant de la nue avec violence, forme l'image d'un corps contenu, jusqu'à la surface de la Mer. On en doit conclure que l'effet de ce Phénoméne, sur les Vaisseaux, ne sçauroit être de les submerger par l'eau, qui tomberoit perpendiculairement sur le tillac, mais d'emporter seulement quelques voiles ou quelques mâts, parceque la trombe rencontrant ces corps solides sur sa route, il en sort un tourbillon violent, dont l'effet est soudain, mais de peu de durée. Il est certain, par conséquent, que les gens de Mer ont raison d'agiter l'air par le bruit du canon, surtout, si la trombe est voisine, car alors ce bruit fait, sur la nue, où elle est attachée, le même effet que le son des cloches sur celle qui renferme le tonnerre.

(*h*) L'Auteur observe que la variation de l'Aiguille est une bonne règle pour trouver les Marianes. Elle y'est de six degrés & demi vers le Nord-Est. *Page* 144.

la Rade. Ils étoient arrivés le même jour, après s'être vus exposés aux dernières extrêmités. Le feu avoit pris au fond de cale du Vaisseau nommé *le Martial*, commandé par *la Villepoulet*, homme de réputation dans la Marine. La foudre étoit tombée dans le Vaisseau qui se nommoit *le Maillebois*; elle avoit brisé le grand mât, & le Capitaine, en ayant été frappé, étoit mort sur le champ. Le troisième Vaisseau, nommé *la Bienséance* (*i*), avoit beaucoup souffert par la disette d'eau, & par le scorbut, dont presque tout l'Equipage étoit attaqué.

Etat présent des Espagnols dans cette Isle.

La Barbinais descendit avec le Capitaine, pour faire les complimens de la Nation Françoise, au Gouverneur, qu'il honore du titre de Viceroi. Son récit est une bonne peinture de l'état présent des Espagnols dans cette Isle. „ On nous fit passer, dit-il, par un guichet, qui servoit de porte-cochère „ au Palais, & nous entrâmes sous un portique, où nous vîmes quelques „ fusils, sept ou huit rondaches, des lances, quatre drapeaux & un tam- „ bour. Quarante Soldats, rangés en haye sur l'escalier, nous reçurent „ avec toute la gravité de leur Nation; & l'Officier nous introduisit, d'un „ air de cérémonie, dans l'appartement du Viceroi. Le visage ouvert & „ content, que ce Seigneur prit à nôtre arrivée, nous fit juger qu'il n'é- „ toit pas fâché qu'elle lui procurât du pain & du vin; secours, dont il „ nous avoua qu'il manquoit depuis long-tems. Le mot de Palais doit fai- „ re naître une grande idée de sa demeure: mais il faut sçavoir que ce qui „ s'appelleroit Chaumière en Europe, porte ici le nom de Palais. Celui „ de Guaham est couvert de paille & de feuilles de palmier. Il con- „ siste en trois salles, dont les deux premières étoient pour le Viceroi, „ & l'autre pour une troupe de jeunes Indiennes, qu'il faisoit élever: „ bonne œuvre, qu'il pouvoit faire sans scandale, parceque son grand „ âge le mettoit à couvert de la censure. Nous visitâmes aussi deux Mis- „ sionnaires Jesuites, qui me parurent de saints Personnages. Ce n'est „ pas assurément l'ambition, qui les attire dans une Isle, où ils mènent une „ vie très austère (*k*)".

Ils s'efforcent de la peupler.

On est surpris que la Barbinais mette une garnison de trois cens Soldats dans l'Isle de Guaham, tandis que les Voyageurs précedens n'en font monter le plus grand nombre qu'à soixante. Mais il ajoûte que cette Milice a la liberté d'épouser des femmes de l'Isle, & qu'on souhaiteroit, s'il étoit possible, de peupler la Colonie par ces alliances. Le nombre des Indiens diminue de jour en jour; & de quinze mille, qui restoient après la conquête, on n'en compte pas aujourd'hui plus de quinze cens (*l*). Cependant, au départ des François, le Gouverneur accorda leur congé à quelques Espagnols. Tous les Soldats de l'Isle, ennuyés de vivre dans un Désert, vouloient s'embarquer. Le Vaisseau de la Barbinais en prit onze, pour renforcer son Equipage, après avoir remboursé le Gouverneur de quelque argent, qu'il feignit de leur avoir prêté, & qui n'étoit, au fond, que le prix de leur liberté (*m*).

En

(*i*) C'est *la Bien-aimée*. R. d. E.
(*k*) Page 146.
(*l*) Page 150.
(*m*) Page 155.

La Barbinais Le Gentil. 1716.

Incertitude des François sur le Port où ils doivent aborder à la Chine.

En approchant de la Chine, il restoit à se déterminer sur le Port où l'on devoit aborder. L'alternative des deux seuls partis, dont on eut le choix, étoit également desavantageuse. „ Celui d'aller à Canton avoit ses „ inconvéniens, par le grand nombre d'Européens qu'on s'attendoit d'y „ trouver; & celui de se rendre à *Emouy*, dans la Province de Fokien, „ avoit ses risques, parceque peu de Vaisseaux Européens y abordent, & „ que ce Port ne convient, au plus, qu'à ceux qui veulent retourner dans „ les Mers du Sud. Le Capitaine ne laissa pas de préferer Emouy, sui- „ vant les Instructions de ses Armateurs. On lui représenta inutilement „ qu'ils avoient été mal informés; & que l'ordre, qui regardoit Emouy, „ supposant que ce Port étoit plus favorable au Commerce que celui de Can- „ ton, ils lui sçauroient bon gré de ne l'avoir pas suivi, lorsqu'ils appren- „ droient par quel motif il s'en étoit écarté".

Ils se déterminent pour l'Isle d'Emouy.

On mit à la voile, le 7 de Juin; & jusqu'au 22, on fit quatre cens quatre-vingt-quatre lieues vers l'Ouest-Nord-Ouest. On eut alors la vûe du Cap *Engano*, Promontoire des Philippines; & ce fut à dix lieues de ce Cap, que les autres Vaisseaux changèrent de route. La variation, depuis l'Isle de Guaham, avoit toûjours diminué, jusqu'à un degré trente minutes, vers le Nord-Est. On fit route à l'Ouest, après la séparation. La Barbinais fut surpris du nombre infini de petites Isles, qu'on rencontra les deux jours suivans, & qu'on doit redouter comme autant d'écueils. Le 25, on eut la vûe de l'Isle *Formose*. Le Pilote avoit été averti de ne pas s'approcher trop de cette Isle, parcequ'on y avoit découvert, depuis peu, quelques écueils, au Nord-Est du Pic; d'autant plus dangereux, qu'ils sont moins connus (*n*), & que les Courans portent au Nord-Est d'une manière sensible. Le 26, à vingt-trois degrés seize minutes de Latitude Septentrionale, & à cent trente-sept degrés quatre-vingt-quinze minutes de Longitude (*o*), la Mer étoit couverte de serpens, que les Rivières de la Chine y entraînent, & qui marquent infailliblement le voisinage de la Terre. Enfin, le 29, après avoir découvert les Montagnes de la Chine, on pria quelques Pecheurs, qui se présentoient en grand nombre, de servir de Guides au Vaisseau pour entrer dans la Baye d'Emouy. Ils y consentirent de bonne grace: mais ils répétérent mille fois, dans leur langue, *Hiamuen Booz*, c'est-à-dire, *Emouy n'est pas bon*. L'entrée du Port est remarquable, par une Montagne fort haute, sur laquelle est une Tour, qu'on découvre de vingt lieues en Mer, & par une petite Isle, percée à jour, qui n'est qu'à six lieues de l'entrée de la Baye (*p*).

Leur route.

Nouveaux écueils de l'Isle Formose.

Arrivée du Vaisseau dans la Baye d'Emouy.

Le Vaisseau François mouilla, le même jour au soir, devant le Temple principal de l'Isle, à deux lieues du Port & de la Ville. L'Auteur donne, à la Baye, environ huit lieues de circuit. La Rivière de *Changcheu*, qui s'y décharge, forme un beau Port, où les Vaisseaux sont à l'abri de tous les vents.

Un

(*n*) Pages 157 & précédentes.

(*o*) Malgré le renversement des chiffres, de 95 pour 59 minutes, comment Mr. Prevost ne s'est il pas apperçu de l'erreur, tandis que le degré n'en contient que soixante? R. d. E.

(*p*) Page 159.

La Barbinais le Gentil. 1716.

Observations de la Barbinais.

Un séjour de plusieurs mois, que la Barbinais fit dans l'Isle d'Emouy, lui donna le tems d'étudier le caractère & les usages des Chinois. Tout le reste de son Ouvrage n'est qu'un Recueil de ses observations. Mais, après celles qu'on a lûes aux septième & huitième Tomes de ce Recueil, & qui sont le fruit de deux siècles d'application & de recherches, dans les Relations d'un grand nombre de Missionnaires, dont la bonne foi ne doit pas être plus suspecte que les lumières, il ne faut pas attendre de supplément fort précieux d'un jeune Voyageur, qui paroît s'en être fait moins une étude, qu'un amusement.

Conseil qu'il reçoit de traiter les Chinois à coups de cannes.

Entre les plaintes qu'il fait des Chinois, il nomme un célèbre Jésuite, qui conseilla aux François de ne pas souffrir leurs injures, & de leur donner des coups de canne lorsqu'ils en seroient insultés; mais de ne pas se servir de leurs épées, parceque l'effusion du sang est un crime capital dans cet Empire. Il se fit, dit-il, un devoir de suivre cet avis à la lettre; & chaque jour lui fournissoit des occasions de le pratiquer. „ Quoique les „ Chinois soyent d'un naturel lâche & timide, ils sont malins; ils insul- „ tent volontiers les Etrangers. Nos habits les choquent, & nos perru- „ ques leur paroissent ridicules". Ceux d'Emouy se confirment, dans cette aversion, par le Commerce qu'ils ont avec les Espagnols des Philippines. Ils y sont traités avec rigueur; & les cachots de l'Inquisition sont pleins de Chinois Idolâtres, qui ayant embrassé le Christianisme, par des vûes purement humaines, renoncent à leurs engagemens, lorsque l'intérêt cesse de les y attacher (q). Il paroît aussi que les Marchands Européens ne s'efforcent pas beaucoup de s'attirer leur affection. Un Chinois d'Emouy, qui vouloit engager la Barbinais à faire avec lui quelque liaison, le pressa un jour de l'aller voir, & lui montra une attestation d'un Ministre Anglois, qu'il croyoit capable de lui donner beaucoup de confiance pour son amitié. Elle étoit en Langue Latine; & pour recommandation, elle contenoit, que si quelque malheureux Européen étoit forcé, par son mauvais sort, de venir dans le Port d'Emouy, il l'avertissoit que le Chinois *Hia-cua*, Porteur de cet Ecrit, étoit le plus grand Fripon d'une Ville, dont tous les Habitans étoient d'infâmes Voleurs (r). Quel effet ces perfidies ne doivent-elles pas produire, lorsqu'elles viennent à se découvrir?

Raisons qui nous rendent odieux aux Insulaires d'Emouy.

Dîner à la Françoise, donné par un Chinois.

Le plus riche Marchand d'Emouy offrit un jour à dîner aux Officiers du Vaisseau, & voulut les traiter à la Françoise. La Barbinais donne la description de cette Fête. „ Deux Chinois, en habit de cérémonie, les „ conduisirent chez le Marchand, qui se nommoit *Empsia*. Plusieurs jeu- „ nes gens, grotesquement vêtus, s'y disposoient à les ennuyer par la re- „ présentation d'une Comédie Chinoise. Six tables les attendoient sous un „ Portique, sans nappes & sans assiétes, entourées seulement de tapis bro- „ dés de soye, qui pendoient jusqu'à terre. La curiosité conduisit l'Au- „ teur à la cuisine, où il vit une chambre pavée de charbons enflammés, „ par compartimens, & une troupe de Cuisiniers armés de longues four- „ ches,

(q) Page 191. (r) Page 192.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

„ ches, au bout desquelles ils avoient embroché des canards, des poules, „ & des cochons de lait, qu'ils promenoient gravement sur les charbons, „ pour les rôtir. On se mit à table, après de longs complimens; & l'on „ y servit plusieurs plats vuides, réservés pour les viandes rôties, que les „ Cuisiniers, toûjours armés de leurs fourches, apportérent à l'entrée du „ repas. Un Ecuyer tranchant vint découper les viandes, avec des mains „ si sales & si dégoûtantes, que les Convives n'osérent y toucher. La Co- „ médie avoit commencé, dans le même lieu, par les fanfares d'une espece „ de cornet à bouquin, par le tintamarre de plusieurs bassins d'airain, & „ d'un tambour de peau de buffle, enfin par des danses fort grotesques. „ Après le premier service, on vit paroître les ragoûts du Pays, dans de „ grandes jattes de porcelaine, avec de petits bâtons, qui servent de four- „ chettes aux Chinois. Leur boisson chaude n'accommodant pas les Fran- „ çois, ils avoient eu la précaution de faire apporter du vin du Pérou: „ mais leur Hôte, accoûtumé à ne rien boire de frais, s'imagina leur ren- „ dre un grand service en le mettant près du feu. Quelle fut leur surprise, „ lorsqu'ils virent fumer le vin dans leurs verres (s) "!

Avantures de quatre Missionnaires.

A l'occasion du Père *Laureati*, Missionnaire Jésuite, & Mandarin de la Chine, dont l'assistance délivra les François d'un grand embarras, la Barbinais nous apprend les disgraces de quatre Missionnaires d'un autre Ordre, qui vinrent se refugier dans le Comptoir François, le 9 d'Août 1716. Malgré l'Ordonnance Impériale, qui portoit défense à tous les Européens d'entrer, dans l'Empire, par un autre Port que celui de Canton, ils avoient osé s'embarquer dans une Jonque Chinoise, qui partoit de Manille, pour se rendre dans la Province de Fokien. Leur espérance avoit été d'échapper plus facilement, par cette route, à la vigilance des Mandarins, & d'arriver à *Changcheou*, Ville principale de cette Province. Le Capitaine Chinois leur avoit promis qu'en touchant aux Côtes de la Chine, il les mettroit secrétement à terre, sans déclarer leur arrivée aux Officiers de l'Empire. Il s'étoit même engagé à leur donner un Guide; mais il ne tint qu'une partie de sa promesse. Après les avoir fait descendre à deux lieues d'Emouy, vêtus à la Chinoise, & les avoir livrés assez fidélement à la conduite d'un Chrétien du Pays, il alla donner avis, aux Mandarins, de leur débarquement, & du lieu où il les avoit laissés; dans l'intention apparemment de les faire arrêter, & de se saisir de leur argent & de leur bagage, dont ils avoient eu l'imprudence de lui confier le soin. Mais il fut la dupe de son avarice & de sa mauvaise foi. Les Mandarins l'obligérent de porter, à leur Tribunal, tout ce qui appartenoit aux quatre Missionnaires, & lui donnerent ordre de les faire comparoître dans l'espace de deux jours, sous peine de la confiscation de son Vaisseau. Il se hâta de les rejoindre à Changcheou. Leur embarras fut extrême, en apprenant sa trahison; mais s'étant rassurés, lorsqu'ils eurent appris qu'il y avoit un Vaisseau de l'Europe au Port d'Emouy, ils ne firent pas difficulté de se laisser conduire dans cette Ville. Ils y furent reçus fort civilement des François. Cependant, ils retombèrent dans leurs allarmes, à la vûe du Père Laureati; & leur moindre

Ils sont trahis par un Capitaine Chinois.

(s) Pages 208 & précédentes.

moindre crainte fut de se voir traversés dans le dessein qu'ils avoient de retourner à Changcheou. Telle est, suivant la remarque de l'Auteur, la prévention de tous les Missionnaires contre les Jésuites. Le Père Laureati, qui ne l'ignoroit pas, ne se trouva pas moins embarrassé; parcequ'il étoit question de protéger quatre personnes, qui n'avoient pas respecté les ordres de l'Empereur. „ S'il leur arrive quelque chose de fâ„ cheux, disoit-il, ils m'accuseront d'en être l'auteur; & si je leur rends „ service, comme la charité m'y oblige, ils se vanteront que je nai pû „ leur nuire". La suite justifia ses idées: cependant il leur promit son secours (*t*).

La Barbinais le Gentil. 1716. Leurs préventions contre les Jésuites.

Le Capitaine François leur fit donner un logement, en attendant que les Mandarins eussent décidé de leur sort. Ils racontèrent ce qui leur étoit arrivé, dans leur passage de Manille à la Chine. Une tempête les avoit mis en danger de périr; mais beaucoup moins par la violence des vents, que par la superstition barbare des Chinois. Dans l'extrêmité du péril, les Chefs du Vaisseau s'étoient assemblés sur la poupe, au pied de leur principale Idole, pour y faire diverses sortes d'encensemens & de fumigations. Ils y avoient placé une natte, qu'ils s'étoient hâtés de couvrir de riz. Un d'entr'eux s'étoit couché dessus, la tête appuyée sur un grand chapeau de paille. Ensuite, les yeux étincellans & la bouche écumante, il s'étoit élancé sur le haut de la poupe; s'armant d'une canne de bambou, il l'avoit fait tourner autour des Assistans, avec tant de force & de vîtesse, qu'il sembloit vouloir les assommer. Cependant, ils ne paroissoient pas craindre ses coups, dans l'opinion que leur Idole ne permet jamais qu'ils soyent blessés en l'honorant. Les Missionnaires, qui n'avoient pas la même confiance, avoient appréhendé, plus d'une fois, d'être mortellement blessés. Ce violent exercice ayant duré plus d'une demie heure, il se recoucha sur la natte, & traça sur le riz divers caractères: mais, soit qu'ils fussent mal formés, ou qu'ils n'annonçassent rien de certain, on le pria de s'expliquer plus clairement. Alors il prit un papier, sur lequel il écrivit, avec le sang qui dégoutoit de sa langue, d'autres caractères, qui faisoient connoître ce qu'on devoit jetter dans les flots. Tantôt c'étoit un coffre de marchandises, tantôt une charge de riz, pour diminuer successivement la charge du Vaisseau. Pendant ce desordre, les Missionnaires étoient en prières, comme des Criminels, qui attendent le moment de leur supplice, & dans la crainte continuelle que le Diable, qui parloit par la bouche du Chinois, n'ordonnât qu'ils fussent aussi jettés à la Mer (*v*). On s'est arrêté à ce récit, parcequ'on n'a rien vû qui lui ressemble, dans l'article des superstitions Chinoises. La Barbinais ajoûte lui-même, qu'il auroit eu peine à le croire, si le Père Laureati ne l'avoit assuré qu'il avoit eu le même spectacle en allant aux Philippines (*x*).

A quel danger la superstition les expose.

Ce Mandarin Apostolique servit les quatre Missionnaires avec tant de zèle, que non-seulement il obtint l'oubli de leur faute, mais qu'il leur fit rendre leur bagage, avec la liberté de demeurer à Changcheou, jusqu'à l'arrivée

Eloge & caractère du Père Laureati, Jésuite Italien.

(*t*) Pages 198 & précédentes. (*v*) Pages 200 & précédentes. (*x*) *Ibidem*.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

rivée des ordres de la Cour. Ils ne laissèrent pas, comme il l'avoit prévû, de lui attribuer les premiers contre-tems qu'ils avoient essuyés. Les François, qui avoient mis son caractère à l'épreuve, lui rendoient plus de justice. „ Ils n'avoient jamais vû de Vieillard plus aimable & plus gai. Avec „ beaucoup de vivacité d'esprit, il avoit une parfaite connoissance des „ belles Lettres, une mémoire surprenante, un jugement ferme & solide, „ & un attachement inviolable aux intérêts de sa Compagnie. Il y avoit „ vingt-deux ans qu'il étoit parti de Rome, pour venir prêcher l'Evangile „ à la Chine. Ses Supérieurs l'avoient d'abord envoyé dans une Province „ Septentrionale, où sa patience & l'austérité de ses mœurs avoient levé „ quantité d'obstacles, qui s'étoient opposés à l'établissement de la Foi. „ Ensuite, étant passé aux Philippines, dans le dessein d'y établir une Mission pour l'Amérique, il avoit lié une étroite amitié avec M. de *Tournon*, Patriarche d'Antioche, qui étoit arrivé dans le même tems à Manille. Il l'avoit accompagné jusqu'à Canton: mais les différends, qui „ s'élevèrent entre les Missionnaires, lui firent prendre le parti de se retirer dans le fond d'une Province, pour éviter d'être le complice ou le „ témoin du Schisme dont l'Eglise Chinoise étoit menacée; & lorsqu'un „ ordre de la Cour eut banni particuliérement les Dominiquains, & d'autres Ecclésiastiques, qui s'étoient établis dans l'Empire, sans la participation de l'Empereur, il les avoit secourus par son crédit (y).

Réflexions sur les honneurs dont les Jésuites jouissent à la Chine.

GARDONS-NOUS de supprimer, là-dessus, les réflexions de la Barbinais. „ J'ai souvent oui blâmer, dit-il, l'autorité que les Jésuites ont à la Chine, comme opposée à la Doctrine de l'Evangile, qui prescrit l'humilité „ à ses Ministres. Il est certain que si les Missionnaires, de quelque Société qu'ils soient, abusent de leur pouvoir, ou si l'ambition seule leur „ fait rechercher les titres pompeux & les honneurs, ils sont condamnables: mais il paroît que les Prédicateurs de l'Evangile ne peuvent avoir „ trop d'autorité à la Chine. Les Peuples de cet Empire ne se prennent „ que par les yeux. Le seul nom de Mandarin les intimide. Un Missionnaire, paré de ce titre, est à couvert des insultes de la Populace, malgré la haine qu'elle porte au nom Européen. D'ailleurs, la Religion „ s'insinue bien mieux dans l'esprit d'une Nation idolâtre & superstitieuse, lorsqu'elle est prêchée par des hommes, dont le caractère & la dignité sont respectables. Au reste, le nom de Mandarin ne doit pas faire entendre que les Jésuites soient réellement Mandarins, puisqu'ils n'ont aucune charge (z); & qu'ils n'exercent aucune Magistrature: mais comme ils ont la sauve-garde de l'Empereur (a), & son amitié, les Mandarins de l'Empire leur portent du respect & les traitent comme leurs égaux; „ ce qui suffit, à la Chine, pour contenir le Peuple (b).

Comment le Père Laureati est traité.

„ J'EN eus de bonnes preuves, continue l'Auteur, dans la permission qui „ me fut accordée, par le Gouverneur d'Emouy, d'accompagner le Père „ Laureati jusqu'à l'extrémité de l'Isle. Nous rencontrâmes, sur la route, „ le

(y) Pages 209 & 210.

(z) Ils n'ont jamais possedé que la dignité de premier Président du Tribunal des Mathématiques.

(a) C'est une ceinture jaune.

(b) Pages 212 & précédentes.

„ le Mandarin, Gouverneur de la Campagne, escorté de soixante hommes
„ à cheval & de ses Bourreaux. Aussi-tôt qu'il eut apperçu la chaise du
„ Père Laureati, il mit pied à terre, pour le venir saluer. Tous ses gens
„ mirent bas les marques de leur jurisdiction, & se tinrent en haye, les
„ bras croisés sur l'estomac. Le Missionnaire le reçut fort civilement,
„ mais d'une manière, néanmoins, qui faisoit sentir quelque supériorité.
„ De lieue en lieue, nous rencontrâmes des Députés de divers Mandarins,
„ qui présentérent, au Père Laureati, des raffraîchissemens de la part de
„ leurs Maîtres. Après deux jours de marche, nous arrivâmes sur les
„ bords du Canal qui sépare l'Isle d'Emouy de la Terre-ferme. C'est un
„ bras de Mer, large d'une demie lieue, couvert de Bateaux, attachés
„ les uns aux autres par de fortes chaînes, & qui forment une Ville flot-
„ tante. On trouve, sur le bord de la Mer, un grand Monastère de Bon-
„ zes, où le Gouverneur d'Emouy avoit fait préparer un festin: mais le Pè-
„ re Laureati, n'étant pas disposé à s'y arrêter, s'embarqua sur le champ
„ avec toute sa suite, composée de dix-huit personnes, & remercia les
„ Officiers du Gouverneur, auxquels il fit quelques liberalités, suivant l'u-
„ sage de la Chine (c)".

Avanture des François d'Emouy, pour servir de leçon aux Négocians.

L'Absence de ce Missionnaire fit sentir vivement, aux François, l'obligation qu'ils avoient eue à ses bons offices. Elle rendit les Chinois à leur caractère; & leur haine, pour les Etrangers, éclata bientôt avec d'autant plus de violence, qu'elle avoit été long-tems retenue. Un des Pilotes du Vaisseau, ayant surpris un Chinois, qui mettoit la main dans sa poche pour le voler, le repoussa brusquement, & voulut lui arracher un mouchoir qu'il avoit déja tiré. Le Chinois demanda du secours à la Populace par ses cris. Quantité de Furieux tombèrent sur le Pilote, qui étoit sans armes, déchirèrent ses habits & l'accablèrent de coups. Il se jetta dans la Mer, pour se sauver à la nage jusqu'au premier Bateau: mais il fut poursuivi avec tant d'opiniâtreté, que les forces lui manquant, il en chercha dans son courage. Il revint à terre; il arracha un bâton des mains d'un Porteur, & s'en servit avec tant d'adresse & de force, que s'étant fait jour au travers de la foule, il blessa l'auteur de la querelle. La blessure étoit legère, mais comme l'effusion du sang est un crime capital entre les Chinois, ils n'eurent pas plutôt vû couler celui de leur Compagnon, que prenant la fuite, ils laissèrent le champ de bataille au Pilote.

Courage d'un Pilote François.

Il est maltraité.

La Barbinais croit ce récit nécessaire, pour l'instruction de tous les Européens que le Commerce appelle à la Chine. Le Pilote, dit-il, étoit dans un état pitoyable. Ses lèvres & ses joues étoient déchiquetées, par les ongles de ses Ennemis; armes dangereuses, & les seules dont ils fassent usage. Il avoit le corps tout noir de coups. L'Interprète vint donner avis, au Comptoir, que cette affaire auroit des suites fâcheuses, & qu'il étoit d'autant plus important de les prévenir, que le Chinois avoit déja porté ses plaintes aux Mandarins, & qu'il n'auroit pas manqué de faire un faux exposé de la querelle. Cette circonstance allarma les François. Ils sçavoient que les Mandarins étoient capables de saisir les plus legers prétextes,

(c) Page 313.

La Barbinais le Gentil. 1716.

tes, pour s'emparer du bien d'autrui. Le Vaisseau n'étoit plus en état de leur inspirer de la crainte. On l'avoit desarmé, pour le carener. La résolution qu'on prit, au Conseil, fut d'envoyer la Barbinais, avec un autre Officier du Comptoir, au Tribunal des Loix, pour y porter aussi leurs plaintes & demander justice. Ils furent suivis d'une Populace furieuse, qui, les regardant comme des Criminels, déja livrés à la rigueur des Juges, les menaçoit de la bastonade à laquelle ils alloient être condamnés. En effet, les Officiers du Tribunal, avertis de leur dessein, s'étoient assemblés pour éluder la justice qu'ils venoient lui demander. Ils les firent attendre, pendant plus de deux heures, après lesquelles ils firent appeller le Chinois blessé: mais avant que de le faire paroître devant eux, les Gardes le présentèrent aux deux François; & pour exciter la compassion des Spectateurs, ils le faisoient porter par quatre hommes, comme si la blessure, qu'il avoit à la tête, avoit déja pû lui affoiblir les jambes. D'ailleurs, par une autre ruse, il s'étoit déchiqueté la tête avec des morceaux de porcelaine. Le sang en couloit de toutes parts, & couvroit toute sa robbe (*d*).

Comment il est reçu au Tribunal.

Plusieurs Bourreaux, qui gardoient la porte du Vestibule, l'introduisirent en jettant de grands cris. Il se prosterna devant les Mandarins. La porte ayant été fermée aussi-tôt, les deux François ne purent voir ce qui continua de se passer: mais une heure après, ils furent appellés, & les Bourreaux se préparérent à leur servir d'escorte. „ Effrayé, dit la Barbinais, d'entendre déja leurs voix lugubres, je demandai, à l'Interprête, „ où ces préparatifs devoient aboutir. Il me répondit que l'usage assujétissoit les Criminels à paroître, devant les Mandarins, entre les mains „ des Exécuteurs de la Justice. Je refusai d'entrer. Je fis déclarer, aux „ Juges, que nous reclamions les Loix de l'Empire en faveur des Etrangers; & que nous n'étions pas venus pour recevoir leur sentence, mais „ pour demander justice. L'Interprête leur fit ce rapport. Comme ils „ n'ignoroient pas la vérité du fait, ils entreprirent de nous rebuter par „ divers obstacles. Nôtre délicatesse leur parut propre à favoriser ce dessein. Ils ordonnèrent qu'on fît paroître devant eux nôtre Pilote, comme une formalité nécessaire aux informations. Ils sçavoient qu'étant „ brisé de coups, il ne pouvoit être aisément transporté. Mais nous continuâmes de demander audience, avec menace d'aller fraper sur le tambour du Gouverneur (*e*), si elle nous étoit refusée.

Avantage qu'il tire de sa fermeté.

„ Deux heures se passèrent, dans ces contestations. Enfin, surpris de „ nôtre fermeté, ils nous firent dire qu'ils supprimeroient la première condition, mais que nous n'en paroîtrions pas moins devant eux, dans la „ posture ordinaire des Chinois, c'est-à-dire, que nous leur parlerions à „ genoux; & que ce n'étoit pas pour eux-mêmes qu'ils exigeoient cette „ soumission, mais pour le Sceau de l'Empereur, qui étoit exposé dans la „ salle. Nous rejettâmes encore cette prétention; & les Mandarins se relâchèrent à convenir seulement qu'on ne nous donneroit point de siéges, „ &

(*d*) Pages 217 & précédentes.

(*e*) *Voyez* l'Article des Usages de la Chine, au Tome VIII de ce Recueil.

„ & que le *Thé* ne nous seroit présenté qu'après l'Audience. Nous les trou-
„ vâmes assis, sous un dais de damas bleu, garni de crêpines blanches,
„ chacun avec une table, devant soi. Le Sceau de l'Empereur étoit effec-
„ tivement sur une autre table au fond de la salle. Nous les saluâmes à
„ la Françoise, & nous leur demandâmes justice de l'insulte que le Peu-
„ ple avoit faite à nôtre Nation, dans la personne d'un de nos Pilotes. Ils
„ répondirent, d'un ton fort grave, que le Pilote étoit accusé d'avoir vou-
„ lu visiter des femmes, dans une rue écartée; que le desordre n'avoit pas
„ eu d'autre cause; & que nous ne devions pas ignorer que ce crime étoit
„ le plus grand, dont un Etranger pût se rendre coupable dans l'Empire.
„ Nous n'étions pas préparés à cet artifice. Cependant il nous fut aisé de
„ le détruire. Quelle apparence qu'un homme assez sérieux, qui ne sça-
„ voit pas la langue du Pays, eût cherché des femmes si loin du Comptoir,
„ sur-tout dans une Ville où la conduite même des Habitans devoit nous
„ en inspirer de la défiance? Les Mandarins feignirent de ne pas sentir la
„ vérité de cette réponse; & s'obstinant sur la même accusation, ils nous
„ firent valoir leur indulgence, comme une faveur accordée à nôtre qualité
„ d'Etrangers. Nous perdîmes l'espérance d'obtenir d'eux plus de justice:
„ mais comme il nous suffisoit d'avoir fait connoître l'innocence du Pilote,
„ nous leur demandâmes de nouveaux ordres pour nôtre sûreté, en ajoû-
„ tant qu'il étoit à craindre que l'impunité n'augmentât l'insolence du Peu-
„ ple. Enfin nous leur déclarâmes, avec assez de hauteur, qu'ayant ap-
„ porté, dans leur Port, l'esprit de paix qui convient au Commerce, nous
„ n'étions pas disposés à souffrir des insultes, & qu'il étoit de leur intérêt
„ de n'en pas faire l'expérience".

Comment cette affaire se termine.

La Barbinais conclut ce récit par deux conseils, dont il ne relève pas moins l'importance. „ 1°. A la Chine, dit-il, il faut témoigner autant
„ de fermeté qu'il est possible; & ne jamais souffrir que les Mandarins
„ donnent atteinte aux privilèges que l'Empereur accorde aux Etrangers.
„ Leur pouvoir est limité, & la moindre plainte peut les perdre. 2°. Il
„ ne faut rien omettre pour imposer du respect au Peuple; & comme il
„ se prend beaucoup par les yeux, on ne doit pas négliger la magnificen-
„ ce dans les habits, ni l'air grave & composé *(f)*".

Deux conseils pour les Négocians.

La Barbinais, laissant les affaires du Commerce aux Marchands de son Vaisseau, prit le parti de se retirer, avec un Ami, dans une petite Isle, voisine d'Emouy, nommée *Cobonsour*. Il se logea dans un Monastère de Bonzes; & cette solitude lui facilita le moyen de s'instruire des mœurs & des usages de la Chine, par un commerce de Lettres, qu'il entretint avec plusieurs Missionnaires, autant que par les conversations fréquentes qu'il eut, dit-il, avec les Chinois lettrés, & les Bonzes les plus superstitieux. Ses Hôtes ne parloient qu'un Portugais corrompu; mais il convint avec eux de certains signes, à l'aide desquels ils s'entendoient aisément. La plûpart de ses observations se sentent si fort de leur principale source, c'est-à-dire, de la communication qu'il avoit avec les Missionnaires, qu'on y reconnoît souvent jusqu'à leurs expressions, telles que le Père du Halde les

La Barbinais se retire dans un Monastère de Bonzes.

(f) Pages 222 & précédentes.

La Barbinais le Gentil. 1716.

Situation de Fokien & d'Emouy.

les employe dans son Recueil historique de la Chine; & cette remarque ne deshonore point la fidélité d'un Voyageur. Il fait quelques réflexions curieuses sur la Province de Fokien, qui compte l'Isle d'Emouy dans sa dépendance. Sa situation, dit-il, est très commode pour la Navigation & le Commerce. On y trouve tous les matériaux nécessaires pour la construction des Vaisseaux. Ses Peuples sont presque les seuls, qui sortent de la Chine, & qui fassent voile sur les Mers du Japon. Leurs Vaisseaux vont aux Philippines, d'où ils rapportent des sommes considérables. „ Rien ne prouve mieux la mauvaise Politique de l'Espagne, qui se prive de „ ses plus beaux revenus, en permettant, aux Chinois, le Commerce de „ ces Isles. Le Galion d'Acapulco n'apporte des millions de piastres, aux „ Philippines, que pour acheter des marchandises Chinoises; ce qui fait „ entrer à la Chine des richesses surprenantes: tandis que les Hollandois, „ plus prudens, payent les marchandises de la Chine en denrées équiva- „ lentes, c'est-à-dire, en épiceries, qu'ils tirent de leurs propres Etablis- „ semens, en draps de Hollande, &c, & ne laissent sortir l'argent de Ba- „ tavia que pour être transporté en Europe (g)".

Quoique la Province de Fokien soit la moins étendue de l'Empire, elle est riche & très peuplée. Sa Capitale est *Focheou*, Ville fameuse par la beauté de ses Temples, & par le séjour du Pére Laureati, qui en gouvernoit l'Eglise. Les Missionnaires de l'Ordre de S. François en avoient une alors, à Changcheou, Ville considérable de la Province, sur la Rivière de *Chang*. Emouy n'a pas le titre de Ville, mais c'est un Château considérable par le nombre de ses Habitans, & par la résidence d'un *Tito*, qui, commandant à plus de vingt mille hommes, va de pair avec les principaux Mandarins. L'Isle, où cette Place est située, à vingt-quatre degrés dix minutes de Latitude du Nord, n'a pas moins de dix-huit lieues de circuit. Son Port est capable de contenir plus de mille Vaisseaux. La Barbinais y crut voir, à son arrivée, une espèce de Forêt flottante. Cependant, contre le témoignage de ceux qui attribuent l'usage de la Boussole aux Chinois, long-tems avant nous, il prétend que ces Peuples n'en ont qu'une imparfaite connoissance, & qu'ils entendent fort mal la Navigation. Ils ne perdent jamais la Terre de vûe, dans leurs Voyages; & la situation des Montagnes leur sert à se reconnoître sur Mer. Il voulut sçavoir un jour, d'un Pilote Chinois, qui avoit fait plusieurs fois le Voyage des Philippines, par quelle méthode il dirigeoit sa route. „ Je vais, lui dit le Pilote, „ chercher l'Isle que vous nommez *Formose*, & j'en ai connoissance avant „ que d'avoir perdu entiérement de vûe nos Montagnes. Si la Mer est „ trop agitée, je louvoye toute la nuit. Si elle est calme, je demeure à „ l'ancre. Au point du jour, je fais voile; & quand je découvre les Phi- „ lippines, ou les *Babuyanes*, je vois encore les Isles, qui sont entre For- „ mose & ces dernières. Si le brouillard me dérobbe la vûe de la Terre, „ j'amène mes voiles. Il n'y a qu'un vent furieux qui puisse me causer de „ l'embarras (h)". Si les Chinois, demande la Barbinais, ont eu, depuis tant d'années, la connoissance de la boussole, pourquoi ne l'ont-ils plus; sur-tout

Ville ou Château d'Emouy.

Comment les Chinois navigent.

(g) Pages 239 & 240.

(h) Page 244.

fur-tout, lorfque leur Commerce avec les Européens devroit perfectionner leurs anciennes idées?

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

La Ville, ou le Château d'Emouy, offre la véritable image d'une République de fourmis, ou d'un effain d'abeilles. Ses Habitans font dans un mouvement continuel. Elle a fix miles de circuit. Les maifons communes y font baffes; mais on diftingue les Palais des Mandarins, par les colomnes qui en foutiennent le toît, & qui font plus hautes & plus groffes, à proportion du rang.

Parti que la Barbinais prend fur les difputes des Miffionnaires.

La Barbinais n'entreprend point de décider fi les Lettrés Chinois adorent un premier Principe intelligent, fouverain, parfait, fans commencement & fans fin; ou fi leur culte fe borne au Ciel matériel & au pouvoir, qu'ils lui fuppofent, de produire & de conferver tout ce qui exifte. C'eft, dit-il, le fondement de toutes les difputes qui partageoient alors les Miffionnaires, & dans lefquelles il n'a point la témérité d'entrer (*i*). Mais, s'attachant à la vérité des faits, il veut repréfenter ce qu'il a vû, de fes propres yeux, dans les Temples du Pays, & laiffer juger à fes Lecteurs fi les fameux Rits doivent porter le nom d'Idolâtrie (*k*).

Il raconte ce qu'il a vû dans les Temples.

Confucius, qu'il fuffit de nommer ici pour le faire connoître, a fon Temple dans chaque Ville. On y voit, dans l'endroit le plus éminent, fa Statue environnée de celles de plufieurs de fes Difciples, dont l'attitude marque le refpect qu'ils ont eu pour leur Maître. Tous les Magiftrats de la Ville s'y affemblent, aux jours de la nouvelle & de la pleine Lune. Ils y font un petit facrifice, different de celui qu'ils appellent *folemnel*. Ce n'eft point à ces facrifices lunaires que la Barbinais s'arrête, foit qu'il ne les eût pas vûs, ou qu'il ne les croye pas propres à l'éclairciffement qu'il fe propofe: mais il décrit, fans partialité, les circonftances du facrifice folemnel, qui s'offre deux fois par an, aux deux Equinoxes, & auquel tous les Lettrés doivent affifter. En un mot, c'eft une peinture extérieure qu'il veut donner.

Sacrifices qui fe font à Confucius.

Le Sacrificateur, qui eft ordinairement un des Lettrés, fe difpofe, à cette cérémonie, par le jeûne & l'abftinence. Il prépare, la veille, le riz & les fruits qui doivent être offerts. Il arrange, fur les tables du Temple, les pièces d'étoffes, qu'on doit brûler à l'honneur de Confucius. On orne l'Autel des plus riches étoffes de foye. On y met la Statue de ce Philofophe, ou les tablettes fur lefquelles fon nom eft écrit en caractères d'or. Le Sacrificateur éprouve les porcs & les chèvres qu'on doit immoler, en répandant du vin chaud dans leurs oreilles. S'ils remuent la tête, il les juge propres au facrifice. Il les rejette, s'ils ne font aucun mouvement. Avant que d'immoler le porc, il fait une profonde inclination. Il l'immole

(*i*) Dans l'embarras, où les Jéfuites étoient alors, pour fatisfaire la Cour de Rome, fans offenfer l'Empereur de la Chine, ils publièrent, à Pekin, une Relation hiftorique, qui contenoit l'Apologie de leur conduite. La Barbinais fe procura cette curieufe Pièce; & fe l'étant fait traduire en Portugais, il la traduifit lui-même dans nôtre langue. Elle n'a paru dans aucuns des Mémoires qui ont été publiés en Europe.

(*k*) Comparez ce récit avec celui qui eft tiré des Relations des Miffionnaires, au Tome VII. de ce Recueil.

La Barbinais le Gentil. 1716.

mole ensuite. Le sang, & le poil des oreilles, sont conservés pour le lendemain.

Le jour suivant, au chant du coq, on donne le signal. Le Sacrificateur, suivi des Assistans, se rend au Temple. Après plusieurs génuflexions, il y invite l'esprit de Confucius à venir recevoir les hommages & les offrandes des Lettrés. Il se lave les mains; tandis que les autres Ministres du Temple allument des bougies, & jettent des parfums dans des brasiers préparés à la porte du Temple. Lorsqu'il est arrivé près de l'Autel, un Maître des Cérémonies dit à haute voix: *qu'on offre le poil & le sang des bêtes immolées.* A ces mots, tous les Assistans se lèvent; & le Prêtre, suivi de ses Ministres & de toute l'Assemblée, porte le vase avec beaucoup de modestie & de gravité. Il enterre les poils & le sang des bêtes, dans une cour qui est devant le Temple.

Après cette formalité, on découvre la chair des victimes, & le Maître des Cérémonies dit: *Que l'esprit du grand Confucius descende.* Aussi-tôt le Prêtre élève un vase plein de vin, & le répand sur une Figure humaine, faite de paille, en disant ces mots: „ Vos vertus sont grandes, admira„ bles, excellentes, ô Confucius! Si les Rois gouvernent leurs Sujets avec „ équité, ce n'est que par le secours de vos Loix & de vôtre Doctrine in„ comparable. Nous vous offrons tous ce sacrifice. Nôtre offrande est „ pure. Que vôtre esprit vienne donc vers nous, & nous réjouisse par „ sa présence!". Le Maître des Cérémonies dit ensuite, à haute voix, *Civi*, c'est-à-dire, *mettons-nous à genoux*; & peu de tems après, il dit *Ki*, qui signifie, *levons-nous.* Le Prêtre lave encore une fois ses mains, & un de ses Ministres lui présente deux vases; l'un plein de vin, l'autre couvert d'une pièce d'étoffe de soye. Le Maître des Cérémonies dit alors; *Que le Prêtre s'approche du Trône de Confucius*; c'est-à-dire, de l'Autel où il suppose que l'esprit réside. Le Prêtre se met à genoux; & tandis que les Musiciens chantent des Hymnes à l'honneur de ce Philosophe, il prend la pièce de soye, l'élève, & l'offre à l'esprit. Il prend de même le vase de vin; & l'ayant offert, le Maître des Cérémonies dit successivement; *Civi* & *Ki.* Le Prêtre brûle ensuite la pièce d'étoffe, dans une urne de bronze, & il adresse ce discours à Confucius: „ Depuis que les hommes ont commencé „ à naître, jusqu'à ce jour, quel est celui d'entr'eux qui a pû surpasser ou „ même égaler les perfections & les vertus de ce Roi? L'esprit de Con„ fucius est supérieur à celui des Saints du tems passé. Ces offrandes & „ cette pièce de soye sont préparées pour le sacrifice que nous vous faisons, „ ô Confucius! Tout ce que nous vous offrons est peu digne de vous. „ Le goût & l'odeur de ces mêts, que nous vous présentons, n'ont rien „ d'exquis; mais nous vous les offrons, afin que vôtre esprit daigne nous „ écouter".

Le Sacrificateur, après s'être prosterné plusieurs fois, prend le vase plein de vin. Il adresse encore à Confucius deux prières, dont la substance est, qu'il lui offre, avec beaucoup de zèle, un excellent vin sans mélange, & de la chair de porc & de chèvre. Ensuite, supposant que son esprit est descendu, il le prie de recevoir favorablement ces offrandes. Le Maître des Cérémonies dit à haute voix: „ mettez-vous à genoux; ap„ prochez-

„ prochez-vous du Temple de Confucius, & buvez le vin de la félicité". Le Prêtre boit le vin, & reçoit, d'un des Assistans, les viandes immolées; après quoi, il fait une nouvelle prière, en ces termes: „ Nous vous avons „ fait ces offrandes avec plaisir, & nous nous persuadons qu'en vous les „ faisant, nous recevrons toutes sortes de biens, de graces & d'honneurs". En même tems, il distribue les viandes aux Assistans. Le sacrifice se termine en conduisant l'esprit de Confucius, au lieu d'où l'on suppose qu'il est descendu (*l*).

La Barbinais ne se borna point à ce grand spectacle, qui faisoit le principal sujet de discorde. Il voulut voir aussi les sacrifices solemnels, qui se font aux Ancêtres des Familles, & sur la nature desquels les Missionnaires ne s'accordoient pas mieux. Le Tito d'Emouy avoit fait élever, aux portes de cette Ville, un Temple superbe aux esprits de ses Ayeux. Cet ouvrage étoit achevé depuis peu. Le Père Laureati conseilla lui-même à la Barbinais d'y assister.

Sacrifice pour les Ancêtres.

„ J'allai au Temple, dit-il, & je fus placé dans un lieu à l'écart, d'où „ je pouvois voir toutes les circonstances de la cérémonie. Ceux qui de„ voient y être présens, s'étoient assemblés à la porte, avant le lever du „ Soleil. Le *Chuchi*, ou le Sacrificateur, étoit accompagné de deux Mi„ nistres, appellés *Fuchi*, & de plusieurs autres personnes, qui devoient „ aussi servir au sacrifice. Ils s'étoient préparés à cette Fête, par un jeû„ ne de trois jours, pendant lesquels ils avoient vécu en continence, „ sans manger de viande & sans boire de vin. Le Temple étoit magnifi„ quement orné. Les tablettes y étoient exposées sur une grande table „ en forme d'Autel, & couvertes d'un grand voile. On avoit placé, sur „ un coin de l'Autel, une Figure humaine de paille, qui représentoit ap„ paremment le Mort, à l'honneur duquel on faisoit particuliérement ce „ sacrifice. Les tables étoient couvertes de mets différens, tels que des „ poules, des fruits, du vin, du riz, & diverses sortes de poisson.

Diverses prières.

„ Aussi-tôt que le Prêtre fut entré dans le Temple, il lava ses mains; „ & s'approchant de l'Autel, avec tous ses Ministres, il exposa les tablet„ tes à la vûe du Peuple. Tous les Assistans se mirent à genoux, & se „ prosternèrent le visage contre terre. Le Maître de Cérémonie dit à „ haute voix": Nous qui sommes des Enfans respectueux envers nos Péres, nous vous servons, nous vous honorons aujourd'hui, & nous vous supplions de venir au milieu de nous, pour recevoir nos vœux & nos offrandes. „ Le Peuple, s'étant mis à genoux trois fois de suite, & s'étant „ relevé autant de fois, le Maître de Cérémonie cria": Que le Sacrificateur vienne s'approcher de l'Autel, & qu'il se prosterne devant les esprits. Les esprits sont déja descendus. Qu'on leur offre les viandes. „ Un des „ Ministres prit alors un vase plein de vin, & le mit entre les mains du „ Sacrificateur, qui le répandit sur la Figure humaine de paille. Le Peu„ ple ayant recommencé à se prosterner, le Prêtre offrit, devant les ta„ blettes, des viandes & des fruits.

Promesses de la part des Ancêtres.

„ Le Maître des Cérémonies recommença aussi à crier, mais d'une „ voix

(*l*) Pages 139 & précédentes.

La Barbinais le Gentil. 1716.

„ voix plus forte": Buvez le vin de la félicité. Qu'il soit la source des biens & des faveurs. „ Le Prêtre, ayant bû le vin, fit cette prière": Illustres Ancêtres, vous avez commandé, au Maître des Cérémonies, de nous promettre de vôtre part des biens sans fin. C'est vous qui procurez à vos Descendans les dons magnifiques du Ciel, & qui nous donnez moissons abondantes, une longue vie, &c. „ Ensuite, chacun se mit à ge-
„ noux. J'admirai la promptitude avec laquelle tout le monde obéissoit
„ au Maître des Cérémonies. Les Prêtres & les Ministres prirent les ta-
„ blettes, & les recouvrirent comme elles l'avoient été. Les viandes &
„ les fruits furent distribués aux Assistans, & le Maître des Cérémonies
„ termina ses fonctions par ce discours": Soyez sûrs qu'en recompense du sacrifice que vous venez d'offrir, vous recevrez toutes sortes de faveurs, de biens & de richesses, une heureuse & abondante lignée, une longue vie, le repos & la paix. „ Le Prêtre, ayant répété les mêmes paroles,
„ mit le feu à un monceau de papiers dorés, ronds & taillés en forme de
„ monnoie. Avant que de sortir du Temple, chacun fit, au Tito, un
„ certain nombre de révérences & de génuflexions (*m*)".

Description de la grande Pagode d'Emouy.

La Barbinais joint, à ce récit, une courte description de la grande Pagode d'Emouy, avec le soin d'avertir qu'elle ne se trouve dans aucune autre Relation. Ce beau Temple est situé à deux miles de la Ville, dans une Plaine, qui se termine, d'un côté à la Mer, & de l'autre à une fort haute Montagne. La Mer, par différens Canaux, forme, devant le frontispice, une nappe d'eau, bordée d'un gazon toûjours verd. Toute la face de l'Edifice est de trente toises. Le Portail est d'une grandeur proportionnée, & chargé de figures en relief. On trouve, à l'entrée, un vaste Portique, pavé de grandes pierres quarrées & polies, au milieu duquel s'élève un Autel, qui soutient une Statue colossale de bronze doré, assise, & les jambes croisées. Quatre autres Statues, qui sont dans la même posture, autour d'elle, ne laissent pas d'avoir dix-huit pieds de hauteur; mais elles n'ont d'admirable que la beauté de la dorure. Chacun de ces colosses est composé d'un seul morceau de pierre, & porte en main son symbole. L'un tient un serpent, qui fait plusieurs replis autour de ses bras; l'autre, un arc bandé; le troisième, une hache d'armes, & le dernier une espèce de guitarre.

Instrumens de Musique.

En sortant du Portique, on entre dans une avant-cour, quarrée, & pavée de longues pierres grises, dont la moindre a dix pieds de longueur & quatre de large. Quatre Pavillons, qui forment les quatre côtés de cette cour, & qui se terminent en dômes, communiquent par un corydor qui règne à l'entour. Le premier contient une cloche, de dix pieds de diamètre, élevée sur une fort belle charpente (*n*). Dans le second, on voit un tambour, d'une grosseur demesurée, qui sert aux Bonzes, pour annoncer les jours de la nouvelle & de la pleine Lune. Les deux autres Pavillons renferment les ornemens du Temple, & servent de retraite aux Voyageurs, que les Bonzes sont obligés de recevoir & de loger. Au milieu

(*m*) Page 244 & précédentes.
(*n*) Le battant des cloches Chinoises est en dehors, & de la forme d'un marteau.

lieu de la cour, on voit une grande Tour isolée, qui se termine aussi en dôme, où l'on monte par un escalier de pierre, qui règne en dehors. Le dôme de cette Tour est un Temple, dont la forme intérieure est quarrée. La voûte est ornée de Mosaïques, & les murailles sont revêtues de figures de pierres en relief, qui représentent des animaux & des monstres. Les colomnes, qui soutiennent la voûte, sont de bois vernissé. Le pavé n'est composé que de petits coquillages, qui forment, par un assemblage curieux, des oiseaux, des papillons, des fleurs & d'autres figures. Les Bonzes brûlent sans cesse des parfums sur l'Autel, & n'entretiennent pas moins soigneusement le feu des lampes, qui sont pendues à la voûte. A l'une des extrêmités de l'Autel, on voit une urne de bronze, sur laquelle ils frappent par intervalles, & qui rend un son lugubre. A l'autre bout est une machine de bois, ovale & creuse, qui sert au même usage, surtout lorsqu'on chante les louanges de l'Idole titulaire du Temple. C'est la Déesse *Coanginpussao*. Elle est placée au milieu de l'Autel, sur une fleur de bronze doré, qui lui sert de base. Elle tient un jeune enfant dans ses bras. Plusieurs Idoles subalternes sont rangées autour d'elle, dans une attitude qui marque leur respect & leur dépendance.

Autres Instrumens.

Les Bonzes ont tracé, sur les murs de ce Temple, divers caractères hiéroglyphiques. On y voit un tableau peint à fresque, qui représente un étang de feu, où plusieurs hommes semblent nager; les uns portés sur des monstres, les autres environnés de dragons & de serpens aîlés. Au milieu du gouffre, on apperçoit un rocher escarpé, sur lequel la Déesse du Temple est assise, tenant dans ses bras un enfant, qui semble appeller tous les Malheureux qu'il regréte de voir dans les flammes: mais un Vieillard, dont les oreilles sont pendantes, & la tête armée de cornes, les empéche, à coups de massue, de s'élever jusqu'au sommet du rocher. Les Bonzes refusèrent, à la Barbinais, l'explication qu'il leur demanda sur ce tableau. Il vit, derrière l'Autel, une espèce de Bibliothéque, dont les Livres traitent du culte, & de la forme des sacrifices.

Figures hiéroglyphiques.

Lorsqu'il fut descendu de ce Temple, on lui fit traverser la cour, pour entrer dans une Galerie, dont les murs sont lambrissés. Il y compta vingt-quatre Statues de bronze doré, qui représentoient vingt-quatre Philosophes, anciens Disciples de Confucius. Au bout de ce long espace, il arriva dans une grande salle, qui est le Réfectoire des Bonzes. On le fit passer de-là dans un assez vaste appartement, par lequel on arrive enfin au grand Temple. On y monte par un large escalier de pierre. L'intérieur est particuliérement orné de vases, remplis de fleurs artificielles, quoiqu'on y trouve aussi les deux instrumens de Musique, & les autres décorations du premier Temple. L'Idole principale est sur l'Autel; mais on ne la voit qu'au travers d'une gaze très fine, qui forme une espèce de rideau. Le reste de l'Edifice consiste en plusieurs grandes chambres, fort propres, mais mal percées. Les jardins & les bosquets sont pratiqués sur le côteau de la montagne, où l'on a taillé, dans le roc, des grottes charmantes (*o*).

Ornemens du grand Temple.

Les

(*o*) Pages 173 & précédentes.

La Barbinais le Gentil. 1716.

Les François visitèrent souvent ce Temple, & n'y reçurent que des civilités de la part des Bonzes. Cependant la Barbinais avertit qu'il ne faut pas chercher à satisfaire entiérement sa curiosité, ni pénétrer dans les appartemens où l'on n'est pas introduit; sur-tout, dit-il, si l'on n'est pas bien accompagné. Les Bonzes, à qui le commerce des femmes est interdit, sous de rigoureuses peines, & qui en gardent souvent dans des lieux secrets, se vangent d'une curiosité trop indiscréte. Le Père Laureati lui raconta que près de Focheou, lieu de sa résidence, il y avoit un fameux Monastère des principaux Bonzes de cette Province. La fille d'un Docteur Chinois, retournant chez son père, suivie de deux femmes, & portée, suivant l'usage du Pays, dans une chaise couverte, eut la dévotion d'entrer dans ce Temple, & fit avertir les Bonzes de se retirer, tandis qu'elle y feroit sa prière. Leur Chef se cacha derrière l'Autel, vit cette jeune personne, & conçut pour elle une passion si vive, qu'ayant fait arrêter sur le champ les deux suivantes, par quelques autres Bonzes, il se saisit d'elle, malgré ses cris & ses larmes. Le Docteur apprit bientôt que sa fille étoit entrée dans le Temple, & qu'elle y avoit disparu. En vain la redemanda-t'il aux Bonzes. Ils s'accordèrent à répondre qu'elle étoit sortie, après avoir fait sa prière. Mais, élevé dans le mépris de la superstition, comme tous les Lettrés Chinois, il s'adressa au Général des Tartares de la Province. Les Bonzes se virent forcés de se justifier. Ils se flattèrent de mettre le Peuple dans leurs intérêts, en publiant que leur Dieu étoit devenu amoureux de la jeune fille & qu'il l'avoit enlevée. Les plus adroits entreprirent même de faire comprendre, au Docteur, combien l'Idole avoit fait d'honneur à son sang, par une si belle alliance. Mais le Général Tartare, méprisant ces fables, se rendit au Monastère, en examina soigneusement tous les réduits, & trouva, dans un lieu souterrain, plus de trente femmes, entre lesquelles le Docteur reconnut sa fille. Aussi-tôt qu'elles furent sorties de leur prison, le Général fit mettre le feu aux quatre coins de l'Edifice, & brûla le Temple, les Autels, les Dieux & les Ministres (p).

Incontinence des Bonzes.

La Barbinais, qui faisoit son séjour dans une Communauté de Bonzes, n'y apperçut rien de si revoltant. „ Leur culte, dit-il, ne s'étend pas fort „ loin. Uniquement occupés de l'entretien des lampes, ou du soin de re„ cevoir ceux qui viennent faire leurs prières, ils mènent une vie molle & „ oisive. Ils n'ont aucun revenu fixe. Ils vont, de porte en porte, une „ clochette à la main, mandier les secours nécessaires à la vie. Lorsqu'un „ Chinois fait quelque fête, à l'honneur de l'Idole qu'il garde dans sa mai„ son, il appelle les Bonzes, qui, revêtus de longues chappes brodées, „ portent l'Idole par les rues: ils marchent deux à deux, tenant à la main „ plusieurs banderolles garnies de sonnettes, & le Peuple les suit, par cu„ riosité plutôt que par dévotion. Au jour de la nouvelle & de la pleine „ Lune, ils se lèvent pendant la nuit, pour réciter des prières. Il m'a „ semblé qu'ils répétoient toûjours la même chose, avec autant de mo„ destie & de dévotion, que s'ils avoient quelque idée des Dieux qu'ils invo-

Témoignage que la Barbinais rend aux Bonzes de Comsou.

(p) Page 179.

„ invoquent. Ils affectent une grande humilité dans les complimens qu'ils
„ se font entr'eux. Ils se prosternent les uns devant les autres. Mais
„ comme ils se traitent ensuite, & que le plus souvent ils s'enyvrent, la
„ visite, qui commence par des civilités, finit presque toûjours par des
„ invectives mutuelles".

Simplicité d'un Bonze.

„ Ce sont-là, continue l'Auteur, des détails que j'ai sans cesse devant
„ les yeux, depuis que j'habite le Monastère de Colomsou. Les Bonzes
„ m'y ont cédé, depuis cinq mois, un fort joli appartement, sous le bon
„ plaisir des Mandarins. Il y a quelques jours que je faillis d'être étouffé
„ dans mon lit, par la fumée d'un sacrifice. Je sortis brusquement de ma
„ chambre, & le premier objet que j'apperçus fut une table couverte de
„ poules bouillies, de canards, de poisson, &c. Je vis le Bonze, qui me
„ loge, fort occupé à brûler du papier doré, dans son urne sacrée. Je
„ jugeai d'abord qu'il faisoit quelque important sacrifice; mais je ne pou-
„ vois comprendre pourquoi il le faisoit à ma porte. Je lui en demandai
„ la raison": Vôtre Dieu, me dit-il en pleurant, tue toutes mes chèvres.
Depuis que vous demeurez dans cette Isle, j'ai perdu la moitié de mon
troupeau. Je tâche de fléchir ce terrible Dieu par les viandes que je lui
offre. „ Il me fit voir quelques caractères hiéroglyphiques, qu'il avoit
„ tracés sur ma porte, par lesquels il prétendoit conjurer le Dieu des Fran-
„ çois. Je voulus le desabuser; mais je n'y réussis pas. Cependant, m'é-
„ tant informé du sujet de son chagrin, j'appris que nos Matelots ve-
„ noient chaque jour dans la petite Isle de Colomsou, où l'on avoit dressé
„ une tente, pour mettre à couvert les ustenciles du Vaisseau, & que,
„ s'imaginant plaire au Ciel, en volant un Bonze, ils mettoient, dans l'o-
„ reille de ses meilleurs chevreaux, une grosse épingle de fer, qui pénétroit
„ jusqu'au cerveau. Ces animaux en mouroient bien-tôt; & le Bonze, at-
„ tribuant cette mortalité à quelque maladie contagieuse, dont il accusoit
„ le Dieu des François, les jettoit à la voirie. Les Matelots se hâtoient
„ de les emporter, & rioient beaucoup de sa simplicité".

Les François en profitent.

Traits curieux racontés à la Barbinais, sur l'Empereur Kamhi.

Le Père Laureati ne fit pas difficulté de raconter, à la Barbinais, plusieurs circonstances, qui ne se trouvent point dans les Recueils du Père du Halde. Elles regardent particuliérement le fameux Empereur *Kambi*, qui occupoit encore le Trône. Il règnoit depuis environ cinquante ans, & son âge étoit de soixante & trois. Le goût qu'il avoit pour nos Sciences & nos Arts lui faisoit tolérer les Missionnaires, & l'établissement d'une Religion étrangère dans l'Empire: mais il n'avoit aucune disposition à l'embrasser. Il avoit tout l'orgueil & le faste des Monarques Orientaux. Sa vanité ne pouvoit souffrir que dans les Cartes Géographiques, on ne mît pas son Empire au centre du Monde; & quelques Jésuites furent obligés, pour lui plaire, de renverser l'ordre, dans une Carte Chinoise, qu'il leur fit faire à Pekin. Il rejetta deux Globes, d'une rare beauté, qu'un Négociant Anglois lui avoit offerts, par la seule raison que la Chine n'y étoit pas située comme il le desiroit. Sa prévention, pour le Pays dont il étoit le Maître, alloit jusqu'à se tromper lui-même pour tromper les autres. S'il voyoit quelque nouvel ouvrage de l'Europe, il ordonnoit secrettement, à ses Ouvriers, de le contrefaire; & le faisant voir ensui-

te aux Missionnaires, comme une production du génie Chinois, il leur demandoit, avec beaucoup de sens froid, si les Européens faisoient les mêmes ouvrages?

Sa curiosité n'ayant point de bornes, il voulut un jour s'enyvrer, pour connoître les effets du vin. Un Mandarin, qui passoit pour une tête forte, reçut ordre de boire avec lui. On lui aporta des vins de l'Europe, sur-tout des Isles Canaries, dont les Gouverneurs des Villes Maritimes avoient soin de fournir constamment sa table. Il s'enyvra. Les vapeurs de l'yvresse l'ayant plongé dans un profond sommeil, le Mandarin passa dans l'Antichambre des Eunuques, & leur dit que l'Empereur étoit yvre; qu'il étoit à craindre qu'il ne contractât l'habitude de boire avec excès; que le vin aigriroit encore son humeur, naturellement violente, & que dans cet état il n'épargneroit point ses plus chers Favoris. „ Pour nous „ mettre à couvert d'un si grand mal, ajoûta le Mandarin, il faut que „ vous me chargiez de chaînes, & que vous me fassiez mettre dans un cachot, comme si l'ordre venoit de lui. Laissez-moi le soin du reste". Les Eunuques approuvèrent cette idée, pour leur propre intérêt. L'Empereur, surpris de se trouver seul, à son réveil, demanda pourquoi le Mandarin l'avoit quitté. Ils répondirent qu'ayant eu le malheur de déplaire à Sa Majesté, on l'avoit conduit, par son ordre, dans une étroite prison, où il devoit recevoir la mort. Le Monarque parut long-tems rêveur, & donna ordre enfin que le Mandarin fût amené. On le fit paroître, chargé de ses chaînes. Il se prosterna aux pieds de l'Empereur, comme un Criminel, qui attend l'Arret de son supplice. *Qui t'a mis en cet état*, lui dit ce Prince? *quel crime as-tu commis?* „ Mon crime, je l'ignore", lui répondit le Mandarin. „ Je sçais seulement que Vôtre Majesté m'a fait „ jetter dans un noir cachot, & que lorsqu'on m'en a tiré, j'attendois la „ mort". L'Empereur retomba dans une profonde rêverie. Il parut surpris & troublé. Enfin, rejettant, sur les fumées de l'yvresse, une violence, dont il ne conservoit aucun souvenir, il fit ôter ses chaînes, au Mandarin, & le renvoya libre. Depuis cette avanture, on remarqua qu'il évitoit les excès du vin (q).

Le même Missionnaire, pour peindre l'avarice de Kamhi, racontoit encore, à la Barbinais, que se promenant, il y avoit quelques années, dans un Parc de la Ville de Nankin, il avoit appellé un Mandarin de sa suite, qui passoit pour le plus riche Particulier de l'Empire, & qu'il lui avoit ordonné de prendre la bride d'un âne, sur lequel il monta, & de le conduire autour du Parc. Le Mandarin obéit, & reçut un tael pour récompense. L'Empereur voulut, à son tour, lui donner le même amusement. En vain le Mandarin s'en excusa. Il fallut souffrir que son Maître lui rendît l'office de Palfrenier. Après cette bizarre promenade; „ *combien de* „ *fois*, lui dit l'Empereur, *suis-je plus grand & plus puissant que toi*"? Le Mandarin, se prosternant à ses pieds, lui répondit que la comparaison étoit impossible. „ Eh bien, repliqua Kamhi, je veux la faire moi-même. „ Je suis vingt mille fois plus grand que toi. Ainsi tu payeras ma peine, „ à

(q) Pages 308 & précédentes.

„ à proportion du prix que j'ai crû devoir mettre à la tienne". Le Mandarin paya vingt mille taels, en se félicitant sans doute de la modestie de son Souverain (r).

Départ de l'Isle d'Emouy.

Après avoir passé environ sept mois dans l'Isle d'Emouy, le Vaisseau François remit à la voile, le 12 de Janvier 1717; & dans l'espace d'un mois il arriva heureusement à la vûe de plusieurs Isles, qui sont à l'embouchure du Détroit de Malaca. Elles forment une perspective charmante, par la verdure des arbres dont elles sont couvertes. Cependant la Barbinais s'étonne „ qu'on ose se guider sur les Vûes, ou les Perspectives d'u-
„ ne Terre qu'on dessine sur Mer. Il avoit des Plans, levés par de très
„ habiles gens; mais les Terres, les Montagnes, &c. ne paroissent point à
„ ses yeux telles qu'elles étoient dessinées. Il est persuadé, dit-il, que si
„ deux Ingénieurs lèvent, dans deux Vaisseaux différens, le Plan d'une
„ même Terre, ce Plan ne paroîtra pas le même, si la distance des deux
„ Vaisseaux est seulement d'une demie lieue. Ainsi, pour se servir utile-
„ ment de tous les Plans, qu'on porte ordinairement sur Mer, il faudroit
„ que le Vaisseau, où l'on est, se trouvât précisément au même point que
„ celui sur lequel ils ont été levés; ce qui lui paroit impossible. Il croit
„ aussi que depuis la Chine jusqu'au Détroit de Malaca, la sonde & la lati-
„ tude sont les meilleurs guides. Il faut peu se fier aux Courans, qui
„ sont variables suivant les saisons, & qui n'ont pas toûjours la même
„ force (s)".

Plans levés en Mer, toûjours incertains.

Avanture singulière, qui fait honneur aux François.

Le 16, à deux lieues de la Côte de Sumatra, les François se virent dans la nécessité de commettre une action, qu'ils se reprochèrent amèrement, & dont le récit même, joint au vif regret qu'ils en eurent, fait un honneur extrême à la générosité de leur Nation, dans des Mers où l'on n'a pas vû jusqu'à présent que les autres Européens se piquent de la même délicatesse. Ils se trouvèrent tout d'un coup à quatre brasses de profondeur, sans pouvoir reconnoître le Canal, dont ils s'étoient écartés par degrés. Dans cet embarras, ils jettèrent l'ancre: mais, une heure après, tandis qu'on délibéroit sur le péril présent, on s'apperçut que le fond étoit encore diminué d'une demie brasse, & qu'il ne s'en falloit pas un pied que le Vaisseau ne fût échoué. La peur augmenta le danger. Les Matelots n'écoutoient plus les ordres des Officiers, & la prudence n'étoit pas moins oubliée que la soumission. „ Enfin, la nécessité, confesse l'Auteur, nous rendit injus-
„ tes, & nous empêcha même de considérer un autre péril, auquel nous
„ allions nous exposer. Nous tirâmes un coup de canon à boulet, sur un
„ Brigantin Malai, qui passoit entre la Côte de Sumatra & nôtre Vaisseau.
„ Les Malais amenèrent aussi-tôt leurs voiles; & nous nous jettâmes, cinq
„ ou six, dans la Chaloupe, avec nos armes, sans sçavoir encore quel étoit
„ nôtre dessein. Je proteste, en particulier, que je fus poussé par un
„ mouvement, dont je ne fus pas le maître. Cependant, aussi-tôt que
„ nous eûmes laissé le Vaisseau, on nous avertit, avec le porte-voix, de
„ prendre un Pilote, de gré ou de force. Nous abordâmes le Brigantin,
„ où

Dans quel danger ils se trouvent.

(r) *Ibidem*. (s) *Ibidem*, Tome III. page 17.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

„ où nous ne vîmes d'abord que fept ou huit hommes, qui achevoient de „ charger quelques petits canons de bronze. Leur Chef nous ayant de- „ mandé, par divers fignes, ce que nous defirions de lui, nous lui répon- „ dîmes, dans le même langage, que nous avions befoin d'un Pilote, „ pour nous conduire dans le Canal du Détroit. Une vieille Femme, qui „ fe tenoit affife dans un coin, m'ayant dit quelques paroles, en mauvais „ Portugais, je lui expliquai nos intentions: mais lorfqu'elle les eut con- „ nues, elle feignit de ne les pas entendre.

Leur combat fur un Vaiffeau Malai.

„ CEPENDANT, nous avions pofté deux de nos gens à la poupe, & deux „ à la proue, avec ordre de faire feu fur les Malais, s'ils nous attaquoient „ avec trop d'avantage. Ceux qui étoient à la proue m'avertirent que le „ Brigantin étoit emporté par le Courant, & que les Malais n'avoient pas „ jetté l'ancre. Je les preffai de la jetter. Ils arrêtèrent ainfi ce Bâtiment, „ qui étoit déja hors de la portée du canon du nôtre. Nous fîmes enfuite „ paffer dans nôtre Chaloupe, la vieille Femme, le Capitaine, qui étoit „ fon Fils, une autre Femme, & deux Malais, comme des ôtages nécef- „ faires à nôtre fûreté. La violence, que nous fûmes obligés d'employer, „ leur ayant fait jetter des cris, plufieurs autres Malais fortirent auffi-tôt „ du fond de cale, d'un air fi furieux, que nous ne pûmes douter qu'ils „ n'euffent formé quelque deffein contre nous. Nos regards fe tournèrent „ triftement vers nôtre Vaiffeau; & nous vîmes, avec douleur, qu'il nous „ étoit impoffible d'en recevoir du fecours. Cependant le danger deve- „ noit terrible. Quoiqu'on n'eût apperçu que fept ou huit hommes, en „ entrant dans le Brigantin, ils étoient plus de foixante, qui commencè- „ rent à fortir tumultueufement du fond de cale. La crainte d'être acca- „ blés par le nombre, fi nous leur laiffions le tems de s'affembler, & de „ reconnoître l'inégalité de nos forces, nous fit charger ceux qui étoient „ montés les premiers. Ils tirèrent leurs poignards, pour fe défendre; & „ dans le même tems, nous vîmes paroître derrière nous, d'autres Ma- „ lais, qui s'étoient cachés dans la chambre de poupe. Heureufement, „ aucun des nôtres ne fit feu fur eux; & nous contentant de les repouffer „ par le mouvement de nos fabres, nous les contraignîmes, après une lé- „ gère réfiftance, de rentrer tous dans le fond de cale. Quelques-uns „ néanmoins furent bleffés. Nous ôtames, de la chambre de poupe, un „ affez grand nombre d'armes, dont ils n'avoient pas eu le tems de „ fe fervir dans leur furprife, & nous fermâmes foigneufement les écoutil- „ les. Nôtre deffein n'étoit pas de leur nuire; & nous gémiffions au con- „ traire de nous voir forcés à la violence; mais ils nous auroient infail- „ liblement maffacrés, fi nous avions perdu le tems à vouloir les convain- „ cre de la droiture de nos intentions.

Combat imprévu.

Secours que les François tirent de leurs Captifs.

„ LE calme paroiffant rétabli, nous tranfportâmes, dans nôtre Chalou- „ pe, toutes les armes que nous avions trouvées. Elles confiftoient en „ quantité de lances, & fix petits pierriers de fonte, que nos Ennemis au- „ roient pû faire fervir contre nous, pendant nôtre retour au Vaiffeau. „ Leur Capitaine, que nous emmenions malgré lui, ne laiffa point de don- „ ner divers ordres à fes Matelots, pour la fûreté de nôtre route; & nous „ partîmes fous fa conduite. Ces malheureux Malais pleuroient amére- „ ment.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

„ ment. La Vieille feule nous regardoit d'un œil fec, & me dit hardi-
„ ment, en mauvais Portugais, que loin de nous craindre, elle étoit fûre
„ que fi nous étions Chrétiens, nous n'aurions pas l'injuftice de l'arracher
„ du fein de fa Patrie, & de la réduire à l'efclavage. Cette fermeté m'é-
„ tonna. Je lui fis comprendre que nous ne penfions en effet qu'à tirer,
„ de fon fils, un fecours qui nous étoit néceffaire, dans le deffein de le
„ récompenfer de fes peines, & de lui reftituer tout ce qu'on avoit enlevé
„ du Brigantin. Enfuite, lui ayant demandé quel étoit fon Pays, elle me
„ répondit qu'elle étoit de Camboye; que fon fils avoit armé le Brigantin,
„ pour tranfporter du riz à l'Ifle de Java, & que la plûpart des Malais,
„ qu'il avoit à bord, n'étoient que des Paffagers.

Le Capitaine Indien perd fon Brigantin.

„ En arrivant au Vaiffeau, le Capitaine Indien fit l'office de Pilote. Il
„ nous confeilla de lever l'ancre, pour aller mouiller une portée de fufil
„ plus loin. Nous y paffâmes tranquillement la nuit; Mais, à l'arrivée
„ du jour, nous fûmes furpris de ne plus voir le Brigantin, qui s'étoit
„ échappé à la faveur des ténèbres. Le Capitaine Indien pouffa des cris,
„ s'arracha les cheveux, & nous reprocha la perte de fon Vaiffeau, dont
„ il ne douta point que les Paffagers Malais ne fe fuffent faifis dans fon ab-
„ fence. Il fit des plaintes fi touchantes, que par compaffion, & pour ne
„ pas nous rendre coupables d'une autre injuftice, nous nous rendîmes à
„ la prière qu'il nous fit, de le mettre au rivage, à la dernière Pointe de
„ Sumatra. La joye, de fe revoir en liberté, parut diminuer fon inquié-
„ tude. On lui donna vingt piaftres, un fac de bifcuit, trois bouteilles
„ de vin, & deux flaccons d'eau-de-vie, avec de la poudre & des balles,
„ qu'il avoit demandées pour fe défendre des bêtes farouches, qui font en
„ grand nombre fur cette Côte. On lui rendit fes pierriers & fes lances.
„ Enfin, lorfqu'il fut prêt à s'embarquer dans le Canot du Vaiffeau, plu-
„ fieurs François eurent la générofité de lui fervir d'efcorte. Je fus de
„ ce nombre.

Rencontre d'un Seigneur de Sumatra.

„ Nous nous armâmes chacun d'un fufil & d'un fabre, & nous fîmes
„ route vers le rivage; tandis que nôtre Vaiffeau continua la fienne à pe-
„ tites voiles, pour doubler la dernière pointe du Sud de l'Ifle. Nous
„ nous approchâmes de terre à la portée du fufil. Mais un grand Banc,
„ dont le rivage eft bordé, nous obligea de la côtoyer pendant plus d'une
„ lieue, fans pouvoir y defcendre. Nôtre impatience étoit fort vive, fur-
„ tout à la vûe de plufieurs chats-tigres, & d'autres animaux, que nous
„ regrettions de ne pouvoir tirer. Après avoir vogué plus de deux heures,
„ nous touchions prefqu'à la pointe du Sud, lorfque nous apperçûmes une pe-
„ tite Galiote à rames, qui venoit à nous le long du rivage. Nous n'étions
„ que fix François armés. Nos amis, qui nous voyoient du Vaiffeau,
„ craignirent que nous ne fuffions attaqués par les Indiens de ce Bâtiment,
„ lorfqu'ils auroient reconnu nôtre petit nombre, & ne doutérent pas qu'ils
„ n'y fuffent même excités par les Malais, que nous tenions encore fous le
„ joug. On fe hâta d'armer la Chaloupe, où la plûpart des Officiers &
„ des Volontaires s'embarquèrent ardemment, pour accourir à nôtre fe-
„ cours. Mais comme nous étions pouffés par le vent, nous abordâmes

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

„ la Galiote avant qu'ils eussent fait la moitié du chemin. C'étoit un Bâti-
„ ment ras & sans canon, monté par une vingtaine d'Indiens nuds, au
„ milieu desquels on distinguoit un Seigneur de Sumatra. Nos fusils, dont
„ nous les couchâmes en joue, les rendirent immobiles; & la vivacité avec
„ laquelle ils se virent aborder, leur fit croire sans doute que leur vie étoit
„ menacée. Cependant, la vieille femme, qui étoit avec nous, & que ce
„ mouvement nous avoit fait perdre de vûe, sauta légèrement dans la Ga-
„ liote. Nous doutâmes, d'abord, si ce n'étoit pas pour animer ces Insu-
„ laires au combat; mais après quelques discours, qu'elle parut leur tenir,
„ nous fûmes agréablement surpris de voir leur Chef porter les mains à sa
„ tête, & nous saluer à la manière des Maures. Il étoit revêtu d'une lon-
„ gue robbe, de toile des Indes. Un grand chapeau, tissu de joncs, ga-
„ rantissoit sa tête des ardeurs du Soleil. Ses doigts étoient chargés d'an-
„ neaux & d'émeraudes.

Générosité d'une femme Indienne.

„ Nos Malais nous prièrent alors de les laisser passer tous dans cette Ga-
„ liote, & nous firent entendre qu'en remontant le Détroit, ils espé-
„ roient retrouver plus facilement leur Brigantin. Nous leur accordâmes
„ tout ce qu'ils demandèrent de nous. Leurs provisions & leurs armes fu-
„ rent transportées à leur suite, par nos propres Matelots. Lorsqu'ils eu-
„ rent quitté le Canot, nous fimes des excuses civiles au Capitaine; mais
„ il affecta de ne pas nous répondre. La vieille femme, plus sensible à
„ l'offense qu'aux réparations, malgré le service qu'elle venoit de nous
„ rendre, garda de même un profond silence, tous deux apparemment
„ pour se vanger de leur perte par nos remords; car ils avoient pû remar-
„ quer que nous étions vivement touchés du mal, que nous leur avions
„ causé. Nôtre Pilote ayant fait mettre à la voile, après nôtre retour,
„ nous ignorons si ces malheureux Indiens retrouvèrent le Brigantin, &
„ nous ne sçavons pas mieux si la force de la nécessité peut nous avoir justi-
„ fiés devant le Ciel (t)".

Sa fierté en quittant les François.

LA BARBINAIS, se formant à la Navigation par l'expérience & l'exemple, donne ici quelques lumières importantes sur le reste du même Passage. Après avoir observé que l'Isle de Sumatra forme trois Détroits considérables; celui de Malaca, vers le Nord; à l'Orient, celui de Banca, avec l'Isle de ce nom, & au Midi celui de la Sonde, avec l'Isle de Java, il représente son Vaisseau à trois lieues de l'Isle de *Lucipara*, Est-Quart de Nord-Ouest, sur six brasses de fond, & dans l'embarras pour faire sonder le Banc de sable, dont cette Isle est environnée. Le Banc se trouve beaucoup plus loin de Sumatra, & plus proche de Lucipara, qu'il n'est marqué sur les Cartes: „ mais si c'est une erreur des Géographes, elle ne doit pas, dit-il, „ leur être reprochée comme un défaut; car en marquant le danger plus „ proche, ils ont peut-être voulu réveiller la prudence des Pilotes". On trouva trois brasses & demie de profondeur, sur les acoves de ce Banc. Pour ne rien donner au hazard, un Vaisseau doit se faire précéder ici de sa Chaloupe,

Observations de l'Auteur sur le Détroit de la Sonde.

(t) *Ibid.* Pages 32 & précédentes.

loupe, avec un drapeau, qui marque les fondes à mesure qu'elles varient. Après avoir fait route, depuis le matin jusqu'à midi, sans s'écarter de plus d'une lieue, de la Côte de Sumatra, on gouverne au Sud, & au Sud-Quart de Sud-Ouest. La Chaloupe, étant revenue à bord, rapporta que dans toutes les sondes, on n'avoit pas trouvé moins de six brasses d'eau à cette distance de la Terre; ce qui doit engager ceux qui voudront entrer dans le Détroit de Banca, ou en sortir par ce Passage, à ranger plutôt l'Isle de Sumatra, que celle de Lucipara. On étoit à trois degrés vingt-quatre minutes de Latitude Méridionale, & la route avoit été au Sud-Ouest. La Chaloupe ayant averti que le fond étoit diminué de deux brasses, on avoit porté au Sud-Sud-Ouest; & le fond ayant encore diminué, on avoit mis le cap au Nord-Quart de Nord-Est, pour ne pas tomber sur un Banc de sable, qui est au large de l'*Isle aux grands arbres*, ainsi nommée de plusieurs arbres très hauts, qu'on découvre de fort loin. „ Ce Banc est beaucoup „ plus éloigné de l'Isle, qu'il n'est marqué dans les Cartes. Il faut même „ que les Courans portent au Sud avec une rapidité surprenante, puisque, „ suivant l'estime, on croyoit n'avoir fait que sept ou huit lieues, depuis „ Lucipara, quoique les Cartes en marquent dix-huit".

La Barbinais le Gentil. 1717. Conseil qu'il donne aux Navigateurs.

Isles de las Hermannas.

On passa, le lendemain, devant les deux Isles *las Hermannas* (v), à si peu de distance, qu'on y auroit pû jetter une pierre. Ce ne sont proprement que deux petits Rochers couverts d'arbres. Il n'y a point d'écueils à craindre, entre ces Isles & Sumatra: mais on doit éviter de passer au large, c'est-à-dire, à l'Est, où les Roches sont dangereuses à fleur d'eau. Les Courans portent toûjours au Sud.

Le jour suivant, qui étoit le 20 de Mars, les sondes ayant donné depuis sept jusqu'à onze brasses, on vit bientôt la Terre de toutes parts, c'est-à-dire, toute la Côte Orientale de Sumatra, sur la droite du Vaisseau, plusieurs Isles sur la gauche, & l'Isle de Java devant la proue. Cette partie de l'Isle de Sumatra est fort montagneuse. On y distingue une Montagne, dont le sommet se termine en pyramide, & qui marque l'entrée du Détroit de la Sonde. La distance, depuis les Isles las Hermannas jusqu'à ce Détroit, est moins grande qu'elle n'est marquée dans les Cartes. On vit bientôt aussi l'Isle que les Hollandois ont nommée la *grande Toque*, parcequ'elle a quelque ressemblance avec un bonnet. Elle sert encore à reconnoître l'entrée du Détroit. Son circuit est d'environ quatre cens pas. On y trouve vingt brasses de profondeur, sans aucun écueil, à un jet de pierre du rivage. Un Vaisseau, surpris par le calme, ne doit pas balancer à jetter l'ancre à l'embouchure du Détroit, parceque les Courans le porteroient infailliblement sur cette Isle (x).

Isle de la grande Toque.

Raisons qui éloignent les François de Batavia.

A si peu de distance de Batavia, & pendant la paix, qui régnoit entre les Puissances de l'Europe, il étoit naturel que les François allassent relâcher dans un Port, où la qualité d'amis devoit leur faire espérer toutes sortes de rafraîchissemens. „ Cependant ils n'eurent pas même la pensée d'y „ aborder

(v) Ou *les trois Sœurs*. R. d. E.

(x) Pages 39 & précédentes.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

„ aborder, dans la crainte que la jalousie du Commerce ne portât les Hol-
„ landois à leur faire quelque insulte. Ces fiers Marchands ne souffrent
„ qu'avec peine que les autres Nations de l'Europe entreprennent de pas-
„ ser par le Détroit de la Sonde. Ils se sont acquis un empire si redouta-
„ ble dans ces Mers, qu'ils croyent pouvoir tout y commettre impuné-
„ ment". La Barbinais s'étonne que les François, les Anglois, les Es-
pagnols & les Portugais n'ayent point encore cherché à tirer vengeance des injures qu'ils ont reçues de cette ambitieuse Nation, & qu'ils ayent souffert qu'elle soit devenue si puissante (y).

Ils cherchent du secours parmi les Barbares.

ON se détermina donc, dans un Conseil, à chercher du secours parmi les Barbares, plutôt que d'en demander à de si dangereux amis; & cette résolution nous procure ici quelques lumières sur une Côte, dont on avoit peu de connoissance. Le 22, les Courans ayant suppléé au vent, pour faire avancer le Vaisseau dans le Détroit, il se trouvoit à midi par les six degrés quinze minutes. On y découvroit le rivage de Java, & plusieurs Habitations sur la pente des Montagnes & dans les Vallées. On voyoit de vastes Campagnes, plantées de riz. Les Montagnes ne sont pas fort hautes, du côté du Détroit, mais elles sont couvertes d'arbres, vers leur cime, & les revers paroissent bien cultivés.

Voyage nocturne de la Barbinais.

L'ANCRE ayant été jettée pour toute la nuit, quelques Officiers se mirent dans le Canot, à neuf heures du soir, pour visiter le rivage, & tenter la pêche de la tortue. La Barbinais voulut être du nombre. „ Ce petit
„ Voyage, dit-il, ne fut pas des plus heureux. Le vent, les éclairs &
„ la pluye nous incommodèrent beaucoup. Nous entrâmes dans une pe-
„ tite Baye, d'une lieue de longueur d'un Cap à l'autre, où nous trouvâ-
„ mes la Mer moins agitée; mais la Côte étoit défendue par un Banc de
„ Rochers, & nous n'eûmes pas peu de peine à descendre. Cependant
„ l'air étant devenu plus serein, & la Lune nous prêtant sa clarté, nous
„ trouvâmes un petit Havre, où nous nous engageâmes, par un Canal
„ bordé d'écueils. En touchant au rivage, la vûe de plusieurs traces,
„ que nous prîmes pour celles de diverses bêtes féroces, dont nous sça-
„ vions que l'Isle est remplie, faillit de nous faire rentrer dans nôtre Ca-
„ not. Mais chacun s'étant reproché sa frayeur, nous nettoyâmes nos
„ armes, pour nous mettre en défense contre les hommes & les bêtes.
„ Nos Matelots allumérent un grand feu. Nous séchâmes nos habits; &
„ quelques flaccons de vin, que nous avions apportés, ranimèrent nos
„ forces & nôtre courage. Il y avoit, sur le rivage, un Bois fort épais,
„ d'où sortoit un ruisseau d'eau fade & saumache. Nous en pouvions espé-
„ rer de plus douce, en remontant sur les bords; mais un bruit affreux,
„ que nous entendîmes dans le Bois, & qui paroissoit venir d'une légion
„ d'animaux, ne nous inspira point l'envie de tenter cette avanture. Ceux
„ qui n'étoient point armés rentrèrent dans le Canot, pour s'exercer à la
„ pêche; tandis qu'examinant les traces imprimées sur le sable, nous
„ nous efforçâmes d'en démêler quelques-unes de tortue. Mais, quoique
„ cette

(y) Il faudroit pouvoir l'empêcher. R. d. E.

La Barbinais le Gentil. 1717.

„ cette Baye nous eût paru fort poissonneuse, nous n'y prîmes aucune „ espèce de poisson. Nous n'y apperçûmes non plus aucune marque „ d'habitation. Les Hollandois, qui abordent quelquefois à cette Co- „ te, enlèvent les bestiaux qu'ils y trouvent; ce qui porte les Insulaires „ à se retirer, avec leurs troupeaux, dans les Vallées, ou sur les Mon- „ tagnes".

Isle du Prince.

Le 23, les François s'avancèrent jusqu'à la dernière Pointe de l'Isle de Java, où finit le Détroit de la Sonde, & reconnurent l'*Isle du Prince*. Leurs instructions portoient d'y relâcher, pour y faire de l'eau: mais cette Isle déserte ne leur promettant point d'autres secours, ils prirent le parti de s'approcher d'une autre Isle, qui n'est séparée de Java que par un Canal assez étroit, dans l'espoir que d'un côté ou de l'autre ils trouveroient de l'eau, du riz & des légumes. On mouilla, sur vingt brasses, à une demie lieue de l'Isle. La Chaloupe & le Canot furent équipés, pour chercher une Aiguade sur l'un ou l'autre bord du Canal. Une heure après, on vit plusieurs Bateaux, qui traversoient ce petit bras de Mer. On reçut ordre d'employer la douceur, pour lier commerce avec les Indiens. La Barbinais s'étoit embarqué dans la Chaloupe. L'expérience du passé obligeant les Matelots François de se tenir sur leurs gardes, ils étoient tous bien armés. Le Canot se rendit à la Côte de Java; mais les Rochers, qui bordoient le rivage, ne lui permirent point d'y faire de l'eau, quoiqu'on en vît tomber, par cascades, du haut d'une Montagne.

Les François relâchent dans une Isle voisine.

„ Pour nous, raconte la Barbinais, nous prîmes vers la petite Isle, „ avec la Chaloupe, & nous y descendîmes facilement. Nous vîmes d'a- „ bord cinq ou six cabanes, d'où sortirent quelques Indiens à demi nuds; „ les uns armés d'un poignard, les autres d'une longue lance. Ils nous „ reçurent néanmoins avec assez de douceur, & nos caresses servirent à „ l'augmenter. Mais nous crûmes y démêler de la défiance. Leurs signes „ nous firent comprendre que l'Isle étoit déserte, & qu'il étoit inutile d'y „ pénétrer plus loin; que du côté de Java, nous trouverions du riz & des „ bœufs; & que nous y serions aisément de l'eau, à l'embouchure de cinq „ ou six petites Rivières, qui se jettoient dans le Canal. Au fond, le „ but de ces promesses étoit de nous ôter la pensée d'entrer dans leur Isle, „ où nous sçûmes bientôt qu'ils avoient leurs habitations & leurs familles. „ Ils sont dans une crainte continuelle de se voir enlevés par les Hollan- „ dois; & la peur, ou l'expérience, leur fait attribuer le même dessein à „ tous les Etrangers (z).

Leur commerce avec les Insulaires.

„ Cependant la satisfaction, qu'ils marquèrent de nos caresses & de „ nos présens, nous fit juger qu'ils pourroient se familiariser avec nous. Le „ Canal nous ayant été facile à traverser, nous trouvâmes en effet, sur la „ Côte opposée, cinq Rivières, dans l'espace d'un quart de lieue: mais „ quoiqu'assez larges, elles paroissent autant de branches, qui viennent „ de la même source. Le Canal n'a que douze ou quinze brasses de pro- „ fondeur,

Lumières qu'ils tirent d'eux.

(z) *Ibidem*, page 47.

La Barbinais cherche de l'eau avec danger.

„ fondeur, du côté de l'Isle. Son rivage est couvert de fort beaux coquil-
„ lages. Du côté de Java, il est resserré par un Banc de sable, qui s'é-
„ tend à la moitié de sa largeur, & qui rend le passage si étroit, que les
„ Vaisseaux ne doivent le tenter que dans un extrême besoin. Nous lais-
„ sâmes, dans la Chaloupe, six hommes avec leurs armes, auxquels on
„ defendit de toucher à terre; & nous partîmes, au nombre de douze,
„ pour découvrir une Aiguade. L'eau de toutes ces Rivières étoit fort
„ saumache. Nous en traversâmes trois, avec nos fusils sur nos têtes.
„ En arrivant au bord de la quatrième, nous apperçûmes, sur l'autre ri-
„ ve, une troupe d'Indiens, qui sembloient tenir conseil. L'Officier, qui
„ nous commandoit, prit le parti de les inviter, par des signes, à venir
„ vers nous. Mais ils nous firent les mêmes invitations à passer la Riviè-
„ re. Il y avoit du risque à l'entreprendre. Elle étoit profonde. Nous
„ pouvions être attaqués au passage. Cependant l'espérance de tirer d'eux
„ quelque secours nous fit mépriser le danger. La moitié de nôtre troupe
„ passa la Rivière; tandis que le reste, observant les mouvemens des In-
„ diens, étoit prêt à les saluer d'une décharge, s'ils menaçoient nos gens
„ de la moindre insulte. Mais ils prirent la fuite à nôtre approche. Nous
„ n'entreprîmes point de les suivre, parceque le jour baissoit, & qu'en
„ nous engageant plus loin, nous craignîmes d'être attaqués au passage
„ des Rivières, qu'il falloit traverser à nôtre retour. Les rives étoient
„ couvertes d'herbes fort hautes, où les Indiens pouvoient se tenir cachés
„ pour nous surprendre. Ainsi la prudence nous ayant reconduits à nô-
„ tre Chaloupe, nous la retrouvâmes au même lieu; mais le rivage du
„ Canal nous offrit d'autres Indiens, qui avoient fait d'inutiles efforts
„ pour engager nos Matelots à descendre. Ils ne nous avoient pas vûs
„ traverser les Rivières, parceque depuis les Bois jusqu'au Canal, ils n'a-
„ voient pas cessé de marcher entre les herbes, dont tout cet espace
„ étoit couvert. Leur surprise ne les empêcha point de recevoir du ta-
„ bac & quelques mouchoirs de coton, que nous leur offrîmes; & la re-
„ connoissance les fit monter au sommet des palmiers, qui étoient en grand
„ nombre sur le rivage, pour cueillir des cocos, qu'ils nous offrirent à leur
„ tour (a)".

Il traverse plusieurs Rivières.

Son jugement sur les noix de cocos.

La Barbinais, qui goûtoit apparemment de ce fruit pour la première fois, déclare ici qu'il trouve de l'exagération dans les éloges que tous les Voyageurs en ont faits. S'il fournit, dit-il, à tous les besoins de la vie, c'est sans doute aux besoins des hermites & des singes. Cependant les Matelots en chargérent la Chaloupe, pour consoler, par ce présent, le reste de l'Equipage, qui n'avoit depuis long-tems que de fort mauvaise eau, & qui attendoit des rafraîchissemens avec une mortelle impatience. Ils y joignirent quantité d'herbes fraîches, qui ne furent pas reçûes moins joyeusement à bord. On y eut peine à comprendre qu'un Pays arrosé de tant de Rivières, & planté d'une grande variété d'arbres, fût si mal pourvu

(a) Pages 51 & précédentes.

pourvu d'eau douce. Mais si les Officiers ne souhaitoient pas moins d'en trouver, ils vouloient aussi que l'Aiguade fût assez proche, pour ne pas causer trop de fatigue à des gens épuisés par leur dernière navigation. La Chaloupe & le Canot avoient ordre de n'annoncer de l'eau & du bois, qu'après en avoir découvert dans un lieu commode, où la peine du transport ne fût pas plus à craindre que le mal dont on vouloit se délivrer.

Eau de la petite Isle.

Cette raison obligea la Chaloupe de passer une seconde fois dans la petite Isle. Elle y descendit, d'un côté opposé à celui qu'elle avoit visité le jour précédent, & devant la Rade même où le Vaisseau étoit à l'ancre. On y trouva une petite Rivière, dont l'eau étoit douce & facile à charger. Un Bois voisin offroit diverses sortes d'arbres. Cette heureuse nouvelle fut portée au Vaisseau. Mais comme les Indiens ne paroissoient pas revenus de leur défiance, on défendit aux Matelots de se débander. Le 24, on fit six voyages, avec succès, dans le cours de la journée. Les Indiens, n'osant encore paroître, envoyèrent quelques petits enfans, pour juger de ce que leur Isle avoit à craindre, par le traitement qu'ils recevroient. On leur fit un si bon accueil, que les pères, venant bientôt eux-mêmes, apportèrent des œufs, des poules, des tourterelles, & des biches de la grosseur d'un liévre, qu'ils sçavent prendre à la course (*b*). Les Officiers du Vaisseau ne firent plus difficulté d'aller à la chasse, en observant néanmoins de ne pas s'écarter beaucoup du rivage. Ils trouvèrent, dans l'Isle, un nombre infini de tourterelles, de couleurs différentes; les unes vertes, avec des taches noires & blanches, d'autres blanches & noires, blanches & jaunes, & couleur cendrée. Elles ne diffèrent pas moins par la grosseur. Les plus grosses sont de celle d'un pigeon, & les moindres de celle d'une grive. On n'admira pas moins la multitude des singes, des écureuils, des sapajoux, des paons, des pintades, des hupes, des herons, des grives, des merles, des colibris, & de plusieurs autres oiseaux, dont on ignoroit les noms. La Barbinais vit des lézards, qui voloient d'arbres en arbres, comme des cigales. Il en tua un, dont les couleurs lui causèrent de l'étonnement par leur variété. Cet animal étoit long d'un pied. Il avoit quatre pattes, comme les lézards ordinaires. Sa tête étoit platte, & si bien percée au milieu, qu'on y auroit pû passer une aiguille sans le blesser. Ses aîles étoient fort déliées, & ressembloient à celles du poisson volant. Il avoit, autour du cou, une espèce de fraise, semblable à celle que les coqs ont au-dessous du gosier. On prit quelques soins, pour conserver un animal si rare: mais la chaleur le corrompit avant la fin du jour (*c*).

Multitude d'animaux qui s'y trouvent.

Lézards volans.

Abondance des tortues.

Enfin, les Indiens osèrent se joindre aux François. Ils apportèrent familièrement des œufs & des poules. Ils prêtèrent des vases de terre, pour les faire cuire. La pêche, qui devint l'amusement de tout l'Equipage, ne tarda

(*b*) Page 53.

(*c*) *Voyez* au Tome XV. pag. 51. la figure de cet animal, qui n'est au reste pas si rare. R. d. E.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

tarda point à fournir des poissons de toute espèce. On prit, d'un seul coup de filet, sept tortues de Mer, qui s'y trouvèrent enveloppées, & plus de deux cens autres poissons, dont les uns ressembloient à nos turbots, & d'autres à nos vives & à nos merlans. La pêche de la tortue fut encore plus abondante le jour suivant. On en fit une grosse provision, pour le reste du Voyage. Ce poisson, se nourrissant de sa propre substance, ne cause aucun embarras dans un Vaisseau (*d*).

Voyage de la Barbinais dans l'Isle.

LA BARBINAIS eut la hardiesse de pénétrer dans l'Isle, avec cinq ou six de ses Amis. L'épaisseur du Bois ne les ayant point effrayés, ils y pénétrèrent par divers sentiers, qui les conduisirent à l'entrée d'un Village, divisé en deux grandes rues, tirées au cordeau: les maisons étoient uniformes, bâties à distance égale, & de la même élevation. Chacune étoit soutenue sur huit piliers de bois, d'environ douze pieds de hauteur.

Habitations des Insulaires.

Le toît étoit plat & quarré. Dans l'intervalle d'une maison à l'autre, on avoit planté un arbre, qui couvrant le toît de ses branches, donnoit un ombrage frais, & nécessaire sous un climat si brûlant. Il y avoit, au milieu de chaque rue, une espèce de halle, ouverte de tous côtés, dont le toît étoit soutenu par quatre gros piliers; & quatre arbres, plantés aux quatre angles de ce Bâtiment, formoient une parfaite symétrie (*e*).

LES Habitans, épouvantés d'une visite à laquelle ils ne s'étoient point attendus, avoient pris la fuite avec tant de précipitation, que leurs maisons étoient demeurées ouvertes, & qu'ils n'en avoient rien emporté. Elles consistoient dans une petite chambre quarrée. Une table, des nattes, des hamacs, & des métiers de tisserand, en composoient tous les meubles. Les François ne touchèrent à rien, pour faire connoître qu'ils ne cherchoient qu'à trafiquer de bonne foi. En parcourant toute l'habitation, ils remarquèrent, au-dehors, un édifice plus spacieux & plus élevé que les autres. Ils jugèrent que c'étoit la Mosquée de ces Peuples, qu'ils avoient reconnus Mahométans à d'autres marques. On y montoit par une échelle. „ La curiosité, dit la Barbinais, nous ayant fait entreprendre

La Barbinais visite leur Temple.

„ de la visiter, nous laissâmes quatre de nos gens aux deux avenues du „ Village, pour nous avertir du mouvement des Indiens; parceque nous „ appréhendions qu'ils ne fussent plus sensibles à la profanation de leur „ Temple, qu'à toute autre injure. L'intérieur étoit un espace quarré, „ dans lequel nous trouvâmes, du côté Oriental, une chaire semblable à „ celle de nos Prédicateurs, & couverte d'un tapis de toile des Indes. Il „ y avoit une fenêtre à chaque face de l'édifice, & une table devant cha-

Il y prend des Manuscrits Arabes.

„ que fenêtre. Je trouvai, continue l'Auteur, sur une de ces tables, „ plusieurs Manuscrits en caractères Arabes, couchés les uns sur les au- „ tres, que je pris pour des feuillets de l'Alcoran. Malgré la résolution „ que nous avions formée de ne rien prendre, je ne pus résister à la ten- „ tation d'emporter quelques-unes de ces feuilles, les unes pliées en for- „ me

(*d*) Page 56. (*e*) Page 59.

„ me de Livre, les autres roulées dans des cannes de bambou. Pendant „ que nos obſervations s'attachoient à d'autres ſingularités, nous fûmes „ avertis, par nos Sentinelles, qu'on entendoit quelque bruit. La prudence nous fit ſortir auſſi-tôt de ce lieu, pour marcher au-devant de „ cinq ou ſix Indiens, qui venoient par un ſentier fort couvert. Ils „ prirent la fuite, à nôtre vûe. Leur frayeur ne ſervant qu'à nous animer, nous continuâmes de pénétrer dans le Bois, & nous trouvâmes „ un autre Village, ſi peu différent du premier, que nous le prîmes d'abord pour le même, où nous pouvions être retombés par divers détours. „ Mais nous remarquâmes bientôt que les maiſons y étoient en plus grand „ nombre. Elles n'étoient pas moins déſertes. Quoique l'épaiſſeur du „ Bois ne permît point à la vûe de s'étendre fort loin, je vis la terre défrichée en quelques endroits, & fort bien cultivée. Je n'ai jamais vû „ tant de gibier. Les paons ſont des oiſeaux fort communs dans cette Iſle. „ Je remarquai, ſur la terre, des traces de bœufs & de chèvres; mais je „ crus y diſtinguer auſſi celles de pluſieurs bêtes féroces; & je m'imaginai „ que les Habitans n'élevoient leurs maiſons, que pour ſe mettre à couvert „ de ces dangereux voiſins" (*f*).

Autre habitation.

En retournant au rivage, les François y trouvèrent une troupe d'Indiens, armés de longues lances, qui formoient un cercle autour d'un grand homme, ſec & pâle, dont le corps étoit couvert d'une longue robbe de toile griſe, & la tête d'un morceau de mouſſeline, en forme de turban. Ils paroiſſoient l'écouter avec une attention mêlée de reſpect. Mais leur ſurpriſe étant devenue fort vive, à la vûe de ſix Etrangers armés, ils ſe regardèrent long-tems, comme pour ſe conſulter. „ Nous ne leur laiſſâmes pas le tems, dit la Barbinais, de former aucune réſolution. Après „ avoir ſalué leur Chef, à la manière Indienne, nous nous mêlâmes parmi „ eux, avec une confiance, qui parut leur en inſpirer. Leur Chef répondit à nos civilités. Nous leur fîmes entendre que nous ſouhaitions „ d'acheter quelques beſtiaux: mais quoiqu'ils ne puſſent ſe tromper à nos „ ſignes, puiſque nous imitions le cri des bœufs, ils feignirent de n'y avoir rien compris; & rentrant dans le Bois l'un après l'autre, ils nous „ laiſſèrent ſur le rivage, que nous ſuivîmes tranquillement pour rejoindre „ nôtre Chaloupe".

Rencontre d'une troupe d'Indiens.

Comment ils ſe retirent.

Cependant, comme on ne pouvoit douter que l'Iſle ne contînt d'autres proviſions que de l'eau & du bois, on prit le parti de faire débarquer vingt hommes armés, du côté de l'Aiguade, où les Inſulaires avoient paru moins timides ou moins farouches. La Barbinais ne manqua point cette nouvelle occaſion de s'inſtruire. „ Nous trouvâmes, dit-il, quelques Indiens, „ qui, loin de s'effrayer, parurent conſentir au deſſein que nous marquâmes de les ſuivre. Après avoir fait environ cent pas, dans le Bois, „ nous arrivâmes dans une Plaine, qui contenoit pluſieurs habitations, de „ la forme des autres, mais beaucoup plus élevées. Cette Iſle, qui n'a „ que

Nouvelle viſite de l'Iſle.

(*f*) Pages 62 & précédentes.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

„ que deux lieues de circonférence, eſt mieux peuplée qu'on ne peut ſe „ l'imaginer. Perſonne n'ayant pris la fuite, à nôtre approche, le Chef „ du premier Village ſe préſenta pour nous recevoir. Il nous offrit du riz „ cuit, des bananes, des goyaves, & d'autres fruits connus dans les In- „ des. Les femmes marquerent d'abord plus d'effroi: mais, ſe familiari- „ ſant par degrés, elles ſe firent voir à la porte de leurs maiſons, après „ avoir eu la précaution d'en tirer l'échelle. Elles nous montrèrent des „ nattes, des poules, & des perroquets, qu'elles nous propoſoient de tro- „ quer pour des mouchoirs de coton. Leur teint eſt fort bazanné. Elles „ ont les yeux petits, la bouche fort grande, le nez écraſé, les cheveux „ noirs & longs: mais cette difformité ne nous empêcha point de les trou- „ ver vives, alertes & de bonne humeur. J'achetai quatre biches, dans „ le deſſein de les porter en France, où cet animal ſeroit admiré. Il a „ réellement la figure d'une biche, quoiqu'il ne ſoit pas plus gros qu'un „ liévre (g). Nous renouvellâmes inutilement nos inſtances, pour obte- „ nir des bœufs ou des chèvres.

Les François y ſont bien reçus.

Figure des femmes.

„ CES bons Indiens nous firent entendre que leurs troupeaux n'é- „ toient point dans l'Iſle, & qu'ils paiſſoient ſur les Montagnes de Ja- „ va. Si la ſaiſon nous eût permis d'attendre, il y a beaucoup d'ap- „ parence que commençant à prendre du goût pour nos manières, ils nous „ auroient fait apporter, de Java, toutes les proviſions dont nous avions „ beſoin: mais nous appréhendions de ne pouvoir doubler le Cap de „ Bonne-Eſpérance, & d'être obligés de relâcher à l'Iſle de *Bourbon* (h). „ Nôtre expérience ſera du moins une leçon, pour les Vaiſſeaux François „ qui viſiteront la même Iſle".

Leçon pour les Vaiſſeaux François.

COMME c'eſt pour entrer dans cette vûe, qu'on s'eſt attaché à ſuivre ici la Barbinais, on regrette qu'il ne faſſe pas connoître cette Iſle par ſon nom, ou qu'à l'exemple des grands Voyageurs, il ne l'ait pas honorée du ſien, s'il ne lui en trouvoit pas ſur ſes Cartes (i). Il ſe contente de fixer le point de ſon départ à l'Iſle du Prince, qu'il place à ſix degrés quarante minutes de Latitude Méridionale, & à cent vingt-quatre degrés trente minutes de Longitude (k).

Situation de l'Iſle du Prince.

Tempête.

UNE furieuſe tempête, que la ſuperſtition des Matelots leur fit regarder comme un châtiment, pour être partis le jour de Pâques, fut le ſeul accident qui retarda la navigation juſqu'au 13 d'Avril. La ſaiſon étant ſi avancée, qu'on ne pouvoit entreprendre, avec prudence, de doubler le Cap, le Capitaine, après avoir fait un Procès-verbal pour ſa décharge, tourna ſes voiles vers l'Iſle de Bourbon. On étoit, le 14, à vingt & un degrés vingt-ſix minutes de Latitude, quatre-vingt-ſept degrés quarante-quatre minutes de Longitude, où la variation, obſervée au Coucher du Soleil, ſe trouva de quatorze degrés vers le Nord-Oueſt (l). Le 20, on eut la vûe de l'Iſle *Bourbon*, à la diſtance de quatorze lieues, & la variation

Erreur de diſtance entre les Iſles de Bourbon & de France.

(g) Page 67.
(h) Page 68.
(i) Elle eſt nommée *Cantaye*, dans les Cartes Françoiſes; mais Valentyn l'appelle l'*Iſle neuve*. R. d. E.
(k) Page 70.
(l) Page 82.

riation fut de dix-neuf degrés. L'Isle de *France*, devant laquelle on passa vers le soir, à quatre lieues de distance, se fit remarquer par ses hautes Montagnes, qui jettoient un feu noir & épais. Mais, le lendemain, en approchant de celle de Bourbon, la supputation du chemin, qu'on avoit fait pendant la nuit, donna lieu de conclure que la distance, entre ces deux Isles, n'est pas si grande qu'elle est marquée sur les Cartes. On fit route à l'Ouest, pour mieux reconnoître l'Isle de Bourbon; & lorsqu'on eut découvert la Rivière, entre le *Pays brûlé* & le Quartier de *Sainte Susanne*, on suivit la Terre, à deux lieues de distance, pour aller mouiller dans la Rade de *Saint Denis*, où est le Quartier du Gouverneur.

La Barbinais le Gentil. 1717.

Cinq mois de séjour, dans cette Isle, donnèrent de l'exercice aux observations de la Barbinais (*m*). On y comptoit alors neuf cens personnes libres & onze cens Esclaves. Entre les premiers, il n'y avoit que six familles, dont le sang fut sans mélange, parcequ'elles s'étoient préservées de toute alliance avec les familles des Mulâtres & des Metices. Cependant l'Auteur observa que les femmes Mulâtres, par les alliances qu'elles contractent avec les François, qui quittent leurs Vaisseaux, pour s'établir dans l'Isle, produisent des enfans moins bazannés. Le sang se purifie, & leur teint, dit-il, blanchit par degrés. Il vit, un jour, dans l'Eglise Paroissiale de *Saint Paul*, une famille entière, qui lui causa de l'admiration. Tous les visages de ceux qui la composoient lui parurent de couleur différente; & sa vûe alloit du blanc au noir, & du noir au blanc. Il compta, depuis la trisayeule jusqu'à l'arrière petite-fille, cinq générations. La trisayeule, âgée de cent huit ans, étoit noire comme les Indiennes de Madagascar. La fille étoit Mulâtre; la petite-fille, Metice; la fille de celle-ci, Quarteronne; la quatrième, Quinteronne; enfin la dernière étoit blonde, & ne lui parut pas moins blanche qu'une Angloise. En général, ces Insulaires sont doux, tranquilles & laborieux. Leurs richesses consistent en troupeaux de bœufs & de moutons, en esclaves, & en plantations, que la Compagnie des Indes leur distribue. L'Isle produit deux moissons, chaque année; mais le bled ne s'y conserve pas plus d'un an. Il se corromproit même, dans cet espace, si le grain étoit séparé de l'épi. Aussi les Habitans s'attachoient-ils plus à la culture du riz. D'ailleurs, l'embarras de faire moudre leurs bleds à force de bras, leur faisoit préferer le riz, pour nourriture commune. La Barbinais admira néanmoins qu'ils ne fissent pas construire des moulins à vent, dans un Pays où le bois est si commun. Quoique le terrein soit propre à la vigne, on n'y en avoit point encore planté. On y fait deux boissons assez fortes; l'une de miel, dont l'usage trop fréquent est pernicieux, & l'autre, qui se nomme *Sangorin*, du suc des cannes de sucre. Mais, quoiqu'elle puisse enyvrer aussi, l'excès n'en est pas si dangereux. L'air de l'Isle est fort sain, & ses Habitans parviennent à l'extrême vieillesse. Vers le mois de Décembre, il se lève un vent impétueux, qui

Observations de la Barbinais sur l'Isle de Bourbon.

Etrange variété des teints.

Qualités du climat.

(*m*) Page 92 & précédentes. Toutes les observations qui suivent doivent être rapprochées de celles qu'on a lûes au Tome XI, où se trouve la Carte de l'Isle de Bourbon, & au Tome XIV. de ce Recueil.

La Barbinais le Gentil. 1717.

qui enlève tout ce qu'il y a d'impur, dans l'air & sur la terre. Il fait à la vérité beaucoup de ravage, jusqu'à déraciner les arbres & renverser les maisons: mais on a remarqué que lorsqu'il manque une année, les Insulaires sont exposés à des maladies épidémiques, qui en font périr un grand nombre. Ils sont avertis de l'approche de cet ouragan, par un grand bruit, qu'ils entendent, pendant quatre jours, dans les Montagnes. L'air & la Mer sont alors tranquilles; mais la Lune enflammée annonce la tempête pour le lendemain. Chacun pourvoit alors à sa sûreté. On étaye les maisons & les arbres fruitiers. S'il se trouve un Vaisseau dans la Rade, l'Equipage doit profiter de ces avertissemens, & se hâter de prendre le large.

Principaux Quartiers de l'Isle.

L'Isle est divisée en quatre principaux Quartiers, dont celui qui se nomme *Saint Paul*, est le plus étendu & le plus peuplé. Il est situé au pied d'une Montagne fort escarpée, & ses Habitations sont bâties sur les bords d'un grand Lac d'eau vive, qui s'écoule dans la Mer. Chaque famille a ses Plantations sur la Montagne. On y monte par un sentier fort rude, & l'on trouve, sur la cime, une Plaine couverte d'arbres, à la réserve des lieux qui ont été défrichés. Pendant le séjour de la Barbinais, il restoit encore assez de terrein pour deux cens Habitations. On y cultive du riz, du tabac, du bled, des cannes de sucre, & divers fruits, tels que des bananes, des ananas, des goyaves, des oranges, des citrons, &c.

Le Quartier de *Saint Denis*, est à sept lieues de Saint Paul, du côté de l'Est. Il est moins peuplé, quoique le séjour en soit plus agréable. Deux lieues plus loin, le long de la Mer, on trouve celui de *Sainte Marie*, qui n'est pas comparable aux deux autres. Mais le plus fertile est celui de *Sainte Susanne*, qui est à quatre lieues de Saint Denis. On va de l'un à l'autre par un chemin qu'on a frayé au milieu des Bois; au-lieu que pour aller de Saint Denis à Saint Paul, on est obligé de prendre par Mer. Cependant les Nègres traversent quelquefois des Montagnes qui paroissent inaccessibles. On peut ne faire que la moitié du chemin par Mer, en descendant au lieu qui se nomme *la Possession*, d'où l'on peut aller, à cheval, jusqu'à Saint Paul, par une Plaine assez étendue, qui ne demande que d'être cultivée, pour devenir plus fertile. On fait aisément le tour de l'Isle en suivant le bord de la Mer; mais il est impossible de la traverser dans l'intérieur, & cette entreprise n'a jamais été tentée que par quelques Esclaves fugitifs, qui se sont retirés dans les Bois, où l'on ignore jusqu'à leur existence. L'Isle de Bourbon n'est habitée que d'un côté. La partie du Sud est brûlée par les feux d'un Volcan, qui répand, dans les Vallées, des torrens de souffre & de bitume. La Barbinais juge même que cet embrasement s'est communiqué à toutes les parties de l'Isle. En creusant, dit-il, à la profondeur de trois pieds, il a trouvé des traces de feu, & le Roc véritablement calciné (*n*). Il attribue la fertilité des Plaines, aux neiges qui couvrent les hautes Montagnes. Elles forment des torrens, qui s'enflent beaucoup en Eté, mais qui ne causent aucun ravage en roulant vers

Elle est brûlée par les feux d'un Volcan.

(*n*) Page 96 & précédentes.

vers la Mer, parceque leur lit eſt profond, & que les bords en ſont eſcarpés. La Nature, dit-il, donne ce ſecours aux Habitans, pour ſuppléer au défaut des fontaines qui leur manquent. Il eſt rare qu'on en puiſſe creuſer, dans une terre ſi ſéche. Pendant les mois de Juin, de Juillet & d'Août, les pâturages ne fourniſſent preſque rien. On eſt obligé de chaſſer les troupeaux dans les Montagnes, où ils ſe nourriſſent de feuilles d'arbres. Chaque Chef de famille imprime ſa marque à ſes beſtiaux; & la bonne foi, qui règne entre ces Inſulaires, les met à couvert du vol (o).

Tortues de Terre.

L'Isle abondoit autrefois en tortues de Terre; mais les Vaiſſeaux en ont tant détruit, qu'il ne s'en trouve plus aujourd'hui que dans la partie Occidentale, où les Habitans mêmes n'ont la permiſſion d'en tuer que pendant le Carême. Les chèvres & les ſangliers, fort communs auſſi dans l'Iſle de Bourbon, ſe ſont retirés au ſommet des Montagnes. On y avoit apporté des lapins, des cailles, des perdrix & des pintades: mais les lapins n'ont pu s'y creuſer des retraîtes; les cailles, véritables oiſeaux de paſſage, ne s'y ſont pas long-tems arrêtées, & les perdrix ont auſſi diſparu. Il n'eſt reſté que les pintades, qui ſe ſont fort bien multipliées. Sur les Montagnes de l'Eſt, dans une petite Plaine, qui ſe nomme la *Plaine des Caffres*, on trouve un oiſeau bleu, de couleur fort vive & d'aſſez bon goût, auquel les Habitans n'ont point encore donné d'autre nom que celui d'*Oiſeau bleu*. Pendant le cours des mois de Juillet & d'Août, qui ſont l'hyver du Pays, on voit deſcendre, des Montagnes, une eſpèce de grive, qu'on prend avec un nœud coulant, attaché au bout d'une perche, en le lui paſſant autour du cou. Elle eſt ſi peu farouche, qu'elle vient ſouvent ſe repoſer ſur le bras du Chaſſeur. On l'abbat du moindre coup; parceque ſe nourriſſant de riz & de caffé, elle eſt ſi graſſe qu'elle a de la peine à voler. La Barbinais avoit beaucoup de répugnance pour une eſpèce de chauve-ſouris, de la groſſeur des poules, qui vivent de fruits & de grains, & dont les Inſulaires lui vantoient le goût: mais, en ayant mangé par ſurpriſe, il en trouva la chair extrêmement délicate; c'eſt, dit-il, un de ces animaux, qui n'ont contr'eux que le nom & la figure. Il explique pourquoi l'Iſle ne produit aucun reptile venimeux. Le roc, dit-il, étant calciné à deux ou trois pieds de terre, tous les animaux, qui ſont accoutumés à ſe faire des retraites ſouterraines, ne peuvent s'y creuſer des trous: mais il paroît oublier que cette raiſon eſt ſans force pour l'araignée, qui n'a aucun venin dans l'Iſle de Bourbon. Il en a vû d'auſſi groſſes qu'un œuf de pigeon. Elles font leurs toiles d'un arbre à l'autre; de-ſorte que dans les Bois, il faut ſe frayer le chemin avec de longues perches. Elles ſont ſi laborieuſes, qu'elles réparent leur ouvrage en moins d'un demi jour. La Barbinais ne doute point qu'on ne pût tirer beaucoup d'avantages de leur travail, ſi l'on découvroit quelque moyen de le mettre en œuvre. Il n'y a point d'arbre, où l'on ne trouve deux ou trois de ces groſſes araignées (p).

Animaux qu'on y a portés.

Comment on y prend les grives.

Raiſon pour laquelle il n'y a point d'animaux venimeux.

ENTRE

(o) Page 97.

(p) Pages 104 & précédentes.

La Barbinais le Gentil. 1717. Principaux arbres.

Entre les plus beaux arbres de cette Isle, on compte ceux qui se nomment *Nattins*, ou *Bois de Nattes*; les ébeniers, dont le bois est fort luisant; & le benjoin, qui produit une gomme odoriférante, dont on se sert, au défaut de godron, pour le radoub des Vaisseaux. L'arbrisseau le plus commun est le cotonnier, & son coton est plus blanc que celui des Indes. On a remarqué, dans un autre article, qu'elle produit d'ailleurs une grande abondance de grands arbres, également propres à faire de très belles planches, des mâts, des pompes, des parquets, & toute sorte d'ouvrages de menuiserie.

Retour de l'Auteur en France.

Le retour de la Barbinais, par le Brésil, allonge son Journal, sans l'enrichir beaucoup; mais cette route le faisant retomber dans la ligne, qui l'avoit conduit à la Mer du Sud, il achève, à Saint Malo, un cercle qu'il nomme le *Tour du Monde* (*q*).

(*q*) La nécessité de réparer son Vaisseau l'ayant arrêté plusieurs mois au Brésil, il ne partit, de Saint Salvador, que vers la fin de Mars 1718, & sa navigation fut heureuse jusqu'à la vûe de l'Espagne. Mais il ajoûte quelques éclaircissemens curieux sur la situation des Armateurs, du nombre desquels il étoit. „ Nôtre embarras, dit il, fut extrême, en approchant de l'Europe. Nos marchandises de la Chine nous fermoient l'entrée de nos propres Ports. Nôtre Voyage au Pérou, donnoit aux Espagnols une espèce de droit de confisquer nôtre Vaisseau. On ouvrit certains paquets des Armateurs Propriétaires, où l'on trouva ordre d'aller à *Saintonge*, petit Port de Biscaye: mais les vents nous poussèrent, malgré nous, au Cap d'*Ortegal*, & nous obligèrent d'entrer, le [illegible] de Mai, dans le Port de *Viveros*, sur la Côte de Galice. Comme il n'est pas fortifié, & qu'il auroit été difficile aux Espagnols de nous y faire insulte, nous résolûmes d'y attendre le retour de nôtre Directeur, qui partit, deux heures après nôtre arrivée, pour aller recevoir, à Bayonne, les ordres des Propriétaires. Dans l'intervalle, nous fûmes menacés, par le Marquis de *Reichebourg*, Gouverneur de Galice, qui faisoit sa résidence à la *Corogne*; mais il lui auroit été impossible de nous prendre dans un Port sans Canon, sans Barques, & sans Frégates. Le Directeur revint un mois après, & nous apporta l'ordre d'aller à Genes; ce qui étoit fort mal imaginé; car porter des soies en Italie, c'étoit porter de l'eau à la Mer. Mais les Armateurs, ayant fait presque tous Banqueroute, pendant nôtre Voyage, avoient cédé, à leurs Créanciers, l'intérêt qu'ils avoient dans le Vaisseau; & ceux, qui n'avoient point eu ce malheur, craignant que tout le Vaisseau ne fût sequestré, vouloient le mettre à couvert dans un Port étranger. Cependant les Créanciers furent informés de leur dessein, & se trouvèrent à Genes, lorsque le Vaisseau y jetta l'ancre. La Barbinais, qui avoit pris le chemin de Terre, pour se rendre de Viveros à Genes, n'y arriva que pour être témoin d'un Procès, dans lequel il ne voulut point entrer. L'horreur qu'il avoit pour la chicane lui fit pratiquer, dit-il, l'Évangile à la lettre, & céder son manteau à ceux qui le demandoient". *Ibidem*, pages 183 & *précédentes*.

Fin du Seizième Volume.

TABLE



TABLE
DES
TITRES ET PARAGRAPHES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE CINQUIÈME.

VOYAGES AUX TERRES AUSTRALES, OU ANTARCTIQUES.

LIVRE

TABLE DES TITRES ET PARAGRAPHES.

LIVRE SIXIÈME.

VOYAGES-ERRANS, OU, SANS TERME FIXE.

FIN DE LA TABLE DES TITRES ET PARAGRAPHES.

De l'Imprimerie de JACQUES VAN KARNEBEEK *à la Haye.*

